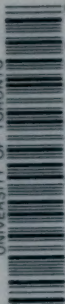


UNIVERSITY OF TORONTO



3 1761 01464693 9





BIOGRAPHIE

UNIVERSELLE.

BIOGRAPHIE

CAVENDISH

BIOGRAPHIE

UNIVERSELLE,

OU

DICTIONNAIRE HISTORIQUE,

PAR F.-X. DE FELLER.

NOUVELLE ÉDITION,

AUGMENTÉE DE PLUS DE 3000 ARTICLES, RÉDIGÉS

PAR M. PÉRENNÈS,

PROFESSEUR DE LITTÉRATURE FRANÇAISE A L'ACADÉMIE DE BESANÇON.

TOME DIXIÈME.

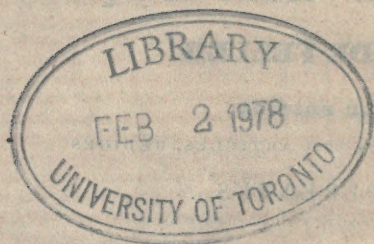


BESANÇON. — OUTH. CHALANDRE FILS.

PARIS,

J. LEROUX, JOUBY ET C^e, LIBRAIRES, | GAUME FRÈRES, LIBRAIRES,
rue des Grands-Augustins, 9. | rue Cassette, 4.

M DCCC XLVIII.



CT

143

F45

1848

T. 10

BIOGRAPHIES

UNIVERSELLE.

PHA

PHACÉE, fils de Romélias, général de l'armée de Phacéias, roi d'Israël, conspira contre son maître, le tua dans son palais, et se fit proclamer roi, l'an 759 avant J.-C. Il régna 20 ans, et suivit les traces de Jéroboam, qui avait fait pécher Israël. Dieu, irrité contre les crimes d'Achaz, qui régnait alors en Judée, y envoya Rabin, roi de Syrie, et Phacée, qui vinrent mettre le siège devant Jérusalem. Mais ils furent contraints de s'en retourner dans leurs états, Dieu les ayant envoyés pour châtier son peuple, et non pour le perdre. Cependant Achaz, au lieu de reconnaître ce bienfait de Dieu, ayant immolé aux dieux du roi d'Assyrie, qui était venu à son secours, attira de nouveau la malédiction du ciel sur son royaume, selon la prophétie d'Isaïe (cap. 7). Phacée fit une nouvelle irruption dans le royaume de Juda, et le réduisit à l'extrémité. Il tailla en pièces l'armée d'Achaz, lui tua en un jour 120,000 combattans, et au défaut de soldats, qu'il avait tous tués ou dissipés, il conduisit enchaînés à sa suite 200,000 tant femmes que filles et jeunes enfans, qu'il destinait à l'esclavage, et revint à Samarie chargé de dépouilles. Mais sur le chemin, le prophète Obed vint faire de vives réprimandes aux Israélites des excès qu'ils avaient commis contre leurs frères, et leur persuada de renvoyer à Juda tous les captifs qu'ils emmenaient. Phacée fut détrôné par Osée, un de ses sujets, qui lui ôta la couronne et la vie, l'an 759 avant J.-C.

PHACEIAS, fils et successeur de Manahem, roi d'Israël, imita l'impiété de ses pères, et fut tué par Phacée, dans son palais de Samarie, l'an 759 avant J.-C.

PHAINUS, ancien astronome grec du 5^e siècle avant J.-C., natif d'Elide, faisait ses observations auprès d'Athènes, et fut le maître de Méton. Il est regardé comme

le premier qui découvrit le temps du solstice.

PHALARIS, tyran d'Agrigente, en Sicile, se signala par sa cruauté. Il était originaire de Crète, et jouissait d'une grande fortune. Ses vues ambitieuses le firent exiler d'Astapylée, sa patrie; il vint à Agrigente où ses largesses lui gagnèrent les prolétaires, et s'étant fait un parti considérable dans cette ville, il profita de la solennité des thesmophories pour s'en emparer. Cet événement eut lieu l'an 571 avant J.-C. Il parut d'abord juste et modéré; mais ensuite quelques séditions lui ayant fait craindre de perdre le pouvoir, il chercha tous les moyens de tourmenter les citoyens. Pérille, artiste cruellement industrieux, seconda la fureur de Phalaris, en inventant un taureau d'airain. Le malheureux qu'on y renfermait, consumé par l'ardeur du feu qu'on y allumait dessous, jetait des cris de rage, qui, sortant de cette horrible machine, ressemblaient aux mugissemens d'un bœuf. Pérille ayant demandé la récompense de sa cruelle invention, Phalaris le fit brûler le premier dans le ventre du taureau. Eusèbe et quelques auteurs assurent que Phalaris en usa ainsi par indignation contre l'auteur d'une invention si atroce, et consacra ensuite cette terrible machine dans le temple d'Apollon. Enfin les Agrigentins se révoltèrent, et y brûlèrent Phalaris lui-même, l'an 561 avant J.-C. Nous avons des *Lettres*, sous le nom d'*Abaris*, à ce tyran, avec les réponses; mais elles sont supposées. Léon Arétin les fit imprimer à Trévise, in-4°, 1471, et y joignit sa traduction latine. Elles l'avaient déjà été en Sorbonne l'année d'au paravant, in-4°. Nous en avons une autre édition à Oxford, 1718, in-8°; et une traduction française par Grugel, Paris; 1550, par Th. Beauvais, ibid., 1797, in-12, et 1803, Angers, in-8°, par Bénaben.

PHALEG, fils d'Héber et père de Reu, naquit cent deux ans après le déluge, cinquante avant la construction de la tour de Babel, et la même année que se fit la division de la terre d'Eden entre les onze enfans de Chanaan, au préjudice des enfans de Sem. C'est en mémoire de cette division, si on en croit Bonfrénius, qu'il reçut le nom de Phaleg. Torniellus, dans ses *Annales*, à l'an 1931, est d'un autre sentiment, et rapporte le nom de Phaleg à la division des langues, qui se fit lors de la construction de la tour de Babel, où se forma la multitude et la diversité des idiômes qui composèrent, dans la suite, le langage des nations : diversité que des physiologues ont regardée comme tenant au plan de la Providence, et que des hommes à systèmes ont vainement proposé de réformer par une langue universelle. (*Voy. LEIBNITZ.*) Les grammairiens ont observé que le seul mot *Sac* avait subsisté et subsistait encore dans toutes les langues : « Ce qui vient » sans doute, dit un critique ingénu et » agréable, de ce que la seule chose que » les insensés constructeurs de la tour de- » vaient comprendre, et dans laquelle ils » devaient être d'accord, était de prendre » leur sac et de s'en aller. »

PHALÈREUS. *Voyez* DEMÉTRIUS de PHALÈRE.

PHALÆSIUS (HUBERT). *Voy.* LUCAS BRUGENSIS.

PHARAMOND est le nom que la plupart des historiens donnent au premier roi de France. On dit qu'il régna à Trèves et sur une partie de la France, vers 420, et que Clodion, son fils, lui succéda; mais ce que l'on raconte de ces deux princes est très incertain. Plusieurs critiques prétendent que les Francs ont eu des rois avant Pharamond, et que Constantin en fit mourir deux, après les avoir défaits. Quoi qu'il en soit, on attribue communément à Pharamond l'institution de la fameuse *loi salique*. C'est un recueil de réglemens, sur toutes sortes de matières, dans lequel il est dit qu'*aucune partie de l'héritage ne doit venir aux femmes*. De là la loi fondamentale qui les exclut de la succession à la couronne en France. Dans le temps de la ligue, on prétendait que la religion catholique était aussi essentielle à la succession au trône que la loi salique : prétention que les guerres civiles n'ont pas éclaircie. Il est certain qu'à ne considérer que la nature des choses, la première de ces conditions

est aussi grave pour le moins et aussi importante que l'autre. Un écrivain fameux de ce siècle a fortement établi cette observation. *Voyez* HENRI IV.

PHARAON, signifie *roi* dans l'ancienne langue des Egyptiens. Plusieurs souverains d'Egypte ont porté ce nom. On distingue 1^o celui qui régnait lorsque Abraham fut contraint par la famine de revenir en Egypte. — Le second occupait le trône lorsque Joseph, amené par des marchands israélites, fut établi intendant de toute l'Egypte. Ce que l'Ecriture nous en apprend donne l'idée d'un prince modéré et juste. — Le troisième Pharaon est celui qui, oubliant les services de Joseph, persécuta les Israélites. C'est lui et le suivant, à ce que l'on croit communément, qui bâtirent les pyramides. Si cependant ces pyramides étaient des greniers publics, comme quelques savans l'ont pensé, il est naturel de les rapporter au règne précédent. (*Voyez le Journal hist. et litt.*, 1^{er} décembre 1790, page 529.) — Le quatrième est celui à qui Moïse et Aaron demandèrent la permission d'aller avec le peuple sacrifier dans le désert, et qui, par son obstination, attira tant de fléaux sur l'Egypte; fléaux dont l'Ecriture, tant dans l'*Exode* que dans les *Psaumes* et les livres sapientiaux, rapporte les effrayans détails, et dont les historiens profanes ont aussi conservé la mémoire. Diodore et Hérodote font mention de l'état humiliant où l'Egypte fut réduite pendant 400 ans, après les prodiges opérés par Moïse. — Le cinquième régnait du temps de David. — Le sixième fut beau-père de Salomon, qui épousa sa fille, mariage dont la conformité aux lois hébraïques et aux vues de Dieu est encore un problème pour ceux qui prennent dans un autre sens quelques passages des livres saints, qui semblent y être relatifs. — Le septième était Pharaon Sesac, qui donna asile à Jéroboam, et fit la guerre à Roboam. — Le huitième, Pharaon Sua. — Le neuvième, Néchao. — Et le dixième est Ophra ou Apriès (*voyez* ce nom).

PHARÈS, fils du patriarche Juda et de sa bru Thamar. Lorsqu'il vint au monde, Zara, son frère jumeau, présenta le premier son bras; mais ensuite il le retira, pour laisser naître Pharès son frère qui, par ce moyen, devint l'ainé. C'est un des ancêtres de Jésus-Christ, comme l'on voit au premier chapitre de saint Matthieu. Et c'est pour cela que l'Ecriture rapporte les circon-

stances de sa naissance et sa primogéniture.

PHARNACE II, fils de Mithridate, roi de Pont, fit révolter l'armée contre son père, qui se tua de désespoir, l'an 64 avant J.-C. Il cultiva l'amitié des Romains, et demeura neutre dans la guerre de César et de Pompée. César, voulant qu'il se décidât, tourna ses armes contre lui, l'an 47 avant J.-C., et le vainquit avec tant de célérité, qu'il écrivit à un de ses amis : *Veni, vidi, vici*.

PHASSUR, prêtre, fils d'Emmer, était un de ces prophètes de mensonge qui amusaient les peuples par leurs flatteuses prédictions. Ayant entendu Jérémie prédire divers malheurs contre Jérusalem, il le frappa et le fit charger de chaînes. Le lendemain Phassur ayant fait délier le prophète, celui-ci lui prédit qu'il serait emmené captif à Babylone avec tous ceux qui demeuraient en sa maison, et qu'il y mourrait lui et tous ses amis. *Jérém.* 20. — Il ne faut pas le confondre avec **PHASSUR** fils de Melchias, qui demanda la mort du même prophète, et le fit mettre au fond d'un puits. *Jérémie*, 38.

PHEBADE ou **FITADE** (saint), *Fitadius*, évêque d'Agen, que les habitans du pays nomment *saint Fiari*. Il se fit un nom en réfutant la confession de foi que les ariens avaient publiée à Sirmich en 358, par un *Traité* qui est cité par saint Jérôme, et que nous avons dans la *Bibliothèque des Pères*, tom. 4, pag. 400. On y remarque beaucoup de justesse et de solidité dans les raisonnemens. Les subtilités et les équivoques des ariens y sont dévoilées, et la doctrine catholique y est défendue avec force. Il assista au concile de Rimini en 359, et y soutint le parti orthodoxe avec saint Servais de Tongres; mais, surpris par les ariens, et entraîné par l'amour de la paix, il signa une confession de foi catholique en apparence. Il connut depuis sa faute; et il témoigna par une rétractation publique, qu'il n'avait en dessein que de détruire l'erreur, et non d'y souscrire. Saint Phébade se trouva au concile de Paris en 360, à celui de Valence en 374, et à celui de Saragosse en 380. Il vivait encore en 392; mais il était mort en 400, après plus de 40 ans de travaux dans l'épiscopat. D. Rivet lui attribue un savant *Traité* contre le concile de Rimini. On en trouve une traduction grecque parmi les discours de saint Grégoire de Nazianze. C'est le 49^e discours de ce père.

PHÉDON, philosophe grec, natif d'Elée, fut enlevé par des corsaires et vendu à des marchands. Socrate, touché par sa physionomie douce et spirituelle, le racheta. Après la mort de son bienfaiteur, dont il reçut le dernier soupir, Phédon se retira à Elée, et devint chef de la secte éléatique. Sa philosophie se bornait à quelques froides moralités, sans aucune sanction et sans effet. Platon a donné à son dialogue sur l'*Immortalité de l'âme*, le nom de *Phédon*.

PHÈDRE (**JULIUS**), affranchi d'Auguste, né en Macédoine, écrivait sous Tibère. Il fut persécuté par Séjan, lâche ministre d'un prince barbare. Cet homme injuste croyait apercevoir sa satire dans les éloges que Phèdre fait de la vertu. Ce poète s'est fait un nom immortel par cinq livres de *Fables* en vers iambes auxquels il a donné lui-même le nom de *Fables ésopiennes*, parce que Esope est l'inventeur de ce genre d'apologue, et que Phèdre l'a pris pour modèle. Nous n'avons rien dans l'antiquité de plus accompli que les fables de Phèdre pour le genre simple. Il plaît par sa douce élégance, par le choix de ses expressions, par l'heureux tour de ses vers; il instruit par ses ingénieuses moralités qui sont autant de miroirs où l'homme voit ses qualités et ses défauts. La Fontaine conte avec moins de précision et de justesse; mais, inférieur à Phèdre dans ce point, il le surpasse dans beaucoup d'autres. Sa poésie est plus vive, plus enjouée, plus variée et plus remplie de ces grâces légères et de ces ornemens délicats qui s'accordent avec l'aimable simplicité de la nature. Les fables de Phèdre sont restées long-temps dans l'obscurité; François Pithou leur redonna la lumière, en les tirant de la bibliothèque de Saint-Remi de Reims, ou, suivant d'autres, de celle de Saint-Benoît-sur-Loire. Un critique paradoxal, Pierre Scriverius a prétendu qu'on attribuait mal à propos à Phèdre les fables qui portent son nom. Quoique cette opinion ne soit guère propre à prendre quelque consistance, le père Desbillons s'est donné la peine de la réfuter dans une *Dissertation* qu'il a publiée avec l'édition qu'il a donnée de ce fabuliste, Manheim, 1786, réimprimée en 1807. Le père Brotier en a publié une autre, aussi très estimée, en 1785. Sacy a donné une bonne traduction de Phèdre, sous le nom de Saint-Aubin. L'abbé Lallemant en a publié une nouvelle en 1786,

in-8°, avec un Catalogue raisonné des différentes éditions de cet auteur. L'abbé Paul en a donné une en 1805, et plus récemment on en a publié plusieurs avec trente-deux fables qu'on a découvertes dans la bibliothèque royale de Naples, mais dont l'authenticité a donné lieu à de fortes contestations. Une des meilleures traductions en vers des *Fables* de Phèdre est celle de M. Joly, Paris, 1813, in-8°. Une nouvelle traduction en prose de Phèdre a été plus récemment donnée par M. l'abbé Beuzelin avec un commentaire français, qui ne laisse rien à désirer pour la parfaite intelligence du sens et l'exquise latinité de l'auteur.

* **PHELIPPEAUX (JEAN)**, docteur en théologie et chanoine de Troyes, naquit à Angers. Bossuet, l'ayant entendu discuter dans une thèse soutenue à la Sorbonne, conçut de lui l'idée la plus avantageuse, et chercha à se l'attacher. Il lui confia l'éducation de son neveu, l'abbé Bossuet. Phelippeaux l'accompagna dans ses voyages en Italie. Ils étaient tous deux à Rome lorsqu'on y traita l'affaire de Fénélon au sujet du livre des *Maximes des Saints*, et ce fut d'après l'invitation de Bossuet qu'ils restèrent pour la voir terminer et même pour la suivre. A son retour, il fut nommé official et grand-vicaire de l'évêché de Meaux. Il mourut dans un âge très avancé, en 1708. On a publié de lui les ouvrages suivans : | *Discours en forme de méditations sur le sermon de Jésus-Christ sur la montagne*, Paris, 1730, in-12 ; | *Relation de l'origine, des progrès et de la condamnation du quietisme*, qui ne parut qu'en 1752 et 1753, in-8°, deux parties, sans nom d'auteur ni d'imprimeur, l'auteur ayant recommandé de ne la faire paraître que 20 ans après sa mort. Cet ouvrage, qui, suivant M. le cardinal de Bausset, décele la partialité la plus marquée et l'acharnement le plus odieux contre Fénélon, fut flétri par un arrêt du conseil, et condamné au feu. On trouve encore plusieurs *Lettres* de Phelippeaux dans la *Correspondance* sur le quietisme, insérées parmi les *OEuvres de Bossuet*. Ce même théologien a laissé en manuscrit une *Chronique des évêques de Meaux*. On a aussi de lui des *Méditations*.

* **PHELIPPEAUX (A. le PICARD de)**, officier d'artillerie, né en 1768 d'une ancienne famille du Poitou, fut élevé à l'école militaire de Pont-le-Voy, et passa, en 1783, à celle de Paris, où il eut Bonaparte pour condisciple Phelippeaux s'y

distingua par son aptitude, et l'emporta même dans les concours sur celui qui devait dominer sur l'Europe. En quittant l'école, en 1785, il entra dans le régiment d'artillerie de Besançon, comme lieutenant en second. Il se trouvait à Paris en juillet 1789, et il y commandait une des batteries qui devaient dissiper les attroupeemens formés sur la place Louis XV, si le baron de Bezenval eût fait son devoir. Dès 1791, il émigra avec un grand nombre de ses camarades, et fit la campagne de 1792, sous les ordres des princes français. Après le licenciement, il passa à l'armée de Condé, où il servit, en 1793 et 1794, dans la compagnie noble d'artillerie ; enfin, en 1795, il rentra en France pour y organiser une insurrection royaliste dans les provinces du centre, et il leva un corps à la tête duquel il s'empara de la ville de Sancerre, et livra plusieurs combats où il eut l'avantage : il se maintint même quelque temps dans le Berry ; mais bientôt ne se trouvant plus en état de résister aux forces dirigées contre lui, il fut contraint de se cacher avec plusieurs autres chefs royalistes. Dénoncé, arrêté et conduit à Bourges, il trouva, par le secours d'une de ses parentes, les moyens de s'évader, et vint à Paris. Peu après, il conçut et exécuta le projet de délivrer sir Sidney-Smith, officier supérieur de la marine anglaise, détenu au Temple. Celui-ci lui en témoigna sa reconnaissance, en le faisant nommer colonel au service de l'Angleterre, et l'emmena avec lui dans une expédition dont il était chargé sur la Méditerranée. Phelippeaux eut part à tous ses succès, et fut chargé des travaux de défense de la place de Saint-Jean-d'Acre, assiégée par Bonaparte. Quoique les fortifications de cette ville fussent vieilles et délabrées, et qu'il n'eût pas un nombre suffisant d'hommes pour les soutenir, il parvint, par ses bonnes dispositions, à forcer l'armée française de lever le siège, le 20 mai 1799, après soixante-un jours de tranchée ouverte. Epuisé de fatigues, il mourut peu de jours après, à l'âge de 34 ans. Cet officier, doué d'un esprit vif et pénétrant, unissait la résolution et l'activité à la prudence. Il est probable, dit un biographe, que s'il eût vécu, l'expérience et l'habitude d'un grand commandement auraient mûri son talent naturel, et qu'il aurait parcouru avec gloire une carrière dans laquelle la fortune ne lui a permis de faire que le premier pas.

PHELYPEAUX. V. PONTCHARTRAIN

PHÉLYPEAUX (LOUIS-BALTHASAR), fils de François Phélypeaux, seigneur d'Herbaut, montra de bonne heure du goût pour la vertu et pour les lettres. Nommé chanoine de Notre-Dame de Paris en 1694, et agent général du clergé en 1697, il fut placé sur le siège épiscopal de Riez en 1715. Son nom et son mérite pouvaient lui procurer un évêché plus considérable et plus voisin de la cour ; il se contenta de celui que la Providence lui avait donné. Il fit le bonheur de ses diocésains, fonda un collège, un hôpital, un séminaire, s'attacha les indigens, pensionna les prêtres infirmes, les pauvres gentilshommes et les veuves des officiers : tout cela se fit dans l'obscurité, sans faste, sans orgueil ; ce qui ajoute beaucoup au mérite de sa bienfaisance, surtout dans un siècle où le peu de bien qui se fait, se fait par ostentation et avec parade. Il eut d'ailleurs toutes les vertus épiscopales, et il instruisit son clergé, sans faire étalage de ses lumières. Il mourut en 1751, dans un âge avancé.

PHÉLYPEAUX D'HERBAUT (GEORGES-LOUIS), archevêque de Bourges, se distingua autant par l'activité de son zèle que par ses immenses charités. Un de ses prédécesseurs avait fondé un établissement bien précieux, puisqu'il était destiné à servir de retraite aux curés vieux et infirmes. Lorsque Phélypeaux parvint au siège de Bourges, cet établissement n'avait que 4,500 liv. de revenu : il le porta à 20,000 liv. Il fonda plusieurs collèges dans les principales villes de son diocèse, institua des bureaux de charité, et parvint à détruire ou du moins à diminuer considérablement la mendicité. Il se faisait un devoir d'instruire son peuple par lui-même, tant dans les villes que dans les campagnes. On raconte divers traits de son éloquence vraiment pastorale. Un jour qu'il faisait une exhortation aux catholiques dans une des villes de son diocèse, la vue d'une multitude de protestans qui étaient venus l'entendre enflamma sa sollicitude. Il dirige son discours vers ses auditeurs inattendus, leur expose les raisons qui doivent faire le plus d'impression sur eux, leur représente que leurs pères se faisaient une gloire d'être les enfans de cette même Eglise, dont rien n'aurait dû les séparer. « Leurs cendres, s'écria-t-il, reposent dans ce temple où vous voilà réunis ; elles accusent votre erreur et s'élèvent contre votre schisme. Tous ces tombeaux

parlent, vous entendez leurs voix ; ils vous crient : *Pourquoi êtes-vous infidèles à la croyance de vos aïeux ? Pourquoi vous êtes-vous dérobés à la sainte autorité de cette Eglise antique, dont les pasteurs remontent par une succession non interrompue jusqu'au berceau du christianisme ? Cette Eglise mère avait béni nos mariages ; elle avait imprimé sur le front de nos fils, dont vous tenez le jour, le sceau de la famille de Jésus-Christ ; elle vous parle encore dans ce moment par l'organe de votre pontife, écoutez-la.....* Oui, je suis votre pasteur » reprit l'éloquent évêque avec une vivacité de sentiment qui fit fondre en larmes tout l'auditoire ; « et vous refusez d'être mes enfans ; je serai votre père malgré vous : je le suis par l'autorité de mon ministère ; cette autorité est celle de Jésus-Christ même, qui m'a été confiée par l'imposition des mains des anciens du presbytère, qui l'avaient reçue des anciens, en remontant jusqu'aux apôtres et au Fils de Dieu, dont les mains divines ont commencé cette chaîne de consécrations solennelles, qui est venue, tout indigne que je suis, reposer sur ma tête : votre mépris de ma puissance paternelle ne peut me l'ôter. Je suis votre père au nom de Dieu : celui de qui vint toute paternité, au ciel et sur la terre, m'en donne sur vous les droits sacrés ; ils sont, s'il est possible, plus inviolables que ceux de la nature. Mais si je suis votre père de droit divin, ah ! mes enfans, je sens que je le suis encore par le droit de mon cœur ; mes sentimens vous embrassent en dépit de vous-mêmes : ne vous refusez pas à ma tendresse ; j'ai l'émulation de votre bonheur, vos âmes sont enchaînées à la mienne. Je donnerai ma vie avec joie, ô mon Dieu, vous en êtes témoin ! pour ramener dans les voies du salut mes enfans qui s'égarent. » Il mourut à Paris le 23 septembre 1787. M. Blin de Saintmore a fait son *Eloge historique*, et M. l'abbé Fauchet son *Eloge funèbre*, dans lequel il y a de très beaux passages, et en même temps beaucoup d'idées mesquines et puériles, et, ce qui est digne d'une censure plus grave, des allures de la philosophie du jour (1).

(1) Il y a aussi de ce prélat une autre oraison funèbre, par M. l'abbé Saint-Jon, de beaucoup supérieure à celle de Fauchet. On n'en parla point dans le temps, parce qu'elle n'était que chrétienne.

PHENENNA, 2^e femme d'Elcana, père de Samuel, avait plusieurs enfans ; et loin d'en remercier Dieu, elle insultait Anne, et la raillait de ce que le Seigneur l'avait rendue stérile. Mais Dieu ayant exaucé les prières de l'affligée, elle enfanta Samuel, et Phénenna fut humiliée. Le cantique qu'Anne prononça à ce sujet est un des plus touchans de l'Écriture sainte.

PHERECRATE, poète comique grec, était contemporain de Platon et d'Aristophane. Il vivait vers l'an 420 avant J.-C. A l'exemple des anciens comiques, qui introduisaient sur le théâtre, non des personnes imaginaires, mais des personnages actuellement vivans, il joua ses contemporains. Mais il n'abusa point de la licence qui régnait alors sur la scène, et se fit une loi de ne jamais diffamer personne. On lui attribue 23 *Hométies*, dont il ne nous reste que des fragmens, recueillis par Hertélius et par Grotius, d'après lesquels on ne prend pas une idée avantageuse de l'auteur. On dit qu'il inventa l'espèce de vers appelés de son nom *phérécration*. Ils étaient composés des trois derniers pieds du vers hexamètre, et le premier de ces trois pieds était toujours un spondée. Ce vers d'Horace, par exemple, *Quamvis pontica pinus*, est un vers *phérécration*. On trouve dans Plutarque un fragment de ce poète sur la musique des Grecs, qui a été discuté par M. Barette, de l'académie des inscriptions. Voyez le tome 45^e de la *Collection* de cette compagnie.

PHERÉCYDE, philosophe de l'île de Scyros, vers l'an 560 avant J.-C., fut l'élève de Pittacus. Il passe pour avoir été le premier de tous les philosophes qui a écrit sur des choses naturelles et sur l'essence des dieux. Il fut aussi le premier, dit-on, qui soutint l'opinion que « les animaux » sont de pures machines. » (Voy. PE-REIRA-GOMEZ.) Il fut le maître de Pythagore, qui l'aima comme son père. Le disciple, ayant appris que Phérécyde était dangereusement malade dans l'île de Délos, s'embarqua aussitôt, et se rendit à l'île, où il fit donner tous les secours nécessaires à ce vieillard, et ne ménagea rien de ce qui pouvait lui rétablir la santé. Le grand âge enfin, et la violence de la maladie, ayant rendu tous les remèdes inutiles, il repartit, dit-on, pour l'Italie. Mais tout cela est fort incertain ; car on donne d'autres causes à sa mort : selon les uns, il fut dévoré par la vermine ; selon d'autres, il se tua en se précipitant

du haut du mont Corycius, lorsqu'il allait à Delphes. Presque toutes les morts de ces anciens sages sont marquées au coin de la folie. On peut voir dans les *Mémoires de l'académie de Berlin*, année 1747, une *Dissertation* curieuse, traduite du latin de J.-Ph. Hein, sur la vie, les ouvrages et les sentimens de cet ancien philosophe, l'un des premiers entre les Grecs qui aient écrit en prose.

PHERÉCYDE, historien, natif de Léros, et surnommé l'*Athénien*, florissait vers l'an 480 avant J.-C. Il avait composé l'*Histoire de l'Attique* ; mais cet ouvrage n'est point parvenu jusqu'à nous. Il n'en reste que des fragmens, qui ont été publiés avec ceux d'Acusilas.

PHIDIAS, sculpteur d'Athènes vers l'an 448 avant J.-C., avait fait une étude particulière de ce qui avait rapport à son talent. Il possédait assez bien l'optique, science qui lui fut utile dans une occasion remarquable. Alcamène et lui furent chargés de faire chacun une *Minerve*, afin qu'on pût choisir la plus belle pour la placer sur une colonne. La statue d'Alcamène, vue de près, avait un beau fini qui gagna tous les suffrages, tandis que celle de Phidias ne paraissait, en quelque sorte, qu'ébauchée. Mais le travail recherché du premier disparut lorsque la statue fut élevée au lieu de sa destination. Celle de Phidias, au contraire, fit tout son effet, et frappa les spectateurs par un air de grandeur et de majesté qu'on ne pouvait se lasser d'admirer. Ce fut lui qui, après la bataille de Marathon, travailla sur un bloc de marbre que les Perses, dans l'espérance de la victoire, avaient apporté pour ériger un trophée. Il fit une *Némésis*, déesse qui avait pour fonction d'humilier les hommes superbes. On chargea encore Phidias de faire la *Minerve* qu'on plaça dans le fameux temple appelé le *Parthénon*. Cette statue avait vingt-six coudées de haut ; elle était d'or et d'ivoire, mais c'était l'art qui en faisait le principal mérite. Son *Jupiter Olympien* fut encore plus admiré. Cependant les deux chevaux de Monte-Cavallo, à Rome, qu'on dit être de lui, continuellement copiés et gravés, font l'admiration des connaisseurs, non moins que ceux du Capitole, qu'on attribue à un autre artiste grec. La *Vénus de Médicis*, le *Gladiateur*, l'*Apollon du Belvédère*, le *Laocoon*, la *Chèvre Amalthée*, sont un témoignage du talent des sculpteurs de la Grèce qu'on a essayé en vain d'égaler.

Suivant l'opinion du célèbre antiquaire Visconti, l'art statuaire a touché à ses bornes dans le siècle de Périclès. On peut consulter un *Mémoire* de ces avant, Paris, 1818, in-8°, ainsi que les *Lettres adressées de Londres à M. Canova*, par M. Quatremère de Quincy, Rome, 1820, in-8°; le *Catalogus architectorum, pictorum, sculptorum*, etc., de F. Junius, Rotterdam, 1694, in-fol., etc.

PHILANDER, **PHILANDRIER** ou **FI-LANDRIER** (GUILLAUME, plus connu sous le nom de), né à Châtillon-sur-Seine en 1505, fut appelé à Rhodéz par Georges d'Armagnac, alors évêque de cette ville et depuis cardinal. Philander s'acquit l'estime et l'amitié de ce prélat, protecteur des savans, et le suivit dans son ambassade à Venise. A son retour, il fut fait chanoine de Rhodéz et archidiacre de la cathédrale. Il mourut à Toulouse en 1565, à 60 ans, dans un voyage qu'il fit pour voir son Mécène, Georges d'Armagnac, qui en était devenu archevêque. On a de lui : | un *Commentaire* sur Vitruve, dont la meilleure édition est celle de Lyon en 1592; | un *Commentaire* sur une partie de *Quintilien*.

PHILASTRE, *Philastrius*, évêque de Brescia en Italie, vers 374, se trouva au concile d'Aquilée avec saint Ambroise, en 381, fit connaissance à Milan avec saint Augustin, et mourut le 18 juillet 387. On a de lui un livre des *hérésies*, dans lequel il prend quelquefois pour erreur ce qui ne l'est pas, selon la remarque de Bellarmin. Cet ouvrage, écrit d'un style bas et rampant, se trouve dans la *Bibliothèque des Pères*. On en a une édition séparée, Hambourg, 1721, in-8°, et Brescia 1738, in-folio.

PHILE (MANUEL), auteur grec du 14^e siècle, dont il nous reste un *Poème* en vers iambiques sur la *propriété des animaux*. La meilleure édition de cet ouvrage est celle de Paw, Utrecht, 1730, in-4°. Il est dédié à Michel Paléologue le jeune, empereur de Constantinople, sous lequel il vivait.

PHILÉLEUTHÈRE. Voyez BÉNTLEY.

PHILELPHÉ (FRANÇOIS), né à Tolentin en 1398, étudia à Padoue les humanités avec succès. A l'âge de 18 ans, il fut chargé de professer l'éloquence. Ses talens le firent appeler à Venise. La république lui accorda des lettres de citoyen, et le nomma secrétaire du baile à Constantinople. Philélphe profita de cet em-

ploi pour se perfectionner dans la langue grecque, et passa à Constantinople en 1419. Il épousa Théodora, fille du savant Emmanuel Chrysoloras, et apprit insensiblement de sa femme toute la douceur et la finesse du grec. S'étant fait connaître à l'empereur Jean Paléologue, ce prince l'envoya à l'empereur Sigismond, pour implorer son secours contre les Turcs. Philélphe enseigna ensuite à Venise, à Florence, à Sienne, à Bologne et à Milan, avec une réputation extraordinaire. Il se piquait tellement de savoir les lois de la grammaire, que disputant un jour sur une syllabe avec un philosophe grec nommé Timothée, il offrit de payer 100 écus au cas qu'il eût tort, à condition qu'il disposerait de la barbe de son adversaire si l'avantage lui était adjugé. Philélphe ayant gagné fit raser impitoyablement la barbe à Timothée, quelques offres que pût lui faire celui-ci pour éviter cet affront. A la présomption Philélphe joignait une inconstance, une inquiétude, une prodigalité, qui semèrent sa vie d'épines. Il la termina à Florence en 1481, à 83 ans. On fut obligé de vendre les meubles de sa chambre et les ustensiles de sa cuisine pour payer ses funérailles. C'est sans fondement qu'on l'accuse d'avoir privé le public du livre de Cicéron intitulé *De gloria*, et de se l'être attribué en le refondant dans ses ouvrages. On a de lui : | des *Odes* et des *Poésies*, 1488, in-4°, et 1497, in-fol.; | des *Discours*, Venise, 1492, in-fol.; | des *Dialogues*, des *Satires*, Milan, 1476, in-fol.; Venise, 1502, in-4°; et Paris, 1508, in-4°; | un grand nombre d'autres ouvrages en latin, en vers et en prose. Les plus connus sont les *Traité de morali disciplina*; *De exilio*; *De joci et seriis*, les mêmes que ses *Epigrammes*; et ses deux livres, *Conviviorum*, ou *des repas*, pleins d'érudition. Toutes ses *Oeuvres*, réimprimées à Bâle en 1739, in-fol., montrent beaucoup de savoir, des vues sages, un style pur et facile. Le recueil de ses *Lettres*, de l'édition de Venise, 1502, in-fol., est peu commun. — **MARIUS PHILELPHÉ**, son fils, mort un an avant son père, a aussi laissé des *Poésies*.

PHILÉMON, poète comique grec, était fils de Damon et contemporain de Ménandre. Il'emporta souvent sur ce poète, moins par son mérite que par les intrigues de ses amis. Plante a imité sa comédie du *Marchand*. On dit qu'il mourut de rire en voyant son âne manger

des figures. Il avait alors environ 97 ans. Il avait composé 97 comédies. — PHILÉMON le jeune, son fils, composa aussi 54 Comédies, dont il nous reste des fragmens considérables, recueillis par Grotius. Ils prouvent qu'il n'était pas un poète du premier rang. Il florissait vers l'an 274 avant J.-C.

PHILEMON (saint), homme riche de la ville de Colosses, fut converti à la foi chrétienne par Epaphras, disciple de saint Paul. Sa maison était une retraite pour les fidèles. Sa femme Appia et lui étaient la bonne odeur de la ville par leurs vertus, et la ressource de tous les malheureux par leurs libéralités. Onésime, esclave de Philémon, l'ayant volé, s'enfuit à Rome, où saint Paul l'instruisit de la religion et lui donna le baptême. L'apôtre le renvoya ensuite à son maître, auquel il le recommanda par une lettre qui est un modèle d'éloquence persuasive. (Voyez ONÉSIME.) Les Grecs rapportent plusieurs particularités de la vie et de la mort de Philémon qui sont plus qu'incertaines. Ils le font martyriser à Colosses avec sa femme, dans une émeute populaire. Les Latins et les Grecs célèbrent leurs fêtes le 22 novembre.

PHILETAS, poète et grammairien grec, de Cos, précepteur de Ptolémée Philadelphe, composa des *Élégies*, des *Epigrammes* et d'autres ouvrages qui ne sont pas parvenus jusqu'à nous. Ovide et Properce l'ont célébré dans leurs poésies, comme un des meilleurs poètes de son siècle.

PHILETUS, hérétique du premier siècle, qui, sans nier formellement la résurrection, soutenait qu'elle était déjà opérée, et qu'elle n'était que le passage du péché à la grâce. C'est de lui qu'il parle saint Paul dans sa seconde épître à Timothée : *Ex quibus est Hymenæus et Philetus... dicentes resurrectionem esse jam factam, et subverterunt quorundam fidem.*

* PHILIBERT (EMMANUEL-ROBERT de), ecclésiastique, né le 23 mars 1717 à Toulouse, a publié les *Annales de la société des jésuites*, 1764-1765, 4 vol. in-4°. Cet écrivain est mort vers la fin du 18^e siècle.

* PHILIDOR (FRANÇOIS-ANDRÉ DANICAN dit), compositeur de musique, natif à Dreux en 1726. Il vint très jeune à Versailles, où il fut admis en qualité de page à la chapelle du roi. Après y avoir appris son art, il se fixa à Paris, où il donna des leçons, et composa quelques

motets. Il ne s'était pas encore fait connaître comme habile musicien, lorsque étant très fort aux échecs, il parcourut la Hollande, l'Allemagne et l'Angleterre, pour s'y mesurer avec les plus habiles joueurs. Son voyage lui servit aussi à former son goût musical; ainsi, il mit en musique l'*Ode* célèbre de Dryden en l'honneur d'Alexandre, et cet ouvrage qu'il fit à Londres, lui mérita les éloges des connaisseurs. De retour à Paris, il donna son opéra d'*Ernelinde*, qui commença sa réputation. Il composa pour l'Opéra-Comique le *Maréchal ferrant*, *Tom-Jones*, le *Bûcheron*, le *Sorcier*, *Sancho Pança*, les *Femmes vengées*, le *Soldat magicien*, etc., et donna à l'Opéra *Bélisaire*, *Persée*, *Ernelinde*. Philidor est un des premiers compositeurs français qui introduisirent sur nos théâtres le goût de la musique italienne. Il passait pour un érudit en musique, et son harmonie est expressive et savante, mais son chant manque souvent de mélodie. Sa conversation était aussi peu spirituelle que ses compositions étaient savantes. Laborde son admirateur, l'entendant un jour dans un repas dire beaucoup de trivialités, s'écria : « Voyez-vous cet homme-là, il n'a pas le sens commun; c'est tout génie. » Sa passion pour les échecs dura jusqu'à la fin de ses jours. Devenu aveugle, et âgé de 80 ans, il fit deux parties d'échecs à la fois contre deux habiles joueurs, et les gagna. Il mourut un mois après, le 31 août 1795, à Londres où il demeurait depuis quelque temps. On a de lui une *Analyse du jeu d'Echecs*.

* PHILIPPEAUX (PIERRE), conventionnel, né à Ferrières en 1759, était avocat avant la révolution. Il embrassa avec chaleur les nouvelles idées proclamées en 1789, et fut nommé membre de la Convention par le département de la Sarthe. Philippeaux se montra d'abord modéré dans ses opinions; mais entraîné bientôt par l'exemple des fougueux démagogues de cette assemblée, il se rangea parmi eux, et devint même l'un des membres les plus exaltés. Il demanda que l'on accélérât le jugement de Louis XVI, proposa de condamner le monarque sans désenparer, et voulut « que les soldats blessés le 10 août » fussent présents au jugement, pour « frir aux députés des preuves convain- » cantes de la trahison de Louis Capet. » Il vota pour la mort du roi, sans appel et sans sursis. Le 10 mars, il appuya, avec Duham, le projet présenté par Robert-

l'indet de former un tribunal révolutionnaire sans jurés, et se déclara contre Barrère, qui, malgré ses principes exaltés, appela ce projet *monstrueux*. Le 6 avril, il demanda que, dans la promesse faite par la Convention de gratifier d'une somme de 500 000 livres quiconque livrerait le général Dumourier, les étrangers et les émigrés même y fussent compris, et qu'à celui parmi ces derniers, qui remplirait cette charge, « il fût accordé le pouvoir de rentrer en France et dans tous ses biens ainsi qu'à sa famille. » Il demanda ensuite la révocation des tribunaux et des administrations, dénonça les *accaparemens*, proposa une taxe sur les riches, provoqua la punition d'un orateur du faubourg Saint-Antoine, qui avait menacé la Convention d'une insurrection de dix mille hommes, et proposa enfin qu'on mit *hors la loi* les membres du tribunal populaire de Marseille. Philippeaux, s'il n'eût pas de part active à la chute des *Girondins*, se montra néanmoins partisan des journées des 31 mai et 2 juin, dans lesquelles ces députés succombèrent. Aussi il fut envoyé dans la Vendée pour réorganiser les administrations de Nantes, qu'on supposait entachées de *fédéralisme*. Sans trop y réfléchir, il se trouva engagé dans une lutte contre plusieurs représentans en mission dans ce même département. Ces représentans, réunis aux généraux qui se trouvaient à Saumur, avaient adopté un système de guerre et de conduite contre les insurgés vendéens. Philippeaux, de son côté, s'unit aux généraux qui commandaient du côté de Nantes, et établit avec eux un système nouveau, en opposition avec celui que suivaient ses adversaires, qu'il avait dérisoirement appelés *la cour de Saumur*. Il fit adopter son plan par le comité de salut public; mais, ce plan n'ayant point réussi, il se vit en butte aux dérisions et aux reproches du parti de Saumur, auquel il imputait pour sa défense le crime de lui avoir suscité des revers par animadversion et jalousie. Le parti de Saumur reprit la direction de la guerre de la Vendée, et Philippeaux fut rappelé à Paris. Aigri peut-être par ce rappel, qu'il appelait injuste, il dénonça à la tribune et dans les brochures qu'il publia, les généraux qui commandaient à Saumur, comme auteurs, par leurs cruautés, de la prolongation de la guerre, et il se vit alors livré aux persécutions des jacobins, naguères ses amis. Les sociétés des *Cordeliers* et des *Droits de l'homme*

le déclarèrent traître à la patrie, et un des chefs du modérantisme. Après avoir lutté quelque temps contre ses nombreux adversaires, il fut (le 30 mars 1794), arrêté comme conspirateur. Le 5 du mois suivant, le tribunal révolutionnaire le condamna à mort, « pour avoir attaqué le gouvernement par ses écrits, avoir calomnié Marat, s'être déclaré défenseur du ministre Roland, etc. » Dans son interrogatoire, l'accusateur public, le farouche Fouquier-Tainville, ayant mêlé, selon sa coutume, l'insultante ironie à ses interpellations, Philippeaux lui répondit avec fermeté : « Il vous est permis de me » faire périr, mais de m'outrager.... je » vous le défends. » Peu avant d'aller à l'échafaud, il écrivit deux *lettres* à sa femme où il parle de la probité, de la vertu, de la justice du ciel, avec un calme et une résignation qui ne semblaient pas trop convenir à un homme qui avait voté la mort du meilleur des rois, et qui ne parut en sentir aucun remords. Il subit son supplice avec courage, le 5 avril 1795, jour même de sa condamnation. Outre les deux *Lettres* qui furent publiées, il a laissé des *Mémoires historiques sur la guerre de la Vendée*, 1793, in-8°. Dans cet ouvrage, il paraît que Philippeaux commençait à se détacher un peu de ses principes de jacobinisme, puisqu'il plaide avec chaleur la cause de l'humanité. Ces *Mémoires* font partie de la *collection des Mémoires de la révolution*, publiés par les frères Baudoin. Plus tard la Convention réhabilita la mémoire de Philippeaux, et accorda des secours à sa veuve.

* PHILIPON de la MADELAINE (Louis), né à Lyon en 1734, et mort à Paris en 1818, fut d'abord avocat du roi au bureau des finances de Besançon, et devint intendant des finances du comte d'Artois. Il fut fait sous le gouvernement directorial bibliothécaire du ministère de l'intérieur. Ce littérateur a laissé un grand nombre d'ouvrages qui ne sont pas sans mérite; les plus remarquables sont : | *Manuel Epistolaire*, 4 vol. in-12, 8^e éd., Paris, 1822 ; | *Funes patriotiques sur l'éducation du peuple*, 1 vol. in-12, 1785 ; | *De l'éducation de collèges*, in-8°, 1785 ; | *Dictionnaire des homonymes*, 1 vol. in-8°, 3^e édit. 1817 ; | *Dictionnaire portatif des poètes français*, *Dict. des rimes*, *Dict. de la langue française*. Ces trois dict. font partie de la petite Encyclopédie poétique in-18. | Plusieurs *Pièces académiques*, notamment un *Discours* sur le désir de s'immortaliser,

couronné à Besançon ; un autre sur la nécessité et les moyens de supprimer les peines capitales ; un *Mémoire* sur les moyens d'indemniser un accusé reconnu innocent ; enfin , diverses pièces de théâtre qu'il fit en société avec MM. de Ségur, le Prévost d'Tray, etc. , et des chansons qui ne manquent pas de grâce.

PHILIPPE, roi de Macédoine , 4^e fils d'Amyntas II, naquit l'an 383 avant J.-C. Il fut élevé à Thèbes, où son père l'avait envoyé en otage, et fut confié aux soins d'Epaminondas dont il s'honora toujours d'avoir été l'élève. Dès sa jeunesse il fit éclater cette souplesse de génie, cette grandeur de courage, qui lui fit un nom si célèbre et de si puissans ennemis. Après la mort de Perdicas III son frère, il se fit déclarer le tuteur de son neveu, et se mit bientôt sur le trône à sa place, l'an 360 avant J.-C. L'état était ébranlé par les secousses de différentes révolutions, Philippe s'appliqua à l'affermir. Les Illyriens, les Péoniens et les Thraces voulurent profiter de sa jeunesse pour lui déclarer la guerre. Il désarma les deux premiers de ces peuples par des présens et des promesses, et l'autre n'osa remuer. Vainqueur par la politique et par la ruse, il déclara libre Amphipolis, ville qu'Athènes revendiquait comme une colonie. Son dessein était de ménager cette république et de ne point épuiser ses forces en voulant garder cette place. Les Athéniens, peu sensibles à son attention, s'armèrent pour lui ôter la couronne; mais le roi macédonien les vainquit auprès de Méhonte, et fit un grand nombre de prisonniers qu'il renvoya sans rançon. Cette victoire fut le fruit de la discipline qu'il avait mise dans ses troupes : la phalange macédonienne en eut le principal honneur; c'était un corps d'infanterie pesamment armé, composé pour l'ordinaire de seize mille hommes, qui avaient chacun un bouclier de six pieds de hauteur, et une pique de 21 pieds de long. Les succès de ses armes, et surtout sa générosité après la victoire, firent désirer la paix et son alliance au peuple d'Athènes; et les esprits y étant disposés de part et d'autre, elle ne tarda pas à être conclue. Les circonstances étaient favorables pour se venger des Illyriens. Philippe arma contre eux, les vainquit et affranchit ses états de leur joug. Son ambition, secondée par sa prudence et sa valeur, le rendit maître de Crénides, ville bâtie par les Thrasiens, et à laquelle il donna son nom. Les mines d'or qui

étaient aux environs de cette ville en rendaient la prise très importante. Il y mit beaucoup d'ouvriers, et fit battre en son nom la monnaie d'or. Philippe employa ses richesses à acheter des espions et des partisans dans toutes les villes importantes de la Grèce, et à faire des conquêtes sans la voie des armes. Le mariage du monarque macédonien avec Olympias, fille de Néoptolème, roi des Molosses, et la naissance d'Alexandre, depuis surnommé *le Grand*, mirent le comble à sa prospérité. Plutarque rapporte que Philippe, absent de ses états, apprit trois grandes nouvelles le même jour : qu'il avait été couronné aux jeux Olympiques, qu'il avait remporté une victoire contre les Illyriens, et qu'il lui était né un fils. Il écrivit lui-même à Aristote, pour le prier de se charger de son éducation, et la lettre ne fait pas moins d'honneur au monarque qu'au philosophe. (*Voyez* ARISTOTE.) Cependant il étendait ses conquêtes dans la Thrace. Méthon, petite ville de cette contrée, ne put résister long-temps à sa bravoure; mais ce siège lui devint funeste, par un coup de flèche que lui lança Aster dans l'œil droit. (*Voyez* ASTER.) Philippe méditait depuis long-temps le projet d'envahir la Grèce. Il fit la première tentative sur Olynthe, colonie et rempart d'Athènes. Cette république, fortement animée par l'éloquence de Démosthènes, envoya 47 galères et 2000 hommes au secours d'Olynthe; mais tous ses efforts furent inutiles contre les ressources de Philippe. Ce prince corrompit les principaux citoyens de la ville, qui lui fut livrée. Maître de cette place, il la détruisit de fond en comble, et gagna les villes voisines par ses largesses et par les fêtes qu'il donna au peuple. Il tomba ensuite sur les Phocéens et les vainquit. Philippe se fit déclarer chef des Amphictyons, et leur fit ordonner la ruine des villes de la Phocide. La Grèce commençait à ouvrir les yeux sur sa politique cruelle. Philippe, craignant de la soulever, retourna comblé de gloire dans la Macédoine; mais toujours avide du sang et de l'or, il porta le feu de la guerre dans l'Illyrie, dans la Thrace et dans la Chersonèse. Il se tourna ensuite contre l'Eubée, île qu'il nommait, à cause de sa situation, les entraves de la Grèce. Il se rendit maître de la plus grande partie de ce pays, autant par l'or que par le fer; mais Phocion vint délivrer ce pays de la domination tyrannique du roi de Macédoine. Philippe, poursuivi par

un ennemi que ni son argent ni ses armes ne purent ébranler, déclara la guerre aux Scythes, et fit sur eux un butin considérable. Obligé de combattre, à son retour, les Triballiens, il fut atteint d'une flèche qui le blessa à la cuisse. A peine fut-il guéri de cette blessure, qu'il tourna de nouveau toutes ses vues contre la Grèce. Il entra d'abord dans la Béotie, et les armées en vinrent aux mains à Chéronée, l'an 348 avant J.-C. Le combat fut long, et la victoire se décida enfin pour Philippe. Le vainqueur érigea un trophée, offrit des sacrifices aux dieux, et se livra à la débauche dans une fête qu'il ordonna pour célébrer son triomphe. L'ivresse du vin augmentant celle de son orgueil, il vint sur le champ de bataille insulter aux morts et aux prisonniers. L'orateur Démades, qui était du nombre des captifs, choqué de cette indignité, ne put s'empêcher de dire au prince : *Pourquoi jouer le rôle de Thersite, lorsque vous pourriez être un Agamemnon ?* Cet avis généreux valut la liberté à Démades, et des trattemens plus doux aux compagnons de son infortune. Philippe, vainqueur de la Grèce, osa prétendre à la conquête des Perses : il se fit nommer chef de cette entreprise dans l'assemblée générale des Grecs. Il se préparait à exécuter ce projet, lorsqu'il fut assassiné. Il allait, dans ce moment, assister à la représentation d'une tragédie composée par Néoptolème, où ce poète le peignait déjà vainqueur de Darius. Philippe était accompagné d'un nombreux cortège; devant lui étaient portées les riches statues des douze grands dieux de la Macédoine, et une treizième statue plus magnifique que les autres et qui était celle de Philippe ayant aussi les attributs de la divinité. Pausanias, un de ses gardes, le tua pour se venger de ce que ce roi ne voulut pas lui faire justice d'une insulte qu'il avait reçue d'un courtisan nommé Attale. Ce fut l'an 336 avant J.-C. dans la 47^e année de son âge, après un règne de 24 ans. Philippe avait les vices et les apparences des vertus qui naissent d'une ambition démesurée. Sa politique, son art de dissimuler, ses intrigues, doivent être attribuées à son ardeur pour les conquêtes : il avait cette éloquence que donnent les fortes passions, cette activité et cette patience dans les fatigues de la guerre, fruit d'un amour insatiable pour la gloire. Il était généreux, magnanime, vertueux, moins par principes que par caprice. On ne sait pourquoi il se faisait dire tous les

jours : *Philippe, souviens-toi que tu es mortel*. La conséquence de cette vérité eût dû être de rendre ses états heureux et de laisser en paix ceux des autres. Parmi le grand nombre de faits et de paroles mémorables que Plutarque a rapportés de ce prince, voici ceux qui le caractérisent davantage. On le sollicitait de favoriser un seigneur de la cour qui allait perdre sa réputation par un jugement juste, mais sévère : Philippe ne voulut pas y consentir, et ajouta : *J'aime mieux qu'il soit dés-honoré que moi*. Une pauvre femme le sollicitait de lui rendre justice ; et comme il la renvoyait de jour en jour, sous prétexte qu'il n'avait pas le temps : *Cessez donc d'être roi*, lui dit-elle avec émotion. Philippe sentit toute la force de ce reproche, et la satisfut sur-le-champ. Une autre femme vint lui demander justice au sortir d'un grand repas, et fut condamnée. *J'en appelle*, s'écria-t-elle tout de suite. — *Et à qui en appelez-vous ?* lui dit le monarque. — *A Philippe à jeun*. Cette réponse ouvrit les yeux du roi, qui rétracta son jugement. Un mot de Philippe, qui lui fait moins d'honneur que les actions précédentes, était qu'on amuse les enfans avec des jouets, et les hommes avec des sermens. Maxime odieuse, qui fut l'âme et le principe de sa politique, et qui, dans ces temps d'une malheureuse philosophie, est devenue tellement la ressource du mensonge, que ce n'en est plus une.

PHILIPPE V, roi de Macédoine, obtint, à l'âge de 14 ans, cette couronne après la mort d'Antigone, son cousin, l'an 220 avant J.-C. Les commencemens de son règne furent glorieux par les conquêtes d'Aratus. Ce général était autant recommandable par son amour pour la justice, que par son habileté dans la guerre ; mais il devint odieux à un prince qui voulait se livrer à tous les vices. Philippe eut la lâche cruauté de le faire empoisonner. Il porta ensuite la guerre en Illyrie, en Italie, et y eut des succès. Il menaçait la Grèce ; mais les Romains ayant pris le parti des Grecs, le vainquirent dans plusieurs occasions importantes. Philippe, contraint de demander la paix, l'obtint à des conditions humiliantes. Des chagrins domestiques vinrent aigrir ceux que lui causaient les pertes qu'il essuyait au dehors. Le mérite de son fils Démétrius excita sa jalousie et celle de Persée son autre fils. Ce frère indigne l'accusa auprès de son père d'avoir des vues sur le trône. Philippe, trop crédule,

le fit mourir par le poison. La privation d'un tel fils lui ouvrit les yeux sur son injustice et sur celle de Persée. Il avait dessein d'élever Antigone sur le trône, à la place d'un fils injuste et barbare; la mort l'empêcha d'exécuter son projet : il mourut à Amphipolis, l'an 178 avant J.-C. après un règne de 42 ans.

PHILIPPE, Phrygien d'origine, qu'Antiochus Epiphanes établit gouverneur de Jérusalem. Il tourmenta cruellement les Juifs, pour les obliger à changer de religion. Antiochus, sur le point de mourir, établit le même Philippe régent du royaume, et lui mit entre les mains son diadème, son manteau royal et son anneau, afin qu'il le rendit à son fils, le jeune Antiochus Eupator; mais Lysias s'empara du gouvernement sous le nom de cet enfant. Philippe, qui n'était pas le plus fort, s'enfuit en Egypte avec le corps d'Epiphanes, pour demander du secours contre l'usurpateur; et l'année suivante, profitant de l'absence de Lysias, qui était occupé contre les Juifs, il se jeta dans la Syrie et prit Antioche; mais Lysias, revenant aussitôt sur ses pas, reprit la ville, et fit mourir Philippe.

PHILIPPE, fils d'Hérode le Grand et de Cléopâtre, et frère d'Antipas, épousa Salomé, cette danseuse qui demanda la tête de Jean-Baptiste. Auguste ayant confirmé le testament d'Hérode, qui laissait à Philippe la tétrarchie de la Gaulonite, de la Béthanie et de la Panéade, ce prince vint dans ses états, où il ne s'occupait qu'à rendre ses sujets heureux. Il aimait surtout la justice, et, pour en assurer l'exécution, il parcourut toutes les villes de son obéissance, faisant porter une espèce de trône, où il s'asseyait pour la rendre, satisfaisant tout le monde par sa clémence et son équité. Il fit rétablir magnifiquement la ville de Panéade, qu'il appela *Césarée*, en l'honneur de Tibère; et c'est ce qui la fit nommer *Césarée de Philippe*. Il augmenta aussi le bourg de Bethsaïde, et lui donna le nom de *Juliade*, à cause de Julie, fille d'Auguste. Il mourut après 37 ans de règne, la 20^e année de Tibère. — Il y a eu un autre **PHILIPPE**, aussi fils du grand Hérode, mais d'une femme nommée Mariamne, lequel épousa Hérodiade, et fut père de la Salomé dont nous parlons à la tête de cet article.

PHILIPPE (saint), apôtre de J.-C. naquit à Bethsaïde, ville de Galilée, sur les bords du lac de Génésareth. Le Sau-

veur l'appela le lendemain de la vocation de saint Pierre et de saint André, et lui dit de le suivre. Il alla dire à Nathanaël qu'il avait trouvé le Messie, et assista aux noces de Cana. Ce fut à lui que l'Homme-Dieu s'adressa lorsque, voulant nourrir 5000 hommes qui le suivaient, il demanda où l'on pourrait acheter du pain pour tant de monde. Philippe lui répondit : « qu'il en faudrait pour plus de 200 deniers. » Pendant le long discours que J.-C. tint à ses apôtres la veille de sa passion, Philippe le pria de leur faire voir le Père. Mais le Sauveur lui répondit : *Philippe, celui qui me voit, voit aussi mon Père*. Voilà ce que l'Evangile nous apprend de ce saint apôtre. Des auteurs ecclésiastiques fort anciens disent qu'il alla prêcher l'Evangile en Phrygie, et qu'il mourut à Hiéraple, ville de cette province.

PHILIPPE (saint), le second des sept diacres que les apôtres choisirent après l'ascension de J.-C. On croit qu'il était de Césarée en Palestine; au moins est-il certain qu'il y demeurerait, et qu'il y avait quatre filles vierges, distinguées par l'esprit de prophétie. Après le martyre de saint Etienne, les apôtres s'étant dispersés, le diacre Philippe alla prêcher l'Evangile dans Samarie, où il fit plusieurs conversions éclatantes. Il y était encore, lorsqu'un ange lui commanda d'aller sur le chemin qui descendait de Jérusalem à Gaza. Philippe obéit et rencontra l'eunuque de Candace, reine d'Ethiopie, qui, lisant le prophète Isaïe, donna à Philippe occasion de l'instruire et de lui faire connaître J.-C. Rien de plus touchant, d'un récit plus simple et plus vrai, que ce qui est rapporté à ce sujet dans le chapitre 8 des *Actes des apôtres*. Il mourut à ce qu'on croit à Césarée vers l'an 70 de l'ère chrétienne.

PHILIPPE-BENITI ou **BENIZZI** (saint), 5^e général des servites, et non fondateur de ces religieux, comme quelques-uns l'ont dit, né à Florence en 1252 d'une famille noble, obtint en 1274 du concile général de Lyon l'approbation de son ordre, et mourut à Todi. Clément X le mit en 1671 dans le catalogue des saints. Les fondateurs de l'ordre des servites sont au nombre de sept, dont on fait l'office le 11 février. Ce saint fit de la sanctification de ses religieux le principal objet de son zèle, persuadé que c'était le premier de ses devoirs. Il nommait le crucifix *son livre*, et c'est en le contemplant qu'il rendit lo

dernier soupir le 22 août 1284. Sa vie a été écrite par l'abbé Malaval.

PHILIPPE DE NERI. Voyez NÉRI.

PHILIPPE (MARCUS-JULIUS), empereur romain, surnommé l'Arabe, né vers l'an 204 à Bostres ou Bostra en Arabie, d'une famille obscure, s'éleva par son mérite aux premiers grades militaires. L'ambition de régner, regardée dans ces temps de ténèbres comme une vertu, lui fit assassiner Gordien le Jeune, dont il était capitaine des gardes, et il se fit élire empereur à sa place, l'an 244. Philippe, impatient de retourner à Rome, céda la Mésopotamie aux Perses, et revint en Syrie avec son armée. Quelques auteurs disent au contraire que Philippe ne céda rien aux Parthes, et qu'il remporta sur eux des avantages considérables : Gruter rapporte une ancienne inscription où Philippe est nommé vainqueur des Parthes. Quoi qu'il en soit, de retour à Rome, il tâcha de s'attirer l'amitié du peuple par sa douceur et ses libéralités. Le crime l'avait porté sur le trône; mais dès qu'il y fut, il montra des vertus. Il fit beaucoup de réglemens salutaires, et tourna tous ses soins vers la conservation de la paix. Il fit faire un canal au-delà du Tibre, pour fournir de l'eau à un quartier de la ville qui en manquait. Il entreprit d'abolir à Rome les lieux de prostitution, et exécuta, si nous en croyons Eusèbe, ce projet difficile dans une ville si vaste et si corrompue. Il accorda aux chrétiens la permission de faire en public tous les exercices de leur religion. On assure même qu'il embrassa ouvertement lui-même : Eusèbe, saint Jérôme, Vincent de Lérins, Orose, etc., sont de ce sentiment; les mêmes auteurs, auxquels on peut joindre Rufin et Syncelle disent qu'Origène écrivit deux lettres, l'une à ce prince, et l'autre à son épouse, avec un ton d'autorité qui aurait paru déplacé s'il n'avait écrit à des chrétiens. Eusèbe rapporte qu'un jour, veille de Pâques, ayant voulu entrer dans une église, l'évêque du lieu le repoussa, et lui dit qu'il ne pouvait être reçu qu'il n'eût fait pénitence publique des crimes dont il était accusé, à quoi il se soumit humblement. D'autres ajoutent que cette église était celle d'Antioche, et que l'évêque était saint Babyas. Voyez ce nom.) Il est difficile de se défendre de croire ce fait, quand on considère que ceux qui le rapportent étaient très peu éloignés du lieu où il est dit s'être passé.

Rome commençait à être heureuse sous le gouvernement de Philippe, lorsqu'il fut tué près de Vérone, en 249, par ses propres soldats, après avoir été défait par Dèce, qui avait pris le titre d'empereur dans la Pannonie. Il était alors âgé de 45 ans, et en avait régné 5 et quelques mois. Philippe son fils fut massacré entre les bras de sa mère Otacilia, n'ayant encore que douze ans, et ayant déjà montré des qualités qui excitèrent les regrets de l'empire. La ville de Philippopolis dut son origine à M. Julius Philippe, qui la fit bâtir près de Bostra. Un critique judicieux et équitable a publié une Dissertation intitulée : *Apologia pro Philippis*, où l'on réfute le portrait odieux que des écrivains passionnés ont fait du père et du fils. Voyez OTACILIA.

PHILIPPE, duc de Souabe, fils de Frédéric Barberousse, et frère de Henri VI, né en 1178, fut élu empereur après la mort de ce dernier, en 1198, par une partie des électeurs, tandis que l'autre donnait la couronne impériale à Othon, duc de Saxe. Cette double élection alluma le feu de la guerre civile en Allemagne. Le pape demeura deux ans sans prendre aucun parti dans cette affaire, quoiqu'il fût sollicité fortement, tant par les deux prétendans, que par les seigneurs allemands et par les rois de France et d'Angleterre. Enfin, l'an 1200, il céda à leurs sollicitations, et se décida en faveur d'Othon; parce que, disait-il, Philippe de Souabe est excommunié par le pape Célestin, pour avoir envahi à main armée le patrimoine de saint Pierre, comme il l'a reconnu lui-même en demandant l'absolution, et parce qu'il fait encore la guerre à l'Eglise romaine, par Marcoualde et Diopoulde ses capitaines. Philippe fut excommunié; mais ayant écrit au pape une lettre pleine de respect en 1206, le pontife leva l'anathème, et fit tous ses efforts pour réconcilier les deux rivaux. Cette réconciliation était sur le point d'être consommée, lorsque Philippe fut assassiné à Bamberg, le 22 juin 1208, à 34 ans, par Othon, comte palatin de Bavière (1). Le meurtrier se vengea du refus que l'empereur lui avait fait de lui donner sa fille, et de ce qu'il l'avait empêché d'épouser celle du duc de Pologne. La mémoire de Philippe est res-

(1) Il s'appelait Othon de Wittelbach. Les Allemands ont fait de cet événement le sujet d'une tragédie, qu'on ne lit pas sans la plus vive émotion.

pectée en Allemagne, comme celle d'un monarque généreux et sage, et d'un guerrier courageux et prudent. Son règne fut de onze années.

PHILIPPE I^{er}, roi de France, obtint le sceptre après son père Henri I^{er}, en 1060, à l'âge de 8 ans, sous la régence et la tutelle de Baudouin V, comte de Flandre, qui s'acquitta avec zèle de son emploi de tuteur. Baudouin défit les Gascons, qui voulaient se soulever, et mourut, laissant le roi à l'âge de 15 ans. Ce jeune prince fit la guerre en Flandre, contre Robert, fils cadet de Baudouin, qui avait envahi le comté de Flandre sur les enfans de son aîné. Philippe marcha contre lui avec une armée nombreuse, qui fut taillée en pièces auprès du Mont-Cassel. La paix fut le prix de la victoire, et le vainqueur jouit tranquillement de son usurpation. Guillaume le Conquérant, après avoir entièrement accablé l'Angleterre, tomba sur la Bretagne. Le duc implora le secours du roi de France, qui obtint la paix par ses armes. Elle fut rompue quelque temps après à l'occasion d'un bon mot. (*Voyez GUILLAUME le Conquérant.*) Philippe, dégoûté de sa femme Berthe, et amoureux de Bertrade, épouse de Foulques, comte d'Anjou, l'enleva à son mari; il se servit, en 1093, du ministère des lois pour faire casser son mariage, sous prétexte de parenté, et Bertrade fit casser le sien avec le comte d'Anjou, sous le même prétexte : un évêque de Beauvais les maria solennellement. Les deux époux étaient d'autant plus condamnables, qu'ils avaient abusé de l'autorité sacrée et profane pour autoriser leur concubinage. Cette union fut déclarée nulle par le pape Urbain II, qui prononça cette sentence dans les propres états du roi, où il était venu chercher un asile : tant était grande la fermeté que lui inspirait le sentiment du devoir. Philippe envoya des députés au pape, qui obtinrent un délai; mais ne se pressant pas de réparer le scandale, il fut excommunié de nouveau, dans un concile tenu à Poitiers, en 1100. L'an 1104, Lambert, évêque d'Arras, député du pape Pascal II, lui rapporta son absolution à Paris, après lui avoir fait promettre de ne plus voir Bertrade : promesse qu'il ne tint pas. Suger nous apprend que leurs fils furent déclarés capables de succéder à la couronne; il est à croire qu'on perdit enfin de vue le vice de leur naissance. Philippe mourut à Melun, le 29 juillet 1108, à 57 ans,

après avoir été témoin de la première croisade, prêchée par Pierre l'ermite, et à laquelle il ne voulut prendre aucune part. Son règne, qui comprend 48 ans, a été le plus long de ceux qui l'avaient précédé, excepté celui de Clotaire; et de tous ceux qui l'ont suivi, excepté ceux de Louis XIV et de Louis XV. Il fut célèbre par plusieurs grands événemens; mais Philippe n'y joua aucun rôle important. Il parut d'autant plus méprisable à ses sujets, que ce siècle était plus fécond en héros, et qu'il était plus occupé de ses amours que des affaires d'état.

PHILIPPE II, surnommé *Auguste*, le *Conquérant* et *Dieu-Donné*, né en 1165 de Louis VII, dit le *Jeune*, roi de France, et d'Alix, sa 3^e femme, fille de Thibault, comte de Champagne, parvint à la couronne après la mort de son père, en 1180, à l'âge de 15 ans. Sa jeunesse ne fut point comme celle de la plupart des autres princes; il évita l'écueil des plaisirs, et son courage n'en fut que plus vif. Le roi d'Angleterre paraissait vouloir profiter de sa minorité pour envahir une partie de ses états. Philippe marcha contre lui, et le força, les armes à la main, à confirmer les anciens traités entre les deux royaumes. Dès que la guerre fut terminée, il fit jouir son peuple des fruits de la paix. Il réprima les brigandages des grands seigneurs, chassa les comédiens comme une source de corruption et de désordre, ordonna des peines contre les blasphémateurs, fit paver (en 1182 et 1183) les rues et les places publiques de Paris. Le financier Gérard, de Poissy, contribua à la dépense du pavage, par un don de onze mille marcs d'argent. Ce fut par les soins et les frais de Philippe-Auguste que l'on réunit dans l'enceinte de la capitale une partie des bourgs qui l'environnaient, et que la place des Innocens, qui n'était qu'un cloaque impur, fut entourée de murs et consacrée aux sépultures. Paris fut fermé par des murailles avec des tours. Les citoyens des autres villes se piquèrent aussi de fortifier et d'embellir les leurs. Les Juifs exerçaient depuis long-temps, en France, des friponneries horribles; Philippe les chassa de son royaume, et déclara ses sujets quittes envers eux : action injuste, si on ne la considère pas comme une espèce de représailles, et une punition propre à des gens enrichis de vols et de rapines. La tranquillité de la France fut troublée par un différend avec le comte de Flandre, qui

fut heureusement terminé en 1184. Quelque temps après, Philippe déclara la guerre à Henri II, roi d'Angleterre, auquel il enleva les villes d'Issoudun, de Tours, du Mans et d'autres places. Le désir de chasser les infidèles de la Terre-Sainte, et la nécessité de les combattre chez eux, pour les empêcher d'envahir l'Europe, animaient alors les rois et les peuples. Philippe s'embarqua en 1190 avec Richard I^{er}, roi d'Angleterre. Les deux monarques allèrent mettre le siège devant Acre, qui est l'ancienne Ptolemais. Presque tous les chrétiens d'Orient s'étaient rassemblés devant cette place importante. Saladin était embarrassé vers l'Euphrate dans une guerre civile. Quand les deux monarques européens eurent joint leurs forces à celles des chrétiens d'Asie, on compta plus de 300,000 combattants. Acre se rendit le 13 juillet 1191; mais la discorde, qui devait nécessairement diviser deux rivaux de gloire et d'intérêt, tels que Philippe et Richard, fit plus de mal que ces trois cent mille hommes ne firent d'exploits heureux. Fatigué de ces divisions et de l'ascendant que Richard prenait sur lui en toute occasion, Philippe retourna dans sa patrie, qu'il eût dû revoir avec plus de gloire. (*Voyez* saint BERNARD, GODE-FROI DE BOUILLON, LOUIS VII, LOUIS IX, PIERRE l'Ermite, SUGER, etc.) L'année suivante, il obligea Baudouin VIII, comte de Flandre, à lui laisser le comté d'Artois. Il tourna ensuite ses armes contre Richard, roi d'Angleterre, sur lequel il prit Evreux et le Vexin. Philippe avait promis sur les saints Evangiles de ne rien entreprendre contre son rival pendant son absence: aussi les suites de cette guerre ne furent pas heureuses. Le monarque français, repoussé de Rouen avec perte, fit une trêve de six mois, pendant laquelle il épousa Ingelburge, princesse de Danemarck, d'une beauté et d'une vertu égales. La répudiation de cette femme, qu'il quitta pour épouser Agnès, fille du duc de Meranie, le brouilla avec le saint Siège, toujours attentif à maintenir la sainteté et l'indissolubilité du mariage. Le pape fulmina une sentence d'excommunication contre lui; mais elle fut levée, sur la promesse qu'il fit de reprendre son ancienne épouse. (*Voyez* INGELBURGE.) Jean Sans-Terres succéda l'an 1199 à la couronne d'Angleterre, au préjudice de son neveu Artus, à qui elle appartenait de droit. Le neveu, appuyé

par Philippe, prend les armes contre l'oncle. Jean Sans-Terre le défait dans le Poitou, le fait prisonnier et lui ôte la vie. Le meurtrier, cité devant la cour des pairs de France, n'ayant pas comparu, fut déclaré coupable de la mort de son neveu et condamné à perdre la tête, en 1205. Ses terres situées en France furent confisquées au profit du roi. Philippe s'empressa de tirer parti du crime du roi son vassal. Il s'empara de la Normandie, porta ses armes victorieuses dans le Maine, l'Anjou, la Touraine, le Poitou, et remit ces provinces, comme elles l'étaient anciennement, sous l'autorité immédiate de sa couronne. Il ne resta à l'Anglais dans le ressort de la France que la province de Guienne. Pour comble de bonheur, Jean son ennemi s'était brouillé avec la cour de Rome, qui venait de l'excommunier. Cet anathème ecclésiastique fut favorable à Philippe. Innocent III lui remit entre les mains et lui transféra le royaume d'Angleterre en héritage perpétuel. Le roi de France, excommunié autrefois par le pape, avait déclaré ses censures nulles et abusives; il pensa tout différemment, quand il se vit l'exécuteur d'une bulle qui lui donnait l'Angleterre. (*Voyez*, à l'article MARTIN IV, la réflexion d'un philosophe sur cette conduite des rois.) Pour donner plus de force à la sentence de Rome, il employa une année entière à faire construire 1700 vaisseaux, et à préparer la plus belle armée qu'on eût jamais vue en France. L'Europe s'attendait à une bataille décisive entre les deux rois, lorsque Jean se réconcilia avec le pape, et mit son royaume dans la dépendance du saint Siège. Le pontife défendit à Philippe de rien entreprendre contre l'Angleterre, devenue fief de l'Eglise romaine, et contre Jean qui était sous sa protection. Cependant les armemens qu'avait faits Philippe avaient alarmé l'Europe; l'Allemagne, l'Angleterre et les Pays-Bas se réunirent contre lui. Ferrand, comte de Flandre, se joignit à l'empereur Othon IV. Le roi de France se signala à la bataille de Bouvines, donnée en 1214 entre Tournay et Lille (et non à Bouvines, près de Dinant, comme quelques auteurs l'ont cru), et la gagna complètement. Le comte de Flandre et le comte de Boulogne furent menés à Paris, les fers aux pieds et aux mains: c'était une coutume barbare de ce temps-là. Le vainqueur ne fit aucune conquête du côté de l'Allemagne; mais il augmenta

son pouvoir sur ses vassaux. Philippe fut ensuite appelé au royaume d'Angleterre par les sujets du roi Jean, lassés de la domination de ce monarque. Le roi de France se conduisit en politique : il engagea les Anglais à demander son fils Louis pour roi ; mais comme il voulait en même temps ménager le pape , et ne pas perdre la couronne d'Angleterre, il prit le parti d'aider le prince son fils, sans paraître agir lui-même. Louis fait une descente en Angleterre, est couronné à Londres, et excommunié à Rome en 1216 ; mais cette excommunication ne changea rien au sort de Jean, qui mourut de douleur. Sa mort éteignit le ressentiment des Anglais, qui s'étant déclarés pour Henri III son fils, forcèrent Louis à sortir d'Angleterre. Philippe-Auguste mourut peu de temps après, en 1223, dans la 58^e année de son âge. Ce fut sous son règne qu'eut lieu la fameuse croisade contre les albigeois, qui infestaient le Languedoc. Simon de Montfort était à la tête des croisés, et il extermina les hérétiques. (*Voyez MONTFORT, et RAYMOND*, comte de Toulouse.) Ce prince était plus que conquérant : il fut grand roi, bon politique, magnifique dans les actions d'éclat, économe dans le particulier, exact à rendre la justice, sachant employer tour-à-tour les caresses et les menaces, les récompenses et les châtimens ; zélé pour la religion, et toujours porté à défendre l'Eglise et à secourir les indigens. Ses entreprises furent presque toujours heureuses, parce qu'il méditait ses projets avec lenteur, et qu'il les exécutait avec célérité. Quoique plus porté à la colère qu'à la douceur, et à punir qu'à pardonner, il fut regretté par ses sujets comme un puissant génie et comme le père de la patrie. Outre les historiens Rigord et Guillaume le Breton, plusieurs autres écrivains ont retracé l'histoire du règne et du temps de Philippe-Auguste, entre autres (parmi les modernes) Baudot de Juilly, qui a donné une *Histoire de Philippe-Auguste*, Paris, 1702, 2 vol. in-12, mais en prenant rarement la peine de consulter les historiens contemporains ; M^{lle} de Lussan, dont on a *Anecdotes de la cour de Philippe Auguste*, et M. Capéfigue.

PHILIPPE III, surnommé *le Hardi*, né en 1245, fut proclamé roi de France en Afrique, après la mort de saint Louis son père, le 25 août 1270. Il remporta une victoire sur les infidèles, et après avoir conclu avec le roi de Tunis une

trêve de 40 ans, il revint en France. Philippe porta ensuite ses armes dans la Castille, pour défendre les prétentions d'Alphonse de la Cerda, fils de Blanche sa sœur, lequel venait d'être exclu de la couronne. Philippe fit d'abord quelques actions de bravoure ; mais il fut bientôt obligé de se retirer, sans avoir pu enlever le trône au compétiteur de son neveu. Ce fut sous son règne qu'eut lieu la journée des *Vêpres Siciliennes*. On a appelé de ce nom le massacre des Français qui étaient dans l'île de Sicile. Cette catastrophe éclata le 30 mars, le lendemain du jour de Pâques 1282, au son de la cloche des vêpres. La fureur et le carnage commencèrent à Palerme, et se communiquèrent avec une rapidité étonnante de ville en ville. Jamais la vengeance ne se signala par des fureurs aussi barbares : on vit des pères ouvrir le ventre de leurs filles, pour y détruire les fruits de l'amour qu'elles avaient eu pour des Français. (*Voyez CHARLES* de France, comte d'Anjou.) Un seul Français vertueux échappa au massacre général (*voyez PORCELLETS*.) Philippe le Hardi, pour venger la France, marcha en personne contre Pierre III, roi d'Aragon (*voyez son article et MARTIN IV*) ; mais il eut peu de succès, et mourut d'une fièvre maligne à Perpignan, le 6 octobre 1285, à 40 ans. Les qualités de ce prince furent la valeur, la bonté, la libéralité, l'amour de la justice et de la religion. Sa simplicité et son peu de méfiance nuisirent souvent à ses entreprises. C'est sous son règne que les premières lettres de noblesse furent données, l'an 1270, en faveur de Raoul, argentier du roi.

PHILIPPE IV, roi de France et de Navarre, surnommé *le Bel*, né à Fontainebleau en 1268, monta sur le trône après son père Philippe le Hardi, en 1285. Il cita au parlement de Paris Edouard I^{er}, roi d'Angleterre, pour rendre compte de quelques violences faites par les Anglais sur les côtes de Normandie. Ce prince, ayant refusé de comparaître, fut déclaré convaincu du crime de félonie, et la Guienne lui fut enlevée, en 1293, par Raoul de Nesle, connétable de France. Le monarque anglais implora le secours de l'empereur, du duc de Bar et du comte de Flandre, qui se liguèrent contre le roi de France. Philippe eut d'abord des avantages en Guienne et en Flandre. Vainqueur à Furnes en 1296, il obligea les Anglais et les Flamands à accepter la paix ; mais elle

ne fut pas de durée. Philippe ayant invité Gui de Dampierre, comte de Flandre, à une entrevue, le retint prisonnier, s'empara de son pays, où il établit des gouverneurs qui se rendirent odieux par leur tyrannie. On se révolta : Philippe envoya une puissante armée qui fut entièrement défaite en 1302, à la bataille de Courtray, où périt le comte d'Artois avec 20,000 hommes et l'élite de la noblesse française. Philippe s'en vengea le 18 août 1304, à la bataille de Mons-en-Puelle. Il fit ensuite la paix avec les Flamands. Une guerre nouvelle, mais moins sanglante que les précédentes, occupa en même temps Philippe : nous voulons parler de ses démêlés avec le pape Boniface VIII. Le premier sujet de mécontentement de ce pontife venait de ce que le roi avait donné retraite aux Colonne, ses ennemis. Philippe avait aussi des sujets de se plaindre de Boniface, qui avait voulu l'obliger malgré lui à vivre en paix avec ses voisins, et qui poussait extrêmement loin ses prétentions sur les collations des bénéfices, et voulait partager avec le monarque les décimes levées sur le clergé. La résistance de Philippe aux volontés du pape irrita ce dernier, qui donna la Bulle *Clericis Laicos*, par laquelle il défendait aux ecclésiastiques de payer aucun subside au prince sans l'autorisation du S. Siège. Une seconde bulle, qui commence par ces mots : *Ausculta, fili*, prouve que le pape s'attribuait le droit de faire rendre compte au roi du gouvernement de son état, et d'être le souverain juge entre lui et ses sujets. Philippe ayant fait brûler cette bulle, le 11 février 1302, le pape en donna une nouvelle qui commence ainsi : *Unam sanctam*. Il y prétendait que la puissance temporelle était soumise à la spirituelle, et que le pape a droit de déposer les souverains. C'était la jurisprudence du temps; les rois mêmes ne s'en défendaient pas, et en profitaient souvent. (Voyez MARTIN IV, GRÉGOIRE VII, LOUIS V, empereur.) Les états-généraux convoqués par Philippe interjetèrent appel au concile général. Le pape venait de l'excommunier par une bulle foudroyante, qui mettait le royaume en interdit. Nogaret fut envoyé vers le pontife, en apparence pour lui signifier l'appel au futur concile, mais réellement pour l'enlever, de concert avec les Colonne. Ils l'investirent dans la ville d'Anagni, et se saisirent de sa personne : violence qui le fit mourir de cha-

grin. Benoît XI, son successeur, termina ces malheureux différends. Clément V, qui fut pape après lui, annula, dans le concile de Vienne, tout ce que Boniface VIII avait fait contre la France. Ce fut dans cette assemblée que fut résolue la perte des templiers. (Voyez CLEMENT V et MOLAY.) Nous ne répéterons pas ici ce que nous avons dit à ces deux articles ; nous nous contenterons de dire que l'innocence ou la scélératesse générale et absolue des templiers sont également incroyables. Il a paru, en 1785, une brochure, où Frédéric Nicolai prétend prouver la certitude des crimes les plus révoltants attribués à ces malheureux chevaliers ; mais les erreurs de tous les genres dont cet ouvrage fourmille, des injures atroces contre l'Eglise catholique, un triste scepticisme à l'égard des plus précieuses vérités, semblent prouver que l'auteur n'a cherché qu'à trouver des complices. Philippe mourut d'une chute de cheval, en 1314, à 46 ans, après avoir recueilli une partie des biens des templiers. Ce prince aliena le cœur de ses sujets par ses exactions horribles, par les fréquentes altérations des monnaies, qui le firent appeler *le Faux monnayeur* ; par la puissance absolue qu'il donna à des ministres avarés et insolens, et par sa sévérité, parfois trop excessive.

PHILIPPE V, roi de France, surnommé *le Long*, à cause de sa grande taille, était fils puîné de Philippe le Bel. Il portait le nom de comte de Poitou, lorsqu'il succéda en 1316 à Louis Hutin son frère, ou plutôt à Jean 1^{er} son neveu, qui ne vécut que huit jours, et dont il recueillit l'héritage à l'exclusion de Jeanne sa nièce, sœur de ce Jean. Il fit la guerre aux Flamands, renouela l'alliance faite avec les Ecosais, chassa les juifs de son royaume, et mourut le 3 janvier 1322, à 28 ans. Sa douceur et sa générosité avaient donné des espérances. Il avait formé le projet d'établir l'unité des poids et des mesures dans le royaume ; mais il y rencontra des difficultés qu'il ne put surmonter. Les lépreux furent encore en grand nombre sous ce règne. Cette maladie, si dégoûtante et si horrible, était presque recherchée. Ils jouissaient de grands biens dans leurs hôpitaux, et ne payaient point de subsides. Ils commencèrent à exciter l'envie, et on les accusa d'avoir, de concert avec les Juifs et les Turcs, jeté leurs ordures et des sachets de poison dans les puits et dans les fontaines.

On leur attribua, peut-être avec aussi peu de fondement, plusieurs crimes contre nature. Un grand nombre furent condamnés au feu, et les autres enfermés très étroitement dans les *Léproseries*. Le règne de Philippe le Long est recommandable par quantité de sages ordonnances sur les cours de justice et sur la manière de la rendre.

PHILIPPE VI, dit DE VALOIS, 1^{er} roi de France de la branche collatérale des Valois, était fils de Charles de Valois, frère de Philippe le Bel. Il naquit en 1293, et monta sur le trône en 1328, à la mort de son cousin Charles le Bel, après avoir eu pendant quelque temps la régence du royaume. La France fut déchirée au commencement de son règne par des disputes sur la succession à la couronne. Edouard III, roi d'Angleterre, y prétendait, comme petit-fils de Philippe le Bel par sa mère; mais Philippe de Valois s'en saisit, comme premier prince du sang. Les peuples lui donnèrent à son avènement au trône le nom de *Fortuné*; il put y joindre, pendant quelque temps, celui de *Victorieux* et de *Juste*. Le comte de Flandre, son vassal, ayant maltraité ses sujets, et ceux-ci s'étant soulevés, Philippe marcha au secours de ce prince. Il livre bataille aux rebelles à Cassel, fait des prodiges de valeur, et remporte une victoire signalée le 24 août 1328. De retour à Paris, il entra dans la cathédrale pour rendre grâces à Dieu, à cheval et avec tous ses ornemens guerriers, et fut représenté dans cet état par la statue équestre que quelques écrivains ont prise pour celle de Philippe le Bel (1). Philippe consacra le temps de la paix à régler le dedans de son royaume. Les financiers furent recherchés, et plusieurs condamnés à mort; entre autres Pierre Remi, général des finances, qui laissa près de vingt millions. Il donna ensuite l'ordonnance sur les francs-siefs, qui imposent des droits sur les églises, et sur les roturiers qui avaient acquis des terres nobles. Ce fut alors que commença à s'introduire la forme de l'appel comme d'abus, qui a été quelquefois utile et nécessaire, mais dont on a peut-être encore plus souvent abusé. L'année 1329 fut marquée par un hommage solennel qu'Edouard, roi d'Angle-

terre, vint lui rendre à Amiens, pour le duché de Guienne, genoux en terre et tête nue. La paix intérieure du royaume fut troublée par les différends sur la distinction des deux puissances, et sur la juridiction ecclésiastique, attaquée fortement par Pierre de Cugnères, avocat du roi, défenseur de la justice séculière. On indiqua une assemblée pour entendre les deux parties devant le roi : ce magistrat y parla. Bertrand, évêque d'Autun, et Roger, archevêque de Sens, soutinrent la cause du clergé, qui ne fut ni attaquée ni défendue comme elle aurait pu l'être. Mais l'évêque d'Autun et l'archevêque de Sens, qui parlèrent pour le clergé, en dirent assez pour fixer la décision du roi en sa faveur. Les années suivantes furent employées à des réglemens utiles, qui furent interrompus par la guerre qu'Edouard III déclara à la France. Cette malheureuse guerre, qui dura, à diverses reprises, plus de cent ans, fut commencée vers l'an 1336. Edouard s'empara d'abord des places de la Guienne, dont Philippe était en possession. Les Flamands se rangèrent sous ses étendards; ils exigèrent seulement qu'Edouard prit le titre de roi de France, en conséquence de ses prétentions sur la couronne, parce qu'alors, suivant la lettre de leur traité, ils ne faisaient que suivre le roi de France. « Voilà, dit Sainte-Foix, l'époque de la » jonction des fleurs de lis et des léopards » dans les armoiries d'Angleterre. » Les armes de Philippe eurent d'abord quelques succès; mais ces avantages ne compensèrent pas la perte de la bataille navale de l'Ecluse, où la flotte française, composée de 120 gros vaisseaux, montés par 40,000 hommes, fut battue, l'an 1340, par celle d'Angleterre. Cette guerre, tour à tour discontinuée et reprise, recommença avec plus de chaleur que jamais en 1345. Les armées ennemies s'étant rencontrées, le 26 août 1346, près de Créci, village du comté de Ponthieu, les Anglais y remportèrent une victoire signalée. Edouard n'avait que 40,000 hommes, Philippe en avait près de 80,000; mais l'armée du premier était aguerrie, et celle du second, mal disciplinée, était accablée de fatigue. La France y perdit 25 à 30,000 hommes; de ce nombre on comptait environ 1800 gentilshommes, la fleur de la noblesse française. La perte de Calais et de plusieurs autres places fut le triste fruit de cette défaite. Quelque temps auparavant, Edouard avait défié Philippe

(1) Le défaut d'inscription de cette statue équestre l'avait fait attribuer à Philippe de Valois. On peut voir dans les *Mémoires* de l'Académie des Inscriptions, tome 2, pag. 800, les motifs qui déterminèrent à croire qu'elle fut érigée à Philippe le Bel.

de Valois à un combat singulier : le roi de France le refusa. Ce n'est pas qu'il ne fût brave ; mais il crut qu'un souverain ne devait pas combattre contre un roi son vassal. Enfin, en 1347, on conclut entre la France et l'Angleterre une trêve de six mois qui fut prolongée à diverses reprises. Philippe de Valois mourut peu de temps après, en 1350, à 37 ans, bien éloigné de porter au tombeau le titre de *Fortuné*. Cependant il venait de réunir le Dauphiné à la France. Humbert, le dernier prince de ce pays, ayant perdu ses enfans, lassé des guerres qu'il avait soutenues contre la Savoie, se fit dominicain, et donna sa province à Philippe en 1349, à condition que le fils aîné des rois de France s'appellerait Dauphin. Philippe de Valois ajouta encore à son domaine le Roussillon et une partie de la Cerdagne, en prêtant de l'argent au roi de Majorque, qui lui donna ces provinces en nantissement ; provinces que Charles VIII rendit depuis, remboursé par Ferdinand le Catholique. Il acquit aussi Montpellier, qui est demeuré à la France. L'impôt du sel, l'élévation des tailles, les infidélités sur les monnaies, le mirent en état de faire ces acquisitions. On avait non seulement haussé le prix fictif et idéal des espèces, mais on en fabriquait de bas aloi, en y mêlant beaucoup d'alliage. Gaillard a écrit *l'Histoire de la querelle de Philippe de Valois et d'Edouard III*, Paris, 1774, 4 vol. in-12.

PHILIPPE I^{er}, roi d'Espagne, etc. surnomme le *Beau*, et non pas le *Bel*, né en 1478, était fils de Maximilien I^{er}, archiduc d'Autriche, depuis empereur, et de Marie de Bourgogne. Il épousa, en 1490, Jeanne la Folle, reine d'Espagne, seconde fille et principale héritière de Ferdinand V, roi d'Aragon, et d'Isabelle, reine de Castille. Il mourut à Burgos, en 1506, à 28 ans, après une maladie de six jours, pour avoir fait un trop violent exercice de la paille. C'était le prince le plus beau, le plus généreux et le plus facile de l'Europe ; mais il s'en fallait bien qu'il eût le génie, l'application, la prudence et l'habileté de son beau-père. On craignait, s'il eût régné plus long-temps, que l'inquisition, regardée comme nécessaire pour empêcher les progrès des nouvelles hérésies, n'eût été supprimée ; que les grands n'eussent joui de leur ancienne autorité, et que les peuples ne fussent devenus aussi malheureux que sous Henri l'Impuissant.

PHILIPPE II, né à Valladolid en 1527 de Charles-Quint et d'Isabelle de Portugal, devint roi de Naples et de Sicile, par l'abdication de son père en 1554, et roi d'Angleterre le même jour, par son mariage avec la reine Marie, fille aînée d'Henri VIII. N'étant encore que prince d'Espagne, il épousa Marie, fille du roi de Portugal, dont il eut don Carlos. Il monta sur le trône d'Espagne le 17 janvier 1557, après la retraite de Charles-Quint. La France rompit la trêve qui avait été conclue avec l'Espagne du temps de Charles-Quint. L'amiral Coligny, gouverneur de Picardie, voulut surprendre Douai, mais, ayant été découvert, il fut obligé de se retirer. Il fit ensuite une invasion dans l'Artois, où il porta le ravage et brûla la ville de Lens. Philippe, étonné de cette rupture, engagea la reine d'Angleterre, Marie, son épouse, à déclarer la guerre à la France, et rassembla en Flandre une armée nombreuse, dont il donna le commandement à Emmanuel-Philibert, duc de Savoie ; huit mille Anglais se joignirent à ces troupes. Les Français furent taillés en pièces à la bataille de Saint-Quentin, le 10 août 1557. Cette ville ne put résister long-temps à une armée victorieuse. Philippe y vint jouir des fruits de la victoire, et embrassa le duc de Savoie, en lui disant : *C'est à votre valeur et à celle de vos généraux que je suis redevable de la gloire de cette journée*. Le duc voulait aller se présenter devant Paris qui était dans la plus grande consternation ; mais Philippe l'arrêta, en lui disant : *Non, il ne faut pas réduire son ennemi au désespoir*. On se contenta de forcer Catelet, Ham et Noyon. Le duc de Guise ayant eu le temps de rassembler une armée, prit Calais et Thionville ; mais tandis qu'il rassurait les Français, Philippe gagnait, le 13 juillet 1558 une grande bataille contre le maréchal de Thermes, auprès de Gravelines, sous le commandement du comte d'Egmont, à qui il fit depuis trancher la tête pour cause de rébellion. Le maréchal de Thermes y fut blessé et fait prisonnier. Philippe, à la tête d'une armée nombreuse, vint camper sur le bord de la rivière d'Authie, pendant que Henri II, roi de France, se porta le long de la Somme. Ici les deux souverains, sollicités à faire la paix par les légats du pape et par la duchesse douairière de Lorraine, convinrent d'une suspension d'armes, et la paix fut conclue à Cateau-Cambrésis, le 13

avril 1559. Par ce traité, qui était à l'avantage de l'Espagne, le roi de France s'engagea à renoncer à toute alliance avec les Turcs et les princes protestans d'Allemagne, et à s'unir aux princes catholiques, pour la cause commune de l'Eglise. Il céda à Philippe plusieurs places et le comté de Charollais en pleine souveraineté. Cette paix fut cimentée par le mariage de Philippe avec la princesse Elizabeth, fille de Henri II. Philippe, après des si glorieux commencemens, retourna triomphant en Espagne. En partant, il laissa le gouvernement des Pays-Bas à la duchesse de Parme sa sœur. Les nouvelles hérésies s'étaient secrètement glissées dans quelques cantons de ces provinces, malgré toutes les précautions de l'empereur Charles-Quint, qui avait fait les édits les plus sévères pour les proscrire. Philippe fit renouveler ces édits, et entrant dans les vues de son père, au sujet des nouveaux évêchés qu'il avait résolu de faire ériger pour y mieux assurer la religion, il en fit faire la proposition par la gouvernante. Ce fut la première occasion où la faction, depuis si connue sous le nom de *Gueux*, s'opposa aux desseins du souverain. Le prince d'Orange était celui qui paraissait le moins dans ces oppositions, et qui agissait le plus : la première chose qu'il fit demander par les états à la gouvernante fut l'éloignement des troupes espagnoles. Philippe, de peur d'aigrir les Flamands, consentit à cette demande malgré l'avis d'une partie du conseil. Les troupes ne furent pas plus tôt hors des Pays-Bas, que les hérétiques se répandirent dans toutes les provinces. La hardiesse croissant avec le nombre, ils entrèrent dans les villes, pillèrent les églises, profanèrent les tabernacles, brisèrent les statues des saints, renversèrent, brûlèrent tout ce qui s'offrit à leur fureur, chassèrent les religieuses de leurs monastères, massacrèrent quantité de catholiques, de prêtres, de religieux, et commirent une infinité de désordres, que les historiens protestans eux-mêmes n'ont osé dissimuler ni excuser. La gouvernante, affligée de ces malheurs, écrivit au roi que les Pays-Bas n'avaient plus besoin de la douceur d'une princesse, mais de la vigueur d'un général à la tête d'une armée, pour punir les rebelles. Elle demanda sa démission du gouvernement, et Philippe lui donna pour successeur le duc d'Albe, qui se rendit aux Pays-Bas à la tête de

douze à quinze mille hommes. Ce fameux guerrier, naturellement sévère, ne fut pas plus tôt à Bruxelles, qu'il fit arrêter le comte d'Egmont et le comte de Hornes, qui eurent la tête tranchée. Le prince d'Orange se sauva en Allemagne, y leva une armée, rentra bientôt dans les Pays-Bas à la tête de près de 30,000 hommes, en partie soudoyés par les princes protestans d'Allemagne, fit entrer dans sa rébellion les provinces de son gouvernement, et en bannit la religion catholique ; les huguenots de France vinrent servir sous ses étendards, avec le même empressement que les protestans d'Allemagne. Jamais on ne combattit de part et d'autre ni avec plus de courage ni avec plus de fureur. Les Espagnols, au siège de Harlem, ayant jeté dans la ville la tête d'un officier hollandais qui avait été tué au combat d'Ouverkerque, en tentant de secourir la ville, ceux-ci leur jetèrent onze têtes d'Espagnols, avec cette inscription : *Dix têtes pour le paiement du dixième denier, et la onzième pour l'intérêt*. Harlem s'étant rendu à discrétion, les vainqueurs firent mourir les ministres et ceux des magistrats et des bourgeois qui avaient fomenté avec plus d'ardeur la rébellion. Voltaire en fait monter le nombre à 1500 ; Strada dit qu'il n'y en eut que quatre cents en tout ; Météren, historien protestant, qui a décrit jusqu'aux moindres particularités de ce siège s'en tient à peu près au même nombre. Cette sévérité étonnera peu, si l'on fait attention aux cruautés, aux profanations, aux dérisions impies de la religion catholique, que les assiégés firent sur leurs remparts, pour insulter les Espagnols pendant la durée du siège. Le duc d'Albe fut rappelé en 1573 ; on envoya à sa place le grand commandeur de Requesens, et après sa mort, don Juan d'Autriche (voyez leurs articles) ; mais aucun de ces généraux ne put remettre le calme dans les Pays-Bas. A ce fils de Charles-Quint succéda un petit-fils non moins illustre : c'est Alexandre Farnèse, duc de Parme, le plus grand homme de son temps ; mais en reconquérant plusieurs provinces, il ne put empêcher la fondation de la république de Hollande, qui naquit sous ses yeux. Philippe proscrivit, en 1580, le prince d'Orange, comme l'auteur des troubles des Pays-Bas, comme sujet rebelle, traître, parjure et ingrat, et mit sa tête à prix. Le prince répondit par un manifeste, où il s'efforçait de justifier sa

conduite et accusait Philippe des plus grands crimes, mais sans en donner aucune preuve. Il envoya ce manifeste, fruit de l'empoiement et de la passion, dans presque toutes les cours, mais pas une n'y eut égard; les états mêmes de Hollande, où Guillaume était tout-puissant, refusèrent de souscrire. Cependant le roi d'Espagne devenait roi de Portugal par la mort du jeune Sébastien, tué en Afrique. Le duc d'Albe lui soumit ce royaume en trois semaines, l'an 1580. Antoine, prieur de Crato, proclamé roi par la populace de Lisbonne, osa en venir aux mains; mais il fut vaincu, poursuivi et obligé de prendre la fuite. Sur ces entrefaites, Balthasar Gérard tua d'un coup de pistolet le prince d'Orange.

VOYEZ GÉRARD. Philippe, irrité de ce qu'Elizabeth, reine d'Angleterre, n'avait cessé de fomentier les troubles, et de donner du secours aux rebelles, forma le projet d'une invasion en Angleterre, et fit préparer à cet effet une flotte, nommée l'*Invincible*. Elle consistait en 150 gros vaisseaux, sur lesquels on comptait 2650 pièces de canon, 8,000 matelots, 20,000 soldats, et toute la fleur de la noblesse espagnole. Cette flotte sortit de Lisbonne, le 27 mai 1588. Lorsqu'elle eut doublé le cap Finistère, une affreuse tempête la maltraita et l'obligea de relâcher dans différens ports. La flotte anglaise, trop faible pour soutenir une action générale, attaqua par escarmouches, et eut toujours l'avantage sur les Espagnols. La tempête seconda encore les efforts des Anglais : 12 vaisseaux, jetés sur les rivages d'Angleterre, tombèrent au pouvoir des ennemis; 50 périrent sur les côtes de France et d'Ecosse. Tel fut le sort de l'*Invincible*. Cette entreprise coûta à l'Espagne 40,000,000 de ducats, 20,000 hommes, 400 vaisseaux. Philippe supporta ce malheur avec la constance d'un héros. Un de ses courtisans lui ayant appris cette nouvelle d'un ton consterné, le monarque lui répondit : « J'avais en- » voyé combattre les Anglais et non pas » les vents; que la volonté de Dieu soit » accomplie... » Dans le même temps que Philippe attaquait l'Angleterre, il animait en France la ligue, pour empêcher que le trône ne fût occupé par un prince non catholique. Cependant il succombait sous le poids des années, des infirmités et des affaires; une fièvre lente le minait depuis long-temps : les douleurs aiguës de la goutte, et une complication

de diverses maladies lui donnèrent une dernière occasion de déployer la fermeté de son âme. « On lui procurait, dit un » de ses grands détracteurs (Watson), » quelque soulagement en tenant les ab- » cès ouverts; mais d'un autre côté il en » résultait un mal plus insupportable : il » décollait des plaies une matière viru- » lente, dans laquelle s'engendra une » quantité étonnante de vermine, qui, » malgré tous les soins que l'on prit, ne » put être détruite. Il resta dans cet état » déplorable plus de 50 jours, ayant tou- » jours les yeux fixés vers le ciel. Pen- » dant cette affreuse maladie, il fit pa- » raître la plus grande patience, une » force d'esprit étonnante, et surtout une » résignation peu ordinaire à la volonté » de Dieu. Tout ce qu'il fit pendant tout » ce temps prouva combien étaient vrais » et sincères ses sentimens de religion. » On peut voir une ample et authentique relation de la mort de ce prince, qui seule suffirait pour en donner la plus haute idée : *De felici excessu Philippi Hispanorum regis libri III, Friburgi Brisgovie, apud Josephum Langium, 1609, 1 vol. in-4°.* Il expira le 13 septembre 1598, après 43 ans et 8 mois de règne, dans la 72^e année de son âge. Il avait eu pour 4^e femme Anne d'Autriche, dont il eut Philippe III, qui lui succéda. Il n'y a point de prince dont on ait écrit plus de bien et plus de mal. Les catholiques le peignent comme un second *Salomon*, les protestans et les philosophes du jour comme un *Tibère*; son zèle contre les erreurs lui a mérité les honneurs de ce dernier portrait. Sans adopter tous les éloges que les Espagnols en ont faits, il faut convenir que Philippe, né avec un génie vif, élevé, vaste et pénétrant, avec une mémoire prodigieuse, une sagacité rare, possédait, dans un degré éminent, l'art de gouverner les hommes. Personne ne sut mieux connaître et employer les talens et le mérite. Il sut faire respecter la majesté royale dans le temps où elle recevait ailleurs les plus sanglans outrages; il fit rendre aux lois et à la religion le respect qui leur est dû. Du fond de son cabinet, il ébranla l'univers. Il fut pendant tout son règne, sinon le plus grand homme, du moins le principal personnage de l'Europe; et sans ses trésors et ses travaux, la religion catholique aurait été détruite, si elle avait pu l'être. « Ses yeux, dit le protestant Watson, » étaient continuellement ouverts sur tou-

» les les parties de sa vaste monarchie ;
 » aucune des branches de l'administra-
 » tion ne lui était inconnue, il veillait
 » sur la conduite de ses ministres avec
 » une attention infatigable ; il montra
 » toujours beaucoup de sagacité dans le
 » choix qu'il en faisait, de même que dans
 » celui de ses généraux. Son maintien
 » était grave, son air était tranquille ;
 » jamais il ne paraissait ni superbe ni
 » humilié. Nous devons à l'équité ce que
 » nous venons de dire à sa louange ; la
 » vérité de l'histoire exige aussi que nous
 » disions que le zèle qu'il avait pour sa
 » religion était sincère, et l'on ne peut
 » même raisonnablement supposer le con-
 » traire. » Il fit ériger plusieurs nouveaux
 évêchés, surtout dans les Pays-Bas, pour
 assurer la conservation de la foi antique ;
 on a un grand nombre de collèges pour
 l'instruction de la jeunesse, et étendit ses
 soins sur tout ce qui pouvait affermir le
 bonheur public dans des temps difficiles,
 où les nouvelles sectes ébranlaient tous
 les royaumes de l'Europe. Son règne a
 été l'époque des beaux jours de l'Espagne ;
 jamais elle n'eut tant d'influence sur les
 affaires générales, et ne fut tant respectée
 au dehors. La plaie que les émigrations
 lui ont faite n'était pas encore sensible,
 ou paraissait réparée par la vigueur
 de l'administration publique. Quoique
 petit, Philippe avait la physionomie
 pleine de majesté, et d'une gravité, dit
 M. de Thou, mêlée de douceur et
 de grâces. (*Statura brevi, sed venusta ;
 vultu gravi, sed jucundo.*) Il eut suc-
 cessivement et tout à la fois la guerre
 à soutenir contre la Turquie, la France,
 l'Angleterre, la Hollande, et pres-
 que tous les protestans de l'Empire,
 sans avoir jamais d'alliés, pas même la
 branche de sa maison en Allemagne.
 Malgré tant de millions employés contre
 les ennemis de l'Espagne, Philippe trouva
 dans son économie et ses ressources de
 quoi construire 50 citadelles, 64 places
 fortifiées, 9 ports de mer, 25 arsenaux,
 autant de palais, sans compter l'Escorial.
 C'est en 1563 qu'il jeta les premiers fon-
 demens de ce superbe édifice, qui est en
 même temps un monastère dédié à saint
 Laurent, un palais magnifique, le lieu de
 la sépulture des rois (le plus riche et le
 plus beau qui soit dans le monde, con-
 struit sur le modèle du *Panthéon*, dont
 il porte le nom), et un collège pour de
 jeunes gentilshommes. Charles-Quint
 avait eu l'idée de ce beau monument,

mais il en fut détourné par ses guerres
 continuelles et par ses voyages ; il est
 faux que ce soit l'effet d'un vœu fait par
 Philippe à la bataille de Saint-Quentin,
 comme quelques auteurs l'ont avancé.
 Un grand événement de sa vie domesti-
 que est la mort de son fils don Carlos
 (*voyez son article*). Nous ajouterons seu-
 lement que rien n'est plus méprisable
 que les préventions nationales et l'esprit
 de secte, acharné à calomnier et à insul-
 ter un grand roi, un père malheureux,
 qui ne devait être que plaint dans son in-
 fortune, et admiré dans la vigueur d'âme
 qu'il y a déployée. La fermeté de Brutus
 qui sacrifie ses fils à une liberté fougueuse
 est comblée d'éloges. Le czar Pierre qui
 fait mourir son fils sur une simple accu-
 sation de désobéissance est le grand,
 l'immortel Pierre, créateur de la Russie.
 Philippe se prive de son fils, après avoir
 épuisé tous les moyens de le conserver
 (*voyez le passage de M. de Thou, à l'ar-
 ticle duquel nous renvoyons*) ; il s'en
 prive pour conserver l'état, pour se con-
 server soi-même : c'est un *père dénaturé* ;
 tant la haine de la vraie religion défigure
 les actions des rois qui l'ont défendue
 avec une ardeur digne d'elle ! Une obser-
 vation, plus juste peut-être, est que les
 chagrins que donna à Philippe ce fils dé-
 généré furent la punition des plaintes
 assez dures qu'il avait faites à Charles-
 Quint sur ce qu'il le laissait si long-temps
 sans lui donner une partie de son héritage,
 trop empressé d'être souverain et
 roi, et trouvant en quelque sorte trop
 longue la vie de son père : *More videli-
 cet liberorum*, dit Strada, *qui parentibus*
orti junioribus, senes ipsi paternam
adeunt hereditatem, diu graves, quasi
expectantes. Ceux qui ont blâmé la sé-
 vérité avec laquelle Philippe punit et
 proscrivit les hérétiques, feignent d'igno-
 rer les maux énormes qu'elle a préve-
 nus, et la paix domestique dont a con-
 stamment joui l'Espagne, tandis que les
 guerres civiles et religieuses ont ébranlé
 jusqu'aux fondemens les états voisins
 (*voyez ISABELLE de Castille, LIMBORCH*
NICOLAS EYMERICK, TORQUEMADA) :
 ils ne songent pas non plus à mettre en
 comparaison les excès horribles des sec-
 taires avec la rigueur de leur punition.
 Qu'est-ce que la sévérité de Philippe à
 l'égard des cruautés inouïes exercées
 contre les catholiques par les disciples de
 Luther et de Calvin ? « Philippe, » dit un
 jour le chancelier de L'Hôpital, qu'on

peut bien citer en cette matière « détruisit » heureusement l'erreur en Espagne par « le supplice de 48 personnes. » (*Voyez TOLÈDE, FERDINAND de.*) C'est Philippe II qui fit imprimer à Anvers, 1569 à 1572 en 8 vol. in-fol., la belle *Bible Polyglotte* qui porte son nom; et c'est lui qui soumit les îles depuis appelées *Philippines*. Waston, presbytérien écossais, a publié, en 1778, une prétendue *Histoire* de ce prince, en 4 vol. in-8°. Ce n'est qu'un recueil de ce que l'esprit d'hérésie ou d'une fausse tolérance a imaginé de calomnies contre ce grand roi. Devinerait-on bien par quel écrit, par quel monument ce sectaire prétend juger Philippe II? par l'*Apologie du prince d'Orange*. C'est là son grand argument; voilà les archives où il faut chercher, selon lui, les matériaux de l'histoire de Philippe. « Si le » lecteur, dit-il, désire d'avoir une plus » grande connaissance des actions de Philippe II et de son caractère, il pourra » lire avec fruit l'*Apologie* du prince d'Orange. » Après quoi il transcrit cette apologie tout du long. On aurait cru que le décret de Philippe II, souverain légitime des Pays-Bas, devait plutôt régler le jugement public sur les actions et le caractère du prince d'Orange, que l'*apologie* d'un prince révolté ne devait décider de la réputation de son maître. Mais l'auteur écossais nous donne des règles toutes contraires : selon lui, c'est sur les écrits de Cromwell qu'il faut juger Charles II, l'empereur Léopold par le manifeste de Tekeli, Georges III par les gazettes de Boston, Catherine II par les ukases de Pugatschew. Faut-il être surpris qu'un écrivain de la même secte qui se nourrit sur un échafaud le bon roi Charles, qui intronisa Cromwell, qui dépoussa Jacques II, s'acharne à calomnier Philippe II, et à soumettre au jugement des rebelles la réputation de tous les souverains légitimes ? A l'esprit d'anarchie qui agite ce siècle, si nous ajoutons l'esprit d'irrégion, d'une lâche et imbécile tolérance pour tous les vices et toutes les erreurs, nous ne serons pas surpris de voir le fils de Charles-Quint partager les injures et les calomnies entassées contre les Constantin, les Charlemagne, les Théodose, les saint Louis, etc.; tandis qu'on exalte les Sardanapale, les Julien, les Wenceslas, etc.; de voir Elizabeth, et même, durant un règne long et terrible, du sang des catholiques : Gustave-Adolphe, éliminant le luthéranisme par

la ruine de 20 provinces, et le massacre de quatre millions d'hommes; Guillaume d'Orange, formant une république mercantile sur les débris du trône et de l'autel, etc., mis au rang des héros; tandis que Philippe, pour avoir combattu les nouvelles sectes et défendu la religion antique, n'est qu'un monstre. Pourquoi ce mot de Jésus-Christ, *Eritis odio propter nomen meum*, ne se vérifierait-il pas à l'égard des morts, à l'égard de leur mémoire, de l'odeur de piété et de vertus chrétiennes qui sortent de leur tombeau? Pourquoi les rois chrétiens seraient-ils à l'abri d'un anathème si précieux aux yeux de la foi? L'histoire des princes zélés pour la religion doit être naturellement aussi odieuse à l'impiété que leur existence et leurs personnes. (*Voy. FERDINAND II, JACQUES II, LOUIS XIV, MAINTENON.*) La révolution arrivée en 1779 dans les Pays-Bas catholiques, par des motifs tout opposés à ceux qui les troublèrent au 16^e siècle, a dénaturé, chez les personnes qui ne saisissent pas l'ensemble et l'esprit des choses, la vraie notion de Philippe II, de ses ministres et de ses généraux employés dans les Pays-Bas. L'animosité contre le souverain régnant alors s'est étendue déraisonnablement sur ses prédécesseurs, et particulièrement sur Philippe II. On n'a pas réfléchi que celui-ci avait agi (avec une sévérité trop forte peut-être) en faveur du même objet que l'on prétendait défendre et conserver par tous les moyens. Les principaux historiens de Philippe II sont Sepulveda (1780), Ant. Herrera (1606), Grég. Leti (1679), et Watson (1777). M. Alex. Dumesnil a aussi publié son histoire, Paris, 1822, in-8°.

PHILIPPE III, roi d'Espagne, fils de Philippe II et d'Anne d'Autriche, né à Madrid, en 1578, monta sur le trône, en 1588, après la mort de son père. La guerre contre les Provinces-Unies continuait toujours. Philippe III se rendit maître d'Ostende par la valeur de Spínola, général de son armée, en 1604, après un siège de 5 ans, où périrent plus de 80.000 hommes. Ce succès ne fut pas soutenu, et le monarque espagnol fut obligé de conclure, en 1609, une trêve de 12 ans, par laquelle il laissa aux Provinces-Unies tout ce qui était en leur possession, et leur assura la liberté du commerce dans les grandes Indes. La maison de Nassau fut rétablie dans la

possession de tous ses biens. L'expulsion des Maures occupa ensuite le gouvernement. On les accusait d'être musulmans au fond de l'âme, quoiqu'ils fussent chrétiens à l'extérieur. Quelques preuves qu'ils méditaient un soulèvement général, et qu'ils avaient mendié à Paris et à Constantinople des secours puissans, précipitèrent leur perte. Un arrêt parut, le 10 janvier 1610, qui ordonnait à ces malheureux de sortir de l'Espagne dans le terme de 30 jours, sous peine de mort. A cet ordre, plus de 200,000 Maures quittèrent l'Espagne; mais cette perte aurait été peu sensible pour la civilisation, le commerce et les arts, si les immenses colonies de l'Amérique, vraie et seule cause de l'affaiblissement de l'Espagne, n'avaient continué de dépeupler la mère patrie. Philippe, pour encourager l'agriculture, donna des édits les plus salutaires qui soient jamais émanés du trône. Il accorda les honneurs de la noblesse, avec exemption d'aller à la guerre, à tous les Espagnols qui s'adonneraient à la culture des terres. Cet édit si sage ne produisit pas un grand effet sur une nation qui ne se faisait gloire alors que du funeste métier des armes. Philippe mourut peu de temps après, en 1621, à 43 ans. Ce prince fut la victime de l'étiquette. Etant au conseil, il se plaignit de la vapeur d'un brasier, qui l'incommodait d'autant plus, qu'il relevait d'une grande maladie. L'officier chargé du soin d'entretenir le feu étant absent, personne n'osa remplir son emploi, et cette délicatesse mal entendue coûta la vie au monarque. Philippe III, prince faible, indolent, inappliqué, avait d'ailleurs de la piété, de la douceur, de l'humanité, les mœurs les plus pures et la conscience fort timorée. La confiance aveugle qu'il eut dans ses ministres, son éloignement extrême pour les affaires, auxquelles il donnait à peine une heure par jour, lui causèrent à la mort les remords les plus violens. Le bon prince comprit alors mieux que jamais que la vraie piété était l'amour du devoir, et que le devoir des rois est le plus redoutable de tous. Il allait se livrer à une espèce de désespoir, lorsque le jésuite Florentia, prédicateur célèbre, le ramena à des sentimens plus confians, et l'aïda à mourir dans la tranquillité de l'espérance chrétienne. On a plusieurs *Vies* de Philippe III; celle de l'anglais Watson, 2^e édition, 1786, 2 vol. in-8°, continuée par G^{me} Tomson, a été

traduite en français par L.-J.-A. Bonnet, Paris, 1809, 3 vol. in-8°.

PHILIPPE IV, roi d'Espagne, fils de Philippe III et de Marguerite d'Autriche, né en 1605, succéda à son père en 1621. Cette même année la trêve de 12 ans, faite avec la Hollande, étant expirée, la guerre se ralluma avec plus de vivacité que jamais. Elle fut heureuse pour les Espagnols, tant qu'ils eurent à leur tête le général Spinola; mais en 1628 leur flotte fut défaite près de Lima par les Hollandais qui, depuis trois ans, avaient formé la compagnie des Indes occidentales. En 1638, il s'éleva entre Philippe et la France une guerre longue et cruelle. Les Espagnols informés des vues de la France et de la félonie de l'électeur de Trèves, qui s'était détaché de l'empire pour se lier avec la France, enlevèrent ce prince et s'emparèrent de sa capitale: ils eurent encore d'autres succès; mais la fortune les abandonna ensuite. Ils perdirent l'Artois, furent battus à Avent, dans le pays de Liège, et à Casal. La Catalogne se révolta et se donna à la France; le Portugal secoua le joug; une conspiration aussi bien exécutée que bien conduite, mit sur le trône, le 1^{er} décembre 1640, la maison de Bragance (*Voyez* JEAN IV, tome 6, p. 534). Tout ce qui restait du Brésil, ce qui n'avait point été pris par les Hollandais aux Espagnols, retourna aux Portugais. Les îles Açores, Mozambique, Goa, Macao, s'arrachèrent en même temps à la domination de l'Espagne. Philippe IV ne sut cette révolution que lorsqu'il n'était plus temps d'y remédier. Olivares, son ministre et son favori, auteur en partie de cette perte par sa négligence, fut enfin disgracié. Ce ministre avait fait donner le nom de *Grand* à son maître. Le lendemain de sa disgrâce on afficha au palais ces mots: « C'est à présent que tu es Philippe le Grand; le comte duc te rendait petit. » Les esprits s'ébranlaient à Milan, à Naples, en Sicile. Tant de commotions parallèles inexplicables sous un gouvernement doux et modéré, si on ne savait que la France les faisait naître par ses intrigues et son argent, pour engager l'Espagne à céder les Pays-Bas contre quelque autre province. C'est ainsi que le cardinal Mazarin espérait obtenir ce beau pays en rendant la Catalogne, et qu'il recommanda aux plénipotentiaires à Osnabruck d'insister fortement sur ce point. (*Voyez* les *Lettres histor. polit. et crit.*)

Londres, 1790, tom. 5, page 546.) Une paix conclue en 1659, dans l'île des Faisans, vint terminer cette guerre. Les deux principaux articles du traité furent le mariage de Marie-Thérèse avec Louis XIV, et la cession du Roussillon, de la meilleure partie de l'Artois, et des droits de l'Espagne sur l'Alsace. Il ne restait plus d'ennemis à l'Espagne que les Portugais. Philippe les traita toujours de révoltés, qu'il allait bientôt mettre à la chaîne; mais deux batailles perdues firent évanouir à ses yeux cette espérance. Il mourut en 1665 à 60 ans. Ce prince ne manquait ni de génie, ni de talent, ni de santé; mais il manquait de résolution, d'activité et de vigueur. Du reste, humain, affable, modéré, clément, adroit, généreux, bienfaisant, il aimait ses sujets avec tendresse et recevait leurs plaintes avec une extrême bonté; ne voulait jamais employer l'autorité pour soutenir des ordonnances qui mécontentaient les peuples. Il avait rétabli les droits d'entrée et de sortie en Brabant: les états refusèrent pendant trois ans les subsides ordinaires, parce qu'ils prétendaient que leur consentement à cet impôt indirect était nécessaire, aux termes de la constitution du pays. Philippe offrit de faire décider la question par des voies judiciaires, et qu'à la sentence qui serait portée avec pleine et entière connaissance de cause, et les deux parties ouïes, lui et les états s'y tiendraient. Cet acte de Philippe IV est du 12 octobre 1654; il se trouve au tome 3 des *Placards de Flandre*, fol. 178, et aurait dû servir de règle dans les temps postérieurs, où le gouvernement a vu naître de grandes commotions, pour s'être opiniâtre à l'exécution d'une multitude d'édits que les caprices du despotisme avaient substitués aux lois fondamentales de ces provinces. Ce roi protégea les lettres; il ambitionna lui-même le titre de littérateur et composa une tragédie. Les travaux qu'il fit exécuter à l'Escorial donnent une haute idée de sa magnificence.

PHILIPPE V, duc d'Anjou, second fils de Louis, dauphin de France, et de Marie Anne de Bavière, né à Versailles le 19 décembre 1685, fut appelé à la couronne d'Espagne en 1700, par le testament de Charles II, roi d'Espagne; testament évidemment nul, puisque ce prince n'avait aucun droit d'exclure sa famille (la maison d'Allemagne) de sa succession, et que ce testament d'ailleurs était l'ouvrage

du cardinal Portocarrero, signé par un prince faible et craignant excessivement la puissance de Louis XIV. Charles étant mort le 1^{er} novembre de la même année, Philippe V fut déclaré roi d'Espagne à Fontainebleau, le 16 du même mois, et le 24 à Madrid. Il fit son entrée en cette ville le 14 avril 1701, et fut reçu avec acclamation par les uns, et avec mécontentement par les autres. Philippe fut d'abord reconnu par l'Angleterre, le Portugal, la Hollande, la Savoie; mais bientôt une partie de l'Europe arma contre lui. L'empereur Léopold, voulant la monarchie espagnole pour l'archiduc Charles, son fils, se ligua avec l'Angleterre et la Hollande (auxquelles se joignirent ensuite la Savoie, le Portugal et le roi de Prusse), contre la France et l'Espagne, par le traité connu sous le nom de la *Grande alliance*. Les commencemens de cette guerre si cruelle furent mêlés de succès et de revers. Philippe passa en Italie pour conserver Naples; et après s'être assuré de ce royaume, il retourna en Espagne. Le roi de Portugal s'étant déclaré contre lui, il perdit peu de temps après les principales villes d'Aragon, Gibraltar et les îles de Majorque et de Minorque. La Sardaigne et le royaume de Naples lui furent enlevés, tant par les victoires des Autrichiens que par la défection de ceux qui l'avaient d'abord reconnu. Philippe fut itérativement obligé de sortir de Madrid; la bataille de Saragosse mit une seconde fois cette capitale au pouvoir des ennemis. Le duc de Vendôme, envoyé à son secours, rétablit ses affaires. La bataille de Villaviciosa, donnée en 1710, où les Autrichiens, affaiblis par la prise de 4000 Anglais à Brihuega, conservèrent inutilement le champ de bataille; les succès dont elle fut suivie, et l'avantage que Villars remporta à Denain, affermirent Philippe sur le trône d'Espagne. Le traité de paix fut conclu à Utrecht, en 1713. Philippe, après cette paix, assura la couronne à sa postérité masculine. Le conseil d'Espagne promulgua une loi solennelle, qui règle que « les princes descendans de Philippe, » en quelque degré qu'ils soient, parviennent à la couronne avant les princesses, fussent-elles filles du roi régnant. » Philippe réduisit les îles de Majorque et d'Ivica, et Barcelone, qui persistaient dans le parti autrichien. Cette ville se signala par une résistance très vigoureuse. Le maréchal de Berwick y entra

en conquérant. Son premier soin fut de faire arrêter 60 des principaux chefs. La ville et la province furent privées à jamais de leurs privilèges, traitées en pays de conquêtes, et sujettes aux lois de la Castille. Il y avait en Espagne un homme dont le génie aurait beaucoup servi à la nation, si une ambition dangereuse n'avait rendu ses talens funestes : c'était Al-béroni. Parvenu à la dignité de premier ministre, il s'empara, au milieu de la paix, de la Sardaigne en 1717, et se rendit maître de Palerme en Sicile. Une flotte de 50 vaisseaux de guerre, de dix galères, et une armée de 35,000 hommes de vieilles et excellentes troupes de débarquement, avaient fait cette nouvelle conquête. A la nouvelle de l'invasion de la Sardaigne, l'empereur se hâta de conclure une trêve de vingt ans avec les Turcs, et de faire passer 50,000 hommes en Italie. En même temps, il accéda au traité de la triple alliance, conclu entre la France, l'Angleterre et la Hollande, et signé le 4 janvier 1717, à la Haye. Une flotte puissante partit des ports d'Angleterre, sous les ordres de l'amiral Bing (père de celui qui finit si malheureusement en 1757), et fonda sur la flotte espagnole, qui fut vaincue. Les Espagnols perdirent 6000 hommes et 25 vaisseaux. (On peut voir dans l'art. ALBÉRONI la suite des affaires d'Espagne.) Philippe n'obtint la paix qu'à condition qu'il renverrait ce ministre intrigant. Ce fut à ce prix que la guerre fut terminée, et Philippe, accéda au traité de la quadruple alliance, en 1720. Le roi, délivré des agitations que cause la guerre, n'en fut pas plus heureux. Les maladies et la mélancolie le rongeaient. Fatigué du fardeau de la couronne, il l'abdiqua, en 1724, et se retira à Saint-Ildefonso avec son épouse. Louis son fils monta sur le trône, et mourut quelques mois après. Philippe reprit le sceptre, et s'occupa des moyens d'augmenter sa puissance. Farnèse, duc de Parme et de Plaisance, étant mort sans enfans, en 1731, l'infant don Carlos fut mis en possession de ces deux états. La querelle qui s'éleva, en 1753, à l'occasion de la nomination de Stanislas au trône de Pologne, ralluma la guerre en Europe. Philippe V y prit part, et s'unit à la France contre l'empereur. L'infant don Carlos ayant sous ses ordres Montemar et 30,000 hommes, conquît la Sicile et le royaume de Naples, et se montra digne de la couronne par son activité et

son courage. Toutes ces prospérités furent troublées par l'incendie du palais de Madrid, arrivé le 25 décembre 1734. Un nombre prodigieux de tableaux des plus grands maîtres, la meilleure partie des archives de la couronne, furent la proie des flammes. La paix fut conclue en 1736. L'empereur céda à don Carlos les royaumes de Naples et de Sicile, et quelques places sur les côtes de Toscane, et l'infant abandonna à l'empereur Parme et Plaisance. Une nouvelle guerre vint troubler la tranquillité des peuples en 1740. Philippe V n'eut pas la consolation de la voir finir. Il mourut le 9 juillet 1746, à 63 ans, après en avoir régné 45. Il laissa de Louise Marie-Gabrielle de Savoie, sa première femme, Ferdinand VI, qui lui succéda; et d'Elizabeth Farnèse, sa seconde femme, don Carlos, roi des Deux-Siciles, qui l'est devenu d'Espagne, et qui mourut en 1788; Philippe, duc de Parme et de Plaisance; l'infant don Louis, etc. La piété, la bonté, la tendresse pour ses sujets, formaient le caractère de Philippe V. Il était d'ailleurs irrésolu, et trop souvent dirigé par la volonté des autres. Il le fut surtout par celle de la princesse des Ursins, dame et favorite de la reine, et dont sa seconde femme Elizabeth Farnèse exigea le renvoi lors de son mariage. Pendant longtemps, la cour de Philippe fut un mélange de jalousies et d'intrigues toujours renaissantes entre les seigneurs français et les seigneurs espagnols. Plus de fermeté dans Philippe V aurait mis fin à ces tracasseries, et lui aurait épargné des démarches dont il se repentait souvent. On peut consulter l'*Eloge* de ce prince par D. Joseph de Viera y Clavijo, qui remporta le premier prix d'éloquence à l'académie espagnole, en 1779, et qui a été traduit en français par Bongars, 1780, in-8°.

PHILIPPE le Hardi, 4^e fils du roi Jean, naquit à Pontoise en 1342. A peine avait-il 16 ans qu'il fut honoré du surnom de *Hardi*, en considération des actions de bravoure qu'il fit à la bataille de Poitiers. Son père, enchanté d'avoir un tel fils, le créa duc de Bourgogne en 1363, avec la clause que, faute d'enfans mâles, le duché serait reversible à la couronne. Devenu chef de la seconde race des ducs de cette province, il éleva la Bourgogne au plus haut degré de puissance qu'elle eût eu depuis ses anciens rois. Marguerite, fille de Louis de Mâle, comte de Flandre, lui ayant été accordée

en mariage en 1369, il arma pour son beau-père contre les Gantois révoltés, et ne contribua pas peu à les réduire. Les rebelles furent battus à la bataille de Rosbeck, donnée en 1382. Deux ans après, le comte mourut, et Philippe, son héritier, vint à bout de rétablir entièrement la paix dans le pays. Les comtes de Flandre, de Nevers, d'Artois, de Bethel, formaient cet héritage. Charles VI, son neveu, régnait alors en France. Le royaume était dans le trouble et la confusion : les rênes de l'état flottaient entre ses mains, et la nation chargea son oncle Philippe de les tenir. Cet emploi et son union avec la reine Isabeau de Bavière excitèrent l'envie du duc d'Orléans son neveu. Ce fut la source de cette haine si fatale au royaume, qui s'éleva entre les maisons de Bourgogne et d'Orléans. Marguerite de Flandre contribua beaucoup à ces divisions, par l'ascendant qu'elle avait sur l'esprit de son mari. Philippe mourut à Hall en Hainaut, avec de grands sentiments de piété, en 1404, à 62 ans. La postérité l'a mis au rang des princes dont la sagesse et la prudence égalaient la bravoure. Sa valeur n'excluait pas la bonté, et il poussait même quelquefois cette qualité trop loin. Il fut toujours protecteur zélé de la religion et de ses ministres. On ne peut cependant l'excuser sur son excessive prodigalité, qui, malgré ses immenses revenus, le rendit insolvable. A sa mort, il fallut recourir à un emprunt pour les frais de sa sépulture; ses meubles furent saisis par une foule de créanciers, et vendus publiquement; et la duchesse sa femme fut obligée de renoncer à la communauté des biens, en remettant sa ceinture, ses clefs et sa bourse sur le cercueil de son époux. Jean Sans-Peur, son fils aîné, lui succéda.

PHILIPPE le Bon, duc de Bourgogne, de Brabant et de Luxembourg, comte de Flandre, d'Artois, de Hainaut, de Hollande, de Zelande, etc., fils de Jean Sans-Peur, tué à Monterau-Faut-Yonne, en 1419, naquit à Dijon en 1396. Il succéda à son père en 1419. Animé du désir de venger sa mort, il entra dans le parti des Anglais, et porta la désolation en France, sur la fin du règne de Charles VI, et au commencement de celui de Charles VII. Il gagna sur le Dauphin la bataille de Mons en Vimeu, en 1421, et fit la guerre avec succès contre Jacqueline de Bavière, comtesse de Hainaut, de Hollande et de Zelande, qu'il obligea, l'an 1428, de le

déclarer son héritier. Philippe le Bon quitta le parti des Anglais en 1433, et se réconcilia avec le roi Charles VII par le traité d'Arras, dont il régla lui-même les conditions. Après avoir tenté inutilement de raccommoder Louis, dauphin de France, avec son père, il reçut ce jeune prince dans ses états. Louis étant monté sur le trône, Philippe se déclara contre lui pour Charles, duc de Berry, son frère. Déterminé à lui faire la guerre, il céda au comte de Charollais, son fils, l'administration de ses états, et lui donna le commandement de son armée, en lui recommandant de *préférer toujours une mort glorieuse à une fuite humiliante*. Les habitans de la ville de Dinant, dans le pays de Liège, lui avaient fait plusieurs outrages. Philippe envoya contre eux, en 1466, le comte de Charollais, qui réduisit leur ville en cendre, après avoir fait passer les habitans au fil de l'épée. Le vieux duc de Bourgogne, malgré les infirmités de son âge, eut le courage inutile et cruel de se faire porter en chaise au siège, pour repaître ses yeux de cet affreux spectacle. Cette barbarie ne s'accorde guère avec le titre de *Bon*, que sa générosité lui avait mérité, et elle fait peu d'honneur à sa mémoire. Il mourut à Bruges, en 1467, à 71 ans, après avoir institué l'ordre de la Toison d'Or. On trouva à sa mort, dans ses coffres, 400,000 écus d'or, et 72,000 marcs d'argent, sans parler de 2,000,000 d'autres effets. *Voyez l'histoire des ducs de Bourgogne*, par M. de Barante, 3^e édition, Paris, 1825-27, 15 vol. in-8°.

PHILIPPE de DREUX, fils de Robert de France, comte de Dreux, embrassa l'état ecclésiastique, quoique né avec des inclinations guerrières. Elevé au siège de Beauvais, il se croisa pour la Terre-Sainte, et se signala devant Acre en 1191. Philippe-Auguste ayant déclaré peu de temps après la guerre aux Anglais, l'évêque de Beauvais reprit de nouveau les armes. Les ennemis s'étant montrés devant la ville épiscopale, il arma son peuple, parut à leur tête avec un casque pour mitre, et une cuirasse pour chape. Les Anglais l'ayant poursuivi, le firent prisonnier, et le traitèrent avec dureté. Philippe s'en plaignit au pape Innocent III, qui, demandant sa grâce à Richard, roi d'Angleterre, intercédâ pour lui comme pour son fils. Le monarque envoya au pontife la cotte d'armes de l'évêque tout ensanglantée, et lui fit dire

par celui qui la lui présenta, ces paroles des frères de Joseph à Jacob : « Voyez, » saint Père, si vous reconnaissez la tunique de votre fils. » Le pape répliqua que le traitement qu'on faisait à cet évêque était juste, « puisqu'il avait quitté » la milice de J.-C. pour suivre celle des » hommes. » Philippe de Dreux obtint sa liberté en 1202, et se trouva depuis à la fameuse bataille de Bouvines, en 1214, où il abattit le comte de Salisbury d'un coup de massue; car il se servait de cette arme, et ne voulait point, par un scrupule ridicule et inconséquent, étant ecclésiastique, user d'épée, de sabre, ni de lance. Il combattit aussi en Languedoc contre les albigeois, et mourut à Beauvais en 1217.

PHILIPPE, infant d'Espagne, et duc de Parme, né en 1720 du roi Philippe V et d'Elisabeth Farnèse, se signala dans la guerre de 1742 contre les troupes d'Autriche et de Sardaigne. Cette guerre avait pour objet de procurer à ce prince un établissement en Italie. Après avoir duré plusieurs années avec un mélange de succès et de revers, elle fut enfin terminée l'an 1748 par la paix d'Aix-la-Chapelle. Don Philippe obtint en toute souveraineté les duchés de Parme, de Plaisance et de Guastalla, qui lui furent cédés par la reine de Hongrie, à charge de réversion au défaut de postérité masculine, et il prit possession de la capitale de ses nouveaux états, le 7 mars de la même année. Il ne s'occupa plus que du bonheur des sujets qu'il venait d'acquérir; il répandit partout des marques de sa bienfaisance, fit fleurir l'agriculture, le commerce et les arts, et régna par l'esprit de justice et de religion. Il mourut en 1765. L'abbé de Beauvais, depuis évêque de Sénez, prononça son *oraison funèbre* à Versailles.

PHILIPPE, landgrave de Hesse. *Voy. LUTHER.*

PHILIPPE de FRANCE, duc d'Orléans, fils de Louis XIII, et d'Anne d'Autriche, et frère unique de Louis XIV, né en 1640, porta le titre de duc d'Anjou jusqu'en 1661, qu'il prit celui de duc d'Orléans. Son éducation répondit à sa naissance; mais il n'en profita pas autant qu'il aurait pu, s'il avait eu moins de goût pour les plaisirs. Il épousa Henriette, sœur de Charles II, roi d'Angleterre, princesse accomplie, et en qui les charmes de l'esprit étaient encore au-dessus de la beauté. Ce mariage ne fut pas heu-

reux. (*Voyez HENRIETTE.*) Lorsque cette princesse mourut en 1670, on la crut empoisonnée, et le public malin fut assez injuste pour attribuer cette mort à Philippe. Ce prince s'était déjà fait connaître par son courage. Il avait suivi le roi dans ses conquêtes de Flandre en 1667; il l'accompagna encore à celles de Hollande en 1672. Il emporta Zutphen cette année, et Bouchain en 1676. L'année d'après, il alla mettre le siège devant Saint-Omer, pendant que le roi était occupé à celui de Cambrai. Les maréchaux de Luxembourg et d'Humières commandaient l'armée sous Monsieur; le prince d'Orange était à la tête des ennemis. Une faute de ce général et un mouvement habile de Luxembourg décidèrent du gain de la bataille, proche de la petite ville de Cassel, qui lui donna son nom. Après cette victoire, Monsieur entra dans les lignes à Saint-Omer, et soumit cette place huit jours après. De retour à Paris, il vécut dans la mollesse jusqu'à sa mort, arrivée à Saint-Cloud en 1701, à 61 ans. Ce prince cultivait les lettres. L'abbé Le Vayer, fils de la Mothe Le Vayer, précepteur de ce prince, fit imprimer en 1670, in-12, la *Traduction* que Philippe avait faite de *Florus*. Après la mort d'Henriette, il avait épousé Elizabeth de Bavière, dont il eut le prince qui fait l'objet de l'article suivant.

PHILIPPE de FRANCE, fils du précédent et d'Elizabeth de Bavière sa seconde femme, né en 1674, fut nommé duc de Chartres jusqu'à la mort de son père en 1701, qu'il prit le titre de duc d'Orléans. Dès sa tendre jeunesse, il manifesta un caractère d'inquiétude et d'inconstance qui ne présageait pas des jours heureux. Il fit sa première campagne en 1691. Après s'être distingué au siège de Mons sous Louis XIV son oncle, il accompagna tout l'été le maréchal de Luxembourg, général de l'armée de Flandre. Chargé l'année d'après de commander le corps de réserve au combat de Steinkerque, il y fut blessé à l'épaule. En 1693, il se signala à la bataille de Nerwinde, où il pensa être pris, étant demeuré cinq fois au milieu des ennemis. La guerre étant éteinte, le duc de Chartres s'occupait pendant la paix à cultiver les sciences et tous les arts. Louis XIV l'envoya, en 1706, commander l'armée en Piémont; elle était alors devant Turin, dont elle formait le siège. Le prince Eugène le suivit de près. Il y avait deux

partis à prendre, celui d'attendre le général ennemi dans les lignes de circonvallation, ou celui de marcher à lui. Le duc d'Orléans fut du dernier sentiment; mais le maréchal de Marchin montra un ordre du roi, par lequel on devait, en cas d'action, attendre l'ennemi dans les lignes, qui étaient trop étendues pour être bien gardées; il y eut un quartier forcé: le duc d'Orléans y accourut, fut blessé de deux coups de feu, et obligé de se retirer. Cette retraite, jointe à la mort du maréchal de Marchin, occasiona une déroute générale. (*Voyez MARCHIN.*) Les lignes et les tranchées furent abandonnées, l'armée dispersée; tous les bagages, les provisions, la caisse militaire, tombèrent dans les mains des vainqueurs. Le vaincu fut obligé de repasser les Alpes avec des troupes en désordre et en très petit nombre. Le duc d'Orléans, malheureux en Italie, crut qu'il le serait moins en Espagne. Il y arriva en 1707, le lendemain de la bataille d'Almanza, et, profitant d'une victoire à laquelle il aurait bien voulu avoir part, il soumit, presque en les parcourant, les royaumes de Valence et d'Aragon. Il n'y eut dans cette belle contrée que les villes de Xativa et d'Alcaraz qui osèrent se défendre. Le désespoir tint lieu de courage aux habitans; mais ils furent bien punis de leur résistance. La plupart furent massacrés, et Xativa, prise d'assaut, fût brûlée et détruite jusqu'aux fondemens, ce qui n'honora pas la clémence du vainqueur. Il pénétra ensuite dans la Catalogne, où il conquit la forteresse de Lérida, l'écueil des plus grands capitaines. Cependant la fortune, favorable au roi Philippe V en Catalogne, l'abandonnait dans les autres contrées. Le bruit courait que ce monarque allait abdiquer la couronne, et l'on prétend que le duc d'Orléans songea à l'obtenir pour lui. Déjà il avait pris des mesures pour disputer à l'archiduc le sceptre, au moment qu'il échapperait à Philippe, lorsque la princesse des Ursins le pénétra, et les présenta à Philippe V et à Louis XIV sous la forme de la plus odieuse conspiration. Deux agens du prince, appelés *Flotte* et *Renaut*, furent arrêtés; trois seigneurs espagnols essayèrent le même sort. Louis XIV ne pardonna à son neveu qu'avec une peine extrême. Monseigneur père de Philippe V, opina dans le conseil qu'on fit le procès à celui qu'on regardait comme coupable; mais Louis XIV crut qu'il valait mieux ensevelir ce projet in-

forme dans un profond oubli. On croit cependant que le souvenir de ce projet contribua beaucoup aux arrangemens que prit Louis XIV, à sa mort, pour le priver de la régence. Ces arrangemens furent inutiles; le parlement la lui défera, après avoir cassé le testament du monarque, qui la lui enlevait en semblant la lui conserver. La face des affaires changea alors totalement. D'après les conseils de son ministre, le cardinal Dubois (*voy. ce nom*), le duc d'Orléans s'unit étroitement avec l'Angleterre, et rompit ouvertement avec l'Espagne. Le cardinal Albéroni, premier ministre de Philippe V, forme le projet de procurer à son maître la régence de la monarchie française et d'en dépouiller le duc. La conspiration était près d'éclater, lorsqu'elle fut découverte par une courtisane, et elle devint inutile dès qu'elle fut connue. Le duc d'Orléans, pour éviter de plus grands troubles, pardonna à la plupart des conjurés; mais un assez bon nombre furent mis à la Bastille. Un des premiers soins du régent fut de gagner les jansénistes, et de rendre la paix à l'Eglise. Il ne connaissait pas l'opiniâtreté et l'incorrigibilité de l'esprit de parti, et ses efforts eurent peu de succès. Il engagea cependant le cardinal de Noailles à rétracter son appel, et lui fit promettre qu'il accepterait la bulle *Unigenitus*. Le duc d'Orléans alla lui-même au grand conseil, avec les princes et les pairs faire enregistrer un édit qui ordonnait l'acceptation de la bulle, la suppression des appels, l'unanimité et la paix. Mais ceux qui bravaient l'autorité de l'Eglise ne respectent guère celle du trône. Quelque temps après, l'attention du public se tourna du côté du jeu des actions. Law avait rédigé depuis long-temps le plan d'une compagnie qui paierait en billets les dettes de l'état, et qui se rembourserait par les profits (*voyez son article*). Après la ruine du système de Law, il fallut réformer l'état; on fit un recensement de toutes les fortunes des citoyens vers la fin de 1721: 514,000 hommes, la plupart pères de famille, portèrent leur fortune à ce tribunal. Tous les rentiers de l'état furent remboursés en papier. Le duc d'Orléans perdit vers ce temps-là le cardinal Dubois, son favori et son ministre, sur lequel il se reposait volontiers du soin du gouvernement: il ne lui survécut pas long-temps, et mourut subitement en 1723, âgé de 49 ans. A la mort du duc

et de la duchesse de Bourgogne, on avait formé les soupçons les plus étranges. Des bruits non moins extraordinaires s'élevèrent à la mort du régent (voyez LOUIS, dauphin, père de Louis XV, et MARIE-ADÉLAÏDE de SAVOIE). Ce prince était peu laborieux, mais actif, brave, quoique livré à la mollesse et aux plaisirs, aimant tout et ne se passionnant pour rien, permettant à ses favoris d'abuser de sa bonté, et abusant lui-même de sa pénétration. Sans avoir un grand zèle pour la religion, il comprenait pourtant qu'elle était le meilleur ressort du gouvernement, et que la corruption ou la réformation des mœurs du peuple dépendait du choix des premiers pasteurs. Un ecclésiastique de grande qualité lui disait : « Je serai déshonoré si vous ne me faites évêque. — J'aime mieux, lui répondit-il, que vous le soyez que moi. » Au milieu des débauches les plus effrénées, il laissa échapper des aveux qui condamnaient sa conduite d'une manière bien formelle. Ayant indignement abusé d'une femme, et la voyant réduite au désespoir et prête à mourir, comme elle mourut en effet de douleur peu de temps après : « Si j'avais, lui dit-il, pu soupçonner tant de vertu, j'aurais tâché d'en avoir assez pour vous épargner cette affliction. » On a imprimé sa *Vie* en 2 vol. in-12; ce livre est fort imparfait, mais contient des observations importantes et les *Mémoires* de sa régence. Le duc de Saint-Simon a parlé trop favorablement de ce prince dans ses *Mémoires*; il a poussé la complaisance jusqu'à approuver la violence exercée contre le duc de Villeroy, gouverneur de Louis XV, et à louer son administration en général, qui cependant n'est guère susceptible d'apologie. En même temps, il lui échappe de terribles aveux : « Il s'accoutuma, dit-il, à la débauche, jusqu'à ne pouvoir s'en passer; et il ne s'y divertissait qu'à force de bruit, de tumulte et d'excès. C'est ce qui le jeta à en faire souvent de si étranges et de si scandaleuses, et, comme il voulait l'emporter sur tous les débauchés, à mêler dans ses parties les discours les plus impies, et à trouver un raffinement précieux à faire les débauches les plus inouïes aux jours les plus saints. Plus on était constant, ancien, outré en débauche, plus il considérait cette sorte de frénésie... Il s'était piqué d'avoir cherché à voir le diable,

quoiqu'il avouât qu'il n'avait jamais pu y réussir; mais, épris de madame d'Argenton, et vivant avec elle, il trouva d'autres curiosités trop approchantes, et sujettes à être plus sinistrement interprétées. On consulta des verres d'eau devant lui, sur le présent et sur l'avenir. » Il ne dissimule pas non plus les soupçons ou plutôt les preuves du poison donné au duc et à la duchesse de Bourgogne sans néanmoins nommer le coupable, et témoigne que c'est bien malgré lui qu'il ne peut les cacher. « Les horreurs qui ne se peuvent plus différer d'être racontées glacent ma main; je les supprimerais, si la vérité due si entièrement à ce qu'on écrit, si d'autres horreurs qui ont renchéri encore sur les premières, s'il est possible, si la publicité qui en a retenti dans toute l'Europe, si les suites les plus importantes auxquelles elles ont donné lieu, ne me forçaient de les exposer comme faisant une partie intégrante et des plus considérables de ce qui s'est passé sous mes yeux. » C'est à l'époque de sa régence que l'abbé Denina rapporte la subversion des principes, des mœurs et du goût qui a flétri le 18^e siècle. (Voyez FRÉDÉRIC-GUILLAUME II.) « Pour fixer, dit un auteur qui écrivait en 1791, le temps où l'irrégion a pris son essor en France, il faut remonter à cette régence fameuse, où la race du nouveau Jérôme travaillait déjà à réaliser la division du manteau du Prophète » (III. Reg. 11.)

PHILIPPE le Solitaire, auteur grec vers 1103, dont nous avons *Dioptra*, ou la Règle du chrétien, ouvrage inséré dans la Bibliothèque des Pères. Jacques Pontanus en a donné une édition en grec et en latin, dans le recueil intitulé : *Versio et Notæ in varios Auctores græcos*. Ingolstadt, 1604, in-fol.

PHILIPPE de Bonne-Espérance, religieux prémontré, est appelé aussi *Philippe de Havige*, nom du village où il était né, et l'*Aumônier*, à cause de ses abondantes aumônes. Devenu prieur de l'abbaye de Bonne-Espérance, en Hainaut, près de Binche, sous l'abbé Odon, il écrivit vivement à saint Bernard pour revendiquer le frère Robert, son religieux, que ce saint avait reçu à Clairvaux. Saint Bernard s'en plaignit, et Philippe fut déposé et envoyé dans une autre abbaye. Il se réconcilia dans la suite avec ce saint, et devint, en 1155, abbé de

Bonne-Espérance, où il mourut en 1172. On a de lui : | des *Questions theologiques* ; | des *Vies* et des *Eloges* de plusieurs saints, et d'autres ouvrages recueillis à Douai, en 1623, in-fol. par le père Charnart, abbé de Bonne-Espérance. Philippe était aussi savant que pieux. La vertu et les sciences fleurirent dans son abbaye, et elle fut encore jusque dans ces derniers temps très recommandable par la régularité de ses religieux, leur hospitalité, leur application aux études sacrées et utiles.

PHILIPPE de la **SAINTE-TRINITÉ**, né à Malaucène, dans le diocèse de Vaison, était nommé *Esprit-Julien* avant de se faire carme. Il fut nommé missionnaire dans le Levant, parcourut la Perse, l'Arabie, la Syrie, l'Arménie, visita le Mont-Liban, fut professeur à Goa et prieur. De retour dans la province de Lyon, il y fut élevé successivement à toutes les charges, et élu général de l'ordre, à Rome en 1665. Il visita pendant son généralat presque tous les couvens de l'Europe, et mourut à Naples l'an 1671. On a de lui : | *Summa philosophiæ*, Lyon, 1643, in-fol. ; | *Summa theologiæ*, Lyon, 1653, 5 volumes in-fol. ; | *Summa theologiæ mysticæ*, 1656, in-fol. ; | *Chronologia ab initio mundi ad sua tempora*, 1665, in-8° ; | *Itinerarium orientale*, Lyon, 1649, in-8°, livre curieux et exact, traduit en français par un carme ; | plusieurs ouvrages en faveur de son ordre, dans lesquels il manque de critique.

PHILIPPE-LÉVI, Juif converti, s'est fait connaître par une bonne *Grammaire hébraïque*, imprimée en anglais à Oxford, en 1705. On ignore l'année de sa mort.

PHILIPPE de Leyde. *Voyez* LEYDE.

PHILIPPE le marquis de saint-). *Voyez* BACCALAR-Y-SANNA.

* **PHILIPPE DE PRÉTOT** (ÉTIENNE-ANNE), littérateur, naquit à Paris, vers 1710, d'Étienne Philippe, maître de pension, qui fut lui-même auteur d'une *Apologie* de l'Oraison funèbre de Louis XIV, par le père Poree, et d'une *Traduction* de plusieurs *Harangues* de Cicéron. Philippe de Prétot consacra, comme son père, sa vie à l'enseignement, et ouvrit des cours particuliers d'histoire et de géographie qui eurent du succès. Nommé censeur royal, il composa et dirigea en partie le *cours d'études pour l'école militaire*. Il fut en outre chargé de surveiller la réimpression des classiques latins, donnée par Coustelier ; et, de 1747 à 1753, il publia les *Œuvres* de Catulle, Tibulle,

Propertius, Salluste, Virgile, Horace, Juvénal, Perse, Phèdre, Lucrèce, Velléius Paterculus, Eutrope et Térence, qu'il accompagna de *notes* explicatives et de savantes préfaces. Philippe donna également les éditions des *Amusemens du cœur et de l'esprit*, 1741-1745, 15 vol. in-12 ; et du *Recueil du Parnasse*, ou *Nouveau choix de pièces fugitives*, 1743, 4 volumes in-12. Indépendamment de ces travaux, il est auteur des ouvrages suivans : | *Essai de géographie avec un Dictionnaire géographique français-latin et latin-français*, 1748 ; 2^e édit., 1774, in-8° ; | *Analyse chronologique de l'histoire universelle*, depuis le commencement du monde jusqu'à l'empire de Charlemagne inclusivement, 1752, in-8° ; 1756, in-4° ; 1781, in-12. Elle est en grande partie tirée du *Compendium universale*, etc. de Jean Leclerc (Amsterdam, 1696, in-8°). | *Mémoires sur l'Afrique et l'Amérique*, 1762, in-4° ; | *Tablettes géographiques pour l'intelligence des historiens et des poètes latins*, 1755, 2 vol. in-12. On les consulte encore, et on les trouve parfois dans la collection de Coustelier. | *Cosmographie universelle, physique et astronomique*, 1760, in-12 ; | *Le Spectacle de l'histoire romaine, depuis la fondation de Rome, jusqu'à la prise de Constantinople*, 1762, in-8°, 1776, in-4° ; | *Révolutions de l'univers*, ou *Remarques et observations sur une carte destinée à l'étude de l'histoire générale*, 1765, 2 vol. in-12 de 174 pages. C'est la même carte ou atlas qu'avait donnée Michel Picaut de Nantes. | *Les Révolutions de l'univers représentées en 13 cartes, avec des remarques ou observations sur chacune d'elles, d'après les Mémoires de M. P.* C'est aussi la même carte qui, par le changement de son enlumination, offre en trente manières, et à trente époques différentes, les divers états du globe. Ce sujet a été traité plus amplement par Vaugondy, dans son *Atlas complet des révolutions du globe* en 66 cartes ; mais cet ouvrage, qui est moins bien exécuté que ceux de Picaut et de Philippe, n'a pas été publié. | *Atlas universel pour l'étude de la géographie et de l'histoire ancienne et moderne*. Il est composé de 125 cartes fort bien gravées. Philippe était membre des académies d'Angers et de Rouen, et mourut à Paris, le 6 mars 1787, âgé de 77 ans.

* **PHILIPPE DE THESSALONIQUE**, poète grec, célèbre par ses épigrammes, et encore plus par sa *Collection de poètes*,

connue des philologues sous le nom de *Seconde anthologie*, ou *Anthologie de Philippe*. Méléagre avait donné la première; elle est supérieure à celle de Philippe, parce qu'il avait eu l'avantage de puiser dans de meilleures sources. On ne peut fixer l'époque où vivait ce poète thessalonicien. Vavasour le place sous le règne d'Auguste, se fondant sur une épigramme de Philippe, dans laquelle il fait allusion à ce perroquet qui, après la bataille d'Actium, et au retour d'Octave, salua celui-ci par ces mots : *Ave, Caesar, victor imperator*. Fabricius croit, de son côté, que Philippe est un de ces poètes grecs qui, à propos du fameux perroquet, présentèrent à Octave un grand nombre de vers flatteurs; mais il semble douter ensuite, d'après un poète de l'anthologie, qui déplore la ruine de Sardes. Suivant les expressions d'autres poètes de la Collection, et celles de Philippe lui-même, on pourrait le faire contemporain de Praxitèle ou d'Hippoxax. Quoi qu'il en soit, Philippe a eu le mérite de conserver à la postérité les noms de plusieurs bons poètes grecs de la seconde époque, tels que Antigone, Antipator, Antiphane, Antiphile, Automédon, Bianor, Cynagoras, Diodore, Evénus, Parménion, Philodème, Tullius et Zonas. Ils n'avaient pas, à la vérité, le même mérite que ceux qu'a rappelés Méléagre, et qui vécurent dans les cinq siècles depuis Solon jusqu'aux premiers Ptolémées, comme les sévères Bacchylide, Stésichore, le léger Anacréon, le tendre Simonide, la *délirante* Sapho, le sublime Alcée, etc., etc. Mais, quoique inférieurs à ces derniers, les poètes de Philippe ne tombent pas dans l'afféterie, les subtilités, les jeux puérils de mots que l'on peut justement reprocher aux poètes du siècle suivant. Dans la seconde Anthologie (qu'on pourrait assez naturellement appeler second *Parnasse grec*), on trouve aussi des pièces du compilateur. Nous citerons, entre autres, ces vers sur Léonidas :

• Oui, sur Léonidas mes yeux versent des pleurs,
Disait Xerxès : amis, que la flotte assemblée
Amoncelle l'encens, éparpille les fleurs !
Et d'or, d'azur, de pourpre, orne son madrilée !
Le héros l'entendait ; et plein d'un noble orgueil :
Que l'or brille, dit-il, sur la cendre d'un Parthe ;
Sur la mienne, du fer ! Qu'en voyant mon cercueil,
On voie encore le fils et l'élève de Sparte

On remarque, en général, dans les vers de Philippe, de l'élégance, de l'harmonie, de la finesse, de la vigueur ; il sait passer,

avec un talent rare, du genre fier à la plaisanterie la plus délicate. Il se distingue surtout par sa grâce dans les idées et le style, comme, par exemple, lorsqu'il compare, à l'instar de Méléagre, son anthologie à une guirlande, et les poètes aux fleurs :

« Le long des bois où par fois Erato,
Le luth en main, folâtre avec Thalie,
Je veux former, Méléagre nouveau,
Joli bouquet, et guirlande jolie.
Léger, affable au milieu de ses sœurs,
Phebus sourit à ce peuple de fleurs,
Qu'on voit, aux sons de sa voix ravissante
Epanouir leur corolle naissante.
Parmi ces fleurs, Antiphile sera
Ce doux raisin que la pourpre colore,
Et que du ciel la flamme fit éclore.
Antipater, voilà l'épi doré
Que va chercher la glaneuse timide.
Parménion brille, myrte sacré
Qui règne seul aux bocages de Gnide :
Ah ! viens aussi charmer mon œil avide,
Automédon, lierre mystérieux,
Dont si souvent l'onduleuse toupesse,
Autour du thyrs, ornement de nos jeux,
En verts festons serpente avec mollesse.
Et toi, salut, chêne de l'Hélicon,
Grand Bianor ! Sur le docte vallon
Je vois planer ta tête centenaire :
Ton front s'élève au palais du tonnerre,
Ta base antique aux gougnes de Pluton.
En fait de fleurs, il faut toujours, dit-on,
Placer ensemble et le lis et la rose ;
Flaçons ensemble Antiphane et Zonas...
Ici s'élance, et fleurit, et rayonne,
Aux feux du jour le sublime Evénus,
Laurier brillant de la fraîche couronne
Que t'ont tressée Apollon et Vénus.
Des ans jaloux ne craignent pas l'injure,
Gentilles fleurs ! non : à votre beauté,
D'un tel laurier l'immortelle verdure
Promet la gloire et l'immortalité. »

On n'a jamais imprimé séparément l'Anthologie de Philippe de Thessalonique, et on ne la trouve que dans les grandes éditions de l'Anthologie de Planude, dont nous citerons les plus estimées, savoir, l'édition *Princeps*, Florence, par les soins du savant Lascaris, chez d'Alapa, 1434 ; Bâle, par Jean Brodæus, 1549, avec des *Notes* savantes ; — l'édition d'Henri Etienne, profond philologue, 1566, avec des *Notes* ; — la *Traduction* latine, par Eilhard Lubin, 1604 ; — celle de Reiske, 1768, enrichie de réflexions profondes sur la vie et les *Œuvres* des poètes anthologistes ; — l'*Analecta poetarum græcorum* de Brunck, superbe édition ; Strasbourg, 1776, 3 vol in-8° ; il est à regretter qu'elle manque d'un *Index*. Mais la meilleure de toutes ces éditions est celle de Jacobis, Leipsick, 1794, 42 vol. Le texte est accompagné de 7 volumes de *Notes* grammaticales et phi-

lologiques des poètes de l'anthologie, avec l'histoire de leurs ouvrages ; des *Variantes*, un *Index*, etc. Nous avons dit que l'on ignorait encore l'époque où florissait Philippe de Thessalonique ; cependant nous croyons pouvoir la placer, approximativement, sous Vespasien, vers l'an 80 de l'ère vulgaire. Nous donnons cette indication, non comme une certitude, mais comme une conjecture fondée sur le moins ancien des poètes cités dans l'*Anthologie* de Philippe, dont il ne paraît pourtant pas qu'il fût contemporain. Ce sont sans doute ces anthologies grecques qui ont donné l'idée des collections modernes, comme l'allemande, l'anglaise, l'espagnole, qui ont paru sous le nom de *Choix*, *Recueils*, *Parnasse espagnol*, *Leçons*, etc., etc.

PHILIPPEAUX. Voyez PHILIPPEAUX.

PHILIPPICUS-BARDANES, empereur d'Orient, né en Arménie d'une famille illustre, embrassa la carrière des armes et se signala sous Justinien II. Mais cet empereur, sur de faux soupçons, l'exila dans la Chersonèse, après l'avoir dépouillé de ses emplois. Une révolution précipita du trône Justinien ; il y fut rétabli par les Bulgares. Les habitans de la Chersonèse ayant fait éclater leur joie lors de la chute de Justinien, ce prince donna à un de ses lieutenans l'ordre de les exterminer par le fer et par le feu. Ils eurent recours à Philippicus, le mirent à leur tête et le proclamèrent empereur. Les soldats de Justinien se rangèrent sous ses drapeaux, et il entra en triomphe dans Constantinople. Justinien fut arrêté et livré à un de ses lieutenans, dont il avait fait égorgé la femme et les enfans. Philippicus fut couronné sans obstacle le 15 décembre 711 ; mais il fit oublier ses belles qualités par ses profusions, son libertinage et son indolence, qui l'empêchèrent d'aller combattre les Bulgares et les Sarrasins, qui ravagèrent la Thrace et la Médie. Il fut déposé et eut les yeux crevés la veille de la Pentecôte 713. C'était un prince d'une belle figure, d'un maintien imposant, beau parleur, mais indolent, indigne du trône, et uniquement occupé de ses plaisirs. Il laissa l'empire en proie aux Barbares, et n'eut d'activité que pour persécuter la foi. Il mourut en exil peu de temps après sa déposition. Quoique tous les historiens modernes l'appellent Philippicus, il porte le nom de *Plepiques* sur ses médailles. Artémis, son secrétaire, qui lui succéda sous le nom

d'Anastase, fit mettre à mort les conspirateurs dont Philippicus avait été la victime.

PHILIPPON de la MADELAINE (Louis). Voyez PHILIPON.

PHILIPS (JEAN), poète anglais, né à Bampton, dans le comté d'Oxford, en 1676, a donné trois célèbres poèmes : *Pomone*, ou le *Cidre* ; *La bataille d'Hochstet* ; *Le précieux Chélin*. Ils ont été traduits en français par M. l'abbé Yart, de l'académie de Rouen. Les vers de Philips sont travaillés avec soin. Il avait d'abord enseigné le latin et le grec à Winchester ; de là il passa à Londres, où il mourut en 1708, à 32 ans. Simon Harcourt, lord-chancelier d'Angleterre, lui a élevé à Westminster un mausolée auprès de celui de Chaucer.

PHILIPS ou plus exactement PHILLIPS (THOMAS), chanoine de Tongres, né à Ickford dans le comté de Buckingham, en 1708, exerça long-temps les fonctions de missionnaire en Angleterre, et mourut à Liège en 1774 ; il est principalement connu par la *Vie du cardinal Polus*, en anglais, dont la seconde édition a paru en 1769 à Londres, 2 volumes in-8°. C'est l'histoire très intéressante d'un homme célèbre qui a vécu dans un siècle fécond en grands personnages et en grandes révolutions : révolutions de religion, révolutions civiles et littéraires. L'auteur de cet ouvrage rend compte de ces événemens de la manière la plus noble. Il y a beaucoup de justesse et d'élévation dans les réflexions, de la chaleur et de la pureté dans le style. Il trace en maître les caractères de Thomas Morus, de Fischer, de Contarini, de Sadolet, Bunel, Budée, Giberti, Longolius, Buonamico, Flaminius, Erasme, etc. Il montre ce dernier par son bon et par son mauvais côté. Il fait voir d'une manière bien touchante l'état du royaume, qui était alors gouverné par un tyran livré aux plus violentes passions. On remarque une assez grande différence entre le premier et le second volume. L'auteur eut l'imprudence de faire imprimer le premier à Oxford et d'y mettre son nom ; comme il y a plusieurs choses qui naturellement ne doivent pas plaire aux protestans, ils s'en alarmèrent et commencèrent à cette occasion une persécution contre les catholiques. L'auteur, pour ne pas les irriter davantage, retrancha du second volume plusieurs choses intéressantes.

PHILISTE de Syracuse, historien renommé, favori de Denys le Tyran, né à Syracuse, l'an 481 avant J.-C., fut d'un

grand secours à ce prince pour établir sa domination. Denys le fit gouverneur de la citadelle de Syracuse; mais Philiste, après avoir eu un commerce illicite avec la mère de Denys, épousa la fille de Leptine, frère de ce prince, et fut banni. Le courtisan disgracié choisit la ville d'Adria pour sa retraite, et composa, pendant sa disgrâce, une *Histoire de la Sicile* en 13 liv., et celle de *Denys le Tyran*, histoire dont Cicéron et les anciens font l'éloge. Loin de témoigner du ressentiment envers Denys, il le loua lâchement, comme Ovide, par le désir d'être rappelé. Il le fut en effet sous Denys le Jeune, dont il gagna tellement les bonnes grâces, qu'il fit chasser Dion, frère de la seconde femme de Denys l'Ancien. Dion se trouva peu de temps après en état de faire la guerre à Denys, l'assiégea dans la citadelle de Syracuse, battit sa flotte commandée par Philiste, qui fut fait prisonnier, et qui périt par le dernier supplice, l'an 377 avant J.-C. Cicéron appelle cet historien le *Petit Thucydide*. Voyez un *Mémoire* de l'abbé Servin, dans ceux de l'académie des Inscriptions, tome 15.

PHILISTION de Magnésie, poète comique, ou plutôt baladin et compositeur de farces, vivait à Rome peu de temps après Horace. Sidoine Apollinaire en fait mention en écrivant à son ami Domitius : *Absunt ridiculis vestitu et vultibus histiones, Philistionis supellectilem mentientes*. On dit qu'il mourut de trop rire, ou plutôt en s'efforçant de prolonger un rire de commande : fin digne de son métier.

* **PHILLIP (ARTHUR)**, navigateur anglais, naquit à Londres en 1738 et était fils d'un Allemand qui enseignait dans cette ville la langue de son pays. Il entra dans la marine à l'âge de 17 ans, et parvint de grade en grade à celui de capitaine de vaisseau qu'il dut à ses services. Nommé en 1787 gouverneur général de la colonie de la *Nouvelle-Galles Méridionale* (New-South-Wales), découverte par Cook, il y arriva en janvier 1788, avec une escadre composée d'une frégate, d'un aviso, et de neuf transports; mais ayant découvert que le point de Botany-Bay, indiqué par ce navigateur comme le plus favorable à un établissement, ne répondait pas à l'idée qu'il en avait donnée, il préféra le port Jakson, où il mit de l'ordre et de la discipline parmi les malfaiteurs qui y avaient été transportés, et jeta les bases de la prospérité à laquelle cette colonie

est parvenue. Le mauvais état de sa santé l'ayant obligé de revenir en Europe après 5 ans d'absence, il fut élevé au rang de vice-amiral, se fixa à Lymington, dans le comté de Hamp, et mourut à Bath en 1814. On a publié : *Voyage du gouverneur Phillip à Botany-Bay, avec une description de l'établissement des colonies du port Jakson et de l'île de Norfolk*. Londres, 1789, in-4° avec cartes, ouvrage mal rédigé et fort mal traduit en français, Paris, 1791, in-8°. C'est à Phillip que la France est redevable des dernières dépêches, reçues de La Pérouse.

PHILLIPS (THOMAS). Voyez PHILIPS.

PHILOLAUS de Crotone, philosophe pythagoricien, vers l'an 392 avant J.-C., s'appliqua à l'astronomie et à la physique. Il adopta le mouvement de la terre, qu'Aristarque de Samos et Philolaüs ont aussi soutenu, avant ou après lui (car on ne convient pas de la date précise de leur existence réciproque). Il enseignait que tout se fait par harmonie; ce qui semble se rapporter, à quelques égards, au système de Leibnitz. Il avait, à quelques erreurs près, des notions assez justes sur la Divinité. « Dieu est le chef, disait-il, » c'est lui qui commande à tout ce qui » existe. » — Il est différent d'un autre philosophe de ce nom, qui donna des lois aux Thébains.

PHILOMÈLE général des Phocéens au commencement de la guerre sacrée, s'empara du temple de Delphes, l'an 557 avant J.-C. Son dessein était de faire servir les trésors de ce temple contre les Thébains, ennemis de sa patrie. Ce sacrilège engagea ses concitoyens dans une guerre d'autant plus cruelle, que la religion en était le motif. Philomèle, après avoir vaincu les Locriens en deux combats, et fait alliance avec les Athéniens et les Lacédémoniens, marcha contre les Thébains, qui le poussèrent dans des défilés d'où il ne pouvait sortir. Alors, craignant d'être pris et puni par ses ennemis comme sacrilège, il se précipita du haut d'un rocher. Onomarque et Phaylus, ses frères, lui succédèrent l'un après l'autre, et achevèrent de piller les richesses du temple de Delphes.

PHILON de BYSANCE, architecte, qui florissait trois siècles avant J.-C., est auteur d'un *Traité sur les machines de guerre*, imprimé avec les *Mathematici veteres*, au Louvre, 1693, in-fol. On lui attribue le *Traité* qu'Allatius a publié, *De septem orbis spectaculis*, grec-latîn,

Rome, 1640, in-8°. Mais quelques savans doutent qu'il soit de lui.

PHILON, écrivain juif d'Alexandrie, né vers l'an 50 avant J.-C. d'une famille illustre et sacerdotale, fut chef de la députation que les Juifs envoyèrent à l'empereur Caligula, contre les Grecs, habitans de la même ville, vers l'an 40 de J.-C. S'il ne réussit pas dans sa négociation, les Mémoires qu'il nous a laissés à ce sujet, intitulés *Discours contre Flaccus*, montrent néanmoins qu'il s'y comporta avec beaucoup d'esprit, de prudence et de courage. Nous avons de Philon plusieurs autres ouvrages, presque tous composés sur l'Ecriture sainte. Un des plus connus est son livre de la *Vie contemplative*, traduit par Montfaucon. Quelques savans, entre autres Hélyot et Montfaucon, ont appliqué aux premiers chrétiens ce qu'il dit dans ce livre sur les thérapeutes. D'autres savans ont prétendu que ces thérapeutes, dont il parle, n'étaient qu'une secte d'Esséniens, si connue chez les Juifs, laquelle faisait profession d'une perfection plus grande que celle à laquelle tendent les autres hommes. Parmi ses livres d'histoire, il y en a deux de cinq qu'il avait composés, sur les maux que les Juifs souffrirent sous l'empereur Caius. Il les lut à Rome en plein sénat, et ils y furent si applaudis, qu'on les fit mettre dans la bibliothèque publique. La meilleure édition des *Œuvres* de Philon est celle de Londres, en grec et en latin, en 1742, 2 vol. in-fol., traduite en français par Bellier, 2 vol. in-8°, 1512. On y aperçoit un certain penchant à l'idolâtrie, qui fait soupçonner qu'ils ont été altérés, et qu'une main étrangère y a ajouté beaucoup de traits indignes de cet illustre écrivain. Philon écrit avec chaleur; il est fécond en belles pensées et en sentences judicieuses, et l'on sent qu'il était familiarisé avec les bons auteurs grecs et romains. On a dit de lui : *Vel Plato philonizat, vel Philo platonizat*. Son *Traité de l'athéisme et de la superstition* a été traduit en français, et imprimé à Amsterdam en 1740, in-8°. Philon convient que toute l'ancienne loi n'était que figurative (conformément à ce que saint Paul enseigne d'une manière si touchante et si bien développée dans son *Épître aux Hébreux*). Cette assertion est d'autant plus remarquable, que, n'étant pas chrétien, il ne pouvait saisir l'application des figures. Flave Josèphe était dans la même persuasion.

PHILON de BYBLOS, ainsi nommé du lieu de sa naissance, grammairien du 4^e siècle de l'ère chrétienne, s'acquitt beaucoup de célébrité par ses ouvrages. Le plus connu est sa traduction en grec de l'*Histoire phénicienne* de Sauchoniaton. Il nous reste de ce dernier ouvrage des fragmens, sur lesquels Fourmont et d'autres savans ont fait des Commentaires curieux.

PHILOPATOR. Voyez PTOLÉMÉE.

PHILOPOEMEN, général des Achéens, né à Mégalo polis, fit ses premières armes lorsque cette ville fut surprise par Cléomènes, roi de Sparte. Il suivit à la guerre Antigone le Tuteur, et gagna, l'an 208 avant J.-C., la fameuse bataille de Messène, contre les Etoliens, alliés des Romains. Sa bravoure l'ayant élevé au grade de capitaine général, il tua, dans un combat près de Mantinée, Machanidas, tyran de Lacédémone. Nabis, successeur de Machanidas, défit sur mer Philopœmen; mais celui-ci eut sa revanche sur terre. Il prit Sparte, en fit raser les murailles, abolit les lois de Lycurgue, et soumit les Lacédémoniens aux Achéens, l'an 194 avant J.-C. Quatre ans après, les Messéniens, sujets des Achéens, reprirent les armes. A la première nouvelle de cette rébellion, Philopœmen conduisit ses troupes contre eux, leur livre plusieurs combats, fait des actions extraordinaires de courage; mais, étant tombé de cheval, il est pris par les Messéniens. On le conduisit à Messène, où il fut jeté en prison. Dinocrate, général des Messéniens, et son ennemi particulier, appréhendant qu'il ne fût obligé de le rendre, le fit emprisonner. Philopœmen, que l'on nomme le dernier des Grecs, avait pris Epaminondas pour modèle. Il imita son désintéressement, sa simplicité dans l'extérieur, sa prudence à délibérer et à résoudre, son activité et son audace à exécuter. Mais, né avec un caractère violent, il transporta dans la société l'austérité de la vie militaire. La *Vie* de Philopœmen se trouve dans les *Vies* de Plutarque.

PHILOPONOS (JEAN). Voyez JEAN PHILOPONOS.

PHILOSTORGE, historien ecclésiastique, né en Cappadoce vers l'an 364, était arien. On a de lui un *Abrégé de l'Histoire ecclésiastique*, dans lequel il déchire les orthodoxes, surtout saint Athanase. Il y a des choses intéressantes pour les amateurs de l'antiquité ecclésiastique.

tique ; mais il écrit d'un style trop ampoulé. La meilleure édition de cet auteur est celle de Henri de Valois, en grec et en latin, in-fol., 1673, avec *Eusèbe*. On estime aussi celle de Godefroi, 1642, in-4°, à cause des savantes *Dissertations* dont elle est ornée. Philostorge florissait vers l'an 388. On lui attribue encore un livre contre Porphyre.

PHILOSTRATE, sophiste fameux, était né à Lemnos ou à Athènes, où il enseigna la rhétorique. De là il vint à Rome, et fut admis au nombre des gens de lettres qui fréquentaient la cour de l'impératrice Julie, femme de Séptime-Sévère. Cette princesse ayant rassemblé des Mémoires, ou, si l'on veut, des contes sur la *Vie* d'Apollonius de Thyane, les confia à Philostrate, qui les mit en ordre. Cette *Histoire*, traduite en français par Vignère, in-4°, a passé à la postérité. C'est un roman, ou plutôt un ramas de mensonges grossiers contre le christianisme et l'Evangile ; le bon sens est blessé à chaque page. L'auteur y entasse les prodiges les plus absurdes ; et ce qui étonne, c'est qu'un homme qui devait avoir quelque jugement ait pu écrire sérieusement tant d'inepties. « Qui pourrait compter, » dit un sage historien, sur la vérité des » faits dans la *Vie* d'Apollonius ? Elle fut » écrite en premier lieu par un certain » Damis de Ninive, qu'il s'attacha dans » ses voyages d'Orient, et l'un de ses disciples, que Lucien traduit comme des » aventuriers, indignes de croyance et de » la moindre considération. Encore n'avons-nous plus de cette *Vie* que ce » qu'en recueillit, environ cent ans après, sur des lambeaux altérés et des bruits » vagues, le sophiste Philostrate, qui ne » le faisait que pour flatter dans ses travers de femme savante l'impératrice » Julie, épouse de Sévère, ardent persécuteur, et de son côté, ennemie déclarée du christianisme. » Photius, après avoir loué le style de Philostrate, ajoute que son ouvrage est plein de fictions et d'extravagances, et que c'est un travail entièrement inutile et méprisable. Lactance le compare à l'*Ane d'Or* d'Apulée, et le parallèle paraît juste. Louis Vivès, qui est un des premiers critiques, dit que Philostrate a corrigé les mensonges d'Homère par d'autres mensonges encore plus grands. Joseph Scaliger dit que Philostrate n'a observé ni le vrai ni la vraisemblance, qu'il passe les bornes de la crédulité, dans la narration des prodiges

d'Apollonius, qui fut un franc imposteur et semblable aux vendeurs d'orviétan. Vossius et Casaubon ne traitent pas Philostrate plus favorablement, et Juste Lipse remarque qu'il fait plusieurs fautes dans l'histoire romaine. On a encore de Philostrate les *Vies des Sophistes* en deux livres et quatre livres de *Tableaux*. Ils offrent la description de soixante-seize *Tableaux* qui décoraient le portique de Naples. C'est un recueil de récits descriptifs, dans lesquels on sent le rhéteur, ou l'homme plus fécond en paroles qu'en pensées, mais qui sont écrits d'ailleurs avec la pureté et l'élégance d'un homme qui avait professé l'éloquence à Athènes. Il fut traduit en français et imprimé à Paris en 1614, 1629 et 1637, in-fol. On a donné à Leipsick une bonne édition de cet auteur en grec et en latin, in-fol., en 1709, avec des notes par Godefroi Oléarius. Voyez BLOUNT (CHARLES) d'Upper Hallowey. — Un autre PHILOSTRATE, neveu du précédent, a écrit les seconds *Tableaux*. Il vivait du temps de Macrin et d'Héliogabale.

PHILOTHÉE, moine du mont Athos, dans le 14^e siècle, se distingua par sa régularité et par ses connaissances dans les matières ecclésiastiques. Nous avons de lui plusieurs *Traités*, les uns dogmatiques, les autres ascétiques, avec des *Sermons*. On trouve quelques-uns de ses ouvrages dans la Bibliothèque des Pères, et dans l'*Auctuarium* de Fronton du Duc.

PHILOXÈNE, de l'île de Cythère, poète grec dithyrambique. Denys, tyran de Sicile, répandit quelque temps sur lui ses bienfaits ; mais ce poète ayant séduit une joueuse de flûte, fut arrêté et condamné au cachot. C'est là qu'il fit un poème allégorique, intitulé *Cyclops*, dans lequel il représentait, sous ce nom, Denys le Tyran ; la joueuse de flûte, sous celui de la nymphe Galatée, et lui-même, sous le nom d'Ulysse. Denys, qui avait la manie des vers, quoiqu'il n'en composât que de médiocres, fit sortir Philoxène, pour lui lire une pièce de sa façon. Philoxène sentit bien que le tyran voulait captiver son suffrage, et que ce n'était qu'en applaudissant qu'il pouvait obtenir sa liberté ; mais il ne voulut pas l'acheter à ce prix. (Voyez DENYS.) Une autre fois cependant il lui répondit d'une manière équivoque. Denys, lui ayant lu une pièce sur un sujet lugubre, lui demanda son avis : *Elle est si triste*, lui répondit Philoxène, *qu'elle fait pitié*. Philoxène mou-

rut à Ephèse, l'an 580 avant J.-C. Il était un des grands mangeurs de son siècle; il inventa une espèce de pâtisserie qu'on appela *philoxemienne*; sa gourmandise était originale et sans pudeur; il demandait aux dieux un gosier de trois coudées pour avoir le plaisir d'avaler plus longtemps. Il préférait la société des cuisiniers à celle des savans.

PHINEES, fils d'Eléazar, et petit-fils d'Aaron, fut le 3^e grand-prêtre des Juifs. Il est célèbre dans l'Ecriture par son zèle pour la gloire de Dieu. Vers l'an 1455 avant J.-C., les Madianites ayant envoyé leurs filles dans le camp d'Israël, pour faire tomber les Hébreux dans la fornication et dans l'idolâtrie; et Zambri, un d'entre eux, étant entré publiquement dans la tente d'une Madianite nommée *Cozbi*, Phinéas le suivit la lance à la main, perça les deux coupables et les tua d'un seul coup. Alors la maladie dont le Seigneur avait déjà commencé à frapper les Israélites cessa. Dieu, pour récompenser le zèle de Phinéas, lui promit d'établir la grande sacrificature dans sa famille. Cette promesse fut exactement accomplie. Le sacerdoce demeura à sa race pendant environ 535 ans, jusqu'à Héli, par lequel il passa à celle d'Ithamar. Mais cette interruption ne dura pas. Le pontificat rentra bientôt dans la maison de Phinéas par Sadoc, à qui Salomon le rendit. Les descendans de ce pontife en jouirent jusqu'à la ruine du temple, l'espace de 1084 ans.

PHINEES. Voyez OPHNI.

PHILEGON, surnommé *Trallien*, parce qu'il était de Tralles, ville de Lydie, fut l'un des affranchis d'Adrien, et vécut jusqu'au temps d'Antonin le Pieux. Il nous reste de lui : | un traité assez court sur ceux qui ont long-temps vécu; | un autre *Des choses merveilleuses*, en 153 chapitres, la plupart très courts; | un fragment de son *Histoire des Olympiades*, qui était divisée en 16 livres. C'est dans le 13^e et le 14^e qu'il a parlé des ténèbres arrivées à la mort de Notre-Seigneur, laquelle répond à la 4^e année de la 202^e olympiade. (Voy. l'*Art de vérifier les dates*, préf., pag. 1 et 2, édit de 1770. Thallus, dans ses *Histoires syriaques*, est d'accord sur ce point avec Philegon. Aussi les premiers chrétiens qui ont parlé aux Romains de ces ténèbres comme d'un prodige marqué, ont-ils fait voir non seulement par leurs auteurs, mais encore par les registres publics, que ni au temps de la première

lune où Jésus-Christ était mort, ni dans toute l'année où cette éclipse est observée, il ne pouvait en être arrivé aucune qui ne fût surnaturelle. Enfin les païens mêmes, et les annalistes de Rome, ont parlé de cette éclipse comme d'un événement étonnant dans les fastes du monde: *Eum mundi casum*, dit Tertullien, *relatum in archivis vestris habetis*. La meilleure édition de ces débris de Philegon est celle que Meursius donna à Leyde, in-4^e, en 1612, en grec et en latin, avec de savantes remarques.

PHILUGIUS. Voyez PFLUG.

PHIOCAS, empereur ou plutôt tyran d'Orient, naquit dans le 6^e siècle à Calcédoine d'une famille qui n'avait rien d'illustre. La protection de Priscus, un des généraux de Maurice, lui fit obtenir le grade de centurion : les soldats le députèrent à Maurice pour lui demander la permission de passer l'hiver dans leurs familles. Sur le refus de l'empereur ils se révoltèrent et déferèrent le commandement à Phocas qui, en 682, fit son entrée publique, revêtu de la pourpre dans Constantinople. Maurice s'enfuit dans un frêle esquif, mais le tyran le fit arrêter et égorger; la femme et les enfans de Maurice subirent le même sort quelque temps après. L'usurpateur sacrifia ses intérêts à ses ombrages. Il envoya des espions dans toutes les grandes villes de l'empire, pour savoir ce qu'on disait de lui : et comme on n'en pouvait dire du bien, on voyait arriver tous les jours à Constantinople des hommes chargés de chaînes, que le tyran immolait à sa cruauté. Cependant Chosroès se préparait à venger la mort de Maurice son bienfaiteur. L'empire était ravagé de tous les côtés; mais de tous les ennemis de Phocas, les Perses étaient ceux qui l'inquiétaient le plus. Il gagna Narsès, un de leurs généraux, qui, séduit par ses promesses, eut l'imprudence de se rendre à Constantinople. Dès qu'il y fut arrivé, le barbare le fit brûler vif. Le peuple ne pouvait plus supporter un joug aussi tyrannique. Héraclius, gouverneur d'Afrique, conspira contre ce monstre. Il lui ôta le trône, et lui fit couper la main droite et la tête en 610. Son corps fut ensuite traîné par les rues, et brûlé dans le marché aux bœufs. Un moment avant que de le conduire au supplice, Héraclius lui dit : « Malheureux, n'avais-tu usurpé l'empire que pour faire tant de maux aux peuples. » Cet impudent lui répondit : *Gouverne-les*

pieux. Ainsi périt ce scélérat couronné, homme sans religion, sans humanité, sans pudeur et sans remords. Il était d'une dissolution que rien ne pouvait arrêter, et qui entraîna souvent la perte de ceux dont il enlevait les femmes. Sa figure répondait à ses mœurs, et tout en lui était horrible. Le seul trait qui honore son jugement et qui prouve de l'équité, est la défense faite à Cyriaque, patriarche de Jérusalem, de prendre le titre d'*évêque accménique* ou *universel*, titre, disait-il, qui ne convenait qu'à l'évêque de Rome. Cependant saint Grégoire le Grand jugeait qu'il était équivoque, quoiqu'il eût été donné à saint Léon par le concile de Calcédoine, et pouvait faire un sens faux, comme si le pape était l'évêque propre et ordinaire de tous les diocèses. Il préférerait qu'on dît *évêque de l'Eglise universelle*. Un écrivain leste et peu instruit, dans une dissertation imprimée à Strasbourg, en 1785, a nié la réalité de ce décret de Phocas; mais l'unanimité des anciens et des modernes, des catholiques et des protestans, est un argument qu'aucune subtilité ne peut infirmer.

PHOCAS-NICEPHORE. Voyez NICÉPHORE.

PHOCAS (JEAN), moine du 12^e siècle, natif de l'île de Crète, selon les uns, ou de la Calabre, selon les autres, servit d'abord dans les armées de l'empereur Emmanuel Comnène. Dégoûté de la milice du siècle, il s'enrôla dans celle de Jésus-Christ, visita les saints lieux, et fit bâtir une petite église sur le Mont-Carmel, où il demeura avec d'autres religieux. On a de lui, dans le *Symmichta* d'Allatius, 1653, in-8°, une *Description de la Terre-Sainte, de la Syrie, de la Phénicie*, et des autres pays qu'il avait parcourus. Il raconte en homme pieux, mais simple et crédule.

PHOCION, disciple de Platon et de Xénocrate, brilla dans ces deux écoles. Né vers l'an 400 avant Jésus-Christ, avec une éloquence douce, vive et concise, il faisait entendre beaucoup de choses en peu de mots. Un jour, comme il paraissait rêveur dans une assemblée où il se préparait à parler, on lui en demanda la cause : « Je songe, répondit-il, si je ne pourrais rien retrancher de ce que j'ai à dire. » Démosthènes le voyant arriver un jour dans l'assemblée du peuple, s'écria : *Voilà la hache de mes discours*. En effet, il s'opposa souvent à cet orateur, et presque toujours avec succès. Lorsque

Démosthènes voulut faire prendre les armes contre Philippe, Phocion lui répondit : « Vous voyez bien si nous pouvons faire la guerre, mais vous ne voyez pas si nous pouvons remporter la victoire. » En effet, on ne remarquait plus parmi les Athéniens ce zèle ardent pour le bien public, ce courage indomptable qui affrontait tous les périls de la guerre. Phocion réunit la science politique et la valeur guerrière. Pendant qu'il fut en place, il eut toujours en vue la paix, et ne cessa de se préparer à la guerre. Il fut chargé du gouvernement 45 fois, et dans les différentes expéditions qu'il fit à la tête des armées, il vécut avec la modestie d'un simple particulier. Quand il allait à la campagne, ou qu'il était à la tête des troupes, il marchait toujours nu-pieds, et sans manteau, à moins qu'il ne fit un froid excessif; de sorte qu'alors le soldat disait : *Voilà Phocion habillé, c'est signe d'un grand hiver*. Philippe et Alexandre tentèrent de corrompre sa fidélité. Après la prise du port de Pirée, les Athéniens l'accusèrent de trahison et le déposèrent du généralat. Phocion se réfugia vers Polysperchon, qui le renvoya pour être jugé par le peuple. Il fut condamné, d'une commune voix, à perdre la vie. Quand on eut apprêté la ciguë, Nicole, un de ses amis, le pria de lui permettre d'en goûter le premier : « Votre demande, ô mon cher Nicole, lui répondit Phocion, m'est fort désagréable » et me cause une peine extrême; mais comme je ne vous ai jamais rien refusé, je vous accorde encore ceci. » Discours puéril et absurde, qui ne donne pas une grande idée de son caractère. On défendit de lui rendre les derniers devoirs. Mais les Athéniens, peuple léger et volage, revenus bientôt de ces emportemens, lui élevèrent une statue, et firent périr par le dernier supplice son accusateur. On place la mort de Phocion l'an 348 avant J.-C. Il avait plus de 80 ans, et à cet âge il soutenait toutes les fatigues de la guerre comme un jeune officier. L'abbé de Mably a publié, en 1763, in-12, un ouvrage sous le titre d'*Entretiens de Phocion sur le rapport de la morale avec la politique*. Comme cet ouvrage n'est pas de Phocion, on y a fait dire à ce philosophe tout ce que l'on a voulu. Nul général n'avait commandé un plus grand nombre d'expéditions. Cornélius Népos et Plutarque ont été ses biographes. Le dernier plus exact et plus judicieux le compare à Caton d'Utique.

PHOCYLIDES, poète grec et philosophe de Milet, dans l'Ionie, vivait 540 ans avant Jésus-Christ. Nous avons sous son nom une pièce de poésie qui n'est pas de lui, mais d'un auteur qui vivait sous Adrien ou sous Trajan, temps auquel on a forgé les vers sibyllins, dont quelques-uns se trouvent dans *Phocylides*. On trouve le petit poème qui lui est attribué dans plusieurs recueils, entre autres avec *Theognide*, à Heidelberg, 1597, in-8°. Il a été traduit trois fois en français | par Duché sous le titre de *préceptes de Phocylide*, Paris, 1698, in-12; par Lévêque, Paris, 1782, in-18; | par Coupé, sous le titre de *Sentences*, etc., *poème moral de Phocylide*, 1798, in-18.

PHOEBE, diaconesse de l'église de Corinthe, qui était établie au port de Cenchré, fut chère aux premiers fidèles par sa vigilante et active charité. Saint Paul lui donne le nom de *sœur* dans l'Épître aux Romains, et fait l'éloge des grands services qu'elle avait rendus aux ministres de l'Évangile : *Commendo autem vobis Phaben, sororem nostram, quæ est in ministerio Ecclesiæ, quæ est in Cenchris; ut eam suscipiatis in Domino digne sanctis, et assistatis ei in quocumque negotio vestri indigerit; etenim ipsa quoque astitit multis et mihi ipsi*. Le martyrologe romain en fait mention au 3^e jour de septembre.

PHORBÆUS. Voyez VERWEY.

PHOTIN, hérésiarque du 4^e siècle, avait été diacre et disciple de Marcel d'Ancyre, et fut élevé sur le siège de Sirmich avec applaudissement. Il avait beaucoup d'esprit, de savoir et d'éloquence, et menait une vie en apparence irréprochable; mais il donna dans des erreurs monstrueuses, renouela l'hérésie de Sabellius, et soutint que J.-C. était un pur homme. Il fut déposé dans un concile de Sirmich en 351, puis exilé par l'empereur Constance. Julien ayant résolu d'aneantir le christianisme, en lui associant toutes les erreurs, rappela Photin, et lui écrivit une lettre pleine d'éloges; mais il fut exilé de nouveau sous l'empire de Valentinien, et mourut en Galatie, l'an 376. Il avait composé un grand nombre d'ouvrages qui ne sont point parvenus jusqu'à nous. Les principaux étaient un *Traité* contre les gentils et les livres adressés à l'empereur Valentinien. Il écrivait bien en grec et en latin. Ses sectateurs furent nommés *Photiniens*. C'est pour mieux repousser cette erreur que dans le concile

de Constantinople on ajouta aux paroles *Et ex Patre natum*, du symbole de Nicée, *Ante omnia sæcula*.

PHOTIUS, patriarche de Constantinople, né dans le 9^e siècle, sortait d'une des plus illustres et des plus riches maisons de cette ville. Il était petit-neveu du patriarche Taraise et frère du patrice Sergius, qui avait épousé une des sœurs de l'empereur. Ses parens cultivèrent avec soin les heureuses dispositions dont la nature l'avait favorisé. Bardas, le restaurateur des lettres, fut le directeur de ses études, et les progrès du jeune disciple étonnèrent ses maîtres. Il devint à la fois grammairien, poète, orateur, critique, philologue, mathématicien, philosophe, médecin, astronome. Ses talens contribuèrent autant que sa naissance à l'élever aux plus hautes dignités. Il fut grand écuyer, capitaine des gardes, ambassadeur en Perse, et premier secrétaire d'état. Ce fut après avoir passé par toutes ces charges qu'il embrassa l'état ecclésiastique. Alors ses études changèrent d'objet. Il se consacra à la théologie, et ce ne fut point sans quelque succès. Mais s'il fut aussi savant qu'on le dit, il fut encore plus vain et plus orgueilleux. Parvenu par ses intrigues à faire déposer d'une manière illégitime et odieuse Ignace, patriarche de Constantinople, il s'empara de sa place en 857. Par cette manœuvre, la ville impériale paraissait avoir deux patriarches; mais le pasteur intrus mit bientôt en œuvre l'artifice et la violence pour perdre le pasteur légitime. Maître de l'esprit de l'empereur Michel, il ne craignait point les contradicteurs; il ne leur répondait qu'en les faisant frapper de verges, jusqu'à ce qu'ils eussent souscrit à la condamnation de leur patriarche. Tel est l'esprit de l'hérésie et du schisme : d'abord souple et intrigant, il finit par la violence et la tyrannie. Les cruautés qu'il exerçait contre ses adversaires lui firent craindre une révolte. Il crut en prévenir les effets en écrivant au pape Nicolas I^{er} une lettre artificieuse, dans laquelle il prodiguait les mensonges et les flatteries. « Il gémissait, disait-il, de ce qu'on avait mis sur ses épaules le fardeau de l'épiscopat, et de ce que le patriarche Ignace s'en était déchargé. » Il pria ensuite le pape d'envoyer ses légats à Constantinople, pour détruire le reste des iconoclastes, ou plutôt pour confirmer la déposition d'Ignace. Les légats étant arrivés furent maltraités; la crainte et le res-

pect humain subjuguèrent leur courage, et firent naître l'oubli du devoir; ils assistèrent avec une lâche connivence au conciliabule de Constantinople en 861, où Photius triompha. Nicolas, irrité d'avoir été joué, rétablit le patriarche légitime dans tous ses droits, et prononça anathème contre l'antipatriarche. Photius, ayant fait de vains efforts pour gagner le pape, résolut enfin de s'en venger. Il assembla un synode à Constantinople en 866, et y prononça une sentence de déposition et d'excommunication contre le souverain pontife. C'est la première origine du schisme des Grecs. Le triomphe de ce prélat ambitieux ne fut pas de longue durée. Basile le Macédonien, ayant succédé à Michel, chassa Photius du siège patriarcal et y fit asseoir Ignace. Rome profita de cette conjoncture favorable pour faire assembler à Constantinople le 8^e concile œcuménique, convoqué en 869 : Photius y fut anathématisé, et avec lui tous ceux qui ne voulurent pas abandonner sa cause. Les évêques, selon Nicétas David, historien contemporain, auteur de la *Vie de saint Ignace*, souscrivirent au décret avec le sang de J.-C. qu'on venait de consacrer; mais les actes du concile n'en disent rien. Photius disgracié se servit de toute la finesse de son esprit pour se faire rétablir. L'empereur Basile, né dans l'obscurité, voulait faire croire qu'il était d'un sang illustre : Photius le prit par ce faible. Il composa une histoire chimérique, dans laquelle il le faisait descendre en droite ligne du célèbre Tiridate, roi d'Arménie. Ce prince, séduit par cette basse flatterie, lui accorda ses bonnes grâces, et le rétablit l'an 877, d'autant plus volontiers que le patriarche Ignace venait de mourir. Le pape Jean VIII se laissa surprendre par les instances de l'empereur Basile et par les artifices de Photius : il le reçut à sa communion, et envoya ses légats à un autre concile de Constantinople, dans lequel Photius se fit reconnaître pour patriarche légitime par ses fourberies, et en falsifiant les lettres du pape; mais Jean, ayant appris ce mystère d'iniquité, déclara nul ce synode et excommunia le faussaire. (Voyez JEAN VIII.) Les papes Martin, Adrien et Etienne se déclarèrent successivement contre lui, et la paix fut rompue. Photius éclata contre l'Eglise romaine, la traita d'hérétique au sujet de l'article du symbole *Filioque procedit*, et de quelques autres articles, aux-

quels Michel Cérularius ajouta ensuite le pain azyme. L'empereur Léon le Philosophe, frappé des plaintes que les pontifes de Rome avaient formées contre Photius, les fit examiner. On les trouva fondées, et il fut enlevé de nouveau, l'an 886, du siège patriarcal, pour être enfermé le reste de ses jours dans un monastère d'Arménie, où il mourut l'an 891. Fleury trace en deux mots le portrait de ce fameux schismatique : « C'était, dit-il, le » plus grand esprit et le plus savant » homme de son siècle; mais c'était un » parfait hypocrite, agissant en scélérat » et parlant en saint. » C'est à lui, et à Michel Cérularius, qui a consommé le schisme, qu'il faut attribuer l'état déplorable où est tombée l'Eglise grecque. L'ignorance prodigieuse, la stupide superstition où sont réduits les peuples et les ministres de cette église isolée, entraînent nécessairement les grands abus et les désordres énormes qu'on lui reproche en matière de religion. Depuis cette époque, elle n'a pas eu de docteur célèbre, ni de concile qui ait mérité quelque attention. Les derniers Grecs savans, tels que Besarion, Allatius, Arcudius, etc., ont été attachés à l'Eglise romaine. « Si on fait » le parallèle du clergé grec avec le clergé » latin, dit Montesquieu; si l'on compare » la conduite des papes avec celle des patriarches de Constantinople, l'on verra » des gens aussi sages que les autres étaient » peu sensés. » Un autre contraste sont les triomphes de l'Eglise romaine et ses conquêtes dans les deux mondes, tandis que l'Eglise grecque est toujours restée dans les limites de sa servitude, dépouillée du principe de fécondité que J.-C. a laissé à ses apôtres. Nous avons de Photius un grand nombre d'ouvrages. Les principaux sont : *Myriobiblon* ou sa *Bibliothèque*. C'est un des plus précieux monumens de littérature qui nous soit resté de l'antiquité. On y trouve des extraits de 280 auteurs dont la plupart ont été perdus. Il fit cet ouvrage à l'imitation du grammairien Télèphe, qui, pour faire connaître les bons livres, composa l'*Art des bibliothèques*, sous l'empereur Antonin le Pieux. On ne peut que louer Photius en qualité de bibliothécaire. Ses analyses sont faites avec art, et ses jugemens sur le style et le fond des ouvrages sont presque toujours dictés par le goût; mais on y voit aisément que Photius n'était pas aussi versé dans la théologie que dans la critique et les belles-lettres. Ce livre

utile, qu'on peut regarder comme le père de nos journaux littéraires, ne se soutient pas sur la fin; on n'y trouve plus cette précision et cette justesse qui caractérisent le commencement. Fabricius prétend que cette différence vient de ce que cet ouvrage a été recueilli par plusieurs mains, et que ceux qui ont voulu remplir les lacunes l'ont gâté. En effet, le style en est si différent dans plusieurs endroits, que l'on serait porté à adopter cette conjecture. On en a donné une bonne édition à Rouen en 1635, in-fol., avec la version d'André Schot et les notes d'Hoescheliuss. | *Nomocanon* : c'est un recueil qui comprend, sous 14 titres, tous les canons reconnus dans l'Eglise, depuis ceux des apôtres jusqu'au 7^e concile œcuménique, et les lois des empereurs sur les matières ecclésiastiques. On sent combien une pareille collection est utile. On la trouve dans la *Bibliothèque du droit* de Justel, et on l'a imprimée séparément à Oxford, 1672, in-fol. | Un recueil de 248 *Lettres*, Londres, 1651, in-folio, publié par Richard de Montaigu, avec une traduction latine : on y remarque, comme dans tous ses autres ouvrages, beaucoup d'esprit, une grande érudition; mais en général son style sent la déclamation, il est diffus, recherché, chargé de figures étrangères. | Plusieurs *Traité théologiques* dans le premier tome du *Supplément* de Canisius, et dans le dernier du *Supplément* du père Combefis à la *Bibliothèque des Pères*; | plusieurs ouvrages manuscrits que l'on garde au Vatican, que quelque savant devoit se donner la peine de mettre au jour. On a l'*Histoire de Photius, patriarche schismatique, suivie d'observations sur le fanatisme*, par le père Chrysostôme Faucher, Paris, 1762, in-8°, avec l'épigraphie : *Toute religion réduite au pur spirituel est bientôt reléguée dans l'empire de la lune. Voyez COUSTANT*. Le père Ch. Faucher a publié la *vie de Photius*, Paris, 1772, in-12.

PHRAATES I^{er}, ou **PHRAHATES**, roi des Parthes, succéda à Arsaces III, autrement Priapatius, et mourut l'an 141 avant J.-C., sans avoir fait rien de remarquable ni dans la paix, ni dans la guerre.

PHRAATES II régna après Mithridate son père, l'an 139 avant J.-C. Il fit la guerre contre Antiochus Sidètes, roi de Syrie, qui périt dans un combat; mais il fut ensuite défait lui-même, et tué dans une bataille contre les Scythes, l'an 127 avant J.-C.

PHRAATES III, surnommé le Dieu, succéda à son père Sintrice ou Sanatrocès, l'an 69 avant J.-C. Il se joignit aux Romains contre Tigrane, et fut tué par ses fils Orodes et Mithridate, l'an 58 avant J.-C.

PHRAATES IV, fut nommé roi par Orodes son père, qui eut bientôt sujet des'en repentir (57 avant J.-C.). Ce fils dénaturé fit mourir tous ses frères et Orodes lui-même. Il n'épargna pas même son propre fils, de crainte qu'on ne le mit sur le trône en sa place. Il fit ensuite la guerre avec succès contre Marc-Antoine, qui fut obligé de se retirer avec perte. Phraates fut chassé de son trône peu de temps après par Tiridate; mais il y remonta avec le secours des Scythes, l'an 25 avant l'ère chrétienne. Il ne pensa plus alors qu'à jouir de la paix et des plaisirs, et mourut 2 ans avant la venue de J.-C., regardé comme un prince cruel et injuste.

PHRANZA ou **PHRANTZÈS** (Géorgiens), maître de la garde-robe des empereurs de Constantinople, et l'un des écrivains de l'histoire byzantine, naquit en 1401 à Constantinople et mourut vers 1477. Il eut la douleur de voir prendre cette ville par les Turcs, en 1453. Témoin jusqu'en 1461, des malheurs arrivés à sa patrie, il les a transmis à la postérité. Son *Histoire*, imprimée avec *Gennesium* et *J. Malala*, Venise, 1733, in-folio, est curieuse.

PHRAORTES, roi des Mèdes, succéda à Déjocès, l'an 657 avant J.-C. Il régna 22 ans, et fut tué en assiégeant Ninive. Cyaxare son fils lui succéda. On croit que Phraortes est l'Arphaxad dont il est parlé dans le livre de Judith.

PHRYGION (PAUL-CONSTANTIN), de Schelestadt, embrassa les erreurs de Zwingle et d'Æcolampade, et fut le premier ministre de l'église de Saint-Pierre à Bâle, en 1520. Ulric, duc de Wirtemberg, qui s'était réfugié dans cette ville, goûta son esprit; et dès qu'il fut rétabli dans ses états, en 1534, il y appela ce novateur. Il le fit ministre à Tubingen, où Phrygion mourut en 1545. On a de lui : | une *Chronologie*; | des *Commentaires* sur l'Exode, sur le Lévitique, sur Michée, et sur les deux épîtres à Timothée.

PHRYNÉ, fameuse courtisane de l'ancienne Grèce, vers l'an 398 avant J.-C., fut la maîtresse du célèbre Praxitèle. Cet artiste lui ayant avoué que le *Cupidon*

était son chef-d'œuvre, elle le lui enleva pour en faire présent à Thespies, sa patrie. La statue de Phryné, faite par Praxitèle, fut placée à Delphes, entre celle d'Archidamus, roi de Sparte, et de Philippe, roi de Macédoine. De toutes les prostituées de son temps, Phryné fut la plus recherchée. Son infâme métier lui produisit tant, qu'elle offrit de faire rebâtir Thèbes, pourvu qu'on y mît cette inscription : « Alexandre détruisit Thèbes, » et la courtisane Phryné l'a rétablie. » *Alexander diruit, sed meretrix Phryne refecit.* — Il y eut une autre PHRYNÉ, surnommée la *Cribleuse*, parce qu'elle dépouillait ses amans. Quintilien parle d'une troisième PHRYNÉ, qui accusée d'impiété, obtint son pardon en découvrant son sein à ses juges : moyen digne de ces temps ténébreux et corrompus.

PHRYNICUS, orateur grec, natif de Bithynie, florissait sous Commode. Nous avons de lui : | un *Traité des dictionnaires attiques*, imprimé plusieurs fois en grec et en latin. Il le fut pour la première à Rome en 1517, et l'a été depuis plus exactement à Augsbourg, 1601, in-4° ; et à Utrecht, 1739, in-4° ; | *Apparat sophistique*. C'est une collection de phrases et de mots. — Il y a eu deux autres auteurs grecs de ce nom : l'un, poète tragique vers l'an 512 avant J.-C., était disciple de Thespis, inventeur de la tragédie. Il introduisit le premier des femmes sur le théâtre. L'autre, poète comique, florissait vers l'an 436 avant J.-C.

PHRYNIS, musicien de Mytilène, né vers l'an 480 avant J.-C., remporta, le premier, le prix de la cithare aux jeux des panathénées, célébrés à Athènes l'an 438 avant J.-C. Il ajouta deux nouvelles cordes à cet instrument ; au lieu de sept, il en mit neuf, et lui ôta, par un changement moins heureux, la simplicité noble qui le caractérisait, pour lui donner un ton efféminé. Ce musicien s'étant présenté avec sa cithare dans les jeux publics de Lacédémone, l'éphore Eprepès coupa les deux cordes qu'il y avait ajoutées : conduite qui ne paraîtra ni ridicule, ni trop austère, si on considère que c'est par les plus légères innovations que commence la dégradation du caractère national, et que d'un raffinement de musique on arrive insensiblement à la frivolité, au luxe, à la mollesse et à la corruption. Voyez TIMOTHÉE de Milet.

PHUL, roi d'Assyrie, s'avança sur les terres du royaume d'Israël, vers l'an 763

avant J.-C., et fit reconnaître pour roi d'Israël, Manahem, qui, pour ce service, lui donna 1,000 talens d'argent. IV *Reg.* 15.

PIA (PHILIPPE-NICOLAS), habile pharmacien, naquit le 13 septembre 1721 à Paris, où il étudia la chimie, science dans laquelle il s'acquit de la réputation. Nommé pharmacien en chef de l'hôpital de Strasbourg, il revint en 1770 dans la capitale, dont il fut nommé échevin. Pia s'occupa alors d'établissements utiles, et on dut à ses soins la formation et le dépôt des boîtes fumigatoires très utiles pour rappeler les noyés à la vie quand ils ne sont qu'asphyxiés par défaut de respiration. Pia perfectionna en outre les instrumens destinés à faire parvenir l'air dans les poumons, et à introduire de la fumée dans les intestins. La révolution, dont il ne partageait pas les principes, lui enleva presque toutes ses ressources. Il est mort à Paris le (4 mai 1799) 15 floréal an 7, âgé de 78 ans, après avoir, assure-t-on, perdu la raison. Son établissement de boîtes fumigatoires fut presque entièrement détruit ; ce qui accéléra sa ruine. Il a laissé : | *Description de la boîte-entrepôt pour le secours des noyés*, 1776, in-8° ; | *Détails des succès de l'établissement que la ville de Paris a fait en faveur des noyés*, 1774-1789, 8 parties in-8°.

PIALES (JEAN-JACQUES), savant canoniste né vers 1720, au Mur-de-Barrès dans le Rouergue, fut reçu avocat au parlement de Paris. Il se lia avec les hommes d'un parti qui avait alors une grande influence, et devint l'intime ami de l'avocat Mey, regardé comme la colonne du jansénisme. Ils donnèrent l'un et l'autre un grand nombre de consultations, et prirent une part très active aux affaires du parti. Piales perdit la vue vers 1765 ; mais cet accident ne lui ôta rien de son zèle pour la cause qu'il soutenait. Il est mort le 4 août 1789. Ses ouvrages, que les changemens survenus dans les matières ecclésiastiques rendent inutiles, sont au nombre de six : | *Traité des collations des bénéfices*, 8 vol. in-12 ; | *De la provision de la cour de Rome à titre de prévention*, 2 vol. in-12 ; | *De la dévolution, du dévolu et des vacances de plein droit*, 3 vol. in-12 ; | *De l'expectative des gradués*, 6 vol. in-12 ; | *Des commendes et des réserves*, 3 vol. in-12 ; | *Des réparations et reconstructions des églises*, 4 vol., et 5 dans l'édition donnée par Camus,

M. Picot, dans une note du 4^e tome de ses *Mémoires ecclésiastiques*, attribue à Piales le 1^{er} vol. (le seul qui ait paru) de l'*Histoire de la fête de la Conception*.

PIANEZE. Voyez SIMIANE.

PIAST, célèbre duc de Pologne, qui succéda à Popiel II en 842, après l'inter-règne de plus d'un an. C'était un simple laboureur de la ville de Kruswick en Cujavie, ou du moins possesseur d'une terre qu'il cultivait lui-même. Il fut proclamé malgré lui, et ne céda qu'aux instances des Polonais. Il n'était pas chrétien, quoique adorant le vrai Dieu. Il régna avec justice, et mourut en 861, âgé de 120 ans. Les historiens en racontent des choses extraordinaires, qu'on peut révoquer en doute, mais qui donnent en général l'idée d'un bon prince et d'un honnête homme. Il est la souche de plusieurs ducs de Pologne et de Silésie. Micislas, premier duc de Pologne chrétien, était un de ses petits-fils. Du reste, cette époque de l'histoire de Pologne est couverte de ténèbres que la critique n'a pas encore dissipées. Quelques-uns prétendent que Piasl est le même que Micislas, et reculent le règne de ce nouvel Abdononyme jusqu'à la fin du siècle suivant; mais il est difficile d'accorder cette opinion avec les rapports de la plupart des historiens.

PIAZESKI (PAUL), *Piassecius*, évêque de Przemyśl en Pologne, publia en 1646; une *Histoire* de tout ce qui s'est passé dans la Pologne depuis Etienne Battori jusqu'à l'année 1646, in-fol. Elle est détaillée, voilà son mérite; mais elle est pleine d'inexactitudes. On cite encore de lui un ouvrage moins connu sous ce titre : *Praxis episcopalis*, in-4°.

PIAZZETTA (JEAN-BAPTISTE), peintre célèbre de l'école de Venise, où il avait reçu le jour en 1682, mort dans la même ville en 1754, âgé de 72 ans, s'était formé un goût singulier de dessin. Il estropiait la plupart de ses figures, en voulant les dessiner d'une manière forte et proportionnée. On a cependant beaucoup gravé d'après lui, parce que ses dessins ont, malgré leurs défauts, un caractère de grandeur qui tient du goût de Michel-Ange. Son talent ne l'enrichit pas : il mourut si pauvre qu'un de ses amis fut obligé de le faire enterrer à ses frais.

*PIAZZI (JOSEPH), célèbre astronome, né à Ponte dans la Valteline le 16 juillet 1746, prit de bonne heure l'habit des théatins dans le couvent de Saint-Antoine à

Milan, où il acheva son noviciat; après avoir commencé ses études dans cette dernière ville, il alla les continuer à Turin et à Rome sous les pères Tiraboschi, Beccaria, Leseur et Jacquier. Piazzi professa d'abord la philosophie à Gènes; quelques-unes de ses *Thèses* ayant paru peu orthodoxes, elles lui eussent attiré sans contredit de grands désagréments, si Pinto, grand-maître de l'ordre de Malte, ne l'eût attiré dans la nouvelle université qu'il venait de fonder dans son île, pour y occuper la chaire de mathématiques. Cet établissement ayant été supprimé par Ximénès, successeur de Pinto, il se rendit à Rome, puis à Ravenne où il occupa la chaire de philosophie et de mathématiques au collège des nobles dont il devint directeur. De nouvelles *Thèses* philosophiques écrites par lui excitèrent encore le mécontentement; néanmoins il remplaça le prédicateur ordinaire de son ordre à Crémone, puis fut nommé lecteur de théologie dogmatique à St.-André Della-Valle à Rome, où il eut pour collègue et pour ami le père Chiaramonte, depuis pape sous le nom de Pie VII. Devenu en 1780 professeur de mathématiques à l'académie des études de Palerme, le père Piazzi obtint la permission d'établir un observatoire dans une ancienne tour du palais des rois de Sicile. En 1797 il vint en France pour y faire l'acquisition des instrumens nécessaires à ce nouvel établissement, et fut témoin de la grande opération faite par Cassini, Méchain et Legendre, pour déterminer la différence des deux méridiens de Paris et de Greenwich. Il visita aussi l'Angleterre et il y reçut l'accueil le plus favorable de plusieurs savans, Maskelyne, Herschell, etc. Il fréquenta le célèbre Ramsden auquel il confia la construction de la plupart de ses instrumens et auquel il en fit faire même de son invention, entre autres, un cercle vertical de cinq pieds de diamètre accompagné d'un azimutal et divisé avec la plus grande précision. De retour à Palerme, Piazzi commença ses observations par dresser le catalogue des étoiles : le premier qu'il fit en contenait 6748 : son travail qui excita l'admiration des astronomes, fut couronné par l'institut de France. Il découvrit aussi une neuvième planète qu'il appela *Ceres Ferdinandea*, et qu'on aurait dû, selon Lalande et plusieurs autres astronomes, appeler PIAZZI. Il avait à l'instant supposé que ce pouvait être une co-

mète. Mais Oriani, Bode, Zach, et surtout le savant Claus de Brunswick, par des recherches nouvelles, déterminèrent que cet astre était véritablement une planète. Le roi de Naples ayant fait frapper une médaille d'or en son honneur, Piazzi obtint qu'on employât la valeur de ce présent à l'achat d'un *équatorial*. Il continua ses travaux, et entreprit un nouveau catalogue des étoiles, qu'il acheva en 1814, et qui en contenait 7646. Le père Piazzi entreprit par ordre de son gouvernement la formation d'un *Code métrique* pour établir l'uniformité des poids et des mesures en Sicile. En 1812, il avait été chargé d'une nouvelle distribution territoriale du royaume de Sicile, qui fut adoptée comme il l'avait proposée, et qui subsista encore après la chute du gouvernement qui l'avait commandée. Après avoir dirigé quelque temps l'observatoire fondé par Murat sur les hauteurs de Capo-di-Monte près de Naples, il fut remplacé par son élève Cacciatore, et retourna en Sicile où il termina sa carrière le 22 juillet 1826, à l'âge de quatre-vingts ans. Parmi les ouvrages qu'on lui doit nous remarquons : | un *Discours* relatif à l'histoire de l'astronomie et qui est intitulé : *Discorso recitato nell' aprirsi la prima volta, la cattedra d'astronomia nell' università degli studj*, Palerme, 1790, in-4°; | *Della specola astronomica de' reggj studj di Palermo libri IV*, ibid., 1792, in-fol., fig. : cet ouvrage contient la description détaillée du beau cercle de Ramsden et la détermination exacte de la latitude de l'observatoire de Palerme ; dans un 5^{me} livre que l'auteur y a ajouté en 1794, il a donné les calculs de la comète de 1793, un grand nombre d'observations sur le soleil et les planètes, et des recherches sur les réfractions qu'il a déterminées, pour la première fois d'après la méthode des angles azimutaux ; | *Sall' orologio italiano è l'Europeo*, ibid. 1798, in-8°. Cet ouvrage a été publié à l'occasion d'une horloge placée sur le haut du palais royal de Palerme ; l'auteur prouve les avantages de régler les horloges d'après la méthode des Européens qu'il préfère à celle des italiens. | *Risultati delle osservazioni della nuova stella, scoperta il dì primo gennajo, all' Osservatorio di Palermo*, ibid., 1704, in-12 ; | *Della scoperta del nuova pianeta CERERE FERDINANDEA ottava tra i primarj del nostro sistema solare*, ibid. 1802, in-8° ; ces deux ouvrages contiennent les observa-

tions qu'il fit sur la planète qu'il découvrit en 1801 ; | *Præcipuarum stellarum inerrantium positiones mediæ, ineunte seculo XIX, ex observationibus habitis in speculâ panormitanâ ab anno 1792 ad 1802, 1803*, in-fol. C'est le premier catalogue d'étoiles qu'il rédigea de l'an 1792 à l'an 1802 et qui obtint le prix astronomique fondé par Lalande. | *Præcipuarum stellarum inerrantium positiones mediæ*, etc., 1814 ; c'est son second catalogue fait de 1802 à 1813, et qui renferme un plus grand nombre d'observations et des observations plus exactes : il contient en outre 7646 étoiles au lieu de 6748 qui étaient dans le premier ; et obtint aussi le prix de Lalande. | *Della cometa del 1811, 1812*, in-8° : c'est le résultat de ses recherches sur la comète de 1811 : le père Joseph Piazzi y manifeste son opinion sur la nature de ces corps dont il ne croit pas la formation contemporaine à celle des planètes ; il pense plutôt qu'ils se forment de temps en temps dans l'immensité de l'espace où ils se dissolent ensuite, à peu près comme ces globes et ces météores lumineux qui s'engendrent et disparaissent dans l'atmosphère terrestre : aussi Piazzi a-t-il toujours mis peu d'importance à observer les comètes. On trouve encore de lui plusieurs *Mémoires* importants dans les *Transactions philosophiques* de 1789, dans le *Journal des Savans* de 1788, dans les *Actes de la société italienne*, tome 11, 12 et 13, dans les *Ephémérides de Milan* de 1804, dans le tome 1^{er} des *Actes de l'institut italien*, dans le tome 1^{er} de l'*Académie royale des sciences de Naples*, etc. Il était membre d'un grand nombre d'académies, entre autres de l'académie royale des sciences de Naples, de celle de Turin, de Berlin, de Göttingen, de Saint-Petersbourg, associé étranger de l'institut de France, de la société royale de Londres, correspondant de l'institut de Milan, etc. M. Xavier Scrofani a fait un *Eloge* de Piazzi, Palerme, 1826, in-8°.

PIBRAC. Voyez FAUR.

PIC (JEAN), comte de la Mirandole et de Concordia, né en 1463 d'une famille illustre, fut dès sa plus grande jeunesse un prodige par sa mémoire étonnante. A peine avait-il entendu trois fois la lecture d'un livre qu'il répétait les mots de deux pages entières, ou dans leur ordre naturel, ou dans leur ordre rétrograde. Après avoir étudié le droit à Bologne, il parcourut les plus célèbres universités

de France et d'Italie. On prétend qu'à l'âge de dix-huit ans, il savait 22 langues : chose extraordinaire et peu vraisemblable. « Il n'y a point de langue, dit un homme d'esprit, qui ne demande environ une année pour la bien posséder, » et quiconque dans une si grande jeunesse, en sait 22, peut être soupçonné de n'en savoir que les élémens. » Une chose plus extraordinaire encore, c'est que ce prince ayant étudié tant d'idiomes différens, ait pu, à vingt-quatre ans, soutenir des thèses sur tous les objets des sciences, *de omni re scibili*; mais il est connu que ces sortes de thèses ne sont qu'une espèce de parade qui réussit avec une teinture assez légère des sciences, une bonne contenance et un parler facile. L'auteur se rendit à Rome pour paraître sur un théâtre plus digne de son nom, et y fit afficher des thèses. On l'accusa d'hérésie, et on l'empêcha de se donner de nouveau en spectacle. Le pape Innocent VIII en censura treize propositions, après les avoir fait examiner par des commissaires; on vit que cet homme qui prétendait tout savoir ne savait même pas bien son catéchisme. Pic fit une *Apologie*, dans laquelle il prétendit se justifier; il y dit des choses plausibles, mais plusieurs reproches restèrent sans réponse satisfaisante. On trouve à la tête de ses ouvrages les 1400 conclusions générales sur lesquelles il offrit de disputer. On sent assez que dans cette étude immense, il se trouvait bien des choses que l'auteur ne savait que très légèrement et même très defectueusement. La seule ostentation avec laquelle il promenait et étalait son savoir exclut l'idée d'un esprit juste et solide, capable d'apprécier ce qu'il sait et ce qu'il ignore. Devenu plus grave et plus modeste, il renonça à ces fanfaronnades, cultiva son esprit dans le silence, et abdiqua sa principauté pour se livrer à l'étude sans réserve. Il s'enferma dans un des châteaux, et mourut à Florence en 1494, à 32 ans, le même jour que Charles VIII fit son entrée dans cette ville. Ce prince qui avait connu à Paris Pic de la Mirandole, ayant appris sa maladie, lui envoya deux de ses médecins; mais Pic expira quelques heures après dans de grands sentimens de piété. Le pape Alexandre VI lui avait donné un bref d'absolution l'année d'après. Les mœurs de Pic de la Mirandole étaient aussi pures que son esprit était actif : il était foncièrement honnête homme, bon chré-

tien; ses écrits prouvent son zèle pour la religion, et c'est dans cette matière qu'il a écrit des réflexions qui ont mérité d'être citées par des orateurs et des théologiens célèbres. Outre des *Thèses*, on a de lui plusieurs autres ouvrages, écrits avec assez d'élégance et de facilité. Ils ont été recueillis en deux vol. in-fol., à Bâle, en 1573 et en 1601. Les principaux sont : | *De opere sex dierum*, dans lequel on trouve bien des questions inutiles; | un *Traité de la dignité de l'homme*; | un autre de l'être de l'univers; | les *Règles de la vie chrétienne*; | un *Traité du royaume de J.-C.*, et de la vanité du monde; | trois livres sur le *Banquet de Platon*; | une *Exposition de l'Oraison dominicale*; | un livre de *Lettres*; | *Dissertationes adversus astrologiam divinatricem*, Bologne, 1495, in-fol., rare. Pic s'y déclare contre l'astrologie judiciaire, mais il ne faut pas s'y méprendre, c'est contre l'astrologie pratiquée de son temps. Il en admettait une autre, et c'était selon lui l'ancienne, la véritable, qui, disait-il, était négligée, et par laquelle il croyait pouvoir prédire la fin du monde. On voit par-là, ainsi que dans beaucoup d'endroits de ses ouvrages, que la solidité de son jugement n'égalait pas l'étendue de sa mémoire. Observation qui se vérifie presque toujours dans les savans précoces. Voyez BARATIER, CANDIAC, CRITON, HEINECKEN.

PIC (JEAN-FRANÇOIS), prince de la Mirandole, neveu du précédent, cultiva les sciences avec autant d'ardeur que son oncle; mais sa passion pour la scolastique lui fit négliger la belle latinité. Sa vie fut fort agitée, et il fut chassé en 1499 de ses états par ses frères : il y fut rétabli en 1511 par le pape Jules II. Chassé de nouveau par les Français en 1512, il y rentra trois ans après; mais Galeotri, son neveu, l'ayant surpris une nuit dans son château, l'assassina avec son fils Albert, en 1533. Il reçut la mort en embrassant un crucifix. Nous avons quelques-uns de ses ouvrages dans le recueil de ceux de son oncle. Les principaux sont : | deux livres sur la mort de J.-C.; | *Examen vanitatis doctrinæ gentium et veritatis disciplinæ catholicæ*; | *De rerum prænotione pro veritate religionis contra superstitiones vanitates*; dans lequel il s'élève avec force contre les moyens illicites dont on se sert pour découvrir l'avenir; | des *Poésies latines*; | quatre livres de *Lettres*. On a encore

de lui séparément : | *Strix, sive De ludificatione dæmonum*, 1612, in-8° ; | *De animæ immortalitate*, 1523, in-4° ; | *Vita et defensio Hier. Savonarolæ*, Paris, 1674, in-12.

PICARD (JEAN), ainsi nommé parce qu'il était de Picardie, renouvela les erreurs des *Adamites* au commencement du 15^e siècle, et se fit suivre par une populace ignorante et corrompue. Il prétendait être un nouvel Adam, envoyé de Dieu pour rétablir la loi de nature. Il fut chef des hérétiques qui se répandirent dans la Bohême, et qui, de son nom, furent appelés *picards*, secte abominable en fait de mœurs comme en fait de croyance. Ziska, chef des *hussites*, et aussi fanatique que les *picards*, pour se venger d'une incursion où ils avaient causé du désordre, détruisit, en 1420, leur principal asile; mais il ne paraît pas que la secte ait été détruite par cette expédition. On prétend que les *hernhuters* (1) en sont une branche. (V. ZINZENDORF.) Beausobre a fait une longue dissertation pour justifier les *picards*, et avec eux toutes les sectes qui se sont souillées par des crimes contre les mœurs, que le savant auteur croit supposés; mais malgré son érudition il n'a pu rendre son opinion vraisemblable, quoique dans cette même dissertation il ait fait d'excellentes remarques contre Bayle, dont il relève grand nombre d'erreurs. Avant lui, Basna avait aussi fait d'inutiles efforts pour justifier les *picards*, qu'il a confondus avec les *vaudois*. Quelques anabaptistes tentèrent en Hollande d'augmenter le nombre des sectateurs de Picard; mais la sévérité du gouvernement les eut bientôt dissipés. Cette secte a aussi trouvé des partisans en Pologne et en Angleterre: ils s'assemblaient la nuit, et l'on prétend qu'une des motions fondamentales de leur société était contenue dans ce vers :

Jura, perjura, secretum prodere noli.

PICARD (JEAN), célèbre astronome, prêtre et prieur de Rillé en Anjou, né à la Flèche en 1620, vint de bonne heure

à Paris, où des talens supérieurs pour les mathématiques et l'astronomie le firent connaître. On le choisit pour membre de l'académie des sciences, en 1660. Cinq ans après, le roi l'envoya au château d'Uranienbourg, bâti pour Tycho-Brahé par le roi de Danemarck; ce château est flanqué de deux tours qui servaient d'observatoire. Cette course fut très utile à l'astronomie : Picard rapporta de Danemarck des lumières nouvelles, et les manuscrits originaux des observations de Tycho-Brahé, augmentées d'un livre. Ces découvertes furent suivies de plusieurs autres; il observa le premier la lumière dans le vide du baromètre, ou le phosphore mercuriel. Il fut aussi le premier qui parcourut divers endroits de la France, par ordre du roi, pour y mesurer les degrés du méridien terrestre, et déterminer la méridienne de France. Il travaillait avec le célèbre Cassini, son ami et son émule, lorsqu'il mourut en 1683, avec la réputation d'un savant modeste et d'un très honnête homme. Ses ouvrages sont : | *Traité du nivellement*; | *Pratiques des grands cadrans par le calcul*; | *Fragmens de dioptrique*; | *Experimenta circa aquas effluentes*; | *De mensuris*; | *De mensura liquidorum et aridorum*; | *Abrégé de la mesure de la terre*; | *Voyage d'Uranienbourg, ou Observations astronomiques faites en Danemarck*; | *Observations astronomiques faites en divers endroits du royaume*; | *La Connaissance des temps*, pour les années 1679 et suivantes, jusqu'en 1683 inclusivement. Tous ces ouvrages se trouvent dans les tomes 6 et 7 des Mémoires de l'académie des sciences. Il fut un des premiers qui appliquèrent le télescope au quart de cercle. Auzout, célèbre mathématicien, eut le premier cette idée heureuse; mais Picard la perfectionna tellement, qu'on lui en attribue assez généralement la gloire.

PICARD (BENOIT), capucin connu sous le nom du père *Benoit de Toul*, naquit en cette ville en 1680, et se consacra aux recherches historiques. Nous avons de lui : | une *Histoire de la maison de Lorraine*, 1704, in-8°; | une *Histoire ecclésiastique de Toul*, 1707, in-4°; | un *Pouillé de Toul*, 2 vol. in-8°, qui fut défendu par arrêt du parlement. Ces livres sont mal écrits, et manquent quelquefois de critique; mais il y a des choses qu'on ne trouve point ailleurs. L'auteur mourut en 1720.

(1) Ce serait salomnier les *hernhuters*, autrement frères moraves, que d'en faire une branche des *picards*, auxquels nous pouvons attester qu'ils ne ressemblent en rien, ni par les mœurs, ni par la croyance; la secte des *hernhuters* est une des 72 branches de celle de Luther, et dans laquelle paraît s'être réfugiée la foi en J.-C. comme Dieu, que toutes les autres répandues dans le nord de l'Allemagne semblent avoir éternellement abandonnée.

PICARD (Louis-Benoît), auteur dramatique, né à Paris le 29 juillet 1769, était fils d'un avocat estimé au parlement, et neveu, par sa mère, de Gastelier, médecin distingué. Après avoir fait de bonnes études, il suivit quelque temps le barreau; mais le jeune Picard n'avait aucune vocation pour la médecine, ni pour la jurisprudence, et il céda au penchant qui l'entraînait vers le théâtre. Lié de bonne heure avec MM. Andrieux et Collin d'Harleville, plus âgés que lui, il reçut d'eux des conseils qui lui furent très utiles. Ce fut M. Andrieux qui se chargea de présenter au théâtre de *Monsieur*, nouvellement établi à cette époque, le premier essai de Picard, le *Badinage dangereux*, comédie en un acte et en prose, qui fut assez bien accueillie, quoique de mauvais plaisans eussent dit qu'il serait dangereux pour l'auteur de risquer souvent un pareil *badinage*. Sa comédie en prose intitulée *Le Masque*, en 2 actes, n'eut qu'un médiocre succès. La troupe du théâtre Monsieur s'étant installée dans la nouvelle salle de la rue Feydeau, en 1791, Picard y fit jouer une nouvelle comédie, intitulée: *Encore des Ménéchmes*. La même année, il donna au Théâtre-Français trois petites comédies de circonstance, en vers, le *Passé*, le *Présent*, l'*Avenir*; et, en 1792, il donna les *Visitandines*, opéra-comique, qui fut reproduit en 1795, avec des changemens appropriés aux circonstances. Ces pièces se ressentent de l'esprit de l'époque où elles parurent. A l'exemple de Molière, Picard voulut être acteur dans ses propres pièces; déjà il avait joué avec succès la comédie de société; il avait même paru sur le petit théâtre *Mareux* de la rue St-Antoine. Il débuta dans l'emploi des valets, et sa femme dans celui des soubrettes, au théâtre *Louvois*, sur lequel il donna, en 1797, sa première comédie de caractère, *Médiocre et rampant* ou *Le Moyen de parvenir*, en cinq actes et en vers. En 1798, Picard passa avec la troupe dont il faisait partie au théâtre de l'Odéon. Ce théâtre ayant été brûlé, le 18 mars 1799, les acteurs revinrent au théâtre *Louvois*. Il obtint de grands succès comme acteur, auteur et directeur de la troupe des comédiens; cependant il abandonna la scène au bout de quelques années, peut-être afin de pouvoir se livrer plus exclusivement à la composition. En 1806, il se mit sur les rangs pour la place que la mort de son ami Colin d'Harleville

laissait vacante à l'institut; mais il n'entra à l'académie française qu'en 1807, pour remplacer Dureau Delamalle, et il prononça son discours de réception le 24 novembre, dans la même séance que Lajon et M. Raynouard, comme lui ricipiendaires. Leurs trois discours ont été imprimés avec la réponse de Bernardin de Saint-Pierre qui présidait la séance. Vers le même temps Bonaparte lui donna la croix d'honneur et lui confia l'administration du Grand-Opéra. Picard quitta ces dernières fonctions, pour reprendre la direction de l'Odéon. Il eut à cette occasion avec M. Alexandre Duval, son prédécesseur, quelques débats qui furent portés devant les tribunaux, mais que ces deux auteurs terminèrent bientôt par une transaction à l'amiable qui fit éviter de donner un aliment à la malignité du public. Après l'incendie de l'Odéon (20 mars 1818), Picard transporta sa troupe à la salle *Favart*, et il fit en janvier 1820, l'ouverture de la nouvelle salle de l'Odéon érigée en second Théâtre-Français. Picard avait déjà quitté depuis plusieurs années ce théâtre, lorsqu'il est mort à Paris le 31 décembre 1828. Il est sans contredit un des écrivains les plus spirituels de notre siècle, et un des plus féconds auteurs dramatiques. Son théâtre publié en 10 vol. in-8°, 1821-1823, renferme environ 70 pièces, et depuis cette époque il en a encore augmenté le nombre. Quelques enthousiastes l'ont surnommé le *Molière de son siècle*, tandis que d'une autre part il a été assimilé à Dancourt: il y a exagération dans l'une et l'autre de ces applications. Mais on peut toujours assurer qu'il occupera un rang distingué sur le Parnasse dramatique, tant à cause du mérite réel que renferment plusieurs de ses ouvrages, que pour avoir conservé à la comédie son caractère, son style, et surtout son véritable but, qui est d'exciter le rire par la peinture des ridicules. Picard a joué sous ce rapport d'une réputation populaire, que justifient les pièces intitulées: *le Conteur*, *le Voyage interrompu*, *la Petite ville*, *le Collatéral*, ou *la Diligence à Joigny*, *les Marionnettes*, *les deux Philibert*, etc. On lui a reproché de n'avoir mis en scène que des bourgeois et des parvenus, sans songer que nous n'avons plus autre chose en France depuis la révolution. Un reproche plus grave et mieux fondé, c'est celui d'avoir mis dans son travail une précipitation qui se fait trop souvent sentir, d'avoir placé dans

presque toutes ses pièces, des voyageurs, des personnages qui arrivent ou qui partent; d'avoir mieux réussi à peindre les ridicules que les vices, etc. Malgré ces défauts, ses comédies se distinguent par une gaieté franche et naturelle, un dialogue vif et animé, quoique parfois trop verbeux, et une parfaite entente de la scène. Outre quelques *Poésies légères* qui ont paru dans les *Recueils périodiques*, on a encore de cet écrivain plusieurs *Romans*, tels que : *Mémoires de Jacques Fauvel*, publiés avec M. Joseph Droz, 1822, 4 vol. in-12; | *l'Exalté ou Histoire de Gabriel Désodry, sous l'ancien régime, pendant la révolution et sous l'empire*, troisième édition, Paris, 1824, 4 vol. in-12; | *Le Gilblas de la révolution ou les confessions de Laurent Giffard*, 1824, 6 vol. in-12, 3^e édition 1825; | *Les Gens comme il faut et les petites Gens*, ou *Aventures d'Auguste Minard*, 1826, 2 vol. in-12, qui ont été traduites en allemand; | *Les sept mariages d'Eloy Galland*, 3 vol. in-12, 1828. Picard a fait la notice qui précède l'édition des *Oeuvres complètes de Molière*, Baudoin, 1826-1828, 6 vol. in-8°; il a aussi donné une édition portative du *Répertoire du Théâtre Français* (avec M. J. Peyrot), 2 vol. in-8°, Paris, 1825-1829, etc.

* PICARDET (C.-N.), littérateur distingué, naquit à Dijon vers 1723, embrassa l'état ecclésiastique, et fut nommé prieur de Neuilly. L'abbé Picardet se fit connaître de bonne heure par plusieurs productions littéraires qui lui méritèrent d'être admis comme membre de l'académie de sa ville natale. Son érudition était égale à sa piété et à sa bienfaisance; il établit dans son prieuré un *prix de vertu* pour une rosière. Il passa sa vie entière entre l'étude et l'exercice de ses devoirs et mourut en 1792. On a de lui : | *Les deux Abdolonymes*, histoire tirée de Quinette-Curce, propre à instruire la jeunesse et à lui inspirer les sentimens d'une sainte morale; | *Histoire météorologique, nosologique et économique pour l'année 1783*. Sa mauvaise santé l'empêcha de s'occuper d'un grand ouvrage qu'il avait entrepris, qui devait porter pour titre : *Grande apologétique, ou Réfutation de toutes les hérésies nées depuis l'origine de la christianisme*. — PICARDET (M.-A.), frère puîné du précédent, fut conseiller honoraire à la *table de marbre* de Dijon (où il était né), et membre de l'académie de cette ville. Il a laissé un *Recueil de poé-*

sies, remarquables par la grâce et la facilité de la versification, et un *Journal des observations du baromètre de Lavoisier*. Il ne survécut à son frère que peu de mois. — PICARDET (Louise), sœur des précédens, s'appliqua aux sciences avec succès, publia différens ouvrages sur la chimie, et un *Traité des caractères extérieurs des fossiles*, traduit de l'allemand de Werner. Elle épousa Guyton de Morveau, dont elle resta veuve à l'époque de la révolution, et mourut en 1798.

PICART (François le), seigneur d'Attili et de Villeron, doyen de Saint-Germain-l'Auxerrois, et docteur de Sorbonne, né à Paris en 1504, mort dans la même ville en 1556, fut un des plus savans théologiens du 16^e siècle, et se distingua par sa piété et son zèle. L'ardeur avec laquelle il combattit les nouvelles hérésies lui mérita la haine de Bèze et de Calvin. On composa sur sa mort des *Regrets et Complaintes*; item une *Déploration*; pièces imprimées dans le temps, qui prouvent combien il était aimé et estimé des catholiques. Le père Hilarion de Coste, minime, a écrit sa *Vie*. On lui attribue un livre singulier et rare : *Le débat d'un Jacobin et d'un Cordelier, à qui aura sa religion meilleure*, 1606, in-12.

PICART ou plus exactement PICCART (MICHEL), savant philologue, né à Nuremberg en 1574, devint professeur de philosophie et de poésie à Altdorf, où il mourut en 1620, après avoir été ami d'Isaac Casaubon. Il a laissé : | des *Commentaires sur la Politique*, et sur quelques autres ouvrages d'Aristote, Nuremberg, 1617, in-4°; | *Periculatorum criticorum liber*, Helmstadt, 1665, in-4°; | *De ortu et migrationibus veterum Germanorum*, etc.; | une *Traduction* latine d'Oppien, et d'autres ouvrages.

PICART (BERNARD), né à Paris, en 1673, d'Etienne Picart, dit *le Romain*, fameux graveur, mort l'an 1721 en Hollande, étudia cet art sous son père, et l'architecture et la perspective sous Sébastien Le Clerc. Son goût pour la religion prétendue réformée le fit passer en Hollande en 1740. Ses compositions, en grand nombre, font honneur à son génie. Les pensées en sont belles et pleines de noblesse; peut-être sont-elles quelquefois trop recherchées et trop allégoriques. Il altéra l'expression de ses têtes, à force de les couvrir de petits points, et il chargea ses draperies de tailles roides,

longues, unies, qui produisent un fini froid et insipide. Cet artiste mourut à Amsterdam en 1773, âgé de 60 ans. Il a fait un grand nombre d'estampes, qu'il nomma les *impostures innocentes*, parce qu'il avait tâché d'imiter les différens goûts pittoresques de certains maîtres, qui n'ont gravé qu'à l'eau-forte, tels que le Guide, Rembrandt, Carle Maratte, etc. Il eut le plaisir de voir ses estampes vendues comme étant des maîtres qu'il avait imités. Le recueil de ses estampes forme un in-folio, Amsterdam, 1734. On a encore une collection de *Pierres antiques gravées, sur lesquelles les graveurs ont mis leurs noms, dessinées et gravées en cuivre par B. Picart, avec les Explications latines par Philippe Stosch, traduites par Limiers*, Amsterdam, 1724, in-fol. Il a fait aussi beaucoup d'*Epithalames*, sorte d'estampes en usage dans la Hollande. On admire encore les estampes dont il a enrichi le grand ouvrage des *Cérémonies religieuses de tous les peuples du monde*, Amsterdam, 1735, et années suivantes, qui parurent dans cet ordre-ci : | cinq volumes contenant toutes les religions qui ne reconnaissent qu'un Dieu ; | deux vol. pour les idolâtres ; | deux autres vol. intitulés : l'un tom. 7, 8^e partie ; l'autre, tom. 8 ; | deux vol. de *Superstitions*. Picart avait eu le malheur de s'engager dans une secte qui travestissait d'une manière calomnieuse les dogmes et les rites de l'Eglise catholique, et son ouvrage ne se ressent que trop de ce fanatisme. Les amis des arts étaient indignés de voir ces belles gravures contraster avec les injures et les extravagances de l'auteur. Les abbés Banier et le Mascrier ont tâché de remédier à ces désordres, en refondant l'ouvrage. Paris, 1741 et suivantes, 9 vol. in-folio ; mais leurs efforts n'ont pas eu un succès bien complet, et les figures sont d'ailleurs moins belles que celles de l'édition de Hollande. Enfin, en 1783, des philosophistes se sont emparés de cette collection fameuse pour en faire le repaire de toutes les erreurs du jour, et confondre la vraie religion dans le chaos des délires humains.

• Faisons grâce, a dit un critique à cette occasion, au fanatisme de Picart et de ses associés. Tout odieux qu'il est, il est infiniment préférable à celui de ces prétendus gens de lettres. Qu'il maudisse et calomnie l'Eglise catholique, c'est un mal et une sottise sans doute ; mais du moins respecta-t-il le christianisme, la

révélation : au lieu que ces plagiaires obscurs n'ont de l'admiration que pour la religion des brames, pour la doctrine et le culte des nations vaines, molles, voluptueuses, superstitieuses et corrompues. On a encore de Picart les figures du *Temple des Muses*, Amsterdam, 1733, in-fol. Il a gravé aussi les *Métamorphoses d'Ovide*.

PICART. Voyez PICARD.

PICCADORI (JEAN-BAPTISTE), supérieur général des clercs-réguliers-mineurs, naquit à Riéti d'une famille honorable, et prit l'habit religieux à l'âge de 14 ans. Il fut chargé plus tard par ses supérieurs d'enseigner la philosophie et la théologie. Il n'avait que 25 ans, lorsqu'un concours fut ouvert à la Sapience pour une chaire de morale, et le père Piccadori qui s'y présenta fut nommé professeur : il a rempli cette chaire avec la plus grande distinction jusqu'à la fin de sa vie. Piccadori devint en même temps curé de la paroisse de saint Vincent et saint Anastase, qualificateur de l'inquisition, consultant de l'index, membre du collège philosophique et de plusieurs sociétés littéraires. Il avait aussi rempli différentes charges dans son ordre, lorsque Léon XII le nomma supérieur général, dans le mois de septembre 1826. Le père Piccadori est mort le 25 décembre 1829, à l'âge de 63 ans, dans le couvent de Saint-Laurent in Lucina, après avoir publié des *Institutions d'Ethique*, ou de *Philosophie morale* ; il se proposait de donner des *Institutions du droit des gens*, que la mort ne lui a pas permis d'achever.

PICCART (MICHEL). Voyez PICART.

PICCINNI (NICOLÒ), célèbre compositeur, né en 1728 à Bari, dans le royaume de Naples, fit ses premières études dans sa ville natale, et se destinait à l'état ecclésiastique. Son père lui permit ensuite de se livrer au goût qu'il montrait pour la musique et il entra dans le conservatoire de Santo-Onofrio, où il eut pour maîtres les célèbres Léo et Durante. Après dix ans d'une étude non interrompue, Piccinni produisit ses premières compositions, qui furent exécutées dans différentes églises de Naples, et elles obtinrent l'approbation des plus habiles compositeurs. Il donna, en 1754, son premier opéra buffa, qui obtint un grand succès sur le grand théâtre de Naples. Après avoir parcouru diverses cours dans lesquelles il fut parfaitement accueilli, Piccinni revint en Italie où tous les théâtres

s'empresaient de représenter ses productions : *Zénobie* qu'il avait fait représenter à Naples en 1756, la *Cecchina* ou la *Bonne Fille*, paroles de Goldoni, représentée à Rome en 1769, et dans laquelle on entendit pour la première fois le grand morceau d'ensemble appelé *Final*, et qui fut accueilli avec le plus vif enthousiasme; l'*Olympiade* où il avait eu à lutter contre le souvenir de la musique de Pergolèse et de Jomelli, et dont il triompha complètement. Il était à Rome depuis 15 ans, lorsque ses envieux voulurent lui opposer un rival, Pascal Anfossi, qui lui était très inférieur en savoir et en génie. Se croyant blessé par cette injuste comparaison, il se retira à Naples, et y rencontra la princesse Belmonte Pignatelli. Cette dame, devenue veuve d'un époux vertueux, dont le souvenir de la musique toujours des larmes, ne trouvait de consolation que dans la musique. Elle s'attacha donc Piccinni, qui resta auprès d'elle quelques années, jusqu'à ce que des instances de plusieurs capitales l'arrachèrent à son séjour favori : il se décida pour la France, et arriva à Paris en décembre 1773. Il était tout-à-fait étranger à la langue française; ce fut Marmontel qui se chargea de la lui apprendre. Le premier ouvrage par lequel Piccinni devait débiter, était *Roland*, paroles de Marmontel. Celui-ci lui traduisait en italien les scènes de son opéra qu'il lui faisait répéter, et mettre ensuite en musique; et c'est ainsi qu'il parvint à le composer tout entier. Avant même de la terminer, il trouva cette fois-ci un rival digne de sa gloire : c'était le fameux *Gluck*, déjà connu par ses opéras d'*Alceste* et d'*Orphée*. Les amateurs se partagèrent en deux partis, celui des *piccinistes* et celui des *gluckistes*; partis cruellement acharnés l'un contre l'autre, qui offrirent souvent des scènes scandaleuses, et se portèrent à des extrémités; comme si chacun d'eux eût eu à soutenir les intérêts et le salut d'un empire. L'animosité des deux compositeurs alla si loin, qu'ils se nuisaient réciproquement dans leurs intérêts et dans leurs carrières respectives; cependant ils avaient, chacun dans son genre, un talent qui leur était particulier. La musique de Gluck est plus savante et plus harmonieuse; celle de son rival l'emporte par la vérité de l'expression et la mélodie. Quoi qu'il en soit, la représentation de *Roland* éprouva de grandes difficultés. La reine Marie-Antoinette, après avoir choisi

Piccinni pour son maître de chant, témoigna le désir de voir cesser la division qui avait éclaté entre les deux musiciens; ceux-ci se rapprochèrent; mais les hostilités n'en continuèrent pas moins entre leurs partisans, et un nombre immense de brochures furent de part et d'autre lancées dans le public à cette occasion. Gluck quitta la France (voyez l'article *GLUCK*); mais Piccinni trouva un nouveau rival dans Sacchini. Il donna successivement *Atis*, *Didon*, *Diane et Endymion*, *Pénélope*, et deux opéra-comiques. Il fut nommé en 1782 directeur de l'école royale de chant. La révolution de 1789 éclata, et il se vit privé de toutes les pensions que lui avaient accordées Louis XV et son successeur. Il eut la faiblesse de partager les principes des innovateurs; mais sa fortune n'en fut pas améliorée. Piccinni quitta la France en 1791, et retourna à Naples, où ses nouvelles maximes ne le firent pas regarder d'un bon œil; la cour le reçut très froidement, et il s'attira la haine du ministre Acton. Pour en éviter les résultats, il s'enferma chez lui, où il vécut ignoré pendant quatre années, livré presque à l'indigence. Les ministres français auprès de la cour de Naples cherchaient à le consoler des désagréments que lui-même s'était attirés; mais leur bienveillance lui suscita de nouveaux ennemis. Pendant ce temps, il vécut du produit de quelques morceaux de musique sacrée qu'il composait pour les églises. Enfin il se décida à revenir à Paris, où il arriva le 4 décembre 1799. C'était la veille de l'exercice public du conservatoire : il y fut solennellement invité, et y reçut l'accueil le plus flatteur. Ayant été présenté à Bonaparte alors premier consul, celui-ci lui accorda des secours et créa pour lui une sixième place d'inspecteur dans ce même conservatoire. Piccinni ne survécut pas long-temps à cette faveur, et mourut à Passy le 7 mai 1800. Il serait trop long de détailler les différentes compositions de ce maître. Il suffira de dire que ses opéras, tant sérieux que bouffons, sont au nombre de plus de vingt-cinq, sans compter les *Messes*, les *Psaumes* et les *Motets*. Ginguené a publié une *Notice* sur cet artiste, Paris, an 9 (1801) in-8°. **PICCINNI** (JOSEPH), fils aîné du précédent, mort à Paris en 1826, à l'âge de 68 ans, est auteur des paroles de plusieurs opéra-comiques joués à la comédie italienne, tels que le *Faux Lord*, le *Men-*

songe officieux, *Lucette*, qui ont été mis en musique par son père. Il a aussi donné plusieurs comédies dont quelques-unes sont estimées.

PICCOLOMINI (ALEXANDRE), archevêque de Patras, coadjuteur de Sienne sa patrie, était né en 1508 d'une illustre et ancienne maison, originaire de Rome et établie à Sienne. On a de lui un grand nombre d'ouvrages en italien. Les plus distingués sont : | diverses *pièces dramatiques*, qui, quoique assez sages, supposent un goût et un travail peu assortis à l'esprit épiscopal, ainsi qu'une *Instruction des jeunes dames*, traduite et deux fois imprimée en français sous différents titres, et qui contient des maximes bien dangereuses ; | *La morale des nobles*, Venise, 1552, in-8° ; | un *Traité de la sphère* ; | une *Théorie des planètes* ; | une *Traduction de la Rhétorique* et de la *Poétique* d'Aristote, in-4° ; | *Institution morale*, Venise, 1575, in-4°, traduite en français par Pierre de Larivey, in-4°, Paris, 1581 ; et d'autres écrits, qui prouvent ses grandes connaissances dans la physique, les mathématiques et la théologie. Ce prelat mourut à Sienne, en 1578, à 70 ans.

PICCOLOMINI (FRANÇOIS), de la même famille que le précédent, né à Sienne en 1520, enseigna avec succès la philosophie pendant 22 ans, dans les plus fameuses universités d'Italie, et se retira ensuite à Sienne, où il mourut en 1604, à 84 ans. La ville prit le deuil à sa mort. Ses ouvrages sont : | plusieurs *Commentaires* sur Aristote, Mayence, 1608, in-8° ; | *Universa philosophia de moribus*, Venise, 1583, in-fol. Il s'efforça de faire revivre la doctrine de Platon, parce qu'elle paraissait plus favorable aux vérités de physique et de morale que celle des autres philosophes.

PICCOLOMINI d'ARAGON (OCTAVE), duc d'Amalfi, prince de l'empire, général des armées de l'empereur, dans la guerre de 50 ans, chevalier de la Toison d'Or, naquit en 1599. Il porta d'abord les armes pour la couronne d'Espagne en Italie. Il servit ensuite dans les armées de Ferdinand II, qui l'envoya au secours de la Bohême, et qui lui confia le commandement des troupes impériales, en 1654. Après s'être signalé à la célèbre bataille de Norlingue, il fit lever le siège de Saint-Omer au maréchal de Châtillon. Il défut entièrement, en 1659, le marquis de Feuquières, qui avait mis le siège de-

vant Thionville, et le fit prisonnier. Il rompit l'année suivante toutes les mesures de Bannier, général suédois, le poursuivit en 1644, et le força d'abandonner un grand espace de pays ; il ne put cependant faire lever le siège de Wolfenbützel, ayant été repoussé par le comte de Guébriant. Il assista, comme plénipotentiaire de l'empereur, aux conférences de Nuremberg en 1649 et 1650, pour l'exécution du traité de Westphalie ; et mourut le 10 août 1656, sans postérité, avec la réputation d'un négociateur habile et d'un général actif. Le célèbre Caprara était son neveu.

PICCOLOMINI (JACQUES), dont le nom était *Ammanati*, prit celui de *Piccolomini* en l'honneur de Pie II, son protecteur. Il devint évêque de Pavie, puis de Tusculum, et enfin de Lucques, cardinal en 1461, sous le nom de *Cardinal de Pavie*, et mourut en 1479, à 59 ans. Ses ouvrages, qui consistent en des *Lettres* et en une *Histoire* de son temps, sont imprimés à Milan, en 1521, in-fol.

PICCOLOMINI. Voyez PIE II, PIE III, et PATRICE.

PICENINI (JACQUES) né à Samadeno, lieu sauvage de l'Engaddine, pays des Grisons, vivait vers la moitié du 18^e siècle. Il est connu par les ouvrages suivants : | *Apologie des Eglises réformées*, Coire, 1706. C'est une réponse au livre du père Segneri, jésuite, intitulé : *L'Incrédule sans excuse*. Le père André Semerl, aussi jésuite, réfuta Picenini dans sa *Courte défense de la religion* ; ce qui donna occasion à un nouvel écrit de la part de ce dernier, qu'il intitula *Trionfo della vera religione*. Picenini trouva un autre redoutable adversaire dans le cardinal Vincent-Louis Gotti, dominicain. Ce prélat écrivit contre Picenini trois gros volumes, imprimés à Bologne, en 1748. Il y réfute complètement toutes les assertions du ministre calviniste, dont les ouvrages, au reste, dictés par l'aigreur, et où percent la haine et le mépris pour le catholicisme, semblent être plutôt d'un fongueux prédicant que d'un controversiste de bonne foi qui cherche la vérité.

PICHAT (MICHEL), né vers 1790 à Vienne, dans le département de l'Isère, mort le 26 janvier 1828, se fit connaître jeune encore, par une tragédie de *Turnus*, dont quelques scènes seulement ont été représentées en 1824, à l'Odéon : elles faisaient partie d'un *prologue* qui avait

pour titre les *Trois genres*. Peu après il mit sur la scène le dévouement de *Léonidas*, et cette pièce obtint un éclatant succès. Une troisième composition dont il attendait, dit-on, plus encore, mais que la mort ne lui permit pas de voir représenter, fut *Guillaume Tell*, imitation de Schiller. Elle a été jouée avec succès le 22 juillet 1830. La censure ayant supprimé le 4^e acte de sa tragédie de *Turnus*, l'auteur renonça à faire représenter cette pièce. On a en outre de Pichat une pièce de vers sur le *dévouement des médecins français à Barcelone*, qui obtint le second accessit, en 1822, au concours de l'académie française; il avait aussi travaillé à la tragédie d'*Eudore et Cymodocée* par M. Gary, représentée, le 17 juillet 1824, sur le premier Théâtre-Français.

* **PICHEGRU (CHARLES)**, général français, né à Arbois en Franche-Comté le 16 février 1761, d'une famille peu connue, reçut une éducation assez soignée. Après avoir fait ses études de latinité au collège d'Arbois, et sa philosophie dans le couvent des minimes de la même ville, chez lesquels il resta jusqu'à la fin de sa 17^e année, il passa comme répétiteur de mathématiques et de philosophie au collège de Brienne où Bonaparte était alors élève. Bientôt Pichegru se rendit à Strasbourg où il s'enrôla dans le régiment d'artillerie de Metz, qui y était en garnison. Ses dispositions heureuses et sa bonne conduite l'eurent bientôt fait remarquer, et il parvint assez rapidement au grade de sergent, avec lequel il fit les dernières campagnes de la guerre d'Amérique. Il s'y distingua par sa bravoure, et il était adjudant-sous-officier, lorsqu'il revint en France, dangereusement blessé à la main droite dans un exercice à feu, en 1783. Sa blessure avait été jugée incurable, et ses chefs avaient demandé pour lui son congé qui fut refusé. La révolution de 1789 le trouva encore adjudant sous-officier; Pichegru adopta les nouveaux principes politiques mis à l'ordre du jour, et il devint un des membres les plus zélés des sociétés populaires; le club de Besançon qu'il présida le fit nommer commandant d'un bataillon de volontaires nationaux du département du Gard qui passait par cette ville, et le nouveau chef de bataillon s'occupa du soin d'instruire sa troupe; il vit ses efforts couronnés du succès et la conduisit bientôt à l'armée du Rhin. En 1792 il fut employé à l'état-major de cette armée, et

en peu de temps son mérite et sa bravoure l'élevèrent successivement au rang de général de brigade et de général de division. L'armée du Rhin venait d'être défaite dans les lignes de Wissembourg. Sans être intimidé par l'exemple de plusieurs généraux en chef, de Custines, de Houchard, de Biron, qui avaient péri sur l'échafaud, Pichegru accepta le commandement supérieur des troupes, les réorganisa sur-le-champ et parvint à arrêter les progrès de l'ennemi. Il établit un nouveau genre de guerre, qui fut dans la suite très favorable aux armées françaises. Il créa successivement le système de tirailleurs, d'artillerie volante, d'attaques répétées; par tous ces moyens, il mit en défaut la tactique allemande, et rendit leur cavalerie presque inutile. Il sut exciter l'amour-propre du soldat français, l'accoutuma à souffrir avec patience toutes sortes de privations; et pour seconder son caractère vif et ennemi de toute lenteur, il l'affranchit de l'ancienne routine des sièges et des armées d'observation. Il essaya cette méthode nouvelle en Alsace, et la perfectionna dans sa campagne de la West-Flandre. Il avait à peine conçu un plan d'opérations pour délivrer l'Alsace, que les commissaires de la Convention le mirent sous les ordres de Hoche, qui vint le joindre avec son armée de la Moselle. Quoique Pichegru prit ce procédé pour une injustice, il s'en vengea noblement, en forçant le premier les lignes de Hanguenau, le 23 décembre 1793; quelques jours après, il partit pour Paris, afin de solliciter le commandement en chef. Dans cet intervalle, Hoche, né avec un caractère fier et indépendant, ne pouvait être d'accord avec Saint-Just, qui apportait dans les camps toute la morgue et l'orgueil d'un membre et d'un délégué de la Convention. Il blessa son amour-propre, et Hoche fut rappelé; on confia alors (5 février 1794) le commandement de l'armée à Pichegru, qui, avant de quitter la capitale, crut devoir, ainsi que Dumouriez, obéir aux circonstances, et fit, dans une lettre adressée aux *Jacobins*, ses adieux en ces termes : « Je jure de faire triompher les armes de la république, d'exterminer les tyrans, ou de mourir en les combattant. Mon dernier mot sera toujours : *Vive la république ! vive la Montagne !* » Pichegru s'étant rendu à l'armée, s'aperçut bientôt des vices du plan établi par le comité de

la guerre. L'expérience lui prouva que ses craintes étaient bien fondées, et il prit sur lui de suivre un autre plan. Carnot en revendiqua la conception, et on assure que ce fut avec justice. Quoi qu'il en soit, Pichegru avait devant lui une ligne qu'on croyait généralement impénétrable. Les Autrichiens possédaient Condé, Valenciennes, le Quesnoy, Landrecies, et ils n'étaient plus qu'à 40 lieues de Paris. Le prince de Cobourg commandait leur armée, dont le centre était couvert par la forêt de Mormale où ce prince avait fait établir des retranchemens inexpugnables. Ils venaient de faire subir encore récemment aux Français des revers funestes; c'était le trop fameux comité de salut public qui avait donné l'ordre d'imprudentes attaques que Pichegru fut obligé de renouveler. Il éprouva plusieurs échecs; mais ayant obtenu la permission de suivre ses propres idées, il fut enfin plus heureux; il se porta, dans le mois d'avril 1794, sur la West-Flandre, et il gagna dès le 26 et le 29 du même mois les victoires importantes de Courtray, du Mont-Cassel et de Menin. Il sut profiter de ces avantages, battit constamment les Anglais et les Autrichiens, s'empara de toute la Belgique et d'une partie de la Hollande. La conquête de la Hollande est un des plus beaux titres de gloire de Pichegru. Ses manœuvres savantes avaient repoussé les ennemis derrière la Meuse et le Rhin : ceux-ci n'avaient plus à lui opposer que les obstacles créés par la nature même dans un pays coupé par des canaux, et de larges rivières, et où les inondations ordinaires de la mauvaise saison rendent impossible une campagne d'hiver. Mais ces obstacles disparurent bientôt par les gelées excessives d'un hiver extraordinaire; les fleuves mêmes offrirent aux soldats une route sûre. Les colonnes françaises passèrent, le 2 janvier 1795, le Wahal, sur la glace, et dès le 21 janvier Pichegru était à Amsterdam. Il ne s'arrêta qu'à l'extrême frontière sur les limites du territoire prussien : le stathouder et les Anglais avaient été obligés de s'enfuir. Pendant cette campagne, la puissance de Robespierre déclina, et lui-même périt sur l'échafaud. Il avait entraîné dans sa chute tout le parti de la *Montagne* : Pichegru félicita la Convention de son triomphe sur les triumvirs, qu'il appelait *ennemis du peuple et des soldats*. Il fut envoyé pour diriger les opérations de l'armée de Rhin-

et-Moselle; il conservait néanmoins le commandement en chef de celles du Nord et de Sambre-et-Meuse, qui étaient sous les ordres de Moreau et de Jourdan. Pichegru se vit ainsi à la tête d'un plus grand nombre de troupes qu'aucun général n'en avait eu à sa disposition. Il se trouva à Paris, lors de l'insurrection du 12 germinal, et la Convention lui donna le commandement des troupes contre les *terroristes*, qui ne cessaient de remuer. Sa présence et ses sages dispositions firent échouer toutes leurs tentatives. Un calme momentané s'étant rétabli dans Paris, Pichegru rejoignit son armée, et c'est à cette époque qu'il écouta des propositions pour agir en faveur de la maison de Bourbon. Il entra en correspondance avec le prince de Condé par l'intermédiaire de Fauche-Borel, libraire de Neuchâtel. Les promesses qu'on lui faisait étaient magnifiques, et les sommes qu'il reçut furent considérables. (*Voyez l'article FAUCHE-BOREL.*) Des lenteurs inconcevables, des plans mal combinés et mal exécutés, compromirent bientôt ce projet de restauration; les républicains furent instruits de la conduite de Pichegru. Depuis lors ils cherchèrent à entraver toutes ses opérations, mais d'une manière indirecte. Le Directoire lui-même, qui venait d'être installé, n'osant le frapper au milieu de ses soldats, dont il était chéri, lui offrit l'ambassade de Suède. Pichegru la refusa; déclinant cette espèce d'exil, il se retira à Arbois, et il y vécut quelque temps sans que sa conduite privée confirmât en rien les bruits qui avaient circulé sur ses nouvelles opinions politiques. Il accepta peu de mois après (1797) la place de député au conseil des cinq-cents, et dès la première séance il en fut élu président. Le parti de *Clichy* et le nombre des royalistes s'augmentaient de jour en jour : Pichegru en devint le soutien et l'espoir. Tout était disposé pour frapper le grand coup; mais Pichegru, environné d'orateurs qui savaient pérorer à la tribune et non agir, ne put inspirer du courage aux timides, donner de l'ensemble à vingt coteries différentes qui formaient ce parti, vaincre la circonspection des uns, les scrupules des autres, la frayeur de presque tous, et les engager à porter eux-mêmes les premiers coups au parti qui les menaçait. Le 18 fructidor an 5 (1797) déconcerta tous les projets, et Pichegru, arrêté dans le sein même du corps légis-

latif, fut transporté sur des charrettes avec ses collègues, de la commission des inspecteurs à la prison du Temple. Le lendemain, il fut condamné, avec cinquante autres députés, à être déporté à la Guiane. Aussitôt après ce coup d'état, le Directoire s'empressa de publier la correspondance de Pichegru avec le prince de Condé et les généraux autrichiens; elle avait été saisie par les troupes de l'armée du Rhin alors commandée par Moreau, dans un caisson du général Klinglin. Peu de personnes crurent à l'authenticité de cette correspondance, et les royalistes eux-mêmes la considérèrent comme une invention du Directoire. Pichegru vit mourir à Sinnamari plusieurs de ses compagnons d'infortune. Résolu de tout entreprendre pour se sauver, il s'embarqua sur une pirogue, et après avoir couru les dangers les plus imminens, il arriva à la colonie hollandaise de Surinam, d'où il passa en Angleterre. De là, il alla en Allemagne (en 1799), au moment des succès des Russes et des Autrichiens contre les armées françaises. S'étant, quelque temps après, rendu en Suisse, auprès de l'armée de Korsakow, il donna à ce général des avis salutaires, mais qui ne furent pas écoutés; et Korsakow fut défait par Masséna le jour suivant. Après la retraite des armées russes, Pichegru vécut quelque temps en Allemagne dans la principauté de Bareuth, passa de nouveau en Angleterre, où il demeura jusqu'en 1804. C'est là qu'il connut Georges Cadoudal, chef des chouans, avec lequel il forma le plan de renverser le gouvernement consulaire dans la personne de Bonaparte. Tous deux, et un certain nombre de gens dévoués, vinrent à Paris, et s'y tinrent cachés pendant plusieurs jours. Le gouvernement ayant connu leurs projets, Georges et Pichegru se virent contraints de fuir et de se dérober aux recherches; mais enfin Pichegru fut dénoncé et livré à la police par la personne même chez laquelle il s'était réfugié. Interrogé sur ses relations avec Moreau, il répondit laconiquement et négativement à cette question et aux autres qui lui furent adressées. Il fut conduit à la prison du Temple, où l'on assure qu'il fut étranglé par quatre Mamelucks aux ordres de Bonaparte, au moment qu'il était attendu au tribunal qui devait le juger avec Georges Cadoudal. Son corps fut transporté au greffe du tribunal, et enseveli le 6 avril 1804. Pichegru est mort à

l'âge de 43 ans. L'écrit du comte de Montgaillard intitulé : *Mémoire concernant la trahison de Pichegru dans les années 3, 4 et 5 de la république* (1795-97), sorti de l'imprimerie du gouvernement, fut à cette époque répandu à un grand nombre d'exemplaires. On peut consulter les *Notices sur Moreau et Pichegru* par Fauche-Borel, Londres, 1808, in-8°; les *Mémoires* du même, 1830, 2 vol. in-8°; la brochure de M. le comte de Rœderer, intitulée : *Moreau et Pichegru*, 1804, in-8°. En 1821 une souscription a été ouverte pour lui élever une statue. On en plaça une en bronze sur la place des Capucins de Besançon, et une autre de marbre à Lons-le-Saunier. Toutes deux furent renversées à l'époque de la révolution de juillet. On conserve au musée Paris de Besançon la tête de la statue de bronze.

* **PICHLER** (GUI ou WEITH, en latin *Vitus*), jésuite allemand, savant professeur de droit canon dans l'université de Dilengen. Il occupa aussi la même chaire dans les universités d'Ingolstadt et de Munich. On a de lui : | *Theologia polemica, in qua generalia theologiæ controversissæ fundamenta et principia, ex quibus omnes infideles hæretici et sectarii manifesti erroris convincuntur, et materiæ particulares cum protestantibus et modernis sectariis controversæ, et ab Ecclesia catholica contrâ eosdem decisæ traduntur*, Augsbourg, 1752, 2 vol. in-4°; | *Jus canonicum, secundum quinque decretalium titulos Gregorii papæ IX explicatum, etc.; accedunt præter secundum totum, in quo decisiones casuum, ad singulos decretalium titulos, explicantur, utiles quædam adnotationes ac vindiciæ, cura et studio Francisci Antonii Zachariæ, ejusdem societatis* (Venise, Pesaro, 1758), 2 vol. in-fol. Outre les notes dans lesquelles le père Zacharie corrige et éclaircit, d'après les dernières constitutions pontificales, la première édition donnée par l'auteur, il a ajouté aux prolégomènes un appendice tiré des *Prænotiones canonicæ et civiles* de Jean Doujat, Paris, 1687. (Voyez DOUJAT, Dict.) On trouve à la fin du tome second l'*Apologie* contre le père Concina, par le célèbre François Zech, de l'opinion de Pichler, autrefois son maître, sur les droits des princes au sujet du prêt, avec une *Réfutation* de la *Réplique* du même père Concina à cette *Apologie*, sans pour cela s'écarter de la *Lettre encyclique* de Benoît XII. | *Epitome juris canonici*

juxta decreta, Augsbourg, 1749, 2 vol. in-12. Le père Pichler mourut à Munich le 15 février 1756. — Un autre PICHLER (JOSUE), littérateur célèbre, a donné : *Historia imperatorum germanicorum sæculum primum*, Vienne en Autriche, 1753.

PICHON (JEAN), né à Lyon en 1683, se fit jésuite en 1697. Le roi Stanislas ayant fondé avec une magnificence vraiment royale des missions dans la Lorraine, pour donner au commencement à cette fondation, jeta les yeux sur le père Pichon, qui avait déjà donné des preuves de son zèle dans cette province. Ce missionnaire voyant que quelques novateurs éloignaient les fidèles de la sainte communion, sous prétexte qu'il fallait être parfait pour la recevoir, composa *l'Esprit de J.-C. et de l'Eglise sur la fréquente communion*, 1745, in-12, où, en combattant des erreurs, il donna dans des erreurs contraires. Son livre fit beaucoup de bruit : les jésuites furent les premiers à l'improver ; il fut condamné à Rome en 1748, et par plusieurs évêques de France. L'auteur le condamna lui-même par un acte public à Strasbourg, le 24 janvier 1748. Il fut relégué ensuite en Auvergne, et passa de là à Sion en Valais, où l'évêque de cette ville l'avait demandé. Il y fut grand-vicaire et visiteur-général du diocèse, et mourut en exerçant les fonctions du saint ministère, le 5 mai 1751.

* PICHON (THOMAS-JEAN), docteur en théologie, et chanoine de la Sainte-Chapelle du Mans, naquit dans cette ville en 1731. Lorsqu'il eut pris les ordres, il s'attacha à M. d'Avrincourt, évêque de Perpignan, et le suivit dans son diocèse. Il n'y resta que deux ans, revint à Paris, et s'y occupa de la composition de quelques ouvrages. L'évêque du Mans lui confia le titre de supérieur-général des communautés de filles du diocèse, et Monvieur, frère du roi, le fit son historiographe pour son apanage du Mans. A la révolution, il se vit privé de ses bénéfices et de ses places. On dit qu'on lui offrit en 1791 l'évêché constitutionnel du Mans, et qu'il le refusa ; mais il accepta la place d'administrateur de l'hôpital général, et mourut le 18 novembre 1812. On a de lui beaucoup d'ouvrages, dont les titres sont : | *La raison triomphante des nouveautés, ou Essai sur les mœurs et l'incrédulité*, Paris, 1758, in-12 ; | *Traité historique et critique de la nature de Dieu*, 1758, in-12 ; | *Cartel au philosophe à quatre pattes*,

ou *l'Immatérialisme opposé au matérialisme*, Bruxelles, 1763, in-8° ; | *La physique de l'histoire, ou Considérations générales sur les principes élémentaires du tempérament et du caractère naturel des peuples*, la Haye, 1765, in-12 ; | *Mémoires sur les abus du célibat dans l'ordre politique*, Amsterdam, 1766, in-12. Ce mémoire fut mal accueilli au Mans, où résidait l'abbé Pichon, et on y blâma plusieurs choses ; | *Mémoires sur les abus dans les mariages*, Amsterdam, 1766, in-12 ; | *les Droits respectifs de l'état et de l'Eglise, rappelés à leurs principes*, Avignon, 1766, in-12 ; | *des Etudes théologiques, ou Recherches sur les abus qui s'opposent aux progrès de la théologie dans les écoles publiques, et sur les moyens possibles de les réformer en France*, par un docteur manceau, Avignon et Paris, 1767, in-8°. Ce livre n'eut pas non plus l'approbation générale. | *Principes de la religion et de la morale, extraits des ouvrages de Saurin, ministre du saint Evangile*, 1768, 2 vol. in-12. Une remarque du *Dictionnaire des anonymes*, tom. 4, page 527, nous apprend que le véritable auteur de cet ouvrage est Durand, ministre du saint Evangile à Lausanne, qui le publia en 1767, sous le titre d'*Esprit de Saurin*. L'abbé Pichon s'empara du fond de ce livre, y fit des retranchemens et des additions, et le donna ensuite avec le titre cité ci-dessus. | *Sacre et couronnement de Louis XVI, précédé de Recherches sur le sacre des rois de France, et suite d'un journal historique de ce qui s'est passé à cette cérémonie*, avec figures gravées par Patas, Paris, 1775, in-4°. Les *Recherches* sont de Gobet, et le *Journal* de l'abbé Pichon. | *Les Argumens de la raison en faveur de la religion et du sacerdoce*, 1776 ; | *Examen de l'homme d'Helvétius*, même année. En rendant justice au zèle de l'abbé Pichon, et à son amour du travail, on regrette qu'il se soit abandonné aux écarts de son imagination, et qu'il ait soutenu des paradoxes qui ne donnent pas grande idée de son jugement.

* PICHOT (PIERRE), né au mois de décembre 1758 à Paris, fit ses études au séminaire de Saint-Nicolas-du-Chardonnet, et entra dans la communauté des prêtres de Saint-Sulpice, où il resta jusqu'au moment de la révolution. A cette époque ayant refusé de prêter le serment exigé des ecclésiastiques, il fut obligé de se tenir caché à Paris et dans les environs, mais il n'émigra point. Après que les violens orages furent passés, Pichot se

réunît à plusieurs de ses confrères et ils reprirent leurs fonctions dans l'église des Carmes, qu'ils desservirent pendant quelque temps. Il était devenu le doyen des prêtres de l'ancienne communauté de Saint-Sulpice, lorsque le cardinal de Périgord lui conféra un canonicat de Saint-Denis. Pichot est mort le 10 mars 1823, âgé de plus de 84 ans. On connaît de lui un *Eloge de Christophe de Beaumont, archevêque de Paris*, 1822, in-8°. C'est une oraison funèbre, composée à l'époque de la mort de ce prélat.

PICOT de la CLORIVIERE (PIERRE-JOSEPH). Voyez CLORIVIERE.

* **PICOT (PIERRE)**, prédicateur protestant, né à Genève en 1746, descendait de Nicolas Picot, compatriote et ami de Calvin, qui abandonna Noyon sa patrie avec ce prétendu réformateur, et vint se fixer en Suisse en 1536. Après être entré de bonne heure dans la carrière du ministère, Picot voyagea en France, en Hollande et en Angleterre pendant les années 1771 et 1772. A son retour, il fut nommé pasteur du village de Sattigny, et il devint ensuite professeur de théologie. Picot est mort à Genève le 28 mars 1822, d'une attaque d'apoplexie. Le professeur Chenevière a recueilli ses *Sermons*, Genève, 1823, t. vol. in-8°. Ils sont remarquables surtout par l'élégance et l'harmonie du style. Picot avait aussi de grandes connaissances en astronomie.

* **PICOT-BELLOC (JEAN)**, frère puîné du botaniste Picot de La Peirouse (V. LA PEIROUSE), naquit à Toulouse en 1748, et faisait partie des gardes du corps du roi à l'époque de la révolution. Le zèle avec lequel il en embrassa les principes lui valut en 1793 la place de commissaire des guerres à Saint-Girons dans l'Arriège. Mais il fut décrété d'accusation peu de temps après, et ne recouvra la liberté qu'à la mort de Robespierre. Depuis cette époque jusqu'à sa mort survenue en 1820, Picot-Belloc ne s'occupa que de la culture de ses champs et de quelques compositions dramatiques. Outre plusieurs *Brochures* publiées pendant la révolution et pour en soutenir les principes, on lui doit un *drame* en 3 actes qui a pour titre les *Dangers de la calomnie*, joué au théâtre du *Lycée des Arts* sur la fin de 1794; et *Le père comme il y en a peu ou le Mariage assorti*, comédie en 3 actes et en prose. L'auteur dédia ces deux pièces au directoire exécutif et aux deux conseils.

PICOT de la PEIROUSE. Voy. LAPEIROUSE.

PICQUET (FRANÇOIS), missionnaire, né à Lyon en 1626 d'un banquier de cette ville, voyagea en France, en Italie et en Angleterre, et fut nommé consul d'Alep en Syrie, 1632. La république de Hollande, instruite de son mérite, le choisit aussi pour son consul à Alep. Il ne se servit du crédit que lui donnait sa place que pour le bien des nations qu'il servait, et pour l'utilité de l'Eglise. Il rendit de grands services à la France, à la Hollande, et aux chrétiens du Levant, ramena à l'Eglise catholique un grand nombre de schismatiques, et se montra aussi zélé missionnaire que consul fidèle et intelligent. André, archevêque des Syriens, homme de mérite, qui devait son élévation à Picquet, sachant qu'il voulait abdiquer le consulat pour retourner en France et y embrasser l'état ecclésiastique, lui donna la tonsure cléricale en 1660. Piquet partit en 1662, emportant avec lui les regrets de tous les chrétiens d'Alep, dont il était comme le père, et de tous les habitants de cette grande ville admirateurs de ses vertus. Il passa à Rome pour rendre compte au pape Alexandre VIII de l'état de la religion en Syrie, et vint ensuite en France, où il prit les ordres sacrés. Il fut nommé en 1674 vicaire apostolique de Bagdad, puis évêque de Césaropole, dans la Macédoine. Ce digne prélat repartit pour Alep en 1679, et y rendit les services les plus importants à l'Eglise pendant tout le cours de sa mission. Il mourut à Hamadan, ville de Perse, en août, 1685, à 60 ans, avec le titre d'ambassadeur de France auprès du roi de Perse. Il fournit plusieurs pièces importantes à Nicole pour le grand ouvrage de la *Perpétuité de la Foi*. Sa *Vie* a été donnée au public à Paris en 1752. On l'attribue à Anthelmi, évêque de Grasse, qui paraît avoir eu de bons mémoires.

PICQUET. Voyez LA MOTHE.

PICTET (BÉNÉDICT), né à Genève en 1655, d'une famille distinguée, fit ses études avec beaucoup de succès. Après avoir voyagé en Hollande et en Angleterre, il professa la théologie dans sa patrie, avec une réputation extraordinaire. Une maladie de langue, causée par un excès de travail, accéléra sa mort. Arrivée en 1724. Il a laissé un grand nombre d'ouvrages en latin et en français, estimés de ceux de son parti. Les principaux sont : une *Théologie chrétienne*, en latin, 3

vol. in-4°, dont la meilleure édition est de 1721; | *Morale chrétienne*, Genève, 1710, 8 vol. in-12; | *l'Histoire du 11^e et du 12^e siècle*, pour servir de suite à celle de Le Sueur; | plusieurs *Traité de controverse*; | un grand nombre d'écrits ascétiques; | des *Lettres*; | des *Sermons*, 1697 à 1721, 4 vol. in-8°; | *Traité contre l'indifférence des religions*, Genève, 1716, in-12. Sébier cite de lui 51 ouvrages.

* PICTET (MARC-AUGUSTE), né à Genève en 1752, d'une ancienne famille de cette république, fut dès sa jeunesse l'élève et l'ami du savant de Saussure, qu'il accompagna dans ses voyages aux Alpes. Il lui succéda, en 1786, dans la place de professeur de philosophie, et ensuite dans celle de président de la société pour l'avancement des arts. Lorsque la révolution vint interrompre ses occupations, il s'interposa au milieu des différens partis, et tenta inutilement diverses voies de conciliation. Un nouveau gouvernement ayant été établi, il s'exposa aux plus grands dangers pour sauver les magistrats d'une populace amentée; enfin, le mal étant consommé, il donna tous ses soins à adoucir les ressentimens et à rapprocher les cœurs. En 1798, il fut choisi pour l'un des négociateurs du traité de réunion de la république de Genève à la France, et en 1802, il fut appelé au tribunal où il vota le consulat à vie, et ensuite l'élévation du premier consul à la dignité impériale. Lors de l'abolition du tribunal, l'empereur le nomma l'un des quinze inspecteurs généraux de l'université. Après les événemens politiques de 1814, il se retira dans sa patrie, où il reprit ses occupations scientifiques, et il mourut le 19 avril 1825. Il avait ouvert, depuis quelques années, des cours publics d'histoire naturelle qui étaient très suivis. La ville de Genève a fait l'acquisition de son cabinet. On a de lui : [un *Essai sur le feu*, 1791, in-8°, contenant beaucoup d'expériences nouvelles; | *Voyage de trois mois en Angleterre, en Ecosse et en Irlande*, 1803, in-8°; | plusieurs morceaux insérés dans le *Journal de Paris*, dans les *Lettres de Deluc*, les *Voyages de Saussure*, et divers *Opuscules* cités par Sennebier au tome 3 de *l'Histoire littéraire de Genève*. Pictet a aussi traduit de l'anglais de sir James Hall, | *Description d'une suite d'expériences sur la comparaison et sur l'action de la chaleur*; mais l'ouvrage qui a le plus contribué à sa réputation, c'est le recueil périodique qu'il entreprit en

1796 avec son frère et avec M. Maurice, son ami, sous le titre de *Bibliothèque britannique*, et qui était exclusivement destiné aux objets de littérature et de sciences, d'origine étrangère, et particulièrement anglaise. Cet ouvrage, dont il paraissait un cahier chaque mois, s'est maintenu jusqu'à nos jours, et a pris, depuis 1816, le nom de *Bibliothèque universelle*. Les auteurs, depuis cette époque, en ont étendu le plan à toutes les contrées de l'Europe, et ont rendu compte de tous les ouvrages qui méritaient d'être connus, insérant de préférence les articles concernant la Suisse, ou émanés de la plume des écrivains suisses.

* PICTET de ROCHEMONT (CHARLES), frère du précédent, naquit à Genève le 22 septembre 1755, et embrassa fort jeune la carrière militaire. Il servit pendant dix ans avec distinction dans le régiment suisse de Diesbach au service de France, et en 1783 il rentra dans sa patrie où il remplit différens emplois civils. Après s'être vu chargé d'organiser en 1789 la milice genevoise, il occupa en 1790 la place d'auditeur, magistrature de police par laquelle devaient débiter à Genève ceux qui voulaient arriver aux premières dignités de la république. Dans les troubles que souleva la révolution française parmi les paisibles habitans de ce pays, Pictet fut en butte aux poursuites du parti vainqueur, et fut incarcéré pendant quelque temps. Il se retira ensuite à la campagne en 1796, et y partagea son temps entre les études littéraires et celles de l'agriculture. Bientôt il fit de la ferme de Lancy une ferme modèle, où tous les meilleurs systèmes de culture furent successivement introduits, et d'où les plus parfaits instrumens, ainsi que les ouvriers les plus habiles se répandaient ensuite dans les lieux circonvoisins. Il introduisit le premier dans le pays la race des moutons d'Espagne, enseigna l'art de la maintenir dans sa pureté; et après avoir communiqué au public, par la voix d'un *Journal sur l'agriculture*, l'instruction qu'il donnait d'abord aux bergers par son exemple, il fonda au loin des colonies de mérinos; il en établit en Provence, et en envoya jusqu'à Odessa. En même temps, il contribua puissamment à étendre la culture de la pomme de terre, et il accoutuma à la destiner à la nourriture des bestiaux et à la tenir en réserve pour les temps de disette. Ce fut encore Pictet qui introduisit le système des assolemens,

qui fit reconnaître la supériorité de la charrue belge, par la comparaison qu'il en fit avec les autres charrues, et qui donna l'impulsion à ces écoles d'agriculture, qu'on a vues ensuite se multiplier dans toute l'Europe. Son *Journal d'agriculture*, qu'il publia pendant 29 ans, contribua beaucoup à répandre toutes les découvertes, toutes les connaissances utiles, et dirigea vers un but commun tous les travaux des amis du laboureur. Pictet, en abandonnant le service pour s'occuper d'agriculture, n'avait point renoncé à l'étude de l'art de la guerre; il s'y livra dans la solitude avec un redoublement d'ardeur, et ne demeura étranger à aucun de ses développemens. A son régiment, il était devenu seulement un bon officier; à Lancy, il devint un bon tacticien. Pendant la durée des triomphes de la France, il n'avait donné, par aucun acte personnel ni par l'acceptation d'aucune fonction publique, son adhésion à la réunion de sa patrie à la France. Lorsque les alliés approchèrent du Rhin, après les revers de cette puissance, il sentit que c'était le moment d'agir pour faire recouvrer à sa patrie son indépendance, et il fit partie de la première députa-tion qui se présenta aux souverains alliés près de Bâle. En avril 1814, il fut à Paris le représentant du gouvernement de Genève; et dans le mois d'octobre de la même année, il fut envoyé au congrès de Vienne. En août 1815, la confédération helvétique le députa au congrès de Paris, en qualité d'envoyé extraordinaire et de ministre plénipotentiaire, et plus tard, à la cour de Turin avec le même caractère. Au moment où les puissances victorieuses travaillaient à reconstituer l'Europe, Pictet s'attacha à prouver l'importance de la neutralité suisse pour la paix de l'Europe, et il publia à ce sujet, sous le voile de l'anonyme, un écrit intitulé : *La Suisse dans l'intérêt de l'Europe*, où il fit preuve d'une grande supériorité de vues dans l'art de la guerre, au point que l'on y crut reconnaître le général Jomini. Il insista aussi pour que l'on détruisit à Genève toute la partie des fortifications qui pouvaient lui devenir fatale, sans être d'aucune utilité pour la Suisse, ce qui entraîna des discussions sans fin. Cependant il parvint à éclairer et à ramener les esprits, et il fut un des commissaires nommés par le conseil-souverain pour l'examen du projet. Sa santé était depuis long-temps altérée; quoique

plus fatigué le jour où l'on devait prendre une décision importante, il voulut assister à la séance, et il en sortit beaucoup plus affaibli. Le mal ne fit que s'accroître, et il mourut le 28 décembre 1824. Il a dit lui-même, à sa dernière heure, « que sa commission de fortifications lui » coûtait la vie, mais qu'il avait fait son » devoir. » Il n'avait accepté en cette occasion les fonctions de commissaire que par zèle pour le bien public; car peu jaloux des dignités, aussitôt qu'il eut fait reconnaître l'indépendance de la Suisse et sa neutralité, il avait donné sa démission de la place de conseiller-d'état, pour rentrer dans sa retraite. On a de lui : | *Tableau de la situation actuelle des Etats-Unis d'Amérique*, d'après Morse et les meilleurs auteurs américains, Paris, 1795, 2 volumes in-8°; | *Education pratique*, traduction libre de l'anglais, de Marie Edgeworth, 1800, in-8°, 1801, 2 vol. in-8°; | *Traité des assolemens*, ou l'Art d'établir les rotations des récoltes, 1801, in-8°; | *Faits et observations concernant la race des mérinos d'Espagne à laine superfine et les croisemens*, 1802, in-8°; | *Théologie naturelle ou Preuves de l'existence et des attributs de la Divinité, tirées des apparences de la nature*, traduction libre de l'anglais, d'après Paley, Paris, 1804, 2^e édition, 1817, in-8°, avec une préface; | *Recherches sur la nature et les effets du crédit du papier dans la Grande-Bretagne*, traduit de l'anglais de H. Thornton, in-8°; | *Vues relatives à l'agriculture de la Suisse et aux moyens de la perfectionner*, par M. de Fellemberg, traduit de l'allemand, et enrichi de notes, 1808, in-8°; | *Cours d'agriculture anglaise, avec les développemens utiles aux agriculteurs du continent*, 1810, 10 vol. in-8°. C'est la réimpression de la partie d'agriculture de la *Bibliothèque britannique*. | *De l'emploi des pommes de terre à la nourriture des bestiaux dans le canton de Genève*, extrait de la *Bibliothèque universelle*, Genève, 1820, in-8°; | *Choix de poésies de lord Byron, de Walter Scott et de Th. Moore*, Genève et Paris, 1820, 2 vol. in-8°; | *La Suisse dans l'intérêt de l'Europe*, 1821, in-8°; | *Comparaison de trois charrues*, Genève et Paris, 1823, in-8°. Il a aussi rédigé, dans la *Bibliothèque britannique, la partie littéraire*, où l'on a remarqué plusieurs morceaux importants, entre autres celui qu'il publia en 1816 sur la *littérature anglaise*, qui appartient, par la force des

pensées et la sévérité du goût , à la plus haute critique.

PIDOU (FRANÇOIS), chevalier, seigneur de Saint-Olon, né en Touraine en 1640, obtint une place de gentilhomme ordinaire du roi en 1672. Cet emploi le mit à portée d'être connu de Louis XIV. il fut successivement envoyé extraordinaire à Gènes et à Madrid, et ambassadeur extraordinaire à Maroc. Les insultes que reçut son caractère public à Gènes, furent un des motifs du bombardement de cette ville. Ses services furent récompensés par le titre de commandeur de l'ordre de Saint-Lazare. Il mourut à Paris en 1720, âgé de 80 ans. On a de lui : | *Etat présent de l'empire de Maroc*, in-12, Paris, 1694. Cette relation est courte, sage, judicieuse et exacte. | *Les Evénemens les plus considérables du règne de Louis le Grand*, Paris, 1690, in-12, traduit de Marana. — Son frère, **LOUIS-MARIE**, religieux théatin, évêque de Bayonne, et consul de France en Perse, eut une grande part à la réunion des Arméniens polonais à l'Eglise romaine. On trouve de ce saint prélat une version de la liturgie arménienne dans l'*Explication des cérémonies de la messe* du père Le lion.

PIE I^{er} (saint) successeur du pape saint Hygin en 142, était italien d'origine, et fut martyrisé selon Alletz l'an 150 : d'autres disent qu'il mourut après un règne de 8 ans suivant Lenglet-Dufresnoy, et de 10 suivant le père Pagi. Il condamna l'hérésiearque Valentin, et soutint un grand nombre de combats, qui, selon Tillemont, lui ont fait donner le titre de martyr par Usuard et les anciens martyrologistes; mais Fontanini, critique aussi savant que judicieux, soutient dans son *Historia litteraria aquiliensis*, lib. 2, cap. 3 et 4, que ce saint termina sa vie par le glaive. On lui a attribué des *Lettres* que quelques critiques regardent comme supposées. Saint Anicet lui succéda.

PIE II (ENRICH-SYLVIUS PICCOLOMINI), né en 1405 à Corsini, dans le Siennois, dont il changea le nom en celui de Pienza, fit ses études à Sienne. Ses progrès furent rapides. A 26 ans, il assista au concile de Bâle, où il fut secrétaire du cardinal de Fermo. Le concile l'honora de différentes commissions. Il fut ensuite secrétaire de Frédéric III, qui lui décerna la couronne poétique, et l'envoya en ambassade à Rome, à Milan, à Naples, en Bohême et ailleurs. Nicolas V l'éleva sur le siège de

Trieste, qu'il quitta quelque temps après pour celui de Sienne. Enfin, après s'être signalé dans diverses nonciatures, il fut revêtu de la pourpre romaine par Callixte III, auquel il succéda, deux ans après, en 1458. Pie II donna en 1460 une bulle, qui déclare les *appels du pape au concile nuls et erronés*. Il disait « que c'était là » un abus inoui dans les siècles précédens, » manifestement contraire aux saints canons, et souverainement dommageable » à tous les ordres de la république chrétienne; qu'en appelant à un tribunal » qui n'existe point, et n'existera peut-être de fort long-temps, on se met en » pleine liberté de continuer le mal, que » les crimes demeurent impunis : que » tous les ordres de la hiérarchie languissent dans la confusion; que les puissans, » avant de pouvoir être réprimés, ont » écrasé les faibles, et que la révolte contre le premier siège se fortifie au point » de devenir irrémissible. » Cette bulle n'empêcha pas le procureur-général du parlement de Paris d'interjeter appel au concile, pour la défense de la Pragmatique-Sanction, contre laquelle le pape ne cessait de s'élever. Pie était alors à Mantoue, où il s'était rendu pour engager les princes catholiques à entreprendre la guerre contre les Turcs, qui continuaient à envahir les plus belles provinces de l'Europe, et menaçaient le reste. La plupart consentirent à fournir des troupes ou de l'argent; mais les Français refusèrent l'un et l'autre, ce qui indisposa le pape contre eux. Il parut oublier ce refus sous Louis XI, qui, pour l'obliger et faire cesser d'anciennes plaintes, abolit, en 1461, la Pragmatique-Sanction. L'année suivante, 1462, fut célèbre par une dispute entre les cordeliers et les dominicains, touchant le sang de Jésus-Christ séparé de son corps pendant qu'il était au tombeau. Il s'agissait aussi de savoir s'il avait été séparé de sa divinité; les cordeliers étaient pour l'affirmative, et les dominicains pour la négative. Ils se traitaient mutuellement d'hérétiques, et le pape fut obligé de leur défendre par une bulle de se charger les uns les autres de ces qualifications odieuses, dans une matière qui ne touchait en rien à la pureté de la foi, et qui ne pouvait être discutée avec tant d'ardeur, et par raisonnemens nécessairement minutieux et subtils, sans déroger à la simplicité et à la majesté de la religion. En 1463, il donna une bulle par laquelle il rétracta ce qu'il

avait écrit au concile de Bâle, lorsqu'il en était secrétaire. Il sentait bien qu'on lui objecterait que « le pape voyait les choses » dans un jour différent de l'homme particulier ; » et il répond à cette objection. Cependant les Turcs menaçaient la chrétienté. Pie, toujours plein de zèle pour la défense de la religion contre les infidèles, prend la résolution d'équiper une flotte aux dépens de l'Eglise, et de passer lui-même en Asie, pour exciter les princes chrétiens par son exemple. Il se rendit à Ancône dans le dessein de s'embarquer ; mais il y tomba malade de fatigue, et y mourut le 16 août 1464, âgé de 59 ans. Pie II fut un des plus savans hommes de son siècle. Ses principaux ouvrages sont : | *Mémoires sur le concile de Bâle*, depuis la suspension d'Eugène IV jusqu'à l'élection de Félix V ; | *l'Histoire des Bohémiens*, depuis leur origine jusqu'à l'an 1438 ; | deux livres de *Cosmographie* ; | *l'Histoire de l'Europe, durant le règne de l'empereur Frédéric III*, dont il avait été le vice-chancelier, 1685, in-fol. : elle passe pour assez exacte et assez bien détaillée ; | *Traité de l'éducation des enfans* ; | un *Poème sur la Passion de J.-C.* ; | un *Recueil de 432 Lettres*, Milan, 1473, in-fol., dans lesquelles on trouve quelques particularités curieuses ; | les *Mémoires de sa Vie*, publiés par son secrétaire et imprimés à Rome, in-4°, en 1584. On ne doute point que ce ne soit l'ouvrage même de ce pontife. | *Historia rerum ubicumque gestarum*, dont la première partie seulement vit le jour à Venise, 1477, in-fol. | Il avait composé en latin le *Roman d'Euryale et Lucrèce*, petit in-4°, sans date, mais fort ancien, publié en français à Paris, 1493, in-fol. Cette production excita dans son cœur de vifs regrets, qu'il exprime avec beaucoup de force dans une de ses lettres (la 409^e dans l'édition de Lyon, 1505). Ses *Œuvres* ont été imprimées à Helmstadt, en 1700, in-fol. On trouve sa *Vie* au commencement. En 1786, il a paru dans le *Journ. Encyclopédique* une *Notice* fautive et calomnieuse de ce pontife, avec une lettre malicieusement corrompue. Voyez le *Journ. hist. et litt.*, 15 mai 1786, p. 108, où cette imposture est dévoilée et confondue. Paul I^{er} fut le successeur de Pie II.

PIE III (FRANÇOIS TODESCHINI), était fils d'une sœur du pape Pie II. Ce pontife lui permit de prendre le nom de *François Piccolomini*, et le fit archevêque de Sienne et cardinal. Il succéda au pape

Alexandre VI, le 22 septembre 1503. Son prédécesseur avait montré sur la chaire de saint Pierre beaucoup de vices : Pie y fit éclater les vertus d'un apôtre. On concevait de grandes espérances d'un tel pontife ; mais il mourut 21 jours après son élection, le 12 octobre suivant. Jules II lui succéda.

PIE IV (JEAN-ANGE), cardinal de Médicis, était frère du marquis de Marignano, général de Charles-Quint. Il naquit à Milan, de Bernardin Medichino, en 1499, s'éleva par son mérite, et eut divers emplois importans sous les papes Clément VII et Paul III. Jules III, qui l'avait chargé de plusieurs légations, l'honora du chapeau de cardinal en 1549. Après la mort de Paul IV, il fut élevé sur la chaire de saint Pierre le 15 décembre 1559. Son prédécesseur avait déplu aux Romains, qui outragèrent cruellement sa mémoire. Pie IV commença son pontificat en leur pardonnant. Il ne crut pas devoir user de la même clémence envers les neveux de Paul IV, que ce pape avait chassés de Rome, parce qu'ils avaient abusé de leur autorité, contre les lois de la justice et de la religion ; car il fit étrangler le cardinal Caraffe au château de Saint-Ange, et couper la tête au prince de Palliano, son frère : jugement qui fut annulé sous le pontificat de Pie V. (Voyez l'élégant et intéressant ouvrage de Graziani : *De casibus virorum illustrium*.) Pour arrêter les progrès des hérétiques, il reprit le concile de Trente, qui avait été malheureusement suspendu. Il envoya en 1561 des nonces à tous les princes catholiques et protestans, pour leur présenter la bulle de l'indication de cette importante assemblée. Ce concile ayant été terminé en 1563, par les soins de saint Charles Borromée, son neveu, le pape donna une bulle, le 26 janvier de l'année suivante, pour la confirmation des décrets du concile. L'année 1565 vit éclore une conspiration contre la vie du pape, par Benoit Accolti et quelques autres visionnaires. Ces insensés s'étaient imaginé que Pie IV n'était pas légitime, et qu'après sa mort on en mettrait un autre sur le saint Siège, qu'on nommerait le pape *Angélique*, sous lequel les erreurs seraient réformées et la paix serait rendue à l'Eglise. La conspiration fut découverte, et le fanatique Benoit périt par le dernier supplice. Le pontife mourut peu de temps après, en 1565, à 66 ans. Il orna Rome de plusieurs édifices publics. S'il contribua

beaucoup à l'élévation de sa famille, il faut convenir que la plupart de ses parens lui firent honneur. C'est au règne de ce pontife qu'on doit rapporter l'époque de l'institution des séminaires : œuvre si importante, qui fit répandre aux Pères du concile de Trente des larmes de joie, et qui leur parut elle seule un ample dédommagement de tous les travaux du concile ; seule capable en effet de réparer par les fondemens l'ordre hiérarchique, et par une suite nécessaire, tous les ordres des fidèles. « C'est par ce moyen, dit l'abbé Bérault, qu'on vit fleurer de toutes parts l'esprit principal du sacerdoce ; une solide piété qui est utile à tout, ou dont procède toute utilité ; cette vertu enracinée à loisir dans une terre de bénédiction, mûrie lentement à l'ombre du sanctuaire, éclairée par des maîtres habiles et expérimentés, également éloignée de la puérilité superstitieuse, de la ferveur indiscrete et d'une lâche pusillanimité. C'est là qu'au moyen des exercices assidus, la jeunesse acquit un peu de temps l'expérience des anciens ; qu'un zèle naissant se forma aux saintes industries et à tous les procédés savans de l'art divin de conduire les âmes. Ecoles évangéliques, où tout prêche aux yeux mêmes la piété, la pureté, la décence ecclésiastique. Sous la couronne et l'habit clérical, on apprit qu'on avait choisi à jamais le Seigneur pour unique héritage, qu'on ne pouvait sans ridicule, ainsi que sans crime, retourner aux parures et aux manières mondaines, paraître aux lieux de licence ou de tumulte, aux théâtres, aux tavernes, au milieu des plaisirs contagieux du siècle. Que dirai-je du renouvellement, de la continuité, de la perfection des études ecclésiastiques, cultivées avec des succès tout nouveaux dans le calme solitaire de ces pieux asiles ? Théologie profonde, théologie morale et pratique, règle pour la conduite des âmes, pour l'observance des rites et des cérémonies sacrées, pour tout ce qui peut contribuer à nos mystères adorables l'air de majesté qui leur convient : ce sont là autant de matières, dont la simple indication doit nous inspirer une reconnaissance éternelle pour les instituteurs visiblement inspirés des lieux de bénédiction où elles se cultivent. Voyez BORROMÉE (saint CHARLES).

PIE V (saint, MICHEL GHISLERI), né à Boschi ou Bosco, dans le diocèse de Tor-

tone, en 1504, était fils d'un sénateur de Milan, suivant l'abbé de Choisi, et suivant l'opinion la plus commune. Il naquit d'une famille pauvre. Il se fit religieux dans l'ordre de Saint-Dominique. Paul IV, instruit de son mérite et de sa vertu, lui donna l'évêché de Sutri en 1556, le créa cardinal en 1557, et le fit inquisiteur général de la foi dans le Milanais et la Lombardie ; mais la sévérité avec laquelle il exerça son emploi dans des temps pénibles, où les nouvelles erreurs pénétraient partout, l'obligea de quitter ce pays. On l'envoya à Venise, où l'ardeur de son zèle trouva encore plus d'obstacles. Pie IV le transféra à l'évêché de Mondovi. Après la mort de ce pontife, il fut mis sur le siège de saint Pierre, en 1566. Elevé à la première place du christianisme par son mérite, il redoubla de zèle et déploya contre l'hérésie une sévérité devenue plus nécessaire que jamais, et qui étoufferait les sectes dans leur naissance, si ceux qui ont l'autorité en main songeaient à l'employer. Il n'usa cependant de cette sévérité qu'après avoir épuisé tous les moyens de douceur. Il fit exécuter les décrets de réformation faits par le concile de Trente ; il défendit le combat des taureaux au cirque ; il chassa de Rome les filles publiques, et permit de poursuivre les cardinaux pour dettes. Il signala, en 1568, son zèle pour la grandeur du saint Siège, en ordonnant que la bulle *In cœna Domini* (qu'on publiait à Rome tous les ans le jeudi-saint, avant le pontificat de Clément XIV) serait publiée de même dans toute l'Eglise. Cette bulle, attribuée assez communément à Boniface VIII, mais qui, par des additions successives, est considérée comme l'ouvrage de plusieurs souverains pontifes, regarde principalement la juridiction de la puissance ecclésiastique et civile : ceux qui appellent au concile général des décrets des papes ; ceux qui favorisent les appelans ; les princes qui veulent restreindre la juridiction ecclésiastique, qui violent les immunités du clergé, qui vexent les peuples par de nouveaux impôts, qui fournissent des armes aux infidèles, etc., y sont frappés d'anathème. Elle fut reçue dans quelques provinces ; mais la plupart des puissances refusèrent de la reconnaître. Il ne faut pas cependant la juger sur nos goûts et nos principes ; elle exprime les maximes et les besoins des temps où elle fut d'abord conçue. Un philosophe moderne en a fait l'apologie

en des termes remarquables : « On repro-
 che, dit-il, aux chefs de l'Eglise d'avoir
 voulu empiéter sur le temporel des sou-
 verains, d'avoir donné atteinte à leurs
 droits. Mais est-ce empiéter sur leur
 temporel que de veiller sur leurs usur-
 pations ? Est-ce un attentat que de ré-
 clamer en faveur d'un peuple qu'on dé-
 pouille et qu'on écrase ? Est-ce un crime
 que d'obliger un prince à payer ses
 dettes et à restituer les rapines faites
 en son nom ? Est-ce un abus que d'a-
 vertir un souverain de ne point sur-
 charger une nation d'impôts, de ne
 point établir de nouveaux péages, de ne
 point entreprendre de guerres injustes,
 de ne point battre de fausse monnaie,
 de ne point gêner le commerce, de ne
 point dicter de mauvaises lois, de ne
 point permettre à ses sujets de vendre
 des munitions de guerre aux Algériens,
 aux Tunisiens, etc., dont les pirateries
 continuelles ne tendent qu'à ruiner le
 commerce des nations chrétiennes ?
 Est-ce un si grand mal de rappeler aux
 princes mêmes leurs devoirs et les
 droits des nations lorsqu'ils les oublient ?
 Qui réclamera donc en faveur des
 peuples, si la religion, cette seule et
 unique barrière qui nous reste contre
 le despotisme et le désordre, se tait ?
 N'est-ce pas à elle à parler lorsque les
 lois gardent le silence ? Qui enseignera
 la justice, si la religion ne dit rien ? qui
 vengera les mœurs, si la religion est
 muette ? En un mot, de quoi servira la re-
 ligion, si elle ne sert à réprimer le crime,
 et par conséquent le despotisme mili-
 taire, qui est le plus grand de tous les cri-
 mes ? Mais, dira-t-on, le pape abuse de
 son autorité. Eh ! comment pourrait-il en
 abuser ? A-t-il d'autres armes que celles
 de la persuasion, de la charité, de la
 modération ? S'il se trompait évidem-
 ment, mille voix ne s'élèveraient-elles
 pas contre lui ! Que pourrait d'ailleurs
 faire contre le bien commun celui qui
 a le plus grand intérêt au maintien du
 bien commun ? » (*Voyez BONIFACE*
VIII.) Clément XIV suspendit la publica-
 tion de cette bulle, et Pie VI, ami de la
 paix, et inspiré par l'esprit de modération
 qui a toujours gouverné l'Eglise, a con-
 tinué à la regarder comme non avenue,
 espérant par là ralentir la conspiration de
 ce siècle contre le siège de Pierre ; espé-
 rance qui jusqu'ici n'a point été réalisée
 par des événements bien flatteurs. Pie V
 méditait depuis quelque temps un arme-

ment contre les Turcs ; il eut le courage
 de faire la guerre à l'empire ottoman, en
 se liguant avec les Vénitiens et le roi
 d'Espagne Philippe II. Ce fut la première
 fois qu'on vit l'étendard des deux clefs
 déployé contre le croissant. Les armées
 navales se rencontrèrent le 7 octobre 1571,
 dans le golfe de Lépante, où les Turcs
 furent battus par la flotte des princes
 chrétiens confédérés, et perdirent plus de
 30,000 hommes et près de 200 galères.
 On dut principalement ce succès au pape,
 qui s'était épuisé en dépenses et en fati-
 gues pour procurer cet armement. On
 prétend qu'il eut surnaturellement con-
 naissance de cette grande victoire, don-
 née précisément à l'heure où il la deman-
 dait par les plus ferventes prières. Pie
 mourut le 4^{er} mai 1572, à 68 ans, de la
 pierre. Il répéta souvent au milieu de ses
 souffrances : *Seigneur, augmentez mes*
douleurs et ma patience. Son nom ornera
 toujours la liste des pontifes romains ; il
 eut les vertus d'un saint et les qualités
 d'un roi. Le sultan Sélim, qui n'avait
 point de plus grand ennemi, fit faire à
 Constantinople, pendant trois jours, des
 réjouissances publiques de sa mort. Le
 pontificat de Pie V est encore célèbre par
 la condamnation de Baïus, par l'extinction
 de l'ordre des humiliés, et par la réforme
 de l'ordre de Cîteaux. Clément XI le ca-
 nonisa en 1712. Il reste plusieurs *Lettres*
 de ce pape, imprimées à Anvers en 1640,
 in-4°. *Voyez sa Vie* en italien par Agatio
 di Somma, in-4°. Félibien la publia en
 français, 1672. Elle répond d'avance à
 tout ce que la fausse philosophie, la douce
 et hypocrite tolérance, ont débité contre
 la mémoire de ce pieux pontife.

* **PIE VI (JEAN-ANGE BRASCHI)**, suc-
 cesseur de Clément XIV, naquit à Césène
 le 27 décembre 1717, d'une famille peu
 riche, mais noble et ancienne, et reçut
 une éducation distinguée. Le cardinal
 Ruffo le présenta à Benoît XIV, qui le fit
 son secrétaire. Rezzonico (Clément XIII)
 le nomma successivement auditeur, puis
 trésorier de la chambre apostolique, place
 qui conduit infailliblement à la pourpre.
 On sait que Clément XIII refusait de pro-
 noncer la destruction des jésuites, si vi-
 vement sollicitée par les couronnes de
 France, d'Espagne et de Portugal. Braschi
 aurait voulu seulement réformer leur in-
 stitut pour apaiser les princes. La ré-
 ponse de leur général est connue ; *Sint*
ut sunt, aut non sint. Rezzonico mourut
 sans avoir tranché cette grande question

et Avignon fut perdu. Clément XIV se chargea de la destruction de l'ordre, ce qui lui rendit les bonnes grâces de la France et les provinces du comtat. Braschi recueillit dans son logement quelques-uns des malheureux proscrits (1); il n'en obtint pas moins le chapeau de cardinal, que l'estime publique demandait hautement pour lui (2). Cet état de choses était nécessaire à connaître pour faire sentir toutes les difficultés qui s'élevaient dans le choix du successeur de Clément XIV. Les couronnes, et surtout celles de la maison de Bourbon, voulaient un sujet qui consommât l'ouvrage de Ganganelli. La première condition qu'on exigeait du nouveau pape était de ne jamais rétablir les jésuites. Les Romains, médiocrement attachés à la mémoire de Ganganelli, cherchaient à écarter celui qui aurait professé un attachement trop servile aux couronnes ennemies de la fanieuse société. Braschi, qui s'était tenu dans une prudente modération au milieu des deux partis, fut élu. Cette nomination, faite le 15 février 1775, causa une joie universelle, que le nouveau pape justifia par tous les actes de sa conduite publique et privée. Il répandit des largesses parmi le peuple, réprimanda sévèrement le gouverneur de Rome pour n'avoir pas su arrêter quelques désordres occasionés par les sbires; priva de sa pension le préfet de l'annone, qui avait manqué de vigilance dans l'approvisionnement de la capitale; se forma un conseil composé de tous les gens les plus distingués par leurs talens, et annonça qu'il surveillerait lui-même toutes les parties de l'administration. Sa conduite passée répondait en effet de la vérité de ses promesses. Sévère contre les fripons, et juste envers les gens de bien, il avait su faire rentrer dans le trésor pour plus de quarante mille écus romains de pension, dont l'état était grevé. Redouté des méchans, estimé des bons citoyens, il était le seul des chefs du gouvernement que le peuple eût épargné dans ses murmures occasionés par une disette cruelle; et la fermeté, la pénétration de Pie VI étaient devenues célèbres par une espèce de pro-

verbe (3). C'était aussi lui qui avait déterminé Clément XIV à l'établissement de ce beau *Muséum*, où les chefs-d'œuvre de tous les arts, les antiquités les plus précieuses, devaient attirer les voyageurs de toutes les nations civilisées. Tous les projets que Braschi méditait depuis long-temps avaient un caractère de noblesse, de générosité, où son âme se peignait tout entière. Nous ne serons qu'indiquer les plus importants : les travaux exécutés dans le port d'Ancone, le seul dans les états du pape où le commerce pût être protégé; le fanal qui fit partie de ces travaux, lesquels méritèrent à Pie VI une statue pareille à celle de Clément XII (2), et un arc de triomphe à côté de celui de Trajan; la sacristie magnifique ajoutée à la basilique de Saint-Pierre, les réparations faites à l'entrée du palais Quirinal, où il fit relever le fameux obélisque, les embellissemens de l'abbaye de *Subiaco*, qu'il avait possédée autrefois; mais surtout la vaste entreprise du dessèchement des marais Pontins. Dès les premiers temps de la république romaine, et depuis, sous les empereurs, enfin, plus récemment encore, sous les pontificats de Boniface VIII, de Martin V, de Léon X, et de Sixte V, on avait fait de vaines tentatives pour assainir cette contrée, où une malheureuse population languit et s'éteint au milieu des vapeurs pestilentielle (3), et que le voyageur même ne traverse impunément qu'avec des précautions indispensables : Pie VI visita lui-même cette terre de désolation et il y venait tous les ans encourager et diriger les travaux. Une souscription volontaire procura des fonds considérables, qui soulagèrent le fisc. Douze mille arpens de terre, rendus à la culture des grains et à la nourriture des troupeaux, furent ven-

(1) *Il a di nipi per morsicare, e un buon naso per sentire.*

(2) Cette statue n'est pas la seule qu'on ait voulu ériger à Pie VI; les Romains lui en décrèrèrent une autre en bronze au Capitule, lorsque la flotte française fut dissipée par une tempête devant Onelle, le 21 décembre 1792. Pie VI refusa la statue : mais non inscription la remplaça pour attester le vœu du peuple, qui attribuaient aux prières du pape un événement qu'il regardait comme miraculeux. (Voy. les *Martyrs de la foi*, par M. l'abbé Guillon, tom. IV, pag. 258, 259 et 265.)

(3) En 1779, un voyageur, qui traversait ces malheureuses contrées, demandait à un de ces habitans, qu'on peut appeler des spectres mourans, comment ils faisaient pour vivre. — « Nous ne vivons pas, répondit-il, nous mourons. »

(1) Pie VI, loin de persécuter les jésuites, aurait voulu leur continuer une bienveillance que lui interdisait sa position politique.

(2) On a prétendu, sur le témoignage de personnes dignes de foi, que Braschi fut le chapeau aux manèges de quelques ambitieux qui gâtait son inflexible severité dans la place de trésorier. (Voyez les *Martyrs de la foi*, tom. 4, pag. 258 et 259.)

dus au duc Braschi, neveu du pape, par la chambre apostolique. La voie Apennine, ce chef-d'œuvre de l'industrie des Romains, fut dégagée des encombrements inutiles qui la surchargeaient et ne faisaient qu'augmenter la stagnation des eaux. C'est aujourd'hui un chemin droit et uni, qui conduit rapidement à Terracine, et qui dispense de faire un détour long et incommode pour gagner la route de Naples. On creusa, en outre, un large canal, qui facilita davantage l'écoulement des eaux vers le lac Fogliano, et qui devait par la suite augmenter les mouvemens du commerce. Une ville tout entière, dont les plans étaient déjà adoptés, aurait embelli et couronné ces superbes ouvrages : mais les troubles qui survinrent, et la révolution française empêchèrent l'exécution de plans conçus dans les mêmes vues de salubrité et d'embellissement. A l'esprit de bienfaisance qui le caractérisait, Pie VI unissait un goût de magnificence qui se révélait surtout dans les cérémonies pontificales. Ce souverain pontife était encore, dans un âge avancé, un des plus beaux hommes de son temps. Une physionomie noble et spirituelle, une taille haute et développée dans les plus belles proportions, donnaient à toutes ses manières, à tous ses mouvemens, une grâce, une majesté, qui excitaient au plus haut degré l'affection et le respect (1). Un écrivain anglais, John Moore, et un luthérien, qui l'avaient vu officiant pontificalement, l'un à Rome, et l'autre à Vienne, en parlent dans leurs mémoires avec un enthousiasme d'autant moins suspect, qu'ils semblent se le reprocher comme une espèce d'idolâtrie. Il était réservé à un écrivain catholique et français (2) d'essayer de flétrir la mémoire de Pie VI, en lui attribuant des mouvemens d'ostentation et d'orgueil, au milieu de ses devoirs les plus saints. Différentes traverses exercèrent les vertus de Pie VI, dans son intérieur ; comme ses détracteurs en ont rendu un compte peu fidèle, et souvent calomnieux, nous nous y arrêterons un moment. Le pape avait deux neveux, fils de la comtesse Onesti, sa sœur. Il leur fit prendre son nom, à l'exemple de plusieurs papes, et maria l'aîné, le duc de

Braschi, à la fille de la comtesse Falconieri, l'une des personnes les plus riches de la ville. Le jeune époux se trouva à la tête d'une assez grande fortune. La richesse de Braschi disparut dès les premiers momens des infortunes de Pie VI. Quant à son jeune frère, Romuald, le pape le fit passer par tous les degrés qui mènent au cardinalat, et ne lui donna le chapeau qu'après toutes ces épreuves, dont son neveu se tira avec honneur. Voilà à quoi se réduisit le népotisme de Pie VI. Un vieil ecclésiastique, nommé Amanzio Lepri, cité pour ses bizarreries, et fils d'un Milanais qui s'était prodigieusement enrichi dans les douanes, fit spontanément une donation de tous ses biens aux deux jeunes Braschi, soit pour se donner une grande faveur auprès du pape, soit pour légitimer, en quelque sorte, une fortune si rapidement acquise. Cette donation, au moins indiscrete, privait de sa succession une nièce fort jeune, Marianne Lepri, dont les donataires ignoraient peut-être l'existence et les droits. Amanzio mourut quelque temps après ; et la famille produisit un testament qui révoquait la donation, mais qu'on arguait de faux. L'affaire ayant été portée au tribunal de l'auditeur de la chambre, la donation avait été d'abord confirmée : sur l'appel au tribunal de la rote, la sentence, après des débats extrêmement longs, fut ensuite infirmée. Les donataires s'étant pourvus en révision, par une forme particulière à ce tribunal, en vertu de laquelle un plus grand nombre de juges est appelé à prononcer en dernier ressort, la donation fut de nouveau réhabilitée dans tous ses effets. Le pape s'interposa néanmoins comme médiateur. Ses neveux abandonnèrent la moitié de la succession à la nièce, qui fut mariée avantageusement. Ainsi se termina cette affaire, que les détracteurs de Pie VI peignirent des plus odieuses couleurs. Hâtons-nous de passer à des événemens plus dignes d'attention. « Il faut convenir, » dit un des détracteurs les plus amers de Pie VI, qu'il a gouverné l'Eglise à une époque où les plus grands talens et les plus grandes vertus n'auraient pu la mettre à l'abri des orages. » (Voyez les Mém. hist. et philos.) En effet non-seulement les principes de la philosophie moderne s'étaient insinués dans les dernières classes de la société, mais plusieurs souverains eux-mêmes semblaient s'être mis en lutte ouverte avec l'autorité reli-

(1) Le peuple s'écriait souvent : *Quanto è bello, quanto è bello! Tanto è bello, quanto è santo.*

(2) L'auteur des *Mémoires philosophiques et historiques*.

glieuse, notamment l'empereur d'Allemagne (voyez JOSEPH II), que dirigeaient un vieux ministre plein de vanité et d'orgueil (F. KAUNITZ), et un évêque ambitieux (F. HERBERSTEIN) (1). Pie VI, justement alarmé du danger de sa position, crut ne pas devoir s'en tenir aux simples communications diplomatiques : il résolut d'aller à Vienne traiter en personne avec Joseph. Ce voyage éprouva la plus vive opposition dans sa famille et dans le conseil ; le cardinal de Bernis surtout représentait avec force l'humiliation qui résulterait pour le chef de la religion, d'une démarche inutile : mais Pie VI était résigné à tout, et ses espérances ne furent pas toutes déçues (2). Joseph le reçut (1782) avec une magnificence affectée, dont il comptait bien se faire un moyen pour affaiblir l'autorité du pape, en redoublant de respect pour sa personne : on essaya même de tenter le pontife, en lui offrant le titre de prince de l'Empire pour son neveu. Pie VI refusa modestement, mais avec fermeté. Il sut parfaitement se concilier l'amour, la vénération, l'enthousiasme des peuples, tandis que, d'autre part, le prince, par son invincible obstination, et le premier ministre (3), par ses superbes

et ridicules dédains, cherchaient à lui faire subir des mortifications et des dégoûts. L'empereur vint à Rome l'année suivante, et déjà l'on put remarquer qu'en traitant l'affaire de l'archevêché de Milan, il avait cédé sur quelques difficultés assez sérieuses, par suite de l'estime qu'il avait conçue pour la personne du pape. Ces dispositions favorables s'accrurent par la suite ; et, en 1790, l'impérieux Joseph, alarmé des mouvemens du Brabant, se vit forcé de demander à Pie VI des armes spirituelles, pour ramener ses sujets révoltés contre l'autorité légitime. Ce fut ainsi que l'opinion publique dut changer sur ce voyage, d'abord si vivement combattu. Cependant l'ex-empereur d'Allemagne avait ébranlé l'Italie : en Toscane, le grand-duc Léopold, frère de Joseph, imbu des mêmes doctrines, mais plus prudent, avait pris pour auxiliaire de ses projets l'évêque de Pistoie, Ricci, neveu du dernier général des jésuites, que Ganganelli avait fait enfermer dans le château Saint-Ange, et que Pie VI y avait laissé mourir, dans la crainte de porter ombrage aux couronnes qui avaient exigé de lui la destruction de cette société. Un synode, tenu à Pistoie, en 1786, avait consacré toutes les maximes antiromaines, et Léopold avait entrepris de faire confirmer les décrets du synode dans un concile tenu l'année suivante à Florence, où se trouvèrent dix-huit archevêques ou évêques. Trois d'entre eux seulement donnèrent leur approbation. Léopold sentit dès lors le danger de son entreprise : le temps mûrit ses réflexions ; et, en 1790, l'exemple de son frère l'instruisit de la nécessité de réparer ses imprudences. En lui succédant au trône impérial, il se hâta de faire sa paix avec le clergé brabançon, qui dirigeait, en grande partie, l'insurrection des villes, et d'abolir toutes les innovations introduites par Joseph. Le nouveau grand-duc en fit autant en Toscane : il relégua Ricci dans un couvent, après l'avoir forcé à présenter sa démission ; et Pie VI eut

1. Quelques princes revendiquaient des parties de domaines, appartenant depuis long-temps au souverain de Rome, soit à titre de donation, soit par des traités d'autre nature. Parmi eux on remarquait surtout les princes italiens. Le grand duc de Toscane réclamait le duché d'Urbino ; le roi de Naples menaçait d'occuper Benevento ; il n'y avait pas jusqu'à la république de Venise, et même jusqu'au duc de Modène, qui n'essayassent d'ajouter quelques parcelles du duché de Ferrare à leur domaine héréditaire, dont la totalité devait bientôt être envahie par une puissance tout autrement formidable que celle de l'évêque de Rome.

2. Le voyage de Pie VI à Vienne a été représenté par plusieurs historiens, entre autres par l'auteur des *Mémoires philosophiques*, comme une marche triomphale, peu digne de la modestie du vicaire de Jésus-Christ : c'est un mensonge insigne, démenti par tous les témoins oculaires, et par les propres paroles d'un auteur contemporain. Baccarini, qu'on ne soupçonnera pas d'adulation envers Pie VI : *Basterà solo a dire, scrisse il, che gli fu fatto l'onore del fatto spiegato da Leone X e Clemente VII, quando si partirono a Bologna* (Storia del secolo XVII, lib. XIV, p. 128). L'empereur et la suite du pape étaient de la plus grande simplicité. Ce qu'il y eut de plus remarquable, ce furent les acclamations et les vœux du peuple, qui le reçut avec des transports vraiment extraordinaires sur toute sa route, et jusqu'aux portes de la capitale de l'Autriche.

3. Le fameux Kaunitz, que le grand Frédéric représente, dans ses *Mémoires*, comme un homme fort médiocre, tout enfié encore du favoritisme de sa

defunte souveraine, joignait à la morgue allemande une espèce de fatuité qu'il copait gauchement sur les modes français. Il dédaigna de rendre visite au pape ; et lorsque Pie VI lui fit l'honneur de se transporter chez lui pour examiner son superbe cabinet, l'orgueilleux ministre affecta de paraître en une espèce de négligé au milieu d'un cercle tout resplendissant de magnificence, et de servir familièrement la main du pape, que tous les autres, et l'empereur lui-même, baissaient avec respect.

la consolation d'obtenir une réconciliation complète avec l'Empire et la Toscane. A Naples, ce fut une espèce d'intrigant, nommé *Tanucci*, parvenu au ministère, qui dirigea les attaques contre l'autorité du saint Siège. A l'ascendant qu'il avait obtenu dans le conseil, se joignait le crédit de la reine, sœur de Joseph ; et tout l'esprit de la cour de Naples ne fut, pendant long-temps, que celui de la maison d'Autriche. La suppression subite et violente de soixante-dix-huit monastères en Sicile, la nomination d'un archevêque de Naples, à laquelle le roi prétendit d'abord avoir un droit exclusif ; le refus du chapeau de cardinal fait à ce même archevêque, pour lequel on avait, en quelque sorte, arraché l'institution du pape ; le rejet impolitique des indulgences que la cour de Rome était dans l'usage d'accorder au peuple napolitain, furent, dès 1775, les premiers brandons de discorde. On séquestra de riches abbayes appartenant au cardinal secrétaire d'état ; on menaça de s'emparer du duché de Bénévent ; enfin, l'on suscita de nouvelles difficultés dans les cérémonies d'un ancien usage féodal. Le roi, oubliant que le premier prince de sa maison, qui était monté sur le trône de Naples, le devait en grande partie aux prédécesseurs de Pie VI, par suite de ce droit de suzeraineté attribué alors au saint Siège, imagina de disputer sur la présentation de la haquenée, espèce d'hommage-lige. La cérémonie de cette présentation se fit, en 1777, avec quelques restrictions publiques, et presque outrageantes, auxquelles Pie VI opposa la fermeté, la modération et la dignité qui ne l'abandonnaient jamais. La cour d'Espagne, où régnait le père de Ferdinand, témoigna son mécontentement contre *Tanucci*, dont le crédit commença dès lors à baisser. Le chevalier Acton, qui lui succéda dans la principale faveur, se montra moins violent. Le marquis Caraccioli, vice-roi de Sicile, fut appelé au conseil. Ce seigneur, un des hommes de son siècle les plus aimables et les plus spirituels, qui avait été long-temps ambassadeur en France, sentit les inconvéniens qui pouvaient résulter d'une misérable querelle. Le cardinal de Bernis fut envoyé à Naples pour négocier ; et l'on ne pouvait faire un meilleur choix. De grands changemens s'annonçaient d'ailleurs dans tous les esprits. Les peuples commençaient à intervenir dans les dissensions des gouvernemens,

où tant de droits étaient en litige, où tant d'intérêts étaient froissés. Le Brabant s'agitait, et les moyens militaires n'avaient pu comprimer la révolte. La santé de Joseph II, l'âme de tous ces bouleversemens philosophiques, déclinait d'une manière alarmante ; et les trônes chancelaient déjà. Toutes ces circonstances amenèrent, à la fin de 1789, un rapprochement nécessaire. L'hommage de la haquenée fut converti en une prestation pécuniaire, qui satisfait les deux puissances. Le roi et la reine de Naples vinrent à Rome mettre le dernier sceau à cette réconciliation, qui fut sincère de part et d'autre. Les démêles avec la république de Venise et le duc de Modène causèrent aussi quelques chagrins à Pie VI, qui en triompha par les mêmes moyens de douceur et de modération. De tous les princes d'Italie, celui qui régnait sur le Piémont, et le duc de Parme, furent les seuls qui résistèrent au torrent. Dans le reste de l'Europe, Pie VI eut moins d'adversaires à combattre. La France, encore monarchique, demeurait fidèle au culte de Clovis. L'Espagne imitait l'exemple de la France. En Portugal, la mort du marquis de Pombal, le plus ardent ennemi des jésuites, avait rendu à la reine la liberté de renouer avec le saint Siège des liaisons amicales. En Pologne, le roi Stanislas ne se montrait pas moins attaché à la cour de Rome ; il fit punir l'évêque de Cracovie, ainsi que d'autres écrivains, qui tentaient de propager des maximes contraires aux bulles. Les princes protestans ne traitaient pas Pie VI avec moins d'égards. Frédéric lui sut gré d'avoir été le premier pape qui lui eût donné le titre de roi, et de n'avoir pas inquiété les jésuites auxquels il avait donné un refuge dans ses états. Catherine II exigeait davantage ; elle demandait une bulle qui leur permit de recevoir des novices. Pie VI embarrassé d'une demande opposée aux engagements qu'il avait pris avec les puissances catholiques, refusa avec sa douceur accoutumée, et céda sur d'autres points, tels que la nomination de l'évêque de Mallo à l'archevêché de Mohilow, et d'un jésuite à la coadjutorerie de ce siège, ainsi que sur la promotion au cardinalat, du nonce Archetti, qui avait eu la plus grande part à la négociation. On ferma les yeux sur l'article des novices, que les jésuites continuèrent à recevoir. Pie VI n'avait d'ailleurs aucune force pour s'y opposer. Les enfans de la

zarine, sous le nom de comte et de comtesse du Nord, vinrent admirer les richesses du Muséum romain, et la superbe route rétablie dans les marais Pontins. Gustave III, excité par les mêmes motifs d'une noble curiosité, quitta aussi un moment les glaces du Nord, pour venir visiter le Vatican. Les souverains qui avaient enfin compris que c'était s'en prendre à leur propre autorité, que d'attaquer l'autorité religieuse, voulurent remédier au mal que l'erreur avait déjà fait; mais l'impulsion était donnée, et la révolution française éclata. Après les premières mesures prises au détriment du clergé français, des attaques plus formelles furent dirigées contre la cour de Rome : on supprima les annates; et des lors il fut question de s'emparer d'Avignon. L'assemblée Constituante imagina la fameuse *constitution civile du clergé*, et afin de donner la force nécessaire à cet acte monstrueux d'impiété et d'orgueil, on exigea un serment formel; tout ce qui refusa de le prêter fut privé des secours et des aumônes qui représentaient les bénéfices abolis. Sur 138 évêques, quatre seulement s'y soumirent; la plus grande partie du clergé, composé de soixante-quatre mille individus, suivit cet exemple, et préféra la misère au parjure. L'émancipation de tous les ordres monastiques, le divorce, le mariage des prêtres, devinrent des lois de l'état et des titres de proscription, non-seulement contre ceux qui se refusèrent à leur exécution, mais contre ceux qui osèrent les désapprouver. Au milieu de tant de désordres, Pie VI ne pouvait pas garder le silence. Il s'expliqua sur tous ces points dans plusieurs écrits, mais surtout dans son bref doctrinal, qui est un chef-d'œuvre d'éloquence et de saine théologie. Loin d'employer des menaces, qu'on eût trouvées orgueilleuses, et qui n'eussent produit qu'une vaine irritation, c'est avec les armes de la raison et les préceptes des saints canons qu'il combat ses ennemis. Le courage dont il est animé, il cherche à l'inspirer au ministère qui dirigeait alors la France: « La résistance fût-elle pleine de dangers, écrit-il à l'archevêque de Bordeaux (1), alors garde-des-secours, et à l'archevêque de Vienne, qui avait la feuille des bénéfices, il n'est jamais permis de paraître abandonner un

instant la foi catholique, même avec le dessein de revenir sur ses pas, quand les circonstances auront changé. » Défenseur zélé des droits d'autrui, mais désintéressé complètement pour ce qui le touche, il suspend la perception des taxes pour les expéditions de France. « Afin, dit-il, que l'on ne croie pas que notre inquiétude ait d'autre objet que la religion, et pour fermer la bouche aux ennemis du siège apostolique. » Enfin dans le bref doctrinal, qui sera toujours cité comme le monument le plus honorable pour son pontificat, Pie VI professe des principes bien éloignés de ces maximes ultramontaines, tant reprochées à quelques-uns de ses prédécesseurs, en fixant, avec autant de modération que de clarté et de sincérité, les limites entre les deux puissances. Tant d'efforts généreux furent inutiles. Le gouvernement français, trop faible et trop effrayé, n'osa s'opposer aux décrets désastreux de l'assemblée Constituante, et laissa le pape et le clergé exposés seuls dans l'arène. Les évêques, imaginant qu'un sacrifice éclatant pourrait changer l'état des choses, offrirent tous au pape la démission de leurs sièges (mai 1791). Le pape la refusa, en les exhortant à attendre les décrets de la Providence. Quelques brefs consolateurs pénétraient difficilement jusqu'à eux. A mesure qu'ils tombaient entre les mains des factieux ils étaient brûlés avec ignominie; et le ministère français souffrait ces indignités. (*V. les Martyrs de la foi*, tome IV, pag. 278.) Tout lien religieux fut rompu dès lors avec la cour de Rome; à peine quelques vaines considérations extérieures relient encore le lien politique. Le nonce du pape fut contraint de se retirer: l'exil de sa sainteté fut brulée; et les pouvoirs du cardinal de Bernis, qui n'avait pas voulu prêter serment, furent révoqués. Cette noble résistance ne fit qu'accroître la fureur des révolutionnaires. Ils étaient importunés par la vue de tant de malheureux, dont la courageuse résignation pouvait exciter une dangereuse pitié. On résolut de s'en débarrasser, en les désignant comme des rebelles à l'autorité nationale; et la dénomination de *prêtres réfractaires*, qui parut, pour la première fois, dans des actes publics de l'administration, fut un signal de proscription. Tel fut le sanglant héritage légué par l'assemblée Constituante à ses successeurs. A peine avait-elle dis-

(1) Voy. *Histoire du clergé pendant la révolution*, par l'abbé Barruel.

paru, que la glacière d'Avignon fut comblée de cadavres, parmi lesquels les ecclésiastiques furent les principales victimes (24 octobre 1791). Trois évêques et plus de trois cents prêtres furent égorgés dans les journées des 2 et 3 septembre 1792. Tout ce qui put échapper au fer des bourreaux et des assassins était déporté, ou se condamnait à un exil volontaire au-delà du Rhin, des Alpes, des Pyrénées, et des barrières de l'Océan: l'Europe fut couverte de prêtres réfugiés (1). Plus de quatre mille d'entre eux reçurent l'hospitalité dans les Etats romains. Pie VI les accueillit avec la charité d'un pasteur, et les larmes d'un père. Ces malheureux ecclésiastiques trouvèrent à Rome des victimes non moins illustres de la révolution, Mesdames de France, qui les y avait précédés. Quelques années après, le roi et la reine de Sardaigne devaient aussi venir y apporter leurs infortunes et leurs douleurs. Depuis la révocation du cardinal de Bernis, le gouvernement français avait proposé plusieurs ambassadeurs, que Pie VI avait refusés, entre autres le comte de Ségur. C'était la légation de Naples qui dirigeait, en quelque sorte, la diplomatie française à Rome, soit en correspondant avec le consul, nommé *Digne*, soit en envoyant des agens de ses bureaux. Le 13 février 1793, un sieur Flotte, major de l'escadre française, en croisière devant Naples, arriva porteur d'une lettre officielle, qui enjoignait au consul de faire placer sur sa porte et sur celle de l'académie l'écusson de la liberté. L'officier de marine se chargea de l'exécution, accompagné d'un certain Hugon de Basseville, jadis abbé, précepteur des enfans d'un banquier de

Bayonne, Cabarrus, depuis écrivain philosophe, et alors l'ami intime de Brissot. Ils devaient, à la suite d'une orgie civique, être appuyés dans le mouvement qu'ils avaient préparé, par les élèves de l'école de France. Les deux émissaires républicains se promènèrent en carrosse sur le cours, étalant avec orgueil la cocarde tricolore. La multitude s'assemble et fait entendre des menaces; on y répond de la voiture par des insultes: le peuple s'arme de pavés, et le tumulte est au comble. Flotte et Basseville, assaillis de toutes parts, sont obligés de mettre pied à terre; ils se réfugient dans la maison d'un banquier français, où le peuple les poursuit. Basseville veut se défendre avec un stylet dont il s'était muni: un barbier lui porte un coup de rasoir dans le bas-ventre, et le blesse mortellement. Cependant la force armée arrive, et protège sa retraite. Le pape envoie son propre chirurgien; mais le blessé mourut dans la soirée du lendemain, après avoir fait témoigner ses regrets et demander pardon au cardinal secrétaire d'état. Il montra les sentimens d'une piété édifiante (*V. BASSEVILLE*). Le consul Digne suivit cet exemple (1); et Flotte revint à Naples, avec soixante-dix écus romains, que la chambre apostolique lui fournit, parce qu'il n'avait pas même l'argent nécessaire pour son voyage. Pie VI eut soin d'instruire toutes les puissances des détails de cet événement: la Convention nationale ne manqua pas de représenter l'affaire comme un assassinat prémédité, dont elle comptait tirer vengeance: mais elle ne put accomplir ce dessein. L'anarchie la plus complète, des rébellions intérieures, des profanations, des massacres, des succès militaires, dont elle récompensa plusieurs de ses généraux en faisant tomber leurs têtes (2), tels furent les événemens qui lui firent perdre de vue Rome, contre laquelle elle ne fit point de nouvelle tentative, depuis la désastreuse expédition d'Oncille. (*Voyez la note 2, page 63.*) Le 9 thermidor (27 juillet 1794) arriva. On crut en Italie comme en France à un changement heureux; et beaucoup de prêtres

(1) La mort de Louis XVI ajouta un chagrin mortel à tous ceux dont Pie VI était déjà accablé. Ce fut à cette occasion que se déploya cette affection si vive, que le cardinal de Bernis avait depuis long-temps annoncée, en écrivant: *Pie VI a le cœur tout français*. Elle parut tout entière dans l'allocution du 17 juin 1793, où le saint pontife s'écriait avec l'accent des douloureuses lamentations du prophète sur le sort de Sion: *Ah! Gallia, Gallia! a predecessoribus nostris appellata totius christianitatis sperulam.... Quam hodie aversa a nobis es! quam hostili in veram religionem animo! ac inter omnes qui unquam fuerunt insectatores infestissima! ah! iterum Gallia, etc.* Cette éloquente allocution fut traduite dans le temps par l'archevêque de Nicée (Maury) dans la première édition, publiée à Rome, on remarquait l'épithète *Servitissima*, donnée à Voltaire; dans la traduction française de Paris, en 1815, 1818 et 1821, cette épithète a été retranchée (*Voy. les Martyrs de la foi*, tom. IV, pages 2, et 292).

(1) On a suivi, dans ce récit, M. l'abbé Guillon, auteur des *Martyrs de la foi*, témoin de beaucoup de faits, et depositaire de tous les souvenirs du cardinal Spina, qui n'avait pas quitté Rome pendant tous ces événemens, et qui resta auprès de Pie VI jusqu'à sa mort.

(2) Luckner, Custines, Houchard, Beaubarros

français se disposèrent à rentrer dans leur patrie. Pie VI ne croyait pas le danger passé; et il les exhorta à demeurer. Cédant ensuite à leurs instances, il fit assurer leur voyage par tous les moyens qui étaient encore en son pouvoir. Ses pressentimens ne furent que trop justifiés. Le Directoire, qui avait succédé à la Convention, suivait les mêmes plans avec moins de violence et plus de perfidie. Les supplices étaient plus rares, et la persécution n'en était pas moins active. *Il voulait moins de sang*, dit Carnot dans son premier mémoire, *mais des larmes en abondance*. Tout était corrompu et avili; l'armée soutenait seule la gloire de la nation, et méprisait le gouvernement à qui elle faisait célébrer et craindre ses triomphes. Après avoir soumis tous les pays en-deçà du Rhin, il lui restait à conquérir l'Italie; et Bonaparte fut chargé de cette expédition, au commencement de l'année 1796. Le général français, après une suite de victoires éclatantes, força les Autrichiens à repasser l'Adige, et le pape, voyant cette barrière rompue, la seule qui pût défendre le pays d'une invasion totale, avait pris le parti de négocier. L'ambassadeur d'Espagne, Azara, fut chargé par sa Sainteté d'aller trouver le vainqueur, qui, laissant un moment respirer l'archiduc Charles, s'était porté rapidement sur sa droite, pour envahir les états du saint Siège. La cession des deux légations de Bologne et de Ferrare satisfit à peine l'avidité du conquérant, auquel il fallut en outre promettre les plus beaux tableaux, les plus belles statues du Muséum, et une contribution de quinze millions. D'un autre côté, des commissaires particuliers du Directoire, étant venus à Florence, dictaient des propositions encore plus dures: ils voulaient que sa Sainteté se rétractât, désavouât, annulât toutes les bulles, tous les brefs, mandemens, instructions pastorales, et généralement tous les écrits émanés du saint Siège, depuis le commencement de la révolution. Pie VI, indigné de ces propositions, déclara s'y refuser au risque de sa vie: il aimait mieux traiter avec le général. De son côté, Bonaparte avait en ordre de s'emparer de Rome; mais, soit qu'il voulût saisir cette occasion de faire preuve d'indépendance, soit qu'il eût conçu dès lors la pensée de laisser une ombre d'existence à l'autorité religieuse, pour la faire servir à de plus vastes projets, il se hâta de conclure un

traité qui ajoutait aux articles déjà arrêtés la cession d'une partie de la Romagne, élevait la contribution à la somme de trente-un millions, outre la fourniture de soixante cents chevaux. Cet arrangement signé, il ne perdit pas un moment pour retourner vers le Tyrol, laissant 15 mille hommes sous le commandement de Victor, afin de garder les pays conquis. Telle fut la paix ou plutôt la trêve de Tolentino (19 février 1797), qui porta la désolation et l'anarchie dans les murs de Rome. Pie VI déployait un courage surnaturel au milieu de tous ces revers. Sa modération, son activité, l'exemple qu'il donna de tous les sacrifices, ne furent que de faibles palliatifs, qui retardèrent seulement une douloureuse catastrophe. Les familles les plus considérables et les plus riches se dépouillèrent, comme le pape, de leur or, de leur argenterie, de leurs chevaux, de leurs voitures, de tout ce qui appartenait aux jouissances d'un vain luxe. Le trésor du château St.-Ange fut bientôt épuisé, et l'on eut recours inutilement à la fatale ressource du papier-monnaie. Le Directoire s'était vu, avec un dépit mal dissimulé, arracher une proie qu'il brûlait de ressaisir. Ce n'était pas assez de tous les maux qui accablaient le saint Père, les calomnies les plus absurdes furent inventées pour accélérer sa perte. Il était accusé d'avoir permis le passage à la cavalerie napolitaine, qui volait à Milan pour secourir l'Autriche, comme s'il avait eu à sa disposition des forces imposantes pour l'empêcher; et on lui reprochait en outre d'avoir songé un instant à se mettre en état de défense, et à prendre quelques-unes de ces mesures dictées par la simple prudence, pour maintenir la tranquillité intérieure. Tout cela d'ailleurs avait précédé le traité de Tolentino. Mais le Directoire avait d'autres moyens de s'affranchir de la foi jurée. Il pressait avec la dernière rigueur le versement de la rançon pécuniaire, et menaçait hautement. La sédition vint à son secours: le 27 décembre 1797, un rassemblement armé et déployant le drapeau tricolore se forma autour du palais de l'ambassadeur de France, Joseph Bonaparte, dans le quartier des Transteverins: à l'autre extrémité de la ville, un mouvement semblable s'était manifesté, et les factieux devaient se réunir au centre, lorsqu'un détachement de cavalerie se présenta pour empêcher la jonction. Le rassemblement, où se trouvait un gé-

néral français, nommé Duphot, à côté de l'ambassadeur, voulut forcer le passage, et la troupe fit feu (1). Duphot fut atteint d'une balle, et mourut presque sur-le-champ. Le pape était malade depuis plusieurs jours; et le cardinal Joseph Doria, gouvernant en son nom, au lieu de se plaindre d'un attentat aussi évident contre l'autorité souveraine et la tranquillité publique, envoya faire des excuses à l'ambassadeur français, qui s'enfuit à Florence. Le cardinal écrivit, dans les mêmes termes de soumission, au prince Massimi, ambassadeur en France. Le moment parut favorable au Directoire pour parvenir à ses fins. Le général Berthier prit le commandement de cette armée que Bonaparte avait laissée dans la marche d'Ancone, et le 29 janvier 1798 il vint camper sous les murs de Rome. Il se fit précéder d'une proclamation, menaçante contre le pape, flatteuse pour le peuple, et dans laquelle il protestait de sa déference pour la volonté nationale des citoyens romains, de son attachement aux intérêts des gens de bien, de son respect pour les propriétés générales et particulières. Ce moyen ne pouvait guère manquer son effet sur cette partie corrompue des habitans d'une grande ville, qui espère tout d'une révolution, et sur la foule des gens timides et paisibles, dont la sûreté, compromise dans les convulsions d'une anarchie sans frein, trouve une garantie plus assurée dans un gouvernement usurpateur, mais ferme et puissant. Une députation solennelle vint prier le général français d'accomplir ses généreux desseins. Dès le lendemain (15 février), il entra dans la ville avec Masséna, l'un de ses lieutenans, et les spoliations commencèrent. On mit les scellés au Muséum, aux galeries, sur tous les objets précieux qui devaient faire désormais la proie de la grande nation. On avait proposé à Pie VI d'en soustraire une partie à l'avidité des vainqueurs : mais il opposa la bonne foi des traités, qu'il faut observer, même avec des scélérats; et pas un anneau, pas un camée, ne furent détournés de leur place. On vendit à vil prix les statues et les vases qui ornaient la ville Albani, et le palais du cardinal Busca à Sainte-Agathe *dei Monti*. Pendant

ce temps, on plantait un arbre de liberté au Capitole, on attachait des cocardes tricolores aux oreilles du cheval de Marc-Aurèle; on créait un directoire composé de sept membres, avec lesquels figurait un secrétaire français, nommé Bassal, ex-vicaire à Versailles, qui avait joué un rôle dans les premiers temps de la révolution. Tous ces bouleversemens s'opéraient sous les auspices de l'armée conquérante, qui remplissait par ces grands exploits les promesses de son général. Les spoliations qui devaient s'exercer sur la personne même du pape furent confiées à des commissaires très habiles en ce genre, et capables des recherches les plus minutieuses (1). Pie VI fut dépouillé de ses meubles, de la plus riche partie de ses ornemens pontificaux, de ses moindres bijoux. Sa bibliothèque particulière, composée de plus de quarante mille volumes, fut vendue à un libraire de Rome, pour douze mille écus en cédulas. On eut néanmoins l'air de vouloir conserver au pape une ombre d'autorité; on lui fit proposer, par le général Cervoni, de prendre la cocarde tricolore. Pie VI la repoussa avec dignité : « Je ne connais point, dit-il, » d'autre uniforme que celui dont l'Eglise » m'a honoré. » On était bien assuré d'avance de ce refus; et tout était préparé pour l'exécution des *grandes mesures*. Ce fut le commissaire Haller qui fut chargé de les annoncer, et de presser le départ du pape (2). Le S. P. alléguait son grand âge et ses infirmités : « Je suis à peine » convalescent, s'écria-t-il, je ne puis abandonner mon peuple ni mes devoirs; je » veux mourir ici. — Vous mourrez par- » tout, répliqua Haller : si les voies de » douceur ne vous persuadent pas de » partir, on emploiera les moyens de ri- » gueur pour vous y contraindre. » Pie VI resté seul avec ses domestiques, parut

(1) Parmi les commissaires, un banquier suisse et calviniste, nommé Haller, se fit distinguer par des manières insolentes et brutales. Rien n'échappait à sa vigilante rapacité. Après avoir fait main-basse sur les objets les plus précieux, il aperçut aux doigts du pape deux bagues, qu'il se fit remettre avec des menaces assez positives de s'en emparer de vive force. Il est vrai qu'il rendit le lendemain celle qui était d'une moindre valeur. On rougit de raconter tant de bassesses et d'infamies.

(2) Il est à remarquer que toutes ces vexations commencèrent le 15 février, jour de l'anniversaire de l'exaltation de Pie VI. C'était tous les ans une fête solennelle dans la cour pontificale. Quoique le pape fût malade alors, l'anniversaire fut célébré, par les cardinaux, dans la chapelle Sixtine.

(1) Nous avons passé rapidement sur un fait connu dans tous les Mémoires du temps, aujourd'hui connus et jugé par l'Europe entière. Voy. les *Mémoires* de l'abbé Georgel, les *Martyrs de la foi*, etc.

pour la première fois accablé de douleur. Il entra dans son oratoire, se recueillit un instant dans le sein de Dieu, et reparut au bout de quelques momens : « Dieu le veut, dit-il, en reprenant sa sérénité » ordinaire ; préparons-nous à recevoir » tout ce que sa providence nous destine : » et pendant les quarante-huit heures qu'il passa encore à Rome, il ne cessa de s'occuper des affaires de l'Eglise et de ses devoirs religieux. La nuit même de son départ, 20 février, le commissaire français, qui avait devancé le lever du jour, le trouva prosterné aux pieds du crucifix. « Dépêchez-vous, » s'écriait l'impatient exécuteur de cette violence sacrilège ; et, le pressant de descendre l'escalier du Vatican, il ne le perdit point de vue qu'il ne fût monté dans la voiture qui l'attendait. C'est ainsi que ce vénérable pontife, arraché à son palais, était entraîné au lieu encore incertain de son exil et de son supplice, à travers les ténèbres d'une nuit désastreuse, dont un orage épouvantable vint encore augmenter l'horreur. Un détachement de dragons, qui accompagnait la voiture, servit à écarter la foule du peuple, que toutes les précautions d'une inquiète surveillance n'avaient pu empêcher de se tenir éveillé pour se précipiter sur les pas de son souverain. Le pape avait à ses côtés son médecin, son maître de chambre, et devant lui quelques personnes de sa maison. A la porte Angélique, les commissaires français lui déclarèrent qu'il était sous leur responsabilité, et lui firent prendre le chemin de Viterbe. Quelques adoucissements se mêlèrent néanmoins aux peines de sa position : sur la route, les paysans accouraient de toutes parts ; les plus éloignés s'agenouillaient pour recevoir sa bénédiction ; les plus près de la voiture exprimaient à haute voix leur douleur et leurs vœux. Quelques prêtres, des Français surtout (1), échappés à la colère des vainqueurs, heureux naguère des bienfaits d'une généreuse hospitalité, maintenant à peine couverts de vêtemens convenables à la misère et à la nécessité de déguiser leur état, étaient parvenus à rejoindre l'illustre voyageur. Le pape les accueillait avec le plus tendre intérêt, se glorifiant de combattre, de souffrir avec eux, et de travailler aussi

à mériter ces consolations sublimes que la religion seule peut donner. La Toscane était la première pause de ce voyage, ou plutôt de cet odieux enlèvement. Le projet du directoire était de déporter d'abord son captif en Sardaigne ; mais il craignit les Anglais, et changea d'avis. Arrivé à Sienna, le pape fut logé au couvent des Augustins, où il séjourna pendant trois mois, lorsqu'un événement extraordinaire le força d'en sortir. Le 25 mai, un tremblement de terre ébranla toute la maison, et fit écrouler le plafond de la chambre que le saint Père venait à peine de quitter. On le transféra dans la chartreuse, près Florence, où il arriva le 2 juin ; là, du moins, il put recevoir la visite du grand-duc, du roi et de la reine de Sardaigne : le premier, tremblant sous la surveillance tyrannique de la domination française ; et les autres, récemment chassés de leurs états, où ils avaient laissé des souvenirs immortels de bonté et de vertus. On peut imaginer, et non pas décrire, tout ce qu'une telle entrevue dut avoir de touchant et d'admirable, dans une circonstance qui rassemblait tant d'illustres et déplorables exemples de la fragilité des grandeurs humaines. « J'oublie, » dans des momens si doux, toutes mes disgrâces, disait Charles-Emmanuel au saint Père ; je ne regrette point le trône que j'ai perdu : je retrouve tout à vos pieds. — Hélas ! cher prince, répondait Pie VI, tout n'est que vanité ; nous en sommes, vous et moi, la triste preuve. Portons nos regards vers le ciel ; c'est là que nous attendent des trônes qui ne périront jamais. » Et ce couple auguste pressait le vénérable vieillard de l'accompagner en Sardaigne. « Venez avec nous, » saint Père, lui disait la sœur de Louis XVI, Marie-Clotilde, nous nous consolons ensemble : vous trouverez dans vos enfans tous les soins respectueux que mérite un si tendre père. » Pie VI se refusa à ces généreuses instances : il donna pour excuse son grand âge, ses infirmités, et surtout la crainte d'éveiller les soupçons de leurs farouches oppresseurs. Il fallut se résoudre à d'éternels adieux, et cette séparation cruelle altéra, d'une manière plus douloureuse encore, la santé du saint Père. Cependant il ne se ralentit pas un instant dans les occupations les plus dignes de son courage. Malgré la difficulté des communications et la rigueur de la surveillance dont il était environné, le déplorable état des affaires de l'Eglise

(1) Voy. dans les *Martyrs de la foi*, l'entretien que le pape eut à Bologne avec un ecclésiastique français habitant en soldat. Cet ecclésiastique était M. l'abbé d'Ambréan.

trouvait constamment en lui toute l'ardeur d'un zèle infatigable. Pendant cette première période de sa captivité, qui dura dix mois, réduit à un très petit nombre de personnes qui partageaient son sort, il put profiter du moins de quelques moments de calme pour se livrer encore à des travaux dont l'utilité et la gloire rappelaient les plus beaux jours de son pontificat. Ce fut là qu'il reçut l'expression de la douleur du fidèle clergé de France, et particulièrement des évêques réfugiés en Angleterre. Le bref qu'il leur adressa en réponse, le 19 novembre 1798, rappelle et la haute éloquence de saint Léon, et l'onction pénétrante de saint Grégoire. Il imita aussi leur intrépidité, en combattant, avec non moins de vigueur le serment de *haine à la royauté*, que des ecclésiastiques faibles ou égarés avaient cru devoir prêter. Cependant les négociations secrètes des cabinets étrangers redoublaient les anxiétés du directoire français, qui soupçonnait, avec raison, que la délivrance de Pie VI serait le but de leurs principaux efforts. Par un calcul de perfidie, qui conciliait sa peur et sa cruauté, il voulait que le grand-duc chassât lui-même le saint Père. Le prince répondit que ce n'était pas lui qui avait appelé le pape en Toscane, et qu'il ne se chargerait pas de l'en faire sortir. Cette généreuse résistance valut bientôt après au grand-duc l'envahissement de ses états, et à la France la dépouille de l'Etrurie. Dans le moment, on s'en tint encore à négocier ; on fit proposer à l'Autriche de recevoir Pie VI au couvent de Moelk, près le Danube. L'imprudente jactance de l'ambassadeur français à Vienne déranger ce projet (1). On sondait l'Espagne, qui exigea des conditions inacceptables au gré du gouvernement français. On parla de nouveau de la déportation en Sardaigne. On ne prit aucune résolution définitive, et les choses restèrent au même état. Au commencement de l'année 1799, les hostilités recommencèrent. Les armées russe et autrichienne menaçaient l'Italie, où la garde de l'auguste prisonnier devenait plus incommode, et pouvait gêner les opérations militaires. Le Directoire prit donc le parti de le faire transporter en France. Mais la maladie du pontife avait fait des progrès alarmans. La paralysie

s'était établie sur une de ses jambes, qu'on avait couverte de vésicatoires. Ce fut en cet état qu'on l'enleva, le 1^{er} avril pour le transférer à Parme, où il respira pendant quelques jours, consolé par les égards respectueux du commandant français (1), et par la visite de l'enfant et de sa famille : mais, le 13, des ordres plus rigoureux lui intimèrent un nouveau départ. Les médecins représentèrent en vain le danger d'un transport aussi brusque, aussi violent. Le commissaire français entra dans la chambre, fit découvrir le lit du malade, inspecta les plaies avec cette brutalité farouche qui convenait si bien à sa mission, sortit un moment, et rentra presque aussitôt, en disant : *Il faut que le pape parte mort ou vif*. La résistance était inutile ; elle pouvait être dangereuse en compromettant les souverains du pays, et le pape n'insista pas davantage sur ses propres souffrances. Le 14, il fut mené à Plaisance, d'où on le fit partir, le 15, pour Lodi, afin de le conduire par Milan à Turin. Mais à peine avait-il passé le Pô que la crainte d'être surpris par les ennemis saisissant ses gardes, il fut ramené à Plaisance, pour regagner Turin par une autre route. Il arriva le 24 dans la capitale du Piémont. On le fit entrer à trois heures de la nuit dans la citadelle par la porte de secours, afin de tromper l'empressement du peuple, avide de jouir de sa présence. Il se croyait au terme de ses persécutions, lorsqu'il apprit le lendemain qu'il allait être transféré en France. « J'irai partout » où ils voudront, s'écria-t-il, en levant les » yeux et les mains au ciel : *Anderò dove » vorranno* ; » et le vendredi, 26, il est enlevé également pendant la nuit, et conduit à Oulx, où il est logé chez les chanoines réguliers. Le lendemain, on se mit en devoir de franchir le mont Genève : à peine a-t-on pu faire quelques préparatifs décens, au moins indispensables, pour le transport du prisonnier. Ses membres sont couverts de plaies. On est obligé de le soulever avec des sangles pour le placer dans une voiture. « On parvient enfin » à l'asseoir sur une espèce de chaise à » porteur, qui n'était guère qu'un grossier » brancard. Les prélats et les gens de sa » très modeste suite ont des mules pour » gravir les rochers. C'est en cet état que

(1) Le général Bernadotte fit arborer les armes de la république, malgré le peuple de Vienne, qui l'insulta et l'obligea de revenir en France.

(1) Le nom de cet estimable officier était M. Demongin (Louis), chef d'escadron dans un régiment de cuirassiers. Pie VI lui fit présent d'un cheval magnifique. M. Demongin est mort, en 1841, à Mout-les-Francois (Haute-Saône), lieu de sa naissance.

le saint Père est porté sur la montagne. Pendant quatre heures, il va, suspendu sur des sentiers étroits, entre un mur de vingt pieds de neige et des précipices effrayans. Des hussards piémontais lui offrent leurs pelisses; il les remercie en disant: Je ne souffre pas, et je ne crains rien; la main du Seigneur me protège visiblement parmi tant de dangers: allons mes amis, du courage! mettons en Dieu notre confiance. Le 30 au soir, le lugubre cortège, qui ressemble déjà à un appareil de funérailles anticipées, entre dans Briançon. Pie VI touche enfin le sol de cette France, d'où l'on a vu sortir tous les maux de l'impiété, et où le ciel a préparé des miracles de repentir. Le peuple, honteux de ses crimes, de sa gloire et de sa misère, fatigué d'un gouvernement qu'il méprise et qu'il abhorre, commence à gémir des déplorables excès de l'irréligion et de la révolte. L'aspect déchirant de cette victime auguste, qu'on lui offre en sacrifice, le rappelle à des sentimens de pitié, dont souvent il n'est plus le maître de cacher les émotions: mais il est interdit au pape, enfermé dans l'hôpital de Briançon, de s'approcher de la fenêtre près de laquelle la foule se presse pour s'efforcer de le voir. On le sépare des fidèles compagnons de son martyre (1), qu'on envoie à Grenoble. On ne lui laisse que son confesseur et un aide-chambrier. Il passa vingt-cinq jours dans ce cruel isolement, qui eût duré plus longtemps sans doute, si les rapides progrès de Souwarow en Italie n'eussent inspiré de nouvelles frayeurs au Directoire, qui se détermina à faire transporter le pape à Valence. Ce nouveau trajet fut mêlé de quelques consolations, qui purent adoucir du moins l'amertume de ses derniers momens. Pendant que le Directoire et ses odieux satellites cherchent encore à multiplier les outrages contre leur victime, les habitans du pays multiplient sur ses pas les témoignages d'amour, de douleur et de vénération. A Gap, à Vizille, à Grenoble surtout, un même sentiment a électrisé tous les cœurs. Les personnes de tout âge, les calvinistes même, expriment tout haut leur admiration et leur religieuse pitié. Les femmes se font remarquer par des

traits de courage, et par cette ingénieuse sensibilité qui s'anime encore davantage à la vue du péril, et ne manque presque jamais de moyens de succès. Quelques-unes d'entre elles se déguisent en servantes, et séduisent, à force d'argent, les gardes du pape, pour être reçues dans sa maison, et y exercer les plus humbles emplois. A son départ de Grenoble, une mère et ses deux filles suivent à pied la voiture jusqu'à Tullins. Sur la route, cent jeunes vierges, vêtues de blanc, se réunissent pour lui jeter des couronnes de fleurs. Le pape, souriant à ces hommages si purs, si naïfs, bénissait avec bonté cette innocente jeunesse. Quelquefois les gendarmes de son escorte se prêtaient à ces empressemens; quelquefois aussi ils les repoussaient, suivant l'impulsion qu'ils recevaient de l'autorité supérieure, devenue plus défiante encore, et plus irrésolue, par les orages élevés dans son propre sein. Des cinq directeurs dont elle était composée, trois venaient d'être expulsés par une mesure extraordinaire (2), et ce changement convulsif donnait à toutes les opérations politiques une incertitude, une hésitation, qui annonçaient la faiblesse d'une puissance qui se voit sur le point de tomber en dissolution (3). Le 14 juillet cependant, jour de sanglante mémoire, Pie VI arriva à Valence, accompagné de ses fidèles amis, qu'on lui avait rendus à Grenoble. Il fut logé à la citadelle, dans l'appartement du gouverneur, près le couvent des cordeliers, qui servait de prison à trente-deux prêtres, dont plusieurs avaient éprouvé la bienfaisance du pape, pendant leur fuite en Italie. Il fut sévèrement défendu à ces infortunés de communiquer avec leur bienfaiteur, et à celui-ci de sortir de l'enclos du jardin, « de peur, disait-on, qu'il n'occasionât du trouble et des rassemblemens. » Pie VI, indifférent désormais aux choses de la terre, aux outrages des hommes, ne songe plus qu'à se préparer au dernier des sacrifices. Tous ses momens sont consacrés à la prière. Quelquefois ces actes de pitié sont interrompus par des regrets qui ne tombent que sur cet épouvantable déluge de maux qu'il va laisser après lui: « Mes souffrances

(1) C'était l'archevêque de Corinthe, Spina, depuis cardinal, et archevêque de Gênes; le prélat Cavaricciolo, maître de chambre de sa Sainteté; le père Pie Ramera son chapelain; et son secrétaire, M. Mariotti.

(2) Treillard, Merlin, et Laréveillée-Lepaux.

(3) C'était cinq mois avant la révolution du 18 brumaire; mais en ce moment, on avait déjà choisi secrètement un chef unique du gouvernement: ce devait être Joubert, qui fut tué le 19 août 1799, à la bataille de Novi.

» corporelles ne sont rien, disait-il, en
 » comparaison des peines de mon cœur...
 » Les cardinaux et les évêques dispersés...
 » Rome, mon peuple...! l'Eglise! ah! l'E-
 » glise....! voilà ce qui, nuit et jour, me
 » tourmente. En quel état vais-je donc les
 » laisser? » Aces pensées si amères, si dou-
 » loureuses, se joignaient de nouvelles per-
 » sécutions. Le Directoire, effrayé de plus
 » en plus des progrès de Souwarow, avait
 » ordonné, le 4 août, que le pape serait
 » transféré à Dijon : « bien entendu, ajou-
 » tait-il, que le voyage sera fait aux dé-
 » pens du Saint-Père. » Il défendait même
 » expressément qu'on s'arrêtât à Lyon;
 » mais la maladie avait fait de tels progrès,
 » que le moindre mouvement extraordi-
 » naire pouvait hâter l'instant fatal. Le 20
 » août, un vomissement violent annonça
 » que la paralysie s'était jetée sur les en-
 » traîles : les secours de l'art le tirèrent
 » avec peine d'un évanouissement profond
 » qui suivit cet accident. Tous ces symptô-
 » mes d'une dissolution imminente décidè-
 » rent le pape à demander le saint viatique,
 » qu'il reçut placé dans un fauteuil, et re-
 » vêtu de ses ornemens pontificaux. La con-
 » naissance lui resta jusqu'à la fin : il expira
 » le 29 août 1799, à une heure 25 minutes
 » du matin. Il était âgé de 81 ans 8 mois et
 » deux jours; et avait gouverné l'Eglise
 » pendant 24 ans 6 mois et 14 jours. La nou-
 » velle de sa mort ne se fut pas plus tôt ré-
 » pandue dans le public, qu'une foule im-
 » mense accourut pour rendre aux restes
 » inanimés du saint martyr les hommages
 » de sa vénération. Les autorités civiles
 » n'essayèrent pas même d'arrêter cet élan
 » universel. Ceux qui ne pouvaient obtenir
 » le plus simple objet qui eût appartenu
 » au pontife, jetaient des fleurs sur son cer-
 » cueil, et remportaient ce qui avait pu y
 » toucher. Le Directoire ayant permis qu'on
 » observât, en cette circonstance, les for-
 » malités, et qu'on rendit les honneurs ac-
 » coutumés, le corps avait été embaumé et
 » enseveli avec ses ornemens, et les actes
 » qui accompagnent la dépouille mortelle
 » d'un souverain (1); et le cœur, avec les
 » entrailles, avaient été renfermés dans
 » une urne particulière. Ce dépôt sacré
 » resta dans la citadelle de Valence, jus-

qu'au moment où Bonaparte, qui venait
 de s'élever au consulat, publia une réso-
 lution prise le 30 novembre 1799, avec ses
 collègues, par laquelle ils arrêtaient : « Que
 » les honneurs de la sépulture seront ren-
 » dus à ce vieillard respectable par ses mal-
 » heurs, qui n'a été un moment l'ennemi
 » de la France, que séduit par des conseil-
 » lers perfides qui environnaient sa vieil-
 » lesse; ajoutant qu'il est de la dignité de
 » la nation française, et conforme à la sen-
 » sibilité de son caractère, de donner des
 » marques de considération à celui qui a oc-
 » cupé un des premiers rangs sur la terre,
 » etc. » Cet acte, qui en imposa long-temps
 aux gens de bien, et qui annonçait de
 plus vastes desseins, fut exécuté d'une
 manière mesquine : l'inhumation fut faite
 dans le cimetière commun; un protestant
 eut seulement la permission de faire éle-
 ver une petite voûte en maçonnerie, dont
 la porte fut murée, afin de reconnaître
 le lieu de la sépulture. Les choses restè-
 rent en cet état, jusqu'au 15 juillet 1801,
 époque à laquelle le concordat, accordé
 par Pie VII à Bonaparte, servit de ran-
 çon à la dépouille mortelle de son prédé-
 cesseur, qui fut enfin transportée à la ba-
 silique de Saint-Pierre à Rome, suivant
 les intentions du testament de Pie VI.
 (Voyez les détails très curieux de cette
 exhumation dans les Martyrs de la foi,
 tom. IV, p. 330 et suivantes.) Les en-
 traîles ont été rendues à la ville de Va-
 lence, sur ses instantes réclamations. Un
 monument exécuté par un sculpteur fran-
 çais, M. Maximilien Laboureur, élève de
 Canova, décore le mausolée qui les ren-
 ferme, et porte cette inscription, envoyée
 de Rome par le cardinal Spina :

*Sancta Pii sexti redeunt præcordia Gallis :
 Roma tenet corpus, nomen ubique sonat.*

La longue durée du pontificat de Pie VI,
 ses qualités brillantes sous un aspect pu-
 rement humain, plus admirables encore
 dans ses devoirs religieux; une fermeté
 imperturbable dans les combats qu'il eut à
 soutenir tour-à-tour contre les souverains
 et contre les peuples, des vertus touchan-
 tes dans les calamités qui l'accablèrent;
 la vénération, l'enthousiasme qu'il ne
 cessa d'inspirer alors même que le pre-
 stige des grandeurs de la terre avait dis-
 paru, et la part qu'il dut prendre aux
 premiers, aux plus déplorables événe-
 mens de la révolution européenne, lui
 assurent une trop grande place dans l'his-
 toire, pour qu'une foule d'écrivains ne se

(1) Ces actes sont l'inscription historique, sur des
 tablettes de cuivre, des pièces de monnaie de diffé-
 rentes espèces, frappées sous le règne du souverain
 défunt, etc. L'épithaphe que l'on mit sur son cercueil,
 contenait ces mots très remarquables :

In arce in qua sanctus Gallorum custodi. sacur.

voient pas empressés de lui consacrer des souvenirs ou d'éloge ou de blâme. Ce fut la satire qui ouvrit la lice : elle profita du deuil de la religion pour insulter à ses regrets, quand elle ne pouvait encore répondre que par des larmes. Ce fut dans les derniers mois de 1798, c'est-à-dire pendant la captivité de Pie VI, que parurent les *Mémoires historiques et philosophiques*. Cet ouvrage, composé par ordre du directoire, est écrit d'un style plus amer qu'énergique, plus affecté qu'élégant, et très souvent rempli de mauvais goût (1). Indépendamment des déclamations, des impiétés cyniques, qui sont les grandes réputations parmi les incrédules, l'auteur tombe dans les contradictions les plus grossières. C'est ainsi, par exemple, qu'après avoir peint Pie VI tour-à-tour comme entêté et irrésolu, comme impétueux et pusillanime, obligé cependant de rapporter tant de faits qui prouvent une liaison, une suite non interrompue dans toutes les parties d'un système où l'élévation des pensées n'excluait pas la modération, la bonté, la douceur des moyens d'exécution, il essaie d'attribuer tous les malheurs du pontificat de Braschi à la timidité, à l'inconstance de son caractère; et bientôt il les rejette sur la fatalité des circonstances. Une telle instabilité de jugement dispense d'un examen plus approfondi (2). D'autres écrits ont vengé Pie VI de ces odieuses calomnies. Le premier est : | le *Précis historique de la vie et du pontificat de Pie VI*, par M. Blanchard, Londres, 1800. Cet ouvrage répond aussi aux *Mémoires philosophiques*; | l'article Pie VI dans les *Martyrs de la foi*, article fort étendu et fort curieux; | *Viaggio del peregrino apostolico*, Rome, 1799, par un des personnages qui suivirent le pape jusqu'à Valence; | les *Mémoires* de M. l'abbé d'Hesmivy d'Auribeau; | l'*Oraison funèbre* de monseigneur Brancadoro.

* PIE VII | GRÉGOIRE-BARNABÉ-LOUIS CHIARAMONTE, né à Cesène, ville de la Romagne, dans les états romains, le 14 août 1740, était fils du comte Scipion Chiaramonte et de Jeanne Ghini, fa-

mille peu riche, mais très considérée dans le pays. Le jeune Grégoire, désirant embrasser l'état monastique dans l'ordre de Saint-Benoît, se rendit à la célèbre abbaye du Mont-Cassin, chef-lieu d'une congrégation fort répandue. Il passa ensuite à Rome, et entra dans le célèbre monastère de Saint-Paul *extra muros*, dont l'église, monument précieux et pour la religion et pour les arts, a été, en 1823, dévorée par les flammes. Chiaramonte professa la théologie dans plusieurs couvents de son ordre, et se fit remarquer par ses talens et sa piété. A ces qualités il joignait une conversation aimable et les plus heureuses qualités du cœur et de l'esprit. Il était concitoyen et parent de Pie VI, qui le nomma à l'évêché de Tivoli. Quelque temps après, il fut attaché à l'administration du siège d'Imola, dont il devint évêque en 1786, en même temps qu'il reçut le chapeau de cardinal. Ses nouvelles dignités n'altérèrent nullement la bonté et la modération de son caractère : il en donna une preuve éclatante, ainsi que de la ferveur de son zèle pour son troupeau, à l'époque de l'invasion des Français en Italie. La mort récente de l'infortuné Louis XVI avait exaspéré les peuples contre la république française. Toute la Romagne se mit en armes pour résister à ses soldats. Le digne évêque d'Imola n'épargna ni exhortations ni sollicitations pour calmer l'effervescence des esprits. Les Français furent bien reçus à Imola, mais en même temps une insurrection éclata dans Lugo. Le pieux évêque adressa une touchante *pastorale* aux insurgés, les engageant à déposer les armes. N'en pouvant rien obtenir, il s'adressa au général français, Augereau, qui, touché de son zèle et de ses vertus, épargna les vaincus, et parvint à éviter un horrible massacre. Deux républiques venaient de s'établir en Italie sous les auspices des Français, la *Cisalpine* et la *Cispadane*. Chiaramonte parvint à faire élire dans son département des députés amis de la religion, destinés à le représenter. Mais quelques scrupules agitant sa conscience, il publia une *pastorale* où il rendait douteuse la compatibilité de la religion avec le système républicain d'alors, et il irrita ainsi les partisans du nouvel ordre de choses. Le ministre de la police générale en rendit compte au Directoire, et le prélat s'attendait au même sort que le cardinal Mattei, qui avait été renvoyé de son diocèse pour une sem-

(1) C'est ainsi qu'en parlant de Marie-Thérèse, l'auteur nous apprend « qu'elle avait rapetissée son âme dans les fanges de la dévotion. » Tom. 1^{er}, pag. 226.

(2) Les rédacteurs des *Annales philosophiques, morales et littéraires*, donnaient plusieurs articles contre les *Mémoires* de Buonaparte, et répondirent avec autant d'esprit que de vérité à toutes les vaines attaques de cet auteur.

blable protestation ; cependant il ne fut pas inquiété. Quelque temps après, le gouvernement anarchiste intercepta une correspondance de Chiaramonte avec les cardinaux Mattéi et Gioannetti (voyez ce nom), évêque de Bologne ; dans cette correspondance on trouva une *circulaire* que les trois prélats devaient, d'un commun accord, adresser aux pasteurs de leurs diocèses, par laquelle ils leur ordonnaient d'exhorter les habitans à prendre les armes en faveur de l'empereur d'Autriche et de la religion. On comprend quelles conséquences fâcheuses pouvait avoir cette circulaire pour les trois cardinaux, si dans ce moment les Français n'avaient pas été repoussés (1799) par les Austro-Russes. Aussitôt que la Romagne fut évacuée, l'évêque d'Imola publia une *Lettre pastorale* qui exhortait les fidèles à obéir aux nouveaux vainqueurs. Le sort des armées ayant expulsé les Austro-Russes de ce pays, les Français occupèrent encore la Romagne. Cependant Pie VI, était mort à Valence le 29 août 1799. Les cardinaux, chassés de Rome, s'étaient réfugiés en Lombardie, à Gènes, dans le Piémont et dans les états de Venise. Après la mort de Pie VI, tous se réunirent en *conclave* dans cette dernière ville ; ils en firent part à tous les souverains, et n'oublièrent pas Louis XVIII, alors proscrit, et résidant en Courlande. S. M. leur fit la réponse suivante : « Nous reconnaissons solennel-
 » lement le pontife qui sera choisi par
 » vous, et lorsque *Celui* par qui règnent
 » les rois nous aura rétabli sur le trône
 » de nos ancêtres, nous ferons respecter
 » son autorité légitime dans toute l'étendue
 » due de notre royaume, et nous justifie-
 » rons notre titre de *roi très chrétien et*
 » *de fils aîné de l'Eglise*. Donné à Mittau,
 » le 14 novembre 1799. — *Signé*, LOUIS. »
 C'est le 1^{er} décembre de la même année que s'ouvrit le conclave composé de trente-cinq cardinaux, en y comprenant le cardinal Hertzian, ministre de l'empereur d'Autriche, qui arriva peu de temps après. Les cardinaux Albani, Archetti, Bellizzoni, Martiniana, se partagèrent, pendant trois mois, les suffrages, qui enfin tombèrent tous, excepté trois, sur la personne de Chiaramonte, auquel jusqu'alors personne n'avait songé : il fut élu pape le 14 mai 1800. Le nouveau pontife, pour honorer la mémoire de son prédécesseur, prit le nom de Pie VII. Sa Sainteté demeura quelque temps à Ve-

nise, quitta cette ville le 6 juin, s'embarqua sur une frégate impériale, la *Bel-lone*, prit terre à Pesaro, continua sa route par terre, et entra dans Rome le 3 juillet 1800, au son des cloches et au bruit de l'artillerie du château Saint-Ange. Le premier soin de Pie VII avait été de s'entourer des personnes dont il connaissait le dévouement pour l'Eglise romaine, et il confia les principales charges de sa cour aux prélats Caraffa, Marrotti (ex-jésuite), Balbi, Widmann, Falconieri, Simonetti, et l'abbé Annibal Schmid. Il créa le cardinal Roverella prodataire ; et le prélat Consalvi, qui était auditeur de rote, fut nommé pro-secrétaire d'état, puis cardinal. Pie VII apporta la même prudence dans ses autres choix. Les ressources de l'état avaient diminué, Bonaparte ayant pris, après la bataille de Marengo, trois riches légations. Pie VII sut pourvoir à tout, et son gouvernement temporel et spirituel commença sous les plus heureux auspices. A peu près à cette époque, il parut, à Venise, une brochure où, tout en démontrant les dangers produits par les maximes du jour, l'auteur suppliait le pape de rétablir les jésuites. « Leur destruction, disait-il, a été une des
 » principales causes de la révolution
 » française, qui n'aurait jamais éclaté, si
 » leur société avait été maintenue. » Pie VII se borna, pour le moment, à témoigner son affection pour cette célèbre compagnie, en publiant, le 7 mars 1801, un *bref* en faveur des jésuites, par lequel il leur permettait de s'établir en Russie, nommant, pour chef de l'ordre, François Kareu, délégué par le saint Siège. Trois ans après, et par un autre *bref* du 31 juillet 1804, il sanctionna l'établissement de ce même ordre dans le royaume de Naples. Dans cet intervalle, Pie VII s'occupa à fermer, ou au moins à diminuer les plaies qu'avaient laissées dans les Etats romains les troubles révolutionnaires. Il fallut entrer en composition avec d'avidés acquéreurs des dépouilles de l'Eglise, qui avaient acheté à bas prix, et avec un papier monnaie connu sous le nom de *cedola* (cédule), des chefs-d'œuvre des arts. Ces transactions furent très onéreuses au trésor papal, qui était déjà, ainsi que les établissemens publics, grevé d'une dette énorme. Pie VII, en faisant un appel à l'amour des plus riches de ses sujets, qui accoururent offrir leurs secours, donna le premier l'exemple. On retrancha dans le service du palais tout ce qui n'était pas in-

dispensable, et le souverain de Rome vivait comme le plus simple particulier. En même temps, il rétablit l'ordre dans l'administration, satisfait au vœu public, en assurant le libre commerce des grains et de toutes les denrées de première nécessité. Par une autre loi, on établit une répartition des impôts plus juste et plus modérée; enfin Pie VII rendit un *bref* qui reprima l'indécence des vêtemens des femmes, malheureusement assez commune dans Rome, et qui était devenue plus scandaleuse depuis la révolution. Si retenu par de graves motifs d'économie, Pie VII n'éleva point de somptueux édifices; il restaura du moins les anciens chefs-d'œuvre. L'arc magnifique de Septime-Sévère, au pied du Capitole; ceux de Tite et de Constantin, dans le *Forum* romain, furent déblayés, et réparurent dans leur premier éclat. Une des vertus les plus éminentes de Pie VII était la modération, unie à la fermeté. Le cardinal Ruffo, par suite de ses victoires, ayant chassé de Naples les Français, une junte suprême fut établie dans cette ville pour punir les coupables de rébellion. (*Voyez FERDINAND IV.*) Dans les châtimens qu'on infligea, il se mêla des vengeances particulières. Sans considération pour le rang, le sexe ou les services, on exécuta des princes, des princesses, des moines, des prêtres, et même des évêques, auxquels on n'avait à reprocher qu'un moment de faiblesse ou d'erreur. De ce nombre fut Natali, évêque de Vico, qui, après avoir été exposé aux insultes d'une populace effrénée, fut pendu en place publique, au milieu des *vivats* et des huées des *lazzaroni*. Pie VII, affligé, écrivit au roi de Naples une lettre énergique. Le gouvernement napolitain donna pour excuse, que deux prélats avaient assisté au conseil de la junte suprême, et que c'était à eux et non au roi à se justifier. Le pontife, peu satisfait de cette réponse, excommunia les deux prélats, Gervasio, archevêque de Capoue, et l'évêque Torrusio, vicaire apostolique de Naples, et commandant en second de l'armée de Ruffo. Quand Bonaparte, à son retour d'Égypte, se fut fait proclamer premier consul, il sentit que, sans la religion, il n'y avait pas de gouvernement stable, et qu'en outre, en rétablissant le culte catholique, il remplirait les vœux de la grande majorité des Français. Après la bataille de Marengo, il ouvrit à ce sujet des négociations avec Pie VII; et le cardinal Mar-

tiniana, évêque de Verceil, fut l'intermédiaire de ces négociations. Bonaparte, en assurant le saint Père de son respect pour sa personne, le pria d'envoyer des délégués à Paris pour préparer un concordat. Comme dans tout état de choses, le premier objet, notamment pour un pontife, doit être le bien de la religion, Pie VII chargea de cette mission difficile M. Spina, archevêque de Corinthe, et le P. Caselli, ex-général des servites, tous deux profonds théologiens. Malgré tout leur zèle et leur talent, mille difficultés s'opposèrent, pendant un an, à la conclusion du concordat. Enfin le cardinal Consalvi, secrétaire d'état, et honoré de toute la confiance du saint Père, vint à Paris, où il dut acheter le retour de la religion en France par bien des sacrifices. Outre les trois légations, que le pape fut contraint de céder définitivement à la France, le consul exigea une nouvelle conscription des diocèses, et la démission des anciens évêques. Le pape fut obligé de consentir à cette dure condition. Le plus grand nombre des prélats, obéissant à la voix de leur pasteur suprême, se démièrent de leurs sièges, mais quelques-uns s'y refusèrent. Le concordat fut donc signé à Paris le 15 juillet 1801, et Pie VII le ratifia à Rome le 15 août suivant. Afin de donner une sanction plus imposante à cet acte, le pontife publia, le 27 novembre 1801, une bulle solennelle, et le cardinal Caprara vint ensuite en France pour donner l'institution aux nouveaux évêques, et terminer tous les arrangemens relatifs aux affaires ecclésiastiques. On publia le *concordat* à Paris le jour de Pâques, 18 avril 1802, et le retour à la religion fut célébré avec pompe dans une cérémonie solennelle, où assistèrent les trois consuls et les principaux corps de l'état. Peu de temps après, Bonaparte fit sanctionner par le corps législatif des *articles organiques* qui altéraient sensiblement l'esprit et le fondement du concordat. Pie VII ne dissimula point la douleur que lui causait cette artificieuse conduite; et dans une *allocution*, prononcée en consistoire secret, le 24 mai 1802, il déclara aux cardinaux, « qu'en promulguant le concordat, on y avait ajouté plusieurs articles dont il n'avait pas eu connaissance... » Aussi, et par la mesure arbitraire du premier consul, le concordat ne produisit pas tout le bien que les fidèles en attendaient. Les réclamations du pontife auprès de Bona-

parte ne furent écoutées qu'au moment où celui-ci se fit proclamer empereur. A l'exemple de Pépin, il voulut qu'un pape lui donnât l'onction royale. Pour l'obtenir, il fit espérer au saint Père qu'il rendrait à la religion son ancienne splendeur. Pie VII, entraîné par ce motif, et craignant d'ailleurs que son refus n'eût les résultats les plus funestes, après avoir long-temps hésité, tint un consistoire secret, le 29 octobre 1804, et, d'après ces considérations, dit aux cardinaux : « Vénérables frères, vous voyez combien sont justes et puissantes les raisons que nous avons d'entreprendre ce voyage ; nous y sommes déterminés par des vues utiles pour notre sainte religion. » Ce pontife quitta Rome le 2 novembre 1804, pendant une saison rigoureuse : il en fut dédommagé pendant sa longue route par la joie vive et les acclamations que sa présence excitait, non-seulement dans les villes d'Italie qu'il traversa, mais en France, et surtout à Lyon, où le 13 il dit la messe dans la métropole, et donna, sur un balcon, la bénédiction papale à une foule immense, qu'il trouvait partout sur ses pas. « Que grâces en soient rendues à Dieu ! » s'écria le saint Père dans l'excès de sa satisfaction paternelle. Le nouvel empereur lui avait envoyé à Turin une députation composée des cardinaux Cambacérès et Fesch, et de MM. Aboville et Salmatoris, le premier, sénateur, et le second, préfet du palais. Il arriva le 25 à Fontainebleau, et à peu de distance de cette ville, à la croix de Saint-Hérem, eut lieu sa première conférence avec Napoléon. Le 28, il entra dans Paris, où il fut reçu par les mêmes acclamations, et où tous les corps de l'état lui furent présentés. Avant de quitter Fontainebleau, Pie VII exigea positivement de Napoléon une déclaration individuelle des évêques constitutionnels, sur la sincérité de leur soumission aux décrets de Pie VII. Il la reçut ainsi qu'il l'avait demandée, et elle était conçue en ces termes : « Je déclare, en présence de Dieu, que je professe adhésion et soumission aux jugemens émanés du saint Siège, et de l'Eglise catholique, apostolique et romaine, sur les affaires ecclésiastiques de France. Je prie sa Sainteté de m'accorder sa bénédiction apostolique. » Les cérémonies du sacre eurent lieu comme on sait, le 2 décembre 1804, dans l'église de Notre-Dame de Paris. Le 4^{er} janvier 1805, le pape tint, à l'archevêché, un con-

sistoire où il donna le chapeau à MM. de Belloy et Cambacérès, qui ne l'avaient pas encore reçu, et répondit en latin à un discours dans cette même langue, que lui adressa le premier de ces prélats. Après cette cérémonie, le pontife tint un consistoire secret, où il nomma M. Charles-Théodore de Dalberg, électeur chancelier de l'empire germanique, archevêque de Mayence, au siège de Ratisbonne (que ce prélat administrait depuis 1803), métropole qui comprenait celles de Mayence, Trèves, Cologne et Strasbourg, et il lui donnait pour suffragans les évêques qui l'étaient précédemment de ces quatre archevêchés. C'était le prélude d'autres arrangements pour l'église d'Allemagne, mais qui n'eurent pas lieu. Le pontife donna ensuite le rochet à deux ecclésiastiques que S. S. venait de créer évêques de Poitiers et de la Rochelle ; et le 22 mars, il y eut un second consistoire pour nommer à des églises vacantes. Pendant son séjour à Paris, partout où sa Sainteté se présentait, elle était recue par de nouvelles acclamations de *Vive le Pape ! Vive Pie VII !* Tous les corps de l'empire lui envoyèrent des députations ; mais le saint Père ne put obtenir la récompense qu'il attendait pour tous ses sacrifices. Il persistait toujours à demander l'exécution des promesses qu'on lui avait faites ; après plusieurs conférences qui n'eurent aucun résultat, Bonaparte se rendit à Milan pour se faire couronner roi d'Italie. Sa séparation d'avec le saint Père ne fut point aussi amicale que l'avait été leur première entrevue à Fontainebleau. Napoléon avait fait offrir au pontife de riches présens ; il les refusa : ses cardinaux refusèrent également des pensions. Pie VII, le cœur navré d'amertume, se disposa à retourner à Rome, n'ayant retiré d'autres fruits de son pénible voyage, qu'un supplément aux fonds assignés au clergé de France, le rétablissement des missions étrangères, celui des prêtres de Saint-Lazare, et des sœurs de la charité. Le pontife se mit en route le 4 avril 1805, après un séjour d'environ cinq mois à Paris. Il fut reçu partout avec le même enthousiasme qu'il avait excité en se rendant dans cette capitale. Il était accompagné de M. Brigode et de M. Durosnel, le premier, chambellan, et le second, écuyer cavalcadour de Napoléon. A Châlons-sur-Saône, il donna, après la messe, la bénédiction papale ; à Lyon, les jeunes gens de la ville formè-

rent la garde d'honneur du saint Père, et firent le service du palais. Pie VII retourna à Lyon, et avec solennité, l'église de Notre-Dame de Fourvières, objet dans ce pays de la dévotion des peuples. La reine d'Etrurie fit au pontife l'accueil le plus distingué. Il logea à Florence dans le magnifique palais *Pitti*, sur le grand balcon duquel il donna au peuple rassemblé sur la place la bénédiction papale. C'est aux pieds du saint Père que le fameux Ricci, évêque de Pistoie, abjura ses erreurs. Le saint Père quitta Florence le 10 mai, et à la Storta, à l'entrée des états de l'Eglise, il trouva l'ambassadeur d'Espagne et plusieurs seigneurs romains, qui étaient venus au-devant de lui. Il revit la capitale du monde chrétien le 16 juin, au milieu de la joie générale, et son premier soin fut de se rendre à l'église de saint Pierre, où il fut reçu par le cardinal d'York, doyen, à la tête du sacré collège et du chapitre. Ce jour heureux fut célébré par des réjouissances publiques; et, le 26 juin, sa Sainteté tint un consistoire secret où elle fit part aux cardinaux des résultats de son voyage, et des preuves de respect et d'attachement qu'elle avait reçues du clergé et des fidèles de France. Elle ajouta que son séjour dans ce royaume avait resserré pour jamais les liens qui unissent les catholiques avec le chef de l'Eglise. Le conseil apostolique, que le pape avait établi avant son départ, et les administrateurs publics, méritèrent les éloges du saint Père par le zèle avec lequel ils avaient rempli leurs fonctions respectives. Rassuré enfin par les intentions pacifiques que lui manifestait Napoléon, il s'occupa du bonheur de ses peuples. Cependant il vit avec peine que le Code donné aux provinces italiennes, réunies à l'empire français, contenait sur le mariage et le divorce des dispositions contraires à l'esprit de l'Eglise. Le pontife fit des représentations à Napoléon qui n'y répondit, six mois après avoir été sacré par Pie VII. que par l'occupation du port et de la forteresse d'Ancone. Le pape se plaignit de cet inique procédé dans une lettre que sa Sainteté elle-même écrivit à Napoléon; mais on n'y eut aucun égard. Après la victoire d'Austerlitz, suivie du traité de Presbourg (qui fit passer sous la domination de Bonaparte Venise, l'Istrie, la Dalmatie, les îles de l'Adriatique et les bouches du Cattaro), Napoléon adressa à Pie VII, le 7 janvier 1806, une lettre arrogante, dans laquelle

il lui reprochait de suivre de mauvais conseils, et notamment ceux du cardinal Consalvi. Il ajoutait qu'il n'avait fait occuper Ancone que comme *Protecteur du saint Siège*, et pour empêcher que cette place ne fût souillée par les Grecs ou par les Turcs. Les justes griefs de Pie VII contre Napoléon s'augmentaient de jour en jour. Le pape avait signé, le 16 septembre 1805, un *concordat* avec la république italienne; mais aussitôt que cette république fut érigée en royaume, on s'empara, au mépris de ce traité, des livres ecclésiastiques, et on les mit en vente, ainsi que les biens-fonds des évêques. On supprima ensuite des monastères, et l'on en réunit quelques-uns avec d'autres établissemens religieux. D'envahissement en envahissement, la puissance séculière s'arrogea une autorité exclusive sur les églises dépendantes du saint Siège. Le pontife fit de nouvelles réclamations, et comme elles n'eurent aucun succès, il cessa de donner des bulles pour les évêchés d'Italie. En attendant, Bonaparte s'empara des principautés de Bénévent et de Ponte-Corvo, sous le dérisoire prétexte qu'elles étaient un sujet de dispute entre la cour de Rome et celle de Naples. On promit au saint Père des indemnités qu'on ne donna point. Napoléon, après avoir chassé de ses états le roi de Naples, Ferdinand IV, était devenu maître de toute l'Italie. Il plaça sur le trône de Naples, d'abord Joseph, son frère, puis son beau-frère Murat. Il donna la Hollande à son frère Louis, et en même temps Lucques et Piombino à madame Bacciochi, sa troisième sœur. D'après ce bouleversement, opéré en une seule année (1806), Pie VII avait tout à craindre, et pour ses propres états, et pour sa personne; mais Napoléon, avant de porter le grand coup, parut vouloir se concilier l'affection du clergé français; il rendit plusieurs décrets en sa faveur, et prit des mesures assez sages relativement aux établissemens ecclésiastiques. Cependant Pie VII décréta la *canonisation* de cinq bienheureux, savoir : François Caracciolo, Benoît de Saint-Philadelphie, Angèle Merici, Hyacinthe Marescotti, et Colette Buleit, française, dont Pierre de Vaux a écrit la *Vie*. Depuis 1767, sous le règne de Clément XIII, Rome n'avait point vu une pareille solennité; elle eut lieu le 24 mai 1807. Cette même année, l'empereur français érigea en royaume la Westphalie, qu'il

donna à son plus jeune frère Jérôme. Après avoir ainsi placé sur des trônes presque toute sa famille, Bonaparte obéda, l'année suivante, le saint Père par de nouvelles demandes aussi indiscretes que captieuses (1); il exigeait que le pape se joignît à la confédération du Rhin; qu'il fermât aux Anglais les ports d'Ancone et de Civita-Vecchia, et se plaignit, en outre, de ce qu'il entretenait des relations avec l'Autriche, et avec le roi Ferdinand IV, qui était alors à Palerme. Pie VII rejetant de pareilles demandes, une armée française marcha sur Rome. On dit d'abord qu'elle ne ferait qu'y passer pour se rendre à Naples; mais, arrivée à la porte *del Popolo*, elle désarma les soldats de sa Sainteté, et s'empara du château Saint-Ange. Presque aussitôt on braqua le canon devant le palais Quirinal, que le pape habitait. On le somma de satisfaire aux exigences de Napoléon, à défaut de quoi l'armée française occuperait les provinces romaines. Six cardinaux eurent ordre de se rendre dans le royaume de Naples, dont ils étaient originaires. Dans le mois de mars, quatorze autres cardinaux italiens furent renvoyés chacun dans leur patrie respective. Dans cet intervalle, le général français Miollis avait incorporé dans des régimens français la plus grande partie des troupes papales. Le 27 du même mois de mars, Miollis publia un ordre du jour par lequel ces troupes restaient définitivement au service de la France. Le 2 avril suivant, Napoléon rendit, à Saint-Cloud, deux décrets, dont l'un réunissait à perpétuité au royaume d'Italie les provinces d'Urbain, d'Ancone, de Macerata et de Camérino; l'autre décret ordonnait la confiscation des biens des cardinaux, prélats, officiers, etc., et autres employés à la cour de Rome, qui ne se rendraient pas dans leur pays natal. Le 7 avril, un détachement français força la grande porte du palais pontifical, y entra avec violence, désarma la plus grande partie de la garde, dont on emprisonna les nobles; et le prélat Cavalchini, gouverneur de Rome, fut exilé à Fenestrelle. Le 11 juin, des officiers français ayant pénétré dans l'appartement du cardinal Gabrielli, pro-

secrétaire d'état, mirent les scellés sur ses papiers, et renvoyèrent ce prélat à son évêché de Sinigaglia. Voilà quels étaient les procédés qu'on avait pour le chef de l'Eglise, qui, malgré ces persécutions, n'oubliait pas les intérêts de la religion, et, le 10 avril, déclara *vénérable* Marie-Clotilde de France, reine de Sardaigne. Dès le 16 mars, sa Sainteté avait déjà informé les cardinaux de tout ce qu'il avait eu à souffrir depuis l'invasion des Français. Le pontife tint un nouveau consistoire, le 11 juillet 1808, dans lequel sa Sainteté protesta contre les mesures que ses ennemis employaient envers sa personne et son Eglise. Il fit adresser secrètement à tous les prélats et curés de l'état de l'Eglise une instruction dont le but était de les prémunir contre les pièges que leur tendraient les ennemis communs, exigeant, entre autres choses, un serment absolu, et ne leur permettant que la formule conçue en ces termes : « Je promets » et jure de ne prendre part à aucune conspiration, complot ou sédition contre le » gouvernement actuel, comme aussi de » lui être soumis et obéissant dans tout ce » qui ne sera point contraire aux lois de » Dieu et de l'Eglise. » Pour armer les sujets contre leur souverain légitime, le général Miollis créa des gardes civiques, composées des personnes les plus turbulentes; il établit des commissions militaires, et fit fusiller M. Vanni de Caldara, colonel au service de Ferdinand IV, et né sujet du saint Siège. Au milieu de ces actes arbitraires, et tandis que l'on continuait d'exiler les autres cardinaux, prélats, etc., ce général demanda, le 31 décembre 1808, d'être admis avec son état-major, auprès de sa Sainteté, pour la complimenter à l'occasion de la nouvelle année. Pie VII, sans s'écarter de la modération dont il avait fait preuve tant de fois, se borna à lui faire dire que, « malgré sa tendresse pour la nation française, qui lui avait donné tant de témoignages de respect et d'attachement, » il ne pouvait voir des personnes qui » étaient, peut-être contre leurs propres » sentimens, les exécuteurs d'un plan » ignominieux, et qui avilissaient aux yeux » du monde entier l'auguste caractère du » chef de l'Eglise et du souverain de » Rome. » Pendant que le saint Père était soumis à la surveillance la plus vexatoire, les gardes civiques de nouvelle création commettaient, dans les villes et les campagnes, les plus grands désordres. Le

(1) Nous ne comptons pas au nombre de ces demandes celles qui sont mentionnées dans une lettre de Pie VII, du 5 février 1808; cette lettre est apocryphe, et c'est par erreur qu'elle se trouve en plusieurs éditions de sa *Correspondance*.

pontife écrivit au général français une lettre énergique, et pleine d'un noble courage; mais on n'eut aucun égard à ses justes réclamations. Le pape défendit par un bref, secrètement répandu, tout enrôlement pour une nation étrangère, et offrait le pardon à tous ceux, qui, étant déjà enrôlés, se retireraient immédiatement; malheureusement ces mesures ne produisirent que peu d'effet. Les journaux de Rome, rédigés sous l'influence des autorités françaises, ne causaient pas moins de peine au saint Père; ils tâchaient de jeter le discrédit et le ridicule sur les prêtres, sur leurs fonctions, et n'épargnaient pas le pape. La gazette romaine reproduit le *Discours sur la situation de l'empire*, prononcé en France le 2 novembre 1808, dans lequel on supposait que Pie VII avait consenti aux articles organiques, relatifs au concordat. Ce discours contenait en outre d'autres fausses assertions, tendantes à déshonorer le pontife et à détruire la souveraineté temporelle du saint Siège. Pie VII, vivement affligé, ordonna au cardinal Pacca de déclarer, en son nom, aux ministres étrangers, résidant à Rome : « Que ni le concordat ni les lois organiques ne pouvaient faire cesser la distinction marquée par Dieu même entre les deux puissances spirituelle et temporelle, ni donner à Bonaparte la juridiction divine, accordée à l'Eglise et à son chef visible.....; qu'il était faux que le concordat eût reconnu et consolidé l'indépendance de l'état de l'Eglise en France...; enfin, qu'il était calomnieux de dire que le concordat eût consacré la tolérance des autres cultes, etc. » Le saint Père ne fut pas moins affecté d'entendre répéter par la même gazette les harangues prononcées devant Napoléon, le 27 octobre 1808, par les députés du Musone, du Tronto, et du Metauro, provinces que celui-ci avait enlevées au saint Siège. On peut relever la substance de ces harangues par ce passage tiré de la réponse de Bonaparte.... « La théologie qu'ils apprennent (les prêtres) dans leur enfance leur donne des règles sûres pour le gouvernement spirituel, mais elle ne leur en donne aucune pour le gouvernement des armées et pour l'administration; ils doivent en conséquence se renfermer dans le gouvernement des affaires du ciel... » Le déplorable état où se trouvait l'Eglise et son chef ne permettant pas de tolérer des joissances tumultueuses,

Pie VII fit avertir les curés de Rome qu'il n'y aurait pas de carnaval pour l'année 1809. Aussitôt que le commandant en fut instruit, il fit insérer dans la *Gazette de Rome* que sa Sainteté autorisait les masques, les courses, les banquets, etc. Cependant aucun ouvrier ne voulut préparer les charpentés nécessaires pour les courses; le carnaval arriva, et les rues furent désertes. Le peuple romain donna un témoignage non moins éclatant de son dévouement, en célébrant avec pompe les journées des 14 et 21, époques de l'élection de Pie VII, et de son couronnement à Venise. Sur ces entre-faites, le général Lemarois vint remplacer Miollis, et, sous sa domination, la position du saint Père ne fit qu'empirer. Mais la terrible catastrophe de cette longue tragédie s'approchait : elle arriva enfin, et la plus violente usurpation s'opéra. Enivré par ses conquêtes, et d'une ambition qui n'était jamais rassasiée, Bonaparte rendit dans son camp impérial de Vienne, le 17 mai 1809, un décret qui dépouillait le pape de tous ses états, et qui commençait ainsi : « Considérant que lorsque Charles VIII, empereur des Français, notre auguste prédécesseur, fit don aux évêques de Rome de diverses contrées, il leur leur céda à titre de fiefs, pour assurer le repos des sujets, et sans que Rome eût cessé, pour cela, d'être une partie de son empire... etc. » Suivent les articles dans lesquels on nommait une consulte extraordinaire, composée de MM. Miollis, Salicetti, Degérando, Jeannet, etc. Le pontife, après avoir vainement protesté contre cet acte d'iniquité, n'ayant plus de mesures à garder, lança une bulle d'excommunication contre les auteurs, complices et fauteurs de cette usurpation et des maux qui avaient affligé l'Eglise. La bulle, datée de Sainte-Marie-Majeure, le 10 juin de l'année 1809, fut publiquement affichée, et le lendemain elle fut annoncée à Napoléon. Le 6 juillet 1809, le saint Père adressa à ses sujets une *Proclamation* où il se plaignait des cruelles vexations qu'il avait éprouvées, et manifestait ses craintes qu'on ne voulût l'arracher de Rome. Ces craintes n'étaient que trop fondées. S'attendant d'un moment à l'autre à la plus criminelle de toutes les violences, Pie VII avait fait murer les principales avenues du Quirinal. Le 5 juillet, il apprit que, dans la nuit de ce jour, il devait être enlevé. Il pouvait en appeler à son peuple; mais il voulut éviter l'effu-

sion du sang. Il se borna à ordonner à ses gardes la plus exacte surveillance : précaution inutile. Un traître, François Basvola, ancien porte-faix du Quirinal, et auquel le pape avait fait grâce de la vie, servit de guide aux Français, conduits par le général Radet, alors inspecteur de la gendarmerie. A une heure du matin, un gros détachement de troupes entoura le Quirinal ; des officiers de police avaient été mis aux aguets dans les environs. Le général, avec son état-major, attendait l'issue de cette audacieuse entreprise dans le palais Colonna ; Radet et les siens escaladent les murs du jardin ; on arrive au corps-de-garde des Suisses, qui n'était composé que de trente-huit hommes. Leur commandant fait demander au pape s'ils devaient repousser la force par la force. D'après la réponse de Pie VII, ils se laissent désarmer. Les portes des appartemens du saint Père sont brisées ; le général entre le chapeau sous le bras ; le pontife, entouré des cardinaux Pacca et Despuig, écrivait à son bureau ; sa figure était calme, celle de Radet paraissait agitée. Il fut quelques instans sans pouvoir prononcer un seul mot ; enfin, d'une voix tremblante, il dit au pape « qu'il avait une mission bien désagréable à remplir, mais qu'ayant prêté serment d'obéissance et de fidélité à l'empereur, il ne pouvait se dispenser de s'en acquiescer... » — « Pourquoi venez-vous troubler ma demeure ? que voulez-vous... ? » lui dit Pie VII avec dignité. A ces paroles, les soldats ôtent tous en même temps leurs chapeaux. Le général ajoute alors, qu'il vient lui proposer, de la part du gouvernement français, d'abdiquer sa souveraineté temporelle, qu'à cette condition sa Sainteté pouvait rester tranquille à Rome. Pie VII levant les yeux au ciel, et le montrant de la main : « Je n'ai agi, en tout, » répondit-il, qu'après avoir consulté l'Esprit saint, et vous me mettez en pièces (*mi taglierete in pezzetti*) plutôt que de me faire rétracter ce que j'ai fait. » Le général ayant insisté, le saint Père répartit : « Et si vous avez cru devoir exécuter de pareils ordres de votre empereur, à cause du serment que vous lui avez prêté, pensez-vous que nous puissions abandonner les droits du saint Siège, auquel nous sommes liés par tant de sermens ? nous ne pouvons renoncer à ce qui ne nous appartient pas. Le domaine temporel est à l'Eglise romaine, nous n'en sommes que les administra-

teurs. Au reste, après ce que nous avons fait pour votre empereur, nous ne devions pas en attendre ce traitement... » — « Je sais, dit le général, que l'empereur vous a beaucoup d'obligation... » — « Il m'en a plus encore que vous ne pensez, » ajouta Pie VII, avec un accent expressif.... Radet signifia alors au pape qu'il devait le conduire chez le commandant en chef, pour y apprendre sa destination définitive. On permit au saint Père de se faire accompagner du cardinal Pacca. On les fit entrer dans une voiture, qu'un gendarme ferma à clef : avant d'y monter, le pape donna sa bénédiction à la ville de Rome. La voiture, au lieu de se diriger vers la demeure du général en chef, sortit de la ville par la porte *Salaria*, tourna les murs, et, à trois heures du matin, elle arriva au dehors de la porte *del Popolo*. Le pape se plaignit avec douceur à Radet, de son artifice, et de l'avoir fait partir sans les personnes qu'il avait désignées pour l'accompagner. Radet répondit que ces personnes le rejoindraient au plus tôt avec les provisions qui lui seraient nécessaires ; et il ajouta... « Saint-Père, il est encore temps de signer votre renonciation aux droits temporels. » — Non ! fut la seule réponse du courageux pontife. La voiture était entourée d'un piquet de gendarmes ; le général Radet était assis sur le siège. On avait placé partout des relais. A la *Storia*, les postillons, fondant en larmes, se jetèrent aux genoux du pape, qui leur donna sa bénédiction. *Figli miei, coraggio ed orazione*, leur dit-il : « Courage, mes enfans, courage et priez. » Quelque précaution qu'on prit, on devinait dans presque tous les endroits par où il passait, que c'était le pape que l'on emmenait captif ; partout l'inquiétude et l'affliction se montraient sur les visages, et on n'entendait que des soupirs et des sanglots. On ne saurait exprimer la douleur que ressentirent les Romains, quand ils apprirent l'enlèvement de leur souverain. Après dix-neuf heures d'une marche précipitée, on arriva à Radicofani, où le pape fut rejoint par le prélat Doria, le neveu du cardinal Pacca, un chapelain, un chirurgien et deux domestiques. A Poggibonzi, la voiture versa : Radet eut un poignet démis et sa Sainteté reçut une forte commotion. L'auguste victime calma l'effervescence du peuple, qui paraissait disposé à l'arracher des mains de ses persécuteurs. Non loin de Turin, près de Rivoli et Suze, le saint

Père, qui avait déjà eu quelques atteintes de fièvre, se trouva mal : il dit à M. Boissard, colonel de gendarmerie, qui avait remplacé Radet : « Avez-vous ordre de me conduire mort ou viv ? Si votre ordre est de me faire mourir, continuez la route ; sinon, je veux m'arrêter. » On fit halte quelques heures, et l'on arriva le soir au Mont-Cenis, où le pape passa deux jours à l'hospice. A Grenoble, et surtout à Nice, où il arriva le 7 août, le saint Père reçut des marques touchantes de respect et d'attachement : l'ex-reine d'Etrurie et son fils étaient exilés dans cette ville (voyez MARIE-LOUISE) ; ils vinrent se jeter aux pieds du pape, lui demander sa bénédiction. Le soir de son arrivée, on illumina toute la ville, excepté les maisons des autorités françaises. Dès le 1^{er} avril, le cardinal Pacca avait été séparé du saint Père, et enfermé dans la citadelle de Fenestrelle, où il resta trois ans et demi. Le lieu d'exil pour Pie VII fut fixé à Savone. On chercha à l'éblouir par le faste de son palais, par un nombreux domestique, et un riche traitement. La cathédrale de Savone reçut le nom de *chapelle papale* : M. de Salinotoris, Piémontais, et chambellan de Napoléon, présidait à cette magnificence, à laquelle Pio VII était insensible, et il demeurait solitaire dans ses appartemens. M. César Berthier fut nommé *maître du palais du pape*, qui était surveillé et gardé plus strictement même qu'à Rome. On ne lui laissait point parvenir de placets, excepté ceux qui roulaient sur des matières spirituelles, et qui avaient été examinés auparavant par le maître du palais. Croyant pouvoir mieux les surveiller, Napoléon fit venir à Paris tous les cardinaux qui se trouvaient à Rome lors de l'enlèvement du saint Père, et n'en excepta que ceux qui étaient malades. Lors du divorce de Bonaparte avec Joséphine, on ne daigna pas, dans un acte aussi important, consulter le chef de l'Eglise : ce fut l'officialité de Paris qui prononça le divorce. L'empereur avait exigé que les cardinaux fussent présents à la cérémonie de son mariage avec l'archiduchesse Marie-Louise : treize de ces cardinaux n'y ayant pas assisté, on leur retira leurs pensions, on leur défendit de porter les marques de leur dignité, et on leur enjoignit de ne plus paraître qu'en noir ; ce qui donna lieu à la distinction des *cardinaux rouges* et des *cardinaux noirs*. Malgré la surveillance à laquelle on avait soumis le saint Père, d'abondans

secours lui venaient des fidèles italiens et français : il entretenait même une correspondance secrète avec ses serviteurs les plus affidés. Cependant Bonaparte remplaça, de son propre mouvement, quelques évêques décédés en France et en Italie : ne pouvant prendre les informations nécessaires, le pape refusa d'expédier les bulles. Napoléon convoqua (par une lettre du 16 novembre 1809) une commission d'évêques, pour chercher, disait-il, à pourvoir aux besoins de l'Eglise. Cette commission était composée des cardinaux Maury et Fesch, de cinq évêques, du P. Fontana et de l'abbé Emery, supérieur-général de Saint-Sulpice. On présenta trois séries de questions : la première concernant le gouvernement de l'Eglise en général, la seconde sur le concordat, la troisième sur les églises d'Italie, d'Allemagne, et la bulle d'excommunication. La commission termina ses travaux le 11 janvier 1810. Son rapport, sans heurter trop fortement les principes, montre néanmoins quelque complaisance pour un despote facile à irriter. Il décréta, le 25 février 1810, que l'édit de 1682 sur les quatre articles du clergé était une loi pour l'empire. Le 17, il fit décréter par le sénat que le pape prêterait serment de ne rien faire contre les quatre articles. Tous les moyens furent employés par Napoléon pour arracher au pape son assentiment. On lui promit une représentation digne de son rang, des palais, et deux millions de revenu. Les cardinaux Caprara, Maury et l'évêque de Casal, furent successivement envoyés à ce sujet auprès de Pie VII ; mais ce vertueux pontife demeura inflexible. Peu de temps après, le cardinal Fesch ne se montrant pas très disposé à seconder les vœux de son neveu Napoléon, celui-ci nomma à l'archevêché de Paris le cardinal Maury. Ce prélat crut pouvoir imiter la conduite des évêques nommés par Bonaparte, qui s'étaient fait investir par les chapitres du titre d'administrateurs spirituels des diocèses vacans, pour en exercer les fonctions ; il écrivit même au pape pour lui annoncer sa nomination. Le saint Père lui répondit par un *bref*, du 5 novembre 1809, dans lequel il lui ordonnait de renoncer à l'administration du siège de Paris, le menaçant, en cas de désobéissance, d'agir à son égard conformément aux saints canons. La police impériale fut mise en mouvement pour découvrir ceux qui avaient répandu ce *bref*.

On arrêta M. d'Astros, vicaire-général de Paris, et on l'enferma à Vincennes. On le somma de donner sa démission ou de dénoncer la personne qui lui avait communiqué ce *bref* : il ne voulait faire ni l'un ni l'autre. On enferma les cardinaux Gabrielli et Oppizzoni, et le P. Fontana, dans le château de Vincennes; d'autres ecclésiastiques furent également emprisonnés. On assure que le pape avait préparé encore un autre *bref* (du 18 décembre), mais qu'il fut saisi chez sa Sainteté. Il était adressé à M. d'Astros, et il déclarait « nul et sans effet tout ce que ferait » le cardinal Maury, sciemment ou par » ignorance, dans l'administration du » diocèse de Paris. » Napoléon, irrité de ce nouveau *bref*, fit révoquer, par le chapitre, les pouvoirs de M. d'Astros. Par un autre *bref*, du 2 décembre 1810, le saint Père déclara que l'évêque de Nancy, nommé par Bonaparte à l'archevêché de Florence, ne pouvait administrer ce diocèse, d'après le second concile oecuménique de Lyon, qui défend à celui qui a été élu pour une église, de se charger, avant d'avoir reçu l'institution canonique, de l'administration spirituelle ou temporelle de cette église. Le chapitre de Florence ayant adhéré aux décisions du saint Père, ses membres furent destitués ou emprisonnés. Le système de persécution contre le pape devenait de jour en jour plus tyrannique. Tandis qu'il se promenait, le 7 janvier 1811, dans les jardins de son palais, des agens de police s'introduisirent dans les appartemens de sa Sainteté, fouillèrent dans son secrétaire particulier, et saisirent tous ses papiers, parmi lesquels se trouvèrent un *bref* qui conférait au cardinal de Pietro des pouvoirs extraordinaires, et un autre adressé au vicaire-général de Paris. On priva dès lors le pape d'encre, de plumes, de papiers et on le sépara du prélat Doria, de son confesseur, de tous ceux enfin qu'on soupçonnait d'avoir facilité sa correspondance au dehors. L'évêque même de Savone fut aussi compris dans cette mesure tyrannique. On signifia, en outre, au saint Père, qu'il ne pourrait plus sortir de ses appartemens. Cependant, soit honte, soit remords, Napoléon révoqua cet ordre cruel au bout de dix-sept jours, et tout fut remis sur l'ancien pied. Dans cet état de choses, Napoléon convoqua une seconde commission d'évêques, préparatoire au concile où l'on devait discuter les bulles et les dispenses ecclésiasti-

ques. La commission répondit aux deux questions qui lui furent faites sur ce sujet : 1^o que dans les circonstances où l'on se trouvait, c'était aux évêques que les fidèles devaient s'adresser pour obtenir les dispenses, mais seulement pour tout ce qui était relatif aux besoins journaliers des fidèles; 2^o que puisque le pape refusait les bulles sans alléguer aucune raison canonique, le moyen le plus sage était de faire ajouter au concordat une clause portant que sa Sainteté donnerait l'institution dans un temps déterminé, faute de quoi le droit d'instituer serait dévolu au concile de la province. Quatre évêques furent choisis pour se rendre en députation auprès du pape, munis d'un message signé de douze évêques qui s'étaient réunis chez le cardinal Fesch. La députation fut reçue avec bienveillance par Pie VII, qui, quoique méconnu et captif, ne pouvait jamais démentir sa bonté naturelle. On assure que le pape promit, le 19 mai, qu'il accorderait l'institution canonique, dans les formes voulues par le concordat; mais il paraît qu'en résumé, le saint Père n'avait prétendu accorder aux métropolitains que des pouvoirs provisoires. Il déclara, en même temps, qu'il ne ratifierait jamais l'usurpation de sa souveraineté temporelle, et qu'il ne prêterait point le serment demandé par le sénatus-consulte du 17 février 1810. Il parut décidé à vivre des secours des fidèles, et refusa de nouveau les deux millions en biens ruraux que le même acte lui assurait. Le concile des évêques de France et d'Italie s'ouvrit le 17 juin 1811 dans l'église métropolitaine de Notre-Dame de Paris. Il ne tint qu'une session, et il était composé de quatre-vingt-quinze membres, savoir : six cardinaux, neuf archevêques, et quatre-vingts évêques. Depuis le concile de Trente, on n'avait pas vu une si nombreuse réunion de prélats. Le cardinal Fesch présidait : il prêta le premier le serment d'être attaché à la foi, et de rendre au pontife romain une véritable obéissance, et reçut ensuite le même serment des pères du concile. Après cette première séance, il n'y eut que des congrégations générales ou particulières; elles eurent lieu à l'archevêché. Bonaparte avait voulu former un bureau de police dans l'assemblée, afin de l'influencer. Cette mesure excita de justes réclamations. Dans la quatrième congrégation, les évêques italiens se plaignirent que, dans l'adresse, on eût suivi

les quatre articles de 1682, qu'ils ne reconnaissaient pas, et ils protestèrent contre cette partie de l'adresse. En même temps, l'évêque de Chambéry proposa d'aller réclamer de Bonaparte la liberté du saint Père : cette proposition n'eut pas de suite. L'évêque de Nantes lut de nouveau, dans la cinquième congrégation, l'adresse qu'il avait rédigée : elle avait été retouchée par la commission ; mais le prélat s'étant avisé de dire qu'elle avait eu l'approbation de l'empereur, cet aveu servile excita l'indignation de toute l'assemblée. Les débats devinrent plus vifs à la lecture du paragraphe relatif à l'excommunication ; on en retrancha cette partie, mais Napoléon ne voulut point recevoir l'adresse avec cette omission. Enfin, dans une nouvelle congrégation (au 8 juillet), l'assemblée déclara qu'elle estimait qu'avant de prononcer sur les questions qui lui étaient proposées, le concile, pour se conformer aux règles canoniques, devait solliciter la permission d'envoyer au pape une députation qui lui exposât l'état déplorable des églises, et qui conférât avec lui sur les moyens d'y remédier. Cette décision irrita fortement Bonaparte. Pour le calmer, quelques prélats concertèrent avec lui un projet de décret contenant en substance : que l'empereur nommerait à tous les sièges vacans, et que le pape donnerait, six mois après, l'institution canonique, et que, ce délai expiré, on procéderait à l'institution canonique et à la consécration. Ce décret fut rejeté par l'archevêque de Bordeaux ; le lendemain, (9 juillet) l'évêque de Gand s'unit à lui, et six autres membres rétractèrent leur première approbation. Il ne resta que quatre voix en faveur du décret. Le concile décida alors que le décret, avant d'avoir force de loi, devait être soumis à l'approbation du saint Père. Mais Napoléon cassa le concile le 10 juillet. Les évêques de Gand, de Tournai et de Troyes, furent conduits le 12 du même mois au donjon de Vincennes. On essaya ensuite de reformer le concile. Le 5 août, on tint une congrégation générale, et l'on vota par assis et levé, afin d'ôter toute liberté aux suffrages : le décret proposé par l'empereur fut adopté. Napoléon, un peu calmé, choisit une députation formée de plusieurs évêques, et permit aux cardinaux Doria, Dugnani, Roverella, Ruffo (Fabrice), et de Bayanno, d'aller rejoindre le pape. Les députés arrivèrent à

Savone vers la fin d'avril, et reçurent un bon accueil du saint Père, qui, cédant à leurs instances, consentit, dit-on, le 20 septembre, de confirmer, par un *breve*, les articles du 5 août ; mais le pape ne reconnaissait pas les évêques assemblés à Paris comme *concile national* ; il approuva uniquement les cinq articles, avec quelques restrictions. Il félicita ces évêques de la soumission filiale, et de la véritable obéissance qu'ils avaient témoignées pour lui et l'Eglise romaine, cette mère et maîtresse de toutes les autres. Ces dernières expressions ayant porté à son comble la colère de Bonaparte, il interrompit les négociations, et rappela les cardinaux à Paris. C'est ainsi que se termina ce simulacre de concile, convoqué avec tant d'éclat, et qui avait réuni les prélats des deux principaux pays soumis à l'Eglise catholique. Il y avait déjà trois ans que le pape vivait dans une dure captivité. Le pontife, toujours égal à lui-même, calme et résigné, ne se laissait point abattre par tant d'infortunes. Des prélats distingués, un envoyé de la cour d'Autriche, qui fit exprès le voyage de Vienne à Savone, ne purent obtenir du despote aucun adoucissement au sort de sa victime. Tout à coup vint l'ordre de le transporter à Fontainebleau. Le colonel Lagorce, chargé de le conduire, ne l'en prévint qu'au moment du départ. Un seul prélat qu'il avait auprès de lui, M. Bertazzoli, archevêque d'Edesse, le rejoignit près de Turin. Sa Sainteté partit seule avec son conducteur. La voiture traversa Lyon à dix heures du soir, et le 20 juin 1812, elle arriva à minuit au château de Fontainebleau. Le pape logea d'abord chez le concierge ; mais, quelques heures après, on reçut l'ordre de lui ouvrir les appartemens. Les cardinaux qui se trouvaient à Paris, et autres prélats, furent invités à aller offrir leurs hommages au pontife. Ils avaient été précédés, dans ce devoir, par le ministre des cultes et l'intendant de la couronne. Le train de magnificence où l'on mit le service du saint Père, une espèce de liberté qu'on semblait lui accorder, et celle de pouvoir admettre à sa messe tous les fidèles qu'il en jugerait dignes, auraient pu faire croire que la bonne intelligence était rétablie entre l'empereur et le chef de l'Eglise. Le journal officiel appuyait cette opinion en annonçant que le pape était libre. A cette époque, on fit de grands préparatifs à l'archevêché, et l'on en conclut que le

pontife venait l'habiter et demeurer désormais à Paris. Cependant Pie VII resta à Fontainebleau, où il accueillait tout le monde avec son affabilité ordinaire. Il demanda en grâce de n'être plus obligé de recevoir un cardinal qui s'était fait l'agent de son persécuteur. Son cœur paternel était navré de douleur en voyant ce même persécuteur sévir en France et en Italie contre les ecclésiastiques les plus attachés aux règles de l'Eglise. Napoléon, par ses apparences de réconciliation avec le saint Père, voulait l'amener à un second concordat. Le conquérant était de retour de sa désastreuse campagne de Russie. Pour réussir dans son projet, il envoya auprès du pape quelques prélats français, qui lui faisant craindre un schisme dans l'Eglise, le déterminèrent enfin à promettre de se prêter aux moyens de réconciliation qu'on lui présenterait. D'après cette promesse, le 19 janvier 1813, Napoléon se présenta inopinément devant Pie VII. Le 23 janvier 1813, on présenta au pape quelques articles qui devaient servir de base à un nouveau concordat. Napoléon s'engageait à ne lui donner aucune publicité jusqu'à ce que les conditions en eussent été réglées de part et d'autre. Au mépris de sa promesse, il fit annoncer, par ses ministres, au corps législatif, un concordat revêtu de la signature du saint Père; mais celui-ci persista. Napoléon, de son côté, déclara les articles du concordat *obligatoires dans tout l'empire français*, et renvoyait devant les tribunaux les évêques et les métropolitains qui ne s'y soumettraient pas. Cependant toute l'Europe s'était liguée contre Napoléon. Murat, alors roi de Naples, avait abandonné sa cause, et avait envahi les états de l'Eglise. Bonaparte, préférant, pour punir cette ingratitude, que Pie VII les possédât plutôt que son beau-frère, envoya trois évêques à Fontainebleau pour entamer de nouvelles négociations avec le saint Père, qui déclara positivement qu'il ne s'en occuperait qu'à son retour à Rome. Le 17 janvier 1814, M. de Beaumont, évêque de Mâcon, lui présenta un projet de traité, par lequel on rendait au saint Père la partie occidentale de ses états. Le pape répondit : « La restitution de mes états est un acte de justice, et ne peut devenir l'objet d'un traité. Il est inutile de me presser à cet égard : tout ce que je ferai ici paraîtrait l'effet de la violence, je ne demande qu'à retourner à Rome ;

et alors nul obstacle ne m'arrêtera pour remédier aux maux de l'Eglise. » Le 22, le colonel Lagorce vint communiquer respectueusement au pape l'ordre de son départ pour Rome. Entouré de dix-sept cardinaux, qui se jettent à ses pieds, il mêle ses larmes aux leurs, et, soutenu par le cardinal Mattei, il atteint la voiture, où il monte avec son aumônier, l'évêque d'Fdesse. Le pape voyageait sous le nom d'évêque d'Imola. Ainsi que dans ses deux premiers voyages, il fut reçu partout avec les plus vives marques de respect et d'affection. A Orléans, en levant ses mains au ciel, il s'écria : *Je bénis de bon cœur la bonne ville d'Orléans...* A Cahors, deux dames riches et pieuses, n'ayant pu approcher du saint Père, à cause d'une foule considérable, s'habillèrent en villageoises, s'introduisirent sous ce costume dans l'auberge où il était, et le servirent à table. A Nîmes, tout le clergé alla au-devant du pape, tandis que le peuple criait : *Vive le saint Père!* Un protestant même ne put s'empêcher de dire à haute voix : *Voilà le plus grand homme du siècle!* A Beaucaire, les prêtres le placèrent et le portèrent sous un dais. A Nice, à la Croix-de-Marbre, sur la côte de Gênes, à San-Remo, il fut accueilli avec les mêmes démonstrations de joie. Arrivé à Savone, il y resta jusqu'au 19 mars, et quatre jours après il se trouva à Firenzunla, au milieu des troupes alliées, qui, d'un autre côté, occupaient déjà une partie de la France. Après avoir envoyé un délégué à Rome, pour prendre possession de la capitale, il demeura plusieurs mois à Imola et à Césène, sa patrie. Le 4 mai, le saint Père adressa à ses sujets romains une proclamation touchante, qui fut reçue avec des transports de joie. Sur ces entrefaites, Murat, qui se disait autorisé par l'Autriche, voulant garder Ancône et ses Marches, dépendant des états romains, le pape dépêcha le cardinal Consalvi auprès des souverains alliés, que ce prélat rejoignit à Londres (V. CONSALVI), et ses négociations eurent un résultat avantageux. La chute de Napoléon rendit la liberté aux cardinaux dispersés dans plusieurs villes de la France, et ils vinrent se réunir au saint Père. Pie VII fit son entrée dans Rome, le 24 mai 1814, avec une pompe extraordinaire. Charles-Emmanuel IV, roi de Sardaigne, et sa belle-sœur, la duchesse de Chablais, allèrent au-devant du souverain pontife. Leurs majestés catholiques,

leur famille, l'ex-reine d'Etrurie, regurent sa Sainteté au sortir de sa voiture. Nous ne décrirons pas l'enthousiasme du peuple de Rome en revoyant son digne et vertueux souverain, ni les cérémonies qui eurent lieu dans une circonstance aussi solennelle. A peine entré dans Rome, le pontife se rendit à la basilique de Saint-Pierre, pour rendre grâce de sa délivrance à l'auteur de toutes choses, qui avait fait triompher sa vertu au milieu de tant de cruelles épreuves. Les premiers soins du saint Père furent de réparer les églises, de rétablir plusieurs couvens, et de remédier, autant que possible, aux maux causés par les troubles d'une assez longue anarchie. Le 25 juillet, l'ancien évêque de Saint-Malo, M. Cortois de Pressigny, arriva à Rome en qualité d'ambassadeur du roi Louis XVIII. pour continuer les négociations au sujet de l'église de France. Le 6 août 1814, le pape communiqua, dans un consistoire, aux cardinaux sa bulle *Sollicitudo omnium Ecclesiarum*, etc., qui rétablissait la compagnie de Jésus. Le père Pannizoni, provincial des jésuites, qui revenait de Sicile avec cinquante de ses religieux, reçut un exemplaire de la bulle des mains du souverain pontife. Un édit du 15 avril 1815 renouvela ceux de Clément XII et de Benoît XIV, contre les réunions maçonniques, établies dans les Etats romains pendant l'occupation des Français. Ce pays, dès le mois de mars, était retombé sous le joug de Bonaparte, qui s'était évadé de l'île d'Elbe. Murat, après s'être réconcilié avec son beau-frère, chercha à soulever l'Italie contre les Autrichiens. Le pape lui refusa le passage de ses états, qu'il lui avait demandé. Les troupes napolitaines s'avancant néanmoins vers Rome, le saint Père quitta cette ville, suivi des ambassadeurs de France, d'Espagne et d'Autriche, et de quinze cardinaux. Pendant les événements de la guerre, le saint Père séjourna à Florence et à Gènes. Mais l'heure du rétablissement était arrivée. Napoléon, vaincu de nouveau par la coalition européenne, avait été forcé de faire une seconde abdication, et était tombé au pouvoir des Anglais, tandis que Murat, repoussé par les Autrichiens, s'était vu, de son côté, contraint de quitter un royaume où il ne revint que pour y trouver la mort. Le retour de Ferdinand IV (voy. ce nom) dans son royaume de Naples, et les talens diplomatiques que déploya le cardi-

nal Consalvi auprès des souverains réunis au congrès de Vienne (du 1^{er} novembre 1814 au 9 juillet 1815), firent rendre au saint Père, non seulement Ancône et ses Marches, Bénévent et Ponte-Corvo, mais les trois légations de Bologne, Ravenna et Ferrare, qu'il avait été obligé de céder par le traité de Tolentino. De retour dans sa capitale, après avoir fait un court séjour à Turin, pour céder aux instances du roi de Sardaigne, Pie VII donna de nouveau ses soins aux affaires temporelles et spirituelles de ses états. On entama avec la France des négociations pour un nouveau concordat. M. de Blacas, ambassadeur du roi de France à Rome, fut chargé de la conclusion de ce grand acte, qui eut lieu le 31 juin 1817. Mais ce concordat, annoncé à toute l'Europe, ne fut pas exécuté. Cependant, et d'après la nouvelle circonscription stipulée dans le concordat, on nomma les nouveaux évêques, et le saint Père, dans le consistoire du 1^{er} octobre 1817, expédia les bulles pour trente de ces prélats, mais ils ne furent pas installés. Ce ne fut que deux mois après qu'on parla du concordat à la chambre; la majorité ministérielle paraissant disposée à le rejeter, le projet ne fut pas même discuté. La moitié des sièges épiscopaux en France étaient vacans; les évêques, justement alarmés de ce grave inconvénient, ainsi que des dangers que courait la religion, qui manquait de ministres au milieu de livres impies qu'on ne cessait de publier, et considérant d'autres maux qui affligeaient l'Eglise, écrivirent au saint Père une lettre aussi respectueuse qu'énergique. Pie VII, désirant prévenir de plus grands dangers, consentit à un arrangement provisoire, par lequel il fut nommé aux évêchés conservés par le concordat de 1801. Sa Sainteté expliqua les motifs qui l'avaient portée à cette condescendance, dans le consistoire du 23 août 1819, et par l'allocution suivante : « Le roi de France, « dans le désir de donner un témoignage « solennel de son excellente bonté, nous « a déclaré par une *note officielle* que son « intention est d'abrégier, le plus qu'il « sera possible, la durée des mesures provisoires qui ont été convenues entre « nous et sa Majesté, pour remédier aux « maux les plus pressans de l'Eglise de « France; que son intention est également d'employer, de concert avec nous, « tous les moyens qui sont en son pouvoir, « pour faire jouir cette Eglise des avanta-

ges qui résultent pour elle de l'état stable et définitif qu'elle doit avoir, comme aussi de réaliser, suivant les formes constitutionnelles de son royaume, et à mesure que les ressources de l'état le permettront, sans surcharge pour ses peuples, l'augmentation du nombre des sièges épiscopaux, ainsi qu'il sera reconnu nécessaire pour les besoins des fidèles. » Cependant une nouvelle chambre de députés ayant été formée en 1819, lors de la chute du ministère, le nombre des évêchés fut porté à 80. Ce fut avec une satisfaction toute paternelle que Pie VII vit ce nouveau triomphe de la religion. Mais presque en même temps, le saint Père eut des sujets de douleur. La dangereuse secte des *carbonari* avait excité à la révolte les Napolitains ; le cri de *Vivent les Cortès d'Espagne!* (v. FERDINAND IV) retentit jusque dans les villes frontières des états du saint Siège, où les patriotes de Naples avaient essayé d'établir ce qu'ils appelaient une *union patriotique pour l'Etat romain*. Pie VII expédia, le 10 avril 1821, une *bulle* dans laquelle il prémunit ses sujets contre les attaques du *philosophisme*, et défendit de nouveau les réunions clandestines, et notamment celles des francs-maçons. Cependant, les troupes de l'Autriche ayant battu les patriotes, tout rentra dans l'ordre, et Ferdinand IV put gouverner encore son royaume d'après ses anciennes lois. Le pape reçut ce monarque dans le palais Quirinal, à son retour du congrès de Vienne, où l'avaient appelé les souverains qui y étaient réunis. Le saint Père, toujours attentif au bien de la catholicité, entretenait une correspondance active avec le roi et le clergé d'Espagne, opprimés par les Cortès. Pie VII fit tout ce qu'il lui fut possible pour diminuer les maux qui affligeaient les églises catholiques d'Allemagne, ainsi que celles de la Suisse, de la Hollande et de l'Angleterre. L'âge avancé, une enflure parvenue aux jambes, et autres incommodités, empêchaient souvent le saint Père de paraître aux cérémonies publiques. Il menait une vie retirée, et se promenait, dans une petite voiture, dans ses jardins du Quirinal. Le 6 juillet 1823, il parut plus gai et mieux portant que de coutume. Tout le monde s'étant retiré à dix heures, le pape, resté seul, après avoir dit son bréviaire, ayant besoin d'un livre qui était sur la cheminée, et ne voulant appeler personne, se leva

de son siège, et prit le livre; mais au moment où il allait se rasseoir sur son fauteuil, les jambes lui manquèrent, et il tomba entre le fauteuil et la cheminée. Le cri que la douleur lui arracha en tombant attira auprès de lui le cardinal Consalvi et plusieurs personnes de sa maison. Quand on l'eut relevé, on s'aperçut que, dans sa chute, il s'était cassé le col du fémur. On lui prodigua tous les secours de l'art ; mais une fièvre violente survint, accompagnée de délire, au milieu duquel on l'entendit plusieurs fois prononcer les mots de *Savone* et de *Fontainebleau*. Le quatrième jour, la fièvre cessa, et pendant une semaine sa Sainteté parut se trouver mieux. Le roi de France, affligé du fâcheux accident arrivé au saint Père, lui envoya aussitôt, par la poste, un de ces lits mécaniques qui, par leurs divers ressorts, suppléent au défaut de mouvement dans les membres. Sa Sainteté se montra très sensible à cette attention. Cependant, à l'aide d'une rampe construite tout autour de sa chambre à coucher, le saint Père, en s'y appuyant, pouvait marcher quelques minutes; malheureusement, au bout de quarante jours le mal augmenta. Le 18 avril, le cardinal Bertazzoli administra à sa Sainteté le viatique ; on voulut lui donner des cordiaux... « Jen'ai d'autre soin à prendre, dit-il, d'une voix éteinte, que de préparer mon âme à rendre compte à Dieu de ma longue carrière. » Le 19, il reçut l'extrême-onction, après quoi il chargea M. de Blacas, ambassadeur du roi de France, de faire connaître à ce *fils aîné de l'Eglise* « les derniers vœux qu'il forme » pour la conservation de ses jours » et la prospérité de son royaume. » L'agonie du saint Père fut longue, mais tranquille. Le 20 août 1823, à six heures et demie du matin, il rendit le dernier soupir : c'était l'âme du juste qui abandonnait un corps périssable pour voler au sein de son créateur. Pie VII avait atteint sa quatre-vingt-troisième année. Le cardinal della Genga lui succéda, le 27 septembre, sous le nom de Léon XII.

* PIE VIII (FRANÇOIS-XAVIER CASTIGLIONE), né le 20 novembre 1761, à Cigoli, dans la marche d'Ancone, entra dès sa jeunesse, dans la carrière ecclésiastique, et devint en 1800, évêque de Monte-Alto. Il conserva ce siège jusqu'en 1816, époque à laquelle Pie VII, dont il s'était concilié la faveur, le créa cardinal le 8 mars, et le nomma à l'évêché de Cé

sène, ville où ce pontife avait reçu le jour. Castiglione fut plus tard appelé à occuper le siège épiscopal de Frascati, et, lors de la mort de Léon XII, survenue le 10 février 1829, il se trouvait le doyen de cette classe de cardinaux qu'on appelle de l'ordre des évêques, pour les distinguer de ceux qui appartiennent à l'ordre des prêtres et des diacres. Il fut chargé, en cette qualité, de répondre aux ambassadeurs de France, d'Espagne et d'Autriche, qui, selon l'usage, exprimaient devant le conclave rassemblé, les vœux de leurs cours respectives sur l'élection du nouveau chef de l'Eglise; le discours prononcé par M. de Chateaubriand, se terminait par les phrases suivantes : «... La mémoire de Léon XII sera vénérée par la France. Le royaume, que gouverne si glorieusement le fils aîné de l'Eglise, n'oubliera pas les conseils pacifiques qui ont empêché la discorde de troubler, même passagèrement, les nouvelles prospérités de la patrie. Léon XII joignait à ses vertus apostoliques cette modération d'esprit et cette connaissance de son siècle, si nécessaires aux chefs des empires. Eminentissimes seigneurs, vos lumières assureront au saint Siège, dans le prochain conclave, un succès digne de ce pontife conciliateur. Si vous êtes des princes puissants, vous êtes aussi les ministres de cette religion charitable qui abolit l'esclavage parmi les hommes, qui, simple à la fois et sublime, est également appropriée aux besoins de la société naissante et à ceux de la société perfectionnée; vos suffrages indépendants iront bientôt chercher parmi vos pairs un vrai pasteur pour la chrétienté, un souverain éclairé pour la plus illustre portion de cette noble Italie, qui dicta des lois au monde antique, qui civilisa le monde moderne, qui toujours féconde et jamais épuisée, nourrit aujourd'hui à l'ombre de sa gloire le souvenir de sa grandeur. Qu'il me soit permis, Eminentissimes seigneurs, d'offrir en particulier au sacré Collège l'hommage de ma profonde vénération. » Dans sa réponse le cardinal Castiglione disait : « Le sacré Collège connaît la difficulté des temps... : toutefois, plein de confiance dans la main toute-puissante du divin auteur de la foi, il espère que Dieu mettra une digue au désir effréné de se soustraire à toute autorité, et que, par un rayon de sa sagesse, il éclairera les esprits de ceux qui se flattent d'obtenir le respect pour les

lois humaines indépendamment de la puissance divine. Tout ordre de société et de puissance législative venant de Dieu, la seule véritable foi chrétienne peut rendre sacrée l'obéissance... Le conclave espère que Dieu accordera à l'Eglise un pontife saint et éclairé... , qui réglera sa conduite selon la politique de l'Evangile..., qui est la seule véritable école d'un bon gouvernement..., et qui montrera aux admirateurs étrangers de la gloire ancienne et nouvelle de Rome, le Vatican et le vénérable institut de la propagande, pour démentir celui qui accuserait Rome d'être l'ennemie des lumières et des arts. » Au bout de trente-cinq jours d'un scrutin toujours renouvelé, et durant lesquels les probabilités de l'élection n'avaient point paru être pour lui, Castiglione fut élu pape à la presque unanimité des suffrages. Il en parut surpris, et montra de l'hésitation à accepter; mais on fit tirer le canon du château Saint-Ange, signe de l'élection accomplie, les cardinaux se prosternèrent à ses pieds, et il s'écria : « Que la volonté de Dieu soit faite ! » — Pie VIII (c'est le nom que prit le nouveau pontife) confia la charge de secrétaire d'état au cardinal Albani. Le gouvernement pontifical adressa à tous les prélats de la chrétienté, une lettre encyclique dans laquelle le saint Père s'exprimait contre la liberté de la presse, les sociétés bibliques, etc. Le gouvernement français n'en voulut point permettre la publication, et refusa explicitement l'exequatur. Les sociétés secrètes qui s'étaient formées dans les états romains, fixèrent aussi l'attention de Pie VIII, et plusieurs des membres qui en faisaient partie, furent sévèrement jugés. On sait qu'après la mort de ce pape une révolution éclata à Bologne, et se répandit dans les états romains, où les soldats autrichiens vinrent bientôt l'étouffer. Un bref fut adressé aux évêques de la nouvelle province ecclésiastique du Fribourg en Brisgau, qui portaient, sans élever aucune réclamation, les envahissemens de la puissance temporelle, et dont quelques-uns, par leur conduite, paraissaient conniver avec les ennemis secrets du catholicisme. Le saint Père les rappelait avec force à leurs devoirs, comme évêques, et proclamait de nouveau que *l'Eglise est libre par l'institution divine*. Après la révolution qui éleva, en 1830, Louis-Philippe sur le trône, le chef suprême de l'Eglise

déclara, dans plusieurs brefs adressés à différens évêques, notamment à son éminence le cardinal de Rohan, archevêque de Besançon, que chacun pouvait, sans blesser sa conscience, prêter serment au nouveau pouvoir, et que rien ne s'opposait à ce qu'on fit dans les églises les prières publiques pour le roi des Français, puisqu'il régnait paisiblement, *nunc tranquillatis rebus*. Le pontificat de Pie VIII a été de courte durée. L'état de souffrance dans lequel il se trouvait depuis long-temps s'aggrava tout à coup vers cette époque, et il mourut dans des sentimens exemplaires de piété, le 30 novembre 1830, après un règne d'un an et huit mois. Grégoire XVI, son successeur, occupa encore aujourd'hui (septembre 1834) la chaire de Saint-Pierre.

PIECK (NICOLAS), gardien du couvent des récollets, est le chef des illustres martyrs de Gorcum, que Guillaume de la Marck fit mourir près de la ville de Briel par des supplices cruels et recherchés. (Voyez la MARCK.) Le père Pieck avait 38 ans lorsqu'il scella de son sang la foi catholique, le 9 juillet 1572. Ses compagnons étaient au nombre de 18, prêtres et religieux, qui étaient tombés entre les mains du tyran par la prise de Gorcum. Il y avait huit prêtres et deux frères de l'ordre de Saint-François : Jérôme de Weert, Théodore d'Emden, Nicaise Hésius, Willehadus Danus, Godefroi de Marvel, Antoine de Weert, Antoine de Hornaer, François de Roi, de Bruxelles; Pierre d'Asch, brabançon, et Corneille de Wyck : trois curés, Léonard Véchélius, natif de Bois-le Duc, et Nicolas Poppélius, pasteur à Gorcum; Godefroi Dunæus, docteur en théologie; Jean d'Oosterwyck, chanoine régulier de l'ordre de Saint-Augustin; Adrien Bécanus, et Jacques Lacops, religieux de l'ordre de Prémontré; André Walteri, pasteur à Heynort; et Jean de Colonia, dominicain, pasteur à Hornaer. Ils furent tous cruellement tourmentés par des supplices qu'on n'ose même rapporter, afin qu'ils reniasent la présence réelle du corps de J.-C. dans l'eucharistie et la primauté du pape. Comme ils persistaient dans leur croyance, on leur enfonça premièrement des chandelles brûlantes dans les narines et dans la bouche; puis on leur coupa le nez, et finalement ils furent pendus dans une grange, près de Briel. Ils souffrirent tous le martyre avec une constance incroyable. (Voyez MUSIUS.) Un frère récollet

apostasia par la crainte de la mort; mais quelque temps après il fut pendu pour avoir volé. Le savant Heuterus, ayant répondu avec moins de fermeté que les autres martyrs, conserva la vie, mais il répara cette faiblesse dans la suite. Estius a écrit l'*Historia martyrum gorconiensium*, Douay, 1603. Leurs reliques furent transportées depuis en différentes églises des Pays-Bas catholiques, où on a vu arriver par leur intercession plusieurs miracles. Le pape Clément X les mit au nombre des saints, le 14 novembre 1675, et en fit célébrer la fête au jour de leur martyre.

PIÉMONTAIS ou PIÉMONTÈSE (ALEXIS ou ALESSI), nom fameux sous lequel Guillaume Ruscelli, médecin italien, mort en 1565, se cacha pour distribuer le secret de ses remèdes. Ils furent publiés par François Sansovino, sous le titre de *Secreti d'Alessi Piemontese*, en 7 livres. Les éditions nombreuses qu'on en a faites sont in-8° et in-16. C'est un riche trésor pour les charlatans.

PIERIUS VALERIANUS (JEAN-PIERRE BOLZANI, connu sous le nom de), célèbre écrivain, de l'ancienne famille des Bolzani, naquit à Belluno, dans l'état de Venise. Il fut obligé dans son enfance de servir de domestique. Un cordelier, son oncle paternel, qui avait été précepteur de Léon X, le tira de ce vil état, et lui donna des leçons de littérature. Ses progrès furent si rapides qu'il se vit bientôt ami des gens de lettres les plus célèbres, et surtout du cardinal Bembo. Léon X et Clément VII lui témoignèrent beaucoup d'estime, et lui en firent sentir les effets. Piérius, préférant l'étude et une honnête médiocrité à tout ce qui pouvait le distraire en l'élevant, refusa l'évêché de Justinopolis et celui d'Avignon. Il se contenta d'une charge de protonotaire apostolique. On lui confia plusieurs négociations importantes, dont il s'acquitta avec honneur. Cet homme estimable mourut à Padoue en 1558, à 81 ans. Ses principaux ouvrages sont : | les *Hieroglyphes*, commentaire latin sur les lettres saintes des Egyptiens et des autres nations, auquel Cælio Augustin Curion ajouta deux livres, qu'il orna de figures et qu'il fit imprimer en 1579, in-fol. La meilleure édition est de Lyon, 1686, in-fol. Henri Schwalenberg en donna un abrégé en 1606, à Leipsick, in-12. | Son traité si connu : | *De infelicitate litteratorum*, imprimé pour la première fois en 1620, à

Venise, par les soins d'Aloysius Lollini, évêque de Belluno, qui en conservait le manuscrit dans sa bibliothèque. Il a été réimprimé depuis avec ses *Hieroglyphes*, en 1647, à Amsterdam, et à Leipsick, dans le Recueil intitulé : *Analecta de calamitate litteratorum*, in-8°, avec une préface de Burchard Mencken. | *Pro sacerdotum barba apologia*, en 1553, in-8°, adressé au cardinal Hippolyte de Médicis, qui avait été son disciple; et réimprimé avec les traités de Musonius et d'Hospinien, sur l'usage de se raser la barbe et de se couper les cheveux, Leyde, 1639, in-12. Cet écrit offre des recherches curieuses. | *Les Antiquités de Belluno*, Venise, 1620, in-8°, avec son traité *De infelicitate litteratorum*; | diverses *Leçons sur Virgile*, dans l'édition du *Virgile*, avec les Commentaires de Servius, chez Robert Etienne, in-fol., et plusieurs fois depuis; | des *Poésies latines*. Piérianus avait reçu au baptême le nom de Jean-Pierre. Sabellius, son maître, changea ce dernier nom en celui de *Piérius*, par allusion aux Muses, en latin *Pierides*, dont il avait été le favori. D'ailleurs, par un usage de ce temps-là, il fallait porter un nom qui rappelât l'antiquité.

PIERQUIN (JEAN), fils d'un avocat de Charleville, né vers 1672, étudia à Reims, où il prit le degré de bachelier, en théologie. Il fut pendant 40 ans curé de Châtel-sur-Aisne, dans le diocèse de Reims, où il mourut, en 1742, âgé d'environ 70 ans. Sans négliger les fonctions pastorales, il s'occupait de divers objets de curiosité et de science physique. Il a écrit sur la couleur des nègres, sur l'évocation des morts, sur le sabbat des sorciers, sur les transformations magiques, sur le chant du coq, sur la pesanteur de la flamme, sur la preuve de l'innocence par l'immersion, etc. On a rassemblé ses *Oeuvres physiques et géographiques*, Paris, 1744, 4 vol. in-12. Elles offrent des choses singulières, dont plusieurs ne sont pas assez vérifiées, d'autres fausses, et d'autres plus vraies qu'on ne le pense communément aujourd'hui. On a encore de lui : | une *Vie de saint Juvin*, Nancy, 1732, in-12; | une *Dissertation sur la Conception de J.-C.*, et sur une *Sainte Face* qu'on a voulu faire passer pour une image constellée, Amsterdam, 1742, in-12.

PIERRE (saint), le prince des apôtres, fils de Jonas et frère de saint André, naquit à Bethsaïde. Son premier nom était

Simon; mais le Sauveur lui donna dans la suite celui de *Céphas*, qui en syriaque signifie *Pierre*, en disant qu'il bâtirait sur cette pierre son Eglise, que l'enfer ne renverserait jamais. « Par où, dit un habile théologien, J.-C. a voulu faire comprendre qu'en élevant saint Pierre à la dignité de chef des apôtres, il en faisait la pierre fondamentale de son Eglise. Puisqu'il dit que cet édifice ne sera point renversé, mais subsistera jusqu'à la fin des siècles, il faut que l'autorité de saint Pierre ait passé à ses successeurs, et que son siège soit toujours le centre de l'unité, auquel les fidèles doivent tenir pour être membres de l'Eglise. Ainsi ont raisonné les Pères, et après eux les théologiens; les hérétiques et les incrédules font de vains efforts pour obscurcir cette vérité. » J.-C. l'ayant rencontré avec son frère André, qui avaient leurs filets sur le bord du lac de Génésareth, ordonna à Pierre de les jeter en pleine mer. Quoiqu'ils n'eussent rien pu prendre de la nuit, de ce seul coup ils prirent tant de poissons, que leurs barques en furent remplies. Alors Pierre se jeta d'étonnement aux pieds du Sauveur, qui lui dit de quitter ses rets pour le suivre; et depuis ce temps-là il lui demeura toujours intimement attaché. Il avait une maison à Capharnaüm, où J.-C. vint guérir sa belle-mère; et quand il choisit ses douze apôtres, il mit Pierre à leur tête. Pierre fut un des témoins de sa gloire sur le Thabor. De retour à Capharnaüm, ceux qui le avaient le demi-siècle pour le temple demandèrent à Pierre si son maître le payait. L'apôtre, par ordre de Jésus-Christ, jeta sa ligne dans la mer, et prit un poisson, dans la gueule duquel il trouva un siècle, qu'il donna pour son maître et pour lui. Pierre assista à la dernière cène, et fut le premier à qui J.-C. lava les pieds. Il se trouva dans le jardin des Oliviers, quand des soldats arrêterent J.-C.; et transporté d'un zèle mal entendu pour son maître, il coupa l'oreille à Malchus, serviteur du grand-prêtre Caïphe, chez lequel il suivit J.-C. Ce fut là qu'il renia trois fois Notre-Seigneur, et qu'ayant entendu le coq chanter, il sortit de la salle, et témoigna son repentir par ses larmes. Saint Pierre, après avoir reçu de J.-C. l'ordre de paître, non seulement les agneaux, mais les brebis, c'est-à-dire non-seulement les simples fidèles, mais encore les pasteurs, fut témoin de la

glorieuse ascension de son divin maître. Le jour que le Saint-Esprit descendit sur les apôtres, Pierre prêcha avec tant de force J.-C. ressuscité, que 3,000 personnes se convertirent, et demandèrent à être baptisées. Quelques jours après, comme il montait au temple avec Jean pour y faire sa prière, il trouva à la porte un homme perclus qui lui demanda l'aumône. Pierre lui ayant dit qu'il n'avait ni or ni argent, lui commanda de se lever au nom de *Jésus de Nazareth*. Cet homme se leva aussitôt, marcha, et entra dans le temple, glorifiant Dieu. L'ombre de Pierre rendait la santé aux malades, et on les lui apportait de tous côtés. Le grand-prêtre et les sadducéens, jaloux des progrès de l'Evangile, firent saisir les apôtres, et les ayant délivrés, ils allèrent dans le temple annoncer de nouveau J.-C. Leurs ennemis, plus irrités que jamais, étaient sur le point de les faire mourir, lorsque Gamaliel los détourna de cette cruelle résolution. Ils se contentèrent donc de les faire battre de verges : traitement que ces illustres confesseurs de J.-C. souffrirent avec joie, se félicitant d'avoir été trouvés dignes de souffrir pour le nom de leur cher maître. Pierre sortit de Jérusalem pour visiter les fidèles des environs. Il arriva à Lydde, où il guérit Enée, paralytique depuis 8 ans; et cette guérison opéra la conversion des habitants. La résurrection de Tabitha produisit le même effet à Joppé. Peu de temps après, il alla à Antioche, et y fonda l'Eglise chrétienne. Il parcourut aussi les provinces de l'Asie Mineure, vint à Rome l'an 42 de l'ère vulgaire, et y établit son siège épiscopal. La capitale du monde lui parut le lieu le plus propre à la propagation de la religion divine dont il était le premier ministre. Cette grande ville, qui, comme dit saint Léon, avait, par sa célébrité et sa puissance, répandu ses superstitions dans toute la terre, devait dans le dessein de Dieu devenir l'humble servante de la vérité, et étendre ensuite sa domination spirituelle bien au-delà des bornes de son ancien empire : *Quæ eras magistra erroris, facta es discipula veritatis...., latius præsideres religione divina quam dominatione terrena*. C'est en cette année 42 que commencent les 25 années du pontificat que l'on donne communément à saint Pierre. Revenu à Jérusalem pour célébrer la pâque de 44, il y fut arrêté par ordre d'Herode-Agrippa, qui avait

fait mourir saint Jacques le Majeur. Son dessein était de le sacrifier à sa complaisance pour le peuple; mais la nuit même du jour que le tyran avait fixé pour le mettre à mort, l'ange du Seigneur tira l'apôtre de prison, et il sortit de Jérusalem. On croit que de là il alla pour la 2^e fois à Rome, d'où il écrivit sa 1^{re} épître vers l'an 50 de l'ère vulgaire. Pierre, chassé de Rome avec tous les autres Juifs par l'empereur Claude, revint en Judée, et fit l'ouverture du concile de Jérusalem. Il y parla avec beaucoup de sagesse, et il fut conclu que l'on n'imposerait point aux gentils le joug des cérémonies légales. Il alla peu de temps après à Antioche, et ce fut là que saint Paul lui résista, parce qu'il semblait, par complaisance pour les Juifs, favoriser l'observance des anciens rites. « C'est très injustement, dit l'abbé Bergier, que les hérétiques et les incrédules ont pris occasion de ce fait pour calomnier ces deux apôtres; il n'y a dans la conduite de l'un ni de l'autre aucun trait d'hypocrisie ni de mauvaïse foi. Ceux d'entre les protestans qui ont conclu de là que saint Pierre n'était pas infailible se sont joués du terme; ils devaient conclure tout au plus que saint Pierre n'était pas impeccable. Tenir une conduite de laquelle on peut tirer une fausse conséquence et une erreur, ce n'est pas enseigner pour cela l'erreur. Saint Pierre pourrait donc avoir péché dans sa conduite, sans avoir failli dans sa doctrine. » Cependant quelques Pères et quelques critiques ont cru que le *Céphas* dont il s'agit en cet endroit n'était pas saint Pierre. (Voyez CÉPHAS et KERKHERDERE.) Retourné à Rome, il écrivit sa 2^e épître aux fidèles convertis. Le but de cette épître est de les affermir dans l'attachement inviolable qu'ils doivent avoir à la doctrine et à la tradition des apôtres, et de les prémunir contre les illusions des faux docteurs. Le feu de la persécution était alors allumé; Pierre fut condamné à mourir en croix. Il demanda d'avoir la tête en bas, « de peur (dit un saint Père) qu'on ne crût qu'il affectait la gloire de J.-C. s'il eût été crucifié comme lui. » Ce prince des apôtres fut attaché à la croix le même jour, selon la plus commune opinion (voyez le *Journ. hist. et litt.*, 1^{er} février 1791, page 186), et au même endroit où saint Paul fut décapité, l'an 66 de J.-C. et le 12^e du règne du barbare Néron. Sa mort fixa irrévocablement à

Rome le premier siège de l'Eglise chrétienne, qu'il avait d'abord établi à Antioche. Dès lors Rome est devenue la Jérusalem du christianisme, la résidence de son premier pasteur, le centre de l'union catholique, l'oracle et la règle de toutes les églises; où les Pères et les théologiens de tous les siècles ont cherché des décisions dans des matières difficiles; où l'on a vu échouer les artifices de tous les sectaires qui ont essayé d'altérer la doctrine de J.-C.; où ont reçu leur mission tous les hommes apostoliques qui, après la première publication de l'Evangile, ont porté aux nations cette lumière divine. Après quoi il ne faut pas être surpris si la fureur des hérétiques, si les sarcasmes des mauvais catholiques se sont tournés dans tous les temps, mais surtout dans ce siècle de vertiges et d'erreurs, contre cette grande mère des chrétiens; s'ils ont fait tous leurs efforts pour faire regarder comme une usurpation, comme le fruit de l'ambition et de l'intrigue, l'autorité que le pontife romain exerce dans l'Eglise universelle, en vertu des pouvoirs reçus de Dieu même. « De là, » dit un voyageur philosophe, qui saisis heureusement le rapport des causes avec les effets (*Dict. sur l'hist.*, etc., par le C. d'Albon), « de là les déclamations fougueuses qu'on fait retentir sans cesse à nos oreilles, et que bégayaient les enfans qui ne savent pas l'histoire. Découvrons des accusations aussi graves qu'injustes, fixons les idées, ne croyons pas avoir fait à Rome chrétienne les reproches que nous pourrions faire avec fondement à la conduite de quelques-uns de ses pontifes, et ne donnons pas à conclure qu'on est en droit de déprécier l'une, quand même on aurait raison de blâmer les autres. Rome chrétienne ne doit rien à la politique: si elle a étendu sa puissance dans les régions enveloppées des plus épaisses ténèbres; si elle a soumis à ses lois des peuples qui échappèrent aux armes, et ne reconnurent jamais l'empire des plus célèbres conquérans; si des hordes sauvages qui n'ont jamais prononcé les noms d'Alexandre et de César, ont écouté la voix de ses pontifes avec respect, en ont reçu les instructions comme des oracles; si, dévouée à la paix, Rome a fait des conquêtes que lui eût enlevées Rome consacrée à la guerre, ces prodiges ne furent pas l'ouvrage des passions humaines; les passions hu-

maines ne servirent qu'à les rendre plus éclatans, puisqu'elles se liguerent pour opposer de plus grands obstacles à l'exécution des projets qu'elles avaient tant d'intérêt à traverser. » (*Voyez saint GRÉGOIRE, saint LÉON, ISIDORE, MERCATOR, LUTHER, MELANCHTHON, et tom. I^{er}, Chronologie des papes.*) Un écrivain, connu par d'excellens ouvrages ascétiques, a fait sur le même sujet les réflexions suivantes: « Pour moi, lorsque je vois le chef des chrétiens, le successeur de saint Pierre assis sur le trône des Césars, régner dans Rome, et de cette capitale du monde chrétien faire entendre sa voix pastorale à tous les peuples de l'univers; lorsque je réfléchis sur la manière dont s'est opéré ce prodigieux changement, je ne puis m'empêcher de m'écrier: *Le doigt de Dieu est ici.* Lorsque je compare la splendeur et la magnificence du Vatican avec l'obscurité et l'horreur des prisons mamertines; lorsque je me dis à moi-même: Celui qui a gémi dans ces affreux cachots est honoré dans cette superbe basilique, et son successeur habite ce somptueux palais; la même religion qui conduisait en secret quelques fidèles aux pieds du saint apôtre humilié sous ses fers, conduit publiquement tous les peuples du monde aux pieds du saint Père, son successeur rayonnant sous la tiare: un tel spectacle, je l'avoue, me ravit, me transporte, me pénètre de respect, de joie et de reconnaissance. Je ne crains pas d'appliquer à cet événement les paroles de la sainte Vierge dans son cantique: *Dieu a renversé les tyrans de leur trône, et y a placé ceux qu'il tenait dans l'humiliation.* Eglise sainte, triomphez; et que toute la gloire en soit à votre céleste époux, qui a opéré sur la terre de si grands prodiges; que vos vrais enfans s'en réjouissent et triomphent avec vous! » Quelques protestans ont poussé l'esprit de parti jusqu'à soutenir que saint Pierre n'a jamais été à Rome, et n'a conséquemment pas fondé ce siège; mais les savans les plus ennemis de l'autorité papale les ont solidement réfutés. Pearson, évêque anglican, dans une Dissertation qui se trouve parmi ses *Œuvres*, a donné à ce fait toute la démonstration dont il est susceptible. En effet, tous les monumens de l'histoire déposent en sa faveur. Saint Pierre, écrivant aux autres églises, leur dit *L'Eglise assemblée dans Babylone vous salue.*

Cette Babylone était, au rapport de Papias, la ville de Rome, d'où l'apôtre écrivait alors. Saint Jérôme et les autres interprètes s'accordent avec Papias sur l'explication de ce texte. Hégésippe qui, comme ce dernier, touchait aux temps apostoliques, a publié l'Histoire du martyre que saint Pierre a souffert à Rome. Saint Irénée et saint Ignace, disciples de saint Pierre, nous apprennent que cet apôtre avait fixé son siège à Rome. Tertullien appelle les hérétiques au témoignage de l'Eglise romaine fondée par saint Pierre. Saint Cyprien nomme souvent cette église la *Chaire de Pierre*. Arnobe, saint Epiphane, Origène, saint Athanase, Eusèbe, Lactance, saint Ambroise, Optat, saint Jérôme, saint Augustin, saint Chrysostôme, Paul Orose, saint Maxime, Théodoret, saint Paulin, saint Léon, etc., nous ont laissé le catalogue des évêques de Rome, depuis saint Pierre jusqu'au pontife qui occupait le saint Siège de leur temps; et depuis cette époque, tous les écrivains ecclésiastiques et profanes l'ont conduit jusqu'à Grégoire XVI, qui remplit aujourd'hui le siège de saint Pierre. Quelle autre religion que la catholique peut présenter une succession si marquée et si connue? Et faut-il s'étonner si ses ennemis se sont efforcés d'en détruire le fondement? Quelle secte a osé feindre une chaîne de pasteurs légitimes si serrée et si bien suivie, *Confingant tale quid hæretici*? C'est le défi que donnait Tertullien à tous les hérétiques, et ce défi si hardi et si sûr a gagné bien de la force et de l'importance depuis Tertullien: il parlait de la sorte, lorsque la durée de l'Eglise ne comptait pas encore deux siècles; qu'eût-il dit si une succession non interrompue de dix-huit siècles s'était montrée à lui par les titres et les monuments les plus manifestes et les plus incontestables? « Il y a toujours, dit M. Bossuet, » ce fait malheureux contre les hérétiques: ils sont séparés du grand corps de l'Eglise. Mais pour nous, quelle consolation de pouvoir, depuis notre souverain pontife, remonter sans interruption jusqu'à saint Pierre, établi par J.-C.; d'où, en reprenant les pontifes de la loi, on va jusqu'à Aaron et Moïse, de là jusqu'aux patriarches et jusqu'à l'origine du monde! Quelle suite! quelle tradition! quel enchaînement merveilleux! » — Outre les deux *épîtres* de saint Pierre qui sont au nombre des livres canoniques, on lui a attribué plusieurs ouvrages com-

me ses *Actes*, son *Evangile*, son *Apocalypse*, tous ouvrages supposés.

PIERRE (saint), évêque d'Alexandrie en 300, fut regardé comme un des prélats les plus illustres de son temps, soit pour sa doctrine, soit pour ses vertus. Sa constance fut éprouvée dans les persécutions de Dioclétien et de Maximien, et il reçut la palme du martyre en 311. Pendant son épiscopat, il fit des canons pénitentiels, et déposa dans un synode Méléce de Lycopolis, convaincu d'apostasie et d'autres crimes. Théodoret nous a conservé quelques *Lettres* de ce saint évêque, dans le 4^e livre de son *Histoire*. Le père Combefis a donné deux sortes d'actes du martyre de saint Pierre, les uns publiés par Surius, et les autres par Méla-phraste; mais ils ne méritent aucune croyance, et ne s'accordent ni avec Eusèbe, ni avec Théodoret.

PIERRE - CHRYSOLOGUE (saint), né à Imola, fut élu archevêque de Ravenne vers l'an 433. Il s'était préparé aux vertus épiscopales par la régularité de la vie cénobitique: moyen excellent pour former de bons pasteurs. (*Voyez* saint NORBERT.) Saint Germain d'Auxerre s'étant rendu à Ravenne, pour obtenir de l'empereur Valentinien la grâce de quelques criminels, tomba dangereusement malade, et eut la consolation de mourir entre les bras de Pierre-Chrysologue, qui hérita de son cilice et de son camail. L'hérésiarque Eutychès, instruit de l'éloquence de Pierre, voulut l'attirer dans son parti; mais le saint évêque lui répondit d'une manière à le confondre. Il le renvoya à la lettre de saint Léon le Grand à Flavien, lettre qui est un abrégé de ce que l'on doit croire sur le mystère de l'incarnation. Il mourut, selon quelques-uns, en 438; d'autres disent le 2 décembre 430. Ses ouvrages ont été imprimés à Venise, en 1750, in-fol., par les soins du père Sébastien-Paul de la Mère de Dieu. On en a donné une nouvelle édition à Augsbourg, 1758, in-fol. On y trouve 176 *Sermons*, *discours* ou *homélies*, la plupart fort courts; et dom Luc d'Acheri en a publié cinq nouveaux dans son *Spicilège*. L'illustre évêque y explique en peu de mots, d'une manière assez agréable, le texte de l'Ecriture. Son style est coupé, quoique assez suivi; ses pensées sont ingénieuses; mais elles sortent quelquefois du naturel, et ne renferment que des jeux de mots. Les critiques du dernier siècle ont jugé que ses

Sermons n'ont rien d'assez élevé ni d'assez éloquent pour lui avoir fait mériter le nom de *Chrysologue* (homme dont les paroles sont d'or), qui ne lui fut donné que 250 ans après sa mort, par Félix, évêque de Ravenne, rédacteur de ses ouvrages. Ils tiraient leur force de la véhémence du saint et zélé orateur, du ton vif, touchant et pathétique dont il les prononçait, et qui produisait sur son peuple le plus grand effet.

PIERRE NOLASQUE (saint), fondateur de l'ordre de la Merci, pour la rédemption des captifs, naquit vers 1189 dans le Lauragais, au diocèse de Saint-Papoul en Languedoc. Ses parents étaient nobles. Il s'attacha dans sa jeunesse à Simon de Montfort, qui le mit auprès de Jacques, roi d'Aragon. Son esprit et sa vertu lui acquirent les bonnes grâces de ce prince. Pierre profita de son crédit auprès de lui pour établir un ordre religieux militaire, destiné à briser les fers des chrétiens captifs chez les musulmans. Ce fut le 10 août 1223, et non 1218, que se forma cette société respectable. Pierre Nolasque, qui l'institua étant laïque, voulut que les obligations de ses chevaliers ne fussent pas moindres que celles des religieux du chœur. Après avoir donné la première forme à son ordre, il réunit l'office de rédempteur à celui de supérieur-général. On assure que, dans les deux premières expéditions qu'il fit dans les royaumes de Valence et de Grenade, il retira 400 captifs des mains des infidèles. Il passa ensuite en Afrique, et y essuya beaucoup de traverses. Enfin après avoir vécu 7 années dans l'exercice de toutes les vertus, il mourut saintement la nuit de Noël, en 1256 ou 1258, à 67 ans. Saint Louis faisait un cas particulier de ce saint fondateur, et l'honora de plusieurs lettres. Pierre s'était associé dans l'institution de son ordre avec Raimond de Pegnafort; et ce fut conjointement avec ce saint qu'il donna à ses religieux l'habit que nous leur voyons encore aujourd'hui. Il n'était pas prêtre, comme l'ont cru quelques auteurs. On ignorait le lieu de sa sépulture; mais, Charles III, roi d'Espagne, ayant fait faire des fouilles à Barcelone (selon les indications données dans une lettre du père Jacques Pedralbes, jésuite, découverte à Ferrare le 8 mars 1786), on trouva, en 1788, le 25 avril, le corps du saint à une grande profondeur, au bas d'un escalier, dans une niche, en habit de chevalier, avec

sa cuirasse et sa longue épée, suivant le costume de son temps, et une inscription qui marque que c'est le corps de saint Pierre Nolasque.

PIERRE de VÉRONE (saint), né de parents hérétiques en 1205, dans la ville dont le nom lui est resté, puisa dès sa première enfance, dans une école catholique, une foi pure et ferme, dont les instigations de ses proches ne purent le détacher. Il entra dans l'ordre des frères-prêcheurs, que gouvernait encore saint Dominique. Il s'y rendit célèbre par le ministère de la parole de Dieu : son zèle et sa capacité lui firent confier la charge d'inquisiteur à Milan. Il opéra des conversions sans nombre, et ne se fit pas moins d'ennemis; les hérétiques obstinés frémissaient de voir affaiblir leur parti par le zèle de Pierre. Mais plus le danger croissait pour ses jours, plus s'enflammait son ardeur pour le martyre. Le dimanche des Rameaux, 24 mars 1252, comme il prêchait à Milan devant un auditoire immense, il dit d'une voix fort élevée, qu'il savait indubitablement que sa mort était résolue par une troupe de conjurés; en effet, il fut assassiné sur le chemin de Côme à Milan le 6 avril de la même année, par deux scélérats soudoyés. Innocent IV le canonisa un an après sa mort. Un de ses assassins, nommé *Carin* ou *Marin*, entra chez les dominicains de Forlì en qualité de frère convers, et expia son crime par les exercices d'une austère pénitence. La *Vie* de Pierre a été écrite par Léontino, dominicain, qui avait demeuré long-temps avec lui à Vérone, et qui fut depuis patriarche de Jérusalem. On l'appelle quelquefois *Pierre de Milan*.

PIERRE D'ALCANTARA (saint), né en 1499 à Alcantara, du gouverneur de cette ville, entra dans l'ordre de Saint-François, dont il fut provincial en 1538 et en 1542. Le désir d'une plus grande perfection le fit retirer sur la montagne d'Arabida en Portugal; il y établit une réforme, qui fut approuvée en 1554 par Jules III. Ce saint mourut en 1562, regardé comme un modèle de mortification et de pénitence. Clément IX le canonisa. On a de lui un traité de l'*oraison mentale*, qu'il composa à la prière d'un gentilhomme rempli de piété, qui l'avait souvent entendu parler sur cette matière. Ce livre a été regardé comme un chef-d'œuvre par sainte Thérèse, par Louis de Grenade, par saint François de Sales,

par le pape Grégoire XV. Il est encore auteur d'un excellent traité *De la paix de l'âme*. On dit qu'après sa mort il apparut à sainte Thérèse, environné d'une clarté céleste, et disant ces paroles, rapportées dans l'office de sa fête : *Felix pœnitentia quæ tantam mihi promeruit gloriam !*

PIERRE ALEXIOWITCH I^{er}, surnommé le *Grand*, né le 11 juillet 1672 d'Alexis Michaëlowitch, czar ou tzar de Moscovie, fut mis sur le trône après la mort de son frère aîné, Théodore ou Fœdor, au préjudice d'Iwan son autre frère, dont la santé était aussi faible que l'esprit. Les strélitz (milice à peu près semblable aux janissaires des Turcs), excités par la princesse Sophie, qui espérait plus d'autorité sous Iwan son frère, se révoltèrent en faveur de celui-ci. Le jeune czar Pierre s'étant réfugié avec sa mère dans le couvent de la Trinité, les strélitz le poursuivirent jusque dans l'église. L'un d'eux avait déjà le glaive levé sur sa tête, lorsqu'un corps de cavalerie arriva assez à temps pour les disperser. L'empire fut livré pendant plusieurs jours à la fureur des strélitz qui répandirent des flots de sang. Enfin, pour éteindre la guerre civile, il fut réglé que les deux frères régneraient ensemble. L'inclination du czar Pierre pour les exercices militaires se développa de bonne heure. Pour rétablir la discipline dans les troupes de Russie, il voulut donner à la fois la leçon et l'exemple. Il se mit tambour dans la compagnie de Lefort, Genevois, qui l'aida beaucoup dans ses différents projets. (*Voyez LEFORT.*) Il battit quelque temps la caisse, et ne voulut être avancé à des grades plus hauts qu'après l'avoir mérité. En veillant sur le militaire, il ne négligea pas les finances, et il pensa en même temps à avoir une place qui servit de rempart à ses états contre les Turcs. Il s'empara d'Azof en 1696, et défendit cette forteresse contre les insultes des Tartares. Pierre méditait dès lors de faire un voyage dans les différentes parties de l'Europe, pour s'instruire des lois, des mœurs et des arts. L'an 1697, après avoir parcouru l'Allemagne, il passa en Hollande et se rendit à Amsterdam, et ensuite à Saardam, village à deux lieues de là, fameux par ses chantiers et par ses magasins. Le czar déguisé se mit parmi les ouvriers, prenant leurs instructions, mettant la main à l'œuvre, et se faisant passer pour un homme qui voulait ap-

prendre quelque métier. Il était des premiers au travail. Il mit lui-même un mât d'avant, qui se démontait en deux pièces, et qu'il plaça sur une barque qu'il avait achetée, et dont il se servait pour aller à Amsterdam. Il construisit aussi un lit de bois et un bain. Ce prince se fit enrôler parmi les charpentiers de la compagnie des Indes, sous le nom de *Baas Pelter*, c'est-à-dire, *Maitre Pierre* : ses compagnons l'appelaient ainsi. Un homme de Saardam, qui était en Moscovie, écrivit à son père, et découvrit par sa lettre le mystère qui enveloppait le czar. Tous les ouvriers, instruits de son rang, voulurent changer de ton ; mais le monarque leur persuada de continuer à l'appeler *Maitre Pierre*. Pierre quitta la Hollande en 1698 pour passer en Angleterre. On lui avait préparé un hôtel magnifique ; mais il aima mieux se placer près du chantier du roi. Il y vécut comme à Saardam, s'instruisant de tout, et n'oubliant rien de ce qu'il apprenait. Le roi d'Angleterre lui donna le plaisir d'un combat naval à la manière européenne ; il n'était pas possible de lui procurer une fête plus agréable. On travaillait alors en Russie à faire un canal qui devait, par le moyen des écluses, former une communication entre le Don et le Wolga. La jonction de ces deux fleuves ouvrit aux Russes un passage pour trafiquer sur la mer Noire, et en Perse par la mer Caspienne. Pierre trouva en Angleterre des ingénieurs propres à finir ce grand ouvrage. De Londres il se rendit à Vienne, d'où il se disposait à passer en Italie ; mais la nouvelle d'une sédition l'obligea de renoncer à son voyage. C'était encore la princesse Sophie qui l'avait excitée du fond de sa retraite. Le czar calma cette sédition à force de tortures et de supplices. Il coupa lui-même la tête à beaucoup de criminels. La plupart des strélitz furent décimés ou envoyés en Sibérie ; en sorte que ces troupes, qui faisaient trembler la Russie et le czar lui-même, furent dissipées et presque entièrement détruites. Le czar institua en 1699 l'ordre de Saint-André, pour répandre l'émulation parmi ses gentilshommes. Les Russes pensaient que Dieu avait créé le monde en septembre, et c'était par ce mois qu'ils commençaient l'année ; mais le czar déclara que l'on daterait à l'avenir le commencement de l'année du mois de janvier. Il consacra cette réforme au commencement de ce siècle par un grand jubilé

Une affaire plus importante l'occupait. Entraîné par les sollicitations d'Auguste, roi de Pologne, et par l'espérance que lui donnait la jeunesse de Charles XII, roi de Suède, il déclara la guerre à ce dernier monarque, en 1700. Les commencemens n'en furent pas heureux; mais ses défaites ne le découragèrent point. « Je sais bien, disait-il, que les Suédois nous battront long-temps; mais enfin nous apprendrons à les battre. » Evitons les actions générales avec eux, et nous les affaiblirons par de petits combats. Ses espérances ne furent pas trompées. Après de grands désavantages, il remporta, en 1709, devant Pultawa, une victoire complète. Il s'y montra aussi grand capitaine que brave soldat, et il fit sentir à ses ennemis combien ses troupes s'étaient instruites avec eux. Une grande partie de l'armée suédoise fut prisonnière de guerre, et on vit un héros tel que le roi de Suède, fugitif sur les terres de Turquie, et ensuite presque captif à Bender. Le czar fit manger à sa table les généraux suédois prisonniers. Il les traita toujours comme aurait fait le roi qu'ils auraient rendu victorieux. Il acheva de conquérir la Livonie et l'Ingrie, et y joignit la Finlande et une partie de la Poméranie suédoise. Il fut plus en état que jamais de donner ses soins à la ville de Pétersbourg, dont il venait de jeter les fondemens. Cependant les Turcs, moins excités par Charles XII que par leur propre intérêt, rompirent la trêve qu'ils avaient faite avec le czar, qui eut le malheur de se laisser enfermer, en 1711, par leur armée, sur les bords de la rivière du Pruth, dans un poste où il était perdu sans ressource. Au milieu de la consternation générale de son armée, la czarine Catherine, qui avait voulu le suivre, osa seule imaginer un expédient : elle envoya négocier avec le grand-vizir Baltagi Méhémet. On lui fit des propositions de paix avantageuses; il se laissa tenter, et la prudence du czar acheva le reste. En mémoire de cet événement, il voulut que la czarine instituât l'ordre de Sainte-Catherine, dont elle serait chef, et où il n'entrerait que des femmes. Ces succès ayant produit la tranquillité dans ses états, il se prépara à recommencer ses voyages. Il s'arrêta quelque temps à Copenhague, en 1715, où il s'occupa à visiter les collèges, les académies, les savans, et à examiner les côtes du Danemarck et de la Suède : il alla de

là à Hambourg, à Hanovre, à Wolfenbuttel, toujours observant; puis en Hollande, où il parut avec l'éclat d'un souverain, et en France, en 1717. Après avoir parcouru ces pays en homme curieux, il retourna dans sa patrie, et y reprit sa sévérité, pour ne rien dire de plus. Le prince Alexis, son fils, lui ayant occasionné du mécontentement, il lui fit faire son procès, et les juges conclurent à la mort. Il mourut le lendemain de l'arrêt. (*Voy. ALEXIS PETROWITZ.*) Le genre de cette mort reste jusqu'ici voilé aux yeux du public. Il est difficile de croire, comme on l'apprend dans quelques relations, que Pierre ait été lui-même l'exécuteur de l'arrêt, mais il est certain que les roues furent couvertes des membres rompus des amis de son fils. Il fit couper la tête à son propre beau-frère, le comte de Lapouchin, frère de sa femme Eudoxie Lapouchin, qu'il avait répudiée, et oncle d'Alexis. Le confesseur de ce prince infortuné eut aussi la tête tranchée (*voyez EUDOXIE*). Le plus grand tort du prince Alexis envers son père était son attachement pour les anciennes mœurs et son aversion pour les réformes. Il s'était fait de nombreux partisans parmi ceux qui partageaient son opinion. Pierre n'aimait pas son fils; cependant il avait mis tous les moyens en usage pour faire entrer Alexis dans ses vues : il l'exila, l'emprisonna; mais ce prince n'en resta pas moins ennemi de toute innovation. Si la Moscovie a été civilisée (ce qui n'est vrai que pour quelques plages voisines de la Baltique), il faut avouer que cette civilisation lui a coûté cher, et qu'en bonne philosophie il vaut mieux être un peu rustre dans le calme et l'obscurité, que d'acquérir quelques brillans dehors, au prix de tant de meurtres et d'horreurs. En 1721, il conclut avec la Suède une paix glorieuse, par laquelle on lui céda la Livonie, l'Estonie, l'Ingermanie, la moitié de la Carélie et Wibourg. Le czar continua de faire divers établissemens, et de donner des soins à la réforme des abus ou des choses qu'il regardait comme telles. Le changement général comprit aussi la religion, qui à peine méritait le nom de religion chrétienne, le schisme des Grecs ayant été l'époque de l'ignorance et de la superstition, dans toutes les régions qui participèrent à cette division fatale. Il abolit la dignité de patriarche, quoique assez dépendante de lui. Maître de

son église, il fit divers réglemens ecclésiastiques, et apprit à l'univers, par un nouvel exemple, que les hommes qui, par attrait pour l'anarchie, se détachaient du grand corps de l'Eglise et de son chef, ne manquaient jamais de tomber sous une autorité profane et arbitraire; conformément à cette observation d'un illustre théologien : *Simile quid illis eveniet divina huic apud Isaiam comminationi* : PRO EO QUOD ABIECIT POPULUS ISTE, AQUAS SILOE, QUAE VADUNT CUM SILENTIO, PROPTER HOC ECCE ADDUCET DOMINUS SUPER EOS AQUAS FLUMINIS FORTES ET MULTAS. *Sic enim renuentes summo universalis Ecclesiae pontifici subjici, compelluntur laicorum decretis obtemperare.* Cabassut, Theor. et Prax. jur. can., l. 3, c. 27. Ses armées ayant conquis presque toute la côte occidentale de la mer Caspienne, en 1722 et 1723, il fit lever le plan de cette mer, sur la forme de laquelle néanmoins l'on n'est pas encore d'accord. (*Voy. Caspienne*, dans le *Dict. géog.* 1792.) Cependant Pierre sentait sa santé épuisée : il était attaqué depuis long-temps d'une rétention d'urine qui lui causait des douleurs aiguës, et qui l'emporta le 28 janvier 1725, à 53 ans. On a cru, on a imprimé qu'il avait nommé son épouse Catherine héritière de l'empire, par son testament; mais la vérité est qu'il n'avait pas fait de testament, ou que, du moins, il n'en a jamais paru; négligence bien étonnante dans un législateur. Pierre le grand était d'une taille haute; il avait l'air noble, la physionomie spirituelle, le regard rude : il était sujet à des espèces de convulsions qui altéraient quelquefois les traits de son visage : il s'exprimait avec facilité et parlait avec feu; il était naturellement éloquent; il haranguait souvent, mais pas toujours fort à propos, ni d'une manière bien convaincante. Jamais homme ne fut plus vif, plus laborieux, plus entreprenant, plus infatigable. Sa grande ambition était pour ainsi dire de créer; ses tentatives étaient souvent barbares : il obligea un certain nombre de matelots de boire de l'eau de la mer jusqu'à ce qu'ils en moururent tous (belle création!). Pierre était extrême dans son amitié, dans sa haine, dans sa vengeance, dans ses plaisirs. Il était donné au vin et aux liqueurs fortes. Ces boissons ruinèrent son tempérament, et le rendirent sujet à des accès de fureur, dans lesquels il ne se connaissait plus; il était alors cruel. Il se met-

tail au dessus de toutes les bienséances et usages reçus, et semblait se glorifier d'une originalité qui tenait aux mœurs qu'il prétendait réformer dans ses sujets. On l'a vu à Dantzick, assistant à un sermon, à côté d'un bourgeois-mestre de la ville dans un temps très froid, ôter la perruque de dessus la tête de ce magistrat et la mettre sur la sienne. Il y a cent traits de cette nature à narrer sur son compte. On ne peut disconvenir qu'on ait outré, surtout dans ces dernières années, les éloges donnés aux bonnes qualités de ce prince, et qu'on n'ait trop dissimulé ses fautes et ses défauts. « On a loué ce prince, dit un de ses historiens, comme un législateur; on a célébré son code, et il n'a pas fait de code : il a promulgué des lois, la plupart empruntées des étrangers, et il n'a pas donné un corps de lois; il a laissé subsister d'anciennes lois qu'il aurait dû abroger; il en a donné de nouvelles qui ont été abrogées, ou le seront par ses successeurs. Placé sur le trône pour faire observer les lois, et pour punir le crime, mais né dans un pays qui avait adopté pour la punition des coupables la cruelle sévérité des Orientaux, il confondit plusieurs fois la justice avec une rigueur féroce qui révolte l'humanité. Persuadé que le crime ne doit pas rester impuni, il comprit quelquefois tant d'accusés dans sa vengeance, qu'il dut y envelopper des innocens. Monarque, il faisait trembler ses peuples; homme, il descendait jusqu'à la familiarité avec les derniers de ses sujets. Protecteur de la religion, il donna des lois pour obliger les Russes à remplir les devoirs extérieurs du christianisme; ennemi du clergé, il profana les cérémonies de la religion, pour rendre les prêtres ridicules. Sensible à l'amitié, il ne pouvait aimer que ceux qui ne craignaient pas les fatigues, et qui savaient mépriser la vie dans les hasards de la guerre, sur la face des mers irritées, et dans les débauches de la table. Ennemi de l'indolence, zélé jusqu'à l'excès pour les institutions dont il était l'auteur et qu'il croyait utiles, il condamna son propre fils. Réformateur,

• il voulait inspirer à sa nation des mœurs
 • plus douces et plus décentes; entraîné
 • par son penchant et par l'exemple des
 • étrangers, il leur laissait voir le sou-
 • verain plongé dans la débauche, ami
 • des plaisirs grossiers, livré à des vices
 • crapuleux. » (*Histoire de Russie, tirée
 des Chroniques originales, etc., par Lés-
 vesque, Paris, 1781.*) Le même historien
 nous a conservé des traits qui marquent
 dans ce prince bien de la duplicité et de
 la petitesse. On sait qu'il avait paru se
 prêter de bonne foi aux moyens de réunir
 l'église russe avec la mère et le centre de
 toutes les Eglises; il semblait rechercher
 ces moyens avec ardeur, et flatta d'un
 heureux succès ceux qui secondaient ses
 intentions par le seul amour de la vérité
 et de l'union. « De retour dans ses états,
 • dit M. Lésvesque, il fit du pape lui-même
 • le principal personnage d'une fête bur-
 • lesque. Nous avons vu que déjà, depuis
 • un grand nombre d'années, il s'était
 • joué souvent, dans des parties de dé-
 • bauche, du chef si long-temps respec-
 • té de l'église russe. Pierre s'avisa en
 • 1718 de transporter sur la personne du
 • pape le ridicule qu'il avait jeté sur le
 • patriarche. Il avait à sa cour un fou,
 • nommé *Zotof*, qui avait été son maître
 • à écrire. Il le créa prince-pape. Le pape
 • *Zotof* fut intronisé en grande cérémo-
 • nie par des bouffons ivres; quatre bè-
 • gues le haranguèrent; il créa des car-
 • dinaux, il marcha en procession à leur
 • tête. Les Russes virent avec joie le pape
 • avili dans les jeux de leur souverain;
 • mais ces jeux indisposèrent les cours
 • catholiques et surtout celle de Vienne.
 • Ces fêtes n'étaient ni galantes ni ingé-
 • nieuses. L'ivresse, la grossièreté,
 • la crapule, y présidaient. » L'impé-
 • ratrice Catherine II a fait élever avec des
 • frais immenses, à Pétersbourg, une sta-
 • tue colossale à la mémoire de Pierre, ou-
 • vrage de M. Falconet, qui a essuyé diffé-
 • rentes critiques, auxquelles ce célèbre
 • artiste n'a pas répondu avec cette modé-
 • ration qui relève les talens, en leur as-
 • sociant le mérite de la modestie. —Vol-
 • taire a donné l'*Histoire de Pierre le
 Grand*, 1760, 2 vol. in-12, traduite en
 anglais, Londres, 1761, in-8°; en alle-
 mand, par M. Busching, Francfort, 1761,
 in-8°. L'idée que l'historien donne de
 Pierre ne s'accorde guère avec ce qu'il
 écrivait en 1758 au prince royal de Prusse:
 • Ce que votre Altesse a daigné me man-
 • der du czar Pierre I^{er} change bien mes

• idées. Est-il possible que tant d'horreurs
 • aient pu se joindre à des desseins qui
 • auraient honoré Alexandre? Quoi, poli-
 • cerson peuple et le tuer! Etre bourreau
 • et législateur! Quitter le trône pour le
 • souiller ensuite de crimes! Créer les
 • hommes et déshonorer la nature! Si
 nous en croyons un politique anglais
 (*Wrxal*), « l'auteur a suivi plutôt son
 • génie et son imagination que l'impar-
 • tialité et l'exacte vérité, et a fait briller
 • d'un faux éclat Pierre, son héros...
 • Les Russes étaient sûrement, au com-
 • mencement de ce siècle, ensevelis dans
 • la nuit d'une profonde ignorance; ils
 • n'étaient en aucune manière liés avec
 • les autres nations de l'Europe qu'ils
 • méprisaient. Pierre força la barrière:
 • il leur fit adopter des arts et des mœurs
 • dont ils n'avaient nulle idée, et con-
 • tracter des usages et des manières dif-
 • férentes de celles qu'ils avaient; mais
 • toute cette réforme n'était que superfi-
 • cielle. Les Russes perdirent, à la vérité,
 • cette grossièreté qui les caractérisait,
 • mais ils n'y gagnèrent presque rien.
 • Quelque opinion que l'on se forme du
 • changement de leurs contumes, on est
 • forcé de regarder le czar Pierre comme
 • un souverain imprudent. Ces immenses
 • possessions de Moscovie, qui s'éten-
 • dent jusqu'aux frontières septentrio-
 • nales de la Chine, de la Perse et de la
 • Turquie, sont de cet empire une partie
 • de l'Asie plutôt que de l'Europe. On avait
 • sagement fixé pour métropole la ville
 • de Moscou, qui, par sa situation dans
 • le centre de l'empire, facilitait au gou-
 • vernement les moyens de porter son
 • autorité dans les provinces les plus
 • éloignées, et de contenir cette multi-
 • tude de tribus errantes et féroces qu'on
 • ne peut assujettir qu'avec beaucoup
 • de peine. Le czar n'a point fait ces ré-
 • flexions essentielles. Jaloux de devenir
 • souverain européen, il perdit de vue
 • le poids qu'il mettait infailliblement
 • dans la balance de l'Asie, pour prendre
 • à la Suède deux ou trois provinces sté-
 • riles. Il éprouva même des fatigues et
 • des guerres toute sa vie pour conser-
 • ver ces faibles conquêtes. L'établisse-
 • ment de la capitale dans un endroit li-
 • mitrophe de la Russie, sur les bords
 • du lac de Finlande, dans un marais où
 • la nature avait tout refusé, fut le ré-
 • sultat de cette fausse politique... Que
 • dirons-nous de ce prince, en le consi-
 • dérant comme père du peuple, titre

» qui devrait toujours être uni à celui de
 » fondateur ? Le grand nombre de sujets
 » à qui les exhalaisons mortelles des terres
 » marécageuses où Pétersbourg est bâti
 » coûtèrent la vie ; la sévérité sans bornes,
 » la cruauté même dont il usa pour intro-
 » duire et maintenir ses réglemens, font
 » que les âmes généreuses souhaitent de
 » pouvoir jeter un voile sur la malheu-
 » reuse nécessité que l'on cite pour justi-
 » fier cette partie de la vie du czar. » Un
 philosophe célèbre n'a pas jugé ce prince
 plus favorablement que le voyageur an-
 glais. « Il est, dit J.-J. Rousseau, *Contr.*
 » *Soc.*, liv. 2, chap. 8, pour les nations
 » comme pour les hommes, un temps
 » de maturité qu'il faut attendre avant
 » de les soumettre à des lois ; mais la ma-
 » turité d'un peuple n'est pas toujours
 » facile à connaître, et si on la prévient,
 » l'ouvrage est manqué. Tel peuple est
 » disciplinable en naissant, tel autre ne
 » l'est pas au bout de dix siècles. Les
 » Russes ne seront jamais policés, parce
 » qu'ils l'ont été trop tôt. Pierre avait le
 » génie imitatif : il n'avait pas le vrai gé-
 » nie, celui qui crée et fait tout de rien.
 » Quelques-unes des choses qu'il fit étaient
 » bien, la plupart étaient déplacées. Il a
 » vu que son peuple était barbare, il n'a
 » point vu qu'il n'était pas mûr pour la
 » police ; il l'a voulu civiliser quand il ne
 » fallait que l'aguerrir. Il a d'abord voulu
 » faire des Allemands, des Anglais, quand
 » il fallait commencer par faire des Russes ;
 » il a empêché ses sujets de jamais de-
 » venir ce qu'ils pourraient être, en leur
 » persuadant qu'ils étaient ce qu'ils ne
 » sont pas. C'est ainsi qu'un précepteur
 » français forme son élève pour briller un
 » moment dans son enfance, et puis n'être
 » jamais rien. » Un historien couronné
 (*Histoire de la maison de Brand.*) a eu rai-
 son de dire de lui : « Il mourut, laissant
 » dans le monde plutôt la réputation d'un
 » homme extraordinaire que d'un grand
 » homme et couvrant les cruautés d'un
 » tyran des dehors d'un législateur. »
 Outre différentes *Histoires* en presque
 toutes les langues sur Pierre le Grand, il y a
 un *Eloge* de ce prince par Fontenelle, un
Poème (la Pétréide) par Thomas, une
Tragédie par M. Carrion-Nizas, 1804,
 in-8°, et un *Opéra comique* par Bouilly
 1790. On peut consulter l'*Histoire de*
Pierre le Grand par Halem, en allemand,
 Munster, 1803-1805, 3 vol. in-8° ; *Anec-*
dotes originales de Pierre le Grand par
 Staehlin, trad. de l'allemand, Strasbourg,

1787, 1 vol. in-8° ; *Mémoires du règne de*
Pierre le Grand par Rousset, sous le
 nom d'Iwan Neste-Suranoi, la Haye,
 1725, 4 vol. in-12, etc.

PIERRE II, empereur de Russie, était
 fils d'Alexis Pétrowitch, que le czar Pierre
 le Grand priva de la couronne et de la
 vie. Il succéda en 1727 à l'impératrice
 Catherine, qui l'avait déclaré grand-duc
 de Russie l'année précédente. L'événe-
 ment le plus remarquable de son règne
 fut la disgrâce du fameux Menzikof,
 premier ministre, qui fut relégué dans
 la Sibérie. Cet empereur mourut l'an
 1730, de la petite-vérole, dans la 45^e
 année de son âge, sans avoir été marié.

PIERRE III, né en 1728 d'Anne Pétro-
 wna, fille aînée de Pierre le Grand, et de
 Charles-Frédéric, duc de Holstein-Got-
 torp, fut déclaré grand-duc de Russie le
 18 novembre 1742 par l'impératrice Eli-
 zabeth, sa tante, après avoir embrassé la
 religion grecque. Il se nommait aupara-
 vant *Charles-Pierre-Ulric*. Après la mort
 de cette impératrice, il fut proclamé em-
 pereur de Russie, le 5 janvier 1762, ou le
 25 décembre 1761, selon le vieux style ;
 mais il ne jouit pas long-temps du trône.
 On prétend que son inappétition, son
 amour pour les plaisirs et pour les nou-
 veautés, fit murmurer tous les ordres de
 l'état, et que des murmures on passa à la
 révolte. Pierre fut détrôné le 6 juillet
 1762, et l'impératrice sa femme fut recon-
 nue souveraine sous le nom de *Catherine*
II. Ce prince mourut sept jours après.
 Entièrement décidé pour la religion pro-
 testante, il avait dessein, dit-on, de faire
 des changemens à celle des Russes ; on as-
 sure qu'il l'avait déclaré à l'archevêque
 de Novogorod, et que cela ne contribua
 pas peu à aliéner les cœurs de la nation.
 On sent assez que les scènes qui forment
 l'ensemble et surtout la catastrophe de
 son règne, n'ont pas encore l'éloignement
 qu'il faut pour paraître sous le point de
 vue qui doit fixer les regards de l'histoire.
 « On doit attendre, dit M. Leclerc dans
 » son *Histoire de Russie*, que les orages
 » formés sur l'Europe épurent son hori-
 » zon pour un siècle ; que le temps laisse
 » éclore la vérité ; qu'il lui rende pour
 » ainsi dire, le jour et la voix, en ôtant le
 » pouvoir à ceux qui la tenaient captive. »
 Réflexion applicable à l'histoire de tous
 les empires et de tous les grands de la
 terre, mais dont la lâcheté adulatrice des
 écrivains courtisans ou mercenaires a
 fait dans tous les temps, mais surtout

dans le nôtre, très peu de cas. M. Schultz, dans l'élegante histoire de son temps (*Res suo ævo gestas*, etc.), regarde avec raison comme invraisemblable le bruit répandu par la cour, que Pierre était mort d'une colique hémorroïdale, et justifie en quelque sorte le prince plus imbécille, selon lui, que criminel : *Vigilem annis et corpore validum, si abstulisset fatum, quis fidem habuerit? An mirum in tanta opportunitate si creditur parricida cecidisse manu? nam in carcere jugulatum esse percrebuit. Huic exitum habuit muliebri astu victus, præceps Petrus ac obtusus, qui breve regnandi spatium, non exilio civium, non cæde sædavit; imbecillior quàm nocens*. Les véritables causes de la mort de Pierre III furent l'ambition et les galanteries de Catherine sa femme. Il avait publiquement désavoué pour son fils l'héritier présomptif du trône (Paul 1^{er}) et voulait faire enfermer Catherine; celle-ci le prévint. Elle avait pour amant Orloff, l'aîné de deux autres frères du même nom, et fils d'un strélitz que Pierre 1^{er} avait épargné. Les trois Orloff (voy. ce nom) formèrent un complot, excitèrent une révolte, et tandis que Pierre III allait la réprimer, il fut arrêté par trahison, dépoillé des marques de sa dignité, maltraité brutalement, enfermé dans une prison, et un poison qu'on lui fit avaler n'opérant pas assez vite, un des Orloff l'étrangla. Pierre III a éprouvé la vérité de la fameuse maxime : *Vix victis*. Certains gazetiers l'ont peint comme un prince crapuleux et imbécille. L'auteur des *Anecdotes de Frédéric le Grand*, plus impartial, dit : « Ses prétendus excès de boisson étaient si peu véritables, que le prince usait d'une grande sobriété, ne jeûnait pas, et ne quittait jamais après dîner les femmes. Il avait l'esprit élevé, le cœur juste et sincère : ennemi de la flatterie et de l'oppression ; incapable de soupçon et de cruauté. » M. de Saldern, ambassadeur de Russie, a aussi entrepris de réhabiliter la mémoire de ce prince dans son *Histoire de la vie de Pierre III, empereur de toutes les Russies, présentant, sous un aspect impartial, les causes de la révolution arrivée en 1762*.

PIERRE III, roi d'Aragon, de Valence, de Majorque et de Sicile, né en 1259, monta sur le trône après Jacques 1^{er} son père en 1276, et porta ses armes dans la Navarre, sur laquelle il avait quelques prétentions. Il se vit bientôt obligé de

revenir dans ses états, où son humeur bizarre et sévère avait soulevé une partie des principaux seigneurs, dont ses frères étaient les chefs. Ce prince qui avait épousé Constance fille du bâtard Mainfroy, prétendu roi de Sicile, voulut se rendre maître de cet état, pour plaire à sa femme, et pour satisfaire son ambition. Dans la vue de l'arracher à Charles d'Anjou, 1^{er} de ce nom, il cabala avec quelques séditeux, et conseilla, dit-on, la conspiration des Vêpres siciliennes, c'est-à-dire le massacre de tous les Français en Sicile, à l'heure de Vêpres, le jour de Pâques de l'an 1282. Ensuite il arriva dans le pays, et s'en rendit facilement maître. Le pape Martin IV, pénétré de douleur d'une action si barbare, excommunia les Siciliens avec Pierre, et mit ses états d'Espagne en interdit. Pour prévenir les suites d'une cruelle guerre, le roi d'Aragon fit offrir à Charles de vider ce grand différend par un combat singulier, à condition de se faire assister chacun de cent cavaliers. Charles, qui était franc et courageux, quoique âgé de soixante ans, accepta le combat contre Pierre, qui n'en avait que quarante. Le jour du combat venu, Charles d'Anjou entra dans le champ qui leur avait été assigné à Bordeaux par le roi d'Angleterre ; mais l'Aragonais ne comparut que quand le jour fut passé. Cependant Charles de Valois prit le titre de roi d'Aragon après l'interdit jeté sur cet état par le pape, et y fut conduit par Philippe le Hardi, son père, avec une puissante armée ; il eut quelque succès, mais sans consistance. Pierre mourut le 10 novembre 1285, à Villefranche de Panadès, où il reçut l'absolution des censures, sans renoncer cependant à la Sicile, qu'il donna par testament à Jacques son second fils, qui s'y fit couronner l'année suivante. Alphonse III, son fils aîné, lui succéda en Aragon.

PIERRE (surnommé le Cruel), roi de Castille, né en 1334 à Burgos, monta sur le trône, après son père Alphonse XI, en 1350, à l'âge de 16 ans. Le commencement de son règne n'annonça que des horreurs ; il fit mourir plusieurs de ses sujets par des supplices recherchés. Il épousa Blanche, fille de Pierre 1^{er}, duc de Bourbon ; il la quitta trois jours après son mariage, et la fit mettre en prison pour reprendre Mario de Padilla, qu'il entretenait. Jeanne de Castro, qu'il épousa peu de temps après, ne fut pas

plus heureuse ; il l'abandonna. Ce procédé , joint à ses horribles cruautés , souleva les grands contre lui. Pierre le Cruel en fit mourir plusieurs , et n'épargna pas même son frère Frédéric , ni don Juan son cousin , ni la reine Blanche de Bourbon. Enfin ses sujets prirent les armes contre lui en 1566 ; et ayant à leur tête Henri , comte de Transtamare , son frère naturel , ils s'emparèrent de Tolède et de presque toute la Castille. Pierre passa dans la Guyenne , et eut recours aux Anglais , qui le rétablirent sur le trône en 1567 ; mais ce ne fut pas pour long-temps. Henri de Transtamare , assisté des troupes françaises conduites par Bertrand Duguesclin , le vainquit dans une bataille en 1568 , et le tua de sa propre main (1). Ainsi périt , à l'âge de 34 ans et 7 mois , Pierre le Cruel , roi de Castille : exemple mémorable pour tous les souverains qui poussent à leur comble le despotisme , l'impiété et la vengeance. On croit que l'éducation aurait pu détruire , ou du moins diminuer les défauts de ce prince. Mais abandonné à Albuquerque , son gouverneur , qui lui fraya le chemin du vice , et se voyant absolu dans un âge où il aurait fallu , pour un caractère tel que le sien , une longue obéissance , il ne fut , avec de l'esprit , du courage et de l'application , qu'un tyran et un monstre. Par la mort de Pierre , finit la postérité légitime de Raimond de Bourgogne ; la race bâtarde lui succéda dans la personne de Henri de Transtamare. Plusieurs écrivains attribuent la cruauté de Pierre , qu'ils appellent sévérité , au besoin qu'avaient ses états de grands exemples pour arrêter les crimes qui s'y commettaient , les révoltes qui y avaient lieu , et les abus de toute espèce qui s'étaient introduits dans toutes les classes et particulièrement chez les grands seigneurs. Plusieurs ouvrages ont été composés sur ce prince : il existe deux tragédies dont ce monarque est le sujet , *Pierre le Cruel* , de du Belloy , jouée en 1772 , imprimée en 1777 , et le *Don Pèdre* de Voltaire , 1778.

PIERRE II , roi de Portugal , fils de Jean IV , né en 1648 , entra dans les inté-

rets de la reine sa belle-sœur , Marie-Elizabeth-Françoise de Savoie-Nemours , et contribua à faire déclarer son frère Alphonse incapable de régner. Il devint régent du royaume , et épousa en 1668 la reine , dont le mariage n'avait pas été consommé. La même année , il fit la paix avec l'Espagne , et fut déclaré roi , après la mort de son frère. Il favorisa le parti de l'archiduc Charles contre Philippe V , et mourut le 9 décembre 1706 , à l'âge de 58 ans.

PIERRE , écrivain ecclésiastique , n'est connu que par un *Traité sur l'incarnation et la grâce* , que l'on a joint aux *Oeuvres* de saint Fulgence. Cet ouvrage se trouve aussi dans la *Bibliothèque des Pères*. L'auteur s'y donne le titre de diacre ; c'est tout ce que l'on en sait. Il vivait dans le 6^e siècle.

PIERRE de SICILE naquit en cette île vers le milieu du 9^e siècle. Il est connu par son *Histoire des manichéens*. Cet ouvrage , que l'on trouve dans la *Bibliothèque des Pères* , contient des faits curieux et importants , qui font connaître l'état et les sentimens de cette secte , dans le temps où l'auteur vivait. Il a été donné séparément par Matthieu Raderus , Ingolstadt. 1504 , en grec et en latin.

PIERRE DAMIEN (le bienheureux) , né à Ravenne vers l'an 988 , fit concevoir d'heureuses espérances dès son enfance ; elles ne furent pas vaines. Après avoir enseigné avec réputation , il s'enferma dans la solitude de Sainte-Croix d'Avellane , près d'Eugubio , et devint prieur , puis abbé de ce monastère. Le pape Etienne IX , instruit de son mérite , le fit cardinal et évêque d'Ostie en 1057 , et l'employa dans les affaires de l'Eglise romaine. Pierre Damien continua , sous les papes suivans , d'être chargé de diverses affaires , dont il s'acquitta avec applaudissement. Il consacra tous ses soins à faire revivre la discipline dans le clergé et dans les monastères. Il mourut saintement comme il avait vécu , à Faënza le 23 février 1073 , à 66 ans. Il s'était démis auparavant de son évêché. On a de lui des *Lettres* , des *Sermons* , des *Opuscules* les *Vies de saint Odilon* , de saint Romuald et de saint Dominique l'*Encouragé* , et d'autres ouvrages , qui ont été recueillis en quatre tomes formant un in-folio ; ils sont utiles pour la connaissance de l'histoire ecclésiastique du 11^e siècle. On y trouve une érudition variée , de la clarté , de l'aisance et de la force dans

(1) Ce fut dans une tente , et non sur le champ de bataille , que cette scène déplorable eut lieu. Les deux frères se furent à peine aperçus qu'ils se jetèrent comme des furieux l'un sur l'autre , et se prirent corps à corps. Henri eut le dessous , et il aurait infailliblement péri , si un des témoins de cette lutte , en le prenant par les jambes , ne l'eût retourné sur don Pèdre. Henri profita de cet avantage , et tua son frère.

le style, quoiqu'il ne soit pas toujours pur, et que les idées manquent quelquefois de justesse. La lecture n'en peut être que très utile, surtout aux ecclésiastiques et aux religieux. Il prit le surnom de *Damien*, par reconnaissance pour un de ses frères qui portait ce nom, et auquel il devait son éducation. L'édition des ouvrages de ce Père, donnée à Paris en 1665, in-fol., est assez estimée. Sa *Vie* a été écrite par saint Jean de Lodi, son disciple, et ensuite évêque de Gubbio, et publiée par dom Mabillon. *Sec. 6. Bened.*

PIERRE IGNEE, c'est-à-dire de Feu, célèbre religieux de l'ordre de Val-Ombreuse, et issu de l'illustre maison des Aldobrandini, fut fait cardinal et évêque d'Albano en 1073. Pierre de Pavie, évêque de Florence, fut accusé de simonie et d'hérésie par les religieux du monastère de Saint-Jean-Gualbert. Cette accusation agita tous les esprits ; on proposa de la justifier. Pierre Ignée fut choisi, en 1063, par les moines de son couvent, pour faire l'épreuve du feu contre l'évêque. Ces sortes d'épreuves avaient été défendues par quelques conciles ; mais ces canons n'étaient pas partout en vigueur, et l'on croyait pouvoir excepter quelques cas particuliers. (Voy. CHARLEMAGNE, EUGÈNE II, MARIE D'ARAGON.) Pierre entra gravement, les pieds nus et à petits pas, en présence de tout le peuple de Florence, dans un brasier ardent, entre deux bûchers embrasés, et il alla avec une démarche mesurée jusqu'au bout. S'étant aperçu qu'il avait laissé tomber son manipule, il retourna sur ses pas, et le retira du milieu des flammes aussi entier et aussi blanc qu'il l'avait en y entrant. Le vent de la flamme agita ses cheveux, fit flotter son étole et son aube ; mais rien ne brûla, pas même les poils de ses jambes. Quand il fut parvenu à l'extrémité des deux bûchers, il voulut y passer derechef, pour en sortir par où il était entré ; mais le peuple le retint. Ce récit est tiré de la lettre que le clergé et le peuple de Florence écrivirent à cette occasion au pape Alexandre. Les écrivains de ce temps-là, et surtout Didier, abbé du Mont-Cassin, depuis pape, sous le nom de Victor III, en parlent comme d'une chose très certaine. Cependant Pierre de Pavie, après avoir été suspendu quelque temps par le pape, continua d'être évêque de Florence, soit qu'il donnât des preuves bien fondées de résipiscence, soit que, dans un temps de di-

vision et de trouble, il fût plus aisé de convaincre le coupable que de le punir ; soit enfin que le pape ne crût pas devoir tenir compte d'une preuve illégale et contraire aux canons.

PIERRE, dit L'ERMITE, gentilhomme français d'Amiens en Picardie, quitta la profession des armes pour embrasser la vie érémitique, et ensuite celle-ci pour la vie de pèlerin. Il fit un voyage dans la Terre-Sainte, vers l'an 1095. Touché de l'état déplorable où étaient réduits les chrétiens, il en parla à son retour d'une manière si vive au pape Urbain II, et fit des tableaux si touchans, que ce pape l'envoya de province en province exciter les princes à délivrer les fidèles de l'oppression. C'est l'occasion et l'origine de la première croisade. Il faut être bien affirmé dans l'insensibilité philosophique pour prétendre que les chrétiens eussent dû abandonner leurs frères, et céder l'empire des Constantin et des Théodose à des usurpateurs, à des tyrans sanguinaires, ou afficher une injustice étrange en condamnant ces expéditions sur le peu de succès qu'elles eurent. Nous avons déjà observé, d'après un ancien, que cette manière de juger était propre aux insensés. (Voyez saint BERNARD.) « Peut être, dit un auteur judicieux, que le » zèle de la religion fit pécher contre les » règles de la prudence ; mais ce qui » nous importe encore uniquement ici, » on ne viola point les lois de l'équité. » Ainsi donc le feu de la guerre, l'enthousiasme des croisades, examiné froidement d'après les preuves de fait que présente toute la suite de l'histoire, et non pas sur les vagues reproches de fanatisme, non pas sur les déclamations injurieuses d'un philosophisme plus fanatique et plus intolérant que ce qu'il appelle ainsi, l'exhibition des faits, dis-je, fait seule évanouir ici toute idée d'injustice. Des vues, peut-être fautives, mais légitimes de politique ; la nécessité de la propre défense et la convenance de la diversion, furent un nouveau sujet de ces guerres, et fournissent un nouveau jour pour les justifier pleinement aux yeux de toute personne tant soit peu versée dans le droit de la paix et de la guerre. Rappelez-vous un moment quel fut le génie de l'islamisme à son origine, et quel système d'oppression il ne cessa point de suivre avec acharnement, tant qu'il eut en main la force oppressive et la prépondérance du pouvoir :

• le but constant du premier auteur de
 • cette absurde religion fut d'y soumettre
 • les trois parties du monde connu, non
 • par la voie engageante de la persuasion,
 • qu'elle ne pouvait soutenir, mais par
 • le poids meurtrier du cimetière, par
 • l'abrogation des lois, la dégradation du
 • genre humain, et le mépris de toute hu-
 • manité. Tout était sanctifié par le zèle
 • de l'Alcoran ; et pourvu qu'on tendit à
 • cette fin, il n'était plus de moyen, soit
 • séditieux, soit tyrannique, soit meur-
 • trier et barbare, qui ne devint légitime.
 • Les peuples, qui couraient au devant
 • du joug, qui se faisaient un mérite de la
 • révolte et de l'apostasie, entraient en
 • communauté de nation et de privilèges
 • avec la secte monstrueuse qu'ils grossis-
 • saient de jour en jour : on faisait impi-
 • toyablement tomber le reste sous le tran-
 • chant des armes, ou, par un traitement
 • encore plus déplorable, on les réduisait
 • sous les chaînes à la condition des bêtes
 • de somme. Nul peuple, nul empire, nul
 • droit de cité ni de majesté, nulles de
 • ces lois primitives et sacrées parmi les
 • nations même en guerre, n'étaient ré-
 • vérés par ces violateurs enthousiastes
 • de tout droit et de toute religion. Ne
 • seraient-ce donc pas ces infracteurs bru-
 • taux de tout lien social, qui enflamme-
 • raient toute la véhémence philosophi-
 • que, si les termes vagues de fanatique
 • et de fanatisme exprimaient autre chose
 • dans son jargon, que la haine de l'E-
 • vangile et de la vertu ? » D'abord, les
 • philosophes, pour déguiser, sous le voile
 • de l'amour du bien public, leur haine
 • contre tout ce qui tient à la religion,
 • ont prétendu que les croisades avaient eu
 • des conséquences funestes à l'Europe en-
 • tière. Cette imagination n'a point tardé à
 • s'évanouir. Ils connaissent aujourd'hui
 • qu'il en est résulté de grands avantages ;
 • que la navigation et le commerce durent
 • leurs principaux progrès, ou, pour mieux
 • dire, leur création et leur véritable exis-
 • tence, à ces transmigrations perpétuelles
 • des Occidentaux vers l'Orient ; que les
 • arts repassèrent en Europe ; que les guer-
 • res particulières et les hostilités intestines
 • qui déchirent le sein d'un même état fu-
 • rent abolies, etc. (1) ; mais ils prétendent
 • que ces avantages ont été des suites acci-

dentes, et n'existaient pas dans l'inten-
 tion des croisés : plaisante manière de
 raisonner, et qui prouve bien la tortuo-
 sité du mensonge ! Est-ce la chose ou
 l'intention qu'il s'agit ici de juger ? et si
 la chose est bonne et utile, quel droit ai-
 je de prononcer qu'elle n'a point été telle
 dans les vues de celui qui l'a procurée ?
 Le grand effet des croisades n'a certaine-
 ment pas échappé aux chefs de ces expé-
 ditions lointaines. Ils savaient très bien
 que le moyen le plus efficace de garan-
 tir l'Europe de la fureur mahométane
 était de porter la guerre en Asie.
 « Qui peut donc crier à l'injustice, dit
 • l'auteur que nous venons de citer, con-
 • tre les ligues formées par les nations
 • chrétiennes, afin de parer à la fureur
 • si bien dévoilée de leur ennemi natu-
 • rel ? Qui peut leur faire un crime d'avoir
 • porté la guerre au cœur de son empire,
 • pour y fixer son inquiétude et ses ef-
 • forts, et l'empêcher de brouiller au-
 • loin ? Qui ne manifeste son penchant
 • odieux pour ces nations conjurées con-
 • tre le christianisme, en usant contre
 • leurs adversaires d'un rigorisme con-
 • traire à toutes les règles, non seulement
 • des plus justes représailles, mais de la
 • plus indispensable défense, à toutes les
 • maximes de la prudence et de la saine
 • politique ? Or, que ces considérations
 • aient dirigé les chefs de la république
 • chrétienne, c'est ce qui ne saurait plus
 • nous paraître douteux, depuis que nous
 • avons entendu le pape Urbain II, au
 • concile de Clermont, et ses successeurs
 • en tant d'autres rencontres, exhortant les
 • princes et les peuples à réprimer l'in-
 • solence des musulmans, alléguer, en
 • termes exprès, le dessein qu'avaient
 • ces infidèles de subjuguier tous les
 • royaumes, tous les empires, d'anéantir
 • toute puissance chrétienne. » Pierre
 paraissait peu propre, au premier abord,
 à conduire une affaire si importante. C'é-
 tait un petit homme, d'une physionomie
 peu agréable. Il portait une longue barbe
 et un habit fort grossier ; mais sous cet
 extérieur humble il cachait un grand
 cœur, du feu, de l'éloquence, de l'enthousiasme ; c'était un homme d'un courage
 héroïque, d'un esprit élevé, d'une viva-
 cité et d'une énergie de sentiment qui
 faisait passer ses propres affections, d'une
 manière irrésistible, dans l'âme de tous
 ceux à qui il parlait. Sa vie pauvre et
 très austère lui conférait un degré nou-
 veau d'autorité. Il distribuait ce qu'on lui

(1) Il ont encore oublié que la noblesse, en se por-
 tant sur l'Asie, aliéna une partie de ses biens, ou
 emprunta par hypothèque des sommes considérables
 du peuple même dont elle facilitait l'émancipation.

donnait de meilleur, ne mangeait que du pain, ne buvait que de l'eau, mais sans affectation, et avec la piété judicieuse qui convenait à un génie de cet ordre. Il eut bientôt à sa suite une foule innombrable. Godefroi de Bouillon, chef de la partie la plus brillante de la croisade, lui confia l'autre. L'ermite guerrier se mit à leur tête, vêtu d'une longue tunique de grosse laine, sans ceinture, les pieds nus, avec un grand froc et un petit manteau d'ermite. Il divisa son armée en deux parties; il donna la première à Gauthier, pauvre gentilhomme de ses amis, et conduisit l'autre. Ce solitaire commandait quarante mille hommes d'infanterie et une nombreuse cavalerie. Cette multitude indisciplinée fut défaite en plusieurs combats par les Turcs, et il ne resta que 3000 hommes qui se réfugièrent à Contantinople. Pierre se joignit ensuite à Godefroi de Bouillon et autres chefs croisés. Se trouvant en 1097 au siège d'Antioche, qui traînait en longueur, et réfléchissant sur le peu de succès qu'il avait eu dans la conduite d'une armée, tandis qu'il en avait eu un si grand et si prompt à former la croisade, il crut qu'il avait rempli la tâche que la Providence lui avait marquée, et que ce serait prendre le change que de continuer l'emploi de général. Il résolut de se retirer; mais Tancred, prévoyant l'effet que ce départ aurait sur l'esprit des croisés, lui fit faire serment de n'abandonner jamais une entreprise dont il était le premier auteur. Il signala son zèle par la conquête de la Terre-Sainte, et fit des merveilles au siège de Jérusalem, l'an 1099. Après la prise de cette ville, le nouveau patriarche le fit son vicaire-général en son absence, pendant qu'il accompagna Godefroi de Bouillon, qui allait au devant du sultan d'Egypte, pour lui livrer bataille auprès d'Ascalon. Il mourut dans l'abbaye de Neu-Moutier, près de Huy, dont il était fondateur. Son tombeau qui était dans une grotte sous la tour, a été comblé dans ces dernières années, lorsqu'on a réparé l'église, sans qu'on ait seulement songé à conserver la pierre sépulcrale avec l'épithaphe de cet homme illustre; son corps a été transporté dans la sacristie, où on le voyait dans une urne de bois. « Ceux de nos auteurs modernes, dit M. Moreau, pour qui toute entreprise religieuse est un objet de raillerie, et ceux qui ont été plus frappés des désordres que nos croisés se permirent en Orient, que de

la grandeur et de la noblesse du projet qui les réunit, ont voulu faire de Pierre l'ermite un fou enthousiaste, un homme qui eût mérité d'être enfermé. Ceux qui réfléchissent plus froidement, ceux qui, pour juger des actions, se transportent au siècle qui les a produites, ont dû se former une tout autre idée de cet homme singulier. Pour moi, j'avoue que son génie m'étonne, et que son courage me paraît approcher de celui qui fait les héros dans tous les genres. Je le vois arriver de Jérusalem à Rome, parcourir ensuite l'Italie, la France, l'Allemagne, et ne manquer son but nulle part. Quelle devait être l'élévation de ses idées, la force des images dont il savait les revêtir, la rapidité de ses mouvemens, le feu de ses expressions ! Il n'eut pas les talens d'un général, je n'ai pas de peine à le croire; aussi ne le vit-on jamais endosser la cuirasse : il commit des imprudences, cela peut être encore ; et qui est-ce qui n'en commit pas dans ces expéditions lointaines ! Mais seul, il avait enflammé toute l'Europe ; il s'était fait suivre des peuples ; il avait déterminé, persuadé, entraîné les rois, les grands, les ministres ; il produisit dans le monde un changement instantané : à sa voix, les tyrans cessèrent d'infester leur patrie, et cette ardeur guerrière qu'on ne pouvait éteindre, et qui était le fléau général de l'Europe esclavée et malheureuse, il la maîtrisa, il la porta en Asie, il la tourna tout entière contre des ennemis qui étaient eux-mêmes des usurpateurs, persécutant depuis 50 ans des hommes que nos ancêtres regardaient avec raison comme leurs frères. Ne valait-il pas mieux, après tout, combattre ces brigands d'Asie, que d'égorger, comme on faisait alors, ses parens et ses compatriotes ? Non, le solitaire d'Amiens ne fut point un insensé, il mérite une place parmi les hommes justement célèbres. » *Discours sur l'histoire de France*, tom. 14. M. Mailly a peint Pierre l'ermite des plus noires couleurs dans son *Esprit des Croisades*, ouvrage qui ne contient que l'esprit de l'auteur, et point du tout celui de ces expéditions lointaines, et qui, sous l'appareil d'une érudition factice, n'est qu'un recueil de déclamations, de jugemens faux, et surtout de calomnies contre des personnages illustres. M. Michaud a représenté avec plus de vérité et de noblesse Pierre l'ermite et les croisades dans

son *Histoire des Croisades*. (Voy. saint BERNARD, CODEFROI de BOUILLON, LOUIS VII, LOUIS IX, SUGER.)

PIERRE de CLUNY ou PIERRE le Véné-
rable, né en Auvergne, de la famille des
comtes de Montboissier, était le septième
de huit enfans mâles. Un d'eux seule-
ment resta dans le siècle. Pierre, suivant
l'exemple de ses frères, se fit religieux à
Cluny. Prieur de Vézelay, il devint abbé
et général de son ordre en 1121, à l'âge
de 28 ans. Ses talens et ses vertus lui mé-
ritèrent cette place. A peine y fut-il élevé,
qu'il fit revivre la discipline monastique,
sans affecter des austérités recherchées.
Le pape Innocent II vint à Cluny en 1150,
Pierre l'y reçut avec magnificence. Il
donna un asile à Abailard, qui trouva en
lui un ami et un père. Il l'engagea à ré-
tracter ses erreurs et à faire pénitence.
L'abbé de Cluny combattit les erreurs
que Pierre de Bruys et son sectateur
Henri répandaient dans la Provence, dans
le Languedoc et dans la Gascogne. Enfin,
après avoir rempli dignement sa carrière,
il mourut saintement dans son abbaye,
le 24 décembre 1156. On a de lui six li-
vres de *Lettres*, et plusieurs autres ou-
vrages curieux et intéressans, entre au-
tres un excellent *Traité* sur la *Divinité*
de J.-C., un contre les *Juifs*; des *Trai-
tés* sur le *Baptême des enfans*, contre
Pierre de Bruys; sur *l'Autorité de l'E-
glise*, sur les *Basiliques*, les *Eglises* et
les *Autels*; sur le *Sacrifice de la Messe*,
sur les *Suffrages pour les morts*, sur les
Louanges de Dieu par les Cantiques et
les instrumens de musique, sur le *Culte*
de la Croix, etc. Quoique son raisonne-
ment n'ait ni la chaleur ni la vigueur de
celui de saint Bernard, il présente et dé-
veloppe les preuves d'une manière qui
ne subjugué pas les esprits avec le même
empire, mais qui opère la même persua-
sion dans ceux qui ne se lassent point de
le suivre. Son style est ordinairement net
et correct, surtout dans ses lettres, qu'on
a conservées au nombre de près de 200,
et qui annoncent une faculté de voir et
de sentir analogue à sa rare prudence.
Pierre le Vénéable avait un sens droit et
naturel, une charité rare, un cœur com-
patissant. Il partagea constamment avec
saint Bernard et l'abbé Suger la supério-
rité du mérite et de la célébrité sur les
grands hommes de ce temps. Ses quali-
tés, moins brillantes que celles de ses deux
émules, n'étaient pas moins solides; et
les chefs de l'Eglise les employèrent sou-

vent avec un égal succès à la conduite des
affaires les plus importantes. Dans les né-
gociations délicates qui lui furent con-
fiées, il montra de la prudence et de la
dextérité. En gagnant la confiance par les
charmes de sa candeur et de sa douceur,
il ne trahit jamais la cause qui lui était
confiée, ni par une molle complaisance,
ni par une simplicité imprudente. Il dé-
fendit son ordre contre saint Bernard,
qui reprochait aux religieux de Cluny
d'être trop somptueux en bâtimens, d'a-
voir une table trop peu frugale, de s'éloi-
gner de quelques pratiques de la règle de
saint Benoît. Pierre le Vénéable répondit
à ces reproches d'une manière satisfai-
sante; mais ils ne se trouvèrent que trop
vérifiés, lors de la révolution de France
en 1789; car les religieux de Cluny allè-
rent eux-mêmes au devant de leur disso-
lution, et livrèrent les dépouilles du sanc-
tuaire à des mains profanes, pour en
recevoir le triste présent de la liberté du
siècle. Son *Apologie*, ainsi que ses autres
écrits, se trouvent dans la *Bibliothèque de*
Cluny, publiée à Paris en 1614, in-fol.
Sa *Vie*, écrite par un de ses disciples
nommé *Rodolphe*, a été publiée par dom
Martène.

PIERRE LOMBARD, appelé le *Maître*
des Sentences, fut nommé *Lombard*,
parce qu'il était né près de Novare, dans
la Lombardie. Il se distingua tellement
à Paris, qu'il fut fait écolâtre ou président
de l'école de cette ville, et ensuite pourvu
de l'évêché de cette capitale. Il avait été
auparavant chanoine de Chartres. Phi-
lippe, fils du roi Louis le Gros, et frère
de Louis le Jeune, refusa cet évêché, et
le fit donner à Pierre Lombard, son mai-
tre. Ce savant en prit possession en 1159.
Il n'en jouit pas long-temps, étant mort en
1164. Ce prélat était bien capable d'instruire
son peuple; ses exemples soutenaient
ses instructions. Tout le monde connaît
son ouvrage des *Sentences*, sur lequel
nous avons tant de Commentaires. C'est
un recueil des passages des Pères, dont il
concilie les contradictions apparentes, a
peu près comme Gratien l'avait fait dans
son *Décret*. Ce dernier compilateur était
sans doute fort inférieur à Pierre Lom-
bard; mais celui-ci tombe dans plusieurs
de ses défauts. Il fourmille de questions
inutiles; il en omet d'essentielles; il ap-
puie ses raisonnemens sur des sens figu-
rés, qui sont moins des preuves solides
du dogme que du peu de sagacité de ceux
qui s'en servent. On doit lui pardonner

ces imperfections, si l'on considère que Pierre vivait dans un temps barbare, et qu'il fut le premier auteur qui entreprit de réduire la théologie en un corps entier. Il est certain qu'il s'en acquitta avec assez d'ordre et de méthode. Son ouvrage, dont la première édition est de Venise, 1477, in-fol., est divisé en quatre livres, et chaque livre en plusieurs paragraphes. On trouva dans cet ouvrage, après la mort de l'auteur, une proposition condamnée par le pape Alexandre III. La voici : *Christus, secundum quod est homo, non est aliquid*. Il voulait dire sans doute, *aliquid absolutum, quod personam constituit*; mais son intention n'était point assez exprimée. On a encore de Pierre Lombard un *Commentaire sur les Psaumes*, Paris, 1541, in-fol., et un autre sur les *Epîtres* de saint Paul, 1557, in-fol. Les trois ouvrages de Lombard parurent réunis à Nuremberg en 1478, et à Bâle en 1486. Une des meilleures éditions du livre des *Sentences* est celle de Louvain, 1557, in-4°, par les soins d'Antoine Ghenart.

PIERRE de CELLES, religieux, natif de Troyes, s'étant distingué par sa piété et par son savoir, fut élu abbé de Celles vers 1150, et de là transféré à l'abbaye de Saint-Remi de Reims en 1162. Placé sur le siège épiscopal de Chartres en 1180, il l'occupa jusqu'en février 1187, année de sa mort. On a de lui des *Lettres*, des *Sermons*, des *Traité de la conscience*, des *pains de proposition*, du *tabernacle*, etc. dans la *Bibliothèque des Pères*; et recueillis par le père Sirmond, Paris, 1613, in-8°; et par dom Ambroise Janvier, Paris, 1671, in-4°.

PIERRE COMESTOR ou le *Mangeur*, né à Troyes, fut chanoine et doyen de cette ville, puis chancelier de l'église de Paris, en 1164; il enseigna pendant quelque temps la théologie. Il quitta ses bénéfices pour se faire chanoine régulier de Saint-Victor à Paris, où il finit sa vie en 1198 selon quelques-uns, et selon d'autres au mois d'octobre 1179. Il était enterré ou plutôt emmurailé dans une voûte qui séparait deux chapelles, à droite du chœur. Nous avons de lui : *Historia scholastica*, 1486; c'est une histoire sacrée, mêlée de l'histoire profane, depuis la Genèse jusqu'aux Actes des apôtres. L'auteur charge sa narration de longues dissertations, qui renferment des raisonnemens bizarres et des fables ridicules. Elle a été traduite en français, sous le

titre de *Bible Escolastre*, et en flamand | Des *Sermons*, publiés sous le nom de *Pierre de Blois*, par le père Busée, jésuite, Mayence, 1600, in-4°. On fit cette épitaphe à Pierre Comestor :

Petrus eram, quem petra legit, dictisque Comestor,
Nunc comeder. Vivus docui, nec cesso docere
Mortuus; ut dicat, qui me videt incineratum :
Quod sumus iste fuit, erimus quandoque quod hic est.

On lui attribue *Catena temporum* : c'est une compilation indigeste de l'Histoire universelle. Lubek, 1475, 2 vol. in-fol., traduite en français sous le titre de *Mer des histoires*, Paris, 1488, 2 vol. in-fol.

PIERRE le CHANTRE (*Petrus Cantor*), docteur de l'université, et chantre de l'église de Paris, auteur d'un livre intitulé *Verbum abbreviatum*, ainsi nommé parce qu'il commence par ces mots, tirés de l'*Epître aux Romains*, se fit religieux dans l'abbaye de Long-Pont, où il mourut vers 1197. On trouve dans les bibliothèques plusieurs autres ouvrages de cet auteur, en manuscrits. Celui que nous avons cité n'est pas toujours exact. Il fut imprimé à Mons en 1639, in-4°, par les soins de Georges Galopin, moine de Saint-Guislain.

PIERRE dit de *Colombario*, était évêque d'Ostie vers le milieu du 14^e siècle. Il couronna l'empereur Charles IV à Rome, en 1346, et fit l'*Histoire de son voyage* en cette ville. L'auteur et l'ouvrage seraient oubliés, si le père Labbe n'en eût fait mention dans sa *Bibliothèque de manuscrits*.

PIERRE de POITIERS, chancelier de l'église de Paris, mort l'an 1200, est auteur de quelques écrits insérés dans la *Bibliothèque des Pères*, et d'un *Traité des sciences*, imprimé à la fin des *Oeuvres* de Robert Pullus, 1633, in-fol. Ce traité prouve que l'auteur était un des premiers théologiens de son siècle.

PIERRE de BLOIS, fut ainsi appelé parce qu'il avait vu le jour dans cette ville. Après avoir étudié à Paris et à Bologne, il devint précepteur, puis secrétaire de Guillaume II, roi de Sicile. Appelé en Angleterre par le roi Henri II, il obtint l'archidiaconé de Bath, dont il fut dépouillé sur la fin de ses jours. On lui donna celui de Londres, mais il y trouva plus d'honneur que de revenus. Il y avait été auparavant chancelier de Richard, archevêque de Cantorbéry, qui faisait un grand cas de son mérite. Cet estimable écrivain mourut en Angleterre l'an 1200. Il était d'un caractère austère, et il se signala par son zèle pour la discipline et

les règles ecclésiastiques. On a de lui 185 *Lettres*, 65 *Sermons*, et d'autres ouvrages, dont la meilleure édition est celle de Pierre de Goussainville en 1667. Il s'y élève avec force contre les dérèglemens du clergé. Les écrivains protestans l'ont souvent cité dans leurs déclamations contre ce corps, sans distinguer le langage d'un enfant zélé pour la gloire de sa mère, et celui d'un ennemi acharné à la calomnier et à la perdre. Son style est coupé, sententieux, plein d'antithèses et de jeux de mots. Les *Sermons* publiés sous le nom de Pierre de Blois par le père Busée, Mayence, 1600, sont de Pierre Comestor. Il a continué l'*Histoire des monastères d'Angleterre* d'Inculfe, depuis 1091 jusqu'en 1118, publiée par Savil en 1596. Les auteurs de l'*Histoire de l'Eglise gallicane* disent que Pierre de Blois est le premier qui se soit servi du mot de *transsubstantiation* : c'est une erreur. (Voyez HILDEBERT.) Etienne, évêque d'Autun, contemporain d'Hildebert, qui assista au sacre de Philippe, fils de Louis le Gros, le 14 avril 1129, dit dans son *Traité du sacrement de l'autel*, chap. 13 : *Oramus ut... oblatio panis et vini transsubstantietur in corpus et sanguinem Jesu Christi*.

PIERRE-ALPHONSE, juif portugais, converti à la foi dans le 12^e siècle, prouva que sa conversion était sincère; ce qui n'est pas toujours ordinaire chez cette nation. La *Bibliothèque des Pères* offre de cet auteur un *Dialogue contre les juifs*, qui renferme les motifs de sa conversion, et de fortes raisons adressées à ses anciens confrères pour suivre son exemple.

PIERRE, moine de Veaux-de-Cernai, ordre de Cîteaux, au diocèse de Paris, dans le 13^e siècle, accompagna en Languedoc Gui son abbé, un des douze que le pape Innocent IV nomma pour aller combattre les albigeois. Il fut témoin oculaire des événemens de cette guerre, dont il a écrit l'*Histoire*. Elle est curieuse, intéressante, et montre par les faits les plus éclatans comme les plus incontestables, à quel point d'horreur et d'alarme publique ces odieux hérétiques avaient porté leurs excès. Cette histoire a été imprimée à Troyes en 1615, in-8°, et dans la *Bibliothèque de Cîteaux* de dom Tissier. Arnaud Sorbin l'avait traduite de latin en français, Paris, 1569.

PIERRE, nommé communément *Pierre martyr*. Voyez VERMIGLI.

PIERRE (La). Voyez MALLEROT

PIERRE. Voyez PASCHAL.

PIERRE de HONESTIS. Voyez HONESTIS.

PIERRE de NAVARRE. Voyez NAVARRE

PIERRE de LUNE. Voyez BENOIT, antipape, après l'art. BENOIT XIV.

PIERRE de LUXEMBOURG. Voyez LUXEMBOURG.

PIERRE de LÉON. Voyez ANACLET, antipape.

PIERRE (CORNEILLE de la), *Cornelius à Lapide* ou CORNEILLE CORNELIEN VAN DEN STEEN, célèbre commentateur de l'Ecriture sainte, né à Bocholt, dans la Campine liégeoise, en 1566, entra dans la compagnie de Jésus, et s'y consacra à l'étude des langues et des belles-lettres, et surtout à celle de l'Ecriture sainte. Après avoir professé avec succès à Louvain et à Rome, il mourut dans cette dernière ville le 12 mars 1657, âgé de 71 ans, en odeur de sainteté. Son corps fut enterré dans un endroit à part, pour qu'il pût être distingué, au cas qu'il s'agit de sa béatification. Nous avons de lui 10 vol. de *Commentaires sur l'Ecriture sainte*, pleins d'excellentes choses, mais qui ne sont pas toujours assorties à celle dont il s'agit : le jugement et la critique de l'auteur n'égalent pas sa vaste érudition. On estime, plus que le reste de ses *Commentaires*, ce qui regarde le *Pentateuque* et les *Epîtres* de saint Paul. La meilleure édition du corps complet de ses *Commentaires* est celle d'Anvers, 1681 et années suivantes, 10 vol. in-fol. Tirinus et Menochius ont fait grand usage de ses *commentaires*; ils n'ont fait souvent que les abrégés en ôtant tout ce qui est étranger au sens littéral.

PIERRE de SAINT-ROMUALD (PIERRE Guillebaud), né à Angoulême en 1585, fut d'abord chanoine d'Angoulême, puis feuillant, et mourut en 1667, à 82 ans. C'était un homme estimable, dont la mémoire était vaste et le jugement très borné. Ses livres sont un mélange de bon et de mauvais, ramassé sans choix de côté et d'autre avec des réflexions triviales et des expressions gothiques. Sa critique est toujours en défaut, et les faits les plus extraordinaires et les moins vraisemblables sont ceux qu'il rapporte de préférence. On a de lui : | un *Recueil d'épithames*, 2 vol. in-12; | *Le Trésor chronologique*, 1638, 3 vol. in-fol.; | *L'Abbrégé*, en 3 vol. in-12, 1660, bon pour la date des faits arrivés de son temps; | *La Chronique d'Adhémar*, avec une conti-

nuation, 1652, 2 vol. in-12, qui fut censurée par l'archevêque de Paris, en 1655; le parlement la supprima.

PIERRE de SAINT-LOUIS (le père), dont le nom de famille était *Barthélemi*, naquit à Valréas, dans le diocèse de Vaison, en 1626. Il avait 18 ans, lorsqu'il fut épris de la beauté d'une demoiselle nommée *Madeleine*; mais il eut la douleur de la voir enlevée par la petite vérole, au moment où il était sur le point de l'épouser. Sa mélancolie, après cette perte, lui inspira le dessein de se faire carme. Le père Pierre était né avec quelque goût pour la poésie; il la cultiva dans son nouvel état. Pour sanctifier son travail, il forma le dessein de chanter dans un poème les actions de quelque saint ou sainte. Il balança long-temps entre Elie, qu'il regardait comme le fondateur de son ordre, et la Madeleine, patronne de son ancienne maîtresse. Enfin les reproches que lui fit en songe son ancienne Madeleine le déterminèrent à célébrer cette sainte. Il entreprit une espèce de poème héroïque, qui lui coûta cinq ans de veilles. Dès que cet ouvrage fut achevé, il se rendit à Lyon, où, après quelques traverses, il vint à bout de le faire imprimer sous ce titre : *La Madeleine au désert de la Sainte-Baume en Provence, poème spirituel et chrétien, en 12 livres*. Ce poème, chef-d'œuvre de pieuse extravagance, selon l'expression de la Monnoye, jouit de l'honneur d'une seconde édition. Le père de Saint-Louis ne vit pas cette espèce de triomphe de sa *Madeleine* : il était mort d'une hydropisie de poitrine quelque temps auparavant. C'était un de ces hommes qui, comme a dit un critique, ont l'esprit froid et la tête chaude. Son ouvrage était devenu fort rare. La Monnoye le fit réimprimer dans son recueil de *Pièces choisies*. Le père de Saint-Louis avait achevé avant sa mort un autre poème sur le prophète Elie, et lui avait donné pour titre l'*Eliade*. La ressemblance de ce nom avec celui d'*Iliade* lui paraissait d'un heureux augure pour le succès de son poème; mais il n'a point paru; les carmes eurent la prudence de le supprimer. Il avait anagrammatisé les noms de tous les papes, des empereurs, des rois de France, des généraux de son ordre, et de presque tous les saints.

PIERRE de SAINT-ANDRÉ, nommé dans le siècle Jean-Antoine Rampalle, était de l'lie, près Cavaillon, dans le

comtat Venaissin. Il se fit carme en 1640, et se distingua tellement par sa science et ses vertus, qu'il fut élevé aux premières dignités de son ordre. Il fut fait définitif-général l'an 1667, et mourut à Rome le 29 novembre 1671. On a de lui : | *De la chiromancie naturelle*, Lyon, 1653, in-8°; | *Vies* de plusieurs saints de son ordre; | une *Traduction* en français du *Voyage dans l'Orient*, du père Philippe de la Sainte-Trinité, Lyon, 1653, in-8°; | des *Tragédies sacrées*; | une édition de l'*Histoire générale des carmes de la congrégation d'Italie*, par le père Isidore de Saint-Joseph, avec des suppléments et des corrections, en latin, Rome, 1668-1671, 2 vol. in-fol.

PIERRE de BRUYS. Voyez BRUYS.

PIERRE d'OSMA, Espagnol, professeur en théologie dans l'université de Salamanque, soutint dans le 15^e siècle, que la confession était un établissement humain, et non une institution divine. Ce qui fut condamné comme hérétique, et par les théologiens et par le pape Sixte IV. Erreur renouvelée par Calvin, Zwingle, et en dernier lieu par un docteur de Vienne, nommé Eybel, qui, en 1784, publia une diatribe allemande, pour prouver que la confession était une invention moderne, comme s'il était possible que dans un temps où la piété des fidèles était si refroidie, on eût pu réussir à faire recevoir une loi aussi pénible que celle de la confession auriculaire. Ce novateur fut victorieusement réfuté par le père Fulgence Hüllinghoff, dans un savant Traité intitulé : *Antiquitas confessionis privatae*, Munster, 1789, in-12. Des philosophes de ce siècle, d'ailleurs conjurés contre le christianisme, ont reconnu la sagesse et l'utilité de cette divine institution. Luther s'opposa à son abolition, comme d'un des plus importants objets de la religion. Voyez le *Catéchisme philosophique*, tome 5, n° 501.

PIERRE (JEAN-BAPTISTE-MARIE), très habile peintre après avoir perfectionné ses talens à Rome, travailla à Paris avec un brillant succès, et se consacra surtout à la décoration des églises. Ses ouvrages les plus connus sont : *Saint Pierre guérissant les boiteux*, et *la mort d'Hérode*, deux tableaux placés à Saint-Germain-des-Près; le *Saint François* à Saint-Sulpice, celui de l'église Saint-Louis à Versailles; le *martyre de saint Thomas de Cantorbéry*, autrefois à Saint-Louis du Louvre; la *coupole* de la chapelle de

la Vierge à Saint-Roch : morceaux où le pittoresque et la manière de peindre large et facile se disputent la prééminence. Il mourut à Paris le 14 juin 1789, âgé de 75 ans.

PIERRE (EUSTACHE de SAINT-); L'abbé de SAINT-; (BERNARDIN de SAINT-). V. SAINT-PIERRE.

* **PIERRES** (PHILIPPE-DENIS), imprimeur célèbre, né à Paris en 1744, d'une famille qui exerçait la librairie depuis deux cents ans, se distingua par la beauté et la correction des ouvrages sortis de ses presses. En 1787 il établit une imprimerie à Versailles pour le service de l'assemblée des notables; mais la révolution lui ayant enlevé son état et sa fortune, il fut obligé d'accepter en 1807 une place dans le bureau des postes de Dijon. Il mourut dans cette ville le 18 février 1808. En 1784 Pierres avait présenté à Louis XVI le modèle d'une presse de son invention, qui obtint les suffrages de l'académie des sciences et qui fut perfectionnée depuis. Il en imagina une seconde, qui n'a ni jumelles, ni train, ni étançon, et qui est supérieure à toutes celles qui étaient alors connues. Il exécutait lui-même fort adroitement les modèles de ses machines, et avait à ses gages des ouvriers qui travaillaient sous sa direction. Il était membre des académies de Lyon, Orléans et Rouen, et il eut part à la rédaction du *Catalogue hebdomadaire des livres nouveaux qui se publient en France et chez l'étranger*, qu'il continua depuis 1774 jusqu'en 1789, et qui forme 27 vol. in-8°. Il a donné aussi une édition estimée du *Lexicon* de Schrevelius, et publié divers articles dans les journaux; entre autres une *Lettre* à Fréron, sur le *Salluste* stéréotypé par Ged en 1759 (*Année littéraire*, 1773, tome 6); une autre *Lettre* sur des essais de polytypage (*Journal de Paris*, mai 1786), et la *Description d'une nouvelle presse d'imprimerie*, 1786, in-4°. L'académie des sciences l'avait engagé en 1774 à rédiger l'*Art de l'imprimerie* pour la grande *Collection des arts et métiers*; il avait réuni à cet effet beaucoup de matériaux, et l'on regrette qu'il n'ait pas terminé ce travail qui aurait formé 5 vol. in fol. On trouvera sur cet ouvrage des détails dans la *Notice* que Leschevin a publiée sur ce typographe dans le *Magasin encyclopédique*, 1808.

* **PIERSON** (NICOLAS), frère convers de la réforme de Prémontré, né à Aspremont en 1692, mort vers 1760, s'est rendu

célèbre par son talent pour l'architecture et le grand nombre de monumens religieux dont il a donné les dessins et dirigé la construction. Les principaux sont : la belle *abbaye de Sainte-Marie de Pont-à-Mousson*; le *portail* et les *tours* de l'église de l'*abbaye d'Estival*; l'*église de Raugeval*, le *Palais épiscopal de Toul*. C'est sur ses dessins qu'a été reconstruite à neuf l'*abbaye de Jandeure*.

PIET (BAUDOUIN van der), né à Gand en 1546 d'une famille patricienne, fut, à la naissance de l'université de Douai, le premier qui eut le titre de bachelier. Il devint docteur, puis professeur en droit à Douai, et remplit cette place avec distinction. Le conseil de Malines le nomma plusieurs fois pour être un de ses membres; mais Piet refusa constamment cet honneur, aimant mieux former des juges lui-même. Il fut l'oracle des grands et du peuple jusqu'à sa mort, arrivée à Douai en 1609, à 63 ans. Sa profonde érudition était appuyée sur un jugement très solide. Les ouvrages qui lui ont fait le plus d'honneur, sont : | *De fructibus*; | *De duobus reis*; | *De emptione et venditione*; | *De pignoribus et hypothecis*; | *Responsa juris, sive Consilia*.

PIETRO-COSIMO. Voyez COSIMO.

PIETRO de la FRANCESCA, peintre, natif de Florence, mort en 1443, fut longtemps employé par le pape Nicolas V à peindre le Vatican. Il réussissait à faire des portraits; mais son goût dominant était pour les combats. On a de lui des ouvrages sur l'arithmétique et sur la géométrie.

PIETRO-LONGO. Voyez AERSTEN.

PIETRO di PETRI, habile peintre, mort à Rome, sa patrie, en 1716, à 45 ans, excellait surtout dans le dessin. Il imitait très exactement les originaux. Tout ce qui est sorti de ses mains est estimé des connaisseurs.

PIETRO de CORTONE. Voyez BERTIN.

PIETRO-RICCIO. Voyez CRINITUS (PIERRE).

* **PIETRO** (MICHEL di), cardinal romain, évêque de Porto, né à Albano en 1747, fut nommé, très jeune encore, professeur d'histoire ecclésiastique et de droit canonique. La réputation qu'il avait acquise dans cette place engagea Pie VI à lui donner la place de secrétaire de la congrégation extraordinaire qu'il créa pour s'occuper du synode de Pistoie. On croit qu'il eut part à la rédaction de la

bulle *Auctorem fidei*, publiée en 1794, contre les actes de ce synode. Il devint ensuite évêque d'Isaure *in partibus*, consultant de l'inquisition, examinateur du clergé et camérier d'honneur du pape. Pie VI, forcé de s'éloigner de Rome en 1798, le nomma délégué apostolique en son absence. Les services importants qu'il rendit à l'Eglise dans les circonstances les plus difficiles, engagèrent Pie VII à le créer cardinal (1804), et à le nommer préfet de la propagande et patriarche de Jérusalem. Pietro accompagna en France sa Sainteté en 1804. Ce pontife, en quittant Rome en 1809, l'avait nommé son délégué : mais le cardinal Pietro fut forcé de se rendre à Paris : il n'en continuait pas moins, autant qu'il le pouvait, à pourvoir aux besoins de l'Eglise. Cette sollicitude, la croyance où le gouvernement impérial était qu'il avait rédigé le bref adressé par le pape au cardinal Maury en 1810, et surtout son refus d'assister au mariage de Bonaparte avec l'archiduchesse Marie-Louise, le firent exiler ainsi que plusieurs de ses collègues, et peu après renfermer au donjon de Vincennes. Il y resta jusqu'au commencement de 1813, époque à laquelle on lui permit de rejoindre le pape qui était alors à Fontainebleau. Il en fut séparé et exilé de nouveau en 1814; mais les événemens politiques le délivrèrent bientôt. De retour à Rome, le cardinal Pietro fut fait grand-pénitencier et préfet de l'Index. Il fut ensuite nommé évêque d'Albano, puis de Porto et Sainte-Rufine. Il était en outre sous-doyen du sacré collège, lorsqu'il mourut le 2 juillet 1821. Pietro joignait à l'amour de la religion une pureté de principes et une fermeté inébranlable. On le regardait comme une des lumières du sacré collège, tant pour les connaissances théologiques, que pour la capacité dans les affaires. Il eut part à plusieurs des écrits publiés pendant les troubles de l'Eglise. On cite de lui, dans la collection des brefs de Pie VI, une *Lettre* à l'évêque de Grasse, et une *décision* sur le serment de haine à la royauté.

FIGALLE (JEAN-BAPTISTE), sculpteur né à Paris en 1714. Son père qui était menuisier, et entrepreneur des bâtimens du roi, le mit, dès l'âge de huit ans, chez le Lorrain, sculpteur de l'académie. Après quelques années de séjour en Italie, il revint en France, et fut obligé pendant cinq ans de chercher sa subsistance en travaillant pour un sculpteur, et de se charger

de travaux peu dignes de lui. Une Vierge qu'il fit pour les Invalides le fit connaître du comte d'Argenson. Ce ministre lui commanda de faire une statue de Louis XV. Madame de Pompadour lui fit faire une figure en pied qui était son portrait, une autre figure du *Silence*, et un groupe de *l'Amour et de l'Amitié*. Dès ce moment, Pigalle ne connut plus le besoin, et commença à jouir du fruit de sa constance et de ses travaux. Le roi lui fit exécuter deux grandes statues de *Mercury* et de *Vénus*, pour être envoyées en présent au roi de Prusse, qui en a toujours fait grand cas. Il a fait encore la belle statue de Louis XV pour la ville de Reims, et une multitude d'ouvrages de diverses grandeurs; mais ce qui a donné le plus d'éclat à sa réputation, c'est le *Tombeau* du maréchal de Saxe, placé dans un temple luthérien de Strasbourg. Ce monument est trop célèbre, le plan et l'exécution, les beautés et les défauts en sont trop connus des amateurs, pour que nous ayons besoin d'en faire ici l'analyse : il en a paru différentes critiques et apologies : mais, dans son ensemble, on ne peut s'empêcher de reconnaître un bel et grand ouvrage. (*Voyez le Journal. hist. et litt.*, 1^{er} octobre 1778, p. 182.) Pigalle avait plus de talens que d'esprit, plus de justesse que d'étendue dans les idées; il avait plus le sentiment du vrai que celui du beau : il croyait que tout était bien dès que la nature était fidèlement exprimée. Cette persuasion a paru particulièrement dans la statue de Voltaire, que les connaisseurs ont trouvée doublement répréhensible, et par la nudité aussi déraisonnable que hideuse dans laquelle il a représenté cet homme fameux, et par le choix du modèle, en qui une maigreur extrême et un affaissement général de toutes les parties ajoutaient à la difformité naturelle de la vieillesse; il aimait mieux faire une anatomie savante qu'une belle statue. Voltaire a senti lui-même l'ineptie de cette figure et s'en est plaint au sculpteur dans des vers, où sa luxurieuse imagination s'est donné un nouvel essor; on ne peut citer que les suivans :

Cher Phidias, votre statue
Me fait mille fois trop d'honneur.
Que ferez-vous d'un pauvre auteur,
Dont la taille et le cou de grue,
Et la mine très peu joufflue,
Feroient rire le connaisseur.

Pigalle fut reçu à l'académie en 1744, nommé adjoint à professeur en 1745, pro-

fesseur en 1732, adjoint au recteur en 1770, recteur en 1777, enfin chancelier de l'académie en 1785. Il avait été décoré en 1769 de l'ordre de Saint-Michel. Il est mort à Paris le 20 août 1785.

PIGANIOL de la FORCE (JEAN AYMAR de), né en Auvergne, en 1673, d'une famille noble, s'appliqua avec ardeur à la géographie et à l'histoire de France. Pour se perfectionner dans cette étude, il fit plusieurs voyages en différentes provinces. Il rapporta de ses courses des observations importantes sur l'histoire naturelle, sur le commerce, et sur le gouvernement civil et ecclésiastique de chaque province. Elles lui servirent beaucoup pour composer les ouvrages que nous avons de lui. Les principaux sont : | une *Description historique et géographique de la France*, dont la plus ample édition est de 1753, en 15 vol. in-12. C'est le meilleur des ouvrages qui eussent paru jusque alors sur cette matière, quoiqu'il renferme encore un grand nombre d'inexactitudes et même de bévues. | *Description de Paris*, en 40 volumes in-12 : ouvrage instructif, intéressant, et beaucoup plus parfait que la description de Germain Brice. Il est d'ailleurs écrit avec une élégante simplicité. Il en donna un *Abrégé* en 2 vol. in-12. | *Description du château et parc de Versailles, de Marly, etc.*, en 2 vol. in-12. Elle est agréable et assez bien faite. | *Voyage de France*, 2 vol. in-12. Il mourut à Paris en 1753, à 80 ans. Il avait été sous-gouverneur des pages du duc de Toulouse.

* **PIGEAU** (EUSTACHE-NICOLAS), professeur de droit, né à Mont-l'Evêque près de Senlis, le 16 juillet 1750, de parens pauvres qui le confièrent à une ecclésiastique pour lui donner quelque instruction, était destiné à un état mécanique, et fut envoyé de bonne heure à Paris. Devenu bientôt orphelin, il quitta l'atelier où il faisait son apprentissage, et entra chez un procureur dont il devint au bout de six mois premier clerc. Il fit aussi son droit et fut reçu avocat le 22 décembre 1774. La grande aptitude qu'il apporta à l'étude des lois, son ardeur infatigable à comparer l'esprit de la législation avec les applications si souvent divergentes de l'ancienne procédure, lui firent de bonne heure concevoir le plan d'un ouvrage où le chaos des formulaires de la chicane fit place à une méthode à la fois plus simple et plus sûre. Cet ouvrage, qui devint classique en naissant, parut sous le titre

de *Procédure civile du Châtelet de Paris*, Paris, 1778, 2 vol. in-4°, et fut depuis réimprimée en 1780 et en 1787. Pigeau donna en 1784 un autre ouvrage intitulé : *Introduction à la procédure civile*, in-8°; 5^e édition, revue par Poncelet, 1822, in-8°. Malgré les succès de Pigeau, son peu de fortune l'obligea quelque temps avant la révolution d'entrer en qualité de secrétaire chez Hérault de Sechelles, avocat-général au parlement. Cette ressource lui ayant été enlevée par la suppression des parlemens, au lieu de chercher à profiter comme tant d'autres, pour s'élever aux emplois ou à la fortune, de la désorganisation qu'entraînaient à leur suite les événemens de cette époque, il préféra entrer en qualité de commis libraire chez M^{me} Desaint, éditeur de ses ouvrages. Après la terreur il reprit ses travaux et ouvrit des cours de droit et de procédure, où sa réputation attira un grand nombre d'auditeurs. Lorsqu'il fut question de donner un nouveau code de procédure, Pigeau fut appelé avec Treilhard, Séguier, Try, Berthureau et Fondeville, à faire partie du comité de rédaction. Les écoles de droit ayant été créées, il fut nommé en 1805 à la chaire de procédure de la faculté de Paris, et il en a rempli les fonctions jusqu'à sa mort, arrivée le 22 décembre 1818. Pendant les cent-jours il avait refusé de signer l'adresse de l'école de droit à Bonaparte et l'acte additionnel. Outre les ouvrages que nous avons cités, il a publié : | *Notions élémentaires sur le code civil*, 1804, 4 vol. in-8°; 2^e édition, augmentée sous le titre de *Cours élémentaire de code civil*, 1818, 2 vol. in-8°; | la *Procédure civile des tribunaux de France, démontrée par principe et mise en action par des formules*, 1807-1808, 2 vol. in-4°, 4^e édition avec des notes de M. Crevilli, 1826; ce n'est que la procédure du Châtelet avec les additions et les corrections nécessitées par le nouveau code; | *Commentaire sur le code de procédure civile*, ouvrage posthume revu et publié par MM. Poncelet et Lucas Championnière, 1827, 2 vol. in-4°, précédé d'une *Notice* sur l'auteur par M. Gairal, avocat à la cour royale de Paris. Pigeau était parent du procureur-général Bellart qui lui a consacré un article nécrologique dans le *Moniteur* du premier janvier 1819.

PIGHUUS (ALBERT), mathématicien et controversiste, né à Kempen, petite ville de l'Over-Yssel, vers l'an 1490, étudia à Louvain et à Cologne, et prit dans la pre-

mière université le titre de bachelier, et dans la seconde celui de docteur. Il était profondément versé dans les mathématiques, dans les matières de théologie et d'antiquité. Il signala son zèle pour la foi par plusieurs ouvrages contre Luther, Mélanchton, Bucer et Calvin. La réputation qu'il se fit à Cologne s'étendit jusqu'à Rome, où le pape Adrien VI le fit venir vers l'an 1522. Clément VIII et Paul III, successeurs d'Adrien, n'eurent pas moins de considération pour Pighius; ils le chargèrent de différentes négociations pour le bien de la religion à Worms et à Ratisbonne. Il mourut le 29 décembre 1542 à Utrecht, où il était prévôt de l'église de Saint-Jean-Baptiste. On a de lui un grand nombre d'ouvrages. Le plus considérable est intitulé : *Assertio hierarchiæ ecclesiasticæ*, Cologne, 1572, in-fol. Son style n'est ni aussi pur, ni aussi élégant que celui de Sadolet, avec qui il était en relation, et des autres *ciceroniens*; mais il est moins barbare que celui des scolastiques de son temps. On a encore de lui un *Traité De Gratia et libero hominis arbitrio*, contre Calvin, Cologne, 1542, in-fol. Il montre dans ses écrits un grand dévouement au saint Siège; peut-être le pousse-t-il même trop loin. On ne peut désavouer qu'il n'ait quelques sentimens singuliers; aussi le cardinal Bona disait en parlant de lui : *Cautè legendus est, quod non semper solidam tradat doctrinam*. Il composa aussi plusieurs ouvrages de mathématiques, entre autres : | *De ratione paschalis celebrationis, deque restitutione calendarii ecclesiastici*; | *De æquinotiorum solstiorumque inventione*. Il éclairait la théorie par la pratique; il excellait à construire les sphères armillaires.

PIGHIUS (ÉTIENNE WINAND), neveu maternel du précédent, dont il emprunta le nom, naquit comme lui à Kempen, l'an 1420. Il fit deux voyages en Italie. Au retour de son second voyage, il fut pourvu de la place d'écolâtre dans la collégiale de Zanten, dont il était chanoine. Il y passa le reste de ses jours partagé entre les devoirs de piété et d'étude, et y mourut le 19 octobre 1604. Il n'est personne de son temps qui l'ait surpassé dans la connaissance des antiquités romaines. Juste-Lipse le qualifie : *Alter indefessi calami et styli Livius*. On a de lui : | *Annales de la ville de Rome*, en latin, Anvers, 1599-1615, 3 vol. in fol.; | *Hercules prodicius*, Anvers, 1587. C'est une description du voyage que Pi-

ghius fit en Italie. Elle est pleine d'observations sur les antiquités romaines et germaniques. Il nous a laissé plusieurs autres ouvrages également pleins d'érudition, dont quelques-uns ont été insérés dans les *Antiquités grecques de Gronovius*, t. 9.

PIGNA (JEAN-BAPTISTE NICOLUCCI, surnommé), naquit dans le Ferrarais, au commencement du 16^e siècle; il mérita la protection de ses souverains par ses talens et ses ouvrages. Il fut à la fois bon grammairien, littérateur et historien. Il mourut en 1575. On lui doit divers livres de politique et d'histoire : | *Il Principe*, Venise, 1561, in-8°; | *Il Duello, nel quale si tratta dell' onore dell' ordine della cavaleria*, 1554, in-4°; | *Historia de principi di Este*, Ferrare, 1570, in-8°, estimée et peu commune; | *Romanzi ne' quali della poesia e della vita d'Ariosto si tratta*, Venise, 1554, in-4°.

PIGNATELLI (FABRICIO), savant jésuite napolitain, connu par une Dissertation où il veut prouver que saint Barthélemi est le même que Nathanaël, publiée sous ce titre : *De apostolatu B. Nathanaëlis Bartholomæi*, Paris, 1660.

PIGNATELLI. Voyez INNOCENT XII.

* **PIGNATELLI** (FRANÇOIS), prince de Strongoli, capitaine-général du royaume de Naples, né vers 1732 dans cette capitale, était au service d'Espagne lorsqu'il encourut la disgrâce de Charles III, par suite d'un duel dans lequel il tua le chevalier Polatrelli. Il fut plus heureux sous le règne de Ferdinand IV à qui son père, appelé au trône d'Espagne, avait transmis la couronne de Naples, et il devint le confident et l'ami de ce prince. Ce fut lui qu'on chargea de l'organisation d'un bataillon de cadets nobles que les ministres de ce jeune roi lui conseillèrent d'avoir auprès de sa personne sous prétexte de lui donner un amusement digne de lui, mais dans le but réel de le détourner des affaires. Pignatelli n'avait encore aucune influence politique, et long-temps il ne fut que favori. Cependant il trouva bientôt l'occasion de jouer un rôle plus important. On sait que le cabinet de Naples changea de politique sous l'influence de la reine Caroline d'Autriche et du fameux ministre Acton, qui tous deux cherchaient à se délivrer de l'alliance avec l'Espagne et la France, pour se rattacher à la cause de l'Angleterre et de l'Autriche. Charles III mécontent de cette direction qui lui paraissait à la fois fautive et injurieuse, avait demandé plusieurs fois le renvoi d'Acton.

Celui-ci de concert avec la reine chercha à parer le coup qui le menaçait. Caroline jeta les yeux sur Pignatelli qui fut envoyé en Espagne, afin de détruire les préventions que Charles III avait conçues contre lui; elle lui dit à son départ : « Quelle que soit l'issue de votre négociation, ma volonté est qu'à votre retour vous assuriez le roi que son père est entièrement revenu de ses préventions contre Acton, et qu'il n'insiste plus sur son éloignement. » Au retour de cette mission, Pignatelli, qui n'avait pu obtenir qu'une audience de Charles III, et à qui ce prince avait tourné le dos, en apprenant que le ministre n'était pas déjà renvoyé, ne dit au jeune Ferdinand que ce que la reine avait voulu qu'on lui dit; pour prix de cette perfidie, il fut nommé gouverneur des Calabres. Ces belles provinces venaient d'être ravagées par d'affreux tremblemens de terre. Sous prétexte de les soulager, on leur donna un gouvernement temporaire qui fut lui-même un nouveau fléau : les revenus des couvens ayant été recueillis pour secourir les plus pauvres habitans de la contrée, Pignatelli se gorgea de ces richesses, et ce nouveau Verrès revint à Naples jouir du fruit de ses rapines, sans trouver un nouveau Cicéron qui osât élever la voix contre lui. Nommé bientôt après gouverneur de la capitale, il réunit à ces hautes fonctions celles de chef de la police qui venaient d'être enlevées à Médicis tombé en disgrâce. C'est pendant son administration que Pignatelli fit construire aux portes de Naples les fameux greniers d'abondance qu'on montre aux étrangers comme un objet de curiosité et de luxe : cette construction fut encore pour lui une nouvelle source de richesses. Lorsque la révolution française éclata, le gouvernement napolitain prit des précautions contre la propagation des idées nouvelles que l'esprit d'anarchie proclamait alors de toutes parts : Pignatelli fut élevé au rang de capitaine général et chargé de la police de tout le royaume. Malgré les moyens coercitifs qu'il employa, les événemens eurent leur cours, et Ferdinand abandonna ses états. Sur la proposition d'Acton, le roi confia à Pignatelli la conduite du royaume. Après avoir sévi d'une manière rigoureuse contre ceux qui passaient pour être les partisans des Français, il abandonna lâchement à l'approche de ceux-ci, la ville de Naples qu'il livra ainsi aux horreurs de l'anarchie. Il s'enfuit en Sicile, où il resta tout le temps

que les Français occupèrent le royaume de Naples. Il ne revint en Italie qu'après le retour de Ferdinand; mais il ne put jamais regagner la faveur royale. En 1807 il entra dans un complot qui avait pour but de rappeler la cour de Sicile dans ses états que gouvernait Joseph Bonaparte. Arrêté et envoyé en exil, Pignatelli séjourna quelque temps à Rome d'où Joachim Murat, qui succéda à Joseph, le rappela peu après son avènement au trône. Pignatelli revint alors à Naples, et mourut en 1812.

* PIGNEAU DE BEHAINE (PIERRE-JOSEPH-GEORGES), missionnaire en Cochinchine, naquit en décembre 1744 au bourg d'Origny, dans le diocèse de Laon; il se voua à la carrière des missions étrangères, et, craignant l'opposition de ses parens, il alla secrètement s'embarquer au port de Lorient, vers la fin de 1763, et se rendit dans l'Inde pour y prêcher la parole évangélique. Les contrariétés de tout genre auxquelles il fut en butte ne rebutèrent point son courage, et il fut nommé en 1770 par le pape, évêque d'Adran *in partibus* et coadjuteur de l'évêque de Canathe auquel il succéda l'année suivante comme vicaire apostolique. En 1774, Pigneau alla à Macao, puis au Camboge, d'où il entra dans la basse Cochinchine dont deux rois avaient été mis à mort successivement par des rebelles connus sous le nom *Tay-Son*, mots qui signifient *Montagnes de l'Occident*. Ils étaient ainsi désignés, parce que leurs chefs étaient sortis des montagnes occidentales de la province de Qui-Nhon. Pigneau avait donné pendant un mois un asile dans sa maison à Nguyen-Anh, frère cadet du monarque détrôné. Ce prince ayant vu son parti s'accroître chaque jour, parvint à se faire proclamer roi en 1779. Il n'oublia pas sur le trône le service que lui avait rendu le missionnaire; il l'appela près de lui, et il ne faisait rien sans le consulter. Mais Nguyen-Anh fut aussi détrôné en 1782. Pigneau, obligé de quitter la Cochinchine, mena la vie la plus misérable dans le Camboge que désolaient à la fois la famine et une armée siamoise. Il se rendit ensuite dans le royaume de Siam (1783). Il avait traîné jusqu'alors avec lui ses chers élèves du collège des missions, fondé en Cochinchine, et il espérait pouvoir asseoir son établissement chez les Siamois, les alliés de son souverain adoptif. Mais il fut bientôt désabusé sur le compte de ce

peuple perfide, qui n'avait paru s'unir au prince Cochinchinois que pour entrer dans ses états et les ravager. Nguyen-Anh, que ses revers avaient réduit au désespoir, était sur le point de se jeter dans les bras des Hollandais ou des Portugais; mais l'évêque d'Adran ranima son courage et lui donna l'espoir d'être puissamment secouru par la France. Investi des pouvoirs illimités du prince cochinchinois, qui lui avait confié son fils aîné, âgé de six ans, l'évêque d'Adran fit voile pour la France où il arriva au mois de février 1787. Il parvint à triompher des préventions qu'on avait inspirées sur sa mission au ministre de la marine, le maréchal de Castries, et obtint la conclusion d'un traité par lequel, entre autres clauses, le roi de France s'engageait à envoyer à son nouvel allié un secours d'hommes, de vaisseaux, d'armes et de munitions, et le roi de Cochinchine à faire aux Français des concessions de territoire. L'évêque d'Adran arriva, au mois de mai 1788, à Pondichéry, apportant au comte de Conway, gouverneur général des établissements français dans l'Inde, le cordon rouge qu'il avait sollicité pour lui. Celui-ci était chargé de commander l'expédition, avec la faculté d'en surseoir l'exécution. Ne pouvant obtenir son concours, l'évêque d'Adran fut obligé de recourir à d'autres moyens. Il fit un appel aux négocians français et aux habitans de Pondichéry dont il obtint quelques secours, avec lesquels le prince cochinchinois, qui s'était déjà remis en possession des provinces voisines du Camboge (1789), obtint de nouveaux succès. L'évêque d'Adran qui s'était fixé à la cour de ce souverain, mourut le 9 octobre 1799, vivement regretté du roi et de son fils, des mandarins et de toute l'armée. On peut consulter pour plus de détails sur la vie et les travaux de l'évêque d'Adran, les *Nouvelles des missions étrangères* publiées à Londres en 1797, et les *Nouvelles lettres édifiantes*.

PIGNORIA (LAURENT), né à Padoue en 1571, savant antiquaire, devint curé de Saint-Laurent de cette ville, puis chanoine de Trévise, où il mourut de la peste le 13 juin 1631. Ce littérateur s'était formé une belle bibliothèque et un riche cabinet de médailles, qui lui servirent dans la composition de ses savans ouvrages. On a de lui : | un *Traité de Servis, et eorum apud veteres ministeriis*, Amsterdam, 1674, in-8°; | *Characteres*

egyptii, in-4°, 1669; | *Origini di Padova*, 1625, in-4°; et plusieurs autres ouvrages pleins de profondes recherches. Pignoria avait un amour vif et constant pour l'étude. Les hommes les plus savans de son siècle se firent honneur d'être en relation avec lui.

* **PIGNOTTI (LAURENT)**, le plus célèbre des fabulistes italiens, né en 1739 à Figline, petite ville entre Florence et Arezzo, était fils d'un négociant, qui, après avoir fait de malheureuses spéculations, s'établit avec sa famille à Castello, où il mourut de chagrin, laissant une veuve désolée et quatre enfans en bas âge. Laurent Pignotti étudia la médecine qu'il alla pratiquer à Florence, après avoir reçu à Pise, en 1763, le laurier doctoral des mains de l'archevêque archichancelier de l'université, qui lui donna en même temps des marques de sa bienveillance particulière. Nommé professeur de physique dans l'université de cette ville, Pignotti occupa ensuite la même chaire à l'université de Pise (1774). Il devint bientôt membre du conseil de cette université puis auditeur (1807), dignité littéraire qui est placée au premier rang dans la Toscane. Ce savant italien est mort le 5 août 1812. On lui doit : | un *Recueil de fables*, Pise, 1782, dont il s'est fait un grand nombre d'éditions : quoiqu'elles soient loin de valoir celles de La Fontaine, elles sont écrites avec pureté et même avec élégance; mais l'auteur confond souvent les genres, et ses fables ne sont quelquefois que des contes ingénieux et piquans, et pas toujours assez châtiés. On y a surtout réuni des nouvelles qui empêchent de les mettre entre les mains de la jeunesse. | *La tresse de cheveux enlevée*, pièce dans le genre héroï-comique. Ses poésies ont été recueillies à Florence, 1812-13, 6 vol. in-8°, et à Pise, 6 vol. in-12. Pignotti n'était pas seulement fabuliste; il est connu en Italie comme physicien, naturaliste, littérateur, historien, antiquaire, et chacun de ces titres est mérité. Outre ses poésies, il a composé plusieurs ouvrages parmi lesquels nous citerons des | *Conjectures météorologiques sur les variations du baromètre*, insérées dans les *Novelle letterarie* de Lastri, Pise, 1780; | *Histoire de la Toscane*, Pise, 1813, 9 vol. in-8°, et 10 vol. grand in-18.

PIGRAY (PIERRE), en latin *Pigræus*, chirurgien ordinaire du roi, né à Paris, se distingua dans l'exercice de son art, tant dans la capitale qu'à la suite des ar-

mées, sous les règnes de Henri IV et de Louis XIII. Il fut disciple et rival du célèbre Ambroise Paré; mais leur émulation ne fit que resserrer les nœuds de leur amitié et de leur estime réciproque. Ils s'éclairèrent encore l'un l'autre, et perfectionnèrent leur art sans jalousie et sans s'obscurcir. Pigray a donné au public : | *Chirurgia cum aliis medicinæ partibus conjuncta*, Paris, 1609, in-8°; c'est un abrégé des écrits de Paré avec des réflexions et des observations; | *Epitome præceptorum medicinæ chirurgicæ*, Paris, 1612, in-8°; en français, Lyon, 1673, in-8°. Pigray mourut le 15 novembre 1645.

* **PIIS** (PIERRE - ANTOINE - AUGUSTIN, chevalier de), vaudevilliste et chansonnier, membre de la légion d'honneur, naquit à Paris, le 17 septembre 1755; son père, chevalier de Saint-Louis, et major du Cap-Français, voulant qu'il passât aux îles, avait obtenu du ministre de la marine, M. de Sartines, qu'il servirait dans un régiment colonial. Mais la santé délicate du jeune homme n'ayant pas permis son départ, il acheva au collège d'Harcourt ses études commencées, en 1764, au collège de Louis-le-Grand; il se lia ensuite avec l'abbé de l'Attaignant, Saint-Foix, et le cardinal de Bernis, dont les conseils ne lui furent pas inutiles dans la carrière littéraire qu'il s'ouvrit, et dans laquelle il céda trop souvent peut-être à de frivoles inspirations. Il composa de concert avec MM. Després et Reynier *la Bonne femme*, ou *le Phénix*, parodie d'*Alceste*, en deux actes et en vers, mêlée de vaudevilles, 1776; et l'*Opéra de province*, parodie d'*Armide*, en deux actes, en vers, mêlée de vaudevilles, 1777. Il s'associa ensuite M. Barré, greffier du Châtelet, avec lequel il donna : *Cassandre oculiste*, ou *l'Oculiste dupe de son art*, 1780; *les Vendangeurs* ou *les deux Baillis*, 1780; *les Etrennes de Mercure* ou *le Bonnet magique*, en trois actes, 1780; *les Voyages de Rosine*, 1783; etc. Ces pièces ont été recueillies sous le titre de *Théâtre de Pii et Barré*, Paris, 1781, in-18. Après avoir fait insérer dans l'*Almanach des Muses*, sous le nom d'Auguste, quelques essais poétiques, Pii publia des contes en vers et autres poésies en 1781 et en 1784; en 1785, il fit paraître : l'*Harmonie imitative de la langue française*, poème en quatre chants, qu'il eut l'honneur de présenter au roi et à la famille royale, et qui fut diverse-

ment jugé. Cet ouvrage valut à son auteur son admission dans les académies de Lyon, et d'Arras, au musée de Bordeaux, etc. Pii publia en 1786, in-8°, *les OEufs de Pâques de mes critiques*, dialogues mêlés de vaudevilles, qui sont une satire contre les journalistes qui avaient critiqué l'*Harmonie imitative*, et donna de nouvelles pièces de théâtre. Ayant perdu, dès le commencement de la révolution, la plupart de ses ressources, il sollicita une pension de douze cents francs qui lui fut refusée par les comédiens auxquels ses ouvrages avaient procuré des bénéfices si considérables. Alors il imagina et mit à exécution le projet d'un spectacle spécialement consacré au genre national du vaudeville, qui fut ouvert, le 12 janvier 1792, sous la direction de M. Barré. A son retour du midi, où il était allé chercher un refuge contre la tourmente révolutionnaire, il ne dut son salut et la conservation du théâtre du vaudeville qu'à une réquisition du comité d'instruction publique à la Convention, qui lui intima l'ordre de composer des ouvrages patriotiques. Pii fut successivement agent de la commune de Chenevières-sur-Marne, commissaire directeur du canton de Sucy, et du premier arrondissement de Paris (1799). Devenu deux jours après le 18 brumaire, un des cinq administrateurs du bureau central du canton de Paris, il fut appelé, le 14 mars 1800, à la place de secrétaire-général de la préfecture de police, qu'il conserva jusqu'en 1814, époque où Louis XVIII le nomma secrétaire-général adjoint de la direction générale de la police du royaume. Le 3 avril 1815, l'emploi d'archiviste de la police lui fut donné par le préfet Réal. Il demanda aussitôt un congé, et alla passer les cent-jours à Montmorency, d'où il revint ensuite reprendre ses fonctions de secrétaire-général. Il obtint bientôt sa pension de retraite. Pii a été l'un des fondateurs du *Portique républicain*, société littéraire, où l'une des conditions d'admission était de ne point faire partie de l'institut, de la société des *Diners du Vaudeville*, et de celle du *Caveau moderne*, qu'il présida, après la mort de Laujon. Pii se présenta trois fois aux suffrages de l'académie; mais elle ne lui ouvrit point ses portes. Ce chansonnier est mort le 22 mai 1832; sur la fin de sa carrière, il était revenu à la religion et il ne parlait qu'avec amertume de succès trop dé-

plorables, puisqu'ils avaient été obtenus aux dépens de la religion, et de la morale. C'est avec une affliction sincère qu'il vit que plusieurs de ses chansons irréligieuses avaient été réimprimées sans son aveu. Il avait publié lui-même, en 1810, ses *OEuvres choisies*, en 4 volumes in-8°, qui contiennent avec des poésies, des dialogues et des chansons, six pièces de théâtre : *le Remouleur et la Meunière*, *Santeuil et Dominique*, etc. Nous citerons encore de Pils : | *Chansons patriotiques*, 1794, in-18, empreintes de l'esprit du temps ; | *Chansons pour la naissance du roi de Rome* (dans les Hommages poétiques de Lucet) ; | *Les craintes d'un fou du roi*, stances à Charles X, 1825, in-8° ; | *le Cantique du pauvre d'esprit*, à l'occasion du sacre de Charles X, 1825, in-8°. Pils, dont le talent était très inégal, s'entendait surtout à manier le calembourg ; cette arme a été retournée contre lui-même, et l'on a dit que dans ses ouvrages il y avait beaucoup de choses à barrer (à Barré). On a aussi joué sur le nom de Pils en rappelant ce fragment de vers de l'auteur de l'Énéide : *Di meliora Pils*, et en citant ces paroles du Rituel : *Auge Pils ingenium*. — Son fils, PIERRE-LOUIS-CATHERINE-EDOUARD de PILS, lieutenant au 4^e régiment d'infanterie légère, jeune homme qui donnait de grandes espérances, fut emporté par un boulet de canon, en 1810, à Busaco. — ANTOINE de PILS, son parent, conseiller au parlement de Bordeaux, puis grand sénéchal du Bazadois, fut député de l'ordre de la noblesse aux états-généraux de 1789, et membre de l'Assemblée Constituante. Il périt quelque temps après son retour à la Réole, sous la hache révolutionnaire. Il avait épousé Bayonne de Caupenne, que la ville de Bayonne avait tenue sur les fonts du baptême. Pils le littérateur lui adressa une opuscule sous le titre de *Jugement de Paris*, à l'occasion de ce mariage.

PIKARSKI (MICHEL de), riche seigneur de Pologne, eut l'esprit faible, et le roi Sigismond III lui donna des curateurs : il en fut si choqué, qu'il résolut de tuer ce prince. Il prit le temps que le roi devait aller à l'église pour commencer la diète (c'était le 15 novembre 1620). Il se cacha derrière la porte, et quand le roi vint à passer, il lui déchargea sur la tête deux coups de hache d'armes, qui le firent tomber à terre. On lui donna la question pour l'obliger à découvrir ceux

qui l'avaient porté à ce forfait ; il ne nomma personne, et dit beaucoup d'extravagances, ne se plaignant que de la faiblesse de son bras. On le tenailla, et après lui avoir coupé toutes les jointures des doigts l'une après l'autre, et ensuite la main droite, on l'écartela. On brûla son corps ; on en jeta les cendres dans la Vistule, et l'on rasa son château.

PILARINO (JACQUES), né dans l'île de Céphalonie, docteur en médecine à Padoue, exerça cette science dans l'île de Candie, à Constantinople, en Syrie, à Alep, en Egypte, à Smyrne, où il s'attacha au consul de la république de Venise ; enfin il fit des courses dans la Transylvanie, la Valachie, la Moscovie, se fixa ensuite à Venise, et mourut à Padoue, en 1718, à 59 ans, après être rentré dans le sein de l'Eglise romaine, et avoir renoncé aux erreurs des Grecs schismatiques. On a de lui : | un *Traité latin en faveur de l'inoculation de la petite vérole*, Venise, 1715, in-12. (Voy. CONDAMINE) ; | *La medicina difesa, contra J. Gazola*, 1717, in-12.

* PILASTRE de la BRADIÈRE (URBAIN-RENÉ), ancien maire d'Angers, habitait le bourg de Cheffes dans l'ancienne province d'Anjou, lorsqu'il fut nommé député de la sénéchaussée d'Anjou, aux états généraux. Il ne prit part que par son vote aux questions qui furent traitées dans cette assemblée, fut élu de nouveau dans le mois de septembre 1792 et fit partie de la Convention ; dans le procès du roi, il vota la réclusion pendant la guerre et le bannissement à la paix, rejeta la ratification du peuple et admit le sursis. Après la session, Pilastre de la Bradière passa au conseil des Anciens d'où il sortit le 20 mai 1798 : il devint alors un des administrateurs des hospices civils de Paris, place qu'il conserva jusqu'à la révolution du 18 brumaire an 8. Dans le mois de décembre 1799 il fut élu membre du corps Législatif, dont il cessa de faire partie en 1803. Il reparut sur la scène politique en 1820, époque à laquelle il fut nommé membre de la chambre des députés ; il y vota avec le côté gauche. Pilastre est mort le 24 avril 1830, à l'âge de 77 ans, dans sa terre de Soudon, sur la paroisse de Cheffes. On le cite comme ayant été un des plus zélés propagateurs de la vaccine.

PILATRE DE ROZIER (JEAN-FRANÇOIS), né à Metz en 1756, se signala dans le temps que les Français s'occupaient des

aérostats. Il avait été élève de M. Sage, dans la chimie, et ce professeur lui fit avoir une chaire de cette science à Reims, qu'il conserva peu de temps. Il était déjà connu à Paris par un cours, qu'il avait donné au Marais, et dans lequel il répétait les expériences d'électricité que les découvertes de Francklin avaient mises à la mode. De retour dans la capitale, il obtint la place d'intendant des cabinets d'histoire naturelle et de physique de Monsieur (depuis Louis XVIII). Il conçut alors l'idée du *Musée*, qu'il ouvrit au public en 1781, et dont Monsieur se déclara le protecteur. En travaillant à l'analyse du gaz, Pilatre de Rozier imagina un appareil propre à garantir des effets du méphitisme, et le lieutenant-général de police Lenoir lui donna des encouragemens pour cette utile invention. Pilâtre applaudit à la découverte des *aérostats* des frères Montgolfier, et voulut les imiter. Après s'être élevé plusieurs fois avec son ballon, (V. CHARLES, tome 3, p. 375), il entreprit, le 15 juillet 1783, de passer en Angleterre, avec un physicien nommé Romain; mais il fut précipité de la hauteur de 1500 pieds, et trouvé mort, ainsi que son compagnon, dans un état affreux et méconnaissable. Un poète un peu dur, et qui n'avait pas le cœur disposé à la compassion, lui a fait cette épigramme :

Ci-gît qui périt dans les airs,
Et par sa mort si peu commune,
Mérite aux yeux de l'univers
D'avoir son tombeau dans la lune.

La suivante est plus spirituelle et plus sérieuse; on a proposé de la mettre dans l'église paroissiale de Wimille, où il fut enterré :

Hic lapsus jaceo indignante Pilaster ab æthrâ,
Quæque cadunt astris ossa Wimilla tenet.
Aera perpatientur aves, permittitur æquor
Piscibus : ulticrem sic homo calcet humum.
Me non leariæ cautum fecere ruinae :
Cautior en fatis, sis, peregrine, meis

L'inutilité (1) et le danger de cette espèce de jeu, déjà démontrés par la raison et diverses expériences, furent encore mieux reconnus par cette catastrophe, et l'on ne vit plus guère qu'un nommé

Blanchard qui continua d'en amuser le public oisif.

On convient enfin que l'enfance,
Avec ces bulles de savon
Que gonfle le gaz du poumon,
Créa vraiment cette science.

On peut voir l'histoire de la chute de Pilâtre dans le *Journal historique et littéraire*, 15 juillet 1783, p. 482; diverses réflexions sur les aérostats, et l'impossibilité de les diriger, 15 décembre, 1783, p. 630; — 15 février 1784, p. 256; — 1^{er} mars 1784, p. 349. — Ne peuvent servir à connaître la hauteur des montagnes, 15 février 1784, p. 256; ni à observer les aurores boréales, 15 avril 1784, page 582. — Ridicule enthousiasme qu'ils ont inspiré, 15 février 1784, p. 261; — 1^{er} août 1787, 484. — Blasphèmes absurdes auxquels ils ont donné lieu, 1^{er} août 1783, p. 502; — 15 juillet 1784, p. 429; — 15 février 1784, p. 263; — 1^{er} août 1787, p. 486; — 15 décembre 1783, p. 622. — L'invention n'en est pas moderne, 1^{er} mars 1784, page 346. — N'ont pas été connus chez les Chinois, 1^{er} juin 1786, p. 229; ni du temps de Flave-Josèphe, 1^{er} février 1783, p. 227. — Pourquoi l'homme ne doit pouvoir planer dans les airs à volonté, 15 décembre 1783, page 635; et dans ce *Dict.*, DANTE, JEAN-BAPTISTE; OLIVIER DE MALMESBURY.

PILATE (*Pontius Pilatus*), gouverneur de la Judée, commanda dans cette province pendant dix ans sous Tibère. L'historien Josèphe le peint comme un homme emporté et avide. Ce fut à lui que les Juifs menèrent J.-C., pour le prier de faire exécuter le jugement de mort qu'ils avaient porté contre lui. Le gouverneur, qui reconnut son innocence, et qui remarquait en lui quelque chose d'extraordinaire, frappé surtout de sa tranquillité et de son silence, tâcha de le sauver; il fut même un moment occupé de la recherche de la vérité, si odieuse aux grands, et parut vouloir en être instruit. Mais à peine en avait-il formé la demande, qu'il alla, sans attendre de réponse, retrouver les insensés qui demandaient la mort du Juste. Il crut les fléchir par un moyen barbare, et les satisfaire en faisant cruellement flageller le Sauveur. Mais la rage de ses ennemis n'étant pas assouvie, Pilate essaya de profiter de la fête de Pâques pour le délivrer. Il voulut même se dispenser de prononcer le dernier jugement contre lui, en le renvoyant à Hérode, roi de Gal-

(1) Cette inutilité est encore démontrée par un raisonnement fort simple, et bien propre à faire reléguer dans le pays des chimères l'espoir de nos modernes charlatans. Pour mettre un corps en mouvement, selon la loi de l'équilibre, il faut le poids, la puissance et le point d'appui. Nous voyons bien le poids et la puissance, mais où est le point d'appui?

lée. Lorsqu'il vit que les Juifs ne se rendaient point, et qu'ils le menaçaient de la colère de César, en lâche courtisan il abandonna J.-C. aux bourreaux, croyant se purifier de cette iniquité par la vaine cérémonie de se laver les mains, et de se déclarer innocent de l'effusion du sang de cet homme juste. Environ un an après la mort du Sauveur, Pilate prit l'argent du sacré trésor, pour faire travailler à un aqueduc. Le peuple se souleva contre lui, et le gouverneur employa des voies extrêmes pour apaiser la sédition. Il exerça des cruautés encore plus horribles contre les habitans de Samarie, qui s'en plaignirent à Tibère : sur ces plaintes, il fut mandé à Rome, où il arriva l'an 37 de J.-C., au commencement du règne de Caligula. Envoyé en exil près de Vienne en Dauphiné, il se tua de désespoir deux ans après. Nous avons sous son nom une lettre à Tibère, dans laquelle il lui rend compte des miracles et de la résurrection de J.-C. ; mais c'est un écrit supposé. On doit porter le même jugement du *Trésor admirable de la sentence de Ponce-Pilate contre J.-C., trouvée écrite sur parchemin en lettres hébraïques dans la ville d'Aquila*. Cette pièce fut traduite de l'italien en français, et imprimée à Paris, en 1581, in-8°.

PILATUS. Voyez LEONTIUS.

PILE (DENVY), prêtre du diocèse de Paris, appelant et connu par son attachement au parti, et par divers ouvrages composés pour le soutenir. Il a donné : | *Reponse aux lettres théologiques de dom la Taste*, qui sont au nombre de 21. Ce savant religieux s'y moquait des convulsions, ainsi que des miracles du cimetière de Saint-Médard, et en montrait le ridicule. (Voyez TASTE.) | Un écrit en l'honneur du diacre Paris ; | une Lettre sur le discours de J.-J. Rousseau. *De l'origine et des fondemens de l'inégalité* ; | la Lettre d'un Parisien à M. l'archevêque ; | une Traduction des livres de saint Augustin à Pollentius ; | une dissertation de l'indissolubilité absolue du lien conjugal, 2 vol. Cet ouvrage ne parut qu'après la mort de l'auteur. On dit que l'abbé Pilé, à l'exemple de Jubé, curé d'Anières, et de quelques autres jansénistes, se permettait, de son propre chef, dans la liturgie et dans la célébration de la messe, des changemens et des innovations qu'aucune autorité privée n'a droit d'introduire et qui ne pouvaient que scandaliser les fideles. Pilé mourut le 5 juin 1772.

PILES (ROGER de), peintre et littérateur, né à Clamecy en 1635, était d'une famille distinguée dans le Nivernais. Il étudia d'abord en Sorbonne ; mais un goût particulier pour la peinture l'engagea à se mettre de bonne heure sous la discipline du frère Luc, recollet. Ménage, instruit de son mérite, le fit entrer chez le président Amelot en 1662, pour avoir soin de l'éducation de son fils. Le jeune Amelot fit un voyage en Italie avec de Piles, qui eut alors occasion de satisfaire son amour pour les beaux-arts. De retour en France, notre auteur publia quelques traités sur la peinture, qui le firent estimer et rechercher des artistes célèbres et des amateurs. Son élève ayant été nommé ambassadeur du roi à Venise, de Piles le suivit en qualité de secrétaire d'ambassade. Il l'accompagna encore à Lisbonne en 1685, et en Suisse en 1689. Il fut chargé de porter au roi le traité de neutralité que l'ambassadeur avait conclu avec les 13 cantons. Trois ans après, Louvois l'envoya à La Haye comme amateur de tableaux, mais en effet pour traiter secrètement avec les personnes qui souhaitaient de détacher les Hollandais de la grande alliance. Il fut découvert et retenu prisonnier par ordre des états pendant cinq ans, jusqu'à la paix de Ryswick. Ce fut dans sa captivité qu'il s'occupa à composer les *Vies des peintres*. A son retour en France, le roi lui donna une pension. Il voulut suivre Amelot, nommé en 1705 ambassadeur à Madrid ; mais sa mauvaïse santé le força de quitter l'Espagne. Il mourut en 1709, à 74 ans. De Piles avait les qualités qui font aimer et estimer ; son esprit était méthodique, son cœur sensible, son caractère simple. Il était bon ami, fidèle et discret. Ces qualités avaient pour base un grand fonds de religion, qui seul donne la sanction et la consistance aux vertus humaines. Il fut honoré du titre de conseiller-amateur de l'académie de peinture et de sculpture. Ses occupations ne lui permirent point de s'adonner entièrement à la peinture ; mais il s'était fait des principes qui suppléaient en quelque sorte à l'usage qui lui manquait. Son admiration pour les tableaux de Rubens était extrême. Il ressemblait à ce peintre par son enthousiasme pour son art, et par un esprit capable d'affaires. Il avait une grande intelligence du coloris et du clair-obscur : il imitait parfaitement les objets qu'il voulait rendre. Ses ouvrages sont : | un

Abrégé d'anatomie, accommodé aux arts de peinture et de sculpture, publié sous le nom de Torteбат, 1667, in-fol. ; | *Conversation sur la connaissance de la peinture*, 1677, in-12 ; | *Dissertation sur les ouvrages des plus fameux peintres*, in-12, 1681 ; | *Les premiers Elémens de la peinture pratique*, 1684, in-12 ; | *Traduction du poème De arte graphica de Du Fresnoy, avec des remarques*, 1684, in-12 ; | *Abrégé de la vie des peintres*, 1715, in-12 ; | *Cours de peinture par principes*, 1708, in-12. Tous ces ouvrages sont écrits avec beaucoup de netteté.

* **PILES** (ANTOINE-TOUSSAINT-JOSEPH-ANDRÉ-MARSEILLE, comte de FORTIA de), officier et écrivain, né le 18 août 1758, descendait d'une famille noble et ancienne, originaire de Catalogne, dont le père et l'aïeul avaient occupé successivement la charge de gouverneur-viguiier royal de Marseille. Il entra en 1775, dans les cheveau-légers de la garde du roi, et il était parvenu au grade de lieutenant dans le régiment du roi-infanterie, lorsque ce corps fut dissous en 1789. Piles émigra en 1790 et voyagea, pendant deux ou trois ans, dans le nord de l'Europe avec le chevalier de Boisgelin. Rentré en France sous le régime de la terreur, il fut incarcéré en 1795, et recouvra quelque temps après la liberté. Sa fortune avait entièrement disparu par suite des loix révolutionnaires : il se fixa à Paris où il écrivit pour se donner quelques ressources. On a de lui : | *Correspondance philosophique de Caillot-Dorval*, Nancy (Paris), 1775, in-8° ; | *Voyage de deux Français au Nord de l'Europe, en Allemagne, Danemarck, Russie, Suède et Pologne, fait en 1790-1792*, Paris, 1796, 5 vol. in-8° ; | *Six lettres à L. S. Mercier sur les six tomes de son Nouveau Paris*, 1801, in-12 ; | *Examen sur trois ouvrages sur la Russie* (Voyage de Chantreau ; Révolution de 1762, par Rhulière ; et Mémoires secrets par Masson), 2^e édition augmentée d'un *Coup-d'œil rapide sur l'empire de Russie, depuis Pierre-le-Grand jusqu'à la fin de 1817*, 1817, in-8° ; | *Quelques mots à M. Masson*, 1803, in-8° ; | *Quelques erreurs de la géographie universelle de Guthrie et du Cours de cosmographie de Mentelle, etc.*, 1804, in-8°, Marseille ; | *Coup-d'œil rapide sur l'état présent des puissances européennes*, Paris, 1805, in-8°, ouvrage qui ne put être mis en circulation qu'en 1814 ; | *L'Ermite du faubourg St.-Honoré à l'Ermite de la*

Chaussée d'Antin. Piles y relève plusieurs erreurs de M. de Jouy ; | *Nouveau dictionnaire français*, par le comte de F. P. Paris, 1818-1819, 12 numéros formant un vol. in-8°. Ce dictionnaire ne contient qu'un certain nombre de mots, la plupart relatifs à l'histoire, à la morale et à la politique, qui servent de texte à l'auteur pour critiquer les opinions émises par divers écrivains. On y joint ordinairement cinq brochures faisant suite à ce dictionnaire : *un Mot sur la charte, sur les armées, sur les mœurs publiques, sur la noblesse, etc.* | *Préservatif contre la Biographie nouvelle des contemporains*, n° 1 à 6, 1822 à 1825. Il avait promis deux autres livraisons pour achever l'examen de cette biographie qui est remplie de bévues. Il a publié encore plusieurs brochures critiques, et il a été l'éditeur de *Malte ancienne et moderne* par L. de Boisgelin, 1809, 3 vol. in-8°. Avant la révolution, il avait fait représenter quatre opéras sur le théâtre de Nancy, et il avait fait graver plusieurs *Œuvres* de musique instrumentale. Piles est mort en 1826 en Provence où il s'était retiré depuis plusieurs années. Il était chevalier de St.-Louis et de Saint-Jean de Jérusalem.

PILLADE (LAURENT), né en Lorraine dans le 16^e siècle, obtint un canonicat à Saint-Dié, et s'amusa à la poésie. Dom Calmet déterra un de ses *Poèmes*, qu'il plaça dans sa *Bibliothèque de Lorraine*. Il roule sur la guerre des paysans d'Alsace, et peut servir plutôt à instruire sur quelques événemens de cette guerre qu'à prouver le goût de l'auteur. Il avait été publié d'abord à Metz en 1548, petit in-8°.

* **PILLE** (LOUIS-ANTOINE, comte), lieutenant général, officier de la légion d'honneur et chevalier de Saint-Louis, naquit à Soissons, le 14 juillet 1749, et était avant la révolution, secrétaire-général de l'intendance de Bourgogne. Il devint un des commandans des premiers bataillons de volontaires qui furent levés dans le département de la Côte-d'Or ; et, admis dans les sociétés populaires de chacune des villes où il se trouvait en garnison, il s'opposa, de tous ses moyens aux vues de Lafayette contre les jacobins. Il fit toute la campagne de Belgique avec le grade d'adjudant-général, se distingua en plusieurs rencontres, et fut quelque temps prisonnier des Autrichiens, dans la citadelle de Maëstricht. Ayant recouvré la liberté, Pille, rappelé à Paris par le gou-

vernement, fut nommé commissaire-général de l'organisation et du mouvement des armées de terre, place presque égale à celle de ministre de la guerre, et qu'il conserva jusqu'après le 9 thermidor. Plus tard, il fut employé à l'intérieur, avec le grade de général de brigade, puis fut envoyé, en 1797, à l'armée d'Italie. Il commanda ensuite la place de Marseille, et postérieurement celle de Lille. Nommé, en 1806, général de division, il fut créé comte à la restauration et reçut la croix de Saint-Louis. Le général Pille admis, en même temps, à la retraite, est mort à Soissons, le 7 octobre 1828.

PILLET (RENÉ-MARTIN), général français, naquit à Tours, en 1762, et étudia le droit et la pratique. Il se signala dès le commencement de la révolution, à la tête des clercs de la basoche qui l'avaient nommé leur chef, et devint aide-camp du marquis de Lafayette. Lorsque celui-ci eut donné sa démission de commandant de la garde nationale, Pillet fut nommé commissaire des guerres et envoyé à l'armée du Centre, puis à celle du Nord, toujours sous les ordres de Lafayette. Il fut arrêté avec ce général par les avant-postes autrichiens; mais ayant obtenu la faculté de se retirer dans un pays neutre, il se mit à voyager, et visita l'Allemagne, la Hollande, les Etats-Unis et l'Angleterre. Arrêté, comme émigré, à son retour en France, en 1799, il obtint facilement sa radiation. Le général Berthier, depuis prince de Neufchâtel, le fit nommer lieutenant-colonel et l'attacha à son état-major. Pillet devint ensuite adjudant-général, et fut envoyé en Portugal. Blessé à l'affaire de Viméiro, en 1808, il fut fait prisonnier, et conduit en Angleterre, où il eut à subir de mauvais traitements. Ayant tenté de s'évader, il fut repris, et ne rentra, qu'en 1814, en France. Il fut nommé par Louis XVIII maréchal-de-camp et chevalier de St.-Louis. Pillet était membre de la légion-d'honneur. Sa santé avait beaucoup souffert de sa captivité, et il mourut en 1816, à l'âge de cinquante-quatre ans. Pillet a publié un ouvrage sur l'Angleterre, qui n'est pas exempt de partialité: ce qu'il faut sans doute attribuer au souvenir des mauvais jours qu'il y avait passés. Ce livre est intitulé: *L'Angleterre vue à Londres et dans ses provinces, pendant un séjour de dix années, dont six comme prisonnier de guerre*, Paris, 1815, in-8°. Cet écrit a été vivement at-

taqué par le général Sarrazin dans son *Tableau de la Grande-Bretagne, ou Observations sur l'Angleterre*, Paris, 1816, in-8°.

* PILLET (CLAUDE-MARIE), littérateur, né en 1773, à Chambéry, d'une famille honorable, se fit recevoir docteur, et se livra ensuite à l'étude des mathématiques. La Savoie ayant été réunie à la France, sous le nom de département du Mont-Blanc, Pillet, atteint par la loi sur la première réquisition, en 1793, dut partir pour l'armée. La myopie dont il était affecté, lui fit obtenir facilement un congé de réforme, et il travailla quelque temps au cadastre de son département. Il vint ensuite à Paris pour se livrer à de nouvelles études, fut employé environ deux ans à la direction du canal de l'Ourcq, puis entra dans une maison de banque, où il fut chargé des arbitrages. Outre le grec et le latin, Pillet possédait cinq ou six langues vivantes, et il n'était étranger à aucune branche des connaissances humaines: sciences exactes, antiquités, histoire, littérature, philologie, beaux-arts, géographie, bibliographie, tout était également de sa compétence. Déjà il avait été, dans son département, membre du jury pour l'envoi des produits de l'industrie. La critique qu'il fit de la *Biographie universelle* de Michaud, lorsque cet ouvrage commença de paraître, engagea l'éditeur à l'attacher à son entreprise, en 1811, et Pillet en a dirigé la rédaction et revu les épreuves depuis le quatrième volume jusqu'au quarante-quatrième inclusivement. Pillet était d'une obligeance extrême pour ses amis, et se montrait très charitable pour les malheureux. Pendant une année de disette qui affligea la Savoie, il envoya dans ce pays une somme assez considérable, destinée à faire distribuer un grand nombre de soupes économiques aux indigens de Chambéry. Il en distribuait aussi à Paris. On a même prétendu qu'il s'en nourrissait. Il poussait jusqu'à l'extrême la sobriété et l'abnégation de sa personne: « Logé dans un grenier, dit la *Biographie des contemporains*, vêtu de grotesquement de vieux habits achetés à la friperie, ne vivant que de pain sec et d'alimens grossiers et de mauvais fruits; sans feu chez lui, sans chapeau dans les rues, il bornait ses dépenses à acheter des livres, et ses plaisirs à passer ses soirées dans les ventes. Là encore, tout en prêtant l'oreille aux en-

» chères, il employait son temps à cor-
 » ger des épreuves ou à lire. La vente finie,
 » il revenait, surchargé de ses acquisi-
 » tions, travailler encore jusqu'à minuit
 » au bureau de la Biographie Universelle,
 » et le lendemain, dès le point du jour,
 » il recommençait sa besogne accoutu-
 » mée. » Sa santé ne pouvait guère ré-
 suster long-temps à un pareil genre de vie.
 Pillet mourut à Paris, le 4 février 1826,
 à l'âge de 55 ans, des suites d'un rhume
 négligé. Il avait rassemblé une nombreuse
 collection de livres en tous genres et de
 cartes géographiques, qui, suivant ses
 dispositions testamentaires, ont été ex-
 pédies aux jésuites de Chambéry. Pillet a
 aussi coopéré à la *Biographie des hommes*
vivans de Michaud, et à beaucoup d'au-
 tres ouvrages. Il a publié : | *Barème des*
mesures agraires de Savoie, ou Tables
de réduction des mesures agraires les
plus usitées dans les départemens du
Mont-Blanc et du Léman, Paris, 1803,
 in-8°; | *Barème des mesures agraires*
de la Tarentaise, Paris, 1803, in-8°;
 | *Barème des mesures agraires de Mau-*
rienne, Paris, 1803, in-8°; | *Analyse*
des cartes et plans dressés pour l'His-
toire des Croisades, 1812, in-8°; plus
 trois cartes signées C.-M. P.; | *Suite de*
l'Analyse des cartes et plans dressés pour
l'Histoire des Croisades, 1814, in-8°,
 avec deux cartes signées de ses initiales;
 | *Limitation de la Savoie, en conformité*
du traité de paix du 30 mars 1814, carte
 sur une demi-feuille in-folio.

PILON (GERMAIN), habile sculpteur
 et architecte de Paris, naquit à Loué près
 du Mans, et mourut vers l'an 1608. Il
 fut un de ces hommes rares, destinés à
 tirer les arts des ténèbres de la barbarie,
 et à porter dans leur patrie le vrai goût
 du beau. Il est le premier sculpteur qui
 ait supérieurement rendu le caractère
 des étoffes. On voit à Paris plusieurs de
 ses ouvrages, qui font les délices des cu-
 rieux. L'église de Sainte-Catherine, la
 Sainte-Chapelle, Saint-Gervais, l'église
 des religieux Picpus, celle des Célestins,
 Saint-Etienne-du-Mont, étaient ornés de
 plusieurs morceaux de sculpture admi-
 rables; mais ces ouvrages, ainsi que tous
 les monumens des sciences et des arts,
 surtout ceux qui tenaient au culte chré-
 tien, ont été détruits, mutilés ou disper-
 sés durant la révolution de 1789. Parmi
 les productions de cet artiste nous cite-
 rons le groupe des *trois Grâces*, son chef-
 d'œuvre, que l'on voit au musée de Pa-

ris, et qu'il exécuta par ordre de Cathe-
 rine de Médicis.

PILPAY ou **BIDPAY** ou **PIDPAY**, bra-
 mine indien, gymnosophiste et philoso-
 phe, fut, à ce que l'on croit, gouverneur
 d'une partie de l'Indostan et conseiller
 de Dabschelim, qui était, dit-on, un
 puissant Indien. Il employa des fables in-
 génieuses pour enseigner à ce prince les
 principes de la morale et l'art de gou-
 verner. Ces *Fables*, écrites en indien, sont
 connues dans l'Orient sous le titre de *Ca-*
lilah el Dimnah, et elles ont été tradui-
 tes dans presque toutes les langues con-
 nues. On ne sait rien de bien assuré sur
 sa vie, sur ses ouvrages, ni sur le temps
 où il a vécu. Plusieurs critiques le con-
 fondent avec Esope et Lockman. (*Voyez*
ces noms.) Antoine Galland a traduit ses
 fables en français, Paris, 1688, in-12, et
 1714, 2 vol. in-12, avec des fables de
 Lockman. M. Sylvestre de Sacy en a pu-
 blié une édition arabe, 1816, in-4°. *Voy.*
 dans le *Journal des Savans*, mai 1817,
 un curieux article de M. de Chézy sur
 cette édition.

PIN (JEAN du), moine de Clteaux,
 dans l'abbaye de Notre-Dame du Vancel-
 les, près Cambrai, mort en 1372, âgé
 d'environ 70 ans, est auteur du *Champ*
vertueux, in-4°, en vers français, im-
 primé en lettres gothiques et écrit d'un
 style semblable.

PIN (LOUIS ELLIES du), né à Paris en
 1657 d'une famille ancienne, originaire
 de Normandie, fut élevé avec soin par
 son père. Il fit paraître dès son enfance
 beaucoup d'inclination pour les belles-
 lettres et pour les sciences. Après avoir
 fait son cours d'humanité et de philoso-
 phie au collège d'Harcourt, il embrassa
 l'état ecclésiastique, et reçut le bonnet
 de docteur de Sorbonne en 1684. Il avait
 déjà préparé des matériaux pour sa *Bi-*
bliothèque universelle des auteurs ecclé-
siastiques, dont le 1^{er} vol. parut in-8°,
 en 1686. Les huit premiers siècles étaient
 achevés, lorsque la liberté avec laquelle
 il portait son jugement sur le style, la
 doctrine et les autres qualités des écri-
 vains ecclésiastiques, déplut à Bossuet
 qui en porta ses plaintes à Harlay, ar-
 chevêque de Paris. Ce prélat obligea du
 Pin à rétracter un grand nombre de pro-
 positions, dont quelques-unes étaient
 néanmoins susceptibles d'un sens favora-
 ble. L'auteur, en se soumettant à tout ce
 qu'on voulut, espérait que son ouvrage
 ne serait pas supprimé. Il le fut cepen-

dant par un décret du prélat, le 16 avril 1695; mais on lui accorda la liberté de le continuer en changeant le titre. Son repos fut encore troublé par l'affaire du cas de conscience; il fut l'un des docteurs qui le signèrent. Cette décision lui fit perdre sa chaire et le força de quitter la capitale. Exilé à Châtellerault en 1703, en se retraçant il obtint son rappel; mais il ne put recouvrer sa place de professeur royal. Clément XI remercia Louis XIV de ce châtement, et dans le bref qu'il adressa à ce monarque, il appela ce docteur *un homme d'une très mauvaise doctrine, et coupable de plusieurs excès envers le siège apostolique*. Du Pin ne fut pas plus heureux sous la régence; il était dans une étroite liaison avec Guillaume Wake, archevêque de Cantorbéry, et était même avec lui dans une relation continuelle. On soupçonna du mystère dans ce commerce, et le 10 février 1719, on fit enlever ses papiers. « Je me trouvais au Palais-Royal au moment qu'on les y apporta » (dit Laffitan, évêque de Sisteron, de qui nous empruntons ces anecdotes) : « il y était » dit que les principes de notre foi peuvent s'accorder avec les principes de la religion anglicane. On y avançait que, sans altérer l'intégrité des dogmes, on peut abolir la confession auriculaire, et ne plus parler de la transsubstantiation dans le sacrement de l'Eucharistie; anéantir les vœux de religion, retrancher le jeûne et l'abstinence du carême, se passer du pape, et permettre le mariage des prêtres. Des gens qui se croient bien instruits assurent que sa conduite était conforme à sa doctrine, qu'il était marié, et que sa veuve se présentait pour recueillir sa succession. Si ce docteur était tel qu'ils nous le présentent, le pape devait paraître modéré dans les qualifications dont il le charge. Ses amis ont voulu faire regarder son projet de réunion de l'Eglise anglicane avec l'Eglise romaine plutôt comme le fruit de son esprit conciliant que comme une suite de son penchant pour l'erreur; mais comment accorder ce jugement avec ce que l'évêque de Sisteron dit avoir lu de ses propres yeux dans les écrits de du Pin? On sait d'ailleurs qu'il était partisan de Richer, et qu'il prônait son démocratique système, totalement destructif de la hiérarchie et de l'unité de l'Eglise, et cela même après que le syndic eut solennellement abjuré ses erreurs. Du reste,

quelque idée que l'on se fasse de sa façon de penser et de sa conduite, on ne peut lui refuser un esprit net, précis, méthodique, une lecture immense, une mémoire heureuse, un style à la vérité peu correct, mais facile et assez noble, et un caractère moins ardent que celui qu'on attribue d'ordinaire aux écrivains du parti avec lequel il était lié. Il mourut à Paris, en 1719, à 62 ans. Vincent, sôn libraire, honora son tombeau d'une pierre de marbre, avec une épitaphe de la composition du célèbre Rollin. Les principaux ouvrages de ce laborieux écrivain sont : | *Bibliothèque des auteurs ecclésiastiques*, contenant l'histoire de leur vie, le catalogue, la critique, la chronologie de leurs ouvrages, tant de ceux que nous avons que de ceux qui se sont perdus; le sommaire de ce qu'ils contiennent, un jugement sur leur style, leur doctrine, et le dénombrement des différentes éditions de leurs ouvrages, en 58 vol. in-8°; réimprimée en Hollande en 19 vol. in-4°. Dom Ceillier a donné dans le même genre un ouvrage qui est plus exact, mais qui se fait lire avec moins de plaisir. L'abbé du Pin juge assez souvent sans partialité et sans prévention; mais la vitesse avec laquelle il travaillait, son esprit superficiel et peu capable de réflexions soutenues, lui ont fait commettre bien des fautes : quelques-unes cependant sont de nature à ne pouvoir être attribuées à la précipitation et à la distraction, et l'on ne peut guère les concilier avec la bonne foi. (*Voyez le Journ. hist. et littér.*, 15 novembre 1791, page 426.) Les principaux erreurs qu'on lui reprocha en flétrissant son ouvrage étaient : 1° d'affaiblir la piété des fidèles envers la sainte Vierge, et de ne paraître corriger ou prévenir des exagérations et des abus qu'en donnant dans des excès contraires; 2° de favoriser le nestorianisme; 3° d'affaiblir les preuves de la primauté du saint Siège; 4° d'attribuer aux saints Pères des erreurs sur l'immortalité de l'âme et sur l'éternité des peines de l'enfer; 5° de parler d'eux avec trop peu de respect, etc. Mathieu Petit-Didier a donné une Critique en 3 vol. de la *Bibliothèque ecclésiastique*. (*Voy. PETIT-DIDIER, SOUCIET.*) Une Edition de Gerson en 5 vol. in-fol. (*voyez CHARLIER*); | *Traité de la puissance ecclésiastique et temporelle*, in-8°; | *Histoire de l'Eglise en abrégé*, en 4 vol. in-12; | *Histoire profane*, 6 vol. in-12. Cet ouvrage et le précédent, faits à

la hâte, manquent d'exactitude. | *Bibliothèque universelle des historiens*, 2 vol. in-8°, suivant le plan de sa Bibliothèque ecclésiastique, mais qui n'a pas été achevée; | *Histoire des Juifs depuis J.-C. jusqu'à présent*, 1710, en 7 vol. in-12. C'est l'ouvrage du ministre Basnage, que du Pin s'appropriä, en y faisant quelques changemens. (Voyez BASNAGE.) | *De antiqua Ecclesiæ disciplina*, in-4°; | *Libër Psalmorum cum notis*, in-8°; | *Traité de la doctrine chrétienne et orthodoxe*, 1 vol. in-8°, qui était le commencement d'une théologie française qui n'a pas eu de suite; | *Traité historique des excommunications*, in-12; | *Méthode pour étudier la théologie*, in-12 : bon ouvrage, réimprimé en 1769, avec des augmentations et des corrections par M. l'abbé Dinouart; | une *Édition* d'Opal de Milève, Paris, 1700, in-fol. estimée; | l'*Histoire d'Apollonius de Thyanes, convaincu d'impiété*, 1705, in-12. Il y a de très bonnes remarques. Voyez APOLLONIUS.

PINA (JEAN de), jésuite, né à Madrid en 1582, mort en 1657, fut prédicateur, recteur et provincial dans la société. On a de lui : | *Commentaire sur l'Ecclésiaste*, en 2 vol. in-fol.; | un autre sur l'Ecclésiastique, en 5 vol. in-fol. On dit qu'il avait lu tous les Pères grecs et latins, qu'il en avait extrait cent volumes, et que chaque volume était de 500 pages, tous écrits de sa main; mais on ne dit pas si cette compilation immense était bien dirigée. Il y a apparence que non, du moins si l'on en juge par les ouvrages imprimés de Pina qui ne sont qu'un recueil informe de passages.

PINAMONTI (JEAN-PIERRE), né à Pistoie en 1632, entra chez les jésuites en 1647. Il fut le fidèle compagnon du père Segneri, et partagea ses travaux apostoliques durant 26 ans. Il lui survécut, et passa encore dix ans dans cette carrière du zèle et de la charité, jusqu'à sa mort arrivée à Orta, dans le diocèse de Novare, le 28 juin 1705. Il avait mérité la confiance de la duchesse de Modène, dont il fut le directeur spirituel, et de Cosme III, grand-duc de Toscane. On a de lui un grand nombre d'opuscules écrits en italien, dont plusieurs ont été traduits en diverses langues : les plus connus sont, | ceux que le père de Courbeville traduisit en français sous le titre de *Directeur dans les voies du salut*, et *Lectures chrétiennes sur les obstacles du salut*; | Con-

siderations sur les souffrances, imprimées à Maëstricht en 1791; | et la *Sinagoga dissingannata* (la Synagogue détrompée), où l'aveuglement des Juifs et la vérité du christianisme sont prouvés avec autant de précision que de force. Un autre de ses opuscules, écrit en latin, a pour titre | *Exorcista ritè instructus, seu accurata methodus omne malefactorum genus probe ac prudenter curandi*; on y trouve le discernement et la prudence unis au respect qu'on doit aux pratiques et aux sentimens de l'Eglise. Tous ces traités ont été publiés à Venise, chez Pezzana, 1742, 1 vol. in-4°. On a mis à la tête un précis de sa Vie.

PINÆUS. Voyez PINEAU.

PINART (MICHEL), savant orientaliste, né à Sens en 1659, mort à Paris en 1717, s'appliqua avec ardeur à l'étude de l'histoire, des langues, des antiquités et de la bibliographie. Ses succès lui méritèrent une place dans l'académie des inscriptions. Le recueil de cette société savante offre divers *Mémoires* de cet auteur. Sa *Dissertation sur les Bibles hébraïques* est estimée pour l'exactitude et les bonnes recherches qu'elle renferme.

PINCIANUS. Voyez NUNEZ.

PINDARE, le prince des poètes lyriques, naquit à Thèbes, dans la Béotie, vers l'an 520 avant Jésus-Christ. Il apprit de Lasus d'Hermione, et de Myrtis, dame grecque, l'art de faire des vers. Il était au plus haut point de sa réputation, dans le temps que Xerxès voulut envahir la Grèce. On croit qu'il mourut au théâtre vers l'an 456 ou 442 avant J.-C. Il avait composé un très grand nombre de poésies; mais il ne nous reste que ses *Odes*, dans lesquelles il célèbre ceux qui, de son temps, avaient remporté le prix aux quatre jeux solennels des Grecs, qui sont les jeux olympiques, les isthmiques, les pythiques, et les néméens. Alexandre eut tant de vénération pour la mémoire de ce grand poète, qu'à la destruction de Thèbes, il conserva sa maison et sa famille. Pindare n'avait pas reçu de moindres marques de considération pendant sa vie. Thèbes l'ayant condamné à une amende pour avoir donné trop d'éloges à Athènes, cette ville fit payer cette somme des deniers publics. On sent, en lisant les ouvrages de Pindare, cette impétuosité de génie, ces transports subits et sublimes, cette impulsion véhément et en même temps délicieuse, qui caractérisent le poète lyrique. Horace le com-

pare à un torrent qui, grossi par de fortes pluies, se précipite du haut des montagnes, et se roule tout écumant par les vallées et les plaines :

Monte decurrents velut amnis, imbrez
Quem super notas aluere ripas.
Fervet, immensusque ruit profundo
Pindarus ore.

Il n'a pas moins de douceur que d'enthousiasme, et le gracieux lui est aussi naturel que l'énergique : témoin le riant tableau qu'il nous offre des champs élysées, dans la seconde *ode olympique*, adressée à Théron, roi d'Agrigente. Comme philosophe, il avait des idées vaines de la Divinité, et en parlait d'une manière digne d'elle : « Rien au monde, » dit-il, n'échappe aux yeux de Dieu ; sa providence s'étend sur tout. C'est lui qui nous éclaire ; il est tout-puissant ; rien n'est fait que par lui. » (La 1^{re} édit. de ce poète est d'Alde l'Ancien, Venise, 1515, in-8° ; on cite celle d'Oxford, in-fol. 1696. Elle est peu commune. On estime encore celle d'Erasmus Schmidt, 1616, in-4°, avant celle de M. Aug. Bæckh, Leipsick, 2 vol. in-4°, 1811-21. Les *OEuvres de Pindare* ont été imprimées par les soins de M. Dissen en 1830, Gottingue, in-8° ; elles font partie du 6^e vol. d'une collection de poètes grecs publiés à Gottingue par MM. Jacobs et Rost : le commentaire en est excellent. Pindare a été traduit en vers polonais par M. Wiernikowski, 1828. L'abbé Massieu a traduit en français une partie de ses odes. La Motte-Houdard a tâché d'en imiter quatre odes en vers français ; mais il a prouvé la vérité de cette strophe d'Horace :

Pindarum quisquis studet æmulari,
Jactu, cerasis ope Dardania
Nititur penitus, vitreo daturos
Nomina poeto.

Marmontel, en rendant justice aux grands talens de Pindare, lui reproche de négliger l'unité, l'ensemble et la liaison. Deux *Traductions* complètes de Pindare ont paru en français, en 1801, par Gin ; et en 1818, par Tourlet, avec le texte grec de Heyne, soigneusement revu, très-bien imprimé, et accompagné de notes savantes sur les passages difficiles ou mal interprétés avant lui.

* PINDEMONTE (HIPPOLYTE), littérateur italien, né à Vérone en 1757 d'une famille illustre, fit ses études au collège des prêtres de la congrégation de saint Charles à Modène. Des l'âge de dix-huit ans il publia des essais de prose et de

poésie, parmi lesquels on en remarqua quelques-uns écrits en latin, d'autres traduits du latin et du grec, et qui le placèrent dès lors parmi les bons poètes italiens. Après ce brillant début, Pindémonte parcourut successivement la France, l'Angleterre, la Hollande et l'Allemagne ; il étudia dans ses voyages les hommes et les choses, et le résultat de cette seconde éducation fut de le ramener aux principes d'une sage politique, et à ceux d'une religion éclairée dont il s'était vu sur le point de s'éloigner. Le spectacle des horreurs et des impiétés qui se commettaient en France au moment où il visita ce pays, opéra dans le caractère et dans les idées de Pindémonte une révolution qui fut loin d'être fatale à son génie. Il a rapporté les diverses impressions qu'il éprouva pendant ses voyages dans son *Viaggi* et dans son *Abarite* qui attirèrent l'un et l'autre l'attention publique sur cet élégant écrivain. Pindémonte a composé aussi des *Poesie campestri* où il parle avec une grande admiration de l'Angleterre dont il décrit les campagnes et les mœurs. Ses *Bucoliques* en vers et en prose, son poème sur les *Tombsaux*, ses *Sermons*, ses *Epîtres* et ses *Héroïdes* n'ont fait qu'accroître sa réputation. Sa *Traduction* de l'*Odyssée* et de l'*Enéide*, ses *Eloges* de quelques hommes célèbres, ses *Elegies*, des *Dissertations*, des *Discours*, de *Petits poèmes*, des *Sonnets*, avec la tragédie d'*Arminius* qui n'a jamais été jouée, composent le reste des ouvrages de Pindémonte. Ses *OEuvres* sont remarquables par la pureté du style et l'érudition. Pindémonte est mort à Venise le 18 novembre 1828. — Son frère, le marquis JEAN PINDEMONTE, suivit la carrière du théâtre et composa plusieurs tragédies qui eurent du succès, mais qui ne se soutiennent pas à la lecture. L'édition de son *Théâtre* faite à Milan en 1804, 4 vol. in-8°, précédée d'un *Discours sur le théâtre italien*, n'a jamais été épuisée. Jean Pindémonte visait toujours à la pompe et au bruit de la scène, et il négligeait la correction du style, des caractères et du plan.

PINEAU (SÉVERIN du), *Pineus*, mort à Paris en 1619, doyen des chirurgiens du roi, était né à Chartres vers le milieu du 16^e siècle. Il fut expert dans la lithotomie. On a de lui : | *Discours touchant l'extraction de la pierre de la vessie*, 1610, in-8° ; | *traité De virginitatis notis*, Leyde, 1641, in-12. Il y a de bonnes

choses dans ce traité ; mais il y en a aussi qu'il n'était pas nécessaire d'exposer aux yeux du public, surtout avec la liberté que l'auteur s'est permise ; ce qui en a fait supprimer une traduction allemande par ordre du magistrat d'Erfurt.

PINEAU (GABRIEL du), né à Angers en 1575, suivit le barreau dans sa patrie avec une réputation supérieure à son âge. Il vint ensuite à Paris, et plaida avec éclat au parlement et au grand conseil. De retour à Angers, il devint conseiller au présidial. Il fut consulté de toutes les provinces voisines, et eut part aux grandes affaires de son temps. Marie de Médicis le créa maître des requêtes de son hôtel. Louis XIII le nomma, en 1632, maire et capitaine général de la ville d'Angers. Il mourut en 1644, à 71 ans. Ses écrits sont : | *Notes latines* opposées à celles de du Moulin sur le droit canon, imprimées avec les *Œuvres* de ce jurisconsulte par les soins de François Pinsson ; | *Commentaire, observations et consultations sur plusieurs questions importantes, tant de la coutume d'Anjou que du droit français*, avec des *Dissertations sur différents sujets*, etc., réimprimées en 1725, en 2 vol. in-folio, par les soins de Livonières, avec des remarques.

PINEDA (JEAN), né en 1537 à Séville, d'une famille noble, entra dans la société des jésuites en 1572. Il y enseigna la philosophie et la théologie dans plusieurs collèges, et se consacra à l'étude de l'écriture sainte. Pour se la rendre plus facile, il apprit les langues orientales. Nous avons de lui : | *Commentaire sur Job*, 2 vol. in-fol. ; | sur l'Éclésiaste ; | ... sur le Cantique des cantiques ; | *De rebus Salomonis*, in-fol., curieux et savant ; | une *Histoire universelle de l'Eglise*, en espagnol, 4 vol. in-fol. ; | une *Histoire de Ferdinand III*, en la même langue, in-fol. ; | *Index novus librorum prohibitorum et expurgatorum*. Il mourut le 27 janvier 1657, emportant dans le tombeau les regrets de ses confrères et du public.

* PINEL (N. le père), oratorien, né vers la fin du 17^e siècle en Amérique, probablement à Saint-Domingue, se voua à l'enseignement et fut professeur dans plusieurs collèges de France dépendans de sa congrégation, notamment à Juilly et à Vendôme où il se trouvait en 1756. Outre sa classe, il faisait des instructions aux domestiques et aux enfans. Sa doctrine étant suspecte, il lui fut défendu

de les continuer. En effet, il était attaché au parti janséniste, et la congrégation de l'Oratoire ayant accepté la bulle, et s'étant soumise à la signature du formulaire, il protesta contre ces actes et quitta le corps. Il avait de la fortune ; il l'employa à la propagation de l'*œuvre*. On le regarde comme le fondateur d'une classe de convulsionnaires qui dominaient principalement dans le midi. Il paraît qu'il s'était encore laissé aller à d'autres illusions, et qu'il était fortement prévenu en faveur du règne de mille ans, et du prochain avènement d'Elie. Il courait, dit-on, le pays avec une sœur Brigitte, qu'il avait enlevée de l'Hôtel-Dieu de Paris, débitant cette doctrine, qu'il tâcha d'accréditer par un écrit intitulé : *Horoscope des temps, ou Conjectures sur l'avenir*. Il termina ses jours vers 1777, dans un village, privé de toute espèce de secours. Il laissa une partie de sa fortune à la sœur Brigitte, qui retourna dans son hôpital et qui signa, le 13 novembre 1777, un acte de renonciation aux folies et aux scandales des convulsions. On a du père Pinel, ou au moins on lui attribue (*voy. le Dictionnaire des anonymes*, tom. 5, pag. 220, n° 10504) un livre intitulé : *De la primauté du pape*, en latin et en français, Londres, 1770, in-8° ; *ibid.*, 1770, in-12, en français seulement, avec un avis de l'éditeur, en réponse aux *Nouvelles ecclésiastiques* du 22 mars 1770. On y attaque la *Lettre* de Meganck sur la primauté de saint Pierre et de ses successeurs, dans laquelle ce doyen du chapitre d'Utrecht, tout appelant qu'il est, soutient que cette primauté est non seulement d'honneur, mais encore de juridiction. Le père Pinel prétend au contraire que saint Pierre n'eut jamais d'autorité sur les autres apôtres, et que la primauté qu'affectent depuis longtemps les papes, non seulement n'est ni divine ni de juridiction, mais qu'elle est dénuée de tout fondement. *Voyez la Notice de l'œuvre des convulsions*, par le père Crèpe, dominicain, Lyon, 1788.

* PINEL (PHILIPPE), membre de l'institut, médecin en chef de l'hôpital de la Salpêtrière, professeur honoraire à la faculté de médecine, chevalier de la légion d'honneur et de Saint-Michel, naquit le 11 avril 1745, à Saint-André d'Alaysac, village près de Castres, dans le département du Tarn. Il fit ses premières études au collège de Lavaur, d'où il se rendit à Toulouse pour y suivre les cours de théo-

logie; mais n'ayant pas de vocation pour l'état ecclésiastique, il fit ses études médicales dans cette dernière ville, et fut reçu docteur en médecine le 22 décembre 1775. Pinel alla ensuite, en 1778, se perfectionner à Montpellier. Son père, qui était aussi médecin et qui se voyait chargé d'une nombreuse famille, ne pouvant lui donner que de faibles secours, le jeune Pinel donnait des leçons de mathématiques. M. Benezech lui confia l'éducation de son fils; Pinel se vit au-dessus du besoin et put même utiliser ses loisirs, en composant des *Thèses* pour les élèves de l'école. Il eut occasion de faire la connaissance de M. Chaptal, et se rendit, en 1772, à Paris, où l'enseignement des mathématiques et quelques travaux pour des libraires furent d'abord ses seules ressources. Cependant une traduction de la *Médecine pratique* de Cullen, puis une édition des *OEuvres de Baglivi*, qu'il accompagna de *Notes*, commencèrent à établir sa réputation dans le monde savant. Pinel rédigea aussi pendant quelque temps la *Gazette de santé*, et travailla à un recueil intéressant créé par Fourcroy, intitulé : *La médecine éclairée par les sciences physiques*. Portal, Desault, Chaptal, Berthollet, Fourcroy, Desfontaines, etc., devinrent ses protecteurs, et la carrière des emplois ne tarda pas à lui être ouverte. La société royale de médecine avait proposé, en 1791, un prix *Sur les moyens les plus efficaces de traiter les malades dont l'esprit est devenu aliéné avant l'âge de vieillesse*; Pinel concourut et obtint le prix. L'administration des hospices lui conféra, en 1792, la division des aliénés à Bicêtre, et, quelque temps après, elle lui donna le titre de médecin en chef de la Salpêtrière. Dans le premier de ces établissemens, Pinel changea entièrement le traitement des aliénés que l'on avait l'habitude d'enchaîner et de jeter dans des cachots infects : convaincu qu'on ne faisait qu'aggraver le malheur de leur position par une réclusion rigoureuse et par des châtimens, il résolut de les traiter avec douceur, de les laisser jouir du bienfait de l'exercice, du travail et d'un air salubre, en se bornant pour eux à une surveillance exacte et paternelle. Le succès répondit à son attente. A l'hospice de la Salpêtrière, il apporta une organisation qui rendit cet établissement le plus beau et le plus utile de tous ceux qui existent en Europe. Pinel fut désigné par Thouret et Fourcroy pour

occuper à l'école de médecine de Paris, lors de sa création, la chaire d'hygiène et de physique médicale, et bientôt après celle de pathologie interne. Ces diverses fonctions lui fournirent l'occasion de recueillir un grand nombre de faits et d'observations, et de terminer deux ouvrages qu'il méditait depuis long-temps : son *Traité médico-philosophique sur l'aliénation mentale*, Paris, 1800, in-8°; et 1809, in-8°; et sa *Nosographie philosophique ou Méthode de l'analyse appliquée à la médecine*, publiée pour la première fois en 2 vol. in-8°, Paris, 1798; 6° édit., 1818, 5 vol. in-8°. Dans le premier de ces ouvrages, il décrit ce qu'il a fait pour les aliénés, et expose le traitement qu'il a suivi tant de fois si heureusement à leur égard. Le second, qui est encore aujourd'hui le plus classique et le plus élémentaire de nos traités de médecine, fit une révolution dans cette science. Le système de Boerhaave était tombé, mais il n'avait pas été remplacé, en sorte que les jeunes médecins ne savaient comment se reconnaître au milieu des maladies qu'ils étaient obligés d'étudier. La *Nosographie* parut : l'esprit philosophique qui en fait la base, les formes empruntées à l'histoire naturelle qui en constituent le plan, une classification d'après laquelle les maladies sont distribuées autant qu'il était possible de le faire alors, d'après leurs sièges, tous ces différens mérites assurèrent le succès de ce traité qui est encore aujourd'hui consulté et étudié généralement. L'auteur fit paraître en l'an 14 son *Discours inaugural sur la nécessité de rappeler l'enseignement de la médecine aux principes de l'observation*, Paris, in-4°. En même temps que Pinel rédigeait ses livres, il faisait à la Salpêtrière un cours de *clinique*, suivi par un grand nombre de disciples, que les salles de cet hospice pouvaient à peine contenir. Il fut aussi nommé professeur à l'école de santé fondée par Fourcroy, puis à la faculté de médecine de Paris, à laquelle il appartient jusqu'à sa réorganisation en 1820. La plupart de ses leçons ont été rédigées par ses soins et par ceux de quelques-uns de ses élèves, et elles ont été publiées sous le titre de *Médecine clinique*, Paris, 1802, in-8°; 4° édit., 1815, in-8°. Cet ouvrage est inférieur à ses autres écrits. Les services qu'il avait rendus à la médecine, et ses travaux scientifiques sur l'anatomie comparée, sur la zoologie, etc., lui ouvrirent les portes de l'académie des sciences, et

Il succéda à Cuvier, élu, en 1803, secrétaire perpétuel de l'académie des sciences. Pinel ne fit point partie de la nouvelle école de médecine, et n'eut pour vivre qu'une très modique retraite. Dans ses dernières années, ce médecin, malgré son grand âge, travaillait encore; il fut, avec son élève M. Bricheteau, un des collaborateurs du *Dictionnaire des sciences médicales*. Il mourut d'une attaque d'apoplexie, le 25 octobre 1826. Des *Discours* ont été prononcés sur sa tombe par MM. Pariset, Rostan, Audouard et Geoffroy-Saint-Hilaire. Le baron Dupuytren lui a consacré une *Notice* intéressante qui a été imprimée à part et insérée dans le *Journal des Débats* du 7 novembre 1826. Les travaux de Pinel lui ont acquis une réputation européenne, et plusieurs de ses ouvrages ont été traduits en diverses langues. M. Bricheteau a publié, en 1828, un *Discours sur Philippe Pinel, sur son école et l'influence qu'elle a exercée en médecine*, brochure in-8°, de 20 pages; il l'avait lu dans la séance publique du 5 décembre 1817, tenue par la *Société médicale d'émulation de Paris*. Dans les temps d'arnachie et de terreur, les prisons de Bicêtre étaient remplies de prisonniers qu'on en voulut extraire pour les envoyer à l'échafaud; Pinel s'y opposa avec énergie, affirmant qu'ils étaient en traitement, et parvint ainsi à leur sauver la vie.

PINELLI (JEAN-VINCENT), savant bibliophile, naquit à Naples en 1535, de Cosme Pinelli, noble Génois, domicilié dans cette ville, et qui y avait acquis des richesses considérables par le commerce. Après avoir reçu une excellente éducation, il quitta sa patrie pour venir se fixer en 1559, à Padoue, à l'âge de 24 ans. Passionné pour les sciences, il préféra cette ville, à cause des savans en tout genre qu'une célèbre université y rassemblait. Il se forma une bibliothèque aussi nombreuse que distinguée par le choix des livres et des manuscrits, et il ne cessa de l'augmenter jusqu'à sa mort. Ses soins pour l'enrichir étaient incroyables. Ses correspondances littéraires, non seulement en Italie, mais dans toute l'Europe savante, lui procuraient tous les ouvrages nouveaux dignes d'entrer dans sa collection. Juste Lipse, Joseph Scaliger, Sigonius, Possevin, Pancirole, Pierre Pithou, et un grand nombre d'autres, étaient en commerce avec lui, et tous ont célébré son érudition. Il mourut en 1601, âgé de 68 ans, sans avoir publié aucun ouvrage.

Paul Gualdo, qui a écrit la *Vie de Pinelli*, ne spécifie point le nombre des volumes qui composaient sa riche bibliothèque; il nous apprend seulement que, pour la transporter par mer à Naples, elle fut distribuée en 150 caisses, dont 14 contenaient les manuscrits; mais elle ne parvint pas entière à ses héritiers. Le sénat de Venise fit apposer le scellé sur les manuscrits, et enlever tout ce qui concernait les affaires de la république, au nombre de 200 pièces. Pinelli établit le premier à Naples un jardin botanique, qu'il mit à la disposition des curieux. Outre l'hébreu et les langues anciennes, il avait appris et parlait avec autant d'élégance que de facilité le français et l'espagnol.

* PINELO (ANTONIO DE LÉON —), écrivain laborieux de l'Amérique espagnole, naquit au Pérou d'une famille distinguée, sur la fin du seizième siècle, et, dès ses premières études, qu'il termina au collège de Lima, montra une ardeur extrême à recueillir tout ce qui était relatif à l'histoire des Indes. Pour se procurer plus facilement des renseignemens à ce sujet, il passa en Espagne, où il exerça longtemps les fonctions d'avocat ou de rapporteur au conseil des Indes. C'est en exerçant ses fonctions qu'il put reconnaître combien la législation civile et administrative des colonies espagnoles était compliquée et embarrassée par la multitude d'édits et d'ordonnances quelquefois contradictoires, dont il n'existait point de collection complète, ni même de tableau indicatif. Il entreprit ce travail immense dont le prospectus parut en 1623, sous ce titre : *Discours sur l'importance, la forme et la disposition de la collection (recopilation) des lois des Indes*, in-fol. Son plan, présenté au conseil des Indes, avec le manuscrit du premier volume de l'ouvrage obtint l'approbation universelle, et on ouvrit à l'auteur les archives de Madrid et de Simancas; mais un décret spécial l'autorisa à tirer des secrétaires générales du Pérou et du Mexique tous les registres et titres nécessaires à son travail. Le nombre des pièces dont il eut à faire le dépouillement est prodigieux. L'ouvrage fut à peu-près achevé en 1635; divers incidens en retardèrent la publication, qui n'eut lieu qu'après la mort de l'auteur. (en 1680, sous les auspices de don Vincent-Gonzaga, 4 vol. in-fol.) Léon-Pinelo avait été autorisé à en donner séparément quelques extraits : *Política de las Indias*; — *Iul-*

zario Indico, formant une espèce de corps de droit canonique pour l'Amérique; — *Historia del supremo consejo de las Indias*: mais les deux premiers sont demeurés manuscrits, et l'on n'a imprimé du troisième qu'un grand extrait, sous la forme de *Table chronologique*, 1648. Le rôle que mettait l'auteur à écrire sur les Indes orientales et occidentales fut récompensé par un brevet de juge honoraire au tribunal suprême de la *Contratacion*, à *Seville*, et de premier historiographe des Indes. Léon Pinelo joignait à ses vastes connaissances les sentimens les plus religieux, et il écrivit sur la Sainte-Vierge, pour laquelle il professait une dévotion particulière, plusieurs ouvrages latins. Ce savant historien paraît être mort vers 1672. Ses principaux ouvrages sont: | *Relation des fêtes de la congrégation de l'immaculée conception*, Lima, 1618, in-4°; il publia aussi un *Poème* sur le même sujet. | *Traité des confirmations royales*, Madrid, 1650, in-4°; ouvrage important sur la jurisprudence de l'Amérique espagnole. | *Vie de don Toribio Alphonse Mogrovejo*, archevêque de Lima, 1653 et 1655, in-4°, traduit en italien par M. A. Cospi, 1655, in-4°, à l'occasion du procès de la canonisation de ce saint prélat. | *Question morale: Le chocolat rompt-il le jeûne ecclésiastique?* Madrid, 1656 et 1659, in-4°. | *Les voiles des femmes, anciens et modernes*, Madrid, 1661, in-4°; dissertation savante et curieuse, publiée à l'occasion de la pragmatique royale appelée de *las tapadas*. | *Aparato politico de las Indias occidentales*, 1653, in-fol. | *Le Paradis dans le Nouveau-Monde*, commentaire apologétique, *Histoire naturelle*, etc., des Indes occidentales, Madrid, Barcia, 1656, in-fol. | *Abrégé de la Bibliothèque orientale et occidentale, nautique et géographique*, Madrid, 1739, 3 vol. in-fol., de près de 4200 pages; ouvrage important, qui mériterait d'être plus connu en France. Le nombre des auteurs indiqués s'élève à plus de 14,700. Il est fâcheux qu'on rencontre dans ce livre de nombreuses fautes d'impression. L'auteur paraît avoir compulsé tous les recueils bibliographiques, publiés jusqu'en 1735; il ne cite qu'un très petit nombre d'ouvrages postérieurs.

PINET (Antoine du), seigneur de Nozeroy, vivait au 16^e siècle. Besançon était sa patrie. Son fanatisme devint une espèce de fureur contre l'Eglise catholique, qu'il accusa de mille outrages. La *Conformité*

des églises réformées de France et de l'Eglise primitive, Lyon, 1564, in-8°; et les *Notes* qu'il ajouta à la traduction française de la *Taxe de la chancellerie de Rome*, qui fut imprimée à Lyon, in-8°, en 1564, et réimprimée à Amsterdam, 1700, in-12, décèlent particulièrement sa haine contre l'Eglise, qui réprouvait les erreurs de sa secte. Sa *Traduction de l'Histoire naturelle* de Pline, Lyon, 2 vol. in-fol. 1566, et Paris, 1608, a été beaucoup lue autrefois. Quoiqu'il ait fait bien des fautes, son travail est très utile encore à présent, même pour ceux qui entendent le latin de Pline, à cause des recherches du traducteur et du grand nombre de notes marginales. Pinet a encore mis au jour les *Plans des principales forteresses du monde*, Lyon, 1564, in-fol. Sa traduction des *Commentaires* de Matthiole sur Dioscoride a paru à Lyon, 1565, in-fol., avec les figures des plantes et des animaux.

* PINGERON (JEAN-CLAUDE), littérateur laborieux, né à Lyon, vers 1730, embrassa d'abord la carrière des armes et prit du service en Pologne, où il obtint le grade de capitaine d'artillerie et fut employé comme ingénieur à Zamosc. De retour en France, il entra dans les bureaux des bâtimens de la couronne à Versailles, voyages aussi en Italie, et parcourut les Echelles du Levant, Malte et la Sicile. Pingeron était très versé dans les langues modernes: il a laissé un grand nombre de traductions d'ouvrages anglais et italiens. Nous citerons: | *Traité des vertus et des récompenses*, de Dragonetti, 1768, in-12; | *Conseils d'une mère à son fils*, qui est sur le point d'entrer dans le monde, de madame Piccolomini Girardi, 1769, in-12; | *Traité des violences publiques et particulières*, par Muréna, 1769, in-12; | *Les Abeilles*, poème de Ruccellaï, 1770, in-8°; | *Essai sur la peinture*, par Algarotti, 1770, in-12; Amsterdam, 1781, in-12; | *Vies des architectes anciens et modernes*, par Milizia, 1771, 2 vol. in-12; | *Lettres de l'abbé Sestini sur l'Italie, la Sicile et la Turquie*, 1789, 3 vol. in-8°; | *Voyage de Marshal dans la partie septentrionale de l'Europe*, pendant les années 1768-1770, Paris, 1776, in-8°; | *Description de la Jamaïque*, 1782, in-12; | *Manuel des gens de mer*, in-8°; | *Description de la machine électrique de Cuthbertson*, Paris, 1790, in-8°. Pingeron publia aussi un *Journal du commerce, des finances et des arts*, qui eut beaucoup de

vogue. | *Expériences et recherches utiles à l'humanité, aux hospices, au commerce et aux beaux-arts*, traduites de plusieurs langues et recueillies de divers voyages, trouvées dans les papiers de Pingeron, Paris, 1805, in-8°. Il a aussi fourni divers articles dans la *Bibliothèque physico-économique*, et autres recueils du même genre. En 1779, il avait été l'un des coopérateurs du *Journal de l'agriculture, du commerce, des arts et des finances*, dans lequel il inséra un grand nombre de dissertations sur des objets d'utilité publique. Il mourut à Versailles, en 1795, âgé de 60 ans.

PINGOLAN ou **PUYGUILLON** (AYME-ric de), poète provençal, mort vers 1260, fit diverses pièces ingénieuses, mais si satiriques qu'elles lui attirèrent de fâcheuses affaires. On a de lui un poème intitulé *Las Angueyssas d'amour*. Pétrarque l'a imité.

* **PINGRÉ** (ALEXANDRE-GUI), savant astronome, et bibliothécaire de Sainte-Geneviève, né à Paris le 4 septembre 1771, se fit remarquer dans ses études par l'habile anatomiste Lecat, qui l'engagea à se livrer exclusivement à l'astronomie. Le jeune Pingré était entré chez les génovéfains de Senlis dès l'âge de 16 ans, et professa dans les établissements de cet ordre la théologie. Il suivit les conseils de ce savant qui fondait alors l'académie des sciences de Rouen, et fit de très grands progrès. Un *Mémoire*, contenant le calcul de l'éclipse de lune arrivée le 23 décembre 1749, le fit connaître avantageusement. L'observation du passage de Mercure, en 1753, lui valut le titre de correspondant, puis d'associé libre de l'académie des sciences, la place de bibliothécaire de Sainte-Geneviève, et le titre de chancelier de l'université. Plus tard il publia un *Almanach nautique*, pour faciliter aux navigateurs l'observation des longitudes. Cet ouvrage, très estimé, lui mérita d'être envoyé en 1760 par le gouvernement dans la mer des Indes, pour observer le passage de *Vénus* sur le disque du soleil. Il accompagna en 1767 Courtanvaux en Hollande, pour vérifier les horloges marines de Le Roi et de Berthoud; et enfin il fit partie des voyages de l'*Isis* et de la *Flore* (1769-72), lesquels avaient pour objet d'accroître les progrès de l'astronomie et de la géographie. S'étant acquitté avec honneur de ces missions, il fut nommé par le roi astronome-géographe de la marine, à la

place du savant Delisle. On trouve le détail de ses observations et de ses ouvrages astronomiques dans les *Tables de l'académie des sciences*, dans les *Mémoires de Trevoux*, de 1762 à 1765, et dans la *Bibliographie astronomique de Lalande*. M. de Prony a fait son *Eloge* qui a été inséré dans les *Mémoires de l'institut* (sciences mathématiques et physiques). On a une *Notice* sur Pingré par Ventenat dans le *Mercure* du 10 prairial an 4, tom. 22, p. 217, et dans le *Magasin encyclopédique*, 2^e année, 1^{er} vol. pag. 342. Il mourut à Paris le 1^{er} mai 1796, âgé de 84 ans. Il a laissé : | *Etat du ciel*, almanach nautique, pour les années 1754-55-56-57; | *Mémoires sur les découvertes faites dans la mer du Sud, avant les derniers voyages des Anglais et des Français autour du monde*, 1758, in-4°; | *Relations des voyages de l'Isis et de la Flore*, etc., 1773-1778; | *Cométographie, ou Traité historique et théorique des comètes*, 1783, 2 vol. in-4°. On y trouve calculées les orbites de toutes les comètes connues : c'est l'ouvrage le plus important de l'auteur. | Traduction des *Astronomiques de Manilius*, 1786, in-8°; | *Histoire de l'astronomie du 17^e siècle*, 1791, in-4°. Il a été l'éditeur des *Mémoires de l'abbé Arnaud*, 1756, 3 vol. in-8°; de la 11^e édition de la *Géographie* de Buffier, avec des vers artificiels, 1781, Paris, in-12; de la nouvelle édition de *l'Art de vérifier les dates*, etc.

* **PINI** (le père ERMÉNÉGILDO), de la congrégation des prêtres de Saint-Paul, dits Barnabites, chevalier de l'ordre de la Couronne-de-Fer, membre de l'institut d'Italie, professeur au collège de St-Alexandre à Milan, où il était né, vers le milieu du 18^e siècle, s'adonna particulièrement à l'étude des sciences naturelles. Chargé par son gouvernement de voyager en Italie, en France, en Suisse, en Allemagne, il rentra dans sa patrie, riche de nouvelles connaissances et de productions naturelles amassées à grands frais. Il fonda le musée de Saint-Alexandre, et lui donna tout ce qu'il possédait de plus précieux. Au milieu de ses recherches sur l'histoire naturelle, le père Pini trouvait encore le temps de se livrer à l'étude de la morale et de la métaphysique, et il a écrit sur le *Bonheur* et sur la *Trinité cosmologique*. Ce religieux est mort à Milan, le 3 janvier 1825, laissant de nombreux ouvrages parmi lesquels nous citerons : | *Dell' architettura. dialoghi*, Milan, 1770,

in-4°; | *Osservazioni mineralogiche su la miniera di ferro di Rio ed altre parti dell'isola d'Elba*, Milan, 1777, in-8°; | *Mémoires sur de nouvelles cristallisations de feld spath et autres singularités du granit*, Milan, 1779, in-8°; | *Viaggio geologico per diverse parti meridionali dell'Italia*, deuxième édition, an premier de la république italienne (1802), in-8°; | *Reflexions analytiques (en italien) sur les systèmes géologiques*, Milan, 1811, in-8°; le père Pini avait principalement en vue, dans cet ouvrage, de combattre Breislack qui, dans son *Introduction à la géologie*, avait émis l'opinion que la fluidité primitive du globe était ignée. Pini soutenait, conformément à la cosmogonie de Moïse, qu'elle avait été aqueuse. Breislack ayant attribué, dans le même ouvrage, l'existence des corps organiques fossiles à l'élévation de la mer beaucoup au-dessus de son niveau actuel, le père Pini répondit que ce phénomène s'expliquait mieux par le déluge, tel qu'il est rapporté dans la Genèse. On a encore de lui une traduction des *Elémens d'histoire naturelle* par Lasche.

PINUS (JEAN), savant jésuite, né à Gand en 1678, a travaillé aux *Acta sanctorum*, à Anvers, et a enrichi cet ouvrage de plusieurs dissertations estimées. Il mourut le 19 mai 1749.

* PINKERTON (JEAN), écrivain anglais, né à Edimbourg le 17 février 1758, fut d'abord destiné au barreau, et entra chez un avocat de sa ville natale. Mais ayant perdu son père en 1780, il se rendit à Londres où il ne s'occupa que de littérature, publia d'abord quelques *poèmes élégiaques* qui eurent du succès, et se livra ensuite à l'étude de l'histoire et surtout de la numismatique. Il est mort à Paris le 10 mars 1826. Parmi ses nombreux ouvrages, il en est un qui jouit d'une réputation européenne : c'est sa *Géographie moderne, rédigée sur un nouveau plan*, 1808, 2 volumes in-4°; 2^e édition, 1807, 5 volumes in-4°; il est fort estimé en Angleterre, et a été traduit en français par Walckenaer, 6 volumes in-8°, avec atlas; on a aussi de lui un *Abrégé de l'ouvrage précédent*, 3^e édition, 1817, in-8°, avec des cartes, traduit aussi en français par Walckenaer, précédé d'une *Introduction à la géographie physique*, et suivi d'un *précis de géographie ancienne*, par Barbier du Boage, avec 10 cartes, Paris, 1811, 2 parties, in-8°. Nous citerons encore les ouvrages suivans : | *Pers*, 1781,

in-8°; | *Contes en vers*, 1782, in-4°; | *deux Odes dithyrambiques sur l'enthousiasme et le rire*, 1782, in-4°; | *Essai sur les médailles*, 1784, 2 volumes in-4°, traduit en français avec *Notes et additions*, par J. G. Lipsius, Dresde, 1794, in-4°; | *Lettres sur la littérature*, sous le nom de Robert Heron, 1785, in-8°, qui lui attirèrent des critiques virulentes, mais méritées. | *Anciens poèmes écossais, de la collection des manuscrits de sir Richard Maitland*, 1786, 2 vol. in-8°; | *Dissertation sur l'origine et les progrès des Scythes ou Goths*, 1787, in-8°, trad. en français par Niol; | *Vite antique sanctorum*, 1789, in-8°; | *Bruce, ou Histoire de Robert, roi d'Ecosse*, écrite en vers écossais, par Jean Barbour, 1789, 3 vol. in-8°; | *Histoire en médailles de l'Angleterre jusqu'à la révolution*, 1790, in-4°, avec 40 planches; | *Poèmes écossais*, réimprimés d'après des éditions rares, 1792, 3 volumes in-8°; | *Recherches sur l'histoire d'Ecosse avant Malcolm*, 1789, 3 vol. in-8°; | *Histoire d'Ecosse depuis l'avènement de la maison Stuart*, 1797, 2 vol. in-4°; | *Iconographie écossaise, ou Portraits des illustres personnages d'Ecosse, avec des notes biographiques*, 1795-1797, 2 volumes in-8°; | *Galerie écossaise ou Portraits des personnages les plus éminens avec leur caractère*, 1799, in-8°; | *Souvenirs de Paris*, 1801, 1802, 1803, 1804 et 1805; 1806; 2 vol. in-8°, ouvrage fortement critiqué en Angleterre; | *Collection générale de voyages*, de 1808 à 1815, 13 vol. in-4°; | *Nouvel atlas moderne*, de 1806 à 1815; | *Pétralogie, ou Traité sur les rochers*, 1811, 2 vol. in-8°; | *Recherches sur l'histoire d'Ecosse, à laquelle est ajoutée la dissertation sur l'origine des Scythes ou Goths*, 1814, 2 vol. in-8°.

* PINKNEY (WILLIAM), diplomate américain, naquit à Annapolis dans le Maryland en 1764, d'un père né anglais, qui avait soutenu la cause de la métropole dans la guerre de l'indépendance. William suivit d'abord le barreau avec distinction; il fut élu en 1790, membre du congrès. En 1794, son gouvernement l'envoya en Angleterre pour terminer les différends survenus avec cette puissance. Il y demeura jusqu'en 1795, époque à laquelle il fut envoyé en Espagne, avec une mission relative à la Floride. En 1797 il passa en France pour négocier avec le directoire qui refusa de l'admettre. Il revint à la cour de Madrid, et en 1802, il alla en Italie où il fut chargé de la surintend-

dance générale des consulats américains. De retour en Amérique en 1804, Pinkney reprit ses fonctions d'avocat. Il vint de nouveau en 1806 en Angleterre où il eut à traiter la grande question du droit des neutres en matière de navigation, question élevée à l'occasion du blocus maritime et continental ; malgré tous ses efforts, il ne put obtenir que des concessions de peu d'importance. A son retour en 1811, il fut promu au poste de procureur-général dont il se démit en 1814, après avoir pris beaucoup de part aux discussions qui eurent lieu relativement à la déclaration de guerre de la Grande-Bretagne en 1812. Lors des hostilités commises par les Anglais sur le territoire des Etats-Unis, il commanda un corps de volontaires, et fut blessé, lors de l'attaque de la ville de Washington. Baltimore le nomma, en récompense de sa belle conduite, son représentant au congrès. Pinkney fut nommé en 1816 ministre plénipotentiaire de la république auprès de la Russie. Avant de se rendre à son poste, il passa, comme il en avait reçu l'ordre, à Naples, afin d'y réclamer des indemnités pour les pertes que les Napolitains avaient fait essuyer au commerce américain pendant le règne de Murat. Ce ministre partit pour la Russie, sans avoir réussi, et fut présenté comme ministre des Etats-Unis à l'empereur Alexandre le 15 janvier 1817. Au bout de deux années de séjour, il demanda son rappel pour cause de santé ; il fut élu sénateur par l'état de Maryland et mourut le 25 février 1822. Le botaniste Miltrand lui a dédié un arbuste que l'on rencontre dans les forêts de l'Amérique, et lui a donné le nom de *Pinknea*. M. Henry Wheaton a publié les mémoires de sa *Vie*, sous le titre de : *Some account of the life, Writings and speeches of W. Pinkney, by Henry Wheaton*, New-York, J.-W. Palmer, 1826, in-8°.

PINUS (JACQUES), poète latin, obtint, au parlement de Paris, sa patrie, une charge de conseiller, qu'il remplit avec la réputation d'un homme de probité. Il se distingua dans le barreau par ses lumières et son intégrité, et dans la littérature par ses connaissances profondes et variées, et surtout par son talent pour la poésie. Il en donna des preuves dans son poème *De anno romano*, qu'il dédia au roi Louis XIII, qui estimait en lui un savant aimable et un bon magis-

trat. Cet ouvrage est très instructif : le commentaire en prose que l'auteur y a joint pour en rendre la lecture plus claire, est plein d'érudition. On a encore de Pinon un autre poème, concernant la suite chronologique des empereurs romains en Orient et en Occident, depuis Jules-César jusqu'à Maximilien I^{er}. Ce poète historien mourut doyen des conseillers en 1644. Les éditions de ses poésies sont de Paris, 1615 et 1630, in-4°.

PINS (JEAN de), en latin *Pinus*, conseiller-clerc au parlement de Toulouse, et évêque de Rieux en 1523, était né en 1470 d'une famille qui a donné à l'ordre de Malte deux grands-maitres, dans Odon et Roger de PINS, l'un en 1297, et l'autre en 1385. Jean fut ambassadeur à Venise et à Rome, où il cultiva la littérature et l'éloquence. Il mourut à Toulouse, sa patrie, l'an 1557. On a de lui : | les *Vies de sainte Catherine de Sienne et de Philippe Béroalde* son maître, en latin ; l'une et l'autre imprimées à Bologne, en 1505, in-4° ; | *De vita aulica*, Toulouse, in-4° ; | *De claris feminis*, Paris, 1521, in-folio ; ouvrage remarquable par la beauté du style ; | *Sancti Rochi vita*, Paris, in-4° Son *Eloge* avec quelques-unes de ses *Lettres à François I^{er} et à Louise de Savoie*, régente, a été publié à Avignon, en 1748, in-12. Il écrivit en latin avec élégance et politesse, et il mérita qu'Erasmus, bon juge, dît de lui : *Potest inter tullianæ dictionis competitores numerari Joannes Pinus*.

* **PINSON** (N.), membre de plusieurs sociétés savantes, réunissait à une rare connaissance de l'anatomie l'art de modeler en cire et de colorier les parties du corps humain les plus difficiles à représenter et à conserver. En 1770 ses premiers essais obtinrent les suffrages de l'académie des sciences ; depuis, il donna à ses travaux toute la perfection dont ce genre était susceptible, et le cabinet d'anatomie du jardin du roi posséda une collection de pièces exécutées par ses soins. L'impératrice de Russie, Catherine II, lui fit faire les offres les plus séduisantes pour l'attirer auprès d'elle ; mais Pinson aimait toujours mieux consacrer ses talens à son pays. Nommé chirurgien-major des Cent-suisse en 1777, il fut mis en 1792 à la tête des hôpitaux militaires de St.-Denis et de Courbevoie, et attaché en 1794 à l'école de médecine. Plus de 200 morceaux d'anatomie, tant humaine que comparée, et de ces accidens rares et singu-

liers que produit la nature, sont représentés en cire et déposés dans cet établissement pour l'instruction des élèves. Frappé des fréquens malheurs occasionnés par l'usage des champignons, Pinson avait aussi exécuté en cire 550 espèces de ce végétal, représentées dans leurs différents âges, avec leur coupe verticale, afin de faire connaître ceux qui sont véénéux et ceux dont on peut se servir sans danger. Le roi les a achetées en 1825 pour le Muséum d'histoire naturelle. Pinson est mort en 1828, à l'âge de 82 ans.

PINSONNAT (JACQUES), né à Châlons-sur-Saône, était professeur royal en hébreu, curé des Petites-Maisons, et docteur de théologie en la faculté de Paris. Cet écrivain distingué par sa piété, son zèle et son érudition, mourut en 1725, âgé de 70 ans. On a de lui : | une *Grammaire hébraïque*; | des *Considérations sur les mystères, les paroles et les actions principales de J.-C., avec des prières*.

PINSSON (FRANÇOIS), juriconsulte, né en 1612 à Bourges d'un professeur en droit, mort à Paris en 1691, à 79 ans, étudia la jurisprudence dans l'école de son père. Il vint à Paris, en 1653, et s'y fit recevoir avocat. Il plaida d'abord au Châtelet, et ensuite au parlement. Pinsson travaillait aussi dans le cabinet, et il était regardé comme l'oracle de son siècle, surtout pour les matières bénéficiales, auxquelles il s'appliqua particulièrement. Les excellens ouvrages qu'il nous a laissés sur cette matière prouvent combien il y était versé. Les principaux sont : | un ample *Traité des bénéfices*, commencé par Antoine Bengy, son aïeul maternel, célèbre professeur à Bourges, imprimé en 1654; | la *Pragmatique Sanction* de saint Louis et celle de Charles VII, avec de savans commentaires, 1666, in-fol.; | des *Notes sommaires sur les indulgences* accordés à Louis XIV par Alexandre VII et Clément IX, avec une Préface historique, et quantité d'Actes qui forment une collection utile; | *Traité des régales*, 1688, 2 vol. in-4°, avec des instructions sur les matières bénéficiales : ouvrage rempli de savantes recherches, et enrichi d'un grand nombre d'Actes originaux qui sont d'une grande utilité pour l'étude du droit; | Pinsson a travaillé à la révision des *Oeuvres* du savant de Mornac, et de celles de du Moynin.

PINTO (Hector), religieux de l'ordre

de Saint-Jérôme, fut docteur de l'université de Coimbra, où l'on fonda pour lui une chaire de théologie. Il mourut dans le monastère de Gisla, près de Tolède, en 1584. On a de lui : | de savans *Commentaires* sur Isaïe, sur les Lamentations de Jérémie, sur Ezéchiel, sur Daniel et Nahum, Paris, 1617, 3 vol. in-fol.; | un livre intitulé : *Image de la vie chrétienne*, en portugais, traduit en français par Guillaume de Coursol, Paris, 1580.

PINTO. Voyez MENDEZ-PINTO

PINTOR (PIERRE), né à Valence en Espagne en 1423, fut médecin d'Alexandre VI, qu'il suivit à Rome, où il exerça son art avec succès. On a de lui deux ouvrages recherchés : *Aggregator sententiarum doctorum de præservatione et curatione pestilentiae*, Rome, 1499, in-fol.; | *De morbo fædo et occulto, his temporibus affligenti*, etc., Rome, 1500, in-4°, gothique; livre extrêmement rare, dont on connaît un exemplaire, qui est entre les mains de M. Cotunio, professeur d'anatomie à Naples. Pintor, qui l'écrivait en 1496, y parle distinctement de la syphilis; ce qui prouve qu'elle était connue en Europe avant le retour des Espagnols du voyage de l'Amérique. (Voyez ASTRUC.) Pintor mourut à Rome en 1503.

PINTURICCHIO (BERNARDIN), peintre italien, né à Pérouse, en 1454, mort en 1513, âgé de 59 ans. Il était élève de Perugin, et avait beaucoup de talent. Il suivit à Sienne le fameux Raphaël, son ami, et a peint au dôme dans la bibliothèque de Sienne, la Vie du pape Pie II, qui est une suite de tableaux fort estimés. On prétend que le célèbre Raphaël l'aïda dans cet ouvrage. Pinturicchio avait le défaut d'employer des couleurs trop vives, et, par une singularité qui était de son invention, il peignait sur des superficies relevées en bosse les ornemens d'architecture : innovation qui n'eut point d'imitateur.

PIO (ALBERT), prince de Carpi, dans le Modénois, fut général d'armée de François I^{er}. Il osa se mesurer avec Erasme. Les disputes qu'il eut avec lui servirent à éclaircir quelques points de doctrine. Il mourut à Paris en janvier 1530, et fut enterré aux Cordeliers, où ses héritiers lui firent dresser une statue en bronze. Ses ouvrages furent recueillis à Paris, en 1591, in-fol.

* **PIOZZI (ESTHER LYNCH)**, connue sous le nom de, dame anglaise, née en 1759 à Boswell, dans le comté de Caer-

narvon, épousa en premières noccs un riche brasseur du bourg de Southwark, membre du parlement, puis en secondes noccs un maître de musique italien, qui s'appelait Piozzi. Samuel Johnson avec lequel elle était liée ayant désapprouvé ce second mariage, elle se détermina à quitter l'Angleterre, et se rendit à Florence, patrie de son nouveau mari. Après avoir visité ensuite plusieurs contrées de l'Europe, elle revint en 1786 dans son pays natal, et mourut à Clifton le 2 mai 1821, dans la quatre-vingt-troisième année de son âge. Elle a publié : | *Mélanges de Florence*, 1785, in-8°, en société avec MM. Mery, Parsons, Greathead et autres; | *Observations et réflexions faites durant un voyage par la France, l'Italie et l'Allemagne*, Londres, 1789, 2 vol. in-8°; ouvrage qui obtint beaucoup de succès, malgré son peu de mérite et son extrême frivolité; | *Anecdotes du Dr. Samuel Johnson, durant les 20 dernières années de sa vie*, 1786, in-8°; | *Lettres du Dr. Johnson, ou à lui adressées*, 1788, 2 vol. in-8°; | *Synonymie anglaise, ou Essai sur l'emploi régulier des mots dans la conversation familière*, Londres, 1794, 2 vol. in-8°; c'est son meilleur ouvrage; | *Retrospection, ou Revue des événements, des caractères, des circonstances les plus remarquables de l'histoire du genre humain pendant les dix-huit cents dernières années, avec leurs conséquences*, 1801, 2 vol. in-4°. Elle a encore publié divers morceaux en vers et en prose dans divers recueils périodiques.

* PIPELET (FRANÇOIS), membre de l'ancienne académie de chirurgie, né en 1722, à Coney-le-Château, près de Soissons, pratiquait avec succès la chirurgie dans sa province, lorsque le célèbre Louis, son ami, l'engagea à venir se fixer à Paris, et le fit recevoir à l'académie royale de chirurgie. Pipelet en fut nommé successivement conseiller et directeur, et conserva cette dernière charge pendant six années. Ayant traité avec bonheur une maladie du duc d'Angoulême, il obtint la place de premier chirurgien du roi au rapport de la prévôté de l'hôtel, et il fut porté sur la liste des aspirans à l'ordre de Saint-Michel; mais la révolution survint, et Pipelet se retira, en 1792, dans sa ville natale où il mourut le 14 octobre 1809. Il a laissé deux écrits qu'on peut consulter avec fruit, et qui sont intitulés : | *Sur les signes illusoires des hernies épiploïques*. Cet écrit a été attribué à tort à son

frère. | *Nouvelles observations sur les hernies de la vessie et de l'estomac*. Ces deux productions se trouvent dans les troisième et quatrième volumes des *Mémoires de l'académie de chirurgie*. Il a laissé en outre plusieurs ouvrages manuscrits à son fils. — Celui-ci, chirurgien herniaire, connu sous le nom de *Pipelet second*, ou *Pipelet le jeune*, devint, comme le précédent, membre et conseiller de l'académie royale de chirurgie. Il exerça d'abord à Paris, puis à Tours, et il mourut dans cette dernière ville, à la fin de l'année 1823. On a de lui un *Manuel des personnes incommodées de hernies*, etc., 1803, in-12, 2 éditions, et des observations, qui ne sont pas sans importance, sur une plaie du bas-ventre, et sur les hernies de la vessie et de l'estomac. Elles se trouvent dans les 3^e, 4^e, et 5^e volumes des *Mémoires de l'académie de chirurgie*.

* PIPER (CHARLES, comte de), sénateur de Suède et premier ministre de Charles XII, né à Stockholm vers 1660, dans une condition obscure, sut parvenir aux honneurs et gagna la confiance de son roi. Il suivit son maître dans presque toutes ses campagnes, et il avait autant de pénétration et de politique que le premier avail d'audace et de bravoure. Etant entré en vainqueur en Pologne, Charles XII y fit convoquer la diète pour choisir un roi : le comte Piper lui conseilla de garder pour lui-même cette couronne plutôt que de la placer sur une autre tête. Charles lui répondit : « Je suis » plus flatté de donner que de gagner des » royaumes. » Cette réponse est magnanime; mais, pour la rendre plus juste, il aurait fallu que le roi de Suède eût appris à conserver ses états avant de donner les autres. A la bataille de Pultava (1709), Charles XII ayant été entièrement défait par Pierre le Grand, il demanda au milieu du désastre de toute son armée ce qu'était devenu le comte Piper : « Sire, » lui répondit-on, il a été fait prisonnier » avec toute la chancellerie. » Etant en effet tombé au pouvoir des Russes, le comte fut transféré à Pétersbourg. Le czar était persuadé que Piper avait provoqué la guerre contre la Moscovie; et né avec un caractère naturellement emporté et violent, il rendit extrêmement dure la captivité de son prisonnier. Il attendait que Charles XII lui demandât son ministre, et Charles ne voulut jamais s'abaisser à offrir une rançon pour

lui, de crainte d'être refusé. Le malheureux Piper souffrit les conséquences de cette alternative : enfermé dans la forteresse de Schlussembourg, il y mourut en 1716, après 7 ans de captivité, et dans sa 70^e année. Le czar rendit son corps au roi de Suède, qui lui fit faire des obsèques magnifiques. Ces honneurs ne purent réparer l'abandon où il avait laissé un de ses serviteurs les plus utiles et les plus fidèles.

PIPI (GIULIO), peintre. Voy. ROMAIN (JULES).

PIPO (PHILIPPE SANTA CROCE, dit), excellent graveur, s'est autant distingué par le beau fini et l'extrême délicatesse qu'il mettait dans ses ouvrages, que par le choix singulier de la matière qu'il employait pour son travail. Il s'amusait à tailler sur des noyaux de prunes et de cerises de petits bas-reliefs composés de plusieurs figures, mais si fines qu'elles devenaient imperceptibles à la vue; ces figures, vues avec la loupe, étaient néanmoins dans toutes leurs proportions. (V. sur ces sortes d'ouvrages ALUNNO, BOVERICK, SPANNOCH.) Il eut plusieurs enfans : MATTHIEU, l'aîné de tous, surpassa ses frères; et JEAN-BAPTISTE, fils de celui-ci, fut encore plus recommandable que son père. On ignore le temps précis où ils ont vécu.

PIQUET. Voyez LAMOTHE-PIQUET.

*PIRANESI (JEAN-BAPTISTE), graveur à l'eau forte et au burin, né en 1707, à Rome, se montra très laborieux. Son œuvre consiste en seize volumes d'un format atlantique, qui ont pour objet de faire connaître tout ce qu'on rencontre d'édifices remarquables dans la Rome ancienne et moderne, ainsi que ce que l'antiquité a laissé de plus précieux en bas-reliefs, vases, autels, tombeaux, etc. J.-B. Piranesi n'a point eu d'égal pour le talent avec lequel il dessinait l'architecture et les ruines; son talent comme graveur n'était pas moins renommé. Dans les pièces de caprice que renferme la collection de ses Œuvres, on ne sait ce qu'on doit admirer le plus, ou de la fécondité et du piquet de la composition, ou de l'esprit qui brille dans la manière dont elles sont exécutées. Il avait établi à Rome, pour le commerce des estampes, une maison dont les relations s'étendaient dans toute l'Europe, et il mourut dans cette ville, en 1778.

*PIRANESI (François), fils du précédent, naquit à Rome, en 1748, et se

livra, comme son père, à l'art de la gravure. Celui-ci ayant laissé reposer sur François tout le fardeau de son établissement, le jeune artiste s'associa Pierre, son frère, et sa sœur Laure, qui cultivaient aussi la gravure avec succès, et leurs ouvrages, qui, avec ceux du père, formaient le principal fonds de leur maison de commerce, continuèrent à prospérer. François fut honoré du titre de chevalier, et Gustave III, roi de Suède, sur le bruit de sa réputation, le nomma son chargé d'affaires auprès de la cour de Rome. Lorsque cette ville se vit envahie par les Français, Piranesi accepta une place dans le gouvernement républicain; il refusa le traitement qu'il recevait comme ministre du roi de Suède, et invita tous les nobles romains à venir le trouver au Capitole, pour y brûler les emblèmes de la noblesse. Du reste, il se distingua par sa modération et son intégrité. Piranesi fut envoyé, en 1798, à Paris, comme ministre de la république romaine. Se trouvant à Rome, quand les Français furent obligés de s'en éloigner, il se rendit à Naples, avec sa collection, dans l'intention de s'embarquer pour la France. Il fut arrêté par ordre du gouvernement napolitain et le séquestre mis sur ses planches; l'intervention du premier consul lui fit rendre la liberté, et il vint à Paris, où Bonaparte lui accorda une protection spéciale, et où il publia une édition complète et soignée de ses *Antiquités Romaines*, ainsi qu'une magnifique collection de dessins coloriés et de plusieurs œuvres nouvelles de gravures. Il fonda une manufacture de vases peints, candélabres, trépieds, etc., en terre cuite, à l'imitation des vases étrusques, destinés à rappeler les plus belles formes de l'antiquité. Mais cette entreprise le ruina; un décret du gouvernement décida que son établissement serait acquit aux frais de l'état, et réuni aux richesses de la calcographie du Musée français. Piranesi mourut le 27 janvier 1810. Les événemens survenus depuis ont empêché l'acquisition d'être consommée. Parmi les planches dont se compose la calcographie de Piranesi, nous citerons les suivantes : | *Antiquités romaines*, 220 planches; | *Pantheon*, 29 planches; | *Magnificence de l'Architecture romaine*, 47 planches; | *Architecture étrusque, grecque et romaine, ponts, temples*, etc., 85 planches; | *Antiquités d'Albano et de Castel Gandolfo*, 48 planches; | *Ruines*

de *Pæstum*, etc., 20 planches; | *Vues de Rome*, fontaines, ports, temples, thermes, forum, tombeaux, 137 planches; | *Choix de quelques tableaux, gravés par divers maîtres, d'après l'école italienne*, 64 planches; | *Antiquités de Pompéïa, Herculanium, Stabia*, usages civils, militaires, religieux, etc., 91 planches; | enfin *Vues* diverses de *Baalbek*, d'*Egypte*, de la grande Grèce, de *Constantinople*, de *Palmyre*, etc., gravées au trait pour être coloriées à la Volpato, 200 planches.

PIRCKHEIMER (BILIBALD), historien et philologue, surnommé le Xénophon de l'Allemagne, né à Nuremberg le 5 décembre 1470, mort dans la même ville le 22 décembre 1550, à 60 ans, fut conseiller de l'empereur et de la ville de Nuremberg, et servit avec honneur dans les troupes de cette ville. Egalemeut propre aux affaires et aux armes, il fut employé dans diverses négociations importantes; où l'on admira son éloquence et sa sagesse. Ses *OEuvres* ont été recueillies et publiées à Francfort, en 1610, in-fol. On y trouve des poésies et des traités de politique et de jurisprudence. C'est à cet écrivain que l'on est redevable de la première édition des *OEuvres* de saint Fulgence, Haguenau, 1520, in-fol., très rare. Il donna aussi des *Traductions* latines de plusieurs classiques grecs. Parmi ses autres ouvrages, on cite *Opera politica, historica, philologica et epistolica*, Francfort, 1610, in-fol., rare.

* PIRHING (HENRI), jésuite allemand, vivait à la fin du 17^e siècle. Il avait fait une étude profonde de la théologie et du droit canon. Il est connu par les ouvrages suivans: | *Jus canonicum nova methodo explicatum, adjunctis aliis quæstionibus, quæ ad plenam titulorum cognitionem pertinent*, Dilingæ, 1674 et 1722, 5 vol. in-fol. Cet ouvrage bien fait fut accueilli favorablement. Les canonistes en font cas et le regardent comme classique sur les matières dont il traite. Le temps, et les livres du même genre qui ont paru depuis, n'ont pas diminué sa réputation. On le réimprima à Venise en 1789. | *Facilis et succincta SS. canonum doctrina*, Venise, 1695, in-4°.

* PIRINGER (BENOÎT), graveur allemand, né en 1774, à Vienne, se fit de bonne heure une grande réputation, par des *Vues d'Autriche et d'autres pays*, qu'il avait gravées à l'aquatinta. M. Alexandre de Laborde, ayant voulu introduire dans son pays un genre qui était alors

peu cultivé en France, amena Piringer à Paris, et cet artiste produisit successivement un grand nombre de planches remarquables pour les *Monumens de la France* de cet écrivain, pour les *Voyages pittoresques dans la Vendée*, à Lyon, etc. Son ouvrage le plus considérable est l'*Atlas des Promenades pittoresques dans Constantinople et sur les bords du Bosphore*, de M. le colonel Pertusier de Besançon, Paris, 1817, in-fol. gravé d'après les dessins de M. Préault. On cite surtout la *Danse de village*, où il s'est montré le digne traducteur de Claude Lorrain. On estime aussi le *Lever et le coucher du soleil*, d'après Claude Lorrain; son œuvre, intitulé *Ecoles des paysages*, d'après les plus grands maîtres; et les *Quatre points du jour*, aussi d'après Claude Lorrain. Cette dernière production valut à Piringer la médaille d'or à l'exposition de 1814, et le diplôme de membre de l'académie impériale et royale des beaux-arts de Vienne. Le succès qu'elle obtint le décida à faire paraître quatre autres *Points du jour*, d'après une plus petite dimension et d'après ses propres dessins: les sites en sont bien choisis et l'exécution en est facile et gracieuse. Il travaillait pour le *voyage pittoresque dans les Pyrénées françaises* de M. Melling, et il en avait déjà publié 4 livraisons de 6 planches chacune, lorsque la mort l'enleva en 1826. M. Chaillou-Potrelle, appréciateur d'objets d'arts, a publié le *Catalogue d'estampes de l'atelier de Piringer*, Paris, 1827, in-8° de 47 pages, précédé d'une *Notice* sur ce graveur.

PIROMALLI (PAUL), dominicain, né en Calabre dans le 17^e siècle, fut envoyé dans les missions d'Orient. Il demeura long-temps en Arménie, où il eut le bonheur de ramener à l'Eglise catholique beaucoup de schismatiques et d'eutychiens, et le patriarche même qui l'avait traversé et maltraité. Il passa ensuite dans la Géorgie et dans la Perse, puis en Pologne, en qualité de nonce du pape Urbain VIII, pour y apaiser les troubles causés par les disputes des Arméniens, qui y étaient en grand nombre. Piromalli réunît les esprits dans la profession d'une même foi et dans l'observance des mêmes pratiques. Comme il retournait en Italie, il fut pris par des corsaires qui le menèrent à Tunis. Dès qu'il fut racheté, il alla à Rome rendre compte de sa mission au pape, qui lui donna des marques éclatantes de son estime. Le pontife lui confia

la révision d'une Bible arménienne, et le renvoya en Orient, où il fut élevé, en 1655, à l'évêché de Nassivan. Après avoir gouverné cette église pendant neuf ans, il revint en Italie. Il fut chargé de l'église de Bisignano, et y mourut trois ans après, en 1667. Sa charité, son zèle, ses autres vertus, honoraient l'épiscopat. On a de lui : | des ouvrages de controverse et de théologie ; | deux *Dictionnaires*, l'un *latin-persan*, et l'autre *arménien-latin* ; | une *Grammaire arménienne* ; | un *Directoire*, estimé pour la correction des livres arméniens. Tous ces ouvrages déposent autant en faveur de sa vertu qu'en faveur de son érudition.

* **PIRON** (Aimé), poète bourguignon, naquit à Dijon le 1^{er} octobre 1640, et fut père du suivant. Il était apothicaire dans sa ville natale, et cultivait également les lettres. Ses lumières le firent nommer échevin, et son caractère enjoué lui mérita la bienveillance du prince de Condé et de ses successeurs. Piron se brouilla, mais pour peu de temps, avec Sanleuil, et lorsque celui-ci vint à mourir, il lui paya dans son patois bourguignon son tribut d'éloges et de regrets. Il était très lié avec La Monnoye, si connu par ses *Noëls* dans le même patois. Piron lui-même en fit pendant trente ans ; malgré leur succès, il s'aperçut bien, ainsi que le lui faisait remarquer son ami, qu'il ne tirait pas tout le parti dont la naïveté du patois bourguignon était susceptible. Piron alors engagea La Monnoye à en composer d'autres, et ses concitoyens et les muses y gagnèrent. Aimé Piron vécut jusqu'à un âge assez avancé, et finit ses jours le 9 décembre 1727. Il a laissé, outre ses *Noëls*, de petits *Poèmes*, des *Chansons*, des *Harangues* et des *Pièces fugitives*, imprimées en grande partie ; ces ouvrages pétillent de grâces et d'esprit, comme l'*Ebaudiseman de Diannoï su l'heureuse naissance de monseigneur le duc de Brétagne*, Dijon, Pailliot, 1682, 27 p. in-8° ; *Guillaume Encharbutai*, *Joujusetai sur le retor de la sainte du roi*, etc., etc.

PIRON (ALEXIS), fils du précédent, né à Dijon, le 9 juillet 1689, reçut une bonne éducation de son père, prit ses grades à Besançon et se fit recevoir avocat dans sa ville natale. Il y passa plus de 50 années dans la dissipation d'un jeune homme égaré dans ses désirs et dans l'usage de sa liberté. Une ode dont il ne tarda pas à rougir lui-même ayant fait une impression scandaleuse sur ses concitoyens,

il quitta sa patrie pour échapper aux reproches qu'il y essayait. Sa famille ne pouvant l'aider que faiblement, il se soutint, à Paris, à l'aide de son écriture, qui était aussi belle et aussi nette que les traits du burin. Il se plaça chez M. de Belisle en qualité de secrétaire, et ensuite chez un financier. Diverses pièces, où l'on trouve des détails singuliers et originaux, et une invention piquante, qu'il fournit au spectacle de la Foire, commencèrent sa réputation ; et la *Métromanie*, comédie en cinq actes, bien conduite, pleine de génie, d'esprit et de gaieté, jouée en 1758 sur le Théâtre-Français, y mit le sceau. Ses tragédies, *Callisthène*, *Fernand Cortès*, n'eurent pas un grand succès. Celle de *Gustave Wasa* en obtint beaucoup, et fut jouée 20 fois de suite. Une chute qu'il fit quelque temps avant sa mort en précipita l'instant, qui arriva au commencement de 1775. Le recueil de ses ouvrages parut en 1776, en 7 vol. in-8°, et en 9 vol. in-12. On souhaiterait que l'éditeur eût fait un choix, qu'il se fût permis des retranchemens que des raisons très sages semblaient lui suggérer. Ce sont des comédies, des tragédies, des pastorales, des odes, des épigrammes. Piron réussissait dans ce dernier genre, et on doit le placer après Marot et Rousseau. Il y en a d'une mordacité extrême, parmi lesquelles on peut compter la suivante :

- Un jeune homme bouillant invectivait Voltaire.
 • Quoi ! disait-il, emporté par son feu,
 • Quoi ! cet esprit immonde a l'encens de la terre !
 • Cet infâme Archiloque est l'ouvrage d'un Dieu
 • De vice et de talent quel monstrueux mélange ?
 • Son âme est un rayon qui s'éteint dans la fange ;
 • Il est tout à la fois et tyran et bourreau ;
 • Sa dent d'un même coup empoisonne et déchire ;
 • Il inonde de fiel les bords de son tombeau ;
 • Et sa chaleur n'est plus qu'un féroce délire.
 Un vieillard l'écoutait, sans paraître étonné.
 • Tout est bien, lui dit-il ; ce mortel qui te blesse,
 • Jeune homme, du ciel même atteste la sagesse :
 • S'il n'avait pas écrit, il eût été assassiné.

Tout le monde connaît celle qu'il fit pour servir d'épithaphe à lui-même :

Ci-gît Piron, qui ne fut rien,
 Pas même académicien.

Épigramme qui aurait encore plus de force aujourd'hui, où le monde est rempli d'académies, et où il n'y a de si petit brochant que ne soit de plusieurs académies. Une justice que l'on doit rendre à Piron, c'est que, malgré les libertés condamnables qu'il s'est permises dans les productions de sa jeunesse, il ne lui est rien échappé, dans ses écrits, contre la

religion. Bien des propos, qu'on lui a attribués dans la société, ne sont pas de lui, ou peuvent être regardés comme les saillies d'un esprit vif, qui ne réfléchissait pas toujours. Au moins ne peut-on révoquer en doute les preuves qu'il a données de son repentir : elles sont consignées dans les papiers publics. Cette démarche, vraiment philosophique, a été vraisemblablement la cause de la haine des philosophes contre lui. Ne sera-ce que dans la hardiesse à tout dire, à tout écrire, à tout faire, que consistera la philosophie ? Et encourra-t-on l'anathème de ces messieurs, parce qu'on aura eu le courage de rétracter ce qui n'aurait jamais dû échapper. Nous citerons ces paroles mémorables de Piron, dans son testament à l'académie : « Je lègue, dit-il, aux jeunes insensés qui auront la malheureuse démangeaison de se signaler par des écrits licencieux et corrupteurs, je leur lègue, dis-je, mon exemple, ma punition, et mon repentir sincère et public. »

* **PIRON**, dit **DE LA VARENNE**, du lieu de ce nom, où il prit naissance vers l'an 1755, et qui est situé près d'Ancenis, fut un des meilleurs chefs de l'armée vendéenne. Issu d'une famille noble, il quitta en 1791 la France avec ses parens, et servit quelque temps à l'armée des princes dans le corps des cheval-légers. En 1793, il se retrouva en Bretagne, lorsqu'on venait de découvrir les papiers de La Rouairie, qui contenaient les dispositions des habitans de ce pays contre le gouvernement républicain. Piron prit aussitôt part à l'insurrection, s'unit à Scheton, et se mit à la tête des ouvriers des mines de Montrelais. Sa première expédition se dirigea contre Ondon, qu'il attaqua ; mais les Nantais battirent les insurgés et les chassèrent de la rive droite de la Loire. Piron passa alors sur la rive gauche de ce fleuve, y joignit les Vendéens, avec lesquels il se couvrit de gloire à la bataille de Vihiers, et contribua à la déroute des républicains, commandés par Santerre, brasseur à Paris. Piron se conduisit dans cette sanglante bataille (17 juillet 1793) avec une telle valeur, qu'on l'appela dès lors le *héros de Vihiers*. Après les premiers désordres, inséparables dans une armée indisciplinée, les chefs royalistes avaient formé un conseil supérieur où l'on décidait des affaires les plus importantes. Ce conseil donna ordre, le 18 septembre suivant, à Piron, d'aller combattre l'armée de Santerre. Avido de

gloire, et plein de zèle pour la cause qu'il défendait, il réunit 10,000 hommes avec trois pièces d'artillerie. Son avant-garde occupa Coron, et reçut l'ordre de se replier à la vue des républicains, afin de les attirer et leur faire quitter les hauteurs, d'où ils auraient pu écraser les Vendéens. Santerre tomba dans le piège. Fier de la retraite des royalistes, il s'avance tambour battant, et fait marcher son avant-garde sur Coron. Mais, pour y arriver, son armée devait passer par un chemin étroit formé par deux montagnes. Son artillerie s'y trouva bientôt engagée. Dans ce moment, Piron vint attaquer les républicains, et tandis qu'ils cherchaient à dégager l'artillerie, un des corps ennemis, ne se voyant pas soutenu, se replia, rompit la ligne, et la confusion se mit entre eux. Piron obtint une victoire complète, et s'empara de la plus grande partie de l'artillerie des ennemis ; ce fait d'armes, si glorieux pour Piron et les Vendéens, est connu sous le nom de déroute de Santerre. Le vainqueur fut mis à la tête d'une division, et cueillit de nouveaux lauriers aux batailles de Mortagne, de Chollet, ainsi que dans les expéditions au-delà de la Loire, à Laval, à Granville, et plus particulièrement encore au Mans, à Savenay, où il commandait l'arrière-garde, et où, malgré tous les efforts de la valeur la plus héroïque, il ne put empêcher la défaite des Vendéens. Cette défaite ayant amené la dispersion de l'armée royaliste, Piron se tint caché dans les environs de Nantes pendant quelques mois, essaya de soulever les *Chouans* ; mais, poursuivi de tous côtés, il tenta de repasser la Loire. Il espérait y rejoindre les Vendéens et être encore utile à la cause des Bourbons. Il se jeta dans un bateau, et commençait à passer ce fleuve, lorsqu'il fut aperçu par une canonnière républicaine qui lui donna la chasse, atteignit son bateau, et Piron fut tué de plusieurs coups de fusil (mars 1794). Parmi tous les héros de la Vendée, Piron fut un de ceux qui se distinguèrent le plus par ses talens militaires, par sa bravoure, et par son humanité. Son nom est encore célèbre dans les chants des Bretons et des habitans du Poitou.

PIROT (**GEORGES**), jésuite, né en 1599, dans le diocèse de Rennes, devint un profond casuiste. Mais son imagination ardente et un zèle mal entendu, lui attirèrent beaucoup de désagrémens. Les discussions entre les jésuites et les jansénistes commençaient à devenir assez sé-

rienses, lorsque le père Pirot publia son *Apologie des casuistes contre les calomnies des jansénistes*, 1687. Ce livre, où l'auteur s'était permis des diatribes trop violentes et des propositions hasardées, fut condamné par le pape Alexandre VII, par plusieurs évêques français, et par la faculté de théologie de Paris. (Voyez l'*Histoire ecclésiastique du 17^e siècle*, par Dupin, tome 2, et les *Mémoires chronologiques et dogmatiques* du père d'Avrigny, année 1689.) L'abbé Pirot mourut le 6 octobre 1689, âgé de soixante ans.

PIROT (Eugène), docteur et professeur de Sorbonne, né à Auxerre le 12 août 1631, fut d'abord chantre de Varzi dans le diocèse d'Auxerre, puis chanoine de Notre-Dame à Paris, et enfin chancelier de cette cathédrale. Nommé examinateur des livres et des thèses relatifs à la théologie, il se trouva mêlé dans l'affaire du *quiétisme*. Sous M. Harlay, il travailla à la censure de madame Guyon, qu'il interrogea; il fut chargé ensuite d'examiner le livre de Fénelon, intitulé *Explication des maximes des Saints*. Il fit au manuscrit quelques changements auxquels l'auteur avait consenti, et ayant ainsi ôté de ce livre ce qui lui paraissait blâmable et dangereux, il finit par dire que ce livre était tout d'or. Cependant, lorsqu'il vit Bossuet se prononcer si fortement contre ce même ouvrage, l'abbé Pirot rétracta non seulement sa première décision, mais il écrivit une *Censure* contre l'*Explication*, signée par soixante autres docteurs, et datée du 16 octobre 1698. Pirot est mort à Paris le 4 août 1713. On n'a rien d'imprimé de ce docteur, excepté un *Discours* en latin, qu'il prononça à la Sorbonne en 1699. On connaît néanmoins plusieurs copies de quelques-uns de ses manuscrits, telles qu'une *Relation des vingt-quatre dernières heures de la marquise de Brinvilliers*, en 1676; — un *Mémoire sur l'autorité du concile de Trente, en France*, qui fut envoyé à Leibnitz, et qui est cité dans la correspondance de Bossuet avec ce philosophe; — des *Corrections et des changements faits à l'abrégé des principaux traités de théologie* du père Letourneau; et quelques autres écrits que l'on trouve cités dans l'*Histoire* de Fénelon. Le cardinal de Bausset cite souvent ce docteur dans les *Histoires de Bossuet et de Fénelon*.

PISAN (Thomas de), astrologue de Bologne, fut appelé à Venise par un docteur de Forlì, conseiller de la république,

dont il épousa la fille. Les Vénitiens, instruits de sa capacité, l'honorèrent du titre qu'avait son beau-père. La réputation de son profond savoir porta le roi de France Charles V, et le roi de Hongrie, à le faire solliciter en même temps de se rendre dans leurs états. Pisan préféra la France, où il jouit d'un grand crédit, que la mort de Charles V, arrivée en 1580, affaiblit beaucoup. On lui retrancha une partie de ses gages, le reste fut mal payé, et ses infirmités le conduisirent au tombeau quelques années après. Christine de Pisan, sa fille, dont nous allons parler, assure qu'il mourut à l'heure même qu'il avait prédit. Voyez MORIN JEAN-BAPTISTE.

PISAN (Christine), fille du précédent, née à Venise, vers l'an 1363, n'était âgée que de 5 ans, lorsque son père la fit venir en France, où elle épousa, à l'âge de 15 ans, un jeune gentilhomme de Picardie, nommé *Etienne Castel*. Une maladie contagieuse ayant emporté cet époux, en 1383, à 34 ans, Christine, âgée seulement de 25 ans, fut accablée d'un grand nombre de procès. Elle se consola de sa mauvaise fortune par l'étude, et elle composa un grand nombre d'ouvrages en vers et en prose. Charles VI lui accorda une pension considérable. On a d'elle : | les *Cent Histoires de Troyes*, en rimes, petit in-fol., sans date; | le *Trésor de la cité des dames*, Paris, 1497, in-fol.; | *Le Chemin de longue étendue*, traduit par Jean Chaperon, Paris, en 1549, in-12.; | une partie de ses *poésies* a été imprimée à Paris, en 1549, in-12. Les autres se trouvent en manuscrit dans la bibliothèque du roi et dans d'autres bibliothèques. Elles respirent la naïveté et la tendresse. L'ouvrage en prose qui lui a fait le plus d'honneur, est la *Vie de Charles V*, qu'elle composa à la prière de Philippe le Bon, duc de Bourgogne. Cette vie se trouve dans le 5^e volume des *Dissertations* sur l'*Histoire ecclésiastique de Paris*, par l'abbé le Bœuf, qui a écrit la *Vie* de cette femme illustre.

PISANI (Victor), amiral vénitien, se distingua, en 1378, contre les Génois et en Dalmatie. Un revers fit oublier ses services, il fut condamné à avoir la tête tranchée. La peine fut convertie en cinq années de prison. Avant qu'elles fussent écoulées, les Génois menacèrent les Vénitiens d'une descente. Ceux-ci armèrent leurs galères, mais les matelots refusèrent d'y monter, si on ne leur rendait le géno-

tal Pisani. Les nobles furent obligés de l'aller chercher à la prison, et il vint au palais au milieu des acclamations du peuple. Loin de se plaindre de l'injure qu'on lui avait faite, il approuva la sentence rendue contre lui, puisqu'on l'avait crue utile au bien public, et reprit le commandement que le doge le pressait d'accepter. Ses nouveaux succès contre les Génois furent arrêtés par la mort qui le surprit en 1580. *Voyez les Memorie per servire alla Storia di Vettor Pisani.*

PISANO. *Voyez* ANDRÉ de PISE.

PISCATOR, en allemand FISCHER (JEAN), théologien allemand, enseigna la théologie à Strasbourg sa patrie. Son attachement au calvinisme l'obligea de quitter cette ville, pour aller professer à Herborn. Il mourut à Strasbourg, en 1546. On a de lui : | *Commentaires* sur l'ancien et le nouveau Testament, en plusieurs vol. in-8° ; | *Amica Collatio de religione cum C. Vorstio*, Gouda, 1613, in-4°.

PISELLI (CLÉMENT), de l'ordre des clercs réguliers mineurs, naquit à Olivano, diocèse de Palestrine, le 25 octobre 1650. Il alla faire ses études à Rome, sous de bons maîtres. Il avait des dispositions et aimait le travail. Quelques années lui suffirent pour perfectionner son instruction et lui obtenir des succès dans les belles-lettres et la philosophie. Son premier dessein était de suivre la carrière du barreau. De mûres réflexions lui firent préférer l'état religieux et la vie du cloître, comme plus propre à favoriser son goût pour les sciences. Il sollicita et obtint son admission dans l'ordre des clercs réguliers mineurs. Après y avoir achevé sa théologie, il s'adonna à la prédication, et y acquit de la célébrité. Il prêcha dans les principales églises d'Italie, et recueillit partout une ample moisson d'applaudissemens. On lui confia dans son ordre les plus honorables emplois, et, dans un chapitre tenu en 1711, il fut élu procureur-général de son institut. Enfin, 1713, on le nomma à une chaire de morale à l'université romaine de la Sapience. Il n'en jouit pas long-temps, ayant succombé le 18 janvier 1715 à une attaque d'apoplexie. Il était âgé de 65 ans et fut fort regretté. Il a publié : | *Compendio della vita del venerabile P. Francesco Caraccioli, fondatore de' cherici regulari minori*, Rome, 1700, in-4° ; | *Memorie istoriche de' cherici regulari minori*, Rome, 1710, in-fol. ; | *Theologiae moralis Summa*, Rome, 1740. Le père Piselli la

dédia au cardinal *del Giudice*. Cet abrégé est fort estimé, soit pour la clarté et la méthode, soit pour la solidité du raisonnement, et lorsqu'il parut, le pape Clément XI l'honora de son suffrage. Il s'en fit plusieurs éditions à Venise, à Bologne et dans d'autres lieux. En 1792, elle parut à Rome en 2 volumes. Le père *Pierre Amici*, de Bologne, aussi clerc mineur régulier, a donné une *Notice sur la vie et les ouvrages de Piselli*, son confrère, laquelle a été insérée parmi celles des *Arcadiens* décédés. — Il ne faut point confondre le père Clément Piselli avec *Joseph Piselli*, mathématicien et poète, né en Ombrie, vers la fin du 17^e siècle. Cinelli parle de celui-ci dans sa *Bibliotheca*, tom. 4, pag. 77, et donne la nomenclature de ses nombreuses productions poétiques.

PISIDES (GEORGES), diacre, fut garde des chartres et référendaire de l'église de Constantinople, sous l'empire d'Héraclius, vers 640. On a de lui un ouvrage en vers grecs l'ambes sur la *Création du monde*, et un autre *Poème sur la vanité de la vie*. Ils n'offrent ni poésie ni élégance. On les trouve dans la Bibliothèque des Pères. On les a insérés aussi dans le *Corpus poetarum graecorum*, Genève, 1606 et 1614, 2 vol. in-fol. ; et on les a imprimés séparément à Paris, 1584, in-4°. On lui attribue encore plusieurs *Sermons* en l'honneur de la sainte Vierge, sermons que le père Combefis a publiés. Ce ne sont que des déclamations d'écolier, pleines de phébus et de galimatias.

PISISTRATE, général athénien, descendant de Codrus, se signala à la prise de l'île de Salamine, de concert avec Solon ; mais après avoir été le défenseur de sa patrie, il voulut en être le tyran. Au talent de s'énoncer avec facilité il joignait l'artifice et le masque du patriotisme. Il se montrait ardent défenseur de l'égalité, un moyen usé, mais qui dans tous les temps séduit la lie du peuple. Solon, maître d'Athènes, découvrit aisément les vues de cet ambitieux, et les dévoila aux yeux des Athéniens. Pisistrate, voyant qu'on avait pénétré ses projets, eut recours à une ruse qui lui réussit. S'étant mis lui-même tout en sang, il se fit porter sur la place publique. La populace s'assembla : il montre ses blessures, accuse ses ennemis d'avoir voulu l'assassiner, et se plaint de ce qu'il est la victime de son zèle pour la république. Le peuple, touché par ce spectacle, lui donne 50 gar-

des; il en augmente le nombre, et se rend bientôt maître de la citadelle d'Athènes, les armes à la main, l'an 560 avant J.-C. La ville, saisie de crainte, reconnaît le tyran. Cependant Lycurgue et Mégacles se réunissent contre lui, et le chassent d'Athènes; ses biens furent mis à l'encan, et il n'y eut qu'un seul citoyen qui osât en acheter. Les deux prétendus libérateurs d'Athènes ne restèrent pas long-temps unis. Mégacles, pour qui Lycurgue était un rival trop puissant, proposa à Pisistrate de le mettre en possession du pouvoir souverain, s'il voulait épouser sa fille. Le tyran y consentit, et ayant réuni ses forces avec celles de son beau-père, il obligea Lycurgue de se retirer. Pour s'emparer de l'esprit du peuple, il employa de nouveaux artifices. Il choisit parmi la populace une femme d'une taille avantageuse, capable de jouer toutes sortes de rôles. Cette femme ayant pris les habits qu'on donnait ordinairement à Minerve, courut les rues d'Athènes sur un char superbe, et criant dans tous les carrefours que Minerve, leur protectrice, ramenait le sage Pisistrate. Le peuple crut voir la déesse elle-même, descendue exprès du ciel pour le bonheur d'Athènes. On reçut ce tyran avec des acclamations de joie; il s'empara du pouvoir souverain, et rendit public son mariage avec la fille de Mégacles. Le tyran se dégoûta bientôt de sa nouvelle épouse. Le père de cette fille la vengea, en gagnant à force d'argent la plus grande partie d'Athènes et les troupes mêmes de Pisistrate, qui, abandonné des siens, se sauva dans l'île d'Eubée, l'an 544 avant J.-C. Ce ne fut qu'au bout de onze ans, et par les intrigues de son fils Hippias, qu'il sortit de son exil. Il se rendit maître de Marathon à la tête d'un corps de troupes, surprit les Athéniens, et entra victorieux dans sa patrie. Tous les partisans de Mégacles furent sacrifiés à sa cruauté et à son ambition. Dès qu'il eut satisfait son orgueil et sa vengeance, il montra, à l'imitation des faux philosophes de tous les siècles, quelques vertus faibles, et tâcha de couvrir ses excès par des actes de bienfaisance. Il fit quelques établissements utiles. Il ordonna que les soldats blessés seraient nourris aux dépens de l'état. Il donna dans Athènes une académie, qu'il enrichit d'une bibliothèque publique. Dans la suite, Xerxès fit transporter cette bibliothèque en Persie, comme l'une des plus précieuses de-

pouilles de la Grèce. Cicéron croit qu'il gratifia les Athéniens des ouvrages d'Homère, et les mit en ordre. Après avoir régné 33 ans, il mourut l'an 528 avant J.-C. Hipparque et Hippias, ses fils, lui succédèrent.

PISO. Voyez POIS CHARLES.

PISON (LUCIUS CALPURNIUS PISO), surnommé *Frugi*, à cause de sa frugalité, était de l'illustre famille des Pisons, qui a donné tant de grands hommes à la république romaine. Il fut tribun du peuple, l'an 149 avant J.-C., puis consul. Pendant son tribunat, il publia une loi contre le crime de concussion : *Lex Calpurnia de pecuniis repetundis*. Il finit heureusement la guerre de Sicile. Pour reconnaître les services d'un de ses fils, qui s'était distingué dans cette expédition, il lui laissa par son testament une couronne d'or, du poids de 20 livres. Pison joignait aux qualités de bon citoyen les talents de jurisconsulte, d'orateur et d'historien. Il avait composé des *Harangues*, qui ne se trouvaient plus du temps de Cicéron, et des *Annales* d'un style assez bas; elles sont aussi perdues.

PISON (CAIUS CALPURNIUS), consul romain, l'an 67 avant J.-C., fut auteur de la loi qui défendait les brigues pour les magistratures : *Lex Calpurnia de ambitu*. Il fit éclater toute la fermeté digne d'un consul dans une des circonstances les plus orageuses de la république. Le peuple romain, gagné par les caresses empoisonnées de Marc-Palican, homme turbulent et séditieux, allait se couvrir du dernier opprobre, en remettant la souveraine autorité entre les mains de cet homme, moins digne des honneurs que du supplice. Les tribuns du peuple attisaient par leurs discours l'aveugle fureur de la multitude, déjà assez mutinée par elle-même. Dans cette situation, Pison monta dans la tribune aux harangues, et quand on lui demanda s'il déclarerait Palican consul, en cas que les suffrages du peuple concourussent à le nommer, il répondit d'abord, « qu'il ne croyait pas la république ensevelie dans des ténèbres assez épaisses pour en venir à ce degré d'infamie. » Ensuite, comme on le pressait vivement, et qu'on lui répétait : « Parlez, que feriez-vous, si la chose arrivait? — Non, repartit Pison, je ne le nommerais point. » Par cette réponse ferme et laconique, il enleva le consulat à Palican, avant qu'il pût l'obtenir. Pison, suivant Cicéron, avait la conception

tardive ; mais il pensait mûrement et sensément , et par une fermeté placée à propos , il paraissait plus habile qu'il ne l'était réellement.

PISON (CNEIUS CALPURNIUS), fut consul sous Auguste , et gouverneur de Syrie, sous Tibère. On prétend qu'il fit empoisonner Germanicus. Accusé de ce crime et se voyant abandonné de tout le monde, il se donna la mort , l'an 20 de J.-C. On rapporte de lui des traits de cruauté atroces. Ayant donné , ordre , dans la chaleur de la colère , de conduire au supplice un soldat , comme coupable de la mort d'un de ses compagnons ; avec lequel il était sorti du camp , et sans lequel il était revenu , il ne voulut jamais accorder à ses prières quelque temps pour s'informer de ce qu'il était devenu. Ce soldat , pour subir sa condamnation , fut mené hors des retranchemens , et déjà il présentait sa tête , lorsque son compagnon , qu'on l'accusait d'avoir tué , reparut. Le centurion , alors chargé de l'exécution , ordonna au bourreau de remettre son sabre dans le fourreau. Ces deux compagnons , après s'être embrassés l'un l'autre, sont conduits vers Pison , au milieu des cris de joie de toute l'armée et d'une foule prodigieuse de peuple. Pison ; tout écumant de rage , monte sur son tribunal , prononce contre tous trois , sans excepter le centurion qui avait ramené le soldat condamné , un même arrêt de mort en ces termes. « Toi , j'ordonne qu'on te mette à mort , parce que tu as déjà été condamné ; toi , parce que tu as été la cause de la condamnation de ton camarade ; » et toi , parcequ'ayant eu ordre de faire mourir ce soldat , tu n'as pas obéi à ton prince. » Nous ne lisons pas qu'une telle atrocité ait été punie , et cela seul suffit pour nous apprendre dans quel état étaient dès lors les lois et les mœurs romaines.

PISON (LUCIUS CALPURNIUS), sénateur romain , de la famille des précédens , accompagna , en 258 , l'empereur Valérien dans la Perse. Ce prince ayant été pris , et Macrien nommé son successeur , le nouvel empereur envoya Pison dans l'Asie pour s'opposer à Valens. Pison , au lieu de le combattre , se retira en Thessalie , où ses soldats lui donnèrent la pourpre impériale. Valens marcha contre lui et lui fit ôter la vie en 261. après un règne de quelques semaines.

PISON (GUILLAUME), né à Leyde , docteur en médecine du 17^e siècle , la prati-

qua au Brésil , aux Indes et à Amsterdam. Les libéralités de Maurice , comte de Nassau , le mirent en état de donner son *Historia Naturalis Brasiliæ , in qua non tantum plantæ et animalia , sed et indigenarum morbi et mores describuntur*, Leyde , 1648 , in-fol. , réimprimé sous le titre *De Indiæ utriusque re naturali et medica*, Amsterdam , 1658 , in-fol.

PISONES. Voyez POIS.

PISSELEU (ANNE de), duchesse d'Etampes , d'une ancienne famille de Picardie , était fille d'honneur de Louise de Savoie , mère de François I^{er}. Ce prince la vit à Bayonne à son retour d'Espagne , et conçut pour elle une passion violente. Il la maria en 1536 à Jean de Brosse , qui en eut le comté d'Etampes , érigé en duché. La duchesse parvint au plus haut point de la faveur , et elle s'en servit pour enrichir ses amis et perdre ses ennemis. L'amiral Chabot , son ami , dégradé par arrêt du parlement , fut rétabli dans sa charge en 1542 ; et le chancelier Poyet , dont elle croyait avoir lieu de se plaindre , fut privé de la sienne en 1545. On a dit que cette favorite avait révélé à l'empereur Charles-Quint des secrets importants , qui firent battre les armées françaises. Après la mort de François I^{er} , on lui permit de se retirer dans une de ses terres , où elle mourut vers 1576 après avoir embrassé le calvinisme.

* **PISSOT** (NOEL-LAURENT), né à Paris , vers 1770 , était fils d'un libraire , qui se ruina en exerçant sa profession et fut libraire lui-même , sans être plus heureux que son père. Il se fit ensuite auteur , et se facilita ainsi le chemin de l'hôpital , où il mourut le 15 mars 1815. On a de lui comme auteur ou comme éditeur les ouvrages suivans : [*Marcellin ou les Epreuves du monde* , an 8 , un vol. in-18 ;] [*Contes moraux* par Imbert , et autres ouvrages recueillis pour la première fois , 1805 , 2 vol. in-12 ;] [*Les Friponneries de Londres mises au jour* , traduction de l'anglais. 1805 , in-12 ;] [*les Poésies de maître Adam Billaud* , Paris , 1805 , in-12 ;] [*La campagne de trois mois , en vaudevilles* , 1806 , in-12 ;] [*Les plaisirs de l'imagination* , poème en trois chants : sans doute la traduction d'Akenside par d'Holbach , nouvelle édition , 1806 , in-12 ;] [*Ouvrages inédits de Chrétien-Guillaume Lamouignon de Malesherbes* , avec un précis historique , 1808 , in-12 ;] [*Manuel du culte catholique* , 1810 , in-12 ;] [*Précis histo-*

riqué sur les Cosaques, 1812, in-8°; | *Célestine ou les preuves de l'amour*, 1815, in-18; | *Adieu de la Samaritaine aux Parisiens*, 1815, in-18; | *Le Mea culpa de Napoléon Bonaparte; l'Aveu de ses perfidies et de ses cruautés*, 1814, in-8°; | *Lettres de Henri IV à madame de Grammont*, 1814, in-12; | *Histoire de plusieurs aventuriers fameux, depuis la plus haute antiquité, jusques et y compris Bonaparte*, 1814, 2 vol. in-12; | *Sieges soutenus par la ville de Paris, depuis l'invasion des Romains dans les Gaules, jusqu'au 30 mars 1814*, 1815, in-8°; | *Le Cérémonial de la cour de France*, 1816, in-18; | *Les véritables prophéties de Michel Nostradamus, avec les aventures de la révolution*, 1816, 2 vol. in-12; | *Le frère criminel*, 1818, in-18.

PISTORIUS JEAN, né à Nidda, dans la Hesse, en 1546, s'appliqua d'abord à la médecine, et fut reçu docteur avec applaudissement; mais ses remèdes n'ayant pas le succès qu'il en espérait, il se livra à la jurisprudence. Son savoir lui mérita la place de conseiller d'Ernest-Frédéric, margrave de Bade-Dourlach. Il avait embrassé la religion protestante; mais il la quitta quelque temps après pour se faire catholique. Il devint ensuite docteur en théologie, puis conseiller de l'empereur Rodolphe II, et prévôt de la cathédrale de Breslaw. On a de lui : | plusieurs *Traité de controverse contre les luthériens*; | *Artis cabalisticæ scriptores*, Bâle, 1587 : recueil peu commun et recherché; | *Scriptores rerum polonicarum*; | *Scriptores de rebus germanicis*, en 5 vol. in-fol., 1605 à 1615; recueil curieux et assez rare. Il aurait pu être mieux digéré. L'auteur mourut en 1608.

PITARD (JEAN), Normand, premier chirurgien de saint Louis, occupa avec distinction la même place auprès des rois Philippe le Hardi et Philippe le Bel. La chirurgie n'avait point encore eu de chef; cet homme sensible ne put voir sans indignation un art si nécessaire livré à une foule de charlatans qui en usaient de la crédulité et de la santé de ses semblables. Aidé de son crédit et des biens qu'il avait acquis par ses talens, il entreprit de donner à la chirurgie une forme nouvelle en fondant le collège ou la société des chirurgiens de Paris. Ce fut lui principalement qui en dressa les statuts l'an 1260; mais il ne les publia que plusieurs années après, confirmés par l'autorité royale. Ils s'obligea lui-même le premier par serment à les

observer, et son exemple fut suivi par ses confrères. Il mourut à Paris en 1515.

PITAU (NICOLAS), graveur d'Anvers, né vers 1653, donna une grande idée de ses talens par la *Sainte Famille* qu'il grava d'après Raphaël. L'art avec lequel le cuivre est coupé dans cet ouvrage, la correction et la fonte des contours, qui rendent le précieux fini et l'effet de l'original, peuvent servir de modèle à ceux qui ont l'ambition d'exceller dans la gravure au burin. Parmi les ouvrages de Pitau, on remarque plusieurs portraits qu'il grava d'après ses dessins, et notamment celui de *Saint François de Sales*, revêtu du *pallium*. Il mourut en 1671, à 58 ans.

PITAVAL. Voyez GAYOT.

PITHOU (PIERRE), naquit en 1539 à Troyes en Champagne d'une famille distinguée. Après son éducation domestique, il vint puiser à Paris, sous Turnèbe, le goût de l'antiquité. De Paris il passa à Bourges, et y acquit, sous le célèbre Cujas, toutes les connaissances nécessaires à un magistrat. Ses premiers pas dans la carrière du barreau ne furent pas bien assurés. La timidité glaçant son esprit, il fut obligé de renoncer à une profession qui demande de la hardiesse. Le calvinisme faisait alors des ravages sanglans en France : Pithou, imbu des erreurs de cette secte, faillit perdre la vie à la Saint-Barthélemi. Devenu catholique l'année d'après, quoique toujours prévenu pour les protestans et éstimé d'eux, il fut substitué du procureur-général, puis procureur-général en 1581 dans la chambre de justice de Guyenne. Il occupait la première place, lorsque Grégoire XIII lança un bref contre l'ordonnance de Henri III, rendue au sujet du concile de Trente. Pithou publia un *Mémoire* où il défendit l'ordonnance du roi; car il était toujours prompt à suivre son ancienne ardeur contre le siège de Rome. Il était de la société des beaux-esprits qui composèrent contre la ligue la satire connue sous le nom de *Catholicon d'Espagne*, ce qui tenait un peu de l'inconséquence : car étant devenu catholique il était naturel qu'il tournât son génie caustique contre la ligue huguenote, formellement rebelle et sacrilège plutôt que contre la ligue catholique. (Voyez GILLOT, MONTCAILLARD.) Il mourut le jour anniversaire de sa naissance, à Nogent-sur-Seine, le premier novembre 1596, à 57 ans. On a de lui : | un *Traité des libertés de l'Eglise*

gallicane, ouvrage qui a quelquefois besoin de commentaire, et qui lui suscita des contradictions : on prétendit y trouver plus d'un reste de la religion que l'auteur avait abandonnée, et on ne se trompait point. La meilleure édition est celle de Paris, 1751, 4 vol. in-fol. | Un grand nombre d'*Opuscles*, imprimés à Paris, in-4°, 1609; | des *Editions* de plusieurs monumens anciens, dont la plupart regardent l'histoire de France; | des *Notes* sur différens auteurs profanes et ecclésiastiques; | un *Commentaire sur la Coutume de Troyes*, in-4°; | plusieurs autres *Ouvrages* sur la jurisprudence civile et canonique; | *Comparaison des lois romaines avec celles de Moïse*, 1675, in-12, faussement attribuée à son frère. M. Grosley a écrit sa *Vie*, qui souvent dégénère en éloge, Paris, 1756, 2 vol. in-12. On cite de Pithou un trait fort honorable. En 1587, Ferdinand, grand-duc de Toscane, voulant s'attribuer les biens d'un de ses sujets, dont le fils était accusé du crime de lèse-majesté, se soumit à la décision de Pithou : celui-ci déclara que le prince devait partager avec les sœurs du condamné. Il ajouta ensuite... « La plus grande gloire que puisse obtenir un grand prince, c'est de se laisser désarmer dans sa propre cause par l'équité et l'humanité... » Cette décision fut adoptée par la rote de Florence.

PITHOU (FRANÇOIS), frère du précédent, naquit à Troyes en 1544. Nommé procureur-général de la chambre de justice établie sous Henri IV contre les financiers, il exerça cette commission avec autant de sagacité que de désintéressement. Il mourut en 1621, à 77 ans. Il eut part à la plupart des ouvrages de son frère, et il s'appliqua particulièrement à éclaircir le corps du droit canonique, imprimé à Paris en 1687, 2 vol. in-fol., avec leurs corrections, par les soins de Claude le Pelletier. On doit encore à François Pithou : | l'*Edition de la Loi salique*, avec des notes; | le *Traité de la grandeur, droits du roi et du royaume de France*, in-8°; | une édition du *Comes theologicus*; | *Observationes ad Codicem*, 1689, in-fol.; | *Antiqui rhetores latini*, Rutilius Lupus, Aquila Romanus, Julius Rufinianus, Curius Fortunatianus, Marius Victorinus, etc., Paris, 1599, donnés aussi par Caperonier, Strasbourg, in-4°. C'est lui qui trouva un manuscrit des Fables de Phèdre, et qui le publia conjointement avec son frère.

PITISCUS (SAMUEL), né le 30 mars 1656 à Zutphen, recteur du collège de cette ville, puis de celui de Saint-Jérôme à Utrecht, y finit ses jours le premier février 1727, âgé de près de 91 ans. On a de lui : | *Lexicon antiquitatum romanarum*, Leuwarden, 1713, 2 vol. in-fol. C'est un abrégé des antiquités grecques et romaines de Grævius et de Gronovius, arrangé selon l'ordre de l'alphabet. L'auteur a pris la peine de vérifier toutes les citations qu'il rapporte. L'abbé Barral en a publié un abrégé en français, en 2 vol. in-8°, à Paris, 1766. | Des *Editions* de plusieurs auteurs latins, avec des notes peu estimées; | une *Edition des Antiquités romaines* de Ro-ini, Utrecht, 1701, in-4°; | *Lexicon latino-belgicum*, Amsterdam, 1725, in-4°. C'est une traduction de celui du père Tachard. Arnold-Henri Westerhosijs en a donné une nouvelle édition corrigée et considérablement augmentée, Amst., 1758, 2 vol. in-4°. Pitiscus était un savant laborieux, plus propre cependant à compiler qu'à écrire. Il manque souvent de goût et de critique.—Il ne faut pas le confondre avec BARTHÉLEMY PITISCUS, Silésien, né le 24 août 1561; et mort à Heidelberg, le 2 juillet 1615, après avoir été successivement précepteur et prédicateur de l'électeur palatin Frédéric IV. On a de lui quelques ouvrages de théologie en latin et en allemand. Il est encore auteur d'un livre peu commun intitulé : *Thesaurus mathematicus*, Francfort, in-fol., 1613, et d'un *Traité des triangles* (*Trigonometria parva et magna*), dont Tycho-Brahé faisait cas.

* PITOT (HENRI), mathématicien, naquit à Aramon, le 31 mai 1695, et fut jusqu'à l'âge de vingt ans, rebelle à toute instruction. Ce ne fut qu'à l'âge de cinquante ans qu'il se fit enseigner, par le précepteur de son fils, pour se mettre en état de lire les ouvrages de mathématiques écrits dans cette langue, le peu de latin qu'il sut. Un livre de géométrie, qu'il vit par hasard chez un libraire, et dont les figures piquèrent sa curiosité, déterminèrent sa vocation; il le lut, parvint à le comprendre, et s'étant procuré d'autres ouvrages du même genre, il acquit un fonds extraordinaire de connaissances, lorsqu'on le croyait encore incapable d'en acquérir. Quand on le vit ensuite du haut d'une vieille tour de la maison de son père, observer le cours des astres avec des instrumens qu'il avait inventés lui-

même, et tracer des cadrans, on le tint pour sorcier. Un ami de sa famille persuada à ses parens de l'envoyer à Paris, où Réaumur lui ouvrit sa bibliothèque, lui prodigua ses conseils, et s'associa plusieurs fois à ses travaux. Pitot aida ce savant physicien dans ses expériences sur le fer, le vernis, la porcelaine, et dans la réunion des matériaux pour la description des arts et métiers. Dès 1722, Pitot commença à se faire connaître du public en insérant dans le *Mercur* les détails et les résultats de son calcul de l'éclipse de soleil du 22 mai 1724, calcul dont la précision et l'exactitude furent vérifiées par l'observation. L'astronomie lui dut encore une solution très simple du fameux problème de Kepler sur la première équation des planètes, et une méthode analytique de tracer des lignes correspondantes à des minutes aux grandes méridiennes, en 1731. L'académie des sciences lui ouvrit ses portes en 1724, et il fournit aux Recueils de cette société des *Mémoires* : sur les quadratures de la moitié de la courbe des arcs, appelée la compagne de la cycloïde ; — sur les propriétés des polygones circonscrits au cercle ; — sur les machines mues par un courant ou une chute d'eau, 1725 ; — sur la force qu'on doit donner aux cintres dans la construction des grandes voûtes et des arches des ponts, 1726 ; — sur une machine de son invention pour mesurer la vitesse des courans d'eau et le sillage des vaisseaux, 1732 ; — sur la théorie des pompes, 1733 ; — sur les causes des maladies mortelles qui règnent sur les côtes de la mer dans le Bas-Languedoc, 1746 ; — sur le mouvement des eaux, 1730, etc. Ses principes sur le mouvement des eaux furent attaqués par Dufay, et l'académie entière partagea d'abord l'opinion de ce dernier. Mais Pitot, ayant mis en action sous les yeux même de la compagnie, un modèle de sa machine, construit suivant sa théorie, triompha par les succès de cette expérience. Outre ses nombreuses Dissertations, ce mathématicien a publié, sous le titre de *Théorie de la manœuvre des vaisseaux*, 1751, in-4° ; un ouvrage qui a fait oublier celui que le chevalier Renaud a composé sur le même sujet, et qui, fondé sur les principes établis par le savant Bernoulli, en contient une démonstration plus simple et une application plus facile. Ce livre fut adopté par le gouvernement français pour l'instruction de la marine, et a été traduit en anglais. La société

royale de Londres en récompensa l'auteur en l'admettant au nombre de ses membres. En 1740, Pitot fut appelé par les états de Languedoc pour vérifier la possibilité et indiquer les moyens de dessécher les marais qui s'étendent d'Aiguemorte à Beaucaire. Il eut aussi l'inspection générale du canal royal, qu'il répara et perfectionna par des travaux assidus, pendant plus de vingt années, ainsi que la direction des travaux publics dans la sénéchaussée de Nîmes, qui lui dut le rétablissement de l'usage antique des pierres milliaires sur les grandes routes. Cette ville lui dut en outre la construction de quelques beaux ponts, dont celui du Gard, adossé à l'aqueduc romain qui porte ce nom n'est point indigne de ce magnifique monument, et a reçu des habitans du pays le nom de *Pont-Pitot*. Le pont de Cette, formé de cinquante-deux arches, ne lui fait pas moins d'honneur. Pitot enrichit la ville de Carcassonne des belles eaux qui l'arrosent, au moyen d'un canal élevé sur ses dessins ; son plus bel ouvrage, en ce genre, est l'aqueduc de la fontaine de Saint-Clément, à Montpellier qui parcourt un espace de 45,000 mètres sur des arcades, quelquefois à double rang, ou creusé dans le roc sur une longueur de 400 mètres, et qui n'apporte pas à la ville, dans les plus grandes sécheresses, moins de quatre-vingts pouces d'eau. Cet ouvrage coûta à son auteur treize ans de peines et de travaux, et il a donné à ce sujet une intéressante notice à la société royale de Montpellier, à laquelle il soumit aussi des observations importantes sur les inondations du Rhône. Henri Pitot mourut à Aramon, le 27 décembre 1771, après avoir reçu, avec la piété la plus édifiante, les sacrements de l'Eglise. Son Eloge, prononcé par Grandjean de Fouchy, se trouve dans le Recueil de l'académie des sciences de 1771.

PITS (JEAN), *Pitseus*, né vers l'an 1566 à Southampton, dans le comté de Hamps, était neveu du célèbre Sanderus. Il étudia en Angleterre, et ensuite à Douai. De là il se rendit à Reims, où il passa un an dans le collège des Irlandais, où il abjura l'hérésie. Il voyagea ensuite en Italie et en Allemagne. Le cardinal Charles de Lorraine lui donna un canonicat de Verdun, et le proposa pour confesseur à la duchesse de Clèves, sa sœur. Après la mort de cette princesse, Pitseus fut doyen de Verdun, où il mourut en 1616. On a de lui un livre des *Illustres écri-*

vains d'Angleterre, Paris, 1619, in-4°, et d'autres ouvrages en latin, qui manquent quelquefois d'exactitude, mais qui prouvent beaucoup de savoir.

PITT (GUILLAUME), premier comte de Chatham, d'une famille noble et ancienne d'Angleterre, était petit-fils de Thomas Pitt, gouverneur du fort St.-Georges de Madras, et qui fit la première acquisition du fameux diamant connu sous le nom de *Régent* (1). Né à Westminster en 1708, il fut sujet à la goutte dès sa jeunesse. Obligé d'être sédentaire, il fit des études profondes, et s'attacha surtout à la politique. La cour d'Angleterre employa ses talens, et il fut principal ministre sous Georges II et Georges III. Il se signala surtout dans la guerre de 1757. Les Anglais se rendirent maîtres de toute l'Amérique septentrionale, et eurent des succès extraordinaires sur terre et sur mer. Lorsque les colonies se soulevèrent, lord Chatam, qui n'était plus dans le ministère, insista fortement dans le parlement pour faire rappeler l'armée anglaise qui était en Amérique, et qu'on se bornât à une guerre contre la France. La mort l'enleva dans sa terre de Hayes le 12 mai 1778. Actif, infatigable, laborieux, tempérant, il joignit à ces qualités une étendue et une profondeur de génie qui lui procurèrent une grande influence sur tout ce qui se fit de son temps. Ce ministre, créé pair du royaume en 1766, a été enterré aux frais de la nation, dans l'église de Westminster, parmi les rois. Ses titres passèrent à son fils, né en 1756, avec une pension de 4,000 liv. sterling, que le roi et le parlement lui ont accordée en mémoire des services du père.

* PITT (WILLIAM), ministre célèbre d'Angleterre, second fils du précédent et arrière-petit-fils de Thomas Pitt, gouverneur du fort St.-Georges, naquit le 28 mai 1759, à Hayes dans le comté de Kent, et non à Angers, comme on l'a prétendu. Il fut élevé jusqu'à l'âge de 14 ans sous les yeux de son père lord Chatam, et eut pour précepteur le docteur Vilson,

depuis chanoine de Windsor. Pitt fut envoyé ensuite à l'université de Cambridge : il possédait déjà les auteurs grecs et latins, traduisait Thucydide à livre ouvert, connaissait la philosophie, la géométrie, l'algèbre; et ces talens précoces faisaient espérer en lui un grand homme. Il eut cependant à lutter contre un tempérament faible et valétudinaire; mais une maladie grave ayant développé ses organes, sa santé se raffermir ensuite, et il put continuer ses études. Il se livra plus particulièrement à celle des lois, fut reçu avocat en 1780, plaida plusieurs causes avec succès, et s'habitua, d'après le conseil de son père, à parler sur toutes sortes de sujets. Il contracta ainsi de bonne heure l'habitude de s'énoncer avec facilité, et d'acquiescer à un haut degré cette assurance et cette présence d'esprit si nécessaires à un homme d'état. Lord Chatam son père mourut en 1778. Deux ans après, on procéda au renouvellement général des membres de la chambre des communes, et les amis de Pitt s'engagèrent à le présenter comme candidat de l'université de Cambridge; mais il ne fut pas nommé. Il obtint cet honneur le mois de janvier suivant : choisi par le bourg d'Appleby, il dut son élection à la protection de sir James Lowther, auquel leur ami commun, le duc de Rutland, son condisciple, l'avait recommandé. Pitt avait alors vingt-deux ans. La Grande Bretagne était en guerre avec ses colonies d'Amérique, avec la France, l'Espagne, la Hollande, et avait à craindre la *neutralité armée* de la Russie, du Danemarck et de la Suède. Tandis que la France menaçait les possessions anglaises dans l'Inde, par les préparatifs qu'elle faisait et par une confédération qu'elle y avait formée, dans l'intérieur l'industrie, le commerce, le crédit public étaient presque anéantis. Dès son entrée au parlement, Pitt se déclara contre le ministère de lord North, et par conséquent contre la guerre d'Amérique. Ils'agissait d'opérer de réforme dans la liste civile, d'après une motion du fameux Burke. Pitt l'appuya, et débuta le 26 février 1781, par un discours plein d'éloquence, de logique, et remarquable par des connaissances profondes dans les matières d'état; il fut couvert d'applaudissemens. Ce fut le premier échelon de la gloire de Pitt, et l'on vit dès lors en lui un digne successeur de lord Chatam. Il parla dans toutes les occasions, et toujours avec un égal succès, notamment

(1) Ce Thomas Pitt avait acheté dans les Indes pour 48,000 pagodes (204,500 liv. sterling, ou près de 900,000 francs), ce fameux diamant qui fait partie des joyaux de la couronne de France. Il le revendit au régent (duc d'Orléans), pour 135,000 livres sterling suivant les auteurs anglais, et pour 2,000,000 de francs seulement, suivant les écrivains français. Ce diamant, de la grosseur d'un œuf de pigeon, pèse 127 carats, et dans l'état publié par l'Assemblée nationale en 1792, il est évalué 120,000 000.

lorsqu'il prit la défense de son père, qu'on accusait de s'être montré partisan de la guerre contre l'Amérique. Cependant Pitt ne fut point compris dans la nouvelle administration, et refusa la place aussi honorable que lucrative de vice-trésorier d'Irlande, que son père avait occupée. Fort attaché à la constitution de son pays, il crut cependant qu'il s'était glissé des abus dans la représentation nationale : aussi fit-il partie de la société appelée *les amis de la réforme parlementaire*, société qui le chargea de faire une motion sur ce sujet : elle fut rejetée dans la séance du 7 mai 1782. Lord Rockingham, qui avait remplacé lord North dans le ministère où Fox était secrétaire d'état, mourut en 1782. Alors Fox se retira, ainsi que lord Cavendish, au moment où lord Shelburne venait d'être nommé premier lord de la trésorerie, et que Pitt, qui n'avait que 23 ans, obtint la place importante de chancelier de l'échiquier. Il s'opposa à la rentrée de lord North au ministère, et préféra Fox, avec lequel il eut un long entretien ; mais celui-ci exigeant auparavant qu'on renvoyât lord Shelburne, Pitt ne voulut pas y consentir, et dès ce moment il s'établit entre ces deux grands hommes d'état une inimitié que rien ne put faire cesser depuis. Cependant ce fut sous le ministère du comte de Shelburne que l'on reprit, pour la paix avec la France, l'Espagne et l'Amérique, les négociations qui avaient été entamées lors de l'administration de Fox. Les préliminaires furent signés le 21 janvier 1783, et l'on conclut un armistice avec la Hollande. Les articles de ces préliminaires furent vivement combattus au parlement par les partisans de lord North et de Fox, et lord Shelburne fut contraint de donner sa démission. Pitt, resté pendant six semaines ministre en activité, lutta seul contre toute l'opposition et soutint avec courage le fardeau des discussions parlementaires. Le 31 mars 1783 il se démit de sa charge de chancelier de l'échiquier. Le mois suivant se forma le ministère dit de la *coalition*, lequel, après quelques débats, signa une paix définitive, le 3 septembre 1783, avec les puissances belligérantes. Le parlement fut prorogé au mois de juillet, et alors Pitt vint en France, demeura à Reims, puis à Paris, et reçut partout l'accueil le plus distingué. De retour en Angleterre, il ne se montra pas toujours opposé au ministère de la *coalition*. Mais quand Fox pré-

senta son *bill* pour l'administration de l'Inde, qu'on devait, selon lui, confier à sept commissaires, Pitt s'éleva contre son plan, de crainte qu'il ne donnât trop de prépondérance aux ministres, et sur la compagnie, et sur la couronne elle-même. Pitt triompha ; car le *bill*, adopté par la chambre des communes, fut rejeté par les pairs. Ce *bill* qui, suivant l'expression d'un orateur, *créait un empire dans un empire*, avait fort déplu au roi. Les ministres furent renvoyés le 18 décembre 1783, et Pitt se vit le même jour nommé premier lord de la trésorerie, chancelier de l'échiquier, et se trouva, par ces deux charges, à la tête du nouveau ministère ; il eut bien de la peine à le composer, à cause de l'opposition, qui était soutenue par les talens de Fox et par ses partisans, dont le nombre augmentait tous les jours. Pitt, âgé seulement de 24 ans, sut conjurer et braver l'orage ; d'ailleurs, son parti se renforça par une belle action qu'il venait de faire. Au lieu de garder pour lui, et il le pouvait, la place de contrôleur des rôles, qui produit 3,000 livres sterling (72,000 fr.) par an, il la fit donner au colonel Barré. Comme un membre du parlement cesse d'en faire partie quand il accepte un emploi du gouvernement, à moins qu'il ne soit réélu, Pitt ne put se présenter à la chambre qu'au mois de janvier 1784, et après sa réélection par le bourg d'Appleby. Il eut à y combattre la formidable opposition que Fox avait préparée pendant ce temps-là. Il parut qu'un des projets de Pitt était de dissoudre le parlement. Fox et ses adhérens furent avertis de ce projet, ou le pressentirent ; et, pendant trois séances, cet orateur et d'autres membres de son parti sommèrent le ministre de s'expliquer à ce sujet. Pitt s'y refusa toujours, se montrant impénétrable. En attendant, il sut gagner la majorité de la chambre des pairs. Lorsqu'il vit que la chambre des communes rejetait presque tous ses projets, qu'elle suspendait les bills de *sedition* et des *subsides* qui cependant passèrent malgré tous les efforts des oppositions ; quand il ne put se dissimuler l'animosité dont il était l'objet dans cette chambre ; et lorsque enfin il apprit que dans les négociations qu'on avait entamées pour réunir tous les partis, on demandait sa démission avant tout, alors il ne garda plus de mesures. Sur de la chambre des pairs et de l'assentiment du roi, il fit dissoudre

le parlement, le 25 mars de cette même année 1784. Ce coup d'état de la part d'un si jeune ministre étonna toute l'Europe. C'est à cette occasion que lord North dit qu'il était *né ministre*, et qu'un de ses adversaires exprima l'importance des triomphes que Pitt obtint pendant son long ministère, par ces mots : *Il vainquit la Chambre des communes*. Les partis irrités faisant craindre une crise funeste, les plus puissans adversaires de Pitt se ruinèrent presque par les énormes dépenses qu'ils firent pour influencer les nouvelles élections : vains efforts. La nation entraînée par son admiration pour les talens de Pitt, se déclara presque généralement pour lui. Londres, Bath et d'autres villes voulaient toutes l'élire au parlement ; il les remercia, et donna la préférence à l'université de Cambridge, qui le choisit pour son représentant. Cependant les dix-huit mois qui s'étaient écoulés depuis la conclusion de la paix avaient été employés à des discussions parlementaires, et tout languissait dans l'intérieur : la contrebande surtout faisait des progrès alarmans. Pitt lui porta un coup terrible en diminuant les droits sur le thé, les liqueurs spiritueuses et autres objets d'une grande consommation. Cette mesure fit éprouver au trésor un déficit considérable. Pitt y remédia par un impôt sur les fenêtres. Les emprunts avaient été jusques alors livrés aux amis des ministres : il les accorda à tous ceux qui, en présentant une solvabilité suffisante, offraient à l'état les conditions les plus avantageuses. La majorité de la nouvelle chambre des communes, qu'il avait formée en grande partie, étant en sa faveur, il réalisa tous ses projets, dont quelques-uns pouvaient paraître arbitraires. Il fit adopter différentes taxes sur les chapeaux, les rubans, les gazes et sur les vins étrangers. Tous ces impôts, qui firent beaucoup murmurer contre Pitt, n'auraient peut-être pas été soufferts s'ils avaient été établis par un ministre moins habile, et qui n'eût pas élevé cette nation à un rang éminent parmi les états de l'Europe ; mais Pitt déployait dans toutes les occasions une grande supériorité de talens, un caractère ferme ; et son principal objet était de conserver à l'Angleterre sa suprématie sur les autres nations. Enfin les taxes qu'il imposa furent si nombreuses et si productives, qu'en moins de trois ans, après avoir acquitté toutes les dépenses de l'état, il réalisa (1786) un excédant de 900,000

livres sterling (21,600,000 francs). Il faut ajouter à cette somme le produit de quelques taxes additionnelles ; et le tout réuni formait un fonds annuel d'un million. Il le destina au rachat progressif de la dette publique, et ce fonds d'amortissement, que l'intérêt des effets publics rachetés augmentait chaque année, et auquel il ajoutait encore les sommes disponibles, fut livré par quartiers à des commissaires désignés, tels que le chancelier de l'échiquier, le gouverneur de la banque, le maître des rôles, et l'orateur de la chambre des communes, qui présidait ces commissaires. Pitt aima mieux créer de nouvelles taxes que de toucher à ce fonds qu'il considérait comme sacré. Il régla ensuite un mode plus facile de perception dans ces avances, conclut, le 26 septembre 1786, avec la France, un traité de commerce que les deux pays ont sévèrement critiqué, et dont les bases étaient vicieuses. Nous passerions les bornes que nous nous sommes prescrites dans cet article, si nous suivions pas à pas tous les actes de ce ministre, ses bills, ses motions, et ses discussions au parlement. En 1784, il prit une part très active aux débats sur les élections de Westminster, sur les relations commerciales entre l'Angleterre et l'Irlande (1785), sur le procès de Hastings (*voyez* ce nom), sur la demande de la révocation de l'acte du *test*, faite par les dissidens. Il détruisit l'influence qu'exerçait la France sur les Provinces-Unies, et conclut en 1788 une triple alliance avec la Prusse et le stathouder, contre la France, qu'il avait eu en tout temps l'intention d'humilier. Pendant dix ans, il appuya la motion pour l'abolition de la traite des nègres. Lors de la maladie mentale du roi, il soutint que les chambres avaient seules le droit de nommer un régent (*voyez* GEORGES III) ; mais la guérison momentanée de ce prince mit fin à ces discussions. Il fit établir une factorerie à *Nootka-Sound*, en Amérique ; et, malgré tous les efforts des Espagnols, il assura aux négocians anglais dans cette contrée le commerce des pelleteries. Voyant la Russie menacer l'Europe de sa puissance colossale, il intervint dans les débats entre cet empire et la Porte, et prépara un armement formidable, qui déterminait Catherine II à faire la paix avec les Turcs (11 août 1791.) Cependant il portait un regard pénétrant sur ce qui se passait en France, où la révolution faisait de rapides progrès. Pitt n'aimait

pas la France, d'abord parce qu'elle était rivale de son pays, ensuite parce qu'elle avait favorisé l'insurrection et l'indépendance de l'Amérique, et qu'enfin elle avait joué un rôle très actif dans les troubles de l'Inde. Toutes ces raisons ont fait accuser ce ministre, non sans quelque vraisemblance, d'avoir jeté en France les premiers germes de la révolution qui conduisit à l'échafaud le meilleur des monarques. Il est néanmoins certain que Pitt, tout en étudiant avec une profonde attention les discordes civiles de la France, parut les regarder d'un œil indifférent, jusqu'à ce que le *jacobinisme* ayant pénétré en Angleterre, qu'il y vit des *clubs* patriotiques s'établir de toutes parts, et qu'il apprit que les *patriotes* des deux nations entretenaient entre eux une correspondance, il s'aperçut enfin que la révolution française menaçait d'envahir les autres états et d'en ébranler les trônes. Mais il ne parut se réveiller de sa léthargie, que quand il sut que Louis XVI, fait prisonnier dans son propre palais, était tombé au pouvoir de ses ennemis. Alors, il fit rappeler lord Gower, ambassadeur d'Angleterre à Paris. Il avait constamment refusé d'écouter les propositions de l'Autriche et de la Prusse, pour s'unir à elles et délivrer Louis XVI; et même après l'emprisonnement de ce monarque, il conserva sa neutralité. Mais bientôt craignant et la France et les progrès des patriotes anglais, il se prépara à la guerre, restreignit l'exportation des armes, des munitions et des grains, publia le *bill* contre les attroupemens, et celui qui est connu sous le nom d'*alien bill*, par lequel le gouvernement a droit d'expulser, sans jugement préalable, tout étranger qui lui devient suspect : ce bill avait été oublié depuis long-temps, comme arbitraire et impolitique. Le marquis de Chauvelin resta encore à Londres, quoiqu'il y fût comme ambassadeur du roi de France, qui cependant se trouvait détroné et captif. On ignore que Pitt ait fait la moindre démarche pour sauver Louis XVI, lors de son inique jugement. Ce ne fut qu'après la mort de ce prince (24 janvier 1793) qu'il fit signifier à Chauvelin de quitter l'Angleterre. (Voyez CHAUVELIN.) Il sut habilement profiter de l'impression profonde que la mort de Louis XVI avait produite sur l'Angleterre et sur les autres cabinets de l'Europe, et depuis ce moment il établit les bases de cette hostilité permanente et de cette coalition

européenne qu'il soumit aux ordres de la Grande-Bretagne, et qu'il dirigeait à son gré. Les préparatifs de l'Angleterre amenèrent la république française à déclarer la guerre à cette puissance. Pitt s'y attendait, et les hostilités commencèrent. Les alliés eurent d'abord quelques succès; ils arrivèrent jusqu'à Valenciennes, et prirent Toulon; mais ces succès furent éphémères, et les républicains furent ensuite vainqueurs. L'Espagne, forcée par le Directoire, déclara la guerre à la Grande-Bretagne, en 1795. Cependant les énormes dépenses qu'avait occasionnées la coalition, portèrent un coup terrible au système de finances établi par Pitt, et au crédit public. Il négocia la paix avec la France, mais inutilement. Après le 18 fructidor (septembre 1796, voyez AUGEREAU), l'Angleterre se trouva seule à lutter contre sa rivale; la terreur s'était répandue dans les comtés de l'ouest et du nord de la Grande-Bretagne, par la descente de 45 à 48.000 Français dans le pays de Galles. La dette nationale augmentait rapidement; celle du ministère était de près d'un milliard sterling; la banque réclamait les avances qu'elle avait faites; en même temps une révolte générale était près d'éclater en Irlande, et les marins menaçaient aussi de s'insurger. Cette situation critique ne fit point perdre courage à Pitt; son génie remédia à tout. Ne pouvant rembourser la banque, il prit une mesure hardie : il l'autorisa par un bill à continuer l'émission de ses billets, et la dispensa provisoirement de les acquitter en espèces métalliques. Il repoussa les Français de l'Irlande, apaisa ce pays, du moins pour un temps, parvint à empêcher la révolte des marins, et forma une nouvelle coalition (1798) avec l'Autriche, la Russie et la Turquie. Celle-ci, ancienne amie de la France, y avait été entraînée par l'expédition de Bonaparte en Egypte. Les Russes, d'abord vainqueurs en Italie, furent battus à Zurich (25 septembre 1799). Le mois suivant, les Anglo-Russes furent obligés de se retirer précipitamment des côtes de la Hollande. Bonaparte, devenu premier consul, voulut entamer des négociations avec Pitt; mais les Autrichiens ayant obtenu quelque succès en Allemagne, le ministre anglais s'y refusa. Pendant cet intervalle, Pitt opéra l'union de l'Angleterre et de l'Irlande sous une même législation : union approuvée par le roi le 2 juillet 1800, et qui eut son effet le 1^{er}

janvier 1801. Une des conditions avait été l'émancipation des catholiques irlandais ; Pitt la leur avait promise, et on sait comment lui et ses successeurs ont tenu cette promesse qui n'a reçu son exécution tardive que dans ces dernières années. Bientôt une nouvelle crise vint menacer l'Angleterre. Bonaparte était victorieux à Marengo (14 juin 1800) : Moreau le fut six mois après à Hohenlinden (2 décembre), et l'Autriche signa avec Napoléon le traité de Lunéville (9 février 1801). Paul I^{er} ayant vainement réclamé de l'Angleterre l'île de Malte, en sa qualité de grand-maître de l'ordre, et devenu enthousiaste de Bonaparte, avait signé (du 16 décembre 1800, aux 27 et 29 février 1801) des traités de renouvellement de la *neutralité armée* avec la Suède, le Danemarck et la Prusse ; il avait, en outre, formé en Volhynie et en Lithuanie deux armées qu'on disait destinées à envahir, d'accord avec Bonaparte, les possessions anglaises dans l'Inde. Paul avait en outre renvoyé de Pétersbourg l'ambassadeur d'Angleterre, et mis un *embargo* sur tous les vaisseaux anglais. L'alliance de la France et de la Russie, de ces deux puissances formidables, donnait de vives inquiétudes à Pitt ; mais ces inquiétudes cessèrent par l'assassinat de Paul I^{er}, dans ses propres appartemens (mars 1801). Son successeur Alexandre suivit un système tout opposé, et Pitt put prendre de nouveaux arrangements avec la Russie, le Danemarck et la Suède. Cependant l'Angleterre avait besoin d'un peu de repos, et elle conclut avec Bonaparte le traité d'Amiens (27 mars 1802). Après la mort de Paul I^{er}, et dans le même mois, Pitt se retira du ministère, soit parce qu'il ne voulut pas participer à la paix avec la France, soit parce que le roi avait refusé de tenir la promesse du ministre relativement à l'émancipation des catholiques irlandais. Quant au premier de ces motifs, Pitt voyait la nation fortement prononcée pour la paix ; et lorsque les préliminaires en furent présentés au parlement, il dit qu'après la dissolution de l'alliance continentale, l'Angleterre ne pouvait mieux faire que de conclure la paix à des conditions honorables. Cette paix fut de courte durée ; et, au moment d'une nouvelle rupture, Pitt se déclara contre le ministère que lui-même avait formé. Il en créa un nouveau, à la tête duquel il fut mis (en mai 1804), en qualité de

premier lord de la trésorerie et de chancelier de l'échiquier. Fidèle à son système, il s'occupa aussitôt à former une troisième coalition, où entrèrent la Russie et l'Autriche. Mais les rapides victoires des Français jetaient de l'amertume sur ses jours ; et, quoique à la bataille de Trafalgar, le 26 décembre 1805, Nelson détruisit les marines française et espagnole, il parut considérer cette victoire comme un événement de peu d'importance, et qui ne pouvait compenser les triomphes de Bonaparte. Ces chagrins, joints aux contrariétés que lui donnait la division qui régnait dans son ministère, augmentèrent la goutte dont il souffrait ; cette maladie était héréditaire dans sa famille, et il l'avait rendue plus violente par l'usage immodéré du vin. Les eaux de Bath ne lui procurèrent aucun soulagement. On le transporta à sa maison de Pultney, où sa maladie s'aggrava encore lorsqu'il apprit les nouvelles victoires de Napoléon, et la paix que celui-ci avait conclue (le 26 décembre 1805) à Presbourg, avec l'Autriche. Son ancien précepteur, alors évêque de Lincoln, l'assista dans ses derniers momens, et lui ayant proposé de prier avec lui, Pitt y consentit, et s'écria : « Je crains d'avoir » comme beaucoup d'autres, trop négligé la prière, pour que celle que je ferai » sur mon lit de mort puisse être efficace. » Je me confie à la miséricorde de Dieu. » Il remit ses papiers à son frère et à l'évêque de Lincoln, recommanda ses nièces, filles du comte de Stanhope, à la nation anglaise, montrant le désir qu'elle leur fit une pension de 4,000 à 4,500 livres sterling, témoigna ensuite quelque inquiétude sur le sort de ses neveux Stanhope, et expira le 25 janvier 1806, âgé de 47 ans. Ses restes furent déposés à Westminster, malgré l'opposition de Fox. Plusieurs écrits ont paru sur cet homme célèbre, savoir : *Histoire de la Vie politique de Pitt*, par M. Gifford, 1809, 3 vol. in-4° ; — *Mémoires sur la Vie de Pitt*, par l'évêque (de Lincoln, puis de Winchester), 2 vol. in-4° et 3 vol. in-8°. Ces Mémoires qui ne vont que jusqu'en 1793, ont eu quatre éditions ; on en attendait la suite. Nous ne citerons pas les nombreux ouvrages publiés pour ou contre ou sur cet homme d'état. Ses principaux *Discours*, avec ceux de Fox, ont été publiés en 12 vol. in-8°, et traduits en français par MM. de Jussieu et Janvry, Paris, 1819—1820. Sans entrer dans un examen détaillé sur

la conduite politique de Pitt, et en lui accordant tous les talens que l'Europe a justement admirés, nous nous bornerons à dire, à sa louange, qu'il mourut pauvre, qu'il voulut toujours être tout simplement *William Pitt*, et refusa même l'ordre de la Jarretière; qu'il eut des mœurs pures, et que son amour pour la gloire de son pays alla jusqu'à l'enthousiasme. Cependant on peut lui reprocher d'avoir porté trop loin sa haine contre la France et de n'avoir pas toujours été juste envers cette nation. On peut lui reprocher aussi son indifférence pour les malheurs d'un monarque voisin, le faux zèle avec lequel il parut vouloir protéger et aider les fidèles royalistes armés pour la bonne cause, et que l'on vit abandonnés sur les rivages de Quiberon. Dans la vie privée, on ne lui connut d'autre défaut que l'usage immodéré du vin : défaut qui, dans une occasion où il se présentait presque ivre au parlement avec M. Dundas, qui était dans le même état, donna lieu au distique suivant :

*I don't see the speaker. — Do you?
— I don't see one. — I see two.*

« Je ne vois pas l'orateur... le voyez-vous » (demandait Dundas)? — Je n'en vois pas seulement un (répondait Pitt), j'en vois deux. » Doué d'une rare éloquence, il parlait sur-le-champ et sur toutes les matières avec clarté, énergie, profondeur et précision. Souvent il mettait tant de chaleur dans ses discours, qu'il paraissait livré à la plus vive colère; c'est pourquoi ses adversaires le désignaient par le surnom de *the angry boy*, l'enfant colére. En résumé peu de ministres se sont trouvés, comme Pitt, dans des circonstances aussi difficiles, et peu ont su comme lui en triompher. Il n'y a guère d'exemples non plus qu'un ministre qui disposait des richesses d'une nation opulente soit mort pauvre, et ait refusé, excepté des places, ces honneurs et ces titres illustres que briguent à la fois l'intrigue et l'ambition.

PITTACUS, l'un des sept sages de la Grèce, était de Mitylène, ville de l'île de Lesbos. Il commanda dans la guerre contre les Athéniens, et offrit de se battre contre Pirron, général des ennemis. Il employa dans ce combat une ruse peu spirituelle et peu généreuse : après avoir enveloppé son ennemi avec un filet qu'il portait sous son bouclier, il le tua. Ses concitoyens, aussi peu délicats que lui sur les moyens de la victoire, le remercièrent

de ce service, en lui donnant la souveraineté de leur ville. Pittacus leur donna des lois qu'il mit ridiculement en vers, et se démit ensuite du souverain pouvoir. Une des maximes qu'il débitait, était « qu'il ne faut point publier ce qu'on a dessein de faire, afin que si l'on n'en vient point à bout, on n'ait pas le chagrin de se voir moqué; et qui ne sait pas se taire, disait-il, ne sait pas parler. » Aujourd'hui la politique des esprits les plus grossiers s'étend sans peine jusque-là. Le plus grand de ses exercices était, selon Cléarque, de moudre du froment; c'est à peu près ce qu'il fit de mieux, et ce ne peut être guère que cela qui l'a fait placer au nombre des sept Sages. Cependant ce mérite appartient à une profession commune et nombreuse. Il mourut l'an 529 avant J.-C., à 70 ans.

PITTONI (JEAN-BAPTISTE), prêtre vénitien, né vers 1666, a recueilli et mis en ordre un nombre considérable de *constitutions* des différentes congrégations établies à Rome. Il fit paraître en 1704 celles de ces *Constitutions* et *Décisions* qui regardent les confesseurs; elles furent depuis réimprimées en 1710 et 1715 : celles qu'il ont rapport aux curés furent publiées en 1689 et en 1715; celles qui concernent les chanoines en 1709, furent réimprimées en plus grand nombre en 1722 : il donna en 1711 les *Constitutions* et *Décisions* qui règlent la collation des bénéfices : l'année suivante, furent mises au jour les *Constitutions* relatives aux évêques, aux abbés, au clergé séculier et régulier, et aux ordres militaires. Enfin on imprima, en 1725, quelques-unes des *Décisions* qui ont rapport au mariage. Ce recueil utile forme 44 vol. in-8°. Il fut imprimé par les soins de Léonard Pittoni, père de l'auteur, et il est fort recherché. On a en outre de Jean-Baptiste Pittoni : | la *Vie de Benoît XIII*, Venise, 1730, in-4°, en italien; | *Calendario romano decennale*, avec des notes et des décisions de la sacrée congrégation; | *De octavis festorum, que in Ecclesia universaliter celebrantur*, 2 vol. in-8°. Pittoni mourut le 16 novembre 1748, âgé de 82 ans.

PIVATI (JEAN-FRANÇOIS), juriconsulte, né à Padoue en 1689, mort à Venise en 1765, est auteur d'un *Nuovo Dizionario scientifico e curioso, sacro e profano*, Venise, 1740, 40 vol. gr. in-folio, fig.; ou 1746, 12 vol. in-folio; *De rifles-*

sioni fisica sopra la Medic. elettrica, Venise, 1749, in-4°.

PIZARRE (FRANÇOIS), conquérant du Pérou, né à Truxillo dans l'Estramadure en 1475, était fils naturel d'un gentilhomme dont il prit le nom, et son premier emploi fut de garder les pourceaux dans une campagne de son père. Ayant un jour égaré un de ces animaux, et n'osant rentrer dans la maison, il s'enfuit et s'embarqua pour les Indes espagnoles. Il s'y distingua en 1543 sous Nugnez de Balboa qui découvrit la mer du Sud. Animé lui-même de la passion des découvertes, il fit plusieurs voyages dans la mer du Sud avec Diégo d'Almagro, et découvrit la côte de l'empire péruvien, en 1525; mais ayant refusé de regagner l'isthme il resta dans une île déserte avec treize soldats-fidèles. Un petit navire vint le délivrer de sa position critique. Pizarre, remontant de nouveau les côtes du Pérou, aborda à Tumbez, et rapporta en Espagne une si grande quantité d'or, que Charles-Quint le nomma gouverneur des terres découvertes et qu'il pourrait encore découvrir. Le Pérou fut conquis. Pizarre usa de sa victoire en chrétien, et pardonna aux vaincus. L'Inca Huascar, instruit de son mérite, lui envoya une ambassade pour lui demander sa protection contre son frère Atahualpa qui, après l'avoir dépouillé de son empire, voulait lui arracher la vie. La renommée avait enflé les exploits et les forces du conquérant espagnol. Les Péruviens, prévenus comme les Mexicains, par des oracles vrais ou faux, qu'il viendrait bientôt de l'Orient des hommes barbus, d'un aspect terrible, portant le tonnerre, conduisant avec eux des animaux formidables, regardaient ces étrangers comme les fils du Soleil. Atahualpa, intimidé par ces oracles, crut voir dans les Espagnols des hommes envoyés du ciel pour venger son usurpation. Il dépêcha des ambassadeurs à Pizarre, avec des présents magnifiques, en le sommant de sortir de ses états. Pour toute réponse, Pizarre précipita sa marche, et arriva à Caxamarca, où était campé l'usurpateur avec quarante mille hommes. Il le défia sans peine le prit et le traita bien; mais une action barbare de cet Indien perfide et féroce le fit condamner à mort. Quelques jours avant la bataille de Caxamarca, Huascar, frère d'Atahualpa, et l'héritier légitime du trône, était tombé entre les mains de ses ennemis : l'usurpateur, craignant

que les Espagnols ne rendissent la couronne à ce prince, donna des ordres pour qu'on le fit périr. Les vainqueurs furent irrités de ce meurtre. Un Péruvien, qui l'accusa d'avoir donné des ordres secrets pour massacrer les Espagnols, augmenta encore leur ressentiment. On le condamna à mort. (*Voyez* ATAHUALPA, CORTEZ, MANCO-CAPAC, MONTÉZUMA.) Peu de temps après, la discorde se mit entre les vainqueurs du Pérou, et Pizarre après avoir d'abord battu et puni de mort Almagro, son rival, fut assassiné le 19 juin 1541 par les amis et à l'instigation d'Almagro, qui ne jouit pas longtemps de son crime. (*Voyez* son article.) Tout le monde connaît le roman ridiculement larinoyant que Marmontel a fait sur la conquête du Pérou : barbouillage où la sottise et l'irréligion se disputent à qui aura le dessus. *Voyez* le *Journal historique et littéraire*, 1^{er} mars 1777.

* **PIZZI** (l'abbé JOACHIM), littérateur italien, né à Rome en 1716, fit ses études dans le collège romain dirigé par les jésuites. Quelques *poésies légères*, qu'il publia dès sa première jeunesse, le firent connaître avantageusement. L'académie des *Arcades* le reçut dans son sein en 1751. Il y établit sa réputation poétique par un grand nombre de compositions, où l'on remarquait de l'élégance, de la facilité, et surtout une grande correction de style. Après la mort de l'abbé Morei, en 1759, il lui succéda dans la place de *custode*, ou gardien général de l'académie. Sous l'administration de Pizzi, elle acquit un nouveau lustre, et compta parmi ses membres les hommes les plus distingués par leurs talens, et plusieurs princes et souverains de l'Europe. Jusqu'alors l'abbé Pizzi avait joui de la considération générale; mais elle diminua un peu à l'arrivée à Rome de la fameuse *Corilla Olimpica*, dont le véritable nom était Marie-Madeleine Morelli. Cette *improvisatrice*, plus connue par ses galanteries que par ses talens poétiques, attira auprès d'elle tous les beaux-esprits de Rome, et même les gens les plus qualifiés. L'abbé Pizzi se montra parmi ceux qui lui rendirent les premiers leurs hommages, et imagina de faire couronner la nouvelle Sapho au Capitole, honneur si rarement accordé aux génies les plus marquans de l'Italie. Malgré les murmures des personnes sensées, Pizzi l'emporta, et Marie-Madeleine Morelli fut ornée de la couronne décernée à Pétrarque et au

Tasse L'enthousiasme de l'abbé Pizzi pour sa protégée excita l'esprit satirique si propre aux habitans d'Italie, et surtout aux Romains. Le tronçon de Pasquin et la statue de Marforio étaient journellement remplis de pamphlets contre *Corilla*, où l'abbé Pizzi n'était guère épargné. Il en conçut de l'humeur, et voulut répondre; mais il ne fit qu'augmenter le nombre des malins et des satires. Le départ de *Corilla* mit un terme à ces plaisanteries, et peu à peu l'abbé Pizzi recouvra l'estime de ses concitoyens. Il mourut le 18 septembre 1790, laissant différens ouvrages, dont les principaux sont : | *Discours sur la poésie tragique et comique*, Rome, 1772; | *Dissertation sur un camée antique*; | *La Vision de l'Eden*, poème en 4 chants, tiré en partie de l'Apocalypse, Rome, 1778. Ce poème est digne d'éloges, soit par la beauté des images, soit par l'harmonie de la versification; | *Le Triomphe de la poésie*, imprimé à Parme par Bodoni, 1782, avec un grand luxe typographique, dans la collection qui a pour titres *Actes du couronnement solennel de Corilla Olimpica*, publiés par les soins de l'abbé Pizzi.

* **PLAAT** (ANDRÉ-HENRI-JEAN van der), ingénieur et hydraulicien hollandais, lieutenant général, naquit le 11 février 1761, dans la petite ville de Grave, sur la Meuse. Il était parvenu en 1787, au grade de lieutenant du génie, lorsqu'il passa au service de Russie avec le rang de major dans la même arme. Après s'être distingué en 1788, dans la campagne contre les Suédois, il fit aussi les campagnes de 1789, 90 et 91, contre les Turcs, et reçut trois blessures, en 1790, à la prise d'Ismail. Van der Plaats était alors lieutenant-colonel et chef d'un bataillon de grenadiers. L'impératrice Catherine lui fit don d'une épée d'honneur et le décora de l'ordre de Saint-Wladimir. Le grade de colonel d'infanterie lui fut aussi accordé; ayant passé, avec le même grade, dans un corps d'ingénieurs, il fut chargé de la défense des provinces méridionales de l'empire russe, ainsi que des travaux du port d'Odessa. Il dirigea la construction de Tiraspol sur le Dniester, et d'autres importans ouvrages dans la Chersonèse Taurique. La Caarine lui donna de nouvelles marques de sa faveur, et, en 1796, Paul I^{er} le nomma général-major. Van der Plaats quitta le service de la Russie, en 1798, après s'être marié en Hollande et il vivait dans la retraite,

lorsque le roi Louis Napoléon lui confia, en 1807, l'inspection du *Waterstaat*, c'est-à-dire des travaux hydrauliques pour la défense de la Hollande. L'empereur le nomma plus tard ingénieur en chef du département du Zuyderzée. Lorsque les alliés disposèrent de la Hollande, van der Plaats fut député vers eux pour accélérer la marche de leurs troupes. Il reçut du nouveau roi le titre de major-général et le commandement de Bréda, qu'il défendit contre les généraux Roguet et LeFebvre-Desnouettes, et dont le siège fut levé le 20 décembre 1813. La belle résistance du commandant fut récompensée par la décoration de l'ordre de Guillaume, que le roi lui conféra, et par celle de l'ordre de Sainte-Anne, première classe, qui lui fut accordée par Alexandre. En 1815, van der Plaats fut nommé commandant du Brabant septentrional, gouverneur militaire d'Anvers, et commandant du premier arrondissement, avec le grade de lieutenant-général. Enfin, le 16 mars 1816, il eut le commandement de la quatrième division. Van der Plaats mourut à Anvers, le 15 février 1819. Il était commandeur de l'ordre militaire de Guillaume, et il faisait partie, depuis l'année 1810, de la société des sciences de Harlem.

PLACCIUS (VINCENT), né à Hambourg, en 1642, y fit ses premières études, et les acheva à Helmstadt et à Leipsick. Il voyagea ensuite en Italie et en France. De retour dans sa patrie, il se livra au barreau, et occupa avec distinction, pendant 24 ans, la chaire de morale et d'éloquence. Quoiqu'il fût d'un tempérament mélancolique, il était obligeant, affable, attaché à ses disciples et généreux envers les indigens. Ses ouvrages sont : | un *Dictionnaire des auteurs anonymes et pseudonymes*, en latin, publié en 1708, 2 vol. in-fol., par les soins de Fabricius : livre curieux, quoique les fautes y fourmillent; Jean Christophe Mylius y a fait un *Supplément*, Hambourg, 1740, in-fol. L'ouvrage français de M. Barbier, particulièrement la dernière édition, offre un ensemble plus curieux et plus exact, quoiqu'il ne soit pas exempt de reproches. | *Liber de jurisconsulto perito*, 1693, in-8°; | *Carmina juvenilia*, Amsterdam, 1667, in-12; | *De arte excerpenti*, Hambourg, 1689, in-8°, et beaucoup d'autres, qui sont un témoignage favorable de ses talens et de son érudition. Il mourut en 1699.

PLACE (PIERRE de la), en latin *a Pla-*

tea ou *Plateanus*, né dans l'Angoumois en 1520, était d'une naissance distinguée, et fut successivement avocat, conseiller, et premier président de la cour des aides en 1555. Pendant qu'il faisait ses études à Poitiers, il eut quelques conférences avec Calvin, qui l'attira dans son parti. Sa nouvelle croyance, qu'il commença de professer publiquement en 1560, lui fit perdre sa place de président, que le roi lui rendit. Cependant il dut ensuite quitter la capitale : il y revint, et fut tué en 1572, à la Saint-Barthélemi. Il était fort attaché au parti huguenot, et le prouva par ses *Commentaires de la religion et de la république*, depuis 1556 jusqu'en 1564, in-8°, 1566. On a encore de lui quelques livres de morale, comme l'*Excellence de l'homme chrétien*, 1581, in-12. A la tête se trouve une *Vie de la Place*, par le père de Farnace.

PLACE (Josué de la), ministre protestant à Nantes, et professeur de théologie à Saumur, où il mourut en 1655, à 59 ans. Il avait une opinion particulière sur l'imputation du péché d'Adam, qui fut condamnée dans un synode de protestants en France. Ses *Oeuvres* ont été réimprimées à Franeker en 1699 et en 1703, 2 tomes in-4°. Ce qu'il y a de plus intéressant, ce sont ses *Disputes contre les sociniens*.

* PLACE (PIERRE-ANTOINE de la), littérateur médiocre, né à Calais en 1707, mort à Paris en 1795, obtint, en 1762, le privilège du *Mercur de France* et fut obligé de l'abandonner au bout de deux ans, parce que son peu de talent ne put soutenir ce recueil littéraire. La Place donna aussi la *Traduction du théâtre anglais*, Londres et Paris, 1746, 8 vol. in-12. Cette traduction n'est pas faite sur le modèle du Théâtre des Grecs du père Brumoy, comme quelques biographes le prétendent. Le père Brumoy, à quelque différence près, a rendu les auteurs grecs tels qu'ils sont dans leurs écrits ; il n'en altère pas la noble simplicité, et nous fait connaître leur véritable génie : dans la traduction de la Place on chercherait en vain celui des auteurs dramatiques anglais, tant il en a changé le genre et le style. Peut-être en aura-t-il corrigé les irrégularités ; mais aussi il a rendu méconnaissables les auteurs qu'il a traduits, et l'ouvrage de la Place offre plutôt des esquisses que des tableaux. Son travail a cependant été utile, en ce qu'il a fourni à plusieurs de nos poètes dramatiques des

plans, des situations et des caractères nouveaux. Ses autres ouvrages sont : | *Histoire de Tom-Jones*, traduite de l'anglais, Paris, 1767, 4 vol. in-12 ; | *L'Orpheline anglaise* ; | plusieurs tragédies, comme *Venise sauvée*, imitée d'Otway ; *Jeanne d'Angleterre* ; *Jeanne Gray* ; *Calliste* et *Adèle de Ponthieu*. La première de ces pièces est la seule qui eut quelque succès. | *Un Recueil d'épithaphes, ouvrage moins triste qu'on ne pense*, Bruxelles, 1782, 3 vol. in-12 ; | *Pièces intéressantes et peu connues, pour servir à l'histoire et à la littérature*, Paris et Bruxelles, 1781 et années suiv. : ouvrage diffus et mal écrit ; | *Hermippus redivivus ou le triomphe du sage sur la vieillesse et le tombeau* ; traduit de l'anglais de Co-hausen ; | *Le Valère-Maxime français, pour servir à l'éducation de la jeunesse*, 1792, 2 vol. in-8°. Laharpe a publié sur la Place, dans le *Mercur* du 20 juillet 1795, une piquante *Notice*, reproduite dans son *Cours de littérature*. La Place fut toute sa vie tourmenté d'un besoin de célébrité qu'il fut loin de pouvoir satisfaire. Il eut un jour la singulière idée de faire annoncer sa mort, et déplorer, dans les feuilles de l'abbé Desfontaines, la perte d'un si intéressant jeune homme. On s'aperçut que ce jeune homme vivait encore, et bien que ridicule, le tour fut trouvé plaisant.

PLACE (le marquis PIERRE-SIMON la). Voyez LAPLACE.

PLACENTIIUS ou PLAISANT (JEAN-LEO), de Saint-Tron, entra dans l'ordre de Saint-Dominique, et passa la plus grande partie de sa vie à Maestricht, où on croit qu'il mourut vers l'an 1548. On a de lui : | *Catalogus omnium antistitum Tungrensium, Trajectensium et Leodien-sium*, Anvers, 1529, et Amsterdam, 1655, in-24. C'est un abrégé historique des évêques de Tongres et de Liège jusqu'à Erard comte de La Marck. L'auteur, trop crédule, adopte toutes les fables qu'il a trouvées dans les anciennes chroniques ; | un poème tautogramme, de 360 vers, intitulé : *Pugna porcorum*, Anvers, 1550, in-8°, et dans *Nugæ venales*, in-12, dont tous les mots commençaient par un P. L'auteur s'y cacha sous le nom de *Publius Porcius*. Il n'est pas le premier auteur qui se soit amusé aux niaiseries des vers lettrisés. Sous Charles le Chauve, un Ubaldus ou Hubaldus, bénédictin du monastère de Saint-Amand en Flandre, fit un pareil poème en l'honneur des chau-

ves, dont tous les mots commencent par un C. Ils ont été imprimés ensemble à Louvain, 1546.

PLACETTE (JEAN de la), né à Pontac en Béarn, l'an 1659, d'un ministre qui l'éleva avec soin, exerça le ministère en France dès l'an 1660. Mais après la révocation de l'édit de Nantes, en 1685, il se retira en Danemarck, où il demeura jusqu'en 1711; il passa ensuite en Hollande, et se fixa d'abord à la Haye, puis à Utrecht, où il mourut en 1718, à 79 ans. On a de lui un grand nombre d'écrits, qui l'ont fait regarder comme le meilleur moraliste des protestants. Ses principaux ouvrages sont : | *Nouveaux Essais de morale*, 6 vol. in-12; | *Traité de l'orgueil*, dont la meilleure édition est celle de 1699; | *Traité de conscience*; | *Traité de la restitution*; | *La communion dévote*, dont la meilleure édition est celle de 1699; | *Traité des bonnes œuvres en général*; | *Traité du serment*, in-12; | *Divers traités sur des matières de conscience*, in-12; | *La mort des justes*, in-12; | *Traité de l'aumône*, in-12; | *Traité des jeux du hasard*, in-12; | *La morale chrétienne abrégée*, dont la meilleure édition est celle de 1701, in-12; | *Reflexions chrétiennes sur divers sujets de morale*, in-12; | *De insanabili Ecclesiarum romanarum scepticismo dissertatio*, 1686, ou 1696, in-4°. Le titre de cet ouvrage annonce l'esprit qui l'a dicté. | *De l'autorité des sens contre la Transsubstantiation*, in-12, réchauffé d'un sophisme mille fois réfuté; | *Traité de la foi divine*, 4 tom. in-4°; | *Dissertation sur divers sujets de théologie et de morale*, in-12. Il y a d'excellentes choses dans ces ouvrages; mais il y aurait beaucoup à retrancher pour les rendre utiles à tout le monde chrétien : dans ceux où l'auteur se livra à l'enthousiasme de secte, il y a très peu à recueillir. La Placette a été surnommé le *Nicolas des protestants*.

PLACIDE de Ste-HÉLÈNE (le père), parent et élève de Pierre Duval, né en 1649 à Paris, entra chez les augustins-déchaussés de la place des Victoires à Paris en 1666. Il y continua de s'appliquer à la géographie, et fit un grand nombre de cartes, dont la plus estimée est celle du *cours du Pô*. Cet habile homme mourut à Paris en 1734, à 85 ans, avec le titre de géographe ordinaire du roi, qu'il avait obtenu en 1705.

PLACIDIE (GALLA-PLACIDIA-AUGUSTA), née à Constantinople vers 388, était fille

de Théodose le Grand, et sœur d'Arcadius et d'Honorius, demeurait ordinairement avec ce dernier prince. Alaric, s'étant emparé de Rome en 409, la mit dans les fers. Ataulphe, son beau-frère, sensible aux charmes de son esprit et de sa figure, conçut une violente passion pour elle. Il épargna Rome à sa prière, et envoya des présents à Honorius, en lui demandant la main de sa sœur : ce prince ayant refusé cette alliance, Ataulphe s'en vengea, en ravageant l'Italie, et épousa Placidie à Narbonne en 414. Placidie acquit sur l'esprit de son époux un grand ascendant et elle l'engagea à porter ses armes contre les Vandales, qui ravageaient l'Espagne; mais arrivé à Barcelone, Ataulphe fut tué par un de ses officiers en 415. Après la mort d'Ataulphe, elle retourna auprès d'Honorius, qui la remaria à Constance, associé à l'empire. Ce second époux lui ayant encore été enlevé, elle consacra tous ses soins à l'éducation du fils (Valentinien III) qu'elle avait eu de lui. Cette princesse mourut à Ravenne en 450 après s'être signalée par un courage au-dessus de son sexe, un grand zèle pour la religion, et une sagesse profonde dans les affaires du gouvernement. Nous avons une médaille dans laquelle elle est représentée, portant le nom de J.-C. sur le bras droit, avec une couronne qui lui est apportée du ciel. Quelques sectaires des derniers siècles ont indignement calomnié cette grande et pieuse princesse, trop zélée à leur gré pour des choses odieuses à la prétendue réforme.

PLANAT (JACQUES), docteur en droit canon, et grand-vicaire de l'évêque de Béziers en 1636, est auteur d'un excellent ouvrage ascétique, intitulé : *Schola Christi*, dont on a donné une traduction libre en français, Paris, 1791, 3 vol. in-12.

PLANCHE (N. Le Fèvre de la), avocat du roi à la chambre du domaine, exerça cet emploi pendant 32 ans, s'en démit en 1732, et obtint des lettres de conseiller d'honneur avec voix délibérative au bureau des finances et à la chambre du domaine. Il mourut à Paris, en 1758, dans un âge assez avancé. Nous avons de lui un ouvrage posthume qui a paru en 1765, à Paris, 3 vol. in-4°, sous ce titre : *Mémoires sur les matières domaniales*, ou *Traité du domaine*, avec des notes par M. Lorry.

PLANCHER (dom URBAIN), bénédic-

fin de la congrégation de Saint-Maur, né en 1667 à Chenus dans le diocèse d'Angers, mérita d'être élevé à la place de supérieur. Il en remplit les devoirs dans divers monastères de Bourgogne, et mourut dans celui de Saint-Bénigne de Dijon, l'an 1750, âgé de 83 ans. Ce fut dans cette maison que s'étant déchargé du poids du gouvernement, il entreprit l'*Histoire du duché de Bourgogne*. Il en donna 3 vol. in-fol., Dijon, 1741-1748. Le 4^e parut après sa mort.

* **PLANCHOT (GUILLAUME)**, ecclésiastique, né à Tarascon le 9 avril 1736, montra de bonne heure d'heureuses dispositions pour la chaire. Après avoir prononcé quelques sermons qui justifiaient la bonne opinion qu'on avait conçue de ses talens, on l'engagea de se rendre à Paris : il prêcha dans quelques chaires de la capitale, et fut chargé de prononcer le *Panegyrique de saint Louis* devant les académies des sciences et belles-lettres. Son discours eut un plein succès. Il était retenu pour prêcher le jeudi saint le sermon de la Cène devant le roi, et pour faire le discours qu'il est d'usage de prêcher devant les chevaliers du Saint-Esprit ; mais une mort prématurée l'empêcha de remplir ce double engagement. On ne connaît d'imprimé de l'abbé Planchot que son *Panegyrique de saint Louis*, 1766, in-4^e.

PLANCUS (CAIUS PLOTIUS), se signala par un trait d'humanité héroïque. Ayant été proscrit par les triumvirs, Antoine, Lépide et Octave, il fut contraint de se cacher. Ses esclaves ayant été pris par ceux qui le cherchaient, soutinrent longtemps, au milieu des supplices, qu'ils ne savaient point où était leur maître. Plancus ne souffrit point qu'on tourmentât davantage des esclaves fidèles et d'un si bon exemple : il s'avança au milieu du peuple, et présenta sa tête aux soldats. — Il ne faut pas le confondre avec **CNEIUS PLANCUS** ou **PLANCIVS**, pour lequel Cicéron a prononcé une oraison qui défend la légalité de son élection à la place d'édile.

PLANQUE (FRANÇOIS), docteur en médecine, né à Amiens en 1696 ; mort en 1763, est auteur de quelques ouvrages qui ont fait honneur à son savoir : | *Chirurgie complète, suivant le système des modernes*, en 2 vol. in-12, traité élémentaire, dont les chirurgiens conseillent la lecture à leurs élèves ; | *Bibliothèque choisie de médecine, tirée des ouvrages*

périodiques, tant français qu'étrangers. Cette collection curieuse, continuée et achevée par M. Goulin, forme 9 vol. in-4^e, ou 18 vol. in-12 ; | la traduction des *Observations rares de médecine et de chirurgie* de van der Wiel, 1758, 2 vol. in-12 ; | une édition du *Tableau de l'amour conjugal* de Venette, avec des notes, 1751.

● **PLANTAVIT de la PAUSE (JEAN)**, né dans le diocèse de Nîmes d'une famille ancienne, fut élevé par ses parens dans les erreurs de Calvin, et fut ministre à Béziers. La grâce ayant touché son cœur et éclairé son esprit, il fit abjuration en 1604, et se livra tout entier à l'étude de l'Ecriture sainte et de la théologie. Il devint grand-vicaire du cardinal de La Rochefoucauld, puis aumônier d'Elizabeth de France, reine d'Espagne. Cette princesse lui procura l'évêché de Lodève, qu'il gouverna en homme apostolique. Ses incommodités l'ayant obligé de s'en démettre en 1648, il se retira au château de Margon, dans le diocèse de Béziers. Il y mourut en 1651, à 73^e ans. Ses connaissances étaient très vastes, surtout dans les langues orientales. On a de lui : | *Chronologia Præsulum Iodevensium*, Aramon, 1634, in-4^e ; | un *Dictionnaire hébreu*, Lodève, 1643, 3 vol. in-folio.

PLANTAVIT de la PAUSE de MARGON. Voyez MARGON.

PLANTIN (CHRISTOPHE), célèbre imprimeur du 16^e siècle, né à Mont-Louis, près de Mons, en 1514, porta à un haut degré de perfection le bel art d'imprimer. Il se retira à Anvers, et le bâtiment qui servait à ses presses était regardé comme un des principaux ornemens de cette ville. Les dépenses qu'il avait faites pour se procurer les plus beaux caractères et les plus savans correcteurs montaient à des sommes immenses. On prétend même qu'il employait des caractères d'argent. Une riche bibliothèque ajoutait à l'admiration des étrangers. En 1575, il fut décoré du titre d'*Architypographe royal*. Le détail des ouvrages sortis de ses presses serait trop long. Cet homme illustre mourut en 1589, à 75 ans, après avoir amassé de grandes richesses, dont il se servit pour honorer les sciences et aider les savans. Il avait plus de réputation en qualité d'imprimeur qu'en qualité d'homme docte, quoique ce dernier titre ne pût pas lui être refusé. Il avait épousé Jeanne de la Rivière, et avait eu un fils, qui était mort à l'âge de 12 ans, et trois

filles, dont les maris continuèrent à perfectionner l'art dans lequel avait excellé leur beau-père; l'aînée épousa Raphelengius, qui s'établit à Leyde; la seconde, Moret, fameux imprimeur d'Anvers; et la troisième, Beysie, de Paris.

* **PLANTIN (JEAN-BAPTISTE)**, ministre protestant, naquit à Lausanne, vers 1625, et termina ses études à l'académie de cette ville. Nommé desservant du château d'Oyes, il profita des loisirs que lui laissaient ses fonctions pour s'appliquer à l'histoire, et mourut postérieurement à l'année 1678. Ses ouvrages sont: | *Helvetia antiqua et nova*, Berne, 1656, in-8°, de 357 pages, ouvrage que Haller trouve excellent, et qui a été inséré par les Fuessli dans son *Thesaurus historiae helveticae*. Le livre de J.-B. Plantin a été réimprimé à Zurich, en 1737, in-8°. L'auteur a beaucoup puisé dans les recueils de Simler, de Tschudi, et dans les mémoires d'Em. Hermann, bon antiquaire. | *Abrégé de l'histoire générale des Suisses*, avec une description particulière de leur pays, Genève, 1666, in-8°, de 814 pages. Cette histoire de la Suisse, assez peu estimée, est la première qui ait été publiée en français. Entre autres erreurs commises par Plantin, il rapporte, selon Haller (*Biblioth. histor. de Suisse*, IV, n° 447), des inscriptions qui n'ont jamais existé. Il a aussi mal compris souvent le latin des auteurs dont il a profité, tels que Simler, Munster, Guilliman, Stettler, etc., surtout dans les noms propres. *Lausana restituta, sive brevis oratio de reformatione Lausanæ*, A. D. 1556, in-12 de 16 pages. Ce discours fut prononcé par Nic. Tscharnier, qui n'avait alors que quinze ans. *Dictionnaire français et latin*, Lausanne, 1677, in-8°; | *Petite chronique de la ville de Berne*, Lausanne, 1678, in-12, de 184 pages. Ce livre, devenu rare, peut encore être utile, quoiqu'on y trouve de nombreuses fautes d'impression. | Une *Chronique de Lausanne*, et une *Chronique du pays de Vaud*, qui se conservent en manuscrit dans diverses bibliothèques de la Suisse.

PLANODES (MAXIME), né à Nicomédie, ainsi qu'il le dit lui-même dans un de ses opuscules, et moine à Constantinople, florissant vers l'an 4327. L'empereur Andronic le Vieux l'envoya à Venise à la suite d'un ambassadeur. Planudes prit du goût pour l'Eglise latine, et ce penchant le fit mettre en prison. Pour obtenir sa liberté, il écrivit contre les Latins, mais avec

si peu de force, que le cardinal Bessarion en concluait que son cœur n'avait eu aucune part à cette production de son esprit. Nous avons de ce moine grec: | une *Vie d'Esopé*, qui est un tissu de contes absurdes et d'anachronismes grossiers. Il ajouta à cette vie plusieurs fables, qu'il publia sous le nom de ce philosophe, mais qui ne paraissent point être de lui. Tout cela bien approfondi a contribué à fortifier l'opinion de ceux qui croient qu'Esopé n'est qu'un personnage fabriqué sur celui de Locman. (Voyez ce nom et ESOPÉ.) Méziriac a combattu ce que Planudes a écrit sur la raboteuse figure d'Esopé; mais si son existence est supposée, la critique de l'un n'est pas plus fondée que celle de l'autre; | une édition du recueil d'épigrammes grecques connu sous le nom de l'*Anthologie*, dont la première est de Florence, 1494, in-4°, et la meilleure de Francfort, 1600, in-fol.

* **PLAT ou PLAET (JOSSE le)**, docteur en droit, naquit à Malines en 1733, et commença dans sa ville natale ses études qu'il termina à l'université de Louvain. Reçu en 1766 docteur en droit civil et canonique, il étudia aussi avec le plus grand soin les antiquités ecclésiastiques. L'université de Louvain le nomma en 1768 à une chaire de droit civil, puis en 1774 à celle de droit canon. Dès l'année 1770, il avait commencé à se faire connaître par une thèse qu'il fit soutenir et où il établissait l'indissolubilité du mariage de l'infidèle converti, contre le commun des théologiens. Cette thèse fut attaquée par le père Maugis, augustin de Louvain. Le Plat y répondit par une *Dissertation historico-canonique*; et, pour y donner plus de poids, il fit réimprimer une dissertation dans le même sens, donnée à Vienne en 1766. Dès lors il s'écarta de la route, ordinaire et laissait entrevoir qu'il partageait les opinions des théologiens qui pensent que les décisions du saint Siège même appuyées de l'assentiment de la majorité des évêques, ne font pas toujours autorité. Fébronius, van Espen, Riegger et d'autres, qui étendent au-delà de leurs justes limites ce qu'on appelle les *libertés de l'Eglise*, devinrent ses guides. D'après cette façon de penser de Le Plat, Joseph II, qui poursuivait dans les Pays-Bas son plan de réforme religieuse, le trouva très disposé à favoriser ses innovations; aussi fut-il choisi pour les introduire et les appuyer. Lors de l'établissement à Louvain d'un séminaire gène-

ral, de huit professeurs qu'avait la faculté de théologie, six furent destitués arbitrairement, et deux seulement savoir les docteurs Le Plat et Marant, furent conservés. On leur adjoignit des hommes qui pensaient comme eux. Cet enseignement forcé n'eut pas le succès qu'on en aurait désiré. Il était en contradiction avec les opinions du clergé. Les élèves refusèrent de pareils maîtres, et Le Plat, en 1787, fut obligé de quitter Louvain, où il craignait d'être maltraité. Il se retira à Maëstricht. L'année suivante ayant voulu recommencer son cours, on refusa de l'écouter; il fut même insulté par la multitude. Le gouvernement autrichien lui fit une pension qui ne lui fut pas longtemps payée. Enfin le docteur se retira en Hollande, près de l'abbé Mouton, qui y redigeait les *Nouvelles ecclésiastiques*. En 1806, il fut nommé professeur de droit romain à Coblenz, et directeur de l'école de droit de cette ville, place qu'il conserva jusqu'à sa mort, arrivée le 6 août 1810. On a de lui, outre sa *Dissertation historico-canonique* : | une *Edition du Commentaire de Van Espen sur le nouveau droit canonique*, avec une préface assez longue, Louvain, 1777, 2 vol. in-8°; | une *Edition latine des Canons du concile de Trente*, avec préface et notes, 1779, in-4°; | *Vindicæ assertorum in præfatione codicis concilii tridentini præmissa*, Louvain, 1780, in-4°. C'est une réponse aux attaques dirigées contre la préface de son édition du concile de Trente; | un *Recueil des actes et pièces relatifs à ce concile*, 7 vol. in-4°, de l'imprimerie de l'université. Il contient quantité de documents qui n'avaient jamais vu le jour, et qu'ont fournis les archives du gouvernement belge; | une *Edition des Institutions de jurisprudence de Riegger*, 1780, 5 vol. in-8°. Il donna la même année un abrégé de cet ouvrage. | Une *Edition des Discours de Fleury sur l'Histoire ecclésiastique*; | une *Dissertation contre l'autorité des règles de l'index*; | une *Dissertation* contre ce qu'avait établi dans ses leçons le docteur van der Velde, relative à la Règle IV du concile de Trente sur la lecture de la Bible en langue vulgaire; | une *Dissertation sur le pouvoir d'établir des empêchemens dirimens du mariage, et de l'origine des empêchemens existans*, 1782, in-8°. L'auteur s'y prononce en faveur de l'autorité civile. Van der Velde attaqua cette dissertation dans une thèse publique, soutenue le 18 juin

1783. Le Plat répondit la même année par un écrit qu'il publia sous ce titre : *Vindicæ dissertationis canonice de sponsalibus et matrimoniorum impedimentis adversus thesim, die 18 junii in schola theologica propugnatam*; | *Lettre d'un théologien canoniste à N. S. P. Pie VI, au sujet de la bulle Auctorem fidei, portant condamnation d'un grand nombre de propositions tirées du synode de Pistoie de l'an 1786*, sans date. Loin d'y conserver le respect dû au chef de l'Eglise, Le Plat, oubliant toutes mesures, s'y sert d'expressions injurieuses envers le pontife et les prélats de sa cour. | *Observations sur la déclaration de S. Em. le cardinal archevêque de Malines, touchant l'enseignement du séminaire général de Louvain*, 1789, in-8°. Ce prélat, après un examen où il avait proposé différentes questions aux professeurs, avait déclaré cet enseignement non orthodoxe. | *Supplément au catéchisme de Malines, Saint-Tron, de l'imprimerie archiépiscopale*, in-8°.

PLATEL (l'abbé). Voyez NORBERT (le père).

PLATEL (JACQUES), jésuite, né en Artois en 1608, mort à Douai en 1681, après avoir enseigné la philosophie et la théologie dans cette université, et publié plusieurs ouvrages, entre autres *Synopsis cursus theologici*.

* PLATEN (BALTHASAR-BOGISLAS, comte de), gouverneur général de Norwège, vice-amiral, chevalier et commandeur des ordres de Suède et de Norwège, naquit le 29 mai 1766, dans l'île de Rugen, et était fils du baron Bernard de Platen, gouverneur-général de Poméranie. Il s'était destiné fort jeune encore au service de mer, et, depuis sa 17^e année jusqu'à sa 20^e, il voyagea dans presque toutes les parties du monde. Après avoir donné, en 1797, la démission de son grade, il travailla de tous ses efforts à l'exécution de plusieurs travaux utiles. C'est à son génie actif, éclairé et persévérant, que l'on doit l'exécution du projet formé depuis des siècles de faire communiquer la mer du Nord avec la Baltique. Il était directeur général de la grande entreprise du canal de Gotha qui fait l'admiration de tous ceux qui l'ont vu; les travaux furent conduits avec tant d'activité qu'il est aujourd'hui terminé. En 1809, on confia au comte Platen plusieurs missions importantes, et il fut du nombre de ceux qui, pendant la diète d'Orebro, formèrent la constitution actuelle de la Suède. Le 9

juin de la même année, le roi l'appela dans son conseil; mais il en sortit en 1812, époque où il fut nommé intendant-général à l'armée contre la Norvège. Le prince royal de Suède le crea, en 1814, gouverneur-général du Holstein-Schleswig et du Jutland, place qu'il garda jusqu'à la conclusion de la paix entre le Danemark et la Suède. Le 20 octobre 1814, il fut nommé l'un des commissaires chargés de dresser l'acte d'union de Suède et de Norvège, et, le 7 janvier 1815, le titre de comte lui fut conféré. Ce fut en 1827 que le roi lui donna le poste important de gouverneur de la Norvège, et, la même année, Platen fut nommé chef de la troisième division de la grande amirauté. Le comte de Platen est mort à Christiania le 6 décembre 1829 à l'âge de 65 ans. Il était, depuis 1815, membre de l'académie des sciences de Stockholm.

PLATINA (BARTHELEMI de SACCHI, dit), celebre historien, ne en 1421, dans un village nommé Piadena (en latin *Platina*), entre Cremona et Mantoue, d'où il prit le nom de *Platina*, suivit d'abord le métier des armes. Il s'appliqua ensuite aux sciences, et tâcha de se distinguer de la foule, pour se produire à Rome, où le conduisit le cardinal Gonzague; le cardinal Bessarion lui donna un appartement dans son palais, et obtint pour lui du pape Pie II quelques petits bénéfices, ensuite la charge d'abreviateur apostolique. Paul II, successeur de Pie II, ayant cassé les abréviateurs, Platina s'en plaignit d'une manière violente et emportée, qui le fit mettre en prison. Il en sortit au bout de quelques mois, à la prière du cardinal François de Gonzague; mais il eut ordre de rester dans Rome. Pomponius Lætus avait établi une académie à Rome, dans le but d'encourager la recherche et l'examen des monumens anciens. On la peignit au pape comme composée d'hommes irréligieux sans cesse occupés de tramer des complots contre l'Eglise et son chef. Ils furent tous arrêtés ainsi que Platina, qui était du nombre: après avoir souffert la torture, il resta un an en prison, sans doute parce qu'il ne détruisit point les preuves alléguées contre lui. Paul fit ensuite espérer à Platina qu'il lui procurerait quelque établissement; mais ce pape mourut d'apoplexie avant d'effectuer ses promesses. Sixte IV, son successeur, rétablit Platina dans ses charges, et lui donna celle de bibliothécaire du Vatican en 1475. Com-

blé de grâces, il vécut tranquille, et mourut de la peste en 1481, à soixante ans. Trithème en fait cet éloge: *Vir undequaque doctissimus, philosophus et rhetor celeberrimus, ingenio subtilis et vehemens, eloquio disertus et mulcens*. On a de lui un grand nombre d'ouvrages. Le principal est l'*Histoire des papes* depuis saint Pierre jusqu'à Sixte IV, par l'ordre duquel il l'avait entreprise et à qui il la dédia. L'auteur aurait pu mettre plus de discernement et d'exactitude dans les faits et moins de passion dans les portraits de plusieurs souverains pontifes, qu'il peint plutôt d'après son imagination que d'après leur histoire. (Voyez PAUL II et le cardinal QUIRINI.) La 1^{re} édition de cette *Histoire* est celle de Venise, 1479, in-fol., en latin. Il y en a eu depuis un grand nombre d'autres éditions, dans lesquelles on a retranché plusieurs traits hasardés ou faux. Coulon l'a traduite en français, 1651, in-4°. Ses autres ouvrages sont: | des *Dialogues sur le vrai et le faux bien*, pleins d'ennuyeuses moralités; | un livre du *Remède d'amour*, Leyde, 1646, in-16, qui est traduit en français et joint à celui de Fulgose, Paris, 1582, in-4°; | un *Dialogue de la vraie noblesse*; | deux *du bon citoyen*; | le *Panegyrique du cardinal Bessarion*; | un traité *De pace Italia componenda, et de bello Turcis inferendo*; | d'autres *Traité*s qui se trouvent dans le recueil de ses *OEuvres*; | l'*Histoire de Mantoue et de la famille des Gonzagues*, en latin, publiée par Lambecius en 1676, in-4°. Elle est écrite avec moins de liberté que son *Histoire des papes*. | Une *Vie* curieuse et intéressante de Neri Capponi, insérée par Muratori dans le 20^e tome de ses écrivains d'Italie; | un *Traité sur les moyens de conserver la santé, et la science de la cuisine*, Bologne, 1498, et Lyon, 1541, in-8°. Il y en a une traduction française par Didier Christol imprimée plusieurs fois dans le 14^e siècle, in-8° et in-fol. Toutes les *OEuvres* de Platina sont en latin, et furent imprimées à Cologne en 1529 et 1574, et à Louvain en 1572, in-fol.

PLATON, célèbre philosophe, fils d'Ariston et chef de la secte des académiciens, naquit dans l'île d'Egine, l'an 430 avant J.-C., d'une famille illustre. Dès son enfance il se distingua par une imagination vive et brillante. Il saisit avec transport et avec facilité les principes de la poésie, de la musique et de la

peinture. A l'âge de 20 ans, il s'attacha à Socrate, qui l'appelait le *Cygne de l'Académie*. Après la mort de Socrate, Platon se retira chez Euclide à Mégare. Il visita ensuite l'Egypte, pour profiter des lumières qu'on attribuait aux prêtres de ce pays, et des hommes savans qu'il croyait y trouver. Peu content des connaissances qu'il avait recueillies en Egypte, il alla dans cette partie de l'Italie que l'on appelait la grande Grèce, pour y entendre les trois plus fameux pythagoriciens de ce temps-là. De là il passa en Sicile pour voir les merveilles de cette île, et surtout les embrasemens du mont Etna. De retour dans son pays, après ces courses diverses, il fixa sa demeure dans un quartier du faubourg d'Athènes, appelé *Académie*. C'est là qu'il ouvrit son école, et qu'il forma tant d'élèves à la philosophie. La beauté de son génie, l'étendue de ses connaissances, la douceur de son caractère et l'agrément de sa conversation, répandirent son nom dans les pays les plus éloignés. Denys le Jeune, tyran de Syracuse, épris du désir de le connaître et de l'entretenir, lui écrivit des lettres également pressantes et flatteuses pour l'engager à se rendre à sa cour. N'espérant pas beaucoup de fruit de son voyage auprès d'un tyran, il ne se pressa pas de partir. On lui dépêcha courrier sur courrier; enfin il se mit en chemin et arriva en Sicile. Il y fut reçu en grand homme; le tyran offrit un sacrifice pour célébrer le jour de son arrivée. Platon trouva en lui les plus heureuses dispositions. Denys haït bientôt le nom de tyran, et voulut régner en père; mais l'adulation rendit cette résolution inutile. Platon retourna en Grèce, avec le regret de n'avoir pu faire un homme d'un souverain, et le plaisir de ne plus vivre avec de lâches flatteurs qui en faisaient un monstre. A son retour, il passa à Olympie pour voir les jeux. Il se trouva logé avec des étrangers de considération, à qui il ne se fit pas connaître. Il retourna avec eux à Athènes, où il les logea chez lui. Ils n'y furent pas plus tôt, qu'ils le pressèrent de les mener voir Platon. Le philosophe leur répondit en souriant : *Le voici*; et l'on peut croire que ce ne fut pas sans quelque flatteur retour sur lui-même; mais les étrangers furent dans l'admiration. On lui attribua quelques bons mots, ainsi qu'à Socrate. Voyant les Agrigentins faire d'énormes dépenses en bâtimens et en repas, il dit : « Les habitans d'Agrigente

« bâtissent comme s'ils devaient toujours
« vivre, et mangent comme s'ils man-
« geaient pour la dernière fois... » Platon
avait naturellement un corps robuste et
vigoureux; mais les voyages qu'il fit sur
mer, et les fréquens dangers qu'il courut,
altérèrent ses forces. Néanmoins, il n'eut
presque aucune attaque de maladie dans
tout le cours de sa vie. Dans le ravage
affreux que la peste fit à Athènes au com-
mencement de la guerre du Péloponèse,
il échappa à ce fléau commun par un
régime de vie sobre et frugal. Sa tempé-
rance le conduisit à une heureuse vieillesse : il mourut le jour anniversaire de sa
naissance, après une carrière de 81 ans,
l'an 347 avant J.-C. Platon, maître dans
l'art de penser, ne le fut pas moins dans
l'art de parler. Son style est noble et élé-
gant. L'atticisme, qui était parmi les
Grecs, en matière de style, ce qu'il y
avait de plus fin et de plus délicat, règne
dans tout ce qu'il a écrit. Aussi lui don-
na-t-on de son temps le surnom d'*Apis*
attica (Abeille athénienne); de même
que la postérité enthousiaste et excessive-
ment admiratrice lui a déferé celui de
divin, par rapport à sa morale. Quant au
système de philosophie qu'il se forma,
il établit deux sortes d'êtres, Dieu et
l'homme : l'un existant par sa nature, et
l'autre devant son existence à un créa-
teur. Il admettait la création du monde,
et partageait les principaux êtres qui
le composent en deux classes. Les astres
sont dans la première, et les génies
bons et mauvais dans la seconde. L'Etre
suprême, qui préside à ces êtres inter-
médiaires, est incorporel, unique, bon,
parfait, tout-puissant, juste; il prépare
aux gens de bien des récompenses dans
une autre vie, et aux méchans des pei-
nes et des supplices. D'un tel système
doit découler nécessairement une morale
pure. « Rien ne l'est plus en effet, dit
« l'abbé Fleury, que celle de Platon, quant
« à ce qui regarde le désintéressement, le
« mépris des richesses, l'amour des hom-
« mes et du bien public; rien de plus
« noble quant à la fermeté du courage,
« au mépris de la volupté, de la douleur,
« de l'opinion des hommes, et à l'amour
« du véritable plaisir. » Aucun auteur
païen n'avait parlé d'une manière aussi
sublime des attributs de la Divinité, de la
Providence, des supplices et des récom-
penses d'une vie future. C'est sans doute
ce qui engagea les premiers Pères de l'E-
glise à étudier soigneusement la philoso-

phie de Platon. Clement d'Alexandrie dit, dans ses *Stromates*, que sa philosophie, quoique humaine, avait servi aux Grecs pour les préparer à l'évangile comme la loi aux Hébreux; d'autres ont cru qu'avant la venue du Messie, Dieu avait laissé échapper un rayon de la lumière évangélique en faveur de quelques hommes privilégiés; d'autres ont conjecturé que dans le cours de ses voyages en Egypte et en Phénicie, Platon y avait appris plusieurs de ces vérités primordiales, que la tradition y avait conservées au milieu des ténèbres du paganisme; d'autres enfin ont dit que ce philosophe avait lu les livres saints, et renforcé sa philosophie par ce grand et lumineux secours. Ce qui le ferait croire est en particulier sa doctrine sur les trois personnes en Dieu, qui, quoique défigurée en bien des points, est trop analogue à celle des saintes lettres pour ne pas croire que le philosophe y ait puisé. Il dit, par exemple, « que le » triangle équilatéral est de toutes les » figures celle qui approche le plus de la » Divinité. » Paroles qui n'ont aucun sens raisonnable, si on ne le prend pas dans celui qu'elles présentent naturellement. On sait d'ailleurs que l'Écriture sainte a été connue des anciens sages, et qu'ils en ont fait usage. (Voyez OPHIONÉE, LA-VAUR, NUMÉRIUS, OVIDE, FICIN, etc.) Une autre idée qui semble se rencontrer souvent dans les écrits de Platon, est celle du Messie; il en parle comme du grand instituteur des hommes, sans les leçons duquel toutes les lumières philosophiques vont à rien. « Le parti que » nous ayons à prendre, dit-il dans son » second *Alcibiade*, est d'attendre pa- » tiemment que quelqu'un vienne nous » instruire de la manière dont nous de- » vons nous comporter envers les dieux » et les hommes. Mais quand arrivera ce » temps, et quel est celui qui nous ensei- » gnera tout cela? Je verrais volontiers » cet homme-là, qui que ce puisse être... » Qu'il vienne incessamment; je suis dis- » posé à faire tout ce qu'il me pres- » criera; et j'espère qu'il me rendra meil- » leur. » Il ne parle pas d'une manière moins remarquable du péché originel. « La nature et les facultés de l'homme, » dit-il, ont été changées et corrom- » pues dans son chef, dès sa naissance. » Zonaras dit qu'en 796 on ouvrit un sepul-cre fort ancien, dans lequel on trouva un corps mort, qu'on crut être celui de Platon. Ce cadavre avait une lame d'or à

son cou avec cette inscription : *Le Christ naîtra d'une vierge, et je crois en lui.* Il n'en fallait pas davantage pour confirmer l'idée que Platon avait été un des hérauts du christianisme. Grotius et Bossuet ont paru favorables à ce sentiment. Ils se fondent particulièrement sur ces paroles très remarquables : « Qu'il vienne, ce di- » vin législateur, imprimer en traits de » feu, sur le marbre et l'airain, la loi an- » tique que les passions et les préjugés » ont effacée du cœur de l'homme; qu'il » vienne la proclamer aux quatre coins » de l'univers; qu'il dissipe tous les nu- » ges. Si l'austérité de la loi décourage, » si elle effraie notre faiblesse, qu'il en- » voie encore un homme juste dont les » vertus servent d'encouragement et de » modèle. Il faut que cet homme n'ait pas » même la gloire de paraître juste, pour » ne pas être soupçonné de l'être par va- » nité; il faut qu'il soit dépouillé de tout, » à l'exception de sa vertu; il faut que, » sans nuire à personne, il soit traité » comme le plus méchant de tous; il » faut qu'il persévère jusqu'à la fin dans la » justice; qu'il soit souetté, chargé de fers; » qu'on l'attache en croix; qu'on le fasse » expirer dans les plus cruels supplices. » Il faut convenir cependant que, malgré la sagesse de la plupart de ses maximes, la doctrine et la conduite de Platon se ressentent de l'inconséquence ordinaire à tous les sages profanes, et surtout à ces hommes suffisants qui, sans autorité et sans mission, ont osé se donner pour les précepteurs du genre humain. Aulu-Gelle l'accuse de larcin, et d'un amour déréglé pour Agathon, à la louange duquel il composa des vers qui existent encore; Suidas l'accusa d'avarice, Théopompe de mensonge, Athénée d'envie. Il remerciait les dieux de l'avoir fait naître grec et de l'avoir créé homme plutôt que femme, avantage dont tant de scélérats d'Athènes pouvaient se glorifier. Il proscriit la virginité, et veut que les femmes soient en commun. Il permet aux pères de tuer leurs enfants lorsqu'ils sont difformes, et aux maîtres de faire mourir leurs esclaves. Il permet aussi que, par dévotion, tout le monde s'enivre. « Un extrait d'une lettre de Pla- » ton, dit le célèbre Duguet, prouve as- » sez combien il était vil et faux, combien » il craignait de s'expliquer sur la nature » de Dieu, combien par conséquent il » était éloigné de s'exposer au plus petit » danger pour le reconnaître publiquement » et lui rendre l'hommage qui lui est dû. »

Si Platon a eu réellement les lumières dont nous avons parlé, il n'en est que plus coupable d'avoir pratiqué et préconisé le vice, d'avoir sacrifié aux fausses Divinités en abandonnant le vrai Dieu. Sa *République* offre des erreurs pernicieuses, des idées chimériques et impraticables, et en même temps d'excellentes leçons. « Dans tout » état bien constitué, dit-il, les premiers » soins doivent se tourner vers la religion » véritable, non vers la religion quelconque, » vraie ou fauleuse; et les hommes » destinés à la magistrature doivent être » élevés, suivant ses maximes, dès leur » plus tendre jeunesse. » Ailleurs, il établit cette maxime souvent vérifiée par l'événement, que les tyrans commencent par affranchir les esclaves et par piller les temples (liv. 8, tom. 2, pag. 228 et 230, Amsterdam, 1763). Tous les ouvrages de cet homme illustre sont en forme de dialogue, à l'exception de douze *Lettres* qui nous restent de lui. On y trouve sur la rhétorique plusieurs principes qui sont répandus en partie dans son *Phædon* et dans son *Gorgias*. La plus belle édition de ses *Œuvres* est celle de Serranus ou Jean de Serres, en grec et en latin, en 5 vol. in-fol., 1578, imprimée par Henri Etienne. On estime aussi celles de Marsile Picin, Francfort, 1602, in-fol., grec et latin; de Deux-Ponts, 1782-86; de Bekker, Berlin, 1816-1818. François Patrice a donné une comparaison curieuse des opinions de Platon et d'Aristote dans ses *Discussions péripatéticiennes*, et dans son livre intitulé : *Aristoteles exoreticus*. Les plus beaux morceaux de Platon se trouvent réunis dans l'ouvrage intitulé : *Pensées de Platon sur la religion, la morale et la politique, recueillies et traduites* par M. J.-V. Leclerc, Paris, 1819, 2^e édit. 1824, in-8°. Dacier a traduit en français une partie des Dialogues de Platon, et cette version, imprimée en 1701, 2 vol. in-12, et réimprimée en 1771, 3 vol. in-12 est fort au-dessous de l'original. L'abbé Groua a traduit *la République*, Paris, 1762, 2 vol. in-12. On a une version des *Lois*, par le même, Amsterdam, 1769, 2 vol. in-12; une édition des *Dialogues* non traduits par Dacier, ib., 1770, 2 vol. in-12; de *l'Hippias* ou *Traité du beau*, mis en français par Maueroix; et du *Banquet de Platon*, par Jean Racine. Ces deux dernières versions sont à la suite de celle des *Dialogues* par Dacier, de l'édition de Paris, 1771. M. Victor Cousin a publié en 1822 le 1^{er} volume d'une édi-

tion des *Œuvres complètes de Platon*, enrichie de notes et de dissertations de ce savant éditeur. Plusieurs *Commentaires* ont paru sur les *Idées* de Platon. Nous citerons ceux de Scipion Agnelli, qui ouvrit la carrière, Venise, 1615; de Fachesen, Leipsick, 1796; et de Schantz, Londres, 1795.

PLATON, poète grec, né à Corinthe, florissait environ cent ans après Platon le philosophe. Il excella dans la moyenne comédie, dont il passa pour le chef. Il ne nous reste que quelques fragmens de ses pièces; ils suffisent pour juger qu'il avait de la verve comique et de l'invention.

PLAUTE (MARCUS-ACCILIUS-ASINIUS-PLAUTUS), le père de la comédie latine, né à Sarsine, village d'Ombrie, vers l'an 227 avant J.-C., s'acquit à Rome une grande réputation dans le genre comique. Il avait déjà fait quelques-unes de ses pièces à l'âge de dix-sept ans, et à 21 ans il avait déjà une brillante réputation. Il avait beaucoup gagné par ses comédies; mais s'étant ruiné dans le commerce, il se vit contraint, pour vivre, de se louer à un boulanger, pour tourner une meule de moulin. C'est dès lors qu'on lui donna le nom d'*Asinius*; car c'étaient ordinairement les ânes qui tournaient les meules d'un moulin. Il nous reste vingt *Comédies* de ce poète, qui mourut l'an 184 avant J.-C. Plaute fut estimé de son temps, par rapport à l'exactitude, à la pureté, à l'énergie, à l'abondance et à l'élégance même de son élocution; on lui reproche sa négligence dans la versification, quelques plaisanteries basses et fades, de mauvaises pointes, des jeux de mots ridicules, des turlupinades grossières, des ordures révoltantes. Il a moins d'art, mais plus d'esprit que Térence. Ses intrigues sont mieux ménagées, les incidens plus variés, et l'action est plus vive dans ses comédies que dans celles de son rival. Les meilleures éditions de cet auteur sont celles de Francfort, 1621, in-4°, par Frédéric Taubman; et de Paris, 1759, 3 vol. in-12, chez Barbon. Quant aux écrivains qui l'ont traduit en français, voyez les articles de M^{me} DACIER, de LIMBES et de GUEUDEVILLE. M. l'abbé Le Monnier traducteur estimé de Térence, avait dit-on, traduit Plaute; mais on n'a rien retrouvé de son travail. M. J. B. Levee a donné une *Traduction* complète de Plaute, avec des observations littéraires, par MM. Amaury et Alex. Duval, dans le *Théâtre des Latins*, Paris, 1826.

PLAUTIEN (*FELVICIUS PLAUTIUS*), homme d'une naissance obscure, devint le favori de l'empereur Sévère, qui le fit en 202 préfet de Rome et lui procura le consulat. Ce courtisan, aussi avide qu'orgueilleux, égalait son maître en pouvoir et le surpassait en richesses acquises par les voies les plus odieuses. On lui avait érigé un nombre infini de statues. Il ne voulait point qu'on l'approchât sans permission. Lorsqu'il paraissait dans les rues, on criait de ne pas se trouver sur son passage, de se détourner et de baisser les yeux. Il eut le bonheur de faire épouser sa fille Fulvie Plautille à Antonin Caracalla, fils de Sévère, dans le mois de juin 203, et lui donna une dot qui aurait suffi pour marier cinquante reines. Caracalla ne l'aima pas long-temps, et la menaçait du plus triste sort, dès qu'il aurait l'autorité en main. Plautien, instruit des desseins de son gendre, conspira contre Sévère et son fils. Ce complot ayant été découvert, il fut mis à mort, et Plautille envoyée en exil dans l'île de Lipari, avec Plautius son frère. Après qu'ils y eurent languï pendant sept ans dans la misère, Caracalla leur fit ôter la vie en 211. Plautille avait eu deux enfans, un fils mort en bas âge, et une fille qui la suivit dans son exil, et que Caracalla eut la barbarie de faire poignarder avec sa mère.

PLAUTILLE. Voyez l'article précédent.

* **PLAYFAIR** (*JOHN*), ecclésiastique, mathématicien et géologue, né en 1749, au village de Benvie en Ecosse, de James Playfair, ministre anglican, connu par son *Système de Chronologie*, se livra avec beaucoup d'ardeur à l'étude des mathématiques et de la physique que dans la suite il professa. Dans les dernières années de sa vie, il s'adonna à la géologie, défendit la *Théorie de la terre* d'Hutton, et fit un voyage dans les Alpes pour étudier les montagnes. Il est mort à Edimbourg le 10 juillet 1819. On a de lui : | *Elémens de géométrie*, 1796, in-8° ; | *Leçons de géologie sur la théorie de la terre* par Hutton, 1812, in-8° ; | *Lettre à l'auteur de l'Examen de la doctrine du professeur Steward*, in-8° ; | *Système complet de géographie ancienne et moderne*, 5 vol. in-4°, dont le dernier a paru en 1815 ; | *Esquisse de la philosophie naturelle*, 1812, in-8°, une édition d'*Euclide* ; | l'excellent *Discours préliminaire* placé en tête du supplément de l'*Encyclopédie britannique*. Il a été aussi un des coopérateurs les plus actifs et les plus distingués

de la *Revue d'Edimbourg*, et il a publié plusieurs *Mémoires* dans les *Transactions de la société royale de cette ville*, et dans d'autres recueils. On distingue surtout celui qu'il lut en 1789 devant la société royale d'Edimbourg, dont il était membre, et qu'il a inséré dans le 2^e volume de ses *Transactions*, sous ce titre : *Remarques sur l'astronomie des brames*. On a publié à Edimbourg, en 1822, 2 vol. des *Oeuvres* de J. Playfair : la collection devait être de 4 vol. in-8°.

* **PLAYFAIR** (*WILLIAM*), frère du précédent, né à Dundee en 1759, fut d'abord dessinateur, puis écrivit à Londres. Au commencement de la révolution il forma un établissement de banque à Paris ; mais le régime de la terreur le lui ayant fait abandonner, il retourna à Londres où il ouvrit un magasin d'orfèvrerie et de bijouterie. Il resta en Angleterre jusqu'en 1815. On a remarqué qu'il donna avis du départ de Napoléon de l'île d'Elbe, au ministère anglais, deux mois avant son exécution ; mais on n'en tint aucun compte. Il revint à Paris après la seconde restauration, et travailla en 1818 au journal anglais intitulé : *Galignani's messenger*. Il fut condamné dans le mois de juillet à trois mois de prison et à trois mille francs d'amende, sur l'accusation d'avoir calomnié la mémoire du comte de St.-Morys tué en duel, par le colonel Dufay. Il est mort à Londres dans la misère le 13 février 1823. Il a publié un grand nombre d'ouvrages, la plupart dirigés contre la France et les Français. Les principaux sont : | *Atlas politique et commercial*, 1786, in-4° ; | *Vues générales des forces et des ressources actuelles de la France*, 1795, in-8° ; | *Pensées sur l'état actuel politique de la France*, 1795, in-8° ; | *Paix avec les jacobins, chose impossible*, 1794, in-8° ; | *Histoire du jacobinisme*, 1795, in-8° ; | *Etat vrai des finances et des ressources de la Grande-Bretagne*, 1800, in-4° ; | *Tables statistiques de tous les états de l'Europe*, 1800, in-4° ; | *Manuel statistique, montrant, d'après une méthode entièrement nouvelle, les ressources de chaque état et royaume de l'Europe*, 1801, in-8°, traduit en français par Donnant, Paris, 1802, in-8° ; | *Recherches sur les causes de la décadence et de la chute des riches et puissantes nations*, 1805, in-4°, 2^e édition, 1807 ; | *Richesses des nations*, de Smith, avec des notes et des chapitres supplémentaires, 2^e édition, 1805, 3 vol. in-8° ;

* *Notice statistique des Etats-Unis d'Amérique*, 1807, in-8°; | *Plan pour obtenir la balance du pouvoir en Europe*, 1815, in-8°; | *Portraits politiques et modernes, avec des notes historiques et biographiques*, 1814, 2 vol. in-8°; | *Détails sur le complot de Bonaparte, donnés au comte Balthus et à l'ambassadeur de France*, 1815, in-8°; | *La France telle qu'elle est, et non telle que l'a faite lady Morgan*, 1818, traduite en français, Paris, 1820, in-8°.

* **PLAZZA** ou **PIAZZA** (BENOÎT), jésuite sicilien, né à Syracuse vers la fin du 17^e siècle, se distingua dans sa société par ses talents et ses vertus. Il professa pendant plusieurs années la théologie à Palerme, y fut préfet des études, et enfin censeur et consultant de l'inquisition de Sicile. On a de lui un grand nombre de livres remarquables par la piété et la science qui y président : | *Il purgatorio, istruzione catechista dello stato e pene del purgatorio e de' rimedi apprestatici da Dio in questa vita, a fin di sodisfare si per noi, come per i nostri defunti al debito di quelle pene contratte per i peccati*, etc. Palerme, 1654. Quelques-uns ont trouvé que ce livre avait beaucoup de rapport avec celui du père Azevedo. | *Christianorum in sanctos, sanctorum reginam, eorumque festa, imagines, reliquias, propensa devotio a præpostera cujusdam scriptoris reformatione, sacræ potissimum antiquitatis monumentis ac documentis vindicata, simul et illustrata*, etc.; accesserunt Jesu Christi monita maxime salutaria, de cultu dilectissimæ matri Mariæ debito exhibendo, a duacensi doctore olim proposita, Palerme, 1731, in-4°. Cet ouvrage est dirigé contre la *Regolata divozione de' christiani*, publiée à Venise en 1747, par le célèbre Muratori, sous le nom de Lamindo Pritannio, écrit auquel on trouve de la conformité avec le livre d'Adam Widenfeldt, intitulé : *Monita salutaria B. M. Virginis ad cultores suos indiscretos*, condamné par un décret de Rome du 19 juin 1679. Muratori, aussi pieux que savant, n'avait pas certainement eu l'intention de rien ôter à la sainte Vierge de ce qui lui était dû; mais peut-être n'avait-il pas assez consulté les pieux auteurs avoués par l'Eglise, qui ont parlé du culte dû à Marie | *Causa immaculatæ conceptionis B. V., sacris testimoniis utrinque allegatis, et ad examen theologico-criticum revocatis, agitata et conclusa*; accedit sancti Petri Argorum

episcopi oratio, in conceptionem sanctæ Annæ, ex grecis mss. edita, Palerme, 1747, et Cologne, 1751; | *Lettera al Padre fra Daniello Concina, dell' ordine de' predicatori, in risposta a due impugnazioni da lui fatte nell' opera contra gli ateisti*, Palerme, 1753, in-4°, et Venise, 1756. Concina avait attaqué quelques points de l'ouvrage de Piazza contre *Lamindo Pritannio*; le père Piazza lui répond dans cette lettre; | *Dissertatio anagogica, theologica, parnetica de paradiso, opus posthumum*, etc., accedit Josephi Maria Gravinæ caput quintum et ultimum de electorum hominum numero, respectu hominum reproborum, Palerme, 1770. Cette addition de Gravin fut prohibée par un décret émané de Rome, en date du 22 mai 1772. Le père Piazza a laissé inédits d'autres ouvrages, soit de théologie, soit de controverse, qui tous attestent son savoir et sa piété. Il était mort suivant les uns dès 1761; suivant d'autres, seulement en 1765, âgé d'environ 70 ans.

* **PLEE** (AUGUSTE), ancien chef de division à la secrétairerie du roi, fut envoyé en 1819 comme naturaliste du gouvernement dans l'île de la Martinique, où il est mort le 7 août 1825, laissant une veuve et trois enfans sans fortune. M. Fargeau, professeur à la faculté des sciences de Strasbourg, a épousé sa veuve. Les collections de ce naturaliste ont été envoyées au muséum d'histoire naturelle de Paris. On a de Plee : | *Le jeune botaniste, ou Entretiens d'un père avec son fils sur la botanique et la physiologie végétale*, ouvrage contenant en abrégé les principes de la physique végétale, l'exposition de la méthode de Tournefort, celle du système de Linnée, etc., avec 48 planches dessinées et gravées d'après nature, par l'auteur, Paris, 1812, 2 vol. in-12; | avec François Plee, *Herborisations artificielles aux environs de Paris*, 1811 à 1814, 18 livraisons in-8°, avec figures.

PLELO (LOUIS-ROBERT-HIPPOLYTE de BREHAN, comte de), colonel d'un régiment de son nom, né en 1699, était ambassadeur de France auprès du roi de Danemarck, lorsque Stanislas fut élu pour la seconde fois roi de Pologne, en 1733. Ce prince se retrancha dans Dantzick où une armée russe vint l'assiéger. Le comte de Plélo osa avec 1,500 Français attaquer trente mille Russes. Il força trois de leurs retranchemens; mais, accablé par le nombre, il fut percé de mille coups le

29 mai 1754, et le reste de sa troupe fut pris. Il cultivait la poésie avec succès, témoin diverses pièces légères, ingénieuses et piquantes repandues dans différens recueils, dont la plus étendue est une idylle, naturelle à la fois et pleine de finesse, sous ce titre : *La manière de prendre les oiseaux*. Elle se trouve dans le *Portefeuille d'un homme de goût*.

PLEMPIUS (*VOPISCUS-FORTUNATUS*), né à Amsterdam le 23 décembre 1601, se fit recevoir docteur en médecine à Bologne, et revint exercer cette science dans sa patrie. L'archiduchesse Isabelle l'appela en 1633 à Louvain, pour y professer. Il perfectionna l'art de guérir par ses leçons et par ses écrits. On a de lui : | *Ophthalmographia, sive De oculi fabrica, actione et usu*, Amsterdam, 1631, in-4°, reimprimé avec ses *Medicinae fundamenta*, Louvain, 1659, in-fol.; | *De affectibus capillorum, et unguum natura*, 1662, in-4°; | *De togatorum valetudine tuenda*, 1670, in-4°; | *Loimographia, sive Tractatus de peste*, Amsterdam, 1664, in-4°; | *Antimus Coningius peruvianus pulveris defensor, repulsus a Melippo Protymo*, Louvain, 1655, in-8°. Coningius est le nom supposé du père Honoré Fabri, jésuite; Protymus est celui que prit Plempius pour décrier le quinquina. Il mourut le 12 décembre 1671 à Louvain, âgé de 70 ans, dans la foi catholique, qu'il y avait embrassée.

PLESSIS-MORNAY. Voyez MORNAY.

PLESSIS-PRASLIN. Voyez CHOISEUL.

PLESSIS-RICHIEU (*ARMAND* du), né à Paris en 1585 de François du Plessis-Richelieu, capitaine des gardes de Henri IV, reçut de la nature les dispositions les plus heureuses. Son éducation ayant été confiée à des maîtres habiles, il parut un grand homme dès son enfance. Après avoir fait ses études en Sorbonne, il passa à Rome, et y fut sacré évêque de Luçon en 1607, âge seulement de 22 ans. Revenu en France, il s'avança à la cour par son esprit insinuant, par ses manières engageantes, et surtout par la faveur de la marquise de Guercheville, première dame d'honneur de la reine Marie de Médicis, alors régente du royaume. Cette princesse lui donna la charge de son grand aumônier, et peu de temps après celle de secrétaire d'état. Les lettres-patentes, datées du dernier novembre 1616, portaient qu'il aurait la préséance sur les autres ministres; mais il ne jouit pas long-temps

de sa faveur. La mort du maréchal d'Ancre, son protecteur et son ami, lui ayant occasionné une disgrâce, il se retira auprès de la reine mère à Blois, où elle était exilée. Cette princesse était brouillée avec son fils; Richelieu profita de cette division pour entrer en grâce. Il menagea l'accommodement de la mère et du fils, et la nomination au cardinalat fut la récompense de ce service. Le duc de Luygès, qui l'avait d'abord exilé à Avignon, le lui promit, et lui tint parole, et donna son neveu Combalet à mademoiselle Wignerod, depuis duchesse d'Aiguillon. Après la mort de ce favori, la reine, mise à la tête du conseil, y fit entrer Richelieu. Elle comptait gouverner par lui, et ne cessait de presser le roi de l'admettre dans le ministère. Louis XIII fit quelques difficultés: mais Richelieu vainquit tous les obstacles, et supplanta bientôt les autres ministres. Le surintendant la Vieuville, qui lui avait prêté la main pour monter à sa place, en fut écrasé le premier au bout de six mois. Ce ministre avait commencé la négociation d'un mariage entre la sœur de Louis XIII et le fils du roi d'Angleterre. Le cardinal finit ce traité malgré les cours de Rome et de Madrid, au commencement de 1625. L'année d'auparavant, il avait été élevé aux places de principal ministre d'état, et chef des conseils, et deux ans après il fut nommé surintendant général de la navigation et du commerce: Ce fut par ses soins que l'on conserva l'année suivante l'île de Ré, et qu'on recommença le siège de la Rochelle. Cette place, le boulevard du calvinisme, était, pour ainsi dire, un nouvel état dans l'état. Elle avait alors presque autant de vaisseaux que le roi. Elle voulait imiter la Hollande et aurait pu y parvenir, si la France ne s'y était opposée de la manière la plus ferme et la plus vigoureuse: tant il est dangereux de laisser germer les sectes dans un royaume catholique, et de ne pas opposer aux erreurs naissantes une résistance sévère. Le cardinal de Richelieu, résolu d'exterminer entièrement le parti protestant, et d'assurer une bonne fois le repos intérieur de la France, crut devoir commencer par sa plus forte place. Après un an du siège le plus vigoureux, cette ville rebelle fut obligée de se rendre à discrétion. (Voyez GUITON.) Le cardinal de Richelieu avait tout employé pour la soumettre: vaisseaux bâtis à la hâte, digues, troupes de renfort, artillerie, enfin jusqu'aux secours de l'Espagne,

profitant du zèle de cette cour pour la religion, et obtenant d'elle des vaisseaux, pour ôter aux Rochellois l'espérance d'un nouveau secours d'Angleterre. Il commanda pendant le siège en qualité de général; ce fut son coup d'essai, et il montra que le génie peut suppléer à tout. La Rochelle réduite, en 1628, il marcha vers les autres provinces, pour enlever aux calvinistes une partie de leurs places de sûreté. Après avoir mis la paix dans l'état, Richelieu songea à porter la guerre dans les états voisins : oubliant bientôt la loyale et généreuse conduite de l'Espagne, il lui fit déclarer la guerre, et fut nommé généralissime de l'armée envoyée en Italie, au secours du duc de Nevers, à qui l'empereur refusait l'investiture du duché de Mantoue. Il entra, en 1630, en Savoie, attaqua Pignerol, et secourut Casal. Louis XIII était alors mourant à Lyon, où la reine-mère lui demandait la disgrâce d'un ministre qui le faisait vaincre. Cette princesse ramena son fils à Paris, après lui avoir fait promettre qu'il renverrait le cardinal dès que la guerre de l'Italie serait terminée. Richelieu se croyait perdu et préparait sa retraite au Havre-de-Grâce. Le cardinal de la Valette, secondé par le fameux capucin le père Joseph, favori de Richelieu, lui conseilla de faire une dernière tentative auprès du roi. Il va trouver ce monarque à Versailles, où la reine-mère ne l'avait point suivi; il a le bonheur de le persuader de la nécessité de son ministère, et de l'injustice de ses ennemis. Louis, qui avait sacrifié son ministre par faiblesse, se remit par faiblesse entre ses mains, et lui abandonna ceux qui avaient conspiré sa perte. Ce jour, qui est encore aujourd'hui nommé la *Journée des dupes*, fut celui du pouvoir absolu du cardinal. Le garde-des-seaux, Marillac, et le maréchal son frère, perdirent tous deux la vie, l'un en prison, et l'autre sur un échafaud. (*Voyez leurs articles.*) Au milieu de ces exécutions, il concluait avec Gustave-Adolphe un traité pour défendre les protestans contre Ferdinand II : conduite bien inconscquente, dans un homme qui avait montré tant de zèle contre les protestans de France. Mais tandis qu'il s'occupait des affaires du dehors, il avait à combattre une foule d'ennemis au dedans. Gaston, duc d'Orléans, frère du roi, se retira en Lorraine, en protestant qu'il ne rentretrait point dans le royaume, tant que le cardinal y régnerait. Un arrêt du

conseil déclara les amis de Gaston criminels de lèse-majesté; et la reine Marie de Médicis, qui était entrée dans ses vues, alla finir ses jours à Cologne, dans un exil volontaire. Il y eut une foule de poursuites : on voyait chaque jour des poteaux chargés de l'effigie des hommes ou des femmes qui avaient ou suivi ou conseillé Gaston et la reine. Le maréchal de Bassompierre fut renfermé pendant le reste de la vie du ministre. Le maréchal duc de Montmorenci, gouverneur du Languedoc, crut pouvoir braver la fortune du cardinal : il se flatta d'être chef de parti, et leva l'étendard de la révolte, à la prière de Gaston d'Orléans, qui l'abandonna. Montmorenci mourut sur un échafaud en 1632. Le garde-des-seaux fut mis en prison ; le commandeur de Jars, et d'autres, accusés d'avoir toujours des intelligences avec Gaston et la mère du roi, furent condamnés par des commissaires à perdre la tête. Le commandeur eut sa grâce sur l'échafaud ; mais les autres furent exécutés. On ne poursuivait pas seulement les sujets qu'on pouvait accuser d'être dans les intérêts de Gaston ; le duc de Lorraine, Charles IV, en fut la victime. On le dépouilla de ses états, parce qu'il avait consenti au mariage de ce prince avec Marguerite de Lorraine. Le cardinal voulait faire casser cette union, afin que s'il naissait un prince de Gaston et de Marguerite, ce prince, héritier du royaume, fût regardé comme un bâtard incapable d'hériter. La cour de Rome et les universités étrangères ayant décidé que ce mariage était valide, le cardinal le fit déclarer nul par un arrêt du parlement. Cette opiniâtreté à poursuivre le frère du roi jusque dans l'intérieur de sa maison, à lui ôter sa femme, et à dépouiller son beau-frère, excita de nouvelles conjurations. Le comte de Soissons et le duc de Bouillon y entrèrent : ils ne pouvaient choisir de circonstance plus heureuse. Le mauvais succès qu'avait alors la guerre d'Allemagne, que le cardinal de Richelieu avait entreprise, l'exposait au ressentiment du roi, qui avait donné à Gaston la lieutenance générale de son armée. Son ennemi, découragé, voulut quitter le ministère, et il en aurait fait la folie, dit Siri, sans le père Joseph, qui le rassura. Les conjurés résolurent d'assassiner le cardinal chez le roi même ; mais Gaston, qui ne faisait jamais rien qu'à demi, effrayé de l'attentat, ne donna point le signal dont ils étaient convenus. Au milieu des agitations que lui causaient

des craintes continuelles, Richelieu fonda l'imprimerie royale, rebâtissait la Sorbonne, élevait le Palais-Royal, établissait le jardin des Plantes, appelé le *Jardin du roi*. Mais l'objet auquel il donna le plus de soin, ce fut l'academie française, dont il voulut être le fondateur et le protecteur, ne se doutant pas qu'il travaillait pour une ingrate. « La bonne politique, dit un philosophe, ne se trompe guère sur les événements futurs. Celle du cardinal de Richelieu, si vaste, si prévoyante, ne lui fit pas même pressentir qu'un siècle philosophe pourrait succéder un jour au sien, et que non seulement le nom du fondateur serait à peine prononcé dans le sanctuaire qu'il avait élevé et consacré aux Muses, mais encore que, loin d'y brûler quelques grains d'encens en son honneur, on oserait même y blâmer sa mémoire. Tel est l'esprit de ce siècle destructeur : il abat les statues érigées au génie, pour enlever d'autres au bel-esprit. » Tandis qu'il travaillait à orner et à cultiver l'intérieur du royaume, sa politique s'occupait du dehors. Il fomentait les troubles d'Angleterre comme ceux d'Allemagne, et il écrivait ce billet, avant-coureur des malheurs de Charles I^{er} : « Le roi d'Angleterre, avant qu'il soit un an, verra qu'il ne faut pas me mépriser. » Tandis qu'il excitait la haine des Anglais contre leur roi, il se formait de nouveaux complots en France contre lui. Mademoiselle de la Fayette, que le roi honorait de sa confiance, fut obligée de se retirer de la cour. Le jésuite Causin, confesseur du roi, qui s'était servi d'elle pour faire rappeler la reine-mère, fut exilé en Basse-Bretagne. La reine, femme du roi, pour avoir écrit à la duchesse de Chevreuse, ennemie du cardinal et fugitive, fut presque traitée comme criminelle. Ses papiers furent saisis, et on lui fit subir une espèce d'interrogatoire devant le chancelier Séguier. Madame d'Hautefort, aussi attachée à la reine qu'au roi, et donnant par sa faveur des inquiétudes au ministre, fut disgraciée. Le jeune Cinq-Mars, fils du maréchal d'Effiat, devenu grand-écuyer, prétendit entrer dans le conseil : le cardinal ne voulait pas le souffrir, et Cinq-Mars trama sa perte. Ce jeune courtisan se lia avec Gaston et le duc de Bouillon. Leur but était de perdre le cardinal ; et, pour réussir plus facilement, ils faisaient un traité avec l'Espagne, qui devait envoyer des troupes en France. Le

bonheur du cardinal voulut encore que le complot fût découvert, et qu'une copie du traité lui tombât entre les mains. Cinq-Mars et de Thou, son ami, périrent par les derniers supplices. On plaignait surtout ce dernier, confident du conspirateur qu'il avait désapprouvé. La reine elle-même était dans le secret de la conspiration, mais n'étant point acculée, elle échappa aux mortifications qu'elle aurait essuyées. Le cardinal déploya dans sa vengeance toute sa rigueur. On le vit traîner Cinq-Mars à sa suite, de Tarascon à Lyon sur le Rhône, dans un bateau attaché au sien, tandis qu'il était frappé lui-même à mort. Il se fit porter à Paris, sur les épaules de ses gardes, placé dans une espèce de chambré, où il pouvait tenir deux hommes à côté de son lit. Ses gardes se relayaient ; on abattait des pans de murailles pour le faire entrer plus commodément dans les villes. C'est ainsi qu'il alla mourir à Paris le 4 décembre 1642, à 57 ans. Son confesseur lui ayant demandé, dans sa dernière maladie, s'il pardonnait à ses ennemis, il répondit : « Je n'en ai jamais eu d'autres que ceux de l'état ; » et c'est sans doute sous ce point de vue qu'il faut envisager les opérations sévères qui eurent lieu sous son ministère : la France leur dut sa tranquillité et sa gloire. Il légua au roi 5,000,000, monnaie de France d'aujourd'hui, à 50 liv. le marc : somme qu'il tenait toujours en réserve. La dépense de sa maison, depuis qu'il était premier ministre, montait à mille écus par jour. Tout chez lui était splendeur et faste, tandis que chez le roi tout était simplicité et négligence. Ses gardes entraient jusqu'à la porte de la chambre, quand il allait chez son maître. Il précédait partout les princes du sang : il ne lui manquait que la couronne ; et même lorsqu'il était mourant, et qu'il se flattait encore de survivre au roi, il prenait des mesures pour être régent du royaume, et de plus, patriarche, ce qui menaçait la France d'un schisme (voyez HERSENT et RABARDEAU) : mais ces projets s'anéantirent par sa mort. Il choisit, pour le lieu de son tombeau, l'église de Sorbonne, qu'il avait rebâtie avec une magnificence vraiment royale. On lui éleva depuis un mausolée, chef-d'œuvre du célèbre Girardon. Ce qu'on a dit à l'occasion de ce monument, *magnum disputandi argumentum*, est le vrai caractère de son génie et de ses actions. Il est très difficile de connaître un homme dont ses flateurs ont dit tant de bien, et

ses ennemis tant de mal. Il eut à combattre la maison d'Autriche, les calvinistes, les grands du royaume, la reine mère sa bienfaitrice, le frère du roi, la reine régnante, enfin le roi lui-même, auquel il fut toujours nécessaire et souvent odieux. Malgré tant d'ennemis réunis, il fut tout en même temps, au dedans et au dehors du royaume. Mobile invisible de toutes les cours, il en réglait la politique sur les intérêts de la France. Par ce principe, il retenait ou relâchait les rênes qu'il maniait en maître. Il est difficile d'expliquer comment un ministre, prêtre, évêque et cardinal, se soit ligué avec les protestans, et se soit efforcé d'affermir ce parti en Allemagne et dans toute l'Europe, uniquement dans la vue d'affaiblir la maison d'Autriche. En réussissant momentanément dans son dessein, peut-être a-t-il préparé la destinée que subit la France dans le siècle suivant. « Politique humaine, dit un vrai philosophe, vous saisissez très bien les rapports du moment; mais ce qui est au-delà vous échappe. Tandis que vous triomphez du court succès de vos spéculations, déjà le redoutable avenir tient en main la refutation de vos systèmes, et la punition de vos artifices. » La terre de Richelieu fut érigée, en sa faveur, en duché-pairie au mois d'août 1631. Il fut aussi duc de Fronsac, gouverneur de Bretagne, amiral de France, abbé général de Cluny, de Cîteaux, de Prémontré, etc. On a de lui : son *Testament politique*, qui se trouve en manuscrit dans la bibliothèque de Sorbonne, et qui a été légué à cette bibliothèque par l'abbé des Roches, secrétaire du cardinal. On en trouve un autre exemplaire dans la Bibliothèque du roi, avec une *Relation succincte* apostillée. On n'a découvert ce dernier exemplaire que depuis quelques années. Les meilleures éditions de cet ouvrage sont celles de 1757, par l'abbé de Saint-Pierre, en 2 vol. in-12; et de 1764, à Paris, en 2 vol. in-8°. M. de Fonce-magne, qui a dirigé cette nouvelle édition, prouve l'authenticité de ce testament dans une préface écrite avec beaucoup de précision et de netteté. Le père Griffet l'a prouvée aussi d'une manière très satisfaisante : Voltaire a eu beau la contester, ses raisons n'ont eu ni partisans, ni défenseurs. | *Méthode de controverses* sur tous les points de la foi, in-4°. Cet ouvrage solide, un des meilleurs en ce genre, avant que Bossuet, Nicole et Arnauld eussent écrit contre les calvinistes, fut le fruit de

sa retraite à Avignon. | Les *Principaux points de la foi catholique défendus*, etc. David Blondela écrit contre cet ouvrage. | *Instructions du chrétien*, in-8° et in-12; | *Perfection du chrétien*, in-4° et in-8°; un *Journal*, très curieux, in-8°, et en 2 vol. in-12; | ses *Lettres*, dont la plus ample édition est de 1696, en 2 vol. in-12. Elles sont intéressantes; mais ce recueil ne les renferme pas toutes; on en trouve d'autres dans le *Recueil de diverses pièces pour servir à l'Histoire*, etc., in-fol., de Paul Hay, sieur du Châtelet; | des *Relations*, des *Discours*, des *Mémoires*, des *Harangues*, etc. On lui attribue l'*Histoire de la mère et du fils*, qui a paru en 1731, en 2 vol. in-12, sous le nom de Mézerai. On peut consulter son *Histoire* par Antoine Aubery : quoique assez mal écrite et trop louangeuse, elle présente les faits avec assez de fidélité. Sa *Vie*, écrite par Jean Le Clerc, 1696, 2 vol. in-12, réimprimée avec d'autres pièces en 5 vol., est remplie des préjugés de l'auteur, dont le but était de faire l'apologie des protestans, bien plus que de faire connaître la personne et l'administration du cardinal. Indépendamment des préventions de secte, on croit lire souvent un philosophe du jour, c'est-à-dire un de ces hommes qui fait de l'histoire le dépôt de ses spéculations et de ses erreurs personnelles. Il faut bien plus encore garder de juger ce cardinal célèbre d'après les histoires qui ont paru dans ces dernières années, depuis la subversion générale des principes et pendant la persécution du christianisme en France : ouvrages de la haine et de la calomnie, où les hommes illustres sont déchirés à proportion qu'ils étaient chrétiens, où les prêtres surtout et les pontifes sont immolés au fanatisme de l'impiété dominante. Ce ministre protégea les lettres; il encouragea le génie de Cornelle, et en devint, dit-on, ensuite jaloux. Il composa lui-même une espèce de drame, intitulé *Mirame*, joué à grands frais et devant la cour, dans le théâtre qui existe encore, et qu'il avait fait bâtir auprès du Palais-Cardinal. C'est Richelieu qui, le premier, introduisit en France les spectacles profanes; et on cessa depuis lors de représenter les *Mystères de la Passion*.

PLESSIS-RICHELIEU (ALPHONSE-LOUIS du), frère du précédent, était doyen de Saint-Martin de Tours, lorsqu'il fut nommé à l'évêché de Luçon, par le roi Henri IV, à la place de Jacques du Plessis, son oncle; mais avant que d'être évê-

cré, il céda cet évêché à son frère cadet, dont on vient de parler, et se fit chartreux. Il prit alors le nom d'*Alphonse-Louis*. Il fit profession à la grande Chartreuse, en 1606, et y vécut plus de 20 ans sans montrer aucun désir de rentrer dans le siècle. Mais lorsque son frère fut en crédit à la cour de France, il accepta l'archevêché d'Aix en 1626, et, deux ans après, il passa à celui de Lyon. En 1629, le pape Urbain VIII le nomma cardinal-prêtre, quoique, selon l'ordonnance de Sixte-Quint, deux frères ne dussent jamais porter la pourpre en même temps. En 1652, il fut grand aumônier de France, commandeur de l'ordre du Saint-Esprit, et obtint plusieurs abbayes fort riches. En 1655, le roi de France l'envoya à Rome pour des affaires très importantes dont il s'acquitta avec succès. Après son retour à Lyon, en 1658, la peste ravagant son diocèse, il se signala par son zèle et par sa charité pour son troupeau, qu'il n'abandonna point. Il se trouva à l'élection du pape Innocent X, en 1644; et, l'année d'après, il présida l'assemblée du clergé de France, tenue à Paris. Il mourut d'hydropisie, le 23 mars 1653, âgé de 71 ans. Attaché aux devoirs de son état, il ne se mêla que des affaires de son diocèse, et très peu des intrigues de la cour. Il fut enterré à la Charité de Lyon, comme il l'avait demandé. Voici l'épithaphe qu'il se fit lui-même : *Pauper natus sum, paupertatem vovi, pauper morior, et inter pauperes sepeliri volo*. Ce fut à l'abbé de Pont-Château qu'il dit dans sa dernière maladie qu'il aimerait beaucoup mieux mourir dom Alphonse, que cardinal de Lyon. L'abbé de Pure a écrit sa *Vie* en latin, Paris, 1653, in-12.

PLESSIS-RICHIEU (LOUIS-FRANÇOIS-ARNAUD de VIGNEROD du), petit-neveu des précédens, maréchal de France, né le 13 mars 1696, mort à Paris, le 7 août 1783, dans sa 93^e année, a été célèbre sous le règne de Louis XV, comme courtisan et comme militaire. Ce fut lui qui, à la bataille de Fontenoi, conseilla de placer derrière les rangs quatre pièces de canon, chargées à mitraille, qui fondroyèrent le bataillon carré des Anglais. En 1756, il fit la conquête de Minorque, favorisé par la victoire que remporta M. de la Galissonnière sur l'amiral Bing. On connaît son mot heureux donné à l'ordre contre les soldats qui s'enivraient au point de ne pouvoir pas faire le service : *Le premier qui s'enivrera n'aura pas*

l'honneur de monter à l'assaut. Cette idée réveilla dans les cœurs l'enthousiasme de la gloire, et personne ne s'enivra durant la continuation du siège. Le maréchal commanda en 1757, en Hanovre, où il ne fut pas heureux; et la convention de Closterseven ne fait pas plus d'honneur à ses talens pour la négociation, que les suites n'en firent à sa capacité militaire. Il avait été, en 1727, ambassadeur à Vienne; mais il en fut rappelé sur la demande de l'empereur Charles VI, informé, dit-on, que Richelieu, avec deux autres seigneurs, avait fait un sacrifice au diable (voyez le *Journ. hist. et litt.* 15 mars 1790, p. 448). Il a paru une *Vie privée du maréchal de Richelieu*, Paris, 1790, 3 vol. in-8°. On comprend sans peine quelle a été la *Vie* d'un homme qui l'a passée presque tout entière dans les intrigues et la galanterie. « Ce n'est pas, a dit un critique, à la vérité, la *Vie* de Nestor; ce n'est que celle de l'homme à bonnes fortunes; mais enfin on a les pièces justificatives, c'est-à-dire les lettres tres galantes des princesses, duchesses, comtesses et vicomtesses qui n'ont pas pu tenir contre la tactique du vainqueur de Mahon. L'éditeur offre de consigner ces graves manuscrits chez un notaire. Ainsi, vingt familles d'un grand nom, les princes du sang, les ducs français, pourront s'assurer, chez le tabellion, de l'écriture et de l'infidélité de leurs grand'mères. C'est Alcibiade racontant ses exploits galans, et tenant école de plaisir et de volupté. On voit qu'à tous égards ce livre est digne du temps. » Sa *Correspondance avec M. de Paris du Verney*, précédée d'un *Notice* de sa vie, a paru à Paris en 1789, 2 vol. in-8°. On a donné à Paris, en 1790, des *Mémoires du maréchal de Richelieu*, 4 vol. in-8°. Ces *Mémoires* ont été désavoués par son fils. Ils n'en ont pas eu moins de vogue et de célébrité; non pas qu'ils méritent dans la totalité la moindre confiance, mais parce qu'ils sont si bien assortis à l'esprit du siècle, que les dupes ne trouvent rien de mieux. C'est l'abbé Giraud-Soulavie qui en est le rédacteur. Cet abbé, las de courir vauz et monts pour écrire des *Genèses* en rivalité avec Moïse (voyez le *Journ. hist. et litt.* 15 juin 1784, pag. 239; et l'*Examen des époques de la Nature*, n° 192), s'est tout à coup tourné du côté de la politique et de la galanterie, et nous a donné des romans d'histoire, comme jadis des romans de physique.

PLESSIS (CLAUDE du), avocat au parlement de Paris, natif du Perche, mort en 1681, cultiva la jurisprudence avec un succès distingué. Colbert le choisit pour l'avocat des finances. Les jurisconsultes ont souvent recours à ses *Oeuvres*, contenant ses *Traité sur la coutume de Paris*, ses *Consultations*, etc., avec les notes de Claude de Berroyer et d'Eusèbe de Launier, Paris, 1754, 2 vol. in-fol. Il a tâché de mettre de la méthode dans des matières confuses, et de traiter avec clarté des questions que les commentateurs avaient embrouillées.

PLESSIS-HESTÉ (GUILLAUME de la BRUNETIÈRE du), né en Anjou en 1630, étudia à Paris, et y prit le bonnet de docteur de Navarre. Il fut nommé évêque de Saintes en 1676. Louis XIV, après l'avoir choisi pour cet évêché, dit : « Je viens de donner un évêché à un homme que je n'ai jamais vu ; mais j'en parle à personne qu'on ne m'en dise du bien. » Lorsque le prélat alla remercier le roi, ce prince lui dit : « Quand je n'aurais pas donné cet évêché à votre mérite, je l'aurais accordé à votre personne, après vous avoir vu. » Le nouvel évêque, ayant trouvé son diocèse rempli d'hérétiques, s'appliqua à les instruire, et fit venir des missionnaires zélés pour l'aider dans cette œuvre. Il les visitait lui-même fréquemment, et les secourait de livres et d'argent. Il fonda un hôpital général à Saintes, où il mourut en 1702, en odeur de sainteté.

PLESSIS (dom TOUSSAINT-CHRÉTIEN du), parisien, sortit de la maison de l'Oratoire pour entrer dans la congrégation de Saint-Maur, où il prononça ses vœux l'an 1715. Après avoir été chargé du soin de la bibliothèque publique de Bonne-Nouvelle à Orléans, il passa à Saint-Germain-des-Prés, puis à Saint-Remi de Reims, enfin à Saint-Denys en France, où il mourut en 1764, à 75 ans. On a de lui : | *Histoire de la ville et des seigneurs de Coucy*, Paris, 1728, in-4° ; | — *de l'église de Meaux*, 1731, 2 vol. in-4° ; | *Description de la ville d'Orléans*, 1736, in-8° ; | *de la Haute-Normandie*, 1740, 2 vol. in-4° ; | *Histoire de Jacques II*, 1740, in-12 ; | *Nouvelles annales de Paris*, 1755, in-4° ; | *des Lettres et des Dissertations dans les Journaux de Trévoux et le Mercure de France*. Dom du Plessis avança dans son *Histoire de Meaux*, comme un fait presque certain, que l'art de fabriquer des livres était, vers le 11^e siècle, un

vice universel, qui infectait presque toutes les abbayes, les corps de ville, les communautés, et les cathédrales même : idée romanesque et fausse, qui a beaucoup d'analogie avec celles que le père Hardouin avait adoptées sur tous les genres d'antiquités. Sa témérité lui attirera une foule de critiques et de tracasseries méritées.

PLINE l'Ancien ou le naturaliste (C. Plinius-secundus) naquit sous Tibère, l'an 23 de J.-C., à Vérone ou à Côme, d'une famille illustre, porta les armes avec distinction, fut agrégé au collège des augures, et devint intendant en Espagne. A son retour, il s'arrêta dans les Gaules, et en parcourut le midi. Son intelligence et sa probité lui firent confier plusieurs affaires importantes par Vespasien et Titus, qui l'honorèrent de leur estime et de leur amitié. Malgré le temps que lui dérobaient ses emplois, il en trouva suffisamment pour travailler à un grand nombre d'ouvrages, qui la plupart ont été perdus pour la postérité. Il consacrait le jour aux affaires, et la nuit à l'étude ; il ne perdait ni le temps des repas ni le temps des voyages. On lisait à sa table ; et dans ses savantes courses il avait toujours à ses côtés son livre, ses tablettes et son copiste ; car il ne lisait rien dont il ne fit des extraits. Cet homme célèbre eut une mort assez funeste. L'embarquement du mont Vésuve, arrivé l'an 79 de J.-C., fut si violent, qu'il ruina des villes entières, avec une grande étendue de pays, et que les cendres en volèrent, dit-on, jusque dans l'Afrique, la Syrie et l'Egypte. Plinius, qui commandait alors une escadre, voulut s'approcher de cette montagne, pour observer ce terrible phénomène ; mais il fut puni de sa téméraire curiosité, et suffoqué par les flammes, à 56 ans. Plinius le Jeune, son neveu, a raconté les circonstances de sa mort et de cet embrasement, dans la 26^e Lettre de son 6^e livre, adressée à Tacite. Il ne nous reste de Plinius l'Ancien que son *Histoire Naturelle*, en 37 livres. Il y en a eu un grand nombre d'éditions. Celle du père Hardouin, en 1725, à Paris, 3 vol. in-fol., est enrichie de notes savantes, qui corrigent souvent ce qu'il y a de defectueux dans le texte. C'est une réimpression de celle qu'il avait donnée *ad usum Delphini*, 1685, 5 vol. in-4°. « Cet ouvrage, dit Plinius son neveu, est d'une étendue d'érudition infinie, et presque aussi variée que la nature elle-même. » Etoiles, planètes,

grêle, vents, pluies, arbres, plantes, fleurs, métaux, minéraux, animaux de toute espèce, terrestres, aquatiques, volatiles; descriptions géographiques de villes et de pays, l'auteur embrasse tout, et ne laisse dans la nature et dans les arts aucune partie qu'il n'examine; mais il est souvent très crédule, et raconte gravement des contes de vieilles; et ce qui fait l'objet d'un juste étonnement, c'est que cet homme, qui savait admirer les merveilles de la nature et en développer avec intérêt les moindres détails, était moins qu'un enfant dans la science des vérités qui résultent le plus manifestement de cette étude. L'idée de Dieu était très imparfaite chez lui, et l'immortalité de l'âme lui paraissait un paradoxe. Il va jusqu'à avancer que ce dogme sublime et consolant est une invention de la vanité humaine : *Humana vanitas in futurum etiam se propagat, et in mortis quoque tempore, ipsa sibi vitam mentitur.* « Tout en déraisonnant, dit un physiologue, Pline nous donne une bonne preuve de la vérité qu'il rejette. Cet élanement de l'âme vers l'avenir, cette impossibilité de la contenter, de la calmer en bornant ses desirs aux jouissances de cette vie, montre qu'elle a une autre destination. Pourquoi les brutes, les chevaux surtout, si fiers et si fringans, eux qui disent *vah* au son de la trompette, qui flairent les combats et la victoire (Job. 39), ne se sont-ils pas avisés de vouloir être immortels? Pourquoi sont-ils complètement contents, sans inquiétude et sans desirs, quand le râtelier est bien fourni? » A travers des erreurs très graves, Pline laisse échapper des notions qui ne peuvent être que le fruit de l'ancienne tradition générale, ou de la communication des lumières contenues dans les livres saints : comme l'on voit dans le passage suivant, qui exprime d'une manière bien énergique le péché originel : *Animal ceteris imperatorum a suppliciis vitam auspiciatur, unam tantum ob causam quia natum est.* Hist. Nat., l. 7. (Voy. PLATON.) On ne trouve dans cet ouvrage ni la pureté, ni l'élégance, ni l'admirable simplicité du siècle d'Auguste, auquel l'auteur touchait, à peu d'années près. Il l'a distingué par la force, l'énergie, la vivacité, on eût même dit la hardiesse, tant pour les expressions que pour les pensées, et une merveilleuse fécondité d'imagination pour peindre et rendre sensibles les objets qu'il décrit. Mais il faut

avouer que le style en est dur et serré, et par-là souvent obscur; que les pensées sont fréquemment poussées au-delà du vrai, outrées, et même fausses. Buffon, qui fait de l'ouvrage de Pline un éloge un peu hyperbolique, convient que c'est une compilation, une copie de ce qui avait été écrit avant lui, mais une copie qui a de grands traits et qui est préférable à des originaux. L'Histoire naturelle de Pline a été traduite en français par M. Poinssinet de Sivry, en 12 vol. in-4°, dont le dernier a paru en 1782. Il y a joint le texte latin, et de bonnes observations. (Voyez PINET.) David Durand a fait imprimer l'Histoire de l'or et de l'argent, extraite de Pline, Londres, 1729, in-fol., et celle de la peinture, 1725, in-fol. M. Gasson a donné une traduction nouvelle du Pline avec des notes de MM. Beudant, Brongniart, Cuvier, Daunou, etc., 1829, in-8°.

PLINE le Jeune (CÆCILIUS-PLINIUS-SECUNDUS), neveu et fils adoptif de Pline l'Ancien, natif de Côme et disciple de Quintilien, s'éleva par son mérite jusqu'aux premières charges, sous l'empire de Trajan, et devint même consul, l'an 100 de J.-C. C'est pendant son consulat qu'ayant été chargé de faire le panégyrique du prince son bienfaiteur, il le prononça au milieu du sénat. Quelque temps après, il fut envoyé dans le Pont et dans la Bithynie, en qualité de proconsul. Il gouverna les peuples avec douceur, diminua les impôts, rétablit la justice, et y fit régner le bon ordre. Une violente persécution s'étant allumée contre les chrétiens sous l'empire de Trajan, qui, pour avoir affiché la philosophie, n'en était pas plus véritablement philosophe, Pline osa plaider leur cause auprès de l'empereur. Il écrivit à ce prince que le commerce des chrétiens entre eux était exempt de tout crime; que leur principal culte était d'adorer le Christ comme un Dieu; que leurs mœurs étaient la plus belle leçon qu'on pût donner aux hommes, et qu'ils s'obligeaient par serment de s'abstenir de tout vice.... Trajan, touché des raisons que cet homme équitable lui exposa, défendit de faire aucune recherche des chrétiens; mais il ordonna qu'on punît de mort ceux qui seraient dénoncés. Arrêt absurde et contradictoire, comme l'observe Tertullien; car, si les chrétiens étaient coupables, il était juste qu'on les recherchât; et s'ils étaient innocens, il était de toute in-

justice de les mettre à mort lorsqu'ils étaient dénoncés : *O sententiam necessitate confusam, parci et scviti, dissimulat et animadvertit*? Un Allemand, nommé Semler, écrivain superficiel, et connu seulement par sa haine contre le christianisme, a nié l'authenticité de ces lettres de Pline; mais il fut d'abord, et victorieusement réfuté par M. Haversaat, dans la *Défense des Lettres de Pline sur les chrétiens*, Gottingue, 1788, in-8°.

« Rien n'inquiète plus les incrédules, dit un auteur, que les rapports de l'Ecriture sainte, ou de l'histoire des premiers siècles de l'Eglise, avec les récits des historiens profanes. Ils sont alarmés des preuves d'antiquité, de considération et de vérité que cette conformité suppose. Aussi font-ils l'impossible pour accuser d'interpolation ou de supposition les passages les plus authentiques. » Pline, revenu à Rome, y vécut en homme digne d'avoir rendu ce témoignage à la plus pure des religions : grand sans orgueil, d'un abord facile sans bassesse, d'une contenance noble sans hauteur; libéral, généreux, désintéressé, ne recevant jamais rien pour ses plaidoyers; gracieux, affable, bienfaisant, sobre, modeste, bon fils, bon mari, bon père, bon citoyen, bon magistrat, ami zélé et fidèle; il ne lui manquait, pour donner de la consistance et une sanction sûre à ses vertus, que de leur donner pour base la religion dont il avait fait un si juste éloge. Il mourut l'an 115, dans sa 50 ou 52^e année. Pline avait composé plusieurs ouvrages. Il avait plaidé à Rome, dès l'âge de 19 ans, avec une approbation aussi universelle que rare, dans une ville où l'on ne manquait ni de concurrens, ni d'envieux. Il poursuivit cette carrière comme il l'avait commencée; il lui arriva plusieurs fois de parler sept heures de suite, et d'être le seul fatigué. Ses *Discours* ou *plaidoyers* ne sont pas venus jusqu'à nous, non plus qu'une *Histoire* de son temps, dont on doit encore plus regretter la perte. On ne peut juger de son style que par ses *Lettres* et son *Panegyrique de Trajan*, traduits par M. de Sacy, Paris, 1773, 2 vol. in-12; nouvelle édition, 1808, 3 vol. in-12. Ce discours est d'un style fleuri, brillant, tel que doit être celui d'un panegyrique, où il est permis d'étaler avec pompe tout ce que l'éloquence a de plus éclatant, et, par un privilège malheureusement reçu, d'outrier la vérité des faits par des exagérations

ridicules et par de lâches flatteries. Les pensées y sont belles, en grand nombre, et souvent paraissent neuves; mais la diction se sent un peu du goût des antithèses, des pensées coupées, des tours recherchés, qui dominaient de son temps. La même affectation règne dans ses *Lettres*, que les gens de goût mettent au dessous de celles de Cicéron. Un judicieux critique en a fait le parallèle suivant : « Cicéron, né avec les sentimens de la liberté romaine, quoique expirante alors, et que ses oppresseurs puissans respectaient encore en lui, n'écrivait à ses amis que pour déposer dans leur sein le secret de son âme, sans avoir la pensée que ses lettres pussent jamais être mises au jour. Elles sont l'expression naïve de ses sentimens : elles ont cette aisance, cette franchise, qui sont la suite de la liberté d'ouvrir son âme avec confiance; elles sont aussi instructives qu'intéressantes; elles renferment l'histoire de son temps, présentent et peignent le caractère, les passions, les projets, les intrigues des hommes de son siècle; elles jettent un jour sur les affaires générales et sur les causes secrètes des troubles qui agitaient la république, et qui sapaient sourdement les fondemens de la liberté; enfin elles éclairent sur tous les événemens où Cicéron a joué lui-même un grand rôle. Pline, au contraire, né à la cour des rois, observe, dans ses lettres, le silence d'un courtisan. Sa réserve est extrême : il ne s'ouvre avec ses amis sur aucun événement public; il ne les entretient d'aucune affaire politique : ainsi ses Lettres sont, à cet égard, dénuées de tout intérêt. Mais comme Pline était un honnête homme, un homme vertueux, ses Lettres sont pleines de sensibilité, de délicatesse, d'honnêteté, de grâces douces et aimables : elles renferment les sentimens les plus nobles, les meilleurs préceptes, des maximes excellentes, les conseils les plus sages. Ce mérite réel peut compenser ce qui leur manque d'ailleurs. » La première édition des *Lettres* de Pline est de Venise, 1471, in-fol. La meilleure est celle du père de la Baume, jésuite, Paris, in-4°, 1677, et Venise, 1728. Nous citerons encore l'édition *cum notis variorum*, Elzevir, 1669, in-8°.

PLOT (ROBERT), professeur de chimie dans l'université d'Oxford, garde du cabinet d'Ashmol, né en 1640, mort en 1696,

consuma ses jours à faire des recherches intéressantes sur la physique et l'histoire naturelle. On a de lui deux ouvrages estimés : *l'Histoire naturelle du comté d'Oxford*, 1677, in-fol., réimprimée en 1705 ; *celle du comté de Stafford*, 1679, in-fol., réimprimée en 1686. L'une et l'autre en anglais. Ses compatriotes en font cas.

PLOTIN, philosophe platonicien, né l'an 206 de J.-C. à Lycopolis en Egypte, prit des leçons de philosophie sous le célèbre Ammonius, qui avait son école à Alexandrie. Il avait essayé auparavant de plusieurs maîtres ; mais aucun ne le satisfaisait. Un de ses amis le mena entendre Ammonius, et dès la première leçon il dit : *C'est celui-là même que je cherchais*. Il passa onze ans sous ce maître, sans qu'on voie sur quoi cette préférence était fondée. Il alla ensuite s'instruire chez les philosophes persans et indiens. L'empereur Gordien allait alors faire la guerre aux Perses ; Plotin profita de cette occasion et suivit l'armée romaine, l'an 245 de J.-C. Cette course faillit lui être funeste ; car il eut bien de la peine à sauver sa vie par la fuite, lorsque l'empereur eut été tué. Il avait alors 39 ans. L'année suivante il alla à Rome, et y ouvrit une école de philosophie. Porphyre s'étant mis sous sa discipline, il composa, pour l'instruire, plusieurs ouvrages qui forment en tout cinquante-quatre livres. Il sont divisés en six *Ennéades*, et roulent sur des matières très obscures, et même presque toujours incompréhensibles, mais que la philosophie embrasse par prédilection, parce qu'elles voilent et déguisent sa faiblesse. Il fit des disciples jusqu'au milieu du sénat, et l'on remarqua dès lors que ce qu'on appelle le *Robmagen* n'était pas ce qui se défendait le mieux de l'amour des nouveautés. Les dames furent aussi du parti de Plotin. L'empereur Gallien et l'impératrice Salonine accédèrent à cette galanterie, et l'on prétend que, par leurs bonnes grâces, Plotin était sur le point d'acquérir une terre considérable dans la Campanie, et d'y établir une colonie de philosophes, pour y faire pratiquer les lois idéales de la république de Platon ; projet qui, selon toutes les apparences, n'aurait point augmenté la masse de lumières de vertu et de bonheur qui se trouve sur la terre. Plotin mourut dans la Campanie, l'an 270 de J.-C., à 66 ans. Il avait de ces singularités que l'orgueil a mises dans toutes les têtes des anciens sages. Il avait honte d'être logé

dans un corps, se croyant trop excellent pour être homme. Par cette raison, il ne voulut jamais se faire peindre, ni dire l'année et le lieu de sa naissance, ni faire usage d'aucun remède, quoique sa vie capricieuse et un défaut de régime, trop bien assorti à sa philosophie, le rendissent souvent malade. On lui conseilla l'usage des lavemens, pour apaiser les douleurs de colique qui le tourmentaient ; mais il répondit qu'un tel remède ne pouvait s'accommoder avec la gravité d'un philosophe. Il n'avait pas toujours été si délicat. A l'âge de 8 ans, fréquentant déjà les écoles, il ne laissait pas d'aller trouver sa nourrice, et de lui demander à têter. Quoiqu'on l'eût grondé plusieurs fois comme un enfant importun, il ne cessa pas d'en user ainsi long-temps avec elle. Ces dégoûtantes bassesses ne l'empêchèrent pas d'arriver au plus absurde orgueil. Amélius, son disciple, le pria un jour d'assister à un sacrifice qu'il offrait aux dieux. « C'est à eux, répondit le maître, de venir à moi, et non pas à moi » d'aller à eux. » Il se vantait d'avoir un génie familier comme Socrate ; mais celui de Plotin, disaient ses disciples, était au dessus des simples démons, et au rang des dieux. Ce qu'on en raconte et ce qu'il a écrit ne donne pas l'idée d'une si rare inspiration. Ses *Ennéades* ont été imprimées à Bâle, 1580, in-fol., en grec, avec la version latine, des sommaires et des analyses sur chaque livre, par Marsile Ficin, celui de tous les modernes qui a le plus étudié cet ancien philosophe.

PLOTINE (**PLOTINA-POMPEIA**), femme de l'empereur Trajan, avait épousé ce prince long-temps avant qu'il parvint à l'empire. Elle fit avec lui son entrée à Rome, aux acclamations du peuple ; et en montant les degrés du palais impérial, elle dit qu'elle y entrait telle qu'elle souhaitait d'en sortir. Ce qui, avec un sentiment précieux, présente une vanité puérile. Tel était le goût de la philosophie du temps. Elle contribua beaucoup à la diminution des impôts, dont les provinces étaient surchargées. Elle accompagnait son époux en Orient, lorsque ce prince mourut à Sélinunte, l'an 117. Plotine porta les cendres de Trajan à Rome, où elle revint avec Adrien, qu'elle avait favorisé dans tous ses desseins. Ce prince lui dut l'adoption que Trajan fit de lui, et par conséquent l'empire. Elle eut pour lui des sentimens qui donnèrent lieu à

des bruits qu'on ne doit peut-être pas légèrement adopter. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'Adrien n'avait pas de quoi justifier cette adoption; mais, plein d'une tendre reconnaissance, il conserva à sa bienfaitrice l'autorité qu'elle avait eue sous Trajan. « Plotine, » dit un écrivain sagement en garde contre les jugemens du monde, « a partagé l'enthousiasme que son époux a inspiré même aux philosophes. Les auteurs de la *Description des pierres gravées du cabinet du duc d'Orléans* adoptent, sans restriction, l'éloge très étendu que Plinie a fait de cette princesse; ils ne pardonnent pas à Dion d'avoir voulu jeter quelques nuages sur sa vertu : cependant Dion paraît très bien instruit, et son témoignage est plus grave que celui d'un panégyriste de profession. Sparlien prétend que l'adoption d'Adrien est une supercherie de Plotine, qui conduisit cette intrigante, Trajan étant déjà mort. Eutrope est à peu près du même sentiment. Parmi les modernes, Crevier pense qu'il faut un peu se défier des louanges de Plinie. » La mort enleva Plotine en l'année 429; et selon la folie impie de ces siècles ténébreux, elle fut mise au rang des dieux.

PLOTIUS (Lucius), rhéteur gaulois, vers l'an 100 avant J.-C., est le premier qui ouvrit dans Rome une école de rhétorique en latin. Cicéron témoigne ses regrets de ne pas avoir assisté à ses leçons. Cet illustre rhéteur eut des jours longs et heureux. Il avait composé un excellent *Traité du geste de l'orateur*. Ce traité est totalement perdu.

* **PLOWDEN** (François), ecclésiastique, était originaire d'Angleterre, et fils d'une dame d'honneur de l'épouse du roi Jacques II, qui l'avait accompagné en France lors de la révolution de 1688. Plowden fut élevé à Saint-Germain-en-Laye, puis au séminaire anglais à Paris. La protection des Stuarts pouvait contribuer à son élévation; mais s'étant lié avec Boursier, prêtre appelant, il refusa de signer de nouveau le formulaire et de donner son adhésion à la bulle *Unigenitus*, ce qui le priva, dit-on, du chapeau de cardinal que le prétendant lui destinait. Le même refus empêcha de l'employer dans les missions de l'Angleterre où il s'était retiré. Alors il revint en France, et se logea dans la maison des doctrinaires de Saint-Charles à Paris; il reprit les fonctions de catéchiste qu'il avait déjà

exercées à St.-Etienne-du-Mont; mais le curé de cette paroisse le força de renoncer à cet emploi. Il se borna depuis à faire des instructions dans des maisons particulières, sans vouloir se soumettre aux conditions nécessaires pour obtenir des pouvoirs. Il mourut dans la maison des doctrinaires en 1788. On a de lui : *Traité du sacrifice de J.-C.*, Paris, 1778, 3 vol. in-12, où il enseignait que la réalité de ce sacrifice consistait, non dans l'immolation, mais dans l'offrande faite à Dieu de la victime immolée, et que le sacrifice n'était qu'une simple offrande de l'immolation faite sur la croix. (*Voy. PELVERT.*) Ce livre excita quelques divisions parmi les prêtres appelans seulement, et donna lieu à plusieurs écrits pour et contre. Il a encore laissé : *Élévations sur la vie et les mystères de J.-C.*, œuvre posthume, Paris, 1804, 4 vol in-12.

* **PLOWDEN** (Charles), jésuite, de la même famille que le précédent, né en Angleterre le 1^{er} mai 1743, mort, le 13 juin 1821, à Jougue, en Franche-Comté, avait terminé ses études à Rome, où il était entré dans la compagnie en 1759. De retour dans sa patrie, il fut quelque temps directeur du séminaire catholique de Stonyshurst, dans le comté de Lancastre, d'où il passa à la direction de la chapelle de Bristol. Il prit une part fort active aux divisions qui agitérent les catholiques anglais sur les mesures à prendre pour obtenir leur émancipation et il se montra toujours très zélé pour le saint Siège. Dans les disputes qui éclatèrent en 1790 et 1791 pour le serment, il se rangea du côté des évêques, et s'éleva avec force contre les opérations du comité catholique. On a de lui : | *Discours prononcé lors du sacre de M. Douglas*, 1791, in-8°; | *Considérations sur l'opinion moderne de l'infailibilité du saint Siège dans les décisions des questions dogmatiques*, Londres, 1790; | *Observations sur les questions proposées aux catholiques anglais*, 1791; | *Réponse au second livre bleu*, 1791; | *Lettre de M. C. Plowden aux catholiques pour justifier sa conduite*; | *Remarques sur les écrits de M. Joseph Berington*, 1794; | *Remarques sur les mémoires de Grég. Panzani, précédées d'une lettre à M. Berington*, 1794; | *Lettre à M. C. Butler sur la protestation des catholiques*, 1796 : tous ces ouvrages sont écrits en anglais, ils sont estimés.

PLOWDEN (Francis), historien et

publiciste irlandais , fut élevé au collège anglais de St-Omer , et lorsque les lois anglaises s'adoucirent en faveur des catholiques , il fut un de ceux qui usèrent de la liberté qui leur fut accordée d'entrer au barreau. Plowden exerça , pendant plusieurs années , avec beaucoup de distinction , les fonctions d'avocat à Londres , et il se fit une très grande réputation comme jurisconsulte. Il composa plusieurs ouvrages sur la *Constitution anglaise* , qui lui valurent en 1793 le grade de docteur es lois à l'université d'Oxford. Ayant violemment attaqué dans d'autres écrits la conduite de plusieurs agens du gouvernement , ceux-ci le poursuivirent en calomnie , et ; comme il ne put pas apporter pour toutes ses assertions , dont la vérité était assez généralement reconnue , les preuves judiciaires requises par la loi , il fut condamné à une amende de 5.000 livres sterling. L'impossibilité où il se trouva de payer cette somme le força de se retirer en France , où il a toujours résidé depuis , et où il obtint une petite pension sur les fonds des collèges britanniques et un logement dans l'ancien collège anglais. Plowden est mort à Paris le 4 janvier 1829. Ses principaux ouvrages sont : | *Examen des droits naturels des sujets britanniques* , 1784 , in-8° ; | *une Histoire abrégée de l'Empire britannique pendant les vingt derniers mois* , 1794 , in-8° ; | *une Histoire abrégée de l'Empire britannique en 1794* , 1795 , in-8° ; | *l'Eglise et l'Etat ou Recherches sur l'origine , la nature et l'étendue de l'autorité ecclésiastique et civile dans ses rapports avec la constitution anglaise* , 1795 , in-4° ; | *Revue historique de l'état de l'Irlande* , 1803 , 3 vol. in-4° ; | *Histoire d'Irlande* , 1812 , 5 vol. in-8° ; | *Deux lettres historiques à sir John Cox Hymmsley* , in-8° ; | *Deux lettres historiques à sir John O'Connor Columbanus* , 1812 et 1813 ; | *Subordination humaine* , Paris , 1824 , in-8° , etc. Les premiers écrits de Plowden valent infiniment mieux que les derniers , dans lesquels il est impossible de ne pas reconnaître l'effet de l'âge et de l'exil sur une tête ardente.

PLUCHE (NOËL-ANTOINE) , né en 1688 , à Reims , ou à Reihel , dans le diocèse de Reims , selon la *France littéraire* de 1769 , mérita , par la douceur de ses mœurs et ses progrès dans les belles-lettres , d'être nommé professeur d'humanités dans l'université de cette ville. Deux ans après , il passa à la chaire de rhétorique , et fut

élevé aux ordres sacrés. L'évêque de Laon (M. de Clermont) , instruit de ses talens , lui offrit la direction du collège de sa ville épiscopale. Ses soins et ses lumières y avaient ramené l'ordre , lorsque des sentimens particuliers sur les affaires du temps troublèrent sa tranquillité , et l'obligèrent de quitter son emploi. Il avait des sentimens opposés à la bulle *Unigenitus* , et la franchise avec laquelle il s'était expliqué dans cette occasion l'allait faire arrêter , lorsque Rollin lui fit trouver un asile chez l'intendant de Rouen (Gasville) qui lui confia l'éducation de son fils , à la prière de son protecteur. L'abbé Pluche ayant rempli cette place avec succès , quitta Rouen pour se rendre à Paris , où il donna d'abord des leçons de géométrie et d'histoire. Produit sur ce théâtre par des auteurs distingués , son nom fut bientôt célèbre , et il soutint cette célébrité par ses ouvrages. Il donna successivement : | *Spectacle de la Nature* , Paris , 1732 , 8 tom. en 9 vol. in-42. Cet ouvrage , également instructif et agréable , est écrit avec autant de clarté que d'élégance ; mais l'auteur dit peu en beaucoup de paroles. La forme dialogique l'a entraîné dans ce défaut ; mais il est compensé par un langage de sentiment qui anime la nature , en saisissant les rapports qui en font un tout admirable et conséquent. C'en est point une de ces physiques arides et squeletteuses qui se perdent dans des tourbillons , des volcans , des attractions , des mers universelles , des époques imaginaires et contradictoires , qui ne nous apprennent que des chocs du hasard et d'aveugles impulsions ; c'est un tableau vivant et animé de l'ouvrage de la création , tel qu'il a été conçu par la sagesse et exécuté par la puissance du souverain auteur. M. L.-B. Jauffret en a publié une nouvelle édition , Paris , 1803 , 8 vol. in-18 , avec les changemens qu'exigeait le progrès qu'ont fait les sciences exactes depuis la première publication de cet ouvrage ; mais il s'est borné aux cinq premiers vol. qui sont les seuls qui traitent de l'histoire de la nature. Le marquis de Puységur a publié *l'Analyse et l'abrégé* de cet ouvrage , Reims , 1772 ou 1786 , in-42. Le *Spectacle de la nature* a été traduit dans plusieurs langues de l'Europe. | *Histoire du ciel* , Paris , 1739 , en 2 vol. in-12. La première partie est pleine de recherches savantes sur l'origine du ciel poétique. C'est presque une mythologie complète , fondée sur des idées neuves , mais simples et in-

généieuses. La seconde est l'histoire des idées philosophiques sur la formation du monde. L'auteur y fait voir admirablement l'inutilité, l'inconsistance et l'incertitude des systèmes les plus accrédités, et finit par montrer l'excellence et la simplicité sublime de la physique de Moïse. Outre une diction noble et arrondie, on y trouve une érudition qui ne fatigue point. | *La Mécanique des langues*, Paris, 1751, in-12, traduit en latin par l'auteur sous ce titre : *De linguarum artificio*, Paris, in-12. Il y propose un moyen plus court pour apprendre les langues : c'est l'usage des versions qu'il voudrait substituer à celui des thèmes ; il paraît qu'un moyen plus sûr est de les employer tous les deux. Les versions peuvent suffire pour l'intelligence des langues, même pour en connaître les richesses et les beautés ; mais les thèmes seuls peuvent exercer le style. | *Concorde de la géographie des différens âges*, Paris, 1763, in-12, avec cartes, le portrait de l'auteur et son éloge historique, par Robert Etienne ; ouvrage posthume, superficiel, mais dont le plan décèle l'homme d'esprit. | *Harmonie des Psaumes et de l'Evangile*, ou *Traduction des Psaumes et des Cantiques de l'Eglise*, avec des *Notes relatives à la Vulgate, aux Septante et au texte hébreu*, qui rendent intéressante cette traduction, dont la fidélité est connue, in-12, Paris, 1764. L'abbé Pluche s'était retiré en 1749 à la Varenne-Saint-Maur, où il se consacra entièrement à la prière et à l'étude. Sa surdité étant arrivée au point qu'il ne pouvait plus entendre qu'à l'aide d'un cornet, le séjour de la campagne ne lui offrait plus aucun agrément. Ce fut néanmoins dans cette retraite qu'il mourut d'une attaque d'apoplexie, le 49 novembre 1761, à 73 ans. Il possédait les qualités qui font le savant, l'honnête homme et le chrétien. Sobre dans ses repas, vrai dans ses paroles, bon parent, ami sensible, philosophe humain, il donna des leçons de vertu dans sa conduite comme dans ses ouvrages. Son attachement au christianisme était vif et sincère. Quelques esprits forts ayant paru surpris que sur les matières de la foi il pensât et parlât comme le peuple : « Je m'en fais gloire, répondit-il ; il est bien plus raisonnable de croire à la parole de l'être suprême que de suivre les sombres lumières d'une raison bornée et sujette à s'égarer. » Après cela, on ne peut que

s'étonner de son dévouement à un certain parti, au préjudice de la soumission due aux décrets de l'Eglise universelle ! Tant il est vrai que l'inconséquence est née avec l'homme, et que ce ne sont pas les plus éclairés qui s'en défendent le mieux.

PLUKENET (LÉONARD), né en 1642, mort vers l'année 1710, s'est distingué par ses recherches sur la botanique. Il se procura de toutes les parties du monde une collection de plantes sèches, dont il fit graver les figures. On a de lui : | *Phytographia, seu Plantarum icones*, Londres, 1691, 92 et 96, quatre parties, 328 planches ; | *Almagestum botanicum, sive Phytographiæ onomasticon*, Oxford, 1696, in-fol., par les soins de Morison. Sloane reproche à l'auteur d'avoir supposé des plantes qui n'existent pas, et d'en avoir défigurées d'autres. | *Atmagesti botanici mantissa, plantas novissime detectas complectens*, 1700, planches 329 à 350 ; | *Amalthæum botanicum, id est, Stirpium indicarum alterum Copiæ-Cornu*, 1703, planches 351 à 454 : le tout en trois parties imprimées in-4°, édition très recherchée. Il en a paru une nouvelle à Londres, in-4°, 1769, moins belle, mais plus commode pour les recherches, à cause de la table générale.

PLUMIER (CHARLES), botaniste et religieux minime, né à Marseille en 1646, apprît les mathématiques à Toulouse sous le père Maignan, son illustre confrère. Le maître, charmé du génie de son élève, lui montra non seulement les hautes sciences, mais il lui apprit encore l'art de faire des lunettes, des miroirs ardents, et d'autres ouvrages non moins curieux. On l'envoya à Rome, où son extrême application pensa lui faire perdre l'esprit. Alors il quitta les mathématiques, pour s'adonner à la botanique : science qui demandait moins de contention. De retour en Provence, il se livra entièrement à son nouveau goût. Louis XIV, instruit de son mérite, l'envoya en Amérique, pour rapporter en France les plantes dont on pourrait tirer le plus d'utilité pour la médecine. Il y fit trois voyages différens, et revint toujours avec de nouvelles richesses. Le roi paya ses courses par le titre de son botaniste, et par une pension qui fut augmentée à proportion de ses services. Il fut affilié à la province de France, et Paris devint dès lors son séjour. Le célèbre Fagon, premier médecin du roi, l'engagea à faire

un quatrième voyage, pour découvrir, s'il était possible, d'où vient que le quinquina qu'on apporte à présent en Europe a moins de vertu que celui qu'on apportait au commencement qu'on le connut ? Le savant minime entreprit courageusement cette périlleuse carrière ; mais la mort l'arrêta au port de Sainte-Marie, proche de Cadix, où il expira en 1704, à 58 ans. L'étude de la nature lui avait inspiré un amour infini pour celui qui en est l'auteur, et sa pitié était aussi tendre que sincère. On a de lui : | *Description des Plantes de l'Amérique*, Paris, 1693, in-fol., 108 planches : par erreur il y a sur le titre, 1713. Cet ouvrage a été traduit en latin par Jean Burmann, sous le titre de *Plantarum americanarum fasciculi decem*, Amsterdam, 1760, in-fol., avec 262 planches. | *Un Traité des fougères de l'Amérique*, en latin et en français, Paris, 1703, in-fol., 172 planches ; | un ouvrage curieux et enrichi de figures, intitulé : *l'Art de tourner*, Paris, 1749, in-fol. L'auteur enseigne la manière de faire toutes sortes d'ouvrages au tour. | *Nova plantarum americanarum genera*, Paris, 1703, in-4° ; | deux *Dissertations sur la cochenille*, dans le journal des savans, 1696, et dans celui de Trévoux, 1703. On trouve dans son cabinet plusieurs ouvrages écrits de sa main, qui auraient pu former 23 volumes. Il y traite de tous les oiseaux, de tous les poissons et de toutes les plantes de l'Amérique. Ces ouvrages étaient embellis par une infinité de dessins, dont l'auteur, habile dessinateur et graveur, avait déjà gravé lui-même une bonne partie. On les conserve dans la bibliothèque du roi, et à celle du Jardin des Plantes.

PLUNKETT (Olivier), primat d'Irlande, sa patrie, né au château de Rathmore dans le comté de Meath en 1629, passa de bonne heure en Italie. Après avoir fait ses études dans le collège des Hibernois et professé dans celui de la Propagande, il fut nommé archevêque d'Armagh en 1669, et sacré par Clément IX. Ses travaux apostoliques lui attirèrent la haine des hérétiques, qui l'accusèrent d'avoir voulu soulever les catholiques contre le roi d'Angleterre. On le condamna à être pendu, et son corps à être mis en quatre quartiers. Cet arrêt fut exécuté le 10 juillet 1681 ; il avait 63 ans. Telle était alors, et a été durant plus d'un siècle l'inquisition d'Angleterre contre les catholiques. L'innocence et la vertu ne

servaient de rien, dès qu'on était attaché à la foi antique, qui avait été durant tant de siècles celle du royaume. Les bourreaux et les sentences ne suffisaient pas aux exécutions. Avec cela, ces farouches insulaires déclamaient contre l'inquisition d'Espagne, Voyez LIMBORCH. On a de lui des *Mandemens et Instructions pastorales* recueillies et publiées, à Londres, 1686, 2 vol. in-4°.

PLUQUET (François-André-Adrien), savant et judicieux écrivain, naquit à Bayeux le 14 juillet 1716, fit ses études à Caen et les termina en 1742 à Paris. Après avoir pris les grades de bachelier (1745) et de licencié en théologie (1750) à l'université de Paris, il devint grand-vicaire de M. de Choiseul, archevêque d'Alby, puis de Cambrai, qui le nomma chanoine de la cathédrale de Cambrai ; Pluquet quitta bientôt cette place pour venir à Paris où il fut nommé en 1778 à la chaire de philosophie morale, au collège royal, et ensuite à celle d'histoire dans le même établissement. Cette place le mit en rapport avec les gens de lettres les plus distingués de ce temps. On commençait à diriger contre la religion les attaques qui depuis se sont si prodigieusement multipliées ; et les *encyclopédistes*, dit-on, tentèrent d'attirer l'abbé Pluquet à leur parti. Loin de répondre à ces avances, il se crut appelé à combattre les nouvelles doctrines, et défendit la religion dans plusieurs de ses ouvrages. On a de lui : | *Examen du fatalisme, ou Exposition et refutation des différens systèmes de fatalisme*, Paris, 1757, 3 vol. in-12 : il y démontre, par de solides raisonnemens, qu'une intelligence infinie a tout créé et gouverne tout, qu'elle a fait l'homme libre et maître de ses actions, que sous ce rapport son sort dépend de lui, et qu'il est affranchi de toute nécessité. Les preuves, dans cet ouvrage, sont parfaitement enchaînées, et Pluquet s'y montre aussi bon écrivain que profond métaphysicien. | *Lettre à un ami sur les arrêts de conseil*, 30 août 1777, concernant la librairie et l'imprimerie, Londres, 1777, in-8° ; | *Seconde lettre à un ami sur les affaires de la librairie*, Londres, 1777, in-8°. Ces lettres sont fort curieuses. Il y en a sur la librairie une troisième du même auteur. | *Les livres classiques de l'empire de la Chine*, recueillis et traduits du chinois en latin par le père Noël ; du latin en français par l'abbé Pluquet, précède d'observations (du traducteur français) sur l'ori-

gine, la nature et les effets de la philosophie morale et politique de cet empire, Paris, de Bure, 1784 et 1785, 7 vol. in-18; | *Mémoire pour servir à l'histoire de l'esprit humain, par rapport à la religion chrétienne*, ou *Dictionnaire des hérésies*, Paris, Nyon, 1762, 2 vol. in-8°. Ce livre, l'un des meilleurs que jusqu'ici l'on ait faits sur ce sujet, est précédé d'un discours où l'auteur s'efforce de trouver quelle a été la religion primitive des hommes, et quels sont les changemens qu'elle a subis jusqu'à l'établissement du christianisme. L'auteur recherche et suit les causes de ces changemens, ainsi que les effets qui en ont résulté. Le reste de l'ouvrage est proprement un dictionnaire où les hérésies sont rangées par ordre alphabétique, décrites avec les détails convenables, et solidement réfutées. C'est surtout dans cet ouvrage que l'abbé Pluquet a signalé son talent, son érudition et la justesse de son esprit. On a donné une nouvelle édition de ce dictionnaire, corrigée et augmentée, Besançon, Petit, 1819, 2 vol. in-8°; l'éditeur y a ajouté quelques articles qui ont rapport au jansénisme et à l'église constitutionnelle. | *Recueil de pièces trouvées dans le portefeuille d'un jeune homme de 23 ans* (le vicomte de Wall), avec un avertissement de M. de Virieu, le tout publié par l'abbé Pluquet, Paris, Didot l'aîné, 1788, in-8°; | *De la sociabilité*, 1767, 2 vol. in-12. L'auteur y prouve que l'homme est sociable par sa nature, et que, loin d'être né méchant et en état de guerre, comme le veut Hobbes, il est naturellement porté au bien et à l'exercice de toutes les vertus. | *Traité philosophique et politique sur le luxe*, 1786, 2 vol. in-12; | *De la superstition et de l'enthousiasme*, ouvrage resté manuscrit, publié par D. Ricard, gros vol. in-42, 1804. L'abbé Pluquet s'était occupé de la composition d'une *Histoire générale*; il ne put la finir, et ce qu'il en avait fait est resté manuscrit. L'abbé Pluquet s'était démis de sa chaire en 1782: il est mort à Paris d'une attaque d'apoplexie le 18 septembre 1790. C'était un homme vertueux, un ami sûr, ennemi de la flatterie et de la dissimulation. On lui reprocha quelquefois un peu de brusquerie et de dureté. On voit avec peine que, dans son *Traité de la superstition*, Pluquet consacra un chapitre entier à déclamer contre un corps célèbre par les services qu'il a rendus à l'Eglise et à l'état. Pluquet passait pour être attaché au parti

janséniste. Il n'en épousa pas cependant tous les travers et toutes les passions.

PLUTARQUE, naquit à Chéronée, ville de la Béotie, et étudia à Delphes où il suivait les leçons d'Aminonius, lors du voyage de Néron en Grèce, l'an 66. Ses talens éclatèrent de bonne heure. Dès sa plus tendre jeunesse, ses concitoyens le chargèrent de plusieurs affaires importantes, qui lui méritèrent les plus hautes charges de sa patrie. Après avoir voyagé en Grèce et en Egypte, croyant y acquérir les connaissances propres à former un homme de lettres et un sage, il vint à Rome, où il enseigna la philosophie. Suidas se trompe, lorsqu'il dit que Plutarque fut honoré du consulat sous Trajan: il paraît également faux qu'il ait été précepteur de cet empereur, mais un emploi que Plutarque paraît avoir rempli pendant longues années, c'est la dignité de prêtre d'Apollon. Il fut aussi attaché au sacerdoce du temple de Delphes. Il mourut vers l'an 140 de J.-C. sous le règne d'Antonin le Pieux. Nous avons de Plutarque les *Vies des hommes illustres*, et des *Traités de morale*. Il y a dans ceux-ci un grand nombre de faits curieux qu'on ne trouve point ailleurs, et des leçons très utiles pour la conduite de la vie; celui qui a pour titre: *De sera numinis vindicta*, renferme de grandes et utiles vérités. Les *Vies des hommes illustres*, grecs et latins, qu'il compare ensemble, peuvent servir à former les hommes pour la vie publique et pour la vie privée. Plutarque n'est point flatteur: il juge les choses ordinairement par ce qui en fait le véritable prix. Il ne blâme que par des faits; et c'est ainsi qu'il faut peindre les hommes. Quant à sa diction, elle n'est ni pure, ni élégante; mais en récompense, elle est énergique et abondante. Il emploie assez fréquemment des comparaisons qui jettent beaucoup de grâce et de lumière dans ses réflexions et dans ses récits. On lui reproche cependant d'être trop long dans les unes, et, dans les autres, trop attentif à remarquer des minuties, trop fécond en remarques triviales et en réflexions communes, enfin trop prévenu en faveur des Grecs. Ces défauts se font encore plus sentir dans ses *Traités moraux*, qui n'offrent quelquefois que des compilations mal digérées, sans ordre, sans goût, pleines d'anecdotes peu intéressantes et de faits sans vraisemblance. Plutarque, homme d'ailleurs plus sage que la plupart des anciens philosophes,

Était initié dans les mystères de Bacchus; il fut pendant plusieurs années prêtre d'Apollon et embrassa tous les genres de superstition. Il regarde les fables les plus ridicules comme des vérités importantes, et condamne l'exercice de quelques précieuses vertus, dont sans doute il ne connaissait pas assez la nature. On peut d'autant moins l'excuser, que depuis plus d'un siècle la lumière de l'Évangile, répandue dans toute la terre, luisait aux grands et aux petits, aux savans et aux idiots, et que dans plus d'un endroit de ses écrits, on s'aperçoit qu'elle ne lui était pas inconnue. Les meilleures éditions en grec et en latin de Plutarque sont : celle de Henri Etienne, 1572, en 15 vol. in-4°, dont le 15^e contient l'*Appendix* et les notes; celle de Maussac, en 1624, 2 vol. in-fol. Une des meilleures éditions, est celle de M. Clavier, Paris, 1801-1806, 25 vol. in-8°. Les *Vies* ont été réimprimées à Londres, 1729, 5 vol. in-4°, auxquelles il faut joindre les *Apophthegmes*, imprimés en 1741. Nous avons plusieurs Traductions en langue française des *Vies*, l'une d'Amyot, l'autre de Tallemant, la 3^e de Dacier, une 4^e de Ricard et une 5^e de la Porte-Duthéil. La traduction de Ricard a été réimprimée en un seul vol. in-8°, Paris, 1826-1827. La première, quoique en vieux gaulois, a un air de fraîcheur qui la fait rajeunir, et semble, de jour en jour. Les *Traité de morale* ont été traduits par M. l'abbé Ricard, qui, par d'excellentes notes, explique ou redresse plusieurs passages du philosophe. C'est ainsi par exemple, qu'il réfute avec beaucoup de justesse et d'érudition les reproches calomnieux que Plutarque fait aux juifs, dans l'endroit où il examine les raisons de leur éloignement pour la chair de porc. C'est là cependant que Voltaire a copié ses contes sur Moïse, et ces impiétés prétendues originales, qui dans Plutarque ne sont que des fautes d'ignorance, et qui sont dans Voltaire le crime d'un homme instruit qui ridiculise, par des plaisanteries réchauffées, ce qu'au fond du cœur il est obligé de respecter. M. l'abbé Brotier, neveu, a donné une belle édition des *Oeuvres de Plutarque* avec de savantes observations. C'est dans une opinion d'Anaxagore, judicieusement réfutée par Plutarque, qu'un philosophe moderne a puisé le creux système qui place le principe de l'intelligence humaine dans les cinq doigts de la main. Voyez HELVÉTIUS.

PLUVINEL (ANTOINE), gentilhomme

du Dauphiné, où il naquit vers le milieu du 16^e siècle, fut le premier qui ouvrit en France à la noblesse les écoles de manège, que l'on nomma *Académies*. On était auparavant obligé d'aller apprendre cet art en Italie. Il fut premier écuyer de Henri, duc d'Anjou, qu'il suivit en Pologne, et qui, à son retour en France, le combla de biens. Henri IV lui donna la direction de sa grande écurie, le fit son chambellan, sous-gouverneur du dauphin, et l'envoya ambassadeur en Hollande. Il mourut à Paris en 1620, après avoir composé un livre curieux, intitulé : *Instruction du roi dans l'exercice de monter à cheval*, Paris, 1625, in-fol., avec figures. Ce qui fait le prix de cet ouvrage, ce sont les planches gravées par Crispin de Pas (voyez ce nom). Ce livre avait paru en 1623 in-fol. sous ce titre : *le Manège Royal où l'on peut remarquer le défaut et la perfection du cavalier en tous les exercices de cet art, fait et pratiqué en l'Instruction du roi* (Louis XIII), avec fig., gravées par le fameux Crispin de Pas. Les connaissances de Pluvinel ne se bornèrent pas à l'art de l'équitation; il possédait tout ce qui peut faire un négociateur intelligent. On lui a accordé encore les qualités d'un bon citoyen et d'un sujet fidèle.

POCCIANI (MICHEL), natif de Florence, embrassa la vie religieuse dans l'ordre des servites, et se distingua par son application aux études conformes à son état. Il mourut l'an 1576. On a de lui en latin : | une *Histoire* de son ordre depuis l'an 1233 jusqu'à l'an 1566; | une *Explication de la règle de saint Augustin*; | un *Catalogue des Ecrivains de sa patrie*; | une *Vie de saint Philippe Beniti*, en italien, etc.

POCHARD (JOSEPH), prêtre, né en 1745, à la Cluse, dans le bailliage de Pontarlier, acheva de brillantes études à l'université de Besançon, et mérita par ses succès la bienveillance de l'archevêque Antoine - Pierre II de Grammont, qui s'empressa de lui offrir une place de directeur de son séminaire. Pochard, à peine âgé de vingt-un ans, se dévoua à l'accomplissement de ses devoirs, avec un zèle infatigable. Il enseigna la théologie, et en composa un cours complet que sa modestie ne lui permit pas de publier, mais qu'il expliqua, pendant plus de trente ans, aux nombreux élèves, attirés par sa réputation de toutes les parties de la Franche-Comté, de l'Alsace, de la

Suisse et de la Bourgogne. Il présidait en outre aux exercices intérieurs du séminaire, prêchait dans les retraites, et trouvait encore le temps d'étudier l'histoire, la jurisprudence et même les sciences exactes. Ses élèves étaient habitués à voir en lui le meilleur comme le plus indulgent des amis, et il se servit de la confiance qu'il avait su leur inspirer, pour les diriger avec plus de succès dans la carrière à laquelle ils se destinaient. Ses lumières, sa douceur, son éminente piété l'avaient rendu un objet de vénération pour tout le diocèse de Besançon, quand il fut élevé à la dignité de supérieur du séminaire. Affaibli par l'âge et par une fièvre lente, l'abbé Pochard n'accepta qu'avec peine une charge qu'il regardait comme au-dessus de ses forces. Il la conserva néanmoins six années, après lesquelles ses infirmités le contraignirent d'y renoncer. La faiblesse de sa poitrine l'avait aussi forcé d'abandonner la chaire; mais la vue de cet homme vénérable était aussi éloquente que ses discours, et son admirable résignation détournait l'attention des personnes qui l'entouraient des douleurs auxquelles il était en proie, par des récits enjoués. Ce pieux ecclésiastique mourut le 25 août 1786. C'est à lui qu'on doit la révision du *Missel* et du *Bréviaire* du diocèse de Besançon, imprimés par ordre du cardinal de Choiseul, et regardés comme des modèles en ce genre. L'abbé Pochard a eu la plus grande part à l'ouvrage intitulé : *Méthode pour la direction des âmes dans le tribunal de la pénitence, et pour le gouvernement des paroisses* (par Urbain Grisot : Voyez GRISOT). Cet ouvrage, qui a été très-souvent réimprimé, parut pour la première fois à Neuschâteau, en 1772, par ordre de l'évêque de Toul, à l'insu des auteurs. L'édition de 1817, Besançon, 2 vol. in-12, est précédée de l'Eloge historique de Pochard, par M. R**** (Louis Rousseau) ancien curé de Lons-le-Saulnier, et ornée de son portrait très ressemblant, gravé à l'eau-forte, par M. Borel, directeur de l'école de dessin de Besançon. Cet Eloge avait été inséré dans le *Journal ecclésiastique* de l'abbé Barruel, mai 1788.

POCOCK (EDOUARD), né à Oxford en 1604, fut élevé au collège de la Madeleine de cette ville. Le désir qu'il avait de se perfectionner dans les langues orientales, lui fit entreprendre le voyage du Levant. Il y fut chapelain des marchands anglais à Alep, pendant 8 ou 6 ans. De retour en

Angleterre, il devint lecteur en arabe dans la chaire fondée en 1636 par l'archevêque Laud. Ce prélat l'envoya l'année suivante à Constantinople, pour y acheter des manuscrits orientaux. A son retour, on lui donna la cure de Childrey. Quelque temps après, il se lia d'amitié avec Gabriel Sionite, et avec le célèbre Grotius. Pocock fut nommé, en 1648, professeur en hébreu, et chanoine de l'église de Christ à Oxford, à la sollicitation du roi, qui pour lors était prisonnier dans l'île de Wight. Il fut privé de ses postes en 1650, parce qu'il refusa de prêter le serment d'indépendance. Il se retira dans sa cure de Childrey, d'où il retourna à Oxford le printemps suivant. Il y fit les fonctions de lecteur en arabe dans le collège de Balliol, ne s'étant alors trouvé personne dans le collège capable de cette fonction. On lui rendit son canonicat en 1660, au rétablissement du roi Charles II. Il mourut à Oxford en 1694, à 87 ans. C'était un homme recommandable, non seulement par ses lumières, mais aussi par l'intégrité de ses mœurs, par sa douceur, par sa modération, et par toutes les qualités qui rendent la société aimable. On a de lui des Traductions latines : | des *Annales d'Eutychius*, patriarche d'Alexandrie, Oxford, 1659, 2 vol. in-4°; | de l'*Histoire orientale* d'Aboulfaradj, Oxford, 1672, 2 vol. in-4°; | une version du syriaque, de la 5^e épître de saint Pierre, de la 2^e et de la 5^e de saint Jean, et de celle de saint Jude, 1630, in-4°; | une version du livre intitulé : *Porta Mosis*, 1655, in-4°; | des *Commentaires* sur Michée, Malachie, Osée et Joël, en anglais, 5 vol. in-folio; | un recueil de *Lettres*; | *Specimen historiae Arabum*, Oxford, 1650, in-4°; | un grand nombre d'autres ouvrages, imprimés à Londres en 1740, en 2 vol. in-fol. On y trouve des recherches abondantes et des versions très fidèles de plusieurs livres qui auraient été inconnus sans ses soins laborieux.

POCOCKE (RICHARD), né à Southampton en 1704, fit ses études à Oxford, et se fit recevoir docteur en théologie. Il voyagea ensuite dans le Levant en homme curieux et savant, depuis l'an 1737 jusqu'en 1742. A son retour dans sa patrie, il obtint plusieurs bénéfices, et fut successivement évêque d'Ossory, d'Elphin et de Meath en Irlande, et mourut en 1765. On a de ce savant : | une *Description de l'Egypte depuis Alexandrie jusqu'aux sources du Nil*, Londres, 1743-1748, 3

vol. in-fol., en anglais. Cet ouvrage est très estimé, particulièrement des savans qui aiment à connaître la topographie de ce pays. Les inscriptions et les monumens antiques sont gravés avec la plus grande fidélité. Les cartes sont aussi gravées sur les dessins de l'auteur. Le troisième volume, en forme de petit *Atlas*, comprend des cartes très détaillées de tout le cours du Nil, depuis sa source jusqu'à son embouchure. On a traduit une grande partie de cet ouvrage en français, 7 vol. in-42. | *Description de l'Orient*, Londres, 1738, in-fol., en anglais : ouvrage orné de plus de 300 planches et cartes géographiques; | *Carte de l'Egypte*, en quatre feuilles.

PODIEBRAD (GEORGES), roi de Bohême, ne en 1420, fut nommé gouverneur de ce royaume pour le jeune roi Ladislas, fils d'Albert d'Autriche. Après la mort de ce prince, il se fit proclamer roi, en 1438. Il gagna une bataille contre les Moraviens, et se fit couronner l'an 1461; mais l'attachement qu'il avait à la secte des *Hussites* le fit excommunier par Paul II. Podiebrad se révolta ouvertement contre l'Eglise romaine, et persécuta les catholiques, qui prirent les armes, et appelèrent Matthias Corvin pour le mettre sur le trône. Podiebrad ne résista que faiblement, et mourut d'hydropisie le 22 mai de l'an 1471. Voyez MATTHIAS CORVIN et PAUL II.

PODIKOVE ou PODOKOVE (JEAN), natif de Valachie, s'est fait une espèce de réputation, dans le 16^e siècle, par son esprit turbulent et ambitieux. Il assembla une troupe de gens de néant comme lui, entra à leur tête en Valachie, attaqua le prince Pierre, qui en était vaivode, allié de Battori, et le dépouilla de ses états. A la nouvelle de cette révolution, le roi de Pologne écrivit à Christophe son frère, prince de Transylvanie, de donner du secours au prince détrôné. Christophe passa en Valachie; Podikove fut obligé de chercher un asile en Pologne, et il se rendit à Nicolas Seimawski, gouverneur de Kamintek, en 1579. De là il fut envoyé à Battori, roi de Pologne. Le grand-secigneur, Autarat, envoya un exprès pour demander qu'on le lui remît ou qu'on le fit mourir : on satisfit ce prince. Podikove eut la tête tranchée à Varsovie, en présence de l'envoyé du sultan, comme perturbateur du repos public. Sa force était si grande, que sans beaucoup d'effort il rompait en deux un fer de cheval.

POETUS. Voyez ARRIE.

* **POEZOBUT (MARTIN)**, né le 30 octobre 1728, d'une ancienne famille noble de Lithuanie, entra chez les jésuites en 1743, et après s'être perfectionné dans les langues savantes en Bohême, il se rendit à Marseille auprès du célèbre Pezenas. Lors de l'expulsion des jésuites de France, en 1775, il se retira avec ce professeur à Avignon. Il voyagea successivement en France, en Allemagne, en Italie, et eut occasion de connaître et de cultiver les célèbres pères Hell, Ricati, Boschovich et tous les mathématiciens les plus renommés de son temps. De retour en Pologne, il devint professeur d'astronomie dans l'université de Wilna, directeur de la typographie de l'observatoire astronomique, professeur de la langue grecque, astronome en titre du roi de Pologne Stanislas-Auguste, qui le fit chevalier de l'ordre de l'Aigle-Blanc, et le décora d'une médaille d'argent qu'il fit frapper en son honneur et à son portrait. Le père Poezobut a enrichi l'observatoire de Wilna d'un grand nombre d'excellens instrumens, et par ses soins et ses travaux il l'a rendu un des plus célèbres de l'Europe. En 1769, il alla à Revel observer le passage de Vénus sur le disque du soleil. Précédemment il avait calculé avec la plus rigoureuse exactitude et d'après la nouvelle théorie une éclipse de lune, et avait déterminé avec précision les phases et le moment des phases de la lune pour le méridien, non seulement de Wilna, mais de Varsovie, de Cracovie et de Dantzick. Après avoir continué ses utiles travaux jusqu'à l'âge le plus avancé, le père Poezobut a désiré terminer sa carrière comme il l'avait commencée, dans le sein de la compagnie de Jésus, conservée en Russie par l'impératrice Catherine II, et également protégée par Paul I^{er}. Dans cette vue, après s'être soustrait à l'amitié et aux regrets de ses collaborateurs, et après avoir déposé comme gage de sa reconnaissance dans la chapelle du noviciat des jésuites de Dunebourg, les marques honorables de ses longs et utiles travaux, il a renouvelé ses vœux de religion. Après environ 18 mois de séjour dans cet asile de recueillement, il termina paisiblement, dans l'exercice des vertus religieuses, une vie très active et vraiment chrétienne, le 8 février 1810. On lui doit des *Recherches sur l'antiquité du zodiaque*, trouvé en Egypte, dans la ville de Denderah, lors

de l'invasion des Français. Ces recherches imprimées à Vienne en 1805 étaient dédiées par l'auteur au souverain pontife Pie VII. Quelques incrédules prétendaient prouver par l'antiquité de ce zodiaque la fausseté de la chronologie de Moïse. Le père Poezobut démontra avec la plus grande évidence que l'antiquité de ce zodiaque ne devance pas l'ère chrétienne de plus de 546 ans. On a encore de lui plusieurs *dissertations* astronomiques imprimées, et un grand nombre de savantes *observations* inédites, qui se conservent dans le dépôt de l'université de Wilna, dont il fut pendant 18 ans le recteur; on peut même dire qu'il fut l'âme des travaux de ce corps illustre, et l'agent principal de sa gloire.

POGGIO-BRACCIOLINI (JEAN-FRANÇOIS), appelé communément *le Pogge*, naquit à Terra-Nuova, dans le territoire de Florence, en 1380. Il étudia dans cette ville la langue latine sous Jean de Ravennne, et la grecque sous Emmanuel Chrysoloras. Elevé par de tels maîtres, il fit des progrès rapides, obtint la place d'écrivain apostolique et celle de secrétaire des papes, depuis Boniface IX jusqu'à Callixte III. Pendant la tenue du concile général de Constance, il suivit dans cette ville le pape Jean XXIII (dépossédé en 1415), et s'y appliqua à chercher des manuscrits anciens. Il eut le bonheur d'en déterrer un grand nombre. Le supplice de Jérôme de Prague renua naturellement l'âme d'un homme qui se sentait coupable de plus d'une erreur en matière de religion : il écrivit une lettre en faveur de cet hérétique. (*Voyez Icones* de Théodore de Bèze). De Constance il passa en Angleterre, et continua ses recherches. De retour à Rome, il remplit son emploi de secrétaire pendant quelque temps, et en sortit, après environ 40 ans de séjour, pour se rendre à Florence, où il s'était marié en 1435. Il obtint la place de secrétaire de la république, et fit bâtir auprès de Florence une maison de campagne, où il passa dans le repos le reste de ses jours, qu'il finit en 1459, à 79 ans. Le Pogge avait l'esprit satirique, et il aimait surtout à l'exercer contre ses ennemis. L'impiété de ses sentimens, la licence de ses mœurs, la malignité de ses censures, lui en firent beaucoup. « Le Pogge, disait Erasme, est un écrivain si peu instruit, que quand même il ne serait pas tout rempli d'obscénités, il mériterait pas qu'on se donnât la

peine de le lire; mais il est en même temps si obscène, que quand même il serait le plus savant des hommes, les gens de bien devraient toujours le regarder avec horreur. » Il avait eu trois fils d'une maîtresse, dans le temps qu'il était ecclésiastique; mais ses mœurs furent plus réglées depuis son mariage. Outre que l'âge avait modéré le feu de ses passions, son épouse parvint par ses grâces et ses vertus à fixer son caractère. Ses principaux ouvrages sont : | des *Oraisons funèbres*, prononcées au concile de Constance; | *Histoire de Florence* en latin, depuis l'an 1350 jusqu'à 1455, que Reconnati a publiée pour la première fois in-4°, en 1715, avec des notes et la vie de l'auteur. Il y en avait long-temps auparavant des versions italiennes; celle de son fils Jacques, à Venise, 1476, in-fol., n'est pas commune. Cet ouvrage manque de fidélité et d'exactitude. L'auteur cache tout ce qui peut faire tort à sa patrie. | Un *Traité De Varietate fortunæ*, que l'abbé Oliva fit imprimer pour la première fois, in-4°, à Paris, en 1723; | deux livres d'*Epiques*; | un de *Contes obscènes*, dont la première édition est sans date et sans indication de lieu, in-4°. On la reconnaît à une dédicace, *Glorioso et felici militi Raymundo*, etc. Celles du 15^e siècle sont rares : on les trouve dans le *Laurentius Valla*, et dans *Petrarcha de salubris virorum illustrium*, sans date, in-4°. Il y en a une vieille traduction française, 1549, in-4°, 1605, in-12; et une autre plus élégante par M. Durand, Amsterdam, 1711, in-12. | Les cinq premiers livres de Diodore de Sicile, traduits en latin, et d'autres ouvrages, Strasbourg, 1540, in-fol., et Bâle, 1538; | parmi les livres des anciens qu'il a découverts, on compte ceux de Quintilien, qu'il trouva dans une vieille tour du monastère de Saint-Gal; douze *Comédies* de Plaute, une partie de l'*Asconius Pedianus*; les treize premiers livres de Valérius Flaccus; *Ammien Marcellin*; un morceau *De finibus et legibus* de Cicéron; *Lucrèce*; *Manilius*; *Silius Italicus*, quoique cet ouvrage fût connu en France, comme l'a démontré M. Petit-Radel, etc. Jacques Lenfant a donné un *Poggiana*, contenant la vie de l'auteur, avec des bons mots, dont plusieurs, comme tous les *Ana*, sont inventés sur le génie connu de l'auteur, quoiqu'ils ne soient jamais sortis de sa bouche. Shepherd a publié en anglais la *Vie* de Pogge; elle a été traduite en français sous le titre

de *Vie* de Poggio Bracciolini, etc. 1 vol. in-8°, Paris, 1819 : mauvaise compilation, pleine de sarcasmes contre les papes et les moines.

POGGIO (Jacques), fils du précédent, fut pendu en 1478, pour avoir trempé dans la conjuration des Pazzi. On a de lui : | une *Traduction* italienne de l'*Histoire de Florence* de son père ; | la *Vie de Cyrus*, que son père avait mise en grec ; | quelques *Vies d'empereurs romains* ; | un *Commentaire* sur le triomphe de la *Renommée*, poème de Pétrarque ; | la *Vie de Philippe Scholarius*, et quelques autres ouvrages.

POGGIO (Jean-François), chanoine de Florence et secrétaire de Léon X, mort en 1522, à 79 ans, était frère du précédent. On a de lui un *Tracte du pouvoir du pape et de celui du concile*. Il y défend avec ardeur la puissance pontificale.

* **POIDEBARD (Jean-Baptiste)**, ingénieur mécanicien, naquit en 1702 à Saint-Etienne dans le Forez, et fit ses premières études à Lyon, puis à l'université de Valence. Il était déjà, à 18 ans, professeur de rhétorique, de philosophie, de mathématiques, et il ne tarda pas à recevoir le titre de professeur royal. Poidebard quitta la France, au commencement de la révolution, pour sauver son ami Imbert-Colomès, que poursuivaient les anarchistes, et, à son arrivée en Russie, en 1794, il s'adonna à différens ouvrages de mécanique tendant à alléger les fatigues des ouvriers. Son travail le plus important est un moyen de faire remonter le Volga aux barques les plus chargées, et un journal russe a affirmé que ce moyen a conservé la vie à un nombre prodigieux d'individus qui auraient infailliblement succombé, s'ils en eussent été réduits aux anciens expédiens. Poidebard a encore rendu son nom recommandable par la composition d'un ciment excellent pour les bâtimens, et par la découverte d'une meilleure chaux, dont on s'est servi pour la construction des bâtimens de l'université de Saint-Petersbourg. Malgré ses utiles travaux, ce mécanicien est mort dans la misère, à Saint-Petersbourg, dans les premiers mois de 1824.

POIDRAS, nom d'un imposteur anglais du temps d'Edouard II, roi d'Angleterre en 1314. Il était fils d'un tanneur d'Excester, et chercha à enlever la couronne à ce prince. Il soutenait qu'il avait été changé par sa nourrice. Un

projet si extraordinaire et si mal conçu ne fit que conduire l'imposteur au gibet, au lieu de lui procurer le trône où il avait voulu monter.

POILLY (François), graveur, né à Abbexville en 1622, mort à Paris en 1695, eut pour maître Pierre Duret. Il perfectionna ses talens par un long séjour à Rome. De retour à Paris, il donna au public plusieurs planches de dévotion, d'histoire et de portraits de diverses grandeurs. Louis XIV le fit son graveur ordinaire par un Brevet du 31 décembre 1664, « en considération, dit ce monarque, de son expérience et des beaux ouvrages qu'il a mis au jour, tant en Italie où il a séjourné, qu'à Paris. » Poilly était aussi bon dessinateur que graveur habile. Tous ses ouvrages sont au burin pur, à la réserve d'un portrait de Baronius, qu'il fit à l'eau-forte, pour être mis à la tête des *OEuvres* de ce savant cardinal. Il ne profana jamais son talent par aucun sujet libre. — Son frère, Nicolas Poilly, mort en 1696, âgé de 70 ans, s'est fait aussi un nom dans la gravure ; le portrait a été sa principale occupation.

* **POINSIGNON (dom Etienne)**, bénédictin de la congrégation de Saint-Vannes, était né à Dun, dans le duché de Bar, le 3 décembre 1703. Il prononça ses vœux dans l'abbaye de Beaulieu, diocèse de Verdun, le 3 juin 1722. Il est connu par un ouvrage intitulé : *Le Pasteur instruit de ses obligations*, ou *l'Institution des curés*, Paris, 1765, 3 vol. in-12. Il mourut à l'abbaye de Moiremont, diocèse de Châlons-sur-Marne, le 27 décembre 1782.

POINSINET de SIVRY (Louis), littérateur, naquit à Versailles, le 20 février 1735, et s'étant voué à la littérature, composa un assez grand nombre de vers dans lesquels, s'il ne fit pas preuve de génie, il montra du moins de l'érudition, de l'esprit et du goût. Il possédait parfaitement les langues anciennes, et a laissé plusieurs traductions. Ses ouvrages sont : | les *Eglogues*, 1754, in-8° ; | l'*Emulation*, poème fort bien écrit, 1756, in-8° ; | *Anacreon*, *Sapho*, *Moschus*, *Bion*, *Tyrtée*, et autres poètes grecs, traduits en vers français, 1758, in-12 ; 1760, in-12 ; 4^e édition, augmentée de différens morceaux d'Homère, 1788, in-12. Le même ouvrage, sous le titre de *Muses grecques*, Deux-Ponts, 1774, in-12 ; | le *Faux Dervois* ; opéra-comique en un acte, in-8°, 1757 ;

[*Briséis*, tragédie, 1739 ; | *Caton d'Utique*, imitée de Métastase, 1789, in-8°. On trouve dans ces deux tragédies un plan sage et des caractères bien tracés ; mais elles pèchent du côté du style, qui est froid et languissant. | *Pygmalion*, comédie, Paris, in-8°, 1760 ; | *Ajax*, tragédie, in-8°, 1762 ; | *Théâtre et œuvres diverses*, 1764, in-12 ; | *Théâtre d'Aristophane*, traduit partie en prose et partie en vers, avec les *Fragmens de Ménandre et Philémon*, 1784, 4 vol. in-8°. On a encore de cet auteur : | *L'Appel au petit nombre*, 1762, in-12 ; espèce de factum écrit après la chute de la tragédie d'Aj. | *Origine des premières sociétés des peuples, des sciences, des arts, et des idiomes anciens et modernes*, 1769, in-8°. L'auteur se propose de prouver, dans cet ouvrage, que les sociétés doivent leur origine à la connaissance des divers usages du feu ; et comme, selon lui, l'ancienne Celtique est la première contrée où l'usage du feu ait été connu, il en conclut qu'elle a été la première habitée, et que les Celtes Uriens, en se multipliant, ont envoyé des colonies dans tout le reste de la terre. Tout l'appareil d'érudition par lequel Poinset appuie ce système, ne le rend pas plus solide. | *Novelles recherches sur la science des médailles, inscriptions et hiéroglyphes antiques, avec une table des divers alphabets*, etc., 1778, in-4°. Dans ces deux ouvrages, Poinset de Sivry fait preuve d'une érudition peu commune, et d'une saine critique. | *Phasma ou l'Apparition*, histoire grecque contenant les aventures de Néoclès, fils de Thémistocle, 1772, in-12 ; | *Traduction française du fragment du 91^e livre de Tite-Live*, 1773, Paris, in-8° ; | *Histoire naturelle de Plin*, traduite en français, avec le texte grec, et accompagnée de notes, 42 vol., 1774-1782, in-4°. Quoique Poinset eût beaucoup profité, dans cette entreprise, des travaux de La Nauze, de Jault, professeur de syriaque au Collège royal, et de Querbon, sa traduction n'a pas répondu à l'attente des savans (voyez GUÉROULT). | *Traité des causes physiques et morales du rire, relativement à l'art de l'exercer*, Amsterdam, 1768, in-12 ; | *Traité de la politique privée*, tiré de Tacite et de divers auteurs, Amsterdam, 1768, in-12 ; | *Manuel poétique de l'adolescence républicaine*, Paris, Lepelet, an 3, 2 vol. in-12 ; | *Abrégé d'histoire romaine en vers français*, avec des notes, Paris, 1803, in-8° ; | *Précis de l'histoire d'An-*

gleterre (d'après Hume), en vers techniques, Paris, 1804, in-8°. On lui doit aussi une édition latine d'Horace, avec un Commentaire français, Paris, Didot, 1778, in-8°. Poinset de Sivry était membre de plusieurs académies de l'Europe et vivait en correspondance avec les littérateurs les plus distingués. Il mourut à Paris le 4^e mars 1804.

POINSINET (ANTOINE - ALEXANDRE - HENRI), cousin du précédent, né à Fontainebleau, en 1733, d'une famille attachée au service de la maison d'Orléans, aurait pu prendre l'emploi de son père ; mais le démon de la métromanie le domina de bonne heure. Depuis 1753, qu'il publia une mauvaise parodie de l'opéra de *Tithon et l'Aurore*, il n'a cessé de travailler pour le théâtre. Il avait parcouru l'Italie en 1760 ; et voulant voir l'Espagne, il partit en 1769, comptant travailler dans ce royaume à la propagation de la musique italienne et des ariettes françaises ; mais il se noya dans le Guadalquivir. La crédulité, qui dérivait un peu de son extrême vanité, le fit tomber plus d'une fois dans des pièges ridicules, que des plaisans lui tendirent. On lui annonça un jour qu'il devait être reçu membre de l'académie de Pétersbourg, pour avoir part aux bienfaits de l'impératrice, mais qu'il fallait préalablement apprendre le russe, parce qu'il pourrait fort bien être mandé à la cour : il crut étudier le russe, et se trouva au bout de six mois qu'il avait appris le bas-breton. Une autre fois on lui fit accroire qu'il avait tué un homme en duel, quoique à peine il eût tiré son épée pour se battre, et qu'il avait été condamné à être pendu. On lui fit lire sa sentence imprimée ; un faux crieur la hurlait sous sa fenêtre ; et Poinset de se couper les cheveux, de se déguiser en abbé, de pleurer à chaudes larmes, de se cacher ; puis le roi lui donna sa grâce, comme à un grand poète, cher à la nation.

* POINTE (NOËL), député à la Convention nationale par le département de Rhône et Loire, vota la mort de Louis XVI ; à cette occasion il prononça un discours qui a été imprimé, 1793, in-8°. En l'an 2, Pointe fut envoyé dans les départemens de la Nièvre et du Cher, où il favorisa le parti démagogique. Après le 9 thermidor, étant rentré dans la Convention il demanda l'exécution littéraire de la loi des suspects. Il fut dénoncé après le 4^e prairial an 3 par les autorités de la

Nièvre, à raison de la mission qu'il avait remplie dans le département. On chargea le comite de législation de faire un rapport sur cette affaire; et la Convention annula un arrêté pris par Noël Pointe. Le 13 vendémiaire arrêta toutes les enquêtes de ce genre. N'ayant pas été appelé au conseil législatif, il fut nommé par le Directoire exécutif un de ses commissaires dans un département. Sous l'empire, Noël Pointe ne reprit aucune fonction publique. N'ayant pas non plus signé l'acte additionnel des cent-jours, il n'eut point à quitter la France après la restauration. Noël Pointe est mort le 10 avril 1825 à Sainte-Foy, près de Lyon, persévérant dans les sentimens politiques qu'il avait autrefois professés.

* **POINTIS** JEAN-BERNARD DESJEANS baron de, chef d'escadre des armées navales françaises et commissaire-général de l'artillerie de la marine, sous les ordres de Duquesne, naquit en 1675, et se signala d'abord dans les campagnes qui eurent lieu contre les régences du nord de l'Afrique, de 1681 à 1686. Il commandait en 1690 un vaisseau de 66, lorsque l'amiral Tourville fut éprouver, entre l'île de Whigi et le cap Erchel, un échec considérable aux flottes combinées d'Angleterre et de Hollande. Pointis fut chargé en 1696 de l'expédition que le gouvernement avait résolue contre Carthagène, port de l'Amérique du sud dans la mer des Antilles, et dont les frais d'armement furent faits par une compagnie de capitalistes, à la condition d'avoir sa part aux profits. Pointis partit de Brest le 9 janvier 1697 avec une escadre d'environ dix bâtimens, et mouilla devant Carthagène le 12 avril. Il s'empara successivement du fort de Bocachica et d'autres postes qui défendaient les approches de la place, et le 2 mai la ville capitula. Au retour de cette expédition, l'escadre française fut rencontrée par une flotte anglaise forte de 21 voiles: Pointis qui n'avait que sept vaisseaux et trois frégates, dont plus de la moitié des équipages était malades, n'hésita point à accepter le combat et réussit par une manœuvre habile et à la faveur d'un brouillard à échapper aux Anglais, qui se croyaient déjà maîtres des trésors qu'il rapportait. Ses vaisseaux s'étant dispersés, il crut prudent de ne point chercher à les rallier, rencontra encore six vaisseaux ennemis et arriva à Brest le 29 juin 1697. En 1703 il fut envoyé malgré lui, disent les historiens,

pour assiéger Gibraltar par mer. Malgré la bravoure et l'intelligence qu'il déploya, Pointis ne fut pas heureux dans cette nouvelle entreprise. Il se retira ensuite du service et mourut à Champigni, près de Paris le 24 avril 1707. Il a donné lui-même la *Relation de l'expédition de Carthagène faite par les Français en 1697*. Amsterdam, 1698, 1 vol. in-12, avec une *carte* et un *plan*: ce récit, écrit avec simplicité, offre des détails curieux.

POIRÉE (GILBERT de la, Voyez l'ORRÉE.

POIRET (PIERRE), écrivain mystique, né à Metz, en 1646, d'un protestant qui exerçait le métier de fourbisseur, fut mis dans sa jeunesse chez un sculpteur; mais il le quitta pour s'appliquer au latin, au grec, à l'hébreu, à la philosophie et à la théologie. Il se rendit en 1668 à Heidelberg, où il fut fait ministre; et en 1674 à Anweil, où il obtint la même place. Pendant son séjour dans cette ville, les ouvrages des mystiques, et surtout ceux de la Bourignon, échauffèrent tellement son cerveau, qu'il résolut de vivre et d'écrire comme eux. Il admirait principalement cette dévote exotique, et n'en parlait qu'avec enthousiasme. Poiret se retira à Rhinsburg, près de Leyde en Hollande, où il mourut en 1719, âgé de 73 ans. Pour mieux penser aux choses spirituelles, il s'était entièrement séparé du monde. La solitude ne fit qu'exalter son imagination, au lieu de la calmer. On a de ce ministre plusieurs ouvrages pleins d'enthousiasme, et où il n'est pas toujours possible de comprendre quelque chose. Comme il paraît qu'en fait de spiritualité, la vraie foi est la première lumière, la source et le fondement de toutes les autres, il est naturel de croire que n'ayant pas celle-là, Poiret n'aura pas été extraordinairement favorisé des autres, quelque sensible que soit quelquefois son langage à celui des mystiques catholiques. Ses principaux ouvrages sont: | *Cogitationes rationales de Deo, anima et malo*; | *L'Econome divine*, 1687, en 7 vol. in-8°; | *La paix des bonnes âmes*, in-12; | *Les principes solides de la religion chrétienne*, etc., in-12; | *La Théologie du cœur*, 2 vol. in-12; | une *Édition des Œuvres de la Bourignon*, en 21 vol. in-8°, avec une Vie de cette fille singulière, regardée ordinairement comme une fanatique, quoique quelques-uns attribuent les défauts de ses écrits plutôt à l'incapacité de s'exprimer avec

l'exactitude théologique, qu'à la perversion de l'esprit: sa conduite et plusieurs de ses maximes, ses liaisons surtout, ne viennent pas à l'appui de cette explication favorable, qui a plutôt lieu pour madame Guyon, dont Poirer a inséré plusieurs traités dans ce recueil, ainsi que d'autres ouvrages du même genre (*Voyez* BOU-RIGNON et GUYON.) Poirer ne se contenta pas d'étudier les mystiques, il écrivit sur la physique, et osa attaquer Descartes, dans son *Traité De eruditione triplici*, 2 vol. in-4°, imprimé à Amsterdam, 1707.

* POIRIER (dom GERMAIN), savant bénédictin de la congrégation de Saint-Maur, naquit à Paris le 8 janvier 1724; il fit ses études à l'université et s'appliqua tellement qu'à l'âge de 14 ans, il les avait terminées: il n'avait pas encore 15 ans, lorsqu'il entra au monastère de Saint-Faron dans la ville de Meaux, et il y fit profession le 10 mars 1740. Nommé successivement professeur de philosophie et de théologie, il devint aussi secrétaire du visiteur de la province de France. Cette place qui l'obligeait à voyager, loin de le détourner des recherches d'érudition pour lesquelles il avait un goût particulier, lui fournit au contraire l'occasion de s'y livrer. Dom Poirier visitait les bibliothèques et les archives des monastères qu'il parcourait, prenait des notes et faisait des extraits. Il était d'usage que du poste que dom Poirier venait d'occuper on passât aux supériorités des monastères; mais il préféra à ces dignités la poussière des chartriers, qui lui offraient plus de moyens de s'instruire; il obtint la garde des antiques archives de Saint-Denys. Aussitôt il inventoria les nombreuses pièces de ce riche dépôt, les mit dans un meilleur ordre, et en lut la plus grande partie. Son heureuse mémoire se chargea d'une si grande quantité, d'une telle variété de connaissances sur l'histoire que, pour donner de l'activité à la grande entreprise du *Recueil des historiens de France*, qui languissait depuis la mort de dom Bouquet, on y associa dom Poirier en 1762. En effet, dès qu'il y eut mis la main, le travail prit une marche plus prompte. Non seulement le 41^e volume parut en 1767, mais encore de savantes *Notes, des Suppléments*, d'intéressantes *Observations*, et une excellente *Préface* réparèrent ce qu'il y avait de défectueux dans la partie de ce volume qui déjà était imprimée. Un événement

inattendu interrompit cette coopération. En 1765 dom Poirier quitta sa congrégation par suite des troubles dont elle était agitée, et s'attacha à la province d'Alsace: il s'en repentait; et, quoiqu'il eût obtenu des bulles d'abbé *in partibus*, dix ans après sa sortie, il sollicita sa rentrée à Saint-Germain-des-Prés en qualité de garde des archives, fut d'une commission établie près de M. le garde-des-sceaux, pour préparer une collection générale des diplômes et chartes du royaume, et nommé par le roi associé libre à l'académie des inscriptions et belles-lettres. La révolution vint l'arracher à sa retraite. Après l'incendie de la bibliothèque de Saint-Germain-des-Prés en 1794, il veilla seul à la garde des manuscrits que les flammes avaient épargnés. On ne saurait dire tout ce qu'il eut à souffrir dans ce bâtiment en ruines qu'il fut encore obligé de quitter; et tels étaient alors son dépouillement et sa misère, qu'il se vit réduit à demander un asile dans une des maisons réservées à l'indigence. Il obtint cependant une place à la bibliothèque de l'Arsenal (1796), et en 1800, lors de l'organisation de l'institut, il fut appelé à en faire partie dans la section de l'histoire. Ces deux places rendirent à dom Poirier quelque aisance; mais il n'en vécut pas moins pauvrement, et on a été assuré après sa mort que tout ce qu'il recevait était pour les pauvres. Ses dépenses personnelles ne s'élevaient jamais au-dessus de quatre ou cinq cents francs; le reste de son revenu appartenait à l'indigence et à l'amitié, et particulièrement aux anciens religieux de son ordre. Sa simplicité extérieure annonçait celle de son âme, et allait même jusqu'à la négligence; sa sobriété et sa tempérance n'étaient pas moins remarquables. Sa mort fut imprévue; elle arriva subitement le 2 février 1805, dans la 79^e année de son âge. On a de lui: | le 41^e volume de la *Nouvelle collection des historiens des Gaules et de la France*, avec dom Précieux et dom Housseau, 1767. La *Préface*, morceau savant, de 245 pages, est de dom Poirier seul. | Il a contribué à l'édition de l'*Art de vérifier les dates*, 3 vol. in-fol., 1783, 1792. | Il eut la plus grande part au travail fait vers 1780, sous la direction de M. le garde-des-sceaux, pour préparer une *Collection générale des diplômes et chartes du royaume*, à l'instar de celle de Rymer pour l'Angleterre. | Il a lu à l'académie un grand

nombre de *Memoires* relatifs à l'histoire de France. | Il a donné un *Examen historique et critique de l'histoire de Charles VI*, écrite par un moine, sous le titre d'*Anonyme de Saint-Denis*, ouvrage plein de recherches sur le regne malheureux de ce prince. Enfin il a publié une *Instruction sur la manière d'inventorier et de conserver tous les objets qui peuvent servir aux arts, aux sciences et à l'enseignement*, avec Vicq-d'Azir. Paris, an 2 (1794), in-4°. M. Dacier, secrétaire perpétuel de l'académie des inscriptions et belles-lettres, a donné une *Notice historique sur la vie et les ouvrages de dom Germain Poirier*, lue dans la séance publique de l'institut, le vendredi 2 germinal an 12 (25 mars 1804), Paris, 1804. Elle est insérée dans le 1^{er} volume du nouveau *Recueil des Memoires de l'académie des inscriptions*.

POIS (ANTOINE le), médecin de Charles III, duc de Lorraine, très versé dans la connaissance de l'antiquité, né en 1526, mort l'an 1578 à Nancy sa patrie, est auteur d'un ouvrage curieux et recherché, intitulé : *Discours sur les médailles et gravures antiques*, Paris, 1579, in-4°. Il s'attache, en particulier, à la description des monumens de la Lorraine et des contrées voisines.

POIS (NICOLAS le), né à Nancy en 1527, mort en 1587, succéda à son frère dans l'emploi de premier médecin du duc Charles. On a de lui un ouvrage très savant et plein de recherches : *De cognoscendis et curandis morbis libri tres, ex clarissimorum medicorum, tum veterum, tum recentiorum, monumentis collecti*, Francfort, 1580, in-fol. Le célèbre Boërhaave, bon juge en cette matière, l'a cru digne de revoir le jour, et en a donné une nouvelle édition ornée d'une préface, Leyde, 1736, 2 vol. in-4°; Leipzig, 1766, 2 vol. in-8°.

POIS (CHARLES le), *Carolus Piso*, fils du précédent, né à Nancy en 1565, fut médecin des ducs de Lorraine Charles III et Henri II. Il engagea le duc Henri à établir une faculté de médecine à Pont-à-Mousson, et en fut le premier professeur et doyen. A l'étude de la médecine, il avait joint celle des langues savantes. Tous ses soins furent de simplifier l'étude de la médecine et de la dépouiller de la vaine subtilité des Arabes. A tant de connaissances il joignait une grande pureté de mœurs, et beaucoup de charité pour les pauvres. Il quitta Pont-à-

Mousson en 1635, pour aller soulager ses concitoyens de Nancy, affligés de la peste, et fut la victime d'une résolution si chrétienne. On a de lui : | *Selectiorum observationum et consiliorum de pratervisis hactenus morbis, affectibusque prater naturam, ab aquâ seu serosâ colluvie et diluvio ortis, liber singularis*, Pont-à-Mousson, 1618, in-4°. Boërhaave, qui estimait autant les talens du fils que ceux du père, en a donné une bonne édition qu'il a ornée d'une préface, Leyde, 1735, in-4°, et Amsterdam, 1768, in-4°. | *Physicum cometæ speculum*, 1619; | *Eloge du duc Charles III*, en latin.

POIS. Voyez POIX.

POISSON (NICOLAS-JOSEPH), prêtre de l'Oratoire, né à Paris en 1637, entra dans cette congrégation en 1660. Il voyagea en Italie, et y fit admirer son esprit et son érudition. De retour à Paris, sa patrie, il fut fait supérieur de la maison de Vendôme. Il joignit les mathématiques à la littérature. Il avait beaucoup étudié les ouvrages de Descartes, son ami; et la reine Christine voulut l'engager à écrire la vie de ce philosophe; mais il s'en excusa. Ce savant mourut à Lyon en 1710, dans un âge avancé. On a de lui : | une *Somme des conciles*, imprimée à Lyon en 1706, en 2 vol. in-fol. sous ce titre : *Delectus auctorum Ecclesiæ universalis, seu nova conciliorum*, etc. : près de la moitié du second volume est remplie de notes sur les conciles; | des *Remarques* estimées sur le *Discours de la méthode*, sur la mécanique et sur la musique de Descartes; | une *Relation de son voyage d'Italie*, dans laquelle il parle des savans italiens de son temps; | un *Traité des bénéfices*; | un autre sur les *Usages et les cérémonies de l'Eglise*. Ces trois derniers ouvrages sont manuscrits.

POISSON (RAYMOND), né à Paris en 1628, était fils d'un habile mathématicien, et eut pour protecteur le duc de Créqui. Son penchant pour le théâtre lui fit quitter ce seigneur. Poisson devint comédien du roi. Ses comédies sont fort médiocres. Il est mort à Paris en 1690. On a imprimé ses *Comédies*, dont la meilleure édition est celle de Paris, 1745, 2 vol. in-12. — Son petit-fils, PHILIPPE POISSON, mort à Paris en 1743, est aussi auteur de dix *Comédies*, recueillies en 2 vol. in-12, et dont les meilleures sont le *Procureur arbitre*, l'*Impromptu de campagne*, le *Recueil d'Epiménide*.

POISSON (PIERRE), cordelier, né à

Saint-Lô en Normandie, définitiveur général de l'ordre de Saint-François, puis provincial et premier père de la grande province de France, se distingua par ses talens pour la prédication. Il se faisait surtout admirer par sa profonde connaissance de l'Ecriture et par son éloquence. Il prêcha l'avent à la cour en 1710. Nous avons de lui deux *Oraisons funèbres*, l'une de monseigneur le dauphin, et l'autre du duc de Boufflers; la première imprimée en 1711, la seconde en 1721, et toutes deux remplies de traits frappans. On a encore de lui un *Panegyrique de saint François d'Assise*, 1733, in-4°. Aux talens de la chaire il alliait une connaissance peu commune du droit canon, et joua pendant quelque temps un rôle dans son ordre. Il mourut à Tanlay, en 1740.

POISSON. Voyez BOURVALAIS et POMPADOUR.

POISSON de LACHABEAUSSIÈRE, Voyez LACHABEAUSSIÈRE.

POISSONNIER (PIERRE-ISAAC), médecin et chimiste célèbre, né à Dijon le 5 juillet 1720, étudia son art dans cette ville et fut reçu docteur à la faculté de médecine de Paris en 1746 : l'une de ses thèses lui acquit de la réputation, quoiqu'elle fût combattue par plusieurs médecins : cette thèse avait pour objet de soutenir que l'usage du cidre plus que celui du vin était utile aux personnes maigres. En 1758 il fut nommé professeur de la faculté de Paris, et c'est à lui que revient l'honneur d'avoir été le premier qui y ouvrit un cours de chimie. A la demande d'Elizabeth I^{re}, la cour de France l'envoya en Russie pour soigner la santé de cette impératrice. Pendant son séjour à Pétersbourg, il s'occupait avec succès de l'expérience sur la congélation du mercure. Comblé de présens de la cour de Russie, il revint en France où l'attendaient de nouvelles distinctions. Il fut successivement nommé associé libre de l'académie des sciences, premier médecin des armées, inspecteur-général de la médecine dans les colonies; et outre les riches appointemens attachés à ces places, il obtint une pension de 12.000 liv., qu'il perdit à la révolution. Poissonnier ne fut pas du nombre des ingrats qui oublièrent à cette époque les bienfaits de la cour. Il se montra toujours fidèle aux principes monarchiques, ce qui lui attira la persécution des jacobins. Il fut renfermé avec toute sa famille dans les prisons de Saint-Lazare. Heureusement il y fut oublié, et il en sortit après la chute de Robespierre. Pois-

sonnier mourut le 15 septembre 1798, âgé de 79 ans. On a de lui : | les tomes 5 et 6 du *Cours de chirurgie*, dictés par Col de Villars, et qui renferment un excellent *Traité des fractures et des luxations*, 1742-1760, in-8°; | *Essai sur les moyens de dessaler l'eau de mer*, 1765. Cette expérience réussit complètement; mais par malheur les moyens qui y conduisent sont peu faciles et très dispendieux (voyez BERTHOLLET). | *Traité des fièvres de St.-Domingue*, 1765, in-4°; | un autre bon *Traité sur la maladie et la nourriture des gens de mer*, 1780, 2 vol. in-8°; | *Abrégé d'anatomie, à l'usage des élèves des écoles de la marine*, 1785, 2 vol. in-12; | *Mémoire pour servir d'instruction sur les moyens de conserver la santé des troupes pendant les quartiers d'hiver*, Halberstadt, 1787. Sue a prononcé l'*Eloge de Poissonnier* le 12 novembre 1798 à la société de médecine, et l'on trouve une *Notice* sur le même personnage par Lalande dans le *Magasin encyclopédique*, 1798, tome 4, page 436.

POITEVIN (N. HERVÉ le), prêtre de la congrégation des eudistes, naquit à Vologne en 1665. M. l'évêque de Senlis lui confia la direction de son séminaire, et le nomma à un canonicat de sa cathédrale. Il s'est fait connaître par les ouvrages suivans : | *Conduite chrétienne*; | *Catéchisme*; | *Méthodes*; | *Instructions*; livres qui tous respirent la piété et sont propres à l'inspirer. Ce vertueux ecclésiastique mourut à Senlis, le 7 novembre 1780, et y a laissé des souvenirs honorables.

POITIERS (DIANE de), duchesse de Valentinois, née en 1500, était fille de Jean de Poitiers, comte de Saint-Vallier. Elle fut d'abord fille d'honneur de la reine Claude, et se servit de son crédit utilement pour sa famille. Son père, convaincu d'avoir favorisé la fuite du connétable de Bourbon, fut condamné à avoir la tête tranchée. L'arrêt allait être exécuté, lorsque sa fille alla se jeter aux genoux de François I^{er}, et obtint par ses larmes, et surtout par ses attraits, la grâce du coupable. La peur fit sur l'esprit de Saint-Vallier une telle révolution, qu'en une nuit les cheveux lui blanchirent. Il tomba même dans une fièvre si violente, qu'il ne put jamais guérir, même après que le roi lui eut accordé son pardon. C'est de là qu'est venu le proverbe de la *fièvre de Saint-Vallier*. Diane sa fille fut mariée, en 1514, à Louis de Breze, grand sené-

chal de Normandie, à qui elle donna deux filles, l'une mariée au duc de Bouillon, l'autre au duc d'Aumale. Elle avait au moins 40 ans, lorsque le roi Henri II, qui n'en avait que 18, en devint éperdument amoureux ; et quoique âgée de près de 60 à la mort de ce prince, elle avait toujours conservé le même empire sur son cœur. Après la mort du roi, elle se retira, en 1559, dans sa belle maison d'Anet, où elle mourut en 1566, à 66 ans. Elle est, à ce que l'on croit, la seule maîtresse pour qui l'on ait frappé des médailles. On en voit encore une aujourd'hui, où elle est représentée foulant aux pieds l'Amour, avec ces mots : « J'ai vaincu le vainqueur de tous, » *Omnium victorem vici*. Les calvinistes, qui ne l'aimaient pas, lui ont reproché de s'être enrichie aux dépens du peuple. Brantôme la peint d'une manière plus favorable : « Elle étoit, dit-il, fort delonnaire, châtritable et aumônière. Il faut que le peuple de France prie Dieu qu'il ne vienne jamais favorite de roi plus mauvaise » que celle-là, ni plus malfaisante. »

POIRE (N.), voyageur et habile botaniste, naquit à Lyon, en 1719, d'une famille commerçante. Après y avoir étudié chez les missionnaires de Saint-Joseph, il alla achever ses études dans la congrégation des missions étrangères à Paris. Il desira être affilié à cette communauté, et fut envoyé à la Chine. A peine eut-il abordé sur les côtes de cet empire, qu'il fut mis en prison : accueil que les Chinois ne font que trop lestement aux étrangers. Après y avoir langué deux ans, il alla à la Cochinchine, où il resta aussi deux ans, et retourna à la Chine. En 1745, il revenait en France pour revoir sa famille, rendre irrévocables ses liens religieux, et retourner ensuite au bout du monde, on l'appelait son zèle, le vaisseau qui le portait fut attaqué dans le détroit de Banca par un Anglais : un boulet de canon lui enleva le poignet ; il sentit qu'il devait renoncer aux travaux des missions. Conduit à Batavia par les Anglais, il s'y occupa toujours de vœux utiles, prenant des connaissances réfléchies sur la culture des épiceries, que les Hollandais possèdent alors exclusivement, et sur les lies où elles sont indigènes. Il avait formé dès lors le projet qu'il a depuis réalisé, d'en enrichir un jour son pays. De retour à Paris, après divers voyages, il fut choisi, en 1749, pour aller, en qualité de mi-

nistre du roi, à la Cochinchine, fonder sur des liaisons d'amitié une nouvelle branche de commerce. La compagnie des Indes l'envoya ensuite à Manille, pour acquérir et naturaliser à l'île de France les épiceries fines. Nommé, à son retour, intendant des îles de France et de Bourbon, il s'occupa de tous les moyens d'améliorer l'état des deux îles, d'y réparer les fautes de ses prédécesseurs, et d'y former des établissements utiles. Il quitta ces îles en 1773, et se retira à Lyon, où il mourut le 6 janvier 1786, laissant des manuscrits que l'administration n'a jusqu'ici pas jugé à propos de publier : mais il nous a donné lui-même une idée intéressante de ses courses, dans la relation intitulée : *Voyage d'un philosophe*. Un de ses amis a publié : *Notice sur la vie de M. Poire, chevalier des ordres du roi, ancien intendant des îles de France et de Bourbon*, Paris, 1786, in-8°.

* POIX (Louis de), savant capucin, de la maison de Saint-Honore à Paris, naquit au diocèse d'Amiens en 1714, et se livra avec beaucoup d'ardeur à l'étude des langues hébraïque, syriaque et chaldaïque. Il conçut le plan d'une nouvelle Bible polyglotte à laquelle coopérèrent plusieurs de ses confrères. Le célèbre abbé de Villedieu, savant orientaliste et professeur au collège royal, se mit à la tête de cette entreprise et en devint le directeur ; mais cette Bible n'a point paru. Le père de Poix, rédigea en 1768 un mémoire à ce sujet. Ce religieux publia avec les pères Séraphin de Paris, Jérôme d'Arras, etc. : les *Prières que Ners, patriarche des Arméniens fit à la gloire de Dieu, pour toute âme fidèle à Jésus-Christ*, traduites en latin et en français et réimprimées à la suite du *mémoire précédent* ; | *Principes discutés pour faciliter l'intelligence des livres prophétiques*, 1755, et années suivantes, 16 vol. in-12, fruit de plus de vingt ans de travail. | *Une Traduction de l'Ecclesiaste*, 1771, in-12 ; | une *Traduction des prophéties d'Habacuc*, en latin et en français, avec notes chronologiques, géographiques, etc. | *les Prophéties de Jérémie*, Paris, 1780, in-12, 6 vol. ; c'est un des meilleurs ouvrages des capucins ; | *les Prophéties de Baruch*, etc., Paris, 1788, in-12 ; cet ouvrage était annoncé sous le titre du précédent ; mais il ne parut que huit ans après. La traduction de Baruch, faite sur le texte hébreu, ainsi que les précédentes est accompagnée d'une *Dissertation sur le vau*

de *Jephthé* et de *Réponses critiques* à l'abbé Feller, à l'abbé Contan de la Mollette, etc. | *Essai sur le livre de Job*, Paris, 1768, 2 vol. in-12; | *Traité de la paix intérieure*, Paris, 1764, in-12; ce *Traité*, de même que les *Lettres spirituelles* sur la paix de l'âme, le *Traité de la joie* (Paris, 1768, in-12), et la *Vie de sainte Claire*, a été réimprimé avec le nom du père Ambroise de Lombes, mort en 1778; mais ils appartiennent à la société hébraïque, | *Dictionnaire arménien, latin, italien et français*, manuscrit ainsi que plusieurs ouvrages que la révolution empêcha les capucins de publier. Mais ils ne sont pas à regretter. On est étonné, dit l'abbé de Feller, que l'assemblée du clergé ait paru approuver « un système réellement vain » et creux, qui tend à dénaturer l'Écriture » sainte, et à asservir l'éternelle parole » de Dieu à une hypothèse grammaticale » aussi arbitraire qu'éphémère, une idée » qui approche du fanatisme; » ou pour parler plus modérément, ajoute un biographe, « on est étonné que ces religieux » aient fait de si belles promesses, et qu'ils » ne les aient pas accomplies. » | Une nouvelle *Version* des Psaumes. Le père Louis de Poix mourut en 1782.

POL (le comte de SAINT-). *Voyez* LUXEMBOURG et FRANÇOIS.

POLALLION, ou plutôt POLLALION. *Voyez* LUMAGUE.

POLAN (ARMAND), théologien de la religion prétendue réformée, né à Oppav en Silésie, l'an 1561, devint professeur de théologie à Bâle, et y mourut en 1610, à 49 ans. On a de lui : | des *Commentaires* latins sur Ezéchiel, sur Daniel, et sur Osée; | des *Dissertations*; | des *Thèses*; | des *Écrits* de controverse contre Bellarmin, etc.

POLEMBOURG (CORNEILLE), peintre, né à Utrecht en 1586, mort dans la même ville en 1660, fit un voyage en Italie pour se perfectionner. Il forma son pinceau d'après les meilleurs tableaux qui embellissent la ville de Rome. Son goût le portait à travailler en petit; les tableaux qu'il n'a point faits dans une petite forme ne sont pas aussi précieux. Le grand-duc de Florence voulut avoir de ses ouvrages; le roi d'Angleterre, Charles I^{er}, le fit venir à Londres; Rubens l'estimait beaucoup, et lui commanda plusieurs tableaux. Polembourg a fait des paysages très agréables; il rendait la nature avec beaucoup de vérité. Ses sites sont bien choisis, et ses fonds souvent ornés de belles fabri-

ques et des ruines de l'ancienne Rome. Sa touche est légère, et son pinceau doux et moelleux. Le transparent de son coloris se fait singulièrement remarquer dans ses ciels. Varréage est, parmi ses élèves, celui qui a le plus approché de sa manière.

POLEMÓN, né à Oete, dans le territoire d'Athènes, se livra à la débauche en sa jeunesse. Un jour il se rendit à l'académie encore tout fumant d'ivresse, la tête couronnée de fleurs, et les yeux appesantis par le vin; il y fut si frappé d'un discours que fit Xénocrate sur les suites humiliantes de l'intempérance, que, par un excès contraire, il afficha une austérité de parade. Telle était la vertu inconsistante des anciens philosophes, qu'elle ne pouvait se tenir dans cet heureux milieu qui fait sa place naturelle, et hors duquel elle devient vice. Polémon remplit la chaire de Xénocrate, son maître, et mourut fort âgé, vers l'an 272 avant J.-C. (*Voyez* COLLIUS, LUCIEN, ZÉNON, etc.)

POLEMÓN I^{er}, roi de Pont, obtint le royaume du triumvir Marc-Antoine, dont il était l'ami. Il le servit de toutes ses forces dans la guerre contre les Parthes, qui le firent prisonnier. A peine avait-il obtenu sa liberté, que la guerre civile s'étant allumée entre Octave et Marc-Antoine, il fit marcher des troupes au secours de son protecteur. Mais la bataille d'Actium ayant décidé du sort et de la vie d'Antoine, Polémon se réconcilia avec Octave, qu'admira sa fidélité, et lui donna la souveraineté du Bosphore, qu'il conserva jusqu'à sa mort, arrivée vers l'an 37 de J.-C.

POLEMÓN II, fils du précédent, fut, par l'empereur Caligula, reconnu souverain des états de son père, dès qu'il fut mort. Claude lui céda, trois ans après, la Cilicie en échange du Bosphore Cimmérien, qu'il donna à un descendant de Mithridate. Polémon II embrassa le judaïsme, pour épouser la reine Bérénice, fameuse par ses amours avec Titus; mais cette princesse s'étant séparée de lui, il abandonna le culte auquel il s'était soumis. Sur la fin de ses jours, il céda le royaume de Pont aux Romains, et l'on en fit une province, qui porta long-temps le nom de *Polémoniaque*.

POLEMÓN, orateur qui florissait sous le règne de Trajan, vers l'an 100 de J.-C., laissa des *Harangues*. Toulouse, 1637, in-8°, en grec et en latin. — Il y a eu un philosophe POLEMÓN, ami d'Attale II, roi de Pergame; et un autre POLEMÓN,

anaël philosophe , homme très insolent , qui chassa de sa maison l'empereur Antonin , alors proconsul. *Voyez ANTONIN.*

POLENI (Le marquis GIOVANI), né à Padoue en 1685, et mort en la même ville en 1764, y avait occupé avec beaucoup de distinction les chaires de professeur d'astronomie et de mathématiques. Après avoir remporté trois prix au jugement de l'académie royale des sciences de Paris, il fut agréé à cette compagnie en 1759. Comme il excellait dans l'architecture hydraulique, il fut chargé par la république de Venise de veiller sur les eaux de cette seigneurie. D'autres puissances le consultèrent sur le même objet. Il travailla aussi dans toutes les parties qui concernent l'architecture civile; et quand Rome ouvrit les yeux sur l'état périlleux où se trouvait la basilique de Saint-Pierre, le pape Benoît XIV appela le marquis Poleni pour entendre son avis. Après les examens convenables, il dressa un excellent *Mémoire* sur les dommages qu'avait soufferts cet édifice et sur les réparations qu'il était à propos d'y faire. C'était un homme doux, aimable, modeste, toujours prêt à dire du bien de tout le monde. Il avait l'esprit pénétrant, profond, et la mémoire excellente. Son âme était grande, forte, pleine de constance, de sincérité, de probité : sa charité était sans bornes. Le marquis Poleni ne se borna pas aux mathématiques; il s'adonna quelquefois aux antiquités, et l'on a de lui des *Supplémens* aux grands recueils de Grævius et de Gronovius, Venise, 1757, 5 vol. in-fol. Ses autres ouvrages roulent sur les *baromètres*, *thermomètres*, etc., sur les *tourbillons*, sur le *mouvement des eaux*, sur les *aqueducs de Rome*, etc.

POLI (MATHIEU). *Voyez POOLE.*

POLI (MARTIN), né à Lucques en 1662, alla à Rome à l'âge de 18 ans, pour se perfectionner dans la connaissance des métaux. Il y inventa plusieurs expériences nouvelles, et y eut un laboratoire public de chimie, qui fut très fréquenté. Poli ayant trouvé un secret concernant la guerre, il vint l'offrir à Louis XIV. Ce prince loucha, dit-on, l'invention, donna une pension à l'auteur et le titre de son ingénieur; mais il ne voulut point se servir du secret, préférant l'intérêt du genre humain au sien propre. Anecdote qui a été contestée, et qui peut-être n'est pas plus vraie que tant d'autres que l'on rapporte dans le même genre, en particulier celle qui

regarde un certain Dupré, qu'on prétend avoir offert à Louis XV de mettre le feu à une flotte entière de loin. « Pourquoi, » dit un homme d'esprit, n'aurait-on pas adopté ce secret? Ceux qui en sont honneur à des principes d'humanité sont bien honnêtes; mais quand j'examine la manière dont les choses vont, j'ai bien de la peine à le croire. Si l'humanité avait quelque influence dans l'esprit des héros, sur le choix des matières pour détruire les hommes, la poudre à canon aurait-elle jamais été adoptée...? Les mines, les bombes, ne sont-elles pas ce que la lâcheté, jointe à la cruauté, a jamais imaginé de plus furieux...? Pour moi, en voyant le canon balayer la surface de la terre, les mines en déchirer les entrailles, et l'air lui-même chargé d'une pluie homicide, j'ai quelques soupçons que les grandes âmes qui ont diversifié avec tant de sang-froid les manières de couper les hommes, de les percer, de les hacher, de les rôtir, de les bouillir, n'ont jamais pu être arrêtées par le scrupule d'en introduire une de plus. » Poli, de retour en Italie en 1704, fut employé par Clément XI, et par le prince Cibo, duc de Massa. Il revint en France en 1715, et obtint une place d'associé étranger à l'académie des sciences. Louis XIV lui ordonna de faire venir en France toute sa famille. A peine était-elle arrivée, que Poli, attaqué d'une grosse fièvre, expira le 29 juillet 1714. On a de lui une apologie des acides, sous ce titre : *Il Trionfo degli acidi*. Le but de cet ouvrage est de prouver que les acides sont très injustement accusés d'être la cause d'une infinité de maladies, et qu'au contraire ils en sont le remède souverain. Ce livre parut à Rome en 1706.

* **POLI** (JOSEPH-XAVIER), savant physicien, né en 1746 à Molfetta, dans le Pouille, fit ses études à Padoue sous la direction du célèbre Morgagni, et alla achever son éducation à Londres et à Paris. Il revint ensuite dans sa patrie où il rapporta des connaissances profondes, et surtout des découvertes importantes dont les sciences physiques venaient de s'enrichir en France et en Angleterre. Poli fut chargé de donner un cours de physique à l'université de Naples et un de géographie et d'histoire à l'école militaire. Plus tard son mérite le fit nommer précepteur du prince royal de Naples, depuis François I^{er}, et il suivit son élève en Sicile, dans les deux voyages que la cour de Naples y

a faits pour se mettre à l'abri des invasions françaises. Poli avait formé un laboratoire et un cabinet d'histoire naturelle qu'il ouvrit à ceux de ses compatriotes qui se livraient aux mêmes études que lui. Il publia des *Institutions de physique expérimentale*, 3 vol. in-8°, 1823, 6^e édition, qui furent adoptées comme le meilleur cours élémentaire dans la plupart des écoles d'Italie. L'un des plus beaux titres de Poli à l'estime des savans est un ouvrage intitulé : *Testacea utriusque Siciliae deorumque historia et anatome*, Parme, 1792, 2 vol. in-fol., magnifique ouvrage, auquel la mort ne lui a pas permis de mettre la dernière main. Il expira le 7 avril 1825 ; il avait légué à un de ses élèves le soin d'achever ce livre, qu'il avait entrepris après avoir lu les reproches que Born et Pallas faisaient aux naturalistes des côtes de la Méditerranée, de n'accorder aucune attention aux mollusques de cette mer et de se borner uniquement à la description de leurs coquilles. Il a publié en outre : | *Memoria sul tremuoto*, in-8° ; | *Ragionamento intorno allo studio della Natura*, Naples, 1781, in-4° ; | *Lezioni di geografia e di storia militare*, 2 volumes in-8° ; | *Formazione del tuono, della folgore et di altre meteore*, in-8° ; | *Saggio di poesie italiane e siciliane*, 4 vol. in-8° ; | *Viaggio astronomico, poema in ottava rima*, 2 vol. in-8°. Il s'occupait d'un poème intitulé : *Viaggio sotterraneo*, qui n'a pas été achevé, et a laissé plusieurs dissertations insérées dans les *Opuscoli scelti di Milano*. C'est aux soins éclairés de Poli qu'on doit la fondation d'une chaire de minéralogie, le premier essai d'un jardin botanique, l'introduction de la machine pour vider les canons, d'une machine hydraulique à vapeur pour élever les eaux du Volturne, et de deux grands cylindres en acier pour laminier les planches de cuivre à l'usage de la marine. Poli, après avoir été quelque temps à la tête de l'académie militaire, fut chargé de l'école des sages et du cabinet minéralogique de Naples.

POLICRATE. Voyez POLYCRATE.

POLIDORE-CALDARA, peintre né en 1495, à Caravaggio, bourg du Milanais, d'où il prit le nom de *Caravage*, fut obligé de faire le métier de manœuvre jusqu'à l'âge de 18 ans. Mais ayant été employé à porter aux disciples de Raphaël le mortier dont ils avaient besoin pour la peinture à fresque, il résolut de s'adonner entièrement à la peinture. Les élèves de

Raphaël le secondèrent dans son entreprise. Ce grand peintre le prit sous sa discipline, et Polidore fut même celui qui eut le plus de part à l'exécution des loges de ce maître. Il se signala surtout à Messine, où il eut la conduite des arcs de triomphe qui furent dressés à l'empereur Charles-Quint, après son expédition de Tunis. Polidore songeait à revenir à Rome, quand son valet lui vola une somme considérable, qu'il venait de recevoir, et l'assassina dans son lit, en 1545. La plus grande partie de ses ouvrages est peinte à fresque. Il a aussi beaucoup travaillé dans un genre de peinture qu'on appelle *sgraffitto* ou *manière égratignée*. Ce célèbre artiste avait un goût de dessin très grand et correct. On remarque beaucoup de fierté, de noblesse et d'expression dans ses airs de tête. Ses draperies sont bien jetées. Son pinceau est moelleux. Ses paysages sont particulièrement très estimés. Il a été comparé au célèbre Jules Romain ; et si Polidore avait moins d'enthousiasme, il mettait plus d'art dans ses compositions. On a beaucoup gravé d'après lui. Le musée de Paris conserve plusieurs tableaux de cet habile artiste.

POLIDORE-VIRGILE. Voyez POLYDORE.

* POLIER (ANTOINE-LOUIS-HENRI de), colonel dans l'Inde, né à Lausanne en 1741 d'une famille noble de France, réfugiée et naturalisée depuis long-temps en Suisse, passa dans l'Inde en 1757 comme cadet au service de la compagnie anglaise. Ses connaissances en mathématiques lui valurent bientôt la place d'ingénieur, et peu de temps après celle d'ingénieur en chef. Mais cet emploi lui fut enlevé par suite d'une injustice : ce qui ne l'empêcha pas de rester au service de la compagnie ; mais ayant eu de nouveaux sujets de plaintes, il accepta la place d'architecte et d'ingénieur en chef de Souja-Oul-Doula, devenu l'allié des Anglais ; il se fixa à Feizabad où il étudia à fond la religion et l'histoire des Indous. En revenant en Europe il rapporta de nombreux manuscrits d'où l'on a tiré l'ouvrage intitulé : *Mythologie des Indous*, Paris, 1809, 2 vol. in-8°. Il s'était fixé, en 1792, dans une propriété qu'il avait achetée aux environs d'Avignon : il fut assassiné le 9 février 1795 par des brigands qui dévalisèrent sa maison ; mais la riche collection des peintures indiennes et de manuscrits orientaux, qu'il avait formée

dans l'Inde, échappa heureusement au pillage. Sa collection de peintures fut vendue à M. Beckford, Anglais. Ses manuscrits, au nombre de quarante-deux, ont été cédés par son fils à la bibliothèque du roi ; l'un des plus précieux, celui des *Institutes de l'empereur Akbar*, avait été remis par suite d'échange à M. Langlès, par Polier lui-même, qui avait envoyé d'autres manuscrits, contenant la copie complète des Védas, en 11 vol. in-folio, à sir Joseph Banks, pour être déposés au *Museum britannique*.

POLIGNAC (MELCHIOR de), cardinal. vit le jour au Puy en Velay, le 11 octobre 1661, d'une des plus illustres maisons de Languedoc. Six mois après qu'il fut venu au monde, il fut exposé à un grand malheur. Il était nourri à la campagne. Sa nourrice, qui était fille, et qu'une première faute n'avait pas rendue plus sage, en fit une seconde. Dans cet état qu'elle ne put long-temps cacher, frappée de tout ce qu'elle avait à craindre, elle s'enfuit vers la fin du jour, et disparut, après avoir porté l'enfant sur un fumier, où il passa toute la nuit. Heureusement c'était dans une belle saison ; on le trouva le lendemain, sans qu'il lui fût arrivé aucun accident. Le jeune Polignac fut amené de bonne heure à Paris par son père, qui le destinait à l'état ecclésiastique. Il fit ses humanités au collège de Louis le Grand, et sa philosophie à celui d'Harcourt. Aristote régnait toujours dans les écoles. Polignac l'étudia par déférence pour ses maîtres ; mais il se livra en même temps à la lecture de Descartes. Instruit de ces deux philosophies si différentes, il soutint l'une et l'autre dans deux thèses publiques, et en deux jours consécutifs, et réunit les suffrages des partisans des rêveries anciennes, et de ceux des chimères modernes. Les thèses qu'il soutint en Sorbonne, vers l'an 1683, ne lui firent pas moins d'honneur. Le cardinal de Bouillon, enchanté des agréments de son esprit et de son caractère, le prit avec lui, lorsqu'il se rendit à Rome, après la mort d'Innocent XI. Il l'employa non seulement à l'élection du nouveau pape, Alexandre VIII, mais encore dans l'accommodement qu'on traitait entre la France et la cour de Rome. L'abbé de Polignac eut occasion de parler plusieurs fois au pontife, qui lui dit, dans une des dernières conférences : « Vous paraissez toujours être de mon avis, et à la fin c'est le vôtre »

qui l'emporte. » Les différends entre le saint Siège et la cour de France étant heureusement terminés, le jeune négociateur vint en rendre compte à Louis XIV. C'est à cette occasion que ce monarque dit de lui : « Je viens d'entretenir un homme et un jeune homme, qui m'a toujours conduit et qui m'a toujours plu. » Ses talens parurent décidés pour les négociations. Le roi l'envoya ambassadeur en Pologne, en 1693. Il s'agissait d'empêcher qu'à la mort de Jean Sobieski, près de descendre au tombeau, un prince dévoué aux ennemis de la France n'obtint la couronne de Pologne, et il fallait la faire donner à un de la maison de France. Le prince de Conti fut élu par ses soins, en 1696 ; mais diverses circonstances ayant retardé l'arrivée de ce prince en Pologne, il trouva tout changé lorsqu'il parut, et fut obligé de s'embarquer à Dantzick. L'abbé de Polignac, contraint de se retirer, fut exilé dans son abbaye de Bon-Port. Après y avoir fait un séjour de 3 ans, uniquement occupé des belles-lettres, des sciences et de l'histoire, il reparut à la cour avec plus d'éclat que jamais (1702). Il fut envoyé à Rome, en qualité d'auditeur de rote (1706), et il n'y plut pas moins à Clément XI, qu'il avait plu à Alexandre VIII. De retour en France, en 1709, il fut nommé plénipotentiaire, avec le maréchal d'Uxelles, pour les conférences de la paix, ouvertes à Gertruidenberg (1710). Ces deux négociateurs en auraient fait une avantageuse, si elle avait été possible. La franchise du maréchal était tempérée par la douceur et la dextérité de l'abbé, le premier homme de son siècle dans l'art de négocier et de bien dire. Tout l'art des négociateurs fut inutile : les alliés, les Hollandais surtout, se souvenaient des hauteurs et des prétentions exorbitantes de Louis XIV ; ils usèrent de représailles, et prescrivirent au monarque vaincu des conditions trop dures. L'abbé de Polignac fut plus heureux au congrès d'Utrecht, en 1712 ; mais les plénipotentiaires de Hollande s'apercevant qu'on leur cachait quelques-unes des conditions du traité de paix, déclarèrent aux ministres du roi qu'ils pouvaient se préparer à sortir de leur pays. L'abbé, qui n'avait pas oublié le ton avec lequel ils lui avaient parlé aux conférences de Gertruidenberg, leur dit : « Non, messieurs, nous ne sortirons pas d'ici ; nous traiterons chez vous, et nous traiterons de vous, et nous traiterons sans vous. » Ce

fut la même année 1712, qu'il obtint le chapeau de cardinal, qui fut accompagné, l'année d'après, de la charge de maître de la chapelle du roi. Après la mort de Louis XIV, il se lia avec les ennemis du duc d'Orléans, et ces liaisons lui valurent une disgrâce éclatante. Il fut exilé, en 1718, dans son abbaye d'Anchin, d'où il ne fut rappelé qu'en 1721. Innocent XIII étant mort en 1724, le cardinal de Polignac se rendit à Rome, pour l'élection de Benoît XIII, et y demeura 8 ans, chargé des affaires de France. Nommé à l'archevêché d'Auch, en 1726, et à une place de commandeur de l'ordre du Saint-Esprit, en 1732, il reparut cette année en France, et y fut reçu comme un grand homme. Il mourut à Paris, le 20 novembre 1741, à 80 ans, avec une réputation immortelle. Le cardinal de Polignac était un de ces esprits vastes et lumineux, qui embrassent tout, et qui saisissent tout. Les sciences et les arts, les savans et les artistes lui étaient chers. Sa conversation était douce, amusante et infiniment instructive, comme on peut le juger par tout ce qu'il avait vu dans le monde et les différentes cours de l'Europe. Le son de sa voix, et la grâce avec laquelle il parlait et prononçait, achevaient de mettre dans son entretien une espèce de charme qui allait presque jusqu'à la séduction. L'universalité de ses connaissances s'y montrait, mais sans dessein ni de briller ni de faire sentir sa supériorité. Il était plein d'égards et de politesse pour ceux qui l'écoutaient; et s'il aimait à se faire écouter, on se plaisait encore plus à l'entendre. Sa mémoire ne le laissa jamais hésiter sur un mot, sur un nom propre ou sur une date, sur un passage d'auteur ou sur un fait, quelque éloigné ou détourné qu'il pût être; elle le servait constamment, et avec tout l'ordre que la méditation peut mettre dans le discours. Quoique le cardinal de Polignac aimât les bons mots, et qu'il en dît souvent, il ne pouvait souffrir la médisance. Un seigneur étranger, attaché au service d'Angleterre, et qui vivait à Rome sous la protection de la France, eut un jour l'imprudence de tenir à sa table des propos peu mesurés sur la religion et sur la personne du roi Jacques. Le cardinal lui dit, avec un sérieux mêlé de douceur : « J'ai » ordre, monsieur, de protéger votre » personne, mais non pas vos discours. » Nous avons de lui un poème sous ce titre : *Anti-Lucretius, seu de Deo et na-*

tura, libri IX, publié en 1747, in-8° et in-12, par M. l'abbé de Rothelin; traduit en italien par le père Ricci, bénédictin, Vérone, 1767, 3 vol. in-4°, et élégamment en français par Bougainville, 2 vol. in-8°. « Ouvrage » (pour parler avec ce dernier) « qui a fixé tous les suffrages et » vaincu tous les obstacles que lui oppo- » sait un siècle où la langue de l'ancienne » Rome est peu cultivée, où l'irréligion » triomphe, où l'abus de l'esprit est ap- » pelé raison, où les bons mots sont de- » venus des décisions, et les paradoxes » des principes. » L'objet de cet ouvrage est de réfuter *Lucrèce*, et de déterminer, contre ce précepteur du crime et ce destructeur de la Divinité, en qui consiste le souverain bien, quelle est la nature de l'âme, ce que l'on doit penser des atomes, du mouvement, du vide. L'auteur en conçut le plan en Hollande, où il s'était arrêté à son retour de Pologne. Le fameux Bayle y était alors; l'abbé de Polignac le vit (1), et en admirant son esprit, il résolut de réfuter ses erreurs. Il commença à y travailler durant son premier exil, et il ne cessa depuis d'ajouter de nouveaux ornemens à ce vaste et brillant édifice. On ne saurait trop s'étonner qu'au milieu des dissipations du monde et des épines des affaires, il ait pu mettre la dernière main à un si long ouvrage en vers, écrit dans une langue étrangère, lui qui avait à peine fait quatre bons vers dans sa propre langue. Il est étonnant qu'il ait pu exprimer d'une manière si claire, si naturelle et si aisée, des phénomènes ou des systèmes hérissés de détails qui, en prose même, ne sont pas sans obscurité. Ceux qui ont trouvé ces détails peu agréables, et qui par-là ont tâché de mettre l'auteur au-dessous de *Lucrèce*, auraient dû nous prouver que lorsque celui-là nous parle de ces atomes et de leurs propriétés, il est plus coulant et plus harmonieux que son adversaire, en expliquant la règle de Képler, les progressions, stations, rétrogradations des planètes, etc. Si on veut mettre de côté le préjugé qui parle en faveur des anciens, on trouvera qu'avec l'aisance et la facilité de *Lucrèce*, il n'a ni sa négligence.

(1) Dans une conversation avec le Hollandais, l'abbé de Polignac lui ayant demandé s'il était réellement protestant : Oui, monsieur, répondit Bayle, et si bien protestant, que je proteste contre tout ce qui se dit et ce qui se fait. On prétend que c'est à cette réponse très frappante, surtout dans la bouche de Bayle que nous devons l'*Anti-Lucrèce*.

ni son incorrection (*voy. LUCRÈCE*), et qu'on ne doit attribuer qu'à sa modestie ce qu'il dit de son ouvrage : *Eloquio victi, re vincimus ipsa*. « A l'égard de la physique de ce poème, dit Voltaire, il me paraît que l'auteur a perdu beaucoup de temps et de vers à réfuter la déclinaison des atomes, et les autres absurdités dont le poème de Lucrèce fourmille; c'est employer de l'artillerie pour détruire une chaumière. » Voltaire ne songeait pas que, dans ce siècle, des absurdités aussi révoltantes que celles de Lucrèce avaient eu plus d'un défenseur. Témoin le *Système de la Nature*, qui n'est qu'une paraphrase de celui de Lucrèce. Il n'est donc point du tout inutile de foudroyer ces extravagances, et on peut dire que Polignac l'a fait supérieurement. Sans blesser la modestie, il chante lui-même son triomphe, c'est-à-dire celui de la religion et de la raison. Nous citerons ce morceau, capable seul d'embarrasser étrangement ceux qui osent lui préférer le poème de Lucrèce, pour les expressions, les idées et les images :

Numine calcato sed enim spoliisque imberbus,
Quam plenis cantabat oras tua semina lucris!
Quam tumide magni celebrabat Inanis honorem!
Jamque immortales hyperi ad templa ferebat
Euvrasia, viridi red mistus tempora lauro
Victus, ob strepitum Smeris et Manibus orbem,
Atque incantatus praesens carmine gentes.
Morsu squelator manibus nudi terga revinctis
Religio, stupens clauso lugente priorem;
Victima sacrorum cultro mactanda profano.
Tum salu aique joci pubes insana micare,
Spargere purpureas flores myrtumque virentem:
Nec deerant, Veneris lectissima turba, prelia,
Quam calathis ferrent oras et Adonidis hortos
Jam doce tu gradients Ratione, quid iux creparet
Vidisti; frazzles ougas et vana tempaa,
Non sine despectu quodam tacitoque pudore
Miratus tenues delabi prorsus in auras:
Nec personate steterunt mendacia Musæ.

On a encore blâmé l'auteur d'avoir combattu les idées de Newton, pour mettre à leur place les rêveries de Descartes; il est vrai qu'il eût mieux fait de s'en tenir à des notions sûres et avouées, et de n'adopter aucun système: celui de Descartes ne se soutient plus nulle part, au moins dans sa totalité, et celui de Newton reçoit tous les jours de grandes atteintes (*voy. son article*). Mais il est si difficile de n'avoir pas quelque prédilection pour certaines opinions que la vogue et le nationalisme ont en quelque sorte consacrées, qu'on ne doit pas juger sévèrement l'illustre auteur à cet égard. D'ail-

leurs, la réflexion principale, et en quelque sorte générale, qu'il oppose aux hypothèses de Newton, savoir qu'une chose n'est pas démontrée pour être exactement caculée, et que le faux peut être supputé comme le vrai, reste toujours incontestable, indépendamment de tout ce que l'auteur raisonne sur les systèmes (1). Sa *Vie*, par le père Faucher, Paris, 1777, 2 vol. in-12, est prolixe, et assez faiblement écrite, mais exacte, pleine de faits intéressans et de bonnes observations. Voltaire lui-même a prodigué ses éloges à Polignac, et, dans le *Temple du goût*, il l'appelait

Le cardinal, oracle de la France. ...
Réunissant Virgile avec Platon,
Vengeur du ciel et vainqueur de Lucrèce.

Polignac aimait les antiquités, et c'est principalement à lui qu'est due la découverte de la maison de campagne de Marius entre Frascati et Grotta-Ferrata; on y trouva entre autres un magnifique salon, orné de belles statues. Ce fut aussi sous ses yeux que se fit la découverte du palais des Césars, dans la vigne Farnèse, sur le Mont-Palatin. Il aurait désiré qu'on détournât le cours du Tibre, dans certains endroits, pour en retirer les statues et les trophées qu'on y avait jetés dans les temps des factions, des guerres civiles, et pendant les incursions des Barbares. Les honneurs littéraires s'étaient accumulés sur sa tête: après avoir remplacé Bossuet à l'académie française en 1704, il fut nommé membre de l'académie des sciences, en 1715, et de celle des belles-lettres en 1717. Son *Eloge* a été composé par M. de Boze, et inséré dans le *Recueil de l'académie des inscriptions*. M. de Mairan en a lu un aussi à l'académie des sciences, le 4 avril 1742, et on en a un autre du père Charlevoix, dans les *mémoires de Trévoux*, juin 1742, pages 1055-94.

POLIN (le capitaine). *Voyez GARDI* la.

POLINIÈRE (PIERRE), physicien, né à Coulouge, près de Vire, en 1671, fit son cours de philosophie au collège d'Har-

(1) Cum fieri possit numerus det ut algebra rectos, Abordusq. librum positum.

Si frenis Ptolemaeo, operosos orbibus orbes

Adpererem, usque novis calum intricans epicyclis:

Legimus pressum numerum implere: quid inde?

Versares numeri, mendas et causa subesses.

Voyez les *Observ. philosoph.* sur les *Systèmes*, etc., Liège, 1788, n° 8, 9, 123.

court à Paris, et reçut le bonnet de docteur en médecine. Un attrait puissant l'entraînait à l'étude des mathématiques, de la physique, de l'histoire naturelle, de la géographie et de la chimie. Il fut choisi le premier pour démontrer les expériences de physique dans les collèges de Paris, et il en fit un cours en présence du roi. Il mourut subitement dans sa maison de campagne à Couloune, en 1754, à 65 ans. Polinière était un homme appliqué, qui ne connaissait que ses machines et ses livres. Il cherchait plus, dans l'explication de ses expériences, la clarté que l'élégance : car quoique des physiciens distingués vinssent profiter de ses leçons, il n'oubliait point qu'elles étaient destinées pour des écoliers. Ses ouvrages sont : | des *Elémens de mathématiques*, peu consultés ; | un *Traité de physique expérimentale*, qui a eu beaucoup de vogue avant les *Leçons* de l'abbé Nollet. Il est intitulé *Expériences de physique*. La 5^e et dernière édition est de 1741, 2 vol. in-12.

POLIPHILE. Voyez COLONNE.

POLITI (ALEXANDRE), clerc régulier des écoles pies, et l'un des savans les plus distingués que produisit cet ordre, naquit à Florence le 40 juillet 1679, et y prit l'habit de clerc régulier le 3 février 1693, n'ayant pas encore 16 ans accomplis. Il avait fait ses humanités chez les jésuites d'une manière brillante. Il donna dès son noviciat des preuves de ce qu'il deviendrait un jour, en rédigeant des notes savantes et judicieuses sur d'anciens auteurs. Il en fit présenter le recueil à son provincial, lequel, charmé d'un si beau talent, protégea depuis avec une bienveillance singulière le jeune religieux qui donnait de telles espérances. Il fit sa philosophie et sa théologie, partie à Florence, et partie à Rome, et y fournit avec éclat cette double carrière. Le chapitre général était assemblé dans cette dernière ville, en 1700, lorsque Politi terminait ses cours ; il y soutint des thèses publiques, où il fit admirer son savoir. De retour en Toscane, il enseigna successivement la rhétorique et la philosophie à Florence, puis la théologie à Gênes pendant près de 20 ans, et enfin les belles-lettres et l'éloquence dans l'université de Pise, qui crut ne pouvoir donner au fameux *Benoît Averani*, professeur de belles-lettres, un successeur plus digne de le remplacer. Frappé d'apoplexie le 18 juillet 1752, il expira le 23 à l'âge de

73 ans et quelques jours. Il a laissé un grand nombre d'ouvrages, dont les principaux sont : | *Philosophia peripatetica, ex mente sancti Thomæ Aquinatis*, Florence, in-12 ; | *Selecta christianæ theologiae capita*, ibid., in-4° ; | *De patria in condendis testamentis potestate*, Florence, 1712, in-12. On en trouve un bon extrait dans le *Giornale de letterati d'Italia*, t. 40, art. 9, p. 447 et suiv. | *Specimen Eustathii nunc primum latine versi*. C'est un essai et comme un prélude sur le grand ouvrage qui suit : | *Eustathii..... Commentaria in Iliadem Homeri*. Ces commentaires d'Eustathe, évêque de Thessalonique, au 12^e siècle, n'existaient qu'en grec. Le père Politi, aidé du père Salvini, les traduisit en latin pour la première fois, et les enrichit de notes savantes. L'ouvrage est en 3 vol. in-fol., dont le premier, dédié au grand-duc Jean Gaston, parut en 1750 ; le deuxième, dédié au pape Clément XII, en 1752, et le troisième, dédié à Louis XV en 1755. Il devait en paraître un quatrième, et on commençait à l'imprimer lorsque le père Politi mourut. (Voyez EUSTATHE.) Cet ouvrage est le plus considérable de ceux du père Politi. | *Vita della serva di Dio suor Maria Angela Gini*, Florence, in-4° ; | *Martyrologium romanum castigatum ac commentariis illustratum*, Florence, 1751, in-fol. ; | des *Harangues*, des *Panégiriques*, et d'autres *Opuscules*, etc. On trouve dans la *Storia letteraria d'Italia*, tome 6, pag. 733, une bonne Notice sur le père Politi, avec une exacte nomenclature de ses ouvrages, trop nombreux pour être tous rappelés ici.

POLITI. Voyez CATHARINUS.

POLITIEN ou **POLIZIANO** (ANGE), naquit à Monte-Pulciano en Toscane l'an 1434. C'est du nom de cette ville, appelée en latin *Mons Politianus*, qu'il forma le sien, car il s'appelait auparavant *Cino* ou *Cini*, abréviation d'*Ambrogini*. Andronic de Thessalonique fut son maître, et le disciple valut bientôt plus que lui. Un poème, dans lequel il célébra une joûte dont Laurent et Julien de Médicis donnaient le spectacle au peuple, le fit connaître avantageusement de ces illustres protecteurs des lettres. Ils lui firent obtenir un canonicat à Florence, et Laurent le chargea ensuite de l'éducation de ses enfans, entre autres de Jean de Médicis, depuis pape sous le nom de Léon X. Pic de la Mirandole, qui était alors à Florence, lui donna une place dans son cœur,

et l'associa aux travaux de son esprit. Les talens de Politien lui méritèrent la chaire de professeur des langues latine et grecque. On lui envoya des disciples de toutes les parties de l'Europe. Ses succès le rendirent altier et querelleur. Il eut des disputes fort vives avec plusieurs savans, entre autres avec Mécure, qu'il avait attaqué mal à propos, et qui eut la générosité de ne pas publier une satire très piquante qu'il avait faite en réponse. Politien mourut en 1494. Sa mort est rapportée différemment. On prétendit qu'il s'était cassé la tête contre une muraille, désespéré de n'avoir pu gagner le cœur d'une dame qu'il aimait. Paul-Jove, Scalliger et d'autres, ont adopté ce récit. Varrillas, dans ses *Anecdotes de Florence*, lui est encore moins favorable, et donne une autre cause plus infâme de sa mort. Ce n'a pas été assez d'attaquer ses mœurs, on a écrit qu'il disait « qu'il n'avait lu » qu'une seule fois l'Écriture sainte, et se » repentait d'avoir si mal employé son » temps. » Propos d'un homme qui, même en fait de littérature et de sciences, n'aurait ni goût ni sentiment, puisqu'il est de fait que ce livre contient de grandes beautés et de grandes lumières, indépendamment de l'inspiration (1). Ces diverses imputations ont été niées par les défenseurs de sa mémoire, ainsi que dans sa *Vie*, publiée par Mencke en 1736, in-4°. Si elles sont fausses, elles prouvent que Politien avait beaucoup d'ennemis; et on ne doit pas cacher qu'il les dut moins à ses talens qu'à son caractère caustique. Parmi ses ouvrages, on compte : | l'*Histoire latine de la conjuration des Pazzi*, écrite avec plus d'élégance que de vérité; | une *Traduction latine d'Hérodien*, qu'il entreprit par ordre du pape : elle est aussi pure que fidèle; | un livre d'*Epigrammes grecques*; | la *Traduction latine de plusieurs poètes et historiens grecs*; | deux livres d'*Épîtres latines*; | quelques petits *Traites de philosophie*, superficiels; | un *Traité de la colère*; | quatre *Poèmes bucoliques*, et d'autres ouvrages latins. Sa diction est pleine de douceur et de facilité. | *Canzoni a Bello con quelle di Lorenzo Medici*, Florence, 1568, in-8°;

1557, in-12; 1759, in-8°, et d'autres ouvrages en italien. Le recueil des *Oeuvres* de Politien, Bologne, 1494, in-4°; et Venise, 1498, in-fol., est au nombre des livres rares, ainsi que l'édition que Gryphe en donna en 1550, en 3 vol. in-8°. Cette collection fut réimprimée à Bâle en 1553, in-fol., avec des augmentations.

POLLIO. Voyez TRÉBELLIIUS.

POLLION. Voyez ASINIUS.

POLLION (Véridus), engraisait des lampes de sang humain. Auguste soupant un jour chez lui, un de ses esclaves brisa un verre de cristal. Véridus le fit prendre sur-le-champ, et donna ordre qu'on le jetât dans un grand réservoir, à la merci des lampiroies : genre de mort dont il faisait punir ses gens lorsqu'ils tombaient dans quelque faute. Le jeune esclave s'échappa, et courut se jeter aux pieds d'Auguste, le suppliant d'empêcher qu'il ne devint la proie des poissons. L'empereur fit relâcher l'esclave, briser en sa présence tous les verres de cristal, et en fit remplir le réservoir. Il est constant cependant que cette inhumanité était assez commune chez les Romains, surtout à l'égard des vieux esclaves dont on ne tirait plus de service.

POLLUX (Julius), grammairien de Naucrète en Égypte, né vers l'an 180 de J.-C., fut élève d'Adrien de Tyr à Rome, puis instituteur du jeune Commode. Il devint ensuite professeur de rhétorique à Athènes, où il mourut à l'âge de 58 ans. Suidas nous a transmis les titres de ses ouvrages. On a de lui un *Onomasticon*, ou dictionnaire grec, en 10 livres, Venise, 1502, et Florence, 1520, in-fol. La meilleure édition est celle d'Amsterdam, en 1706, 2 vol. in-fol., en grec et en latin, avec des notes de Jungerman et de divers autres savans.

POLO (Marco). Voyez PAUL (Marc.).

POLTROT de MÉRÉ (JEAN), gentilhomme de l'Angoumois, né vers 1525, passa sa jeunesse en Espagne. Où il avait suivi le baron d'Aubeterre. De retour dans son pays, il embrassa la religion protestante, et devint un de ses plus fanatiques partisans. Irrité des succès du duc de Guise, il prit la résolution de le tuer. Pendant que ce prince assiégeait Orléans en 1563, Poltrot épia le moment où il était peu accompagné, et lui tira un coup de pistolet, dont il mourut 6 jours après. Ayant été arrêté, il avoua la question : « Qu'il avait été attiré et in-

(1) On peut consulter sur ce sujet une excellente Dissertation de M. Ancillon, en réponse à la question : *Quels sont, outre l'inspiration, les caractères qui assurent aux Livres saints la supériorité sur les livres profanes*. Voyez le *Journ. hist. et litt.*, 15 juillet et 1^{er} août 1785. — Art. DIÉGORA, DAYID, HABA-CUC, ISAKI, JOA, LOVI, LUC, MOÏSES, PAUL, etc.

• duit à cela par la persuasion du ministre Théodore de Bèze, lequel lui avait persuadé qu'il serait le plus heureux de ce monde, s'il voulait exécuter cette entreprise, parce qu'il ôterait de ce monde un tyran ennemi juré du saint Evangile, pour lequel acte il aurait paradis, et s'en irait avec les bienheureux, s'il mourait pour une si juste querelle. » Le ciel pour prix d'un parricide ! Telle est la morale horrible que les sectaires de tous les temps ont appelée au secours de leurs erreurs. Ce scélérat fut condamné par arrêt du parlement à être déchiré avec des tenailles ardentes, tiré à quatre chevaux, et écartelé. *Voyez* FRANÇOIS DE LORRAINE.

POLUS, POLE ou POOL (RENAUD), cardinal et archevêque de Cantorbéry, né en 1500, à Stowerton-Castle dans le comté de Stafford, était proche parent des rois Henri VII et Edouard IV. Il fut élevé dans l'université d'Oxford, et parcourut ensuite les plus célèbres académies de l'Europe. Sa probité, son érudition, sa modestie et son désintéressement lui firent des amis illustres, entre autres Bembo et Sadolet, qui le regardaient comme un des hommes les plus éloquens de son siècle. Henri VIII, qui faisait beaucoup de cas de ses talens, eut pour lui une amitié et une estime distinguées. Mais Polus n'ayant pas voulu flatter sa passion pour Anne de Boulen, et ayant écrit contre son changement de religion, ce prince mit sa tête à prix. Le pape Paul III, qui l'avait fait cardinal en 1536, lui donna des gardes. Après la mort de ce pontife, il eut beaucoup de voix pour lui succéder ; il fut exclu par la brigue des vieux cardinaux, sans que cette exclusion lui causât des regrets. Après avoir été employé dans diverses légations, et avoir présidé au concile de Trente, il retourna en Angleterre sous le règne de la reine Marie. Cette princesse le fit archevêque de Cantorbéry et président du conseil royal. L'empereur Charles-Quint s'était opposé à son retour en Angleterre, craignant qu'il ne s'opposât lui-même au mariage de son fils Philippe. Mais il ne s'occupait qu'à ramener les protestans dans le sein de l'Eglise, à remettre le calme dans l'état, et à rendre la liberté à ceux qui étaient opprimés. Ennemi des violences dans les affaires de religion, il n'employa jamais que la patience et la douceur. Sa mort, coup fatal et pour la religion et pour le royaume, arriva à

Londres, le 28 novembre 1558. Tous les auteurs, même les protestans, donnent de grands éloges à son esprit, à son savoir, à sa prudence, à sa modération, à son désintéressement et à sa charité. On lui avait appris, peu auparavant, la mort de la reine ; il en fut tellement touché, qu'il demanda son crucifix, l'embrassa dévotement et s'écria : *Domine, salva nos, perimus ; Salvator mundi, salva Ecclesiam tuam*. A peine eut-il prononcé ces paroles, qu'il tomba dans l'agonie, et mourut 15 heures après, âgé de 58 ans, avec la réputation d'avoir été un des plus illustres prélats que l'Angleterre eût produits. Son corps fut porté à Cantorbéry, et mis dans la chapelle de Saint-Thomas, qu'il avait fait bâtir, avec cette simple épitaphe : *Depositum cardinalis Poli*. On a de lui plusieurs *Traités* : | celui *De unitate ecclesiastica*, Rome, in-fol. ; | *De officio et potestate summi pontificis*, Louvain, 1569, in-fol. ; | *De concilio tridentino* ; | un *Recueil des statuts*, qu'il fit étant légat en Angleterre ; | une *Lettre* à Crammer sur la présence réelle ; | un *Discours* contre les faux évangéliques, adressé à Charles-Quint ; | plusieurs *Lettres*, Brescia, 1744 et 1748, 4 vol. in-4°, pour ramener dans le sein de l'Eglise ceux qui s'en étaient séparés. Ces ouvrages sont savans ; mais le style n'en est ni pur ni élégant. Sa *Vie* a été écrite en italien par Beccatelli, archevêque de Raguse, et elle a été traduite en latin par André Dudith ; ils étaient l'un et l'autre secrétaires de cet illustre prélat. Le cardinal Ange-Marie Quirini a donné sa *Vie* avec ses *Lettres* ; mais ces ouvrages sont inférieurs à l'excellente Histoire de ce cardinal, écrite en anglais par Thomas Philips. *Voyez* ce nom.

POLUS (MATTHIEU). *Voyez* POOLE.

POLVEREL (****), était avant la révolution syndic des états de Navarre, et fut chargé de faire connaître à l'assemblée nationale, le vœu des habitans de cette contrée, qui demandaient leur réunion à la France. En 1791, il fut nommé accusateur public du premier arrondissement de Paris, place qu'il perdit momentanément, sur le motif qu'il n'avait pas poursuivi les fabricateurs de faux assignats. Lorsqu'après la journée du 10 août 1792, il fut question de faire exécuter les décrets relatifs aux colonies, Polverel et Sonthonax furent nommés commissaires à Saint-Domingue, avec des pouvoirs illimités. Les mesures violentes

prises par eux allumèrent une guerre d'extermination entre les noirs et les blancs, et ces derniers succombèrent sous les ruines de la colonie. Ceux des blancs qui avaient été condamnés à la déportation dénoncèrent Sonthonax et Polverel, comme coupables d'actes arbitraires, et les commissaires, de leur côté, les accusèrent d'avoir tenté de livrer la colonie aux Anglais. Polverel fut décrété d'accusation, le 16 juillet 1793, sur la proposition de Bréard et Billard-Varennnes. Le 31 décembre suivant, une députation de colons vint demander à la barre de la Convention que les deux commissaires fussent mis hors la loi, et que tous leurs actes fussent désavoués. La Convention, qui seignit d'adopter cette proposition, n'y donna point de suite : ce ne fut qu'au mois de janvier 1794, que Danton provoqua l'exécution du décret lancé contre eux, en leur donnant le nom de *brigands*. Polverel obtint au 9 thermidor, sa liberté provisoire. Mais les colons continuant de le dénoncer, la Convention décréta que Sonthonax et Polverel seraient entendus contradictoirement avec eux. Une commission fut établie pour instruire de ce procès important; mais la mort de Polverel, qui arriva sur ces entrefaites, arrêta le cours de l'instruction. Parmi quelques ouvrages qu'il a publiés on distingue : *Taiteau de la constitution du royaume de Navarre et de ses rapports avec la France*, 1789, in-8°. Il paraît que Polverel ne chercha point à profiter des désastres de la colonie pour s'enrichir, car il n'a pas même laissé, dit-on, en mourant, de quoi satisfaire à ses créanciers.

POLYBE, né à Mégalopolis, ville du Péloponèse, dans l'Arcadie, vint au monde entre l'an 210 et l'an 200 avant J.-C. Son père Lycortas était illustre par la fermeté avec laquelle il soutint les intérêts de la république des Achéens, pendant qu'il la gouvernait. Il donna à son fils les premières leçons de la politique, et Philopœmen, un des plus intrepides capitaines de l'antiquité, fut son maître dans l'art de la guerre. Le jeune Polybe se signala dans plusieurs expéditions, pendant la guerre des Romains contre Persée. Ce monarque ayant été vaincu, il fut du nombre de ces Achéens enmenés à Rome pour les punir du zèle avec lequel ils avaient défendu leur liberté. Son esprit et sa valeur l'avaient déjà fait connaître. Scipion et Fabius, fils de Paul-

Emile, lui accordèrent leur amitié, et se crurent trop heureux d'être à portée de prendre ses leçons. Polybe suivit Scipion au siège de Carthage. Sa patrie était réduite en province romaine; il eut la douleur de la voir en cet état, et la consolation d'adoucir les maux de ses concitoyens par son crédit, et de fermer une partie de leurs plaies. Il se trouva au siège de Numance avec son illustre bienfaiteur, qu'il perdit peu de temps après. Sa mort lui rendit le séjour de Rome insupportable. Il retourna dans sa patrie, où il jouit, jusqu'à ses derniers jours, de l'estime, de l'amitié et de la reconnaissance de ses concitoyens, et mourut à 82 ans, vers l'an 120 avant J.-C., d'une blessure qu'il se fit en tombant de cheval. De tous ses ouvrages (*l'Histoire de Numance*, la *vie de Philopœmen*, *Commentaires sur la Tactique*, un *Traité de l'habitation sous l'équateur*, et une *Histoire générale*), nous ne possédons qu'une partie de celle dernière qui s'étendait depuis le commencement des guerres puniques jusqu'à la fin de celle de Macédoine. Elle fut écrite à Rome, mais en grec. Elle était renfermée en 40 livres, dont il ne reste que les cinq premiers, qui sont tels que Polybe les avait laissés. Nous avons des *fragmens* assez considérables des douze livres suivans, avec les ambassades, et les exemples des vertus et des vices, que Constantin Porphyrogénète avait fait extraire de l'*Histoire* de Polybe. On trouve ces *extraits* dans le recueil de Henri de Valois. Polybe est, de tous les écrivains de l'antiquité, celui qui est le plus utile pour connaître les grandes opérations de la guerre qui étaient en usage chez les anciens. Brutus en faisait tant de cas, qu'il le lisait au milieu de ses plus grandes affaires. Il en fit un abrégé pour son usage, lorsqu'il faisait la guerre à Antoine et à Auguste. Les hommes d'état et les militaires ne sauraient trop le lire, les uns, pour y puiser des leçons de politique, et les autres, les préceptes de l'art funeste, mais nécessaire, de la guerre. Cet historien leur plaira plus qu'aux grammairiens et aux gens de goût. S'il raisonne bien, il narre mal, et il dit désagréablement de bonnes choses. Le chevalier de Folard, qui nous a donné un excellent *Commentaire* sur cet auteur, en 6 vol. in-4°. 1727-1730, avec une traduction par dom Thuillier, a le même défaut. Il est négligé et prolixe dans son style, trop long dans ses réflexions, et

manque de liaison dans ses idées. On y a ajouté en Hollande un 7^e volume. La première édition de Polybe est de Rome, 1473, in-fol. Les meilleures sont celles de Casaubon, in-fol., Paris, 1609; et celle d'Amsterdam, 1670, *cum notis variorum*, 3 vol. in-8°, ibid. 1753 et 74, 7 vol. in-4°, fig., qui contiennent un supplément que l'on joint quelquefois à l'édition de Paris. Il y en a un abrégé, Paris, 1754, 4 vol. in-4°. On cite encore l'édition de Leipsick, 1763, 3 vol. in-8°, et surtout l'édition donnée dans le même lieu par M. Schweighäuser 1789 à 1793, en 9 vol. in-8°. — POLYBE, médecin et gendre d'Hippocrate, a laissé quelques ouvrages de médecine qui sont parvenus jusqu'à nous. On les trouve dans les *Œuvres* d'Hippocrate. — Un autre POLYBE fut affranchi de l'empereur Claude. Sénèque lui adressa un de ses ouvrages, dans lequel il le loue beaucoup.

POLYCARPE (saint), évêque de Smyrne, disciple de saint Jean l'évangéliste, prenait soin de toutes les églises d'Asie. Il s'était converti vers l'an 80, et fut ordonné évêque de Smyrne en 96. Il fit un voyage à Rome, vers l'an 158 pour conférer avec le pape Anicet sur le jour de la célébration de la pâque : question qui fut agitée depuis avec beaucoup de chaleur sous le pape Victor. Son zèle pour la pureté de la foi était si ardent, que lorsqu'il entendait proférer quelque erreur, il s'enfuyait en criant : « Ah ! grand » Dieu, à quel temps m'avez-vous ré- » servé ! » On dit qu'ayant rencontré Marcion à Rome, cet hérésiarque lui demanda s'il le connaissait ? *Oui*, répondit le saint évêque, saisi d'horreur : *Je te reconnais pour le fils aîné de Satan*. Une autre fois, ayant vu Cérinthe entrer dans un bain : *Fuyons*, s'écria-t-il, *de peur que le bain ne tombe sur nous*. « Grande leçon pour les » fidèles, dit un moraliste, relativement » à la conduite à tenir envers les hérétiques. Si ce saint et savant évêque, disciple des apôtres, si près de la lumière » évangélique, n'a osé communiquer avec » des sectaires, craignant le souffle impur » des faux docteurs, que penser de la » mérite ou de la coupable indifférence » des simples fidèles qui fréquentent leur » société, lisent leurs livres, ou écoutent » leurs discours ? » De retour en Asie, il scella l'Évangile de son sang, et fut condamné à être brûlé vif ; mais les flammes l'épargnant, le bourreau le poignarda vers l'an 169, sous l'empire de Marc-Aurèle,

dont on nous raconte tant de choses douches. Son martyre est rapporté d'une manière très élégante dans la lettre de l'église de Smyrne aux églises de Pont : lettre dont Eusèbe a donné l'abrégé dans le chapitre 14 du liv. 4 de son Histoire ; lettre singulièrement estimée des anciens, et que l'on doit regarder comme un des plus précieux monumens de l'antiquité ecclésiastique. Il ne nous reste de saint Polycarpe qu'une seule *Épître*, écrite aux Philippiens. On la trouve dans les *anciens monumens des Pères* par Cotelier ; dans les *Varia sacra*, par le Moine ; et avec celles de saint Ignace, par Ussérius, Londres, 1644 et 1647, 2 tom., in-4°. Saint Pothin, premier évêque de Lyon et saint Irénée, son successeur, étaient disciples de cet illustre martyr.

POLYCLÈTE, sculpteur de Sicyone, ville du Péloponèse, vivait vers l'an 432 avant J.-C., et passait parmi les anciens pour avoir porté la sculpture à sa perfection. Il avait composé une figure qui représentait un garde des rois de Perse, où toutes les proportions du corps humain étaient si heureusement observées, qu'on venait la consulter de tous les côtés comme un parfait modèle : ce qui la fit appeler par tous les connaisseurs *la Règle*.

POLYCRATE, tyran de Samos, vers l'an 552 avant J.-C., régna d'abord avec un bonheur extraordinaire. Amasis, roi d'Égypte, son ami et son allié, effrayé d'une prospérité si constante, lui écrivit de se procurer quelque malheur, pour prévenir ceux que la fortune volage pouvait lui réserver. Le tyran mit cet avis à profit, et jeta une bague d'un grand prix dans la mer. Quelques jours après, le sort la lui fit retrouver dans le corps d'un poisson que des pêcheurs lui apportèrent. Le malheur qu'Amasis craignait pour son ami ne tarda pas à arriver. Oronte, l'un des satrapes de Cambyse, et qui commandait pour lui à Sardes, résolut de s'emparer de Samos. Il attira chez lui le tyran, sous prétexte de lui céder une partie de ses trésors, afin de le soutenir dans une révolte contre le roi de Perse. L'avidé Polycrate, amorcé par cette promesse, se rendit à Sardes ; mais à peine y fut-il arrivé, qu'Oronte le fit mourir en croix, l'an 524 avant J.-C. Voilà ce que raconte Hérodote ; mais tout ce que cet historien nous dit des rois d'Égypte et de leurs contemporains appartient presque entièrement aux temps fabuleux, et ne s'accorde ni avec la chronologie ni avec ce qui nous

reste d'ailleurs de notions sur ces siècles reculés.

POLYCRATE, évêque d'Ephèse, n'est connu que par une lettre au pape Victor sur la pâque. Cette lettre, regardée longtemps comme authentique, a été vivement attaquée dans une Dissertation du père Molkenbuhr, publiée à Munster en 1798, in-8°. Il est certain que la plupart des raisons que le savant critique allègue pour prouver la supposition, sont de nature à faire une grande impression sur des lecteurs non prévenus; elles semblent même répandre des doutes fondés sur l'existence de Polycrate, et dès lors il faut supposer que le passage où Eusèbe parle de cet évêque, est une interpolation. Voyez le *Journal hist. et litt.*, 1^{er} décembre 1793, page 505; 1^{er} février 1794, page 178.

POLYDORE-VIRGILE ou **VERGILE**, né vers 1470, à Urbin en Italie, passa en Angleterre pour y recevoir le denier de saint Pierre, tribut qu'on payait alors au saint Siège. Henri VIII, charmé de son esprit, l'y arrêta, et lui procura l'archidiaconé de Wels. Le climat froid d'Angleterre étant contraire à sa santé, il alla respirer un air plus chaud en Italie. Il mourut en 1555, après avoir publié plusieurs ouvrages, purement écrits en latin. Les principaux sont : | une *Histoire d'Angleterre*, qu'il dédia à Henri VIII, et qui va jusqu'à la fin du règne de Henri VII. On en a une édition publiée à Bâle en 1554, in-fol. Cet historien narre assez bien; mais il est quelquefois peu exact, et souvent superficiel. Relevé sous une domination étrangère, il n'a pas assez connu l'état des affaires d'Angleterre, ni la police de ce royaume. | *De inventoriis rerum*, en huit livres, Amsterdam, 1671, in-12. Il y a beaucoup de recherches, mais peu d'exactitude; ce qui a donné lieu à ce distique latin :

Virgili duo sunt, alter Maro, tu Polydore
Alter; tu mendas, ille Poeta fuit,

| Un *Traité des prodiges*, Bâle, 1551, in-8°, peu judicieux; | des *Corrections sur Gildas*; | un *Recueil d'usages ou de proverbes*. On cite aussi de lui trois opuscules : | *De patientia et ejus fructu libri II*; | *De vita perfecta lib. unus*; | *De veritate et mendacio lib. unus*, imprimés avec le *Traité des prodiges*, Bâle, 1545.

POLYDORE. Voyez **POLIDORE CALDARA**.

POLYEN, *Polyenus*, écrivain de Macé-

doine, s'est fait un nom célèbre par un *Recueil de stratagèmes*, qu'il dédia aux empereurs Antonin et Vêrus, dans le temps qu'ils faisaient la guerre aux Parthes. On a plusieurs éditions de cet ouvrage, qui est distribué en 8 livres. La meilleure était celle de Maasvicius, Leyde, in-8°, 1690, avec des notes, avant qu'on eût vu paraître celle de M. Coray, Paris, 1809, in-8°. Ce livre a été traduit en français sous ce titre : *Les Ruses de guerre de Polyen*, 1759, en deux vol. in-12, par dom Lobineau.

POLYEUCTE (saint), célèbre martyr de Mélite en Arménie, dans le 3^e siècle. Nêarque, son ami, a écrit les Actes de son martyre. (Voy. *Tillemont*, t. 5, pag. 424.) Pierre Corneille a fait du martyre de ce saint le sujet d'une de ses tragédies, et l'on peut dire que c'est un chef-d'œuvre dans le genre dramatique. Mais cela n'a pas empêché les personnes pieuses d'être choquées de la liberté que le poète s'est donnée de faire monter les saints sur le théâtre habituellement consacré à un historionisme profane et licencieux, et de mêler la tendresse de l'amour humain à l'héroïsme de l'amour divin.

POLYEUCTE. V. **EPIPHANE**, moine.

POLYGNOTE, peintre grec de Thasos, île septentrionale de la mer Egée, florissait vers la 90^e Olympiade. Il s'est rendu célèbre par les peintures dont il orna un portique d'Athènes. Ses tableaux étaient une suite qui renfermait les principaux événemens de Troie; ils étaient, dit-on, précieux par les grâces, et surtout par l'expression que ce peintre sut donner à ses figures. On voulut reconnaître ses peines par un prix considérable, mais il le refusa généreusement. Cette conduite lui attira de la part des Amphictyons, qui composaient le conseil de la Grèce, un décret solennel pour le remercier. Il fut en même temps ordonné que, dans toutes les villes où cet artiste célèbre passerait, il serait logé et défrayé aux dépens du public. Polygnote florissait vers l'an 400 avant J.-C. Ce peintre inventa entre autres choses, pour les figures des femmes, des vêtemens transparents et des coiffures de couleurs diverses qui leur donnaient une grâce singulière. Au temps de Pline, on voyait à Rome, dans le portique de Pompée, un tableau où Polygnote avait représenté un soldat couvert de son bouclier et dans l'action de monter ou de descendre les degrés, ce qu'on ne pouvait décider. Aristote conseille aux jeunes gens d'étu-

dier attentivement les ouvrages de Polygnote, à cause de la perfection avec laquelle il exprimait le caractère moral.

POLYHISTOR. Voyez ALEXANDRE-POLYHISTOR.

POMBAL (don SÉBASTIEN-JOSEPH CARVALHO MELHO, comte d'OEYRAS, puis marquis de), né en 1699 d'Enmanuel de Carvalho, pauvre gentilhomme de Soura, bourg de Portugal dans le territoire de Coïmbre. Il fut envoyé dans l'université de cette ville pour y faire son cours de droit; mais ennemi de la gêne et de l'application, et entraîné par des passions vives, il se dégoûta bientôt de l'étude, et prit le parti des armes. Une taille avantageuse et presque gigantesque, une figure distinguée et une force extraordinaire le rendaient propre à ce nouvel état; mais dégoûté encore de cette profession, soit par inconstance, soit parce qu'il n'avait pas été compris dans une promotion, soit, comme on l'a écrit, qu'il ait été obligé de quitter son régiment pour des écarts de jeunesse, il se retira à Soura. Il avait su captiver le cœur d'une jeune dame de la première noblesse du royaume, nommée dona Thérèse de Noronha-Almada, et vint à bout de l'épouser, malgré l'opposition des parens de cette dame. Il la perdit le 7 janvier 1739. A force d'intrigues et de sollicitations, il fut envoyé, en 1745, à Vienne pour une commission secrète, sans être revêtu d'aucun caractère public. S'il n'y déploya pas de grands talens pour les négociations, s'il manqua l'objet très simple et facile de sa mission, il montra qu'il savait très bien réussir en galanterie. Il sut plaire à la jeune comtesse de Daun, parente du célèbre maréchal de ce nom, et éprouva encore des difficultés plus grandes qu'en Portugal, pour contracter cette deuxième union : il en vint cependant à bout. Après s'être acquitté tout aussi mal d'une autre commission à Londres, il retourna à Lisbonne, où il resta sans emploi, parce que la conduite qu'il avait tenue à Vienne avait dégoûté don Juan V de ses services. La reine (Marie-Anne d'Autriche), qui avait pris en affection l'épouse de Carvalho, s'intéressa vivement en faveur de l'époux auprès du roi, sans qu'elle pût obtenir le moindre emploi. Mais cette princesse réussit mieux auprès de son fils, après la mort de D. Juan V, arrivée le 30 juillet 1750. Le nouveau roi ne put se refuser aux desirs de sa mère, et nomma d'abord Carvalho secrétaire des affaires étran-

gères. Il s'empara insensiblement de toute la confiance du roi, et crut son crédit assez bien établi pour oser s'opposer au mariage de la princesse héritière présomptive de la couronne, avec don Pèdre, frère du roi, quoique don Juan V eût demandé les dispenses nécessaires à Rome; il voulut ensuite la marier au duc de Cumberland, malgré les lois fondamentales du royaume, touchant la succession à la couronne, qui excluent tout prince étranger, surtout s'il n'est pas catholique (voyez les *Révolutions de Portugal* par Vertot, pag. 8); en sorte que le mariage prémédité par don Juan ne fut conclu qu'en 1760. (On peut consulter sur ces faits divers les *Mémoires du marquis de Pombal*, 1763, 4 vol. in-12; et les *Anecdotes du ministère de Sébastien Joseph Carvalho*, Varsovie, 1783, avec l'épigraphe : *Quo magis socordiam illorum irridere libet qui presenti potentia credunt extingui posse etiam sequentis ævi memoriam*. Tac., *Annal.*, livr. 4.) Tant que la reine-mère fut en vie, Carvalho fit quelques efforts pour cacher son caractère; mais après la mort de cette vertueuse princesse, arrivée le 14 août 1754, il crut pouvoir tout entreprendre, et ne mit plus de bornes à son orgueil et à son avarice. L'illustre famille de Tavora ayant refusé l'alliance de son fils, il résolut de l'exterminer avec la principale noblesse de Portugal. Il fit construire un grand nombre de prisons qui furent bientôt remplies de tous ceux qui pouvaient lui porter ombrage. Pendant que la noblesse et le peuple tremblaient à l'aspect de ces horreurs, le roi de son côté était dans des crises continuelles au récit des prétendues conjurations dont Carvalho ne cessait de lui figurer la réalité. Sans parler des plus illustres personnages du royaume qui périrent sur l'échafaud, une multitude incroyable de personnes de tout état et de tout âge furent saisies, enfermées dans des cachots ou envoyées en exil, comme autant de complices d'un crime qui n'eut jamais d'existence que dans la tête du ministre. « Plaisante conspiration » (dit un auteur qui a écrit impartialement sur cette matière), « uni- » que à coup sûr dans l'histoire de tous » les siècles! ourdie tout à la fois par des » capucins, des marchands, des nobles, » des militaires, des évêques, des jésuites existans à Goa, au Brésil, à Lisbonne, des Allemands, des Hongrois, des Polonais, des Italiens, des Portu-

« gais , etc. S'il ne fut jamais de mensonge
 « plus atroce et plus ensanglanté, il n'en
 « fut pas non plus de plus grossier et de
 « plus ridicule. » (*Voyez AVEIRO, TA-
 VORA, MICHEL DELL' ANNUNCIATA,
 MALAGRIDA, etc.*) Pour mieux cimenter
 son gouvernement, Carvalho abolit
 le tribunal qu'on nommait le *Jugement
 de la Couronne royale*, composé de vingt-
 quatre juges auxquels étaient attribuées
 les causes des grands du royaume, et lui
 substitua celui de l'*Inconfiance*, qui n'é-
 tait composé que de six sénateurs choisis
 par le ministre, devenu quelque temps
 après comte d'Oeyras, grand-maitre de
 la cour et marquis de Pombal. Sa puis-
 sance était telle, que toute plainte, toute
 réclamation était étouffée par le senti-
 ment de la terreur. « Qui croirait » (dit
 l'abbé Garnier, dans l'*Oraison funèbre* du
 roi, prononcée à Lisbonne en 1777),
 « qu'un seul homme, en abusant de la
 « confiance et de l'autorité d'un bon roi,
 « pût, durant l'espace de vingt ans, en-
 « chaîner toutes les langues, fermer toutes
 « les bouches, resserrer tous les cœurs,
 « tenir la vérité captive, mener le men-
 « songe en triomphe; effacer tous les traits
 « de la justice, faire respecter l'iniquité
 « et la barbarie, dominer l'opinion pu-
 « blique d'un bout de l'Europe à l'autre?
 « Hélas ! que les ressources du crime sont
 « redoutables, et son pouvoir étendu ! »
 Tandis que tout le royaume était en deuil,
 le ministre déployait un faste et une opu-
 lence qui contrastaient étrangement, non
 seulement avec la situation de ce qu'il y
 avait de plus grand dans le royaume,
 mais encore avec celle des affaires publi-
 ques. Quoique tous les biens de ceux qu'il
 fit condamner fussent confisqués, l'état
 était obéré, les troupes mal entretenues
 et mal payées. Les Espagnols se seraient
 emparés facilement de tout le Portugal
 pendant la guerre de 1762, s'ils ne s'é-
 taient pas amusés aux sièges de Miranda
 et de Bragance. Ils prirent ces places, et
 Almeida, qui était d'une plus grande im-
 portance, parce qu'elle leur ouvrait le
 chemin de Lisbonne ; mais sur ces entre-
 faites, la paix se fit. Carvalho la fit servir
 à de nouvelles vues d'ambition et de ven-
 geance : « Le règne de ce ministre (dit
 « un voyageur philosophe) dura trop
 « pour une nation opprimée, qui trai-
 « nait avec douleur un joug de fer. Les
 « années qui suivirent ressemblèrent tou-
 « tes à celles qui avaient précédé : il ne
 « se départit jamais de ce despotisme

« odieux dont il s'était fait un système.
 « Ce fut toujours le même mépris pour la
 « noblesse ; et ce qui ne paraît pas croya-
 « ble, c'est qu'il ne lui était pas permis
 « d'entrer au service. Cette permission,
 « constamment refusée aux personnes de
 « condition, n'est accordée qu'aux flat-
 « teurs ou aux amis du ministre : ses
 « créatures et les étrangers obtiennent
 « seuls les distinctions militaires. Si le
 « peuple jouit de quelque apparence de
 « liberté, c'est qu'il sait concentrer sa
 « douleur et qu'il se tait. Sur les plus lé-
 « gers indices, sur les moindres soupçons,
 « plus souvent encore sans soupçons, sans
 « indices, par humeur, par antipathie, les
 « proscriptions continuent et frappent les
 « têtes les plus respectables. Le Portugal
 « est couvert de deuil et en proie à la dé-
 « solation. Les prisons ne suffisent plus ;
 « les personnes que la force condamne à
 « être privées de leur liberté, iront en
 « Afrique ou dans les Indes en pleurer la
 « perte, etc. » (*Discours sur l'Histoire,
 etc., par le comte d'Albon.*) Le mo-
 ment de la mort du roi, arrivée en 1777,
 fut celui de la chute du ministre, et cette
 chute, trop lente pour le bonheur des
 peuples, leva le voile qu'une faction as-
 connue avait jeté sur tant d'excès pour
 en cacher la réalité. Le discours que les
 ordres de l'état adressèrent en 1777 à la
 reine, et que cette princesse envoya elle-
 même au pape Pie VI, imprime le sceau
 de la vérité sur ce que nous avons rap-
 porté dans cet article. « La Providence
 (y est-il dit entre autres choses) avait des-
 « tiné V. M. à être la rédemptrice de ce
 « royaume, en l'ornant de toutes les qua-
 « lités nécessaires pour remplir les de-
 « voirs d'une dignité si élevée ; le sang
 « dégoutte encore de ces plaies profondes
 « qu'un despotisme aveugle et sans bor-
 « nes a faites au cœur du Portugal. Ce
 « qui nous console, c'est que nous en
 « sommes actuellement délivrés. C'était
 « ce despotisme affreux, qui était par sys-
 « tème l'ennemi de l'humanité, de la ro-
 « ligion, de la liberté, du mérite et de la
 « vertu. Il peupla les prisons, il les rem-
 « plit de la fleur du royaume ; il déses-
 « péra le peuple par ses vexations, en le
 « réduisant à la misère. C'est lui qui fit
 « perdre de vue le respect dû à l'autorité
 « du souverain pontife et à celle des évé-
 « ques. Il opprima la noblesse, il infecta
 « les mœurs, il renversa la législation, et
 « gouverna l'état avec un sceptre de fer.
 « Jamais le monde ne vit une façon de

gouverner si lourde et si cruelle. Eh ! que fait la Providence ? Elle fait disparaître l'illusion qui tendit des pièges à la piété du roi défunt , et oppose au grand nombre de ces désordres exécrables les vertus de V. M... C'est de cette source que dérivent les dispositions sérieuses du gouvernement actuel... ; l'élargissement des prisonniers, la justification des innocens, la réintégration des déposés et des exilés. C'est cette même Providence qui préserva miraculeusement V. M. contre les chocs réitérés qui réduisirent le Portugal à la consternation la plus déplorable. Son bras tout-puissant anéantit de puissans stratagèmes, afin que V. M. eût pour époux l'auguste monarque qui nous gouverne actuellement... Enfin la Providence préserva V. M. de plusieurs attentats et d'infâmes machinations formées contre la légitimité de son droit. Pour faire le coup d'état qui produisit notre bonheur, nous n'avions d'autres armes que les prières des gens de bien et celles du royaume, qui fléchirent enfin le ciel en notre faveur, etc. etc. » A cette heureuse époque, les fatales prisons s'ouvrirent. On vit sortir de dessous terre, et reparaitre parmi les vivans, huit cents personnes qui avaient disparu, et que l'on croyait mortes depuis long-temps. C'était le reste d'environ neuf mille, que le ministre avait enlevées à l'état. Elles furent accueillies avec des transports de joie, qu'on sent mieux qu'on ne peut les exprimer. Le procès des prisonniers et des suppliciés fut revu par ordre de la reine, et discuté long-temps avec toute la rigueur possible. Le conseil d'état et les juges députés pour cet examen, s'étant assemblés le 7 avril 1781 (les *Mémoires* disent la nuit du 3 au 4; peut-être ce 4 est-il devenu un 7. Voyez le *Journal. Hist. et litt.* 15 octobre 1784, p. 268), au palais royal pour la dernière fois, et après avoir fait jusqu'à trois heures du matin la plus longue et la plus sérieuse discussion de cette affaire, décidèrent « unanimement, et déclarèrent que les personnes, tant vivantes que mortes, qui furent justiciées ou exilées, ou emprisonnées en vertu de la sentence du 12 janvier 1759, étaient toutes innocentes du crime dont on les avait accusées. » On s'étonnera sans doute qu'on ait laissé vivre un tyran qui avait si long-temps opprimé la nation, et qu'on ne l'ait pas sacrifié à la vengeance publique; mais on

doit se souvenir de l'ascendant qu'il avait eu sur l'esprit du roi son maître. On ne peut douter qu'il n'ait eu la précaution de se munir de toutes les pièces capables de le justifier, et de faire retomber sur la personne de son souverain les cruautés dont il ne prétendait être que l'instrument et l'exécuteur. Non content de menacer qu'il se justifierait à ses dépens, il osa le faire en effet dans un Mémoire civil, qui fut aussitôt supprimé. Ce n'est donc pas sans raison que par respect pour la mémoire du roi son père, la reine a abandonné le scélérat à ses remords, et l'a laissé tranquillement descendre dans le tombeau. A cette considération il faut joindre les efforts du parti philosophique et ceux d'un autre parti également intriguant et puissant, pour intéresser en faveur du ministre disgracié une cour voisine, à qui, du moins alors, l'excès de ses forfaits n'était pas suffisamment connu, ou qui, par des raisons politiques, croyait devoir empêcher l'éclat de sa punition. Il mourut à sa terre, le 8 mai 1782, dans sa 85^e année, près de neuf mois après le décret définitif donné contre lui par la reine régnante, le 16 août 1781, qui portait, « qu'après avoir usé de clémence à son égard, elle ne se serait pas attendue qu'il eût osé, dans un procès civil entamé contre lui, produire au grand jour une défense de sa conduite durant le cours de son ministère; que l'ayant fait interroger et entendre sur différens chefs d'accusation, loin de s'en purger, il les avait tellement aggravés, qu'après un mûr examen, les juges décidèrent qu'il était criminel, et méritait une punition exemplaire. Que cependant, ayant égard à son âge fort avancé, son bon plaisir royal était de l'exempter de la punition corporelle qui lui devait être infligée, et de lui ordonner de se tenir éloigné de vingt milles de la cour, laissant néanmoins dans leur entier toutes les prétentions légales et justes contre la maison dudit marquis, soit durant sa vie, soit après son décès. » Quoi qu'il en soit des causes humaines qui ont concouru à laisser mourir Carvalho dans son lit, on ne peut qu'adorer celles de la Providence, qui punit quelquefois avec éclat des coupables ordinaires, tandis qu'elle tarde à frapper les monstres, et qui souvent à des peines manifestes substitue des tourmens secrets d'une impression plus longue et plus vive. Cromwell teint du sang de son roi,

n'est-il pas mort au faite de sa puissance? mais ignore-t-on quel enfer il porta avec soi? (Voyez son article.) Et Carvalho put-il goûter au milieu des emprisonnements et des massacres qui désolaient la capitale et les provinces, un moment de sécurité et de paix? Le glaive de la vengeance divine et humaine n'était-il pas sans cesse présent à ses yeux et suspendu sur sa tête? Ceux même qui, au moment de sa disgrâce, le dévouaient à la mort, conviennent que son supplice a été mieux assorti à ses délits. Que le fer termine les excès d'un scélérat ordinaire; pour un tyran glorieux l'humiliation est le comble du châtement. Aman sentit plus vivement que la mort l'obligation de promener Mardochée en triomphe parmi les rues de la capitale de l'empire de Perse... Qu'on juge de l'agitation de cette âme altière et féroce, en voyant ses ennemis écrasés, reparaitre, par une espèce de résurrection, dans toute la gloire de l'innocence et de la considération publique; publier les arrêts prononcés en leur faveur, qui étaient autant de manifestations de ses iniquités; sortir de ses mains les sommes immenses que sa rapacité avait amassées par les voies les plus iniques, et dont la justice ordonna la restitution (1); un peuple entier s'acharner à l'abolition de son médaillon, le charger d'ordure, et enfin le détruire avec tous les transports qu'inspire la délivrance après la plus morgante oppression. Ce genre de tourment, suivi de l'exil et d'une longue infirmité, d'une lèpre humiliante et dégoûtante, est bien propre à absoudre la Providence des reproches que des hommes inconsidérés font à la lenteur et au secret de ses opérations, et à rappeler à l'esprit du lecteur philosophe ces beaux vers de Claudien :

Sæpi mihi dubium transit scoteotia mentem,
Quærent Scæpi terras, an nullus iocesset
Remer, et incerto fluerent mortalia rari.
Abiit hunc tandem Rufini pena tumultum,
Assulvique Deos.

Quelques-uns ont cru que dans son exil, et durant l'espace qui s'écoula entre sa disgrâce et sa mort, ce tyran avait tâché d'expier ses crimes par le repentir. Ce qu'il y a de certain, c'est que lorsque l'évêque de Coïmbre, Michel dell' Annun-

ciala (voyez ce nom), alla le voir à sa terre de Pombal, il le trouva à genoux avec sa famille au milieu de la cour, lui demandant pardon et sa bénédiction. L'on ne peut douter aussi qu'il n'ait été que l'instrument de la secte philosophique et jansénistique, qui le crut propre à préluder aux opérations depuis longtemps projetées, et dont les premières sont expliquées par les dernières. On a publié plusieurs ouvrages sur la vie et le ministère de Pombal; nous citerons celui qui est intitulé : *Anecdotes du ministère de Sébastien-Joseph-Carvalho, comte d'Oeyras, marquis de Pombal, 1784, in-12*, dans lequel il est sévèrement traité, et un autre ayant pour titre : *Administration de don Sébastien-Joseph Carvalho, etc. 4 vol. in-12, 1788*, qui n'est qu'une apologie.

POMERANCE ou **POMERANCIO** (CHRISTOPHE RONCALLI, dit le chevalier *Dalle*), peintre italien, né à Volterra en Toscane, en 1561. Ayant acquis de la réputation, il fut appelé à Rome, où il peignit au Vatican la chapelle Clémentine, et où il représenta la *Mort d'Ananie et de Saphire*, qu'on voit à la Chartreuse. Il fit aussi des cartons pour des mosaïques. On voit encore dans l'église de Saint-Philippe de Néri de Naples un de ses tableaux sur la *naissance de J.-C.* où règne un bon ton de couleur, et où l'on remarque surtout la tête de la Vierge, qui est peinte de main de maître. Pomerancio voyagea dans différentes parties de l'Europe. Il avait un beau coloris, une touche légère, de l'harmonie et du clair-obscur; mais on lui reproche en même temps un génie trop libre, des attitudes ontrées, des cheveux peu naturels. Malgré ces défauts, son génie est pittoresque, et il a mérité justement une place parmi les bons artistes. Il mourut à Rome le 14 mai 1626.

POMÈRE (JULIEN) *Pomerius*, né dans la Mauritanie, passa dans les Gaules, et fut ordonné prêtre, après y avoir enseigné la rhétorique. Il vivait encore en 496. C'est lui qui est auteur du livre *De la vie contemplative, ou des vertus et des vices*, ouvrage qu'on a long-temps attribué à saint Prosper, et qui se trouve dans ses *Œuvres*. Saint Julien de Tolède ayant aussi porté le nom de *Pomère*, quelques écrivains l'ont confondu, mais très mal à propos, avec Julien Pomère. Pomère de Mauritanie vivait au 5^e siècle, et l'autre ne parut que 200 ans après.

(1) Elles ne se retrouvèrent pas toutes, s'il est vrai, comme il en est contenu lui-même, qu'il avait dépensé 600,000 ducats pour la destruction des jésuites, somme que d'autres portent à 1,500,000. (Voyez le *Journal hist. et litt.*, 19 juin 1775, p. 360.)

POMET (PIERRE), né à Paris en 1658, acquit autant de réputation que de richesses dans la profession de marchand droguiste, qu'il y exerça long-temps. Il rassembla à grands frais, de tous les pays, les drogues de toute espèce. Il fit les démonstrations de son droguier au jardin du roi, et donna le *Catalogue de toutes les drogues* contenues dans son magasin, Paris, 1695 et 1709, in-8°. Il se proposait de publier la description de toutes les raretés de son cabinet; mais il n'en eut pas le temps, étant mort à Paris le 18 novembre 1699, le jour même qu'on lui expédia le brevet d'une pension que Louis XIV lui accorda. On a de lui un excellent ouvrage que Joseph Pomet, son fils, a fait réimprimer en 1755, en 2 vol. in-4°, sous le titre d'*Histoire générale des drogues simples et composées*. Il avait déjà paru à Paris en 1694, in-fol., et les figures de cette première édition sont plus belles que celles de la seconde. Il a été traduit en allemand, Leipsick, 1717, in-fol., et en anglais, Londres, 1725, in-4°.

POMEY (FRANÇOIS), jésuite, né dans le comtat Venaissin en 1618, fut long-temps préfet des basses classes à Lyon, où il mourut en 1673. C'est un de ces hommes qui semblent faits pour instruire la jeunesse par leur zèle, leur patience, leur méthode et leurs talens. Ses principaux ouvrages sont : | un *Dictionnaire français-latin*, 1664, in-4°, dont on ne se sert plus dans les classes, depuis qu'on en a fait de meilleurs; | *Flos latinitatis*, 1665, in-12. C'est un bon abrégé du Dictionnaire de Robert Etienne; | *Indiculus universalis*, en français-latin, Lyon, in-12, imprimé plusieurs fois. Georges-Matthias König en a donné une édition en quatre langues, Nuremberg, 1671, 1698, 1709, in-8°. On en a donné aussi une édition avec l'italien, Venise, 1682. L'abbé Dinouart en a publié une nouvelle édition française-latine, corrigée, augmentée, et selon quelques-uns gâtée et bouleversée, Paris, 1756, in-12. | *Des Colloques scolastiques et moraux*; | *Libitina* ou *Traité des funérailles des anciens* en latin; | un *Traité des particules*, en français; | *Pantheum mythicum. seu Fabulosa deorum historia*, Ulrecht, 1697, in-12, avec figures. C'est une mythologie assez bonne, qui a été traduite en français par M. Thénard, in-12, Paris, 1713. | *Novus rhetorices candidatus*, dont le père Jouvenci donna en 1712, une nouvelle édition, corrigée et augmentée, à

l'usage des rhétoriciens du collège des jésuites de Paris.

POMIS (DAVID de). Voyez DAVID.

* **POMME (P***)**, médecin et praticien habile, né vers 1732, à Arles, fut reçu docteur à la faculté de Montpellier, et exerça long-temps sa profession dans sa ville natale. Sa réputation le fit appeler à Paris, où des cures désespérées, heureusement entreprises par lui, augmentèrent sa célébrité. Pomme parvint à s'acquérir par ses travaux un capital de six cent mille francs. Il se retira ensuite à Arles, où il est mort en 1812. On citait le noble désintéressement avec lequel ce médecin donnait ses soins aux malades indigens; il répétait souvent « que les riches le payaient pour ceux qui » ne l'étaient pas. » Adversaire déclaré du brownisme, il attaqua ce système avec toute l'énergie de son caractère vif, impétueux, mais franc dans la discussion, et il le réfuta dans un écrit qui fut lu avec intérêt. Pomme est auteur des ouvrages suivans : | *Essai sur les affections vaporeuses des deux sexes*, 1760, in-12; | *Traité des affections vaporeuses des deux sexes*, 1767, 1776, 1782, in-4°; nouvelle édition, publiée au Louvre aux frais du gouvernement. M. Eloi Johanneau en a donné une autre accompagnée de notes, Paris, an 3, 2 volumes in-8°. Cet ouvrage a été traduit en allemand, Berlin, 1775; et en italien, Novare, 1792, in-12. | *Recueil de pièces publiées pour l'instruction du procès que le Traité des vapeurs a fait naître parmi les médecins*, 1784; | *Mémoires et observations critiques sur l'abus du quinquina*, nouvelle édition, Arles, 1803; | *Supplément au traité des maladies vaporeuses des deux sexes*, 1803. Parmi les pièces que ce Supplément renferme, on trouve une *Résutation de la doctrine de Brown*, des *Observations sur le galvanisme*, sur le quinquina, etc. M. Eloi Johanneau a donné une notice sur le docteur Pomme, son ami, dans la *Bibliothèque historique* de Ch. Pougens.

POMMERAYE (dom JEAN-FRANÇOIS), bénédictin de la congrégation de Saint-Maur, né à Rouen en 1617, renonça à toutes les charges de son ordre, pour se livrer entièrement à l'étude. Il mourut d'apoplexie dans la maison du savant Bulteau, auquel il était allé rendre visite, en 1687, à 70 ans. L'amour de l'étude et celui de son état étaient ses plus grandes passions. On a de lui plusieurs ouvrages

pesamment écrits, mais pleins de recherches laborieuses. Les principaux sont : | *L'Histoire de l'abbaye de Saint-Ouen de Rouen*, et celles de *Saint-Amand*, de *Sainte-Catherine*, de la même ville, in-fol., 1662; | *L'Histoire des archevêques de Rouen*, in-fol., 1667. C'est le meilleur de ses ouvrages. | *L'Histoire de la cathédrale de Rouen*, in-fol., in-4°; | un *Recueil des conciles et synodes de Rouen*, in-4°, 1677. On préfère la collection des mêmes conciles donnée par le père Besen. | *Pratique journalière de l'aumône*, in-12. C'est une exhortation de donner à ceux qui ont la charité de quêter en faveur des pauvres.

* **POMMERÉUL** (FRANÇOIS-RENÉ-JEAN, baron de), officier-général et administrateur, naquit à Fougères le 12 décembre 1745, d'une famille noble, et entra en 1765 dans le corps de l'artillerie en qualité d'officier. Après avoir été employé au siège de Corfou, il parvint au rang de capitaine dans la même arme. Il était pourvu de ce grade à l'époque où éclata la révolution. Partisan de toutes les innovations irréligieuses et politiques proclamées alors, il mérita les faveurs du nouveau gouvernement, et en 1790 il fut envoyé à Naples pour y organiser l'artillerie sur le même pied qu'en France; ce fut là qu'il obtint successivement les grades de colonel, de brigadier et de maréchal-de-camp. Lorsque le gouvernement napolitain entra dans la coalition des puissances étrangères contre la république française en 1795, Pommeréul sollicita ses passeports pour revenir en France; mais ils lui furent refusés, sous le prétexte assez plausible qu'il connaissait l'état des forces napolitaines. Pendant ce temps-là, il fut inscrit en France sur la liste des émigrés; ses biens furent vendus, et sa famille incarcérée. Dès qu'il en eut la nouvelle, il s'empressa de réclamer de nouveau ses passeports, qu'il obtint enfin dans le mois de juin 1795. Il se rendit aussitôt auprès du ministre de France à Florence pour obtenir la radiation de son nom de la liste des émigrés : ce qui lui fut accordé seulement dans le mois d'avril 1796. De retour en France il reprit du service, et, quoiqu'il n'eût fait aucune action d'éclat, il parvint au grade de général de division. Alors dégoûté de la carrière militaire, dans laquelle il n'avait pas brillé, il entra dans l'administration, et devint préfet d'Indre-et-Loire. Ce fut dans cette place qu'affectant avec

la dernière inconvenance sa haine pour tout sentiment religieux, il fit publier officiellement un almanach dans lequel les noms des saints étaient remplacés par ceux des philosophes du paganisme et par les figures emblématiques de leurs systèmes. Cette publication causa un grand scandale; néanmoins le gouvernement, auquel les habitants du département d'Indre-et-Loire avaient adressé des plaintes, relatives à une somme considérable que le préfet avait dû employer à la réparation des routes, lui donna une plus importante préfecture. Il passa à Lille, et administra le département du Nord jusqu'en 1810, époque où il fut nommé conseiller d'état. Peu de temps après, lors de la disgrâce de M. Portalis, Bonaparte lui confia la direction générale de l'imprimerie et de la librairie. Pommeréul ne manqua aucune occasion, pendant toute la durée de son pouvoir, d'exercer un odieux arbitraire, et de faire peser sur une branche de commerce alors très souffrante, une fiscalité sans mesure, et qui ne tourna pas toujours au profit de l'état. On avait établi, en faveur de son administration, un impôt sur la réimpression des anciens ouvrages : ce fut principalement aux livres de piété et de saine morale qu'il en fit supporter le poids. Enfin il exerça contre les hommes les plus honnêtes et les plus paisibles, d'inutiles vexations. Privé de son emploi à la rentrée du roi, il resta sans fonctions jusqu'au 20 mars 1815, époque à laquelle il entra au conseil d'état. Au second retour du roi, il fut compris dans l'ordonnance du 24 juillet, et la loi du 12 janvier 1816 l'obligea de quitter la France : il se réfugia à Bruxelles, d'où il reçut ordre s'éloigner en août 1816, après avoir été arrêté et gardé à vue pendant plusieurs jours. Il obtint dans la suite de rentrer en France, et il est mort à Paris le 5 janvier 1823. Parmi les ouvrages qui nous restent de lui, on distingue : | *Histoire de l'île de Corse*, 1779. L'éloge qu'il faisait dans cet ouvrage de la famille de Bonaparte, alors peu illustre, a beaucoup contribué à la faveur dont il a joui constamment. | *Recherches sur l'origine de l'esclavage religieux et politique du peuple en France*, 1781; | *Des chemins et des moyens les moins onéreux au peuple et à l'état de les construire et de les entretenir*, 1781; | *Manuel d'Epictète, précédé des réflexions sur ce philosophe et sur la morale des stoiciens*, 1785; | *Re-*

flexions sur l'Histoire des Russes, par M. Lévesque, 1785; | *Etrennes au clergé de France, ou Explication d'un des plus grands mystères de l'Eglise*, 1786 : ouvrage dans lequel le clergé est traité avec le dernier mépris; | *Essais minéralogiques sur la solfatare de Pouzzoles*, traduit de l'italien de Breislak, 1792; | *Observations sur le droit de passe, proposé pour subvenir à la confection des chemins*, 1796; | *Vues générales sur l'Italie et Malte, dans leurs rapports politiques avec la république française, et sur les limites de la France à la rive droite du Rhin*, 1797; | *Campagne du général Bonaparte en Italie*, 1797, in-8°, ou 2 vol. in-12; | *L'Art de voir dans les beaux arts*, traduit de l'italien de Milizia, 1798, in-8°; | *Voyage physique et lithologique dans la Campanie*, par Scipion Breislak, traduit de l'italien; | *Mémoires sur les funérailles et les sépultures*, 1801. | *Essai sur l'histoire de l'architecture, précédé d'observations sur le beau, le goût et les beaux-arts*, extraits et trad. de Milizia, la Haye, 1819, 3 vol. in-8°. Enfin il fit tirer à 25 exemplaires des *Imitations* de Martial. Il a aussi coopéré à l'*Art de vérifier les dates*, au *Dictionnaire géographique et historique de Bretagne*, à l'*Encyclopédie*, etc. Lalande l'avait placé dans son *Dictionnaire* des athées, et il était bien digne de cet honneur. Pomme-reul joua un grand rôle dans l'organisation du culte théophilantropique.

POMPADOUR (JEANNE-ANTOINETTE POISSON, marquise de), était fille d'un fermier de la Ferté-sous-Jouarre, ou, selon d'autres, d'un boucher des Invalides, qui fut accusé de malversations, condamné et obligé de prendre la fuite. Née en 1722, elle reçut de sa mère une éducation soignée; elle était mariée à M. Lenormand d'Etioles, quand elle succéda, auprès de Louis XV, à la faveur de madame de Châteauroux. Elle fut créée marquise de Pompadour en 1743, et jouit d'un grand crédit. Elle mourut, en 1764, à 44 ans, après avoir vu sa faveur en durer 20. On a publié après sa mort : | ses *Mémoires*, 2 vol. in-8°, Liège, 1763. Dans ce livre, on la fait l'arbitre de la guerre et de la paix, et le mobile de la disgrâce ou de la faveur des ministres et des généraux. Il est certain qu'elle avait dans tout cela une très grande influence. Mais ces mémoires sont apocryphes. Les *Mémoires historiques et Anecdotes de la cour de France pendant la faveur de la*

marquise de Pompadour, ouvrage conservé dans le portefeuille de la maréchale d'Estrées, Paris, 1802, in-8°, publié par Soulavie, paraissent tirés d'une source plus authentique. | *Des Lettres*, 3 brochures in-8°, beaucoup mieux écrites que ses *Mémoires*, mais qui ne sont pas plus d'elle que ce dernier ouvrage. L'auteur des lettres l'a peinte assez au naturel. On la voit ennuyée et malheureuse au sein de la grandeur. Voyez CRÉBILLON (CLAUDE-PROSPER). M. A. A. Barbier, (*Dictionnaire des anonymes*, 2^e édition), attribue ces Lettres à M. de Barbé-Marbois. M. Crawford a livré au public le *journal d'une femme de chambre* (madame du Hausset) de madame la marquise de Pompadour, dans ses *Mélanges d'histoire et de littérature*, Paris, 1809, in-4°. Ce journal a été réimprimé dans la collection des *Mémoires sur la Révolution* chez les frères Baudouin. On y a trouvé beaucoup de détails sur cette favorite et sur la vie privée de Louis XV : M. Crawford tenait le manuscrit original de M. Senac de Meithan, lequel le devait lui-même à un ami du marquis de Margnig.

POMPÉE le Grand (CNAEUS-POMPEIUS-MAGNUS), fils de Pompée Strabon et de Lucilia, d'une famille noble, naquit l'an 106 avant J.-C., la même année que Cicéron. Il apprit le métier de la guerre sous son père, un des plus habiles capitaines de son temps. Dès l'âge de 23 ans, il leva de son chef trois légions, qu'il mena à Sylla. Trois ans après, il reprit la Sicile et l'Afrique sur les proscrits, et mérita les honneurs du triomphe, l'an 81 avant J.-C. Après la mort de Sylla, il obligea Lépidus à sortir de Rome, et porta la guerre en Espagne contre Sertorius. Cette guerre étant heureusement terminée, il triompha une deuxième fois, l'an 73 avant J.-C., n'étant encore que simple chevalier romain. Pompée fut élu consul quelques jours après. Il rétablit, pendant son consulat, la puissance des tribuns, extermina les pirates, remporta de grands avantages contre Tigrane et contre Mithridate, pénétra, par ses victoires, dans la Médie, dans l'Albanie et dans l'Ibérie; soumit les Colques, les Achéens et les Juifs, et retourna en Italie avec plus de puissance et de grandeur que les Romains ni lui-même n'auraient osé l'espérer. Ayant congédié ses troupes, il rentra dans Rome en homme privé et en simple citoyen. Cette modestie, après la

victoire, lui gagna tous les cœurs. Il triompha pendant trois jours avec une magnificence qui le flatta moins que les acclamations du peuple. Sa gloire lui fit des ennemis et des jaloux. Pour les repousser, il s'unit à Crassus et à César. Tous les trois jurèrent de se servir mutuellement. Julie, fille de César, que Pompée épousa, fut le lien de cette union. Ces deux grands hommes, unis par le sang et par la politique, et soutenus par Crassus, formèrent ce que les historiens appellent le *premier triumvirat*, vers l'an 60 avant J.-C. Ce fut la première époque de la destruction du pouvoir consulaire et populaire, qui fléchit bientôt sous une autorité que le génie, le crédit et les richesses rendaient inébranlable. Caton vit porter ce coup et ne put le parer : *Nous avons des maîtres*, s'écria-t-il, *et c'en est fait de la république*. Pompée ayant été élu consul avec Crassus, on voulut donner la préture à Caton, pour contre-balancer leur pouvoir; mais Pompée feignit qu'il avait paru des signes au ciel, qui devaient l'empêcher d'avoir cette charge. Ses prétentions ne s'arrêtèrent pas là; il voulut tenir tout de la reconnaissance de ses concitoyens. Il avait presque triplé les revenus de la république, et tellement reculé les frontières de l'empire, que l'Asie mineure, qui, avant ses victoires, était la dernière des provinces du peuple romain, en occupait alors le centre. Cependant Pompée, par une conduite imprudente, se donnait un rival redoutable, ou plutôt un maître dans la personne de César. Il s'en aperçut, et travailla à l'abattre. Le sénat l'ayant nommé gouverneur d'Afrique et d'Espagne, il se contenta de gouverner ces provinces par ses lieutenants, quoique la chose fût sans exemple, pendant qu'il s'occupait à Rome à captiver la bienveillance du peuple par des jeux et des spectacles. Il en donna de si magnifiques, à l'occasion de la dédicace d'un théâtre qu'il avait fait construire, et dont les ruines existent encore, qu'au rapport de Cicéron, la pompe de l'appareil en fit entièrement disparaître la gaieté. Ce théâtre, le premier qui ait été bâti d'une manière permanente, était assez vaste pour contenir 40,000 personnes. L'an 52 avant J.-C., il fut créé seul consul, élection sans exemple, autorisée par Caton et par le sénat, mais qui brouilla Pompée avec César. Ils n'étaient plus liés depuis quelque temps par les mêmes nœuds qu'autrefois. Julie était

morte, et Pompée venait d'épouser Cornélie, fille de Métellus Scipion, qu'il associa à son consulat. César, pour se rendre maître de la république, voulait en même temps garder le gouvernement des Gaules, et obtenir le consulat. Le sénat, à la sollicitation de Pompée, rendit un décret par lequel il devait être regardé comme ennemi de la patrie, s'il ne quittait son armée dans trois mois. Tel fut le premier acte d'hostilité entre ces deux rivaux de gloire et de puissance. Pompée ne l'aurait peut-être jamais fait, sans l'occasion qu'il eut de reconnaître combien la plupart des Romains lui étaient attachés. Réchappé d'une maladie, contre toute espérance, il eut le plaisir de voir toute l'Italie entière célébrer sa convalescence par des fêtes. Cet événement le rendit présomptueux, et quelqu'un lui ayant dit que si César marchait contre Rome, on ne voyait rien qui pût l'arrêter : « En quelque lieu de l'Italie, répondit-il, que je frappe la terre de mon pied, il en sortira des légions. » César se présenta bientôt pour le combattre; ce Pompée, qui devait faire sortir des légions par un seul mouvement du pied, se retira de Rome avec les consuls, et se renferma dans Brindes, d'où il passa bientôt dans la Grèce. Il eut le bonheur de mettre l'Orient dans ses intérêts, et forma deux grandes armées, une de terre et l'autre de mer. César l'y suivit; mais Pompée évita soigneusement d'en venir à une action décisive. Son adversaire, sentant qu'il ne pouvait l'y contraindre, prit la résolution de l'enfermer dans des lignes, et en vint à bout, quoiqu'il eût un tiers moins de troupes. Pompée, menacé des dernières extrémités, attaque les lignes et les force. La déroute de ses ennemis fut si complète, qu'on ne doute point que la fortune ne se fût entièrement déclarée pour lui, s'il eût marché droit au camp de César. Ce dernier en convenait lui-même, et disait, en parlant de cette journée, que la victoire était aux ennemis, si leur chef avait su vaincre. Il y eut bientôt une nouvelle bataille à Pharsale. L'an 48 avant Jésus-Christ. Dans cette journée, à jamais mémorable, la cavalerie de Pompée prit lâchement la fuite. Les soldats de César attaquèrent le camp du général ennemi, qui découragé par la déroute de ses troupes, se réfugia sur des hauteurs, d'où il s'enfuit par mer en Egypte, auprès de Ptolémée. Ce monarque, à qui il demanda une retraite dans

ses états, chargea deux de ses officiers de l'aller recevoir, et de le poignarder à l'instant. Le grand et malheureux Pompée passe, accompagné de peu de soldats et de domestiques, dans la chaloupe qui devait le porter à terre. Mais aussitôt Achillas et Septimius, c'étaient les noms des deux officiers, le tuèrent, à la vue de sa femme, qui le conduisait des yeux, du vaisseau où il l'avait laissée. Son corps demeura quelque temps sans sépulture sur le bord de la mer. Un de ses affranchis et un de ses anciens soldats le brûlèrent, suivant l'usage des anciens, et couvrirent ses cendres d'un petit monceau de terre. Tel fut le tombeau du grand Pompée. César, à qui on porta sa tête, versa des larmes sur son sort, et lui fit élever un tombeau plus digne de lui. Mais il y a lieu de douter que ces larmes aient été sincères. (*Voyez CÉSAR.*) On a remarqué que la fortune de Pompée et sa longue chaîne de victoires finirent après la démarche imprudente qu'il fit d'entrer dans le temple de Jérusalem, de se faire montrer le trésor et ouvrir le *Sancta Sanctorum*. (*Voyez CRASSUS.*) « La sainteté du temple, dit Flave Josèphe, fut violée d'une étrange sorte; car au lieu que jusqu'alors les profanes, non-seulement n'avaient jamais mis le pied dans le sanctuaire, mais ne l'avaient jamais vu, Pompée y entra avec plusieurs de sa suite. » Cependant, il faut rendre justice au généreux Romain; ces trésors qui tentèrent Crassus, Pompée les vit et ne toucha à rien : exemple qui doit faire rougir plus d'un prince chrétien, qu'une philosophie impie a travestis en spoliateurs des lieux saints. S'il fut digne d'entrer en concurrence pour la valeur avec César, il lui fut toujours supérieur par la pureté des mœurs et la modération des sentimens. César voulut être le maître du monde, et Pompée ne voulut en être que le premier citoyen. Il fut ami constant, ennemi modéré, citoyen paisible, tant qu'il ne craignit point de rival. Sa vie privée offre plusieurs traits dignes d'un sage. Son médecin lui ayant ordonné, dans une maladie, de manger de la grive, ses valets lui dirent qu'en été on ne pouvait trouver cet oiseau nulle part que chez Lucullus, qui en engraisait chez lui. Pompée ne voulut point qu'on allât lui en demander, et dit à son médecin : « Quoi ! Pompée serait donc un homme mort, si Lucullus n'était un monstre perdu de mollesse et de

» luxure ? » Il commanda en même temps qu'on lui servit un autre oiseau qui ne fût pas si difficile à trouver. Salluste l'a durement jugé par cette courte sentence : *Oris probi, animo inverecundo*. Il se peut, sans doute, que les paroles et les dehors de Pompée n'aient pas toujours été d'accord avec son cœur, et qu'il n'ait pas assez aimé la vertu pour lui sacrifier en secret; mais il serait difficile de trouver un de ces anciens héros qui lui eût sacrifié de la sorte. Cicéron en parle avec plus de justice dans la belle oraison *Pro lege Manilia*. Moline a donné l'*Histoire du grand Pompée*, Paris, 1777, 2 vol. in-12.

POMPÉE (CNEIUS et SEXTUS), fils du précédent, avaient mis une puissante armée en campagne, lorsque leur illustre père leur fut enlevé. Jules-César les poursuivit en Espagne, et les défit à la bataille de Murcie, l'an 45 avant J.-C. Cneius y fut tué. Sextus, son cadet, se rendit maître de la Sicile, où sa domination ne fut pas de longue durée. Il perdit dans un grand combat sur mer la puissante flotte dont il était le maître, et fut entièrement défait par Octave et Lépide. Il passa en Asie avec sept vaisseaux seulement, lui qui auparavant en avait eu jusqu'à 350. L'impuissance où il était de soutenir la guerre l'obligea de se retirer en Arménie, où Antoine lui fit donner la mort, l'an 35 avant J.-C.

POMPÉE. *Voyez TROGUE.*

POMPEI (le comte ALEXANDRE), architecte, né à Vérone en janvier 1706, étudia à Naples chez les jésuites : revenu dans sa patrie, il se consacra entièrement à l'architecture, et y montra beaucoup de talent. Plusieurs des palais qui décorèrent Vérone furent élevés sous sa direction; on y remarque les principes du goût alliés à ceux de l'art. Pompei mourut en 1772; il a laissé : *Li cinque ordini dell' architettura civile di M. San-Michieli, descritti e publicati*, Vérone, 1755, in-fol.

* **POMPEI** (JÉROME), de la même famille que le précédent, gentilhomme de Vérone, où il naquit le 18 avril 1731, embrassa plusieurs études à la fois, et devint en peu de temps un des hommes les plus instruits de l'Italie. Orateur, philosophe, théologien et poète, il acquit une grande réputation. Il cultiva néanmoins plus particulièrement la poésie, et mourut le 4 février 1788. On cite de lui les ouvrages suivans : *Canzoni pasto-*

rali, con alcuni Idilli di Teocrito e di Mosco, tradotti in versi italiani, Vérone, 1784, in-8°, dédiées au cardinal Albani; | *Nuove Canzoni pastorali, odi, sonetti, traduzioni*, etc., Vérone, 1779; | *Les vies des hommes illustres de Plutarque*, traduites en italien, ibid., 1772, 4 vol. in-4°; Naples, 1784; | *Ipernestra*, tragédie, 1767; *Callirhoe*, tragédie, 1769, etc. La vie de Pompéi a été écrite en latin par le père Fontana, Vérone, 1790, et insérée dans le tom. 5 du *Vite Italarum* de Fabroni. Son *Eloge* en italien par H. Pindemonte se trouve dans le *Journal de Pisc.*, tome 7, p. 272.

POMPEIA, troisième femme de Jules-César, fille de Q. Pompée, fut mariée à ce héros après la mort de Cornélie; mais son époux la répudia bientôt après. Il la soupçonnait d'avoir eu commerce avec Claudius, qui s'était glissé en habit de femme, pendant les cérémonies publiques de la fête de la Bonne-Déesse. On voulait engager César de déposer contre elle; il le refusa, en disant *qu'il ne la croyait point coupable*; cependant, par une inconséquence digne de ces temps ténébreux, il la renvoya, sous le ridicule prétexte que la femme de César (le plus luxurieux des Romains) ne devait pas seulement être exempte de crime, mais même de soupçon.

POMPEIEN. Voyez LUCILLE.

POMPEIO LEONIS, célèbre sculpteur italien, naquit en 1538, et après avoir acquis un renom dans l'Italie, vint en Espagne, où l'appela Philippe II. Pompeio orna le maître-autel de l'église de l'Escorial de quinze statues et d'un crucifix qui font l'admiration de tous les connaisseurs: ce sont ses plus beaux ouvrages. Il mourut vers 1605.

* **POMPIERRES** (GUILLAUME-XAVIER-LABBEY de), né le 5 mai 1751 à Besançon, entra au service en 1768, et devint lieutenant d'artillerie au régiment de Grenoble avant la révolution. Il en adopta les principes, fut, en 1793, administrateur du district, et, après le 18 brumaire, il devint conseiller de préfecture du département de l'Aisne, qui le nomma en 1815, membre du corps législatif. Le 29 août 1814, Labbey de Pompierres s'éleva avec force contre divers articles du projet de loi sur le budget. Le lendemain il déclara que les évaluations de l'arrière étaient très défectueuses, notamment en ce qui concernait les cinquante-quatre millions dus à la Hollande. Le 31 octobre,

il parla sur le projet de restitution aux émigrés de leurs biens non vendus, et prétendit que les nombreux amendemens qui y avaient été proposés prouvaient l'impossibilité de prévoir tous les cas, et de prononcer sur le sort de tant de familles. Il proposa en conséquence de s'en rapporter au roi, par un seul et unique article, ainsi conçu: « Tous les biens » immeubles confisqués par les lois sur » les émigrés, ou dont il n'a pas été disposé par des actes du gouvernement, » seront remis entre les mains de S. M., » qui est suppliée d'en faire telle distribution qu'elle jugera convenable à ceux » qui ont perdu leur fortune en se dévouant à son service. » Le 21 novembre, il attaqua le système de prohibition absolue, contenu dans le projet de loi sur les douanes, et proposa quelques amendemens en faveur de l'agriculture. Le 3 décembre, il parla sur la franchise du port de Marseille. Nommé, en juin 1815, membre de la chambre des représentans, par le département de l'Aisne, Labbey de Pompierres garda le silence, et, lors la dissolution de cette chambre, il rentra dans la vie privée, jusqu'en 1821, époque à laquelle il fut nommé membre de la chambre des députés. Il a siégé dans cette assemblée, jusqu'au moment de sa mort, et il y a soutenu continuellement une opposition systématique contre tous les actes du gouvernement. — Labbey de Pompierres était chevalier de la réunion sous le gouvernement impérial, et sous la restauration il reçut le titre de chevalier de Saint-Louis et de la légion d'honneur. Il est mort à Paris le 14 mai 1851. Il a publié: | *Acte d'accusation contre l'ancien ministère*, Paris, 1828, in-32. Le même écrit sous ce titre: *Le ministère Villèle mis en accusation devant la chambre des députés*, Paris, 1828, in-8°; | *Nouvelle accusation de l'ex-ministère Villèle*, Paris, 1829, in-8°. | Plusieurs discours de ce député, prononcés à la chambre depuis 1821, ont été imprimés.

POMPIGNAN (JEAN-GEORGES de). Voyez FRANC (le) de Pompignan.

POMPONACE ou **POMPONAZZI** (PIERRE), en latin *Pomponatius*, né dans la ville de Mantoue le 16 septembre 1462, était de si petite taille, qu'il ne s'en fallait guères qu'il ne fût un nain. Mais la nature avait réparé ce défaut en lui accordant beaucoup d'esprit. Il enseigna la philosophie à Padoue et en plusieurs autres villes d'Italie, avec une ré-

putation extraordinaire. Son livre *De immortalitate animæ*, en 1554, in-12, dans lequel il soutient qu'Aristote ne la croit point, et que l'on ne peut la prouver que par l'Ecriture sainte et par l'autorité de l'Eglise, fut vivement attaqué. La première assertion pouvait être vraie, et l'on comprend que l'autorité du pédagogue grec est peu de chose en cette matière (*voy. OREGIUS*): mais la seconde est dangereuse et fausse, car quand toute autre preuve philosophique manquerait à ce dogme, les notions de morale, l'idée ineffaçable du vice et de la vertu, en formeraient une démonstration complète. Cependant le cardinal Bembo, qu'on prit pour arbitre dans cette affaire, tâcha de lui donner un tour favorable, et Pomponace obtint une nouvelle permission de publier son livre. Il trouva alors des apologistes, mais il lui resta encore beaucoup d'adversaires. Théophile Raynaud prétend que son ouvrage de *l'immortalité de l'âme* fut jugé digne du feu par les Vénitiens, et qu'il fut désavoué par son propre père. Le cinquième concile de Latran le condamna. Il paraît que, non content de rejeter les preuves naturelles d'une vérité aussi consolante que parfaitement assortie à toutes les notions humaines, Pomponace voulait mettre une espèce d'opposition entre la foi et la raison, deux choses qui, dans un bon esprit, sont toujours d'accord. Un auteur protestant a depuis renouvelé cette erreur. (*V. HOFFMAN DANIEL.*) Son livre *des Enchantemens* n'excita pas moins de rumeur. On le mit à l'*index*. L'auteur veut y prouver que ce qu'on dit de la magie et des sortilèges ne doit aucunement être attribué au démon. (*Voyez BODIN, BROWN, DELRIO, MAFFÉE (SCIPION), HAEN, OPHIONÉE, MÉAD, SPÉ.*) Mais, en même temps qu'il combat la magie, il donne un pouvoir fort étrange aux astres; il leur attribue tous les effets miraculeux, et en fait dépendre les lois et la religion. Telle est l'inconséquence de l'esprit humain abandonné à lui-même, que rejetant des vérités reconnues, il les remplace par les fruits d'une imagination inquiète et égarée. On place la mort de Pomponace en 1525, à soixante-trois ans. Elle fut causée par une rétention d'urine. Il s'était fait cette épitaphe, qui marque assez bien son esprit flottant, bizarre et capricieux : *Hic sepultus jaceo. Quare? nescio nec si scis, aut nescis, curo. Si vales,*

bene est: vivens valui. Fortasse nunc valeo; si, aut non, dicere nequeo. Quoi qu'une foule d'écrivains catholiques et protestans l'aient accusé d'irréligion, on assure qu'il fit une fin très chrétienne, son incrédulité étant, comme chez beaucoup d'autres, plus dans sa bouche et dans sa plume que dans son esprit. Les ouvrages philosophiques de Pomponace furent recueillis à Venise, en 1625, in-fol., sous ce titre : *Petri Pomponatii opera omnia philosophica*. Cette édition est rare.

POMPONE. *Voyez ARNAULD.*

POMPONIUS-ATTICUS. *Voyez ATTICUS.*

POMPONIUS-MELA, géographe de Mellaria, dans le royaume de Grenade, est auteur d'une géographie intitulée *De situ orbis*, en trois livres. Cet ouvrage est exact et méthodique. L'auteur a su le rendre agréable par plusieurs traits d'histoire. Plusieurs savans, entre autres Vossius et Gronovius, l'ont enrichi de notes. La première édition est de 1471, in-4°. Les meilleures sont celles de Leyde, 1646, in-12; de Gronovius, 1722, in-8°, qui se joint aux éditions *cum notis variorum*. On en a encore une de Leyde, 1748, 2 vol. in-8°, et une de 1761, in-4°. Ce géographe florissait dans le premier siècle de l'Eglise.

POMPONIUS LÆTUS (JULIUS), nommé mal à propos *Pierre de Calabre*, naquit, en 1425, à Amendolara, dans la haute Calabre. Il vint de bonne heure à Rome, où ses talens le firent distinguer; mais ayant été accusé avec d'autres savans d'avoir conjuré contre le pape Paul II, il se retira à Venise. Après la mort du pontife, il revint à Rome. Il eut dans cette ville un grand nombre de disciples, et ses leçons étaient tellement suivies, qu'elles commençaient au point du jour; on venait souvent à minuit pour retenir une place. Sixte IV et Innocent VIII appréciaient ses talens. Cependant on l'accusait de vivre en philosophe suspect d'impiété et d'athéisme. Il était enthousiaste de l'ancienne Rome. Il ne lisait que les auteurs de la plus pure latinité, dédaignant l'Ecriture et les Pères. Il célébrait la fête de la fondation de Rome, et avait dressé des autels à Romulus. Dans la chaleur deson zèle pour le paganisme, il disait que la religion chrétienne n'était faite que pour des barbares. « Cela était vrai, dit un auteur, dans le sens qu'elle a instruit » tous les barbares de la terre, qu'elle les

• a soumis à ses lois, et rendus heureux par des mœurs douces et par les consolations de la foi. • Les lumières de la grâce ayant dissipé les ténèbres de sa philosophie, il mourut chrétiennement, en 1498, à 70 ans, à l'hôpital, où son indigence l'avait fait porter dans sa dernière maladie. On lui donne aussi le nom de *Julius Pomponius Sabinus*, et de *Pompinus Fortunatus*. On a de lui : | un *Abregé de la vie des Césars*, depuis la mort des Gordien jusqu'à Justinien III, 1588, in-fol. ; | un livre *De exortu Mahumedis*, dans un recueil sur ce sujet, Bâle, 1553, in-fol. ; | un autre *Des magistrats romains*, in-4° ; | *De sacerdotiis, de legibus, ad M. Pantagathum*, in-4° ; | *De Romanæ urbis vetustate*, Rome, 1515, in-4° ; | *Vita Statii poetæ et patris ejus* ; | *De arte grammatica*. Venise, 1484, in-4° ; | des éditions de Salluste, de Pline le Jeune, et de quelques écrits de Cicéron ; | des *Commentaires* sur Quintilien, sur Columelle et sur Virgile, etc. Sabellicus, son disciple, a écrit sa *Vie*.

PONA (JEAN-BAPTISTE), mort à Vérone sa patrie en 1688, à la fleur de son âge, est auteur | d'un ouvrage critique qui a pour titre : *Diatrise de rebus philosophicis*, Venise, 1690 ; | de *Poésies latines* ; | d'une pastorale intitulée *Il Terrino*, etc. — Il ne faut pas le confondre avec JEAN PONA, son frère, habile botaniste, apothicaire de Vérone, dont on a : | *Plantæ quæ in Baldo monte et in via à Verona ad Baldum reperiuntur*, Vérone, 1696, in-4° ; et dans l'*Historia rariorum stirpium* de Charles de l'Ecluse, Anvers, 1601, in-fol. Cet ouvrage a été traduit en italien, et a paru sous le titre de *Monte Baldo descritto*, Venise, 1617, in-4° ; | *Del vero balsamo degli antichi*, Venise, 1623, in-4°.

PONA (FRANÇOIS), né à Vérone en 1594, y exerça la médecine, et mourut vers 1652. On a de lui : | *Medicinæ animæ, sive rationalis epitome*, etc., 1629, in-4° ; | *La Lucerna di Eureka Misoscoto*, 1627, in-4°. C'est un entretien qu'il a avec sa lampe, laquelle, suivant les principes des pythagoriciens, était animée d'une âme qui avait passé par plusieurs corps. | *Saturnalia*, 1652, in-8° ; | *L'Ormondo*, 1676, in-4° : c'est un roman ; | *La Messalina*, in-4°, autre roman ; | des *Tragédies et des Comédies* ; | *La Galeria delle donne celebri*, 1641, in-12 ; | *L'Adamo, poema*, 1664, in-16 ; | *Della contraria forza di due begli occhi*, in-4°, etc.

*PONCE (PIERRE de), moine bénédictin, à Ona, en Espagne, né vers 1520 à Valladolid, est le premier inventeur connu de l'art d'instruire et de faire parler les sourds-muets. Voici à quelle occasion lui vint l'idée de s'occuper de ce soin. Un certain Gaspard Burgos n'ayant pu entrer dans un couvent qu'en qualité de frère convers, parce qu'il était sourd-muet, Pierre Ponce se chargea de l'instruire, trouva le secret de le faire parler, en sorte que le frère put se confesser, et d'après l'assertion d'Anbroise Moralès (*Description de l'Espagne*, page 58), il devint habile dans les lettres, et composa plusieurs ouvrages. Le même historien Moralès prétend que Ponce avait instruit les deux frères et une sœur du connétable, ainsi qu'un fils du grand juge d'Aragon, tous quatre sourds-muets de naissance, et il dit que non seulement ces élèves écrivaient très bien une lettre ou toute chose, mais qu'ils répondaient de *voix* aux questions que leur instituteur leur adressait par signes ou par écrit. Aussi Moralès, qui dit avoir été témoin du fait, ajoute que ce cénobite a porté à sa perfection l'art d'enseigner les sourds-muets. Au reste, nous n'avons aucun détail sur sa méthode, si ce n'est que, selon Vallès, il traçait d'abord les lettres de l'alphabet, en montrait la prononciation par le mouvement des lèvres et de la langue, et, après avoir formé des mots, il faisait voir à ses élèves les objets qu'ils désignent. Ses successeurs ne lui sont redevables que de la certitude qu'on peut apprendre aux sourd-muets les langues, les lettres et les sciences. Car le père Ponce enseignait, dit-on, tout cela à ses élèves. (Voyez SICARD). Le père Ponce est mort en 1584, sans avoir rien écrit sur la méthode d'instruire les sourds-muets. Jean-Paul Bonnet est le premier qui ait publié un ouvrage sur ce sujet, intitulé : *Reduccion de las letras, y arte para ensenar a hablar los mudos*, 1620, in-4°. On peut lire sur la dispute que, dans les temps modernes, la question de la priorité de l'invention a fait naître, le 4^e tome des *Cartas eruditas y curiosas* du père Feijoo, et la dissertation du père André : *Dell' origine e delle vicende dell' arte d'insegnar a parlare ai sordimuti*. Vienne, 1795.

PONCE (PAUL), sculpteur florentin, se distingua en France sous les règnes de François II et de Charles IX. Il y avait plusieurs de ses ouvrages aux Célestins

de Paris, qui attiraient les curieux dans cette église, qui n'existe plus, et dont les beaux monuments sépulcraux ont été défaits et dispersés.

PONCE DE LAZARE, gentilhomme du diocèse de Lodève, dans le 12^e siècle, fut long-temps le fléau de sa province par ses brigandages et ses violences. Touché de la grâce, il prit la résolution de faire une pénitence aussi éclatante que ses crimes avaient été publics. Sa femme, charmée de son dessein, lui en facilita l'exécution en entrant dans un monastère. Après avoir vendu tous ses biens et ses meubles, payé ses créanciers et tous ceux à qui il avait fait tort, et donné des exemples singuliers d'humilité et de pénitence, il alla à Saint-Jacques en Galice, avec six compagnons de ses débauches qu'il avait gagnés à Dieu, et fit, selon la coutume de ce temps-là, divers autres pèlerinages. Il s'arrêta ensuite, avec ses compagnons, dans un lieu appelé *Salvanes*, qu'Arnauld du Pont, seigneur de cet endroit, lui donna. Ils y bâtirent des cabanes, et le nombre des disciples de Ponce s'étant augmenté, ils embrassèrent la règle de Cîteaux en 1156. Pierre, abbé de Mazan, leur donna l'habit, et choisit Adémare, l'un d'entre eux, pour leur abbé. Ponce ne voulut d'autre rang que celui de frère convers, et mourut quelque temps après en odeur de sainteté.

PONCE DE LA FUENTE (CONSTANTIN), *Pontius Fontius*, chanoine de Séville, et docteur en théologie de la faculté de cette ville, fut prédicateur de l'empereur Charles-Quint ; mais s'étant laissé fasciner par les nouveautés du protestantisme, il apostasia et embrassa ce parti, dont il devint un des plus ardens sectateurs. Il fut arrêté par ordre du saint Office, et n'échappa au supplice que par la mort, qu'il fut même accusé de s'être procurée en 1559 : son effigie fut livrée aux flammes. Ponce avait composé en latin des *Commentaires* sur l'Ecclesiaste, les Proverbes, le Cantique des cantiques, et d'autres ouvrages.

PONCE DE LÉON (BASILE), canoniste et théologien de Grenade, d'une famille illustre, prit l'habit religieux de l'ordre des ermites de Saint-Augustin. Après avoir brillé dans ses études, il professa la théologie et le droit canon à Alcalá et à Salamanque, avec une grande réputation. Ses principaux ouvrages sont : | *De confirmatione*, in-4° ; | *De matrimonio*,

in-fol. ; | *De impedimentis matrimonii*, in-4° ; | *Diverses questions tirées de la théologie scolastique et de la positive*, en latin, ouvrage plein d'érudition, etc. Ce savant et pieux religieux mourut en 1629 à Salamanque, où il avait été chancelier de l'université. On lui a reproché des décisions trop peu sévères ; mais ceux qui lui ont fait ce reproche n'ont pas été les hommes les plus rigides dans la pratique. Voyez ESCOBAR (ANTOINE).

PONCE DE LÉON (GONSALVE-MARIN), écrivain de Séville, contemporain du précédent, très habile dans la langue grecque, a traduit en latin les *Oeuvres* de Théophane, archevêque de Nicée, et le *Physiologue* de saint Epiphane. Ses traductions sont aussi élégantes que fidèles. On a encore de lui d'autres ouvrages.

PONCE PILATE. Voyez PILATE.

* **PONCELIN** de la ROCHE-TILLAC (*JEAN-CHARLES*), né à Dissais, bourg du Poitou, le 15 mai 1746, embrassa l'état ecclésiastique, et devint chanoine de Montreuil-Bellay en Anjou. Il acheta une charge de conseiller à la table de marbre, et vint à Paris, où il s'occupa de littérature. Lorsque la révolution éclata, il en embrassa les principes, et rédigea, dès la formation de l'assemblée constituante, un petit journal qui eut d'abord le titre d'*Assemblée nationale*, et, bientôt après, celui de *Courrier français*. Cette feuille changea de système au 10 août et prit le titre de *Courrier républicain*, titre fort opposé à son esprit, car les rédacteurs furent, comme royalistes, condamnés à la déportation. Poncelin fonda encore un autre journal, la *Gazette française*, dont Fievée fut long-temps le rédacteur. Le 26 octobre 1795, il fut condamné à mort par le conseil militaire de la section du Théâtre Français, pour avoir provoqué dans son journal à l'assassinat des représentants du peuple, et au rétablissement de la royauté ; il parvint à se soustraire à l'exécution de son jugement, reparut ensuite dans Paris, et recommença la rédaction de ses journaux, toujours opposés aux principes républicains. En janvier 1797, il présenta requête au juge de paix de la section du Luxembourg, pour obtenir que l'on informât relativement à un assassinat commis sur sa personne. Il déclara « qu'ayant été mandé au Luxembourg, par ordre du directeur Barras, on l'avait introduit dans le palais, et enfermé pendant quelques heures ; qu'ensuite plusieurs

hommes s'étant emparés de lui, l'avaient lié et lui avaient fait souffrir toutes sortes d'outrages, en le soumettant à la punition qu'on inflige aux enfans, et l'avaient enfin reconduit tout couvert de sang, jusqu'au milieu de la rue. Cette plainte fut suivie d'une visite dans les appartemens de Barras : mais Poncelin ne reconnut pas la chambre où il disait avoir été enfermé, et se désista de ses poursuites. Au 18 fructidor, son nom fut écrit sur la liste des journalistes déportés, et son imprimerie fut mise en pièces et jetée dans la rue. Poncelin avait formé à Paris, au commencement de la révolution, une maison de librairie, et il continua ce commerce, après la révolution du 18 brumaire ; mais il n'y réussit pas et fut obligé de fuir en 1805, pour se soustraire aux poursuites de ses créanciers. En 1811, il se fixa dans une petite maison de campagne à Ouarville, près de Chartres. Il vivait retiré du monde et livré à la lecture des auteurs grecs dont il faisait ses délices, lorsqu'il est mort le 1^{er} novembre 1828, âgé de 82 ans. On lui doit comme auteur et comme libraire : | *Bibliothèque politique, ecclésiastique, physique et littéraire de la France*, 1781, tome 1^{er}, in-4° ; | *Description historique de Paris, et de ses plus beaux monumens*, tomes 2 et 3, 1781, in-4° (le tome 1^{er} est de Beugnot) ; | *Conférences sur les détails concernant les faillites*, 1781, in-12 ; | *l'Art de nager, avec les instructions pour se baigner utilement*, 1781, in-8° ; | *Supplément aux lois forestières de France, précédé d'une analyse de l'ordonnance de 1663*, in-4°, 1781 ; | *Tableau du commerce et des possessions des Européens en Asie et en Afrique, selon les conditions des préliminaires de paix signés le 20 janvier 1783* ; | *Histoire philosophique de la naissance, des progrès et de la décadence d'un grand royaume ou Révolution de Taïti*, 1782, 2 vol. in-12 ; | *Tableau politique de l'année 1781*, in-12 ; | *Histoire des enseignes et des étendards des anciennes nations*, 1782, in-12 ; | *Cérémonies et coutumes religieuses de tous les peuples du monde*, 1783, 4 vol. in-fol. ; | *Superstitions orientales*, 1783, in-fol. | *Chefs-d'œuvre de l'antiquité sur les beaux-arts, et monumens précieux de la religion des Grecs et des Romains, de leurs sciences*, etc. 1784, 2 vol. in-fol. ; | *Œuvres d'Ovide* (traduction de divers auteurs), 1798, 7 vol. in-8° ; | *Almanach américain, asiatique et africain*, 1783 et

années suivantes, in-12 ; | *Code de commerce de terre et de mer, ou Conférences sur les lois tant anciennes que modernes*, 4^e édition, 1800, 2 vol. in-12. M. Ersch lui attribue : *Choix d'anecdotes anciennes et modernes*, 1803, 5 vol. in-18.

PONCET (PIERRE ou plutôt MAURICE), (1) bénédictin de l'abbaye de Saint-Pierre de Melun, appelé vulgairement *Saint-Per*, fut un des prédicateurs séditieux du temps de Henri III, roi de France. Il était né Melun, et avait embrassé la vie monastique dans l'abbaye de Saint-Pierre de cette ville. Il avait fait ses cours de théologie dans l'université de Paris, et y avait pris le bonnet de docteur en cette faculté. Il avait du talent pour la chaire, c'est-à-dire le talent de ce temps, qui consistait en beaucoup de hardiesse et en une élocution facile. Il déclamaient avec force et véhémence contre la cour de Henri III. Il se permit un discours fougueux et indécent à propos de la confrérie des pénitens, instituée par ce prince, et de la procession de cette confrérie le 25 mars 1583, jour de l'Annonciation. « Pourquoi le roi, sans vouloir parler à lui, disant que c'était un vieux fol, le fit conduire dans son coche, par le chevalier du guet, en son abbaye de Saint-Pierre à Melun sans lui faire autre mal que la peur qu'il eut, en y allant, qu'on le jetât dans la rivière (2). » Il en fut quitte pour demeurer quelque temps en retraite dans ce monastère. Il devint ensuite curé de Saint-Pierre-des-Arcis, et n'en fut ni plus modéré ni moins satirique, à quoi le portait son caractère, ayant la riposte prompte et piquante (3). Il mourut de frayer le 25 novembre 1586, ayant appris le supplice d'un avocat nommé François Le Breton, condamné à mort pour avoir composé une satire contre le roi et le parlement. Il laissa les ouvrages suivans : | *Livre de*

(1) Voyez le *Journal des choses mémorables advenues durant le règne de Henri III, roi de France et de Pologne*, etc. tom. 2, pag. 203.

(2) *Journal précité*, tom. 1, page 60.

(3) A propos du sermon qui fit arrêter Poncet, le duc d'Épernon voulut le voir, et lui dit : « Monsieur, notre maître, on dit que vous faites rire les gens à votre sermon. — Monsieur, répondit Poncet, sans s'étonner autrement, je veux bien que vous sachiez que je ne presche que la parole de Dieu, et qu'il ne vient point à mon sermon de gens pour rire, s'ils ne sont méchans ou athéistes ; et aussi n'en ai-je autant fait rire en ma vie comme vous en avez fait pleurer. » *Journal précité*, tom. 1, pag. 60.

l'oraison ecclésiastique, avec une explication de l'Oraison dominicale, Paris, 1568, in-8°; | *Remontrance à la noblesse de France, de l'utilité et repos que le roi apporte à son peuple, et de l'instruction qu'il avait pour bien gouverner*, Paris, 1572, in-8°; | *Oraison funèbre prononcée aux funérailles d'Eustache de Conflans, vicomte d'Auchy*, Paris, 1574, in-8°; | *Discours de l'avis donné à Pierre de Gondî, évêque de Paris, sur la proposition qu'il fit aux théologiens, touchant la traduction de la première Bible en langue vulgaire*, Paris, 1578, in-8°; | *Méditations familières sur l'histoire de l'incarnation du Fils de Dieu*, Reims, in-8°; | enfin *Instructions pour aimer Dieu*, Paris, 1584, in-8°.

* PONCET (dom MAURICE), bénédictin de la congrégation de Saint-Maur, né vers 1690 à Limoges de parens pieux, résolut de se consacrer à Dieu, et suivit l'exemple de son frère qui était entré dans cette société. Après avoir fait son noviciat dans l'abbaye de Marmoutiers, et y avoir prononcé ses vœux le 27 mai 1705, il fut attaché à l'académie bénédictine établie à Saint-Florent de Saumur, pour le perfectionnement de l'instruction des jeunes religieux. Il s'y livra à l'étude de l'Ecriture sainte et des antiquités ecclésiastiques, recueillit beaucoup de matériaux, et composa plusieurs *Dissertations*. Une seule a été publiée par les soins de dom François Clément, sous ce titre : *Nouveaux éclaircissemens sur l'origine et le Pentateuque des Samaritains*, Paris, 1760, in-8°. Les journalistes de Trévoux en ont parlé avec éloge. Dom Poncet partagea le travail de dom Rivet sur l'*Histoire littéraire de France*, depuis 1723 jusqu'en 1732. Il fut utile aux auteurs du nouveau *Traité de diplomatie*, et ce n'est que par la reconnaissance qu'ils lui en témoignèrent qu'on l'a appris. Il est mort à l'abbaye de Coulombs, diocèse de Chartres, le 2 décembre 1664.

PONCET DE LA RIVIÈRE (MATTHIAS), évêque de Troyes, né à Paris en 1707, mort en 1780, s'est distingué par son zèle, ses vertus et ses talens oratoires. Il fut aumônier de Stanislas, roi de Pologne, et fut exposé aux plus violentes contradictions dans un diocèse où les jansénistes avaient long-temps dominé. Son opposition à leur doctrine lui mérita l'exil, et le força, en 1758, à donner la démission de son siège. La lecture de ses *Oraisons funèbres* donne une haute idée de l'effet que devait pro-

duire sa parole. Le caractère de son éloquence, sans être du premier genre, a un mérite qui lui est particulier. « On voit, dit un critique, par certains morceaux de ses discours pleins de chaleur et de dignité, que plus de sobriété dans l'usage de son esprit, plus de retenue » sacrifier au goût des contrastes et de l'antithèse, l'auraient encore plus rapproché de nos vrais modèles en ce genre. » On a encore de ce prélat une *Instruction pastorale sur le schisme*, et un *Discours sur le goût*, estimé pour la délicatesse des pensées et l'élégance de l'expression.

PONCHARD (JULIEN), né en Basse-Normandie, près la ville de Domfront, eut la principale direction du *Journal des savans*. Habile dans l'étude de l'hébreu, du grec et du latin, ainsi qu'en celle de la philosophie et de la théologie, il obtint en 1701 une place dans l'académie des inscriptions, et trois ans après la chaire de professeur en grec au collège royal. Il mourut en 1705, âgé de 40 ans. On a de lui : | *Discours sur l'antiquité des Egyptiens*; | un autre sur *les libéralités du peuple romain*, dans les Mémoires de l'académie; | *Histoire universelle*, depuis la création du monde jusqu'à la mort de Cléopâtre, en manuscrit.

PONCHARD (JOSEPH). C'est par erreur que des biographes ont ainsi écrit ce nom. Voyez POCHARD.

PONCHER (ETIENNE), fils d'un grainetier au grenier à sel de Tours, naquit dans cette ville en 1446. Il fut d'abord chanoine de Saint-Gatien et de Saint-Martin de la même ville, puis évêque de Paris en 1503. Son mérite lui procura les places de garde-des-sceaux en 1512; d'ambassadeur de France à la cour d'Espagne en 1517, puis à celle d'Angleterre en 1518, avec l'amiral de Bonnivet; enfin l'archevêché de Sens en 1519. Egalement ferme et prudent, il soutint en présence de Louis XII et de la reine son épouse, qui n'aimait pas à être contredite, le parti des Vénitiens qu'on avait abandonnés; mais la passion du roi contre ces républicains et l'autorité de la reine l'emportèrent sur ses sages conseils. Poncher était aussi recommandable par son intelligence dans les affaires que par les vertus épiscopales. Il mourut à Lyon en 1524, à 78 ans. On a de lui des *Constitutions synodales*, publiées en 1514, où il entre dans un grand détail sur la manière d'administrer les sacremens.

PONCHER (FRANÇOIS), neveu du précédent, succéda à son oncle dans l'évêché de Paris en 1519. Il se brouilla avec la duchesse d'Angoulême, mère du roi François I^{er}, qui le fit renfermer à Vincennes, où il finit en 1552, sans que les délits qu'on lui attribue aient jamais été prouvés. On l'avait d'abord accusé de simonie, et ensuite d'avoir intrigué en Espagne, cherchant à prolonger la captivité de François I^{er}. Il a composé des *Commentaires sur le droit civil*.

PONÇOL (HENRI-SIMON-JOSEPH ANSQUER de), jésuite, né à Quimper-Corentin en 1750, mort au château de Bardy dans l'Orléanais, en 1783, a publié deux ouvrages très bien accueillis du public : le premier est *l'Analyse des traités des bienfaits et de la Clemence de Sénèque, précédée de la Vie de ce philosophe*, Paris, 1776, in-12. Cette vie est surtout fort bien faite, remplie d'observations judicieuses et de discussions approfondies. Diderot en parle lui-même avec éloge dans son *Essai sur les règnes de Claude et de Néron*. Il faut convenir cependant que le portrait de Sénèque est flâté, et son éloge exagéré. L'autre ouvrage a pour titre : *Code de la raison*, Paris, 1778. C'est un recueil de sentences et de faits propres à faire aimer les mœurs et à donner de la justesse à l'esprit. L'auteur y a mis du choix et de l'intérêt ; mais on ne peut s'empêcher de souhaiter qu'il eût mis un peu plus d'ordre et de suite dans les matières. On a encore de l'abbé de Ponçol diverses pièces fugitives insérées dans les journaux, et manuscrits considérables, entre autres, une traduction de Martial, digne d'être imprimée.

PONCY de NEUVILLE (JEAN-BAPTISTE), né à Paris, mort en 1737, âgé de 39 ans, prit l'habit de jésuite, qu'il quitta après s'être distingué dans cette compagnie. Se trouvant dans le monde sans ressources, il cultiva le talent de la chaire et celui de la poésie. Il remporta jusqu'à sept fois le prix à l'académie des Jeux Floraux de Toulouse. Nous avons aussi de lui plusieurs autres pièces de poésie, imprimées la plupart dans les *Mercur*. L'abbé de Poncey a encore composé un drame intitulé *Damoclès*, représenté au collège des jésuites de Mâcon, où il professait ; on le trouve dans le *Cours de sciences* du père Buffier. De tous ses discours, le plus connu est le *Panegyrique de saint Louis*, prononcé en présence de l'académie des sciences et belles-lettres.

PONIATOWSKI (STANISLAS-AUGUSTE). Voyez STANISLAS.

* **PONIATOWSKI** (le prince JOSEPH), surnommé le *Bayard Polonais*, né à Varsovie, le 7 mai 1763, descendait d'une illustre famille de Pologne. Il était neveu de Stanislas, dernier roi de ce pays, et fils d'André Poniatowski, général d'artillerie au service de l'impératrice Marie-Thérèse. Il fit ses premières armes dans l'armée autrichienne où il obtint un avancement rapide. En 1787, lorsque la guerre éclata entre l'Autriche et la Porte, il était colonel des dragons de l'empereur et aide-de-camp de Joseph II. sous les yeux duquel il fut dangereusement blessé à la prise de Sabacz ; rappelé dans sa patrie en 1789, et chargé en 1792 du commandement d'une armée destinée contre les Russes, qui avaient opéré une seconde invasion dans ce royaume, le prince Poniatowski remporta des avantages signalés à Zielienca et à Dubienka ; mais contrarié par les irrésolutions continuelles du faible Stanislas, il n'eut pas lieu de développer ses talents militaires. On lui opposa alors le fameux Kosciuszko ; mais le prince, ne voyant en lui qu'un défenseur de sa patrie, continua d'aimer et d'estimer son rival, et lui en donna des preuves en plusieurs occasions. De son côté, Poniatowski faisait tous ses efforts pour arrêter les Russes : il dépêcha au roi son oncle trois officiers supérieurs pour le déterminer à se mettre à la tête de ses armées, afin de donner un nouveau courage à ses troupes ; mais il ne put jamais y réussir. Ayant appris que Stanislas avait accédé à la confédération de Targowitz, il donna sa démission, avec tous les officiers les plus distingués par leurs talents. Ses compagnons d'armes lui offrirent avant son départ une médaille qu'ils avaient fait frapper à son effigie avec cette inscription, *Miles Imperatori*. Lors de l'insurrection de 1794, le prince alla se ranger sous les drapeaux de Kosciuszko, qui lui donna le commandement d'une division, et il rendit d'importants services. Après le partage définitif de la Pologne, il se retira dans ses terres et ensuite à Vienne, d'où il refusa toutes les offres que Catherine II et son fils Paul I^{er} lui firent pour l'attacher à la cour de Russie. La paix de Tilsit ramena le prince sur la scène politique (1806) ; et Napoléon, après l'érection du duché de Varsovie, nomma Poniatowski ministre de la guerre. Il organisa l'armée polonaise

avec une habileté qui mérita les éloges de tous les généraux français. Les Autrichiens ayant attaqué la Pologne en 1809 avec 60,000 hommes, il marcha contre eux avec des forces inférieures, eut le talent de rendre cette guerre une guerre nationale, et par son intelligence et ses exploits il établit sa gloire militaire. Il servit sous Napoléon dans les funestes campagnes de 1812 et 1813, se couvrit de nouveaux lauriers, et fut nommé grand-cordon de la Légion-d'Honneur et maréchal de France, le 16 octobre, sur le champ de bataille de Leipsick. Il ne jouit pas long-temps de ces honneurs : à la suite d'une action malheureuse pour les Français, il se trouvait sur les bords de la Pleisse pour couvrir leur retraite : le pont de Lindenau ayant été détruit, il tenta de passer cette rivière à la nage ; mais son cheval n'en put franchir les bords, et il périt aux yeux de toute l'armée, dont il fut sincèrement regretté : c'était le 18 du même mois. Le prince Poniatowski avait le caractère noble et bienfaisant : on peut néanmoins lui reprocher d'avoir été trop accessible aux séductions du plaisir.

PONS (JEAN-FRANÇOIS de), issu d'une ancienne noblesse de Champagne, naquit en 1683 à Marly, près de Paris. Il vint dans cette ville en 1699, et y prit des leçons de théologie en Sorbonne ; mais la faiblesse de sa santé le détermina à renoncer au bonnet de docteur. L'abbé de Pons fut nommé, peu de temps après, à un canonicat de la collégiale de Chaumont. Ce bénéfice lui ayant été disputé, il composa un *Mémoire* ingénieux, solide et bien écrit, qui lui fit gagner son procès en 1709. Ce succès fut suivi peu de temps après de la démission volontaire de son canonicat, qu'il quitta pour se fixer à Paris. Les liens de l'amitié et les plaisirs de la littérature le retenaient dans la capitale. Parmi les amis qu'il se fit, il se lia surtout avec Houdard de la Motte, qu'il défendit contre madame Dacier. Il traita cette savante avec la même vivacité que celle-ci avait montrée contre la Motte. On l'appelait le *Bossu de la Motte*, sobriquet dont il ne faisait que rire. Son tempérament était très vif et très faible, ce qui l'épuisa bientôt. Se sentant dépérir, il se retira à Chaumont, dans le sein de sa famille, et y mourut en 1733. A un esprit orné il joignait un cœur excellent et de grands sentimens de religion. On a imprimé à Paris, en 1738, les

Oeuvres de l'abbé de Pons, in-12. On trouve dans ce recueil, outre le *Factum* dont nous avons parlé, un nouveau *Système d'éducation*, et quatre *Dissertations sur les langues, et sur la langue française en particulier*. On voit de l'esprit et du brillant dans les écrits de l'abbé de Pons, mais un style affecté.

PONT (Louis du), jésuite espagnol, célèbre parmi les maîtres de la vie spirituelle, naquit à Valladolid, le 11 novembre 1554, d'une famille noble. Il entra dans la société en 1575, à l'âge de 21 ans, après avoir fait son cours de philosophie et en partie celui de théologie. Il balança long-temps entre l'institut de saint Dominique et celui des jésuites, et crut que Dieu l'appelait à ce dernier. Il fit son noviciat à Médina del Campo, étudia ensuite les lettres par ordre de ses supérieurs, et y fit de grands progrès. Une faible santé ne lui ayant pas permis de continuer l'emploi de l'enseignement, il se voua à la direction et à la composition d'ouvrages pieux. Pendant une peste, dans une partie de l'Espagne, touché du délaissement de ceux qui en étaient attaqués, il sollicita vivement de ses supérieurs et obtint la permission d'aller à leur secours, et les soigna avec beaucoup de zèle et de charité. Après une vie passée dans les bonnes œuvres et la pénitence, il mourut à Valladolid, le 16 février 1624, âgé de soixante-dix ans, après en avoir passé 50 dans la société. Sa vie a été écrite en espagnol par le père Cachupin, jésuite. On a de lui : | *Exposition morale du Cantique des cantiques*, en latin, 2 vol. in-fol., 1622, réimprimée à Séville, en espagnol, 1623 ; in-8° ; | *Méditations sur les mystères*, Cologne, 1612, in-8°, livre plein d'onction et d'instruction ; | *Le directeur spirituel*, Cologne, 1613, in-8°. L'auteur y traite en détail de tout ce qui concerne la vie ascétique. La plus grande partie de cet ouvrage a été traduite en latin par le père Trévinio, jésuite. | *De la perfection chrétienne*, 4 vol., Cologne : les 2 premiers en 1615, les derniers en 1617 ; | *Vie du père Balthasar Alvarez*, jésuite, ibid., 1614, in-8° ; | *Directoire spirituel pour la confession, la communion et la célébration du sacrifice de la messe, ou Du bon usage des sacrements* ; | *Traité du sacerdoce, et de l'épiscopat*. Cet ouvrage et les *Méditations* ont été traduits en arabe par le père Fromage, de la même société. Le père Jean Brignon, aussi jésuite, a traduit les

ouvrages ascétiques en français. Cette traduction a été publiée à Paris, in-8°, 1689, 1700, 1703. Le père Nicolas Frison en a fait un *Abregé*, 1742, 4 vol. in-42. (Voyez FROMAGE et BRIGNON.)

PONT (N. le chevalier de), maréchal-de-camp un des conservateurs de la bibliothèque de l'arsenal, né vers 1760, fit avec distinction, au commencement de la révolution de 1789, les campagnes de l'armée de Condé. En 1798 il faisait partie de cette poignée de Français qui, sous les ordres de Philippeaux, et sous le commandement immédiat de sir Sidney Smith, obligea Bonaparte à lever le siège de St.-Jean d'Acre. On sait que le général en chef de l'armée, étonné de l'héroïque résistance que lui opposait la garnison, s'écria un jour : il y a donc des Français là-dedans. Le chevalier de Pont est mort à Paris, en 1850 à l'âge de soixante-dix ans, entouré des secours de la religion.

PONT (PIERRE du), Voyez PONTANUS.

PONT (du) JACQUES-LÉANDRE, et FRANÇOIS. Voyez BASSAN.

PONT-DE-VEYLE (ANTOINE de FERRIOL, comte de), gouverneur de la ville de Pont-de-Veyle en Bresse, intendant-général des classes de la marine, né le 1^{er} octobre 1697 d'un président à mortier au parlement de Metz, et d'une sœur du cardinal de Tencin, mourut à Paris le 3 septembre 1774. Ses parens le destinaient à la robe ; mais il ne voulut embrasser aucun état qui pût gêner son goût pour les plaisirs. Il passa une partie de sa vie dans l'inaction, et à faire quelques comédies, quelques chansons et pièces fugitives, et accepta en quelque sorte malgré lui, la charge d'intendant-général des classes de la marine, qu'il abandonna ensuite. Il était neveu de M. Ferriol, ambassadeur à Constantinople, qui fit peindre les figures des Levantins. Il en fit graver cent estampes avec l'explication. 1745, in-fol. Les tableaux originaux étaient chez le comte de Pont-de-Veyle, d'où ils passèrent chez le prince de Conti. Les comédies de Pont-de-Veyle sont : le *Complaisant*, comédie en cinq actes et en prose, 1735, in-8° ; pièce froide et sans intrigue, dit Laharpe. Le principal caractère est outré jusqu'à l'excès : le dialogue n'est que de l'esprit apprêté. Le *Fat puni*, comédie en un acte et en prose, 1738, in-8° ; à laquelle Laharpe reproche l'invraisemblance ; et le *Somnambule*, comédie en un acte et en prose, que La-

harpe assure être de Sallé et du comte de Caylus. Mais Pont-de-Veyle paraît y avoir eu beaucoup de part. Pont-de-Veyle, dès l'âge de 22 ans (en 1719) avait fait connaissance de madame du Deffant (voyez ce nom). Quand il mourut, leur amitié comptait plus de cinquante-six ans ; mais, au dire de Grimm, cette amitié n'était que pure habitude, de sorte que madame du Deffant se montra fort indifférente à la perte de son ancien ami. Il était du conseil littéraire de Voltaire, et formait, avec son frère d'Argental, ce que ce philosophe appelait son triumvirat. Il s'était composé une bibliothèque riche en pièces de théâtre, qui a appartenu au général Valence, mort en 1822, et qui est passée à M. de Soleinne. Voyez sur Pont-de-Veyle le *Nécrologe des hommes célèbres de France*, tom. 40, année 1775.

PONTAC (ARNAUD de), évêque de Bazas, natif de Bordeaux, d'une famille illustre, fut choisi par l'assemblée du clergé, tenue à Melun l'an 1579, pour faire au roi Henri III des remontrances : commission dont il s'acquitta avec dignité. On les trouve dans les *Mémoires du clergé*. Ce prelat mourut au château de Joubertthes en 1605, ayant la réputation d'un homme qui possédait les langues orientales. Les occupations de l'épiscopat ne l'empêchèrent pas de se livrer à son goût pour l'étude. On a de lui : | des *Commentaires* sur Abdias, 1586, in-4° ; | des *Notes* sur la Chronique d'Eusebe ; | un *Traité* contre du Plessis-Mornai.

PONTANUS (OCTAVIUS), théologien et jurisconsulte, né à Cerreto, bourg de l'Ombrie, se fit un nom par son esprit. Pie II l'envoya en 1469 en qualité de nonce, pour régler les différends de Ferdinand, roi de Naples, et de Pandolfe Malatesta, seigneur de Rimini. Il fut ensuite envoyé à Bâle, et nommé à la pourpre ; mais il mourut dans ce voyage, sans pouvoir profiter de cet honneur. On a de lui un volume d'*Epîtres*, et un autre de *Reponses* à des consultations de droit.

PONTANUS ou PONTANO (JOANNES-JOVIANUS), né à Cerreto en 1426, se retira à Naples, où son mérite lui acquit d'illustres amis. Il devint précepteur d'Alphonse le Jeune, roi d'Aragon, duquel il fut ensuite secrétaire et conseiller d'état. Ce prince s'étant révolté contre son père, Jovianus les réconcilia. Ferdinand le combla d'honneurs, lui fit épouser une

héréditaire fort riche, et lui conféra deux charges très lucratives, outre celles dont il était déjà revêtu. En 1482, il pacifia l'Italie, que troublaient les différends du duc de Ferrare avec son beau-père, le roi Ferdinand. Il se rendit en 1492 auprès du pape Innocent VIII, et termina les discussions qui existaient entre le saint Siège et le roi de Naples. A son retour, il fut nommé premier ministre, charge qu'il remplit auprès d'Alphonse successeur de Ferdinand. Dans sa vieillesse, il se retira des affaires; et quand Louis XII eut de nouveau conquis le royaume de Naples (qu'il perdit peu de temps après), il offrit à Pontanus de le rétablir dans ses dignités; mais il préféra sa studieuse tranquillité. Pontanus mourut en 1505. Il ternit sa grande réputation par des *Poésies* obscènes, et *Cinq dialogues* contre les ecclésiastiques. Ses autres ouvrages sont : *De Obedientia*; *De Fortitudine*; *De Liberalitate*; *De Splendore*; *De Aspiratione*; *De Sermone*, etc. l'*Histoire des guerres de Ferdinand I^{er}* et de Jean d'Anjou, et un grand nombre d'autres ouvrages en vers ou prose, tous écrits en latin assez purement, et recueillis à Bâle en 1556; ils forment 4 vol. in-8°. On a séparément ses ouvrages en prose, à Venise, 1518 et 1519, 3 vol. in-4°; et ses productions poétiques, recueillies dans la même ville, 1533, in-8°. Les *Histoires* de Pontanus manquent de fidélité, et le reste n'est que médiocrement bon. Le style, quoique élégant, est souvent obscur et enflé. Robert de Sarno, oratorien, a publié la *vie de Pontanus* en latin, Naples, 1761, in-4° : M. Suard en a donné une bonne analyse dans le tom. I^{er} de ses *Variétés littéraires*.

PONTANUS ou de PONTE (PIERRE), grammairien de Bruges, fut surnommé l'*Aveugle*, parce qu'il perdit la vue à l'âge de 5 ans. Cette disgrâce de la nature ne l'empêcha pas de devenir savant. Il enseigna les belles-lettres à Paris avec réputation, et publia plusieurs écrits qui lui firent honneur. Les principaux sont : une *Rhétorique*, et un traité de l'*Art de faire des vers*. Il y attaque Despautère en quelques endroits. Il est auteur de plusieurs poèmes qui ne montrent pas qu'il ait excellé dans ce genre. Pontanus était un philosophe tranquille, ennemi de la bassesse et de la flatterie, ami de la vertu, de la franchise et de la vérité. Il dit lui-même qu'il a toujours déclaré la guerre aux voluptés, et recommandé la

piété et l'amour de la religion. Il florissait vers le commencement du seizième siècle.

PONTANUS (ROVERUS), carme, né à Bruxelles, mort en 1567, est connu par un ouvrage intitulé : *Rerum memorabilium ab ann. 1500 ad ann. 1560, in republ. christiana gestarum, libri V*, Cologne, 1559, in-fol. Cette histoire est en forme d'annales avec des notes. L'auteur paraît l'avoir entreprise pour démontrer la mauvaise foi de Sleidan, qui a défigurée toute l'histoire de son temps pour coloniser les catholiques.

PONTANUS (JACQUES), jésuite de Bohême, enseigna long-temps en Allemagne les belles-lettres avec un succès distingué. Il mourut à Augsbourg en 1626, à 84 ans. On a de lui en latin : | des *Institutions poétiques*, 1602, in-8°; | des *Commentaires* sur les livres de Ponto et les *Tristes* d'Ovide, Ingolstadt, 1610, in-fol.; | des *Commentaires* très amples sur Virgile, Augsbourg, 1699, in-fol.; | des *Traductions* de divers auteurs grecs, et plusieurs autres ouvrages en prose et en vers. Ceux-ci sont faibles, et il était plus capable de commenter les poètes que de l'être lui-même.

PONTANUS (JACQUES), né à Hermalle, village sur la Meuse entre Liège et Maëstricht, mort en 1668, fut censeur des livres à Louvain, et approuva avec beaucoup d'éloges l'*Augustinus* de Jansénius. Cela lui suscita quelques difficultés; mais il déclara qu'il n'avait approuvé cet ouvrage qu'à cause de la réputation de l'auteur et à la sollicitation des éditeurs, et qu'il était éloigné des sentimens qu'il renfermait. Il donna lieu de soupçonner que sa déclaration n'était pas sincère, puisqu'il approuva dans la suite différens livres pour la défense de Jansénius et la fameuse version du nouveau Testament de Mons; ce qui fit que l'archiduc Léopold, gouverneur des Pays-Bas, et le nonce du pape le suspendirent de ses fonctions. On a de lui : *Laudatio funebris Joannis Maffi, monasterii parcentis abbatis*, Louvain, 1648, in-8°.

PONTANUS (JEAN-ISAAC), historiographe du roi de Danemarck et de la province de Gueldre, était originaire de Harlem. Il naquit en 1571, à Elseneur, où ses parens étaient allés pour quelques affaires, et mourut à Harderwick, en 1640, à 69 ans, après y avoir enseigné la philosophie et les mathématiques. Des différens ouvrages dont il a enrichi la

littérature, on n'estime que ceux d'érudition. Il se mêlait de poésie; mais il versifiait en dépit d'Apollon, et ses vers, imprimés en 1634, in-12, à Amsterdam, n'étaient que de la prose mesurée. Il avait fait sur un trou l'énigme suivante, qu'il proposa aux sçavans :

Dir mibi quid majus fat, quo plurima demas.

Seriverius répondit sur-le-champ :

Pontano demas carmina, major erit.

Ses écrits en prose sont : | *Historia urbis et rerum amstelodamensium*, in-fol., 1641; ouvrage qui deplut à tous les bons critiques; il y a une infinité de hors-d'œuvre qui montrent sa haine contre tout ce qui tient à l'antique religion, qui était autrefois florissante dans sa patrie; | *Itinerarium Galliae narbonensis*, in-12, Leyde, 1606; | *Rerum danicarum historia, una cum chorographica ejusdem regni urbiumque descriptione*, Amsterdam, 1634, in-fol. Cette histoire estimée va jusqu'en 1548. M. de Westphal, chancelier dans le Holstein, en a fait imprimer la suite dans le second tome de ses *Monumenta inedita rerum germanicarum*, etc., Leipsick, 1740. Cette suite de Pontanus comprend les règnes de Christiern I^{er} et des cinq rois suivans : l'éditeur rapporte dans sa préface plusieurs traits particuliers de la vie de Pontanus; | *Disceptationes chorographicae de Rheni divortio atque ostiis et accolis populis adversus Ch. Cluverum*, 1617, in-8° : livre sçavant et judicieux; | *Observationes in tractatum de globis caelesti et terrestri, auctore Roberto Huesio*, Amsterdam, 1617, in-4°; | *Discussiones historicae*, Amsterdam, 1657, in-8°. Il y traite principalement de la manière qu'il faut entendre ces mots, la mer libre et la mer fermée, contre Jean Selden, Anglais;

Historia geldrica, Amsterdam, 1639, in-fol., avec une description chorographique de cette province. Cet ouvrage estimé a été traduit en flamand par Arnold Schlistenhorst, Arnheim, 1654, in-fol.; | *Origines Franciae*, in-4°, pleines d'érudition; | *Historia ulrica*, in-fol. exacte; | la *Vie de Frédéric II, roi de Danemarck et de Norwège*, publiée en 1737, par Georges Kyrsing, docteur en médecine à Flensbourg.

PONTAS (JEAN), célèbre casuiste, naquit à Saint-Hilaire de Harcourt, au diocèse d'Avranches, en 1638. Il vint achever ses études à Paris, et reçut les ordres sacrés à Toul, en 1633. Trois ans

après, il fut reçu docteur en droit canon et en droit civil. Péréfixe, archevêque de Paris, instruit de son mérite, le fit vicaire de la paroisse de Sainte-Geneviève-des-Ardens à Paris. Il remplit cette place avec zèle pendant 25 ans, et fut ensuite nommé à celle de sous-pénitencier de l'église de Paris. Ses lumières n'éclatèrent pas moins dans cette place que l'ardeur de sa charité. Il mourut en 1728, à 90 ans. Parmi les ouvrages qui font honneur à sa mémoire, on distingue : | *Seriptura sacra ubique sibi constans*, in-4°. Il y concilie les contradictions apparentes du Pentateuque. | Un grand *Dictionnaire des cas de conscience*, dont la plus ample édition est en 3 vol. in-fol. Il tient un juste milieu entre le rigorisme et le relâchement. On y trouve quelques décisions contradictoires, que son abrégiateur, l'abbé Collet, a tâché de concilier dans l'*Abbrégé* qu'il en a donné, 1764 et 1770 en 2 vol. in-4°. On ne saurait approuver qu'un ouvrage fait pour les pasteurs et directeurs des âmes soit écrit en langue vulgaire. Ce détail de péchés et d'opinions opposées sur leur nature et leur grièveté ne convient pas au simple peuple, et ne peut produire des fruits de piété. En traitant ces matières en français, on n'a que trop réussi à faire de la théologie une espèce de commune où tout le monde, jusqu'aux femmes, prétend labourer, récolter, arracher et couper. | *Des Entretiens spirituels, pour instruire, exhorter et consoler les malades*, pleins d'onction et bien propres à ce charitable ministère; traduits en flamand par Jean-Charles Dierxsens, curé de l'hôpital à Anvers, 1763; | un grand nombre d'autres livres de piété qui proviennent qu'il était très versé dans la lecture de l'Ecriture et des Pères.

PONTAULT de BEAULIEU. Voyez BEAULIEU.

PONTBRIAND (RENÉ-FRANÇOIS du BRIEL de), Breton, abbé de Saint-Marien d'Auxerre, né vers la fin du 17^e siècle, mort à Paris en 1767, avait occupé les momens de loisir que lui accordaient les devoirs de son état à écrire particulièrement contre les erreurs qui déshonorent le 18^e siècle. Il est surtout connu par son zèle pour instruire et soulager les pauvres Savoyards qui se trouvent à Paris. Il fit paraître, de 1737 à 1743, quatre petits écrits, pour engager à prendre part à cette bonne œuvre, à laquelle il consacra son temps et sa fortune. Nous avons de

lui : | *l'Incrédule détrompé et le chrétien affermi dans la foi*, 1752, gr. in-8° : ouvrage écrit d'un style pur et simple, renfermant beaucoup de témoignages en faveur de la religion, pris dans les auteurs païens ; | *Pèlerinage du Calvaire sur le Mont Valérien*, 1751, in-18. — Son frère, abbé de Lanvaux, chanoine et grand-chantre de Rennes, est auteur des ouvrages suivans : | *Nouvelles vues sur le système de l'univers*, 1751, in-8° ; | *Essai de grammaire française*, 1754, in-8° ; | *Poème sur l'abus de la poésie*, couronné aux Jeux Floraux, en 1722. — Un troisième frère des précédens, sacré évêque de Québec en 1741, mourut à Mont-Real en 1760, pendant le siège de cette ville par les Anglais.

PONTCHARTRAIN (PAUL PHELYPEAUX, seigneur de), 4^e fils de Louis Phélypeaux, seigneur de la Vrillière, naquit à Blois, en 1569. La famille de Phélypeaux, dont l'ancienneté remonte jusqu'au 13^e siècle, est également distinguée par les hommes illustres qu'elle a produits, et par les charges dont ils ont été revêtus. Paul Phélypeaux, dont il est question dans cet article, joignant à la facilité d'un heureux génie toutes les lumières d'une excellente éducation, entra dans les affaires dès 1588. Il se perfectionna sous Villeroi, et fut pourvu par Henri IV de la charge de secrétaire des commandemens de Marie de Médicis. Cette princesse, satisfaite de son zèle, lui procura celle de secrétaire d'état en 1610, peu de temps avant la mort déplorable de Henri IV. Dans les temps orageux de la régence, ilaida la reine à maintenir le pouvoir du trône et la tranquillité des peuples. Les mouvemens des huguenots furent réprimés par ses soins. Enfin, le roi ayant été obligé d'armer contre eux, il le suivit en Guienne en 1621. Il tomba malade au siège de Montauban, et alla mourir à Castel-Sarrasin, le 24 octobre de la même année, âgé de 52 ans. Ses travaux avaient épuisé ses forces et hâté sa mort. On a de lui des *Mémoires intéressans*, la Haye, 1720, 2 vol. in-8°.

PONTCHARTRAIN (LOUIS PHELYPEAUX, comte de), petit-fils du précédent, naquit en 1643. Conseiller au parlement à l'âge de 17 ans en 1661, il fut nommé, en 1667, premier président au parlement de Bretagne. Ayant contribué par son génie conciliant à calmer les agitations de cette province, il obtint la place de contrôleur-général en 1689, après la

retraite de Le Pelletier; devint ministre et secrétaire d'état en 1690. On reprocha à Pontchartrain d'avoir spéculé sur la vanité française, en vendant des charges nouvelles, et des lettres de noblesse; mais à cette époque toutes les caisses étaient épuisées, il fallait subvenir à des besoins urgens, et il crut préférable d'avoir recours aux deniers des riches, en contentant leur amour-propre, que d'aggraver le peuple déjà par trop surchargé. Il fut nommé chancelier en 1699, et lorsqu'il prêta serment le 9 septembre de la même année, le roi lui dit : « Monsieur, je vous drai avoir une charge encore plus éminente à vous donner, pour vous marquer mon estime de vos talens, et ma reconnaissance de vos services. » Il protégea les sciences, et donna une nouvelle forme aux académies des sciences et des belles-lettres, qui eurent en lui un protecteur zélé. Après avoir rendu de longs services à l'état, il se retira en 1714 à l'institution de l'Oratoire où il se montra aussi grand par ses vertus, qu'il l'avait été par ses places. Louis XIV l'honora d'une de ses visites. Il mourut à Pontchartrain en 1727, à 84 ans, et fut enseveli sans pompe comme il l'avait désiré. « Il fut plus grand encore, dit le président Hénault, par sa généreuse retraite, que par les importants emplois qu'il remplit avec des talens supérieurs. » — Son petit-fils, le comte de MAUREPAS, né en 1701, est mort sans postérité en 1781, à l'âge de 80 ans. Il avait été élevé au ministère, et occupa ce poste sous Louis XV. Disgracié pour une épigramme contre madame de Pompadour, il ne repartit au ministère qu'à l'avènement de Louis XVI au trône. Une disgrâce de vingt-cinq ans n'apporta aucun changement dans le caractère du comte de Maurepas; toujours léger, faible, indolent, incapable d'une application profonde et sérieuse, il entraîna le monarque dans des démarches qui lui devinrent funestes. L'abbé Guyot et le marquis de Condorcet ont fait son *éloge*, mais ils n'ont pas tout dit. Des juges plus sévères, témoins de la révolution de France, l'ont regardé comme une des causes assez immédiates de cette grande catastrophe. La légèreté et l'indolence qui caractérisèrent son dernier ministère, les mauvais conseils qu'il donna au jeune roi, surtout pour le rappel des parlemens, le retour et le triomphe de Voltaire à Paris, la guerre en faveur de la rébellion des colonies anglaises, etc. viennent à l'appui de ce jugement.

PONTCHASTEAU SÉBASTIEN-JOSEPH du CABOUT de , né en 1664 d'une famille illustre et ancienne, était parent du cardinal de Richelieu. Singlin, directeur des religieuses de Port-Royal, l'attira dans cette maison, mais il n'y resta guère. Après divers voyages en Allemagne, en Italie et dans les différentes parties de la France, et après plusieurs aventures, il rentra de nouveau à Port-Royal, et s'y chargea, en 1668, de l'office de jardinier, dont il fit pendant six ans toutes les fonctions. Obligé de sortir de sa retraite en 1679, il alla à Rome, où il agit en faveur du parti. Il y demeurait sous un nom emprunté, lorsque la cour de France le découvrit et obtint son expulsion. Pontchasteau se retira dans l'abbaye de la Haute-Fontaine, en Champagne, puis dans celle d'Orval, où il vécut pendant cinq ans. Quelques affaires l'ayant rappelé à Paris, il y tomba malade et y mourut en 1690, à 56 ans. On a de lui : | *La manière de cultiver les arbres fruitiers*, Paris, 1652, in-12, sous le nom de *Le Gendre*; | les deux premiers volumes de la *Morale pratique des jésuites*, dont Arnauld a fait les six autres : ouvrage que le parlement de Paris condamna à être brûlé et lacéré par la main du bourreau, et que Rome défendit, sous peine d'excommunication, par un décret publié le 27 mai 1687. On prétend que Pontchasteau fit exprès, et même à pied, le voyage d'Espagne, pour y acheter le *Teatro jesuitico*; | une *Lettre à M. de Pérèfixe*, en 1666, en faveur de M. de Sacy, qui avait été mis à la Bastille; | il a traduit en français les *Soliloques* de Hamon sur le *Psaume CXLIII*.

PONTICOURLAY. Voyez WIGNEROD.

PONTE JEAN-FRANÇOIS de), chevalier napolitain, né en 1571, sous le règne de Philippe II, roi d'Espagne, dont il était sujet. Il apprit les lois et fut successivement avocat conseiller, et régent du grand conseil d'Italie. Il a publié : | *Consiliorum*, 2 vol.; | *Repetitiones feudales, juris responsum super censura veneta*, Rome, 1607, in-4°; | *Decisionses supremi itali concilii, regie cancellariae, et regie cameræ summarie*, Naples, 1612, in-fol.; | *De potestate pro regis neapolitani, et collateralis concilii, utriusque regimine*, ibid. 1621, in-fol. J.-Baptiste Ton réimprima cet ouvrage avec des additions. Ponte passait pour un jurisconsulte profond, et mourut dans sa patrie en 1635.

PONTE LAURENT de), de l'ordre des clercs mineurs, né à Naples le 25 septembre

1575, est auteur de *Commentaires sur le livre de la Sagesse*, et d'une *Explication de l'Evangile de saint Matthieu*, qui devait être composée de 4 vol.; mais il mourut après en avoir achevé deux, et ce livre est resté incomplet. Il a laissé néanmoins un grand nombre d'ouvrages qui eurent de la célébrité, et furent honorés de l'estime des savans. On cite surtout une *Vie de David*, qui fut très bien accueillie du public. Le père de Ponte mourut au collège d'Alcala le 26 octobre 1659.

PONTE (LOUIS de), jésuite plus connu parmi nous sous le nom de DU-PONT. Voyez PONT (Lotis du).

PONTE. Voyez PONTANUS.

PONTEBERA (JULES), né à Vicence en 1688, fut professeur de botanique à Padoue, au commencement du 18^e siècle. Il fit paraître : | *Compendium tabularum botanicarum, in quo plantæ 272 ab eo in Italia nuper detectæ recensentur*, 1718, in-4°; | *De florum natura*, 1720, in-4°; | *Antiquitatum latinarum græcarumque enarrationes et emundationes*, Padoue, 1740, in-4°. Il est mort à sa terre de Lonigo, en 1757.

PONTEVÉS. Voyez FLASSANS.

PONTHEU (ADÉLAÏDE ou ADÈLE, comtesse de), a été célèbre dans le temps des croisades. Injustement condamnée par son père, arrachée à son mari, vendue à un soudan, reconnue long-temps après, elle fut ramenée triomphante dans sa patrie. Ses aventures ont fourni au commandeur de Vignacourt le sujet de son roman d'*Adèle de Pontheu*, imprimé en 1723; peut-être cette histoire même n'était-elle, dans sa totalité, qu'un roman. De la Place a fait sur ce sujet une mauvaise *Tragédie*, et M. de Saint-Marc un *Opéra*, représenté en 1772.

PONTIEN (saint), placé sur la chaire de saint Pierre, après la mort de saint Urbain I^{er}, arrivée en 230, siégea cinq ans, selon le calendrier de Tibère; il souffrit beaucoup pour la foi de J.-C. sous l'empereur Maximin, et mourut l'an 235, dans l'île de Sardaigne, où il avait été exilé. S'il ne termina pas sa vie par le glaive, il ne fut pas moins martyr de la foi, en mourant de misère et d'abandon dans le pays où il avait été relégué. Son corps fut rapporté dans le cimetière de Callixte à Rome, et l'on croit communément que ce fut le pape saint Fabien qui fit cette translation. On lui attribue deux *Épîtres*; mais elles sont d'un temps postérieur à son pontificat.

PONTIER (GÉDÉON), naquit vers 1640. Il était protestant ; mais jeune encore il se fit catholique , étudia les sciences sacrées , prit les ordres , et devint protonotaire apostolique. Il mena toujours une vie régulière , et mourut en 1709. On a de lui : | *Le Cabinet des grands*, Paris, 1680-1689, 3 vol. in-12 ; | *Questions de la princesse Henriette de la Guiche, duchesse d'Angoulême, sur toutes sortes de sujets, avec les réponses*, Paris, 1688, in-12. Le président Coussin a fait dans le *Journal des savans* des éloges, peut-être un peu exagérés, des ouvrages de Pontier.

PONTIS (Louis de), seigneur de la terre de Pontis, dans le diocèse d'Embrun, naquit en 1583. Son père s'était distingué par sa valeur, et lui-même entra jeune dans le régiment des gardes, sous Henri IV, et s'éleva par son mérite à divers emplois militaires. Louis XIII, instruit de sa valeur, lui donna une lieutenance dans les gardes, et ensuite une compagnie dans le régiment de Bresse. Ce prince l'engagea à acheter la charge de commissaire-général des Suisses ; mais mille obstacles s'opposèrent à sa fortune. Pontis, las de rouler sans cesse dans ce tourbillon, et n'ayant pas voulu s'attacher au cardinal de Richelieu, fut contraint de quitter la cour. Il s'enferma dans Port-Royal-des-Champs et y mourut en 1670, à 87 ans, après avoir servi 50 ans sous trois rois, et avoir reçu 17 blessures. Nous avons sous son nom des *Mémoires*, imprimés à Paris en 1676, en 2 vol. in-12. On y trouve les circonstances les plus remarquables des guerres de son temps, des intrigues de la cour, et du gouvernement des princes sous lesquels il a servi. Les mécontentemens que l'auteur essuya à la cour rendent sa narration suspecte, surtout lorsqu'il parle du cardinal de Richelieu et de quelques autres ministres. « Je suis attachée, » dit dans une de ses lettres madame de Sévigné, « à des *Mémoires* de M. de Pontis, qui conte sa vie et le temps de Louis XIII avec tant de vérité, de naïveté et de bon sens, que je ne puis m'en tirer. Ce livre a bien des approbateurs, et d'autres qui ne le peuvent souffrir. Ou on l'aime, ou on le hait, il n'y a pas de milieu. » Le père d'Avrigny et Voltaire ont cru que ce Pontis n'a point existé, et que c'est un être supposé. Il est vrai néanmoins que la famille de Pontis était très connue en Provence, et qu'elle passait ordinairement l'été à la terre de Pontis, et l'hiver à Digne. Quant à Pon-

tis lui-même, les solitaires de Port-Royal ne l'ont jamais regardé comme un personnage romanesque ; mais leur témoignage peut paraître suspect. C'est un de leurs affidés, Thomas du Fossé, qui prétend avoir recueilli ces *Mémoires* des conversations de ce guerrier, source qui, quand elle serait véritable, supposerait, pour mériter de la confiance, une mémoire extraordinairement exacte et fidèle. Ce qu'en dit madame de Sévigné marque assez que c'est un ouvrage de parti, et qu'elle le juge d'après celui auquel elle fut attachée. Ce qu'il y a de sûr, c'est que ces *Mémoires* sont remplis de faits absolument faux, qui n'ont pu être rapportés par un auteur contemporain et instruit.

PONTIUS. Voyez PONGE.

PONTIUS ou DUPONT (PAUL), graveur des Pays-Bas, né à Anvers en 1596, mort au commencement du 17^e siècle. C'était un dessinateur correct et savant. On a de lui un grand nombre d'estampes, d'après Rubens, van Dick et Jordaens. Elles sont très estimées. Son chef-d'œuvre est le *Saint-Roch*, d'après Rubens, dont l'original fait partie du musée du Louvre. On admire et on recherche également la belle estampe de *Tomyris faisant plonger la tête de Cyrus dans un vase de sang*.

PONTOPPIDAN (ERIC-ERICSON), docteur en théologie et évêque luthérien, né en 1616 à Biergegard, dans l'île de Fionie en Norwège, mort en 1678, âgé de 62 ans, a publié divers ouvrages, entre autres : | *Grammatica lingue danicæ*, 1666 ; | *Bucolica sacra*, Leyde, 1643 ; | *Theologie practicæ, seu Ethicæ sacræ synopsis*, 1656 ; | *Epigrammatum latinorum centuriæ variæ*. — ERIC PONTOPPIDAN, son petit-neveu, ou fils de son neveu, Louis Pontoppidan, prédicateur du roi de Danemark en 1744, a donné une *Histoire de la réformation du Danemark* ; et une *Histoire ecclésiastique de ce pays*, pleine des préjugés de sa communion. Ce qui lui a fait plus d'honneur est *Marmora danica, seu inscriptionum per Daniam universam sylloge*, 2 vol. in-fol. Devenu évêque de Berghen, en Norwège, il publia l'*Histoire naturelle* de cette province, d'une manière très intéressante et avec de solides réflexions. On a encore de lui une *Instruction pastorale* sur les merveilles de la Providence, et les bienfaits répartis dans les climats les plus âpres et les plus froids. Elle a été traduite et imprimée en français en 1760.

PONTORMO (JACOPO CARRUCCI da),

célèbre peintre, né à Florence en 1493, mourut dans la même ville en 1558. Ses premiers ouvrages annoncèrent un talent supérieur; Raphaël et Michel-Ange, en les voyant, dirent que « ce maître portait la peinture à son plus haut degré. » Pontormo ne remplit point toute l'étendue de cette prophétie; mais on ne peut nier qu'il n'eût d'abord un pinceau vigoureux, un beau coloris, et qu'il ne mît de l'invention dans ses ouvrages. Sa manière était grande, quoique un peu dure. Il sortit de son genre, où il acquérait beaucoup de réputation, pour prendre le goût allemand. C'est à cette bizarrerie qu'il faut attribuer la grande différence qui est entre ses premiers ouvrages, fort estimés, et les derniers, dont on ne fait point cas. Il voulut revenir à sa première manière; mais ses efforts furent inutiles. Ce peintre avait quelques singularités dans sa façon de vivre : il avait fait construire dans sa maison un escalier de bois, qu'il retirait en haut par une poulie lorsqu'il était monté à son atelier : « Expédient, dit un auteur, que les gens appliqués et ennemis des conversations inutiles ne feraient pas mal d'employer pour tromper les oisifs et s'assurer du calme nécessaire à leur travail. » Par la même raison, il se servait lui-même, et se délivrait de tout l'embarras que donne la dépendance d'un secours étranger. Le musée de Paris possède deux tableaux de ce peintre : le *Portrait presunt de Giovanni delle Corniole*, fameux graveur; *Le vœu de Florence*, où la Vierge assise sur les genoux de sainte Anne, soutenant l'enfant Jésus, tandis qu'à leurs côtés, se voient d'autres saints.

PONTUS. Voyez GARDIE.

* PONZ (don ANTONIO), savant espagnol, naquit à Bexis, dans le royaume de Valence, le 28 juin 1725. Sa vaste érudition le fit appeler à Madrid, où il occupa plusieurs places importantes; il fut nommé membre des académies de Saint-Ferdinand, et d'histoire de cette capitale, de celle des antiquités de Londres, et des Arcades de Rome. Il voyagea dans plusieurs parties de l'Europe, et demeura long-temps à Rome et à Naples. De retour à Madrid, il parcourut toute l'Espagne, et publia : [*Voyage en Espagne*, Madrid, 1772 et suiv., 45 vol. in-8°. Cet ouvrage a été d'un grand secours à M. de la Borde, dans son *Itinéraire d'Espagne*, qui est le plus exact que l'on connaisse. Jean-André Diez, professeur d'histoire à Göttingue, traduisit en français le pre-

mier volume, imprimé en 1775. Il a été traduit aussi en allemand et en italien; *Voyage hors d'Espagne*, Madrid, 1785, 2 vol. in-8°. C'est le fruit des observations de Ponz dans ses courses chez l'étranger. On y remarque des aperçus justes, de l'impartialité, et une saine critique. Il cultiva également la poésie avec succès, protégea les arts, dans lesquels il était un connaisseur habile, et mourut à Madrid le 4 décembre 1792. C'était aussi un peintre distingué; on a de lui des tableaux estimés.

PONZETA (FERDINAND), né à Florence de parens nobles et originaires de Naples, parvint à l'office de trésorier du pape Léon X, qui lui donna l'évêché de Melli, puis celui de Grosseto, et enfin le fit cardinal en 1517. Ce prélat se fit estimer par sa prudence et par la pureté de ses mœurs et rendit de grands services au saint Siège. Lors de la prise de Rome, les Allemands, parmi lesquels se trouvaient beaucoup d'hérétiques, le traitèrent indignement, et le traînèrent par les rues de la ville avec barbarie. Ces violences furent cause de sa mort, qui arriva le 2 septembre 1527, dans la 90^e année de son âge. Son corps fut enterré dans l'église de Notre-Dame de la paix, où l'on voit son épitaphe, que lui fit faire Jacques Ponzeta, évêque de Melfi, son neveu.

PONZIO (FLAMINIO), célèbre architecte, né près de Côme, dans la Lombardie, vers 1565. Il étudia à Rome, et s'y distingua dans son art. La belle chapelle de la famille Borghèse, à Sainte-Marie-Majeure, est de son exécution, ainsi que celle appelée *Pauline*, où l'on remarque autant la richesse des pierres que le fini de la sculpture. La sacristie de cette basilique fut élevée sous sa direction, ainsi que le bel escalier double qui orne le palais Quirinal. Il présida à la construction de la basilique de Saint-Sébastien. Cependant son meilleur ouvrage est la superbe façade du palais de Sciria Colonda, dont la porte principale est d'un seul morceau et fut construite d'après les principes de l'architecte Vignole. Ponzio mourut à Rome, âgé de 45 ans, et sous le pontificat de Paul V. Cet artiste aimait beaucoup le grandiose, et on remarque dans tous ses ouvrages beaucoup de goût, et une exacte proportion dans toutes les parties.

POOL (RENAUD). Voyez POLUS.

POOLE (MATTHIEU), né à York, et selon quelques-uns à Londres, en 1624, fut incorporé dans l'université d'Oxford, et lui

fit honneur par son érudition. Il devint recteur de Saint-Michel-le-Quern à Londres, en 1648, et proposa en 1653 pour l'éducation de la jeunesse, un projet que le parlement approuva; mais l'auteur ayant été obligé de se retirer en Hollande ce projet n'eut pas lieu; et vu le peu d'effet de tous ses plans d'éducation, il est à croire que le public n'y perdit pas grand' chose. Poole avait publié avant son départ plusieurs ouvrages, dont le plus célèbre est son *synopsis criticorum*, Londres, 1669, 5 vol. qui se relient en 9, in-fol. et réimprimé à Utrecht, 1684, 5 vol. in-fol., avec des augmentations qui n'empêchent pas de préférer la première édition. Cet ouvrage est un abrégé des remarques des plus habiles commentateurs de l'Écriture sainte, et surtout de celles des protestans. Il mourut à Amsterdam en 1679.

POOT (HUBERT), poète hollandais, né au hameau d'Abstwoude, près de Delft, le 20 janvier 1689, d'un paysan, n'abandonna presque point la charrue, et trouva néanmoins assez de loisir pour s'exercer et exceller dans la poésie flamande. Il a mérité d'être appelé par plusieurs l'*Hésiode de la Hollande*. Poot mourut à l'âge de 45 ans, le 31 décembre 1733. Ses poésies ont été recueillies en 3 vol. in-4°, Delft, 1726, 1728 et 1733, enrichis de son portrait, de vignettes et de fleurons.

POPE (ALEXANDRE) vit le jour à Londres le 22 mai 1688. Il était d'une ancienne famille noble du comté d'Oxford. Les auteurs de sa naissance, catholiques romains, ne lui laissèrent qu'une médiocre fortune. Faible de santé, mal conformé, bossu même, il fut l'objet des plus tendres soins de sa mère, et reçut dans la maison paternelle, une éducation digne des dons heureux que lui avait faits la nature. A 6 ans il lisait déjà les poètes grecs et latins chez un vieux prêtre catholique où il était en pension : depuis il termina ses premières études à Londres; là, ayant été au spectacle, il avait improvisé au bout de quelques jours une pièce sur un sujet grec. Rappelé à 12 ans dans la maison paternelle, il étudia les Eglogues de Virgile avec passion. Cette étude et l'aspect des champs l'entraînèrent à la composition de ses *Pastorales*. Il écrivit aussi une *Ode sur la vie champêtre* et plus tard il composa un poème intitulé la *Forêt de Windsor*, puis une *Eglogue sur la naissance du Messie*. On trouve dans cette dernière pièce des idées sublimes et une poésie fort élevée. L'*Essai sur la critique*

parut en 1709, et mit le jeune poète au rang des plus beaux génies de l'Angleterre, quoiqu'il n'y eût pas d'ordre dans le plan, et que l'imagination n'y soit pas toujours bien réglée. L'abbé du Resnel en a donné une traduction estimée. Le *Temple de la Renommée*, poème qui parut en 1710, offre encore moins d'ordre que l'*Essai sur la critique*; tout y est confus, il y a cependant des morceaux d'une grande beauté, et qui décèlent l'homme de génie. La *Boucle de cheveux enlevée*, petit poème en cinq chants, publié en 1712. Cette bagatelle ne respire que la galanterie; mais l'*Épître d'Héloïse à Abailard* paraît dictée par tout ce que l'amour le plus violent peut inspirer. Le poète y peint les combats de la nature et de la grâce d'une manière où la piété et la paix des âmes pures n'ont rien à gagner. Un travail plus considérable occupait Pope, lorsqu'il enfanta cette épître : il préparait une traduction en vers de l'*Iliade* et de l'*Odyssee*. Toute l'Angleterre souscrivit pour cet ouvrage, et l'on prétend que l'auteur, qui n'était rien moins que désintéressé, y gagna près de cent mille écus. Quand l'*Homère* anglais vit le jour, il parut fort au-dessous du grec, quoiqu'on y trouvât de l'abondance et de la force. Ses ennemis ou ses rivaux en profitèrent pour l'accabler de sarcasmes. Ils allèrent jusqu'à ridiculiser sa figure et sa taille, qui en effet n'étaient pas avantageuses; ils lui reprochèrent d'être *puant*, *laid* et *bossu*. Pope répondit par une satire intitulée la *Dunciade*, c'est-à-dire l'*Hébétiade* ou la *Sottisiade*. Il y passait en revue les auteurs et les libraires. Cette satire basse et indécente respire la fureur. L'auteur eut honte dans la suite de l'avoir enfantée; il n'hésita point à la jeter au feu, en présence du docteur Swift, qui la retira promptement, et lui rendit le mauvais office de la conserver. Non contents de le traiter dans vingt libelles d'*ignorant*, de *fou*, de *monstre*, d'*homicide*, et d'*empoisonneur*, ses adversaires firent courir dans les rues de Londres une relation d'une flagellation ignominieuse. Cette satire, où il y avait quelques traits perçans, et qui ne tombaient pas absolument à faux, remplit d'amertume le cœur de Pope. Il ne se contenta pas de faire écrire un *Avis au public*, où il attestait qu'il n'était pas sorti de sa maison le jour marqué par la relation, il voulut encore ajouter de nouveaux traits à la *Dunciade*. Ses amis lui conseillèrent de

ne répondre à ses adversaires que par des ouvrages louables, et il enfanta l'*Essai sur l'homme*. L'auteur embellit les matières les plus sèches par une élocution noble, facile, énergique, variée avec art. Il y a pourtant des descriptions trop étendues et des pensées répétées; on y trouve peu de solidité dans quelques assertions, peu d'ordre et de liaison entre les idées, et, ce qui fait l'objet d'une critique plus grave, des principes favorables à l'irréligion, une morale vague et sans autorité, une métaphysique imaginaire et illusoire. Il est vrai que Ramsay a tenté de faire l'apologie de ses sentimens, dans une lettre à Racine le fils, auquel Pope écrivit lui-même; mais il est bien difficile à quiconque a lu les ouvrages et a connu les amis de Pope, de n'avoir pas quelques doutes sur ses sentimens. «Après avoir lu ce poème dans l'anglais, dit Racine, loin d'en être le défenseur, je reconnais qu'il ne peut être justifié que par des explications forcées, et que le système qu'il présente d'abord est celui du déisme.» Plusieurs écrivains l'ont traduit en français. La version de l'abbé du Resnel, en vers, n'est pas assez littéraire, et celle de M. Silhouette, en prose, l'est trop. L'abbé Millot en a donné une en 1761, qui ne vaut aucune des deux précédentes. On trouve à la suite de sa traduction une épître morale de Pope sur la connaissance des hommes. C'est un tissu de réflexions où le génie anglais se montre dans tout son éclat et avec tous ses défauts. Cette épître tient par son sujet à l'*Essai sur l'homme*, et on peut la regarder comme une carte particulière, où est tracé en détail ce qu'une carte générale ne présente qu'en gros. En 1783, M. de Fontanes a donné une nouvelle traduction en vers de l'*Essai sur l'homme*, avec des notes et un discours rempli d'idées communes, débitées avec trop d'emphase. Quelques personnes préfèrent celle de l'abbé du Resnel. Si le premier traducteur manque souvent d'élevation, de vigueur et de coloris, il est du moins clair, naturel et fait entendre Pope, si obscur dans la dernière traduction; sa phrase est plus française, plus coulante; sa versification moins sèche, moins dure, moins heurtée. Pope a encore composé des *Odes*, des *Fables*, des *Épithètes*, des *Prologues*, et des *Épilogues*. Il passe pour le poète le plus élégant et le plus correct, et, ce qui est encore beaucoup, le plus harmonieux qu'ait eu l'Angleterre. Il a réduit les sifflemens

aigres de la trompette anglaise au son doux de la flûte. Nous ne parlerons point de ses *Lettres*, dont on a un recueil assez ample. S'il y en a deux ou trois qui puissent intéresser le public, toutes les autres ne sont presque d'aucun prix; et il en est ainsi de presque toutes les collections de ce genre. Ses différens ouvrages ont été recueillis à Londres en 1731, 20 vol. in-8°; 1797, 9 vol. in-8°; ibid., 1804, 6 vol. et à Edimbourg, 1764, 6 vol. in-8°. Sa *Traduction d'Homère* ne se trouve point dans cette dernière édition. Cette traduction a été réimprimée à Londres en 1805, 12 tomes en 6 vol. On a publié à Amsterdam les *Ouvrages divers de Pope, traduites de l'anglais; nouvelle édition, augmentée de plusieurs pièces et de la vie de l'auteur*, avec des figures en taille-douce, 1767, 7 vol. in-12. La plupart des traductions insérées dans ce recueil sont lourdes, maussades, pesantes. On a donné une nouvelle édition des *Ouvrages complètes de Pope*, Paris, 1779, 8 vol. in-8°, avec figures. «Pope, dit un critique, avait plus de subtilité dans l'esprit, que de vérité et de jugement. Il n'a ni le génie de Milton, ni le goût épuré d'Addison. Son talent principal était d'imiter et de s'approprier les idées d'autrui; le talent qui lui manquait était l'invention et l'ordre. Il entassait beaucoup de parties brillantes, dont il ne savait pas faire un tout bien proportionné. La plupart de ses détails, pris séparément, sont bien; mais, malgré son système, le tout n'est pas bien.» On a souvent cité de lui ce morceau sur la mort, qui est effectivement d'une grande beauté, «O Mort, je te bénis? C'est toi qui frapes les tyrans, qui en purges la terre, qui mets un frein à la cruauté et à l'ambition. C'est toi qui confonds dans la poussière ceux que le monde avait flatés, et qui regardaient les hommes avec mépris. Ils tombent, et nous respirons. Sans toi, nos malheurs seraient éternels. O Mort, qui tiens en respect les hommes durs et heureux, qui jettes l'effroi dans leurs cœurs coupables, espoir des infortunés, achève d'étendre ton bras sur les scélérats puissans et respectés.» Il ne reste plus qu'à faire connaître l'homme, après avoir fait connaître l'écrivain. Pope était bon parent et bon ami; il avait de la philosophie, mais surtout de celle qui est de mode dans ce siècle, qui est beaucoup plus dans l'esprit que dans le caractère. Il était vain, rail-

reur, colère, envieux; sacrifiant tout à sa réputation, d'une sensibilité puérile sur la critique, et capable des plus grandes violences pour la repousser. Il allait souvent chez son libraire, et il y donnait de temps en temps des scènes de fureur, que sa figure, sa taille et la singularité de ses mouvemens rendaient comiques. On l'accusait aussi d'avarice. Sa santé fut toujours chancelante, et l'art fut souvent appelé au secours de la nature. Il mourut d'une hydropisie de poitrine en 1744 à 56 ans.

POPE. Voyez BLOUNT.

POPELINIERE (LANCELOT VOESIN, seigneur de la), gentilhomme du Bas-Poitou, né vers 1540, était calviniste. Il servit dans la guerre des protestans, contre le gouvernement, soit à Toulouse (1562) soit dans le Poitou. En 1575, il prit Tonnav-Boutonne, et fit une descente dans l'île de Ré. Envoyé par le prince de Condé aux états de Blois, en 1576, il y rédigea la protestation de ses coréligionnaires. L'année suivante, il voulut défendre La Rochelle avec peu de forces, et il eut une vive querelle avec un de ses officiers, qui lui représentait l'impossibilité de l'entreprise. L'officier lui donna un coup d'épée au travers du corps, et sa blessure, dont il se rétablit avec beaucoup de peine, l'empêcha de continuer la guerre. Peu de temps après, il fit son abjuration, et mourut en 1608, au faubourg St.-Germain, presque dans la misère. C'était un homme d'une imagination vive, mais mal réglée. On a de lui : | une *Histoire de France*, depuis 1550 jusqu'en 1577, en 4 vol. in-8°. Quoique la matière soit vaste, il pouvait se renfermer dans des bornes plus étroites. Il narre avec assez de netteté. Il est sincère et exact dans beaucoup d'endroits, et, s'il ne l'est pas en tout, c'est par zèle pour le calvinisme. | Un ouvrage intitulé *Les Trois Mondes*, in-4°; | l'*Histoire des histoires*, in-4°, etc. Ce n'est qu'un recueil de bruits populaires. | *Histoire des derniers troubles*, etc., depuis 1562, Cologne, 1571; | l'*Amiral de France*, 1584.

* POPHAM (sir HOME RIGGS), amiral anglais, né en 1762 à Gibraltar d'une famille originaire d'Irlande, fut le 21^e fils de sa mère qui mourut en lui donnant le jour. Son père consul à Tétuan, dans le royaume de Maroc, eut 44 enfans de ses différentes femmes. Elevé par les soins de l'un de ses frères aînés qui était jurisconsulte à Madras, le jeune Popham

passa de l'université de Cambridge dans le service de la marine en qualité de simple matelot, dans l'escadre de sir Thomson; et plus tard il suivit ce commodore sur la côte d'Afrique comme intérimaire maritime. Après avoir fait partie de l'expédition d'Amérique dans la guerre contre les Etats-Unis et être devenu lieutenant, il montra de si grandes connaissances en topographie nautique, qu'il fut choisi, en 1788, pour faire partie d'une commission envoyée pour inspecter New-Harbour, qui avait été représenté comme très propre à devenir un arsenal maritime. En 1791, il commandait dans l'Inde un bâtiment du pays, avec lequel il se rendit à Bombay; mais il éprouva de violentes tempêtes qui le forcèrent de jeter l'ancre à Poulo-Pinang, appelé maintenant l'île du prince de Galles. Cet accident le conduisit à la découverte et à la connaissance du détroit du Sud, dont il fut publié la même année une carte, avec la permission du gouvernement, qui écrivit à sir Popham une lettre de remerciemens. Le gouverneur-général et plusieurs capitaines des vaisseaux de la compagnie qui sentaient l'avantage qu'on devait tirer de sa découverte, lui offrirent aussi des remerciemens publics et des marques de leur reconnaissance. La guerre ayant éclaté entre l'Angleterre et la France, il assista comme volontaire au siège de Nimègue fait par Pichegru en 1794, et il y fit preuve de beaucoup de valeur : ce qui le fit connaître du duc d'York, qui obtint pour lui, en avril 1795, le grade de capitaine de vaisseau. Ce fut alors qu'il conçut l'idée d'armer les pêcheurs de Flandre contre les Français pour défendre leurs propres villes, moyen qu'il fit ensuite adopter en grand, dans l'Angleterre. Lorsque les succès de Pichegru contraignirent les Anglais à évacuer la Hollande, il présida à l'embarquement des troupes, et les escorta en Angleterre avec les frégates l'*Amphion* et le *Dédale*. Il présenta ensuite au gouvernement le plan d'organisation d'un corps de marins destinés à résister à toute tentative d'invasion de la part des Français, et il eut en récompense le commandement d'une de ces compagnies, qu'il conserva jusqu'à l'année 1800. Pendant tout ce temps, il déploya beaucoup d'audace et d'intelligence, et il réussit, en 1798, à brûler et à détruire les écluses, les bassins et les divers travaux du canal d'Ostende à Bruges, par où le gouverneur français faisait arriver

à Dunkerque une grande quantité de munitions de guerre. Pendant l'hiver de 1799, il fut employé de nouveau sur les côtes de Hollande, et il reçut une pension de cinq cents livres sterling, en témoignage de satisfaction pour les services qu'il rendit alors. A la fin de 1800, il fut envoyé de nouveau dans les Indes orientales avec une escadre de quatre vaisseaux de ligne, et il se concerta avec le gouverneur-général Wellesley, au nom duquel il remplit avec succès différentes missions diplomatiques auprès du shérif de la Mecque et d'autres chefs de l'Arabie. De retour en Angleterre, il trouva le ministère changé, et les wighs à la tête des affaires. Ce parti censura sa conduite dans l'Inde et le laissa sans emploi; mais bientôt élu au parlement par le bourg d'Yarmouth, il profita de sa position pour attaquer les ministères relativement à l'administration de la marine. Un nouveau changement ayant eu lieu dans le cabinet en 1804, sir Popham obtint le commandement de l'*Antelope*, de 50 canons, et fut chargé de faire l'essai d'un nouveau moyen de destruction des flottes. Cette première expérience réussit, et deux bâtimens français furent détruits devant Boulogne; mais une seconde tentative plus importante trompa son attente. En 1805, il eut le commandement de la partie maritime de l'expédition qui s'empara du cap de Bonne-Espérance en janvier 1806 : de là, il se porta sur Buenos-Ayres; mais cette entreprise, qu'il avait faite de son chef, n'ayant pas réussi, il fut arrêté par ordre du gouvernement, comme ayant outre-passés pouvoirs, et mis en jugement. Cependant il fut acquitté; cette rigueur n'était qu'apparente : on ne punit réellement en lui que le défaut de succès dans la tentative. En effet, il fut employé de nouveau pour l'expédition de Copenhague, puis sur les côtes du nord de l'Espagne, et enfin pour la prise de l'île de Walcheren, qu'il fut forcé d'abandonner à l'approche des troupes françaises. Durant la guerre qui se fit dans la péninsule, il commanda le *Vénérable* de 74 canons, qui fut employé activement sur la côte nord-ouest de l'Espagne à harceler les armées françaises. Lorsque lord Moira partit pour le gouvernement général du Bengale, sir Popham fut chargé de le transporter dans l'Inde sur le *Stirling-Castle*; et à son retour, il fut nommé colonel des troupes de la marine. Le 9 juin 1814, il fut élevé au grade de contre-amiral du pavillon blanc. Il s'occupa d'objets

relatifs à la marine, particulièrement de la confection d'un télégraphe nommé *Sémaphore*, qui offre, dit-on, deux mille combinaisons au lieu de cent, et peut être démonté en cinq minutes et transporté sur un chariot d'un endroit à un autre. Il fut adopté par le gouvernement, et employé, en 1815, sur la côte depuis Bridport jusqu'à l'extrémité du comté de Cornouailles. En 1819, il eut le commandement de la station de la Jamaïque, et peu après, il alla commander celle des Indes Occidentales, où il fit de vains efforts pour ménager un accommodement entre le roi noir Christophe et le général Boyer. Sir Popham revint en Angleterre en 1820, et mourut le 11 septembre de la même année à Cheltenham. Il a publié : | *Exposé succinct des faits relatifs au traitement éprouvé par sir Home Popham, depuis son retour de la mer Rouge*, 1805, in-8°; | *Description de l'île du Prince de Galles et des avantages qu'elle offre comme point maritime*, 1805, in-8°; | *Principes et réglemens à observer sur les vaisseaux de Sa Majesté*, 1805, in-4°. Sir Home Popham était membre de la société royale de Londres, chevalier de l'ordre du bain, etc., et fut sans contredit l'un des meilleurs marins anglais du 19^e siècle.

POPIEL 1^{er}, roi de Pologne, fils de Lesek ou Lechus III, et selon d'autres IV, lui succéda vers 813, et mourut cinq ans après. Son fils, Popiel II, qui lui succéda, est célèbre dans les annales polonaises par sa mort tragique et extraordinaire. Les historiens rapportent qu'il fut mangé par des rats avec sa femme et ses enfans vers 840. (Voyez OTHON ou HATTON.) Piast lui succéda après un interrègne d'un an ou deux.

POPILIUS (C.), de l'illustre famille des Popiliens, qui donna plusieurs grands hommes à la république romaine. Il fut député vers Antiochus, roi de Syrie, pour l'empêcher d'attaquer Ptolémée, roi d'Egypte, et allié du peuple romain. Le monarque syrien chercha à éluder par adresse la demande des Romains; mais Popilius aperçut son dessin, et traçant, avec sa baguette, un cercle autour de lui, il lui ordonna de n'en point sortir, sans lui donner une réponse décisive ou de paix ou de guerre. Cette action intimida tellement Antiochus qu'il renonça à son projet, l'an 168 avant Jésus-Christ, et évacua toutes les villes de l'Egypte où il avait garnison. — Il ne faut pas confondre C. Popilius avec un autre POPILIUS, scélérat obscur, qui tua

Cicéron, quoique ce grand orateur lui eût conservé la vie par son éloquence.

POPILIUS NÉPOTIANUS. *Voyez NÉPOTIEN.*

POPÉE (POPPEA SABINA), fille de Titus Ollius, qui avait été questeur, prit le nom de son aïeul maternel Poppéus Sabinus, qui avait illustré sa famille par les honneurs du triomphe. Elle fut mariée à un chevalier romain, nommé Rufus Crispinus, et elle en avait un fils, lorsque Othon, qui fut depuis empereur et alors favori de Néron, l'enleva à son mari et l'épousa. Il ne cessa de la louer devant Néron, qui en devint amoureux, répudia sa femme Octavie, qui fut bientôt sacrifiée à sa rivale, et épousa Poppée. Comme Poppée n'espérait pas monter sur le trône pendant la vie d'Agrippine, elle irritait sans cesse Néron contre sa mère, qui fut enfin sacrifiée. Ce ne fut qu'après la mort d'Agrippine, qu'Octavie fut repudiée. Néron eut une fille de Poppée. La naissance de cet enfant lui causa des transports de joie violens. Il lui donna le nom d'Auguste, ainsi qu'à sa mère. Poppée ne jouit pas long-temps de sa faveur, sous un prince cruel et bizarre. Elle mourut d'un coup de pied que lui donna Néron, lorsqu'elle était enceinte, l'an 65 de Jésus-Christ. Elle s'était permis de railler l'empereur. Il la regretta ensuite, rendit à ses restes de grands honneurs et prononça lui-même son oraison funèbre. Les soins que Poppée prenait de sa beauté sont célèbres : elle se baignait tous les jours dans du lait d'ânesse.

POQUELIN. *Voyez* MOLIERE.

POQUET. *Voyez* LIVONIERE.

PORBUS. *Voyez* POURBUS.

PORCACCHI (THOMAS), écrivain toscan, né vers 1530 à Castiglione-Aretino, mourut à Venise en 1585. Il traduisit en italien *Justin, Dion, Plutarque*, et d'autres auteurs grecs et latins. On a de lui d'autres ouvrages, dont le plus curieux est intitulé : *Funerali antichi di diversi popoli e nazioni, con figure del Porto*. Venise, 1574, in-4°. Il cultiva aussi les muses italiennes et latines ; mais il eut moins de succès en vers que dans les recherches d'érudition. On cite encore de lui : *Le Isole più famose del mondo*. Venise, 1572, in-folio ; 4^e édit., 1604, aussi in-folio.

PORCAIRE (saint) ou PORCHAIRE, abbé de Lérins en 751, était à la tête de 500 moines, lorsque les Sarrasins ou Maures d'Espagne vinrent fondre sur

cette île, au retour du siège d'Arles. Ces barbares massacrèrent tous ces saints religieux, à l'exception de quatre, qu'ils emmenèrent avec eux. Ceux-ci, s'étant sauvés, revinrent à Lérins, et n'y trouvèrent qu'un vieillard appelé *Eleuthère*, qui s'était caché dans une grotte pendant cette horrible boucherie. Ils l'éurent pour abbé, après avoir fait revenir d'Italie 36 religieux que saint Porcaire y avait envoyés à la première nouvelle des incursions des Sarrasins en Provence. Les habitans de Monverdan, près du Lignon en Forez, croient que saint Porcaire se retira chez eux, et qu'il y fut depuis martyrisé par les Sarrasins. Mais si le saint de ce nom qu'ils honorent est le même que l'abbé de Lérins, ce sera quelque translation de ses reliques, qui aura donné lieu au culte qu'ils lui rendent.

PORCELLETS (GUILLAUME des), seigneur en partie de la ville d'Arles, suivit en 1265 Charles 1^{er}, roi de Naples, dans son royaume de Sicile. Il se signala à la conquête de Naples, et mérita le titre de chevalier et le gouvernement de la ville de Pouzzoles. Sa probité et sa douceur le firent épargner seul à Palerme pendant le massacre terrible des Vêpres siciliennes.

PORCELLUS ou PORCELIUS (PIERRE), écrivain de Naples, fut ainsi appelé parce qu'il garda, à ce que l'on croit, les pourceaux dans sa jeunesse. On ne sait comment il sortit de l'obscurité : ce qu'il y a de constant, c'est qu'il se qualifie *Secrétaire du roi de Naples*. Ses talens lui procurèrent l'amitié et l'estime de Frédéric, duc d'Urbain et célèbre général, mort en 1482. Il se trouva en 1482 dans l'armée des Vénitiens, qui étaient en guerre avec les Milanais. Porcellus y était, non comme guerrier, mais comme témoin des belles actions du comte Jacques Piccinino, qui combattait à ses frais pour les Vénitiens. Ce héros l'honorait de son estime, le logeait avec lui, et l'admettait tous les jours à sa table. Porcellus écrivit l'histoire de ce général, et l'adressa à Alphonse d'Aragon, sous ce titre : *Commentaire du comte Jacques Piccinino, appelé Scipion Emilien*. Ce morceau d'histoire, qui fut publié en 1731, par Muratori, dans le tome 20 de ses *Ecrivains d'Italie*, plait par les agrémens du style. Son ouvrage est en 9 livres ; il avait fait une suite de cette histoire, mais elle est demeurée manuscrite. On a encore de Porcellus des *Epigrammes*, d'un style

simple et naturel. On les trouve dans un Recueil de poésies illyennes, 1659, in-8°.

* PORCHER de LISSONAY (GILLES), comte de RICHEBOURG, né en 1755, à la Châtre, devint subdélégué et procureur du roi dans cette ville et occupait cette place au commencement de la révolution: il fut nommé successivement maire, commissaire du roi près le tribunal du district de la même ville, suppléant du département de l'Indre à l'assemblée législative, et enfin député à la Convention nationale en 1792; il y vota la détentation du roi et son bannissement à la paix, en déclarant qu'il votait non comme juge, n'en ayant pas le droit, mais comme représentant du peuple chargé de prendre des mesures de sûreté générale; il se déclara aussi pour l'appel au peuple et pour le sursis. Depuis, il se fit peu remarquer dans l'assemblée, et ce ne fut qu'après le 9 thermidor qu'on le vit agir avec beaucoup d'activité, soit au comité de législation, au nom duquel il fit de fréquens rapports, entre autres celui qui amena la suppression du tribunal révolutionnaire le 26 mai 1795. Envoyé en mission dans quelques départemens, il se conduisit avec modération. Néanmoins, se trouvant aux approches de vendémiaire dans le Calvados, il denonça à la Convention les manœuvres des royalistes, et il continua de se montrer républicain, quoiqu'il fût souvent en opposition avec le Directoire. Il fut encore nommé député au conseil des Anciens; mais son élection ayant été annulée, il devint membre de la commission administrative des hospices civils de Paris. Porcher perdit cet emploi en 1799, à la suite d'un renouvellement général; mais il fut réelu au conseil des Anciens, et dans le mois de novembre il se prononça en faveur de la révolution de Saint-Cloud. Alors il fit partie de la commission intermédiaire du conseil, et enfin il entra au sénat conservateur. Il en était secrétaire à l'époque de la chute de Bonaparte (1814), et il signa, en cette qualité, la création d'un gouvernement provisoire et la déchéance de l'empereur. Le roi le nomma pair de France le 4 juin. N'ayant pas été appelé à la chambre des cent-jours, il conserva cette dignité jusqu'à sa mort, arrivée le 12 avril 1825.

PORCHERES d'ARBAUD (FRANÇOIS de), né à Saint-Maximin en Provence, fut un des élèves de Malherbe, qui lui légua la moitié de sa bibliothèque. L'or-

chères obtint une place parmi les premiers membres de l'académie française, et mourut l'an 1640, en Bourgogne, où il s'était marié. Ses poésies sont: | une *Paraphrase des psaumes graduels*; | des *Poésies diverses* sur différens sujets, in-8°, Paris, 1655; et plusieurs autres pièces, insérées dans les recueils de son temps; | une *Ode* au cardinal de Richelieu. On lui attribue un *Sonnet sur les yeux de la belle Gabrielle d'Estrées*; sonnet qui lui valut, dit-on, une pension de 4,400 liv., de la part de Henri IV, souvent plus généreux en fait de galanterie qu'économe de la richesse publique.

PORCHERON (dom DAVID-PLACIDE), bénédictin et bibliothécaire de l'abbaye de Saint-Germain-des-Prés, naquit à Châteauroux en Berri l'an 1652. Les langues, l'histoire, la géographie, les généalogies et les médailles entraient dans la sphère de ses connaissances. Ce pieux et savant religieux mourut à Paris dans l'abbaye de Saint-Germain-des-Prés, en 1694, à 42 ans. On a de lui: | une édition des *Maximes pour l'éducation d'un jeune seigneur*, laquelle il publia en 1690, après en avoir réformé le style. Il y ajouta une traduction des *Instructions* de l'empereur Basile le Macédonien pour Léon son fils, et la *Vie* de ces deux princes. | Une *Edition de la Géographie de l'Anonyme de Ravenne*, qu'il publia en 1688, in-8°, avec des notes curieuses et savantes: ouvrage très utile pour la géographie du moyen âge; | il contribua à la nouvelle *Edition* de saint Hilaire, et à quelques autres éditions publiées par ses confrères.

PORCHETTI SALVAGIO, en latin de SILVATICIS, savant et pieux chartreux génois, qui mourut vers 1515, s'occupa dans sa solitude à réfuter les Juifs dans un livre intitulé; *Victoria adversus impios Hebræos ex sacris litteris, tum ex dictis Talmud, ac cabalistarum, et aliorum omnium autorum quos Hebræi recipiunt, monstratur veritas catholica fidei*; cet écrit dont la publication est due à Augustin Justiniani, évêque de Nebbio, qui eut beaucoup de peine à le mettre en ordre, parut à Paris, 1520, in-fol., gothique, assez rare. Cet ouvrage, dont Raimond Martin lui avait fourni le modèle, et qui depuis fut copié par Pierre Galatin, renferme de fort bonnes choses, mais aussi quelques raisonnemens peu concluans; son zèle paraît quelquefois plus avantageusement que sa logique. (Voyez JUSTINIANI AUGUSTIN.)

PORCIE, fille de Caton d'Utique, et femme, en premières noces, de Bibulus, puis de Brutus, se rendit célèbre par son esprit et par son courage. Dans le temps que Brutus devait exécuter contre César la conjuration qu'on lui cachait, elle se fit elle-même une grande blessure. Son mari demanda la raison d'une si étrange conduite. « C'est, répondit-elle, pour vous » faire connaître avec quelle constance » je me donnerais la mort, si l'affaire » que vous allez entreprendre venait à » échouer et causer votre perte. » Brutus ayant perdu la vie quelques années après, elle ne voulut point lui survivre. Ses parens s'opposèrent à ce funeste dessein, et lui ôtèrent toutes les armes avec lesquelles elle pouvait se nuire; mais elle avala des charbons ardents, dont elle mourut l'an 42 avant Jésus-Christ. — Il y a une autre Porcie, sœur de Caton d'Utique, de laquelle Cicéron parle avec éloge.

PORDENONE (JEAN-ANTOINE LICINIO REGILLO, dit le), peintre, né en 1483 au bourg de Pordenone, dans le Frioul, à 8 lieues d'Udine, mourut à Ferrare en 1540. Ce fut dans l'école du Giorgion, qu'il étudia les effets piquans de la nature, pour les transporter dans ses ouvrages. Charles-Quint combla ce peintre de biens, et le décora du titre de chevalier. Le Pordenone a beaucoup peint à fresque; il y a plusieurs villes d'Italie enrichies de ses ouvrages. Son tableau de *saint Augustin*, et deux chapelles qu'il a peintes à fresque à Vicence, sont particulièrement admirés. Il existait une rivalité ou plutôt une véritable inimitié entre le Pordenone et le Titien. Il est considéré comme le second maître de l'école vénitienne. — Son neveu, JULES-LICINIO le PORDENONE, né en 1500 à Venise, mort à Augsbourg, en 1561, fut son élève, et réussissait dans la peinture à fresque. Il a peint à Venise et dans plusieurs autres endroits de l'Italie. Les magistrats d'Augsbourg, charmés des ouvrages qu'il y a faits, ont cru devoir honorer sa mémoire par une inscription particulière.

PORÉE. Voyez PORRÉE.

PORÉE (CHARLES), jésuite, né en 1773 à Vendes, près de Caen, entra dans la société des jésuites en 1692. Il professa d'abord les humanités en province, et se fit une grande réputation. Appelé à Paris pour y faire sa théologie, il fut chargé en même temps de la direction de quelques pensionnaires. Les progrès qu'ils

furent sous un tel maître, l'idée que ses supérieurs avaient de ses talens, le firent nommer, en 1708, professeur de rhétorique au collège de Louis le Grand, emploi qu'il n'accepta qu'à regret. Si l'on n'eût écouté que ses inclinations et ses instances, il se serait consacré pour toujours aux missions chez les infidèles. Le père Porée, choisi immédiatement après le père Jouvenci, le remplaça dignement. Même zèle, même piété, même application; mais plus d'esprit, plus de génie, plus d'élévation dans le successeur. Une latinité moins élégante et moins pure, mais un style plus vif, plus ingénieux, un style que Sénèque et Pline auraient peut-être envié. On lui a reproché de n'avoir point l'éloquence nombreuse et périodique de Cicéron; mais il ne voulait pas l'avoir. Le style coupé, pressé, vif, lui paraissait plus convenable pour des discours académiques, tels que ceux qu'il prononçait à l'ouverture des classes, et plus propre à aiguïser l'esprit des jeunes gens et à exercer leur imagination. Le père Porée forma des élèves dignes de lui, pendant les 33 années qu'il occupa la place de professeur, jusqu'à sa mort, arrivée en 1741. Il aimait ses disciples, et il avait l'art de s'en faire aimer. Il les rappelait à leur devoir par la douceur, et à la vertu par ses exemples. Occupé uniquement de son emploi, il était presque aussi solitaire au milieu de Paris que dans un désert. On a de lui : | un *Recueil de harangues*, publié à Paris en 1735, en 2 vol. in-12. On ne peut nier qu'il n'y ait dans ses discours un grand nombre de tours ingénieux, de pensées fines, d'expressions vives et saillantes; mais on y trouve en même temps des jeux de mots, des antithèses, et en général un tour tout différent de celui de l'éloquence romaine. On raconte à ce sujet l'anecdote suivante. Le père Thoulïer (depuis l'abbé d'Olivet), lui parla un jour de cette différence. Le père Porée répondit: *Après tout, que trouvez-vous de si beau dans Cicéron?* — *Je vous promets là-dessus le secret, votre vie durant.* reprit le père Thoulïer, un des plus zélés partisans de l'orateur de Rome. | Un second *Recueil de harangues*, Paris, 1747, in-12. Il y en a quelques-unes sur des sujets pieux, dans lesquelles il est plus simple que dans ses discours d'apparat. Il ne pense qu'à éclairer l'esprit et à toucher le cœur, et il réussit. | Six *Tragédies* latines, publiées en 1725, in-12, par le père Griffet, qui les a

ornées d'une *Vie* de l'auteur. Il y a plusieurs morceaux pleins d'élévation, de noblesse et de pathétique; mais tout n'est pas égal. | Cinq *Comédies* latines en prose, en 1749. in-12., qui ont vu le jour par les soins du même éditeur. Le comique du père Porée est gracieux et toujours décent. Il n'a ni le *vis comica* de Plaute, ni l'élégante simplicité de Térence; mais on admire la flexibilité de son esprit, et surtout l'attention d'amener une morale exacte à la portée des jeunes gens. Le père Porée a fait d'autres pièces fugitives, telle que celle qu'il composa sur la dernière maladie du père Commire, où l'on remarque beaucoup d'imagination et de poésie. On a gravé son portrait, avec ces mots au bas, qui renferment un éloge d'autant plus flatteur qu'il est fondé sur la plus exacte vérité: *Pietate an ingenio, poesi an eloquentia, modestia major an famu?* L'abbé Ladvocat blâme l'usage de faire représenter aux écoliers des comédies, et prétend qu'on devrait leur préférer les exercices en forme de piaidoyer, dont on se sert, dit-il, depuis le père Porée dans le collège Louis-le-Grand. Cet habile jésuite avait effectivement employé ce moyen, établi par le père le Jay, et on convient qu'il l'avait porté à toute la perfection dont il est susceptible; mais il croyait le théâtre plus propre à corriger le ridicule des jeunes gens, et à leur donner de la hardiesse pour les actions publiques auxquelles on les destine. Ce sentiment est incontestable et sensiblement vrai dans ses effets; mais le théâtre en général est aujourd'hui si corrompu, est devenu une source si vaste et si sûre de corruption, que dans la crainte de nuancer le bien avec le mal, il est convenable de sacrifier les avantages d'un théâtre honnête et innocent aux dangers du théâtre devenu l'école des vices et des abominations humaines.

POREE (CHARLES-GABRIEL), frère du précédent, naquit à Caen, en 1688. Le goût que ses premiers maîtres lui firent prendre pour l'étude, dura jusqu'à 25 ans, qu'il se cassa la jambe. La lecture, sa ressource contre l'ennui pendant la guérison de cet accident, devint une passion qui ne le quitta qu'avec la vie. Il entra dans la congrégation de l'Oratoire d'où son frère le fit sortir bientôt après, pour le placer auprès de l'illustre Fénelon, en qualité de bibliothécaire. Ensuite, il fut curé dans l'Auvergne jusqu'en 1728, que le roi lui donna, dans la cathédrale

de Bayeux, un canonicat qu'il résigna deux ans après. On le contraignit encore d'accepter la cure de Louvigny, près Caen; il la garda 20 ans. Retiré dans cette ville au sein de sa famille; il partagea son temps entre la prière et l'étude jusqu'au 17 juin 1770, qu'il mourut. Il était gai; franc, charitable, chéri de tous les bons nêtes gens. Nous avons de lui: | *Examen de la prétendue possession des filles de Landes*, et *Réfutation d'un Mémoire où l'on s'efforce de l'établir*. Antioche (Rouen), 1738, in-8°. Il fit cet ouvrage conjointement avec M. Dudonet, médecin à Caen. | *La Mandarinade, ou Histoire du mandarinat de l'abbé de Saint-Martin*, connu dans le 17^e siècle par ses ridicules: cette histoire en 3 vol. in-12 renferme beaucoup d'anecdotes amusantes sur l'abbé qui en est le héros. Ses extravagances fournirent, dit-on, à Molière l'idée du *Bourgeois gentilhomme*. | *Quatre Lettres sur les sépultures dans les églises*, 1743. Cet ouvrage fut attaqué; il répondit par un petit écrit, sous le titre d'*Observations*. | *Nouvelles littéraires de Caen*, 2 vol. in-8°. Il les commença en 1742, et les continua jusqu'à la fin de 1744. C'est un recueil de pièces, en prose et en vers, des académiciens de cette ville. | *Quarante-quatre Dissertations sur différens sujets*, lues à l'académie de Caen, dont M. Porée a été pendant 30 années un des principaux ornemens. Onze de ces dissertations ont été imprimées dans les *Mémoires* de cette académie, et dans les *Nouvelles littéraires*. | Un grand nombre de *Corrections* et d'*Additions*, pour une nouvelle édition du *Dictionnaire de Trévoux*, restées manuscrites.

*** PORION (PIERRE-JOSEPH)**, évêque constitutionnel, né en 1743 à Thièvres dans le diocèse de Saint-Omer, fut professeur à la Flèche, puis à Arras, et devint en 1780 curé de Saint-Nicolas-des-Fossés dans cette ville. Elu le 30 mars 1791 évêque du Pas-de-Calais, il fut sacré à Paris le 10 avril suivant; mais il fut peu de temps sur son siège: en 1795 il renonça à ses fonctions, ainsi que la plupart des prêtres qu'il avait ordonnés. Il se fit défenseur officieux près les tribunaux, et fut quelque temps président de l'administration municipale de Saint-Omer. Porion s'était marié à la fille d'un officier irlandais. Il vint en 1802 se fixer à Paris où il vécut dans l'obscurité; il composa un *Commentaire de Llamond*, et paraissa des *Corriges de thèmes*. Il faisait des vers latins

et français qui ne lui ont pas fait grande réputation, quoiqu'il ait chanté successivement les chefs des divers gouvernements qui se sont succédé pendant la révolution. Porion est mort à Paris le 20 mars 1830, ne laissant de son mariage qu'une seule fille. *Voyez la Gazette des cultes* du 8 avril 1830.

PORLIER (PIERRE), seigneur de Goupières en Normandie, fut maître des comptes à Paris, et rendit un service important à l'ordre de Malte, en 1714. Les Turcs, sachant qu'il n'y avait point de poudre dans l'île, résolurent d'en faire le siège. Porlier, sensible aux malheurs dont la religion était menacée, les prévint, en vendant sa vaisselle d'argent et d'autres effets précieux, pour acheter une grande provision de poudre, qu'il fit passer dans cette île, et les Turcs renoncèrent à leur projet. Le grand maître, Perellos de Rocafull, pénétré d'estime et de reconnaissance pour une action aussi généreuse, envoya à Porlier la croix de l'ordre. Il mourut à Paris dans un âge fort avancé.

* **PORLIER (don JUAN DIAZ)**, surnommé *El Marquesito*, maréchal-de-camp, capitaine général des Asturies, né vers 1773 à Carthagène dans l'Amérique, était encore très jeune lorsqu'il entra au service de mer comme garde-marine. Il assista au désastreux combat de Trafalgar, et demanda ensuite de l'emploi dans un régiment d'infanterie royale, lorsque les Français envahirent la Péninsule. Sabrovour lui mérita en peu de temps le grade de colonel. Autorisé à lever un corps de partisans ou une *guérilla*, Porlier se signala à la tête de ce corps dans plusieurs occasions importantes, et reçut de la régence le grade de maréchal-de-camp et la capitainerie générale des Asturies; Ferdinand VII, replacé sur le trône, en 1814, l'accueillit avec distinction. Mais Porlier qu'avaient séduit les idées libérales proclamées par les Cortès dans leur constitution, se montra peu favorable à la marche que suivait le gouvernement: il laissa même échapper des plaintes dans sa correspondance ainsi que dans ses entretiens. La police intercepta une de ses lettres, et bientôt après (10 août 1814) il fut enfermé dans le château de San-Antonio, d'où il ne sortit qu'au bout de plusieurs mois pour aller prendre les eaux d'Arleyro. C'est là que fut ourdi le fameux complot qui éclata dans la nuit du 18 au 19 septembre par la prise de Sainte-Lucie. Après

avoir installé dans cette ville les autorités de 1814, il publia une proclamation dans laquelle il appelait aux armes ses concitoyens jaloux de reconquérir une liberté qu'ils avaient déjà payée au prix de tant d'efforts. Une junte provinciale de Galice s'institua sous sa présidence: elle lui décerna le titre de commandant général de l'intérieur du royaume. Il partit ensuite pour Santiago où il croyait entrer comme à Sainte-Lucie, et où il comptait sur la coopération des troupes formant la garnison. Le gouverneur de la ville paralysa ses dispositions, en payant la solde arriérée et en répandant d'un côté l'or à pleines mains, et de l'autre les menaces les plus terribles. Porlier s'avança jusqu'à trois lieues de Santiago. Epuisé de fatigues, il s'était endormi, lorsque deux sous-officiers des troupes insurgées, séduits par le gouverneur, donnèrent à un détachement de l'armée royale les moyens de prendre ce général. Arrêté le 26 septembre 1815, il fut conduit à la Corogne, condamné comme traître, et pendu le 3 octobre suivant. Les restes de Porlier reçurent en 1820 une éphémère apothéose.

* **PORMORANT (ALEXANDRE-COLAS de)**, prêtre, naquit à Orléans au commencement du 17^e siècle. En 1740 il fut nommé curé de Notre-Dame de la ville de Calais; il se fit connaître par de grands services, devint abbé commendataire de l'abbaye de la Madeleine de Pleine-Selve, au diocèse de Bordeaux, et consacra sa vie entière à l'instruction de la jeunesse. Il est mort le 18 septembre 1673. On a de lui: | *le Triomphe de la charité*, Paris, 1640; | *Idée de la famille de Saint-Joseph, établie au faubourg Saint-Victor de Paris*, Paris, 1644, in-42; | *Factum pour l'abbé de Pormorant, contre René Radique*, au sujet de l'administration de l'hôtel-Dieu de Checi, en 1654, qui est cité ici, parce que ce singulier mémoire est en vers français. L'abbé de Pormorant a publié plusieurs autres ouvrages de piété, et surtout des réponses apologétiques à la censure que la Sorbonne fit de son *Idée* sur l'établissement de Saint-Joseph; mais, excepté sa lettre à M. d'Albi, on ignore jusqu'au titre des autres.

PORPHYRE, philosophe platonicien, né près de Tyr, dans le bourg de Batanée, l'an de J.-C. 233, portait d'abord le nom de *Malchus*, qui signifie roi dans la langue syriaque; celui de *Porphyre*, *Purpuratus*, lui fut donné par Longin. Il étudia d'abord l'éloquence et la philosophie à

Athènes sous ce rhéteur. De là il passa à Rome, où il prit Plotin pour maître. Après la mort de ce philosophe, il enseigna avec succès, et eut un grand nombre de disciples. On dit qu'il épousa la veuve d'un de ses amis, pour être plus à portée de faire du bien à sa femme et à ses enfants. Il paraît certain qu'il avait embrassé le christianisme, et que, par une inconstance très peu philosophique, il le quitta pour un sujet fort mince. L'historien Socrate dit formellement que le platonicien de Batanée abandonna le christianisme, pour avoir été maltraité par quelques chrétiens de Cesarée en Palestine. Il mourut sous le règne de Dioclétien, après s'être fait un grand nom par ses talents et par sa manière de vivre. Son génie était vif, entreprenant, passionné pour la nouveauté et les choses extraordinaires. « On voit, dit un critique, dans tous ses ouvrages un esprit imbu de cette mystérieuse théurgie, qui consistait dans divers moyens de purifier l'âme, de la préparer à la communication la plus intime avec les esprits, de l'élever à la connaissance des plus sublimes vérités, et même, en quelque manière, de la déifier. C'est là ce qu'il s'efforce d'expliquer, et ce qu'il prétend démontrer par les *Vies* de Pythagore et de Plotin qu'il a données, et qui sont toutes des miracles, des prodiges, qu'il présente comme bien supérieurs à ceux des chrétiens. Il est vrai qu'il n'en a point d'autre garant que la parole de Porphyre lui-même. Cette théurgie n'était au fond que la sœur de la magie, qu'une espèce de commerce avec les esprits séducteurs, qu'un ramas d'illusions subtiles par lesquelles ces hommes orgueilleux et présomptueux étaient souvent aveugles eux-mêmes, et séduisaient ensuite les autres. » Le plus célèbre de ses ouvrages est celui qu'il composa contre les chrétiens. Nous ne l'avons plus; mais il fallait qu'il fût bien répandu, puisqu'il a été réfuté par saint Méthodius, évêque de Tyr; par Eusèbe, de *Prap. evang.*; par Apollinaire, saint Augustin, saint Jérôme, saint Cyrille et Théodoret. Ce philosophe avait lu l'Écriture sainte pour la combattre; et en comparant avec les historiens profanes les prophéties du livre de Daniel, il les trouva si claires, si détaillées et si conformes à l'histoire, qu'il s'imagina que Daniel n'en avait pu être l'auteur, mais qu'elles avaient été composées par un écrivain qui avait vécu depuis

Antiochus Epiphane, et qui avait emprunté le nom de Daniel. On lui démontra le contraire, en exposant la tradition constante des Juifs et la manière dont s'est formé le canon des livres saints. Mais cette imagination de Porphyre est une excellente preuve de la clarté et de l'évidence frappante des prophéties. On vit ici les Juifs combattre pour les chrétiens, et la religion de Jésus-Christ avoir pour défenseurs ses plus cruels ennemis. Théodose le Grand fit brûler les ouvrages de Porphyre en 388. Ses *Traité de abstinence ab animalibus necandis*, et *De vita Pythagoræ*, parurent à Cambridge, 1635, in-8°, avec des notes de Luc Holstenius; et Utrecht, 1767, in-8°. On a encore de lui : *De antro nympharum*, Utrecht, 1765, in-4°. On a imprimé sous son nom, *Porphyrii Isagoge latine*, Ingolstadt, 1492, in-fol. rare. Le *Traité sur l'abstinence des viandes* a été traduit en français par Maussac, Paris, 1622, in-8°, et par M. de Burigni, 1747, in-12.

PORPHYRE (PUBLIUS-OPTATIUS), poète latin, florissait sous l'empire de Constantin le Grand. Il composa en vers le *Panegyrique* de ce prince, vers l'an 379. Ce poème, présenté à l'empereur, valut à l'auteur le rappel de l'exil où il était alors. Il fut imprimé à Augsbourg, en 1595, in-fol., de 28 feuillets. Rien n'est si ridicule que les difficultés que le poète a recherchées dans la confection de cet ouvrage. Ce sont des acrostiches au commencement et au milieu des vers, des chiffres entrelacés, des figures de mathématiques, etc., sur chaque page.

PORPHYROGÉNÈTE. Voyez CONSTANTIN.

*** PORPORATI (CHARLES-ANTOINE)**, habile graveur, naquit à Turin, en 1744. Il vint jeune à Paris, y reçut des leçons de J.-G. Wille, de Chevillet et de Beauvarlet, et a laissé plusieurs estampes qui décèlent un véritable talent. Les principales sont : *Suzanne au bain*, d'après Santerre; *Agar renvoyée*, d'après le peintre Van Dick; le *Devoir naturel*, sur les dessins de Cignani. Il retourna dans sa patrie, en 1780, fut pensionné de la cour, et grava la *Mort d'Abel*, *Paris et Oenone*, d'après le chevalier Van der Werff; *Vénus et l'Amour*, *La Prêtresse compatissante*, *Le Coucher*, etc. Porporati fut reçu à l'académie de Paris, en 1775 : il mourut à Turin le 16 juin 1816. Son burin était léger, exact, et il donnait beaucoup de moellus aux chairs et de grâce aux draperies.

* **PORQUET** (PIERRE-CHARLES-FRANÇOIS), ecclésiastique, naquit à Vire en Normandie, le 12 janvier 1728. Né de parens fort pauvres, il dut son éducation à des personnes bienfaisantes qui l'aiderent à entrer dans la carrière ecclésiastique. L'abbé Porquet cultiva la poésie dont il inspira le goût à Boufflers son élève. L'éducation de ce jeune seigneur étant achevée, il devint aumônier de Stanislas roi de Pologne. On a de lui diverses *Poésies* dans plusieurs recueils, dans l'*Almanach des Muses* où il signait le *petit Vieillard*, dans l'*Année littéraire*, etc. On distingue entre autres une *Ode sur le bonheur*, et des *Stances sur l'espérance*, où l'on trouve de l'élégance et beaucoup d'expression. L'abbé Porquet a publié son *Discours de réception* à l'académie de Nancy, prononcé en 1746, le même jour que celui du chevalier de Boufflers, qui lui est bien supérieur sous le rapport du sujet et du style, et des *Réflexions sur l'usure*. Il est mort le 22 novembre 1796 âgé de 68 ans. On trouve une *Notice* très étendue sur cet ecclésiastique dans le *Magasin encyclopédique*, 1807, qui renferme un grand nombre de ses petites pièces, dans les tomes 2 et 3. L'abbé Porquet était d'une taille courte, et n'avait qu'un souffle. Aussi disait-il en plaisantant : *Je suis comme empaillé dans ma peau*. Il mettait à composer un quatrain tout le soin dont il était capable, et il s'est peint lui-même dans son épitaphe :

D'un écrivain soigneux il eut tous les scrupules ;
Il approfondit l'art des points et des virgules ;
Il pesa, calcula tout le fin du métier,
Et sur le laconisme il fit un tome entier.

PORRÉE (GILBERT de la), né à Poitiers, fut chanoine, puis évêque de cette ville, après avoir enseigné la philosophie et la théologie avec une réputation extraordinaire. Le goût de son siècle était, en logique et en théologie, d'analyser tout, et de donner des noms différens aux différentes qualités des objets. Gilbert de la Porrée le suivit. Il avait composé plusieurs ouvrages théologiques, et avait traité les dogmes de la religion, plutôt selon les maximes d'Aristote que suivant le langage de l'Ecriture et des saints Pères. Ainsi, par exemple, en parlant de la Trinité, il avait examiné la nature des personnes divines, leurs attributs, leurs propriétés. Il avait examiné quelle différence il y avait entre l'essence des personnes et leurs propriétés, entre

la nature divine et Dieu, entre la nature et les attributs de Dieu. Comme tous ces objets avaient des définitions diverses, Gilbert jugea qu'ils étaient différens, que l'essence ou la nature de Dieu, sa divinité, sa sagesse, sa bonté, sa grandeur, n'étaient pas Dieu, mais la forme par laquelle il est Dieu. Ainsi, par une métaphysique aussi vaine et fausse qu'hétérodoxe, il regardait les attributs de Dieu et la Divinité comme de formes différentes ; et Dieu, où l'Etre souverainement parfait, comme la collection de ces formes. C'est là l'erreur fondamentale de Gilbert de la Porrée. Il en avait conclu que les propriétés des personnes divines n'étaient pas ces personnes, que la nature divine ne s'était pas incarnée. Gilbert de la Porrée conserva tous ces principes, lorsqu'il fut élu évêque de Poitiers, et les expliqua dans un discours qu'il fit à son clergé. Arnould et Calon, ses archidiacres, le déferèrent au pape Eugène III, qui était alors à Sienna, sur le point de passer en France. Lorsqu'il y fut arrivé, il fit examiner l'accusation qu'on avait portée contre l'évêque de Poitiers. Gilbert fut appelé à une assemblée quise tint à Paris, en 1147, et ensuite au concile de Reims, tenu l'année suivante, et dans lequel on condamna les sentimens de Gilbert. Ce prélat rétracta ses erreurs, et se réconcilia sincèrement avec ses dénonciateurs. Il mourut en septembre 1154. Quelques-uns de ses disciples persévérèrent dans leurs sentimens ; mais ils ne formèrent point un parti.

PORRETE (MARGUERITE), femme du Hainaut, vint à Paris, où elle composa un livre rempli des erreurs renouvelées par quelques quiétistes modernes. (*Voy. MOLINOS.*) Elle y disait, entre autres choses, « qu'une personne anéantie dans l'amour de son créateur peut satisfaire librement tous les désirs de la nature, sans crainte d'offenser Dieu. » Elle soutint opiniâtrément cette doctrine, qui la fit condamner à être brûlée en 1310.

PORSENA, roi d'Etrurie, dont la capitale était *Clusium* (aujourd'hui *Chiusi* en Toscane), alla assiéger Rome, l'an 507 avant J.-C., pour rétablir Tarquin le Superbe. Ce siège réduisit les Romains à la dernière extrémité ; mais le courage de Clélie, d'Horatius Coclès et de Mutius Scævola (*voy. ces trois articles*), obligea Porsenna de le lever. Il mourut peu de temps après.

PORTA (SIMON), *Portius*, Napolitain, fut disciple de Pomponace, dont il embrassa les opinions. Après avoir fait quelque bruit dans différentes villes d'Italie, il professa la philosophie à Pise, et mourut à Naples en 1555, à 57 ans. On a de lui divers Traités de philosophie, recueillis à Florence en 1551, in-4°. Cette collection renferme ses Traités *De mente humana*; *An homo bonus vel malus volens fiat*, mauvais ouvrages; *De dolore*; *De coloribus oculorum*, etc. On a encore de lui : | *De rerum naturalium principis libri duo*, 1553, in-4°, plein de vues fausses ou hasardées; | *De conflagratione agri puteolani*, Florence, 1551, in-4°; | *Opus physiologicum, in quo tractatur nun ars chimica verum aurum efficere queat* ? Messine, 1618, in-4°. — Il y a eu un SIMON PORTIUS, Romain, auteur d'un *Lexicon græco-barbarum et græco-litteratum*, 1635, in-4°; et d'une *Grammaire de la langue grecque vulgaire*, 1678, in-4°.

PORTA (JOSEPH), prit le surnom de *Salviati*, parce qu'il fut disciple du peintre de ce nom. Il naquit à Castel-Nuovo, dans la Garfagnana, en 1520, et mourut à Venise en 1585. Il se fit une manière qui tenait du goût romain et du vénitien. Porta excellait également à peindre à fresque et à l'huile. Le pape Pie IV et le sénat de Venise exercèrent long-temps son pinceau. Cependant ses occupations ne l'empêchèrent point de s'attacher aux sciences, et principalement à la chimie, dont il tira plusieurs secrets pour son art. Ce maître avait un dessin correct, un bon goût de couleur : il inventait facilement ; mais on remarque dans ses ouvrages trop d'affectation à exprimer les muscles du corps humain. Le musée du Louvre conserve un tableau de cet habile maître : *Adam chassé du Paradis terrestre*; son *Enlèvement des Sabines* a long-temps fait partie de la galerie du Palais-Royal.

* **PORTA** (JACQUES della), architecte milanais, né vers l'an 1350, s'occupa d'abord à faire des bas-reliefs de stuc, etudia ensuite l'architecture sous Vignole, et devint architecte de l'église de Saint-Pierre de Rome. Sixte-Quint ayant donné beaucoup de soins à l'embellissement de Rome, voulut, avant de mourir, voûter la fameuse coupole de l'église de Saint-Pierre, dont Michel-Ange avait formé le projet, et que la mort l'empêcha d'exécuter. J. della Porta et Dominique Fon-

tana furent chargés de ce grand travail. Six cents hommes y travaillèrent constamment, et l'ouvrage fut achevé au bout de vingt-deux mois en novembre 1590. Della Porta continua également les travaux du Capitole d'après les dessins de Michel-Ange, et acheva aussi la construction de la belle église de *Jésus* (des Pères de la compagnie) sur le plan de Vignole. Il entreprit ensuite d'autres travaux qui font honneur à ses talens, et mourut à Rome, d'une indigestion, âgé de 65 ans.

PORTA (JEAN-BAPTISTE), gentilhomme napolitain, et physicien célèbre, né à Naples, vers 1545, s'adonna à l'étude des mathématiques, de la médecine et de l'histoire naturelle. Il parcourut l'Italie, la France et l'Espagne, en observateur, et, de retour à Naples, il y établit l'académie des *Otiosi*. Son penchant l'entraînait vers les sciences occultes. Il tenait souvent chez lui des assemblées d'hommes versés dans l'astrologie, dans lesquelles on traitait des secrets de la magie et cette réunion prit le nom d'académie de *Secreti*. La cour de Rome, instruite de l'objet qui occupait cette petite académie, lui défendit de la tenir. Il se consacra aux muses et composa des *Tragédies* et des *Comédies* qui eurent quelque succès. Il mourut en 1615, à 70 ans. On a de lui : | un *Traité de la magie naturelle*, en latin, Amsterdam, 1664, in-12; traduit en français par Meissonnier, Lyon, 1688, in-12 : livre plein d'idées chimériques et extravagantes. On assure que l'auteur avait composé les premiers livres de cet ouvrage à l'âge de quinze ans. | Un autre *Traité de la physionomie*, composé dans le même esprit que le précédent. L'auteur entêté de l'astrologie judiciaire, l'a rempli d'inepties. Cet ouvrage, imprimé à Leyde en latin, 1645, in-12, fut traduit en français par Rault, Rouen, 1665, in-8°. On l'a aussi en italien, Venise, 1652, in-8°, édition extrêmement rare. | *De occultis litterarum notis*, réimprimé à Strasbourg en 1606, avec des augmentations. C'est un traité sur la manière de cacher sa pensée dans l'écriture, et de découvrir celle des autres. Il y donne plus de 180 manières de se cacher; et il en laisse encore une infinité d'autres à deviner, qu'il est aisé d'inventer sur celles qu'il propose. Ainsi il a surpassé de beaucoup tout ce qu'avait fait Trithème sur ce point, particulièrement dans sa *Polygraphie*, soit par sa diligence et son exa-

titude, soit par son abondance et sa diversité, soit enfin par sa netteté et par sa méthode. | *Phytognomonica, seu Methodus cognoscendi ex inspectione vires abditas cujuscumque rei*, Naples, 1583, in-fol.; | *De distillationibus*, Rome, 1608, in-4°. C'est à J.-B. Porta que nous devons l'invention de la chambre obscure, perfectionnée depuis par s'Gravesande. Il avait conçu le projet d'une *Encyclopédie*, que Bacon a proposé ensuite d'une manière plus développée, et qui, exécuté enfin d'une façon pitoyable par des hommes inconséquens et dirigés uniquement par l'esprit d'intérêt, a produit une masse informe, fatale à toutes les branches des sciences. C'était du reste un esprit empirique et faux, auquel on a trouvé plus d'un trait de ressemblance avec Corneille Agrippa, Cardan, Paracelse, et autres partisans d'une physique occulte et condamnable. M. H.-Gabr. Duchesne a publié une *notice historique sur J.-B. Porta*, Paris, 1801, in-8°. Voyez sur Porta *la Storia della letteratura* de Tiraboschi.

* PORTA (CHARLES), poète milanais, né en 1776, acheva à Milan ses études qu'il avait commencées à Monza. La lecture qu'il entendit faire de quelques pièces de vers, lui inspira l'envie d'en composer à son tour. Porta voulut d'abord imiter Balestrieri qui parlait, de la manière la plus agréable, le patois de son pays; mais il finit par lui préférer le patois milanais, et il parvint en peu de temps à rivaliser avec son modèle. Ses premiers essais, qu'il dirigea vers la satire, lui attirèrent des désagréemens, et il se contenta, pendant quelque temps, d'insérer ses productions fugitives dans des almanachs. Les événemens du jour fournirent des sujets à sa verve caustique, et Porta obtint un succès populaire. On cite parmi ses productions deux poèmes intitulés : *Desgrazi de Giovanni Bongée* et *Vision de Prina*, dont les Milanais font cas. Quoique ses écrits portent l'empreinte d'un caractère malin et plaisant, l'auteur était sombre et mélancolique. Il mourut d'une attaque de goutte, à Milan, le 5 janvier 1821. Porta dirigeait surtout ses sarcasmes contre les prêtres. Il avait entrepris de traduire en milanais *l'Enfer* du Dante; mais il n'en a laissé que des fragmens. Le poète Grossi, son ami, a publié une partie des poésies de Porta, Milan, 1821, 2 vol. in-12. Ces deux auteurs avaient composé en société un drame

intitulé : *Giovanni Maria Visconti duca de Milano*, qui devait être représenté au théâtre de la Canobiana.

PORTAL (PAUL), chirurgien, naquit à Montpellier vers 1630, vint à Paris, où il termina ses études et se distingua dans la pratique des accouchemens. Il a laissé : | *Discours anatomiques sur le sujet d'un enfant d'une figure extraordinaire*, Paris, 1671, in-12; | *La pratique des accouchemens soutenue d'un grand nombre d'observations*, Paris, 1688, in-8°; Amsterdam, 1690, in-8°. Portal mourut à Paris, le 1^{er} juillet 1703. Quoique nous croyions qu'il répugnait à la décence de recourir à un chirurgien, excepté dans les cas dangereux, pour assister à de semblables opérations, on ne peut refuser à Portal beaucoup d'habileté dans la partie qu'il avait entreprise.

* PORTAL (ANTOINE), premier médecin de Louis XVIII et de Charles X, membre de l'académie royale des sciences, de l'institut, et de la plupart des académies de médecine et des sciences de l'Europe, commandant de la légion - d'honneur, chevalier de Saint-Michel, naquit à Gaillac (Tarn) le 5 janvier 1742 d'une famille qui a produit un grand nombre d'hommes distingués. Après avoir étudié la médecine à Montpellier où il fut reçu docteur, Portal mérita à l'âge de 20 ans d'être nommé correspondant de l'académie des sciences de cette ville, et il y professa l'anatomie et la physiologie. Il vint à Paris en 1768, et s'y fit bientôt connaître par des écrits importans et par son habileté dans la pratique de la médecine. En même temps il étudia la chirurgie, et ne tarda pas à être associé aux travaux scientifiques et littéraires de Sénac et de Lieutaud. Le premier, qui était premier médecin de Louis XV, le choisit pour donner une édition de son *Traité sur la structure du cœur*. Portal se vit bientôt recherché et consulté par les personnages les plus élevés en dignité, et obtint l'amitié de Franklin, de Buffon, de d'Alembert. En 1769, quatre ans après son arrivée à Paris, il fut reçu membre de l'académie des sciences où il succéda à Ferrein; il siégea à côté de Lagrange, de Laplace, de Bailly, etc., et fut nommé à peu près à la même époque, professeur d'anatomie au collège de France. En 1777 il dut à l'amitié de Buffon la place de professeur-administrateur d'anatomie humaine au jardin des plantes. Portal était devenu un des médecins les plus célèbres de

France, et jamais professeur n'a enseigné plus long-temps et avec plus de dévouement. Ses nombreux et importants ouvrages ont obtenu le plus grand succès dans sa patrie et à l'étranger, et ont été traduits dans presque toutes les langues de l'Europe. Ce sont : | *Dissertatio medico-chirurgica generalis luxationum rationes complectens*, Montpellier, 1764, in-4°. C'est le sujet de sa Thèse soutenue à Montpellier. | *Anatomie historique pratique de M. Lieutaud*, augmentée d'un grand nombre d'observations, 1767, 2 vol. in-4°; 1776, 2 vol. in-8°; | *Précis de la chirurgie pratique, contenant l'histoire des maladies chirurgicales, et la manière la plus usitée de les traiter, avec des observations et des remarques critiques sur différens points*, Paris, 1768, 2 vol. in-8°, figures. | *Histoire de l'anatomie et de la chirurgie, contenant l'origine et les progrès de ces deux sciences, avec un tableau chronologique des principales découvertes et un catalogue des ouvrages d'anatomie et de chirurgie, des mémoires académiques, des dissertations insérées dans les journaux, et de la plupart des thèses qui ont été soutenues dans les facultés de médecine de l'Europe*, Paris, 1770, 7 vol. in-8°. Cet ouvrage est le résultat d'un travail immense. | *Lettre à M. Petit*, 1771, in-8°; | *Lettre en réponse à M. Goulin*, 1771, in-8°; | *Rapport fait par ordre de l'académie des sciences sur la mort du sieur Lemaire et de son épouse, par la vapeur du charbon*, 1775, in-8°, réimprimé sous le titre de : *Observations sur les effets des vapeurs méphitiques sur le corps de l'homme, etc.* 1776, in-8°; 6^e édition, 1791, in-8°; réimprimées encore sous le titre de : *Instruction sur le traitement des asphixiés par le méphitisme, etc.* 1794, in-12; la 12^e édition est de 1805, in-8°. Cet ouvrage fut distribué gratuitement dans toute la France, par ordre du ministre Turgot. Il a été imprimé depuis plusieurs fois, notamment en 1816, par ordre du gouvernement, et adressé à tous les préfets par ordre du ministre de l'intérieur. | *Observations sur la nature et le traitement de la rage*, Yverdon, 1779, in-12 : | *Observations sur la nature et le traitement de la phthisie pulmonaire*, 1792, in-8°, Paris, 1809, 2 vol. in-8°. Cet ouvrage, riche d'une multitude de faits pratiques, présente un tableau fidèle de toutes les variétés de la phthisie pulmonaire, divisées d'après les causes qui la peuvent produire,

et soumises pour le traitement aux principes qui résultent de la connaissance approfondie de leurs caractères. | *Observations sur la nature et le traitement du rachitisme*, 1797, in-8°; | *Mémoires sur la nature et le traitement de plusieurs maladies*, Paris, 1808-1823, 3 vol. in-8°; | *Cours d'anatomie médicale, ou Elémens de l'anatomie de l'homme, avec des remarques physiologiques et pathologiques, et le résultat de l'observation sur le siège et la nature des maladies, d'après l'ouverture des corps*. Cet ouvrage, répertoire immense de faits remarquables, et qui a eu le mérite d'ouvrir la mine féconde de l'anatomie pathologique, si cultivée de nos jours, parut en 1804, 5 vol. in-8°. On en peut lire le compte rendu, dans les rapports du jury sur les prix décennaux, et dans ceux de la classe des sciences mathématiques et physiques de l'institut, de la 36^e p. à la 66^e. | *Mémoire sur la nature et le traitement de quelques maladies héréditaires ou de famille*, (lu à l'institut le 3 janvier 1808), 3^e édition, 1814, in-8°; | *Observations sur la nature et le traitement des maladies du foie*, Paris, 1813, in-8°; | *Notice sur la maladie et la mort de madame la baronne de Stael*, 1817, in-8°. M. Portal a encore publié, dans le recueil de l'académie des sciences et de l'institut, une foule de *Mémoires* relatifs à l'art de guérir. Il lut à l'institut en 1818 un curieux mémoire sur la dilatation des ventricules du cœur avec aplatissement de leurs parois; et un autre sur les inflammations du péricarde. A cette liste déjà nombreuse des ouvrages de Portal nous ajouterons deux *Mémoires* qu'il a communiqués en 1828 à l'académie royale des sciences; l'un intitulé : *Considérations sur les fièvres putrides devenues malignes*; l'autre *Observations et remarques sur la nature et le traitement des hydropisies avec des palpitations de cœur, et principalement sur le ramollissement de cet organe*. Portal fut nommé en 1815 membre de la commission chargée de rendre compte au roi de l'état de l'enseignement dans les écoles de médecine et de chirurgie. Louis XVIII le nomma président perpétuel de la société royale de médecine, à la création de laquelle il avait beaucoup contribué en 1820. Portal resta étranger à tous les actes de la révolution : il avait deux frères prêtres, dont l'un fut nommé chanoine de Notre-Dame en 1806, et l'on assure que lui-même pratiquait les devoirs reli-

gieux. Cet illustre médecin est mort à 90 ans le 25 juillet 1832 des suites d'une maladie calculeuse chronique; quatre autres célèbres professeurs du collège de France, MM. Champollion, Cuvier, Rémusat et Thurot, succombèrent cette même année.

* **PORTALIS (JEAN-ETIENNE-MARIE)**, ministre des cultes, né le 1^{er} avril 1746, au Beausset en Provence, d'une famille de robe qui depuis long-temps jouissait de l'estime générale, fut reçu, à l'âge de 21 ans, au parlement d'Aix, et dès son début il se plaça parmi les juriscultes et les orateurs les plus distingués de cette époque. Plusieurs *mémoires* contribuèrent à établir sa réputation, entre autres sa *Consultation sur la validité des mariages des protestans en France*, Paris, 1770, in-12. Deux causes soutenues contre deux adversaires puissans, Mirabeau et Beaumarchais, augmentèrent encore sa célébrité : Portalis s'était chargé des intérêts de madame de Mirabeau, et il parvint à obtenir une séparation utile à la conservation de ses biens. (V. MIRABEAU). Moins heureux en défendant le comte de la Blache contre Beaumarchais, il ne put gagner sa cause déjà perdue devant le public; mais sa défense fut digne de son talent. Portalis fut bientôt placé, malgré sa jeunesse, à la tête de l'administration de sa province; il justifia par sa capacité, dans les fonctions administratives, le choix qu'on avait fait de lui. Au commencement de la révolution, sa modération l'éloigna du rôle auquel auraient pu l'appeler ses talens, et dès 1790 il se retira à la campagne. Les troubles du Midi et les préambules des persécutions révolutionnaires lui firent chercher un asile à Lyon, qu'il fut encore obligé bientôt de quitter. Portalis se rendit à Paris dans les derniers mois de 1793; il ne tarda pas à y être arrêté, et il ne recouvra sa liberté que plusieurs mois après la chute de Robespierre. Nommé en 1795 député du département de la Seine au conseil des Anciens, il y développa un caractère plein de modération, et se montra constamment opposé au parti directorial. Le Directoire voulait s'arroger le droit d'élection, et Portalis opina sur ce droit le 13 décembre de la même année : « Ce serait, dit-il, compromettre cette » autorité que de lui donner la faculté » proposée : en admettant le prétexte de » la tranquillité publique pour violer un » article de la constitution, bientôt on » pourra en violer un autre, et ainsi tout

» sera livré à l'arbitraire. » Il fut nommé secrétaire de l'assemblée le 17, et le 27 février 1796 il fit un rapport verbal sur la résolution de détruire la liste des émigrés; il combattit en même temps le projet de donner au Directoire le pouvoir de statuer sur les radiations. Il prouva victorieusement que l'intérêt du gouvernement lui-même y était opposé, et que les tribunaux étaient les juges naturels de ces contestations comme de toutes les autres. Malgré la noble franchise de ses discours, qui auraient paru blesser les intérêts ou les prétentions du Directoire, il fut président le 19 juin 1796; le 25 août il s'opposa à l'impression d'un discours de Creuzé-la-Touche contre les prêtres. Le lendemain, il présenta un rapport exact des lois rendues sur cet ordre; il se plaignit des sermens exigés d'eux, plus encore des peines prononcées contre ceux qui, obéissant à leur conscience, avaient refusé de se parjurer. Il assimila, avec assez de justesse, les mesures proposées à leur égard à celles qui avaient été adoptées pendant le règne de la terreur, et cita J. J. Rousseau, qui, philosophe lui-même, disait « que si les philosophes avaient jamais » l'empire, ils seraient plus intolérans » que les prêtres. » Il fut un de ceux qui s'élevèrent le plus vigoureusement contre la loi du 9 floréal an 4 (28 avril 1796), qui ordonnait le partage des biens des ascendans d'émigrés, loi qui dépouillait de leur vivant des vieillards innocens, et qui était en opposition avec un des premiers principes des législateurs, que les crimes sont personnels. Il attaqua, le 30 novembre 1796, la loi du 5 brumaire, dans ses articles concernant les parens d'émigrés, comme proclamant l'intolérance, pour suivant en masse tous les citoyens, « faisant des privilégiés, des suspects, des » mécontents et des esclaves. » Il démontra que l'amnistie du 4 brumaire était absolue, et dit : « Que si elle pouvait subsister encore après le rejet de la résolution, elle subsisterait oubliée, déshonorée, comme une loi de colère, comme le dernier acte de la vengeance d'un parti, et que le 1^{er} germinal, époque des élections, elle serait anéantie par la volonté du peuple, par cela même qu'elle ne serait pas offerte à l'acceptation d'un souverain. » Dans le courant de février, il fut désigné dans le plan de conspiration de Lavilleheurnois, comme devant remplacer Cochon dans le ministère de la police. Il s'opposa à ce que les

électeurs fussent astreints à prêter le serment civique. Le 25 juillet, il vota contre les sociétés populaires. Bientôt après, il fut inscrit dans la liste de deportation du 18 fructidor an 5 (4 septembre 1797), et se réfugia en Allemagne. Rappelé en France après la révolution du 18 brumaire (9 novembre 1799), il y arriva le 15 février 1800. Le 5 avril, on le nomma commissaire du gouvernement près du conseil des prises, et il entra dans le conseil d'état vers la fin de la même année. Il présenta différents projets de loi au corps législatif, et défendit plus particulièrement le projet relatif à l'établissement des tribunaux spéciaux, qui éprouva une forte opposition. Peu de temps après, il présenta le projet du Code civil. Il fut chargé dans le mois d'août 1801 de toutes les affaires concernant les cultes. Il fit reconduire à Rome le corps de Pie VI, resté jusque là à Valence. Il ordonna d'effacer les inscriptions païennes qui restaient sur le frontispice des temples. Il rappela dans leur patrie les évêques démissionnaires qui en étaient exilés depuis tant d'années : mesure qui ne fut que le prélude d'un autre acte que réclamaient depuis long-temps la justice et l'humanité, le rappel des émigrés : objets si malheureux de la haine révolutionnaire, et sur lesquels la barbarie s'était appesantie au point qu'il suffisait d'être de cette classe proscrite, pour être envoyé à l'échafaud sans autre formalité. Le 5 avril 1802 il prononça, devant le nouveau corps législatif, que l'on venait de convoquer pour cet effet, un discours dans lequel il exposait les motifs qui avaient amené la convention faite entre le saint Siège et le gouvernement français. Il y était-il quelques principes fort sages; mais on croit s'apercevoir que l'orateur craignait de paraître trop favorable à la religion catholique et qu'il redoutait les sarcasmes de la philosophie, à moins qu'on ne veuille l'excuser sur les préventions que l'esprit révolutionnaire avait encore laissées chez beaucoup de gens en place contre la religion; préventions telles, que le gouvernement pouvait craindre que le concordat ne fut pas adopté, si on heurtait trop les opinions. Le discours de Portalis d'ailleurs était grave, d'écent, et contrastait avec le langage révolutionnaire, inhumain et farouche, dont cette même tribune avait retenti tant de fois. Il fit ensuite lecture du concordat du 15 juillet, que le corps législatif adopta, après quel-

que discussion. En 1803, il fut élu candidat au sénat conservateur, en juillet de l'année suivante on le nomma définitivement ministre des cultes. Le 1^{er} février 1805, il fut créé grand officier de la légion-d'honneur. Portalis était attaqué depuis long-temps d'une cruelle ophthalmie; il se fit opérer. Le 2 janvier 1806 il prononça à l'institut, dont il était membre, l'*Eloge d'Antoine-Louis Seguier*, avocat au parlement de Paris, et successeur de Fontenelle à l'académie française : cet éloge a eu deux éditions. A son ophthalmie qui le tourmentait continuellement, se joignit enfin une infirmité assez grave qui le conduisit au tombeau le 25 août 1807. Bonaparte ordonna qu'il serait élevé à ce ministre une statue dans le conseil d'état. Elle a été exécutée par Desenne. En 1820, son fils a publié un ouvrage posthume intitulé : *Traité sur l'usage et l'abus de l'esprit philosophique pendant le 18^e siècle*, précédé d'une notice fort intéressante sur l'auteur, Paris, 2 volumes in-8°. C'est un livre très remarquable par la philosophie religieuse qui y règne, par l'esprit de méthode, d'analyse et d'impartialité qui a présidé à sa composition, et par un style noble et élégant.

* PORTALLIER (CLAUDE-JOSEPH), ecclésiastique du diocèse de Belley, né le 9 mars 1788 à Meximieux, diocèse de Lyon, mort le 22 juillet 1851, appartenait à une famille qui était dans l'aisance et qui s'opposa long-temps au vœu qu'il manifestait d'entrer dans la carrière de l'église. Il exerça le ministère à Poncin, et fut ensuite employé dans les séminaires de Meximieux, d'Alix, de l'Argentière et de Saint-Irénée à Lyon. M. l'évêque de Belley, ayant pris possession de son siège, chargea l'abbé Portallier de tous les soins relatifs à la formation du grand séminaire de son diocèse qu'il établit à Brou. Le jeune ecclésiastique s'en acquitta avec zèle et intelligence : sa faible santé ne lui permettant pas de supporter continuellement les pénibles austerités de la vie de séminaire, il revint à Bourg où il fut chargé de diriger le noviciat des sœurs de Saint-Joseph, pour lesquelles il a composé quelques ouvrages. Cette congrégation qui se consacre à tous les genres de bonnes œuvres, tient sept hôpitaux, et a 80 établissemens dans le diocèse. Parmi les ouvrages dont l'abbé Portallier est auteur, on distingue le *Manuel des cérémonies lyonnaises* et le *Mois de Marie*. On a aussi de lui une nouvelle

édition de l'*Histoire de l'Eglise de Brou*. M. l'évêque de Bourg l'avait nommé chanoine d'honneur de sa cathédrale.

PORTE (MAURICE de la), littérateur, né à Paris en 1550 d'un imprimeur, mort en 1571, à 40 ans, est le premier auteur qui ait rassemblé les *Epithètes françaises*. Le père Daire, qui a fait un ouvrage sous le même titre, paraît n'avoir pas connu celui de *La Porte*. Il fut imprimé à Paris en 1571, in-8°. Le but de ce compilateur est de faciliter l'intelligence des poètes. Mais ce livre n'a pu être utile qu'à des écoliers, et ne peut servir tout au plus aujourd'hui qu'à faire connaître que *La Porte* avait beaucoup lu nos anciens auteurs français, et que son livre est un fruit de ses lectures.

PORTE (CHARLES de la), duc de la Meilleraye, s'éleva aux premiers honneurs militaires par son courage, et surtout par la faveur du cardinal de Richelieu, son parent. Après s'être distingué dans plusieurs sièges, il obtint le gouvernement de la ville et du château de Nantes, en 1632. Il fut fait chevalier des ordres en 1635, et grand-maître de l'artillerie en 1634. Il servit ensuite à la bataille d'Avent (et non pas Avein), dans le pays de Liège, à 2 lieues de Huy; aux sièges de Louvain, de Dôle, etc.; et après la prise d'Hesdin, il reçut des mains de Louis XIII le bâton de maréchal de France, sur la brèche de cette place, le 30 juin 1639. Le nouveau maréchal défit les troupes du marquis de Fuentes, le 2 août suivant, et contribua beaucoup à la prise d'Arras en 1640. Il prit, les années suivantes, quelques autres places, et emporta Gravelines en 1644, conjointement avec Gassion. (Voyez ce nom.) En 1646, il commanda l'armée en Italie, où il prit Piombino et Porto-Longone. Le roi érigea en sa faveur la Meilleraye en duché-pairie, en 1663. Ce maréchal mourut à l'Arsenal à Paris, en 1664, âgé de 62 ans. Il passait pour l'homme de son temps qui entendait le mieux les sièges. Son fils épousa Hortense Mancini, et succéda au nom de Mazarin. Voyez ce nom.

* **PORTE** (PIERRE de la), premier valet de chambre de Louis XIV, né en 1603, entra dès l'âge de 18 ans au service d'Anne d'Autriche, et obtint la charge de portemanteau de la reine. Il se dévoua entièrement aux intérêts et aux vues de cette princesse, et devint l'agent de la correspondance qu'elle entretenait avec l'Espagne et l'Angleterre, alors ennemies de

la France. Par des motifs de famille Louis XIII renvoya en 1624 un grand nombre de serviteurs de son épouse, parmi lesquels on comprit *La Porte*. La reine le fit recevoir dans la compagnie des gendarmes commandés par le comte d'Estaing. Six mois après le roi lui permit de reprendre sa charge à la cour. Mais étant devenu suspect, et non sans raison, au cardinal de Richelieu, ce ministre le fit arrêter en août 1637, conduire à la Bastille, et enfermer dans un cachot, naguère occupé par un certain Dubois, qu'on venait de mener au supplice. Il subit plusieurs interrogatoires en présence du cardinal lui-même. On força la reine à lui écrire qu'elle avait tout avoué, et qu'elle l'engageait à tout dire; mais ce moyen, les promesses, les menaces de la torture et du dernier supplice, rien ne put lui arracher un mot qui compromît sa souveraine. Cependant, *La Porte* était sûr qu'on n'aurait jamais pu lui apporter des preuves convaincantes sur le délit dont on l'accusait. On s'était emparé de ses papiers; mais ceux qui pouvaient déposer contre lui étaient cachés dans un trou de sa chambre, et ne furent pas trouvés. Pendant ce temps, le roi, par les conseils de mademoiselle de Lafayette, qui avait abandonné la cour pour embrasser la vie religieuse, s'était rapproché de son épouse, qui devint enceinte; et cet événement accrut son autorité. A sa médiation, *La Porte* sortit de la Bastille le 12 mai 1638, et fut exilé à Saumur. Le cardinal de Richelieu, témoin de la fidélité et de la discrétion peu communes de *La Porte*, chercha à l'attacher à son service; mais toutes ses démarches furent inutiles. Après l'accouchement de la reine, ayant obtenu la liberté de se promener dans les environs de Saumur, *La Porte* en profita pour faire secrètement plusieurs voyages en France. Le cardinal mourut en 1642, et Louis XIII en 1643. Anne d'Autriche, devenue régente, reprit *La Porte* à son service, et en le revoyant pour la première fois: « Voilà ce pauvre » garçon, dit S. M., qui a tant souffert » pour moi, et à qui je dois ce que je suis » à présent. » Elle lui donna la charge de premier valet de chambre du jeune prince son fils, depuis Louis XIV, et le présenta au cardinal Mazarin, qui jouissait d'un grand crédit auprès de la reine. Celui de *La Porte* ne dura pas long-temps, ce qu'on a attribué à un excès de zèle ou de franchise (1655). Anne d'Autriche étant

morte en 1666. Louis XIV, qui connaissait son innocence, le rappela, et lui fit l'accueil le plus favorable; on ne lui rendit cependant pas ce qu'il avait perdu. Il mourut le 15 septembre 1680, âgé de 77 ans. Il a laissé écrits les événements de sa vie, publiés sous le titre de *Mémoires de M. de La Porte, premier valet de chambre de Louis XIV*, contenant plusieurs particularités des règnes de Louis XIII et de Louis XIV, Genève, 1755, petit in-12. Ces Mémoires, réimprimés dans la 2^e série de la *Collection des mémoires relatifs à l'histoire de France*, par MM. Petiot et Montmerqué, contiennent des détails assez curieux; l'auteur s'y montre très attaché à ses maîtres; maison ne peut louer en lui son dévouement servile pour Anne d'Autriche, aux ordres de laquelle il aurait tout sacrifié.

PORTE (l'abbé JOSEPH de la), né à Belfort en Alsace, en 1718, embrassa l'état ecclésiastique. Après avoir débuté dans la carrière des lettres par des journaux et d'autres ouvrages critiques, il s'occupa de diverses compilations, parmi lesquelles on a distingué le *Voyageur français*, dont il a publié 24 vol. in-12. Il mourut à Paris le 19 septembre 1779, dans de grands sentimens de piété et de résignation, qu'on peut regarder comme une rétractation de ce qu'il y a de répréhensible dans ses écrits, quoiqu'on ait de la peine à accorder cette disposition du mourant avec les deux tomes du *Voyageur français* qui parurent immédiatement après sa mort, et qui sont beaucoup plus répréhensibles que les précédens. On publia, en 1780, dans le *Mercure de France*, une critique amère des ouvrages de l'abbé de la Porte. La fin chrétienne de cet abbé lui a attiré des sarcasmes de tout genre de la part des philosophes, avec lesquels il avait paru s'entendre assez bien. Mais s'il y a de l'exagération et de l'imposture dans la critique ou plutôt la satire insérée dans le *Mercure*, il n'y en a pas moins dans l'apologie insérée dans l'*Année littéraire*, 1780, n^o 2, p. 109, où l'on n'hésite point à élever jusqu'aux nues le *Voyageur français*, qu'on dit avoir réuni les suffrages de tout le monde. A Dieu ne plaise que tout le monde accorde son suffrage à une compilation aussi informe, aussi fautive et mal vue quant à son objet principal, aussi remplie de contes et d'observations lubriques, indécentes, irréligieuses quant à l'accessoire. L'abbé de Fontenai a continué cet ou rage; malgré

la sagesse reconnue de ses principes, il ne s'est peut-être pas assez écarté des défauts de l'abbé de la Porte. Un anonyme lui a succédé: les 33^e et 34^e volumes ont paru en 1720. (Voyez le *Journ. hist. et litt.*, 1^{er} août 1791, p. 490.) On a encore de de la Porte: | *Observations sur l'Esprit des lois*, 1733, in-12; | *L'oyage au séjour des ombres*; | le *Calendrier historique des théâtres de Paris*, pendant 28 ans; | *Dictionnaire dramatique*, 1776, in-8^o, avec Chamfort qui n'a fait que la partie didactique; | *Anecdotes dramatiques*, avec Clément, 5 vol. in-8^o; | les *Pensées de Massillon*; | l'*Esprit de J.-J. Rousseau*; | l'*Ecole de la littérature*; | *Observations sur la littérature moderne*, 1749 et ann. suiv. 9 vol. in-12; | l'*Observateur littéraire*, 1758 et ann. suiv. 18 vol. in-12; | *Tableau de l'empire ottoman*, 1737, in-12; | l'*Antiquaire*, comédie imitée de Goldoni.

* PORTE (BARTHELEMY de la), prêtre et théologien, né vers 1699, était selon le *Dictionnaire des anonymes* de la Clotat. Il paraît que n'ayant pas voulu signer le formulaire, il s'était attaché au diocèse de Montpellier, où M. Colbert lui conféra les ordres, et qu'il est le même qui fut exilé sur une accusation d'intrigues en 1741 à Auxerre et en 1745 à Bordeaux. Quoi qu'il en soit, l'abbé de la Porte mourut en 1786, après avoir publié divers ouvrages sous le voile de l'anonyme. Nous citerons: | *Le conciliateur pacifique*, ou *Remarques succinctes d'un théologien de province sur la lettre de l'abbé Joubert au P. de Saint-Gènes sur les indulgences*, 1760, in-12, à l'occasion des écrits de Mariette sur cette matière; | *Lettre d'un Bordelais sur la vie et les mystères de la Sainte Fierge*, de Lafitau (Voyez LAFITAU), 1759, in-12, de concert avec le père Eymar; | *Lettres philosophiques et théologiques, avec la réfutation d'une instruction pastorale de M. de Beaumont*, 1760; | *Inscription en faux* contre le texte cité sous le nom de Bossuet, dans la réclamation de l'assemblée du clergé de 1760, 1761, in-12; | *Principes théologiques, canoniques et civils sur l'usure*, 1765, 3 vol. in-12. Ils commencent par une *Introduction* intéressante sur les écrits pour et contre le prêt, et finissent par six *Lettres* contre le *Traité des prêts de commerce*; | *Nouvelles lettres à un ami sur les prêts usuraires de commerce*, 1769, in-12. Un quatrième volume, ajouté aux *Principes*

théologiques, en 1702, est spécialement dirigé contre le *Traité des prêts* de Mignot. | *Lettre instructive d'un théologien romain sur la nouvelle dévotion au sacré Cœur*, 1775 (c'est la traduction d'un écrit en italien, qui avait paru à Rome); | *Le Défenseur de l'usure confondu, ou Réfutation de la théorie de l'intérêt de l'argent*, 1782, in-12, avec un recueil d'ordonnances, par Moltrot. Il est à regretter que La Porte, homme d'ailleurs instruit et régulier, ait mêlé à de fort bonnes raisons des expressions dures contre ses adversaires.

* PORTE-DUTHEIL (FRANÇOIS-JEAN-GABRIEL de la), savant littérateur, né à Paris le 16 juillet 1742, mort le 28 mai 1815, suivit d'abord la carrière des armes, servit plusieurs années avec distinction, et obtint la décoration de St-Louis. Retiré du service à la paix de 1763, il se livra tout entier à la culture des lettres qui avaient constamment charmé ses loisirs, même au milieu des camps, et publia plusieurs traductions d'ouvrages grecs, entre autres la Géographie de Strabon, avec MM. Coray et Gosselin, Paris, 1805-1812, 3 vol. in-4°. En 1770 il fit paraître celle de l'*Oreste* d'Eschyle qu'il accompagna de notes judicieuses, et ce travail le fit admettre la même année à l'académie des inscriptions et belles-lettres. En 1775 il donna la traduction des *Hymnes* de Callimaque, et l'année suivante il partit avec l'autorisation du gouvernement en qualité de membre du comité des chartres, établi pour la recherche des monumens historiques. Après un séjour de plusieurs années en Italie, il en rapporta en France 47 ou 48 mille pièces, dont la plupart sont propres à jeter un nouveau jour sur l'histoire générale de l'Europe aux 15^e et 14^e siècles. Un grand nombre de ces pièces sont imprimées dans le recueil des chartres, actes et diplômes relatifs à l'histoire de France, dont il a paru seulement en 1791, 3 vol. in-fol. Les deux derniers sont entièrement dus à Dutheil. Ce savant devint conservateur de la Bibliothèque royale (1). On a de lui : *Traité de Phi-*

tarque sur la manière de discerner un flatteur d'avec un ami, en grec et en français, 1772, in-8°; | *Les hymnes de Callimaque*, en grec et en français, avec des notes, 1785, in-8°; | le *Théâtre d'Eschyle*, en grec et en français, avec des notes, 1775, 2 vol. in-8°; | *Traité de feux propres à détruire les ennemis*, traduit du grec de Marcus, 1804, in-4°. Il a publié de concert avec Rochefort une nouvelle édition du *Théâtre des Grecs du Père Brumoy*, 1785, 43 vol. in-8°, où se trouve sa propre traduction des tragédies d'Eschyle. Dutheil avait été nommé officier de la légion-d'honneur.

PORTE. Voyez DELAPORTE et LAPORTE.

PORTER (FRANÇOIS), né en Irlande dans le comté de Meath, fut récollet et professeur en théologie dans le couvent de Saint-Isidore à Rome. Plusieurs cardinaux l'honorèrent du titre de leur théologien, et Jacques II lui donna celui de son historiographe. Il mourut à Rome, le 7 avril 1702. On a de lui : | *Securis evangelica ad hæresis radices posita*, 1674; | *Palinodia religionis prætensæ reformatæ*, 1679; | *Compendium Annalium ecclesiasticorum regni Hiberniæ*, 1690, in-4°; | *Systema decretorum dogmaticorum ab initio nascentis Ecclesiæ per summos pontifices, concilia generalia et particularia hucusque editorum*, 1698.

* PORTER (miss ANNA-MARIA), dame poète et auteur de plusieurs romans, appartenait à une famille anglaise qui s'est distinguée dans les arts et dans les lettres; sa sœur JEANNE est connue par des ouvrages agréables dont Chénier a parlé dans son *Tableau historique de l'état et des progrès de la littérature*. Son frère ROBERT KER PORTER est à la fois peintre et littérateur. Miss Anna-Maria a publié : | *Contes sans art*, 1793, 2 vol. in-12; | *Octavie*, 1798, 3 vol. in-12; | le *lac de Kiltarnay*, 1804, 3 vol. in-12; | *L'amitié du marin et l'amour du soldat*, 1805, 2 vol. in-12; | *Les frères Hongrois*, 1807, 7 vol. in-12, traduits en français; | *Don Sébastien ou la maison de Bragançe*, 1809, 4 vol. in-12; | *Le reclus de Norwège*, 1814, 4 vol. in-12, traduit en français par M^{me} Elizabeth de Bourbon, 1816, 4 vol. in-12; | *Ballades, romances et autres poèmes*, 1811, in-8°. Miss Anna-Maria Porter est morte au mois de juillet 1852.

PORTES (PHILIPPE des), né à Chartres, en 1546, vint à Paris et s'y attacha à un évêque avec lequel il alla à Rome où

(1) Dutheil avait une piété solide, et c'est à elle qu'il faut rapporter le courage qu'il eut de brûler l'édition entière d'une Traduction de Pétrone, qu'il avait fait imprimer en l'accompagnant d'un savant Commentaire. Il allait publier cet ouvrage (1800), lorsque le baron de Sainte-Croix lui représenta que le scandale et le mal que ce livre produirait, ne seraient pas compensés par le léger avantage que l'édition en pourrait retirer. Dutheil en convint, et détruisit, sans balancer, tous les exemplaires.

Il apprit la langue italienne. De retour en France, il se livra à la poésie française, qu'il cultiva avec un succès distingué. Peu de poètes ont été aussi bien payés de leurs vers. Henri III lui donna 10,000 ecus pour le mettre en état de publier ses premiers ouvrages, et Charles IX lui avait donné 800 ecus d'or pour son *Rodomont*. L'amiral de Joyeuse fit avoir à l'abbé des Portes une abbaye pour un sonnet. Enfin, il réunit sur sa tête plusieurs bénéfices, qui tous ensemble lui produisaient plus de 10,000 écus de rente. Henri III faisait aussi l'honneur à des Portes de l'appeler dans son conseil, et de le consulter sur les affaires les plus importantes du royaume. On prétend qu'il refusa plusieurs évêchés, et même l'archevêché de Bordeaux. Après la mort de Henri III, il embrassa le parti de la ligue, et contribua à enlever la Normandie à Henri IV; il travailla ensuite à la faire rentrer sous son obéissance, et obtint l'amitié et l'estime de ce monarque. Des Portes mourut en 1606, à 60 ans. Nous avons de lui : | des *Sonnets*; | des *Stances*; | des *Elégies*; | des *Chansons*; | des *Epigrammes*; | des *Imitations de l'Aristote*; | la *Traduction des Psaumes*, en vers français, 1598, in-8°; | d'autres *Poésies*, qui virent le jour pour la première fois en 1573, in-4°. La muse de des Portes a une naïveté et une simplicité aimables; il est le premier parmi les poètes français qui ait possédé l'inutile et souvent dangereux talent de mettre de l'agrément et de la délicatesse dans les vers érotiques. La plupart de ses pièces en ce genre ne sont que des traductions de Tibulle, d'Ovide, de Propertius, de Sannazar. Il possédait tous les poètes anciens et modernes, et il les imitait souvent. Malherbe a beaucoup critiqué ses ouvrages. Des Portes était neveu de Mathurin Regnier, et avait un frère, Joachim des PORTES, auteur d'un *Abregé de la vie du roi Charles IX*.

PORTES. Voyez DESPORTES.

PORTEUS (HENRY, lord évêque de Londres, né à York en 1731, mort en 1808, fut d'abord chapelain du roi, puis curé de Lambeth, et ensuite évêque de Chester, d'où il passa sur le siège anglican de Londres, après le célèbre docteur Lowth. Il se rendit célèbre par ses talens et ses succès dans la prédication. On a de lui : | une édition de la *Courte refutation des erreurs de l'Eglise romaine*, extraite des cinq sermons de Thomas Secker, ar-

chevêque de Canterbury, 1781, in-12; des *Discours prêchés par lui* (Porteus) à Lambeth, 1785, 1 vol. in-8°. Il y établit l'évidence morale et naturelle d'une vie future indépendamment de la révélation. A ce volume il en ajouta un second en 1794. | *The beneficial effects of christianity on the temporal concern of mankind, proved from history and from facts*, London, 1806, in-8°; traduit en français par les soins des éditeurs du *Monthly repository*, sous ce titre : *Heureux effets du christianisme sur la félicité temporelle du genre humain, prouvés par l'histoire et les faits*, suivi des *Principales preuves de la vérité et de la divine origine de la religion chrétienne*, Paris, 1808, petit in-8°. Cet ouvrage, d'ailleurs assez court, est fait dans le meilleur esprit, et comme l'a remarqué un critique, « il faut que le mot de *papisme* ait échappé au bon et respectable évêque, pour qu'on ait pu deviner que l'auteur de cette production, qui annonce une plume véritablement chrétienne, appartenait à une communion dissidente. » Porteus cependant était très attaché à l'Eglise établie, ce qui rend sa modération encore plus louable. On dit qu'il avait la confiance de Georges III, et l'on croit qu'il ne fut point étranger aux dispositions de ce monarque envers les catholiques. Outre les ouvrages ci-dessus mentionnés, il a laissé plusieurs *Mandemens*, dont quelques-uns sur *l'incrédulité*. Ces différens ouvrages ont été recueillis en 1811; cette édition est précédée d'une *Notice* sur ce prélat. En 1815 on a publié en anglais *Beautés du docteur Porteus*, et en 1817, *Sermons tirés des leçons de l'évêque Porteus*.

* PORTIEZ de l'OISE (Louis), député à la Convention par le département dont il prit le nom, naquit à Beauvais le 1^{er} mai 1765. Il était clerc de procureur à Paris et membre de la *bascioche*, lorsque la révolution éclata. Il se trouva à la prise de la Bastille avec la plupart de ses camarades, et reçut, comme eux, le brevet qui attestait sa présence dans ce premier soulèvement révolutionnaire. De retour à Beauvais avec le titre d'avocat et l'insigne dont on avait décoré les vainqueurs de la Bastille, il ouvrit les clubs qui s'organisèrent dans son département, et, en récompense de son patriotisme, il reçut les suffrages de ses confrères, les patriotes de sa ville natale, qui l'envoyèrent à la Convention continuer l'œuvre d'anarchie, commencée par les deux assemblées

précédentes. Il se fit d'abord connaître par sa modération ; mais il ne tarda pas à changer de système, et il vota, dans le procès du roi, contre l'appel au peuple, pour la mort et contre le sursis, quoiqu'il eût demandé quelques jours auparavant que le procès fût porté devant le tribunal criminel de Paris. Après le 9 thermidor, il prit part à toutes les mesures qui tendaient à réparer les excès qui avaient eu lieu, et il fit décréter, le 8 juillet 1796, qu'on ne ferait plus d'exécution sur la place de Louis XV, qu'on appelait alors la *Place de la révolution*. Envoyé la même année dans la Belgique, il pressa vivement la réunion de ce pays à la république française. Il fut ensuite élu député au conseil des Cinq-cents, puis membre du tribunat ; et, à la dissolution de ce corps, il devint professeur et directeur des écoles de droit de Paris, quoiqu'il fût hors d'état de remplir cette place ; mais les journaux avaient prôné un *Code diplomatique* qu'il avait publié, contenant le texte de tous les traités conclus avec la république française jusqu'à la paix d'Amiens, 1802-1803, 4 vol. in-8°. Ce n'était cependant qu'une maigre et sèche compilation de diverses pièces qu'il avait copiées dans le *Moniteur*. On a encore de lui | un *Essai sur Boileau*, 1804, in-8° ; | un *Cours de législation administrative*, 1808, 2 vol. in-8°, et quelques autres écrits qui ne valent pas mieux. Ses leçons furent souvent l'objet de la critique et même de la risée de ses élèves. Il mourut le 5 mars 1810.

PORTIUS (GRÉGOIRE), Italien de nation, s'est rendu célèbre vers l'an 1650 par son talent pour la poésie latine et pour la poésie grecque. Il a composé dans ces deux langues des *Odes*, des *Élégies*, des *Epigrammes*. On admire surtout la facilité et le naturel de ses vers latins : qualités d'autant plus estimables dans ce poète, que ceux de sa nation semblent ordinairement affecter l'enflure et l'hyperbole, soit dans leurs pensées, soit dans leurs expressions.

PORTIUS ou PORZIO (LUC-ANTOINE), né à Naples en 1659, enseigna la médecine à Rome vers 1672, passa de là à Venise, puis à Vienne en Autriche, où il exerça son art avec succès. Il termina ses jours dans sa patrie après l'an 1711. On a de lui : *De militis in castris sanitas tuenda*, Vienne, 1683, Leyde, 1741, in-8° ; en français, sous le titre de *Médecine militaire*, Paris, 1744. Ce traité est estimé. On a

encore plusieurs ouvrages du même auteur, réunis sous ce titre : *Opera medica philosophica et mathematica in unum collecta*, Naples, 1736, 2 vol. in-4°.

PORTIUS (SIMON). Voyez PORTA.

* PORTLAND (WILLIAM-HENRI CAVENDISH-BENTINK, troisième duc de), pair et ministre d'état anglais, né le 14 avril 1738, d'une famille noble et ancienne. Il était arrière-petit-fils du premier comte de Portland, qui fut favori de Guillaume III, et fut long-temps un des membres les plus illustres du parti de l'opposition dans la chambre des pairs, où il avait été appelé en 1762. Nommé successivement à plusieurs charges importantes, il devint en 1783 premier lord de la trésorerie. Son ministère, appelé le ministère de la *coalition*, ayant été renversé la même année par le parti de la cour, il retourna sur les bancs de l'opposition ; mais le 22 décembre 1792 il déclara « que dans la crise où se trouvait la » Grande-Bretagne, par suite de la révolution française, il se croyait obligé par » devoir d'affermir le parti ministériel. » En effet il vota depuis constamment en sens inverse de l'opposition, et il parla plusieurs fois pour la continuation de la guerre avec la France. En 1794 il fut revêtu de la place de secrétaire d'état au département des affaires intérieures ; et ensuite nommé vice-roi d'Irlande ; il passa en 1803 aux fonctions de président du conseil-d'état du royaume uni de la Grande-Bretagne, qu'il garda jusqu'à la mort de Pitt, époque à laquelle il quitta momentanément le ministère, où il entra néanmoins en 1807, comme premier lord de la trésorerie. Il fut de nouveau remplacé en 1809, et mourut le 30 octobre de la même année, des suites de l'opération de la pierre. Il est un des nombreux écrivains auxquels on a successivement attribué les *Lettres de Junius* : pour établir ce système on a publié un volume intitulé : *Letters to a nobleman, proving a late prime minister, the late Duke of Portland, to have been Junius*. Voyez le *Monthly Review* de septembre 1816, pag. 411.

* PORTO-MAURIZIO (LÉONARD de), religieux de l'institut des frères mineurs réformés de Saint-François, naquit le 20 décembre 1676 à Port-Mauricio, ville ducale de l'état de Gènes d'où il a pris son nom : il était de la famille de Casa Nuova, célèbre dans ce duché. Envoyé à l'âge de 12 ans à Rome chez un oncle qui prit

soin de son éducation, il fut mis d'abord sous la direction d'un prêtre pieux qui lui enseigna les premiers élémens des sciences : il fit ensuite ses humanités et sa philosophie au collège romain tenu par les jésuites. A l'âge de 21 ans, il résolut de quitter le monde, et prit le 2 octobre 1697 l'habit monastique chez les religieux réformés franciscains. Ordonné prêtre en 1712, il se devoua à l'œuvre des missions, et continua pendant 40 ans, c'est-à-dire tout le reste de sa vie, l'exercice de ces fonctions pénibles. Il parcourut l'état de Gènes, la Toscane, la Corse, les Etats romains, laissant partout des marques de zèle et des fruits de son apostolat. A Rome, il établit au Colisée, si souvent arrosé du sang des martyrs, la pratique sainte connue sous le nom de *Chemin de la Croix*. Il mourut dans cette capitale au couvent de Saint-Bonaventure, le 26 novembre 1751, à l'âge de 75 ans. Il fut regretté de Benoît XIV, qui souvent était allé l'entendre ; et qui rendit un témoignage public à ses vertus. On a du père Leonard de Port-Maurice : | *Il tesoro nascoto, ovvero pregi ed eccellenze della santissima, Rome, 1737*. L'ouvrage est dédié à Clément XII. | *Manuale sacro, ovvero raccolta di varj documenti spirituali per le monache*, Venise, 1734 ; | *Direttorio della confessione generale*, Rome, 1739 ; | *La via del paradiso, considerazioni sopra le massime eterne, e sopra la passione del Signore*, Bergame, etc. Le père Léonard avoue devoir beaucoup au père Paul Segneri, et avoir souvent profité de ses ouvrages dans ses sermons et autres compositions. On a réuni tous les écrits du père Léonard en 2 vol., sous le titre d'*Oeuvres morales*, etc., Venise, 1742, plusieurs fois réimprimées ailleurs. Le père Raphaël de Rome, du même ordre, a écrit sa *Vie*, 1733.

PORTUS (François), célèbre philologue, né dans l'île de Candie en 1511, devint directeur de l'école des *Jeunes Grecs* à Venise. L'indécence avec laquelle il parlait des cérémonies de la religion, lui fit perdre cette place honorable. Il se rendit, en 1536, à Modene, et remplit, avec distinction, dans cette ville, pendant six années, la chaire de langue grecque. Il se rendit ensuite à Ferrare, où la duchesse Renée de France lui confia l'éducation de ses enfans, et le chargea de la correspondance qu'elle entretenait avec Calvin, dont elle professait en secret les principes. Après la mort de cette

princesse, il passa à Genève où il mourut en 1581, à 70 ans. On a de lui : | *des Additions au Dictionnaire grec de Constantin*, Genève, 1593, in-fol. ; | *des Commentaires sur Pindare, sur Thucydide, sur Longin, et sur plusieurs autres auteurs grecs*.—Son fils, EMILIO PORTUS, fut habile dans la langue grecque, l'enseigna à Lausanne et à Heidelberg. On a de lui : | *Dictionarium ionicum et doricum, græco-latinum, quod indicem in omnes Herodoti libros continet*, Francfort, 1605, 2 vol. in-8° ; | une *Traduction de Suidas*, et d'autres ouvrages.

PORUS, roi d'une partie des Indes, entre les fleuves d'Hydaspe et Accesine, possédait un empire considérable, dont on croit que La-Hor, autrefois Lo-Pore, était la capitale. Alexandre, vainqueur de Darius, le fit sommer par ses ambassadeurs, l'an 328, avant J.-C., de lui faire hommage de ses états. Le monarque indien, surpris d'une telle proposition, lui fit dire « qu'il irait sur les frontières de son royaume le recevoir les armes à la main. » Il s'approcha en effet avec son armée des bords de l'Hydaspe, pour en défendre le passage au conquérant macédonien. Ce torrent était une barrière en quelque sorte insurmontable. Cependant Alexandre passa ce fleuve à la faveur des ténèbres, et battit le fils aîné de Porus. Ce prince livra un second combat, où il fut de nouveau vaincu, quoiqu'il eût montré dans la bataille la conduite d'un général et la bravoure d'un soldat. Enfin, percé de coups, il se retira sur son éléphant. On l'atteignit, et Alexandre, admirateur de son courage, envoya un prince indien pour l'engager à se rendre. « N'entends-je point, » lui dit Porus, la voix de ce traître à la patrie ? » Et il se saisit en même temps d'un dard pour le percer. Alexandre le fit de nouveau solliciter par ses amis, qui le déterminèrent à se rendre, mais non pas à rabattre de sa fierté. Comment, lui demanda le vainqueur, veux-tu que je te traite ? — En roi, répondit le vaincu. Charmé de cette réponse généreuse, Alexandre ordonna qu'on prit grand soin de sa personne : il lui rendit ses états, et y ajouta de nouvelles provinces. Porus, pénétré de reconnaissance, suivit son bienfaiteur dans toutes ses conquêtes, après lui avoir juré une fidélité qu'il ne viola jamais.

POSADAS (François), dominicain, naquit en 1644, à Cordoue dans l'Andalou-

sle, de parens pauvres mais vertueux (1). Il se signala dans son ordre par le talent d'instruire les pauvres de la campagne, et de ramener à une vie exemplaire les personnes du grand monde. Son mérite le fit nommer à un évêché; mais son humilité le porta à le refuser. Tout ce qu'il y avait de grand en Espagne avait pour lui une considération singulière. On le consultait comme un oracle. Le père Posadas mourut à Cordoue le 20 septembre 1713, après une longue vie passée dans les bonnes œuvres et les austérités. La voix publique l'a déjà canonisé, et on a commencé à faire les informations pour procéder un jour à la canonisation authentique de ce serviteur de Dieu (2). Un savant religieux de son ordre a écrit sa *Vie*, et l'a publiée en 1 gros vol. in-4°. Vincent de Castro en a donné un abrégé, Rome, 1818, in-12. On a du père Posadas plusieurs ouvrages qui respirent la plus haute piété : | *Le Triomphe de la chasteté contre les erreurs de Molinos*, in-4°; | *La Vie de saint Dominique de Gusman*, in-4°; | *Sermons doctrinaux*, 2 vol. in-4°; | *Sermons de la Sainte Vierge Marie*, in-4°. On a encore de lui divers *Traité de théologie mystique*, qui pourraient former 6 vol. in-4°. Ils sont restés manuscrits.

POSIDONIUS. Voyez POSSIDONIUS.

* POSSELT (ERNEST - LOUIS), historien et publiciste allemand, né à Bade en 1763 était fils d'un conseiller-aulique de Dourlach, et termina d'une manière brillante ses études à l'université de Gœttingue. Après avoir suivi ses cours de droit à Strasbourg où il fut reçu docteur, il retourna dans sa patrie où il s'attacha momentanément au barreau. Bientôt dégoûté de cette carrière, il sollicita et obtint la chaire de droit et d'éloquence au gymnase de Carlsruhe. Il reçut en outre le titre de secrétaire privé du margrave. Posselt, plein des auteurs anciens, conçut l'idée de reproduire leur éloquence oratoire en l'appliquant aux intérêts de sa patrie. Cette innovation, qui aurait pu choquer le grand nombre d'Allemands attachés aux formes anciennes, contribua à le faire connaître; Posselt avait

entremêlé prudemment dans ses écrits des hommages adroits adressés au margrave, dont la famille assistait à ses séances; il reçut de nombreuses félicitations et des offres d'emplois. En 1791 il obtint une place de bailli à Gernsbach, près de Rastadt, qui lui donnant peu d'occupation, lui permit de fixer toute son attention sur les grands événements qui se passaient en France, et il se déclara chaudement pour le parti de la révolution. Il écrivit en latin l'*Histoire des premières guerres des Français contre les coalisés*, qu'il fit imprimer à Gœttingue en 1793, et qui a été traduite en allemand et en français. Il commença aussi son *Almanach de l'histoire de nos jours*, qu'il continua pendant huit ans (1792-1800). S'étant lié avec le général Moreau, il le suivit à Strasbourg avec le projet de recueillir auprès de lui les documens de l'histoire de la fameuse retraite de Bavière, et il la publia dans les *Annales européennes*, ouvrage dont il était le rédacteur et qui parut de 1795 à 1804. On fit à Strasbourg une traduction française de l'histoire de cette retraite avec des notes. Posselt continua depuis à correspondre avec le général français; mais celui-ci, ayant été accusé de haute trahison en 1804, et le *Moniteur* ayant parlé de prétendues trames ourdies en Allemagne, il craignit d'être impliqué dans la procédure; frappé de terreur il quitta subitement Bade, erra de ville en ville, ne se croyant nulle part en sûreté; enfin son imagination se troubla à tel point qu'étant arrivé au mois de juin 1804 à Heidelberg, il s'élança d'un troisième étage sur le pavé de la rue et expira quelques heures après. On a encore de cet écrivain un grand nombre d'ouvrages, où l'on trouve de la profondeur, beaucoup de facilité, mais trop de penchant à l'enthousiasme. Les principaux sont : | *Histoire des ligues des princes allemands*, Leipsick, 1787. ouvrage fait à l'occasion de la ligue de la Prusse et des petits états d'Allemagne pour protéger la Bavière contre les projets de l'Autriche; | *Histoire des Allemands*, t. 1 et 2, Leipsick, 1789-90. Posselt n'a pas continué cette histoire; mais Pœlitz y a ajouté un 3^e vol. en 1803. | *Remarques sur l'histoire secrète de la cour de Berlin*, par Mirabeau, Carlsruhe, 1789, in-8°; | *Archives de l'histoire, de la politique et de la géographie ancienne et moderne, surtout de l'Allemagne*, tom. 1 et 2,

(1) Moreri fait naître le père Fr. Posadas en 1659, et mourir en 1720. Les dates que nous employons, et qui paraissent plus sûres, sont celles qu'a adoptées l'*Année de la religion*. (Voyez le journal, tome 28, page 211.)

(2) Béatifié le 20 septembre 1817, le père Posadas a été canonisé en 1818.

Memmingen, 1790, 1792, ouvrage non achevé; | *Histoire de Gustave III, roi de Suède*, Carlsruhe, 1792, nouvelle édition, Giessen, 1805. C'est un des meilleurs ouvrages de Posselt; mais le temps a mis depuis au jour des documents qui manquaient à l'auteur; et il a été traduit en français, Genève, 1807, in-8°. | *Histoire impartiale, complète et authentique du procès de Louis XVI*, Bâle, tome 1 et 2. Cette édition n'ayant pas été mise en circulation, l'ouvrage a été réimprimé à Nuremberg en 1802, mais le tome 1 a vu seul le jour; | *Annales européennes*, Tubingue, 1795-1804, 10 années. Après la mort de Posselt, ce journal a été continué par d'autres rédacteurs. On y trouve des matériaux sur l'histoire des guerres et autres événements de la révolution. | *Dictionnaire de la révolution française ou Recueil des notices biographiques*, tom. 1, Nuremberg, 1802. Des Discours et plusieurs autres écrits, sur lesquels on peut consulter le 4^e volume du *Dictionnaire des poètes et prosateurs allemands*, par Joerdens.

POSSEVIN (ANTOINE), né à Mantoue en 1534, fut d'abord précepteur de François et de Scipion de Gonzague, entra ensuite dans la compagnie de Jésus en 1559. Il prêcha en Italie et en France avec un succès distingué, et fut fait successivement recteur des collèges d'Avignon et de Lyon. Evrard Mercurin, général de son ordre, l'appela à Rome en 1575, et le fit son secrétaire. Son génie pour les langues étrangères et pour les négociations le fit choisir par le pape Grégoire XIII pour être envoyé en qualité de nonce à la cour de Suède; Maximilien II, empereur d'Allemagne, le dévora du titre d'ambassadeur. Il travailla beaucoup en Suède pour les intérêts de la religion catholique, et parvint à engager le roi Jean à abjurer le luthéranisme le 16 mai 1578. Mais ce succès ne fut point de longue durée. Il fut encore envoyé en qualité de nonce en Pologne et en Russie, en 1581, rétablit la bonne intelligence entre Jean III, roi de Pologne, et le czar Basilowitz, et consacra tous ses soins à la réunion des Russes à l'Eglise romaine. On peut voir le succès de cette entreprise dans son ouvrage intitulé *Moscovia*. De retour en Italie en 1586, il demeura pendant quatre ans à Padoue, où il dirigea la conscience de saint François de Sales. Il travailla à Rome à la

réconciliation de Henri IV avec le saint Siège. Ce zèle ne plut pas aux Espagnols, qui se défiaient de la conversion de ce prince, et qui firent donner ordre à Possevin de sortir de cette ville. Il mourut à Ferrare le 26 février 1611, âgé de 77 ans. Nous avons de lui divers ouvrages. Les plus importants sont: | sa *Bibliothèque choisie*, Rome, 1595, in-fol. pleine d'érudition et de recherches; mais l'auteur ne fait pas toujours un assez bon choix des écrivains qu'il consulte, il en censure d'autres avec trop peu de ménagement: il y a d'ailleurs des négligences et des inexactitudes; | *Apparatus sacer ad scriptores veteris et novi Testamenti*, en 3 vol. in-fol.; ouvrage qui a eu beaucoup de cours; | *Moscovia*, Cologne, in-fol. 1587. C'est une description fort étendue de l'état des Moscovites, de leurs mœurs, de leur religion, etc.; | *Judicium de Nuo* (la Noue), Joannis Botini, Philippi Mornai et Nicolai Machiavelli quibusdam scriptis, Rome, 1572, et Lyon, 1593, ouvrage fait par ordre d'Innocent IX; | *Confutatio ministrorum Transylvanie et Francisci Davidis, de Trinitate*; | *Miles christianus*; | quelques *Opusculs* en italien, dont on peut voir le titre dans le *Dictionnaire typographique*. Le père Dorigny, jésuite, a donné la *Vie* de cet habile négociateur, en 1712, in-12. Elle est curieuse et intéressante. — Il ne faut pas le confondre avec ANTOINE POSSEVIN, son neveu, natif de Mantoue, dont on a *Gonzagarum Mantuæ et Montisferati ducum historia*, Mantoue, 1628, in-4°.

POSSIDIUS, élu en 397 évêque de Calame en Numidie, et disciple de saint Augustin, recueillit les derniers soupirs du saint docteur en 430. On a de lui la *Vie* de son maître, écrite d'un style assez simple; mais il y a beaucoup d'exactitude et de vérité dans les faits. Il y a joint le catalogue des ouvrages de ce Père, avec lequel il avait eu le bonheur de vivre pendant près de 40 ans. Cette *Vie* a paru à Naples, avec de savantes notes, 1731, et à Augsbourg, 1761, avec une dissertation critique: *De variis gestis, dictis ac visionibus sancto Augustino falso aut minus solidè attributis*.

POSSIDONIUS ou POSIDONIUS, astronome et mathématicien d'Alexandrie, naquit à Apamée en Syrie et vivait après Eratosthène et avant Ptolémée. Il mesura la circonférence de la terre, et la trouva de 30,000 stades (environ 5,600,000 mètres, ou un peu plus du 8^e de la circon-

férence terrestre); mais comme les plus habiles astronomes modernes n'ont pu encore s'accorder sur cette mesure, il ne faut pas s'étonner si Possidonius ne fit pas un calcul bien juste. — Il ne faut pas le confondre avec POSSIDONIUS d'Apamée, célèbre philosophe stoïcien, qui tenait son école à Rhodes. Celui-ci florissait vers l'an 30 avant J.-C. Pompée, à son retour de Syrie, après avoir heureusement achevé la guerre contre Mithridate, vint exprès à Rhodes pour profiter en passant de ses leçons. On lui apprit qu'il était fort malade d'un accès de goutte, qui lui faisait souffrir de cruels tourmens. Il voulut du moins voir celui qu'il s'était flatté d'entendre raisonner sur des sujets philosophiques. Il alla chez lui, le salua, et lui témoigna la peine qu'il avait de ne pouvoir l'entendre. « Il ne tiendra qu'à vous, repar- » tit-il, et il ne sera pas dit qu'à cause de » ma maladie, un si grand homme soit » venu me voir inutilement. » Il com- » mença donc dans son lit un long et grave discours sur ce dogme des stoïciens : « Qu'il n'y avait rien de bon que ce qui » est honnête : » sentiment que les seuls épicuriens s'avisent de contester. Et comme la douleur se faisait sentir vive- » ment, il répéta souvent : « Tu ne gagne- » ras rien, ô douleur ! quelque incom- » mode et violente que tu puisses être, je » n'avouerai jamais que tu sois un mal. » Bravades philosophiques, froides et pauvres ressources contre les malheurs et les souffrances de l'humanité.

POSSIN. Voyez POUSSINES.

POSTEL (GUILLAUME) savant et cé- » lèbre visionnaire, né le 23 mars 1510, à la Dolerie, hameau de la paroisse de Ba- » renton en Normandie, perdit à 8 ans son père et sa mère, qui moururent de la peste. La misère l'ayant chassé de son village, il se fit maître d'école, âgé seu- » lement de 14 ans, dans un autre village près de Pontoise. Dès qu'il eut ramassé » une petite somme, il vint continuer ses études à Paris. Pour éviter la dépense, il s'associa avec quelques écoliers; mais il ne fut pas long-temps à s'en repentir : dès la première nuit on lui vola son ar- » gent et ses habits. Le froid qu'il endura lui causa une maladie qui le réduisit à souffrir pendant deux ans dans un hôpi- » tal. Sorti de cet asile de la misère, il alla glaner en Beauce. Son industrie labo- » rieuse lui ayant procuré un habit, il vint continuer ses études au collège de Sainte-

Barbe, où il s'engagea à servir quelques régens. Ses progrès furent si rapides, qu'en peu de temps il acquit une science universelle. François I^{er}, touché de tant de mérite uni à tant d'indigence, l'en- » voya en Orient, d'où il rapporta plusieurs manuscrits précieux. Ce voyage lui mérita la chaire de professeur royal de mathé- » matiques et de langues, avec des appoin- » temens considérables. Sa façon d'ensei- » gner, et surtout sa façon de vivre, lui suscitèrent divers ennemis. La reine de Navarre, irritée de son attachement au chancelier Poyet, lui fit perdre ses places. Obligé de quitter la France, il passa à Vienne, s'en fit chasser; se rendit à Rome, se fit jésuite, fut exclu de l'ordre, et mis en prison l'an 1545, pour avoir commen- » cé à répandre des erreurs. Après une an- » née de captivité, il se retira à Venise, où une vieille fille s'empara de son cœur et de son esprit. Il s'oublia jusqu'à soutenir que la rédemption des femmes n'était pas achevée, et que la *Mère Jeanne*, (c'é- » tait le nom de sa Vénitienne) devait terminer ce grand ouvrage : c'est sur cette enthousiaste qu'il publia son livre extravagant : *Des très merveilles vic- » toires des femmes du Nouveau-Monde, et comment elles doivent par raison à tout le monde commander, et même à ceux qui auront la monarchie du Monde- » Vieil*. Paris, 1553, in-16. Ses rêveries le firent enfermer; mais on le relâcha en- » suite comme un insensé. De retour à Pa- » ris en 1553, il continua à débiter ses ex- » travagances. Contraint de fuir en Alle- » magne, il se retira à la cour de Ferdi- » nand, qui l'accueillit assez bien, et il professa quelque temps dans l'université de Vienne en Autriche. L'amour de la patrie le sollicitant de retourner en France, il adressa une rétractation à la reine, qui le rétablit dans sa chaire du Collège royal. Son changement n'était pas sincère. Il chercha à répandre ses folies, et fut relégué au monastère de Saint-Martin- » des-Champs, où il fit pénitence, et où il mourut le 6 septembre 1581, âgé de 71 ans. Postel se faisait beaucoup plus vieux; il attribuait sa constante santé et sa lon- » gue vie à l'avantage de n'avoir jamais approché d'aucune femme. Il voulait per- » suader aussi qu'il était ressuscité, et, pour prouver ce miracle à ceux qui l'a- » vaient vu autrefois avec un visage pâle, des cheveux gris et une barbe blanche, il se fardait secrètement et se peignait la barbe et les cheveux. C'est pourquoi,

dans la plupart de ses ouvrages, il s'appelait *Postellus Restitutus*. Quelques auteurs ont écrit qu'il a vécu cent ans, qu'à la fin de ses jours il rajeunit, et que ses cheveux blancs devinrent tout noirs. Postel était, malgré ses rêveries, un des génies les plus étendus de son siècle. Il avait une vivacité, une pénétration, une mémoire qui allaient jusqu'au prodige. Il connaissait parfaitement les langues orientales, une partie des langues mortes, et presque toutes les vivantes; il se vantait de pouvoir faire le tour du monde sans truchement. François I^{er} et la reine de Navarre le regardaient comme la merveille de leur siècle. Charles IX l'appelait son philosophe. On assure que quand il enseignait à Paris dans le collège des Lombards, il y avait une si grande foule d'auditeurs, que la salle de ce collège ne pouvant les contenir, il les faisait descendre dans la cour et leur parlait d'une fenêtre. On ne peut nier qu'il n'eût fait beaucoup d'honneur aux lettres, si, à force de lire les rabbins et de contempler les astres, il n'avait pas perdu la tête. Ses principales chimères étaient que les femmes domineraient un jour sur les hommes; que toutes les sectes seraient sauvées par J.-C.; que la plupart des mystères du christianisme pouvaient se démontrer par la raison; que l'ange Baziël lui avait révélé les secrets divins, et que ses écrits étaient les écrits de J.-C. même; enfin, que l'âme d'Adam était entrée dans son corps. Ces folles idées étaient plus dignes de compassion que de blâme, et Postel était un de ces hommes qui sont moins méchants que fous. Dans la foule d'écrits dont il surchargea l'univers littéraire, on ne citera que les principaux: | *Clavis absconditorum à constitutione mundi*, Paris, 1547, in-16, et Amsterdam, 1546, in-12. Cette dernière édition est très commune, la première est fort rare. Quelques-uns ont comparé à cet ouvrage extrava-gant celui de M. Court de Gebelin, *Le Monde primitif analysé et considéré dans son genre chronologique, et dans les allégo-ries auxquelles conduit ce genre*; mais il faut convenir que, malgré quelques rap-ports du côté de l'imagination, le paral-èle dans sa généralité est peu exact; | *De ultimo judicio*, sans nom de ville ni d'imprimeur, et sans date, in-16. C'est un des plus rares ouvrages de Pos-tel. | *Apologie contre les detracteurs de la Gaule*, qui renferme des choses sin-gulières; | *L'Unique moyen de l'accord*

des protestans et des catholiques; | *les Premiers élémens d'Euclide chrétien pour la raison de la divine et éternelle vérité démontrée, traduits du latin*, Pa-riis, 1579, 4 vol. in-16; | *la Divina ordina-zione*, 1 vol. in-8°, 1556, où est comprise la raison de la restitution de toutes choses; | *Merveilles des Indes*, 1553, 1 vol. in-16; | *Description et carte de la Terre-Sainte*, 1555; | *Les Raisons de la monarchie*, Paris, 1551, 4 vol. in-8°; | *Histoire des Gaulois depuis le déluge*, Paris, 1552, 1 v. in-16; | *La Loi salique*, 1552; | *De Phœ-nicum litteris*, Paris, 1552, 1 vol. in-8°, petit format; | *Liber de causis naturæ*, 1552, 1 vol. in-16; | *De originibus nationum*, 1553, 1 vol. in-8°; | *Le prime nuove dell' altro mondo, cioè la Vergine venetiana*, 1555, 1 vol. in-8°; | *Traité de l'origine de l'Etrurie*; | *Epistola ad Shwenfeldium de Virgine venetiana*, 1556, 1 vol. in-8°; | *Recueil des prophéties les plus célèbres du monde, par lequel il se voit que le roi François I^{er} doit tenir la monarchie de tout le Monde*; | *Alcorani et Evangelii concordia*, Paris, 1543, 1 vol. in-8°; | *De rationibus Spiritus sancti*, idem; | *De nativitate Mediatoris ultima*, 1557, 1 vol. in-4°; | *Proto-Evan-gelium*, 1552, 1 vol. in-8°; | *De linguæ phœnicis, seu hebraicæ excellentia*, Vienne en Autriche, 1554, 1 vol. in-4°, inséré depuis dans la Bibliothèque de Brème, très rare. Il fit aussi l'apologie de Seryet. | *De Orbis concordia*, Bâle, 1 vol. in-fol., 1544. Le but de l'auteur est de ramener l'univers à la religion chrétienne. Cette production bizarre est divisée en quatre livres. Le premier contient les preuves de la religion; le deuxième, la refutation de la doctrine de l'*Alcoran*; le troisième; un traité de l'origine des fausses religions et de l'idolâtrie, et le quatrième, de la manière de ramener les mahométans, les païens et les juifs. Ces écrits sont aussi rares que singuliers. Il y en a encore d'autres que les curieux re-cherchent, quoique leur rareté en fasse tout le mérite. Consultez les *Nouveaux Eclaircissemens sur la vie et les ouvra-ges de Guillaume Postel*, par le père Desbillons, Liège, 1775. On voit par cet ouvrage que la folie s'était emparée de l'esprit de Postel long-temps avant qu'il eût la réputation d'en être atteint; c'est un germe qui s'étendait et qui croissait jusqu'à la maturité de ses fruits. Il en est ainsi de presque toutes les folies: elles s'annoncent par des écarts isolés, qu'on

ne remarque presque point, et finissent par des délires constans et des extravagances suivies. C'est à tort qu'on a attribué à Postel le livre *De tribus Impostoribus*. Voyez la MONNOYE et VIGNES (PIERRE des).

POSTEL (HENRI), jésuite, né le 28 mai 1707, à Binche, petite ville de Hainaut, mourut à Douai le 7 novembre 1788, où il avait professé la philosophie et la théologie pendant un grand nombre d'années. On a remarqué dans ses leçons une solidité, une précision, une clarté qui en ont fait désirer la publication. Il en a donné une partie sous le titre de *l'Incrédule conduit à la religion par la voie de la démonstration*, Tournai, 1772, 2 vol. in-8°, dont le premier est dirigé contre les athées, les déistes et autres incrédules, et le second n'est qu'un précis de controverses contre les sectaires. L'élégance et la légèreté du style n'égalent pas la force de raisonnement répandue dans cet ouvrage. L'auteur, en l'annonçant par la voie des périodistes, a donné le défi formel de faire voir quelque défaut de logique dans les divers argumens qu'il opposait aux erreurs dominantes. Ce défi n'a point été accepté, et l'ouvrage est demeuré sans réponse.

POSTHUME (MARCUS-CASSIANUS-LATINUS), l'un des 30 tyrans qui se disputèrent l'empire sous le règne de Gallien, fut proclamé empereur par une partie de l'armée, après l'assassinat de Valérien, en 261. Il commandait les légions stationnées dans les Gaules, et Gallien, fils de Valérien, dut en partie à ses conseils les victoires qu'il remporta sur les Germains. Mais le jeune Saloninus, fils de Gallien, que son père avait nommé gouverneur des Gaules, ayant réclamé le butin fait sur l'ennemi, les soldats se révoltèrent, et élurent pour empereur Posthume (257); Saloninus et son gouverneur Sylvanus furent tués. Posthume, toujours cher aux soldats, repoussa les Germains, et sut pendant plusieurs années se maintenir dans sa dignité, quoique Gallien, fils de Valérien, fit des efforts extraordinaires pour le détruire. Posthume avait un fils qu'il associa à l'empire; il était digne de son père par ses grandes qualités, et lui était supérieur en éloquence. On lui a attribué dix-neuf *Déclamations*, qui ont paru sous le nom de *Quintilien*. Les deux Posthume furent tués aussi par leurs soldats en 267, près de Mayence où ils venaient de vaincre le tyran Lélien.

POSTHUMIUS (LUCIUS), fut nommé consul après la bataille de Cannes (217 avant J.-C.), et partit pour les Gaules avec une armée; les Boiens, qui habitaient le Bourbonnais, le battirent complètement. Posthumius, couvert de blessures, expira sur le champ de bataille; les Gaulois lui ayant coupé la tête, la portèrent en triomphe dans leur temple, et le crâne du général romain devint un vase sacré, dans lequel ils offraient des libations à leurs dieux. Ces exemples de superstition atroce étaient assez communs parmi ces peuples barbares.

POTAMON, philosophe d'Alexandrie, contemporain d'Auguste, prit un milieu entre l'incertitude des pyrrhoniens et la présomption des dogmatiques. Il emprunta de chaque école de philosophie ce qu'il croyait pouvoir perfectionner sa raison. Il ne parait pas que ce philosophe ait présidé une école, ni qu'il ait donné naissance à une secte: mais sa manière de philosopher se répandit dans le monde savant. Ceux qui l'embrassèrent, soit à Alexandrie, soit à Rome, furent nommés *Eclectiques*, d'ἐκλεγω, *choisir*, parce qu'ils choisissaient les opinions qui leur paraissaient les plus convenables.

POTEMKIN (le prince GRÉGOIRE ALEXANDROVITCH), le *Taurique*, descendant d'une famille polonoise, naquit près de Smolensk en 1736. Il entra au service de la Russie, et se distingua par sa bravoure et son intelligence dans l'art militaire. Il remporta de grands avantages contre les Turcs, auxquels il enleva, le 17 décembre 1788, l'importante forteresse d'Orzakow, qu'il prit d'assaut, à la faveur d'un hiver très rude, qui avait glacé le Borysthène et la mer Noire. Il s'empara d'autres places, occupa la Bessarabie, la Moldavie, et réduisit les infidèles à de grandes extrémités. L'impératrice récompensa ses services, en accumulant sur lui une multitude de dignités lucratives et honorifiques; elle le nomma feld-maréchal et commandant en chef de toute l'armée russe, chef des flottes de la mer d'Azof, de la mer Caspienne et de la mer Noire, sénateur et président du collège de guerre, gouverneur-général de Catharinoslaw, de la Tauride; adjudant-général, chambellan de S. M. I., inspecteur-général de toute l'armée, colonel des gardes du corps de Préobaschinski, chef du corps des chevaliers et d'un régiment de cuirassiers de son nom, chef des dragons de Pétersbourg et des grenadiers de

Catharinoslaw, chef de toutes les manufactures d'armes et de fonderies de canons, grand-herman des cosaques russes et de ceux de Catharinoslaw et des environs de la mer Noire, chevalier de l'ordre impérial russe de Saint-André, etc., etc. Il était sur le point, dit-on, de devenir prince souverain de quelques places démembrées de la Pologne, lorsqu'il mourut le 16 octobre 1791, dans la 58^e année de son âge. Croyant que l'air de Jassy, où il s'était rendu pour entrer en conférence avec les plénipotentiaires ottomans, et conclure une pacification entre la Porte et la Russie, lui était contraire, il quitta cette ville le 15, et se mit en route pour Nikolaïefka sur le Bog; mais à peine eut-il fait 35 verstes sur le chemin de Bender, qu'il se plaignit de violentes douleurs dans le bas-ventre, descendit de la voiture; et comme il n'y avait point d'habitation à l'entour, il se coucha par terre sur le ventre, et expira quelques minutes après. Ainsi finit, dans un désert et un abandon total, un homme qui avait fait tant de bruit dans le monde, et joui de toutes les faveurs que l'on peut recevoir des puissances de la terre. On a prétendu depuis qu'il allait se soulever contre l'impératrice, et que c'est elle qui s'en est défait. Quoi qu'il en soit, quelles réflexions une telle mort ne fait-elle pas faire sur les grandeurs humaines!... Que la vraie philosophie se fortifie et se nourrit par de tels spectacles! Du reste, le prince Potemkin était aussi homme de bien qu'on pouvait l'être au faite des grandeurs, dans le sein d'une cour. Il avait de la probité, de la religion; les catholiques ont toujours trouvé en lui un protecteur; c'est lui qui est la cause principale de ce que certaines imitations n'ont pas eu lieu en Russie. On a cru que sa mort avait été l'effet du poison; mais il semble plus naturel de l'attribuer, avec lescrivains russes, à une décomposition de sang, préparée par son intempérance et hâtée par ses derniers chagrins. Il faut lire dans les ouvrages de quelques étrangers et surtout dans les *Mémoires de M. le Comte de Ségur*, le portrait moral de Potemkin, de cet homme dont le caractère offrait le mélange d'une ardeur très-martiale, de l'activité et de la paresse, d'une pitié extrême avec beaucoup de superstition et des mœurs déréglées; de l'avarice avec la prodigalité; fier avec ses égaux, affable avec ses inférieurs, il fit peu de bien à ses amis, peu de mal à ses enne-

mis, et contribua sans contredit à la gloire du règne de Catherine et à la prospérité de la Russie. Sa *Vie* a été écrite plusieurs fois en russe et en allemand. L'une des meilleures qui ait été donnée en russe est anonyme et a été imprimée à Saint-Petersbourg en 1811. On en a une en français, publiée à Paris en 1807, in-8°.

POTER ou plutôt POTTER (PAUL), peintre, né à Enckhuysen en 1625, mort à Amsterdam en 1654, a excellé dans la peinture en paysage. On admire surtout l'art avec lequel il a rendu les différens effets que peut faire sur la campagne l'ardeur et l'éclat d'un soleil vif et brillant. Ses sites ne sont pas des plus riches, n'ayant exécuté que des vues de la Hollande, qui sont plates et peu variées. Son talent n'était point pour la figure; aussi il n'en peignait guère plus de deux, encore avait-il soin de les cacher ensuite. Pour les animaux, on ne peut les rendre avec plus de vérité que ce maître. Du Jardin, un de ses élèves, a imité sa manière.

POTHIER (ROBERT-JOSEPH), célèbre jurisconsulte, conseiller au présidial d'Orléans sa patrie, et professeur en droit de l'université de cette ville, naquit en janvier 1699, et mourut au mois de février 1772, après avoir consacré toute sa vie à la jurisprudence. Un goût particulier le porta d'abord vers le droit romain; il s'attacha ensuite au droit français, et nous avons de lui un très grand nombre d'ouvrages, qui prouvent qu'il possédait l'un et l'autre. Les principaux sont : | *Pandectæ Justinianæ*, 1748 et 1782, 3 vol. in-fol.; | *Traité des obligations*, 2 vol. in-12, 1761, et réimprimé en 1765, avec des augmentations; | *Traité du contrat de vente*, 1765, in-12; | *Traité du contrat de rente*, 1765, in-12; | *Traité du contrat de louage*, 1764, in-12; | *Traité du contrat de société*, in-12; | *Traité des contrats maritimes*, in-12; | *Traité des contrats de bienfaisance*, 1766, 2 vol. in-12; | *Traité du contrat de mariage*, 1768, in-12. Tout n'y est pas exact; quoiqu'il s'éloigne de l'erreur de Launoy, et qu'il reconnaisse dans l'Eglise le pouvoir de mettre des empêchemens dirimens, il n'est pas toujours d'accord avec les plus sages jurisconsultes, ni avec lui-même : on peut consulter là-dessus l'excellent traité : *Apologie du mariage chrétien*, Liège, 1788, in-12; et le *Journ. hist. et littér.*, 15 février 1791, p. 247. (Voyez DOMINIS GERBAIS, GIBERT, LAUNOY.) | Cou-

tume du duché d'Orléans, 1740, 2 vol. in-12, et 1773, in-4°; | *Traité de la possession et de la prescription*, in-12, 1772, etc., etc. Ces nombreux ouvrages ont été recueillis en 1774 et 1781, en 4 vol. in-4°, à l'exception des *Pandectæ Justinianæ*, et d'un *Traité des fiefs*, Orléans, 1776, 2 vol. in-12. En 1777 et 1778, ont paru 3 vol. d'*OEuvres posthumes*, publiées par M. Guyot. Les ouvrages de Pothier aussi imprimés en 28 vol. in-12, ont été réimprimés en 1817-1819 en 13 vol. in-8°, y compris la table avec quelques corrections. Cette édition est peu recherchée, étant mal imprimée. M. Bernardi a publié en 1806 et années suivantes les *OEuvres* de Pothier mises en rapport avec le code civil, 25 vol. in-8°. Elles ont eu peu de succès. On n'y trouve ni le traité de la Procédure civile, ni ceux des Fiefs et de la Garde noble, ni la Coutume d'Orléans. Tous les ouvrages de Pothier, à l'exception de ses *Pandectæ*, se trouvent réunis dans l'édition de M. Siffrein, Paris, 1821-23, 17 vol. in-8°, et dans celle de 1826 qui a pour titre *OEuvres de Pothier revues sur les anciennes éditions, classées dans l'ordre des matières du code civil, précédées d'une dissertation sur sa vie et ses écrits, et suivies d'une table de concordance*, par MM. Rogron et Firbach. L'auteur joignait à beaucoup de mémoire une grande facilité de travail; mais son jugement n'égalait pas ces avantages: il est souvent obscur et embarrassé dans ses raisonnemens; ses preuves sont incohérentes, quelquefois contradictoires, et presque toujours d'un faible résultat. Son amour pour la jurisprudence l'engagea à faire chez lui des conférences de droit, qui s'y tenaient toutes les semaines. Nommé par le chancelier d'Aguesseau à la place de professeur en droit français, en 1749, sans l'avoir demandée, il établit des prix pour exciter l'émulation parmi les étudiants. C'était un homme doué de toutes les vertus morales et chrétiennes. Charitable, bienfaisant, utile à sa patrie par son savoir et par son esprit de conciliation. On lit dans l'épithaphe que la ville de Paris fit mettre sur son tombeau dans le grand cimetière, l'éloge suivant :

Vir juris peritiss, æqui studio,
Scriptis, consilioque,
Amici candore, simplicitate morum,
Vite sanctitate
Præclarus.
Civibus singulis, probis omnibus,

Studiosæ juventuti,
Ac maxime pauperibus,
Quorum gratia pauper ipse vixit,
Æternum sui desiderium reliquit.

POTHIN (saint), 1^{er} évêque de Lyon, était disciple de saint Polycarpe, qui l'envoya dans les Gaules. Il a pu l'être aussi de saint Jean, puisqu'il avait 15 ans quand cet apôtre mourut. Pothin était âgé de 90 ans, lorsqu'une persécution cruelle s'éleva sous l'empire de ce doux Marc-Aurèle, que nos philosophistes nous donnent comme un modèle de bienfaisance, l'an 177 de Jésus-Christ. Il fut conduit devant les magistrats de Lyon, à la vue d'une multitude de païens qui criaient contre lui. Le gouverneur lui demanda alors quel était le Dieu des chrétiens : *Vous le connaissez*, répondit saint Pothin, *si vous en êtes digne*. Cette réponse irrita le tyran. On le maltraita cruellement, et on le traina en prison, où il mourut deux jours après. Saint Irénée fut son successeur. Voyez les Actes de son martyre dans la Lettre des églises de Vienne et de Lyon aux fidèles d'Asie et de Phrygie, qu'on trouve en grande partie dans l'Histoire ecclésiastique d'Eusèbe, lib. 5. C'est un des plus précieux monumens des premiers siècles de l'Eglise.

POTIER (NICOLAS), seigneur de Blancmesnil, président au parlement de Paris, d'une noble et ancienne famille, naquit en 1541 dans cette ville. N'ayant pu sortir de Paris lorsque cette capitale se déclara pour la ligue catholique contre la protestante, il fut arrêté prisonnier au Louvre, avec ceux qui semblaient favoriser la première. La faction des Seize lui fit faire son procès dans les formes, parce qu'il entretenait une correspondance secrète avec les protestans. Il aurait subi le même sort que le président Brisson, si le duc de Mayenne ne fût allé le délivrer de sa prison. « Monseigneur, lui dit Blancmesnil en se jetant à ses pieds, je vous ai obligation de la vie; mais j'ose vous demander un plus grand bienfait : c'est de me permettre de me retirer auprès de mon légitime roi, ne pouvant vous servir comme mon maître. » Le duc, touché de cette fermeté, le laissa aller vers Henri IV. Il mourut en 1638, âgé de 94 ans. — Louis POTIER, son frère puîné, seigneur de Gesvres, secrétaire d'état, s'acquitta de la confiance de Henri III, qui voulut l'avoir auprès de lui après la journée des Barri-cades, en 1588. Il ne fut pas moins attaché

à Henri IV et à Louis XIII, auxquels il rendit de grands services durant les guerres civiles. Il mourut en 1650, laissant RENÉ POTIER, comte de Tresmes en Valais, capitaine des gardes du corps, gouverneur de Châlons, etc., dont la terre de Tresmes fut érigée en duché-pairie, l'an 1668, sous le nom de Gesvres.

* POTOCKI (le comte STANISLAS-FÉLIX), d'une famille illustre de Pologne, né à Cracovie en 1750, embrassa le parti de la Saxe, à l'époque des troubles qui désolèrent son pays. Il s'exila ensuite volontairement dans la Gallicie, fit bâtir plusieurs villages dans les déserts de l'Ukraine dont il chercha à civiliser les habitants, puis fut rappelé par ses compatriotes et devint un moment l'idole du peuple; mais sa fidélité ayant été, non sans motif, soupçonnée à la cour, il la quitta de nouveau et alla chercher un emploi dans l'armée russe; il seconda même les vues de la Russie, qui voulait tenir la Pologne dans l'abaissement. En mai 1792, Potocki publia à Targowitz, conjointement avec Rawuski et Braniski, un *manifeste* contre la nouvelle constitution. Il suivit l'armée russe, avec l'appui de laquelle il porta le faible Stanislas à accéder lui-même au *manifeste* de Targowitz, qui donna lieu à la diète de Grodno, formée par l'influence de Potocki, sous les auspices de la Russie; on y annula la constitution de l'année précédente, et l'on signa le partage du pays. On avait cru que Potocki n'avait réclamé ce secours de Pétersbourg, que pour ravir la couronne à Poniatowski. En 1793, il se chargea de plusieurs missions auprès de Catherine II, et pendant toute cette année il exerça une grande influence en Pologne; mais en 1794 Kosciuszko, Kolontay, Ignace Potocki et presque tous les Polonais ayant pris les armes contre la Russie, on instruisit le procès du comte Félix; il fut déclaré *traître à la patrie*; on confisqua ces biens, et, comme il était absent, on le pendit en effigie. Potocki, qui était en Amérique, revint aussitôt en Russie. Il avait accepté en 1793 l'ordre de Saint-Alexandre de Newski, et en 1798 Catherine II le nomma général en chef de ses armées. Après le partage définitif de la Pologne, il se retira dans ses terres, où il vécut oublié. Il y mourut en juillet 1803. — POTOCKI (IGNACE, comte), grand-maréchal de la Lithuanie, cousin du précédent, naquit en 1751. Nommé membre de la commission de l'instruction pu-

blique, il réorganisa l'enseignement dans les collèges, traduisit lui-même en polonais la *Logique de Condillac*, et fit voyager à ses frais plusieurs savans. A l'époque de l'envahissement de la Pologne par les Russes, il fut obligé de se réfugier en Saxe: la victoire de Reclawice, remportée par Kosciuszko, lui permit de revenir à Varsovie; il fut chargé d'organiser un nouveau gouvernement, et fut lui-même ministre des affaires étrangères. Mais ce triomphe fut de courte durée: fait prisonnier par les Russes à l'époque du sac de Varsovie, il fut traîné en Russie et détenu dans la forteresse de Schlussembourg jusqu'à la mort de l'impératrice Catherine II. Il vécut ensuite quelque temps en Gallicie dans la plus grande retraite, fut arrêté de nouveau en 1798, et subit alors une détention de quelques mois à Cracovie. Il obtint enfin la permission de retourner dans ses terres, où il mourut en 1809.

* POTOCKI (JEAN, comte), historien polonais, fit partie en 1805, de la grande ambassade russe qui fut envoyée à la Chine, d'où il a rapporté de nombreux matériaux historiques qu'il s'occupait de mettre en ordre, lorsqu'il mourut en Ukraine à la fin de 1815. Ce savant avait beaucoup voyagé. En Egypte, il grava sur les pyramides du Caire ce vers de Delille:

Leur masse indestructible a fatigué le temps.

Outre la *Relation de son voyage en Egypte* on cite encore de lui | *Essai sur l'histoire universelle et Recherches sur celle de Sarmatie*, Varsovie, 1789, in-8°; | *Chroniques, mémoires et recherches pour servir à l'histoire de tous les peuples Slaves, comprenant la fin du neuvième siècle de notre ère*, Varsovie, 1792, in-4°; | *Voyage de Basse-Saxe, Hambourg*, 1795; | *Fragmens historiques et géographiques sur la Scythie, la Sarmatie et les Slaves*, Brunswick, 1796; | *Histoire primitive de la Russie, avec une exposition complète de toutes les notions locales, naturelles et traditionnelles nécessaires à l'intelligence du quatrième livre d'Hérodote*, Saint-Petersbourg, 1803; | *Atlas archéologique*, Saint-Petersbourg, 1825; | *Voyage en Russie et dans le Caucase*, de Jean Potocki, publié par M. Klaproth, Paris, 2 volumes, en 1830.

POTOCKI (STANISLAS, comte), publiciste, littérateur et homme d'état, né

en 1757, à Varsovie, fut élu nonce dans les diètes de 1776, 1786 et de 1788. On peut le placer parmi ceux qui contribuèrent le plus à la constitution du 3 mai. Lorsque Kosciuszko tenta de rétablir l'indépendance de la Pologne, Potocki fut arrêté par ordre du gouvernement autrichien à Carlsbad, où il se trouvait sous un prétexte de santé. Envoyé au fort de Josephstadt, il subit une captivité de huit mois après lesquels il vécut dans la retraite, éloigné de tous les emplois publics. Lorsque Varsovie fut érigée en duché, il fut appelé aux dignités de sénateur polonais et de chef du conseil d'état et des ministres. Plus tard il devint ministre des cultes et de l'instruction publique, et fut nommé en 1818 président du sénat. Potocki est mort en 1821. C'était un ami des sciences et des arts : il avait formé dans son habitation de Willamow, près de Varsovie, une magnifique collection de tableaux, de vases étrusques, d'estampes, etc. Outre un assez grand nombre d'opuscules académiques, il a publié une *Traduction polonaise de Winkelman*, précédée d'un *Discours sur l'art chez les anciens*, en forme d'introduction. On lui doit encore un ouvrage qui a pour titre : *De l'éloquence et du style*, en 4 vol., un roman satirique, intitulé : *Voyage à Ciennogrod*, en 4 vol. et les *Eloges de quelques grands hommes contemporains et des braves Polonais tués à la bataille de Raszyn en 1809*. Il a laissé en manuscrit des ouvrages relatifs à la politique, à l'instruction publique et à la discipline ecclésiastique.

POTON. Voyez SAINTRAILLES.

POTT (JEAN-HENRI), habile chimiste allemand, né en 1692 à Halberstadt, mort le 20 mars 1777, recula les bornes de la science qu'il cultivait. On a de lui : *De sulphuribus metallorum*, 1758, in-4° ; | *Observationes circa sal*, Berlin, 1759, et 1741, 2 vol. in-4°. Ces ouvrages sont très estimés, à cause d'un grand nombre d'observations nouvelles. C'est à lui que la Prusse doit la découverte d'une terre, aux environs de Berlin, propre à faire la pâte des porcelaines.

POTT (PERCIVAL), habile chirurgien anglais, naquit à Londres en 1713, fut élève du célèbre Nousse, chirurgien en chef de l'hôpital de Saint-Barthélemy, et fut lui-même attaché à cet hôpital jusqu'en 1787. Il s'appliqua à écarter les anciennes pratiques barbares, qu'il remplaça par d'autres moins douloureuses

ou plus promptes, et il eut la satisfaction de voir adopter sa nouvelle méthode. Une chute de cheval qu'il fit en 1756, et dans laquelle il se fracassa une jambe, lui donna le loisir de composer le plan pour son *Traité des hernies*. Ses leçons étaient très suivies, et on remarquait en lui beaucoup de précision dans les idées, de pureté dans le style, et de grâce dans les expressions. La société royale de Londres l'admit parmi ses membres en 1764, et il mourut au mois de décembre 1788, âgé de 75 ans. Ses principaux ouvrages sont : un *Mémoire sur les tumeurs qui ramollissent les os*, dans les *Transactions philosophiques*, 1741, n° 439 ; | *Traité des hernies*, 1756-1765, in-8° ; | *Mémoire sur une espèce de hernie particulière dans les enfants nouveau-nés, qui se présente quelquefois dans les adultes*, 1756, in-8° ; | *Observations sur la fistule lacrymale*, 1758, in-8° ; | *Observations sur les blessures et les contusions de la tête*, 1760 ; avec des additions, 1768 ; | *Remarques pratiques sur l'hydrocèle* ; | *Méthode pour guérir l'hydrocèle à l'aide d'un séton*, 1772, in-8° ; | *Observations sur la cataracte, le polype du nez, le cancer du scrotum, et sur différentes espèces de hernies, etc. etc.* Les ouvrages de Pott ont été imprimés de son vivant, en un vol. in-4°. Son gendre en a donné une édition corrigée, et augmentée, avec la vie de l'auteur, Londres, 1790, 3 vol. in-8° ; ses Œuvres chirurgicales ont été traduites en français, et publiées en 1777, et 1792, 3 vol. in-8°. Pott était doué d'un jugement sain, et avait une grande dextérité de la main. Tous ses ouvrages sont écrits d'un style correct et élégant.

POTTER (CHRISTOPHE), né en 1591, fut élevé à Oxford. Il devint chapelain du roi Charles I^{er}, doyen de Worcester, et vice-chancelier de l'université d'Oxford. Dans sa jeunesse, il fut puritain zélé. Dans un âge plus avancé, il s'attacha au parti du roi, et fut maltraité dans les troubles qui agitaient l'Angleterre. On a de cet auteur quelques *Traités sur la prédestination* et sur la grâce. On ne doit point s'attendre à y trouver de la justesse ni de l'orthodoxie. Il a aussi traduit de l'italien en anglais, et publié l'*Histoire du différend du Pape Paul V avec les Vénitiens*. Il mourut en 1646.

POTTER (FRANÇOIS), curé de Kilmainon en Angleterre. Son goût pour la peinture et les mécaniques allait jusqu'à la passion. Une machine pour l'eau, qu'il

présenta à la société royale de Londres, lui valut l'honneur d'être admis au nombre de ses membres. Potter mourut aveugle en 1678. On a de lui plusieurs ouvrages, parmi lesquels on distingue l'*Explication du nombre 666 de la Bête de l'Apocalypse*, chap. 15. Il pousse le fanatisme jusqu'à prétendre trouver dans le nombre de la bête, Rome, le pape, les cardinaux et toute la hiérarchie de l'Eglise catholique. Ce livre, imprimé à Oxford, 1662, in-4°, a été traduit en latin, Amsterdam, 1677, in-8°.

POTTER (JEAN), né à Wakefield, dans le comté d'York, en 1674, se rendit très habile dans la langue grecque, fut nommé à l'archevêché de Cantorbéry et mourut en 1748. On a de lui : *Archæologia græca, sive antiquitatum Græciæ corpus absolutissimum* : cet ouvrage, ordinairement en anglais, a été publié à Oxford et a eu au moins treize éditions jusqu'en 1715. Les meilleures éditions sont de 1796, 2 vol. in-8°, en latin; de Leyde, 1702, in-fol.; de Venise, 1774, 2 vol. in-fol. et dans Gronovius; | une *Edition* de saint Clément d'Alexandrie avec des annotations, Oxford, 1736, 2 vol. in-fol.; | une *Edition* de Lycophron, 1702; | des *Ouvrages théologiques*, Oxford, 1753, 3 vol. in-8°.

* POTTER (ROBERT), théologien anglican, né vers 1721, fit ses études à Cambridge, au collège d'Emmanuel, et y prit le degré de maître-ès-arts. Il obtint, en 1788, la cure de Lowestoft, au comté de Suffolk, et fut ensuite nommé à un canonice de Norwich. Il paraît qu'il s'occupa beaucoup plus de littérature que de théologie; du moins on ne trouve cité de lui aucun ouvrage du dernier genre; mais il acquit de la célébrité par le mérite de ses *Traductions*. Il a donné en anglais celles de *Sophocle*, d'*Euripide* et d'*Eschyle*. Il prit le parti du poète Graï contre Johnson, et mourut le 9 août 1804, dans la 83^e année de son âge.

POTIER (PAUL), peintre V. POTER.

POUCHARD (JULIEN), naquit en 1686, près de Domfront, en basse Normandie. Il étudia la philosophie, l'histoire, les antiquités, et possédait l'hébreu, le grec et le latin. Il fut reçu, en 1701, à l'académie des inscriptions et belles-lettres, et il obtint, en 1704, la chaire de langue grecque au collège royal. Il mourut l'année suivante à l'âge de 49 ans. On a de lui : | *Discours sur l'antiquité des Egyptiens*; | un autre *sur les liberalités du peuple ro-*

main. On les trouve dans les *Mémoires de l'académie*. Il a laissé en manuscrit une *Histoire universelle, depuis la création du monde jusqu'à la mort de Cléopâtre*. Il aurait mieux valu dire jusqu'au règne d'Auguste.

POUFFIER (HECTOR-BERNARD), né à Dijon, en 1658, suivit le barreau, et fut doyen du parlement de sa ville natale. Il fonda par son testament (imprimé en 1736) l'académie de Dijon, et lui légua des fonds nécessaires pour les prix et les exercices. Il mourut en 1752.

POUGATSCHEW. Voyez PUGATSCHEW.

* POUGENS (MARIE-CHARLES-JOSEPH de), de l'institut, membre des principales sociétés savantes de l'Europe, naquit à Paris le 15 août 1755. Dès sa plus tendre enfance, il annonça ce qu'il serait plus tard; entouré des maîtres les plus habiles il fit des progrès étonnans, s'il est vrai que, tout jeune encore, il écrivit en allemand un petit poème intitulé : *Das morgenroth* (l'Aurore), imité de Gesner. Elève de Greuze et de Bachelier, il connut bientôt les arts du dessin, et dans son séjour à Rome fut reçu de l'académie italienne de peinture; destiné à la carrière diplomatique, on le fit partir à l'âge de 20 ans pour l'Italie, recommandé spécialement au cardinal de Bernis. Ce fut à Rome, dans cette patrie des sciences et des arts, que Pougens put respirer librement; il s'enfonça dans les bibliothèques du Vatican, se livra à des recherches immenses, remonta jusqu'aux sources mêmes de la science, et jeta les fondemens de son *Trésor des origines et dictionnaire grammatical raisonné de la langue française*. C'est alors qu'il prit ces habitudes de travail auxquelles il est demeuré constamment fidèle. Seize heures d'occupation par jour étaient partagées entre l'étude des belles-lettres et la diplomatie, car l'ambassadeur de Malte, appréciant l'intelligence de Pougens, s'était chargé sur lui des soins de son ambassade. Jusque là la fortune avait paru favoriser les goûts de Pougens mais elle lui réservait un coup bien douloureux pour l'homme, et surtout pour le savant. Attaqué de la petite vérole, il fut long-temps entre la vie et la mort; le venin se jeta sur ses yeux fatigués par les veilles, et après de longues souffrances, sa vue s'éteignit tout à coup; il avait alors 24 ans. Il supporta ce malheur avec résignation; ne pouvant plus désormais

vivre pour le monde, il résolut de ne vivre que pour la science, et se livra à l'étude avec une ardeur incroyable : il sollicita une mission en Angleterre pour y continuer les recherches scientifiques qu'il avait déjà commencées au British-Muséum ; pendant son séjour, il fut chargé de composer les mémoires qui servirent de base au traité de commerce de 1786. La révolution éclata, et Pougens, qui avait 10,000 fr. de rentes viagères sur le grand livre, qui avait en expectative un prieuré de 15 à 16,000 fr. de revenus, perdit toute sa fortune. Réduit à une détresse absolue, il entreprit le commerce de la librairie sans associé ; il parvint à élever une des premières maisons de commission de librairie de Paris, et à se trouver à la tête d'une imprimerie qui faisait vivre 50 ou 60 pères de famille, mais la fortune ne lui avait point encore porté le dernier coup ; en cinq jours, plusieurs banqueroutes lui enlevèrent 120,000 fr. Tant de revers n'abattirent point son âme courageuse : secouru par une dame étrangère, aidé par le premier consul, il ne suspendit pas un seul jour l'ordre de ses paiemens, et son crédit resta intact. Au renouvellement des imprimeurs de Paris, il ne fut point renommé ; il n'avait point sollicité de l'être. Vers le commencement de l'année 1805, il alla en Hollande pour épouser une anglaise à qui il était attaché depuis long-temps. Pougens renonçant entièrement aux affaires, se retira dans la vallée de Vausebuin, près Soissons ; ce fut dans cette retraite qu'il acheva son *trésor des origines*. En 1799, l'institut l'avait reçu au nombre de ses membres ; le chapitre de l'ordre souverain de Jérusalem l'autorisa à porter la croix de Malte ; le roi d'Espagne lui envoya l'ordre de Charles III ; plusieurs souverains l'honorèrent de leur correspondance. L'impératrice de Russie, douairière, le choisit pour son correspondant littéraire, et le grand duc Constantin lui accorda en cette qualité la même confiance. En le jugeant comme littérateur, l'on peut dire qu'il est rare de trouver un talent plus flexible, plus souple et surtout plus universel ; son style est pur et gracieux, ses idées délicates, et ses expressions choisies. Pougens présentait dans sa vie l'alliance si précieuse et si belle du savoir et de la vertu. Il est mort le 19 décembre 1833 dans l'asile qu'il s'était choisi près de Soissons. On connaît de Pougens :
 | *Récréations de philosophie et de morale*

Yverdon, 1784, 4 parties in-12 (anonyme). | *Essais sur divers sujets de physique, de botanique et de minéralogie*, 1793, in-8° ; | *Maximes et Pensées*, écrites à Londres en 1787, imprimées à Paris, in-8°, en 1795, l'an 2 de la république, à son ami Gorani, citoyen français. | *Vocabulaire de nouveaux privatifs français, imitées des langues latine, italienne, espagnole, portugaise, allemande et anglaise, avec des autorités des meilleurs écrivains, suivi de la table bibliographique des auteurs, ouvrage utile aux orateurs et aux poètes*, Paris, 1794, 2 part. in-8°. | *Voyage à la Nouvelle Galles du Sud, à Botany-Bay*, etc. (par John-White), traduit de l'anglais par Pougens, avec des notes critiques et philosophiques sur l'histoire naturelle et les mœurs, Paris, 1795, 2 parties in-8°. | *Voyage philosophique et pittoresque sur les rives du Rhin*, etc., (par Forster), trad. de l'allemand par Pougens, avec des notes, Paris, 1795, 2 vol. in-8°. | *Hymne à la lune*, Paris, 1795, in-4°. | *Voyage philosophique et pittoresque en Angleterre et en France* (par Forster), trad. de l'allemand par Pougens avec notes, Paris, 1796, in-8°, fig. | *Julie ou la Religieuse de Nîmes, drame*, Paris, 1796, in-8° ; | *Essais sur les antiquités du Nord et les anciennes langues septentrionales*, Paris, 1799, in-8°. | *Doute et conjecture sur la déesse Nehalennia, révérée en Zélande*, Paris, 1810, in-8° ; | *Trésor des origines et dictionnaire grammatical et raisonné de la langue française*, (specimen), Paris, 1819, gr. in-4°. | *Les quatre âges*, Paris, 1819, in-18 ; 2^e édition, Paris, 1820, in-18 ; | *Lettres d'un chartroux écrites en 1753*, Paris, 1820, in-18 ; et 1854, in-8°. | *Abel, ou Les trois frères*, Paris, 1820, in-12. | *Contes du vieil Ermite de la vallée de Vauxbuin*, Paris, 1821, 3 in-12. | *Lettres de Sosthènes à Sophie*, Paris, 1821, in-18. | *Archéologie française, ou Vocabulaire de mots anciens tombés en désuétude*, Paris, 1821-1825, 2 vol. in-8°. | *Jocko, anecdote détachée des Lettres inédites, sur l'instinct des animaux*, Paris, 1824, in-12. | *Maximes et Pensées*, Paris, 1825, in-18. | *Lettres philosophiques à Madame* sur divers sujets de morale et de littérature, Paris, 1826, in-12. | *Albéric et Sélie, ou Comme le temps passe*, Paris, 1827, in-18. | *Contes en vers et poésies*, Paris, 1828, in-18. Pougens a publié une *Bibliothèque française*, ouvrage périodique. Il a fourni quelques

notices à la *Revue encyclopédique*, et il est éditeur des *Lettres originales* de Rousseau à M^{me} *** (Luxembourg), à M. de Malesherbes et à d'Alembert, Paris, an 8, in-12.

POUGET (FRANÇOIS-AIMÉ), prêtre de l'Oratoire, docteur de Sorbonne et abbé de Chambon, naquit à Montpellier, le 28 août 1696. Il fut fait vicaire de la paroisse de Saint-Nicolas à Paris en 1692, et ce fut en cette qualité qu'il eut part à la conversion du célèbre La Fontaine, dont il donna une relation curieuse et détaillée, dans une *Lettre* publiée par le père Desmolets. Pouget avait fait sa licence avec Colbert, évêque de Montpellier, qui le mit à la tête de son séminaire. Après avoir rempli avec zèle les fonctions attachées à cette place, il alla mourir à Paris dans la maison de Saint-Magloire, le 14 avril 1723, à 57 ans. Il avait fait dans cette ville des *Conférences* publiques sur les cas de conscience, et fut choisi par le cardinal de Noailles pour être membre de la commission chargée de travailler à la réforme de la liturgie de Paris. Son principal ouvrage est le livre connu sous le nom de *Catéchisme de Montpellier*, dont l'édition la plus recherchée est celle de Paris, en 1702, in-4°, ou 5 vol. in-12. Il a été traduit en italien, en espagnol et en anglais. Pouget avait lui-même traduit cet ouvrage en latin, et il voulait le publier avec les passages entiers qui ne sont que cités dans l'original français; la mort l'empêcha d'exécuter ce dessein. Le père Desmolets, son confrère, acheva ce travail, et le mit au jour en 1725, sous le titre d'*Institutiones catholicae*, 2 vol. in-fol. Louvain, 1774, et en 14 vol. in-8°. Cet ouvrage solide peut tenir lieu d'une théologie entière. Il y a peu de productions de ce genre où les dogmes de la religion, la morale chrétienne, les sacrements, les prières, les cérémonies et les usages de l'Eglise soient exposés d'une manière plus claire et avec une simplicité plus élégante. Il y a cependant quelques endroits qui ont essuyé des difficultés, et qui firent condamner l'ouvrage à Rome en 1721. L'auteur cite toujours en preuve de ce qu'il avance, les livres saints, les conciles et les Pères; mais l'on remarque dans quelques citations, non-seulement une prédilection qui semble tenir à l'esprit de parti, mais encore des applications qui ne tiennent pas au sens littéral, ce qui est cependant essentiel dans un catéchisme. Charancy, successeur de Colbert, le fit

imprimer avec des corrections qui firent disparaître ce qui se ressentait des préventions de l'auteur, et paraissait favoriser les opinions condamnées par l'Eglise, et c'est de cette édition qu'il faut entendre les éloges que les catholiques ont fait de l'ouvrage. On doit encore au père Pouget : | *Instruction chrétienne sur les devoirs des chevaliers de Malte*, 1712, in-12. Il ne fut guère que l'éditeur et le réviseur de cet ouvrage. | Il a eu part au *Bréviaire de Narbonne*.

POUILLARD (JACQUES-GABRIEL), sacristain de la chapelle royale des Tuileries, mort à Paris le 8 octobre 1823, était né à Aix en Provence, en 1751. Son premier goût le porta vers la peinture, puis vers l'étude des médailles et des antiquités en général; mais sincèrement attaché à la religion, il entra en 1780, dans l'ordre du Mont-Carmel, et obtint d'être affilié à la maison d'Aix. Après avoir passé plusieurs années dans cet asile, il sollicita de ses supérieurs la permission d'aller voir la ville de Rome. Il s'attacha dans cette ville à l'étude des médailles et aux autres monuments antiques; l'histoire religieuse du moyen âge devint l'objet particulier de ses travaux. Pouillard était sacristain de l'église de son couvent, dite de Saint-Martin-des-Monts, lorsque les armées françaises entrèrent à Rome. Cette église devint un hôpital pour les soldats, et le père Pouillard en fut l'aumônier. Le cardinal Fesch, venu à Paris, l'y appela pour faire de lui le conservateur d'un musée de tableaux dont aucune collection particulière n'a peut-être jamais égalé la richesse, et d'une bibliothèque consacrée à l'étude de la religion; mais avant que Pouillard vint occuper cette place, une mission d'un autre ordre le retint dans le voisinage de Lyon. Le cardinal Fesch avait fondé un séminaire dans le Bugey. Il invita Pouillard à remplir les fonctions de directeur de cet établissement. Ce n'est que plus tard qu'il vint à Paris prendre possession de sa place. En 1814, le cardinal de Talleyrand, devenu grand-aumônier, lui donna la place de sacristain du château des Tuileries. Pouillard a laissé : | quatre volumes de *Lettres* renfermant des dessins de sa main d'après les bas-reliefs et des médailles, ou des inscriptions grecques ou latines avec des explications. *Dissertazione sopra l'antioritorita del bacio de' Piedi de' sommi pontefici, all' introduzione della croce sulle loro scarpe*, Rome, 1807 | Dans cet écrit l'auteur

a montré autant de connaissance des sources littéraires du moyen âge, qu'il a manifesté de lumières en ce qui concerne l'appréciation des monumens de l'art. Il existe de lui plusieurs *Dissertations* dans le *Magasin encyclopédique* de Millin, savoir : *Sur une inscription trouvée à Rome, dans le jardin de Saint-Martin-des-Monts* (1806, tome 1^{er}) ; *sur le sceau de la basoche de Dijon* (1809, tome 1^{er}) ; *sur une question de chronologie* (1809 t. V.) ; *sur un ancien as romain* (1809, tome VI.) , *sur un vase chrétien de terre cuite, trouvé à Paris* (1810, tome IV.) ; *sur une médaille de Siris et sur les médailles incuses*, (1815, tome IV). Pouillard a laissé manuscrits : un *Voyage littéraire dans l'intérieur de Rome* ; un *Mémoire sur l'état des arts en Provence, au temps du roi René* ; une *Instruction chrétienne à l'usage des soldats* ; un *Traité des droits spirituels du grand aumônier de France*, etc.

POUILLY (JEAN-SIMON). Voyez LEVESQUE.

* **POUJOULX (JEAN-BAPTISTE)**, littérateur médiocre et fécond né en 1762, à St.-Macaire en Guyenne, mort à Paris le 17 avril 1821, s'occupait toute sa vie des lettres et des arts. Il a laissé plusieurs *Comédies* très faibles, dont une partie contient la critique du salon de peinture des années 1785, 1784, 1787. Ses autres pièces sont : | *L'Ecole des parvenus*, en trois actes et en prose, 1787 ; | *Philippe*, ou *Les Dangers de l'ivresse*, en un acte et en prose, 1794 ; | *Les Modernes enrichis*, en trois actes et en vers, 1798 ; | *L'Anticélibataire*, ou *Les Mariages*, en 3 actes et en vers, 1805. | Des opéra comiques, savoir : | *Les Noms supposés*, en 2 actes, 1799 ; | *Le Voisinage*, 1800 ; | *une Matinée de Voltaire* ; | Des ouvrages élémentaires et autres : | le *Livre du second âge*, ou *Instructions amusantes sur l'histoire naturelle*, 1800 — 1801 — 1805, 4 vol. in-8° ; | *Paris à la fin du dix-huitième siècle*, ou *Esquisse historique et morale des monumens et des ruines de cette capitale, de l'état des sciences, de l'art et de l'industrie à cette époque, ainsi que des mœurs et des ridicules de ses habitans*, 1800, in-8° ; 1801, in-8°, traduit en allemand sur la première édition, Leipsick, 4 vol. in-8° ; | *Promenade au jardin des plantes, à la ménagerie et dans les galeries du musée d'histoire naturelle*, 1804, 4 vol. in-12 ; | *Le Naturaliste du second âge*, servant de suite au *Livre du second âge*, 1805, in-8°, traduit en po-

lonais ; | *Leçons de physique à l'école polytechnique, sur les propriétés générales des corps*, 1805, in-8° ; | la *Botanique des jeunes gens*, 1810, 2 vol. in-8° ; | *Promenade au marché aux fleurs*, ou la *Botanique du second âge*, 1811, in-12 ; | l'*Astrologue parisien*, ou le *Nouveau Matthieu Laensberg*, pour les années 1812, 1813, 1814, 1815, 1816 et 1817. Le dernier contient une petite comédie, intitulée *Monsieur Leplat*. Les six volumes de Poujoulx portent dans le titre ces lettres : A. B. C. D. ; celles du continuateur sont : V. X. Y. Z. — | *Minéralogie des gens du monde*, 1815, in-8° ; | *Louis XVI, peint par lui-même*, ou *Correspondance et autres écrits de ce monarque*, précédé d'une *Notice sur la vie de ce prince*, avec des *Notices historiques sur la correspondance*, 1817, in-8°. Cette correspondance est entièrement apocryphe ; mais au moment qu'il la publiait, Poujoulx y croyait de bonne foi. (M. Beuchot en a donné quelques détails dans son *Journal de la librairie*, 1818, page 350 et 400 ; et 1819, page 1815.) Cet infatigable écrivain a été éditeur | du *Matre italien de Veneroni*, suivi d'un *Vocabulaire français-italien* (avec Dupon) 1803, in-8° ; | des *Oeuvres choisies de Piron*, avec une *Notice historique sur la vie et les écrits de cet auteur*, 1806, 3 vol. in-8° ; | de la première *Edition des Mélanges de poésie et de littérature*, par Florian, ouvrage posthume, 1806, in-18, | de la première *Edition de la jeunesse de Florian*, ou les *Mémoires d'un jeune Espagnol*, 1807, in-18. Poujoulx a travaillé en outre au *Journal de la littérature française et étrangère* (Deux-Ponts) ; à l'*Encyclopédie des Dames pour l'Astronomie, Physique, Chimie, Histoire naturelle des minéraux, Musique* ; au *Journal de Paris*, à la *Gazette de France*, au *Journal de l'empire*, à la *Biographie universelle* de Michaud, à laquelle il a donné les articles des *Troubadours*, et ceux de *Cimarosa* et *Grétry*. Poujoulx avait beaucoup de connaissances, un style assez élégant ; mais le trop grand nombre de ses ouvrages a souvent nui à leur succès. Il écrivait, ainsi que le fameux Cubières de Palmezeaux, avec une prodigieuse facilité ; ce qui ne forme certainement pas le principal mérite d'un auteur qui vise à la célébrité. Au reste, Poujoulx passait pour être un homme probe, étranger à la politique, et seulement occupé de ses libraires et de ses productions.

POULAIN. P. POULLAIN et SAINT-FOIX.

* **POULARD** (THOMAS-JUST), ancien évêque de Saône-et-Loire, né à Dieppe le 1^{er} septembre 1734, vint à Paris, en 1772, et entra au séminaire des Trente-trois. Nommé ensuite curé au diocèse de Lisieux il suivait néanmoins à Paris la carrière de la chaire. Il prononça en 1794 avec quelques membres du clergé de Saint-Roch le serment exigé des ecclésiastiques. Devenu vicaire épiscopal de l'Orne, il donna des preuves de sa sympathie pour la révolution; ce qui pourrait faire supposer que, ainsi que l'*Ami de la religion* du 28 mars 1835 est disposé à le penser, Poulard est, avec une erreur de nom, le même que Soullard, aussi vicaire épiscopal de l'Orne, et qui, suivant les procès verbaux de la Convention, aurait abjuré à la date du 27 brumaire an 2. De retour à Paris après la terreur, Poulard resta attaché à l'église constitutionnelle, devint curé d'Aubervilliers près de Paris, et assista au concile de 1797 comme député de la Haute-Marne. En 1800 parut une adresse de plusieurs curés constitutionnels du diocèse de Paris, aux autres curés, vicaires et prêtres constitutionnels de France, et qui n'est qu'une déclamation contre les ecclésiastiques qui avaient refusé le serment; Poulard y apposa sa signature. A l'époque où le concordat allait se conclure, Poulard fut fait évêque de Saône-et-Loire; il fut sacré le 14 juin 1800, se rendit ensuite à Châlons et y tint un synode. Le nouvel évêque assista au concile de 1801, donna sa démission, quand elle fut demandée aux évêques de son parti, et obtint la pension qu'on leur accordait à tous. Il vécut depuis à Paris dans la retraite, et on n'entendit parler de lui ni sous l'empire ni sous la restauration. Peu avant la révolution de 1830, il publia un petit écrit qui avait pour titre : *Moyen de nationaliser le clergé de France*. (Voyez sur cet ouvrage l'*Ami de la religion*, tome 66, n° 40 et 151.) Vers ce même temps, Poulard prêta son ministère épiscopal pour les actes des plus irréguliers et les plus condamnables : ainsi, il conféra tous les ordres à plusieurs jeunes gens sans examen, sans préparation, sans dispense. Il en ordonna deux avant la révolution de juillet et trois en 1831; la dernière cérémonie eut lieu dans la chapelle de Clâtel, et du nombre des ordonnés était le sieur Auzou. Poulard est mort le 9 mars 1833 en persévérant dans ses vieux prin-

cipes et après avoir refusé le ministère du curé de sa paroisse qui se présenta deux fois chez lui. Son corps a été porté directement au cimetière, sans prière, et sans que rien servit à indiquer le caractère ecclésiastique dont il avait été revêtu. La *Biographie des vivans* lui attribue des *Ephémérides religieuses pour servir à l'histoire ecclésiastique de la fin du 18^e siècle et du commencement du 19^e*; ainsi qu'un ouvrage intitulé : *Sur l'état actuel de la religion en France*.

* **POULLAIN** ou **POULAIN** du **PARC** (AUGUSTIN-MARIE), jurisconsulte, frère du littérateur Poullain de Saint-Foix (Voyez SAINT-FOIX), né à Rennes en 1701, embrassa la carrière du barreau, comme son père Poullain de Bélair, auteur d'une traduction abrégée du *Commentaire de d'Argentré sur la coutume de Bretagne*. Après s'être distingué au barreau, il n'y parut plus que pour des procès de la plus grande importance : il se consacra à l'enseignement public et à la rédaction de ses ouvrages, qui furent recherchés. Poullain du Parc fut un des hommes les plus profonds dans la science du droit, et eut le grand mérite d'éclaircir les lois bretonnes mieux que ne l'avaient fait ses prédécesseurs. Il fut l'émule du célèbre Pothier qu'il égala, au moins, comme professeur; mais il lui est resté inférieur comme écrivain. Il mourut dans sa patrie en 1782. On a de lui : | *Commentaires sur les coutumes de Bretagne*, 1745, 3 vol. in-4°. On les connaît plus généralement sous le nom de *Grande coutume*, pour les distinguer de l'ouvrage suivant du même auteur : | *La coutume et la jurisprudence coutumière de Bretagne dans leur ordre naturel*, 1752; | *Observations sur les ouvrages de Perchaubault de la Bigotière*, 1776, in-12; | *Principes du droit français suivant les maximes de Bretagne*, 12 vol. in-12, etc.

* **POULLAIN** de **GRANDPREY** (JOSEPH-CLÉMENT), député à la Convention, naquit le 25 décembre 1744 à Ligneville, près Mirecourt, et était d'une constitution délicate, qui obligea ses parens à ne lui faire entreprendre ses études que fort tard. Il ne commença à lire et à écrire qu'à 9 ans, acquit ses premières notions de la langue latine dans la maison paternelle et termina ses classes avec succès chez les jésuites de Pont-a-Mousson. Destiné par son père, qui était maître des eaux et forêts, à suivre la même carrière, il possédait déjà quelques connais-

sances pratiques nécessaires à cet état, lorsqu'il le perdit à l'âge de 17 ans. Il étudia dès lors le droit, et exerça d'abord la profession d'avocat à Mirecourt. Il fut pourvu en 1770 de l'office de procureur du roi près le même bailliage; l'année suivante il obtint la place de prévôt de Ligneville, et il occupait cette place au commencement de la révolution. Il embrassa la cause populaire et fut chargé de rédiger le cahier des doléances du bailliage de Neufchâteau; les députés de la Lorraine le choisirent aussi pour la rédaction des demandes du tiers-état de toute la province. Lors de la première formation des administrations populaires, il fut élu procureur-général-syndic du département des Vosges, et il gouverna cette contrée, dans les circonstances difficiles où l'on se trouvait, avec un mélange habile de modération et de patriotisme qui lui acquit l'estime et la confiance des deux partis. Il présida les assemblées électorales de 1791 et de 1792, et fut nommé dans cette dernière député à la Convention. Désigné par le sort pour être un des commissaires chargés de communiquer à Louis XVI les pièces trouvées dans l'armoire de fer des Tuileries, que l'on prétendait être à sa charge, afin qu'il pût y répondre, il montra pour ce malheureux prince des égards qui déplurent à Drouet et à Legendre, qui firent décréter qu'il ne lui serait plus fait de communication à l'avenir. Dans le procès du roi, ils s'opposèrent d'abord à ce que la Convention jugeât ce prince; il se prononça ensuite pour la ratification du peuple; cependant il vota la mort, mais avec la réserve expresse du sursis inséparable de son vote, ce qui le fit comprendre dans la minorité, c'est-à-dire, parmi ceux qui avaient voté le bannissement ou la réclusion. Après la promulgation de la constitution, il passa au conseil des Anciens, où il se déclara pour le parti du directoire contre celui dit de Clichy, qui formait l'opposition. Il fut élu successivement secrétaire et président de cette assemblée, et occupa fréquemment la tribune. Sorti par la voie du sort, il fut réélu au conseil des Cinq-cents, et il prit une part active aux mesures du 18 fructidor. Poullain eut la présidence le 21 août 1798, et s'occupa beaucoup cette année et la suivante d'objets de finance. Fidèle au serment qu'il avait fait à la constitution de l'an 3, il ne favorisa pas l'usurpation de Bonaparte au 18 brumaire; et comme on connaissait son attachement

aux lois existantes, il fut compris d'abord au nombre des députés condamnés à la déportation, puis à être relégué dans les îles du département de la Charente. Pour se soustraire aux premières poursuites, il avait accepté un asile chez Montgolfier; mais il eut bientôt la liberté de se retirer sur sa terre de Grandprey, et il s'y occupa d'essais agricoles, notamment de la culture de sainfoin qu'il a introduit dans son département, ce qui lui valut une médaille de la société d'encouragement. En 1800 il fut nommé président du tribunal civil de Neufchâteau, et en 1811 il fut envoyé à Trèves pour présider une des chambres de la cour royale. Le traité de Paris du 30 mars 1814 l'obligea de revenir dans ses foyers. Durant les cent-jours il fut nommé député, et à la seconde restauration, quoique son vote eût été compté avec la minorité dans le procès de Louis XVI, il fut compris dans la loi contre les régicides, et obligé de se retirer à Trèves; mais le roi, informé de cette circonstance, l'autorisa, par une ordonnance du 13 février 1818, à rentrer en France. Depuis Poullain de Grandprey ne s'occupa plus que d'agriculture, et il mourut dans sa terre près de Neufchâteau le 6 février 1826.

POULLAIN. Voyez BARRE, POLLUX et SAINT-FOIX.

*** POULLE** (l'abbé Louis de), orateur et célèbre prédicateur du roi, vicaire-général du diocèse de Laon, abbé commendataire de Notre-Dame de Nogent, naquit à Avignon le 40 février 1703, d'une famille noble et distinguée dans la robe. Sa famille le destinait à cette carrière. Il suivit d'abord son goût pour la poésie, et obtint deux années de suite le prix aux Jeux floraux de Toulouse; mais ayant embrassé l'état ecclésiastique, il renonça à ce goût de sa première jeunesse, et il ne s'occupa plus que de l'étude de l'art oratoire et des divines Ecritures. Il prononça d'abord dans sa patrie plusieurs panégyriques qui annoncèrent un véritable talent, se rendit à Paris pour le perfectionner, et dès son début il se fit remarquer dans cette capitale. Sa réputation s'accrut de jour en jour, et le roi lui accorda une pension de 4000 livres; ayant prêché, en 1748, le panégyrique de saint Louis en présence de MM. de l'académie française, ce corps, si juste appréciateur du mérite, députa M. de Boze vers M. l'ancien évêque de Mirepoix, qui avait alors la feuille des bénéfices, à l'effet

d'obtenir du roi pour l'orateur une abbaye, qui lui fut accordée sans délai. Il devint abbé commendataire de Notre-Dame de Nogent. Depuis cette époque, il ne cessa de prêcher, soit à Paris, soit à la cour, et toujours avec les mêmes applaudissemens, jusqu'en 1770. Alors voulant se retirer dans sa famille, il quitta la capitale, et fit à son auditoire, avant de partir, dans son sermon sur la *Figiance chrétienne*, des adieux si touchans que tous en furent émus, et que plusieurs d'entre les assistants allèrent le trouver pour lui témoigner leurs regrets de le voir s'éloigner d'eux, et tâcher de le dissuader de la résolution qu'il avait prise. « Hélas ! » leur dit-il dans ce sermon, « hélas ! mes très chers frères, depuis 55 ans que nous exerçons le ministère de la parole dans cette capitale, nous n'avons cessé de vous annoncer tous les malheurs. Sentinelle vigilante, du haut de la montagne où nous étions placés, nous avons sonné l'alarme au moment où la Babylone maudite, après avoir préparé son poison... nous vous criâmes : Arrêtez... ! Qu'allez-vous faire ? Loin de vos lèvres cette coupe empoisonnée... ! Vous buvez la mort. Que nous reste-t-il donc à vous prédire en descendant de la montagne ? Nous le disons en gémissant : les *Vengeances du ciel* ! Quel héritage... ! » A ces dernières paroles, tout son auditoire parut si consterné, qu'il y fut sensible lui-même. Il se retira en 1770 dans sa patrie qu'il n'a cessé d'édifier par la pratique de toutes les vertus chrétiennes, jusqu'an 8 novembre 1781, époque de sa mort. Sa famille lui avait fait élever dans l'église de Notre-Dame, où il repose avec les cendres de ses ancêtres, un monument qui fut détruit par les vandales de la révolution. L'abbé Poule n'avait jamais écrit ses discours ; ce fut en 1776 que, cédant aux instances de son neveu, vicaire-général à Saint-Malo, ce vénérable prêtre consentit à lui dicter onze de ses sermons, conservés dans sa mémoire depuis 40 ans : ils parurent à Paris en 1778, 2 vol. in-12 ; ils furent réimprimés dans la même ville en 1781 et à Lyon en 1818. Ces sermons annoncent une grande connaissance des saintes Ecritures, une érudition variée, et sont écrits d'un style élégant, à la fois, nerveux, souvent sublime, rempli de grandes images et de nobles pensées. M. le baron de Sainte-Croix a fait son *Eloge*, Avignon, in-8°, 1783 ; Laharpe, M. de Chateaubriand,

Fontanes, en parlent aussi avec distinction ; le journal de la *Minerve* l'a cité comme un excellent orateur, de même que l'*Encyclopédie moderne*.

* **POULLE** (l'abbé Louis de), neveu du précédent, naquit à Avignon le 10 mai 1743. Son père, Joseph de Poule, était doyen du tribunal suprême de la Rote d'Avignon et co-seigneur de Veras et de Saint-Didier. L'abbé Louis de Poule, après avoir été ordonné prêtre à l'âge de 24 ans, fut presque aussitôt nommé par le pape, avec l'agrément du roi de France, prévôt à la cathédrale d'Orange. En même temps, l'évêque de Saint-Malo, oncle de l'abbé Louis, lui envoya des lettres de grand-vicaire de cette ville ; et, à la demande de ce même prélat, le roi Louis XVI lui accorda en 1781 une pension de 3000 livres ; quelques années après, Madame lui confia la place d'aumônier dans la chapelle dont il avait été fait grand-vicaire. En 1789, et au commencement de la révolution, il fut élu député suppléant aux états-généraux par la principauté d'Orange. Il y remplaça d'abord l'évêque de ce diocèse, démissionnaire ; et dans cette assemblée, il défendit avec autant de zèle que de courage les droits de la religion et du trône. L'évêque d'Orange étant mort, le pape Pie VI le nomma pour administrer ce diocèse pendant la vacance ; mais les troubles toujours croissans de la révolution obligèrent l'abbé Louis de Poule à quitter la France. S'étant rendu en Italie, il fut accueilli favorablement de Mesdames, filles de Louis XV, à Rome, et de Louis XVIII, à Vérone. Rentré en France à l'époque de la restauration, il fut créé chevalier de Malte, nommé vicaire-général de Saint-Flour, puis d'Avignon, et il eût sans doute obtenu un évêché, dont ses talens et ses vertus le rendaient digne, si son âge avancé, ses infirmités et un tremblement convulsif dans les mains ne l'eussent empêché de remplir les fonctions de cette place importante. Cependant le roi le nomma, le 10 octobre 1825, chanoine honoraire du chapitre royal de Saint-Denis ; mais il ne jouit que peu de jours de cet honneur, car il mourut le 23 novembre de la même année, à l'âge de 81 ans. — Il ne faut pas le confondre avec un certain CHRYSOSTOME POULE, moine apostat, cité par la *Biographie des Contemporains*, et dont la conduite blâmable et les principes sont tout-à-fait opposés à ceux de l'estimable abbé dont il est ici question.

* **POULLETIER** de la **SALLE** (FRANÇOIS-PAUL-LYON), médecin, né à Lyon le 30 septembre 1719, était fils de l'intendant de la généralité de cette ville. Il fut tenu sur les fonts du baptême au nom de la ville de Lyon, ce qui explique pourquoi il en portait le nom. Envoyé à Paris pour y faire son droit, ce fut à l'étude de la médecine qu'il se livra. Il apprenait l'art de guérir dans des vues de bienfaisance, et les vues d'ambition, dans lesquelles sa famille voulait qu'il devint jurisconsulte, le touchèrent peu. « Non, dit-il, je n'ai point assez médité sur des devoirs que je crois au-dessus de mes forces, et je n'ai point assez vécu pour inspirer la confiance qui est nécessaire au succès. » Par égard cependant pour les auteurs de ses jours, il accepta la charge de maître des requêtes; mais il exerçait en même temps la médecine, et seulement en faveur des pauvres. Il établit dans les faubourgs de Paris trois hospices, où les malheureux furent reçus et traités à ses dépens par les médecins et les chirurgiens les plus habiles, sous lesquels il apprit à connaître la nature et les diverses périodes des maladies. Intime ami de Macquer, il partagea ses travaux et lui fournit plusieurs articles pour son *Dictionnaire de chimie*. Uniquement occupé à faire le bien, il ne connut d'autres délassemens que la musique, et il composa le chant de plusieurs morceaux des *Opéras* de Métastase. Cet homme bienfaisant, né avec une constitution faible, succomba à tant de travaux au mois de mars 1788, regretté de tous les amis des sciences et de l'humanité. Il a laissé une bonne traduction de la *Pharmacopée du collège royal des médecins de Londres*, faite sur la seconde édition de Pemberton, Paris, 1761-1771, 2 vol. in-4°. Vicq d'Azyr a écrit l'*Eloge* de Poullietier.

POULLIN de **LUMINA** (ETIENNE-JOSEPH), négociant à Lyon, né à Orléans, mort en 1772, s'est fait connaître : | par son *Histoire de la guerre contre les Anglais, depuis 1744 jusqu'à présent*, 1759-60, 2 vol. in-8°; | *Abrégé chronologique de l'histoire de Lyon*, 1767, in-4°; | *Histoire de l'Eglise de Lyon*, 1770, in-4°; | *Les mœurs et coutumes des Français*, 1769, 2 vol. in-8°. Ces ouvrages sont écrits d'un style languissant et peu propre à attirer le lecteur. Dans son *Histoire de l'Eglise de Lyon*, on a cru remarquer un esprit de parti qui lui attira des désagréments.

* **POULTIER D'ELMOTTE** (FRANÇOIS-MARTIN), militaire, religieux, législateur et écrivain, né à Montreuil sur mer, le 1^{er} décembre 1753, d'une famille estimée et considérée dans le pays, quitta ses études pour entrer dans la carrière des armes, et servit d'abord dans la maison du roi, puis dans le régiment de Flandre, où il était sous-lieutenant en 1770. Deux ans après il renonça à l'état militaire : il fut successivement professeur de littérature française à Londres, et commis dans l'intendance des bureaux de Paris; mais s'étant servi du contre-seing de l'intendant pour faire circuler des nouvelles manuscrites, il perdit son emploi. Alors il entra au théâtre des élèves de l'Opéra, et il y joua les rôles de Jeannot. En quittant ce théâtre, il embrassa l'état monastique chez les bénédictins; mais il ne reçut pas, dit-on, la prêtrise; il se borna à porter l'habit de l'ordre, et fut professeur au collège de Compiègne. Dès le commencement de la révolution, il en embrassa la cause avec chaleur : il reprit les armes, s'enrôla comme volontaire, et devint chef de bataillon. Peu après il fut élu, par le département du Nord, député à la Convention nationale, et il y vota la mort du roi et son exécution dans les 24 heures. Au 9 thermidor, il se déclara contre Robespierre, et il attaqua son compatriote Lebon et les jacobins avec autant de véhémence que s'il n'avait jamais figuré dans leurs rangs. Envoyé en mission dans le midi, il se montra l'ennemi prononcé des terroristes; mais s'étant rendu dans la Haute-Loire après le 13 vendémiaire, il y sévit avec ardeur contre les royalistes. Après la session, Poulitier passa au conseil des Anciens, et il se voua aux intérêts du Directoire, dans un journal qu'il publia, sous le titre d'*Ami des lois*; il y tonna aussi contre les prêtres, les parens d'émigrés et le *modérantisme*; cependant on doit ajouter qu'après le 18 fructidor il écrivit, dans le même journal, contre le projet de Boulay de la Meurthe qui demandait la déportation des nobles : il contribua à faire rejeter cette atroce mesure. Il sortit du conseil le 20 mai 1798, et le Directoire le nomma chef de brigade de gendarmerie dans les départemens réunis. Réélu au conseil des Cinq-cents en 1799, il parla en faveur de la liberté de la presse, et se prononça ensuite pour la révolution de Saint-Cloud au 18 brumaire. En 1802, il rentra au service avec le grade de colonel, et fut nommé com-

mandant de place à Montreuil, sa patrie; il y resta jusqu'à la restauration de 1814. Après l'invasion de Bonaparte, Poulthier fut encore élu député, mais il se fit peu remarquer. La loi contre les régicides l'obligea de quitter la France en 1816. Il est mort à Tournay, dans les Pays-Bas, en 1827. On a de lui : *Lettres sur le partage de la Pologne*; *Galatée*, scène lyrique; plusieurs *Épîtres* en vers et plusieurs morceaux sur la métaphysique, la logique, la littérature, etc. Sous l'habit de bénédictin il composa une *Épître* adressée à Thomas et dirigée contre Voltaire, épître dont le premier de ces écrivains repoussa publiquement l'hommage, pour ne pas se brouiller avec le patriarche de la philosophie; plus tard, sous l'habit de soldat, il se réconcilia avec la doctrine qu'il avait combattue. La vie de Poulthier fut agitée par des vicissitudes de tout genre; il porta tour à tour les habits les plus disparates et fit les métiers les plus opposés; mais ce n'est pas le seul que la révolution ait soumis à ces changemens de conduite comme d'opinions.

POUPART (François), né au Mans, vint de bonne heure à Paris, où il s'appliqua à l'étude de la chirurgie. L'académie des sciences se l'associa en 1699, et le perdit en 1708. On a de lui : *une Description de la sangsue*, dans le *Journal des sçavans*; *un Mémoire sur les insectes hermaphrodites*; *l'Histoire du formica-leo et du formica-pulex*; *des Observations sur les moulles*, et d'autres écrits dans les Mémoires de l'académie des sciences. On croit aussi qu'il fut l'éditeur du livre intitulé *La Chirurgie complète*. C'est un Recueil de plusieurs *Traités* curieux et utiles.

POUPLINIERE (de la). Voyez POPELINIERE.

POUPÉE. Voyez DESPORTES.

POURBUS, ou plutôt PORBUS (François), peintre, mort à Anvers en 1580, âgé d'environ 40 ans, était fils de Pierre, peintre habile, dont le chef-d'œuvre est un *saint Hubert*, qu'on voyait dans la grande église de Gondas. Le jeune François s'est attaché à peindre des animaux et des paysages; mais c'est dans le portrait qu'il a surtout excellé. Il donnait à ses têtes beaucoup de ressemblance, et saisissait avec sagacité ces traits délicats dans lesquels l'esprit et le caractère d'une personne se font en quelque sorte connaître. Son ton de couleur est excellent; on aurait souhaité plus de force de des-

sin dans ses ouvrages. — Son fils, nommé François POURBUS, né à Anvers, mort à Paris en 1622, a paru surpasser son père et son maître. Il a fait beaucoup de portraits estimés. On lui doit aussi quelques sujets d'histoire, qui prouvent l'excellence de ses talens dans ce genre.

POURCHOT (Edme), célèbre professeur de philosophie, né au village de Poilli près d'Auxerre, en 1651, de parens obscurs, vint à Paris pour y achever ses études. Il s'y distingua, et devint professeur de philosophie au collège des Gracins, puis à celui de Mazarin. Il fut sept fois recteur de l'université; il l'eût été encore plus souvent, si l'on eût pu forcer davantage sa modestie. Pendant 40 ans qu'il fut syndic, il servit ce corps avec le zèle le plus ardent, et ses membres avec l'amitié la plus agissante. Il n'était pas seulement connu dans l'université, il l'était encore dans le monde, et l'était avantageusement. Racine, Despréaux, Mabillon, du Pin, Baillet, Montfaucon, Santeuil, le recherchèrent comme un homme dont le caractère et la conversation avaient des charmes. Bosuet et Fénelon l'honoraient d'une estime particulière. Ce dernier lui offrit plusieurs fois d'employer son crédit, pour le mettre au nombre des instituteurs des enfans de France; mais Pourchot aimait mieux se dévouer au service de l'université qu'à celui de la cour. Cet homme estimable mourut à Paris en 1734. On trouve son caractère en peu de mots dans ces vers faits par M. Martin, son élève :

Ille est Porchotius, quo se schola princeps jactat,
Spretis certa sequi dogmata quisquiliis.
Religionis amans, idem sophique magister
Egregius, mores format et ingenium.

On a de lui *Institutiones philosophicæ*, dont la 4^e édition fut donnée en 1734, in-4°, et 5 vol. in-12. Ce *Cours de philosophie*, n'étant pas conforme aux systèmes modernes, est moins consulté qu'il ne l'a été; mais il est mieux rédigé et plus plein de choses vraies et utiles que la plupart des ouvrages qu'on écrit, ou plutôt qu'on compile aujourd'hui dans ce genre. Pourchot a travaillé, pour le style, aux *Protégomènes*, et à la composition des *Méthodes hébraïque, chaldaïque et samaritaine* de Masclef son ami, lesquelles il contribua beaucoup à répandre. On a encore de lui des *Mémoires* sur différens droits de l'université. Pourchot était très lié avec Port-Royal.

POURFOUR (FRANÇOIS du PETIT), médecin de Paris sa patrie, né en 1664, plus connu sous le nom de *Petit*, fit des progrès rapides dans son art. Il s'acquît une grande réputation, surtout pour la cure des maladies des yeux. Il avait imaginé et fait construire un *ophthalmomètre*, instrument destiné à mesurer les parties de l'œil, et plusieurs autres machines, pour constater ce qu'il avançait sur toute cette matière, ou pour diriger la main de ceux qui ont à opérer sur cet organe délicat. Une des plus importantes était un globe de verre creux, représentant au naturel un œil dont le cristallin est cataracté. Cet habile homme mourut à Paris en 1741, après avoir publié quelques écrits, dont le style est négligé et sans aucun agrément. Renfermé dans les faits et dans les expériences, il s'embarassait fort peu des phrases. Ses écrits ne sont que des brochures. Les principales sont : | *Trois lettres sur un nouveau système du cerveau*, Namur, 1710, in-4° ; | une *Dissertation sur une nouvelle méthode de faire l'opération de la cataracte*, 1727, in-12 ; | *Lettre dans laquelle il est démontré que le cristallin est fort près de l'uvée*, Paris, 1729, in-4° ; | une autre *Lettre contenant des réflexions sur ce que Hecquet a fait imprimer touchant la maladie des yeux*, 1729, in-4° ; | une troisième *Lettre contenant des réflexions sur les découvertes oculaires*, 1732, in-4°. Il a orné aussi les Mémoires de l'académie des sciences de plusieurs observations curieuses. On trouva, à sa mort, un herbier de 30 gros vol. in-fol., qui ne contenait aucune plante qu'il n'eût desséchée lui-même, et dont il ne connût la vertu. Il est encore auteur d'une *Dissertation* qui est rare, où il critique quelques endroits des *Elémens* de botanique de Tournefort.

* **POURTALÈS** (JACQUES-LOUIS de), né le 9 août 1722, à Neuchâtel, en Suisse, où sa famille, originaire du midi de la France, s'était établie depuis la révocation de l'édit de Nantes. Voué dès sa première jeunesse au commerce, il fonda sous son nom, en 1753, un établissement dont le siège principal était à Neuchâtel, et qui avait des comptoirs dans toutes les grandes places de l'Europe. Il intéressa à ses vastes affaires un grand nombre d'hommes de talent ; et, plein de droiture, de simplicité, de probité, il eut le rare privilège d'acquérir une fortune immense, sans faire des envieux, qu'il aurait d'ail-

leurs désarmés par le noble usage auquel il l'employa. Pourtalès développait l'industrie de son pays natal, créait la prospérité d'une population nombreuse, et fondait à Neuchâtel un hôpital, où les malades sont reçus sans distinction de religion et de patrie. (*Voyez son Testament dans le Conservateur Suisse*, t. 8, pag. 174 et 328.) Cet honorable négociant mourut le 20 mars 1814. Le roi de Prusse, étant venu cette même année reprendre possession de Neuchâtel, visita avec le plus grand intérêt les différens établissemens qui lui devaient leur origine, et conféra à ses trois fils le titre de comte. L'un d'eux est aujourd'hui (1834) à la tête des affaires du canton de Neuchâtel, où on lui doit la construction d'une chapelle catholique.

POUSSIN (NICOLAS le), peintre célèbre, et considéré comme le *Raphaël de la France*, naquit aux Andelys en Normandie en 1594, d'une famille noble, mais très pauvre, alla à Rome pour s'instruire dans l'art de la peinture, et y fit des progrès rapides. Lorsqu'il fut de retour en France, Louis XIII le nomma son premier peintre. Un jour que cet artiste venait à Fontainebleau, le roi envoya ses carrosses au devant de lui, et lui fit l'honneur d'aller jusqu'à la porte de sa chambre pour le recevoir. On avait chargé le Poussin de décorer la grande galerie du Louvre ; mais ayant été traversé par plusieurs envieux, il retourna à Rome, et y resta jusqu'à sa mort, arrivée en 1665, à 71 ans. Il y avait quelque temps qu'il était à moitié paralytique. Il vécut toujours dans la médiocrité, quoique Louis XIV lui eût conservé sa qualité et ses pensions. Sa maison était montée sur le ton le plus modeste. Un jour qu'il reconduisait lui-même, la lampe à la main, l'abbé Massimi, depuis cardinal, ce prélat ne put s'empêcher de lui dire : « Je vous plains beaucoup, M. Poussin, de n'avoir pas seulement un valet. — Et moi, répondit le Poussin, je vous plains beaucoup plus, monseigneur, d'en avoir un si grand nombre. » La gloire était son seul mobile. Il ne faisait jamais de prix pour ses tableaux ; il marquait derrière la somme qu'il en voulait, et renvoyait ce qu'on lui présentait en sus de son estimation. Il était encore dans l'usage d'accompagner son ouvrage d'une lettre, pour en rendre un compte détaillé et raisonné. Le Poussin a montré un grand jugement dans tout ce qu'il a fait : il

dessinait avec beaucoup de correction ; sa composition est sage , et en même temps pleine de noblesse. On ne peut lui rien reprocher contre l'érudition et la convenance. Ses inventions sont ingénieuses, son style grand et héroïque. On voit à Rome plusieurs ouvrages du Poussin, mais la plus grande partie est en France, dans la collection des tableaux du roi. Celle-ci offre entre autres les *Sept sacrements*, suite très précieuse. Le tableau du mariage est plus faible que les autres ; ce qui fit dire plaisamment à un poète, dans une épigramme, qu'un bon mariage était difficile à faire même en peinture. Le Poussin a peint en outre la *Rebecca*, les *Bergers de l'Arcadie*, la *Femme adultère*, *Eurydice*, *l'Echo* ou les *Effets de la frayeur* ; *Pyrame et Thisbé*, plusieurs *Madones* et *Saintes familles*, etc. Le Bellori, qui a écrit la *Vie* du Poussin en italien, composa ces quatre vers latins en son honneur :

Parce piis lacrymis, vivit Passions in urna,
Vivere qui dederat, necius ipse mori
Hic tamen ipse alet : si vis audire loqueatam,
Mirum est, in tabulis vivit et eloquitur.

POUSSINES (PIERRE), en latin *Possinus*, jésuite de Narbonne, né en 1609 à Lauran, bourg du diocèse de Narbonne, demeura long-temps à Rome, où la reine Christine de Suède, le cardinal Barberin, et plusieurs autres personnes illustres lui donnèrent des marques de l'estime qu'ils faisaient de son mérite. Il mourut en 1686, à 77 ans, également recommandable par son savoir et par sa piété. On a de lui : | des *Traductions* d'un grand nombre d'écrivains grecs avec des notes ; | une *Chaine des Pères grecs sur saint Marc*, Rome, 1675, in-fol. ; | *Spicilegium evangelicum* ; | *Explanatio in Apocalypsim* ; | des *Harangues*, des pièces de vers, et d'autres ouvrages qui prouvent beaucoup en faveur de son érudition. L'*Eloge* du père Poussines par le père Théodore Lombard a été inséré dans les *Mémoires de Trévoux*, novembre 1759, et dans le *Dictionnaire de Moreri*, édition de 1759.

POUTHAU (CLAUDE), docteur en médecine, né à Lyon, en 1725, commença sa carrière dans l'Hôtel-Dieu de Lyon ; les cures éclatantes qu'il fit dans cet hôpital prouvèrent bientôt que son génie savait s'élever au dessus des préjugés reçus. Il mourut à la fleur de son âge, en 1775. Il a publié plusieurs écrits très précieux pour l'art de guérir, tels que *Mélanges de chirurgie*, 1760, in-8° ; | *Essai sur la*

rage, 1763, in-8° ; | *la taille au niveau*, 1765, in-8°. On a trouvé en outre à sa mort une ample collection de pièces intéressantes, qui ont été arrangées et publiées à Paris en 1783, 3 vol. in-8°, avec des notes par M. Colombier.

POUZOL (MARIE DE), fille illustre, célébrée par Pétrarque comme un prodige de force, de valeur, de vertu et de chasteté. Voyez les *OEuvres* de ce poète.

POVODOVIUS (JÉRÔME), archidiacre de Cracovie, issu d'une famille noble, se distingua par son érudition et par ses talents pour la chaire. On a de lui un *Instruction des confesseurs*, un *Traité de la Cène*, un autre de la *Résurrection*, et des *Ecrits polémiques*, contre les ariens, etc. Ils sont en latin, et virent le jour à Cracovie, 1610, in-4°. Povodovius mourut 3 ans après, en 1613.

* **POWEL (GEORGES)**, acteur et auteur dramatique anglais, naquit vers 1650. Il excellait à rendre le haut tragique, surtout dans les pièces de Dryden : rival heureux, comme acteur, du fameux Belliston, il mérite, selon le poète Cibber, d'être comparé à Wilks. Les critiques anglais le placent comme auteur, parmi les poètes du second ordre. Il a laissé : | *Alphonse, roi de Naples*, tragédie, 1691, in-4° ; | *The treacherous Brothers*, ou *les Frères traitres*, tragédie, 1696, in-4° ; | *A very good Wife*, ou *La véritable bonne Epouse*, comédie, 1693 ; | *The Imposture defeated*, ou *L'Imposture dévoilée*, 1698, etc. Il mourut en 1714, après avoir mené une conduite régulière, qui formait un contraste avec celle que tenait son confrère Belliston.

* **POWNALL (JEAN)**, antiquaire anglais, né en 1725 d'une famille distinguée, fit de bonnes études à l'université d'Oxford. Nommé gouverneur d'une des colonies anglaises dans l'Amérique, il resta quelque temps dans le Nouveau-Monde, et à son retour en Angleterre, il se livra entièrement à l'étude. Pownall fut reçu à Londres dans la société des antiquaires. Il vint en France en 1787, et demeura quelques mois à Lyon, où il publia une savante dissertation sur l'arc de triomphe d'Orange. On trouve dans l'*Archéologie britannique* un grand nombre de *Dissertations* de cet écrivain laborieux. Il a laissé en outre un ouvrage très estimé sur les *antiquités anglaises*. Jean Pownall est mort en 1795, âgé de 70 ans.

* **POWNALL (THOMAS)**, frère du précédent, et comme lui antiquaire distin-

gué, naquit à Lincoln en 1722, et fut nommé en 1745 secrétaire de la commission pour le commerce et les colonies. En 1753 il se rendit en Amérique, et il y devint en 1757, gouverneur de la province de Massachussets-Bay, puis gouverneur, capitaine général et vice-amiral de la Caroline méridionale, où il passa en 1760. En 1754 il avait appelé l'attention des ministres sur les conséquences du congrès d'Albany qu'il prévoyait devoir être funeste à la mère-patrie, et qui servit de précédent et de modèle à cet autre congrès, plus remarquable, de 1775. Rappelé, en 1761, suivant ses désirs, en Angleterre, Pownall y obtint l'emploi de payeur-général de l'armée sous les ordres du prince Ferdinand. A la paix, il fut élu membre du parlement, et il se montra fort opposé aux mesures qui amenèrent la guerre avec les colonies d'Amérique. Dans un âge assez avancé, il quitta les affaires. Etant allé, pour cause de santé, aux eaux de Bath, il y mourut le 25 février 1803. On a de lui un assez grand nombre d'ouvrages, dont les principaux sont : | *Mémoire sur l'écoulement des eaux et sur la navigation* ; | *Lettre à Adam Smith sur plusieurs passages de son livre de la Richesse des nations* ; | *Description topographique d'une partie du nord de l'Amérique* ; | *Traité des antiquités* ; | *Mémorial adressé aux souverains de l'Europe* ; | *Le droit, l'intérêt et le devoir du gouvernement, relativement aux affaires des Indes orientales* ; | *Notices et descriptions des antiquités de la province romaine des Gaules* ; | *Physique, ou Médecine intellectuelle* ; | *Essai concernant la nature de l'être* ; | *Traité de la vieillesse*, un de ses meilleurs ouvrages, et qui, seul, aurait suffi pour établir sa réputation.

POYET (GUILLAUME), chancelier de France, né vers 1474, était fils de l'échevin perpétuel d'Angers ; il étudia dans les plus célèbres universités du royaume, et vint ensuite à Paris, où il parut avec éclat dans le barreau. Louise de Savoie, mère de François I^{er}, le choisit pour soutenir les prétentions qu'elle avait contre le connétable de Bourbon. Poyet ayant plaidé cette cause avec succès, la princesse lui obtint du roi la charge d'avocat-général. Ce ne fut pas là le terme de son élévation. Il devint président à mortier, puis chancelier de France en 1538. Mais ayant déplu à la reine de Navarre et à la duchesse d'Etampes, il fut arrêté en 1542, privé

en 1545, par arrêt du parlement, de toutes ses dignités, déclaré inhabile à tenir aucune charge, condamné à 100,000 liv. d'amende, et enfermé pour cinq ans dans l'endroit que le roi ordonnerait. Péculation, altération de jugement, faussetés commises et protégées, concussions, créations et dispositions d'offices, évocations vexatoires, violences, abus de pouvoir, etc., tels furent les crimes dont on l'accusa suivant l'auteur de l'*Histoire du procès du chancelier Poyet*, Londres, 1776, in-8° : ouvrage d'ailleurs peu exact et plein de fiel, où l'on a moins cherché la vérité que les allusions propres à servir l'esprit de faction. On l'envoya dans la grosse tour de Bourges, d'où il ne sortit qu'après avoir cédé tous ses biens à François I^{er}. Poyet mourut en 1548, à 74 ans, d'une rétention d'urine. Bien des auteurs ont paru justifier sa mémoire, et regarder sa condamnation comme une intrigue de cour et une vengeance de femme. Il est certain que la reine de Navarre, sœur de François I^{er}, et la duchesse d'Etampes, maîtresse de ce prince, eurent plus de part à sa disgrâce que ses prévarications. Ce chancelier ayant reçu un ordre du roi de sabler des lettres, qu'il avait d'abord rejetées, quoiqu'accompagnées d'une recommandation de la duchesse, se rencontra avec la reine de Navarre, qui lui demandait aussi une grâce. Le chancelier lui dit d'un ton chagrin : « Voilà le bien » que les dames font à la cour. Non contentes d'y exercer un empire despotique, » elles veulent encore dominer sur les » magistrats les plus consommés, pour » leur faire violer les lois les mieux établies. » La reine de Navarre prit pour elle ces paroles, qui ne regardaient que la duchesse. Elle concerta avec elle le moyen de perdre le chancelier ; et qui a jamais résisté à deux femmes en crédit chez un roi faible ? Cependant l'impartialité nous oblige de dire que plusieurs des accusations dirigées contre Poyet étaient fondées. Afin de remplir les coffres du roi, il se procura de l'argent par des moyens vexatoires. Dans les divisions qui existaient entre le connétable de Montmorency et l'amiral Chabot, il prit le parti du premier ; et dans le procès de Chabot, dont il devint l'accusateur, il présida le tribunal, dont lui-même avait nommé les commissaires. Comme les juges ne rendirent pas l'arrêt qu'il aurait souhaité, il ajouta dans la copie qu'il en fit faire, différentes dispositions ag-

gravantes; mais la falsification fut reconnue; l'amiral fut rétabli dans toutes ses dignités et Poyet puni: le roi lui-même déposa contre le chancelier. Après avoir payé 100,000 livres d'amende, il recouvra sa liberté. Il jouissait encore, selon la réponse qu'il fit aux interrogatoires, de 40 mille livres de rente et de deux abbayes.

POYET (FRANÇOIS), docteur de Sorbonne, de l'ordre de Saint-Dominique, naquit à Angers vers le commencement du 16^e siècle. Il était prieur d'Angoulême, lorsque l'amiral de Coligni s'empara de cette ville. Les hérétiques n'ayant pu l'entraîner dans leur parti, le mirent en prison avec Jean Chauveau, âgé de 70 ans, qui y mourut mangé des vers. Ensuite ayant tâché de vaincre le père Poyet dans la dispute et par des conférences répétées, ils n'en remportèrent que la confusion. Ils le tirèrent de prison, le promènèrent par la ville, en lui faisant déchirer le dos et la poitrine avec des tenailles ardentes, l'habillèrent ensuite de haillons en forme de chasuble, lui mirent des brides au cou et aux bras en forme d'étole et de manipule, et le précipitèrent dans la Charente, où ils achevèrent de le tuer à coups de fusil. Tels furent les exploits qu'exerça sur une infinité de gens de bien, surtout sur les ministres du Seigneur, une secte qui a joué un si grand rôle dans la révolution sanglante qui avait détruit la religion en France.

* POYET (BERNARD), architecte, né à Dijon le 3 mai 1742, reçut les leçons de Vailly, sous lequel il fit de grands progrès. Ayant été envoyé en Italie comme pensionnaire du roi, il y perfectionna ses connaissances, et quoique très jeune, fut chargé, par l'ambassadeur de France à Naples, de la direction des fêtes brillantes qu'il exécuta de la manière la plus ingénieuse. De retour à Paris, il devint successivement architecte du duc d'Orléans, de la ville de Paris et de l'archevêché, de l'université, du corps législatif, du ministère de l'intérieur. Ses ouvrages lui méritèrent le titre de membre de l'académie d'architecture et du conseil des bâtiments civils. C'est lui qui fit transporter la fontaine des Innocens au milieu du marché de ce nom; et c'est à son goût et à sa persévérance que l'on dut la démolition de toutes les maisons construites sur les ponts. Parmi les édifices construits par lui, on remarque les écuries du duc d'Orléans et le superbe frontispice qui dé-

core la chambre des députés; cependant on reproche à cette œuvre capitale de Poyet, de n'offrir qu'une imitation commune de l'antique, et d'être dénuée de grâce et d'effets pittoresques. Cet architecte est un de ceux qui ont présenté le plus de projets: il avait une fécondité et une fougue d'imagination étonnante, mais en voulant paraître original, il donna souvent dans la bizarrerie, et il présenta plusieurs conceptions empreintes du cachet d'un talent distingué, mais chimériques et inexécutables. Il est mort le 6 décembre 1824. Il a fait imprimer un grand nombre de projets. Les principaux sont: | *Mémoire sur la nécessité de transférer et de reconstruire l'Hôtel-Dieu de Paris*, 1785, in-4°. Le lieu de son choix pour cette reconstruction était l'île des Cignes. Il reproduisit ce projet en 1807, en 1822 et en 1824; | *Projet pour employer dix mille personnes, tant artistes qu'ouvriers, à la construction d'une place dédiée à la nation, avec l'exposition des moyens de fournir à la dépense du monument civique*, 1791, in-8°; | *Projet de cirque national et de fêtes annuelles*, 1792, in-8°; | *Projet d'un monument à la gloire de Napoléon I^{er}*, 1806; | *Hommage national destiné à consacrer l'époque fortunée du retour de Sa Majesté Louis XVIII, et la réunion de tous les Français autour du trône légitime*, Paris, 1816, in-4°; | *Mémoire sur le projet d'un édifice à construire au centre du grand carré des Champs Elysées, pour les réunions de la garde royale et de la garde nationale, ainsi que pour servir aux fêtes publiques*, Paris, 1816, in-4°; | *Nouveau système de ponts en bois et en fer forgé, inventé par M. Poyet*, etc.; | *Nouveau système de ponts en bois et en fer forgé.... comparé avec les ponts ordinaires pour la durée, la solidité et l'économie*, Paris, 1822, in-folio. M. Mahul lui a consacré un article dans son *Annuaire nécrologique*, tom. 5. La liste des ouvrages publiés par cet artiste se monte, selon son biographe, à 25.

* POYNTER (M.-GUILLAUME), vicaire apostolique de Londres, fut élevé au collège anglais de Douai, où il était professeur au commencement de la révolution. Enfermé avec plusieurs de ses compatriotes au château de Doullens, il ne recouvra sa liberté qu'après plus d'un an. De retour dans sa patrie, il se fit bientôt distinguer par son mérite. En 1803 Poynter devint coadjuteur de M. Douglas,

évêque et vicaire apostolique du district de Londres, et fut sacré en qualité d'évêque d'Halie. Dans le cours de son administration, il eut plusieurs contestations, soit politiques, soit théologiques, dans lesquelles il se conduisit toujours avec une prudente réserve et une sage modération. Son zèle éclairé, sa capacité pour les affaires, ses grandes connaissances, ses talens pour la controverse, lui donnèrent une grande influence sur les catholiques de son pays. Depuis la restauration, il vint à plusieurs reprises en France, pour réclamer la restitution des biens qui appartenaient à sa mission; il échoua dans ses efforts par une déplorable fatalité. En 1815, Poynter fit un voyage à Rome, pour l'intérêt des catholiques anglais : partout il se fit estimer par ses talens et sa sagesse. Ce prélat est mort le 26 novembre 1827 dans un âge peu avancé. Il a composé plusieurs ouvrages théologiques, dont un des plus remarquables est intitulé : *le Christianisme, ou Preuves et caractères de la religion chrétienne*, traduit par M. Taillefer, inspecteur de l'académie de Paris, 1828, 1 vol. in-12. Ses instructions ont contribué à faire rentrer dans le sein de l'Eglise catholique un assez grand nombre de protestans.

POZZO (ANDRÉ), né à Trente, en 1642, se fit frère jésuite à l'âge de 23 ans. Il était peintre et architecte, et se fit surtout une grande réputation dans la peinture. Il maniait le pinceau avec une vitesse et une facilité surprenante, et s'est distingué principalement dans la perspective. On estime beaucoup les peintures dont il a orné la voûte de l'église de Saint-Ignace à Rome. Il ne réussit pas également dans l'architecture, sur laquelle il a composé deux gros volumes, intitulés : *Traité de Perspective pour les peintres et les architectes*, Rome, 1693 et 1700, ouvrage d'un goût bizarre et contraire aux vrais principes de l'art. Tel est aussi le superbe autel de *saint Louis de Gonsague*, élevé sur ses dessins dans l'église de Saint-Ignace, où la somptuosité et la magnificence brillent de toutes parts, mais ne dérobent pas aux yeux des artistes et des connaisseurs les défauts considérables qui règnent dans la composition. Frère Pozzo mourut le 31 août 1709 à Vienne, où ses talens l'avaient fait appeler par l'empereur.

POZZO (MODESTA). Voyez FONTE-MODERATA.

PRADES (JEAN-MARTIN de), prêtre, bachelier de Sorbonne, né vers 1720 à Castel-Sarrasin, dans le diocèse de Montauban, fit ses premières études en province, passa de là à Paris, et demeura dans plusieurs séminaires, entre autres dans celui de Saint-Sulpice. Ses progrès dans la théologie ne furent pas brillans; mais il sut se tirer de la foule et se faire une réputation par une thèse qu'il soutint en 1751, et qui fut approuvée par le syndic de la sacrée faculté, qui sans doute ne l'avait pas lue. Tous les gens de bien réclamèrent contre ce premier essai public de la philosophie irréligieuse. Elle contenait les propositions les plus fausses sur l'essence de l'âme, sur les notions du bien et du mal, sur l'origine de la société, sur la loi naturelle et la religion révélée, sur les marques de la véritable religion, sur la certitude des faits historiques, sur la chronologie et l'économie des lois de Moïse, sur la force des miracles pour prouver la révélation divine, sur le respect dû aux saints Pères; mais ce qui indignait surtout, c'était le parallèle impie des guérisons d'Esculape et des guérisons miraculeuses de J.-C. Le parlement de Paris sévit contre cette production grossière et dégoûtante. La Sorbonne l'imita, et publia une censure le 27 janvier 1752. La thèse fut également condamnée par l'archevêque de Paris et par Benoît XIV. De Prades, craignant que l'on ne s'en tint pas à la condamnation de son livre, se retira à Berlin, et eut quelque temps après un canonat de Breslaw. Alors il publia une Apologie, et fut aidé dans son travail par Diderot, qui lui avait prêté la main pour sa thèse, en reconnaissance des articles que l'abbé avait fournis à l'Encyclopédie. Dans cette Apologie, de Prades se répandit en invectives contre ses censeurs, et les accabla d'injures; mais dès que sa bile fut soulagée, il rougit de ses excès, et songea à se réconcilier avec l'Eglise. L'évêque de Breslaw fut le principal moteur dont se servit la Providence pour ménager cette réconciliation. Il rendit compte à Benoît XIV des dispositions de Prades; et cet abbé signa une rétractation solennelle, le 6 avril 1754, où il dit, entre autres choses, « qu'il n'avait pas assez d'une vie pour pleurer sa conduite passée et pour remercier le Seigneur de la grâce qu'il lui accordait. » Il en envoya des exemplaires au pape, à l'évêque de Montauban et à la faculté de Paris. Benoît XIV obtint

de la Sorbonne qu'il fût rétabli dans ses degrés. Il fut fait ensuite archidiacre d'Oppeken, et mourut à Glogau, en 1782, après avoir été renfermé quelque temps au château de Magdebourg, pour des indiscretions et des correspondances suspectes (1). Nous avons donné quelque étendue à cet article, parce que la Thèse de cet abbé fait époque dans la révolution arrivée de nos jours à l'égard de la religion. Avant cela, on ne l'attaquait qu'en se couvrant du manteau de l'anonyme, par des moyens obscurs, par de petites brochures clandestines : la Thèse fut le premier signal d'une attaque ouverte. Depuis ce temps, l'impiété, sous le masque de la philosophie, a marché tête levée, et ses partisans n'ont point rougi de mettre leurs noms à la tête des productions les plus infâmes, et de signer leur honte avec leurs blasphèmes. Entre les écrits que l'on a publiés contre l'abbé de Prades, on distingue celui du père Brotier, le célèbre commentateur de Tacite, intitulé : *Examen de l'Apologie de l'abbé de Prades*, avec cette épigraphe : *Bis peccat qui crimen negat*, 1753. On a remarqué, lors du système de l'égalité établi en France en 1791, que dès l'an 1751 l'abbé de Prades l'avait mis formellement dans sa thèse : *Jus illud inaequalitatis barbarum, quod vocant æquius, quia validius*. Voyez le *Journ. hist. et litt.*, 1^{er} octobre 1791, pag. 492.

PRADO (Jérôme), jésuite espagnol, natif de Baëça, enseigna la philosophie à Cordoue avec un succès peu commun. Il finit ses jours à Rome en 1595, à 48 ans. Il s'était rendu dans cette ville pour y faire imprimer ses *Commentaires* sur l'Ecriture sainte. Il travailla pendant 46 ans avec le père Villalpende, autre jésuite, par ordre de Philippe II, roi d'Espagne, à expliquer les vingt-six premiers et les trois derniers chapitres d'Ezéchiel, qui concernent le temple. Leur production est imprimée en trois volumes in-fol., Rome, 1596. C'est un des livres les plus profondément savans qu'on ait faits sur les prophètes. On en estime surtout la

description du temple et de la ville de Jérusalem : cette matière s'y trouve épuisée. Les figures sont un des mérites de cet ouvrage. On a encore de Prado des *Commentaires* sur les prophètes Isaïe, Michée, Zacharie, sur les Epîtres de saint Paul aux Galates, aux Ephésiens, aux Colossiens et aux Hébreux.

PRADO. J^c. MARTINEZ del PRADO.

PRADON (NICOLAS), poète français, natif de Rouen, en 1632, mourut à Paris au mois de janvier 1698. Les tragédies de Pradon eurent, dans leurs premières représentations, beaucoup d'admirateurs et d'illustres partisans. Ce poète se montra le concurrent de Racine, en traitant le même sujet que lui ; en effet, sa tragédie de *Phèdre et d'Hippolyte* parut avec plus d'éclat que celle de son rival, et sembla balancer quelque temps sa réputation ; mais elle tomba ensuite dans un oubli dont elle n'a pu se tirer. Despréaux, intime ami de Racine, n'a pas peu contribué à ridiculiser Pradon. Cependant il faut avouer qu'il y a dans ses tragédies des morceaux qui satisfont l'homme judicieux. On jouait encore, il y a quelques années, *Régulus* ; celle de Dorat, qui porte ce nom, ne l'a pas fait oublier. Ses autres pièces sont : *La Troade*, *Statira*, *Scipion l'Africain*, *Tamerlan*, et *Pyrame et Thisbé*, qui fut sa première pièce. On les a recueillies à Paris, 1744, 2 vol. in-12. Il faudrait supposer que Pradon n'avait fait presque aucune étude, si l'anecdote suivante est vraie. Le prince de Conti, sortant de la première représentation de *Tamerlan*, lui fit observer qu'il plaçait en Europe une ville d'Asie : « Je prie Votre Altesse, répondit-il, de m'excuser ; car je ne sais pas trop bien » la *Chronologie*. »

PRADOVENTURA (ANTOINE), religieux de l'ordre de la Trinité, né en 1701 dans l'Andalousie, s'éleva par son mérite aux premiers emplois de son ordre. Aucun prédicateur n'a prêché à la cour de Madrid avec tant d'applaudissement ; et les sermons qu'il faisait dans l'église des trinitaires attiraient une foule d'auditeurs de toutes les conditions, enchantés de son éloquence. Le père Pradoventura mourut à Cordoue en 1753. On a de lui plusieurs ouvrages : | le *Poème de saint Raphaël*, in-4° ; | *Sermons des saints*, 2 vol. in-4° ; | diverses *Consultations*, in-fol. On a d'autres ouvrages de ce savant, à qui on ne peut refuser la gloire d'avoir été un de ceux qui ont contribué le plus à la pu-

(1) Il était véritablement entré dans une conspiration, non contre le roi de Prusse, mais contre la monarchie prussienne, en faveur de la France, avec laquelle il voulait se réconcilier de gré ou de force. Frédéric lui pardonna, pour ne pas paraître inconstant, après avoir reçu l'abbé de Prades, couvert du manteau d'une philosophie qui n'a jamais empêché les gens de conspirer au besoin contre l'ordre public.

reté de la langue espagnole, et au degré de perfection où elle se trouve aujourd'hui.

PRAGEMANN (NICOLAS), docteur en philosophie à Léna, où il mourut à la fleur de son âge, en 1749 était né à Strade en 1690. On a de lui une bonne dissertation *De meritis Germanorum in jurisprudentia naturali*; | un ouvrage latin sur le *Droit Canon*, etc.

* **PRAM** (CHRÉTIEN), poète et conseiller d'état, né en Norwège en 1786, mort à l'île de St.-Thomas dans les Antilles en 1821, a publié, en 1785, un poème en 15 chants, intitulé : *Staerkadder*, dont le sujet est tiré de l'histoire fabuleuse des Scandinaves. On y a relevé beaucoup de défauts et d'inégalités; mais il renferme aussi de très beaux passages. Pram a composé encore 3 *dramas* en vers, *Damon et Pythias*, 1789; *Frode et Fingal*, 1790, et *Olinde et Sophronie*, qui se sont mieux soutenus à la lecture qu'au théâtre. Ils sont imprimés dans le recueil dramatique de Rahbek. Il a aussi donné plusieurs *Comédies*, qui n'ont pas été imprimées, et un opéra intitulé : *Lagertha*, imprimé dans la *Minerva*, recueil périodique dont il fut l'un des rédacteurs. On trouve plusieurs de ses poésies dans les *Mémoires de la société royale des belles-lettres de Copenhague*. La verve, la vigueur, le feu de l'imagination, caractérisent spécialement le talent de ce poète. Il a fourni plusieurs morceaux intéressants aux *Mémoires de la société de littérature scandinave*, dont il était membre.

PRASLIN. Voyez CHOISEUL.

PRAT (ANTOINE du), archevêque et cardinal, né en 1463 d'une famille noble d'Issoire en Auvergne, parut d'abord au barreau de Paris. Il fut fait ensuite lieutenant-général au bailliage de Mont-Ferrant, puis avocat-général au parlement de Toulouse. Elevé de charge en charge, il devint premier président du parlement de Paris en 1507, et chancelier de France en 1515. Pour donner plus d'activité et de promptitude à la justice, il crut devoir suggérer au roi de créer une nouvelle chambre au parlement de Paris. Cette chambre, composée de vingt conseillers, forma ce qu'on appelait la *Tournelle*. François I^{er} ayant toujours besoin d'argent, le chancelier fut obligé de se prêter à des moyens qui répugnaient à son caractère. Les tailles furent augmentées, et de nouveaux impôts établis sans attendre l'octroi des états, contre l'ordre an-

cient du royaume. Ayant suivi en Italie François I^{er}, il persuada à ce prince d'abolir la pragmatique-sanction, et de faire le concordat, par lequel le pape remit au roi le droit de nommer aux bénéfices de France et le roi accorda au pape les annates des grands bénéfices sur le pied du revenu courant. (Voyez FRANÇOIS I^{er} et LÉON X.) Ce concordat finit heureusement les longues contestations qui avaient subsisté entre les papes et les rois de France. Ayant embrassé l'état ecclésiastique, du Prat fut élevé successivement aux évêchés de Meaux, d'Albi, de Valence, de Die, de Gap; à l'archevêché de Sens, enfin à la pourpre en 1527. Nommé légat à latere en France, il couronna la reine Eléonore d'Autriche. Un auteur italien prétend qu'il voulut se faire pape en 1534, après la mort de Clément VII, et ajoute qu'il le proposa au roi, auquel il promit de contribuer jusqu'à 400,000 écus; mais que ce monarque se moqua de son ambition, et retint son argent. Ce fait n'a aucune vraisemblance : car, outre que Paul III obtint la tiare vingt-huit jours après la mort de Clément VII, il n'est point apparent que du Prat, qui était âgé et incommodé, songeât à quitter la tranquillité de sa maison pour les agitations du trône pontifical. Il se retira, sur la fin de ses jours, au château de Nantouillet, où il mourut en 1538, à 70 ans. On accuse ce ministre d'avoir suggéré au roi l'idée de vendre les charges de judicature. M. Le marquis d'Argenson, ministre d'état, prétend, dans ses *Loisirs*, le justifier de ce reproche, et dit que ce fut d'Amboise qui commença à rendre les charges vénales; mais cette assertion paraît moins bien prouvée que la première.—Son fils, GUILLAUME du PRAT, évêque de Clermont, assista au concile de Trente, sous le pape Paul III, fonda le collège de Clermont à Paris pour les jésuites, et mourut en 1560, à 53 ans, avec la réputation d'un prélat zélé et éclairé.

PRATELLI ou PRATILLI (FRANÇOIS-MARIE), chanoine de Capoue, où il naquit vers 1700. Il fut considéré comme un des hommes les plus érudits de son siècle. Il a publié : | *Historia principum longobardorum quæ continet aliquot opuscula de rebus Longobardorum beneventanæ olim provincie, quæ modo regnum fere est neapolitanum*, Naples, 1754, 8 vol. in-4°. Cette même histoire avait été publiée en 1645 par Camille Pellegrini le

jeune, de Capoue; elle comprenait depuis 720 jusqu'en 1157, et fut insérée dans les collections historiques de Burmann et de Muratori. Pratelli l'augmenta considérablement, l'enrichit de plusieurs dissertations et de la vie de Pellegrini. | *De consulari della provincia della Campania, dissertazione*, Naples, 1757; | *La via Appia riconosciuta e descritta di Roma a Brindisi*, Naples, 1757, in-fol., fig. Pratelli mourut en 1786.

PRATEOLUS (GABRIEL), autrement dit *Préau*, naquit en 1511 à Marcoussi, et mourut en 1588, docteur de Sorbonne. Son jugement n'égalait pas son érudition. Il mit au jour et augmenta la *Géomance de Catlan*, travail au moins inutile. Ses traités de doctrine et d'histoire ecclésiastique, tels que son *Elenchus hereticorum*, Cologne, 1603, in-4°, firent honneur à son zèle; mais l'*Elenchus* comprend bien des gens qui ne doivent pas être placés parmi les hérétiques. Les ouvrages de du Préau peuvent se diviser en quatre classes, théologie, traductions, grammaire et histoire. *Voyez* dans la Croix-du-Maine.

* **PRATI** (ALEX^{IS}), compositeur italien, né en 1736 à Ferrare, mort dans la même ville le 2 février 1788, est particulièrement connu par son opéra d'*Uffigia*, qui fut tellement goûté, qu'après la première représentation, l'archiduc acheta l'ouvrage, et le retira pour en demeurer seul possesseur; et par son *Armida abbandonata*, qui obtint un succès prodigieux, et lui valut la place de maître de chapelle de l'électeur palatin.

PRATINAS, ancien poète tragique de Phlionte, ville du Péloponèse, voisine de Sicyone, florissait vers l'an 500 avant J.-C. Ce poète était contemporain d'Eschyle et de Chérille, qui écrivit dans le même genre, et dont il fut le concurrent. Il composa jusqu'à 50 poèmes dramatiques, et parmi ces 50 on comprend 32 farces connues sous le nom de *Satires*. On en trouve quelques fragmens dans le *Corpus poetarum graecorum*, Genève, 1606 et 1614, 2 vol. in-fol.

* **PRATO** (JÉRÔME de), prêtre de la congrégation de l'Oratoire d'Italie, naquit à Vérone vers 1710; il mourut en 1782. C'était un homme savant, duquel on a: | *De chronico. libris duobus ab Eusebio casariensi scriptis et editis; accedunt graeca fragmenta ex libro primo olim excerpta a Georgio Syncello*, Vérone, 1750; | *Sulpicii Severi opera ad mss.*

codices emendata, notis, observationibus et dissertationibus illustrata, Vérone, 1754, in-fol. Casimir Oudin, tome 2, *De scriptoribus ecclesiasticis*, pag. 568, d'après Barthelmei Albizzi, auteur des *Conformités de saint François*, fait mention d'un autre PRATO (ANLOTTO), frère mineur et élu en 1225 général de son ordre, auquel le même Albizzi attribue l'ouvrage intitulé, *Concordantia biblicorum sacrorum*, contre l'ancienne opinion qui le donne à *Ugo de sancto Charo*, ou de *sancto Theuderio*, de l'ordre de Saint-Dominique; sur quoi on peut consulter Echard, *De scriptoribus ordinis praedicatorum*, tom. I^{er}, p. 203, et Wadding, *Scriptores ordinis minorum*, p. 40, qui cite, en faveur de Prato, Trithème et d'autres.

PRATO VENTURA. *Voyez* VENTURA.

* **PRATT** (CHARLES), chancelier d'Angleterre, plus connu sous le nom de comte CAMDEN, naquit en 1713, et fit ses études à Eton et à Cambridge. Il exerça ensuite, mais sans succès, la profession d'avocat pendant plusieurs années, et, en 1754, il fut nommé au parlement par le bourg de Downton, dans le Wiltshire. Nommé, cinq ans plus tard juge-avocat de Bath, puis procureur-général du roi, il présida la cour des plaids-communs dès la fin de 1761, et devint chevalier vers la même époque. En 1762, il reçut le grade d'avocat du roi. Camden joignait à la science du légiste l'impartialité du magistrat, et montra beaucoup de dignité dans l'exercice de ses fonctions ainsi qu'une profonde connaissance de la législation civile et politique de son pays. Sa conduite dans l'affaire de Jean Wilkes et dans celle des imprimeurs de North-Briton lui valut une grande popularité. Le lord-maire de Londres et le conseil de la ville lui adressèrent, dans une boîte d'or, l'acte de participation à leurs franchises, et lui décernèrent d'autres honneurs. En 1765, Pratt fut créé pair de la Grande-Bretagne, avec le titre de baron Camden, et, en 1766, il remplaça lord Northington, en qualité de grand-chancelier. Il conserva toujours son indépendance; et sa constante opposition sur la question des colonies de l'Amérique septentrionale (il s'élevait contre la taxe des Américains) lui fit perdre sa charge en 1770. En 1782, l'issue de la guerre d'Amérique ayant confirmé l'idée que s'en était faite lord Camden, les ministres se retirèrent et il fut nommé président du conseil. Le ministère, dit de la

coalition, l'expulsa un moment de ce poste, mais il y rentra ensuite définitivement, et obtint, au mois de mai 1786, le titre de comte. A l'égard de la révolution française, il se rangea du parti de Pitt. Il mourut le 18 avril 1794. On lui attribue un écrit intitulé : *Recherches sur la nature et les effets de la loi d'habeas corpus, le grand boulevard de la liberté anglaise*, etc. Lord Camden avait épousé une fille de Nic. Jeffreys.

PRAXAGORAS d'Athènes vivait vers l'an 545 de J.-C. Il publia, âgé seulement de 19 ans, l'*Histoire des rois d'Athènes*, et à 22 ans, la *Vie de Constantin le Grand*. Photius nous en a conservé des fragmens. Quoique païen, il y parle très avantagusement de ce prince : témoignage qui vaut certainement mieux, et qui a plus d'autorité et de force que toutes les satires des prétendus philosophes du 18^e siècle contre le premier empereur chrétien (*Voyez* CONSTANTIN.) Il avait aussi écrit l'*Histoire d'Alexandre le Grand*.

PRAXÉAS, hérésiarque du 2^e siècle, était phrygien. Il alla à Rome du temps du pape Eleuthère, s'y déclara contre les montanistes, et engagea le pape à révoquer les lettres de communion qu'il leur avait accordées sur de faux exposés. Il connaissait d'autant mieux leurs erreurs, qu'il avait quitté leur secte ; mais il tomba ensuite dans une autre hérésie ; ne reconnaissant qu'une seule personne dans la Trinité, et disant même que le Père avait été crucifié comme le Fils, ce qui fut depuis suivi par les hérétiques noëtiens, par les sabelliens et par les patripassiens. Tertullien écrivit avec une extrême véhémence contre Praxéas, qui avait passé de Rome en Afrique. Il revint deux ou trois fois dans le sein de l'Eglise, qui, comme une bonne mère le reçut avec une très grande douceur ; mais il retomba toujours et mourut dans l'hérésie.

PRAXILLA, dame de Sicyone, florissait vers l'an 450 avant J.-C. Elle inventa, dit-on, une espèce de vers, qui de son nom fut appelée *praxilléenne*. Mais tout cela est fort incertain ; et l'on peut douter aussi que les poésies imprimées sous son nom avec celles de quelques autres poètes lyriques, Hambourg, 1734, in-4^o, soient effectivement de cette ancienne muse.

PRAXITELE, sculpteur grec, vers l'an 564 avant J.-C., réussissait tellement à travailler le marbre, qu'il semblait l'animer par son art. Tous ses ouvrages

étaient, dit-on, d'une grande beauté : on ne savait auquel donner la préférence ; il fallait être lui-même, pour juger des différens degrés de perfection. La fameuse courtisane Phryné ayant obtenu de Praxitèle la permission de choisir son plus bel ouvrage, se servit d'un stratagème pour le connaître. Elle fit annoncer à ce célèbre artiste que le feu était à son atelier ; alors, tout hors de lui-même, il s'écria : « Je suis perdu, si les flammes n'ont point épargné mon *Satyre* et mon *Cupidon*. » Phryné, sachant le secret de Praxitèle, lui déroba le *Cupidon*. Les anciens auteurs ont beaucoup vanté une autre statue de l'*Amour* faite par ce sculpteur, une statue de *Phryné*, une entre autres, dont les habitans de Gnide furent possesseurs, mais que Pline dit avoir été inférieure à celle de Scopas. (*Voyez* ce nom.) On voit que Praxitèle, ainsi que la plupart des artistes du paganisme, choisissait de préférence des sujets assortis à la corruption des mœurs et au goût d'un peuple voluptueux. L'opinion commune est qu'un des deux chevaux qu'on voit au Monte-Cavallo à Rome, est de Praxitèle.

PRÉ (CLAUDE du), sieur de Vau-Plaisant, naquit à Lyon vers l'an 1543. Ses ancêtres y avaient été distingués dans la robe et dans la littérature. — Un autre CLAUDE du PRÉ, mort en 1550, et enterré aux Jacobins de cette ville, a composé un *Traité des connaissances générales du droit*. Celui-ci fit ses études dans sa patrie, et prit des grades dans l'université de Toulouse, en 1565. Quatre ans après, il fut pourvu d'une charge de conseiller en la sénéchaussée et siège présidial de Lyon, laquelle il exerça avec beaucoup d'honneur. Il a fait, en latin, *Compendium veræ originis et genealogiæ Franco-Gallorum*, et un recueil intitulé *Pratum Claudii Prati*, Paris, 1614, in-8^o. C'est dans ce dernier ouvrage, divisé en 6 livres, qu'il établit l'utilité de la philosophie pour étudier la jurisprudence, et (ce qu'il a moins bien prouvé) la nécessité de traiter la philosophie et les sciences en français. C'est peut-être à cet usage qui a prévalu que nous devons cette fourmière de faux savans qui dégradent les lettres en même temps qu'ils dévastent la religion et les mœurs. (*Voyez* FRANÇOIS 1^{er}, FERNEL.)

PRÉ (JEAN du), célèbre ermite dans le canton de Fribourg en Suisse, s'est signalé par un ouvrage unique en son

genre, qui fait l'admiration de tous les voyageurs. C'est un monastère taillé dans le roc, auquel il travailla avec son valet durant 25 ans. (*Voyez-en la description à l'article FRIBOURG*, ermitage, dans le Dict. geog.) Il était né à Gruyères, et périt malheureusement dans la Sane en 1708, avec des écoliers de Fribourg, qui l'étaient venus voir le jour de la fête de son église : il les reconduisait à l'autre rive, dans une nacelle qui chavira.

PRE d'AUNAY (Louis du), Parisien né en 1670, mourut en 1768, après avoir été commissaire des guerres, directeur général des vivres, et chevalier de l'ordre du Christ. Nous avons de lui : | *Lettres sur la génération des animaux* ; | *Traité des subsistances militaires*, 1754, 2 vol. in-8° ; | *Réception du docteur Hequet aux enfers*, 1748, in-12 ; | *Reflexions sur la transfusion du sang*, 1749, in-12. (*Voyez* LIBAVIUS, DENYS JEAN-BAPTISTE et MERKLIN.) | *Aventures du faux chevalier de Warwick*, 1750, 2 vol.

PRÉ de SAINT-MAUR (NICOLAS-FRANÇOIS du), maître des comptes, à Paris, où il était né en 1693, y mourut en 1774. Il a donné : | la *Traduction du Paradis perdu de Milton*, 5 vol. in-12, qui comprennent le *Paradis reconquis*, traduit par un jésuite, et les remarques d'Addison sur le *Paradis perdu*. Cette version, où l'on a fait disparaître les principaux défauts de l'original, en y faisant des changemens et des retranchemens, est écrite d'un style vif, énergique et brillant. Cependant on reproche à Pré ou Dupré d'avoir mutilé sans ménagement l'ouvrage de Milton. | *Essai sur les monnaies de France*, 1746, in-12 ; ouvrage plein de recherches curieuses, et justement estimées ; | *Recherches sur la valeur des monnaies et le prix des grains*, 1761, in-12 : estimables et utiles ; | *Tables de la durée de la vie des hommes*, dans l'*Histoire naturelle* de M. de Buffon.

PRÉAMENEU (FÉLIX - JULIEN - JEAN BIGOT de). *Voyez* BIGOT.

PRÉAU (du). *Voyez* PRATEOLUS.

PRÉAUX (des). *Voyez* BOILEAU (NICOLAS).

PRECIPIANO (HUBERT-GUILLAUME, comte de), l'un des plus vertueux et des plus zélés évêques du 17^e siècle, naquit à Besançon en 1626, d'une ancienne famille originaire de Gènes, alliée aux Doria et aux Spinola. Successivement chanoine, archidiacre et doyen de l'église de Besançon, abbé de Bellevaux, il

brilla de tant d'excellentes qualités dans l'exercice de ces emplois, qu'il s'attira l'estime et la confiance de son souverain, Philippe IV, roi d'Espagne, le nomma conseiller ecclésiastique de la cour souveraine de Bourgogne, et en 1667 il fut choisi pour être envoyé, de la part des états de cette province, à la diète d'empire. Son habileté dans les négociations le fit élever en 1672 à la dignité de conseiller suprême pour les affaires des Pays-Bas et de Bourgogne, auprès de Charles II ; emploi qui demandait sa présence à Madrid. Dix ans après, il fut nommé évêque de Bruges. Sa piété et son zèle, qui ne s'étaient point ralentis pendant ses négociations, se manifestèrent avec un nouvel éclat après sa promotion. Il consacra ses soins à remplir les devoirs d'un pasteur vigilant, et s'attacha surtout à démêler la zizanie du bon grain pour l'arracher du champ qui lui était confié. Nommé à l'archevêché de Malines, il montra beaucoup de répugnance à quitter son troupeau ; il fallut des ordres exprès du pape Alexandre VIII pour lui faire accepter cette nouvelle dignité. Les Pays-Bas se souvenaient encore du zèle qu'il déploya pour maintenir la pureté de la foi et l'autorité du siège de Rome ; pour soutenir les décrets de cette mère Eglise, la discipline et la juridiction ecclésiastique. Sa charité envers les pauvres, sa piété et la douceur de ses mœurs lui attirèrent l'amour et la confiance de ses véritables ouailles ; mais il eut beaucoup à souffrir de la part de ceux qui montraient peu de soumission à l'autorité du saint Siège. Enfin, accablé sous le poids des années et des infirmités, il mourut à Bruxelles en 1711, à l'âge de 85 ans. Besançon, Bruges, Bruxelles, Malines, l'abbaye de Bellevaux, possèdent des monumens et de sa munificence et de sa piété. On voit son mausolée excellemment exécuté dans l'église métropolitaine de Malines, et accolé à celui de son frère Prosper-Ambroise Precipiano, lieutenant-général des armées d'Espagne, mort à Bruxelles en 1707. Ce dernier monument est hors du sanctuaire, quoiqu'il tienne à l'autre. On y voit ces paroles *Quomodo in vita dilexerunt se, ita et in morte non sunt separati*.

• **PRÉCY** (LOUIS-FRANÇOIS PERRIN, comte de), général royaliste, naquit à Semur, le 15 janvier 1742, d'une famille originaire du Dauphiné, qui fut forcée de se retirer en Bourgogne dans le milieu

du 16^e siècle par suite des guerres de religion. Entré à l'âge de 20 ans, dans un régiment dont un de ses oncles était colonel, il fit les campagnes d'Allemagne de 1755 à 1762, devint aide-major et fit en 1774 la campagne de Corse. Lors de la formation des bataillons de chasseurs (en 1783), il fut nommé commandant de celui des Vosges. Il se trouvait avec ce corps dans le midi, au commencement de la révolution, et il réprima par sa fermeté les perturbateurs des villes de Collioure, de Lunel, Perpignan et Montpellier. Les jours du roi lui paraissant en danger, il désira se rapprocher de sa personne, et il refusa pour cette raison, le grade de colonel du régiment d'Aquitaine auquel le roi l'avait nommé. Précý fut attaché, par le choix spécial du roi, en qualité de lieutenant-colonel à la garde constitutionnelle de Louis XVI, qui fut licenciée le 19 mai 1792. Le comte de Précý continua de veiller à la sûreté de Louis XVI, et, quoiqu'il n'eût aucun titre apparent, il avait su conserver à sa disposition quelques-uns de ses compagnons d'armes. Au 10 août il en réunit près de 150 avec lesquels il combattit dans les rangs des Suisses. En quittant pour jamais son palais, Louis XVI l'aperçut et s'écria..... « *Ah! fidèle Précý!* » ces mots devenus historiques ont fait un si grand honneur à cette illustre famille, que Louis XVIII l'autorisa, en 1823, à les placer pour devise dans ses armes. Un heureux hasard sauva le comte de Précý des massacres qui eurent lieu dans cette journée du 10 août. Après la mort de Louis XVI, retiré à Semur dans le sein de sa famille, il attendait qu'il pût encore exposer sa vie pour la cause de la monarchie. Les Lyonnais qui avaient appris à l'estimer pendant le temps qu'il avait été en garnison dans leur ville (1787), lui offrirent le commandement de l'armée fédérative qu'ils organisaient pour marcher contre la Convention. Le comte de Précý accepta et alla dans cette ville où il se hâta de se mettre en mesure contre les troupes nombreuses qui venaient pour combattre les Lyonnais. La défection de ses soldats le mit dans la nécessité de se renfermer dans la ville de Lyon ; mais rien n'était prêt pour soutenir un siège. Il ne perdit cependant pas courage. Il envoya des commissaires à l'armée de Condé, aux cantons Suisses et à Turin. Le prince était dans l'impossibilité de rien entreprendre ; les Suisses

se bornèrent à de grandes promesses, et la cour de Turin au lieu de 10,000 hommes, envoya quelques bataillons que Kellermann battit dans la Tarentaise. L'armée républicaine était déjà devant Lyon, avant même qu'on eût pu dresser une seule batterie. Cette armée était forte de 40,000 hommes, et dans la suite, elle s'éleva jusqu'à 100,000. Le premier coup de canon fut tiré le 8 août 1793, et les premières rencontres n'ayant pas tourné à l'avantage des républicains, leurs proconsuls campés, pour plus de sûreté, sur les hauteurs de Montessui, eurent recours à la ruse. Ils envoyèrent dans la place, le 17 août, un messenger porteur d'une dépêche par laquelle ils promettaient clémence et protection aux habitants si, dans *une heure*, ils ouvraient les portes de la ville et livraient leurs principaux chefs. On remit la dépêche au général Précý, qui la communiqua aussitôt au conseil du gouvernement de la cité. Après qu'on en eut fait lecture à haute voix, le général se leva et dit : « Messieurs j'ai ceint l'épée d'après le vœu du peuple de Lyon ; je la dépose jusqu'à ce que son vœu, de nouveau librement exprimé, m'engage à la reprendre. » Alors les trente-deux sections ayant été convoquées quelques heures après, ce vœu fut exprimé en faveur du général par vingt mille signatures, qui devinrent ensuite des arrêts de mort. Le comte de Précý se disposa, avec le peu de soldats qui lui restaient, à la plus vigoureuse défense. Sa première démarche fut d'adresser, en réponse aux proconsuls, un message signé de lui et de plusieurs officiers de son état-major, et par lequel il rendait les membres du comité de salut public responsables, *sur leur tête*, de la sûreté de la famille royale enfermée dans la tour du Temple. On sait qu'à cette époque la reine, le jeune dauphin, et Madame Elizabeth, vivaient encore ; on sait aussi que dans la suite ces deux princesses furent condamnées au supplice, que le Dauphin périt d'une mort prématurée, et que ce ne fut que pour effectuer un échange que l'on épargna Madame, duchesse d'Angoulême, depuis dauphine de France. Cependant Précý n'avait que quatre mille cinq cents hommes à opposer à l'armée de la Convention. Un tiers des faibles troupes du comte occupait constamment la campagne, dans une étendue de douze lieues, et gardait par pelotons plusieurs villages. Dans l'inté-

rieur, il fallait la surveillance la plus active, soit pour réparer le mal que faisaient les bombes, soit pour tenir en respect vingt mille ouvriers, tous jacobins, et prêts, à la première occasion, à ouvrir les portes à l'ennemi. Le siège durait depuis deux mois, et la troupe du général Précý, par les pertes qu'elle avait faites dans des combats continuels, se trouvait réduite à 4,500 hommes. C'est avec cette poignée de soldats qu'il brave les forces imposantes des républicains. A ces maux viennent se joindre une cruelle disette, et la trahison qui avait facilité aux assiégés le moyen de braquer leurs canons aux portes de la ville et sur les hauteurs qui la dominent. Les sections étaient déjà en pourparler avec les proconsuls, auxquels elles devaient, pour première condition, livrer le général et ses compagnons d'armes. Dans cette extrémité, le comte de Précý se détermine à faire une sortie avec 700 hommes, qu'il divise en trois corps : il l'exécute en plein jour, le 9 octobre 1793. Son intention était de passer la Saône, de gagner le Jura, la Suisse, et d'aller avec sa petite troupe se joindre à l'armée du prince de Condé. Les deux premiers corps traversèrent les lignes au milieu du feu de l'ennemi; mais le troisième que conduisait le comte de Virieu, fut taillé en pièces. Le comte de Précý échappe à ce massacre, et, accompagné de deux soldats, les seuls qui lui restent et lui servent de guides, il erre plusieurs jours. Arrivé aux montagnes du Forez, il atteignit le village de Sainte-Agathe, où de bons cultivateurs lui donnèrent asile dans leur chaumière. Il resta pendant douze jours caché dans un souterrain, d'où il entendait les voix des émissaires que le comité de salut public envoyait à sa poursuite. Après la prise de Lyon, que l'infâme Couthon (voyez ce nom) inonda de sang et combla de ruines, le parti modéré prit le dessus sur celui de la Montagne, et Robespierre et la commune furent renversés. Cependant le comte de Précý ne put quitter la France que six semaines après la mort de ce tyran. Il se rendit à Turin où le roi Victor-Amédée l'attacha à son état-major avec le grade de colonel d'infanterie. De concert avec MM. des Estôles, Wickham, ministre d'Angleterre, et le comte de Maistre, il s'occupait de la levée d'un corps franc, lorsque Louis XVIII l'appela à Vérone. Il reçut le plus honorable accueil du monarque, qui, au

moment où le comte de Précý allait s'incliner, l'en empêcha en s'écriant... « Non, le défenseur de Lyon doit embrasser son roi... » et il l'embrassa. Un autre jour ayant été invité à dîner chez Sa Majesté : « M. le comte de Précý, lui dit le roi en entrant, vous ne trouverez aujourd'hui que du maigre; il faut être observateur zélé des lois de l'Eglise, pour mériter de Dieu un serviteur aussi fidèle que vous. » M. le comte de Précý obtint toute la confiance de Louis XVIII, et fit partie de la régence formée à Augsbourg, sous les ordres immédiats du roi, et composée de MM. Dandré, le marquis de Vezet et l'abbé de Lamarre. Elle était destinée à diriger les opérations de l'*Institut philanthropique*, premier anneau d'une chaîne d'associations royalistes, dont Lyon était le point central, et s'étendait de l'est au midi de la France, depuis le Var jusqu'au Jura; et par un commissariat-général établi à Bordeaux, pouvait lier les mouvements de cette partie de l'ouest avec ceux de la Vendée, elle-même comprise dans une autre organisation, à la tête de laquelle était le comte d'Artois (depuis Charles X). Le comte de Précý se rendit en Angleterre en 1796, chargé d'une mission auprès de ce prince, qui le mit en rapport avec le gouvernement anglais et il put ainsi devenir utile à plusieurs émigrés français. De nouvelles missions le firent aller à Vienne, où il reçut un favorable accueil de la duchesse d'Angoulême, et de l'archiduc Charles. De Vienne le comte de Précý passa en Suisse, qu'il fut contraint de quitter à l'approche de l'armée du Directoire. Après le 18 fructidor (4 septembre 1797), il se retira près d'Uberlingen, où plusieurs proscrits, MM. de Gérando et Camille Jordan, se réunissaient chez lui, et formaient ensemble des plans pour combattre la révolution. Le comte de Précý aurait voulu seconder les désirs du grand-écuyer Steiger pour défendre la Suisse; mais le général Brune l'avait déjà envahie avec de nombreuses troupes. Les intérêts de la cause royale l'ayant appelé à Augsbourg, il fut également forcé de quitter cette ville après la défaite des Russes. Retiré à Bareuth, sous la protection du roi de Prusse, il s'y vit arrêté à la demande du consul Bonaparte, et enfermé dans un château fort, d'où il ne sortit qu'au bout de dix-huit mois. Le duc de Brunswick lui donna asile dans ses états. La bataille d'Iéna, laissant les états de Brunswick

ouverts aux troupes françaises, le comte de Précý se rendit avec sa famille à Hambourg, puis à Francfort, et, par l'entremise du général Lefèvre et du député Polissard, il obtint la permission de rentrer en France en 1810. Il demeura à Dijon, ensuite à Marigny-sur-Loire, au sein de sa famille, où il apprit l'heureux événement de la restauration. Etant venu à Paris, Louis XVIII le nomma commandant de la garde nationale de Lyon : le comte d'Artois s'y trouvait, et posa la première pierre de l'église *expiatoire*, en l'honneur des victimes du siège. Ce prince nomma le comte de Précý inspecteur de ce pieux monument. Au retour de Bonaparte (en 1815) de l'île d'Elbe, il voulait essayer encore de défendre cette ville; mais on ne put vaincre la garnison par la force des armes, ni la gagner par des promesses et de l'argent.

Le comte de Précý suivit le comte d'Artois à Paris. Il y fut arrêté, et après l'entrée de Bonaparte dans la capitale, on lui rendit la liberté, mais sous la surveillance de la police. A la seconde restauration, il reprit le commandement des gardes nationales de Lyon, et en 1816 le roi le nomma inspecteur-général de cette milice dans le département du Rhône. Le comte de Précý demeurait ordinairement à Marigny-sur-Loire; il y fut attaqué d'une longue maladie, et y mourut dans des sentimens de piété, le 25 août 1820, âgé de soixante-dix-huit ans. On trouve dans son testament la phrase suivante : *Je recommande aux bontés du roi madame de Précý; ma digne épouse, dont l'âge et la modique fortune pourront paraître à S. M. dignes de sa munificence.* Les restes du comte de Précý furent transportés à Lyon le 29 septembre 1821, et déposés dans l'église *expiatoire* qui était entièrement achevée. On devait élever, dans son enceinte, et en marbre de Paros, deux monumens funèbres, l'un consacré au général, et l'autre aux soldats qui avaient péri dans le mémorable siège de Lyon, et dont on est parvenu à recueillir les restes, qu'on a mis dans un charnier. Le comte de Précý a laissé deux écrits sur ce même siège et sur ses suites; sa veuve les a confiés au secrétaire de la commission lyonnaise à Paris, et ils devaient être insérés dans l'Histoire relative à cette époque.

* PREGLIASCO (JACQUES), architecte italien, né en 1757, se distingua dans toute l'Italie par son talent dans l'architecture

théâtrale et dans l'art de former les jardins suivant le goût anglais. On remarque parmi ses ouvrages le parc de la princesse de Lorène Carignano; la restauration du grand théâtre de la Canobiana à Milan; la plupart des décorations pour les ballets mythologiques de Vigano et de Gioja; la nouvelle construction du grand théâtre de Naples et du théâtre de la cour de Milan à Monza. On cite enfin plusieurs jardins et théâtres dessinés ou bâtis par lui en Piémont. Pregliasco est mort à l'âge de soixante-huit ans à Turin, le 25 décembre 1825.

PRÉMONTVAL (ANDRÉ-PIERRE le GUAY de), de l'académie des sciences de Berlin, naquit à Charenton, en 1716. Son goût pour les mathématiques lui fit ouvrir à Paris, en 1740, une école gratuite pour cette science. La causticité orgueilleuse de son caractère lui fit beaucoup d'ennemis; ayant été déshérité par son père, il quitta la France. Prémontval accablé de dettes, reçut de Fontenelle un secours de 1200 livres, avec lesquelles il se rendit à pied à Genève, avec une demoiselle qu'il avait enlevée. Il l'épousa à Fribourg, passa un an ou deux à Bâle, erra dans quelques villes d'Allemagne, et se fixa ensuite à Berlin, où il eut des succès et des querelles. Ce fut alors qu'il se mit au rang des auteurs, et il travailla pour les libraires. Nous avons de lui : *La Monogamie, ou l'Unité dans le mariage*, 1751, 3 vol. in-8°, ouvrage mauvais, bizarre et ennuyeux; | *Le Diogène de d'Alembert*. in-12. D'Alembert souhaitait à chaque siècle, on ne sait trop pourquoi, un Diogène, mais plus retenu, plus sage, plus décent que le cynique d'Athènes. D'après ce vœu, Prémontval a composé ce livre, où l'esprit d'indépendance, la haine de la société et du christianisme forment un délire perpétuel. | *Préservatifs contre la corruption de la langue française en Allemagne*, 1761, in-8°; c'est le meilleur de tous ses livres; | plusieurs *Mémoires*. Il mourut à Berlin le 3 septembre 1764, avec la réputation d'un homme savant, mais qui faisait haïr ses connaissances par son caractère bizarre, difficile et emporté. Rien n'était moins décidé chez lui que la religion. Dans plusieurs passages de ses écrits, il se déclare pour le socinianisme, dans d'autres, il affiche le déisme : il a même donné, en faveur des atomes d'Epicure, de creuses spéculations sur les chances, solidement réfutées par

les abbés Nonotte et Bergier, et même par Voltaire, dont le suffrage en pareille matière ne peut être suspect. On trouve cependant dans ses ouvrages des témoignages bien honorables au christianisme, et en particulier aux religieux, qu'il regarde comme les sauveurs des sciences, des arts et des lettres, dans les temps d'ignorance et de barbarie.

PRENESTINUS, préteur dans l'armée de Papirius Cursor, vers l'an 520 avant J.-C., n'imita point la valeur de son général. Saisi d'une lâche frayeur, il mena sa troupe à un combat avec la lenteur d'un homme qui craint la mort. Le consul Papirius après la victoire le fit venir, et se promenant devant sa tente, commanda au licteur de lever la hache. A cet ordre, Prénestinus fut glacé d'effroi : *Ça donc, licteur, ajouta le consul, coupez cette racine qui nuit au passage.* Il le renvoya ainsi, troublé par la crainte du dernier supplice, et lui donna une bonne leçon pour l'avenir.

PREPOSITIVUS (PIERRE), théologien scolastique de l'université de Paris, au commencement du 13^e siècle, a laissé une *Somme de théologie*, qui n'a point encore été imprimée.

* **PRESEVOT** (JOSEPH), jurisconsulte, naquit en 1740 à Dijon, fut avocat, et ensuite président au parlement de cette ville, où il mourut vers 1800. On a de lui : *Cours d'études sur les lois nouvelles*, Dijon, 1790, 4 vol. in-8°. Il cultiva la poésie, et composa plusieurs comédies qui ne furent pas imprimées.

PRESLES (RAOUL de), fils naturel du fondateur du collège de Presles, avocat-général au parlement de Paris, puis maître des requêtes de l'hôtel du roi Charles V, fut historien et poète de ce prince. Ce fut par son ordre qu'il traduisit en français *La Cité de Dieu* de saint Augustin. Sa traduction a été imprimée à Abbeville, en 1486, 2 vol. in-fol. Elle est rare. Elle fut aussi imprimée à Paris en 1551. C'est la première version française de ce savant traité. Cette traduction de la *Cité de Dieu* est accompagnée d'un commentaire chargé d'une érudition très remarquable pour le temps, et dans lequel on trouve quelques notions précieuses pour notre histoire. On a encore de Raoul un *Traité des puissances ecclésiastique et séculière*, que Goldast a fait imprimer dans le 1^{er} tome de sa *Monarchie*, comme favorable aux principes protestans. C'est un abrégé du *Songe du Vergier*, que fit de Presles, à

la sollicitation du roi Charles V. Il y a de fortes raisons de croire qu'il a été aussi l'auteur du *Songe du Vergier*, 1491, in-fol., et qu'on trouve encore dans les *Libertés de l'Eglise gallicane*, 1731, 4 vol. in-fol. (Voyez LOUVIERS.) On a encore de lui un traité intitulé *Musa*, mêlé de prose et de vers. C'est une fiction contre les mœurs de son temps. La traduction française de la Bible, qu'il a laissée manuscrite, est une copie de celle de Guyard des Moulins. De Presles mourut en 1382.

PRESSIGNY. Voyez CORTOIS de PRESSIGNY.

* **PRESSY** (FRANÇOIS-JOSEPH-GASTON de PARTZ de), évêque de Boulogne, né en 1712 au château d'Esquires, fut un des élèves distingués de Saint-Sulpice. Nommé évêque de Boulogne le 24 décembre 1742, il fut sacré le 15 septembre de l'année suivante, et gouverna son diocèse pendant 46 ans avec un zèle qui ne se démentit jamais. Il y fit des établissemens utiles, maintint la discipline ecclésiastique parmi son clergé, l'affermir par des statuts synodaux, institua des retraites auxquelles lui-même assistait, fonda un petit séminaire, veilla à l'instruction des jeunes clercs qu'on y admettait, et ne laissa jamais manquer ses ouailles de l'enseignement qui leur était nécessaire. Sa charité n'avait point de bornes; non seulement les pauvres de son diocèse se ressentaient de ses libéralités, elles s'étendaient au dehors et il fournissait des sommes pour la rédemption des captifs. Il entretenait des catéchistes dans les missions étrangères, et il n'était aucune bonne œuvre à laquelle il ne s'empressât de coopérer. En 1782, il adhéra à la lettre de 21 évêques, en date du 11 juin, adressée au roi en plainte des usurpations du parlement sur l'autorité ecclésiastique. Il s'exprima avec énergie sur le même sujet dans un de ses *Mandemens*, que le corps contre les prétentions duquel il s'exprimait ne manqua pas de supprimer. L'évêque de Boulogne fut membre de l'assemblée générale du clergé de 1760, et partagea les efforts qu'elle fit pour arrêter les progrès de l'incrédulité. Il publia différents mandemens pour en préserver son diocèse. Les principaux de ses écrits sont : | un *Mandement pour le renouvellement public et annuel des vœux du baptême*, 1758; | un autre sur les *conférences ecclésiastiques*, 1765; | un sur l'*obligation d'instruire*, et sur la *fête du sacré Cœur*, 1766; | un pour l'*Adoration*

perpétuelle du saint-Sacrement, 1773; | un en 1776, pour la pratique du souvenir de la mort de J.-C., à quoi il faut ajouter : | des Instructions pastorales et des dissertations théologiques sur l'accord de la foi et de la raison dans les mystères, considérés en général et en particulier, 2 vol. in-4°. Ces instructions furent répandues à diverses dates : il y est traité des Mystères en général et de chacun en particulier, de la grâce, de l'eucharistie, de la création, etc. Les matières y sont discutées avec soin, et les preuves établies d'une manière solide. Une critique sévère pourrait trouver dans ces écrits de la diffusion, et quelquefois une métaphysique un peu obscure; mais l'un de ces défauts tient à la nature du sujet, et l'on est quelquefois obligé d'être diffus afin de se faire entendre, surtout du peuple, pour qui cet excellent évêque écrivait. On ne peut pas aussi facilement excuser quelques opinions erronées ou inexactes, que l'auteur aurait pu se dispenser de soutenir. Il mourut en octobre 1789, au moment où la révolution offrait déjà un aspect sinistre. Il eut pour successeur M. Asseline, que la persécution força bientôt d'abandonner son troupeau. (Voyez son article.)

PRESTET (JEAN), prêtre de l'Oratoire, était fils d'un huissier de Châlons-sur-Saône; il vint jeune à Paris, et entra au service du père Malebranche, qui, lui trouvant des dispositions pour les sciences, lui apprit les mathématiques. Le disciple y fit en peu de temps de si grands progrès, qu'à l'âge de 27 ans, en 1675, il donna la 2^e édition de ses *Elémens de mathématiques*. La meilleure édition de cet ouvrage est celle de 1689, en 2 vol. in-4°. On y trouve un très grand nombre de problèmes curieux, dont les jeunes mathématiciens peuvent se servir comme d'exemples pour s'exercer. Le père Prestet trouve par l'art des combinaisons, que ce vers latin :

Tot tibi sunt dotes, Virgo, quot sidera cæle.

peut être varié en 5376 manières, sans cesser d'être vers : ce qui paraîtrait incroyable, si on ne savait pas que ces combinaisons sont en raison du nombre des mots, multiplié par le nombre précédent, aussi multiplié par celui qui précède, et cela en remontant jusqu'à l'unité, de manière que si les huit mots de ce vers étaient absolument disponibles dans tous les sens, on pourrait le changer 40520

fois. (Voyez SESSA). Lorsqu'il publia cet ouvrage, il n'était pas encore de l'Oratoire : il y entra la même année, et après avoir professé les mathématiques avec distinction, surtout à Angers, il mourut à Malines en 1690, laissant une mémoire chère au public et à ses confrères.

PRESTRE (CLAUDE le), conseiller au parlement de Paris, sur la fin du 17^e siècle, était un magistrat recommandable par sa piété et par son intégrité. On a de lui : | un recueil fort estimé sous le titre de *Questions de droit*, avec 200 arrêts et des observations. La meilleure édition de ce recueil est celle de 1676, par Guéret, qui l'a enrichie de notes et de cent autres arrêts. | Un *Traité des mariages clandestins*, et les *Arrêtés* de la 5^e chambre des enquêtes. Ces ouvrages sont recherchés par les jurisconsultes.

PRESTRE (SÉBASTIEN le), plus connu sous le nom de Vauban, fils d'Urbain le Prestre, seigneur de Vauban, naquit en 1633. Il commença à porter les armes dès l'âge de 17 ans. Ses talens et son génie extraordinaire pour les fortifications se firent aussitôt connaître, et parurent avec éclat au siège de Sainte-Menehould en 1652. Vauban avait servi jusqu'alors sous le prince de Condé, général des armées espagnoles, contre la France. Il fut pris par un parti français, et le cardinal Mazarin l'engagea au service du roi. Cette même année Vauban servit d'ingénieur au second siège de Sainte-Menehould, qui fut reprise par l'armée royale. Il fit ensuite les fonctions d'ingénieur au siège de Stenay en 1654, de Landrecies en 1655, de Valenciennes en 1656, et de Montmédi en 1657. L'année d'après, il conduisit en chef les sièges de Gravelines, d'Ypres et d'Oudenarde. Après la paix des Pyrénées, le jeune ingénieur s'occupa à démolir des places ou à en construire. Quand la guerre se ralluma en 1667, il eut la principale conduite des sièges que le roi fit en personne. Il reçut au siège de Douai un coup de mousquet à la joue, et continua de servir. Il fut occupé, en 1668, à faire des projets de fortification pour les places de la Franche-Comté, de la Flandre et de l'Artois. Le roi lui donna le gouvernement de la citadelle de Lille, qu'il venait de construire; et ce fut le premier gouvernement de cette nature en France. La paix ayant été conclue à Aix-la-Chapelle, il n'en travailla pas moins que pendant la guerre. Il alla en Piémont avec Louvois, donna au duc de Savoie des dessins pour

Verue, Verceil, Turin, et reçut de ce prince son portrait enrichi de diamans. La guerre de 1672 lui fournit de nouvelles occasions de signaler son génie. Il conduisit tous les sièges auxquels le roi se trouva. Ce fut à celui de Maëstricht, en 1673, qu'il commença à se servir d'une méthode singulière pour l'attaque des places. Il fit changer de face à cette terrible et importante partie de la guerre. Les fameuses *parallèles*, connues depuis le siège de Candie en 1669, et les *places d'armes* furent mises en exécution. Depuis lors il ne cessa d'inventer, tantôt les *cavaliers* de tranchées, tantôt un nouvel usage des *sapes* et des *demi-sapes*, tantôt les *batteries en ricochet*; et par ces inventions nouvelles, il satisfît à ses vues principales, la conservation des hommes. En 1677, Valenciennes fut prise d'assaut, et l'attaque de cette place fut faite en plein jour. Ce fut Vauban qui donna ce conseil, pour empêcher qu'une partie des assiégeans ne tirât sur l'autre, et que la nuit ne favorisât la pusillanimité des lâches. L'usage ancien était que les attaques se fissent pendant la nuit. La paix de Nimègue lui ôta le pénible emploi de prendre des places; mais il en eut un plus grand nombre à fortifier. Il fit le fameux port de Dunkerque, son chef-d'œuvre, et par conséquent celui de l'art. Strasbourg et Casal furent ensuite ses travaux les plus considérables. La guerre, qui recommença en 1683, lui donna l'année suivante l'occasion de prendre Luxembourg, place forte par sa situation, mais qui alors n'avait presque aucun des ouvrages extérieurs qui la rendent aujourd'hui si vaste et si redoutable. En 1688, il fit, sous les ordres du dauphin, les sièges de Philisbourg, de Manheim et de Frankenthal. Ce prince le récompensa de ses services, en lui donnant quatre pièces de canon à son choix pour mettre à son château de Bazoche : privilège unique jusqu'alors. Une maladie l'ayant mis hors d'état d'agir en 1690, il repara cette oisiveté involontaire par la prise de Mons en 1691, de Namur en 1692; par le siège de Charleroi en 1693; par la défense de la Basse-Bretagne contre les desseins des Anglais, en 1694 et 1695; enfin par le siège d'Ath en 1697. La succession d'Espagne ayant fait renaitre la guerre, il était à Namur en 1703 lorsqu'il reçut le bâton de maréchal de France. Il prit à la fin de cette année le Vieux-Brisach, et mourut en 1707, d'une fluxion de poitrine, à 74 ans, après

avoir travaillé à 300 places anciennes, et en avoir construit 55 nouvelles; et après s'être trouvé à 140 actions de vigueur et avoir conduit 53 sièges. Le maréchal de Vauban était un ancien Romain sous les traits d'un Français. Sujet plein de fidélité et nullement courtisan, il aimait mieux servir que plaire. Il méprisait cette politesse superficielle, qui couvre souvent tant de dureté; mais sa bonté, son humanité, sa libéralité, lui composaient une autre politesse plus rare, qui était dans son cœur. Dans ses voyages, il s'informait avec soin de tous les détails de l'agriculture et du commerce. Il avait recueilli le prodigieux nombre d'idées qui s'étaient présentées à son esprit pour le bien public. De toutes ces différentes vues, il avait composé 12 gros volumes manuscrits, qu'il intitula *ses Oisivetés*. Fortifications, détail des places, discipline militaire, campemens, manœuvres, courses par mer en temps de guerre, finances, culture des forêts, colonies françaises, il embrasse tout; mais ses vues ne sont pas toutes praticables. L'académie des sciences se l'associa en 1699, comme un homme qui ferait autant d'honneur à son corps qu'il en faisait à la France. Outre les *Oisivetés*, il y a encore plusieurs ouvrages qu'il a faits, ou qu'on lui attribue, ou que l'on dit avoir été composés sur ses idées. | *Manière de fortifier*, par M. de Vauban, mise en ordre par M. le chevalier de Cambray, Amsterdam, 1689 et 1692, in-8° et in-12; Paris, in-8°, sous ce titre, l'*Ingenieur français*..... Hébert, professeur de mathématiques, a joint ses notes à cet ouvrage. Coignard le réimprima à Paris en 1691, in-12, avec les notes de l'abbé du Fay. Cette édition fut contrefaite à Amsterdam, en 1702 et 1727, en 2 vol. in-4°. | *Nouveau Traité de l'attaque et de la défense des places*, suivant le système de M. de Vauban, par M. Desprez de Saint-Savin, Paris, 1736, in-8°, excellent; | *Essais sur la fortification*, par M. de Vauban, Paris, 1740, in-12. Ceux qui ont considéré cet homme célèbre comme l'inventeur de la fortification moderne ne font pas attention au grand nombre de places antérieurement construites selon les mêmes idées en général. Cependant on ne peut contester à cet habile ingénieur d'avoir construit des places dont on respecte encore les fortifications, et d'y avoir ménagé une défense plus solide et plus facile que celle qu'offraient, au moins en France, les anciennes fortifications. | *Pro-*

*jet d'une dime royale, supprimant la taille, les aides, les décimes du clergé, et tous les autres impôts. Projet romanesque, qui a paru inexécutable, et contraire à plus d'un principe, Rouen, 1707, in-4°. | Le Testament politique de M. de Vauban, imprimé en 1708, in-12, est de Pierre Le Pesant, sieur de Bois-Guillibert, lieutenant-général au bailliage de Rouen, mort en 1714. Cet écrit avait d'accord paru sous le titre de *Détail de la France*.*

PRESTRE (ANTOINE le), parent du précédent, après s'être signalé en 1703 au siège de Brisach, et en 1714 à celui de Barcelone, fut fait lieutenant général, et obtint l'érection de sa terre de Saint-Sernin en comté, sous le nom de Vauban. Il mourut dans son gouvernement de Béthune, en 1731, à 77 ans. Il avait alors 58 ans de service, et s'était trouvé à 44 sièges, et avait reçu 18 blessures considérables.

* **PRESTRE (ANNE-JOSEPH le)**, comte de Vauban, arrière-petit-neveu du maréchal, né à Dijon en 1754, entra, en 1770, comme sous-lieutenant dans les dragons de La Rochefoucault, et passa bientôt dans le régiment de Chartres, avec le grade de capitaine. Il suivit ensuite Rochambeau en Amérique, en qualité d'aide-camp, et revint en France en 1782, avec des dépêches de ce général. Peu après, il devint chambellan du duc d'Orléans, et colonel du régiment d'infanterie de ce nom. Il émigra à l'époque du départ de Louis XVI pour Varennes, fit la campagne de 1792 comme aide-de-camp du comte d'Artois, accompagna ce prince en Russie, passa ensuite en Angleterre, et fit partie, en 1795, de l'expédition destinée pour les côtes de Bretagne. Après les désastres de Quiberon, où il pensa périr, il se vit obligé de chercher de nouveau un asile en Angleterre, puis en Russie; enfin il revint en France, et séjourna quelque temps à Paris avec la permission de la police, qui le fit arrêter néanmoins en 1806, et le retint long-temps prisonnier au Temple. On lui enleva le manuscrit de ses *Mémoires historiques pour servir à l'histoire de la guerre de la Vendée*, et comme il y accusait avec beaucoup d'amertume la plupart de ses compagnons d'armes, et même ses anciens maîtres, le gouvernement s'empressa de les publier sous le nom du comte. On crut alors assez généralement qu'il n'était pas l'auteur du livre qu'on lui attribuait;

cependant il fut répandu avec affectation au retour des Bourbons, et réimprimé dans les cent-jours, et il ne paraît pas que l'auteur ait réclamé. M. de Beauchamp a réfuté quelques passages de ces mémoires, qui sont devenus fort rares, dans la préface de la 4^e édition de son *Histoire de la Vendée*. Le comte de Vauban, qui avait été mis en liberté peu après la première édition de son ouvrage, s'était retiré dans le Charolois, où une partie de ses biens lui avait été rendue, et il y vivait obscur. Lors de la restauration, il s'empressa de venir à Paris pour présenter ses hommages aux princes qu'il avait servis; mais n'ayant pu être admis à cet honneur, il en conçut un tel chagrin, qu'il retourna malade dans son pays, et y mourut le 20 avril 1816.

PRÉTEXTAT (saint), évêque de Rouen, craignant les suites d'un commerce scandaleux, maria en 576 Mérovée, fils de Childéric, avec Brunehaut sa tante, persuadé que le cas était assez pressant pour autoriser une telle dispense; mais le concile de Paris, en 577, en jugea tout autrement, et le condamna; le roi l'exila dans une petite île de la Basse-Normandie. Quelques auteurs prétendent que Prétextat ne donna pas cette dispense; mais que le mariage s'étant fait à Rouen, il parut être en faute. En tout cas, la dispense était nulle, puisque les évêques ne peuvent dispenser à volonté dans les lois de l'Eglise universelle; et c'est vainement que quelques novateurs ont cité cet exemple pour renverser les règles établies: car si la dispense a été donnée, Prétextat en a été puni, et ce n'est pas par le délit, mais par la punition qu'il faut juger des principes alors reçus dans l'Eglise. On peut voir sur cette matière divers Traités publiés dans ces dernières années: *Véritable état du différend élevé entre le nonce apostolique résident à Cologne et les trois électeurs ecclésiastiques*, 1787; *Coup d'œil sur le congrès d'Embs*, 1787; *Réflexions sur les 73 art. du pro Memoria de l'archevêque de Cologne*, 1788. (Voyez COLLET.) Prétextat, de retour dans son diocèse, continua de veiller avec soin à la garde de son troupeau. Il tâcha par ses exhortations d'ouvrir les yeux à Frédégonde sur l'énormité de ses crimes; mais cette princesse, au lieu de profiter de ses exhortations, le fit assassiner le 25 février 588.

PRÉTI (JÉROM), natif de Toscane, mort à Barcelone en 1626, s'est fait un

nom parmi les poètes d'Italie. De toutes les poésies de son recueil, imprimé en 1666, in-12, la pièce dont on fait le plus de cas est l'idylle de *Salmacis*.

PRÉTI (MARNIAS). *Voyez* CALA-BROS.

* **PRÉVILLE (PIERRE-LOUIS DUBUS dit),** l'un des plus grands acteurs comiques qui aient paru sur la scène française, naquit à Paris le 17 septembre 1721 d'une famille honnête, et fut d'abord destiné à l'état ecclésiastique; mais ayant fui la maison paternelle pour des étourderies, il fut obligé pendant quelque temps de servir d'aide à des maçons. Il s'engagea ensuite dans une troupe de comédiens de campagne, et joua successivement à Strasbourg, à Dijon, à Rouen, à Lyon, et devint directeur du spectacle de cette ville. Appelé à Paris par les gentilshommes de la chambre, il débuta sur le théâtre de la comédie française le 20 septembre 1753, et fit pendant 35 ans les délices de la capitale. Il quitta le théâtre en 1786, et y reparut en 1791, dans l'intention de venir au secours de ses camarades ruinés par les événements politiques. Quelque temps après son esprit s'affaiblit; il se retira chez sa fille aînée à Beauvais, où il mourut aveugle le 18 décembre 1799. Un monument a été élevé dans la ville à sa mémoire. Il avait épousé M^{lle} Drouin, qui jouait la comédie avec beaucoup de naturel et d'esprit. Prévillle était membre associé de l'institut, depuis la première formation. Ses *Mémoires* ont été rédigés par Cahaisse, et publiés à Paris, 1812, in-8°; 1823, avec une *Notice* par M. Ourry. Cette dernière édition fait partie de la *Collection des mémoires sur l'art dramatique*.

PREVOST D'EXMES (FRANÇOIS le), naquit à Caen le 29 septembre 1729. Il passa en Lorraine, et entra dans les gardes-du-corps de Stanislas, roi de Pologne. Il cultivait les lettres avec succès, et se fit connaître à la cour de Lunéville par une *Ode* qui obtint une mention honorable à l'académie de Nancy. Il donna aussi quelques *Comédies* qui furent bien reçues du public. Encouragé par ses essais, il quitta le service militaire pour se fixer à Paris, et donna aux Italiens *Les Thessaliennes*. Peu de temps après, il obtint une place qui réparait en partie la perte de sa fortune, qu'avaient engloutie plusieurs faillites. La révolution le priva de cette seule ressource, et le plongea dans la plus affreuse misère. Naturellement

timide, et n'osant confier sa détresse à ses plus chers amis, il se vit contraint, en 1795, de se retirer à l'hospice de la Charité, à Paris, où il mourut vers 1799. Il a laissé : | *Les trois Rivaux*, opéra comique; | *La Nouvelle réconciliation*, comédie en un acte, jouée sur le théâtre de Lunéville; | *Les Thessaliennes*, comédie en 3 actes, 1752; | *Roset, ou l'Homme heureux*. On trouve dans cet ouvrage, d'ailleurs très bien écrit, de sages conseils qu'un père donne à son fils. | *Vies de Lulliet de Julienne-le-Roi*, insérées dans le Nécrologe des hommes de lettres; | *Elémens du Parnasse*, qu'il rédigea pendant plusieurs années; | *Trésor de la littérature étrangère*, qui eut beaucoup de succès, et dont on aurait souhaité la continuation. Le Prevost a travaillé au Journal des spectacles, et a fait les paroles de quelques *Oratorio* pour les concerts spirituels. Il a laissé manuscrite une *Histoire* de la dernière guerre (1779) de l'empereur d'Autriche contre les Turcs.

* **PREVOST de SAINT-LUCIEN (ROCH-HEMRY),** né à Paris en 1740, mort en 1808, était avocat au parlement. Il a composé plusieurs ouvrages utiles : | *Principes élémentaires de la grammaire française, mis à la portée des enfans du premier âge*; | *l'Arithmétique simple démontrée en six leçons*; | *l'Arithmétique composée rapprochant l'ancienne et la nouvelle manière de compter*; | *Moyens d'extirper l'usure, ou projet d'établissement d'une caisse de prêt public sur tous les biens des hommes*; | plusieurs *Mémoires* dans des causes importantes. Il a eu part à *l'Art du peintre, doreur et vernisseur*, et a travaillé au *Journal encyclopédique*.

* **PREVOST (ISAAC-BÉNÉDICT),** physicien et naturaliste, né à Genève le 7 août 1755, devint professeur à la faculté de théologie protestante de Montauban, et fut un des fondateurs de l'académie des sciences de cette dernière ville. Il était aussi membre de plusieurs sociétés savantes. Il est mort dans cette dernière ville le 18 juin 1819. On lui doit un ouvrage estimé, intitulé : *Mémoire sur la cause immédiate de la carie ou du charbon des blés et de plusieurs autres maladies des plantes*, Paris, 1807, in-8°; et un grand nombre de *Mémoires* dans divers recueils scientifiques notamment dans les *Annales de chimie*.

* **PREVOST (PIERRE),** peintre célèbre, né en 1761 à Montigni près Châteaudun, d'une famille peu riche, fut envoyé à

Paris par ses parens qui consentirent à faire des sacrifices pour satisfaire le goût invincible qu'il avait pour la peinture. Il avait 20 ans lorsqu'il y arriva, et par un travail opiniâtre et les sages conseils de Valenciennes, son maître, il parvint bientôt à composer divers paysages qu'il exposa au salon du Louvre, et qui lui méritèrent les suffrages des connaisseurs et des artistes. A cette époque, l'Américain Fulton vint en France pour y faire connaître les *Panoramas* ou *Vues circulaires d'une ville ou d'un vaste site, d'un horizon*, qui avaient été nouvellement inventés en Angleterre, et par conséquent étaient encore imparfaits. Prévost s'adonna dès lors à ce genre de peinture, et il le porta au plus haut degré de perfection. Il donna d'abord celui de *Paris*, dont les habitans purent juger de la fidélité, et il fut suivi de 47 autres, qui furent exécutés d'après des dessins pris sur les lieux par l'auteur lui-même; ceux qui obtinrent le plus de succès sont : *Rome, Naples, Amsterdam, Boulogne, Tilsitt, Wagram, Anvers, Londres, Calais, Jérusalem, Athènes*. Prévost, pour ces grandes compositions, eut pour collaborateurs Bouton, Daguerre et Cochereau, son neveu, que la mort lui enleva en 1847. Cette perte empoisonna ses derniers jours; une maladie de langue l'enleva lui-même le 9 janvier 1823. Peu de peintres ont su rendre avec autant de talent que lui les différens aspects de la campagne, et reproduire sur la toile, avec une vérité aussi frappante, la nature dans tous ses détails et dans toutes ses formes. Prévost a encore très bien réussi à exécuter à l'huile des compositions dans la dimension la plus réduite, et qui sont précieuses par le charme du coloris et la légèreté du dessin. Il excellait aussi à faire la *gouache*.

PRÉVOT (JEAN), fameux par ses prestiges, dans le 14^e siècle. Un abbé de l'ordre de Cîteaux, ayant perdu une somme considérable d'argent, il entreprit de la lui faire recouvrer par ses sortilèges. Mais ayant été découvert dans le temps de l'opération, il fut condamné à être brûlé vif avec Jean Persant, qui passait pour un grand maître dans l'art des sortilèges. Les complices, qui étaient un moine apostat de l'ordre de Cîteaux, disciple de Persant, l'abbé de Sarconcelles, du même ordre, et quelques chanoines réguliers, furent dégradés et condamnés à une prison perpétuelle. Ces faits, tout extraordi-

naires qu'ils paraissent, ne sont point d'une autre nature que ceux sur lesquels le parlement de Paris portait des jugemens bien réfléchis à la fin du 17^e siècle (1688). Voyez BRUN (le) dans ce Dictionnaire, et PACY dans le Dictionnaire géographique.

PRÉVOT (JEAN), *Præpositus*, savant médecin, né à Dilsberg, dans le diocèse de Bâle, en 1585, exerça son art avec succès à Padoue. On a de lui : | *Opera medica*, 1686, in-12; | *De morbosis uteri passionibus*, 1669, in-8°; | *De urinis*, 1667, in-12. Il mourut à Padoue en 1631.

PRÉVOT (PIERRE-ROBERT le), chanoine de l'église de Chartres, né à Rouen, en 1675, montra dès sa jeunesse un goût décidé pour l'éloquence de la chaire. La ville où il avait reçu le jour, applaudit à ses premiers essais. Il vint à Paris, pour s'y former sur le modèle des grands maîtres; et bientôt il fut recherché avec empressement, et toujours écouté avec un nouveau plaisir. Il ne fut pas moins goûté à la cour, où il prêcha les Avens de 1714 et de 1727, et le carême de 1721. Il mourut à Paris, en 1736. On a de lui un *Panegyrique de saint Louis*, et quatre *Oraisons funèbres*; la plus belle est celle du duc de Berry. Elles ont été imprimées à Paris, en 1763, in-12.

PRÉVOT (CLAUDE-JOSEPH), avocat au parlement de Paris, mort en 1753, à 81 ans, se fit un nom par ses consultations et par ses livres. Nous avons de lui : | *Règlement des scellés et inventaires*, 1734, in-4°; | *La manière de poursuivre les crimes, ou Lois criminelles*, 1739, 2 vol. in-4°; | *Principes de jurisprudence sur les visites et rapports des médecins, chirurgiens, accoucheurs et sages-femmes*, 1753, in-12.

PRÉVOT plutôt PRÉVOST d'EXILES (ANTOINE-FRANÇOIS), écrivain fécond du 18^e siècle, naquit en 1697, à Hesdin, petite ville de l'Artois, d'un procureur du roi au bailliage. Après avoir fait de bonnes études chez les jésuites, il prit l'habit de cette société, et le quitta quelques mois après pour porter les armes. Il s'enrôla en qualité de simple volontaire; mais fâché de ne point avancer dans cette carrière, il retourna chez les jésuites, d'où il sortit encore quelque temps après. Son goût pour le service militaire s'étant réveillé dans le cloître, il reprit les armes. Quelques années s'écoulèrent dans les plaisirs frivoles de la vie dissipée d'un officier. La malheureuse fin d'un engage-

ment trop tendre le fit entrer chez les bénédictins de Saint-Maur. Il se livra d'abord à l'enseignement, et puis à la prédication, où il obtint beaucoup de succès. Envoyé à l'abbaye de Saint-Germain-des-Près, il travailla à la *Gallia-christiana*, dont il composa un volume presque entier. L'étude amortit un peu ses passions, mais son cœur brûlait sous la cendre. Tourmenté par le souvenir des faux apais du monde, il prit occasion d'un petit mécontentement pour quitter sa congrégation et son habit. Il avait obtenu de Rome d'être transféré à l'abbaye de Cluni; mais l'évêque d'Amiens exigea, pour le lui permettre, de meilleures raisons que l'instabilité de son caractère; Prévôt était déjà sorti de son monastère, et ayant appris la résolution de l'évêque, il crut prudent de s'éloigner de la France. Il passa en Hollande, en 1729. Se trouvant sans fortune, il chercha des ressources dans ses talens. Il avait composé à Saint-Germain les deux premières parties de ses *Mémoires d'un homme de qualité*: il les mit au jour, et le succès de cet ouvrage fut aussi utile à sa bourse qu'à sa réputation. Fixé à la Haye, il lia connaissance avec une femme, et leur liaison donna lieu à des bruits désagréables. Diverses raisons l'ayant obligé de passer en Angleterre, à la fin de 1733, cette femme l'y suivit. Londres aurait pu être pour lui un séjour délicieux; mais la qualité de *moine apostat* et de *littérateur vagabond* était de grandes taches. Il avait entrepris un Journal sous le titre de *Le Pour et le Contre*. Quelque soin qu'il eût de ménager l'amour-propre des auteurs, il déplaisait toujours à quelqu'un: on l'accablait de brocards; on rappelait ses aventures, on prédisait « qu'il irait à Constantinople se faire circoncire, et que de là il pourrait gagner le Japon pour y fixer ses courses » et sa religion. Las de lutter contre ses folies et celles des autres, il sollicita son retour en France. Ses ouvrages lui avaient fait des protecteurs qui lui obtinrent cette permission. Il repassa à Paris, dans l'automne de 1734, y prit le petit-collet, et vécut tranquillement sous la protection du prince de Conti, qui l'honora des titres de son aumônier et de son secrétaire. Le choix que le chancelier d'Aguesseau fit de lui, en 1745, pour l'*Histoire générale des voyages*, lui donna une nouvelle considération. Sa mort fut accompagnée d'une circonstance tragique. Il fut frappé le 23 octobre 1763, dans la

forêt de Chantilly, d'une attaque d'apoplexie, à la 66^e année de son âge. On le crut mort, et on le porta chez le curé du village le plus voisin. La justice fit procéder à l'ouverture du corps. Un cri fit connaître au chirurgien que l'abbé était encore en vie; mais c'était trop tard, le coup mortel était porté. Accident tragique qui rappelle celui du cardinal d'Espinosa, dont les circonstances sont exactement les mêmes. L'abbé ne mourut cependant pas tout de suite; on le transporta à Paris, et l'on appela le fameux chirurgien M. Louis: c'est à cette occasion qu'on lit dans le *Journal général*, par M. de Fontenai, 1792, n° 188, cette anecdote, digne de la philosophie du jour: « Ancien ami de M. l'abbé Prévôt, M. Louis l'abandonna, par cette seule raison, que, chrétien éclairé, mais long-temps égaré, il avait jugé devoir consacrer à la religion ses derniers momens. » Ses ouvrages sont: | *Mémoires d'un homme de qualité qui s'est retiré du monde*, en 6 vol. in-12, 1729. Ce roman renferme plusieurs récits intéressans, des réflexions fines et délicates, et des historiettes assez agréables. La morale qui y règne est noble et utile, mais quelquefois déplacée, et presque toujours trop longue. | *Histoire de M. Cléland, fils naturel de Cromwell*, 1739, 6 vol. in-12. L'auteur s'appesantit sur les détails; il invente mal; quoique les récits soient honnêtes et circonspects, l'impression générale de l'ouvrage n'est pas en faveur des bonnes mœurs. | *Histoire du chevalier des Grieux et de Manon Lescaut*, 1733, in-12. Le héros de ce roman est un jeune homme vertueux et vicieux tout ensemble, pensant bien et agissant mal, aimable par ses sentimens, et détestable par ses actions: on sait que ces sortes de tableaux ne servent guère à multiplier et à renforcer les vertus. | *Le Pour et le Contre*, ouvrage périodique, dans lequel on s'explique librement en matière de sciences, d'arts, de livres, etc., 1733, et années suivantes, 20 vol. in-12. Ce journal eut moins de succès que les feuilles de l'abbé Desfontaines: on y trouve cependant des morceaux intéressans et une littérature variée. | *Histoire universelle de M. de Thou, traduite en français*, 1733, in-4°. Il n'en a paru que le premier volume, parce que l'abbé Desfontaines travaillait dans le même temps à une traduction de cette Histoire. Celle de l'abbé Prévôt est assez négligée, et le texte s'y trouve noyé dans un long commentaire.

| *Tout pour l'amour, et le monde bien perdu, ou la Mort d'Antoine et de Cléopâtre*, tragédie traduite de l'anglais, 1735, in-12. Le style de cet ouvrage est vif, nombreux, élégant, sans affectation, et la version est assez fidèle. | *Le doyen de Killerine, histoire morale*, en 6 vol. in-12, 1735 : roman verbeux et assez mal imaginé ; | *Histoire de Marguerite d'Anjou, reine d'Angleterre, contenant les guerres de la maison de Lancastre contre la maison d'York*, 1740, 2 vol. in-12. Quoique cet ouvrage doive être rangé autant dans la classe des romans que dans celle des histoires, on le lut avec avidité. La narration en est agréable et les faits singuliers. | *Histoire d'une Grecque moderne*, 1741, 2 vol. in-18 : roman qui a eu du succès ; | *Campagnes philosophiques, ou Mémoires de M. de Montcalm, aide-de-camp de M. le maréchal de Schomberg, contenant l'Histoire de la guerre d'Irlande*, 1741, 2 vol. in-12. C'est un mélange de fictions et de vérités quelquefois mal assorties, mais toujours rendues avec beaucoup d'agrément. | *Mémoires pour servir à l'histoire de Malte, ou Histoire du commandeur de****, 1742, 2 vol. in-12 ; | *Histoire de Guillaume le Conquérant, roi d'Angleterre*, 1742, 2 vol. in-12. Il y a trop d'intrigues de cabinet et de galanterie, trop de ressorts de politique, et point assez de cette simplicité noble qui est le véritable ornement de l'histoire. | *Voyage du capitaine Robert Lade en différentes parties de l'Afrique, de l'Asie et de l'Amerique, contenant l'histoire de sa fortune, et ses observations sur les colonies et le commerce des Espagnols, des Anglais, des Hollandais, etc.*, ouvrage traduit de l'anglais, 1744, 2 vol. in-12 : relation intéressante et curieuse ; | *Lettres de Cicéron à Brutus* traduites en français, avec des notes, 1744, in-12 ; | *Histoire de la vie de Cicéron, tirée de ses écrits et des monumens de son siècle, avec les preuves et des éclaircissemens, composée sur l'ouvrage anglais de M. Middleton*, 1743, 4 vol. in-12. Cet ouvrage, fait à la hâte, aurait demandé plus de soin, de méthode, de précision et de goût. | *Mémoires d'un honnête homme*, 1745 ; roman qui a peu réussi ; | *Histoire générale des voyages depuis le commencement du 18^e siècle, contenant ce qu'il y a de plus curieux, de plus utile et de mieux vérifié dans toutes les relations des différentes nations du monde* ; ouvrage traduit d'abord de l'anglais, et continué

depuis l'interruption des premiers auteurs par ordre de monseigneur le chancelier de France, 1745, et années suivantes, 16 vol. in-4^o ; et 64 vol. in-12. La table des matières a été composée par M. Chompré. Cette Histoire a été continuée par M. de Querlon, et ensuite par M. Deleyre, Paris, 1768-1770, 42 volumes in-12. M. de Laharpe en a donné un *Abrégé* en 21 vol. in-8^o. Paris, 1780, et un vol. de cartes, in-4^o (C'est M. l'abbé du Tems qui en a fait la plus grande partie.) *Lettres de Cicéron, qu'on nomme vulgairement familières, traduites en français sur les éditions de Grévin et de M. l'abbé d'Olivet, avec des notes*, 1746, 5 vol. in-12. Cette version ressemble à un excellent original écrit en français. | *Manuel lexique, ou Dictionnaire portatif des mots français dont la signification n'est pas familière à tout le monde ; ouvrage utile aux personnes qui veulent écrire et parler juste*, 1751, 1 vol. in-8^o, 1754 ; nouvelle édition, augmentée d'un abrégé de la grammaire française, 2 vol. in-8^o. C'est un des meilleurs dictionnaires qui aient été donnés dans ces derniers temps. Il renferme des définitions claires et précises. M. de Boille, chanoine régulier d'Eaucourt, en a donné une édition augmentée à Liège, 1788 ; mais n'ayant pu veiller par lui-même sur l'impression, il a vu son travail défiguré par un grand nombre de fautes typographiques. | *Lettres de miss Clarisse Harlowe*, en 42 parties, 1751 : ce roman est traduit de l'anglais de Richardson ; | *Histoire de sir Charles Grandisson, contenue dans une suite de lettres, publiées sur les originaux, par l'éditeur de Pamela et de Clarisse* ; ouvrage traduit de l'anglais, 1755, 8 parties in-12 ; | *Mémoires pour servir à l'histoire du cœur humain*, 1760, 4 vol. in-12 ; | *Histoire de la maison de Stuart sur le trône d'Angleterre, traduite de l'anglais de M. Hume*, 1760, 3 vol. in-4^o, ou 6 vol. in-12. L'original est, comme l'on sait, le fruit de l'esprit protestant et philosophique ; à ce défaut, la traduction joint un air étranger, un style souvent embarrassé, semé d'anglicismes, d'expressions peu françaises, de tours durs, de phrases louches et mal construites. | *Mémoires pour servir à l'histoire de la vertu*, 1762, 4 vol. in-12 ; | *Almorán et Hamet*, 1762, 2 vol. in-12 ; | *Lettres de Mentor à un jeune seigneur*, 1764, in-12. Ces trois ouvrages, dont le dernier est posthume, ont été traduits de

l'anglais. L'abbé Prévôt était un écrivain d'une imagination belle et riche. On doit déplorer qu'un homme capable des productions les plus utiles ait consacré la moitié de sa vie à un genre pernicieux, l'écueil de la vertu, l'opprobre de la raison, et le délire de l'imagination. Ce n'est pas qu'on veuille proscrire les romans qui ne blessent point l'honnêteté des mœurs, qui ne roulent point sur une fade galanterie, et qui mènent à la vertu par l'agrément. Il faudrait être de bien mauvaise humeur pour désapprouver *Télémaque*, *Séthos*, et quelques autres ouvrages qui ne sont, pour ainsi dire, que des cours de morale; mais il faudrait être aussi bien indulgent pour ne pas condamner ces écrits frivoles, qui, par la vivacité des situations, la tendresse des sentimens, amolissent l'âme et lui inspirent les passions les plus funestes. Ceux de l'abbé Prévôt, qui ont été réunis en 54 vol. sont presque tous dans ce dernier genre. Il est vrai que la morale suit partout ses héros, et jusque dans les plaisirs; mais la vertu n'y est qu'en maximes, et le vice y est mis en action; et s'ils parlent comme Sénèque, ils agissent comme Pétrone. On a donné en 1764, in-12, les *Pensées de M. l'abbé Prévôt*, et en 1783, ses *OEuvres choisies*.

PREYSIUS (CHRISTOPHE), né en Hongrie, professa la philosophie dans l'université de Francfort. Mélancthon loue sa science, son érudition, sa sagacité et son attachement à ce qu'il appelait la vérité, c'est-à-dire aux erreurs de son temps, que Preysius soutint avec opiniâtreté; il lui donne suivant l'usage de son siècle, le nom de *Christophorus Pannonius*. Preysius a fait en latin une *Vie de Cicéron* que l'on estime. Il y entre dans le détail des études et des actions de cet excellent orateur; détail puisé dans ses écrits, ou dans ceux des auteurs contemporains. Cette *Histoire de Cicéron* parut à Bâle en 1555, in-8°, avec un *Traité ou Discours, De imitatione Ciceroniana*, qui est aussi de Christophe Preysius. Gaspard Peucer estimait beaucoup ces deux ouvrages.

PRICE (JEAN), *Pricæus*, né à Londres en 1600, se retira à Florence, où il embrassa la religion catholique, et mourut à Rome dans le couvent des Augustins en 1676. Il embrassait le sacré et le profane, et joignait à beaucoup de mémoire le jugement qui ne l'accompagne pas toujours. On a de lui, des *Notes sur les*

Psaumes, sur saint Matthieu, sur les Actes des apôtres, et sur quelques autres livres. On les trouve dans les *Critici sacri* de Pearson. On lui attribue encore un *Traité des hérésies*. Tous ces écrits sont savans.

PRICE (CHARLES), aventurier anglais, fils d'un fripier, naquit à Londres en 1723, et mourut en 1787. Jeune encore, il fit mourir son père de chagrin. Déjà trop connu dans sa patrie, il prit le parti de voyager incognito sous le nom de Johnson. Revenu en Angleterre, il fut mis en prison. Le désir de recouvrer sa liberté le rendit auteur. Il composa un pamphlet pour la sœur du roi contre celui de Danemarck. Le livre va jusqu'au roi, et Price sort de prison, plus fripon que jamais. Il se fit buraliste, et contrefit des billets. Après avoir fait une multitude de dupes, il est condamné à être pendu; et, dès que sa destinée lui est connue, il se détruit lui-même. Six éditions faites en Angleterre, et une traduction française de la vie d'un escroc, sous le titre d'*Histoire de Charles Price*, Paris, 1787, 2 vol. in-12, suffirent pour faire juger du goût et des graves occupations de ce siècle. Il est vrai que Carlouche et Mandrin ont eu aussi leurs historiens; mais leurs vies étaient remplies de traits singuliers, et avaient un air romanesque, qui semblait justifier l'empressement de la curiosité; au lieu que celle de Price ne présente guère que des scènes d'une scélératesse ordinaire, mais féconde en fourberies et en malice.

* PRICE (RICHARD), ministre dissident et écrivain politique, né le 23 février 1723 à Tynton dans le pays de Galles, fut admis en 1764 dans la société royale de Londres, et reçut, vers la fin de 1769, le grade de docteur en théologie. Il publia en 1772 son *Appel au public sur la dette nationale*, et en 1775 et 1774 il devint le champion des *dissidens*, contre l'acte sur le *Test*. Pendant plusieurs années il exerça son ministère dans la congrégation des *dissidens* de Newington-Green, et dans celle d'Hackney. Il publia en 1777 ses *Observations sur la nature du gouvernement civil*, qui lui méritèrent de la Cour du conseil commun de la ville de Londres des remerciemens et une boîte d'or: son ouvrage renferme les principes sur lesquels est établie l'autorité législative de la Grande-Bretagne sur ses colonies. On a encore de lui un grand nombre d'ouvrages, dont les principaux sont : | *Revue des principales questions et difficultés en morale*, Londres, 1758, in-8°;

[des *Dissertations sur la providence, la prière, l'attente d'une meilleure vie et l'importance du christianisme*, ibid., 1762; | *Observations sur la liberté civile, sur la justice et la politique de la guerre contre l'Amérique*, 1776, in-8°; | *Correspondance avec le docteur Priestley sur la doctrine du matérialisme*, ibid., 1778, in-8°; | *Essai sur l'état présent de la population en Angleterre et dans le pays de Galles*, ibid., 1779, in-8°; | *Etat des finances et de la dette publique, à la signature des préliminaires de la paix*, ibid., 1783; | *Sur l'importance de la révolution de l'Amérique, et les moyens de la rendre utile au monde*, ibidem, 1784, in-8°, etc. Price est mort le 49 mars 1791. Les *Mémoires* de sa vie ont été publiés en 1815, Londres, in-8°, par son neveu, William Morgan.

PRIDEAUX (JEAN), né en 1578, à Stafford en Angleterre, obtint la chaire de théologie et le rectorat du collège d'Exon. Il s'acquît dans ces places beaucoup de réputation, et fit paraître un grand zèle pour les intérêts du roi et de l'église anglicane. Ce zèle lui mérita l'évêché de Worcester en 1641. Il mourut en 1650, à 72 ans. On a de lui : | une *Apologie pour Casaubon*, contre Eudæmon Jean, en latin, 1614, in-8°; | des *Leçons de théologie*, Oxford, 1648, in-fol., et d'autres ouvrages inconnus aujourd'hui.

PRIDEAUX (HUMPHREY), naquit à Padstow dans le comté de Cornouailles, en 1648, d'une bonne famille. Il fit ses études à Westminster, ensuite à Oxford, et se signala dans ces deux endroits par l'étendue de sa mémoire. La mort d'Edouard Pococke ayant fait vaquer la chaire d'hébreu, on l'offrit à Prideaux, qui la refusa. Il fut pourvu du doyenné de Norwich en 1704, et mourut dans cette ville le 4^{er} novembre 1724. Ses mœurs étaient celles d'un savant, toujours enfermé dans son cabinet. Il n'avait pas les dehors imposans de cette politesse légère de nos littérateurs français; mais il se distinguait par un grand fonds de franchise et de vertu. Nous avons de lui plusieurs ouvrages pleins de recherches, dont le principal regarde les marbres d'Arundel (voy. ce mot), et est intitulé : | *Marmora oxoniensis, ex Grundelianis, Seldenianis, aliisque conflatæ, cum Græcorum versione latina, et lacunis suppletis, ac figuris æneis*, Oxford, 1676, in-fol. Selden avait entrepris cet ouvrage, et en avait

fait imprimer une partie en 1627; mais il n'avait expliqué que vingt-neuf inscriptions grecques et dix latines; Prideaux a expliqué les deux cent soixante autres. Depuis quelque temps, les marbres (appelés de Paros ou d'Arundel) ont perdu beaucoup de leur considération : de savans critiques sont parvenus à les rendre suspects et à les faire considérer comme une chronique postiche et d'un temps infiniment postérieur à celui dont elle prétend tracer les événemens. (Voyez **PAROS** dans le *Diction. géogr.*) Il a donné aussi la *Vie de Mahomet*, en anglais. Elle a été traduite en français, et imprimée à Amsterdam en 1698, in-8°. M. Savary, dans une *Vie* de Mahomet, qui est à la tête de la traduction du *Coran* (Paris, 1782, 2 vol. in-8°), attaque Prideaux sur ce qu'il a dit du moine Sergius, et il faut convenir que Prideaux ne s'est pas exprimé avec assez d'exactitude sur ce sujet; mais il n'en est pas moins incontestable que Mahomet a eu de longues conférences avec Sergius, moine du Hauran, et que c'est auprès de lui qu'il a étudié les Livres saints, d'où est emprunté ce qu'il y a de beautés dans le *Coran* (1). Savary, en contredisant ce fait, cherchait moins la vérité que la gloire de Mahomet, dont il voudrait faire un homme de génie. | *L'ancien et le nouveau Testament accordés avec l'histoire des juifs*, en anglais, 2 vol. in-fol., Londres, 1720; | *Histoire des Juifs et des peuples voisins, depuis la décadence des royaumes d'Israël et de Juda jusqu'à la mort de Jésus-Christ*. Ce savant ouvrage, écrit en anglais, a eu un succès extraordinaire. On en a fait beaucoup d'éditions. A la place des cartes de l'édition de Hollande, qui étaient simplement des copies de Cellarius, peu estimées des connaisseurs, on en a fait graver de nouvelles, qui ont été dessinées sur celles de de Lisle. Quant au corps de l'ouvrage de Prideaux, on n'y a fait aucun changement; le peu de retranchemens qu'il y a roulent uniquement sur quelques expressions peu mesurées, que l'on a cru devoir adoucir, et que l'auteur n'aurait pas dû se permettre, pour son propre honneur. A cela près,

(1) Un fait cité dans l'histoire des Sarrasins vient à l'appui de ce que l'on avance ici : Epargnez les hommes du Très-Haut (les moines), et frappez sans pitié sur les gens à tonsure. (les prêtres séculiers), telle était la devise des premiers musulmans. Nême encore aujourd'hui, les moines grecs et latins jouissent parmi les Turcs d'une sorte de considération.

on a laissé l'ouvrage tel qu'il était. On aurait tort de vouloir que Prideaux parlât en catholique sur le canon de l'Écriture, par exemple; on s'est donc contenté d'ajouter des dissertations sur les points où il s'écarte de la vérité. Le père Tournemine les a fournies; elles serviront de préservatif, et l'on ne doit pas craindre que ce que dit Prideaux sur ces articles puisse induire personne en erreur. Deux écrivains anonymes, Brutel de la Rivière et Du Soul, suivant M. A.-A. Barbier, *Dictionnaire des anonymes*, n° 22623, ont donné une traduction française de cette histoire, Amsterdam, 1722, 3 vol. in-12.

PRIERIO. Voyez **MOZZOLINO**.

* **PRIESTLEY** (JOSUAÏ), ministre unitaire et physicien, né en 1753 à Fieldhead, près de Leeds, ne s'est pas moins rendu célèbre par ses opinions religieuses et politiques, que par ses découvertes. Il composa un grand nombre d'ouvrages où le savoir ne manque point, mais qui ne sont pas toujours d'accord les uns avec les autres. Zélé pour l'unitarisme, il rejetait les dogmes et les mystères qui sont opposés à ce système. Ainsi, pour lui, il n'y avait ni Trinité, ni Incarnation, ni par conséquent divinité de Jésus-Christ. Il voulait néanmoins un culte, des prières, une liturgie, et il donna tout cela de sa façon au petit troupeau qu'il gouvernait. Il eut des démêlés avec presque tous les écrivains de son temps, avec le docteur Horsley, au sujet de la Trinité et de la divinité de Jésus-Christ; avec l'archevêque de Newcome, sur la durée du ministère du Sauveur; avec Witaker, avec Packhurst, avec le Juif David Levi, avec Wakefield, etc.; il s'éleva aussi contre les incrédules du jour, contre Gibbon, contre les disciples du révérend suédois Swedenborg, contre Thomas Payne et son *Âge de raison*, contre Volney et ses écrits, etc. Son enthousiasme pour la révolution française tenait du délire, et lui valut d'un côté le titre de citoyen français et le fit nommer député à la Convention nationale; mais il ne put accepter ces fonctions: d'un autre côté, il lui attira de fâcheux désagrémens. On pillait sa maison et sa bibliothèque. Il prit le parti de se retirer aux États-Unis, et mourut à Northumberland le 6 février 1804. On a de lui: | *Histoire des corruptions du christianisme*, 1782. Il y expose les altérations qu'il prétend avoir été faites à la doctrine primitive.

Lettres à un philosophe incrédule, et beaucoup d'autres écrits, etc. Il rédigeait un journal intitulé *Magasin théologique*. Homme instruit, mais bizarre et inconsequent, bâtissant d'un côté, puis détruisant l'édifice qu'il avait élevé, rarement d'accord avec le bon sens, et plus rarement encore avec lui-même, faisant abus de son talent, et ne sachant le plus souvent ni où il voulait aller, ni où il fallait s'arrêter. Comme savant, Priestley ne méritera que des éloges. Ses talens comme physicien et comme chimiste ont si puissamment contribué aux progrès de la science, qu'ils l'ont placé au rang des premiers hommes de l'Europe. Parmi ses ouvrages scientifiques, nous citerons: | *L'Histoire de l'électricité*, 1767, traduit en français par Brisson, 1771, 5 vol. in-12; | *L'Histoire et l'état actuel des découvertes relatives à la vision, à la lumière et aux couleurs*, 1772, in-8°; | *Expériences sur les différentes espèces d'air*, 5 vol. in-8°, traduites en français par Gibelin, Paris, 1777, 9 vol. in-12; | *Essai sur le phlogistique*, traduit en français par Adet, Paris, 1793, in-8°, etc. La collection de ses *Oeuvres* forme 70 volumes in-8°. On a publié en anglais les *Mémoires* du docteur Priestley, 2 vol in-8°, continués jusqu'à sa mort par son fils Joseph Priestley, et des *Observations sur ses écrits*, par Th. Cooper et Wm. Christie. Sa *Vie* par J. Corry a paru en 1805, in-8°, et son *Eloge* a été lu la même année à l'institut par M. Cuvier.

PRIEUR (PHILIPPE le), *Priorius*, né à St.-Vaast (pays de Caux) en Normandie, professa avec un succès peu ordinaire les belles-lettres dans l'université de Paris, et mourut en 1680. On a de lui: | une *Édition* de Tertullien, 1664, in-fol. qu'il accompagna de notes, tant de son propre fonds que de celles qu'il avait compilées, particulièrement de l'édition de Rigaud. Il donna dans le même goût une *Édition* de saint Cyprien, de Minutius-Félix, d'Arnobé, de Firmicus-Maturnus et de Commodianus-Gazæus, 1666, in-fol.; | une *Édition* d'Optat de Milève, 1679; | un bon *Traité* des formules des lettres ecclésiastiques, sous ce titre: *Dissertatio de litteris canonicis, cum appendice de tractoriis et synodicis*, in-8°; | un *Traité* latin, sous le nom d'*Eusèbe Romain*, contre le livre des préadamites de la Peyrère. Ce *Traité* est intitulé: *Animadversiones in librum præadamitarum, in quibus confutatur nuperus, scriptor et primum ori-*

nium hominum fuisse Adamum defenditur, Paris, 1686, in-8°; | *Epistola gratulatoria ad Peyrerium de ejus conversione ad romanam fidem*, 1688, in-8°. Voyez PEYRÈRE (ISAAC).

* PRIEUR de la MARNE (N.), ainsi surnommé pour le distinguer d'un autre PRIEUR, appelé pour la même raison PRIEUR de la COTE-D'OR (voyez l'article suivant), fut membre de la Convention. Né vers 1768 à Châlons-sur-Marne, il était, avant la révolution, avocat dans cette ville; le tiers-état de son bailliage l'élut député aux états-généraux, et dès les premières séances, il se fit remarquer parmi les membres les plus exagérés du côté gauche. Il parut souvent à la tribune, non pour y prononcer des discours suivis, mais pour y attaquer, par quelques phrases courtes et violentes, les modérés, les aristocrates et les ennemis de la révolution. Entre autres mesures il provoqua la destruction des *emblèmes de servitude* qui décoraient le piédestal de la statue de Louis XIV sur la place des Victoires. En 1790, il se prononça pour le séquestre des biens du clergé; et, lorsque les évêques offrirent, au nom de cet ordre, de remplir un emprunt de cent millions, il observa que, ne possédant rien, ils ne pouvaient rien offrir. Il provoqua aussi, le 29 mai 1791, l'émission d'une loi sévère contre les émigrans. Après le départ du roi pour Varennes, il accusa ce prince de perfidie, et commença à attaquer son inviolabilité. A cette époque il fut envoyé dans le Finistère, pour y contenir les mécontents qui commençaient à remuer à l'occasion de cet événement, et, à son retour, il continua de se montrer partisan des mesures extrêmes. A la fin de la session, il fut élu vice-président du tribunal criminel du département de Paris, et fut ensuite député à la Convention nationale et fut envoyé comme commissaire à l'armée campée en Champagne. Rentré au sein de l'assemblée, il vota la mort du roi sans appel et sans sursis. Il sollicita ensuite vivement le rapport du décret contre les auteurs des massacres des prisons aux 2 et 3 septembre, et devint, peu de temps après, membre du comité de défense générale, et ensuite de celui de salut public. Envoyé en mission aux armées du Nord, des Ardennes, de la Moselle et du Rhin, puis dans celle de la Vendée, il fit exécuter, contre les habitans de ce malheureux pays, les décrets de la Convention. Prieur rentra au comité de salut public

le 6 octobre 1794, et le 22 du même mois, il fut nommé président de la Convention. Lors de l'insurrection de 1^{er} avril 1795, il fit diverses propositions favorables aux révoltés, et demanda entr'autres la liberté des patriotes détenus depuis le 9 thermidor. André Dumont l'ayant accusé de complicité dans cette émeute, il expliqua, avec beaucoup d'adresse, les expressions dont il s'était servi, et vint à bout de conjurer cet orage; mais le 20 mai suivant, il prit une part plus active à la nouvelle insurrection qui éclata contre la majorité de la Convention, et il fut nommé membre de la commission extraordinaire créée pour remplacer le comité de salut public. Lorsque la force armée se présenta pour s'emparer de la salle, presque évacuée par les insurgés, il s'écria : *A moi, sans-calottes*, ce qui le fit décréter d'arrestation le même jour. Il parvint à s'évader, et profita de l'amnistie de 1796. Depuis ce temps, Prieur reprit sa profession d'avocat, et n'eut plus aucune part aux affaires publiques. Banni en 1816 de la France, comme régicide, il se retira dans les Pays-Bas, et mourut dans un état voisin de l'indigence à Bruxelles en 1827. Il a publié : *Rapport sur l'établissement des sourds-muets fait à l'assemblée nationale*, 1791, in-4°.

* PRIEUR-DUVERNOIS, dit PRIEUR de la COTE-D'OR (C. A.), officier du génie et conventionnel, né le 22 décembre 1763 à Auxonne, d'un receveur des finances de cette ville, entra de bonne heure dans l'arme du génie, dans laquelle il fit preuve de connaissances étendues. Député en 1791 à l'assemblée Législative par le département de la Côte-d'Or, il ne se fit point remarquer pendant cette session. Après le 10 août, il fut chargé de se rendre à l'armée pour y proclamer les changemens que l'anarchie avait amenés, et pendant qu'il remplissait cette mission, le même département le nomma membre de la Convention. Lors du procès de Louis XVI, Prieur vota pour la mort, sans appel et sans sursis. A l'époque des troubles que suscita la lutte des montagnards et des girondins, ceux-ci, vaincus au 31 mai, s'étaient réfugiés dans plusieurs départemens de la Normandie. Prieur fut envoyé pour les poursuivre et pour rallier au parti de la Convention les habitans du pays, qui paraissaient s'être prononcés pour les républicains proscrits; mais il fut arrêté, ainsi que son collègue Romme, et retenu prisonnier à Caen

jusqu'à la déroute qu'éprouva à Verdun l'armée départementale qui s'était déclarée contre la Convention. De retour à l'assemblée, Prieur évita de monter à la tribune, et il ne joua aucun rôle jusqu'au 14 août 1793, époque à laquelle il fut nommé membre du comité de salut public, avec Carnot dont il était l'ami. Prieur avait pour collègues dans cette sanglante association, Couthon et Saint-Just. Lui-même, avec Carnot, défendit après le 9 thermidor ces monstres, et assuma sur lui la responsabilité de tous les actes de ce comité. Prieur qui faisait aussi partie de plusieurs autres comités, s'était chargé particulièrement du matériel des quatorze armées que la France avait alors sur pied; il avait aussi dans ses attributions spéciales la fabrication des poudres et salpêtres, pour laquelle il sut inventer des procédés ingénieux qui purent fournir des produits suffisants pour les grands besoins de cette époque. Élu président de la Convention le 1^{er} prairial an 2 (20 mai 1794), il sortit du comité de salut public le 9 thermidor an 2 (27 juillet 1794). Plus tard Prieur proposa l'usage du calcul décimal et de l'unité des poids et mesures; ce qui fut adopté par cette assemblée dans la même session. Lors des troubles de prairial (mai 1795), on demanda qu'il fût arrêté, comme étant attaché au parti des montagnards; mais la proposition fut repoussée. Prieur passa au conseil des Cinq-cents, en novembre 1795, en sortit en 1798, et ne reparut plus depuis sur la scène politique. On lui attribue assez généralement d'avoir contribué au premier établissement de l'école polytechnique avec Carnot et Fourcroy. On dit aussi que c'est à Prieur qu'est dû en partie le premier établissement de l'institut fondé dans les derniers jours de la Convention. Prieur Duvernois est mort à Dijon le 11 août 1832; il avait fondé, dans les dernières années de sa vie, une fabrique de papiers peints qui réussit. On lui doit les ouvrages suivans : | *Mémoire sur la nécessité et les moyens de rendre uniformes dans le royaume toutes les mesures d'étendue et de pesantier*, 1790, in-8°; | *Instruction sur le calcul décimal*, 1795, in-8°; | *Rapport sur la loi du 18 germinal an 4*, 1795, in-8°; | *Rapport sur les moyens préparés pour établir l'uniformité des poids et mesures*, 1796, in-8°; | plusieurs *Mémoires, rapports et instructions* dans le *Journal de l'école polytechnique* et dans les *Annales de chimie*.

PRIEZAC (DANIEL de), né au château de Priézac en Limousin, en 1590, mort à Paris, en 1662, prit le bonnet de docteur en droit à Bordeaux, y fréquenta le barreau, s'y maria, et y enseigna pendant dix ans la jurisprudence avec distinction. Le chancelier Séguier, protecteur des gens de mérite, le fit venir à Paris. Il y devint, peu de temps après, conseiller d'état ordinaire, et membre de l'académie française en 1639. Ses principaux ouvrages sont : | *Vindiciæ gallicæ adversus Alexandrum patricium Armachanum*, Paris, 1638, in-8°, traduites en français par Beaudoin, 1639, in-8°. C'est une réponse qu'il fit par ordre de la cour au *Mars gallicus* du fameux Jansénius. | *Discours politiques* assez mal écrits, 2 vol. in-4°; | deux livres de *Mélanges* en latin, in-4°; | une *Paraphrase* de cinq *Psaumes*; | les *Privilèges de la Vierge Marie*; | le *Chemin de la Gloire*, et des *Poésies*, 1650, in-8°. — SALOMON de PRIEZAC, son fils, a fait une *Dissertation sur le Nil*, in-8°, 1664, et l'*Histoire des éléphants*, 1660, in-12.

PRIMASE, évêque d'Adrumète en Afrique, se trouva, l'an 553, au 5^e synode général tenu à Constantinople, où il s'opposa à la condamnation des trois chapitres. (Voyez VIGILE, pape.) Nous avons de lui, dans la Bibliothèque des Pères, des *Commentaires* sur les Epîtres de saint Paul et sur l'Apocalypse. C'est un recueil des passages de saint Augustin et des autres Pères sur les livres saints. Ils ont été imprimés à Lyon en 1543. On lui a attribué aussi un *Traité des hérésies*.

PRIMATICE ou PRIMATICCIO (FRANÇOIS le), peintre et architecte, né à Bologne en 1490, fut employé à Mantoue dans le château du T. Les beaux ouvrages de stuc qu'il y fit donnaient une haute idée de ses talens, lorsqu'il fut appelé en France par François I^{er}. Le roi le chargea, en 1540, d'acheter en Italie des figures antiques, et de faire faire les moules des plus fameuses figures, qui furent jetées en bronze et placées à Fontainebleau. Le Primatice a embelli ce château par ses peintures. Il a aussi donné le plan du château de Meudon, et le dessin du tombeau de François I^{er} à Saint-Denis (1).

(1) Des documents authentiques, dit un biographe moderne, tirés des archives de la chambre des comptes, prouvent que la France n'avait pas besoin de recourir à des étrangers, pour élever ce beau monument (le tombeau de François I^{er}). Ce fut Philibert de l'orme qui en donna les plans : Germain

Le Primitice mérita la bienveillance des successeurs de ce roi, Henri II et François II. Ce dernier le nomma commissaire général des bâtimens de l'état dans toute l'étendue du royaume. Le Primitice était très envious : il fit abattre plusieurs constructions de le Rosso ou Maître-Roux, qui l'avait précédé en France d'une année. Il mourut à Paris, en 1570. Cet artiste était bon coloriste, il composait avec esprit : les attitudes des figures sont d'un beau choix, mais on lui reproche d'avoir pressé l'ouvrage, et d'avoir peint de pratique. On a beaucoup gravé d'après ce maître. Son meilleur élève fut Nicolo de Modène.

* PRIMAUDIE (PIERRE, seigneur de la), naquit en 1546. Il possédait la seigneurie de Barrée en Anjou ; il embrassa de bonne heure la carrière des armes, et cultiva en même temps l'étude de la morale et des antiquités. Son courage et ses talens lui captivèrent la bienveillance de Henri III, qui le nomma gentilhomme ordinaire de sa chambre. Il composa un ouvrage assez volumineux, qu'il dédia au roi, et qui a pour titre : *Académie française, en laquelle est traité de l'institution des mœurs et de ce qui concerne le bien et heureusement vivre en tous états*. Ce livre eut beaucoup de succès, et fut imprimé en 1577-1579, augmenté d'un volume, 1584-1613, in-4°. Quoique l'ouvrage de la Primaudie manque et de la profondeur et de l'énergie qui forment le principal mérite des *Essais* de Montaigne, on y trouve de bons principes de morale et de politique, sagement appliqués par plusieurs traits historiques. Indépendamment de ces qualités, on y remarque de la facilité dans le style et beaucoup d'érudition.

PRIMEROSE (GILBERT), naquit en Ecosse vers la fin du 16^e siècle, et fut ministre de l'église française à Londres. Par la suite, il devint chapelain du roi et chanoine de Windsor. Il est auteur de plusieurs ouvrages théologiques, parmi lesquels on distingue : | *Le Vœu de Jacob*, ou *Opposition aux vœux des moines et religieux*, 4 vol. in-4°, en français ; | *La trompette de Siméon*. C'est un recueil de 48 sermons. | D'autres *Opuscules*, etc. Il mourut en 1642.

PRIMEROSE (JACQUES), médecin de Paris dans le 17^e siècle, natif de Bordeaux,

et selon quelques-uns, de Saint-Jean-d'Angely en Saintonge, fils d'un ministre écossais, exerça son art avec distinction en Angleterre. On a de lui : | *De mulierum morbis*, Rotterdam, 1655, in-4° ; | *Academia monspeliensis descripta*, Oxford, 1634 ; | *Enchiridion medico-practicum*, Amsterdam, 1654, in-8° ; | *Ars pharmaceutica*, ibid., 1651, in-8° ; | *De vulgi erroribus in medicinâ*, Leyde, 1664, in-8°, et en français par de Rostagny, Lyon, 1689, in-8° ; | *De morbis puerorum partes duæ*, Rotterdam, 1659, in-12 ; | plusieurs *Dissertations* pleines de raisonnemens captieux, qu'il opposa à la démonstration que Harvey venait de faire de la circulation du sang.

PRINCE (THOMAS-NICOLAS le), né à Paris en 1750, et mort à Ligny le 31 décembre 1818, a publié : | *Essai historique sur la bibliothèque du roi*, 1782, petit in-12 ; | avec Nougaret, *Anecdotes des beaux-arts* ; | avec Baudrail, *Petite bibliothèque des théâtres*, 1783, et années suivantes, 80 vol. in-18, avec des *Notices* sur la vie des auteurs, et des catalogues très détaillés de leurs voyages. Ce recueil a reparu en 1794, sous le titre de *Chefs-d'œuvre dramatiques*, 100 vol. petit in-18 ; mais cette seconde collection ne contient guère que 70 vol. de la première. On a donné depuis une suite en 44 volumes.

PRINCE (le). Voyez BEAUMONT et LE PRINCE.

PRINGLE (JEAN), chevalier baronnet, médecin du roi George III et de la reine d'Angleterre, né en 1707 à Stikel-House, dans le comté de Roxburg. Il se distingua par ses connaissances médicales, et par le zèle qu'il eut pour les soldats malades et blessés, auxquels il donna les plus grands soins durant la guerre de 1741, étant à la suite des armées d'Angleterre en Allemagne, jusqu'en 1745 ; il fut alors nommé médecin en chef des armées britanniques, place qu'il remplit près des troupes destinées à combattre le prince Edouard. C'est durant ces travaux qu'il prépara un ouvrage sur les maladies des armées, qui a été très bien accueilli et traduit en plusieurs langues ; entre autres en français sous ce titre : *Observations sur les maladies des armées dans les camps et dans les garnisons*, Paris, 1755, 1771, 2 vol. in-12 ; la seconde édition est augmentée de sept *Mémoires sur les substances septiques et antiseptiques*, que Pringle avait présentés à la société royale

Pilon et d'autres artistes également français furent chargés de l'exécution.

de Londres depuis 1750 jusqu'en 1752, et qui ont été récompensés par des médailles. Il servit encore dans les armées d'Allemagne durant les trois premières campagnes de la guerre de 1753, et se fixa à Londres en 1758, partageant son temps entre la pratique de la médecine et la société royale, dont il était président depuis 1772; place qu'il quitta en 1778, chagriné d'une espèce de schisme que l'usage des conducteurs électriques avait occasionné dans cette savante compagnie. Il vit avec peine que la méthode de Franklin avait perdu de son crédit, en conséquence de plusieurs accidens qui en étaient résultés. Ami de Franklin, il soutint d'abord sa cause avec chaleur; mais il résolut ensuite de préférer sa tranquillité à ces contestations: son esprit juste et calme lui aura sans doute persuadé que, dans des empirismes de cette nature, tous les systèmes sont également vains et dangereux, et que ce n'est pas tant dans la manière que dans la chose même qu'on s'égare. (Foy. KIRCHMAN.) Il quitta Londres pour aller finir ses jours à Edimbourg; mais la rigueur du climat le força de revenir à Londres, où il mourut le 18 janvier 1782. Outre les ouvrages dont nous avons parlé, on a de lui : | *Observations sur la nature et le traitement des fièvres des hôpitaux et des prisons*, adressées à M. Mead. 1750, in-8°, en anglais; | une *Dissertation sur les différentes espèces d'airs*, prononcée à la société royale en 1774, et d'autres écrits où il y a d'excellentes choses, et quelquefois des idées systématiques et hasardées; en médecine cependant il ne voulait rien de ce genre. Il était ennemi des méthodes fondées sur la théorie, qu'il regardait comme trop vague et trop peu avancée. Il paraissait envisager l'empirisme, c'est-à-dire la pratique appuyée sur la seule observation, comme la meilleure méthode. *Il faut du moins que cet empirisme soit raisonné*, lui disait un de ses confrères. — *Le moins qu'il se pourra*, répondit Pringle; *c'est en raisonnant que nous avons tout gâté*.

PRIOLO (BENJAMIN), né à Saint-Jean d'Angely, en 1602, descendait de l'illustre famille des Priuli ou Priolo, qui a donné quelques doges à la république de Venise. Après avoir étudié sous Heinsius et sous Vossius, il s'appliqua à Leyde, pendant trois ans, à l'étude des poètes et des historiens grecs et latins. De là il vint à Paris, pour voir et pour consulter Grotius. Il passa ensuite à Padoue, pour apprendre

à fond, sous Grémonius et sous Licéus, les sentimens des philosophes de l'antiquité. Quelque temps après, il s'attacha au duc de Rohan, et en devint le plus intime confident. Après la mort de ce général en 1658, Priolo se retira dans une terre qu'il avait achetée près de Genève, d'où le duc de Longueville, qui allait à Munster en qualité de plénipotentiaire pour la paix, lui proposa de le suivre; ce qu'il accepta. Au retour de Munster, Priolo alla à Genève, dans le dessein de conduire sa famille à Paris, pour s'y établir. Quand il passa par Lyon, le cardinal François Barberin eut la consolation de le convaincre de la vérité de la religion catholique, et de recevoir son abjuration et celle de toute sa famille et de ses domestiques. Il mourut à Lyon en 1667, comme il allait à Venise, par ordre de la cour de France, pour une affaire secrète. On a de lui une *Histoire de France*, en latin, depuis la mort de Louis XIII jusqu'en 1664, dont la meilleure édition est de 1686, in-4°. Elle est dédiée au doge et au sénat de Venise, qui le reconnurent pour noble chevalier vénitien.

PRIOR (MATTHIEU), poète et diplomate anglais, naquit à Londres (1) en 1664 d'un mennisier qui, en mourant, le laissa sous la conduite d'un oncle, lequel était cabaretier. Prior fit ses études avec succès dans l'école de Westminster. Le comte de Dorset fut si charmé de sa conversation sur Horace, qu'il le prit sous sa protection, et l'envoya au collège de Saint-Jean à Cambridge. Prior y fut fait bachelier en 1686, et fut mis ensuite au nombre des associés. Ce fut pendant son séjour dans cette université qu'il lia une amitié intime avec Charles de Montagu, depuis comte de Halifax. Guillaume d'Orange ayant usurpé le trône de son beau-père, Prior fut conduit à la cour par le comte de Dorset, et fut nommé en 1690 secrétaire du comte de Berkley, plénipotentiaire à La Haye. Il eut le même emploi auprès des ambassadeurs et des plénipotentiaires au traité de Ryswick en 1697. Il accompagna, l'année suivante, le comte de Portland dans son ambassade à la cour de France. Il y retourna de nouveau en 1711 en qualité de plénipotentiaire, et présenta en 1714 un écrit à la cour pour la démolition du canal de

(1) A Winburn, dans le Middlesex, suivant le docteur Johnson, et à Winborne, dans le comté de Dorset, suivant d'autres écrivains.

Mardick. Ce fut à lui, et non pas à milord Stairs, comme le dit le président Hénault, que Louis XIV répondit : « J'ai toujours été maître chez moi, quelquefois chez les autres ; ne m'en faites pas souvenir. » Prior, de retour dans sa patrie, y trouva des ennemis qui le perdirent à la cour d'Angleterre. On lui intenta un procès criminel, à la poursuite du chevalier Walpole. Il se justifia, et la liberté lui fut rendue en 1717. Il mourut à Wimple en 1721, et fut enterré à l'abbaye de Westminster, où on lui dressa un monument. On a de lui un grand nombre de *Poésies anglaises*, Londres, 1733, 2 vol. in-12, dans lesquelles on remarque de l'esprit et de l'imagination. Ses *Odes* ont été traduites en français par M. l'abbé Yart.

PRIORIUS. *Voyez* PRIEUR.

PRISCIE, *Priscianus*, était grammairien de Césarée au 6^e siècle ; on a de lui divers ouvrages imprimés à Venise par Alde Manuce en 1476, in-fol., et à Paris par Badius en 1517, in-fol. On les trouve aussi dans le *Recueil des grammairiens latins*, Hanau, 1603, in-4^o. Une édition complète de Priscien a été publiée par les soins de M. Krehl sous le titre de *Prisciani Cæsariensis opera*, Leipsick, 1819-20, 2 vol. in-8^o.

PRISCILLE ou **PRISQUE**, *Priscilla*, *Prisca*, chrétienne, femme d'Aquila, est fort connue par les Actes des apôtres et par les Epîtres de saint Paul. Le zèle de ces deux époux pour le progrès de l'Evangile les rendit célèbres : ils s'établirent d'abord à Rome ; mais l'édit de bannissement que l'empereur Claudien porta contre les juifs les obligea de se retirer à Corinthe, où ils exercèrent l'art de faire des tapisseries, et où ils eurent l'un et l'autre l'avantage de recevoir saint Paul chez eux. Ils risquèrent leur vie pour sauver celle de l'apôtre, qu'ils conduisirent jusqu'à Ephèse, quand il fut obligé de quitter Corinthe ; c'est le témoignage que ce grand homme leur rend lui-même : *Qui pro anima mea suos cervices supposuerant*. De là ils retournèrent à Rome, où ils étaient lorsque saint Paul écrivit son Epître aux Romains, l'an 58 de J.-C. ; ils revinrent ensuite à Ephèse quelque temps après ; ils y demeuraient lorsque saint Paul écrivit la seconde Epître à Timothée. Les grecs et les Latins célébraient leurs fêtes. (*Voyez* AQUILA.) La tradition de Rome, est que saint Pierre a consacré un autel dans la maison de sainte Prisque. Ces paroles du 16^e chap. de l'Epître aux Romains, *Salutate Pris-*

cam et Aquilam et domesticam ecclesiam eorum, viennent à l'appui de cette tradition.

PRISCILLE. *Voyez* MONTAN.

PRISCILLIEN, hérésiarque du 4^e siècle, né en Espagne, était un homme considérable par sa fortune, par sa naissance et par son mérite. A une grande facilité de parler il joignait un extérieur humble, un visage composé, des mœurs austères et un grand désintéressement. Ces qualités étaient ternies par une curiosité téméraire, par un caractère ardent et inquiet, qui le jetèrent d'abord dans les folles et vaines recherches de la magie, et ensuite dans les erreurs des gnostiques et des manichéens. Son hérésie commença à éclater en 379, et se répandit rapidement dans l'Espagne sa patrie. Il confondait, comme Sabellius, les trois personnes de la Trinité, et s'exprimait sur ce sujet en termes nouveaux et extraordinaires. Il enseignait que Dieu avait plusieurs fils, que J.-C. n'avait pris la nature humaine, n'était né et n'avait souffert qu'en apparence. Il condamnait le mariage et en rompait les liens ; il autorisait les plus grandes obscénités. Aux livres du nouveau Testament ses disciples joignaient de faux actes et deux ouvrages remplis de blasphèmes, l'un intitulé : *Memoria apostolorum*, écrit par Priscillien ; l'autre appelé *Libra*, attribué à Dictinius. Les priscillianistes formèrent un parti considérable en Espagne. Hygin, évêque de Cordoue, et Ithace, évêque d'Ossobona, les poursuivirent avec beaucoup de vivacité ; mais Hygin se laissa depuis gagner, et fut lui-même excommunié. Après plusieurs disputes, les évêques d'Espagne et d'Aquitaine tinrent un concile à Saragosse en 381, où les nouvelles erreurs furent anathématisées. Instance et Salvien, deux évêques priscillianistes, loin de se soumettre au jugement du concile, ordonnèrent Priscillien évêque. Cette ordination souleva tout l'épiscopat contre lui. L'empereur Gratien ordonna de les bannir. Priscillien, Instance et Salvien s'adressèrent au pape Damase, qui refusa de les voir. Salvien mourut à Rome ; les deux autres se retirèrent à Milan, où saint Ambroise refusa de communiquer avec eux. On assembla un concile à Bordeaux en 384 ; mais Priscillien ne voulut point répondre devant les évêques. Il en appela à Maxime, usurpateur de l'empire. Les évêques Ithace et Idace l'accusèrent devant le prince, malgré les sollicitations de saint Martin de

Tours, qui, dans la crainte qu'on n'usât de trop de rigueur, conjura ces évêques de se desister de leur accusation; il pria également Maxime de laisser la vie aux coupables, alléguant pour raison qu'il suffisait qu'ils eussent été déclarés hérétiques et excommuniés par les évêques. L'empereur fit attention aux remontrances de saint Martin, et promit même que les personnes accusées ne seraient point condamnées à mort. Mais à peine saint Martin était-il parti de Trèves, que Maxime, instruit que Priscillien était convaincu, de son propre aveu, de plusieurs crimes contraires à l'ordre public, le condamna à mort avec ceux qui l'accompagnaient. Le supplice de Priscillien rendit Ithace et Idace odieux. On voit l'impression que leur conduite fit sur les esprits, par le panégyrique de Théodose, que Pacatus prononça à Rome l'an 389, en présence même de Théodose, et un an après la mort de Maxime. Mais il ne faut pas prendre à la lettre ce que dit l'orateur, qui voudrait faire croire à l'innocence de ces hérétiques, qui, dans le fond, étaient très coupables. L'autorité de la justice, et la protection de l'empereur, empêchèrent qu'on ne poursuivît ceux qui avaient traité les priscillianistes avec tant de rigueur, et qu'on appela *ithaciens*. Saint Ambroise et plusieurs autres prélats se séparèrent de leur communion; parce que, quoique ces hérétiques eussent été punis justement et selon les lois, il était révoltant que leur sang eût été répandu à la sollicitation des évêques. Saint Martin refusa d'abord de communiquer avec eux; mais il s'y détermina ensuite, pour sauver la vie à quelques priscillianistes et à quelques partisans de l'empereur Gratien. Honorius porta des lois sévères contre les priscillianistes d'Espagne. Cette secte fut en grande partie éteinte par le zèle de saint Léon, pape. Voyez saint Augustin, *Epist.* 257, n° 3; — *Dissertatio critica de priscillianistis, eorumque factis, doctrinis et moribus*, par Simonis de Uries, Utrecht, 1745, in-8°; — *Historia priscillianistarum*, par François Girvesius, évêque d'Urgel, Rome, 1749, in-8°.

PRI SCUS, fameux ingénieur, qui florissait après le milieu du second siècle de l'Eglise, sous l'empire de Septime-Sévère. Il était très habile dans son art; et ce prince respecta son mérite, lorsqu'en l'an 196 de J.-C. la ville de Byzance, la plus considérable de la Thrace, eut été prise. On fit mourir, par ordre de Sévère,

tous les magistrats et tous les soldats. La ville fut ruinée, ses murailles furent rasées, ses théâtres, ses bains et tous ses ornemens furent abattus. On vendit ensuite tous les biens des habitans, et Byzance, privé de la liberté, fut soumise, comme un simple bourg, à la ville de Périnthe. Priscus seul fut épargné, dans sa personne, dans sa liberté et dans ses biens. L'empereur Sévère lui donna même des marques d'affection, et se servit très avantageusement de lui dans la suite.

PRI SCUS, frère de l'empereur Philippe, gouverneur de Syrie, puis de Macédoine, s'attira la haine des peuples par ses exactions. Cela ne l'empêcha pas de prendre la pourpre dans cette dernière province, l'an 249, à la nouvelle de la mort de son frère; mais il en fut bientôt privé, ainsi que de la vie, par Dèce, le meurtrier et le successeur de Philippe.

PRITZ (JEAN-GEORGES), en latin *Pritzius* ou *Pritius*, célèbre théologien de la confession d'Augsbourg, naquit à Leipsick en 1662, et se dévoua au ministère évangélique. Il avait du savoir et du talent. Son mérite le fit choisir en 1707 pour professer la théologie à Gripswald. Il y remplissait en même temps les fonctions de conseiller ecclésiastique et de pasteur. En 1711 il fut appelé à Francfort pour y exercer la surintendance du ministère ecclésiastique. Il est auteur d'un assez grand nombre d'ouvrages; on lui doit : | des *Sermons* en allemand; | une *Introduction latine à la lecture du nouveau Testament*, laquelle eut plusieurs éditions; la meilleure est celle de 1724, in-8°; | *De immortalitate hominis*, contre Asgill, avocat anglais, qui avait fait un livre dans lequel il établissait qu'un homme pouvait, sans passer par la mort, être transféré de cette vie mortelle à la vie éternelle (voyez ASGILL); | une édition des *OEuvres de saint Macaire*, grec et latin, Leipsick, 1698 et 1699, 2 vol. in-8°; | une édition du *nouveau Testament grec*, avec les diverses leçons, et des cartes géographiques, Leipsick, in-12, 1709, et 1724; | une édition des *Lettres de Milton*; | *De statu religionis christianæ in regno sinensi*; | *De usu rationis*; | *De causis finalibus, in rerum essentibus explicandis, attendendis*; | *De amore Dei puro in causa Penelonii*, etc. Pritz fut un des auteurs du *Journal de Leipsick*, depuis 1687 jusqu'en 1698. Il mourut le 24 août 1732.

PROBA-FALCONIA, femme d'Anicius Probus au 4^e siècle, mérita les éloges de saint Jérôme, de saint Augustin et de saint Jean-Chrysostôme. (*Voy. ANICIUS PROBUS.*) On lui attribue la *Vie de Jésus-Christ*, composée de divers fragmens de Virgile, assemblés en centons, Francfort, 1546; mais cet ouvrage est de la femme du proconsul Adelphius.

PROBUS (MARCUS-AURÉLIUS-VALÉRIUS), empereur romain, naquit à Sirmium dans l'Illyrie, pays qui donna le jour aux empereurs Claude II et Aurélien. Probus fut élevé dès sa jeunesse aux premières dignités militaires. Son père avait été jardinier; mais s'étant mis dans la milice, il parvint au grade de tribun. Son fils obtint de l'empereur Valérien le même titre dès l'âge de vingt-deux ans. Plus il s'éloignait de sa jeunesse, plus son mérite augmentait. Vainqueur des Sarmates, il se signala successivement en Afrique, dans le Pont, sur le Rhin, près du Danube, du Nil, de l'Euphrate: il conquit l'Egypte pour Aurélien, et Tacite lui confia le commandement de l'Orient. Enfin, il parvint, de dignité en dignité, jusqu'au trône. Après la mort de l'empereur Tacite, en 276, Florence son frère voulut se saisir du sceptre impérial; mais les troupes d'Orient le donnèrent à Probus, comme le prix de sa valeur, de son intégrité et de sa clémence. Reconnu par le sénat et par les provinces de l'empire, il marcha vers les Gaules, où les Francs, les Bourguignons, les Goths et les Vandales exerçaient les plus cruels brigandages. Il les défait dans plusieurs batailles, leur tua plus de 400,000 hommes, et les força à demander la paix et à payer un tribut. Vainqueur des Gaulois, il passa en Illyrie contre les Sarmates et leur enleva tout ce qu'ils avaient usurpé. Il défait ensuite les Blemmys, peuple féroce dans le voisinage de l'Egypte. La victoire qu'il remporta sur eux épouvanta tellement Varanane II, roi de Perse, qu'il lui envoya des ambassadeurs avec des présens, pour lui demander la paix. Ces ambassadeurs le rencontrèrent sur de hautes montagnes proches de la Perse, au milieu de ses soldats, mangeant des pois cuits depuis long-temps et du porc salé. Probus, sans se détourner, dit aux envoyés du roi de Perse, que « si leur maître ne faisait une » entière satisfaction aux Romains, il » rendrait les campagnes de la Perse aussi » rases que sa tête l'était. » Il ôta en même temps son bonnet, pour leur montrer une

tête parfaitement chauve. Il les invita ensuite à manger avec lui s'ils avaient faim, sinon de se retirer. Varanane, toujours plus épouvanté, vint lui-même trouver Probus, qui lui accorda tout ce qu'il voulut. Les ennemis du dehors vaincus, il s'en éleva au dedans. Jules Saturnin, Proculus et Bonose se firent tous trois proclamer empereurs, l'un à Alexandrie, l'autre à Cologne, et le troisième dans les Gaules; mais leur révolte n'eut point de suite. L'empire romain jouit d'une paix générale. Ce fut pendant cette paix que Probus orna ou rebâtit plus de soixante-dix villes. Il occupa ses soldats à divers travaux utiles, et donna une permission générale de planter des vignes dans les Gaules et dans l'Illyrie; ce qui n'avait point été permis universellement, depuis que Domitien avait marqué les endroits où il accordait d'en planter. Crevier le regarde comme le fondateur des vignes de Tokai, de Champagne, de Bourgogne, et ajoute: « Ce prince eût été » sans doute célébré par les buveurs, si » les buveurs étaient savans. » Probus faisait des préparatifs de guerre contre les Perses qui avaient repris les armes, lorsqu'il fut massacré par ses soldats, las des travaux qu'il leur faisait entreprendre, à Sirmich, en 282, à 50 ans, après avoir régné 6 ans et 4 mois. Le seul défaut de Probus fut de n'avoir pas su mêler prudemment la fermeté avec la douceur. Sa mort inspira des regrets pour tout l'empire. « Grands Dieux, disait le peuple, que » vous a fait la république romaine, pour » lui enlever un si bon prince ! »

PROBUS (M. VALÉRIUS), grammairien latin, dans le 2^e siècle, composa plusieurs ouvrages, dont il ne nous reste que des fragmens, publiés dans le *Corps des anciens grammairiens* de Putschius, 1603, in-4^o.

PROCACCINI (CANILLE), peintre, né à Bologne en 1546, mort à Milan en 1626, reçut de son père Hercule, aussi peintre distingué, les premières leçons de son art, et en reçut en outre à Rome, si l'on en doit croire quelques-uns de ses historiens, de Michel Ange et de Raphael. Mais ce fut surtout le Parmesan qu'il s'efforça d'imiter. Ce peintre avait un beau génie: il peignait avec une liberté surprenante. Ses draperies sont bien jetées, ses airs de tête sont admirables. Il donnait beaucoup d'expression et de mouvement à ses figures; son coloris est frais. Ses principaux ouvrages sont à Bologne, à Reggio

et à Milan. — Son frère, JULES-CÉSAR PROCACCINI, né à Bologne en 1348, et mort à Milan en 1626, avait un coloris vigoureux, un goût de dessin sévère et très correct. Son génie était grand, vif, et facile; il étudiait la nature. Sa réputation le fit nommer chef de l'académie de peinture à Milan. Il eut une école nombreuse, et acquit une fortune considérable. — CARLO-ANTONIO, son frère, plus jeune que lui, quitta la musique pour la peinture. Son talent était le paysage; il réussissait principalement à peindre les fleurs et les fruits, et laissa un fils, Ercole-Junior, mort en 1676, âgé de 80 ans, qui s'adonna aussi à peindre des fleurs; mais Jules-César, son oncle, lui donna des leçons et étendit ses talens. Il fit beaucoup de tableaux d'histoire pour la ville de Turin.

PROCHITA ou PROCIDA (JEAN DE), principal auteur des *Vépres Siciliennes*, ainsi nommé parce qu'il était seigneur de l'île de Prochita (Procita ou Procida), dans le royaume de Naples, naquit vers l'an 1225 et s'adonna d'abord à la médecine. Les succès qu'il obtint lui valurent la faveur de l'empereur Frédéric II et celle de son fils Conrad IV. Il eut beaucoup d'autorité dans la Sicile, sous le règne de Mainfroi, porta les armes en faveur de Conradin, compétiteur de Charles d'Anjou, et fut dépouillé de ses biens et de ses charges par ce prince devenu roi de Sicile, qui abusa, dit-on, de la femme de Procida. « Les Français, ajoute M. de Lalande (*Voyage d'Italie*, t. 6, p. 98), n'ont que trop souvent donné prise en ce genre aux plaintes des étrangers. » Animé par l'esprit de vengeance, et profitant du mécontentement que les Français avaient fait naître (*voyez* CHARLES de France, comte d'Anjou, et CONRADIN), il entreprit de faire révolter la Sicile contre ce prince, et de la réduire sous la puissance de Pierre, roi d'Aragon. Pour tramer ce complot plus secrètement, il se déguisa en cordelier l'an 1280, et après avoir parcouru toute la Sicile sous cet habit, il alla à Constantinople traiter avec Michel Paléologue, et en obtint un secours d'argent. Après avoir ourdi sa conspiration pendant deux ans, avec des soins infatigables, elle fut exécutée en 1282. (*Voyez* PIERRE d'ARAGON, et PHILIPPE III, roi de France.) Procida fut depuis le conseiller fidèle des princes aragonais qui se succédèrent en Sicile, et parvint à une vieillesse avancée.

Voyez aussi les *Eclaircissements sur les Vépres Siciliennes* par Bréquigny, publiés par Sainte-Croix dans le *Magasin encyclopédique*, 1^{re} année, t. 2, p. 499-513. M. Casimir Delavigne a fait une tragédie des *Vépres Siciliennes*, dont Procida est le personnage principal.

PROCLUS (saint), célèbre patriarche de Constantinople, disciple de saint Jean Chrysostôme, s'opposa avec une force mêlée de douceur au progrès du nestorianisme, et contribua beaucoup par ses vertus au triomphe de la vérité. Il nous reste de lui des *Homélies*, des *Épîtres*, entre lesquelles on distingue celle qui est adressée aux Arméniens sur la foi; et d'autres écrits en grec, publiés par Riccardi, Rome, 1630, in-4°. On les trouve aussi dans la bibliothèque des Pères. Son style est semé de pointes et d'antithèses. Cet illustre prélat mourut en 447, après 13 ans et 3 mois d'épiscopat. Saint Cyrille dit « que c'était un homme rempli de piété, parfaitement versé dans la connaissance de la discipline ecclésiastique, et un observateur exact des canons. »

PROCLUS (EURYCIUS), grammairien célèbre du 2^e siècle, était de Sicca en Afrique. L'empereur Antonin, dont il avait été précepteur, le fit proconsul. Trébellius Pollion cite un livre de Proclus sur ce qu'il y avait de plus curieux dans les pays étrangers; mais cet ouvrage est perdu.

PROCLUS DIADOCUS, philosophe platonicien du 5^e siècle, était natif de Lycie, on, selon d'autres, de Constantinople. Il eut beaucoup de part à l'estime et à l'amitié de l'empereur Anastase. On dit que dans le temps que Vitalien assiégeait Constantinople, Proclus brûla ses vaisseaux avec de grands miroirs d'airain: c'est une fable sans fondement. Proclus mourut à Athènes vers l'an 487. Chacun sait qu'il écrivit contre la religion chrétienne. Il nous reste de lui des *Commentaires* sur quelques livres de Platon, et plusieurs autres ouvrages écrits en grec. Ils ont été imprimés à la suite de l'édition de *Jamblique*, Venise, 1497, in-fol. Attalius a donné: *Proclus in Ptolemaii Tetrabiblos*, grec et latin, Leyde, 1635, in-8°. On trouve ses *Hymnes* dans le recueil de Maistre. Proclus était un des plus fanatiques partisans du paganisme, et en même temps un de ceux qui, parmi les anciens philosophes, ont le plus clairement reconnu la création de la matière; il dit que la matière, qui est le sujet de

toutes choses, est elle-même produite par l'auteur de toutes choses. Il attribue le même sentiment à Platon, qui s'en explique en effet fort distinctement; et dans son commentaire sur *Timée*, Proclus appelle Dieu l'Auteur ineffable de la matière. (voyez HIEROCLES.) Marinus de Naples a écrit sa *Vie*, dont M. Boissonnade a donné une savante édition en 1814. Les divers ouvrages de Proclus ont été réunis et publiés par M. Victor Cousin avec des commentaires, sous ce titre : *Procli philosophi platonici opera è cod. MSS. Bibliothecæ regie Parisiensis*, etc., Paris, 1819-1823, 5 vol. in-8°. A ces volumes il faut joindre celui qu'on doit aux recherches de M. Boissonnade, Leipsick, 1820, sous le titre d'*Extraits des scolies de Proclus sur le Cratyle de Platon*.

PROCOPE (saint) était né à Jérusalem; mais il se retira à Bethsan, autrement appelée Scythopolis, où il fut ordonné lecteur et exorciste. Il fut aussi chargé d'expliquer la langue grecque en syro-chaldaïque. C'était, au rapport de l'auteur de ses actes, un homme d'une vertu sublime, qui avait toujours vécu dans une chasteté perpétuelle, dans la patience et dans la pratique des plus grandes austérités. Il possédait parfaitement les sciences des Grecs, mais il était encore plus versé dans la connaissance des saintes Ecritures, dont il nourrissait et fortifiait son âme. Les édits de Dioclétien contre le christianisme étant arrivés en Palestine au mois d'avril de l'année 303, Procope fut le premier des fidèles du pays qui versa son sang pour Jésus-Christ. Il fut arrêté à Bethsan et conduit à Césarée avec plusieurs autres chrétiens, où, ayant refusé de sacrifier aux empereurs, se disant dieux, le gouverneur le condamna à être décapité. Saint Procope est honoré chez les Grecs avec le titre de *grand martyr*. Eusèbe a écrit les *Actes* de son martyre, et a été témoin oculaire de tout ce qu'il y rapporte.

PROCOPE, empereur d'Orient, d'une famille illustre de Cilicie et parent de l'empereur Julien, était d'un caractère sombre, inquiet, ardent et ambitieux. Après avoir rendu des services à l'état sous Julien et sous Jovien, il se retira chez les barbares de la Chersonèse Taurique jusqu'au règne de Valens, époque à laquelle il vint se cacher à Chalcédoine. Cet empereur étant parti pour la Syrie, Procope se rendit à Constantinople, et se fit déclarer empereur le 28 septembre

366. Il marcha ensuite contre Valens. Le succès de ses armes fut si rapide, que ce prince aurait abdiqué l'empire, si ses amis ne l'en avaient détourné. L'année suivante, les choses changèrent de face. Procope fut défait dans une campagne de Phrygie, nommée *Salutaire*; et ayant été abandonné par ses soldats, il fut conduit à Valens, qui lui fit trancher la tête à la fin de mai 366. Il n'était âgé que de 52 ans.

PROCOPE, *Procopius*, fameux historien grec, fut long-temps professeur d'éloquence à Césarée, où il naquit au commencement du 6^e siècle. Il alla à Constantinople, où il gagna la confiance de Bélisaire, qui le prit pour son secrétaire, et le mena avec lui lorsqu'il était à la tête des troupes en Asie, en Afrique et en Italie. Justinien l'honora du titre d'*illustre* et lui donna la place de préfet de Constantinople. Il mourut vers la fin du règne de ce prince. Nous avons de lui : 1^{re} une *Histoire* en huit livres. Les deux premiers contiennent la guerre des Perses, depuis la fin du règne d'Arcadius jusqu'à la 33^e année du règne de Justinien. Les deux suivans décrivent la guerre des Vandales, depuis l'irruption de ces peuples dans l'Afrique en 535, jusqu'à l'an 545, qu'ils furent entièrement soumis aux Romains. Dans les quatre derniers, il raconte les guerres d'Italie contre les Ostrogoths, jusqu'à la mort de Taïas, leur dernier roi (487-522). Cette histoire est pleine de faits curieux et vrais. Le caractère des nations barbares qui inondèrent l'empire romain y est bien peint. Le style de Procope, sans être toujours pur, ne manque pas d'élégance. 2^e *Histoire secrète*. Ce sont des Anecdotes pour servir à la grande histoire Procope, qui avait dit dans celle-ci tant de bien de Justinien et de Bélisaire, les couvre d'opprobre dans celle-là : c'est une satire dictée par la noirceur; et, quoique la méchanceté puisse dire vrai, cet ouvrage renferme des faits si atroces, qu'il est difficile d'y ajouter foi. L'impératrice Théodora y est surtout traitée d'une manière si affreuse, que les éditeurs de ces anecdotes se sont crus obligés d'en omettre plusieurs traits. Le père Maltret, jésuite, qui dirigea, en 1662 et 1663, l'édition des ouvrages de Procope, donnée au Louvre en 2 vol. in-folio, grec et latin, en retrancha sagement une partie; mais La Monnoye la conserva dans le 1^{er} volume du *Menagiana*. Nous avons diverses traductions latines de l'histoire

de Procope, et une en français par le président Cousin. Procope est encore auteur d'un *Traité des édifices*, qu'on trouve dans l'édition du Louvre. Marmontel a voulu prouver, à la tête de son *Belisaire*, que l'*Histoire secrète* n'est point de Procope; mais ses preuves n'ont pas eu l'approbation des savans. Martin l'umée a traduit l'*Histoire* de Procope et son *Traité des édifices*, Paris, 1587, in-fol. On trouve aussi plusieurs morceaux de cet historien dans l'*Histoire de Constantinople* par le président Cousin, Paris, 1672, in-4° et in-12.

PROCOPE de GAZA, rhéteur et sophiste grec, vers l'an 560, a composé : | une *Chaine des pères grecs et latins sur l'Octateuque*, c'est-à-dire les premiers livres de la Bible; elle parut en latin, in-fol.; | des *Commentaires* sur les Livres des Rois et sur les Paralipomènes, que Meursius a publiés en grec et en latin, Leyde, 1620, in-4°; | des *Commentaires* sur Isaïe, imprimés en grec et en latin, Paris, 1580, in-fol., dans lesquels il ne s'attache pas assez au sens littéral, et est diffus.

PROCOPE-RASE ou le RASÉ. C'était un gentilhomme bohémien qui, après avoir voyagé en Allemagne, en France, en Italie, en Espagne et dans la Terre-Sainte, reçut la tonsure, ce qui lui fit donner le nom de *Rase* ou de *Rasé*. Il fut même ordonné prêtre; mais, dégoûté de l'état ecclésiastique, qu'il déshonorait par ses vices et ses erreurs, il s'attacha à Zisca, chef des hussites, qui eut pour lui une confiance toute particulière. Il succéda à cet aventurier en 1424, fit de grands ravages dans la Moravie, dans l'Autriche, dans le Brandebourg, la Silésie et la Saxe; se rendit maître de plusieurs places, et d'une grande partie de la Bohême. Sigismond, l'ayant vainement combattu, crut que ses négociations seraient plus heureuses que ses armes : il eut une entrevue avec Procope, qui lui demanda beaucoup, et n'obtint rien. Ce rebelle, déterminé à continuer la guerre, écrivit une longue lettre en mauvais latin, pour solliciter les princes chrétiens d'envoyer au concile de Bâle, indiqué en 1431, leurs évêques et leurs docteurs, pour disputer avec les docteurs des hussites, à condition de ne prendre pour fondement de leurs disputes que le texte seul de l'Écriture : moyen sûr d'engendrer et de propager toutes sortes d'erreurs, en substituant des explications ar-

bitraires à l'autorité de la tradition des saints Pères et de l'Eglise catholique. Il écrivit une autre lettre à l'empereur Sigismond, le 22 mai 1432, pour l'engager à se trouver au concile de Bâle. Procope se rendit au concile avec ses fauteurs, au commencement de 1435; mais voyant que les affaires ne tournaient pas selon ses desirs, il en repartit fort irrité, et continua ses courses et ses ravages. Procope mourut en 1434, des blessures qu'il avait reçues dans un combat. Ses deux *Lettres* se trouvent dans le dernier volume de la grande *Collection des Pères Martène et Durand*. — Il ne faut pas le confondre avec PROCOPE, surnommé le Petit, chef d'une partie de l'armée des hussites, qui accompagna Procope le Rasé, et fut tué en 1434, dans la même action où cet aventurier fut blessé à mort.

PROCOPE-COUTEAU (MICHEL, COLTELLI plus connu sous le nom de), médecin de Paris, sa patrie, naquit en 1684. Il était fils de François Procope, noble parmitain, qui, se trouvant sans fortune, vint à Paris, et fut le premier qui établit en France un café où se réunirent bientôt les novellistes et les littérateurs, et qui était connu sous le nom de *Café Procope*. Michel Couteau avait été ecclésiastique avant de se consacrer à la médecine, que la frivolité et les plaisirs ne lui permirent guères de pratiquer. Il mourut à Chailiot en 1733. Un esprit vif, un caractère complaisant, faisaient oublier qu'il était petit, laid et bossu. On a de lui beaucoup de poésies fugitives, répandues dans différents recueils. Il a donné comme médecin : | l'*Analyse du Système de la trituration de M. Hecquet*, 1712, in-12 : il y attaque assez lestement ce médecin célèbre, dont il n'avait pas à beaucoup près les connaissances et le jugement; | l'*Art de faire des garçons*, in-12; ouvrage frivole et indigne d'un physicien instruit. Il a aussi écrit des comédies ou des farces, telles que la *Gageure*, avec Lagrange, 1744; *Arlequin Balourd*, comédie en cinq actes, et en prose, jouée à Londres, en 1719, etc.

PROCOPIUS - ANTHÉMIUS. Voyez ANTHÉMIUS.

PROCLÉIUS, chevalier romain, ami de l'empereur Auguste, se signala par sa tendresse envers ses parens. Après la mort de son père, il avait partagé également l'héritage avec ses deux frères. Murrina et Scipion; mais ils furent totale-

ment dépouillés par la guerre civile. Proculéus, pour les soulager dans leur malheur, partagea une seconde fois les biens qui lui étaient échus. Horace l'a célébré dans sa belle Ode *Nullus argento color est*.

Vivet extento Proculéius ævo,
Notus in fratres animi paterni.

PROCLUS (**TITUS-ÆLIUS**), né à Albenga, ville de la côte de Gènes, homme fameux par son audace et son courage, avait acquis de grandes richesses dans le vil métier de pirate. Il servit avec distinction dans les conquêtes d'Aurélien et de Probus. Son ambition lui fit prendre le titre d'empereur, l'an 280, à la sollicitation de sa femme Viturgie et des Lyonnais. Le prétexte de sa révolte fut qu'on l'avait salué du nom de *César* dans un divertissement, et que Probus ne lui pardonnerait pas d'avoir souffert cette flatterie. Cet empereur marcha en effet contre lui. Proculus fut trahi par les Francs, auxquels il s'était confié, et fut livré à l'empereur, qui lui fit subir à Cologne le dernier supplice. Ce rebelle était adonné aux femmes et livré à la débauche la plus outrée.

PRODICIUS, sophiste et rhéteur de l'île de Céos, vers 396 avant J.-C., disciple de Protagoras, fut maître d'Euripide, de Socrate, de Thérémène et d'Isocrate. Il enseigna publiquement l'éloquence à Athènes, quoiqu'il y résidât en qualité d'ambassadeur de sa patrie. Une cupidité sordide le faisait aller de ville en ville, pour y étaler son éloquence, et mettre à contribution ses nombreux élèves. Ce charlatan amassa de l'argent, et acquit de la gloire. Thèbes, Lacédémone, lui rendirent des honneurs distingués. Prodicius avait ses pièces d'éclat comme les baladins de profession. Les anciens ont beaucoup parlé de sa *Harangue* à 50 dragmes, parce que personne ne pouvait y assister qu'en payant cette somme. Les Athéniens le firent mourir comme corrupteur de la jeunesse. Il eut le secret pendant quelques années d'échapper à ses ennemis; mais Aristophane l'ayant tourné en ridicule dans les *Nuées* et les *Oiseaux*, il fut en fin traduit devant la justice et condamné à boire la ciguë.

PRODICIUS, chef des hérétiques appelés *Adamites*, se fit connaître dans le 4^e siècle par ses extravagances. La principale, et celle qui a donné le nom d'*adamites* à ses sectateurs, fut que l'homme devait être nu, du moins dans la prière,

parce qu'Adam avait toujours été tel dans le temps d'innocence. (*Voyez* PICARD.) L'abus que les hérétiques ont fait dans tous les temps de la sainte Ecriture, quand ils ont voulu en être les seuls interprètes, prouve la nécessité d'un tribunal suprême pour l'expliquer, et montre de plus, contre ceux qui en conseillent la lecture à tout le monde, que ce livre divin peut devenir une source d'erreurs dans les esprits faibles ou corrompus. Gerson remarque que c'est de là « que sont venues les » erreurs des bégards, des pauvres de » Lyon et de tous leurs semblables, dont » il y a beaucoup de laïcs qui font une » traduction de la Bible dans leur langue » vulgaire, au grand préjudice et scandale de la vérité catholique. C'est ce » qu'on a proposé de retrancher par le » projet de réformation. » *Tractat. de comm. laïc. sub utraque specie*. « C'est, » dit-il ailleurs, une chose trop périlleuse » que de donner aux hommes simples qui » ne sont pas savans les livres de la sainte » Ecriture traduits en français, parce » qu'ils peuvent, en les expliquant mal, » tomber d'abord dans des erreurs; ils » doivent écouter cette parole dans la » bouche des prédicateurs, autrement on » prêcherait en vain. » *Serm. de Natto. Dom.* Il se fonde sur la réflexion suivante : « Comme on peut tirer quelque » bien d'une bonne et fidèle version de la » Bible en français, si le lecteur l'entend » avec sobriété, au contraire il arrivera » des erreurs et des maux innombrables si » elle est mal traduite ou expliquée avec » présomption, en rejetant les sens et les » explications des saints docteurs. » *Serm. contra adulat.* *Voyez* ALGASIE, ARUNDEL, EUSTOCHIUM, HARNEY, MALLET MARCELLE.

PROENESTINUS. *V.* PRENESTINUS.

PROEPOSITIVUS. *V.* PREPOSITIVUS

PRONAPIDE d'Athènes, ancien poète grec, qui, selon Diodore de Sicile, dit-on, fut le maître d'Homère. Ce fut lui qui commença à écrire de gauche à droite, au lieu que les Grecs écrivaient avant lui de droite à gauche, à la manière des Orientaux. On a attribué à ce poète une production en vers intitulée : *Le premier monde*.

PROPERCE (**SEXTUS-AURELIUS-PROPERTIUS**), poète latin, naquit l'an 52 avant J.-C., à Mevania, ville d'Ombrie, aujourd'hui Bevagna, dans le duché de Spolète, et mourut douze ans avant J.-C. Son père, chevalier romain, avait été mis à

mort par ordre d'Auguste, pour avoir suivi le parti d'Antoine pendant le triumpvirat. Le fils vint à Rome, et son talent pour la poésie lui mérita la protection de l'empereur, et l'estime de Mécène et de Cornélius Gallus. Ovide, Tibulle, Bassus, et les autres beaux esprits de son temps, se firent un honneur et un plaisir d'être liés avec lui. Il nous reste de Propertius quatre livres d'*Élégies*. Une dame, appelée *Hostia* ou *Hostilia*, à laquelle il donne le nom de *Cynthia*, et qui possédait son cœur, est le sujet de ses complaints amoureuses. Ce poète manie très heureusement la fable. Il a su allier la pureté de l'expression à la délicatesse du sentiment. Ses *Élégies* accompagnent ordinairement celles de Catulle (voyez ce nom), et méritent le même reproche de licence. On les a imprimées séparément à Amsterdam, 1705, in-4°; et M. l'abbé de Longchamps les a traduites en français, 1772, in-8°. D'autres traductions ont paru depuis, entre autres celles de Denne-Baron, (en vers), Paris, 1814; 2^e édition, 1825; et de M. Mollevaut, aussi en vers français, Paris, 1821, in-18.

PROPERTIA de ROSSI florissait à Bologne, sous le pontificat de Clément VII; elle s'adonna particulièrement à la sculpture et décora la façade de l'église de Saint-Pétrone de plusieurs statues de marbre, qui lui méritèrent les éloges des connaisseurs. La sculpture n'était point son seul talent, elle possédait tous ceux qui ont rapport au dessin: elle peignit quelques tableaux, et grava plusieurs morceaux sur le cuivre.

*PROPIAC CATHERINE-JOSEPH-FERDINAND GERARD de, traducteur et compilateur infatigable, né vers 1760 à Dijon d'une famille noble de la Bourgogne, entra fort jeune au service militaire en qualité d'officier. Dès sa jeunesse il avait composé de la musique pour la comédie italienne, entra autres la partition des *Deesses rivales*, opéra de Piis qui eut du succès. Il émigra en 1791, servit dans l'armée des princes, habita long-temps Hambourg, et retourna en France après le 18 brumaire. Il obtint peu de temps après l'emploi d'archiviste du département de la Seine. Ces fonctions lui laissant beaucoup de loisir, il travailla pour le théâtre de la Gaîté, et pendant 20 ans il fit la musique de la plupart des mélodrames qui y furent joués. En même temps il travaillait aussi pour les libraires, et donna successivement un grand nombre de traduc-

tions de livres élémentaires et abrégés très superficiels qui ne sont pas toujours exempts de reproches relativement à la morale et à la vérité de l'histoire. Il est mort d'une attaque d'apoplexie fondroyante le 1^{er} novembre 1835. Il avait obtenu la croix de Saint-Louis en 1815. Voici le titre de ses nombreux ouvrages: | *Nouveaux contes moraux d'Auguste Lafontaine*, traduits de l'allemand, 1802, 2 vol. in-12; | *Histoire de Gustave Wasa, roi de Suède*, par M. d'Archenholtz, traduit de l'allemand, 1803, 2 vol. in-8°, production fort médiocre, toute en faveur des protestans, et qui n'a obtenu aucun succès; | avec Dubois, *Voyage d'Almuza dans l'île de la Vérité*, traduit de l'allemand, 1804, in-12; | *Plutarque ou Abrégé des hommes illustres de ce célèbre écrivain, avec des leçons explicatives de leurs grandes actions*, 1805, 2 vol. in-12, 4^e édition, 1823; | *Histoire de France à l'usage de la jeunesse*, 1807, 2 vol. in-12, fig., 5^e édition, 1822; | *Histoire d'Angleterre à l'usage de la jeunesse*, 1818, 2 vol. in-12, fig., 2^e édition, 1823; | *les deux Fiancées*, trad. de l'allemand d'Auguste Lafontaine, 1810, 5 vol. in-12; | *Histoire sainte à l'usage de la jeunesse*, 1810, 2 vol. in-12; | *le Plutarque des jeunes demoiselles, ou Abrégé des vies des femmes illustres de tous les pays, avec des leçons explicatives de leurs actions et de leurs ouvrages*, 1810, in-12, fig., 3^e édition, 1821, 2 vol. in-12; | *Beautés de l'histoire sainte ou Choix des traités les plus remarquables et des passages les plus éloquens contenus dans l'ancien et le nouveau Testament, ouvrage propre à inspirer l'amour de la religion à la jeunesse et à fortifier la foi et la piété des personnes de tout âge et de tout sexe*, Paris, 1811, avec seize jolies gravures, troisième édition, 1825, in-12; | *le Plutarque français ou Abrégé des vies des hommes illustres dont la France s'honore depuis le commencement de la monarchie jusqu'à nos jours*, Paris, 1813, 2 vol. in-12, 2^e édit. ornée de 60 portraits, 1825; | *Beautés de l'histoire militaire ancienne et moderne contenant le précis des batailles, des combats, etc. ouvrage élémentaire destiné à l'instruction de la jeunesse*, Paris, 1814, in-12. Cet ouvrage, renfermant beaucoup d'éloges de Bonaparte, n'a pas été mis en circulation; | *Beautés de l'histoire de la Suisse depuis l'époque de la confédération jusqu'à nos jours*, Paris, 1817, in-12, 2^e édit. revue et cor-

rigée, 1825; | *Dictionnaire d'émulation à l'usage de la jeunesse*, Paris, 1820, in-12; | *les Merveilles du monde ou les plus beaux ouvrages de la nature et des hommes, répandus sur toute la surface de la terre*, ornées de 16 gravures, Paris, 1820, 2 vol. in-12; 2^e édition revue, corrigée et augmentée, 1825. Cet ouvrage est traduit de l'anglais. | *Les Vœux de la mère Poisson, marchande de marée à la halle de Paris*, pour S. A. R. le duc de Bordeaux, Paris, 1821, in-8°; | *Petit Tableau de Paris et des Français aux principales époques de la monarchie, contenant une description des monumens les plus remarquables de la capitale, l'indication de tous les autres édifices, les ministères, etc., avec une notice explicative des vêtemens, coiffures et armures des Français depuis Pharamond jusqu'à ce jour*, reproduit l'année suivante sous le titre de *Beautés historiques, chronologiques, politiques et critiques de la ville de Paris*, 1821, 2 vol. in-12; | *le Laharpe de la jeunesse, ou l'Art de raisonner, de parler et d'écrire, extrait du cours de littérature de ce célèbre auteur*, Paris, 1822, 4 vol. in-12; | *La sœur Sainte-Camille, ou la Peste de Barcelone, roman historique*, Paris, 1822, 2 vol. in-12; | *Beautés de la morale chrétienne ou Choix de morceaux publiés par les prédicateurs les plus célèbres et les philosophes chrétiens les plus illustres sur les vérités et la force morale du christianisme, ouvrage destiné à l'instruction et à l'édification de la jeunesse*; | *les Curiosités universelles faisant suite aux Merveilles du monde, contenant les plus beaux ouvrages de la nature et des hommes, répandus sur toute la surface de la terre*, orné de gravures, Paris, 1823, 2 vol. in-12; | *Beautés de l'histoire du Pérou ou Tableaux des événemens qui se sont passés dans ce grand empire, son origine, etc.*, Paris, 1825, in-12 avec 4 gravures, ouvrage posthume. Propiac a été aussi l'éditeur de la 4^e édition des *Époques ou Beautés de l'histoire de France*, par Durdent, revue, corrigée et considérablement augmentée, Paris, 1823, in-12, et il a donné quelques articles à la *Biographie universelle*, entr'autres celui du chevalier d'Eon.

PROSPER (saint), naquit dans l'Aquitaine au commencement du 3^e siècle. Il passa sa jeunesse dans les plaisirs et la débauche; mais les malheurs dont les peuples étaient accablés par les ravages des barbares lui firent ouvrir les

yeux. Après avoir expié les fautes de sa vie passée, par ses larmes et par ses austerités, il voulut engager les peuples à l'imiter dans sa pénitence. Il se nourrit des livres de saint Augustin, auquel il s'unit pour la défense de la grâce contre les semi-pélagiens. Lorsque ces hérétiques répandirent leurs erreurs dans les Gaules, Prosper les dénonça à cet illustre évêque. Après la mort du maître, le disciple n'en fut pas moins ardent à défendre sa doctrine. Il réfuta les prêtres de Marseille et Cassien. (Voyez CASSIEN, JEAN.) Ses écrits ayant excité quelques rumeurs, il alla à Rome avec un pieux laïque, nommé *Hilaire*, pour porter de concert leurs plaintes au pape. Célestin était sur la chaire de saint Pierre; il écrivit en leur faveur aux évêques des Gaules. Saint Léon, successeur de Célestin, ne témoigna pas moins d'estime à Prosper; il le fit venir à Rome, le fit son secrétaire, et se servit de lui dans les affaires les plus importantes. Ce saint vivait encore, selon la Chronique de Marcellin, en 463; mais on ignore en quelle année il mourut, et s'il était évêque, ou laïque. La plus commune opinion est qu'il n'était point engagé dans le ministère ecclésiastique. Les écrits qui nous restent de saint Prosper sont : | une *Lettre à saint Augustin* et une à *Rufin*; | le *Poème contre les ingrats*. Il donne cette dénomination aux pélagiens et semi-pélagiens, qu'il regarde comme des ingrats envers la grâce de J.-C. | Deux *Epigrammes*, contre un censeur de saint Augustin; | cent seize autres *Epigrammes*, avec une préface; | la *Réponse aux objections de Vincent*; | le *Livre sur la grâce et le libre arbitre*, contre le Colporteur, c'est-à-dire Cassien; | le *Commentaire sur les psaumes*, qui n'est qu'un abrégé de celui de saint Augustin; nous n'en avons qu'une partie; | le *Recueil de 392 Sentences tirées des ouvrages de saint Augustin*, en prose, et traduites en vers latins; | deux *Chroniques*, l'une depuis l'origine du monde jusqu'à l'an 455, publiée par le père Labbe, dans sa Bibliothèque des manuscrits; l'autre nommée *Chronique consulaire*, publiée par Du Chesne dans le 1^{er} volume des Historiens de France. On a attribué à saint Prosper les *Livres de la vocation des gentils*, qui appartiennent avec plus de vraisemblance à saint Léon (voyez ce nom et ANTHELMI, et l'article suivant), ainsi que d'autres ouvrages qui ne

sont pas de lui. Cet illustre défenseur de la grâce a réuni le rare talent d'écrire avec élégance en vers et en prose. Ses poésies ont de la douceur, de l'ouction et du feu. La diction en est pure et le tour aisé. S'il n'y a point répandu certains agréments, comme les poètes profanes, c'est qu'il ne cherchait qu'à édifier et non à plaire; la matière d'ailleurs ne le permettait pas. Ses ouvrages en prose sont d'un style concis, nerveux, naturel, sans affectation ni de termes ni de figures. Dans l'un et dans l'autre genre d'écrire, il traite son sujet avec beaucoup de force et de netteté. La meilleure édition de ses *Oeuvres* est celle de Paris, 1741, in-fol., par Mangeant. Jean Salinas en a donné une édition enrichie de notes, à Rome en 1752, in-8°. Le Maître de Sacy a donné une traduction en vers français de son *Poème contre les ingrats*, Paris, 1646, in-12.

PROSPER (saint), évêque d'Orléans, se signala par ses vertus et ses lumières. Il était contemporain de saint Prosper d'Aquitaine; il succéda vers l'an 454 à saint Aignan, sur le siège d'Orléans. Quelques auteurs l'ont pris, mais sans fondement, pour l'évêque de ce nom qui assista aux conciles qui se tinrent à Vaison et à Carpentras dans le sixième siècle. On ignore en quelle année il mourut. Il est nommé dans le *Martyrologe* le 29 juillet.

PROSPER, écrivain ecclésiastique du 5^e siècle, qui, pour éviter la persécution des Vandales, avait passé d'Afrique, sa patrie, en Italie. Quelques critiques prétendent que c'est ce Prosper qui est auteur du *Traité de la vocation des gentils*, et de l'*Epître à la vierge Démétride*, dans l'*Appendix augustini*, Anvers, 1705 in-fol. Quelques-uns lui attribuent aussi l'ouvrage intitulé *De Prædicationibus et promissionibus Dei*, qui se trouve dans la collection des ouvrages de saint Prosper d'Aquitaine. C'est une explication de plusieurs prophéties relatives au Sauveur, à l'Antechrist, etc.; mais plusieurs savans ne regardent pas la distinction de Prosper l'Africain et de Prosper d'Aquitaine comme suffisamment fondée. — Quelques-uns distinguent un PROSPER TYRO, de qui on a une Chronique appelée en latin : *Chronicon pithænum*, et *imperatorium*, dont Henri Noris a corrigé les erreurs dans l'*Histoire pélagienne*, tome 2, chapitre 15. D'autres croient que cette chronique est la même que celle de

saint Prosper d'Aquitaine, mais falsifiée par un pélagien.

PROSPER ALPINI. Voyez ALPINI.

PROSPER MARCHAND. Voyez MARCHAND.

PROST (JEAN-CLAUDE), surnommé le capitaine Lacuson, né à Longchaume près de Saint-Claude en Franche-Comté, se mit au service de l'Espagne, et de 1655 à 1659 fit la guerre de partisan dans sa province. La terreur qu'il avait inspirée aux habitans de la Bresse jurassienne était si grande qu'on le redoutait comme la fièvre si commune et si funeste dans cette contrée marécageuse et malsaine, et que dans une oraison, qui s'est perpétuée jusqu'à nous, ils demandaient à Dieu de les préserver de ces deux fléaux, Lacuson et la fièvre. On lui attribuait les crimes les plus atroces, et la tradition dépose encore contre lui. Mais le parlement de Dôle, après une enquête faite sur sa conduite, l'a justifié de tous les attentats qu'on lui imputait. Lacuson défendit successivement contre les armées de Louis XIV les principaux châteaux du premier plateau du Jura : ce hardi aventurier mourut au siège de Milan dans les rangs espagnols. Sa principale demeure en Franche-Comté était le manoir de Saint-Laurent-la-Roche, près de Lons-le-Saulnier, dont les ruines dominent les vastes plaines de la Bresse et le duché de Bourgogne. C'est de là qu'il partait pour s'emparer des convois faiblement escortés, et pour rançonner les petites villes environnantes. On remarque encore à Cuiseaux, sur l'un des panneaux de la boiserie en chêne de l'église paroissiale, un renard dans une chaire prêchant des poules qui ouvrent un large bec : les habitans de ce lieu voulurent rappeler par cette allégorie qu'un soldat de Lacuson, déguisé en capucin, entra dans cette ville et y introduisit par surprise ses camarades, qui la pillèrent.

PROST DE ROYER (ANTOINE-FRANÇOIS), avocat et ancien lieutenant-général de police de Lyon, né dans cette ville le 5 septembre 1729, s'acquitta de cette place avec beaucoup de zèle et d'intelligence. Il ne remplit pas avec moins d'honneur les fonctions d'administrateur des hôpitaux, d'échevin, de président du tribunal de commerce, de lieutenant provincial des monnaies. A des talens et des connaissances étendues qui le rendaient propre à tous les emplois, il joignait une âme généreuse et un cœur sensible. Il

était de son temps le seul homme à Lyon qui connût le droit public. Après avoir mérité l'estime de ses concitoyens par ses vertus et son dévouement au bien public, il mourut dans l'indigence le 21 septembre 1784. On a de lui une *Lettre à M. l'archevêque de Lyon sur le prêt à intérêt*, in-8° ; un *Mémoire* estimable sur les hôpitaux, et un autre sur la conservation des enfans trouvés, 1778, in-8° ; une *lettre* sur l'administration de la municipalité de Lyon, remplie de vues grandes et utiles, 1765, in-42 ; un *Mémoire* très bien écrit sur l'allaitement des enfans et l'établissement des bureaux de nourrices. Il avait entrepris une nouvelle édition, entièrement refondue, du *Dictionnaire de jurisprudence des arrêts*, de Brillon, où l'on trouve de la profondeur dans les idées et de l'énergie dans le style ; mais il n'a publié que les quatre premiers volumes de cet important ouvrage ; le cinquième allait paraître lorsque Prost de Royer mourut. Son *Eloge*, par Barou du Soleil, a été imprimé, 1785, in-8°, et son portrait gravé par Boyli.

PROTADE (saint). Voy. PROTHADE.

PROTAGORAS, célèbre sophiste grec, naquit vers l'an 488 avant J.-C., à Abdère, et exerça d'abord le métier de crocheteur. Démocrite l'ayant rencontré chargé de fagots arrangés dans un équilibre géométrique, conçut une idée avantageuse de son esprit, et le mit au nombre de ses disciples. Protagoras, tiré de la misère, ouvrit bientôt son cœur à un orgueil insupportable. Il osa attaquer la Divinité, et nia l'existence d'un être suprême, ou du moins la mit en problème. Ses écrits impies furent condamnés aux flammes par les magistrats d'Athènes, qui chassèrent l'auteur comme une peste publique, persuadés qu'une bête féroce est moins à craindre qu'un homme sans religion. Le blasphémateur parcourut alors les îles de la Méditerranée, et mourut en allant en Sicile, dans un âge très avancé, vers l'an 400 avant Jésus-Christ. Il fut, dit-on, le premier qui déshonora la philosophie, en donnant ses leçons pour de l'argent. Il trouva un imitateur dans Prodicus, aussi sophiste, qui fut son élève. Protagoras amassa de grandes richesses. Il écrivit un *Traité de la Nature* : le précis de la doctrine de ce philosophe se trouve dans le *Théétète* de Platon. Protagoras avait l'esprit moins solide que subtil. Il raisonnait ou plutôt il déraisonnait en dilemme. Il s'appliquait de préférence à fournir des

argumens captieux, pour faire gagner une mauvaise cause : on lui a quelquefois comparé Bayle, et il y a quelques rapports entre ces deux sophistes et sceptiques. Une de ses opinions était que l'âme n'était pas différente des sens, et que tout ce qu'ils représentaient était véritable.

PROTAIS (saint). Protasius. Voyez GERVAIS.

PROTHADE (saint), évêque de Besançon dans le 7^e siècle, était fils ou du moins très proche parent de Prothade, maire du palais de Bourgnogne, et se consacra de bonne heure au service des autels. Ses lumières, sa vive piété lui gagnèrent l'affection de l'évêque Nicet auquel il succéda en 612 ou 615 sur le siège de Besançon. Prothade maintint la discipline, chassa les simoniaques et préserva les fidèles de son diocèse des erreurs qui infestaient les pays voisins. Le roi Clotaire II avait pour ce prélat une grande vénération, et le consultait souvent. Pour fixer les cérémonies, Prothade composa un *Rituel*, qui continue d'être cité sous son nom, malgré les nombreux changemens qui y ont été apportés depuis et qui en ont fait un ouvrage entièrement neuf. Dunod l'a publié dans les *preuves de l'Histoire de l'Eglise de Besançon*, pages 28-61, à la suite de l'*Histoire du premier royaume de Bourgogne*. Prothade mourut en 624, le 10 février, jour où l'Eglise honore sa mémoire. La plus grande partie de ses reliques est conservée dans l'église de Saint-Pierre de Besançon, où il fut inhumé. Sa *Vie* par P.-Fr. Chifflet est insérée dans les *Acta Sanctorum*, et dom Rivet lui a consacré une *Notice* dans l'*Hist. litt. de la France*, t. 5, pag. 531.

PROTHEE. Voyez PÉRÉGRIN.

PROTOGENES, peintre de Caune, ville de Carie soumise aux Rhodiens, florissait l'an 336 avant Jésus-Christ. Il fut réduit par son indigence à peindre des vaisseaux. Aristote, avec qui il était lié d'amitié, lui proposa les batailles d'Alexandre ; mais Protogènes crut ce travail au-dessus de ses forces. Apelles, étant venu voir ce peintre, fut étonné de la grandeur de son talent, vraiment rare pour ce temps-là, et, indigné de ce que les Rhodiens n'en connaissaient point le prix, il offrit d'acheter ses tableaux ; mais cette proposition s'étant répandue dans le public, les compatriotes de Protogènes ouvrirent les yeux sur son mérite, et payèrent ses ouvrages comme ils le méritaient. Démétrius ayant as-

siégé Rhodes, ne voulut point mettre le feu à un quartier de la place, quoique ce fût le seul moyen de s'en emparer, parce qu'il apprit que c'était en cet endroit que Protogènes avait son atelier. Le tableau le plus célèbre de ce peintre était l'*Italyse*, chasseur fameux, qui passait pour être un petit-fils du Soleil, et le fondateur de Rhodes. Il employa sept années à ce morceau; et pendant tout ce temps il prit un régime de vie extrêmement sobre, afin d'être plus capable de réussir. Cependant tant de précaution pensa lui être inutile. Il s'agissait de représenter dans ce tableau un chien tout baletant et la gueule pleine d'écume; depuis long-temps il y travaillait, et n'en était jamais content. Enfin, de dépit il jette sur l'ouvrage l'éponge dont il s'était servi pour l'effacer. Le hasard fit, dit-on, ce que l'art n'avait pu faire; l'écume fut représentée parfaitement, et l'animal, ainsi rendu, fit l'admiration des connaisseurs (1). Apelles, arrivé à Rhodes, alla chez ce peintre, et traça chez lui quelques traits, que Protogènes trouva si supérieurs aux siens, que, sans s'amuser inutilement à jouter contre un si redoutable rival, il contracta depuis avec lui l'amitié la plus intime. On a trouvé des fresques à *Herculanum*, tirés des peintres grecs; on les admire encore, et les peintres modernes se sont empressés de les imiter. On dit que quelques-uns appartiennent à l'école ou au style de Protogènes. Voyez APELLES.

PROTO-SPATHARIUS. Voy. THÉOPHILE.

PROU (CLAUDE), religieux célestin, né à Orléans, entra dans cet ordre, et y fit profession de la vie monastique le 15 novembre 1666. Il s'y distingua par sa piété, sa régularité, et la composition d'ouvrages édifians et estimés, dont voici les titres: | *Les Regrets d'une âme touchée d'avoir abusé long-temps de la sainteté du Pater*, Orléans, 1691, in-12: livre plein d'onction, qui fut bien accueilli des personnes pieuses, et qu'on recherche encore; | *La Vie de saint Lyé, solitaire de Beausse*, Orléans, 1694, in-8°; | *Réflexions chrétiennes sur la virginité*, 1695, in-8°. Elles furent réimprimées en 1700, avec une augmentation de sept chapitres, et repa-rurent sous ce titre: *Réflexions importantes sur la virginité*; | *Le Guide des pèlerins de N.-D. de Verdelys*, Bor-

deaux, 1700, in-8°. Verdelys (*Iridilis Lucus*) est un monastère du diocèse de Bordeaux, célèbre par son pèlerinage et la dévotion des fidèles; | *Dispositions nécessaires pour le jubilé de l'année sainte*, Bordeaux, 1700; | *Instructions morales touchant l'obligation de sanctifier les dimanches et fêtes*, Bordeaux, 1705, in-8°, etc. Le père Prou mourut au monastère de Verdelys, le 20 décembre 1722. L'auteur de l'*Histoire des Célestins de France*, le nomme Proust; c'est mal à propos.

* **PROUSTEAU (GUILLAUME)**, jurisconsulte, né à Tours le 26 mai 1626, d'un marchand de cette ville, fit ses premières études chez les jésuites, et les continua à la Flèche, où il remporta tous les premiers prix. Après avoir étudié les lois et avoir reçu le bonnet, il s'appliqua plus particulièrement au droit romain, qu'il regardait avec raison comme la base de la jurisprudence et la source de toutes les lois. Son application assidue le mit en état d'éclaircir et de développer avec précision et clarté le Digeste et le Code romain. Pendant quatre années, il exerça à Orléans la profession d'avocat, se voua ensuite à l'enseignement, et mourut le 19 mars 1705, à l'âge de 79 ans. Il fonda en 1694 la bibliothèque d'Orléans, qui passe, après celle de Paris, pour être une des plus riches de France. Il dépensa de grandes sommes pour la construction intérieure de la bibliothèque, et y laissa des fonds pour l'entretien du bibliothécaire et pour l'achat des livres, chaque année. Ses ouvrages sont: | *Recitationes ad legem 23 contractus, ff. de regulis juris*, Orléans, 1684, in-4°: livre qui établit justement sa réputation; | *De verborum significatione*; | plusieurs *Institutes du droit canon*; | des *Commentaires sur différents titres du Digeste et du Code*, etc.

PROVENZALI (JÉRÔME), médecin de Clément VIII, puis archevêque de Sorrento, était de Naples. Il fit honneur à sa patrie par ses connaissances. Il mourut en 1612, après avoir gouverné son diocèse avec sagesse. On a de lui un *Traité des sens*, en latin, Rome, 1597, in-4°, qui dément la mauvaise idée qu'on s'est faite de la physique de son siècle.

* **PROYART (LIÉVAIN-BONAVENTURE)**, historien, né en Artois vers 1743, fit ses premières études au collège de St-Quentin en Vermandois, et les acheva au séminaire de Saint-Louis à Paris. Il embrassa l'état ecclésiastique et se consacra à l'éducation de la jeunesse. Appelé au collège

(1) Le même trait a été attribué à Apelles, pour l'écume d'un cheval.

Louis-le-Grand quelque temps après l'expulsion des jésuites, il s'efforça de maintenir dans cet établissement l'esprit religieux qui y régnait sous les célèbres maîtres que la persécution arrachait à l'enseignement et à la religion. De Louis-le-Grand, où il était sous-principal, l'abbé Proyart passa au Puy en Velay en qualité de principal du collège, et fut chargé d'organiser cet établissement. Il avait fait de cette maison l'une des écoles les plus florissantes du royaume. Plusieurs ouvrages qu'il avait fait paraître augmentèrent sa réputation. Il venait d'être pourvu d'un canonicat dans sa ville natale, lorsque la révolution éclata. Il se réunit alors au petit nombre d'écrivains qui restèrent fidèles aux saines doctrines. Condamné à la déportation pour avoir refusé le serment, il parvint à sortir de France. Il se retira d'abord en Flandre, où il eut une conversation avec le général Dumouriez, qui le sollicita en vain de rentrer en France et d'y accepter un évêché constitutionnel. En 1794, il harangua l'empereur François II à Bruxelles, au nom des prêtres français. Depuis il se retira en Allemagne, et fut accueilli avec une extrême bienveillance par le prince Hohenlohe-Bartenstein, qui le fit son conseiller ecclésiastique. Il ne reentra en France qu'après la signature du Concordat, et alla s'établir à Saint-Germain. Il publia en 1808 sur Louis XVI un nouvel ouvrage qui le fit enfermer à Bicêtre. Ce livre avait pour titre : *Louis XVI et ses vertus aux prises avec la perversité de son siècle*. Le chagrin, la privation des choses les plus nécessaires et la rigueur du froid eurent sur sa santé la plus funeste influence : atteint d'une hydropisie de poitrine, il obtint, grâce aux démarches de ses amis, la permission d'être transféré à Arras sous l'escorte d'un gendarme. Il y mourut peu après, le 22 mars 1808, à l'âge de 65 ans. L'abbé Proyart était un prêtre éditant, à qui les choses de piété étaient familières, et un écrivain laborieux, animé des intentions les plus pures, et fortement prononcé pour le bien ; mais on ne peut pas dire qu'il fût toujours élégant, modéré et judicieux. Son style est quelquefois lâche ou diffus, son ton vif et ses jugemens hasardés et sévères, surtout dans ses derniers ouvrages. Les principaux sont : | *l'Ecolier vertueux, ou Vie édifiante de Décalogne, écolier de l'université de Paris*, 1^{re} édition, 1772 : petit livre très répandu dans les collèges et

maisons d'éducation, et très propre à inspirer le goût de la piété et de la vertu : 3^e édition, 1778, in-12 ; | *Le modèle des jeunes gens, ou Vie de Claude le Peletier de Souzi*, aussi répandu que le précédent. On trouve à la fin une *Notice* sur le frère de Souzi, qui fut supérieur-général de Saint-Sulpice ; | *Histoire de Loango, Kakongo et autres royaumes d'Afrique*, de 1766 à 1773, in-12, 1776, rédigé sur les Mémoires de plusieurs missionnaires ; | *Vie du Dauphin, père de Louis XVI*, 1778, in-8° ; 1782, 2 vol. in-12 ; | *Eloge du même prince*, qui concourut pour le prix proposé en son honneur, 1779 ; | *De l'Education publique et des moyens d'en réaliser la réforme*, 1781, mémoire rédigé sur les questions proposées sur cette matière par les agens du clergé, d'après les vues de l'assemblée de 1780 ; | *Vie du Dauphin, père de Louis XV*, 2 vol. in-8°, 1782. L'abbé Proyart fait très bien connaître le caractère et le mérite du prince ; il le montre à la cour, à l'armée, dans le silence du cabinet et dans les détails de la vie privée, toujours égal, bon, laborieux, réglé dans sa conduite. Cette *Vie*, outre l'intérêt du héros, l'élève de Fénélon, qui donnait de si grandes espérances, est d'ailleurs rédigée avec soin ; et nous paraît une des meilleures productions de l'abbé Proyart. | *Histoire de Stanislas, roi de Pologne*, 1784, 2 vol. in-12 ; | *Vie de M. de la Mothe d'Orléans, évêque d'Amiens* ; | *Histoire de madame Louise, fille de Louis XV, carmélite à Saint-Denis* ; | *Histoire de Marie Leczinska, reine de France* ; | *Histoire de Robespierre*. Ces quatre derniers écrits ont été publiés en pays étrangers. Le sujet en est intéressant, généralement bien traité, mais il y a parfois des longueurs. | *Louis XVI détrôné avant d'être roi* ; | *Louis XVI et ses vertus aux prises avec la perversité de son siècle*, Paris, 1808, 3 vol. in-8°. Nous allons rapporter sur ces deux ouvrages le jugement d'un écrivain distingué. « Il y a dans ces livres, dit-il, des réflexions très justes et des faits malheureusement très vrais ; mais on désirerait souvent plus de précision, de mesure et de critique. Les digressions sont fréquentes et pas toujours assez motivées. Il y a dans le dernier ouvrage sur Clément XIV des détails qui ne paraissent ni exacts ni présentés avec la mesure convenable. Ce livre renferme des anecdotes qui supposent beaucoup de recherches ; deux volumes presque entiers

roulent sur les philosophes modernes, les illuminés, les francs-maçons, et sur quelques charlatans qui firent du bruit à Paris vers la fin du dernier siècle. L'auteur fait bien connaître l'esprit du temps, et les extraits des écrits philosophiques qu'il rapporte mettent à découvert leurs vues et leurs projets. Si quelquefois les tableaux sont un peu chargés, les expressions fortes, le ton vif, il faut le pardonner à celui qui avait vu les sinistres effets des doctrines anti-religieuses, et dont l'imagination vive avait été frappée du spectacle de tant d'excès et de tant de fureurs. » On attribue aussi à l'abbé Proyart quelques brochures de circonstance à l'époque de la révolution, et une continuation de l'Histoire abrégée de l'Eglise par Lhomond qu'on a supprimée dans les nouvelles éditions, et remplacée par une autre plus conforme à l'esprit de l'auteur, laquelle a été faite par M. l'abbé Ganilh la Gravière. Nous n'indiquons pas les formats et les éditions des ouvrages de l'abbé Proyart, parce qu'elles sont très multipliées et très répandues. On a publié à Paris, en 1819, les *Oeuvres complètes* de l'abbé Proyart, 17 vol. in-8°, et 17 vol. in-12.

PRUDENCE (AURELIUS-PRUDENTIUS-CLEMENS), poète chrétien, né à Calahorra dans la Vieille-Castille, l'an 348, fut successivement avocat, magistrat, homme de guerre, gouverneur de Saragosse, et se distingua dans toutes ces professions. Son mérite lui procura un emploi honorable à la cour d'Honorius; mais on ne sait rien de plus particulier sur sa vie ou sur sa mort. On sait seulement que le préfet Symmaque ayant demandé à Valentinien II, au nom du sénat, le rétablissement de l'autel de la Victoire, et les revenus des temples païens que Gratien avait confisqués, Prudence fit contre lui deux livres qui nous restent encore. Les meilleures éditions de ses *Poésies* sont celle d'Elzévir, in-12, 1667, à Amsterdam, avec les notes de Nicolas Heinsius; et celle de 1687, in-4°, à Paris, *ad usum Delphini*, par les soins du père Chamillard, jésuite, et celle de Bodoni, Parme, 1789, 2 vol. in-8°. La *Vie* de Prudence est dans la plupart des éditions; on l'a omise dans celle de 1667; elle est dans les *Mémoires* de Tillemont, tom. 7. Ses poèmes sont : | *Psychomachia*, ou *Combat de l'esprit contre le vice*; | *Cathemerinon*; c'est un recueil d'hymnes pour certains temps de la journée et quelques solennités; | *Apotheosis*; c'est une

défense de la foi contre les païens et les hérétiques; | *Hamartigenia*, de l'origine des péchés; | *Enchiridion*; c'est un abrégé de l'histoire sainte; | *Peri Stephanon*, ou *Des couronnes des Martyrs*, composé de quatorze hymnes. Le Clerc, fameux critique protestant, fait sur ce livre l'observation suivante : « Il paraît « clairement par plusieurs endroits de « ces hymnes, que depuis ce temps-là on « invoquait les martyrs, et qu'on croyait « qu'ils avaient été établis de Dieu patrons « de certains lieux. Quelques protestans, « qui se sont imaginé que l'on doit joindre « à l'Ecriture la tradition des quatre ou « cinq premiers siècles, ont nié que l'on « invoquât les saints dans le quatrième « siècle; mais ils ont eu tort de se former un système en idée, avant que « d'être bien instruits des faits, puisqu'on « peut les convaincre de celui-ci par divers endroits de Prudence. » *Biblioth. univ. et hist.*, t. 12. Prudence est plus estimable encore par son zèle pour la religion que par la beauté de ses poésies. Il y a dans ses vers des fautes de quantité; ses phrases se ressentent de la décadence des lettres et de la bonne latinité. Mais il faut convenir qu'on rencontre dans ses ouvrages plusieurs morceaux où il règne du goût et de la délicatesse. Ses stances sur les Innocens, *Salvete, flores martyrum*, sont de ce nombre. Il mérite, suivant Erasme, par la sainteté et par l'érudition sacrée qui éclatent dans ses écrits, d'avoir une place parmi les plus grands docteurs de l'Eglise. Des auteurs ecclésiastiques et quelques hagiographes lui ont donné le titre de saint; mais on ne lit point son nom dans les Martyrologes.

PRUDENCE (saint), surnommé *le Jeune*, quitta son nom de Galindo, pour prendre celui de *Prudence*, peut-être en mémoire du précédent. Il était né en Espagne, et passa en France pour se soustraire à la fureur des infidèles. Son rare mérite le fit élever en 840 ou 845 sur le siège épiscopal de Troyes. Il s'y distingua par ses lumières et son zèle, surtout dans l'affaire de Gotscale; il signa les articles de la doctrine catholique, établis au concile de Querci, contre ce moine opiniâtre, et se tint en même temps arme contre les hérésies opposées et les illusions des pélagiens et semi-pélagiens. Quelques savans prétendent qu'il poussa la précaution trop loin, et qu'il enveloppa la vérité dans la proscription de l'erreur. Mais il est à croire que c'est

l'effet de la dispute; sa parfaite soumission à l'autorité de l'Eglise prouve qu'il ne cherchait et n'aimait que la croyance catholique; il travailla ensuite avec saint Loup de Ferrières à la réforme des monastères de France, et mourut le 6 avril 861. On a de lui quelques écrits, insérés dans la *Bibliothèque des Pères*, t. 15. M. Breyer, chanoine de Troyes, a écrit sa *Vie*, 1725, in-42.

PRUDENT (JOSEPH-HIPPOLYTE-AUG. VAUCHOT, connu sous le nom de père). Voyez VAUCHOT.

* PRUDHOMME de la BOUSSINIÈRE des VALLÉES (JACQUES-GUILLAUME-RÉNÉ-FRANÇOIS), évêque constitutionnel, naquit le 16 décembre 1728 à Saint-Christophe, dans le diocèse du Mans, et fit ses études à Paris. Entré à la Sorbonne où il fit sa licence en 1750, il fut reçu docteur en 1760, puis fut curé du Crucifix au Mans, jusqu'à la révolution. Le 23 mars 1767 il prononça dans l'église de l'hôpital de cette ville l'*Eloge* de M. Froulay de Lessé, dont le cœur a été déposé dans ce lieu. Ce discours renfermait un passage contre les jansénistes, que Prudhomme appela sans les nommer des *esprits inquiets et turbulens*; aussi fut-il traité de *rapsodie fanatique* dans la feuille du 15 juillet 1767 des *Nouvelles ecclésiastiques*. Prudhomme de la Boussinière jouissait de l'estime et de la considération publiques lorsque les événemens de la révolution apportèrent quelque modification à ses principes. Grégoire ayant été nommé évêque au Mans et à Blois, opta pour ce dernier siège : Prudhomme qui s'offrit pour le remplacer, fut élu, et son sacre eut lieu à Paris le 11 mars 1791. Installé au Mans le 10 avril suivant, il fit à cette occasion un discours qui fut critiqué dans une brochure du temps : c'est une lettre datée de 4 septembre 1791, in-8°, et publiée sous ce titre : *Mon petit mot à M. Prudhomme*. Dans une *Lettre pastorale* du 5 janvier 1792, intitulée *le Catholicisme de l'assemblée constituante, démontré par la discipline des premiers siècles et les procès verbaux du clergé, ou instruction pastorale dogmatique de M. l'évêque de la Sarthe sur les contestations qui divisent l'Eglise de France*, in-8°, le prélat essaya de justifier tout ce qu'avait fait cette assemblée sur la religion. L'*Ami de la religion* dans la *Notice* qu'il a donnée sur cet évêque (n° 4660, 7 juillet 1830) ne pense pas que cette diatribe contre le clergé ait été rédi-

gée par Prudhomme; les traces de jansénisme qu'il y a trouvées lui font croire que quelque avocat de la secte a tenu la plume pour lui. Il est juste de dire qu'il ne fut jamais partisan des excès révolutionnaires. On le vit s'opposer au mariage d'un de ses grands-vicaires, qui était bénédictin et qui reçut plus tard d'un autre bénédictin la bénédiction nuptiale dans la cathédrale même du Mans. Après avoir cessé momentanément ses fonctions, Prudhomme les reprit, adhéra aux deux *encycliques* publiées par les *Réunis* en 1795, assista aux conciles dits nationaux de 1797 et de 1801, et tint lui-même en 1800 au Mans un synode dont les *Actes* ont été imprimés. Il se rendit ensuite au comité métropolitain que Claude Lecoz avait convoqué à Reims, et donna sa démission en 1801. Prudhomme mourut au Mans le 9 février 1812, à l'âge de 83 ans, et fut assisté dans ses derniers momens par un chanoine. Il passait la plus grande partie de l'année à sa campagne de Baine où il a été inhumé : l'inscription placée sur son tombeau ne rappelle en aucune manière son titre épiscopal.

* PRUDHOMME (LOUIS), imprimeur, journaliste et écrivain, né à Lyon, en 1752, mort à Paris le 20 avril 1830, fut d'abord garçon de magasin chez un libraire de Lyon, puis relieur au Mans. A l'époque de la révolution, il habitait Paris depuis peu de temps, et dès le commencement des troubles, il fit paraître un grand nombre de pamphlets dont le chiffre selon lui-même, s'éleva depuis 1787 jusqu'au 14 juillet 1789, à plus de quinze cents, et qui se faisaient remarquer par leur exagération révolutionnaire. Plusieurs même le firent arrêter. Ses *Litanies du tiers état*, et son *Avis aux gens de livrée sur leurs droits politiques* furent distribués à plus de cent mille exemplaires dans les rues et dans les carrefours de la capitale. Au commencement de 1789, parut son *Résumé des cahiers et doléances des bailliages pour les députés des trois ordres aux états-généraux*, en 3 volumes in-8°, ouvrage tellement séditieux, qu'il fut saisi par la police dans un temps où les plus audacieux écrits circulaient librement. Dès le lendemain de la prise de la Bastille, Prudhomme publia le premier numéro de son journal des *Révolutions de Paris* (1789-1793, 18 vol. in-8°), avec cette épigraphe : *Les grands ne nous paraissent grands*

que parce que nous sommes à genoux..... Levons-nous....! Dès lors il ne garda plus de mesure; dénonçant indistinctement tous les partis, il harcelait sans cesse tous les agens de l'autorité, et attaquait toutes les institutions. Mais parmi les pamphlets qui parurent à cette époque, quelques-uns lui ont été attribués à tort, tels que les *Crimes des rois de France*, 1791, in-8°; Béranger en est l'auteur (quelques-uns attribuent aussi cet ouvrage à M^{lle} Kéralio). Les *Crimes des papes*, 1792, in-8° (de la Vicomterie); les *Crimes des empereurs d'Allemagne*, 1793, in-8°, (de Béranger), etc. On vit Prudhomme presser le jugement de Louis XVI, sommer le gouvernement de faire chaque année, au 14 juillet, la fête des piques, en ordonnant que cette arme fût arborée ce jour-là à toutes les fenêtres. Cependant il fut emprisonné comme royaliste, et il eut besoin de ses anciens amis pour se tirer d'affaire. En 1797, il mit au jour son *Histoire générale des crimes commis pendant la révolution*, dans laquelle il s'attache à démontrer qu'il n'approuva jamais les massacres ni les proscriptions. Prudhomme était, en 1799, directeur des hôpitaux de Paris, et il y devint ensuite imprimeur-libraire. Ayant acheté, en 1810, de l'abbé Chaudon, le droit de faire une édition de son *Dictionnaire*, il intenta aux éditeurs de la *Biographie universelle* de Michaud, qu'il regardait comme une contrefaçon de l'ouvrage de Chaudon, un procès qu'il perdit. On a de lui les ouvrages suivans, soit comme auteur, soit comme éditeur: | *Géographie de la république française en 120 départemens*, 1791, in-8°; | *Histoire générale et impartiale des erreurs, des fautes et des crimes commis pendant la révolution*, 1798, 6 vol. in-8°. (| suivant Barbier, *Voyage à la Guyane et à Cayenne fait en 1789 et années suivantes*, 1798, in-8°; | *Dictionnaire universel de la France*, 1803, 3 vol. in-8°; | *Miroir de l'ancien et du nouveau Paris*, 1804, 6 vol. petit in-12; | *Dictionnaire universel, historique, critique et bibliographique, ou Histoire abrégée et impartiale des personnages de toutes les nations, etc., d'après la huitième édition publiée par Chaudon et Delandine*, 1810-1812, 20 vol. in-8°; | (voyez CHAUDON.) | *Voyage descriptif et philosophique de l'ancien et du nouveau Paris*, 1814, 1821, 1825, 2 vol. in-18; | *L'Enfer des hommes d'état et le Purgatoire des*

peuples, Paris, 1815, 2 volumes in-12; | *L'Europe tourmentée par la révolution en France, ébranlée par dix-huit années de promenades meurtrières de Napoléon Bonaparte, avec un tableau du nombre d'hommes qui ont péri pendant la révolution, et les milliards partagés pour un petit nombre d'individus qui ont prêté tous les sermens depuis 1783*, 1816, 2 vol. in-12. Prudhomme professa dans cet ouvrage le plus profond mépris pour le gouvernement de Bonaparte, et pour toute la noblesse qu'il a créée. | *Histoire impartiale des révolutions de France, depuis la mort de Louis XV, contenant les causes et les motifs qui ont dirigé tous les partis et les chefs de factions, conspirations, insurrections, etc., avec les anecdotes secrètes sur la cour, le clergé, la noblesse, les parlemens, et les hommes devenus célèbres par leurs vertus, leurs talens, leurs erreurs ou leurs crimes*, etc., Paris, 1824, 12 vol. in-12; | *Répertoire universel, historique et biographique des femmes célèbres mortes ou vivantes*, Paris, 1826-1827, 4 vol. in-8°. Prudhomme a encore été l'éditeur des *Cérémonies religieuses*, par B. Picard. (voyez PICARD), 1810, 13 vol. in-fol., et de l'*Art de connaître les hommes par la physionomie*, de Lavater, 1805-1809, 10 vol. in-4° et in-8°.

* PRUDHON (PIERRE-PAUL), peintre, membre de l'institut, né le 6 avril 1760 à Cluny, d'un maître maçon dont il était le 13^e enfant, perdit son père, étant encore en bas âge, et fut élevé gratuitement à la célèbre abbaye de sa ville natale. Les heureuses dispositions qu'il montra pour la peinture fixèrent l'attention des moines qui sollicitèrent pour lui la protection de M. Moreau, évêque de Mâcon. Ce prélat l'envoya à l'école de dessin de Dijon, sous Devosges, et les progrès du jeune Prudhon justifiaient les espérances qu'il avait fait concevoir; mais aussi l'ardeur et la vivacité d'une imagination qu'il ne chercha point à réprimer le précipitèrent dans des écarts qui eurent sur le reste de sa vie une influence bien funeste, et le tinrent dans un état de gêne qui l'empêcha de se livrer à des travaux de longue haleine. A peine âgé de 18 ans, et avant d'avoir obtenu le prix de peinture fondé par les états de Bourgogne, il s'était épris d'une passion violente pour une femme qui de sa maîtresse devint son épouse. Cette union mal assortie fut pour lui une

source de chagrins continuels : la dissipation et l'inconduite de son épouse le forcèrent à s'en séparer par un divorce. Quelque temps après une demoiselle Mayer, son élève, le fit encore renoncer au projet qu'il avait formé de vivre dans la solitude; mais cette alliance criminelle fut pour sa maîtresse une source de regrets et de remords, et elle mit elle-même fin à ses jours. Le chagrin que Prudhon en éprouva le conduisit au tombeau le 16 février 1825. M. Voyart a publié une *Notice* sur sa vie et ses ouvrages, Paris, Didot, 1824, in-8°. Ses principales productions sont : le plafond du musée, représentant *Diane implorant Jupiter*; *le crime poursuivi par la justice et la vengeance céleste*, allégorie, où le peintre s'est élevé très haut, principalement dans la partie poétique et morale de son art. Ce tableau, exposé au salon de 1808, a été déposé à la galerie du Luxembourg, et a été gravé par M. Roger. *L'Enlèvement de Psyché par les zéphyrs*, exposé aussi au salon de 1808, et gravé par Muller en 1817; *Zéphyre se balançant sur la surface des eaux*, exposé au salon de 1812 et qui a été lithographié par M. Grevedon. Il peignit aussi pour le salon de 1819 une *Assomption de la Vierge*, qui orne maintenant l'autel de la chapelle du château des Tuileries. Enfin sa dernière composition est un *Christ mourant sur la Croix*, qui a été acheté par le ministre de la maison du roi. On reproche à cet artiste de l'incorrection dans le dessin et une constante ressemblance dans les têtes de tous ses personnages; mais il avait toujours une couleur suave et brillante, et un charme de pinceau que personne ne peut lui contester.

PRUSIAS, fils de Prusias le Boiteux. et petit-fils de Ziélas, succéda à son père dans le royaume de Bithynie. Il était sur le point d'entrer dans la ligue d'Antiochus contre les Romains, auxquels sa politique l'avait rendu redoutable, lorsque le sénat l'en détacha par ses ambassadeurs. Il tourna ses armes contre Eumène, roi de Pergame, et le vainquit en plusieurs occasions, par l'adresse et le courage d'Annibal, qui s'était réfugié chez lui. Il ternit l'éclat de ses victoires par l'ingratitude dont il paya celui qui les avait remportées. Les Romains lui ayant proposé de leur livrer ce héros, il était près de le faire, lorsque Annibal s'empoisonna, lui épargnant ce crime, 183 ans avant J.-C. Ce lâche monarque se rendit à Rome l'an

467, et y fut reçu magnifiquement; mais ce fut par des bassesses d'esclave qu'il obtint ces bonheurs. Il alla au devant des députés envoyés pour le recevoir, la tête rasée, avec le bonnet, l'habit et la chaussure des affranchis. « Voici, leur dit-il, un » de vos serviteurs, prêt à tout faire et » à tout entreprendre pour vous. » Lorsqu'il parut devant le sénat assemblé, il baisa le seuil de la porte. De retour dans ses états, il déclara la guerre à Attale, roi de Pergame, le vainquit, s'empara de la capitale de ses états, et fut contraint par les Romains à rendre tout et à faire des réparations au vaincu. Cette paix conclue, l'an 154 avant J.-C., et l'extrême cruauté de Prusias, le rendirent l'exécration et le mépris de ses sujets. « Ce n'était, dit un » historien, par la taille qu'une moitié » d'homme, par le courage qu'une femme. » Les peuples révoltés mirent sur le trône son fils Nicomède. Prusias, dès le premier moment de la révolte, avait mis son espérance dans les Romains; mais, désespéré de ce qu'ils n'envoyaient que des ambassadeurs au lieu de soldats, il s'enfuit à Nicomédie, où il fut tué près de l'autel de Jupiter, l'an 148 avant l'ère chrétienne : ce fut son fils lui-même, si l'on en croit Tite-Live, qui fut son meurtrier.

PRYNNE ou **PRYNN** (WILLIAM), juriconsulte anglais, naquit en 1600 à Swanswick dans le comté de Somerset. Il s'éleva avec violence contre les évêques, dans un écrit intitulé : *Du violement du sabbat et de l'état des évêques*. Cet écrit qui lui valut une condamnation humiliante lui suscita beaucoup d'ennemis, qui n'attendaient qu'une occasion pour le perdre. Elle arriva en 1663, lorsqu'il publia *l'Histrio-mastix ou le Fouet des Comédiens*, écrit dans lequel il s'élevait contre les femmes qui se livrent au théâtre. La reine avait joué dans une pièce, et devant la cour; l'on persuada au roi que Prynnne avait voulu insulter la reine dans son ouvrage, et, bien qu'il fût constant que la publication du livre avait précédé de dix semaines le divertissement royal, il fut condamné à payer une amende de cinq mille livres, à sortir de l'université, à être attaché au pilori en deux endroits différens, en perdant une oreille à chaque station, et à une prison perpétuelle. La révolution de 1640 le rendit à la liberté. La persécution qu'il avait soufferte le fit regarder par les puritains comme un martyr de la bonne cause. On le choisit pour être un des membres de la chambre des com-

munes, dans le parlement assemblé contre le roi. Prynne insista pour qu'on acceptât les propositions de Charles I^{er}, et fut de nouveau mis en prison. Il y composa un petit livre pour détourner le parlement de faire le procès au roi. Il fut poursuivi sous Cromwell, et mourut à Lincoln's-Inn, le 24 octobre 1669, à 69 ans. Outre l'ouvrage dont nous avons parlé, et qui se trouve dans le *Sylloge variorum tractatum*, imprimé en 1649, on a de Prynne: | *la Vie des rois Jean II, Henri III et Edouard I^{er}*, in-fol., en anglais. Il y défend le pouvoir suprême des rois, après l'avoir attaqué long-temps. | *Histoire de Guillaume Laud*, archevêque de Cantorbéry, in-fol. en anglais; | *Antiquæ constitutiones regni anglici sub Joanne II, Henrico III et Eduardo I, circa jurisdictionem ecclesiasticam*, Londres, 1672, 2 vol. in-fol., recueil qui n'est pas commun; | plusieurs ouvrages de théologie et de controverse, où il y a quelque érudition et peu de jugement. Voltaire traite assez mal cet auteur.

PRZIBRAM (JEAN), pasteur de la paroisse de Saint-Gilles de Prague, et professeur en théologie de cette ville, mort l'an 1447, eut un grand crédit parmi les hussites. Ayant abjuré leurs erreurs, il écrivit contre eux un Traité; mais dans la *Profession de Foi* qu'il dressa depuis sur la Trinité, à la tête de l'université, il montra que, pour avoir abjuré le hussitisme, il n'en était pas plus catholique, et qu'il n'avait paru quitter ses erreurs que pour les reprendre. On trouve ses ouvrages dans l'*Histoire des hussites*, de Cochlée.

PRZIPCOWIUS (SAMUEL), l'un des plus ardents défenseurs du socinianisme, fut chassé de Pologne avec les unitaires en 1658, et se réfugia chez l'électeur de Brandebourg, qui le mit au rang de ses conseillers. Il a laissé en faveur de sa secte un grand nombre d'ouvrages, dont quelques-uns ont été imprimés dans la *Bibliothèque des Frères Polonais*, 1656, 9 vol. in-fol. Il termina sa carrière en Prusse, en 1670, à 80 ans.

* **PRZYBYLSKI (HYACINTHE)**, un des traducteurs et des poètes polonais les plus féconds, naquit, vers le milieu du 18^e siècle, à Cracovie, où tous ses ouvrages ont été imprimés. Professeur et bibliothécaire à l'université de cette ville, il s'est entièrement consacré aux belles-lettres. Ce savant mourut, en 1819, à Cracovie. Il a traduit en entier: | *La*

mort d'Abel, de Gessner, 1787; | *Les Lusiades* de Camoëns, 1790; | *les OEuvres d'Hésiode*, 1790, in-8°; | *l'Iliade*, 2 volumes; | *le Paradis perdu* de Milton, 1791; | *le Paradis retrouvé*, du même; | *les OEuvres d'Ovide*, écrites en exil, 1802; | *les OEuvres de Quintus-Calaber*, un volume; | *les Lamentations de Jérémie*, 1805, in-4°; | *l'Art poétique d'Horace*, 1805, in-8°; | *l'Odyssée*, 2 vol.; | *la Batracomyomachie*; | *les Géorgiques* de Virgile, 1815, in-8°; | *l'Enéide*; | *La clef de l'ancien monde, pour l'intelligence d'Homère et de Quintus-Calaber*, 1816, in-8°. On a encore de Przybylski plusieurs autres ouvrages et un grand nombre de brochures.

* **PSALMANAZAR (GEORGES)** (1), est le nom supposé d'un savant dont la vie fut partagée en deux parties qui, par l'étrange contraste qu'elles présentent au lecteur, ne semblerait point avoir appartenu à un même personnage. La première moitié de sa carrière fut avilie par la bassesse de ses actions, et il consacra l'autre à des travaux littéraires. Voici ce qu'il nous apprend lui-même dans les *Mémoires* qu'il a laissés. Par respect pour ses parens, cet écrivain a dérobé à la postérité le nom de sa famille et le lieu de sa naissance, qui sont en effet restés inconnus jusqu'à ce jour. Il naquit dans le midi de la France en 1679, reçut une éducation distinguée, et rampa successivement dans les conditions les plus abjectes. Il prit le masque du mensonge et de l'hypocrisie, pour jouer tour-à-tour, dans diverses contrées de l'Europe, le rôle d'un jeune catholique persécuté par un père protestant, celui d'un Irlandais poursuivi par ses compatriotes, celui d'un Japonais converti à la religion chrétienne. Psalmanazar imagina, pour mieux accréditer cette dernière imposture un alphabet, une grammaire, une nouvelle religion, s'habitua à écrire dans les caractères inventés par lui, et publia à Londres une *Relation de l'île de Formose*, où il prétendait avoir reçu le jour. Cette relation dont l'authenticité ne faisait naître aucun doute, et qu'on citait comme une autorité, eut un grand nombre d'éditions et fut traduite en plusieurs langues. L'auteur, devenu l'objet d'un intérêt presque général, reçut de nombreux

(1) L'article Psalmanazar, tel qu'il existe dans les éditions précédentes de ce Dictionnaire, étant fautif et incomplet, nous avons dû le refondre entièrement.

bienfaits, et vécut encore long-temps du fruit de ses mensonges. Quelques livres religieux qu'il lut, lorsqu'il était déjà parvenu à l'âge de trente-deux ans, commencèrent à lui inspirer une conviction entière de la vérité du christianisme, puis une piété fervente, qui fit naître en lui le désir, et bientôt après la ferme volonté de travailler à sa conversion. Il renonça d'abord aux bienfaits dont il avait abusé, et, pour se mettre à même de vivre de son travail, il apprit l'hébreu; après quoi il annonça aux libraires qu'il traduirait pour un juste salaire, tous les livres qu'ils désireraient, pourvu qu'ils ne présentassent rien de contraire à la religion et à la morale. Il s'éloigna dès lors des plaisirs et des sociétés et vécut dans la solitude, partageant son temps entre le travail et la prière. Le célèbre Johnson, qui le fréquenta à cette époque, dit qu'il n'a point connu d'homme plus modeste, plus doux, plus simple, plus excellent. Après avoir long-temps hésité entre les catholiques et les anglicans, il fut décidé en faveur des derniers, par un écrit de Charles Lesley, sur cette matière. Psalmanazar devint un des principaux collaborateurs de l'*Histoire universelle*, publiée en Angleterre, en 58 vol. in-8°, « ouvrage informe, dit l'abbé Feller, dans l'article que nous remplaçons par celui-ci, et qui n'a pu être accueilli que dans un siècle de frivolité et d'insouciance pour toutes sortes de vérités (voyez le *Journal historique* que et littéraire (1), 15 janvier 1781, page 9). Psalmanazar mourut à Londres en 1763, à l'âge de 83 ans, léguant tout ce qu'il possédait à une dame, nommée Sarah Rewalling, que, dans son testament, il appelle son amie. Ses mémoires qu'il avait écrits, à l'âge de 75 ans, pour être publiés après sa mort, l'ont été par elle sous ce titre : *Mémoires de***, communément connu sous le nom de Georges Psalmanazar* (en anglais), Londres, 1764, in-8°, avec le portrait de l'auteur assez mal gravé. — Sa relation intitulée : *Description de l'île de Formose, en Asie*, etc., dressée sur les *Mémoires de Georges Psalmanazar*, parut en anglais, en 1704, in-4°, et eut ensuite trois éditions en français, 1705, 1708 et 1712,

toutes dans le format in-12. Il avait aussi composé pour un traité de géographie qui parut sous le titre de *Complete System of geography*, en 1747, l'article *Formose*, uniquement pour avoir occasion de rétablir la vérité sur ce qui concernait cette île. Il est donc étonnant que, même de nos jours, des auteurs, ignorant sans doute l'origine de la *Relation* dont nous avons parlé, l'aient citée comme autorité, et en aient donné de longs extraits (voy. G. Boucher de la Richarderie, *Bibliothèque universelle des Voyages*, 1808, in-8°, t. 5, page 289). Les parties de l'*Histoire universelle*, dont Psalmanazar est auteur sont : | *L'Histoire des Juifs, depuis Abraham jusqu'à la captivité de Babylone*. | *L'Histoire des Celtes et des Scythes*. | *L'Histoire ancienne de la Grèce durant les temps fabuleux ou historiques*. | *La Suite de l'Histoire des Juifs, depuis leur retour de la captivité de Babylone jusqu'à la destruction du temple de Jérusalem par Titus*. | *L'Histoire des anciens empires de Nicée et de Trébizonde*. | *L'Histoire ancienne de l'Espagne*. | *Celle des Gaulois; des Germains*. Et dans la seconde édition : | *La Suite de l'Histoire de Thèbes et de celle de Corinthe*. | *La Retraite des Dix-mille*. | *La suite de l'Histoire des Juifs* (jusqu'à l'époque où l'auteur écrivait).

PSAMMÉNITE fut le 479^e et dernier roi d'Égypte de la dynastie des Scètes, la 26^e des races royales qui gouvernèrent ce pays. Psamménite monta, dit-on, sur le trône après Amasis, son père, vers l'an 526 avant J.-C. Cambyse lui déclara la guerre, et l'attaqua devant Péluse, mit son armée en fuite, et s'empara de la ville. Le vainqueur, profitant de la superstition des Égyptiens, avait mis à la tête de son armée les animaux que ce peuple honorait comme ses dieux; ce qui empêcha les Égyptiens de se défendre comme ils auraient pu. Le roi d'Égypte fut envoyé à Suse, après avoir vu égorger son fils aîné et ses filles traitées en esclaves. Il mourut empoisonné par ordre de Cambyse, qui l'accusait d'avoir voulu soulever les Égyptiens. Psamménite est le seul des anciens rois d'Égypte sur lequel l'histoire profane nous apprend quelque chose de positif. Tout ce qui précède, dans Hérodote, n'est que mêlé de fables. On prétend même que cet Amasis qu'on lui donne pour père est le roi d'Assyrie Nabuchodonosor (voyez ce nom). Après Psamménite, l'Égypte est restée

(1) Observons que Psalmanazar ne consentit à coopérer à cette entreprise, qu'à condition que l'ouvrage serait rédigé dans un tout autre esprit que celui qui avait présidé à son début, et qu'on y prendrait pour base les saintes-Écritures.

aux rois de Perse jusqu'à Alexandre le Grand.

PSAMMITIQUE, roi d'Égypte, né à Saïs, capitale de la Basse-Égypte, était fils de Bocchoris, qui fut tué par Sabacos, roi d'Éthiopie, lorsque celui-ci s'empara de l'Égypte. L'Égypte avait alors douze rois (l'an 667 avant J.-C.). Psammitique ouvrit ses états aux Grecs, qui l'aiderent à triompher de ses rivaux, et il demeura seul souverain de l'Égypte. Tout ce qu'on en a raconté appartient aux temps fabuleux, ainsi que l'histoire de Sabacos, par lequel on le fait tuer. *Voyez* SABACOS.

PSAPHON, Libyen, qui, voulant se faire reconnaître comme dieu, amassa un grand nombre d'oiseaux. Il leur apprit à répéter ces mots *Psaphon est un grand dieu*. Quand il les crut assez instruits, il les lâcha sur des montagnes, qu'ils firent retentir de ces mêmes mots. Les habitants de la Lybie, frappés de ce prétendu prodige, regardèrent Psaphon comme un dieu, et lui décernèrent les honneurs divins.

PSEAUME (NICOLAS), en latin *Psalmicus*, fils d'un simple laboureur de Chaumont-sur-Aire, village du diocèse de Verdun, dut son éducation à un de ses oncles, l'abbé de Saint-Paul de Verdun, qui l'éleva avec soin, et lui résigna son abbaye en 1538. Il se fit prémontré en 1540, et l'année d'après il fut fait docteur de Sorbonne. Il fut pourvu de l'évêché de Verdun en 1548, par la résignation que lui en fit le cardinal Jean de Lorraine. Il assista en cette qualité au concile de Trente, et s'y signala par son éloquence. On a de lui : | un Journal de ce qui s'est fait au concile de Trente; ouvrage curieux, qui a été donné au public par le père Hugo, prémontré, dans son recueil intitulé : *Sacrae antiquitatis Monumenta*; | un écrit intitulé : *Préservatif contre le changement de religion*, Verdun, 1563, in-8° : ouvrage qui conserva à l'Eglise quelques-uns de ses enfans, disposés à s'en séparer. Pseume mourut le 10 août 1573, dans sa ville épiscopale, emportant avec lui les regrets de ses ouailles.

PSELLUS (MICHEL), auteur grec, sous le règne de l'empereur Constantin Ducas, qui le fit précepteur de son fils Michel Parapinace, laissa quelques ouvrages : | *De quatuor mathematicis*, Bâle, 1556, in-8°; | *De Lapidum virtutibus*, grec et latin, avec les notes de Philippe-Jacques Maussac et de Jean-Etienne Bernard, (du premier, Toulouse, 1615, in-8°;

et du second, Leyde, 1748, in-8°); | *De operatione demonum*, grec et latin, Paris, 1623, in-8°; Kiell, 1688, in-42; et dans la *Bibliothèque des Pères*. Ce traité a été traduit en français par Gaulmin. | *De victis ratione libri duo*, Bâle, 1520, in-8°, traduit par Georges Valla; | *Synopsis legum versibus graecis edita, cum latina interpretatione Fr. Bosqueti*, Paris, 1632, in-8°. Psallus fut enveloppé dans la disgrâce de Michel Parapinace, qui fut détrôné par Nicéphore Botoniate en 1078. On le dépouilla de ses biens, et on le relégua dans un monastère, où il mourut la même année.

PTOLEMEE-LAGUS ou **SOTER**, roi d'Égypte, fut le fondateur de la dynastie macédonienne qui rétablit la monarchie égyptienne détruite par Cambyse. (*Voy. PSAMMÉNITE*.) Il naquit dans l'Eordée province de la Mygdonie, l'an 360 avant J.-C., et était fils d'Arsinoé, concubine de Philippe de Macédoine. Ce prince la maria, dès qu'elle fut enceinte, à Lagos, homme de basse extraction, qui fut depuis l'un des gardes d'Alexandre le Grand. Ptolémée, élevé à la cour de ce conquérant, devint l'un de ses plus intimes favoris, et eut grande part à ses conquêtes. Après la mort d'Alexandre, Ptolémée eut l'Égypte en partage, dans la distribution qui fut faite de ses états, l'an 325 avant J.-C. Quoiqu'il ne prit point encore le titre de roi, c'est toutefois de ce temps qu'il faut compter les années de l'empire des nouveaux rois d'Égypte surnommés *Lagides*. Le premier soin de Ptolémée fut de profiter des troubles de Cyrénaïque en Libye pour s'en rendre maître. Perdicas, régent du royaume de Macédoine, se préparait à marcher contre lui; mais la réputation que Ptolémée s'était faite par sa douceur, son équité, sa sagesse et sa modération, attira beaucoup de monde dans son parti. Perdicas fut vaincu, et massacré par sa propre armée, qui offrit la régence de l'empire à son rival. Ptolémée refusa ce titre, qu'il regardait comme plus dangereux qu'utile à ses intérêts. Pour s'assurer la possession de l'Égypte par la conquête des provinces voisines, il se rendit maître de la Célé-syrie et de la Phénicie par ses généraux, entra dans la Judée, prit Jérusalem, et enmena plus de 100,000 captifs en Égypte, du nombre desquels il choisit 30,000, à qui il donna la garde des places les plus importantes de ses états. Il invita aussi les Juifs à venir s'établir dans Alexan-

drée, pour achever de la peupler, et il leur accorda le droit de bourgeoisie. Ptolémée passa ensuite dans l'île de Chypre, et s'en rendit maître. De là il alla mettre le siège devant Gaza, défendue par Démétrius, sur lequel il remporta une victoire signalée. Le vainqueur, non seulement donna au vaincu la permission de faire enterrer ses morts, mais il ne garda aucun prisonnier, et lui renvoya tous ses bagages sans rançon. Cette victoire mit Ptolémée en possession de la Phénicie et de la Syrie, Tyr et Sidon rentrèrent sous son obéissance. Cependant Démétrius leva de nouvelles troupes, et, de concert avec son père Antigone, il porta la guerre en Egypte, qu'il fut forcé d'abandonner. Désespéré d'avoir manqué son coup, il assiégea Rhodes que Ptolémée secourut. Les Rhodiens, pénétrés de reconnaissance, donnèrent à leur libérateur le surnom de *Soter* ou de *Sauveur*. Après plusieurs autres tentatives de Démétrius, Ptolémée resta paisible possesseur d'un grand nombre d'états, et nomma pour son successeur Ptolémée Philadelphie, qu'il plaça lui-même sur le trône. Il mourut quelque temps après, l'an 285 avant J.-C., à 73 ans, après en avoir régné 40. Ce roi avait établi à Alexandrie une académie appelée le *Musée*; modèle ou cause occasionnelle des académies qui se sont successivement formées en divers pays, et dont l'Europe est aujourd'hui couverte : dans l'état de dégradation où sont les sciences, ce sont autant de foyers d'ignorance et de sottise, qui ne tendent qu'à la subversion des idées saines. Sous le règne de ce prince, fut élevée la fameuse tour du fanal de l'île de Pharos, mise au nombre des sept merveilles du monde. Cette tour était construite de marbre blanc, où, selon Plinie, de pierres blanches, et l'on y entretenait continuellement du feu pour servir de guide aux matelots.

PTOLÉMÉE II ou **PHILADELPHIE**, fils du précédent, né dans l'île de Cos, vers l'an 309 avant J.-C., succéda l'an 285 avant J.-C. à son père, qui de son vivant l'avait déjà associé à l'empire. Il fut surnommé *Philadelphie*, amateur de ses frères, par antiphrase ou contre-vérité, parce qu'il en avait fait mourir deux. Ptolémée rechercha l'amitié des Romains, qui lui envoyèrent des ambassadeurs pour conclure un traité d'alliance. Il distribua à chacun des députés une couronne d'or; ils en ornèrent ses statues. Flatté de cette politesse généreuse, Phi-

ladelphie leur fit de magnifiques présents, qu'ils portèrent au trésor public, à leur retour à Rome. Cependant il s'élevait plusieurs rebelles en Egypte. Magès, son frère utérin, trama une conspiration contre lui; mais elle fut bientôt éteinte par la mort du coupable. Quatre mille Gaulois méditaient la conquête de l'Egypte. Ptolémée sut conduire les conjurés dans une île du Nil où ces barbares, investis de tous côtés, périrent par leur propre fureur ou par la faim. Tranquille après ces agitations passagères, il travailla à attirer dans son royaume le commerce maritime. Dans ce dessein, il bâtit, sur la côte occidentale de la mer Rouge, une ville à laquelle il donna le nom de sa mère *Bérénice*; mais ce port n'étant pas commode, on se servait de celui de Myos-Hormos, qui n'en était pas éloigné. C'était là que venaient aborder les richesses de l'Arabie, de l'Inde, de la Perse et de l'Ethiopie; et, pour faciliter les transports des marchandises, on construisit un canal, depuis le Nil, dont il tirait ses eaux, jusqu'au port de Myos-Hormos. Ptolémée fit équiper deux flottes, l'une dans la mer Rouge, et l'autre dans la Méditerranée, et par ce moyen, il s'assura tout le commerce du levant et du couchant. Antiochus *Theos*, ou le *Dieu*, roi de Syrie, marcha contre Ptolémée, avec toutes les forces de Babylone et de l'Orient; mais les troubles élevés dans ses états le forcèrent à faire la paix. Les conditions du traité furent, que le roi de Syrie répudierait Laodice, sa femme et sa sœur; qu'il épouserait Bérénice, fille de Ptolémée, et que déshéritant les enfans du premier lit, il assurerait la couronne à ceux qui naîtraient de ce mariage. Conditions barbares et contre la nature, qui prouvent, autant que l'assassinat de ses frères, que Ptolémée, pour aimer les sciences, n'en était ni plus juste ni plus humain. L'alliance des deux rois fut conclue à ces conditions, et Ptolémée, malgré son grand âge et ses infirmités, conduisit lui-même la princesse jusqu'à Séleucie, port de mer proche l'embouchure de l'Oronte, rivière de Syrie, où Antiochus la vint recevoir. Ptolémée, dans le séjour qu'il fit en Syrie, fut frappé d'admiration pour une statue de Diane, et l'obtint d'Antiochus; mais à peine cette statue fut-elle transportée à Alexandrie, qu'Arsinoé, femme de Ptolémée, tomba malade. Cette reine crut voir en songe Diane elle-même, qui se plaignait d'avoir été ainsi enlevée de son

temple. Quoi qu'il en soit de ce rêve, il est certain, par une multitude d'exemples, que Dieu réprime la révolution des temples, même païens, faite par ceux qui n'ont pas d'autre culte, parce que c'est une insulte faite à la religion en général, et l'effet de l'impiété est partout détestable. (*Foy BRENNUS.*) « J'ai vu, dit un auteur de ce siècle, des chrétiens se scandaliser de ces observations; comme si Dieu, disaient-ils, s'intéressait aux idoles et aux cultes superstitieux. Mais il s'intéresse moins encore à une impiété absolue, le plus funeste comme le plus punissable des crimes. Démolir des pagodes, pour élever sur leurs débris des temples au vrai Dieu, c'est la plus sainte des œuvres: mais attaquer les faux cultes parce qu'on n'en veut aucun, c'est la disposition d'esprit la plus détestable. Aussi toutes les histoires sont-elles remplies d'événemens qui châcient l'impiété, quel qu'en soit l'objet. *Foyez le traité de Sacrilegiorum vindictis et poenis, ex christianis et gentilibus historicis collectus*, qui peut servir de pendant à celui de Spelman. » Le roi, voulant guérir l'esprit inquiet de la reine, renvoya la statue en Syrie. La mort de cette princesse, arrivée peu de temps après, accabla Ptolémée de douleur: ce monarque l'avait aimée constamment. Il donna son nom à plusieurs villes qu'il fit bâtir, et lui rendit, après sa mort, tous les honneurs qu'il put imaginer. Il avait, entre autres, formé le projet d'élever à sa mémoire un temple, dont la voûte devait être revêtue de pierres d'aimant, pour y tenir la statue d'Arsinoé suspendue en l'air; mais la mort de Dinocrate, fameux architecte, qui avait donné le dessin de ce temple, empêcha l'exécution de ce projet ridicule et insensé. Ptolémée Philadelphie ne survécut pas long-temps à Arsinoé; il mourut dans la 64^e année de son âge, et l'an 246 avant J.-C. Ce prince enrichit la bibliothèque d'Alexandrie des livres les plus rares et les plus curieux qu'il put trouver dans toutes les parties du monde connu. Lorsqu'il mourut, elle était composée de 200,000 volumes, et ses successeurs l'augmentèrent jusqu'au nombre de 700,000. (*Foyez DÉMÉTRIUS de Phalère.*) « Il ne faut pas croire, au reste, » dit un auteur moderne, « que cette fameuse bibliothèque surpassât celles de l'empereur à Vienne, et du roi de France, qui n'ont que 500,000 volumes, ni même la plupart

de nos bibliothèques un peu considérables. Ces volumes étaient des rouleaux qui contenaient très peu de choses. Un ouvrage divisé en 50 livres donnait autant de rouleaux, et ces livres, comme l'on sait, n'avaient jamais beaucoup d'étendue; on en peut réduire cent et plus en un de nos *in-folio*. Il faut observer encore que tous ces livres étaient écrits à la main, et ne pouvaient concourir dans le même espace autant de choses que des livres imprimés, et enfin qu'ils n'étaient écrits que d'un côté, comme encore aujourd'hui les livres chinois; c'est pour cela que saint Jean parle, comme d'un livre extraordinaire, de celui qui était *scriptus intus et foris*. » On sait que c'est Ptolémée Philadelphie qui a fait traduire en grec les livres sacrés des Juifs; et c'est sans doute la plus sage et la plus utile des opérations faites sous son règne. *Foyez ARISTÉE, ÉLÉAZAR, MASCEF.*

PTOLÉMÉE III ou **ÉVERGÈTE**, le Bienfaisant, fils et successeur du précédent, monta sur le trône 246 ans avant J.-C. Il entreprit de venger la mort de Bérénice sa sœur, mariée à Antiochus le Dieu. Il se rendit maître de la Syrie et de la Cilicie, passa l'Euphrate et soumit tout jusqu'au Tigre. Il était sur le point de faire d'autres conquêtes, lorsqu'une révolte l'obligea de revenir dans ses états. Le vainqueur emporta avec lui des richesses immenses, et plus de 2,500 statues, dont la plus grande partie avait été enlevée dans les temples d'Egypte, lorsque Cambyse en avait fait la conquête. Les Egyptiens, charmés de revoir leurs dieux, depuis long-temps captifs chez une nation étrangère, lui donnèrent par reconnaissance le nom d'*Evergète*, c'est-à-dire *Bienfaisant*. Il eut ensuite un démêlé avec les Juifs. La fin du règne de Ptolémée fournit peu d'événemens. Ce prince, profitant des douceurs de la paix, s'occupait à faire fleurir les sciences, et à augmenter la fameuse bibliothèque d'Alexandrie. Il mourut l'an 221 avant J.-C., après un règne de 27 ans. *Foy. ONIAS II.*

PTOLÉMÉE IV ou **PHILOPATOR**, roi d'Egypte, ainsi nommé par dérision, parce qu'on l'accusa d'avoir empoisonné Ptolémée-Evergète, son père, auquel il succéda l'an 221 avant J.-C., fut un monstre de cruauté. Il se défit de sa mère, de son frère, de sa sœur et de sa femme. Adonné aux passions les plus brutales, il fit regner avec lui la licence et la de-

bauche; ce qui lui fit donner le surnom mérité de *Tryphon*. Antiochus le Grand, roi de Syrie, lui ayant déclaré la guerre, Ptolémée marcha contre son agresseur à la tête d'une puissante armée, et alla camper dans les plaines de Raphia. Théodote, officier du monarque syrien, voulant terminer la guerre par un coup hardi, pénétra dans le camp des Egyptiens, entre dans la tente de Ptolémée, tue son médecin, qu'il prend pour ce prince. Cette hardiesse bâta la bataille. Antiochus fut vaincu, et obtint la paix; mais sa défaite fit rentrer la Célésyrie et la Palestine sous la domination de Ptolémée. Le vainqueur parcourut alors les provinces conquises par ses armes. Il entra dans Jérusalem et alla au temple; mais voulant pénétrer jusque dans le sanctuaire, malgré l'opposition des Juifs, il fut arrêté par la main de Dieu. De retour en Egypte, il voulut se venger de cet affront. Il ordonna qu'on exposât un grand nombre de Juifs dans la place destinée à la course des éléphants, pour les faire écraser sous les pieds de ces animaux, qui tournèrent leur fureur contre les spectateurs. Ce prodige calma la colère de Ptolémée, et depuis il combla la nation juive de bienfaits. Il signala ensuite sa magnificence envers les Rhodiens, désolés par un horrible tremblement de terre. Les dernières années de son règne furent marquées par une ambassade de la part des Athéniens, et par le renouvellement de l'alliance avec les Romains. Il mourut l'an 204 avant J.-C., usé de débauches et comblé de malédictions, après un règne licencieux et cruel de 47 ans. Les femmes tinrent le sceptre pendant tout ce règne, et l'état n'en fut pas gouverné avec plus de douceur.

PTOLEMÉE V ou **EPIPHANES**, monta sur le trône d'Egypte à l'âge de 4 ans, après la mort de son père, Ptolémée-Philopator, l'an 204 avant J.-C. Il fut en danger d'être mis à mort durant sa minorité, par ceux qui avaient le soin de sa tutelle, et fut redevable de sa couronne à la fidélité de ses sujets et à la protection des Romains; car Antiochus le Grand, voulant profiter de la faiblesse de l'âge de ce prince pour s'emparer de ses états, envahit la Syrie et la Palestine, que les généraux de Ptolémée reprirent quelque temps après. Mais l'année suivante le roi de Syrie, ayant battu l'armée des Egyptiens, conquit de nouveau la Célésyrie et la Palestine. Les Juifs, s'empressant de lui porter les clefs de leurs villes, l'aide-

rent encore à chasser les garnisons des Egyptiens. Ils lui demeurèrent attachés, jusqu'à ce qu'ils retournèrent sous l'obéissance du roi d'Egypte, par le mariage de ce prince avec Cléopâtre, fille d'Antiochus, qui céda les provinces contestées pour la dot de la princesse. Ptolémée ayant été déclaré majeur, fut placé sur le trône avec beaucoup de magnificence, et honoré du surnom d'*Epiphane*, c'est-à-dire *Illustre*, surnom qu'il ne mérita pas long-temps. Dès qu'il fut maître, il s'abandonna aux dérèglemens les plus infâmes. A des rois corrompus il faut des ministres qui leur ressemblent. Aristomène, son tuteur, son conseil et son soutien, homme d'un esprit éclairé, d'une âme pleine de noblesse, fut empoisonné par ses ordres. L'Egypte ne fut plus qu'un chaos. L'humeur féroce du roi souleva plusieurs villes. Celle de Lycopolis éclata la première, et fut forcée de se rendre. Ptolémée chargea Polycrate, grand ministre et grand général, de réduire les autres rebelles, et ce héros les eut bientôt fait rentrer dans le devoir. Quatre des principaux conjurés furent chargés d'aller renouveler à Alexandrie leur serment de fidélité. Le roi avait promis de leur pardonner; mais à peine furent-ils arrivés, qu'il les fit attacher nus à son char, et après les avoir traînés dans toute la ville, il les envoya au supplice. Ce monstre ne survécut pas long-temps à cette barbarie. Comme il avait le dessein de faire la guerre au roi de Syrie, on lui demanda où il prendrait l'argent nécessaire pour cette expédition? Il répondit que *ses amis étaient son argent*. Les principaux de la cour conclurent, de cette réponse ambiguë, que le roi en voulait à leurs biens et même à leurs personnes, et ils le firent empoisonner l'an 180 avant Jésus-Christ, la 28^e année de sa vie, et la 24^e de son règne.

PTOLEMÉE VI ou **PHILOMÉTOR**, ainsi nommé par ironie, parce qu'il détestait Cléopâtre, sa mère, monta sur le trône d'Egypte après la mort de Ptolémée Epiphane, son père, l'an 180 avant J.-C. C'est sous le règne de ce prince que fut bâti par Onias III, dans la préfecture d'Héliopolis, le temple surnommé *Onion*. (*Voyez ONIAS III.*) Ptolémée mourut entre les mains des médecins, qui voulaient faire sur lui l'opération du trépan, pour le guérir d'une blessure qu'il avait reçue à la tête, dans une bataille contre Alexandre Bala, roi de Syrie. Il fut vain-

queur; mais la victoire lui coûta cher. On place sa mort l'an 446 avant J.-C.

PTOLÉMÉE-PHYSCON ou *le Ventru*, avait d'abord régné quelque temps avec son frère Philémator. Il s'empara après sa mort, du trône d'Égypte, l'an 446 avant J.-C., au préjudice de la veuve et du fils de son frère. Ceux-ci, soutenus par une petite armée de Juifs, marchèrent à Alexandrie pour disputer la couronne à l'usurpateur; mais un ambassadeur romain qui se trouvait à Alexandrie amena les choses à un accommodement. On convint que Physcon épouserait Cléopâtre, veuve de son frère, dont le fils serait déclaré héritier de la couronne, et qu'en attendant, Physcon en jouirait toute sa vie. Leur mariage ayant été conclu, Physcon fut reconnu roi, et le jour même des noces il tua le jeune prince entre les bras de sa mère. Ses vices et ses cruautés excitèrent une indignation générale. On conspira contre lui, et il eût été détrôné sans la prudence d'Hyéras, son premier ministre. Enfin, sa tyrannie monta à un tel point, que les habitants d'Alexandrie se réfugièrent dans les pays étrangers, et laissèrent la ville presque déserte. Pour repeupler cette ville, il fallut accorder de grands privilèges à ceux qui voulurent s'y établir; mais peu d'hommes eurent ce courage. Parmi les réfugiés d'Alexandrie, il y eut beaucoup de grammairiens, de philosophes, de géomètres, de médecins, de musiciens et d'artistes, qui portèrent le goût des sciences et des beaux-arts dans l'Asie mineure et dans les îles voisines. Les nouveaux habitants d'Alexandrie y brisèrent ses statues. Ptolémée croyant que Cléopâtre, qu'il venait de répudier, était auteur de cette action, fit tuer Memphitis, son fils et le sien, jeune prince de grande espérance; il ordonna qu'on coupât son corps en morceaux, et envoya ce fatal présent à Cléopâtre, le jour même de la naissance de cette princesse. Un si affreux spectacle inspira l'horreur qu'il méritait. On leva contre le tyran une armée, dont la reine donna le commandement à Marcias, mais elle fut vaincue. Ptolémée, après cette victoire, voulut assurer la couronne à l'aîné de ses fils, qu'il avait eu de sa dernière femme, et, dans ce dessein, il le maria à Cléopâtre sa fille, suivant l'infâme coutume du pays, où le roi et la reine étaient souvent frère et sœur, mari et femme. Il mourut l'année d'après, l'an 416 avant

J.-C., souillé de tous les vices de l'esprit et du cœur, et surnommé *Cacourgète*, c'est-à-dire Malfaisant; surnom bien digne d'un tyran.

PTOLÉMÉE-LATHYRE, ainsi appelé à cause d'un poireau qu'il avait au nez, eut à peine succédé à son père Physcon l'an 416 avant J.-C. que Cléopâtre sa mère, soutenue des forces d'Alexandre Jannée, roi des Juifs, le chassa du trône pour mettre à sa place Ptolémée son frère, et le força de se retirer à Chypre. Lathyre, pour se venger du monarque juif, entra dans son royaume, et après avoir emporté Azot, il livra bataille à ce prince, qu'il rencontra près d'Azoph sur le Jourdain. La victoire fut longtemps disputée; mais enfin Lathyre rompit l'armée des Juifs, et en fit un grand carnage; 50000 restèrent sur la place, et le vainqueur s'étant répandu dans les bourgs, fit égorger les femmes et les enfants, et les fit jeter dans des chaudières d'eau bouillante, pour inspirer plus de terreur à l'ennemi. Lathyre ayant tenté en vain de rentrer en Égypte, se retira dans l'île de Chypre; mais il fut rappelé après la mort de Ptolémée-Alexandre, qui fut tué par un pilote, l'an 88 avant J.-C. Il mourut environ 8 ans après.

PTOLEMÉE-AULETES, c'est-à-dire *Joueur de flûte*, fils naturel de Ptolémée-Lathyre, monta sur le trône d'Égypte, l'an 73 avant J.-C., après Alexandre III. Pour s'y affermir, il donna à César 6000 talens; mais les levées extraordinaires dont il surchargeait son peuple, la lâche indifférence avec laquelle il laissa le peuple romain s'emparer de l'île de Chypre, ses crimes et ses débauches, irritèrent les Alexandrins à un tel point, qu'on déclara Bérénice, l'aînée de ses enfants, reine à sa place. Aulètes aborda à l'île de Rhodes, où Caton était depuis plusieurs jours. Le roi le fit avertir de son arrivée; mais le fier sénateur attendit qu'il vint le trouver; et, sans daigner se lever, il blâma ouvertement Ptolémée de ce qu'il abandonnait son royaume pour devenir le client et le jouet des grands de Rome; il lui conseilla de retourner en Égypte, et offrit de l'accompagner pour être médiateur entre lui et ses sujets. Ptolémée méprisa ces sages conseils, et continua sa route vers Rome, où il comptait trouver du secours pour rentrer dans son royaume. Les Alexandrins, craignant que le séjour de Ptolémée auprès des Romains n'eût pour eux

des suites funestes, envoyèrent cent des plus notables de la ville, afin de justifier dans le sénat leur conduite, et d'exposer les excès et les vexations de Ptolémée. Mais ce prince fit égorger la plus grande partie de ces citoyens députés, et gagna les autres par des présents. Cependant les affaires de Ptolémée traînaient en longueur. Ses ennemis, et un prétendu oracle de la Sibylle, directement contraire à ses intérêts, lui ôterent l'espérance de régner de nouveau en Egypte. Il se retira à Ephèse, dans le temple de Diane. Bérénice, sa fille, avait épousé Archélaüs, prêtre d'une ville de Pont, avec lequel elle partageait son trône; mais Ptolémée, ayant été rétabli par Gabinus, lieutenant de Pompée, il fit mourir sa fille, et mourut lui-même peu de temps après, l'an 51 avant J.-C., fit un testament par lequel il donnait la couronne aux aînés des deux sexes, et ordonnait le mariage entre le frère et la sœur, suivant la coutume incestueuse du pays; et, comme l'un et l'autre étaient fort jeunes, il les mit sous la protection du sénat romain.

PTOLÉMÉE ou **DENYS**, surnommé **BACCHUS**, roi d'Egypte, succéda à son père Aulètes, avec Cléopâtre, l'an 51 avant J.-C. C'est lui qui eut la lâche cruauté de faire mourir Pompée son bienfaiteur, après la bataille de Pharsale. Il ne fut pas plus fidèle à César, car il lui dressa des embûches à Alexandrie; mais ce héros en sortit victorieux. Ptolémée avait eu plusieurs différends avec sa sœur Cléopâtre, qui était son aînée. Leurs flottes allaient se livrer bataille lorsque César arriva en Egypte. Il prit le parti de Cléopâtre, retint le roi prisonnier, et soutint dans Alexandrie plusieurs combats contre les Egyptiens, commandés par Achillas et Arsinoë, sœur puînée de Cléopâtre. C'est pendant cette guerre qu'un incendie consuma la bibliothèque d'Alexandrie fondée par Ptolémée Philadelphie, qui contenait 400,000 volumes. César, ayant reçu des secours de Rome, rendit la liberté à Ptolémée, qui recommença la guerre. Les soldats de Ptolémée furent vaincus par Mithridate de Pergame, fils du grand Mithridate, qui était uni d'une étroite amitié avec César, et il se retrancha auprès du Nil. César vint l'attaquer, culbuta ses troupes, et, dans sa fuite, Ptolémée se noya dans le Nil, l'an 47 avant Jésus-Christ.

PTOLÉMÉE-MENNEUS, roi de Chal-

cide, vers l'an 50 avant J.-C., fit alliance avec Alexandre, fils d'Aristobule, prince des Juifs. Après la mort de son allié, occasionnée par Scipion, il envoya Philippion son fils offrir à Alexandra, sœur du malheureux Alexandre, une retraite honorable dans ses états. Mais s'étant aperçu que Philippon avait conçu de l'amour pour la princesse, il le tua de sa propre main, et força Alexandra à recevoir aux pieds des autels sa main fumante encore du sang de son fils.

PTOLÉMÉE-MACRON, fils de Borymène, avait reçu de Philométor le gouvernement de l'île de Chypre. Il livra ensuite cette île à Antiochus Epiphanes, qui lui donna le commandement des troupes qu'il avait dans la Phénicie et la CéléSyrie. Il se laissa corrompre par argent, et fit déclarer innocent l'impie Ménélaüs par Antiochus (H. Mach. 4). Après la mort d'Epiphanes, ses ennemis le noircirent dans l'esprit du jeune Eupator, en le représentant comme le protecteur des Juifs, et ils le forcèrent de s'empoisonner.

PTOLÉMÉE, fils d'Abobé, gendre de Simon Machabée, gouverneur du château de Doch et de la plaine de Jéricho, conçut le barbare dessein de se défaire de son beau-père et de son fils, pour s'emparer seul du gouvernement de la Judée. Simon, qui était alors occupé à visiter les places de son état, arriva à Jéricho, l'an 135 avant Jésus-Christ, avec sa femme et ses fils, Mathathias et Judas, et alla loger chez son gendre au château de Doch. Ptolémée leur fit un grand festin, et, au milieu du repas, des gens qu'il avait apostés entrèrent dans la salle, tuèrent Simon et quelques-uns des siens, et retinrent prisonniers sa belle-mère et ses deux fils. Aussitôt il manda à Antiochus Sidètes ce qu'il avait fait, et le pria de lui envoyer du secours pour délivrer le pays du joug des Machabées. Il envoya en même temps des gens à Gazara pour tuer Jean Hyrcan, dernier fils de Simon, et d'autres à Jérusalem, avec ordre de se saisir de la montagne du temple; mais Dieu fit échouer les projets de cet ambitieux. Hyrcan, averti à temps, se mit en défense, et se sauva à Jérusalem; il quitta ensuite cette ville, dont il fit fermer les portes, et vint assiéger Ptolémée dans son château. Ce barbare lui fit lever le siège, en faisant déchirer à coups de fouet sa mère et ses frères. Il les fit ensuite mourir, et s'enfuit auprès

de Zénon, tyran de Philadelphie. (1 *Mach.* 16.)

PTOLÉMÉE (CLAUDE), mathématicien de Peluse (1), surnommé par les Grecs *très divin* et *très sage*, florissait à Canope, près d'Alexandrie, sous l'empire d'Adrien et de Marc-Aurèle, vers l'an 138 de Jésus-Christ. Il est célèbre par son *Système du monde*, dans lequel il place la terre au centre de l'univers. Sa *Géographie* est un ouvrage nécessaire pour la connaissance du monde ancien. La 1^{re} édition est de Bologne, 1462, in-fol. et la meilleure celle de Bertius, 1619, in-fol. On fait cas aussi de celle de Servet, Lyon, 1535, in-fol. réimprimée avec des changemens et des retranchemens en 1544. Outre sa *Géographie*, Ptolémée a donné plusieurs savans ouvrages sur l'astronomie, publiés à Bâle, 1551, in-fol. Les principaux sont : | l'*Almageste* ou *Compositio magna*; on trouve dans ce livre un catalogue des étoiles fixes, formé d'après les observations de l'auteur et celles d'Hipparque. On y compte 1022 étoiles, dont les longitudes et les latitudes sont déterminées. (*Voyez HIPPARQUE, FLAMSTEED.*) Enfin cet ouvrage est singulièrement estimable, par la démonstration que Ptolémée y donne du mouvement des étoiles fixes sur le centre de l'écliptique. | *De judiciis astrologicis*; | *Planisphærium*; | *Harmonicorum libri tres*, Oxford, 1682, in-4^e. Son système du monde a été adopté pendant plusieurs siècles par les philosophes et par les astronomes. Tycho l'a perfectionné et dégagé de divers embarras. Les savans d'aujourd'hui l'ont abandonné pour suivre le système de Copernic : reste à savoir si cette préférence n'aura pas le sort général des opinions humaines.

PTOLÉMÉE, dit de Lucques, parce que, selon quelques écrivains, il était né dans cette ville au 14^e siècle, et que selon d'autres, il y avait fait un long séjour, embrassa l'ordre de Saint-Dominique. Il s'appliqua particulièrement à l'étude de l'histoire sacrée et profane; mais,

voulant pénétrer trop avant dans la mysticité, et en dire plus que ce que nous dit l'Ecriture sainte sur l'incarnation du Verbe, il s'égara. Il osa avancer dans un sermon prêché à Mantoue que Jésus-Christ avait été formé dans le cœur de la sainte Vierge, et non dans ses entrailles. Une proposition aussi singulière obligea ses supérieurs à lui imposer silence. Il se tut en chaire, et il parla par ses livres, qui ne valent guère mieux que ses sermons. Les principaux sont : | des *Annales* en latin, depuis 1060 jusqu'en 1503. On les trouve dans la Bibliothèque des Pères. | Une *Chronique des papes et des empereurs* dans la même langue, réimprimée à Lyon en 1619, in-4^e.

PTOLOMÉE (JEAN-BAPTISTE), né à Pistoie en Toscane, entra chez les jésuites, et fut fait, malgré lui, cardinal par Clément XI. Cette dignité ne changea rien dans sa manière de vivre. Il continua de demeurer au Collège romain, se contentant de deux petites chambres, et mangeant à la table commune. Il mourut le 18 janvier 1726. Il passait pour un des plus savans de l'Europe; et les ouvrages qu'il a donnés au public soutiennent cette opinion, surtout son *Cours de philosophie*, où l'on découvre des vues vastes et hardies, qui donnent des explications, aussi neuves que simples et finies.

PUBLICI (AUGUSTE de), des comtes de Piosasci, docteur en droit, co-scigneur de Publici (*Publiciarum*), près de Turin, après avoir rempli divers emplois, devint conseiller du grand conseil de Charles II, duc de Savoie. Ce prince l'envoya comme ministre en différentes cours, à Rome et en France. Ce fut lui qu'il chargea, en 1529, d'aller à Venise revendiquer ses droits à la couronne de Chypre. Il assista, avec le duc de Savoie, à Bologne, au couronnement de Charles-Quint; l'année suivante, il fut nommé président du sénat de Chambéry, et il conserva cette place jusqu'aux troubles de l'année 1536, qui l'obligèrent de se retirer chez lui. Accusé d'être favorable au parti du duc de Savoie, il fut arrêté et conduit dans le château de Turin, en 1542. Son procès fut instruit, et il fut relégué à Montferrand en Auvergne. Après y avoir fait venir sa femme, ses enfans et sa bibliothèque, il exerça sa profession de jurisconsulte dans les sièges de Riom, de Clermont et de Montferrand. Il s'appliqua particulièrement à

(1) L'opinion qui place la naissance de Ptolémée à Peluse, quoiqu'elle soit devenue générale, est erronée. On ne sait pas d'une manière précise où naquit cet astronome. Selon Théodore Meliteniote, Grec du moyen âge, dont on a une *Introduction à l'astronomie*, publiée par Bouilliau, ce serait en Thèbaïde, dans la ville grecque nommée *Ptolémaïs d'Hermias*, métropole de cette province, que Ptolémée aurait reçu le jour.

composer une *Conférence du droit écrit avec les Coutumes d'Auvergne*, ouvrage plein d'érudition, qui est peu lu aujourd'hui.

PUBLIUS-SYRUS, poète mimique latin, natif de Syrie, florissait à Rome l'an 44 avant J.-C. Il fut amené esclave, et tomba entre les mains d'un maître qui l'éleva avec soin et l'affranchit fort jeune. Syrus se distingua dans la poésie mimique, c'est-à-dire dans des satires mises en action sur le théâtre. (*Voyez LABÉRIUS.*) On a de cet auteur des *Sentences* en vers iambes libres, rangées dans l'ordre alphabétique. Accarias de Sérione l'a traduit en français, Paris, 1756, in-12. Les meilleures éditions sont celle de Tanneguy Le Fèvre, et celle d'Havercamp, ornée de remarques, in-8°, Leyde, 1708, avec les *Sentences* de Sénèque. La plus complète est celle qui a été donnée par J.-C. Orellius, Lipsick, 1822, in-8°, *Cum notis variorum*, et avec la traduction grecque de Scaliger.

PUBLIUS, un des principaux habitants de l'île de Malte, reçut saint Paul et le défraya avec toute sa suite durant trois jours. Saint Paul guérit de la fièvre le père de Publius (*Act.* 58). On assure qu'il se fit chrétien, et fut le premier évêque de cette île. Quelques auteurs croient qu'il était gouverneur de l'île pour les Romains, parce qu'il est nommé *princeps insule*; mais dans l'Écriture sainte ce mot se prend souvent pour un homme puissant et distingué.

* **PUCCI (ANTOINE)**, poète italien, né à Florence vers 1460, était fils d'un fondeur de cloches, et exerça lui-même cet état pendant plusieurs années. En même temps qu'il travaillait avec son père, il trouvait le moment d'aller dans un couvent de religieux prendre des leçons de grammaire latine et de rhétorique. Quelques *Poésies légères* qu'il publia lui acquirent une certaine réputation littéraire. Il quitta son premier état, et, à l'aide d'un puissant Mécène, dont il avait su gagner la bienveillance, il occupa plusieurs places dont les émolumens le mirent à portée de se livrer à son goût pour la poésie. Il ne traita cependant que le genre *badin*, et fut un des premiers qui introduisirent dans la poésie ce ton joyeux et burlesque adopté par d'autres poètes, et notamment par Berni, qui le rendit plus général dans son *Orlando innamorato*, et qui fut appelé *Bernesco*, du nom de ce derulier. L'Arioste, Lippi dans son

Malmantile racquistato, Tassoni dans sa *Secchia rapita*, Fortiguerra dans le *Ricciardetto*, portèrent ensuite ce genre au point de perfection dont il était susceptible. On aurait souhaité qu'en l'adoptant ils se fussent bornés à ridiculiser les vices et les travers des hommes, sans tomber dans ces expressions trop libres, dans ces équivoques indécentes qui insultent à la morale et souvent même à la religion. Les compositions poétiques de Pucci se trouvent insérées dans plusieurs recueils italiens, et notamment dans celui intitulé *Scella di varie poesie*, choix de poésies diverses. Il mourut au commencement du 16^e siècle.

* **PUCCI (FRANÇOIS)**, écrivain controversiste, naquit à Florence dans le 16^e siècle, et après avoir terminé ses études vint à Lyon pour suivre la carrière du commerce. Mais les liaisons qu'il forma avec quelques protestans, l'ayant porté à embrasser du moins en partie leurs opinions, il abandonna le commerce et alla à Oxford étudier la théologie. Il y reçut en 1574 le degré de maître-ès-arts, et publia peu de temps après, un traité : *De fide in Deum, quæ et qualis sit*, dans lequel il combattait les dogmes du parti calviniste qui dominait dans cette université. Obligé de quitter Oxford où cet écrit lui avait suscité de nombreux ennemis, il se rendit à Eâle, et s'y lia avec Faust Socin dont il embrassa les opinions; mais les théologiens bâlois le forcèrent à quitter leur ville à cause de son sentiment sur la grâce universelle. Pucci revint à Londres : ses opinions manifestées avec trop de licence le firent mettre en prison. Lorsqu'il eut recouvré la liberté, il passa en Hollande, d'où il entretenait avec Socin une correspondance active; cependant il le combattit sur certains points dans un traité : *De immortalitate naturali primis hominis ante peccatum*. Il habita ensuite Anvers et Cracovie, puis se fixa quelque temps à Prague, où il fit une rétractation publique de ses erreurs en 1595 entre les mains du nonce du pape, après avoir eu avec lui quelques conférences. Trois ans auparavant, il avait dédié au pape Clément VIII, un ouvrage dont le titre était : *De Christi Salvatoris efficacia omnibus et singulis hominibus quatenus homines sunt. assertio catholica*, Gouda, 1592, in-8°. Après sa rétractation, Pucci fut ordonné prêtre et devint secrétaire du cardinal Pompéi d'Aragon, chez lequel il mourut en 1600. J.-B. de Gaspari a écrit

une dissertation intitulée : *De vita, fati, operibus et opinionibus Fr. Puccii Fildini* ; elle est insérée dans la *Nuova raccolta Calogerana*, tom. 50, Venise, 1776.

PUCELLE (L'abbé RENÉ), naquit à Paris, en 1683, de Claude Pucelle, avocat au parlement, et de François de Catinat, sœur du maréchal du même nom. Il se consacra d'abord à l'état ecclésiastique ; mais, peu de temps après, le goût des armes l'emporta sur cette première destination. Après avoir fait quelques campagnes en qualité de volontaire, il voyagea en Italie et en Allemagne. De retour à Paris, il reprit l'habit ecclésiastique, se fit ordonner sous-diacre, étudia en droit, et fut reçu conseiller-clerc au parlement de Paris, en 1684, s'escrima, en 1715, contre l'*Histoire des jésuites de Jouvenci*, et en 1714 il se déclina contre la bulle *Unigenitus*. Après la mort de Louis XIV, en 1715, il eut une place dans le conseil de conscience, établi par le duc d'Orléans, régent du royaume. La vivacité avec laquelle il continua de favoriser la cause des anticonstitutionnaires le fit exiler dans son abbaye de Saint-Léonard de Corbigni, dont il avait été pourvu en 1694. Il mourut à Paris en 1745, à 90 ans.

PUCELLE d'Orléans. Voyez JEANNE D'ARC.)

* **PUCKERIDGE** (B.), Irlandais, né en 1730, fut l'inventeur de l'*harmonica*. Le son produit par le frottement d'un doigt mouillé avec un verre à boire (en 1760) éveilla son attention. Après plusieurs observations, il essaya de former un nouvel instrument de musique, et il y parvint en plaçant sur une table un certain nombre de verres de diverses grandeurs, et à moitié remplis d'eau ; il en tira des sons variés, et put jouer un morceau tout entier. Cette invention fut connue par le docteur Franklin, qui la perfectionna, et l'*harmonica* devint un instrument à la mode dans toute l'Europe. Puckeridge mourut à la fleur de son âge. Voyez le grand ouvrage de *Physique* de Biot.

PUFENDORF (SAMUEL), publiciste et historien, né à Chemnitz, village de Misnie, en 1652, d'une famille luthérienne, était fils du ministre de ce village. Après avoir étudié à Leipsick, il devint en 1688 gouverneur du fils de Coyet, ambassadeur du roi de Suède à la cour de Danemark. Il se rendit avec son élève à Copenhague ; mais à peine y fut-il arrivé, que la guerre s'étant allumée entre le Danemark et la Suède, il fut arrêté avec toute

la maison de l'ambassadeur. Pufendorf, pendant sa prison, qui dura 8 mois, réfléchit sur ce qu'il avait lu dans les ouvrages de Grotius, mit ses réflexions en ordre, et les publia à La Haye en 1660, sous le titre d'*Elementens de la Jurisprudence universelle*. Ce premier essai lui acquit une telle réputation, que Charles-Louis, électeur palatin, fonda en sa faveur une chaire de droit naturel dans l'université d'Heidelberg. Pufendorf demeura dans cette ville jusqu'en 1670, que Charles XI, roi de Suède, le fit son historiographe. Il s'attacha ensuite à l'électeur de Brandebourg, qui le fit conseiller d'état, et le chargea d'écrire l'histoire de l'électeur Guillaume le Grand. Il mourut à Berlin en 1694, à 62 ans. Parmi les ouvrages qui lui ont fait un nom, on distingue : | *Histoire de Suède, depuis l'expédition de Gustave-Adolphe en Allemagne jusqu'à l'abdication de Christine*, c'est-à-dire depuis 1628 jusqu'en 1654, Ulrecht, 1686, in-fol. | *Histoire de Charles-Gustave*, en 2 tomes in-fol., Nuremberg, 1696, en latin, et imprimée en français dans la même ville, 1698, in-fol. ; | *Histoire de Frédéric-Guillaume le Grand, électeur de Brandebourg*, Berlin, 1693, 2 vol. in-fol. en latin. Cette histoire, tirée des archives de la maison de Brandebourg, essuya plusieurs retranchemens pendant le cours de l'impression ; il est rare de trouver des exemplaires sans corrections. | *Elementorum jurisprudentiæ universalis libri duo*, à La Haye, en 1660 ; à Léna, 1669, avec un appendix de *Sphæra moralis*, qui est d'une autre main ; | une édition des *Miscellanea laconica Joannis Meursii*, Amsterdam, 1661, in-4°, et de la *Grèce ancienne*, de Jean Lauremberg, 1661, in-4° ; | *Severini de Monzambano, de statu imperii germanici*, Genève, 1667, in-12, souvent réimprimé depuis, et traduit en plusieurs langues, quoique vivement censuré par plusieurs savans. Pufendorf, déguisé sous les noms de *Monzambano* veut y prouver que l'Allemagne est un corps de république, dont les membres mal assortis font un tout monstrueux. La traduction française est de Savinien d'Alquier, Amsterdam, 1669, in-12. | un recueil de *dissertations académiques*, en latin, 1668, in-8° ; | une *Description historique et politique de l'empire du pape*, en allemand, production partielle, que les fanatiques du parti protestant ont traduite en flamand et en latin. On la trouve dans l'ouvrage suivant, édition de 1742. | *In-*

Introduction à l'Histoire des principaux Etats qui sont aujourd'hui dans l'Europe, en allemand, 1682, avec une suite en 1686, et une addition contre Varillas en 1722. Ce livre fut traduit en français par Claude Rouxel; et en 1722, un anonyme rectifia cette traduction, continua l'ouvrage, l'enrichit de notes, et publia le tout à Trévoux, sous le titre d'Amsterdam, en 7 vol. in-12. (Voyez BRUZEN DE LA MARTINIÈRE.) M. de Grace en a donné depuis une nouvelle édition, considérablement augmentée, en 8 vol. in-4°. Quelque mérite qu'ait cet ouvrage, il faut convenir qu'il est fort au-dessous de la réputation dont il a joui, et sur laquelle on revient tous les jours. « La narration de » Pufendorf, dit un critique, est inaire; » on n'en peut supporter la lecture sans » ennui, et parlant sans profit pour le » commun des hommes. Son histoire est » un squelette, où il manque, comme le » disait Lucien, *la chair et les couleurs*. » | *Traité du droit naturel et des gens*, imprimé, pour la 1^{re} fois, en 1672, à Leyde, en allemand. En 1684, il en fit faire une seconde édition à Francfort, augmentée d'un quart. Ce traité fut traduit en français par Jean Barbeyrac, avec des notes, et imprimé à Amsterdam en 1734, 2 vol. in-4°. On l'a réimprimé en latin à Francfort, 1744, 2 vol. in-4°. Il publia un abrégé de cet ouvrage sous le titre de *Devoir de l'homme et du citoyen*, traduit en latin à Edimbourg, in-8°; et en français, par Barbeyrac, 1718, 2 vol. in-8°. Si Pufendorf eut des approbateurs, il ne manqua pas de critiques, contre lesquels il n'oublia pas aussi de se défendre. Le recueil de ce qui fut dit de part et d'autre forme un livre, imprimé, dès l'an 1686, à Francfort, sous le titre d'*Eris scandica*. Quelque chose qu'on ait dit des traités de Pufendorf, il est certain qu'il a rectifié et étendu quelques principes de Grotius; mais son protestantisme est moins modéré et moins équitable envers les catholiques que celui du juriconsulte hollandais. Le compilateur Fébronius a fort mal à propos transcrit un grand nombre de passages de Pufendorf, pour rendre l'Eglise romaine odieuse; de tels témoignages ne prouveront jamais rien dans l'esprit des gens équitables. Les éditions de Pufendorf, publiées en France dans ces derniers temps, doivent être prises avec précaution. Les éditeurs ont encore donné de l'extension aux principes libéraux de l'auteur. La liste des ouvrages de

Pufendorf, se trouve dans son *Eloge* par M. Ienisch, de Berlin, éloge qui remporta en 1797, le prix proposé par l'académie de belles-lettres et d'histoire de Stockholm, et dans les *Mémoires* de la même académie, 1802.

PUFENDORF (ISAÏE), frère de Samuel, naquit à Chemnitz, en Misnie, en 1628, fit ses études avec tant de succès, qu'avant même qu'il les eût terminées on lui offrit des places aussi honorables que lucratives. Il les remplit, dès sa première jeunesse, dans son propre pays, fut chargé ensuite de plusieurs missions importantes auprès de diverses cours, et il demeura dans quelques-unes en qualité de résident. Il est auteur d'un ouvrage intitulé : *Anecdotes de Suède, ou Histoire secrète de Charles XI*, 1716, in-8°, et d'un autre qui a pour titre *Opuscula juvenilia*, 1669, in-8°, qui contiennent différentes dissertations sur les druides, les lois saliques, la théologie de Platon. Pufendorf mourut à Ratisbonne en 1689.

PUGATSCHEW ou POUGATSCHEW, (YEMELKA), fameux rebelle et imposteur, né en 1726, à Simoreisk, sur le Don, se fit passer pour le fils de Pierre II, empereur de Russie, et excita de grands troubles dans quelques provinces de Russie, particulièrement dans celles d'Astracan et d'Orenbourg. Il fut pris et exécuté à Moscou, le 10 janvier 1775. « Les progrès » rapides et effrayans de cette révolte » ont été, suivant l'observation d'un po- » litique, la suite de la faute grossière » que fit Pierre I^{er} de transférer sa résidence et de placer la métropole de » l'empire sur les bords de la Baltique. » (Voyez Moscou dans le *Dict. géogr.*)

PUGET (PIERRE), sculpteur, peintre et architecte, né à Marseille en 1622, mort dans la même ville le 2 décembre 1694, appartenait à une famille distinguée; un de ses ancêtres, Jean Puget, fut quatre fois premier consul d'Aix, en 1541, 1550, 1559, et 1570. Simon, arrière-petit-fils de Jean, et père de celui qui forme le sujet de cet article, était architecte. Pierre annonça dès l'enfance ce qu'il devait être un jour. Il construisit une galère, n'étant âgé que de seize ans. Il séjourna à Florence et à Rome. De retour dans sa patrie, à 21 ans, il inventa, pour orner les vaisseaux, ces belles galeries que les étrangers ont imitées. Puget se faisait aussi un grand nom par ses tableaux; mais une maladie lui fit abandonner cet art, pour ne plus se livrer qu'à la sculpture.

Fouquet le chargea d'aller choisir en Italie de beaux blocs de marbre. Ce ministre ayant été disgracié, ce fut un obstacle au retour de Puget. Il fit plusieurs grands morceaux à Gènes, et, pour le duc de Mantoue, ce magnifique bas-relief de l'Assomption, auquel le chevalier Bernini ne put refuser ses éloges. Colbert le rappela, et lui fit donner une pension de 1200 écus. Ses morceaux de sculpture pourraient être comparés à ceux de l'antiquité, pour le grand goût et la correction du dessin, pour la noblesse et l'expression de ses caractères, pour la beauté de ses idées, et l'heureuse fécondité de son génie. Puget a destiné sur le velin des *marines*, morceaux précieux pour le goût et l'exécution. Il peignit plusieurs tableaux pour différentes villes de Provence; l'*Annonciation* et la *Visitation*, pour la ville d'Aix, dont les figures sont grandes comme nature; le *Sauveur du monde*, de la même proportion; le *Baptême de Constantin*, celui de *Clovis*, qui sont au musée de Marseille, etc. Son bas-relief d'*Andromède* fut placé dans le parc de Versailles, avec le groupe de *Milon*. La dernière production de ce grand-maître est le bas-relief représentant la *Peste de Milan*, qui se voit à Marseille, dans la salle du conseil de Santé. L'académie de Marseille a proposé en 1801 pour sujet de prix son *Eloge*: M. Eméric-David a obtenu le prix en 1807.

PUGET BARBANTANE. Voyez BARBANTANE.

* PUGLIESE (GUILLAUME), savant ecclésiastique napolitain, né vers l'an 1050, vivait sous le fameux chevalier normand, Robert Guiscard. Pugliese était à la cour d'Urbain II, et fut toujours très attaché à la famille de Guiscard. Le pontife le chargea en 1092 d'écrire un *Poème* latin sur ses exploits et les hauts faits d'armes des Normands dans la Calabre, jusqu'à la mort de Robert, arrivée en 1083. Cet ouvrage, que l'auteur dédia à Roger, fils de Robert, mérita les éloges d'Urbain et des hommes instruits de cette époque; on en fit plusieurs copies que le temps a fait disparaître. Ce poème fut enfin trouvé dans le monastère de Becholvinio, par Jean Tireneo Nauteneo, avocat du fisc de Rouen. On ignore s'il a obtenu les honneurs de l'impression, dont on le jugeait digne.

* PUGLIOLA (BARTHELEMY de la), historien italien, naquit à Bologne le 15 oc-

tobre 1578. A l'âge de 15 ans, il entra dans l'ordre des mineurs conventuels, où il acquit de vastes connaissances en philosophie et en théologie. Il professa ces deux sciences dans le couvent de son pays, et en d'autres du même ordre, dans diverses villes d'Italie. Il se distingua aussi dans la prédication, notamment à Rome, et devint vicaire de son ordre, qu'il gouverna avec sagesse. Le père de la Pugliola a écrit en outre une excellente *Chronique* de Bologne. Il l'avait extraite en partie des manuscrits de Jacques Bianchetti, lesquels étaient sans ordre, et manquaient d'un grand nombre de dates importantes. Cette chronique commence à l'année 1362, et finit en 1407. Elle fut continuée par d'autres écrivains jusqu'à l'année 1471, et a été publiée par Muratori, qui l'avait trouvée dans la bibliothèque de Modène, et qui l'inséra dans son grand ouvrage des *Ecrivains d'Italie*, tome 18, pag. 230. Le père de la Pugliola mourut le 10 février 1436, âgé de 58 ans.

* PUGNANI (GUETANO), célèbre violoniste piémontais, né à Turin en 1728, reçut dès sa plus tendre jeunesse des leçons de J. B. Somir, l'un des élèves les plus distingués de Sorelli. Après avoir parcouru une partie de l'Europe, il revint dans sa patrie, où il fonda une école de violon, qui a produit de très bons violonistes. Il fit aussi représenter sur le théâtre royal de Turin, dont il dirigeait l'orchestre: *Issa, per le nozze della contessa di Provenza*, 1771; *Tamas-Koulikan*, 1772; *Achille in Sciro di Metastasio*, 1783; *Demofonte e Demetrio a Rodi*, *per le nozze di S. A. R. il duca d'Aosta*, 1789. Il mourut en 1798. Peu d'artistes ont su mériter comme lui l'admiration pour leur talent et l'estime pour leur personne. Jamais il ne paraissait en public, sans être somptueusement paré. Il conservait aussi dans son maintien beaucoup de dignité. Le grandiose de son exécution répondait parfaitement à cet extérieur qui frappait tous les yeux.

PURAVAUX. Voy. LECOINTE PURAVAUX.

* PUISAYE (JOSEPH, comte de), lieutenant-général des armées royales, grand-croix de l'ordre royal et militaire de Saint-Louis, naquit à Mortagne d'une famille qui occupait héréditairement la charge de grand-bailli dans le Perche. Il était le plus jeune de quatre frères et comme il était destiné à l'état ecclésiastique, il alla faire quelques études à St-

Sulpice; mais son goût l'entraîna vers la carrière des armes qu'il embrassa à l'âge de dix-huit ans. Il obtint une sous-lieutenance dans le régiment de Conti (cavalerie), et passa ensuite comme capitaine dans les dragons de Lanau. Mais son ambition n'étant point satisfaite, il se retira dans sa famille. Son père étant mort, il recueillit sa part de la succession et acheta la charge de colonel des Cent-Suisses de la maison du roi. Il reçut alors la croix de Saint-Louis. En 1788, Puisaye épousa la fille unique du marquis de Mesnilles, riche propriétaire de Normandie. Il fut nommé, en 1789, député de la noblesse du Perche aux états-généraux; il y vota avec la minorité, signa la protestation du 24 juin 1790 contre le décret du 19 du même mois qui portait l'abolition de la noblesse, et se fit du reste peu remarquer; généralement on le regardait comme un partisan de la constitution anglaise. Après la session, il se retira en Normandie, et en 1791, il fut élevé au grade de maréchal-de-camp et de commandant de la garde nationale d'Evreux; en 1793 il fut adjoint au général Wimpfen, en qualité de chef de son état-major, et il commanda, au mois de juin, l'avant-garde de l'armée de l'Eure qui marcha contre la Convention. Battu à Pacy-sur-Eure, Puisaye se rendit en Bretagne: sa tête fut mise à prix. Il rallia et réorganisa dans le département d'Ille-et-Villaine les débris du parti de la chouannerie auquel les frères Chouans avaient donné leur nom, se mit en rapport avec d'autres chefs royalistes, créa un conseil militaire, et mit en circulation du papier-monnaie; il envoya des émissaires à Londres, et reçut des secours du cabinet anglais et des pouvoirs du comte d'Artois. Des proclamations furent aussi publiées par lui. Dans toutes ces circonstances, il déploya beaucoup d'adresse et d'activité. Persuadé que les royalistes ne pourraient réussir dans leurs tentatives, sans l'appui des Anglais, il subordonna toutes ses opérations aux volontés du gouvernement britannique, et plus d'un Vendéen rougit de cette humiliation à laquelle il condamnait son parti. Quelques-uns même allaient jusqu'à regarder le comte de Puisaye comme un faux frère. Il passa en Angleterre dans le mois de septembre 1794, et s'aboucha avec les ministres, auxquels il proposa le plan d'une descente dans la Bretagne. Telle fut l'origine de la malheureuse expédition de Quiberon, dont

on connaît la funeste issue. La division qui se mit entre les chefs royalistes (*voy. HERVILLY*), et l'incroyable activité des généraux républicains, surtout de Hoche, rendaient ce désastre inévitable. Mais on rendit le comte de Puisaye responsable de l'issue malheureuse de cette expédition qu'il avait provoquée, et il s'éleva contre lui un concert de plaintes et de reproches tant des royalistes de l'intérieur qu'il commandait que des émigrés à la tête desquels marchait d'Hervilly. Le comte de Puisaye qui était parvenu à s'échapper de Quiberon fut regardé par les uns comme un traître, par d'autres comme manquant de courage. Cependant il rentra en Bretagne; mais, mal vu de tous ceux avec lesquels il avait combattu, il fut toujours l'objet de l'animadversion des royalistes, et eut des démêlés fort désagréables avec les agens du roi, et particulièrement avec M. d'Avary, ministre de Louis XVIII. Le comte de Puisaye retourna en Angleterre, et obtint des ministres anglais un établissement dans le Canada avec une somme d'argent pour son exploitation; une partie des officiers qui lui étaient restés attachés le suivit en Amérique. A l'époque du traité d'Amiens, il retourna à Londres où il trouva les mêmes préventions, que ne parvint pas à dissiper la publication de ses *Mémoires* qui parurent de 1803 à 1808 sous ce titre: *Mémoires du comte de Puisaye, etc., qui pourront servir à l'histoire du parti royaliste durant la dernière révolution*, 6 vol. in-8°. Cette justification un peu volumineuse, dans laquelle il traitait avec beaucoup de hauteur et de dureté plusieurs ministres et agens royalistes, fut réfutée à Londres dans les feuilles périodiques et dans plusieurs brochures. Sa disgrâce fut complète. Fort sensible à l'opinion qu'avaient conçue de lui les princes, il s'était fait naturaliser en Angleterre où il n'avait qu'une petite pension que lui accorda le gouvernement britannique. Le comte de Puisaye ne rentra point en France à la restauration; il est mort le 15 octobre 1827 à Hammersmith près de Londres où il résidait, après avoir reçu les secours de la religion, des mains d'un pieux prélat, M. Weld, évêque d'Amiclée. Le comte de Puisaye se plaignait souvent de l'ingratitude des hommes; il est à regretter qu'il ait mis dans sa défense une amertume qui n'a pu qu'accroître les préventions formées contre lui. Ses *Mémoires* contiennent du reste des faits cu-

rieux et sont nécessaires pour quiconque veut connaître l'*Histoire du parti royaliste* pendant la révolution. Voyez l'*Histoire de la Vendée* par Beauchamp, les *Lettres sur la chouannerie* et les autres écrits relatifs à cette époque. Outre les *Mémoires* du comte de Puisaye, on connaît de lui : *Réfutation du libelle diffamatoire publié par M. d'Avaray, sous le titre de Rapport à sa Majesté très chrétienne*, publié avec sa permission, suivi d'une Réponse à M. le comte Joseph de Puisaye, Londres, 1809, in-8°.

PUISIEUX (PHILIPPE-FLORENT de), né à Meaux en 1713, mort à Paris en 1772, était avocat au parlement de Paris. Il cultiva moins la jurisprudence que la littérature. Nous avons de lui un grand nombre de traductions de livres anglais, dont quelques-unes sont utiles. Telles sont celles de la *Grammaire géographique de Gordon*, in-8° ; de l'*Histoire navale d'Angleterre*, en 5 vol. in-4° ; de la *Grammaire des Sciences philosophiques*, des *Elémens des sciences et des arts*, etc. etc. Il a aussi traduit quelques romans et quelques autres brochures anglaises, dont la plupart ne méritaient pas de passer la mer.

PUISIEUX. Voyez BRULART.

* **PUJOL** (ALEXANDRE-DENYS-JOSEPH de), député à l'assemblée des notables, né en 1737, mort le 30 août 1816, avait été prévôt, puis chef de la ville de Valenciennes. Il était, avant la révolution, commissaire principal des guerres en Hainaut. Il est auteur de la *Galerie historique universelle*, dont il a publié 18 livraisons. Il a en outre laissé en manuscrit le *Manuel de l'homme de bien*.

PUJOS (ANDRÉ), né à Toulouse en 1730, et peintre de l'académie de cette ville, se distingua dans le dessin et la peinture en miniature, puis s'attacha aux portraits, genre où il excella. Il peignit presque tous les hommes qui avaient quelque célébrité en France.

* **PUJOLX** (JEAN-BAPTISTE), littérateur, né à St.-Macaire, département de la Gironde en 1762, mort à Paris le 17 avril 1821, se fit connaître par des articles de journaux qui annonçaient du goût, de la facilité et des connaissances ; il travailla au *Journal de la littérature française et étrangère*, à la *Gazette de France*, au *Journal de Paris*, et au *Journal de l'Empire*. Il a publié : | le *Livre du second âge*, ou *Instructions amusantes sur l'Histoire naturelle des animaux*, 1800, in-8° ;

3^e édition, 1803 ; | *Paris à la fin du 18^e siècle*, ou *Esquisse historique et morale des monumens et des ruines de cette capitale, de l'état des sciences, des arts et de l'industrie à cette époque*, ainsi que des mœurs et des ridicules de ses habitans, 1800 et 1801, in-8° ; | *Promenades au Jardin des Plantes*, à la *Ménagerie* et dans les galeries du muséum d'histoire naturelle, 1804, 2 vol. in-18 ; | *Le naturaliste du second âge*, destiné à servir de suite et de complément au *Livre du second âge*, 1805, in-8° ; | *Leçons de physique de l'école polytechnique sur les propriétés générales des corps*, précédées d'une introduction, 1805, in-8° ; | *La Botanique des jeunes gens*, 1810, 2 vol. in-8°, fig. ; | *Promenade au marché aux fleurs*, ou la *Botanique du second âge*, 1811, in-12, fig. ; | *L'Astrologue parisien*, ou le *Nouveau Matthieu Laensberg*, année 1812 et suiv. jusqu'à 1817 ; | *Minéralogie à l'usage des gens du monde*, 1813, in-8° ; | *Louis XVI peint par lui-même*, ou *Correspondance et autres écrits de ce monarque*, 1817, in-8°. Lorsque Pujoulx composa cet ouvrage, il regardait comme authentique la *Correspondance de Louis XVI*. Depuis on a élevé des doutes à ce sujet. | Plusieurs comédies et opéras, qui ont eu peu de succès. Pujoulx a fourni aussi quelques articles à la *Biographie universelle* de Michaud. Voyez Mahul, *annuaire nécrolog.* tom. 2, p. 266.

PULCHÉRIE (ÆLIA-PULCHERIA-AUGUSTA, sainte), impératrice, fille de l'empereur Arcadius, et sœur de Théodose le Jeune, naquit l'an 399 à Constantinople, fut créée Auguste en 414, et partagea avec son frère la puissance impériale. Après la mort de Théodose, arrivée en 450, sainte Pulchérie fit élire Marcien et l'épousa, plutôt pour avoir un soutien qu'à l'aide à porter le poids de la couronne, que pour avoir un époux. Elle lui fit promettre qu'il garderait la continence avec elle. Le concile de Chalcédoine assemblé en 457, par Marcien, à la prière de saint Léon, la combla d'éloges. Elle les méritait par sa piété et par son zèle. Cette princesse aimait les lettres et les cultivait. Elle mourut en 454, à 55 ans. Voltaire ménage peu cette princesse dans la préface du commentaire sur la *Pulchérie* de Corneille.

PULCHRE (FRANÇOIS Le), seigneur de la Mothe Messémé, était originaire d'Angleterre, et son père avait la charge de sur-intendant auprès de Marguerite, reine

de Navarre, qui demeurait ordinairement à Mont-de-Marsan. Le Pulchre y naquit vers l'an 1540, suivit, dès sa première jeunesse, la carrière des armes, se trouva à la bataille de Dreux (1562). Il fut envoyé par Charles IX à la reine sa mère Catherine de Médicis, pour apprendre de ses nouvelles, et celle de la paix, dont cette princesse s'occupait dans ce moment. Le Pulchre resta toujours attaché à la cour, et la suivit à Paris, à Saint-Germain, etc. Il se distingua dans toutes les guerres qui eurent lieu à cette époque, et, en récompense, Charles IX le nomma gentilhomme ordinaire de sa chambre. Le Pulchre mourut dans un âge très avancé, et a laissé un ouvrage assez singulier par le titre, et par la bizarrerie du style, mais qui contient plusieurs faits historiques assez curieux et intéressans ; cet ouvrage a pour titre : *Les sept livres des honnêtes plaisirs de M. de la Mothe-Messemé, chevalier de l'ordre du roi, et capitaine de cinquante hommes d'armes de sa Majesté. Chaque livre est intitulé du nom d'une des planètes, qui est un discours en forme de chronologie, où sera véritablement discours des plus notables occurrences de nos guerres civiles et de divers accidens de l'auteur, dédié au roi ; plus un mélange de divers poèmes, d'épigrammes, stances et sonnets*, etc. Paris, 1587.

PULCI (Louis), poète italien, né à Florence en 1432 d'une famille noble, et chanoine de cette ville, est auteur d'un long poème intitulé : *Morgante maggiore*, espèce de poème épique, où il y a quelque imagination, mais peu de jugement, encore moins de goût, et où l'auteur fait un mélange bizarre du sérieux et du comique le plus bas. Il se permet d'ailleurs des plaisanteries révoltantes sur des matières sacrées, et même des obscénités grossières. Quelques critiques italiens, Varchi, entre autres, ont mis Pulci au dessus de l'Arioste. Ce qu'il y a de sûr, c'est qu'il existe entre eux beaucoup de rapport quant à la monstruosité et la bizarrerie des idées. L'académie della Crusca a cité *Morgante* comme un ouvrage classique, non pour la composition, mais sous le rapport du style, qui est le plus pur toscan. Pulci publia en outre le *Credo*, in-4°, et la *Confession à la Vierge*, petit poème en tercets, suivi de quelques poésies pieuses, Florence, 1597, in-4°. On ignore l'année de sa mort. Zilioli, auteur d'une histoire manuscrite des *Vies des poètes*

italiens, a dit, mais sans preuves, que ce poète était mort à Padoue, et qu'on lui avait refusé la sépulture comme à un excommunié. — LUC et BERNARD PULCI, frères de Louis, se distinguèrent aussi dans la poésie. Le premier est principalement connu par deux poèmes : *Il Ciriffo calvaneo*, dont la meilleure édition est celle de Venise, 1518, in-8° ; *Il Driadeo*, Florence, 1479, in-4°. Le second a composé un *Poème* sur la passion de J.-C., et une Traduction en vers des *Bucoliques* de Virgile.

* PULGAR (FERDINAND de), célèbre écrivain, surnommé par ses compatriotes le *Plutarque espagnol*, naquit à Pulgar près de Tolède, en 1436. Il était d'une ancienne et illustre famille, et son père fut attaché à la cour de Jean II et de Henri IV ; le jeune Pulgar y fut élevé, et reçut une éducation digne de sa naissance à une époque où les lettres refleurissaient en Espagne, par les soins et la protection du premier de ces monarques. Dans les différends qui eurent lieu entre Henri IV et sa sœur Isabelle de Castille, Ferdinand de Pulgar suivit le parti de cette princesse ; et quand, après la mort de Henri IV, elle s'assit sur le trône avec Ferdinand le Catholique, roi d'Aragon, les deux augustes époux appelèrent auprès d'eux le fidèle Pulgar, et le nommèrent leur secrétaire intime. Peu de temps après, Pulgar remplit une mission difficile auprès de la cour de France, et il s'en acquitta avec honneur. A son retour, il fut créé conseiller d'état, et résida plusieurs années à la cour. Pour mieux se livrer à l'étude, qui était sa passion favorite, il se retira dans sa patrie ; la reine Isabelle le rappela en 1482, et le fit nommer historiographe des rois catholiques. Il les suivit dans leurs voyages, leurs expéditions, et fut témoin oculaire des faits qu'il raconte dans sa *Chronique* de ce règne si glorieux pour l'Espagne. (*Cronica de los reyes don Fernando y Dona Isabel, Sagrasso*, 1567, in-fol.) Elle fut imprimée pour la première fois en 1488, in-4° ; mais elle ne portait pas le nom de Pulgar. Le style en est simple, mais noble ; et il est surtout remarquable par la concision et l'exactitude des faits. On cite parmi ses autres ouvrages | *Les grands hommes de la Castille*, Séville, 1500 ; | *Lettres à la reine Isabelle*, Alcalá, 1528, Madrid, 1775, in-8°. « Ces deux ouvrages », dit le savant Capmani, apprennent plus à connaître les hommes que la plus grande partie

« des histoires. » Ferdinand de Pulgar mourut vers 1485.

PULLUS ou **POULLAIN** (ROBERT), théologien anglais, fit ses études à Paris avec distinction. A son retour en Angleterre, vers 1170, il retablit l'academie d'Oxford, et fut pourvu de l'archidiaconé de Rochester. Quelque temps après, le pape Innocent II l'appela à Rome, où il fut fait cardinal par le pape Célestin II, en 1144, et chancelier de l'Eglise romaine par Luce II. Le père Mathou, bénédictin, publia en 1658 ses trois livres des *Sentences*, in-fol. Il est encore auteur de *Commentaires* sur les Psaumes et sur l'Apocalypse, et d'autres ouvrages. Il mourut vers 1150.

PULMANN (THÉODORE POELMANN, plus connu sous le nom de), né à Cranenbourg, dans le duché de Clèves, vers 1510. Quoique d'une condition obscure et obligé de vivre du travail de ses mains, il se rendit habile dans les belles-lettres et dans la critique grammaticale. Son application principale fut de corriger les poètes latins sur d'anciens manuscrits, et d'en donner de bonnes éditions chez Plantin, à Anvers; il y servit de correcteur d'imprimerie pendant 16 ans. On a de lui des éditions d'*Arator*, de *saint Paulin*, de *Virgile*, de *Lucain*, de *Juvenal*, d'*Horace*, d'*Ausone*, de *Claudien*, d'*Esopé*, de *Tibulle*, de *Suetone*, etc. Il mourut à Salamance en Espagne.

* **PULTENEY** (WILLIAM), comte de Bath, né en 1682, d'une ancienne famille du comté de Leicester, fut appelé jeune encore à la chambre des communes, sous le règne de la reine Anne : il se prononça fortement contre le ministère que cette princesse avait choisi en 1710 parmi les torys. Il se montra ensuite un des partisans de Georges I^{er}, à son avènement au trône, et ce monarque le nomma secrétaire de la guerre en 1714, et ensuite trésorier de l'épargne. Forcé par ces deux places de communiquer souvent avec lord Walpole, premier ministre, pendant quelque temps ils parurent l'un et l'autre vivre en parfaite harmonie; mais cette harmonie ne dura pas long-temps. Pulteney, que ses talens rendaient orgueilleux, ne tarda pas à censurer toutes les mesures et les propositions du ministre avec une opposition si tenace et un tel acharnement, que le roi lui-même effaça en juillet 1731 son nom de la liste des conseillers privés, et le dépouilla de ses charges. Pulteney prononça à cette oc-

casion, dans la chambre des communes, ce fameux discours où, entre autres choses, « il compare le ministère anglais à un empirique, qui traite la nation comme un malade, et ne sait, parmi les différens remèdes qu'il lui propose, en trouver de réellement efficaces. » Sa disgrâce ne fit qu'accroître sa popularité, qui le maintint de plus en plus dans son inflexible opposition. Le ministre Walpole avait bien raison de dire, qu'il craignait plus sa langue qu'une épée acérée dont il serait menacé. » Pulteney l'emporta enfin, et lord Walpole fut contraint de résigner sa place. Son adversaire fut rappelé au conseil privé, et nommé pair avec le titre de comte de Bath. L'influence dont il jouit le reste de sa vie à la cour le dédommagea, sans doute à ses yeux, des applaudissemens populaires qu'il ne pouvait plus obtenir et qu'il affectait de dédaigner. Il mourut le 8 juin 1764, à l'âge de 82 ans, emportant la réputation d'un homme habile, mais non désintéressé. Il avait publié plusieurs pamphlets politiques, et dans ce genre de composition, aucun écrivain de son temps ne put l'égaler. Il eut aussi beaucoup de part à la rédaction du journal *The Craftsman* (l'Artisan). On a encore de lui des *Poésies* assez estimées.

* **PULTENEY** (RICHARD), médecin et botaniste anglais, naquit le 17 février 1730 à Loughborough dans le comté de Leicester. Il fut d'abord apprenti chez un apothicaire, et étudia ensuite la médecine. Reçu docteur à Edimbourg en 1764, il exerça cet art à Leicester. S'étant livré avec ardeur à l'étude de la botanique, il composa sur cette science beaucoup de *Mémoires*, qui se trouvent dans *Gentleman's Magazine*, avec d'autres, du même auteur, sur les antiquités. Après avoir été pendant quelque temps le médecin du comte de Bath dont il était parent, il se fixa à Blandford, canton de Dorset, où il acquit une grande réputation, et mourut le 13 octobre 1801. On a encore de lui : | *Revue générale des écrits de Linné*, 1782, in-8°; | *Essais historiques et biographiques sur les progrès de la botanique en Angleterre*, 1790, 2 vol. in-8°. Ces deux ouvrages ont été traduits en français chacun en 2 vol. in-8°, le premier par Millin, 1789, et le deuxième par Boulard, 1809. Il a beaucoup enrichi par ses recherches l'*Histoire de Leicester*, par Nichol, et celle du *comté de Dorset*, par Hatching, édition de Gough. Pul-

teney était membre de la société royale de Londres, et de plusieurs académies étrangères.

PUNT (JEAN), graveur, acteur et peintre hollandais, naquit à Amsterdam en 1711. Il s'était déjà fait connaître avantageusement dans la gravure, lorsque, s'étant marié en 1735 à une fameuse comédienne, Anne-Marie Bruin, il embrassa son art, et devint lui-même un acteur célèbre, rival de Druim; il excellait dans les grands rôles tragiques. La mort prématurée de sa femme le dégoûta de la scène, et il reprit alors le burin. Il s'occupa à graver les 36 plafonds peints par Rubens pour les quatre galeries de l'église des jésuites d'Anvers. Jacob de Witt les avait dessinés six ans avant que ce magnifique édifice fût consumé par les flammes. Cédant aux instances de ses amis, il reparut sur la scène en 1753, et deux ans après il obtint la place lucrative de concierge du théâtre, équivalente à celle de directeur. Dans sa première jeunesse, il avait pris des leçons de peinture; il la cultiva, et peignit le portrait, le paysage, et même l'histoire, et son travail assidu contribuait à le faire vivre dans l'aisance. Il s'était remarié, en 1748, avec Anne-Marie Chicot, fille d'un marchand de tableaux, qui avait réveillé en lui le goût de la peinture. Devenu veuf une seconde fois, en 1771, il prit encore une troisième femme, Catherine Fokke, tragédienne renommée. Punt, d'un caractère modeste et doux, avait une bonne réputation, et, lié avec les personnes les plus distinguées, il jouissait du bonheur domestique, quand un accident funeste vint le troubler. La salle de spectacle dont il était concierge fut réduite en cendres; il y perdit plusieurs tableaux, une partie de sa fortune, et lui et son épouse purent à peine se sauver de la fureur des flammes. Cet accident influa sur sa santé; peu de temps après il tomba malade, et mourut en 1779. Il aurait mieux valu pour ce peintre acteur de n'avoir jamais recherché les applaudissemens de la scène, et de s'être entièrement consacré à la peinture, art propre à contribuer à sa tranquillité et à sa gloire.

PUPIEN (MARCUS-CLAUDIUS-MAXIMUS-PUPIENUS), empereur romain, né vers l'an 164 d'un forgeron, prit le parti des armes, et parvint par son mérite aux premiers emplois de l'armée et du sénat. Il fut préteur, consul, préfet de Rome, et gouverneur de plusieurs provinces, où il

se conduisit avec autant d'intégrité que d'intelligence. Après la mort des Gordiens en 237, le sénat le déclara Auguste avec Balbin, pour délivrer l'empire de la tyrannie des Maximins. Il marchait contre eux avec une armée formidable, lorsqu'il apprit qu'ils avaient été massacrés devant Aquilée. Il fut alors reconnu par tout l'empire, et vint jouir à Rome de la paix procurée par le meurtre des Maximins. Il se préparait à porter ses armes victorieuses dans la Perse; mais les soldats du prétoire s'étant révoltés, il fut massacré par Balbin, le 15 juillet 238. Ce prince, digne d'un meilleur sort, avait la taille élevée, le maintien grave, la figure noble. La mélancolie dominait dans son caractère; il était sévère sans rudesse, humain sans faiblesse, et d'une douceur admirable. Il régna un an et quelques jours, et mourut âgé de 74 ans.

PURBACH, PEURBACH ou **BURBACH (GEORGES)**, *Purbachius*, né en 1423, au village de Purbach, entre la Bavière et l'Autriche, enseigna la philosophie et la théologie à Vienne. Il prit un goût particulier pour l'astronomie, et fit plusieurs voyages en Italie, afin d'acquérir des connaissances plus étendues dans cette science. On voulut le fixer à Bologne; mais l'empereur Frédéric III l'engagea par tant de bienfaits à retourner à Vienne, qu'il en reprit le chemin. Purbach s'attacha alors uniquement à l'observation des astres; et après avoir rectifié les instrumens des anciens astronomes, il en imagina de nouveaux. Il forma des tables astronomiques, et perfectionna la trigonométrie et la gnomonique. Au milieu de ses travaux, il désirait toujours avoir une traduction fidèle de l'*Almageste* de Ptolémée. Cet ouvrage était écrit en grec, et il ignorait cette langue. Le cardinal Bessarion, grec d'origine, étant venu à Vienne, lui conseilla de retourner en Italie pour apprendre la langue grecque. Il travailla à un abrégé de ce grand ouvrage, et il en était au sixième livre. Il se disposait cependant à suivre le conseil de Bessarion, lorsqu'une maladie l'enleva le 8 avril, en 1462, à 39 ans. Ses ouvrages sont : | *Theoricæ novæ planetarum*; | *Observationes hassiacæ*; | *Tabulæ eclipsium*, pour le méridien de Vienne. Muller a publié une partie de ces ouvrages.

PURCHAS (SAMUEL), savant anglais, né dans le comté d'Essex en 1577, mort en 1628, a donné un *Recueil* des voyages faits par ceux de sa nation; il est estimé

Il était lui même très habile navigateur, et a donné son nom à une pointe de terre découverte à l'extrémité du Spitzberg, à 82 degrés de latitude septentrionale.

PURE (MICHAËL, abbé de), écrivain français du 17^e siècle, né à Lyon en 1634, est auteur de quelques pièces de théâtre, qu'on n'a pu ni jouer ni lire. On a encore de lui des traductions; | des *Institutiones* de Quintilien, 1663, in-4^o, très inférieure à celle de l'abbé Gadoyn; | de l'*Histoire des Indes orientales* de Maffée, 1665, in-4^o; | de l'*Histoire africaine*, de J.-B. Birago, 1666, in-12. Son ouvrage le plus recherché est sa *Vie du maréchal de Gassion*, Paris, 1673, 4 vol. in-12. Mais il est plus connu par le ridicule dont Boileau l'a couvert dans ses satires que par les ouvrages qu'il a publiés. Il mourut à Paris en 1680.

* PURICELLI (JEAN-PIERRE), célèbre érudit, né à Gallarate, dans le diocèse de Milan, le 23 novembre 1589, fit ses études chez les jésuites de Milan, d'où il passa au séminaire de cette ville. Ses connaissances l'avaient rendu cher au cardinal Frédéric Borromée, qui se servit de lui dans diverses occasions, et le chargea de commissions honorables; Puricelli s'en acquitta si bien, que, pour l'en récompenser, ce prélat, en 1629, l'éleva à la dignité d'archiprêtre de l'église de Saint-Laurent. Pendant la peste qui désola Milan en 1630, il signala son zèle et sa charité: seul il se dévoua au service des pestiférés, et fut le seul des chanoines que la contagion épargna. L'abbé Puricelli faisait de la recherche des anciens monumens son occupation principale. Il fouillait les chartriers, les archives, les bibliothèques, pour y découvrir quelques manuscrits non encore connus, et il fit à cet égard plusieurs découvertes. Il fut aussi un des premiers qui portèrent dans les travaux de ce genre le flambeau de la critique, exemple qui par la suite fut suivi avec tant d'avantage par Muratori, Maffei, et un grand nombre d'écrivains de toutes les nations. Il mourut en 1639, à l'âge de soixante-dix ans. Parmi les ouvrages qu'il a laissés, on distingue: | *Ambrosiana Mediolani basilica monumenta*, ouvrage important pour l'histoire ecclésiastique en général, et en particulier pour celle de l'église de Milan; | *Sancti Satyri confessoris et sanctorum Ambrosii et Marcellinae tumulus luci restitutus*, Milan, 1638, in-4^o; | *Sanctorum martyrum Gervasii et Protasii, Nazarii et*

Celsi, Aribaldi et Erlambaldi, dissertatio; | *Vita Laurentii archiepiscopi*, etc. Mais ce qu'a publié l'abbé Puricelli ne forme qu'une très petite partie de ses *Oeuvres*. La bibliothèque ambrosienne renferme un grand nombre de ses productions, qui n'ont pas moins d'intérêt, et qui sont restées inédites. On s'étonne des travaux qu'il a fallu pour rassembler tous les monumens anciens, les chartres, les diplômes, les inscriptions, qui forment les recueils qu'on doit à ses veilles. On croit, et c'est l'opinion de l'*Argelati*, qu'on lui doit la *Storia degli umigliati*. Il est certain du moins qu'il a rassemblé et tiré non seulement des archives de Milan, mais encore de celles de plusieurs villes d'Italie, par le moyen des savans avec lesquels il correspondait, une grande quantité de pièces anciennes et modernes et des notices concernant cet ordre, desquelles l'abbé Tiraboschi a profité pour l'ouvrage qu'il a publié sous ce titre: *Fœdera humiliorum monumenta, annotationibus et dissertationibus prodromis illustrata, quibus multa sacra, civilis ac litterariae mediæ ævi historia capitula illustrantur*, Milan, 1768, 5 v. in-4^o. L'*Argelati*, dans sa *Bibliotheca scriptorum mediolanensium*, a donné la nomenclature exacte des ouvrages de Puricelli, et la *Notice de sa vie*.

PUSCULO (HUBERT), célèbre poète latin, né à Brescia vers l'an 1440, fut un des hommes les plus instruits de son temps. Il se distingua surtout dans la poésie latine, et on remarque dans ses ouvrages une connaissance profonde de cette langue: il parait nourri de la lecture de Virgile, et souvent il offre une imitation heureuse de son modèle. Il est auteur de deux poèmes: | *La chute de Constantinople*, en 4 livres; cet ouvrage n'a pas été achevé; | *Le martyre du jeune Simon*, mis à mort par les Hébreux, août 1511. Pusculo fut employé par la république vénitienne dans plusieurs missions importantes. Il entendait fort bien les affaires, et était en outre un excellent helléniste. Il mourut dans un âge avancé, vers l'an 1542.

PUTEANUS (Erycius), ou HENRI DU PUY, ou plutôt VANDE-PUTTE, né à Venloo dans la Gueldre, en 1574, fut disciple de Juste-Lipse. Il voyagea en Italie, et obtint une chaire d'éloquence à Milan. Sa réputation le fit choisir par Philippe III, roi d'Espagne, pour son historiographe. L'archiduc Albert, désirant le pos-

séder dans les Pays-Bas, lui donna la place de professeur qu'avait Juste-Lipse, le gouvernement de la citadelle de Louvain, et une charge de conseiller d'état. Ces récompenses étaient dues au mérite de Puteanus et aux qualités de son cœur. Il avait autant de modestie que de savoir; c'était un philosophe chrétien, qui, pendant plus de 40 ans, s'appliqua avec beaucoup de zèle à former aux belles-lettres, et encore plus à la vertu, les élèves qui lui étaient confiés. Son style n'était pas celui des anciens, c'était celui de Juste-Lipse, son maître. Il mourut à Louvain, en 1646, à 72 ans. On a de lui un grand nombre de traités d'histoire, de rhétorique, de mathématiques, d'antiquités romaines, des poésies. Les principaux sont : *Statera belli et pacis*, 1633, in-4°, dans lequel il veut persuader aux Espagnols de faire la paix. On prétend que ses principes pacifiques, et la façon dont il les exposa, faillirent l'exposer à des affaires fâcheuses. | *Historia insubrica*, Leipsick, 1678, in-fol. Il reçut en récompense un collier d'or de l'archiduchesse Isabelle. | *Theatrum heroicum imperatorum austriacorum*, etc., Bruxelles, 1644, in-fol. : ouvrage superficiel; | *Comus, seu de Luxu*, traduit en français par Nicolas Pelloquin, sous le titre de *Comus, ou le Banquet dissolu des Cimmériens*, Paris, 1613, in-12, et une infinité d'autres ouvrages dont plusieurs ont trouvé place dans les *Antiquités romaines*. Voyez Nicéron, tome 16.

PUTHERBÆUS. Voyez PUY-HERBAULT.

PUTIPHAR. Voyez JOSEPH.

PUTSCHIUS (ELIE), né à Anvers, en 1580, d'une famille originaire d'Augsbourg, n'avait que 21 ans lorsqu'il mit au jour *Salluste*. Leyde, 1601, in-12, avec des fragmens et de bonnes notes. Il donna ensuite un *Recueil* de 33 anciens grammairiens, avec des notes, Hanau, 1603, in-4°. Ce savant préparait d'autres ouvrages, lorsqu'il mourut à Stade, en 1606, à 26 ans.

* PUTTER (JEAN-ETIENNE), célèbre publiciste allemand, né à Iserlohn, le 25 juin 1725, fit ses études aux universités de Marbourg, Halle, Iéna, et fut appelé à occuper une chaire de professeur à Gœttingue, en 1746. Mais avant d'entrer en fonctions, le gouvernement hanovrien l'envoya à Wetzlar, Ratisbonne et Vienne, pour y étudier l'organisation des tribunaux suprêmes et de la diète de l'empire.

Putter donna ensuite, pendant plus de cinquante années, des cours sur le droit public, la procédure des tribunaux suprêmes et l'histoire de l'empire. Il trouvait encore du temps pour donner des leçons particulières de jurisprudence et pour prendre part aux travaux de la faculté de jurisprudence, dont il devint le doyen en 1797, à la mort de Boehmer. Ses consultations surtout qui le mirent en rapport avec des personnages marquans, accrurent sa renommée. Putter mourut à Gœttingue, le 12 août 1807. Ses *Consultations* ainsi que ses travaux les plus intéressans furent imprimés séparément, en grande partie, et recueillis sous le titre de *Causes choisies de droit*, Gœttingue, 1767-1809, 16 vol. in-folio, et sous celui de *Beytrage*, etc., Gœttingue, 1777-1779, 2 vol. Putter fait époque dans l'histoire du droit public d'Allemagne. Aussi érudit que Mœser, il écrit mieux et à plus de méthode et de clarté. Ses ouvrages, écrits en allemand et en latin, embrassent des questions de droit civil et de procédure devant les cours suprêmes. Les plus remarquables sont : | *Essai d'une histoire académique des savans de l'université de Gœttingue*, 1768-1788; | *Manuel de l'histoire d'Allemagne*, Gœttingue, 2^e édition, 1772, 2 volumes; | *Littérature du droit public allemand*, ibidem, 1781-1783, 3 volumes. Kluber a donné un 4^e volume en 1791. | *Nova epitome processûs imperii supremorum tribunalium*, ibid., 1796, in-8°; | *Développement historique de la constitution de l'empire germanique*, ibidem, 1798, 3^e édition, trois volumes; | sa *Biographie* écrite par lui-même, ibidem, 1798, 2 vol.; | *Institutiones juris publici germanici*, ibidem, 6^e édition, 1802. Les écrits de Patter ont beaucoup perdu de leur valeur à raison des changemens politiques survenus depuis leur publication. Ses facultés morales s'étant affaiblies dans ses dernières années, l'auteur n'eut point le chagrin de connaître les causes qui pouvaient diminuer l'utilité de ses travaux et le prix de sa gloire littéraire. On a aussi de lui plusieurs ouvrages de plété et de morale.

PUY (RAYMOND du), *De Podio*, 2^e grand-maître de l'ordre de Saint-Jean de Jérusalem, succéda en 1120 à Gérard, instituteur de cet ordre. Il était du Dauphiné ou peut-être du Languedoc. Beaucoup de gentilshommes capables de manier les armes s'étant rangés sous sa ban-

nière, il établit une milice pour défendre la religion contre ses ennemis. Il assembla le premier chapitre général, et y fit de nouvelles constitutions, confirmées en 1123 par le pape Callixte II et en 1150 par Innocent II. Ayant rassemblé des troupes, il offrit ses services à Baudouin, roi de Jérusalem, qu'il accompagna au siège d'Ascalon, où il signala son courage. La ville se rendit en peu de jours. Anastase IV, ayant appris cette conquête, accorda, l'an 1154, de grands privilèges à son ordre. C'est depuis cette époque, quoi qu'en dise l'abbé de Vertot, que l'ordre fut partagé en trois classes : de chevaliers, de sergens d'armes, et de chapelains. Auparavant, il n'y avait que deux classes de frères, celle des clercs et celle des laïques. Raimond mourut en 1160. Quoique nous ayons dit qu'il était le second grand-maître de l'ordre, il est certain qu'il prit le premier ce titre, Gerard n'ayant eu que celui de recteur de l'hôpital de Saint-Jean-de-Jérusalem. Le brave Montrun était de la même famille. (Voyez son article.)

PUY ou VANDE-PUTTE (HENRI du).
Voyez PUTEANUS.

PUY (CLAUDE du), né à Paris d'un avocat au parlement, apprit les belles-lettres sous Turnèbe, et le droit sous Cujas. Après avoir fait un voyage en Italie, il fut reçu conseiller au parlement, et employé dans plusieurs affaires importantes. Il mourut à Paris, en 1594, à 49 ans.

PUY (CHRISTOPHE du), fils aîné du précédent, naquit à Paris, vers 1580, fit ses études à Tours, et suivit à Rome le cardinal de Joyeuse, en qualité de son protonotaire. Il s'y trouva dans le temps que la congrégation de l'Index voulait mettre au nombre des livres défendus la 1^{re} partie de l'Histoire du président de Thou, à raison de la grande inclination que l'auteur témoigne pour les protestans, et de la passion qu'il montre contre les catholiques. Du Puy travailla vainement à empêcher le décret, qui fut donné le 7 novembre 1609. De retour en France, il se fit chartreux à Bourg-Fontaine, et devint procureur-général de son ordre à Rome, où il mourut en 1654, à 74 ans, prieur de la Chartreuse de cette ville. Pendant qu'il était aumônier du roi, et auprès du cardinal du Perron, il fit la *Perroniana*, recueil plein de choses hasardees, imprimé in-12. en 1669, par les soins de Daillé le fils. Ce livre et

quelques autres anecdotes semblent prouver qu'il n'avait pas parfaitement l'esprit de son état.

PUY (PIERRE du), frère du précédent, et troisième fils de Claude du Puy, né à Paris, en 1582. Il travailla avec ardeur à la recherche des droits du roi et à l'inventaire du trésor des chartres. Tant de pièces rares qui avaient passé sous ses yeux lui donnèrent une si grande connaissance de toutes les parties de l'histoire de France, que peu de personnes y ont fait d'aussi heureuses découvertes. Le roi croyant avoir des droits à faire valoir sur des dépendances des évêchés de Metz, Toul et Verdun, du Puy fut chargé de cette commission avec Le Bret et de Lorme. Il en porta lui seul tout le poids, et dressa toutes les pièces nécessaires pour cette affaire, qui dans le fond fut mieux éclaircie par la puissance et l'humeur conquérante de Louis XIV, que par les lumières des savans. Reçu conseiller au parlement et garde de la bibliothèque du roi, il se signala dans ces deux charges par son amour pour les lettres, et il mourut à Paris en 1651, à 69 ans. Ses principaux ouvrages sont : | *Traité touchant les droits du roi sur plusieurs états et seigneuries*, 1638, in-fol. Le cardinal de Richelieu chargea de cet ouvrage intéressant pour le pouvoir et le trésor royal, Théodore Godefroy, qui y travailla de concert avec du Puy. | *Recherche pour montrer que plusieurs provinces et villes du royaume sont aux domaines du roi* : livre écrit dans l'esprit et le but du précédent ; | *Preuves des libertés de l'Eglise gallicane*, dans le *Traité sur les libertés*, Paris, 1751, 4 vol. in-fol. Cet ouvrage ne déplut pas seulement à la cour de Rome, mais vingt-deux évêques ou archevêques de l'Eglise gallicane le censurèrent avec autant de force que de raison. « Il fallut, dit un critique, recourir à d'autres mains pour le corriger ; mais la matière a été brouillée depuis si long-temps par les mains séculières, qu'on n'a pas encore réussi, et qu'on ne réussira vraisemblablement jamais à la débrouiller parfaitement. » | *Histoire véritable de la condamnation de l'ordre des Templiers*, Bruxelles, 1751, in-4°, et 2 vol. in-12 : collection très curieuse et très intéressante. Il résulte de ce recueil, que l'ordre méritait la suppression, quoiqu'on ne puisse croire toutes les horreurs qu'on lui attribue, ni approuver le supplice horrible

du grand-maître et de tant d'autres chevaliers. (*Voyez CLÉMENT V, MOLAY, PHILIPPE LE BEL, et Journal hist. et litt.*, 1^{er} octobre 1790, page 163.) | *Histoire générale du schisme qui a été dans l'Eglise depuis 1378 jusqu'en 1428*, in-4°, 1654; | *Mémoire de la provision aux prélatures de l'Eglise*; | *Différends entre le saint Siège et les empereurs pour les investitures*; | *Histoire du différend entre le pape Boniface VIII et le roi Philippe le Bel*, in-fol.; | *Traité de la loi salique*; | *Histoire des favoris*, in-4°, et en 3 vol. in-12; | *Du concordat de Bologne entre le pape Léon X et le roi François 1^{er}*; | *Traité des régence et majorités des rois de France*, in-4°, ou deux vol. in-8°; | *Traité des contributions que les ecclésiastiques doivent au roi en cas de nécessité*; | *Mémoire du droit d'aubaine*; | *Traité de l'interdit ecclésiastique*; | *Mémoire et instruction pour servir à justifier l'innocence de messire François-Auguste de Thou*; | *Apologie de l'Histoire de M. le président de Thou*, etc., dans le recueil des *Pièces historiques*, Delft, 1717, in-12: deux fruits de l'amitié et peut-être de la prévention. Du Puy s'est appliqué dans presque tous ses ouvrages à déprimer l'autorité ecclésiastique; mais il faut avouer aussi que la force de la vérité lui a arraché des témoignages d'autant plus précieux, qu'il s'en était montré grand adversaire. Tel est celui-ci : « Ce qui regarde la religion et les affaires de l'Eglise doit être examiné et décidé par les ecclésiastiques, et non par les séculiers; » ce principe est reconnu des deux partis. » Il apporte en preuve le concile de Sardique, les paroles d'Osius à Constance (*voyez OSIUS de Cordoue*), et les plaintes de saint Hilaire au même empereur. Il poursuit : « Comme il y a deux sortes d'états dans le monde, celui des ecclésiastiques ou des prêtres, et celui des séculiers, il y a aussi deux puissances qui ont droit de faire des lois, et de punir ceux qui les violent, l'ecclésiastique et la séculière. » (*Libertés de l'Eglise gallicane*, tome 1, page 43 et 21, édition, 1731.) Nicolas Rigault, son ami, a écrit sa *Vie*.

PUY (JACQUES du), frère du précédent, et cinquième fils de Claude du Puy, devint prieur de Saint-Sauveur, et garde de la bibliothèque du roi. Il continua de tenir dans cette bibliothèque les conférences qui avaient procuré tant de gloire à son frère et tant d'avantages aux gens de

lettres. Il mourut en 1656, après avoir publié le plus grand nombre des ouvrages de son frère.

PUY (CLAUDE-THOMAS du), fils d'un négociant de Paris, où il était né, s'éleva par son mérite. Il fut conseiller du roi, d'état, maître des requêtes honoraire, intendant de la Nouvelle-France en Canada, et avocat-général au grand conseil pendant 12 ans. Il s'était acquis l'estime des savans par ses talens pour les sciences et les beaux-arts, et surtout pour la mécanique. Il est le premier qui ait fait des sphères mobiles suivant le système de Copernic. Les machines hydrauliques de son invention ont mérité l'attention des savans de Paris et des étrangers. Il mourut en 1738, à 58 ans.

PUY (JEAN COCHON du), médecin de la marine à Rochefort, né à Niort en Poitou, l'an 1674, mort en 1757, publia en 1698, une brochure curieuse, intitulée : *Histoire d'une enflure du bas-ventre très particulière*. C'était un homme fort habile dans sa profession, qu'il a exercée long-temps avec le plus grand zèle.

PUY-GULLON. *Voyez* PINGOLAN.

PUY-HERBAULT (GABRIEL du), *Putherbæus*, religieux de l'ordre de Fontevault et docteur de Sorbonne, natif de Touraine, fut l'un des plus célèbres prédicateurs et des plus habiles controversistes de son temps. Les protestans le regardaient comme leur fléau. Il mourut en 1566, au monastère de Notre-Dame de Colignance, en Picardie. On a de lui plusieurs ouvrages; les plus connus sont : | *Evangelicæ Tetranomon*; | *Theotimus, de tollendis et expurgandis malis libris*, Paris, in-8°, 1549.

PUYSEGUR (JACQUES de CHASTENET, seigneur de), colonel du régiment de Piémont, et lieutenant général des armées du roi, sous les règnes de Louis XIII et de Louis XIV, descendait d'une famille illustre de l'Armagnac. Il porta les armes pendant 43 ans sans discontinuation, et se trouva à plus de 120 sièges, à plus de 30 combats, batailles ou rencontres, et passa par tous les degrés militaires, sans avoir été malade, ni avoir reçu aucune blessure. Il a laissé des *Mémoires*, qui s'étendent depuis 1617 jusqu'en 1658. Ils ont vu le jour à Paris et à Amsterdam en 1660, 2 vol. in-12, par les soins de Duchêne, historiographe de France. M. Petitot les a compris dans sa *Collection des mémoires relatifs à l'histoire de France*. On y voit divers événe-

niens remarquables sur les campemens où il s'est trouvé, et il y a à la fin des instructions militaires assez utiles. L'auteur raconte avec hardiesse et avec un ton de vérité. Il mourut à l'âge de 82 ans, vers l'an 1670.

PUYSEGUR (JACQUES-FRANÇOIS de CHASTENET, marquis de), fils du précédent, naquit à Paris en 1635. Il s'éleva de grade en grade, fut du nombre de ceux qui entrèrent au conseil de guerre établi après la mort de Louis XIV en 1715, et parvint enfin à être nommé maréchal de France. Le bâton lui fut accordé en 1754, et en 1759 il fut reçu chevalier des ordres du roi. Il mourut à Paris en 1743, à 88 ans, après s'être signalé par son esprit et par son courage. En 1703 il avait précédé en Espagne le maréchal de Berwick sous les ordres duquel il devait servir comme directeur-général des troupes. Il eut une grande influence dans les affaires politiques de ce royaume, et contribua à raffermir le trône de Philippe V. On a de lui un ouvrage estimé sur l'*Art de la guerre*, 1748, in-fol., et 2 vol. in-4°.

* PUYSEGUR (JACQUES-FRANÇOIS-MAXIME de CHASTENET, marquis de), fils du précédent, né à Paris en 1716, mort en 1782, se distingua dans la carrière des armes, et parvint jeune encore au grade de lieutenant-général. Il a laissé : | *Discussion intéressante sur la prétention du clergé d'être le premier ordre d'un état*, 1767, in-8°, qui faillit faire mettre l'auteur à la Bastille. La pièce fut supprimée par arrêt du conseil d'état, du 12 février 1768, et l'évêque d'Orléans, alors chargé de la feuille des bénéfices, déclara dans son indignation, que jamais aucun Puysegur n'aurait de bénéfice. « Cet ouvrage, » dit la *Biographie universelle* de Michaud, est imprégné des désolantes doctrines qui donnaient cette célébrité fautive trop ambitionnée alors par ceux-là même qui plus tard en ont si cruellement éprouvé les effets : aussi à l'assemblée Constituante, les révolutionnaires ne manquèrent-ils pas de le citer avec éloge. » Dupont de Nemours, lors de la discussion sur les biens du clergé, exprima ses regrets de ce qu'on n'avait pas suivi, dans le temps, le plan proposé par M. Puysegur | *Etat actuel de l'art et de la science militaire à la Chine*, Londres (Paris), 1773, in-12 ; | *Du droit du souverain sur les biens du clergé et des moines*, 1770 ; | *Analyse et Abrégé du Spectacle de la nature* de Pluche, Reims,

1772, 1786, in-12, et diverses brochures de circonstance.

* PUYSEGUR (PIERRE-LOUIS de CHASTENET, comte de), fils du maréchal de France Jacques-François, naquit en 1727 et suivit comme ses ancêtres la carrière des armes. Il était parvenu au grade de lieutenant-général des armées du roi, lorsqu'il fut appelé au ministère de la guerre. Quoiqu'il n'eût conservé ce poste que jusqu'en 1789, l'assemblée Constituante déclara, au moment de sa retraite, qu'il emportait l'estime et les regrets de la nation. Puysegur se signala par son dévouement à la monarchie dans la journée du 10 août, pendant laquelle il combattit avec sa compagnie de gentilshommes. Après la mort de Louis XVI, il passa en pays étrangers, revint ensuite en France et mourut à Rabasteins en 1807. Il était grand-croix de l'ordre de Saint-Louis. Millin lui attribue un ouvrage sur le *magnétisme animal*, publié avec des notes de d'Epréménil (*Mag. encyclop.*, octobre 1807, p. 448.)

* PUYSEGUR (JEAN-AUGUSTE de CHASTENET de), archevêque de Bourges, frère du précédent, né en 1740, à Rabasteins, fut nommé à 31 ans évêque de Saint-Omer, puis de Carcassonne, et enfin en 1788 archevêque de Bourges. L'année suivante il fut député aux états généraux, signa plusieurs protestations du côté droit, et fut un des trente évêques qui souscrivirent l'*Exposition des principes contre la constitution civile du clergé*. Obligé de s'expatrier, il fut aussi un des signataires de l'*Instruction sur les atteintes portées à la Religion*, publiée en 1798, par les évêques français émigrés. En 1801, il donna la démission de son siège, et revint en France, où il vécut dans la retraite. Il est mort à Rabasteins en 1815.

* PUYSEGUR (ANTOINE-HYACINTHE-ANNE DE CHASTENET de), plus connu sous le nom de comte de Chastenet, capitaine de vaisseau de la marine royale, naquit en 1752, et était le 2^e fils du maréchal de Puysegur. Dès ses plus jeunes années, il annonça beaucoup de dispositions pour les sciences exactes, et se fit remarquer dans la carrière qu'il avait embrassée, par ses talents et ses utiles recherches. Dans un voyage qu'il fit aux îles Canaries en 1772, il sollicita et obtint du roi d'Espagne la permission de pénétrer dans les catacombes servant à la sépulture des Guanches, peuple qui habitait autrefois l'île de Teneriffe, mais

dont l'origine est encore ignorée. Il parvint, à travers mille dangers, à en extraire des momies très bien conservées, qui enrichissent les cabinets d'histoire naturelle de Paris et de Madrid où on les voit encore. Le gouvernement lui confia, en 1774, l'honorable mission de dresser les cartes de tous les débarquemens de l'île de St.-Domingue, pour guider la navigation dans ces parages : elles sont toujours d'une grande utilité : M. de Puységur émigra au commencement de la révolution, servit dans l'armée de Condé, passa ensuite à la solde de l'Angleterre, puis à celle du Portugal. Après avoir obtenu le grade de contre-amiral et la croix de l'ordre du Christ, il sauva de Naples Ferdinand IV et sa famille, et les conduisit en Sicile sur un vaisseau qu'il commandait. De retour en France en 1803, il ne reprit aucun service ; il s'occupa uniquement de l'étude. Il était fort instruit, bienfaisant, très attaché à la religion. Il termina sa vie le 20 janvier 1809.

* PUYSEGUR (AMAND-MARIE-JACQUES DE CHASTENET, marquis de), petit-fils du maréchal de ce nom, naquit en 1752, et entra à 16 ans (en 1768) dans l'artillerie, où son nom et son mérite lui valurent un avancement extraordinaire. A 27 ans, il reçut le rang de colonel, sous la condition cependant, qu'avant d'en remplir les fonctions, il passerait un certain nombre d'années à compléter son instruction dans tous les emplois et grades intermédiaires. Il fit la campagne d'Espagne en 1782, et remplit, au siège de Gibraltar, les fonctions de major de tranchée. En 1786, il fut nommé commandant du régiment d'artillerie de Strasbourg. Au commencement de la révolution il en adopta les principes, mais avec modération, et devint commandant de l'école d'artillerie de La Fère, avec le grade de maréchal-de-camp. Il donna sa démission en 1792, et rentra dans ses foyers ; mais bientôt il fut accusé de correspondre avec ses frères émigrés, et détenu pendant deux ans à Soissons avec sa femme et ses enfans. Il se retira ensuite dans sa terre de Buzancy qui est aux environs de cette ville, et donna asile à plusieurs proscriés dans les carrières qu'il possédait. Il racheta aussi une portion du patrimoine de sa famille, qu'il partagea avec ses frères, lorsqu'ils revinrent en France. Après le 18 brumaire, il devint maire de Soissons ; mais il donna sa

démission en 1805. Il s'est livré depuis avec beaucoup d'ardeur au magnétisme, dont il avait été de bonne foi le partisan dès son origine. Il a publié : | *Mémoire pour servir à l'histoire et à l'établissement du magnétisme animal*, Paris, 1784, 1788, 1809, in-8°, sous le voile de l'anonyme ; | *Suite à ce mémoire*, 1805, in-8° ; | *Du magnétisme animal considéré dans ses rapports avec diverses branches de la physique*, 1807-1809, in-8° ; | *Recherches, expériences et observations physiques sur l'homme, dans l'état de somnambulisme naturel et dans le somnambulisme provoqué par l'acte magnétique*, 1811, in-8° ; | *les Vérités cheminent, tôt ou tard elles arrivent*, 1814, in-8° ; ouvrage aussi relatif au magnétisme. Puységur a aussi coopéré, de 1814 à 1825, aux recueils suivans : *Annales du magnétisme*, *Archives du magnétisme*. Il est encore auteur de l'*Intérieur d'un ménage républicain*, vaudeville représenté le 15 nivôse an 11, musique de Fay, et *le Juge bienfaisant*, comédie qui eut du succès en 1799 au théâtre de l'Odéon : le sujet, c'est un beau trait de la vie de M. Angrand-Alleray. Le marquis de Puységur est mort le 1^{er} août 1825, dans son château de Buzancy, retraite qu'il habitait sous la restauration.

* PUYVALLEE (PHILIPPE-JACQUES BENGY de), député de la noblesse du Berry aux états-généraux, né en 1743 à Bourges (département du Cher), avait commencé par porter les armes en qualité de sous-lieutenant dans le régiment de Vieille-marine. Il ne se fit guère remarquer durant la session de l'assemblée Constituante que par un discours contre le projet de diviser la France par départemens. Bientôt il quitta son pays, puis il y rentra en 1792. Contraint de passer de nouveau à l'étranger, Puyvallée se vit exposé dans son voyage aux plus grands dangers. Le gouvernement consulaire ayant publié une amnistie, il en profita pour revenir à Bourges, où il fut, sous le gouvernement impérial, membre de la commission administrative des hospices. Il devint sous la restauration membre du conseil-général du département du Cher, dont il obtint cinq fois la présidence. Puyvallée est mort à Bourges le 31 octobre 1824. On lui doit des *Reflexions politiques sur le cadastre*, in-8° ; et un *Essai sur la Société religieuse en France, et sur ses rapports avec la société politique, depuis l'établissement de la monarchie jus-*

qu'à nos jours. Paris, 1820, in-8°. M. de Villaseison a prononcé dans la société d'agriculture, dont Puyvallée était président, son *Éloge* qui a paru par extrait dans le *Moniteur* du 21 août 1824. Le roi donna, en 1814, à Puyvallée la croix de Saint-Louis avec le grade de capitaine, et il présidait le comité de l'association paternelle des chevaliers de Saint-Louis, établi à Bourges.

* PUYVERT (BERNARD-EMMANUEL-JACQUES, marquis de), lieutenant-général, né vers 1770, fut d'abord aide-de-camp du comte d'Artois, depuis Charles X, et se montra constamment dévoué à la monarchie. Il était muni des pouvoirs de Louis XVIII pour le midi de la France lorsqu'il fut arrêté à Belleville près de Paris, le 12 mars 1804. A peine sorti de prison en 1812, Puyvert prit part à la conspiration de Mallet; arrêté de nouveau, il fut enfermé à Vincennes, puis transféré au château d'Angers, où il resta jusqu'à la restauration. Le gouvernement royal le nomma chevalier de Saint-Louis en 1814, membre de la légion-d'honneur en 1816, officier de cet ordre en 1821, cordon-rouge en 1825. Il fut aussi élevé successivement au grade de maréchal de camp et de lieutenant-général, et reçut le commandement de Vincennes en 1814. Lorsque les troupes de Bonaparte vinrent, à l'époque du 20 mars, le sommer de rendre le château, Puyvert résista à tous les ordres qui lui furent donnés, et ne quitta les fonctions de commandant qu'après une capitulation dont il dicta lui-même les conditions. Pendant les cent-jours, il organisa des volontaires royaux dans les départemens de l'Eure, d'Eure-et-Loire et de la Seine-Inférieure, et reprit, au retour du roi, ses fonctions de commandant de Vincennes, qu'il a conservées jusqu'à la révolution de 1830. Depuis cette époque, il n'a exercé aucun emploi. En 1815 le département de l'Aude l'avait nommé membre de la chambre des députés, qui l'élu questeur : le marquis de Puyvert abandonna la moitié du traitement qui lui était alloué en cette qualité. Cet officier général est mort à Paris dans le mois de janvier 1832, à la suite d'une fièvre cérébrale.

PUZOS (NICOLAS), accoucheur, né à Paris en 1686, devint en 1745 directeur de l'académie de chirurgie. Il mourut le 7 juin 1753. Sa charité pour les pauvres ne se bornait pas à secourir gratuitement ceux qui avaient recours à lui; il y en

avait un grand nombre dont il était le trésorier. Il laissa quelques notes sur l'art qu'il avait pratiqué. M. Morissot-Deslandes en forma un *Traité des accouchemens*, 1759, in-4°, qui parut inférieur au nom que Puzos s'était fait, et qui prouve assez bien la vérité des réflexions de M. Roussel sur l'espèce de charlatanerie attachée à une opération simple. *Voyez* HECQUET et HIÉROPHILE.

PUZY. *Voyez* BUREAUX de Puzy.

PYGMALION, roi de Tyr, vers l'an 900 avant J.-C., fit mourir Siché, mari de Didon, qui se sauva en Afrique avec tous ses trésors, et y fonda la ville de Carthage. Virgile, qui rapporte cet événement dans le premier livre de l'*Énéide*, l'appelle :

Scelere ante alios immanior omnes.

Astarbé, sa femme, l'empoisonna, et voyant qu'il ne mourait pas assez promptement, elle l'étrangla.

PYLADE, pantomime de Cilicie, parut à Rome du temps d'Auguste. Il inventa une danse où, par des gestes et par les divers mouvemens du corps, des doigts et des yeux, les acteurs exprimaient, sans parler, les sujets tragiques ou comiques. Ces acteurs étaient proprement appelés *mimes*, et les autres *histrions*, quoique ces deux mots se confondent souvent. (*Voyez* BATHILLE.) Il ne faut pas confondre les mimes avec les poètes mimiques. *Voyez* PUBLIUS-SYRUS et LABERIUS.

PYREICUS, peintre grec, mieux connu de nos jours par ses tableaux déconcertés dans les ruines d'Herculanum. Selon Pline, il ne fut pas inférieur aux plus grands peintres de la Grèce. Il peignait en miniature, et on remarque dans ses ouvrages que sa manière se rapproche beaucoup de l'école hollandaise, d'où on peut conclure que les Grecs ne manquaient ni de couleur ni d'exécution. Il rendait en miniature des boutiques de barbiers et de cordonniers, des animaux, des fleurs, des légumes, objets dont l'effet consiste principalement dans l'exactitude et dans les diverses nuances de couleur. Suivant ce que Pline rapporte, on achetait ses ouvrages beaucoup plus cher que les plus belles productions. Cela provenait encore de ce que ce genre de peinture n'était pas assez commun parmi les Grecs, et que peut-être Pyreicus en avait été l'inventeur. Il vivait au temps de Pline, c'est-à-dire vers l'an 70 de J.-C.

PYRGOTÈLES, graveur grec sous Alexandre le Grand, avait le droit exclusif de graver ce fameux conquérant, de même que le sculpteur Lysippe était seul autorisé à faire ses statues. Ce privilège montre bien la vanité de l'original. Elizabeth, reine d'Angleterre, a renouvelé et porté même plus loin cet égoïsme de figure. *Voyez son article.*

PYRRHON, fameux philosophe grec, né à Elis dans le Péloponèse, florissait vers l'an 336 avant J.-C. Il avait exercé la profession de peintre avant que de s'attacher à l'étude de la philosophie. Anaxarque fut son maître. Pyrrhon flottait dans un doute éternel; il trouvait partout des raisons d'affirmer et des raisons de nier, et après avoir bien examiné le pour et le contre, il suspendait son consentement, et se réduisait à dire : *Non liquet*, cela n'est pas évident. Ainsi il chercha toute sa vie la vérité, et ne voulut jamais tomber d'accord qu'il l'eût trouvée. C'est cet art de disputer sur toutes choses, sans prendre d'autre parti que de suspendre son jugement, que l'on appela le *scepticisme* ou le *pyrrhonisme*. Quoique Pyrrhon n'en soit pas l'inventeur, il le mit néanmoins tellement en vogue de son temps, que depuis il a porté son nom. Cette opinion n'était pas la plus dangereuse de celles qu'il avançait. Il enseignait que « l'honneur et l'infamie des actions, » leur justice et leur injustice, dépendent » uniquement des lois humaines et de la » coutume. » Son indifférence était si étonnante, ou, si l'on veut, si brutale, qu'Anaxarque son maître, étant un jour tombé dans un fossé, il passa outre sans daigner lui tendre la main. Pyrrhon soutenait que *vivre et mourir étaient la même chose*. Un de ses disciples, choqué de cette extravagance, lui ayant dit : « Pourquoi » donc ne mourez-vous pas ? — C'est précisément, répondit-il, parce qu'il n'y a » aucune différence entre la mort et la » vie. » Etant sur le point de faire naufrage, il fut le seul que la tempête n'étonna point, et comme il vit les autres saisis de frayeur, il les pria d'un air tranquille de regarder un pourceau qui était à bord, et qui mangeait à son ordinaire : « Voilà, leur dit-il, quelle doit être l'insensibilité du sage. » Il faut convenir qu'il choisissait bien son modèle : c'est là effectivement où conduit l'insensibilité et le cynisme philosophique. Quand il parlait, il se mettait peu en peine si on l'écoutait ou si on ne l'écoutait pas, et il

continuait ses discours, quoique ses auditeurs s'en allassent. Il tenait ménage avec sa sœur, et partageait avec elle les plus petits soins domestiques. Il balayait la maison, il engraisait des poulets, des cochons, et allait les vendre au marché. Il se fâcha un jour contre elle pour un sujet assez léger; et comme on lui remontra que son chagrin ne s'accordait pas avec l'indifférence dont il faisait profession : « Pensez-vous, répondit-il, que je » veuille mettre cette vertu en pratique » pour une femme ? » On sait que les philosophes ne tâchent de paraître vertueux que dans les occasions d'éclat. Les anciens nous apprennent que Pyrrhon allait toujours devant lui, sans se détourner ni reculer, même à la rencontre d'un chariot ou d'un précipice, et que ses amis, qui le suivaient, lui sauvèrent souvent la vie. Ce philosophe vivait du temps d'Épicure et de Théophraste, et mourut à quatre-vingt-dix ans, sans avoir laissé aucun écrit. On trouve sa Vie dans *Sextus Empiricus*. Les philosophes modernes, que l'irrégion a réduits à un triste scepticisme, ont fait de grands efforts pour réhabiliter la mémoire et la doctrine de Pyrrhon; Bayle surtout s'est signalé dans ce vain et pernicieux travail; mais un doute perpétuel sur les plus importantes et les plus consolantes vérités est un état violent, que la nature de l'esprit humain ne comporte pas. « L'opinion des pyrrhoniens, dit un écrivain judicieux, n'a » jamais subsisté que dans les discours, » les disputes ou les écrits, et personne » n'en a jamais été sérieusement persuadé. Ils prétendaient qu'on ne peut distinguer le sommeil de la veille, ni la » folie du bon sens : malgré toutes leurs » raisons, pouvaient-ils douter qu'ils ne » dormaient point, et qu'ils avaient l'esprit sain ? Mais s'il se trouvait quelqu'un » capable de former ce doute, au moins » personne ne saurait douter, comme dit » saint Augustin, s'il est, s'il pense, s'il » vit; car, soit qu'il dorme ou qu'il veille, » soit qu'il ait l'esprit sain ou malade, soit » qu'il se trompe ou qu'il ne se trompe » pas, il est certain au moins, puisqu'il » pense, qu'il est et qu'il vit, étant impossible de séparer l'être et la vie de la » pensée, et de croire que ce qui pense » n'est pas et ne vit pas. » (*Voyez ARCESILAUS.*) On peut consulter l'*Histoire comparée des systèmes de philosophie considérés relativement aux principes des connaissances humaines*, par M. D

gérando, deuxième édition, 1822, 4 vol. in-8°.

PYRRHUS, roi des Epirotes, après que les Molosses eurent tué son père, fut enlevé, par quelques serviteurs fidèles, à la fureur des révoltés qui le poursuivaient pour l'égorger. Cassandre, roi de Macédoine, voulut acheter la mort de cet enfant; mais Glaucias, roi d'Illyrie, à la cour duquel il s'était retiré, eut horreur d'une telle inhumanité : il le fit élever comme son propre fils, et lorsqu'il eut atteint l'âge de douze ans, il le rétablit dans son royaume. Pyrrhus fut d'abord obligé de le partager avec Néoptolème, qui l'avait usurpé; mais il se défit peu de temps après de ce rebelle, et régna seul en grand roi. Alexandre Balas, roi de Syrie, l'ayant appelé à son secours contre Démétrius, roi de Macédoine, il lui demanda pour prix de ses services quelques provinces dont il s'empara. Il s'y établissait lorsque Démétrius le força de se retirer. Ce prince ravagea l'Épire, et Pyrrhus se vengea sur l'Italie, où il remporta une victoire signalée. La nouvelle d'une maladie de Démétrius le rappela dans la Macédoine l'année d'après, l'an 290 avant Jésus-Christ. Tout céda à la force de ses armes, jusqu'à ce que Démétrius, étant un peu remis, le repoussa. Pyrrhus fit de nouvelles tentatives, qui eurent un succès heureux : il s'empara de la Macédoine, et la partagea avec Lysimaque; mais il n'en jouit pas long-temps. Les Macédoniens le chassèrent sept mois après, et ne voulurent reconnaître pour leur souverain que son collègue. Une guerre plus importante vint bientôt l'occuper. Les Tarentins l'ayant appelé à leur secours, il courut à Tarente, livra bataille au consul Lavinus, près d'Héraclée, et remporta une victoire complète. Ce prince avait amené des éléphants armés en guerre. La vue, l'odeur extraordinaire, les cris de ces monstrueux animaux, effarouchèrent les chevaux de l'armée romaine, et causèrent leur déroute. Le combat fut meurtrier, et le nombre des morts fut à peu près égal des deux côtés. Le vainqueur disait après la bataille : « Hélas ! si j'en gagne une semblable, il y faudra que je retourne en Épire presque sans suite. » Il souhaitait beaucoup la paix, et il envoya à Rome le philosophe Cynéas pour la proposer. Cynéas harangua le sénat avec beaucoup d'éloquence; mais on lui répondit que « si Pyrrhus souhaitait l'amitié du peuple romain, il ne

devait en faire la proposition que quand il serait hors de l'Italie. » Il se donna une seconde bataille près d'Ascoli, dans la Pouille, où la victoire fut balancée, et si douteuse, que les historiens se contredisent sur ce qu'ils en racontent. Pyrrhus continuait la guerre avec assez peu de succès, lorsque les Siciliens l'appellèrent dans leur île pour les délivrer du joug des Carthaginois, et de celui de plusieurs petits tyrans. Il y passa, gagna deux batailles sur les Carthaginois en 276 et 277 avant J.-C., et prit Eryx avec quelques autres places. Cependant l'insolence de ses troupes et son envie de dominer commencèrent à le rendre odieux aux Siciliens. On fut charmé de le voir partir. Dès qu'il eut disparu, il perdit presque toutes les villes qui avaient embrassé son parti. Les Tarentins le rappelèrent; mais sa flotte fut battue dans le détroit de Sicile par celle des Carthaginois. De 200 galères, il n'en ramena que 12 en Italie. Il châtia en passant les Locriens, et pillait le trésor consacré à la déesse Proserpine. Il y eut une nouvelle bataille à Bénévent entre lui et les Romains. Le consul Curius Dentatus eut la gloire de le vaincre; il n'avait que 20,000 hommes, et son adversaire en avait plus de 80,000. Pyrrhus, honteux de sa défaite, retourna précipitamment dans son royaume. Il implora le secours d'Antiochus, roi de Syrie, et d'Antigone, roi de Macédoine; mais n'en ayant reçu que des lettres d'excuses, il ravagea les états du dernier, s'empara de plusieurs places frontières et de toutes les villes de la haute Macédoine et de la Thessalie. Enivré de l'orgueil de ses triomphes, et oubliant ses défaites, il affecta d'humilier les Macédoniens par des inscriptions infamantes. Cléonyme, prince du sang royal de Sparte, l'ayant appelé à son secours, il entra dans le Péloponèse et forma le siège de Sparte; mais il fut bientôt contraint de l'abandonner. De là il se jeta dans Argos, où il s'était élevé une faction entre Aristippe et Aristias. Les Argiens lui envoyèrent des ambassadeurs pour le prier de se retirer. Il le promit; mais il entra la nuit dans leur ville, dont Aristias lui avait facilité l'ouverture. Pyrrhus eut l'imprudence d'y faire entrer ses éléphants, qui, trop resserrés, nuisirent beaucoup à l'action. Abandonné des siens et prêt à tomber entre les mains de l'ennemi, il se fait jour par sa valeur, après avoir quitté son aigrette pour n'être pas reconnu. Un Ar-

glen l'attaque, et lui porte un coup de javeline, qui fut paré par l'épaisseur de sa cuirasse. Le prince, plein de fureur, était près de le frapper, lorsque la mère de cet Argien, qui voyait le combat de son toit, lança une tuile sur la tête du roi et le renversa sans connaissance. Un soldat d'Antigone survint et lui coupa la tête. C'est ainsi que mourut, l'an 272 avant J.-C., ce prince, également célèbre par de grandes qualités et de grands défauts. Son caractère était affable, son accès facile. Il était reconnaissant des services qu'on lui rendait, et prompt à les récompenser. Il pardonnait aisément les fautes que l'on commettait à son égard, et ne punissait qu'à regret. De jeunes officiers, pris de vin, avaient fait de lui des plaisanteries offensantes : l'ayant su, il les fit venir, et leur demanda s'il était vrai qu'ils eussent ainsi parlé ? « Oui, seigneur » répondit l'un d'entre eux, et nous en aurions dit davantage si le vin ne nous eût manqué. » Cette répartie le fit rire, et il les renvoya..... Le témoignage glorieux qu'on dit lui avoir été rendu par Annibal, l'homme du monde le plus capable de juger sainement du mérite guerrier, ne permet pas de refuser à Pyrrhus le titre de grand capitaine. Personne, en effet, ne savait mieux que lui prendre ses postes, ranger ses troupes, gagner le cœur des hommes et se les attacher. On pourrait à quelques égards le ranger aussi parmi les législateurs, par les sages réglemens qu'il fit en plus d'une occasion. « Dès que Pyrrhus, dit un historien, eut été reçu dans Tarente aux acclamations de tout un peuple, il s'appliqua à en connaître les mœurs. Il leur trouva le goût du luxe et de la bagatelle, et il entreprit d'en réformer les désordres. Le théâtre était le lieu où les gens oisifs allaient perdre le temps, et où les brouillons fomentaient des divisions et des partis; il le fit fermer. Tous les jours on s'assemblait dans le parc et sous des portiques, où, en se promenant, on parlait de la guerre et de la paix, et l'on réglait l'état selon ses caprices; il en défendit l'entrée. Les festins, les mascarades, les comédies, occupaient le jour et la nuit ces hommes découverts et voluptueux; il en interdit l'usage. Le maniement des armes et les exercices militaires étaient presque entièrement bannis de Tarente; il les rétablit. » Pyrrhus n'avait aucune règle dans ses entreprises, et il s'y livrait

presque toujours par tempérament, par passion et par impuissance de se tenir en repos. Violent, inquiet, impétueux, ne respectant ni les traités ni sa parole, il fallait qu'il fût toujours en mouvement et qu'il y mit les autres; toujours errant, et allant chercher de contrée en contrée un bonheur qui le fuyait, et qu'il ne rencontra nulle part. On connaît le bon mot de Cynéas. Pyrrhus lui étalant un jour les conquêtes qu'il avait faites en imagination, de toute l'Italie, de la Sicile, de Carthage et de la Grèce, ce prince ajouta : « Ce sera alors, mon ami, que nous rirons, et que nous nous reposerons à l'aise. » — « Mais, seigneur, repartit Cynéas, qui nous empêche de le faire dès à présent ? » Pyrrhus descendait du héros grec de ce nom, fils d'Achille. Il était le douzième des rois Pyrrhides dans les listes chronologiques. Il existe une *Histoire de Pyrrhus, roi d'Épire*, en français, par J.-B. Jourdan, Amsterdam, 1749, 2 vol. in-12.

PYTHAGORE, chef et fondateur de l'école philosophique, dite *école d'Italie*, naquit à Samos, d'un sculpteur, vers l'an 600 avant J.-C. Il exerça d'abord le métier d'athlète; mais s'étant trouvé aux leçons de Phérécyde sur l'immortalité de l'âme, il se consacra à la philosophie (voyez PHÉRÉCYDE), abandonna sa patrie, ses parents, ses biens, et parcourut l'Égypte, la Chaldée et l'Asie mineure. De retour à Samos, il trouva que Polycrate avait usurpé le gouvernement de sa patrie; cela le détermina à aller s'établir dans cette partie de l'Italie qui a été appelée la Grande-Grèce. Il fit sa demeure ordinaire à Héraclée, à Tarente, et surtout à Crotone, dans la maison du fameux athlète Milon. C'est de là que sa secte a été appelée *Italique*. Sa réputation se répandit bientôt dans toute l'Italie. On accourait de toutes parts pour l'entendre, et dans peu de temps il eut quatre ou cinq cents disciples. Avant que de les admettre à ce rang, il leur faisait subir un noviciat de silence, qui durait deux ans pour les taciturnes, et qu'il faisait durer au moins cinq années pour ceux qu'il jugeait les plus enclins à parler. « Loi tyrannique, dit un auteur judicieux : il n'était pas possible que durant cet espace de temps il ne se formât dans l'esprit de ses disciples des difficultés sur lesquelles leur maître ne pouvait être consulté, et qu'ils ne courussent le risque de ne pouvoir jamais les éclaircir »

Il leur recommandait aussi fortement de ne jamais manger de fèves, et de tenir les oreilles toujours attentives aux concerts des sphères célestes. On dit que, pour donner plus de poids à ses leçons, il s'enferma dans un lieu souterrain où il demeura pendant un certain temps. Sa mère lui communiqua en secret tout ce qui se passait pendant son absence. Pythagore sortit enfin de sa caverne avec un visage pâle et défait; il assembla le peuple, et assura qu'il venait des enfers. (Voyez COLLIUS, LUCIEN, J.-J. ROUSSEAU, ZÉNON, etc.) Pythagore forma des disciples qui devinrent des législateurs fameux, tels que Zaleucus, Charondas et quelques autres. La science des mœurs et des lois n'était pas la seule que ce philosophe professât; il était, dit-on, savant en astronomie et en géométrie. On prétend qu'il inventa cette fameuse démonstration du carré de l'hypoténuse, qui est d'un si grand usage dans les traités de mathématiques. « Il fit lui-même, » dit un écrivain, des découvertes importantes dans les mathématiques, et leur donna une forme méthodique... Outre la démonstration du carré de l'hypoténuse, il détermina les rapports mathématiques des intervalles musicaux. Les sons des marteaux d'un forgeron le convainquirent qu'ils formaient la quarte, la quinte et l'octave, et les poids de ces marteaux étaient dans les rapports de $\frac{3}{4}$, $\frac{2}{3}$ et de $\frac{1}{2}$. Un grand nombre de ses élèves furent appelés aux plus grands emplois dans les villes de la Grande-Grèce.... On ajoute qu'il en sentit lui-même l'utilité, tellement qu'il immola à Dieu, par reconnaissance, une hécatombe ou sacrifice de 100 bœufs : sacrifice contradictoire avec la défense qu'il fit à ses disciples de tuer les animaux, et d'en manger les viandes; mais l'on se tromperait beaucoup, si l'on prétendait trouver de la conséquence ou de la consistance dans les idées des anciens sages (1). Cette défense au reste était une suite de son système de la métempsycose, c'est-à-dire de la transmigration des âmes d'un corps dans un autre. C'était le dogme principal de sa philosophie; il l'avait emprunté ou des Egyptiens ou des Brachmanes. Cette chimère lui tenait si fort au cœur, qu'il se vantait de se souvenir

dans quel corps il avait été avant que d'être Pythagore. Sa généalogie ne remontait que jusqu'au siège de Troie. Il avait été d'abord Ethalides, fils putatif de Mercure; ensuite Euphorbe, le même qui fut blessé par Ménélas. Son âme passa du corps d'Euphorbe dans celui d'Hermotime; de celui-ci dans le corps d'un pêcheur; enfin, dans celui de Pythagore. Quelques autres parties de son système étaient moins ridicules : il admettait dans le monde une Intelligence suprême, une force motrice, une matière sans intelligence, sans force et sans mouvement. « Tous les phénomènes, selon Pythagore, supposaient ces trois principes; mais il avait observé dans les phénomènes une liaison de rapports, une fin générale, et il attribuait l'enchaînement des phénomènes, la formation de toutes les parties du monde et leurs rapports à l'Intelligence suprême, qui seule avait pu diriger la force motrice, et établir des rapports et des liaisons entre toutes les parties de la nature; il ne donna donc aucune part aux génies dans la formation du monde. Pythagore avait découvert, entre les parties du monde, des rapports, des proportions. Il avait aperçu que l'harmonie ou la beauté était la fin que l'Intelligence suprême s'était proposée dans la formation du monde, et que les rapports qu'elle avait mis entre les parties de l'univers étaient le moyen qu'elle avait employé pour arriver à cette fin. Ces rapports s'exprimaient par des nombres. Parce qu'une planète est, par exemple, éloignée du soleil plus ou moins qu'une autre, un certain nombre de fois, Pythagore conclut que c'était la connaissance de ces nombres qui avait dirigé l'Intelligence suprême. L'âme de l'homme était, selon Pythagore, une portion de cette Intelligence suprême, que son union avec le corps en tenait séparée, et qui s'y réunissait lorsqu'elle s'était dégagée de toute affection aux choses corporelles. La mort, qui séparait l'âme du corps, ne lui ôtait point ses affections; il n'appartenait qu'à la philosophie d'en guérir l'âme, et c'était l'objet de toute la morale de Pythagore. » (Mémoire pour servir à l'histoire des égaremens de l'esprit humain, ou Dictionnaire des hérésies, discours préliminaire, pag. 72 et 73. M. Pluquet, auteur de cet ouvrage estimable, renvoie le lecteur à l'Examen du fatalisme, tome I^{er}, et à la Vie de ce philo-

(1) On pourrait objecter que lorsque Pythagore offrit ce sacrifice, il n'avait pas encore établi sa doctrine, ni son école, et qu'il ne s'occupait encore que des sciences abstraites.

sophe par Dacier.) Notre soin principal devait être, selon Pythagore, de nous rendre semblables à la Divinité. Le seul moyen d'y parvenir était de posséder la vérité, et pour la posséder il fallait la chercher avec une âme pure. « Il faut, disait-il souvent, ne faire la guerre qu'à cinq choses : » aux maladies du corps, à l'ignorance de » l'esprit, aux passions du cœur, aux sé- » ditions des villes, et à la discorde des » familles. Telles sont les cinq choses, s'é- » criait-il, qu'il faut combattre de toutes » ses forces, même par le fer et par le feu. » Il disait que le spectacle de ce monde » ressemble à celui des jeux olympiques : » les uns y tiennent boutique et ne son- » gent qu'à leurs intérêts; les autres y » paient de leur personne et ne cherchent » que la gloire; d'autres ne font que re- » garder tout cela, et leur condition n'est » pas la pire. Interrogé par les magistrats » des villes de la Grande-Grèce, il leur re- » commanda la bonne foi, la justice; leur » représenta l'anarchie comme le plus » grand des maux, l'éducation des enfans » comme le moyen le plus efficace d'as- » surer un jour d'heureuses destinées à » l'état. » Ce philosophe se plaisait à dé- » biter ses préceptes sous le voile des énig- » mes; mais ce voile était si épais que les » interprètes y ont trouvé une ample ma- » tière à leurs conjectures. On ne sait rien » de certain sur le lieu et sur le temps de la » mort de ce philosophe. Les uns disent » qu'il mourut à Métaponte, vers l'an 497 » avant J.-C.; d'autres le font brûler à Cro- » tone; d'autres disent qu'arrêté dans un » champ de fèves, pour lesquelles il avait » toujours eu une extrême vénération, il » aima mieux se laisser tuer que de gâter » ces plantes. Sa maison fut changée en un » temple, et on l'honora comme un dieu. » Il était en si grande vénération, qu'on lui » fit faire pendant sa vie et après sa mort » une foule de prodiges. On disait qu'il écri- » vait avec du sang sur un miroir ce que » bon lui semblait, et qu'opposant ces let- » tres à la face de la lune quand elle était » pleine, il voyait dans le rond de cet astre » tout ce qu'il avait écrit dans la glace de » son miroir; qu'il parut avec une cuisse » d'or aux jeux olympiques; qu'il se fit sa- » luer du fleuve de Nessus; qu'il arrêta le » vol d'un aigle, apprivoisa un ours, fit » mourir un serpent, et chassa par la vertu » de certaines paroles un bœuf qui gâtait un » champ de fèves; qu'il se fit voir au même » jour et à la même heure dans la ville de » Crotone et dans celle de Métaponte; qu'il

avait des secrets magiques; qu'il prédi- » sait les choses futures, etc. Ces contes ab- » surdes prouvent mieux que tout le reste » qu'une grande partie de ses admirateurs » étaient les plus stupides des hommes, qui » se laissaient persuader les plus grandes » extravagances à la faveur de l'αὐτοῦ ἱσθαι » (*c'est lui qui l'a dit*). Cette observation » tenait lieu à ses disciples de tout raison- » nement; après qu'on l'avait faite, il n'é- » tait plus permis de douter ni de ses opi- » nions ni de ses assertions quelconques. » Nous avons, sous le nom de Pythagore, » un ouvrage en grec, commenté par Hié- » roclys, et intitulé *les Vers dorés*; mais il » est constant que ce livre n'est point de » lui. On les a imprimés à Padoue, 1474, in- » 4°; — à Rome, 1475, in-4°; — à Cam- » bridge, 1709; — et à Londres, 1743, in- » 8°. Ces deux éditions se joignent aux au- » teurs *cum nolis variorum*..... — Diogène » Laërce, Porphyre, Jamblique, un ano- » nyme dont Photius donne l'extrait, ont » écrit la *Vie* de ce philosophe avec une » crédulité puérile et sans discernement; il » est certain que les légendaires les plus » décriés n'ont jamais poussé la bonhomie » à ce point. On a réuni leurs écrits à Am- » sterdam, 1707, in-4°. Dacier a mis plus de » critique dans celle qu'il a publiée en fran- » çais, avec les *Vers dorés* et le Commen- » taire d'Hieroclys, Paris, 1709 et 1771, 2 » vol. in-12. Mais Dacier est si prévenu » pour les vieilles choses, qu'il faut toujours » beaucoup rabattre de ce qu'il en dit. Il va » jusqu'à admirer des choses extravagantes; » il se met l'esprit à la torture pour expli- » quer les énigmes de Pythagore, et il y » trouve des sens auxquels le philosophe n'a » vraisemblablement jamais pensé. Lucien, » en parlant de Pythagore dans son dialogue » de Gallus, l'a peint au naturel. Si ce que » dit Jamblique dans sa *Vie* est vrai, on » ne peut s'empêcher de le mettre au nom- » bre des plus grands scélérats. On trouve » d'autres vues sur Pythagore dans l'*Histoire » des temps fabuleux*, par Guérin du Ro- » cher, et dans *Hérodote, historien du peu- » ple hébreu sans le savoir*, par l'abbé Bon- » naud. « Tous les disciples de Pythagore » mettaient leurs biens en commun, avec » la faculté de les reprendre quand ils vou- » draient quitter la société; ils habitaient » tous ensemble avec leurs familles dans » un vaste édifice appelé *Emachion*; ils » y suivaient une règle dont l'austérité » était tempérée par la promenade, le » chant, la danse, et la lecture des poè- » mes : le vin, la viande et le poisson y

« étaient interdits. » *Voyez l'Hist. comparée des systèmes de philosophie, considérés relativement aux principes des connaissances humaines*, par M. Dugérando, deuxième édition, 1822, 4 vol. in-8°.

PYTHAGORE de Reggio, sculpteur, contemporain de Polyclète d'Argos, 452 ans avant J. C., est, selon Pline, un des trois fameux statuaires de ce nom, qui vivaient à la même époque. Mais il paraît qu'il le confond avec Pythagoras de Samos; car Pausanias lui donne pour maître Cléarque, élève d'Enchir le Corinthien, qui vivait dans un temps plus reculé. On voyait de cet artiste, à Olympie, une statue qui représentait Pancratias Léonticus, qui était d'un beau fini, ainsi qu'un monument de bronze, représentant *Cratistène sur le char de la victoire; Europe assise sur le taureau; le combat d'Eteocle et de Polynice*. Ces morceaux remarquables conservaient toute leur réputation du temps de Pausanias.

PYTHÉAS, philosophe contemporain d'Aristote, naquit à Marseille, colonie des Phocéens, et se rendit habile dans la philosophie, l'astronomie, les mathématiques et la géographie. On conjecture que ses concitoyens, prévenus en faveur de ses connaissances et de ses talens, et dans la vue d'étendre leur commerce, lui fournirent les moyens d'aller tenter dans le Nord

de nouvelles découvertes, tandis qu'ils employaient Euthymènes à découvrir les pays du Sud. Pythéas parcourut, dit-on, une partie des côtes de l'Océan, et s'avança jusqu'à l'île de Thulé (l'Islande); il pénétra ensuite dans la mer Baltique, jusqu'à l'embouchure d'un fleuve qu'il nomma mal à propos Tanaïs (car le Tanaïs se décharge dans la mer Noire), et qui est peut-être la Vistule. Il observa qu'à mesure qu'il s'avancait vers le pôle arctique, les jours s'allongeaient au solstice d'été, et qu'à l'île de Thulé le soleil se levait presque aussitôt qu'il s'était couché : ce qui arrive en Islande et dans les parties septentrionales de la Norvège. La relation des voyages de Pythéas a paru fabuleuse à Polybe et à Strabon; mais Gassendi, Sanson et Rudbeck ont été du sentiment d'Hipparque et d'Eratosthène, en prenant la défense de cet ancien géographe. Strabon nous a conservé une autre observation que Pythéas fit dans sa patrie au temps du solstice. Ce Marseillais est le premier et le plus ancien des écrivains gaulois qui nous soit connu. Le plus célèbre de ses ouvrages était intitulé *Le tour de la terre*; mais ni cet ouvrage ni aucun des autres de Pythéas ne sont parvenus jusqu'à nous, quoique quelques-uns existassent encore à la fin du 4^e siècle. Ils étaient écrits en grec, qui était alors la langue des Marseillais.

PYTHIAS. *Voyez DAMON*.

QUA

QUA

QUADRAT (saint), *Quadratus*, disciple des apôtres, et selon quelques-uns, l'ange de Philadelphie, à qui J.-C. parla dans l'Apocalypse, était déjà célèbre dans l'Eglise du temps de Trajan, et repandait partout la semence de la parole évangélique. On prétend qu'il fut élevé sur le siège d'Athènes vers l'an 126. Quadratus est le premier qui ait composé une *Apologie* de la religion chrétienne, qu'il présenta à Adrien vers l'an 131. Cet ouvrage, plein de raisonnemens forts et solides, est digne d'un disciple des apôtres. Il paraît par un passage de Lampride, dans la *Vie d'Alexandre Sévère*, qu'Adrien en fut frappé au point de reconnaître la divinité de J.-C. « Alexandre, » dit-il, « forma le dessein d'élever un temple à J.-C. et de le placer parmi les dieux

de l'empire. Adrien avait déjà conçu le même projet en ordonnant qu'on bâtit dans toutes les villes des temples sans images. Ces temples, qui ne sont consacrés à aucune divinité particulière, se nomment *Adriannées*, ou *temples d'Adrien*. » Quoiqu'il en soit, l'écrit de Quadratus arrêta le feu de la persécution, qui était alors allumé contre les chrétiens. Il ne nous en reste qu'un fragment conservé par Eusèbe. On y lit, entre autres choses, cette distinction solide des miracles de J.-C. des impostures des magiciens : « Les miracles du Sauveur subsistent toujours, parce qu'ils étaient réels et véritables. Les malades qu'il a guéris, les morts qu'il a ressuscités, n'ont pas seulement paru un instant; ils sont restés sur la terre avec lui : quelques-uns même ont vécu

» jusqu'à notre temps, et par conséquent » bien après l'ascension du Seigneur. »

QUADRI (JEAN-LOUIS), architecte, peintre de perspective, graveur et mécanicien, naquit en 1681 à Bologne, d'une ancienne famille bourgeoise. Il exerça ces trois arts avec succès, et on voit en Italie et dans son pays natal plusieurs de ses ouvrages qui obtiennent encore l'approbation des connaisseurs. On a de lui : | *Tavole ou Tables gnomoniques pour dessiner des cadrans solaires, qui indiquent les heures comme les horloges ordinaires, et autres tables pour la construction de ceux-ci*, etc., Bologne, 1733 ; | *Tables gnomoniques pour régler pendant le jour les horloges à roues*, ibid., 1736 ; | *Règles pour les cinq ordres d'architecture de M. Jacques Barozzi di Vignola, dernièrement gravées sur le premier original de l'auteur*, ibid., 1736 ; | *Règles pour la perspective pratique, dessinées suivant la seconde règle de J. Barozzi*, ibid. 1744. Plusieurs manuscrits de Quadri se conservent dans la bibliothèque de l'institut de Bologne (*La Specola*) ; ils passent pour être très utiles aux arts, et l'on prétend qu'ils gagneraient à être connus. Cet artiste mourut dans sa patrie en 1748.

QUADRIO (FRANÇOIS-XAVIER), littérateur italien, né à Ponte, dans la Valtelline le 1^{er} décembre 1695, se fit jésuite, et se distingua par son application ; mais sa mélancolie et son inconstance lui firent abandonner cet état en 1744 : il se retira à Zurich, d'où il sollicita auprès du souverain pontife la permission de rester dans l'état de prêtre séculier. Benoît XIV, qui avait pour lui de la bienveillance, acquiesça à sa demande, et lui donna un canonicat, Quadrio vint à Paris en 1744, y passa trois ans, et fut bien accueilli par le cardinal de Tencin. Après avoir visité encore une fois Rome, il retourna à Milan, et vers la fin de sa carrière, il se retira chez les barnabites, où il mourut le 21 novembre 1756. On a de lui : | *Traité de la poésie italienne*, sous le nom de Joseph-Marie Andrucci ; | *Histoire de la poésie*, 7 vol. ; | *Dissertations sur la Valteline*, pleines d'érudition, 3 vol.

* **QUAGLIA ou QUAYE (GIAN-GENEFIO)**, religieux de l'ordre de Saint-François, né à Parme, et nommé aussi quelquefois, à cause de cela, *frère Jean de Parme*, vivait au temps de Pétrarque. Il alla faire sa théologie en Angleterre, d'où il revint en 1391 très versé dans cette science et riche de connaissances variées. On l'envoya

professer la théologie à Pise ; il retourna ensuite dans sa patrie, où il mourut, en 1398. On a de lui : | *Liber de civitate Christi compilatus a magistro Joanne Genefio Quaye de Parma, ordinis minorum*, etc. Reggio, 1501, in-4^o ; réimprimé à Rome en 1523 : l'auteur l'avait composé à Pise ; | *Incipit rosarium editum a fratre Joanne Quaye de Parma, ordinis minorum*. Cet ouvrage existe en manuscrit dans la bibliothèque Barberine à Rome, code 246, dans la bibliothèque royale de Parme, dans celles de Saint-Jean et Saint-Paul à Venise, dans celles des Augustins de Padoue et dans quelques autres. L'auteur, dans ce livre, embrasse toute la philosophie morale et chrétienne. | *De incarnatione Christi, seu de secretis philosophiæ*, ouvrage savant, conservé dans la bibliothèque du Vatican, sous le n^o 5429. Voyez sur le père Quaglia le père Affo, récollet, dans ses *Memorie degli scrittori e letterati parmigiani*, vol. 2, page 97. Le père Wadding, historiographe de l'ordre de St.-François, nous donne sa vie d'une autre manière. Selon lui, Jean Genéfio prit naissance dans l'état de Bologne, quoiqu'il le nomme aussi *Jean de Parme* ; il ne parle point de son voyage en Angleterre, mais il dit qu'il professa à Paris, et qu'Innocent IV l'ayant fait venir de France, ce religieux fut élu ministre général de son ordre l'an 1247 ; qu'il fut envoyé en Orient vers l'empereur des Grecs et vers Manuel, patriarche de Constantinople ; que s'étant démis du généralat, il eut pour successeur saint Bonaventure ; qu'il se retira dans une cabane de la vallée de Rieti, bâtie par saint François, où il vécut d'une manière pénitente ; que Jean XXI l'avait en grande estime ; que Nicolas IV l'envoya une seconde fois vers les Grecs, et que s'étant mis en chemin, il mourut à Camerino, en 1289, c'est-à-dire au moins cent ans avant l'époque fixée par le père Affo, et qu'il fut enterré dans le couvent de St.-François de cette ville. Wadding lui attribue les traités suivans : | *In libros Magistri sententiarum* ; | *De conversatione religiosorum libri duo* ; | *De beneficiis Creatoris* ; | *De civitate Christi*, ouvrage qui vraisemblablement est le même que celui du même titre cité plus haut ; | *Sacrum commercium sancti Francisci cum domina paupertate* ; | *Officium passionis Christi*, qui commence par ces mots : *Regem Christum crucifixum*. Wadding ajoute que quelques-uns distinguent Jean-Gen. de Qua-

dia, de Jean de Parme; mais il assure que c'est la même personne : *Idem prorsus est Joannes hic cum Joanne parmensi.*

QUAINI (Louis), peintre, né à Ravennne en 1643, mort à Bologne en 1717. Le Cignani lui apprit les élémens de son art. Bientôt il eut tant de confiance dans les talens de cet illustre élève, qu'il lui remit ses principaux ouvrages, conjointement avec Franceschini, qui était devenu, dans la même école, son rival et son ami. Leurs pinceaux réunis semblent n'en faire qu'un. Les parties principales de Quaini étaient l'architecture, le paysage et les autres ornemens. Franceschini se chargeait pour l'ordinaire de peindre les figures. Ils ont principalement travaillé à Parme et à Bologne.

* QUAINO (Jérôme), religieux de l'ordre des servites, florissait au 16^e siècle. Il était né à Padoue, où il jouissait de la réputation d'un savant théologien et d'un prédicateur très distingué. Il avait, pendant plusieurs années, professé les saintes Ecritures dans l'université de Padoue, et souvent la chaire y avait retenti de ses discours éloquentes. Il a laissé de bons *Commentaires* sur quelques livres de la Bible, et des *Traités* de théologie estimés. On a de lui des *Oraisons latines*. Plusieurs de ses sermons ont été publiés dans le recueil intitulé : *Le Prediche di diversi illustri theologi, raccolte da Tommaso Porcachi*, Venise, 1566, 1^{re} partie, in-8°. Les confrères du père Quaino lui firent dresser dans leur église une statue de marbre qu'ils accompagnèrent d'un éloge en son honneur : marque de distinction qui suppose en celui à qui on l'accorde un mérite qui n'est point ordinaire. Quaino mourut en 1582.

* QUANZ (JEAN-JOCHIM), musicien, né en 1697 au village d'Oberscheden près de Göttingue, donna des leçons de son art au grand Frédéric. Dès sa première jeunesse, il aima passionnément la musique, et jouait assez bien de la basse. Des tiné à l'état de son père, qui était marchand-ferrant, celui-ci céda à ses instances et lui permit de se rendre chez un oncle, musicien pensionnaire à Mersbourg, sous lequel Quanz apprit les premiers élémens de la musique. Il se livra à l'étude du hautbois et notamment de la flûte, instrument dans lequel il excella. Après avoir été employé dans les orchestres des cours de Mersbourg et de Dresde, il entra au service du roi de Pologne, fit en 1724 avec l'ambassadeur de ce roi le voyage de

Naples, et se concilia dans cette ville l'amitié de Hasse et de Scarlatti. Quanz parcourut ensuite la France et l'Angleterre, en donnant des concerts. De retour en Allemagne, il eut l'honneur d'avoir pour élève Frédéric II, depuis roi de Prusse, et alors prince royal. Ce prince exécutait souvent avec lui et avec son favori Quincilius des duo et des trio. Quanz, en perfectionnant la flûte, prépara les progrès que d'autres musiciens ont faits après lui sur cet instrument. En 1726, il appréta une *languette*, et en 1732, il inventa le *bouchon*, qui sert à baisser la flûte, et hausser le ton sans toucher au corps de *rechange*. Ces procédés l'amènèrent à établir un atelier pour la fabrication de ses instrumens, lequel devint très utile à sa fortune. Il composa pour son royal élève deux cent quatre-vingt-dix-neuf concertos, et deux cents solos, et une *Instruction pour jouer de la flûte*, Berlin, 1752, in-4°; souvent réimprimée et traduite en français et en hollandais. Rotermond lui attribue une suite de *Pièces à deux flûtes*, publiée en 1729. Quanz mourut à Potsdam, le 12 juillet 1773, âgé de 76 ans. Frédéric avait pour lui une telle affection qu'il le soigna pendant sa maladie, remplaça bien souvent son médecin, et lui fit élever après sa mort un tombeau magnifique.

* QUARANTA (ETIENNE), clerc régulier, né à Naples au commencement du 17^e siècle, se distingua dans sa congrégation par ses vertus et ses lumières, et devint en 1650 évêque d'Amalfi. On ignore l'époque de sa mort. On a de lui plusieurs ouvrages parmi lesquels nous citerons : | *De concilio provinciali et auctoritate episcopi in suffraganeos, eorumque subditos in tota provincia*; | *Summa bullarii omniumque summorum pontificum constitutionum*. — Il y a un autre écrivain du nom de QUARANTA (ORAZIO) lequel est auteur de divers opuscules, dont Cinelli fait mention dans le tome 4, pag. 107, de sa *Bibliothèque*.

QUARESME (FRANÇOIS), naquit à Lodi dans le Milanais, se fit cordelier, fut employé aux missions du Levant, et mourut vers 1640. Il a laissé quelques ouvrages théologiques, et une *Description de la Terre-Sainte*, qui contient plusieurs particularités assez curieuses.

* QUARIN (JOSEPH), premier médecin de l'empereur Joseph II, naquit à Vienne le 19 novembre 1733 d'un médecin déjà célèbre de cette ville. Il fut reçu

docteur en philosophie à l'âge de 15 ans, et de médecine à 18 ans. Il se distingua dans l'exercice de sa profession par son zèle et par ses talens et s'occupa du perfectionnement de l'instruction médicale dans sa patrie. En 1756, il fut nommé conseiller aulique et médecin inspecteur de la Basse-Autriche, et il donna à Vienne, des cours d'anatomie et de matière médicale. Il ouvrit aussi des cours de clinique, qui ont servi de modèle à ceux qu'on forma depuis en France et en Italie : il s'efforça surtout d'améliorer le système des hôpitaux, et publia dans ce but, comme dans l'intérêt de la science, diverses *Observations* qui lui valurent les plus honorables suffrages. On ne parlait alors que de la découverte de son maître Storck sur la vertu de la ciguë contre les maladies cancéreuses. Quarin en fit des essais dont il publia les résultats, et son ouvrage fut favorablement accueilli. L'impératrice Marie-Thérèse l'envoya en 1777 à Milan, soigner son troisième fils, l'archiduc Ferdinand, gouverneur de la Lombardie. Quarin parvint à rétablir la santé du prince, qui était malade depuis long-temps. L'archiduc reconnaissant le nomma son médecin, et l'empereur Joseph II lui donna le même titre, après l'avoir nommé premier médecin de l'hôpital général. Il fut six fois recteur de l'université; mais ses nombreuses occupations le forcèrent de se démettre de sa place à l'hôpital général. Entre autres qualités, il avait celle de ne jamais flatter ses malades, ce qui faisait qu'ils se préparaient à temps à la mort. Joseph II, dans sa dernière maladie, lui demanda s'il pouvait guérir; Quarin lui répondit, avec une noble franchise, qu'il ne restait à Sa Majesté que peu de jours à vivre. L'empereur, loin de se montrer fâché de cet avis, si terrible à entendre pour plusieurs, le créa baron, et lui fit présent de mille souverains d'or (20.000 liv. environ). François II, neveu de ce monarque, fils et successeur de Léopold II, lui conféra le titre de comte en 1797; il obtint, en 1808, le cordon de l'ordre de Saint-Léopold, et mourut le 19 mars 1814, âgé de 81 ans. De son vivant (en 1805), on avait exécuté son buste en marbre, que l'on plaça solennellement dans la salle de l'université. Quarin fut pendant 28 ans médecin des frères de la charité. Il était membre des sociétés de médecine de Copenhague, de Londres, de Venise et de Vienne. On a de lui : | *Tentamina de cicuta*, Vienne,

1761, in-8°; | *Methodus medendarum febrium*, ibid., 1772, in-8°; | *Methodus medendi inflammationes*, ibid., 1774, in-8°. Les deux traités, réunis en un seul, ont été traduits et publiés en français, 1800, par Monnot. Ils avaient aussi été publiés ensemble à Vienne, sous ce titre : | *De curandis febribus et inflammationibus commentatio*, 1781; | *Tractatus de morbis oculorum*; | *De Entomia noxa et utili physico-medice considerata*; | (en allemand) *Considérations sur les hôpitaux de Vienne*, 1784; | *Animadversiones practicae, in diversos morbos*, ibid., 1786, in-8°, traduit en français par M. Sainte-Marie, sous le titre d'*Observations pratiques sur les maladies chroniques*, 1807, in-8°. Les ouvrages de cet estimable médecin, dont quelques-uns ont été traduits en français, en anglais et en italien, renferment des vues pratiques très sages, mais aussi quelques théories erronées sur les fièvres, et des divisions peu exactes : au reste, on les consulte toujours avec profit.

QUARRÉ ou QUARREY (JEAN-HUGUES docteur de Sorbonne, né à Poligny dans la Franche-Comté, en 1580. Il fut nommé chanoine-théologal dans la collégiale de Poligny, et se démit de cette prébende pour entrer en 1617, dans la congrégation naissante de l'Oratoire. Ses *Sermons*, ses ouvrages et ses vertus lui firent une grande réputation. Il devint prédicateur de l'infante Isabelle, gouvernante des Pays-Bas : il demeura à Bruxelles, où il était prévôt de la congrégation belge de son ordre. Le père Quarré mourut le 26 mai 1656. Par son testament il légua tous ses biens à la maison de l'Oratoire de Poligny, dont il était un des fondateurs. Ses principaux ouvrages sont : | *La Vie de la bienheureuse mère Angèle, première fondatrice des sœurs de Sainte-Ursule*, in-12; | *Traité de la pénitence chrétienne*, in-12; | *Trésor spirituel, contenant les excellences du christianisme et les adresses pour arriver à la perfection chrétienne par les voies de la grâce et d'un entier abandonnement à la conduite de Jésus-Christ*, in-8°. Il y a eu six éditions de cet ouvrage, qu'une critique trop subtile a vainement attaqué. | *Direction spirituelle pour les âmes qui veulent se renouveler en la piété, avec des Méditations*, in-8°. Le style de ces ouvrages est suranné; mais ils respirent une piété douce et tendre.

QUATREMAIRE (dom JEAN-ROBERT),

bénédictin, né à Courzeraux, au diocèse de Sez en 1611, se signala par son ardeur contre Naudé, qui soutenait que Gersen n'était pas l'auteur de l'*Imitation*. Doin Quatremaire publia deux *Ecrits* très vifs en latin à cette occasion, l'un et l'autre in-8°, Paris, 1649 et 1650. (Voyez NAUDÉ, AMORT, KEMPIS, FRONTEAU, GERSEN.) On a encore de lui : | deux *Dissertations* pour prouver, contre Launoy, le privilège qu'a l'abbaye de Saint-Germain-des-Prés, d'être immédiatement soumise au saint Siège. La première vit le jour en 1657, in-8°; la deuxième en 1668, in-4°; | une autre *Dissertation* publiée en 1659 pour autoriser de pareils droits de l'abbaye de Saint-Medard de Soissons. Quelques-uns lui attribuent le *Recueil* des ouvrages sur la grâce et la prédestination, qui a paru sous le nom de *Guilbert Mauguin*, 1630, en 2 vol. in-4°; mais l'abbé d'Olivet donne le 2^e vol. de ce recueil à l'abbé de Bourzéis. Ce bénédictin étant en l'abbaye de Ferrières en Gatinais pour y prendre les bains, se noya dans la rivière, le 7 juillet 1674.

*QUATTROFRATI (FRANÇOIS-MARIE), jésuite italien, né à Modène, florissait au 17^e siècle. Il avait cultivé l'art oratoire et la poésie, et y avait obtenu des succès. Il était membre de l'académie de Parme, dite des *innominati*. Il a publié un grand nombre d'ouvrages, parmi lesquels on distingue : | *Relazione delle essequie ed orazioni in morte del padre Francesco Bordonì*, Parme, 1671 et 1676. Bordonì était de Parme, et théologien très distingué de l'ordre de Saint-François. | *Discorso funebre sopra le virtù di monsignor Ettore Molza, vescovo di Modena*, Modène, 1679; | *Relazione delle essequie del padre Paolo Rosini, min. conventuale, coll' orazione funebre*, Parme, 1685; | *Prediche panegiriche, co' sermoni per le otto feste principali di Maria Vergine*, Plaisance, 1698; | *Le Lamentazioni di Geremia, volgarizzate da F. M. Q., academico innominato*, Plaisance, 1701; | *Prosa et carmina*, Modène, 1706, in-4°. En outre, on a de lui des *Vies* d'hommes célèbres, et quelques autres opuscules. Le père Quattro Frati mourut à Plaisance, le 16 février 1704, âgé de 58 ans.—QUATTRO FRATI (NICOLAS), aussi de Modène, et poète latin du 15^e siècle, était lié d'intimité avec les célèbres poètes de son temps, le Guarin et l'Arioste, auxquels il adressa quelques-unes de ses *Epigrammes*. La bibliothé-

que du marquis Bevilacqua, à Ferrare, possédait un beau manuscrit de *Poesies* latines, où il est question de Nicolas Quattro Frati, comme auteur de plusieurs poèmes, notamment dans une *Elegie* de Henri II, ou Hylas de Prato, adressée à une certaine Orsa, *pro Nicolao à quatuor fratribus*.

QUATTROMANI (SERVIO), né à Cosenza, dans le royaume de Naples, vers 1541, d'une famille honnête, mourut vers 1606. La littérature et la poésie remplirent toute sa vie. Le recueil de ses *OEuvres* publié à Naples, en 1714, in-8°, renferme des vers latins et italiens, des lettres, etc. On y trouve certaines pièces, mais en petit nombre, dignes de quelque attention. Sannazar, son compatriote et presque son contemporain, avait été son modèle, et le copiste lui est inférieur. Voyez la liste de ses ouvrages dans le *Dictionnaire historique et critique*, en 4 vol. in-8°, publié à Lyon en 1771, sous le nom de *Bonnegarde*; et dans le tome 11 des *Mémoires* de Nicéron.

QUAUMTEMOTZIN. Voyez GUATIMOTZIN.

*QUECCIIUS (GRÉGOIRE), médecin, naquit à Altorf en 1596, fut reçu docteur à Bâle, en 1620, et occupa pendant plusieurs années la chaire de philosophie dans sa ville natale. Il a laissé un ouvrage qui établit sa réputation, et qui a pour titre : *Anatomia philologica, continens discursus de notabilitate et præstantia hominis, contra iniquos conditionis humanæ astimatores*, imprimé en 1652, in-4°, à Nuremberg, où il mourut en 1652, à 56 ans.

*QUELEN, duc de la Vauguyon (PAUL-FRANÇOIS de), pair de France, chevalier des ordres du roi et de la Toison-d'or, naquit le 30 juillet 1746. Elevé dans un collège distingué par les sciences, Saint-Mégrin (c'est ainsi qu'il s'appelait alors), termina sous les yeux de son père une éducation forte et brillante. Agé à peine de 18 ans, il se fit remarquer en 1765 par un écrit sur la douleur de la France et sur celle de sa famille à l'époque de la mort du dauphin. En 1770 il fut nommé colonel du régiment Dauphin et cité comme un officier distingué; c'est à cette époque qu'il perdit son père et qu'il prit le titre de duc de la Vauguyon. Attaché en qualité de menin près du dauphin, depuis Louis XVI, il trouva, près de cet auguste prince, l'exemple des plus hautes vertus. Son esprit éclairé et cultivé, ses

études profondes le portèrent plus particulièrement à s'occuper d'économie politique. Nommé en 1776, ambassadeur en Hollande, le talent qu'il y déploya fit jeter les yeux sur lui pour la mission d'Espagne, si importante à cette époque. Il revint à Paris par congé en 1789, et Louis XVI le nomma ministre des affaires étrangères. Ce ministère de peu de jours ne peut compter dans l'histoire de sa vie; il n'a servi qu'à fortifier ses sentimens personnels, en lui faisant connaître et déplorer les fautes du passé, et prévoir les excès de l'avenir. Forcé de se retirer, il retourna en Espagne, et s'y fixa pendant plusieurs années. Se voyant plus tard dans l'impossibilité d'être utile à la cause royale, il songea à ses devoirs envers sa famille, et chercha, en revenant en France, le moyen de retrouver quelques débris d'une grande fortune; mais ce fut inutilement. Rentré à la chambre des pairs, le duc de la Vauguyon y fit entendre des discours remarquables dans les discussions les plus importantes. Il est mort âgé de quatre-vingt-deux ans, le 14 mars 1828.

QUELLIN (ERASME), *Quellinus*, peintre, né à Anvers en 1607, mort dans cette ville l'an 1678, s'adonna dans sa jeunesse à l'étude des belles-lettres. Il professa même quelque temps la philosophie; mais son goût pour la peinture l'ayant entièrement dominé, il fréquenta l'école de Rubens, et donna des preuves de l'excellence de son génie. Ses compositions font honneur à son goût. Son coloris se ressent des leçons de son illustre maître; sa touche est ferme et vigoureuse. Il y a peu de peintres qui aient fait de plus grands tableaux; celui du *Paralytique*, qu'on voit dans l'église de l'abbaye de Saint-Michel à Anvers, occupe tout le fond de la croisée. On voit aussi deux de ses plus grandes compositions dans le réfectoire de l'abbaye de Tongerlo. Son imagination vaste, hardie, gigantesque et luxuriante, à force d'ornemens et d'incidens, embrouillait quelquefois les sujets, de manière que du premier abord il n'est pas toujours aisé de les saisir. Il s'est beaucoup attaché à l'architecture et aux figures d'optique. Dans la *Description des principaux ouvrages de peinture, sculpture, etc., de la ville d'Anvers*, imprimée à Anvers, 1774, il est toujours nommé *Quellin*; mais on voit *Quellinus* écrit de sa main sur un dessin qui exprime pittoresque-

ment cette vérité eucharistique : *Vitus, gustus, tactus in te fallitur, sed auditu solo, tuto creditur*. Il eut un fils, nommé JEAN-ERASME QUELLIN, qui n'eut point les talens de son père. On voit pourtant quelques tableaux de lui dans différentes villes de l'Italie, qui lui font honneur.— Son neveu, ARTUS QUELLIN, a fait à Anvers, sa patrie, des morceaux de sculpture qui le font regarder comme un excellent artiste. C'est lui qui a exécuté les belles sculptures de l'hôtel de ville d'Amsterdam, gravées par HUBERT QUELLIN.

* QUELLMALTZ (SAMUEL-THÉODORE) savant médecin et anatomiste allemand, naquit à Friedberg en Misnie le 21 mai 1699. S'étant établi à Leipsick, il y fut successivement professeur d'anatomie, de chirurgie, de physiologie et de pathologie et y mourut en 1758. On lui doit plusieurs dissertations académiques, comme : | *De ptyalismo febrili*, Leipsick, 1748; | *De narium, eorumque septi incurvatione*, ibid. 1750; | *De musculorum capitis extensorum paralyti*, ibid., 1757; | *De viribus electricis medicis*, ibid., 1755; | *Programma quo frigoris acrioris in corpore humano effectus expendit*, ibid. 1775. On trouve toutes ces dissertations dans le recueil intitulé, *Dissertationes ad morborum historiam*, etc., par Haller.

* QUENON (J.), professeur de seconde au collège de Louis-le-Grand, mort le 23 juillet 1821, à l'âge de 54 ans, a publié un *Dictionnaire grec-français*, Paris, 1807, 2 vol. in-8°, qui a obtenu peu de succès. Il avait été aidé dans ce travail par M. Thory, 1^{er} employé à la bibliothèque du roi. Il a laissé des matériaux pour un *Dictionnaire français-grec*, dont il s'occupait depuis plusieurs années.

QUENSTEDT (JEAN-ANDRÉ), théologien luthérien, né en 1617, à Quedlinbourg, mort en 1688, à 71 ans, a laissé : | un *Traité*, en forme de dialogue, touchant la naissance et la patrie des hommes de lettres, depuis Adam jusqu'en 1600, in-4°. Cet ouvrage, superficiel et inexact, parut à Wittemberg en 1654, in-4°; | un savant traité *De sepultura veterum, sive de ritibus sepulcralibus Græcorum, Romanorum, Judæorum et Christianorum*, in-8° et in-4°. C'est son meilleur écrit. | Un *Système de la théologie de ceux qui suivent la confession d'Augsbourg*, en 4 vol. in-folio, 1685. On en diminuerait le nombre si on en était ce qu'il a écrit en pure perte contre les catholiques. Du reste, l'ouvrage est très bien

intitulé : dès qu'on se détache une fois de la doctrine de l'Eglise catholique, tout ce que l'on disserte en théologie n'est que *système*, qu'un ensemble d'opinions éphémères et arbitraires : | plusieurs autres *ouvrages* remplis d'érudition, mais quelquefois dénués de critique, d'exactitude et de goût.

QUENTAL (BARTHÉLEMI), né dans l'île de Saint-Michel, une des Açores, en 1626, donna dès son enfance des marques d'une piété singulière. Devenu confesseur de la chapelle du roi de Portugal, et l'un de ses prédicateurs ordinaires, il profita de son crédit pour fonder la congrégation de l'Oratoire du Portugal, l'an 1668. Il refusa l'évêché de Lamego, et mourut saintement en 1698 à 72 ans. On a de lui : | des *Méditations sur les mystères*; | des *Sermons* en portugais, qui sont pleins d'onction. Le pape Clément XI lui donna le titre de *Vénérable*.

QUENTIN (saint), martyr dans le 3^e siècle, était romain, si l'on en croit ses Actes publiés par Surius, et descendait d'une famille sénatorienne. Rempli d'ardeur pour la propagation de l'Evangile, il quitta son pays, renonça à toutes les espérances qu'il avait dans le monde, et partit pour les Gaules avec saint Lucien. Il pénétra jusqu'à la ville d'Amiens, qu'il choisit pour y exercer son zèle apostolique, et ce zèle lui procura la couronne du martyre au commencement du règne de Maximien-Hercule, que Dioclétien associa à l'empire en 286. Après avoir souffert dans les tortures tous les raffinemens que la cruauté peut inventer, il fut conduit par ordre de Riccius Varus, préfet du prétoire dans les Gaules, d'Amiens à Augusta, capitale du Vermandois. Il y persista généreusement dans la confession de la foi; et, après avoir été percé de broches et de clous, il eut la tête tranchée le 31 octobre 287. Saint Eloi, évêque de Noyon et de Vermandois, ayant fait chercher ses saintes reliques en 641, on les trouva avec les clous dont le corps du saint avait été percé et on les plaça dans l'église derrière l'autel. On en fit une nouvelle translation le 25 octobre 825. Ces reliques sont conservées chez les chanoines de Saint-Quentin, qui prend son nom de celui du saint martyr. Cependant quelques savans prétendent que Saint-Quentin n'est pas exactement l'*Augusta Veromanduorum*. Voy. le *Dict. geog.*, 1793.

QUERINI (ANGELO-MARIA). Voyez QUERINI

* QUER-Y-MARTINEZ (JOSUA), chirurgien et botaniste espagnol, né en 1695, à Perpignan, étudia la médecine à Valence, puis à Barcelone et à Madrid. Il fut employé, en qualité de chirurgien-major, dans les armées espagnoles, et profita des différens voyages qu'il fit, avec son régiment, dans quelques parties de l'Espagne, sur les côtes de l'Afrique et ailleurs, pour recueillir un grand nombre de plantes et de graines, dont il forma dans la suite un jardin botanique où il réunit en peu d'années plus de deux mille espèces. Charles III nomma Quer chirurgien de la cour, et lui accorda une riche pension. Ce monarque, à l'insinuation de son ministre, le comte de Florida-Bianca, avait fait revivre les études dans son royaume, et avait fondé des établissemens pour l'instruction publique, à la tête desquels il avait appelé les plus habiles professeurs de l'Espagne. Cependant parmi plusieurs sciences, qu'on y cultivait, celle de la botanique n'avait pas encore fait des progrès bien rapides : Ortega et Cabanillas n'étaient pas encore assez connus. Quer fut désigné pour remplir la chaire de botanique. Les succès qu'obtinent les leçons de ce professeur lui méritèrent de nouvelles pensions de la cour, et on lui donna la direction du jardin des plantes de *Buen Retiro*. Quer mourut à Madrid le 19 mars 1764. Parmi ses ouvrages, on cite les deux suivans : | *Dissertation physico-botanique sur les affections néphrétiques*, Madrid, 1768, in-8°; | *Flore espagnole, ou Histoire des plantes d'Espagne*, ibid., 1762, 4 vol. in-4°, avec une petite *Carte de la péninsule* et 183 planches. Ortega continua cette *Flore*, et les deux derniers volumes qui complètent cet ouvrage parurent en 1784. Le 5^e est précédé de l'*Eloge historique de Quer*. Ce botaniste fut le premier Espagnol qui publia un travail sur les plantes de son pays. On a regretté qu'il n'ait tenu aucun compte de la réforme opérée dans l'étude de l'histoire naturelle par Linnée, envers lequel d'ailleurs il se montra injuste.

QUERAS (MATHURIN), docteur de Sorbonne, naquit à Sens, l'an 1614, d'une famille obscure. M. de Gondrin, archevêque de cette ville, le mit à la tête de son séminaire, et le fit un de ses grands-vicaires. Cet ecclésiastique avait été exclu de Sorbonne pour avoir refusé de signer le formulaire, et de souscrire à la censure contre le docteur Arnauld. Il mourut à Troyes en 1698, âgé de 84 ans. Nous avons

de lui un *Eclaircissement* de cette question : « Si le concile de Trente a décidé » ou déclaré que l'*attrition*, conçue par » les seules peines de l'enfer et sans amour » de Dieu, soit une disposition suffisante » pour recevoir la rémission des péchés » et la grâce de la justification au sacrement de pénitence? » in-8°, 1685. Il défend la négative. *Voyez* NEERCASSEL.

* **QUERBEUF** ou **QUERBŒUF** (YVES-MATHURIN-MARIE de), jésuite, né à Landernau le 13 janvier 1726, était fort jeune lorsqu'il entra dans la société de Jésus. Il s'y distingua par ses talens, et occupa divers emplois importans jusqu'à l'époque de la dissolution de l'ordre des jésuites. Alors il se retira dans les Pays-Bas, puis en Hollande. Plus tard il revint à Paris, et habita d'abord chez la duchesse de Nivernois, puis chez le duc de la Vauguyon qui lui avait confié l'éducation de son fils. Querbeuf se concilia l'estime et la confiance de beaucoup de personnes de distinction par ses lumières et ses vertus, et il en dirigeait un grand nombre dans le chemin du salut. La révolution l'arracha à ses utiles fonctions. Une seconde fois il quitta la France, et se réfugia avec la comtesse de Marsan à Brunswick, où il mourut vers 1799. Ses productions sont peu nombreuses et il n'a attaché son nom à aucun ouvrage remarquable : on connaît seulement de lui une *Ode sur la naissance du duc de Berri*, et la *Vie de Fénelon*, à la tête de l'édition en 9 vol. in-4°, et l'*Oraison funèbre du duc de Bourgogne*, traduite du latin du père Willermet. Le père de Querbeuf a publié, comme éditeur, un grand nombre d'ouvrages dont on regrette que ses occupations ne lui aient pas toujours permis de soigner l'impression. Nous citerons : | *Mémoires pour servir à l'histoire de Louis, Dauphin de France*, recueillis par le père Griffet, Paris, 1777, 2 vol. in-12; | *Lettres édifiantes et curieuses écrites des missions étrangères par quelques missionnaires de la compagnie de Jésus*, Paris, 1780-83, 26 vol. in-12. Les relations des divers pays étaient placées confusément. Le père de Querbeuf les divisa par contrées, et mit dans leur ordre les lettres qui avaient rapport à la même mission et au même pays. Cet ouvrage a été divisé en quatre parties distinctes, le Levant, l'Amérique, les Indes, la Chine avec les royaumes adjacens; en tête de chaque partie est une préface, à la place de celles qui se trouvaient à la tête de chaque

volume de l'édition précédente. L'édition a été augmentée de mémoires inédits, de Lettres nouvelles et des Notes du savant père Brotier. | *OEuvres de Fénelon*, 1787, 92, 9 vol. in-4°. Le clergé de France, qui fit faire cette édition, la confia d'abord à l'abbé Gallard; mais il mit tant de lenteur à s'acquitter de cet ouvrage, qu'il fallut songer à le remplacer, et on lui substitua le père Querbeuf. L'abbé Gallard n'avait préparé que très peu de matériaux, et le père Querbeuf, dont les occupations étaient très multipliées, ne put apporter à ce travail les soins nécessaires. On s'aperçoit qu'il n'a pas collationné les manuscrits et les différentes éditions, et qu'il a laissé échapper des erreurs qu'on a fait disparaître dans les nouvelles éditions des *OEuvres* de l'illustre archevêque de Cambrai. | *Sermons du père Charles Frey de Neuville*, Paris, 1776, 8 vol. in-12. Il fut secondé dans cette édition par le père Mars, son ancien confrère. | *Observations sur le Contrat social de J.-J. Rousseau*; | *les Psaumes et Isaïe, traduits en français, avec des notes et des réflexions morales, par le père Berthier*. Le dernier de ces ouvrages fut publié avec beaucoup de négligence, les fautes y sont multipliées et les transpositions nombreuses. Dans une édition postérieure, on a réparé les fautes du père Querbeuf, et l'on a donné à l'ouvrage le titre qui lui convenait, en le publiant sous celui d'*OEuvres spirituelles* du père Berthier. Le père Querbeuf était recommandable par sa haute piété, par sa modestie et sa simplicité : il était oncle de l'abbé Legris-Duval.

* **QUERCIA** (JACQUES della), sculpteur, né en 1558 à Sienne, était déjà connu par quelques ouvrages, qu'il avait faits pour cette ville lorsqu'il fut chargé de la construction de la belle fontaine de marbre qui orne la place del Consiglio, ou hôtel de ville, dans la même cité. Cette fontaine, représentant une vaste coquille conserve la figure de la place où elle est élevée, et qui ressemble beaucoup à un vallon creux et régulier. C'est d'après ce monument que Quercia ne fut plus appelé que Jacques de la Fontaine, della Fontana; et en effet, son ouvrage n'est pas inférieur à la superbe fontaine de Palerme, ni à plusieurs de celles qui embellissent Rome, et qui sont, sans contredit, les plus magnifiques de toute l'Europe. Quercia eut ensuite la surintendance des travaux de la cathédrale de Sienne, une des plus remarquables de l'Italie, soit par

la beauté de l'ensemble, soit par la richesse des marbres qui décorent son extérieur, et encore davantage par une superbe mosaïque qui forme le pavé de tout l'intérieur de l'église. Elle a été construite, à peu de différence près, sur le modèle de la cathédrale de Florence, quoiqu'elle n'ait pas l'étendue de celle-ci, qui est des plus vastes de l'Italie. Quercia mourut dans sa patrie en 1420.

QUERENGHI (ANTOINE), poète italien et latin, naquit à Padoue en 1546. Il eut un talent précoce : à l'âge de 14 ans, il expliquait les passages les plus difficiles des auteurs grecs et latins, et possédait déjà plusieurs langues modernes. Il obtint les mêmes succès dans les sciences, et avant d'avoir atteint sa 25^e année, il savait la philosophie, la jurisprudence, la théologie, et avait acquis une grande réputation comme poète. Son aptitude pour les affaires le fit appeler à la cour de Rome, où il prit les ordres et fut secrétaire du sacré collège, sous cinq papes, qui l'envoyèrent dans plusieurs missions importantes auprès des cours de France, d'Espagne, de la république de Venise, etc. Henri VI voulut l'attirer auprès de lui; Querenghi préféra demeurer attaché au saint Siège. Clément VIII le fit chanoine à Padoue. Paul V le rappela à Rome, le nomma son camérier secret, référendaire de l'une et de l'autre signature, et prélat ordinaire. Grégoire XV et Urbain VIII le conservèrent dans ces mêmes places; et il mourut à Rome le 1^{er} septembre 1635, âgé de 87 ans. Il a laissé des *Poésies latines*, Rome, 1629, in-8°, et *italiennes*, ibid., 1616, in-8°. La plupart de celles-ci sont des sujets sacrés, ou l'on trouve de la facilité et une grande pureté de langage. Ces mêmes qualités distinguent ses *Poésies latines*, qui sont écrites avec plus de nerve et de chaleur que les premières, étant composées dans une langue à laquelle Querenghi s'était plus particulièrement livré. On y trouve aussi plusieurs heureuses imitations d'*Horace*.

* **QUERENGHI (FLAVIO)**, chanoine, neveu du précédent, naquit à Padoue en 1580. Il y commença ses études et les continua à Rome, à Parme et enfin à Pérouse. Grégoire XV l'appela auprès de lui, et le fit son camérier d'honneur. Plus tard Querenghi fut élu évêque de Veglia; mais il préféra à cette dignité son modeste canonicat de Padoue. Il excellait surtout dans la philosophie morale, ce qui fit qu'en 1624 le sénat de Venise lui en offrit une

chaire qu'il accepta. Il mourut dans cet emploi en 1646. Il a publié les ouvrages suivans : | *Epitome institutionum moralium*; | *De genere dicendi philosophorum*; | *Introductio in philosophiam moralem Aristotelis*. Cette philosophie était le sujet principal de ses leçons, la destination de la chaire qu'il occupait étant de l'expliquer; | *De honore libri quinque*; | *De consiliariis principum*; | *Alchimia delle passioni dell' anima*, etc.; | *Ragionamento a nome dello studio di Padova ad Ottaviano Bon., podesta*; | *Discorsi varj curiosi ed eruditi*. Par son testament, Flavio Querenghi partagea sa bibliothèque entre les dominicains de Padoue et les religieux d'une chartreuse voisine de cette ville, chez lesquels il avait choisi sa sépulture. Il était lié d'amitié avec François Rémond, jésuite de ce temps, qui lui adressa plusieurs épigrammes, dans lesquelles ce père, très bon poète, le louait de son goût pour la poésie, et de ses connaissances profondes en jurisprudence. (*Voyez REMOND François*).

QUERINI (ANGELO-MARIA). *Voyez QUIRINI*.

* **QUERIOLET (PIERRE de)**, né le 14 juillet 1602, dans la ville d'Aurai aujourd'hui dans le département du Morbihan, en Bretagne, était fils d'un conseiller de parlement qui lui fit donner une éducation religieuse, dont il profita peu. Il se laissa entraîner au libertinage, et sa débauche l'entraîna dans d'autres crimes. Il avait étudié le droit, et il était de retour dans sa famille, lorsqu'un vol considérable qu'il fit à son père le porta à quitter la maison paternelle. Ayant bientôt dissipé la somme qu'il avait prise, il eut recours à toute sorte d'expédiens pour se procurer de l'argent. Sachant parfaitement se servir de l'épée, il provoquait à chaque instant à des duels, et fit de nombreuses victimes. Après avoir erré dans les pays étrangers et fait le métier de chevalier d'industrie, Queriolet apprit que son père était mort. Il revint à Rennes et acheta une charge de conseiller au parlement de cette ville. Cette place honorable ne le rendit pas plus sage, son impiété surtout s'accrut encore. On eût dit cependant que Dieu épuisait pour lui toutes les ressources de sa miséricorde. La foudre brûla un jour une partie du lit où il était couché, et une autre fois l'abattit de son cheval. Sa corruption alla si loin, qu'il entra dans ses vœux de pouvoir séduire des religieuses. Enfin une espèce de vision qui dura cinq ou

six heures, et pendant laquelle il se crut descendu dans l'enfer, produisit sur son esprit une profonde impression. Il donna quelques signes de conversion et entra même chez les charitieux pour y faire pénitence. Mais peu après il retourna au vice et il continua ses désordres et ses blasphèmes. Au milieu de ses déplorables égaremens il avait néanmoins conservé un reste de dévotion pour la sainte Vierge, et, lors même qu'il blasphémait le nom de Dieu, par une contradiction inexplicable, il invoquait sa mère. Aussi plus tard il attribua sa conversion à l'intercession de Marie. Elle s'opéra à Loudun où il s'était rendu pour tenter de corrompre une demoiselle huguenote. Un des moyens de séduction qu'il voulait employer était d'abjurer le catholicisme. Mais avant d'exécuter ce projet, il voulut être témoin d'une cérémonie qui le frappa et dans laquelle on exorcisait de jeunes filles possédées du démon. Alors la lumière entra dans son esprit, et il résolut aussitôt de mener une vie chrétienne. Après avoir vendu sa charge de conseiller, il fit un voyage à Notre-Dame de Bonne-Nouvelle à Rennes, et là il se confirma dans sa résolution. Il se soumit à plusieurs épreuves, et se décida ensuite de l'avis de son directeur, à prendre les ordres sacrés ; Queriolet fut ordonné le 28 mars 1637. Dès lors sa vie ne présente qu'une suite de mortifications. Il serait trop long de détailler tous les genres de privations qu'il s'imposa ; il prit à tâche de maltraiter son corps, et jusqu'à sa mort ce fut une pénitence continuelle. Sa fortune tout entière fut consacrée au soulagement des pauvres : souvent il visitait les hospices et les prisons. Autant ses premières années avaient donné de scandale, autant les dernières furent édifiantes. Sa mort qui fut celle d'un saint arriva le 8 octobre 1660. Plusieurs personnes, dit-on, ont été guéries par ses prières ou en venant visiter son tombeau. Sa vie a été écrite sous ce titre : *Le grand Pêcheur converti, représenté dans deux états de la vie de M. de Queriolet, prêtre, conseiller au parlement de Rennes, par le père Dominique de Sainte-Catherine, religieux Carme de la province de Touraine et observance de Rennes*, 3^e édition, revue, corrigée et augmentée, Paris, 1671, in-12. On la trouve aussi dans les *Vies, gestes, mort et miracles des saints de la Bretagne-Armorique*, par Albert le-Grand.

QUERU (IGNACE), jésuite, né en Au-

triche, passa sa vie dans l'instruction du peuple, surtout dans les campagnes, et fut regardé des grands et des petits comme le modèle des hommes apostoliques. Vieux et infirme, retiré dans la maison de Sainte-Anne, qui était le noviciat des jésuites à Vienne, il exhortait les novices qui le servaient dans sa maladie à se pourvoir d'une vertu ferme et résistante, parce qu'il arriverait bientôt des temps où ils en auraient besoin, et leur disait souvent : *Advenient tempora magnæ tribulationis, quibus absque solida virtute succumbetis, Gaudebitis si quis vobis micæ de mensa suppeditaverit; sanguis a capibus vestris defluet* : prédiction accomplie à l'égard de la société, et à l'égard du clergé en général. Il mourut en 1743, à l'âge de 84 ans.

QUERLON (ANNE-GABRIEL MEUSNIER de), né à Nantes en 1702, mort à Paris, le 22 avril 1780, s'était fait recevoir avocat ; mais il renonça à cette profession pour se livrer à la littérature. L'abbé Sallier l'attacha à la garde des manuscrits de la bibliothèque du roi. Il occupa cette place pendant huit années, et il lut dans cet espace de temps les meilleurs ouvrages dans tous les genres. N'ayant rien mis en réserve pour sa vieillesse, il serait peut-être tombé dans la misère, si l'abbé Mercier de Saint-Léger ne l'eût fait entrer, comme bibliothécaire, chez Beaupon, riche financier, qui consacrait une grande partie de sa fortune à protéger les lettres et les arts. M. de Maurepas lui fit aussi accorder une pension. Querlon a donné un grand nombre d'ouvrages, dont les principaux sont : | *Testament littéraire de l'abbé des Fontaines*, 1746, in-12 ; | *le Code lyrique, ou Règlement pour l'Opéra de Paris*, 1743, in-12 ; | une *Edition* de Lucrèce, 1744, in-12, accompagnée de notes très estimées ; | une *Edition* de Phèdre, avec des notes ; | une *Edition* des poésies d'Anacréon ; | *Collection historique ou Mémoires pour servir à l'histoire de la guerre terminée par la paix d'Aix-la-Chapelle* en 1748, Paris, 1757, in-12 ; | *Continuation de l'Histoire des voyages*, de l'abbé Prévôt ; le 17^e vol. in-4^o ; | des *Romans*, moins fades et moins ennuyeux que la plupart des productions de ce genre ; | *Traduction* du poème de la Peinture, de l'abbé de Marsey ; elle est fidèle et élégante ; | la préface des *Dons de Comus*, ouvrage plein de gaieté et de finesse. Il a rédigé, pendant 22 ans, la feuille périodique intitulée : *Annonces et Affiches*,

le *Mercur*, la *Gazette* et autres journaux. Critique éclairé, sage, profond, il eut le mérite rare de bien apprécier les talens, de faire valoir les ouvrages essentiels, de ne traiter que légèrement les objets frivoles, d'être ferme et invariable sur les principes du devoir, de la décence, de la religion, des mœurs, du bien public et du vrai goût en matière d'art et de littérature. Dans les douleurs de ses dernières maladies, il a joui des adoucissemens que les lettres et la religion peuvent seules procurer. Heureux d'avoir su éviter, au milieu de l'égoïsme et des factions, tout esprit de brigue et de parti, d'avoir vécu sans faste et sans ambition !

* QUERNO (CAMILLE), poète, naquit à Monopoli, dans le royaume de Naples, vers 1482. Sa facilité à faire des vers et son humeur enjouée lui acquirent bientôt de la réputation et de puissans protecteurs qui le recommandèrent à la cour de Rome. Il y vint en 1514, et reçut un accueil très favorable de Léon X, qui l'admit dans sa société intime et le fit asseoir à sa table, ainsi que d'autres littérateurs qu'il protégeait. Querno n'y parlait qu'en vers. Après la mort de ce pontife (1521), il retourna dans sa patrie; comme il était dissipateur et ami du vin, il eut bientôt consommé ce qu'il avait amassé à la cour de Rome. Réduit à l'indigence et se trouvant malade, il fut contraint de se réfugier dans un hôpital où il mourut en 1530. Il avait écrit un poème de 20 mille vers, intitulé l'*Axiade*, qu'il récitait par cœur.

QUESNAY (FRANÇOIS), chef de la secte des économistes, premier médecin ordinaire de Louis XV, membre de l'académie des sciences de Paris et de la société royale de Londres, né à Meroy, près de Monfort-l'Amaury, en 1694, d'un laboureur, s'occupa des travaux de la campagne jusqu'à 16 ans. Il apprit alors à lire et à écrire, et fit ses délices de la lecture de la *Maison rustique* de Liébault. Le chirurgien du village d'Ecquevilli lui donna quelque teinture de grec et de latin, et des premiers principes de son art. Ayant pris la maîtrise en chirurgie, il alla l'exercer à Mantes. M. de la Peyronie le trouvant déplacé dans une petite ville, l'appela à Paris pour être secrétaire de l'académie de chirurgie qu'il voulait établir. Quesnay orna le premier recueil des Mémoires de cette compagnie d'une préface qui donne une idée favorable de ses talens. La goutte qui le tourmentait lui fit abandonner la chirurgie pour la médecine; mais son ancien

goût pour l'économie rurale et politique se réveilla à la fin de ses jours, et il fut regardé comme un des patriarches de la secte des économistes, qui le perdit au mois de décembre 1774. Elle fit son oraison funèbre; et bien qu'on ne puisse en approuver l'enthousiasme et les exagérations, on doit cependant reconnaître à Quesnay des qualités patriotiques et sociales, quoique son génie égaré par une imagination inquiète et exaltée ait toujours eu quelque chose d'exotique et de romanesque. (*Voyez* RIQUETI.) Ses ouvrages sont : | *Observations sur les effets de la saignée*, 1750, in-12, réimprimé en 1750; | *Essai physique sur l'économie animale*, 1747, 3 vol. in-12; où il développe, suivant sa manière de voir, l'origine et les progrès, les excès et les remèdes des passions. Si on excepte les idées fausses de Quesnay, ce n'est qu'une suite de plagiats et d'endroits copiés dans Boerhaave. | *L'Art de guérir par la saignée*, 1756, in-12. Ce livre, réimprimé en 1750, offre des raisonnemens et des principes qui ont été contredits avec raison. | *Traité des fièvres continues*, 1755, 2 volumes in-12, bon ouvrage; | *Traité de la gangrène*, 1749, in-12; | *De la suppuration*, 1749, in-12; | *Physiocratie, ou Du gouvernement le plus avantageux au genre humain*, 1768, in-8° : livre dont les idées sont aussi singulières que le style ridiculement recherché, ampoulé et amphibologique; | divers *Opuscules* sur la science économique, où il y a quelques bonnes vues, mais encore plus de spéculations fausses, inutiles ou même dangereuses; | quelques articles de l'*Encyclopédie* relatifs à la même matière. Depuis sa mort, la secte des économistes a beaucoup perdu de son crédit : le public, d'abord engoué des grands mots d'*humanité*, de *bienfaisance*, d'*amour des hommes*, etc., a ouvert les yeux sur cette espèce de charlatanerie, comme sur les autres, qu'il ne connaît pour l'ordinaire qu'après en avoir été dupe. *Voyez* TURGOT. L'éloge de Quesnay par Grand-Jean de Fouchy a été inséré dans le *recueil de l'académie des sciences*. Le marquis de Mirabeau, l'un des plus grands admirateurs de Quesnay, et qui, dit-on, l'avait aidé dans la rédaction de quelques-uns de ses ouvrages, a composé aussi son *éloge*; mais il est d'un ridicule si rare que, s'il faut en croire Laharpe, les curieux l'ont conservé comme un modèle de galimatias. Il existe un troisième *Eloge* de Quesnay par le comte

d'Albon, Paris, 1775, in-8°. Il a été inséré dans le *Nécrologe* des hommes célèbres de France. Le *portrait de Quesnay* a été gravé par Will in-8°, et in-fol., et par J. Ch. François, à la manière noire : l'un et l'autre sont également recherchés.

QUESNE (ABRAHAM, marquis du), né en Normandie en 1640, apprit le métier de la guerre sur mer sous son père, capitaine habile. En 1637, il se trouva à l'attaque des îles de Sainte-Marguerite, et l'année d'après, il contribua beaucoup à la défaite de l'armée navale d'Espagne devant Cattari. Il se signala devant Tarragone en 1641, devant Barcelone en 1642, et l'an 1643 dans la bataille qui se donna au cap de Gates contre l'armée espagnole. L'année suivante, 1644, il alla servir en Suède, où son nom était déjà connu avantageusement. Il y fut fait major de l'armée navale, puis vice-amiral. Il avait ce dernier titre dans la bataille où les Danois furent entièrement défaits, et il aurait fait prisonnier le roi de Danemarck lui-même, si ce prince n'avait été obligé, la veille de la bataille, par suite d'une blessure dangereuse, de sortir du vaisseau qu'il montait. Du Quesne, rappelé en France en 1647, fut destiné à commander l'escadre envoyée à l'expédition de Naples. Comme la marine de France était fort déchue de son premier lustre, il arma plusieurs navires à ses dépens en 1650. Ce fut avec sa petite flotte qu'il obligea Bordeaux, révolté contre son roi, à se rendre. Ce qui a le plus contribué à son éclatante réputation, ce sont les guerres de Sicile. Ce fut là qu'il eut à combattre le grand Ruyter, et qu'il résista dans trois batailles, avec un succès presque égal, aux flottes réunies de Hollande et d'Espagne, le 8 janvier, le 22 avril et le 2 juin 1676. Le général hollandais fut tué dans le second combat. Les vaisseaux de Tripoli, qui étaient en guerre avec la France, se retirèrent dans le port de Chio. Du Quesne alla les foudroyer avec une escadre de six vaisseaux ; et après les avoir tenus bloqués pendant long-temps, il les obligea à demander la paix. Alger et Gènes furent forcés de même à implorer la clémence de Louis XIV. Du Quesne mourut à Paris en 1688, à l'âge de 78 ans, dans le calvinisme où il avait été élevé, laissant quatre fils, dont le plus connu est HENRI, marquis du QUESNE, qui se distingua par son habileté dans la guerre dans la marine. Il mourut à Genève en 1722, à 71 ans. On a de lui des *Réflexions anciennes*

et nouvelles sur l'Eucharistie, 1718, in-4°, dont les protestans font un cas singulier, parce qu'elles renferment toutes les erreurs de la secte touchant cet auguste mystère des chrétiens.

QUESNÉ (FRANÇOIS-ALEXANDRE), botaniste-cultivateur, naquit en 1742 à Rouen. Il renonça au commerce qu'il avait embrassé pour plaire à ses parens, et se livra tout entier à la culture des plantes et à l'étude raisonnée de la botanique. Quesné acclimata dans son pays de Bois-Guillaume près de Rouen, plusieurs plantes exotiques, telles que les mélèzes, les cèdres du Liban, et le *ginkgo biloba*. Il a publié divers *Mémoires* et *Notices* sur la botanique, la plupart insérés dans le *Recueil* de la Société d'émulation de sa ville natale. Quesné traduisit l'excellent *Discours* que M. A.-L. de Jussieu avait placé en tête de son *Genera plantarum* ; mais malheureusement ce dernier ouvrage est encore inédit. Le travail qui fait le plus d'honneur à Quesné, comme écrivain, est la traduction française de la *Philosophie botanique* de Linnée. Rouen, 1788, in-8°, et qui eut beaucoup de succès. Quesné mourut dans sa patrie le 17 avril 1820, âgé de 78 ans.

QUESNEL (PASQUET), né à Paris le 14 juillet 1634 d'une famille honnête, fit son cours de théologie en Sorbonne avec beaucoup de distinction. Après l'avoir achevé, il entra dans la congrégation de l'Oratoire en 1657. Consacré tout entier à l'étude de l'Ecriture et des Pères, il composa de bonne heure des livres de piété, qui lui méritèrent, dès l'âge de 28 ans, la place de premier directeur de l'institution de Paris. Ce fut pour l'usage des jeunes élèves confiés à ses soins qu'il composa ses *Réflexions morales*. Ce n'étaient d'abord que quelques pensées sur les plus belles maximes de l'Evangile. Le marquis de Laigue ayant goûté cet essai, en fit un grand éloge à Félix Vialart, évêque de Châlons-sur-Marne, qui résolut de l'adopter pour son diocèse. L'oratorien, flatté de ce suffrage, augmenta beaucoup son livre : il fut imprimé à Paris en 1671, avec un mandement de l'évêque de Châlons et l'approbation des docteurs. Quesnel travaillait alors à une nouvelle édition des *Œuvres* de saint Léon, pape, sur un ancien manuscrit apporté de Venise, qui avait appartenu au cardinal de Grimani. Elle parut à Paris en 1675, en 2 vol. in-4°, fut réimprimée à Lyon en 1700, in-fol. ; et l'a été depuis à Rome en 3

vol. in-fol. avec des augmentations et des changements. Quelque éloge qu'en fasse M. du Pin, l'oratorien semble ne l'avoir entrepris que pour attaquer les prérogatives du saint Siège : d'ailleurs il s'est donné des peines inutiles pour prouver que saint Léon est auteur de la lettre à Démétriadé et du livre de la *Vocation des gentils*. Le repos dont il avait joui jusqu'alors fut trouble peu de temps après. L'archevêque de Paris (M. de Harlay), instruit de son attachement aux nouveaux disciples de saint Augustin, et de son opposition à la bulle d'Alexandre VII, l'obligea de quitter la capitale et de se retirer à Orléans en 1684; mais il n'y resta pas long-temps. On avait dressé dans l'assemblée générale de l'Oratoire, tenue à Paris en 1678, un formulaire de doctrine qui défendait à tous les membres de la congrégation d'enseigner le jansénisme et quelques nouvelles opinions en philosophie, dont on se défiait alors, parce qu'elles n'étaient pas encore bien éclaircies. Dans l'assemblée de 1684, il fallut quitter ce corps ou signer ce formulaire. Quelques membres de la congrégation en sortirent : Quesnel fut de ce nombre. Il se retira aux Pays-Bas en 1685, et alla se consoler auprès de M. Arnauld à Bruxelles. C'est alors qu'il commença à jouer un rôle. Ayant un talent singulier pour écrire facilement, avec onction et élégance, jouissant d'une santé robuste, que ni l'étude, ni les voyages, ni les peines continuelles d'esprit n'altérèrent jamais; joignant à l'étude le désir de diriger les consciences, personne n'était plus en état que lui de remplacer Arnauld. Il en avait recueilli les derniers soupirs. Un auteur prétend qu'Arnauld mourant l'avait désigné chef d'une faction malheureuse. Aussi les jansénistes, à la mort de leur pape, de leur père abbé, mirent-ils Quesnel à la tête du parti. L'ex-oratorien méprisa des titres si fastueux, et ne porta que celui de *père prieur*. Il avait choisi Bruxelles pour sa retraite. Le savant bénédictin Gerberon, un prêtre nommé Brigode, et trois ou quatre autres personnes de confiance composaient sa société. Tous les ressorts qu'on peut mettre en mouvement, il les faisait agir; endigne chef du parti. Soutenir le courage des élus persécutés, leur conserver les anciens amis et protecteurs ou leur en faire de nouveaux, rendre neutres les personnes puissantes qu'il ne pouvait se concilier; entretenir sourdement des correspondances partout, dans les

cloîtres, dans le clergé, dans les parlements, dans plusieurs cours de l'Europe: voilà quelles étaient ses occupations continues. Il eut la gloire de traiter par ambassadeur avec Rome. Hennebel y alla, chargé des affaires des jansénistes. Ils firent de leurs aumônes un fonds qui le mit en état d'y représenter. Il y figura quelque temps : il y parut d'égal à égal avec les envoyés des têtes couronnées; mais les charités venant à baisser, son train baissa de même. Hennebel revint de Rome dans les Pays-Bas en vrai pèlerin mendiant. Quesnel en fut au désespoir; mais, réduit lui-même à vivre d'aumônes, comment eût-il pu fournir au luxe de ses députés? Ce fut à Bruxelles qu'il acheva ses *Réflexions morales sur les actes et les épîtres des apôtres*. Il les joignit aux *Réflexions sur les quatre Évangiles*, auxquelles il donna plus d'étendue : l'ouvrage ainsi complet parut en 1693 et 1694. Le cardinal de Noailles, alors évêque de Châlons, successeur de Vialart, invita par un mandement, en 1695, son clergé et son peuple à le lire. Il le proposa aux fidèles comme le *pain des forts et le lait des faibles*. Les jésuites, voyant qu'on multipliait les éditions de celivre, y soupçonnèrent un poison caché. Le signal de la guerre se donna en 1696. Noailles, devenu archevêque de Paris, publia une instruction pastorale sur la *predestination*, qui occasiona le *Problème ecclésiastique*. (Voyez NOAILLES.) Cette brochure roulait presque entièrement sur les *Réflexions morales*. Elle donna lieu à examiner ce livre. Le cardinal de Noailles convint que la critique était fondée, et fit faire des corrections; l'ouvrage ainsi corrigé parut à Paris en 1696. La retraite de Quesnel à Bruxelles ayant été découverte, Philippe V donna un ordre pour l'arrêter : l'archevêque de Malines, Humbert de Précipiano, le fit exécuter. On le trouva au refuge de Forêt, caché derrière un tonneau. Comme on avait de la peine à le reconnaître, dit l'abbé Bérault, sous l'habit séculier qu'il portait, on lui demanda s'il n'était pas le père Quesnel. Il répondit avec simplicité qu'il s'appelait de Rebecq. De Fresnes, de Rebecq, le père Prieur : c'étaient là pour lui autant de noms de guerre, et de pieux expédients, pour éviter les restrictions mentales et l'abominable équivoque. On ne laissa pas de saisir de Rebecq, et on le conduisit dans les prisons de l'archevêché, d'où il fut tiré par une voie inespé-

rée, le 13 septembre 1703. Sa délivrance fut l'ouvrage d'un gentilhomme espagnol réduit à la misère, qui, plein d'espoir en la boîte qui vaut la pierre philosophale, perça les murs de la prison et brisa ses chaînes. En l'arrêtant, on s'était saisi de ses papiers, et de ceux qu'il avait d'Arnould : le jésuite LeTellier en fit des extraits, dont madame de Maintenon lisait tous les soirs quelque chose à Louis XIV pendant les dernières années de sa vie. Le monarque y trouva des motifs nouveaux de ne pas se repentir des efforts qu'il avait faits pour abattre cette secte naissante. Quesnel, remis en liberté, s'enfuit en Hollande, d'où il décocha plusieurs brochures contre l'archevêque de Malines, l'un des plus sages et des plus zélés prélats qu'eût alors l'Eglise catholique. (Voyez son article.) Cependant dès le 15 octobre de cette année, Foresta de Cologne, évêque d'Apt, proscrivit les *Réflexions morales*. L'année suivante, on dénonça l'auteur au public, comme hérétique et comme séditieux. Il était effectivement l'un et l'autre. Le père Quesnel se défendit; mais ses apologies n'empêchèrent pas que ses *Réflexions morales* ne fussent condamnées par un décret de Clément XI en 1708, supprimées par un arrêt du conseil en 1711, prosrites par le cardinal de Noailles en 1713, enfin solennellement anathématisées par la constitution *Unigenitus*, publiée à Rome le 8 septembre de la même année, sur les instances de Louis XIV. Cette bulle fut acceptée, le 23 janvier 1714, par les évêques assemblés à Paris, enregistrée en Sorbonne le 5 mars, et reçue ensuite par le corps épiscopal, à l'exception de quelques évêques français qui en appelèrent au futur concile. De ce nombre était le cardinal de Noailles, qui dans la suite abandonna le parti avec éclat. Quesnel survécut peu à ces événemens. Après avoir employé sa vieillesse à former à Amsterdam quelques églises jansénistes, il mourut dans cette ville en 1719, à 85 ans. (Voyez *Causa quesnelliana*, Bruxelles, 1704, in-4°, et *Historia Ecclesiæ ultrajectinæ a tempore mutata religionis*, par Hoynck van Papen Drecht, Malines, 1725, in-folio.) La manière dont il s'expliqua dans ses derniers momens est remarquable. Il déclara dans une profession de foi : « Qu'il vou-
 » lait mourir comme il avait toujours
 » vécu, dans le sein de l'Eglise catholi-
 » que; qu'il croyait toutes les vérités

» qu'elle enseigne, qu'il condamnait tou-
 » tes les erreurs qu'elle condamne; qu'il
 » reconnaissait le souverain pontife pour
 » le premier vicaire de J.-C., et le siège
 » apostolique pour le centre de l'unité. »
 Dans le cours de la même maladie, il rap-
 pela à une personne qui était auprès de
 lui les accusations qu'on avait formées
 contre lui à Louvain touchant ses mœurs,
 et assura qu'elles étaient mal fondées.
 Quelque temps auparavant, son neveu
 Pinson lui ayant demandé conseil sur le
 parti à prendre dans les disputes qui l'a-
 vaient tant occupé, il lui recommanda de
 rester attaché à l'Eglise : « Les manières
 » outrageantes des jésuites, ajouta-t-il,
 » m'ont engagé à soutenir avec opiniâ-
 » treté ce que je soutiens aujourd'hui. »
 Ce détail se trouve dans une lettre de
 M. Pinson, sculpteur, à M. Poncet de la
 Rivière, évêque d'Angers. On a de Ques-
 nel : | *Lettres contre les nudités, adres-
 sées aux religieuses qui ont soin de l'é-
 ducation des filles*, in-12, 1686; | *L'idée
 du sacerdoce et du sacrifice de Jésus-
 Christ*, dont la seconde partie est du père
 de Gondren, deuxième supérieur-général
 de l'Oratoire. On a plusieurs éditions de
 cet ouvrage, qui est in-12. | *Les trois con-
 sécrations, la consécration baptismale, la
 consécration sacerdotale, et la consé-
 cration religieuse*, in-12, avec l'ouvrage
 précédent; | *Elévations à N. S. J.-C. sur
 sa passion et sa mort*, etc., in-16; | *Jésus
 pénitent*, in-18; | *Du bonheur de la mort
 chrétienne*, in-12; | *Prières chrétiennes,
 avec des pratiques de piété*, 2 vol. in-12;
 | *Office de Jésus, avec des réflexions*,
 in-12; | *Prières à N. S. J.-C. au nom des
 jeunes gens, et de ceux qui désirent de
 lire la parole de Dieu, et surtout l'Evan-
 gile*, brochure in-12; | *Eloge historique
 de M. Desmahis, chanoine d'Orléans, à
 la tête de Vérité de la religion catholi-
 que*, etc., de ce chanoine. Tous ces ou-
 vrages ont été souvent réimprimés. | *Re-
 cueil de Lettres spirituelles sur divers
 sujets de morale et de piété*, in-12, 3
 vol., Paris, 1721; | *Tradition de l'Eglise
 romaine sur la prédestination des saints
 et sur la grâce efficace*, Cologne, 1687, 4
 vol. in-12, sous le nom du Sr. Germain,
 docteur en théologie. La matière y est
 traitée conformément aux maximes adop-
 tées par l'auteur; | *La discipline de l'E-
 glise, tirée du nouveau Testament et de
 quelques anciens conciles*, 2 vol. in-4°,
 Lyon, 1689. Ce ne sont que des mémoires
 imparfaits, fruits des conférences sur la

discipline qu'il avait été engagé de faire par ses supérieurs. | *Cause arnaldine*, in-8°, 1699, en Hollande. On voit dans cet ouvrage tout ce que l'esprit de parti peut inspirer d'ardeur pour la défense du chef. Il le fit entrer en partie dans la *Justification* de M. Arnauld, 1702, 3 vol. in-12. | *Entretiens sur le décret de Rome*, contre le nouveau Testament de Châlons, accompagnés de réflexions morales; | sept *Mémoires* en 7 vol. in-12, pour servir à l'examen de la constitution *Unigenitus*; une grande quantité d'ouvrages sur les contestations dans lesquelles il s'était engagé, dont il est inutile de donner la liste, depuis que la secte dont il fut le coryphée a professé ouvertement le déisme et l'athéisme, comme on l'a pu voir dans la révolution de France en 1789 et années suivantes.

QUESNEL (PIERRE), surnommé *Bénard*, mort à la Haye vers 1774, âgé de 75 ans, est connu dans la république des lettres par plusieurs ouvrages, et principalement par l'*Histoire de la compagnie de Jésus*, dont les quatre premiers volumes ont été imprimés à Utrecht en 1741. Cet écrivain, qui avait achevé, trois mois avant sa mort, cette *Histoire*, à laquelle il avait employé la plus grande partie de sa vie, s'est déterminé, peu d'heures avant de rendre le dernier soupir, et à la persuasion de certaines personnes qui lui en ont fait un cas de conscience, à en faire brûler le manuscrit, qui aurait formé 20 volumes in-12.

QUESNOY (FRANÇOIS du), connu sous le nom de *Flamand*, sculpteur, natif de Bruzelles, mort à Livourne en 1644, âgé de 52 ans, travailla principalement en Italie et dans les Pays-Bas. Les compositions de cet ingénieux artiste sont d'un goût et d'une élégance admirables. Il a fait beaucoup de petits bas-reliefs en bronze, en marbre, en ivoire, etc., et de petites figures en cire, qui représentent, la plupart, des jeux d'enfants, des bacchanales et autres sujets gais, traités avec un art et un esprit exquis. Ils sont fort recherchés des curieux.

QUESNOY (JÉRÔME du), frère du précédent, excella comme lui dans la sculpture. On voit les chefs-d'œuvre de cet artiste aux Pays-Bas. On admire surtout le mausolée de Triest, évêque de Gand, dans l'église cathédrale de cette ville. C'est un des plus beaux ouvrages de sculpture qui soient dans ce pays; il est composé d'une manière grande, exécuté avec

correction et finesse. Jérôme, dont les vices égalaient les talens, fut surpris en finissant ce mausolée dans le crime de pèderastie, et brûlé dans la même ville le 24 octobre 1654. Plusieurs de ses ouvrages se ressentent de la corruption de son cœur.

QUETIF (JACQUES), né à Paris en 1618, prit l'habit de Saint-Dominique, fut bibliothécaire du couvent des dominicains de la rue Saint-Honoré, et mourut le 2 mars 1698, à 80 ans. On a de lui: | une *Edition* des opuscules et des lettres de Pierre Morin; | une nouvelle *Edition* du concile de Trente, in-12; | une nouvelle *Edition* de la Somme de saint Thomas, en 3 vol. in-fol.; | les *Lettres de Savonarole*, et sa *Vie* par Jean-François Pic de la Mirandole; | il préparait une *Bibliothèque des auteurs* de son ordre, qui fut finie par le père Echard, son confrère. Toutes ses productions sont des témoignages avantageux de son érudition. Sa vertu égalait son savoir, et son savoir était très étendu.

QUEUX (CLAUDE le), chapelain de Saint-Yves à Paris, mort en 1768, a donné des *Traductions* de plusieurs traités de saint Augustin et de saint Prosper sur la grâce et sur le petit nombre des élus. De plus, il a composé: | *Les dignes fruits de pénitence*, 1742, in-12; | *Le Chrétien fidèle à sa vocation*, 1748 et 1761, in-12; | *Le Verbe incarné*, 1759, in-12; | *Tableau d'un vrai chrétien*, 1748, in-12; | *Mémoires justificatifs de l'Exposition de la doctrine chrétienne* de Mesenguy; | un *Traité du petit nombre des élus*, traduit du latin de Foggini. Il a travaillé aussi avec l'abbé Le Roi, ex-oratorien, à une édition de l'*Histoire des variations* par Bossuet, 5 vol. in-12, 1772, avec la *Défense*, les *Avertissemens aux protestans*, etc.; mais ce qui l'a fait le plus connaître, est le *Prospectus* de la nouvelle édition des *Oeuvres* de ce prélat, abandonnée ensuite à dom Déforis et autres bénédictins: édition proscrite par le clergé de France, et entreprise précisément pour corrompre les écrits de ce grand homme, et rendre sa foi suspecte. On raconte au sujet de l'abbé Le Queux l'anecdote suivante, que nous transcrirons telle qu'elle nous a été communiquée. « Fen M. Riballier, syndic de la faculté » de Paris, parlant à M. l'abbé Le Queux » du petit ouvrage qu'avait fait Bossuet » sur le formulaire d'Alexandre VII, lui » dit que sûrement il avait dû le trouver

» *parmi ses manuscrits. L'abbé répondit qu'effectivement il l'avait trouvé, mais qu'il l'avait jeté au feu.* M. Riballier lui fit à ce sujet une réprimande convenable. » Nous pouvons citer les personnes les plus respectables qui vivent encore, et à qui M. Riballier a fait part de cette anecdote. Il n'en revenait pas toutes les fois qu'il racontait cette impertinente réponse. *Voyez* SOARDI.

QUEVEDO de **VILLEGAS** (D. FRANÇOIS), né à Madrid en 1580 d'une famille noble, étudia à Alcalá, où il fit de rapides progrès dans toutes les sciences, sans excepter la médecine, la jurisprudence et la théologie. Il possédait en outre le latin, le grec, l'hébreu, l'arabe, l'italien et le français. Un duel qu'il eut en Espagne, pour défendre une dame, l'obligea de passer à Palerme, où le duc d'Ossone le nomma inspecteur général des finances. Ce même seigneur lui ayant obtenu sa grâce, il revint en Espagne, et fut employé à diverses négociations auprès de plusieurs cabinets. La disgrâce du duc d'Ossone entraîna la sienne; il fut arrêté en 1620 et transporté dans une de ses terres, où on le retint trois ans. Ayant recouvré sa liberté, il demanda les arrérages de sa pension, et il fut exilé. Rappelé à Madrid, le duc d'Alvarès l'investit de la charge de secrétaire du roi, et il lui offrit l'ambassade de Gènes, qu'il ne voulut pas accepter. Il se maria à l'âge de 34 ans, après avoir renoncé à plusieurs bénéfices ecclésiastiques qu'il possédait. Il fut bientôt accusé d'un libelle contre le ministère; ses biens furent saisis, et il se vit jeté dans un cachot, et réduit à vivre d'aumônes. On trouva enfin le véritable auteur du libelle, et Quevedo sortit de la prison. Il se retira dans sa terre de la Torre de Juan Abad, où il mourut en 1645, âgé de 65 ans. Il était chevalier de Saint-Jacques. Cet auteur est mis au rang des plus célèbres écrivains de sa nation. Malheureusement en évitant l'enflure et l'exagération qu'il reprochait aux disciples de Gongora, il n'a pas su se garantir de l'affectation de l'esprit; et ce défaut est chez lui poussé à l'excès. Il s'est exercé dans plusieurs genres de poésie. On a de lui : | des *Pièces héroïques*; | des *lyriques*; | des *facétieuses*. Il publia ses différentes poésies sous le titre de *Par-nasse espagnol*, Madrid, 1650, in-4°; | des *Traductions*; | l'*Aventurier Buscon*; mauvais roman traduit en français, 1773, 3 brochures in-12; | les *Visions*. A ces ou-

vrages il faut ajouter la *Politique de Dieu*; la *Vie de saint Paul*, *Conte des contes*, des *Comédies*, des *Satires*, etc., etc. Ses productions en vers et en prose ne manquent ni d'imagination ni d'agrémens. Ses ouvrages ont été recueillis à Bruxelles en 3 vol. in-12, et traduits en français et imprimés dans la même ville en 2 vol. Don Paul-Antoine de Tarsia a donné sa vie en espagnol, Madrid, 1663, in-8°. On peut consulter avec fruit l'*Histoire de la littérature du Midi* par M. de Sismondi, et l'*Histoire de la littérature espagnole* par M. Bouterweck.

* **QUEVEDO-Y-QUINSANO** (PIERRE de **ALCANTARA** de), cardinal et évêque d'Orense en Galice, naquit le 12 janvier 1736 à Villa-Nuova-di-Fresno (Ville-Neuve-du-Frêne), dans l'Estramadure, d'une famille recommandable par ses vertus et par sa noblesse. Le jeune Quevedo fit ses études à l'université de Salamanque où il prit le grade de docteur, et embrassa l'état ecclésiastique. Il devint bientôt chanoine de Salamanque et inquisiteur du saint Office. En 1776, le roi Charles III le nomma évêque d'Orense en Galice. Ce n'était point un siège riche, ni un poste brillant; son humble troupeau n'en eut que plus de droit à son intérêt. Quevedo prêchait assidûment, répandait d'abondantes aumônes, maintenait la discipline parmi son clergé, faisait de fréquentes visites dans son diocèse pour s'assurer du bien qu'il y avait à faire, et des abus qu'il fallait réprimer. Le cardinal Delgado étant mort en 1782, et ayant laissé le siège de Séville vacant, Charles III y nomma Quevedo. Aussi désintéressé que modeste, l'évêque d'Orense supplia le roi de le dispenser d'accepter cette place, et de le laisser à sa première épouse. Lorsque la persécution révolutionnaire obligea les ecclésiastiques français de quitter leur patrie, Quevedo accueillit honorablement tous ceux qui cherchèrent un asile dans son diocèse. Il les logea dans ses séminaires, dans sa maison de campagne et même dans son palais. Il fournit à tous leurs besoins. Le nombre ne l'effrayait pas, et plus il s'en présentait, plus la Providence semblait multiplier les ressources dans ses mains charitables. Il aidait également des familles d'émigrés retirées en Galice. On a évalué à plus de 80,000 f. ce qu'il consacrait par an à cette bonne œuvre, pour laquelle il mérite la reconnaissance de toutes les âmes généreuses. Quand Bon-

parte s'empara de l'Espagne, fidèle à son roi, il ne voulut reconnaître ni un maître étranger, ni le pouvoir que s'arrogeaient les cortès, et refusa de se prêter aux vœux de ces assemblées. Proscrit par elles, il se retira dans une partie de son diocèse, située en Portugal, et y demeura jusqu'au retour de Ferdinand VII, en 1814. Un des premiers soins de ce prince, rendu à ses états, fut de rappeler l'évêque d'Orense, et de le nommer à l'archevêché de Séville, qui se trouvait de nouveau vacant. Quevedo, pour la seconde fois, refusa ce riche bénéfice. La lettre qu'il écrivit à ce sujet au ministre secrétaire d'état est un modèle de désintéressement et de modestie. Voyez-la dans l'*Ami de la religion*, tom. 1, p. 831. Ferdinand voulut bien agréer ses excuses; et, pour lui donner du moins une marque de sa considération et de son estime, il lui envoya le grand-cordon de l'ordre de Charles III. Quelque temps après, il le présenta au cardinalat. Pie VII l'éleva à cette dignité dans le consistoire du 8 mars 1816; mais il ne fut déclaré que le 23 septembre suivant. Sa modestie et ses autres vertus apostoliques ne reçurent aucune atteinte des honneurs dont il fut comblé malgré lui. Le vénérable pasteur mourut presque subitement dans son palais épiscopal, la nuit du 27 au 28 mars 1818, regretté de son clergé et de son peuple. Il commençait sa 83^e année. En 1801, les prêtres français firent graver son portrait à Madrid, avec cette inscription : *Consolatus est lugentes in Sion, eleemosynas ejus enarrabit omnis Ecclesia sanctorum*.

* QUEYSEN (GUILLAUME), homme d'état, né à Zwolle, le 31 mai 1754, suivit d'abord avec succès la carrière du barreau. Nommé ensuite membre du conseil municipal de Zwolle, il fit partie, en 1775, des états de la province, qui l'éluèrent député des états-généraux. Membre de la première Convention nationale de la république batave, il s'y montra fort modéré, déploya de grands talens oratoires, et fut de la commission chargée de rédiger la nouvelle constitution. Il fut réélu député à la seconde Convention, et devint membre du comité des affaires étrangères. Queysen se déclara toujours contre les mesures violentes, et ne désirait qu'une sage liberté; aussi le parti démagogique ayant pris le dessus, Queysen fut arrêté et relégué, comme prisonnier d'état, à Horn, où il demeura jusqu'au mois de juin 1798. Le parti oppresseur

ayant à son tour été vaincu, Queysen recouvra sa liberté; mais il ne voulut plus se mêler d'affaires politiques. Cependant les vœux de ses concitoyens lui firent quitter sa retraite: employé pour la troisième fois, il fut nommé membre du directoire exécutif de la république batave jusqu'en 1803, époque de la dissolution de cette assemblée. Lorsque la Hollande fut érigée en royaume par Bonaparte, Queysen fut nommé conseiller d'état: le roi Louis Bonaparte lui confia en même temps la direction générale des postes, et lui donna la croix de l'ordre de l'Union. Queysen était, en 1803, préfet de l'Ost-Frise, pays ajouté au nouveau royaume. A l'époque de la réunion de la Hollande à l'empire français, Bonaparte appela Queysen à Paris, et le nomma membre du corps législatif. La chute de Napoléon ramena Queysen en Belgique, et lors de la création du royaume des Pays-Bas, en faveur de la maison d'Orange, le roi Guillaume lui conserva son titre de conseiller d'état, et le créa chevalier de l'ordre du Lion-Belgique. Ce monarque ayant formé une commission pour vérifier les lois fondamentales de l'état, Queysen en fit partie. Il se prononça, en présence de ce même souverain, pour la liberté de la presse et la publicité des délibérations de la seconde chambre des états-généraux; et, malgré l'opposition la plus vive, l'opinion de Queysen prévalut. Sa santé s'étant visiblement altérée, Queysen se retira à Zorgvliet, village près de la Haye, où il mourut le 11 avril 1817, âgé de 63 ans.

QUIEN de la NEUFVILLE (JACQUES le), né à Paris en 1667, capitaine de cavalerie, d'une ancienne famille du Boulonnais, fit une campagne en qualité de cadet dans le régiment des gardes françaises, et quitta ensuite le service pour le barreau. Il était sur le point d'être pourvu de la charge d'avocat-général de la cour des monnaies, lorsqu'une banqueroute considérable faite à son père déranger ses projets, et le réduisit à chercher une ressource dans la littérature. Après avoir appris l'espagnol et le portugais, il donna, en 1700, en 2 vol in-4°, l'*Histoire générale de Portugal*; ouvrage qui lui mérita une place à l'académie des inscriptions, en 1706. Le Quien n'a conduit cette histoire que jusqu'en 1521, à la mort d'Emmanuel I^{er}; et outre que son ouvrage n'est pas fini, il a plusieurs autres défauts. La Clède, secrétaire du maréchal de Coigny, qui donna,

en 1735, en 2 vol. in-4°, et en 8 in-12, une *Nouvelle Histoire de Portugal*, conduite jusqu'à nos jours, prétend que Le Quien a supprimé dans la sienne un grand nombre de faits importants, et a passé légèrement sur beaucoup d'autres : mais, malgré sa critique, l'ouvrage de Le Quien est avec raison préféré au sien. Son traité *De l'usage des postes chez les anciens et les modernes*, Paris, 1734, in-12, lui fit donner la direction d'une partie de celles de la Flandre française. Il alla s'établir au Quesnoy, et il y demeura jusqu'en 1713, que l'abbé de Mornay, ambassadeur en Portugal, l'emmena avec lui, comme un homme intelligent et un confident sûr. Ce voyage lui fut aussi avantageux qu'honorable. Le roi de Portugal lui donna une pension de 4,500 livres, payables en quelque lieu qu'il fût, et le nomma chevalier de l'ordre du Christ. Le Quien crut ne pouvoir mieux le remercier qu'en travaillant à finir son *Histoire de Portugal*; mais sa trop grande application lui causa une maladie, dont il mourut à Lisbonne, en 1728, à 81 ans, laissant deux fils.

QUIEN (MICHEL le), dominicain, naquit à Boulogne en 1661 d'un marchand. Étant venu achever ses études à Paris, il s'y rendit habile dans les langues, dans la théologie et dans l'antiquité ecclésiastique. Il fut aimé par ses confrères et consulté par les savans, qui trouvaient en lui un critique habile et un littérateur poli, toujours prêt à communiquer ses lumières. Ce pieux et savant dominicain mourut à Paris, en 1733, à 72 ans. Ses principaux ouvrages sont : | la *Défense du texte hébreu* contre le père Pezron, avec une réponse au même père, qui avait réfuté cette Défense, in-12. (Voyez MORIN, JEAN et CAPPEL.) | Une *Édition des Œuvres* de saint Jean Damascène, en grec et en latin, 3 vol. in-fol., 1712; | un traité contre le schisme des Grecs, qu'il a intitulé : *Panoplia contra schisma Græcorum*, in-4°, sous le nom d'Étienne de Altimura; | *Nullité des ordinations anglicanes*, contre le père Le Courayer, 1 vol. in-42; | plusieurs *Dissertations* dans les *Mémoires de littérature et d'histoire*, recueillies par le père Desmolets; | *Oriens christianus, in quatuor patriarchatus digestus, in quo exhibentur Ecclesiæ patriarchæ, cæterique præsules Orientis*, 3 vol. in-fol., 1740, Paris, de l'imprimerie royale. Ouvrage qui renferme toutes les Églises orientales, sous les quatre grands patriarchats de Constan-

tinople, d'Alexandrie, d'Antioche et de Jérusalem. L'auteur y donne la description géographique de chaque diocèse des villes épiscopales. Il rapporte l'origine et l'établissement des églises, leur étendue, leur juridiction, leurs droits, leurs prérogatives, leurs prétentions, la succession et la suite de leurs évêques, le gouvernement politique, les changemens qui y sont arrivés, etc. La *Gallia christiana* de Sainte-Marthe lui a servi de modèle, et il l'a très-bien imitée.

QUIETUS (FULVIUS), second fils de Macrien, se distingua dans les armes, et fut fait tribun par Valérien. Son père ayant été déclaré empereur en 261 par l'armée d'Orient, lui donna le titre d'Auguste, et partagea son autorité avec lui et Macrien le jeune. Macrien le père voulut aller se faire reconnaître en Occident où Gallien régnait; il laissa à Quietus le soin de défendre l'Orient contre les Perses. Quietus signala dans cette occasion ses talens militaires. Mais son père et son frère ayant été tués, Odénat, qui l'avait très bien servi jusqu'alors, lui enleva une partie de ses troupes, et mit le siège devant Emèse, où l'infortuné prince s'était renfermé. Les habitans le sacrifièrent à leur sûreté, et après lui avoir donné la mort, ils jetèrent son cadavre dans les fossés de la ville. Ce fut à la fin de juillet de l'an 262. Son règne ne fut que d'environ 17 mois; mais dans un si court espace, il parut très capable de bien gouverner un empire.

QUIGNONEZ (FRANÇOIS de), cardinal, était fils du comte de Luna, et naquit à Léon vers la fin du 15^e siècle. Il fut pape du cardinal Ximenes, et quitta cet homme célèbre pour entrer chez les cordeliers. Quignonez parvint par ses talens à la place de général de son ordre en 1522. L'empereur Charles-Quint, qui l'aimait autant qu'il l'estimait, le fit membre de son conseil de conscience. Lorsque Clément VII eut été fait prisonnier, en 1527, par les troupes de ce prince, Quignonez fut chargé par ce pontife de négocier la paix et d'obtenir sa liberté. Ses soins lui ayant réussi, il fut honoré de la pourpre, envoyé légat en Espagne et à Naples, fait évêque de Coria, et mourut à Veruli, en 1540, après avoir donné une grande idée des lumières de son esprit et des qualités de son cœur. On a de lui un *Bréviaire (Breviarium romanum à sacra potissimum Scriptura et probatis sanctorum historiis confectum)*, imprimé à Rome, en 1535,

in-8°, aujourd'hui assez rare. La préface en est belle, et mérite d'être lue. On a suivi en partie, dans les nouveaux Breviaires de France, le plan proposé par ce cardinal : et si celui de Paris était pendant toute l'année comme il est au temps pascal, il y serait entièrement conforme. Les Heures canonicales sont réduites à trois psaumes, et les Matines à trois leçons : le Psautier y est distribué de façon qu'on peut le réciter en entier dans chaque semaine : mais les psaumes y sont morcelés, ce qui fait un défaut essentiel par la confusion qu'il y a dans les idées, relativement au nombre, à la nature et à l'objet de ces divins cantiques, par l'extinction de l'enthousiasme poétique qui en a dessiné les liaisons et fixé l'ensemble de la manière la plus inviolable. (*Voyez le Jour. hist. et litt.*, 1^{er} novembre 1786, pag. 471, 1^{er} octobre 1792, pag. 196; avantages de l'ancien et du nouveau Bréviaire comparés, *ibid.* 1^{er} septembre 1792, p. 15.) Pie V, ne voulant d'ailleurs pas autoriser par son silence la circulation d'un ouvrage liturgique qui n'avait aucune sanction, le supprima. On le réimprima à Paris, in-8°, en l'an 1679 : il est recherché des savans, surtout des liturgistes. *Voyez* ROBINET (URBAIN.)

QUIGNONEZ (JEAN de), médecin espagnol, de la même famille que le précédent, naquit vers 1600. Il exerçait la médecine par goût et non par intérêt. Ses amis, à qui il portait généreusement du secours dans leurs maladies, éprouvèrent plus d'une fois combien il était instruit dans l'art des guérisons. Il nous reste de lui, sur les langoustes ou sauterelles, un traité écrit en espagnol, et qui est curieux et peu commun. Il fut imprimé à Madrid, in-4°, en 1620. Quignonez est encore auteur d'un Traité assez recherché, imprimé à Madrid, en 1632, in-4°, sous ce titre : *El monte Vesuvio*. Il est curieux. Cet auteur, comme on voit, avait embrassé plus d'une science. Outre celle de l'histoire naturelle, à qui nous devons les deux traités précédens, il cultiva aussi celle des antiquités. Il a laissé un Traité, en espagnol, sur quelques monnaies des Romains, imprimé à Madrid, en 1620, in-4° : il est peu commun.

QUILLARD (PIERRE-ANTOINE), peintre, né à Paris, vers 1700, fut élève de Watteau, dont il suivit le style. Son dessin était parfait, et dès l'âge de 11 ans, il donnait de si belles espérances, que le

cardinal de Fleury présenta quelques-uns de ses ouvrages à Louis XV, et ce monarque le gratifia d'une pension. Un médecin suisse, attaché à la cour de Lisbonne, nommé Merveilleux, l'engagea à passer en Portugal pour dessiner les productions végétales de ce royaume, dont il voulait composer un herbier. Lorsque Quillard fut arrivé dans la capitale, le roi dom Joseph lui assigna une pension de 80 cruzados (400 fr.) par mois. Après avoir travaillé quelque temps à la Flore du médecin Merveilleux, il peignit les plafonds de l'appartement de la reine, et plusieurs tableaux, très estimés, dans l'hôtel du duc de Cadaval. Il grava en outre, sur ses propres dessins, toutes les planches représentant la pompe funèbre du duc de Nunho, Olivares Pereyra, Lisbonne, 1730, in-fol. Quillard est mort à Lishonne en 1733.

QUILLET (CLAUDE), poète latin moderne, né en 1602 à Chinon en Touraine, exerça d'abord la médecine. Il se trouva à Loudun, dans le temps que Laubardemont fut envoyé par le cardinal de Richelieu dans cette ville, pour prendre connaissance de la fameuse affaire de Grandier. On sait qu'il était question de sortilège. Le diable s'était emparé des religieuses de Loudun, par le ministère, à ce qu'on prétendait, du malheureux curé. (*Voyez* GRANDIER, MESNARDIÈRE.) Quillet laissa échapper quelques discours qui offensèrent le cardinal, et écrivit un traité où il se trouva plusieurs assertions propres à lui causer du désagrément. S'étant retiré en Italie, il y embrassa l'état ecclésiastique, et le maréchal d'Estrées, ambassadeur de France à Rome, le prit pour son secrétaire. Ce fut dans cette ville qu'il commença sa *Callipédie*, poème en quatre chants, qu'il termina à Paris, où il revint après la mort de Richelieu. La *Callipédie* fut imprimée à Leyde, en 1655, sous ce titre : *Calvidii Lati Callipœdia, sive de pulchrae prolis habendæ ratione*, in-4°. L'auteur le publia sous un nom étranger, parce qu'il y avait lancé plusieurs vers satiriques contre le cardinal Mazarin. Ce ministre le découvrit, et ne s'en vengea qu'en lui donnant une abbaye : *Apprenez*, lui dit-il, *à ménager davantage vos amis*. L'abbé Quillet, pénétré de reconnaissance, donna une nouvelle édition de son poème à Paris, en 1656, in-8°, la dédia au cardinal, et substitua l'éloge à la satire. Cet auteur mourut quelque temps après, à Paris, en 1664,

à 59 ans. Son poème est intéressant par la juste distribution des parties, par l'ingénieux emploi de la fable, par la variété des épisodes ; mais sa versification ne se soutient pas, la diction n'est pas toujours correcte, et la bonne latinité y est blessée en quelques endroits. La matière n'y est pas traitée avec solidité, et ne pouvait pas l'être ; on y trouve quelques erreurs populaires : il y débite sérieusement les extravagances de l'astrologie judiciaire. Un défaut plus grave, c'est un grand nombre de peintures trop libres ; il est vrai que le sujet semble les amener, mais où est la nécessité de traiter de tels sujets ? On a publié, in-12, en 1746, une traduction française en prose de ce poème, par Montenault d'Egley ; et en 1774, une en vers français avec le texte latin, in-8°. Caillau, médecin de Bordeaux, en a publié, en 1799, une traduction nouvelle avec le texte latin et une notice sur Quillet. Ce qui est répréhensible dans le latin l'est bien davantage encore dans le français. Quillet avait écrit un *Poème* sur Henri IV ; il en laissa par testament le manuscrit à Ménage avec cinq cents écus pour le faire imprimer ; Ménage garda l'argent et oublia le poème qui s'est perdu.

QUILLIN. Voyez QUELLIN.

* QUILLOT (CLAUDE), ecclésiastique, né à Aina-le-Duc en Bourgogne, vers le milieu du 17^e siècle, d'une famille pauvre, fit ses premières études dans sa ville natale, et les continua à Dijon, où il entra chez un conseiller au parlement de cette ville en qualité de précepteur de ses enfans. Il avait de la piété : l'idée de mener une vie pénitente lui fit prendre la résolution de se faire chartreux. Il se présenta chez ces pères, y fut admis, et les édifices par son zèle et sa régularité ; mais ses forces ne répondirent point à sa bonne volonté. Il ne put soutenir l'austérité de cette vie, et fut obligé de rentrer dans le monde. L'évêque de Langres lui conféra les ordres sacrés, l'attacha à la paroisse de Saint-Pierre de Dijon, et lui donna le pouvoir de confesser. Sa vie édifiante lui eut bientôt attiré la confiance des personnes les plus religieuses de la ville. On le consultait de toutes parts. Il devint célèbre, et cette célébrité, qu'il ne cherchait pas, lui fit des jaloux. Sa piété le portait à rechercher les ouvrages qu'il croyait les plus propres à la nourrir. Il lut les *Mystiques*, et même, dit-on, les écrits de Molinos, qui n'étaient pas encore con-

damnés. Il reçut chez lui, en 1686, madame Guyon et le père Lacombe. Il n'en fallut pas davantage à ses ennemis pour faire éclater leur haine. Ils le dénoncèrent comme complice de *Philibert Robert*, dont on poursuivait alors le procès pour accusation de *quiétisme*. Quillot en effet fut compris dans la sentence lancée le 17 juillet 1700, par l'official de Dijon, contre ce prêtre et ses sectateurs. Quillot qui n'avait point comparu fut déclaré par cette sentence, contumace, atteint et convaincu d'avoir tenu des discours remplis des erreurs du *quiétisme*, d'avoir distribué des livres qui contenaient lesdites erreurs, etc. : et pour cette raison il fut condamné à trois ans de prison dans un monastère, à y jeûner au pain et à l'eau tous les vendredis, et à faire certaines prières et aumônes : tout pouvoir d'entendre les confessions lui était retiré. Cependant Quillot s'était caché. Le parlement de Dijon, de son côté, prenait connaissance de cette affaire en ce qui pouvait le concerner ; car plusieurs personnes avaient été englobées dans cette sentence. Quillot y fit parvenir différentes pièces qui prouvèrent son innocence ; et par arrêt du 27 août 1700, il fut mis hors de cour. Ce premier succès lui en fit espérer un plus complet. Il demanda la révision du procès instruit devant l'officialité, et se constitua en prison. Une nouvelle sentence le renvoya à pur et à plein de l'accusation formée contre lui ; il sortit de prison le 21 avril 1701, et reprit ses fonctions, à l'exception de celles du confessionnal, dont les supérieurs ecclésiastiques jugèrent qu'il devait s'abstenir. Cette justification authentique n'empêcha pas la publication d'un écrit calomnieux sous le titre d'*Histoire du quillotisme, ou de ce qui s'est passé à Dijon au sujet du quiétisme, etc.*, Zell, 1703, in-4°. L'auteur est Hubert Mauparty, procureur du roi du bailliage et siège présidial de Langres : tout, dans cette bistoire, respire la passion et la haine. On veut absolument y faire croire à une nouvelle hérésie, dont Quillot serait l'auteur. M. de Clermont-Tonnerre, évêque de Langres, ayant fait examiner cet ouvrage, le défendit par une *Lettre pastorale* du 21 avril de la même année ; et le parlement de Dijon le condamna, le 9 juillet suivant, à être lacéré et brûlé par l'exécuteur de la haute justice, comme calomnieux et blessant également le sacerdoce et l'empire. Il est devenu très

rare. On ignore l'époque de la mort de Quillot.

* **QUIN** (JACQUES), célèbre acteur anglais, naquit à Londres le 24 février 1693. Sa mère avait épousé en premières noces un négociant qui, pour raison de commerce, passa aux Indes orientales. Il ne donna depuis son absence aucune nouvelle à sa femme ni à ses amis, de sorte que le bruit de sa mort s'accrédita. Son épouse en prit le deuil, et écouta les propositions de mariage d'un propriétaire appelé Quin, et qui jouissait d'un revenu de 1000 liv. sterling. Le fruit de cette union fut le jeune Quin, et il était encore dans sa première enfance, lorsque le premier mari de sa mère reparut à Londres, réclama sa femme, et les tribunaux la lui accordèrent. Le second époux, Quin, forcé de se retirer, prit soin de son fils, l'envoya à Dublin, où il lui fit faire ses études. Etant mort *ab intestat*, en 1710, il laissa le jeune Quin, alors âgé de 17 ans, sans appui et sans ressources. Poussé par le besoin, il s'engagea dans une troupe de comédiens qui se formait dans la capitale de l'Irlande. S'étant rendu à Londres, par les conseils de quelques amis, il fut reçu dans la troupe de Drury-Lane, et fit connaître ses talens dans la pièce de *Tamérhan*, où il jouait le rôle de *Bajazet*. Il joua encore sur plusieurs théâtres de l'Angleterre et de l'Irlande, et après avoir recueilli d'unanimes applaudissemens, il vint se mesurer avec Garrick à Drury-Lane. Ils jouèrent ensemble dans la *Belle pénitente*; mais Quin ne put soutenir la comparaison d'un rival trop supérieur. Il quitta brusquement le théâtre et se retira à Bath. Appelé à Londres, pour contribuer à secourir plusieurs familles de Cornhill, qu'un incendio affreux avait réduites à la misère, il reparut au théâtre et leur procura une abondante recette. A cette époque (1761), le prince de Galles fit venir auprès de lui Quin, pour donner des leçons de déclamation à ses enfans, auxquels il voulait faire jouer la tragédie de *Caton* d'Addison. Il eut pour élève George III (né en 1738 et proclamé en 1760); et, lorsqu'il eut appris la manière gracieuse et pleine de dignité avec laquelle ce prince avait prononcé son premier discours au parlement, il s'écria d'un ton aussi insolent que ridicule: « Eh bien ! c'est encore moi qui ai formé ce jeune homme. » Il finit sa carrière théâtrale en 1753, et mourut à Bath le 21

janvier 1766, à l'âge de 73 ans. Parmi les défauts de son caractère, il fit paraître quelques bonnes qualités. Il vola souvent au secours de plusieurs gens de lettres, et notamment de Thompson, auteur du poème des *Quatre saisons*, de *Coriolan* et autres pièces dramatiques. Le célèbre Pope lui témoigna beaucoup d'amitié, ce qui ajouta à sa réputation. Mais il avait un caractère vaniteux et querelleur; il s'était battu en duel avec un acteur qu'il blessa mortellement, mais dont les dépositions favorables le sauvèrent, et plus tard il se battit encore avec le poète-acteur Cibber. Les deux rivaux furent blessés dans cette occasion. Il existe une *Vie de Quin*, 1766, in-8°. Davies a donné de grands détails sur cet acteur célèbre dans la *Vie de Garrick*.

QUINAULT (PHILIPPE), poète lyrique, naquit à Paris, le 3 juin 1653 d'une famille honnête, et non d'un boulanger, comme l'insinue Furetière dans son *Factum* contre l'académie. L'auteur de *Marianne*, *Tristan l'Ermite*, dont il avait été, dit-on, le domestique, lui donna les premières leçons de poésie. Il se fit connaître avant l'âge de 20 ans par quelques pièces de théâtre, et avant l'âge de 30 ans il en donna 16, dont plusieurs obtinrent les suffrages du parterre. Elles furent jouées depuis 1654 jusqu'en 1666. Quinault, s'apercevant qu'une de ses tragédies était mal reçue, dit à un courtisan que la scène était en Cappadoce, qu'il fallait se transporter dans ce pays-là, et entrer dans le génie de la nation : *Vous avez raison*, répondit le courtisan : *franchement je crois qu'elle n'est bonne qu'à être jouée sur les lieux*. Boileau lui reprocha que dans ses pièces doucereuses, languissantes, tout, jusqu'à je vous hais, se disait tendrement. Il faut convenir que si le satirique n'épargna pas assez le jeune poète, son tort n'est que dans l'excès de sa critique; et, en jugeant Quinault précisément comme poète, il ne pouvait en porter un jugement bien favorable. D'ailleurs, et il est bon d'y faire attention, lorsque Boileau a traité sévèrement Quinault ce dernier n'avait point encore donné ses meilleurs opéras. D'Alembert lui-même, qui, à cette occasion, a dit bien du mal de Boileau, convient que sa critique n'était pas sans fondement. « La grande poésie, dit-il, veut des images, de l'énergie, une harmonie ferme et soutenue, un faire mâle et prononcé, qu'on ne trouve que rarement dans

• Quinault. Aussi dira-t-on de lui avec justice, que c'est un poète charmant ; mais personne ne dira que c'est un grand poète, comme on le dira de Despréaux, de Corneille, de Racine, de Rousseau. C'est à peu près ainsi que le maréchal de Villars disait du maréchal d'Uxelles. *J'ai toujours entendu dire qu'il était une bonne caboché ; mais personne n'a jamais osé dire que ce fût une bonne tête.* » Voltaire et Laharpe rendent plus de justice à Quinault. Cependant Quinault, qui avait mêlé l'étude du droit à celle de la rime, arrangea les comptes d'un riche marchand que ses associés inquiétaient. Après la mort de ce marchand, qui arriva quelque temps après, il épousa sa veuve. Devenu riche par ce mariage, il acheta, en 1671, une charge d'auditeur en la chambre des comptes. Sa nouvelle fortune ne l'empêcha pas de se plaindre en jolis vers de sa médiocrité :

C'est avec peu de bien un terrible devoir,
De se sentir pressé d'être cinq fois beau-père.
Quoi ! cinq actes devant notaire !
Pour cinq filles qu'il faut pourvoir !
O ciel ! peut-on jamais avoir
Opéra plus fâcheux à faire ?

Il avait été reçu l'année d'au paravant à l'académie française : ses *Opéras* lui avaient mérité une place dans cette compagnie (1). Lulli le préféra à tous les autres poètes, parce qu'il trouvait en lui seul toutes les qualités qu'il cherchait : une oreille délicate, qui ne choisit que des paroles harmonieuses ; un goût tourné à la tendresse, pour varier en cent manières les sentimens consacrés à cette espèce de tragédie. Ce poète eut l'honneur de haranguer le roi, au nom de l'académie française, au retour de ses campagnes de 1675 et 1677. Ayant appris la mort de Turenne au moment qu'il allait parler, il fit une digression, aussi ingénieuse que touchante, sur ce héros. Sur la fin de sa vie, il se repentit d'avoir consacré son temps à ses opéras, auxquels il a dû sa célébrité ; et ces regrets étaient bien justes, car l'amour et la volupté y sont parés de tous les moyens de la séduction, et ne peuvent faire que des impressions dangereuses sur un jeune cœur, disons mieux, sur tous les cœurs. « Cette musique, dit madame de Maintenon dans une de ses *Lettres*, qui fait le seul plaisir du roi, et où l'on n'entend que des

maximes absolument contraires aux mœurs, serait, ce me semble, bien convenable à retoucher ou à proscrire. » Si l'on en dit un mot, le roi répond aussitôt : *Mais cela a toujours été. La reine, ma mère, qui avait de la piété, et la reine, qui communiait trois fois la semaine, ont vu tout cela comme moi.* » Il est vrai que, pour lui personnellement, cela ne lui fait aucune impression, qu'il n'est occupé que de la beauté de la musique, des sons, des accords, et qu'il chante même ses propres louanges comme si c'étaient les louanges d'un autre, et seulement par goût pour les airs. Mais il n'en est pas de même pour le reste des spectateurs : il est impossible que, parmi tant de jeunes cœurs, il n'y en ait de sensibles à ces paroles pleines d'une morale qui fait consister le bonheur dans le plaisir. Car mettez à l'alambic tous les opéras, vous n'en retirerez jamais que cette maxime retournée en mille façons différentes. Le roi a pris autrefois un plaisir extrême aux beaux cantiques d'*Esther* et d'*Athalie* ; aujourd'hui il est presque honteux de les faire chanter, parce qu'il sent qu'ils ennuient les courtisans, que Quinault pourtant n'ennuie pas moins. N'est-il pas déplorable que, parmi des chrétiens, et sous un roi qui ne voudrait assurément pas offenser Dieu, on ait des principes si contraires à tout le système de religion ? Si le roi cependant voulait absolument qu'au lieu des maximes pernicieuses semées dans les opéras, on ne chantât que des choses saintes, ou du moins innocentes, les gens d'esprit, dont la France abonde, s'empresseraient de travailler dans ce genre. Mais il craint d'établir une nouveauté ; il craint que les beaux airs n'ennuient dès que les paroles en sont pures ; il craint de déplaire au public, de l'opinion duquel le prince dépend encore plus que le sujet. Quelques-uns disent que ce que l'on entend à l'*Opéra-entre par une oreille et sort par l'autre*. Oui, mais ils oublient que le cœur est entre deux. » Quinault mourut dans de grands sentimens de religion, le 26 novembre 1688, âgé de 53 ans, après avoir composé pour lui-même cette épitaphe, dont la simplicité est remarquable :

Passant, arrête ici pour prier un moment :
C'est ce que des vivans les morts peuvent attendre :
Quand tu seras au monument,
Ou aura soin de te le rendre.

(1) L'abbé Feller se trompe. A cette époque, Quinault n'avait pas encore composé un seul vers d'opéra.

Quinault est aussi auteur : | de quelques *Epigrammes*, dont la poésie est faible ; | de la *Description de la maison de Sceaux*, petit poëme écrit avec délicatesse ; | de différentes pièces de poésie, répandues dans les recueils du temps. Ses *Ouvrages* ont été imprimées avec sa *Vie* à Paris, 1739 et 1778, 5 vol. in-12 ; nouvelle édition, Paris, 1824, 2 vol. in-8°, avec une *Notice* intéressante. Quinault avait aussi le dessein de faire un poëme sur l'extinction de la religion réformée, qui commençait par ces vers :

Je n'ai que trop chanté les jeux et les amours ;
Sur un ton plus sublime il faut me faire entendre.
Je vous dis adieu, muse tendre.
Je vous dis adieu pour toujours

C'est une vraie cruauté d'avoir abandonné ses *opéras* à M. Marmontel, qui les a gâchés et *limousinés* d'une manière affligeante pour la littérature et pour la mémoire de ce célèbre lyrique. On a fait à l'occasion de cette destructive réforme, l'épigramme suivante :

Quinault par la douceur de ses aimables vers,
Suspendait le tourment des ombres malheureuses :
Cercerès, pour l'en punir, des peines rigoureuses,
S'écrit le dieu des enfers
Il invente aussitôt le mal le plus horrible
Dont au Tartare même on se fût avisé.
Je veux faire, dit-il, un exemple terrible
J'ordonne que Quinault soit Marmontelisé.

Ce qui doit un peu consoler les vrais littérateurs de cette corruption, c'est que l'*opéra* en lui-même est un ouvrage défectueux, monstrueux même dans les règles du théâtre, qui n'appartient à aucun genre, et qui dans la réalité n'est qu'une farce sérieuse et parée. On connaît le mot de J.-J. Rousseau, qu'un poète a rendu ainsi :

On peut faire un bon opéra ;
Mais je ne sais trop quel suffrage
Aux mauvais on réservera,

Puisqu'un bon opéra n'est pas un bon ouvrage.

Les principaux opéras de Quinault sont les *Fêtes de l'Amour et de Bacchus*, *Amadis de Gaule*, *Armide*, *Cadmus*, *Alceste*, *Thésée*, *Atis*, *Isis*, *Persee*, *Roland*, *Proserpine*, etc.

* **QUINAULT DUFRESNE** (JEANNE-FRANÇOISE), sœur de Quinault Dufresne, voyez FRESNE, naquit en 1701 à Paris d'une famille dont plusieurs membres avaient suivi la carrière théâtrale (Quinault le père, Jean-Baptiste-Maurice Quinault l'aîné, Marie-Anne et Françoise Quinault ses sœurs). Jeanne-Françoise Quinault suivit leur exemple, et débuta

en 1718 dans la tragédie, par le rôle de *Phèdre* ; mais le peu de talent qu'elle y déploya l'engagea à renoncer au cothurne, et elle fut reçue parmi les comédiens français pour le rôle de soubrette. Elle s'essaya ensuite dans d'autres rôles, et toujours avec un égal succès. Cette actrice ne manquait pas d'une certaine instruction, et plusieurs auteurs lui demandaient ses conseils. Elle donna à La Chaussée l'idée de la comédie *Le Préjugé à la mode*. Ce fut à elle aussi que Voltaire dut le sujet de *l'Enfant prodigue*, ouvrage bien inférieur à d'autres de ce poète philosophe, et qui n'est au reste qu'une espèce de *Parodie* d'une pièce tirée, peut-être mal à propos, de la parabole de la Sainte-Ecriture. Mademoiselle Quinault avait voulu d'abord confier ce sujet à Destouches ; mais Voltaire, par jalousie, la pria de lui donner la préférence. Elle présida au plan de la pièce, aux corrections, etc. Malgré ses nombreux défauts, cette comédie-parade eut du succès. Quelque temps après elle manqua de se faire pour toujours un ennemi de Voltaire, en blessant son amour-propre, si facile à irriter. Il parait, d'après ce que dit Laharpe, que Voltaire ayant lu sa *Zaïre* à mademoiselle Quinault, celle-ci, qui était naturellement gaie, et qui voulait s'amuser un peu aux dépens de l'auteur, lui dit en éclatant de rire : « Savez-vous comment il faut intituler votre pièce ? *La Procession des captifs*. » Cette plaisanterie, sans doute déplacée, arracha un cri d'effroi à Voltaire, qui répondit en balbutiant : « Mademoiselle, si vous ne me donnez votre parole d'honneur de ne jamais répéter cette plaisanterie, jamais *Zaïre* ne sera représentée. » L'actrice lui promit tout ce qu'il voulut, et l'on sait le succès qu'a obtenu cette tragédie. Dans sa maison, qui était à la mode, comme celles de M^{mes} du Deffant, l'Espinasse et Geoffrin (voyez ces noms), ses contemporaines, M^{lle} Quinault réunissait la société, sinon la mieux choisie, du moins la plus brillante de la capitale, et dont les membres les plus assidus étaient le chevalier d'Orléans, grand-prieur ; le comte de Caylus, d'Alembert, Voltaire, Destouches, Fagan, Duclos, Moncrif, Crébillon fils, Pont-de-Veyle, Voisenon, M. de Maurepas, le marquis d'Argenson, etc. On dînait deux fois par semaine, soit chez mademoiselle Quinault, soit chez le comte de Caylus ; mais chaque convive devait payer sa

carte en esprit, et par des productions en prose, vers, bons mots, saillies piquantes, petites médisances, etc., etc., ce qui formait à la vérité une réunion fort spirituelle, fort gaie, mais où la morale ne trouvait pas grand'chose à gagner. On ne sait pas à quel propos on appelait ces banquets *dîners du bout du banc*; car ils n'étaient ni sobres ni courts. Mademoiselle Quinault devint l'amie intime de Duclos, de d'Alembert et du marquis d'Argenson. Sa gaieté lui faisait parfois franchir les convenances, ainsi que le prouve le fait suivant. Lorsque le marquis d'Argenson fut élevé au ministère, elle alla le complimenter. M. d'Argenson, en l'apercevant, perça la foule des sollicitateurs, alla au devant d'elle et l'embrassa en présence de cinquante témoins. Fort étonné de ce *trait d'esprit* du nouveau ministre, un des sollicitateurs, chevalier de Saint-Louis, s'étant alors approché de mademoiselle Quinault, la pria de lui accorder sa protection auprès de M. d'Argenson. Elle lui répondit en riant : « Ah! » Monsieur, je ne puis mieux faire que » de vous rendre ce que le ministre vient » de me donner, » et elle l'embrassa, préférant faire une plaisanterie plutôt que de rendre un service. Mademoiselle Quinault se retira du théâtre en 1744, à l'âge de 40 ans. Sa bonne humeur et ses habitudes ne l'abandonnèrent pas dans sa vieillesse, et elle avait passé sa quatre-vingt-deuxième année, que l'élégance de la toilette formait encore un de ses principaux soins. Elle s'en occupait encore quand la mort vint la surprendre, presque subitement, en 1783, à l'âge de quatre-vingt-deux ans. Elle laissa à d'Alembert un diamant de prix et des manuscrits. Les *Mémoires de Madame d'Épinay*, Paris, 1818, 3 vol. in-8°, contiennent des détails curieux sur cette actrice et sur Duclos.

QUINAULT. Voyez FRESNE (Du).

QUINCY (CHARLES SEVIN, marquis de), lieutenant-général d'artillerie, né vers 1660, s'est distingué par son courage, et par son amour pour les lettres. On a de lui l'*Histoire militaire du règne de Louis XIV*, Paris, 1726, 7 vol. in-4°, qui se relie en 8, avec des cartes et des plans. Elle est très utile pour ceux qui s'appliquent au métier de la guerre, et qui veulent suivre les marches, les campemens et les autres opérations militaires. Le marquis de Quincy mourut vers 1729.

QUINCY (JEAN), médecin anglais,

exerçait sa profession au commencement du 18^e siècle à Londres. Il mourut dans cette ville en 1723, après avoir publié en anglais : | un *Dictionnaire de physique*, 1719, in-8°; | une *Pharmacopée universelle*, 1721, in-8°, traduite en français par Clausier, Paris, 1745, in-4°. On y trouve la critique des principales préparations des apothicaires. | *Pharmacopée chimique*, Londres, 1723, in-4°.

* QUINETTE (NICOLAS-MARIE), fameux révolutionnaire, né à Paris au mois de septembre 1762, avait reçu une éducation très négligée. Son père lui acheta peu de temps avant la révolution une étude de procureur ou de notaire à Soissons. Le jeune Quinette embrassa avec enthousiasme le parti des novateurs, ce qui le fit nommer, en 1790, d'abord à la place d'administrateur du département de l'Aisne, et en 1791 député à l'assemblée Législative. Alors les révolutionnaires s'empresaient d'établir des clubs, non seulement dans les villes, mais jusque dans les villages. Devenu membre de ces sociétés turbulentes, Quinette y brilla par la force de ses poumons, une loquacité infatigable, et une ardeur antimonarchique qui lui gagnèrent beaucoup de partisans parmi ses obscurs auditeurs. Après avoir brillé dans les clubs, Quinette parut à l'assemblée Constituante; mais il ne parla point aux premières séances, et se rangea du côté gauche, où siégeaient les plus violents révolutionnaires. Cependant, lorsque les premières attaques de cette assemblée se dirigèrent contre les émigrés, Quinette rompit le silence; et le 7 février 1792, il demanda que les biens des émigrés fussent séquestrés; la motion fut adoptée presque à l'unanimité, et causa la ruine d'une infinité de familles nobles. Pour rendre l'exécution de cette motion plus prompte, Quinette appuya la proposition de Lamarque, qui demandait que le décret du séquestre ne fût pas soumis à la sanction royale. Il s'unit ensuite, le 31 mai, à Chabot, pour demander la mise en accusation du duc de Brissac, commandant de la garde constitutionnelle du roi. Depuis cette motion, qui fut adoptée, jusqu'après le 10 août, époque de la chute du trône, on ne parla guère de Quinette: pendant l'assemblée Législative, qui succéda à la Constituante, il fut membre de la commission formée pour surveiller le nouveau gouvernement. Lors des discussions sur le sort de Louis XVI, Quinette fit décréter, au nom de la commis-

sion, que la famille royale serait logée à l'hôtel de la chancellerie, et entourée d'une nombreuse garde aux ordres du maire de Paris; et que pour les dépenses de cette famille, on lui accorderait un fonds annuel de cinq cent mille francs, payable par semaine, jusqu'à l'installation de la Convention nationale. On sait que, malgré ce décret, Louis XVI et sa famille n'eurent pour asile que la tour du Temple. Depuis ce moment, tout devint suspect, jusqu'aux généraux républicains, auprès desquels on envoyait des proconsuls pour les surveiller. Quinette fut un des premiers chargés d'une mission pareille. On l'envoya à l'armée du Nord, et, à son retour, il fut nommé député à la Convention, par le département de l'Aisne. L'abbé Grégoire (évêque constitutionnel de Blois) et Collot-d'Herbois demandèrent, dès la première séance, l'abolition de la royauté. On s'étonna fort quand on entendit Quinette dire que c'était au peuple à choisir entre la royauté et la république. Il s'aperçut bientôt de la fâcheuse impression que cette opinion avait faite sur l'esprit de ses collègues, et tâcha de la faire oublier par les motions les plus anti-monarchiques. Le 12 décembre 1792, il demanda que Louis XVI fût traduit à la barre de la Convention, pour être jugé sans désenparer, « et que ses défenseurs ne pussent dépasser, dans leurs discours, les bornes qui leur seraient prescrites. » Lors de ce jugement inique, il vota pour la mort, sans appel au peuple et sans sursis. Il fit, en outre, le serment de traiter de même tous ceux qui usurperaient les droits du peuple, et prendraient le titre de roi. Devenu membre du comité de salut public, il fut envoyé avec quatre autres députés à l'armée de Dumouriez, pour arrêter ce général, regardé comme suspect. Dumouriez les fit arrêter eux-mêmes et les livra aux Autrichiens, commandés par le prince de Cobourg. Ils furent échangés, après deux ans de détention (le 25 décembre 1795), contre Madame, duchesse d'Angoulême, fille de Louis XVI, enfermée alors dans la tour du Temple. La Convention ayant été remplacée par le conseil des Cinq-cents, Quinette fut présenté à cette assemblée, porté en triomphe jusqu'au fauteuil du président, et l'on déclara qu'il avait bien mérité de la patrie. En 1796, il en devint membre par la réélection des deux tiers de la Conven-

tion. Enfin, instruit par l'expérience, il se montra plus modéré, et demanda même avec instance qu'on accordât des secours aux enfans des émigrés, qu'il avait tant persécutés. Avant la journée du 18 fructidor, il sortit du conseil. Nommé ministre de l'intérieur en juillet 1799, il ne figura point dans la journée du 18 brumaire, où Bonaparte fut déclaré premier consul. Revenu de son délire républicain, et nommé préfet de la Somme, Quinette se fit aimer de ses administrés, qui le désignèrent pour candidat au sénat conservateur. Mais Napoléon n'accepta pas le candidat. Pour le dédommager, il le fit conseiller d'état, et créa pour lui la place de directeur général de la comptabilité des communes et des hospices. Quinette donna son adhésion à la déchéance de Bonaparte (le 11 avril 1814). A son retour de l'île d'Elbe, celui-ci le nomma commissaire dans les départemens de la Somme et de la Loire, et le créa ensuite pair. Il l'avait déjà nommé baron, et Quinette avait pris le titre de baron de Rochemont, d'une terre qu'il avait près de Soissons. Il essaya, quoique en vain, dans la chambre des pairs, de faire adopter la motion de M. de La Fayette à la chambre des députés, et qui avait pour objet de faire déclarer trahîtres à la patrie et de punir sévèrement ceux qui chercheraient à dissoudre la représentation nationale. Bonaparte ayant donné sa seconde abdication, Quinette, choisi par Fouché, fit partie de la commission qui gouverna quelques jours jusqu'au retour de Louis XVIII dans la capitale. Peu de temps après, exilé comme régicide, il se retira aux États-Unis, d'où il vint deux ans après à Bruxelles avec sa famille. Il y vivait presque ignoré, lorsqu'un jour étant allé dans sa bibliothèque chercher quelques livres, il fut attaqué d'une apoplexie foudroyante, et tomba sans vie : c'était le 14 juin 1821; il était âgé de soixante ans. On n'a de lui qu'un *Rapport* sur la détention à l'étranger de Carnus, Bancal, Quinette, Lamarque et Drouet, Paris, an 4 (1796), in-8° de 206 pages.

QUINQUARBOREUS. Voyez CINQUARBRES (JEAN).

QUINTE-CURCE (Q. CURTII REUS), historien latin, probablement au premier siècle de l'ère vulgaire, était, selon quelques-uns, fils d'un gladiateur; au moins sa naissance était si peu illustre, que Tacite, par égard pour un homme devenu très célèbre, n'a pas voulu en parler. Il

s'attacha dans sa jeunesse au questeur d'Afrique, se fit des protecteurs, et après avoir rempli diverses dignités, il eut le gouvernement de l'Afrique. Tibère, en le lui donnant, essaya de couvrir en quelque sorte l'obscurité de sa naissance, en disant qu'il paraissait s'être fait lui-même. *Curtius Rufus videtur mihi ex se natus*. Tacite et Pline le Jeune racontent que son élévation lui fut prédite par un spectre qui lui apparut à Adrumète, sous la figure d'une femme. L'idée que le premier de ces auteurs donne de son caractère n'est rien moins que flatteuse. Quinte-Curce s'est immortalisé par son *Histoire d'Alexandre le Grand*, et il a immortalisé ce héros. Cet ouvrage était en dix livres, dont les deux premiers, la fin du cinquième et le commencement du sixième ne sont pas venus jusqu'à nous. Son style est noble, élégant, pur, mais trop fleuri. Ses pensées sont brillantes, ingénieuses et sensées. Le nom d'Alexandre ne lui en impose point : il dit le bien et le mal de ce héros, comme il l'aurait pu dire d'un homme ordinaire. Il est moins fidèle dans les discours qu'il prête à ce conquérant et aux personnages qu'il fait agir. La plupart sont trop longs, et le bel esprit y paraît plus que l'homme véritablement éloquent. On lui reproche encore d'avoir trop négligé la chronologie, les dates, et d'avoir fait des fautes essentielles en géographie. Les meilleures éditions sont celles du père Matthieu Raderus, Cologne, 1628, in-fol.; de Cellarius, Leipsick, 1724; d'Elzévir, 1633, in-12; du père Le Tellier *ad usum Delphini*, Paris, 1677, in-4°. Les curieux recherchent aussi celle de Venise, 1470, in-fol. Nous citerons encore les éditions de Helmstadt, 1795-1802, 3 vol. in-8°, par D.-J.-T. Cunze; de Leipsick, 1818, gr. in-8°, par J. C. Coker. La traduction donnée par Vaugelas, 2 vol. in-12, est estimée et mérite de l'être. (Voyez FAVRE, CLAUDE, et FREINSHEMIUS.)

QUINTIANUS-STOA. Voyez QUINZANO.

QUINTIEN (saint), né en Afrique sous la domination des Vandales, vint en France du temps du roi Clovis, et fut élu évêque de Rhodéz; il assista, en cette qualité, au concile d'Agde en 506. Chassé de son siège par les Goths, il se retira en Auvergne, où il devint évêque, et où il mourut saintement en 527, après avoir sauvé par ses prières sa ville épiscopale, que le roi Thierry avait juré de détruire.

* QUINTILIA de la MIRANDE (LUCRÈCE), italienne célèbre par ses talents dans les lettres et la peinture, naquit vers 1520. On lui doit, entre autres choses, une *Biographie* des peintres les plus célèbres, qui a eu plusieurs éditions. Elle composa des *poésies* où l'on remarquait un style correct et des pensées neuves. Comme peintre, ses tableaux sont encore estimés en Italie, et se distinguent par l'exactitude du dessin et la grâce dans les figures. Quintilia est morte vers 1585.

QUINTILIEN (MARCUS-FABIUS QUINTILIANUS), naquit la 2^e année de l'empereur Claude, la 42^e de Jésus-Christ. On dispute sur le lieu de sa naissance. Plusieurs le font Espagnol et de Calahorra; d'autres croient, avec assez de fondement, qu'il était né à Rome (1). Quintilien, pour se former à l'éloquence, se rendit le disciple des orateurs qui avaient le plus de réputation. Domitius Afer tenait alors parmi eux le premier rang. Quintilien ne se contentait pas d'entendre ses plaidoyers au barreau, il lui rendait de fréquentes visites. Au commencement de l'empire de Galba, Quintilien ouvrit à Rome une école de rhétorique. Il fut le premier qui l'y enseigna par autorité publique, et aux gages de l'état. Il dut ce privilège à Vespasien, « qui assigna sur le fisc, dit Suétone, un revenu annuel » aux professeurs d'éloquence grecque et « latine. » Ce revenu était considérable et équivalait à 20,000 livres, monnaie de France; mais c'était sans doute une somme à répartir entre tous. Quintilien remplit la chaire de rhétorique avec un applaudissement général. Il exerça en même temps, et avec un pareil succès, la fonction d'avocat, et se fit un grand nom dans le barreau. Après avoir employé 20 années à ces deux exercices, il obtint de l'empereur Domitien la permission de les quitter. Le loisir que se procura Quintilien par sa retraite ne fut pas un loisir de langueur et de paresse, mais d'ardeur et d'activité. Il commença par composer un *Traité sur les causes de la corruption de l'éloquence*, dont on ne saurait trop regretter la perte; nous ne le connaissons que par quelques passages et citations. Quelque temps après,

(1) Martial ne le désigne que comme romain dans ce distique :

Quintilianus vago moderator summe juveni
Gloria romanæ, Quintiliane, togæ.

pressé par les instantes prières de ses amis il commença son ouvrage des *Institutions oratoires* composé de 12 livres. Il en avait achevé les trois premiers, lorsque l'empereur Domitien lui confia le soin des deux jeunes princes ses petits-neveux, qu'il destinait à l'empire. Le plaisir que lui causa la composition de ce livre fut troublé par la perte de ses deux fils et de sa femme; il fut surtout sensible à la mort de l'aîné. « La fécondité de son génie, dit-il, n'en était pas demeurée aux boutons et aux fleurs; dès l'âge de dix ans il portait des fruits. » C'était principalement pour ce cher fils, l'objet de ses complaisances et de ses soins, qu'il avait commencé ses *Institutions oratoires*. C'est la rhétorique la plus complète que l'antiquité nous ait laissée. Son dessein est de former un orateur parfait. Il le prend au berceau et le conduit jusqu'au tombeau. Dans le premier livre, il traite de la manière dont il faut élever les enfans dès l'âge le plus tendre, et prouve que c'est moins de leur propre caractère que des exemples de leurs précepteurs et de leurs parens, que naissent les défauts et les vices qui en font par la suite le fléau de la société. « Plût aux dieux, dit-il, que nous n'ayons pas à nous imputer à nous-mêmes les vices de nos enfans! Nous amollissons leur enfance par de dangereuses délicatesses. Cette molle éducation leur énerve l'esprit et le corps. Accoutumés à souler la pourpre, jusqu'où ne porteront-ils pas leurs desirs, à mesure qu'ils avanceront en âge? S'il leur échappe quelques termes trop libres, nous nous en amusons; et ce que nous ne souffririons pas dans la bouche des plus grands libertins, nous le souffrons dans la bouche de nos enfans, nous en rions, nous les caressons. De qui ont-ils appris ces mots licencieux? Hélas! ils ne sont que les échos de ce qu'ils nous ont entendu dire! Nous les rendons témoins de nos libertés criminelles: il n'est point de repas qui ne retentisse de chansons indécentes, et où l'on n'expose à leurs yeux des choses qui font rougir la pudeur: ils en contractent l'habitude, qui se change bientôt en nature, et les malheureux enfans sont déjà vicieux, sans savoir ce que c'est que le vice (1). »

Dans le même livre, il traite de ce qui regarde la grammaire. Le second expose ce qui doit se pratiquer dans l'école de rhétorique, et plusieurs questions qui regardent la rhétorique même. On trouve dans les cinq livres suivans les préceptes de l'invention et de la disposition. Un des caractères particuliers de la rhétorique de Quintilien, est d'être écrite avec art et élégance. On y voit une grande richesse de pensées, d'expressions, d'images, et surtout de comparaisons, qu'une imagination vive et ornée lui fournit à propos. On y souhaiterait seulement plus de précision et plus de profondeur. Quintilien parle; mais il ne creuse pas assez son sujet. Ses *Institutions* demeurèrent inconnues jusqu'en 1415. Elles furent trouvées par le Pogge, dans l'abbaye de Saint-Gall, et non point dans la boutique d'un épiciers allemand, comme quelques-uns l'ont écrit: c'est chez les moines qu'on a trouvé, à la renaissance des lettres, les anciens ouvrages que quelques savans croyaient perdus; et c'est à eux qu'on en doit la conservation, comme celle des sciences, dans des temps de barbarie et d'ignorance. C'est la justice qui leur a été rendue par des philosophes de ce siècle, leurs forcennés ennemis. L'abbé Gêdoyn a traduit en français les *Institutions*, Paris, 4 vol. in-12; excellente traduction, mais défigurée par l'orthographe du nouvel éditeur. On en a donné une nouvelle édition en 1803, en 4 vol. in-12, et les lacunes que Gêdoyn avait laissées ont été remplies d'après un mémoire manuscrit de Cl. Capperonier, par M. Adry. Cette traduction a été réimprimée avec le texte latin, en 1810, 6 vol. in-8°, et en 1812, en 6 vol. in-12. M. C. V. Ouizille a publié une nouvelle traduction des *Institutions Oratoires*, Paris, 1829, in-8°; elle fait partie de la *Collection des classiques latins*, de Panckoucke. Les savans recherchent deux éditions des *Institutions* données à Rome, en 1470, in-fol., l'une par Comanus, qui est la plus estimée, et l'autre par l'évêque d'Aleria. — Il ne faut pas confondre cet éloquent rhéteur

taient que pour se nourrir le cœur de voluptés et l'esprit de pensées criminelles: tout semblait déjà conspirer de son temps à amener assez rapidement la dégradation de l'espèce, et promettre une génération encore plus vicieuse que la sienne:

Damnosa quid non imminuit dies?
Ætas parentum, prætor avis, tulit
Nos nequiores, mox daturos
Progeniem vitiorum.

(1) Horace avait prélué à ce tableau de la dégénération des mœurs, dans sa belle ode de *Delicta morum*, etc. La profanation du lit nuptial, les danses efféminées apprises aux jeunes filles, qui n'avaient

avec QUINTILIEN, son aïeul. C'est de ce dernier qu'il nous reste 145 *Déclamations*. Ugolin de Parme publia les 136 premières dans le 15^e siècle, Venise, 1481 et 1482, in-fol. Les 9 autres furent publiées en 1563 par Pierre Ayrauld, et ensuite par Pierre Pithou, en 1580. Il y a encore 19 autres *Déclamations* imprimées sous le nom de *Quintilien* l'orateur ; mais Vossius pense qu'elles ne sont ni de lui ni de son grand-père. Il les attribue au jeune Posthume, qui prit, dit-on, le nom de César et d'Auguste dans les Gaules, avec Posthume son père, l'an 260 de J.-C. Elles ont été traduites en français, in-4^o, par Jean Nicole, père de l'auteur des *Essais de morale*. On a réuni les *Institutions* du petit-fils et les *Déclamations* de l'aïeul, dans l'édition *cum notis variorum*, 1665, 2 vol. in-8^o ; et dans celle du savant et prolix commentateur Burman, 1724, 4 vol. in-4^o, moins estimée que l'autre.

QUINTILIUS-VARUS. Voy. VARUS.

QUINTILIUS-VARUS, gouverneur de Syrie, présida à l'assemblée qu'Hérode convoqua pour juger son fils Antipater, accusé de l'avoir voulu tuer. Il conseilla de le tenir en prison jusqu'à ce qu'Auguste en eût connaissance ; il empêcha Sabinus, gouverneur de Judée, de s'emparer des trésors d'Hérode, et apaisa par sa sagesse une sédition que la méchanceté de ce gouverneur avait excitée.

QUINTILIUS (MARCUS-AURÉLIUS-CLAUDIUS), empereur romain, né vers 250, se distingua dans la guerre contre les Goths. Il se fit proclamer Auguste par les troupes qu'il commandait, près d'Aquilée, afin de succéder à son frère Claude II ; mais celui-ci, avant de mourir, avait recommandé à ses généraux d'élire Aurélien, comme le plus propre à porter la couronne. Les gardes prétoriennes, ainsi que les autres milices, qui aimaient Aurélien, fameux par plusieurs victoires, suivirent l'avis de Claude, et le proclamèrent empereur. Quintilien, se voyant à la veille d'être abandonné de ses propres soldats, et ne pouvant lutter contre un si puissant adversaire, quitta son camp, revint à Aquilée, où il se fit ouvrir les veines dans un bain, après un règne éphémère de dix-sept jours. Aurélien fit rendre à son rival tous les honneurs de l'*apothéose*, réservés aux empereurs, et souvent accordés sans avoir égard à leurs vices ou à leurs crimes. On ne connaît point de médailles en argent de

Quintilius. Celles en or sont fort rares, mais on en trouve beaucoup en petit bronze.

* QUINTILLI (JEAN-PAUL), célèbre avocat, naquit à Rome le 4^{er} octobre 1632. Il étudia la philosophie, les belles-lettres, le droit civil, le droit canon, et était doué d'une si vive éloquence, que quand il plaidait, la salle du tribunal était pleine de personnes les plus distinguées, qui y accouraient pour l'entendre. Croyant que Venise était un lieu plus propre à y exercer ses talens oratoires, il s'y rendit, obtint un accueil favorable au barreau, et se concilia l'estime générale. Rappelé à Rome pour des affaires de famille, il fut nommé auditeur général et secrétaire intime du prince Jean-Baptiste Louis. Il mourut en 1705, et a laissé : | plusieurs volumes sur la *Jurisprudence* ; | *Dissertatione*, ou *Dissertation médico-physique sur le décès d'une dame qu'on croyait morte par l'effet d'un poison*, Rome, 1695 ; | des *Oratorio*, etc.

QUINTIN (JEAN), né à Autun en 1500, fut chevalier servant dans l'ordre de Malte, et accompagna le grand-maître dans cette île en qualité de domestique. De retour en France, il devint professeur en droit canon à Paris, l'an 1556, et s'y acquit beaucoup de réputation. Quintin mourut à Paris en 1561. On a de lui une *Description de l'île de Malte*, en latin 1556, in-4^o, et d'autres ouvrages plus volumineux qu'exacts.

QUINTIN, tailleur d'habits, chef des hérétiques qu'on nommait *Libertins*, tient une place parmi les rêveurs et les blasphémateurs du 16^e siècle. Il soutenait que Jésus-Christ était Satan, que tout l'Evangile était faux, qu'il n'y avait dans l'univers qu'un seul Esprit, qui est Dieu ; qu'on ne doit pas punir les méchants ; qu'on peut professer toutes sortes de religions ; enfin, qu'on peut, sans péché, se laisser aller à toutes ses passions. Cet impie factieux et turbulent fut brûlé à Tournai en 1530 ; mais la mort du maître n'empêcha pas les disciples de se répandre en France, en Hollande et dans les pays voisins.

QUINTIN. Voyez LORGES MESSIS.

QUINTINIE (JEAN de la), auteur agromonique, naquit à Chabanais dans l'Angoumois, en 1626. Après son cours de philosophie, il prit quelques leçons de droit, et vint à Paris se faire recevoir avocat. Quoiqu'il eût peu de temps dont il pût disposer, il en trouvait suffisam-

ment pour satisfaire la passion qu'il avait pour l'agriculture. Il lut Columelle, Varro, Virgile, et tous les auteurs anciens et modernes qui ont traité de cette matière. Il augmenta ses connaissances sur le jardinage dans un voyage qu'il fit en Italie. De retour à Paris, la Quintinie se livra tout entier à l'agriculture, et fit un grand nombre d'expériences curieuses et utiles. On dit communément qu'il a prouvé le premier qu'un arbre transplanté ne prend nourriture que par les racines qu'il a poussées depuis qu'il est replanté, et nullement par les petites racines qu'on lui a laissées, qu'en appelle ordinairement *le chevelu*; qu'ainsi, loin de conserver ces anciennes petites racines, quand on transplante l'arbre, comme on faisait autrefois avec grand soin, il faut les couper. Cependant Roger de Schabol a prétendu prouver le contraire, et soutient que le chevelu est nécessaire. La manière vivace dont nous voyons reprendre des plantes (1), sans aucune de ces petites racines, est favorable à l'assertion de la Quintinie. C'est lui aussi qui a donné la méthode de bien tailler les arbres pour les contraindre à donner du fruit aux endroits où l'on veut qu'il vienne, et même à le répandre également sur toutes leurs branches. La Quintinie fait de vains efforts pour détruire le sentiment qui attribue de l'influence à la lune, autrefois généralement reconnue, puis rejetée comme une qualité occulte, aujourd'hui rétablie par les écrivains les plus célèbres (2). Il se déclara aussi contre

la circulation de la sève dans les plantes; et ce qu'il disserte là-dessus prouve peut-être qu'il était meilleur cultivateur que bon physicien. La Quintinie mourut à Paris vers 1700. Louis XIV avait créé en sa faveur la place de directeur-général des jardins potagers et fruitiers des maisons royales. On a de lui un livre intitulé: *Instructions pour les jardins fruitiers et potagers*, Paris, 1725. 2 vol. in-4°; et plusieurs *Lettres* sur la même matière.

QUINTUS-CALABER. V. CALABER

QUINZANO (JEAN-FRANÇOIS CONTI, connu sous le nom de), en latin *Quintianus-Stoa*, poète latin moderne, né dans le Brescian, au village de Quinzano, en 1484, étudia la rhétorique à Brescia; il y apprit aussi la langue grecque, la philosophie, les mathématiques et même l'astrologie qui avait alors beaucoup de vogue. Dès sa première jeunesse, il montra une si étonnante facilité pour les vers latins, que ses condisciples l'appellèrent *Stoa*, du mot grec qui signifie *portique des muses*, et sa sévérité en corrigeant leurs compositions poétiques, laquelle rappelait ce Quintilien dont parle Martial, lui fit donner aussi le nom de *Quintianus*; c'est sous ce double nom de *Quintianus-Stoa* qu'il était connu dans les écoles et parmi les savans. Il fit ensuite un cours de jurisprudence à Padoue, et s'adonna ensuite tout entier à la poésie latine. Etant venu en France, il fut présenté par le cardinal d'Amboise à Louis XII, qui le choisit pour précepteur du jeune duc d'Angoulême, depuis François I^{er}, et auquel Quinzano inspira son goût pour les lettres. Reçu comme professeur de belles-lettres à l'Université de Paris, il y devint recteur et principal. Quinzano improvisait huit cents et même mille vers latins en un seul jour. Louis XII le mena avec lui lorsque ce monarque passa en Italie pour conquérir le Milanais; et à peine se fut-il rendu maître de la capitale qu'il posa publiquement, de sa propre main, la couronne poétique sur la tête de Quinzano. Lors du couronnement de Louis XII, après avoir improvisé quelques vers à la louange de son bienfaiteur, Quinzano offrit à ce monarque l'histoire de sa vie et de ses exploits. Nommé par le sénat de Milan à la chaire de belles-lettres de l'université de Pavie, il y publia ses *Epographi* qu'il avait composés à l'âge de 20 ans. Lors de la retraite des Français, en 1513, il revint à Paris, où il fit imprimer plusieurs ou-

(1) Même des bois secs et des tronçons d'arbres, dans certaines espèces, comme l'olivier, Virgile a dit, et il a dit vrai :

Quin etiam caudicibus secis, mirabile dictu!
Truduntur sicco radix olaginn ligno.

(2) On peut voir dans le *Diet. encyclop.* art. *Astronomie*, où les influences sont reconnues et expliquées autant que la matière le comporte. M. de Lalande observe que si la lune soulève deux fois par jour les eaux de l'Océan, elle doit bien produire d'autres effets encore. « Je voudrais, ajoute-t-il, que les médecins consultassent au moins l'expérience à cet égard, et qu'ils examinaissent si les crises et les paroxysmes des maladies n'ont pas quelque correspondance avec les situations de la lune par rapport à l'équateur, aux *syngies* et aux *apsides*. » Plusieurs médecins habiles m'en ont paru persuadés, et c'était pour les engager à s'en occuper, que je donnai pendant quelques années, dans la *Gazette de médecine*, les détails des circonstances astronomiques dont on doit tenir compte. « *Abriégé d'astronomie*, à Paris, 1774. Derham, dans sa *Théologie astronomique*, pag. 150, établit les influences d'une manière plus positive encore.

vrages. En 1515, après la victoire de Marignan, Quinzano retourna à Pavie où il reprit les fonctions de professeur. En 1522, il obtint le titre de citoyen de Brescia. Il passa ensuite à Venise, où le sénat lui conféra le titre de chevalier, et voulut le nommer président de l'université de Padoue, place que Quinzano refusa. Il se retira à Villa Chiara, et puis à Quinzano, son pays natal, où il mourut le 7 octobre 1557, âgé de 73 ans. On lui érigea, dans l'église paroissiale de sa patrie, un superbe mausolée. Ses restes furent transportés en 1580 dans le chœur de l'église Majeure della Pieve, où on éleva en son honneur un tombeau magnifique, orné des portraits de Louis XII, de François I^{er}, de Jean et de Domitien Conti, parens de Quinzano. Quinzano était à la fois grammairien, orateur, historien, philosophe et poète, et les plus beaux esprits du temps, parmi lesquels nous citerons Planerius, en ont fait l'éloge dans leurs écrits. Sa vie a été publiée à Brescia, 1664, par le père Léonard Gozzando, et par Nember sous le titre de *Memorie ou Mémoires anecdotiques et critiques sur la vie et les écrits de Jean-François Quinzano Stoa*, etc., Brescia, 1777. On conserve encore à Brescia, dans la bibliothèque du feu comte Jean-Marie Mazzuchelli, le diplôme que Louis XII donna à Quinzano lors de son couronnement poétique. Il a écrit et publié un grand nombre d'ouvrages dont nous citerons quelques-uns : | *Gripi decem de omnibus numeris ad imitationem Ludicri Ausoniani*, Milan, 1592 ; | *Lucernæ XX in totidem libr. noctium atticarum*, Aulu-Gellii, ibid., 1731 ; Venise, 1542 ; | *Odæ tres ad cardinalem de Roano* (d'Amboise, archevêque de Rouen), Paris, 1504 ; | *Vita divi Quintiani Avernorum episcopi*, Venise, 1519 ; | *Disticha in omnes fabulas Ovidii Metamorphoseon et elegia*, Pavie, 1506 ; Paris, 1514 ; Bâle, 1544 ; Brescia, 1565 ; | *Paraclesis : ad Ludovicum XII elegia*, 1512 ; | *Apologia pro poetis* ; | *Cleopolis : de laudibus celeberrimæ Parisiorum urbis ; sylva et bacchantium cletodia post interfectum Orpheam*, Paris, 1544 ; | *De figuris poeticis libri duo*, Venise, 1567 ; | *De mulierum dignitate*, Milan, 1517 ; | *Christianorum metamorphoseon lib. 8*, Pavie, 1511 ; | *Citationes omnium poetarum, cum adnotamentis et scholiis*, Milan, 1538 ; | *Vita Ludovici XII, Galliarum regis*, etc., etc. Des Comédies. 1^o *Furtivorum* ; 2^o *Lesbia* ; 3^o *Ceranni* ;

4^o *Sorores* ; 5^o *Consobrini*. Il perdit ces quatre dernières pièces lors de la prise de Pavie par les Espagnols. Le médecin Jean Planerius, qui était son ami, publia encore plusieurs ouvrages de Quinzano, après la mort de cet écrivain.

QUIQUERAN de BEAUJEU (PIERRE de), naquit en 1526 d'une ancienne maison d'Arles en Provence. Après avoir appris la rhétorique et la poésie à Paris, il fit un voyage en Italie, où il s'appliqua à la musique. De retour à Paris, il étudia les mathématiques, l'histoire naturelle, la botanique et les belles-lettres. Sa naissance, soutenue par la réputation que lui avaient faite ses talens, lui mérita l'évêché de Senez, à l'âge de 48 ans. Il n'en jouit pas long-temps, étant mort à Paris en 1580, à 24 ans. Quiqueran fut le premier évêque nommé après le concordat de Léon X et de François I^{er}. On a de lui : | un Eloge de la Provence, en vers latins, sous ce titre : *De laudibus Provinciæ*. On en a une version française, in-8^o, par Pierre de Vini de Claret, archidiacre d'Arles. | Un Poème latin sur le passage d'Annibal dans les Gaules. Ces deux ouvrages offrent des images heureuses et de l'esprit ; mais on voit que son génie n'avait pas encore acquis sa maturité. Ils ont été recueillis à Paris, en 1551, in-fol.

QUIQUERAN de BEAUJEU (PAUL-ANTOINE de), célèbre marin de la même famille, chevalier de Malte, combattit souvent avec succès contre les Turcs. Mais, au mois de janvier 1660, une tempête l'ayant obligé de relâcher dans un fort mauvais port de l'Archipel, il y fut investi par 30 galères de Rhodes, que le capitain-pacha Mazamamel commandait en personne. Il en soutint le feu pendant un jour entier, et n'y succomba qu'après avoir épuisé ses munitions et perdu les trois quarts de son équipage. Il était chargé de fers, quand une seconde tempête, plus violente que la première, mit la flotte victorieuse en tel danger, que Mazamamel se vit réduit à implorer le secours du chevalier. Quiqueran la sauva par l'habileté de sa manœuvre. Le capitain, touché de reconnaissance pour ce service, voulut le sauver à son tour. Pour réussir plus facilement, il le confondit avec les plus vils esclaves. Mais le grand visir, qui le reconnut au portrait qu'on en avait fait, le fit mettre au château des Sept-Tours, sans espérance de rançon ni d'échange. Louis XIV le redemanda en vain, et les Vénitiens ne purent

le faire comprendre dans le traité de Candie. Il fut délivré par la hardiesse et le zèle ingénieux de son neveu, JACQUES de QUIQUERAN, et mourut commandant de Bordeaux. — Son autre neveu, HONORÉ de QUIQUERAN de BEAUJEU, frère de Jacques, naquit à Arles en 1635, entra dans la congrégation de l'Oratoire, fut envoyé dans les missions du Poitou et du pays d'Aunis, après la révocation de l'édit de Nantes, et devint évêque d'Oléron en 1703, et peu de temps après de Castres. Louis XIV étant mort en 1715, dans le temps de l'assemblée générale du clergé, l'évêque de Castres fut choisi pour prononcer à Saint-Denys l'*Oraison funèbre* de ce monarque : il s'en acquitta avec succès. Ce prélat mourut à Arles, où il était allé voir sa famille, en 1756, à 81 ans. On a un vol. in-4° des *Mandemens*, des *Lettres*, des *Instructions pastorales* qu'il publia sur l'établissement de son séminaire, sur les maladies contagieuses de Provence et de Languedoc, sur l'incendie de Castres, et sur quelques objets qui décèlent son attachement aux nouveaux disciples de saint Augustin. Colbert et Soanen eurent en lui un ami zélé.

QUIRIN (saint), évêque de Sciscia, ville de la Pannonie, aujourd'hui *Sisseg*, souffrit la mort pour la foi à Sabaria, le 4 juin 303 ou 304. Saint Jérôme et Fortunat en parlent avec de grands éloges : Prudence a composé une Hymne en son honneur. Dom Ruinart a publié les Actes authentiques de son martyre.

QUIRINALIS (CLAUDIUS), ancien rhéteur, né à Arles, s'appliqua avec tant de succès à l'étude des belles-lettres, qu'il ne tarda pas à se trouver en état de les enseigner aux autres et de s'acquérir beaucoup de réputation dans cette profession. On croit qu'il commença à l'exercer dans la ville de Marseille, et qu'il fut, dans le 1^{er} siècle de l'Eglise, un de ces illustres rhéteurs qui contribuèrent à rendre si célèbres les écoles de cette ville. Mais, selon saint Jérôme, il quitta les Gaules, et passa à Rome, où il professa publiquement la rhétorique avec une grande réputation.

QUIRINI ou QUERINI (ANGELO-MARIA), noble Vénitien, cardinal et littérateur, né en 1680, avec un esprit vif, entra de bonne heure dans l'ordre de Saint-Benoît. Il fit profession, le 1^{er} janvier 1693, dans l'abbaye des bénédictins de Florence, et se livra aux sciences avec une application infatigable. Il fut aussi

chargé de donner des leçons de théologie et de langue hébraïque aux novices de son ordre. Cependant, en 1709, ses études furent quelque temps traversées par une idée importune : il s'imaginait qu'il avait la pierre. Il en fut détrompé par une diète sévère, qui, en guérissant son imagination, affaiblit excessivement ses forces : pour les rétablir, il prit le parti de voyager et de visiter les savans. Il parcourut l'Allemagne, la Hollande, l'Angleterre et la France, et fit connaissance avec plusieurs hommes distingués. De retour à Rome, il fut nommé en 1725 archevêque de Corfou, et s'attira par une conduite vraiment épiscopale, non seulement la vénération de ses ouailles, mais encore celle des Grecs schismatiques. Honoré du chapeau de cardinal en 1727, il répara avec magnificence l'église de Saint-Marc, qui était son titre. L'église cathédrale de Brescia, dont il avait été fait évêque en 1726, est devenue par ses soins une des plus magnifiques d'Italie. Toute l'Europe sait combien il a contribué à la construction de l'église catholique de Berlin. Il augmenta la bibliothèque du Vatican par la donation de sa sienne, qui était choisie, et si nombreuse, qu'il fallut, pour la placer, construire une nouvelle salle. Il acheta un grand nombre de livres, qu'il donna de même à la ville de Brescia, pour en faire une bibliothèque publique, à l'entretien de laquelle il assigna des fonds suffisans. On s'étonnera peut-être de toutes ses libéralités ; mais il avait de grands revenus, et peu de besoins. Cet illustre prélat mourut subitement d'apoplexie à Brescia en 1755, à 75 ans. Lebeau fit en 1756 son *Eloge* à l'académie des inscriptions et belles-lettres, dont le cardinal était correspondant. Ses principaux ouvrages sont : | *Primordia Coreyræ, ex antiquissimis monumentis illustrata* ; ouvrage plein d'érudition et de critique, dont la meilleure édition est celle de Brescia en 1758, in-4° ; | *Edition* des ouvrages de quelques saints évêques de Brescia, qu'il publia en 1758, in-folio, sous ce titre : *Veterum Briziæ episcoporum, sancti Philastrii et sancti Gaudentii opera : nec non beati Ramperti et venerabilis Aldemani opuscula, etc.* ; | *Specimen varietatis literariæ, quæ in urbe Briziæ ejusque ditione paulo post typographiæ incunabula florebat, etc.*, 1759, in-4° ; | la *Relation* de ses voyages : elle renferme des anecdotes curieuses et intéressantes ; | une *Edition*

des livres de l'office divin , à l'usage de l'église grecque ; | une de l'*Enchiridion Græcorum* ; | *Gesta et epistolæ Francisci Barbari* ; | un recueil de ses *Lettres*, en dix livres ; | la *Vie du pape Paul II.* contre Platine, Rome, 1740, in-4° ; | une *Édition* des lettres du cardinal Polus ; | quatre *Instructions pastorales* ; | un *Abrégé* de sa *Vie*, jusqu'à l'année 1740, Brescia, 1749, in-8° ; étant bibliothécaire du Vatican, il procura la nouvelle *Édition* des *Œuvres* de saint Ephrem, 1742, 6 tomes in-fol., en grec, en syriaque et en latin ; | une Harangue, *De mosaicæ historiæ præstantia*, pleine d'idées justes, et bien propre à apprécier la narration de Moïse.

QUIRINUS (PUBLIUS-SULPITIUS), consul romain, natif de Lanuvium, rendit de grands services à sa patrie sous l'empire d'Auguste. Après son consulat, il commanda une armée dans la Cilicie, où il soumit les Hémonjades, et mérita, par ses victoires sur ce peuple, l'honneur du triomphe. Auguste envoya Quirinus pour gouverner en Syrie, environ dix ans après la naissance de Jésus-Christ ; ce qui forme une difficulté dans le passage de saint Luc, qui dit que ce fut sous Quirinus ou Cyrinus, que se fit le dénombrement qui obligea la sainte Vierge et Joseph d'aller à Bethléem pour s'y faire inscrire. Il est certain cependant que Quirinus ne fut nommé au gouvernement de Syrie que dix ans après la naissance de Jésus-Christ, qui vint au monde au temps de ce dénombrement. Ainsi, quelques interprètes traduisent le passage de saint Luc : *Hæc descriptio prima facta est a præside Syriæ Cyrino*, de la manière suivante : « Ce dénombrement est le premier, et s'est fait avant celui de Quirinus. » D'autres croient que ce dénombrement, qui avait été commencé dans le temps de la naissance de J.-C., avant l'arrivée de Quirinus en Syrie, fut continué et achevé par ce gouverneur, dont il porta le nom ; d'autres enfin supposent que Quirinus fit ce dénombrement en vertu d'une commission particulière avant d'être gouverneur de Syrie. Quirinus fut ensuite gouverneur de Caïus, petit-fils d'Auguste. Il épousa Æmilia-Lepida, arrière-petite-fille de Sylla et de Pompée ; mais il la répudia dans la suite, et la fit bannir de Rome d'une manière honteuse. Il mourut l'an 22 de J.-C.

QUIROGA (JOSEPH), jésuite et missionnaire espagnol, né le 14 mars 1707 à

Lugo en Galice, d'une illustre famille de cette province, entra dans la société de Jésus à l'âge de 15 ans. Il avait étudié les mathématiques avec succès, avait même été admis à l'école de la marine et avait fait surmer plusieurs voyages. Il sollicita de ses supérieurs la permission de passer en Amérique, pour y prêcher l'Evangile. Dans le même temps, il reçut du roi d'Espagne la commission de visiter la terre dite *Magellanique*, à l'extrémité de l'Amérique du sud, de s'assurer des ressources que le pays pouvait offrir, et de déterminer des points convenables à l'établissement de ports et de rades pour les bâtimens de commerce. Le résultat de cette mission ne fut pas aussi important qu'on était en droit de l'attendre du zèle du père Quiroga. De retour en Europe, il se rendit à Rome pour y exposer l'état des missions dans le Paraguay. Lors de la suppression de son ordre, il se fixa à Bologne, où il se lia avec les mathématiciens les plus renommés, comme Canterzoni, Palcani, etc. Il y publia un ouvrage en italien, intitulé *Tratado del arte verdadero de navegar por circulo paralelo a la equinozial*, Bologne, 1784, qui eut beaucoup de succès. Il a laissé en outre plusieurs manuscrits, qui existaient dans l'institut de Bologne (*la Specola*), et qui traitent de la manière de trouver la longitude en mer (en latin), de l'art de fabriquer les boussoles, des moyens de renouveler et purifier l'air dans un vaisseau, de l'art de construire des barques et des ponts sur les fleuves et les rivières les plus rapides ; un traité sur les différens climats, de la construction d'oiseaux artificiels, etc. Le père Quiroga allait donner tous ces ouvrages à l'impression, lorsque la mort le surprit à Bologne le 23 octobre 1784, à l'âge de 77 ans. Il était membre de plusieurs sociétés savantes d'Espagne et d'Italie. Le *Journal de son voyage*, rédigé sur ses observations et sur celles de ses compagnons, par le père Lozano, a été imprimé dans les *Pièces justificatives de l'histoire du Paraguay*, par le père de Charlevoix.

QUIROS (PEDRO-FERNANDEZ de), célèbre navigateur espagnol, naquit à Bilbao, en 1562. Il avait fait plusieurs voyages en Amérique, en qualité de pilote, lorsque Philippe III le chargea, en 1605, de faire des découvertes dans la mer Pacifique. Quiros partit de Lima en décembre 1605, s'avança à 20 degrés de latitude et 240 de longitude, et découvrit les

terres australes du Saint-Esprit, et les îles de la Société. Il écrivit ce *Voyage*, qui dans le temps fut imprimé en espagnol, et qui fut inséré ensuite dans le recueil des *Voyages*. Il a été d'une grande utilité au fameux Cook ; et il rend cet hommage à Quiros, dans son *Voyage autour du monde*. Le navigateur espagnol obtint une pension de Philippe III, et mourut à Lima en 1650. Le *Memoire* que Quiros adressa à Philippe III, pour lui demander des secours afin de continuer ses découvertes, fut imprimé à Séville, en 1610 ; traduit en latin, Amsterdam, 1613 ; en français, Paris, 1617 ; en anglais, Londres, 1625, dans la *Collection des Voyages de Purchas*.

QUIROS (Augustin de), jésuite espagnol, natif d'Andujar, fut élevé aux premières charges de sa province, ensuite envoyé au Mexique, où il mourut le 13 décembre 1622, à 56 ans. On a de lui des *Commentaires* sur le cantique de Moïse, sur Isaïe, Nahum, Malachie ; sur l'Eptre aux Colossiens, sur celle de S. Jacques, etc.

QUISTORP (JEAN), théologien luthérien, naquit à Rostock en 1584, et fut professeur de théologie dans cette ville. Il eut ensuite la surintendance des églises de sa communion. Il assista Grotius dans ses derniers momens. Il a composé divers ouvrages, savoir : | *Articuli formulæ concordie illustrati* ; | *Manuductio ad studium theologicum* ; | des *Notes* latines sur tous les livres de la Bible ; | des *Commentaires* sur les Epîtres de

saint Paul ; | des *Sermons* ; | des *Dissertations*. Il mourut en 1648 — QUISTORP (JEAN), fils du précédent, naquit en 1624, et suivit la même carrière que son père. Il fit ses études à Gripswald, et visita les universités de Copenhague et de Leyde, pour en entendre les professeurs. Revenu à Rostock, il y obtint une chaire de théologie, et en même temps une place de pasteur. On a de lui : | *Catechesis antipapistica*. Il y attaque le pape et l'Eglise romaine. | *Pia desideria* ; | *Repetitiones decalogi antipapisticæ* ; | une *Lettre* allemande à la reine Christine de Suède, sans signature ; | le *Trésor dans le champ* ; | *Disputationes theologicæ*. Dans ses écrits, surtout dans ceux contre le pape, le fiel est mêlé à l'érudition. Il mourut en 1669.

QUISTORP (JEAN-NICOLAS), théologien luthérien, né à Rostock en 1651, fut pasteur dans cette ville, et y mourut le 9 août 1715. Il a laissé des *Explications* sur saint Jean, et plusieurs écrits de controverse et de théologie.

QUOD-VULT-DEUS (saint), était évêque de Carthage, dans le temps que cette ville fut prise par Genseric, roi des Vandales, l'an 459. Ces barbares le mirent lui et la plupart de ses clercs dans de vieux navires qui faisaient eau de toutes parts, et qui étaient sans aucune provision. Dieu fut leur pilote, et les fit aborder heureusement à Naples, où ils furent reçus comme de glorieux confesseurs de Jésus-Christ. Voyez DEO-GRATIAS.

RAB

RABACHE (ETIENNE), docteur de Sorbonne, de l'ordre des augustins, naquit à Voves, dans le diocèse de Chartres, en 1556. Il fit à Bourges la réforme des religieux de son ordre, et l'établissement de la congrégation de Saint-Guillaume, en 1594. Ce pieux réformateur finit sa vie à Angers, en 1616, à 60 ans.

RABAN-MAUR (MAGNENCE) en latin *Irabanus Magnentius*, naquit à Fulde en 788, de la meilleure noblesse du pays. Ses parens l'offrirent, à l'âge de dix ans, au monastère de Fulde, où il fut instruit dans la vertu et dans les lettres. On l'envoya ensuite à Tours, pour y étudier sous le fameux Alcuin. De retour à Fulde,

RAB

il en fut élu abbé en 822, et réconcilia Louis le Débonnaire avec ses enfans. Raban écrivit une lettre pour consoler ce prince, que l'on avait déposé injustement, et publia un *Traité sur le respect* que doivent avoir les enfans envers leur père, et les sujets envers leur prince. Il est dans la *Concordia* de Marca, édition de Baluze. Raban-Maur obtint de riches possessions dont il dota diverses maisons naissantes, entr'autres l'abbaye d'Hirsange. Il se démit ensuite de son titre pour aller vivre dans la solitude du Mont-Saint-Pierre. Devenu archevêque de Mayence en 847, il fit paraître beaucoup de zèle et de charité dans le gouverne-

ment de son église. Après avoir examiné la doctrine de Gotescale dans un concile tenu dans sa ville épiscopale en 848, il la condamna et envoya Gotescale à Hincmar, archevêque de Reims, dans le diocèse duquel il avait été ordonné. (*Voyez GOTESCALE.*) Une famine qui désola le diocèse de Mayence en 850, lui fournit une occasion de montrer le zèle et la charité dont il était animé pour son troupeau : ses revenus furent distribués aux pauvres, et chaque jour il en avait 500 à sa propre table. Il présida ensuite le concile assemblé en 852 dans sa ville épiscopale, et assista l'année suivante à celui de Francfort. Raban mourut dans sa terre de Winfeld, en 856, à 68 ans. Il légua ses livres aux abbayes de Fulde et de Saint-Alban. On a de lui beaucoup d'ouvrages recueillis à Cologne en 1627, 5 tomes in-fol., qui se relient en 5 vol. Ils contiennent : | des *Commentaires* sur l'Ecriture, qui ne sont presque que de simples extraits des écrits des Pères : c'était la manière des théologiens de son temps ; | un *Traité de l'Institution des clercs et des Cérémonies de l'Eglise ou des Offices divins*, divisé en trois livres. C'est un de ses plus importants ouvrages : il a eu plusieurs éditions dans le 16^e siècle. | Un *Traité du Calendrier ecclésiastique*. Il y enseigne la manière de discerner les années bissextiles et de marquer les indictions. | Un *Livre sur la vue de Dieu, sur la pureté du cœur, et la manière de faire pénitence*. Ce sont des extraits que l'auteur avait faits en lisant les Pères. | *De universo, sive Etymologiarum opus*. Il contient la définition des noms propres qui se trouvent dans l'Ecriture sainte. | Des *Homélies* ; | un *Martyrologe*. Le prologue de ce martyrologe a été publié par dom Mabillon, *Analect.*, pag. 449, d'après un manuscrit de la bibliothèque de Saint-Gall. | le *Livre de la grammaire* : ce n'est qu'un extrait de Priscien le grammairien ; | *Traité des ordres sacrés, des sacrements et des habits sacerdotaux* ; | *Traité de la discipline ecclésiastique* ; | un *Pénitentiel* ; | un *Traité de l'invention des langues* ; | le *Traité des vices et des vertus*, qu'on lui attribue, est d'Haltigarius, évêque d'Orléans. On trouve dans le *Thesaurus* de Martenne, dans les *Miscellanea* de Baluze, et dans les *Oeuvres* du père Sirmond, quelques traités qui ne sont point dans le recueil de ses *Oeuvres* ; Raban cultivait aussi la poésie : témoin son *Poème* en l'honneur de la sainte

croix, qui est dans le recueil de ses ouvrages, et dont il y a une assez belle édition particulière à Augsbourg, 1605, in-fol. Le père Brouwer a publié ses poésies à la suite de celles de Fortunat. On y trouve le *Veni Creator*, conservé dans les prières de l'Eglise. Quoique le style de Raban soit en général simple, clair et concis, cependant il a quelquefois besoin d'explication ; il écrit moins bien en vers qu'en prose ; il lui échappe même des fautes contre la prosodie, ce qui dans ces siècles n'a rien d'étonnant.

RABARDEAU (MICHEL), jésuite, mort en 1649, à 77 ans, est connu par son *Optatus gallus benigna manu sectus*, Paris, 1644, in-4°. Rabardeau, prétendant réfuter le livre intitulé : *Optati galli de cavendo schismate* de Charles Hersant, qui paraissait craindre un schisme dans l'église de France, à l'occasion du patriarcat dont le cardinal de Richelieu semblait vouloir se revêtir, donna, aussi-bien que son adversaire, dans diverses erreurs. Il avançait que la création d'un patriarche en France n'avait rien de schismatique, et que le consentement de Rome n'était pas plus nécessaire pour cela, qu'il ne l'avait été pour établir les patriarches de Jérusalem et de Constantinople. Ce dernier article en particulier montre combien l'auteur avait peu réfléchi. Les termes seuls de sa comparaison auraient dû lui ouvrir les yeux. Le pape, successeur du prince des apôtres et chef de l'Eglise universelle, est en même temps patriarche de l'Occident, mais il ne l'est pas de l'Orient. Ainsi l'érection des patriarchats de Jérusalem et de Constantinople n'avait rien pris sur sa juridiction patriarcale ; au lieu que la création d'un patriarche en France lui en ravissait une partie des plus considérables. Elle ne pouvait donc se faire malgré lui, sans une injustice palpable. « Qu'elle pût ab- » solument avoir lieu sans schisme, dit un » auteur fort modéré, c'est là une de ces » spéculations qui égarent toujours dans » les circonstances où on les agite com- » munément, et où l'on agitait celle-ci, » c'est-à-dire dans la chaleur du ressentiment, et l'aveuglement du dépit, conduisent inévitablement au précipice, » qu'on n'en sépare que par des précisions idéales. » Son ouvrage fut condamné à Rome en 1645 ; l'assemblée du clergé de France reçut ce décret le 19 septembre 1645, et le fit enregistrer dans son procès-verbal.

* RABAUT de SAINT-ETIENNE (JEAN-PAUL), ministre de la religion protestante, né à Nîmes en avril 1743, était fils d'un pasteur de cette ville, qui se signala dans plusieurs circonstances par son rôle pour ses coreligionnaires. Son père, quoique condamné à errer d'asile en asile, dans les montagnes des Cévennes, trouva encore le moyen de lui donner une première connaissance des lettres. Le jeune Rabaut fut admis à jouir en Suisse des fondations faites par plusieurs souverains protestants étrangers, en faveur des jeunes Français qui se livraient aux études théologiques, et parmi ses maîtres il compta le célèbre Court de Gébelin. Devenu ministre de l'Evangile, il vint en France où ses discours furent remarqués. Alors il composa le *Vieux Cévenol*, ou *Anecdotes de la vie d'Ambroise Borely, mort à Londres, à l'âge de 103 ans, Londres, 1784, in-8°*. Ce roman qui n'est qu'une censure des édits portés contre les protestants, depuis 1685, et une apologie des fanatiques des Cévennes (voyez CAVALIER), fut publié comme traduit de l'anglais d'un prétendu W. Jesterman. Une première édition avait déjà paru à Londres, en 1779, sous le titre de *Triomphe de l'intolérance, ou Anecdotes*, etc. M. Boissy d'Anglas a donné une réimpression de ce livre, sous le titre de *Vieux Cévenol*, Paris, 1821, in-18. Plus tard il fit l'*Eloge de M. de Bec-de-Lièvre*, évêque de Nîmes, que sa charité avait fait aimer même des protestants, et ce discours obtint l'éloge de Laharpe. Rabaut exerçait son ministère dans sa ville natale, lorsqu'il fut nommé par la sénéschaussée de Nîmes député du tiers aux états-généraux. Sectateur ardent du philo-sophisme et des innovations politiques, il avait déjà annoncé ses opinions dans ses écrits, où il disait « que tous les éta-
 » blissemens anciens nuisaient au peuple ;
 » qu'il fallait renouveler les esprits, chan-
 » ger les idées, les lois, les usages, les
 » hommes, les mœurs, enfin tout détruire
 » pour pouvoir tout recréer. » Rabaut se signala par son acharnement contre les prêtres, qu'il persécuta sans relâche, et qu'il ne cessa d'insulter dans ses discours. Dans le cours des années 1789 et 1790, il présenta quelques projets de loi, demanda et obtint le décret que les ouvrages incendiaires seraient soumis à un jury pour évaluer l'insinuation contre la pensée. Sans être grand orateur, il obtint une certaine réputation due en partie à l'habitude qu'il avait de parler en public. Il devint prési-

dent de l'assemblée en 1790. En 1791, il s'éleva avec violence contre les troubles de Nîmes qu'il attribua aux catholiques. Quelques mois après il parla sur l'organisation des gardes nationales, et demanda ensuite la liberté indéfinie des cultes. Rendu à la vie privée par la dissolution de l'assemblée Constituante, Rabaut put alors réfléchir sur les suites inévitables de la crise politique dans laquelle se trouvait la France, et, lorsque dans le mois de septembre 1792, il se présenta à la Convention comme député de l'Aube, son ardeur révolutionnaire parut s'être beaucoup refroidie : il se montra l'ennemi déclaré de l'anarchie. Dans le procès du roi, il se prononça vivement contre l'avis de ceux qui prétendaient que la Convention elle-même pouvait juger Louis XVI, et fit entendre ces paroles :
 « La nation vous a envoyés pour déléguer
 » les pouvoirs ; non pour les exercer tous
 » à la fois, car il est impossible qu'elle
 » n'ait voulu que changer de maître..... Si
 » quelqu'un m'objecte que vous avez
 » jugé quelquefois, je lui répondrai que
 » c'est ce dont je me plains ; quant à moi,
 » je vous l'avoue, je suis las de ma por-
 » tion de despotisme ; je suis fatigué,
 » harcelé, bourré de la tyrannie que
 » j'exerce pour ma part, et je soupire
 » après le moment où vous aurez créé
 » un tribunal national qui me fasse perdre
 » les formes et les contenance d'un ty-
 » ran.. On a dit que la politique deman-
 » dait que ce fût nous qui jugassions
 » Louis. La politique ! ah ! c'est dans l'his-
 » toire que nous aurions pu puiser d'utiles
 » leçons ! Elle nous aurait appris que la
 » vraie politique, c'est de donner de
 » bonnes lois.... Vous auriez dû ériger un
 » tribunal national, et lui porter le décret
 » d'accusation ; mais vous ne l'avez pas
 » fait. Vous avez vu les preuves exposées
 » du délit ; vous avez rédigé l'acte d'ac-
 » cusation ; vous avez entendu l'accusé ;
 » prononcez par oui ou par non que Louis
 » est ou n'est pas coupable ; et quant
 » à la peine à appliquer, renvoyez au
 » souverain dont vous êtes les manda-
 » taires. » Il ajouta « que la mort de
 » Charles I^{er} avait amené en Angleterre
 » la domination de Cromwell et le retour
 » de la royauté. » Fidèle à ses nouveaux principes, et ne pouvant empêcher le jugement de Louis XVI par la Convention, il se borna à voter pour la détention de ce prince et son bannissement à la paix. Il vota également pour l'appel au

peuple et pour le sursis. En 1793, il devint président de la Convention, appuya l'emprunt forcé, et au mois de mars il fut nommé membre de la commission des douze, imaginée par les Girondins pour surveiller les opérations du tribunal révolutionnaire, et découvrir les complots de la municipalité de Paris contre la Convention. Chargé de faire un rapport sur ce sujet, sa voix fut étouffée par les clameurs de la montagne, et il ne put parvenir à se faire entendre. Ce fut le signal de l'orage dont il devait être la victime. En effet, bientôt après les Girondins succombèrent, et Rabaut fut entraîné dans leur chute. Un premier décret qu'il évita par la fuite le mit en arrestation, un second ordonna la confiscation de ses biens et le mit hors la loi. Alors il quitta Bordeaux, où il s'était réfugié, et se retira dans la campagne, près de Paris, chez un ancien ami, qui le livra, dit-on, aux jacobins. Traduit devant le tribunal révolutionnaire, il fut condamné à la mort le 4 novembre 1793, et exécuté le lendemain, à l'âge de 50 ans. Sa femme se donna la mort, dès qu'elle apprit que son mari était monté à l'échafaud. Les connaissances de Rabaut étaient variées et assez étendues; mais, élevé par un père d'un caractère ardent et passionné, il puisa dans ses leçons un amour excessif d'indépendance et une ambition désordonnée. Ses principaux écrits sont : | *Sermon sur le mariage du dauphin* (depuis Louis XVI), 1770; | *Sermon sur la mort de Louis XV*, 1774, in-8°; | *Hommage à la mémoire de M. Bec-de-Lièvre, évêque de Nîmes*, 1784, in-12; | *Lettre sur la vie et les écrits de Court de Gébelin*, 1774, in-8°; | *Lettres sur l'histoire primitive de la Grèce*, Paris, 1787, in-8°. Ces lettres sont adressées à l'astronome Bailly, et ne sont pas dépourvues de savoir et de mérite. | *A la nation française, sur les vices de son gouvernement, sur la nécessité d'établir une constitution*, etc., 1788, in-8°; | *Considérations sur les intérêts du tiers-état*, 1789; | *Almanach historique de la révolution*, 1792, 1 vol. in-18, avec 6 gravures, réimprimé par décret de la Convention aux frais de la république en 1794, et publié ensuite sous le titre de *Précis de l'histoire de la révolution*. M. Charles de Lacretelle a continué cet ouvrage, qui contient quelques détails curieux, et qu'il faut lire cependant avec circonspection. La continuation elle-même laisse désirer sous le rapport de l'esprit

dans lequel elle a été composée, quoiqu'elle diffère de beaucoup de l'ouvrage de Rabaut. Nous ne citerons qu'un passage de celui-ci qui fera connaître suffisamment l'influence à laquelle il a obéi : « Le clergé, dit-il, cherche encore dans une religion, qu'on appelle de paix, des prétextes et des moyens de discorde » et de guerre; il brouille les familles dans l'espoir de diviser l'état : tant il est difficile à ce genre d'hommes de savoir se passer de richesses et de pouvoir ! mais les lumières, en se communiquant bien, tôt aux dernières classes des citoyens, les affranchiront de la plus dangereuse de toutes les servitudes, l'esclavage de la pensée; alors, ou les prêtres seront citoyens, ou l'on ne voudra plus de prêtres. » Rabaut avait coopéré à la rédaction de la *Feuille villageoise* avec Cerutti, et au *Moniteur* jusqu'à la fin de 1792. Une édition de ses *OEuvres*, précédée d'une *Notice biographique*, par M. Collin de Plancy, a été publiée en 1826, 2 vol. in-8°.

* RABAUT - POMIER (JACQUES - ANTOINE), frère puîné du précédent, naquit à Nîmes le 24 octobre 1744. Le surnom de *Pomier* lui avait été donné par son père pour le soustraire à la vigilance de l'autorité qui l'aurait fait élever dans la religion catholique : c'est pour la même raison que ses deux autres frères s'appelèrent l'un *Saint-Etienne* et l'autre *Dupuis*. Après avoir fait ses études de philosophie et de théologie à Lausanne, Rabaut-Pomier devint ministre, et desservit successivement en cette qualité les églises protestantes de Nîmes et de Marseille. Il était à Montpellier à l'époque de la révolution, et il fut un des plus zélés partisans des innovations et des réformes politiques. En 1790 il fut nommé membre de la municipalité de Montpellier, et en 1792 le département du Gard le députa à la Convention. Il eut alors quelque part à l'établissement des télégraphes. Dans le procès du roi il vota pour la mort de Louis XVI avec le sursis et l'appel au peuple : il mit tant de restrictions dans son vote que, dans le recensement des suffrages, le sien ne fut point compté pour la peine de mort. Ayant signé la protestation du 6 juin 1793, contre la tyrannie de la montagne, il fut un des 73 députés mis en arrestation sous Robespierre et rappelés après sa chute. Il passa après la session au conseil des anciens, où il se montra assez modéré, et d'où il sortit le

26 mai 1798 Après le 18 brumaire, Rabaut fut nommé sous-prefet du Vigan, et lorsque l'église protestante de Paris fut réorganisée en 1803, il fut appelé par le consistoire pour en être l'un des pasteurs. En 1815, on lui appliqua, comme rotant, les peines portées par la loi d'amnistie; nonobstant ses réclamations et ses *Memoires*, il fut obligé de sortir de France. Mais il y rentra en 1818, et mourut à Paris le 46 mars 1820. Nous ne connaissons de lui que deux *Discours*, qui confirment cette vérité, que les républicains de la révolution avaient plus de soif de pouvoir et d'honneurs, que de désir de donner de bonnes institutions: [*Napoleon libérateur*, discours religieux, in-8°, 1810; *Sermon d'action de grâces sur le retour de Louis XVIII*. On assure qu'il avait en des notions sur la vaccine vers 1780, avant que Jenner en proclamât l'invention. On trouve dans l'*Annuaire protestant*, 1821, un *Article sur Rabaut-Pomier*. — RABAUT DUPUIS ou RABAUT Jeune (""), frère des précédens, embrassa la profession de négociant, et fut aussi partisan de la révolution. Il remplit plusieurs missions administratives. Proscrivit en 1793 comme *fédéraliste*, il parvint à s'enfuir, et fut porté sur la liste des émigrés; cette circonstance fit arrêter son père. Le département du Gard l'ayant nommé en 1797, membre du conseil des Anciens, il parla et écrivit en faveur du Directoire, quoiqu'il n'en approuvât pas toutes les mesures. Il se prononça à la tribune pour les émigrés du département du Bas-Rhin, d'Avignon et du comtat Venaissin, et s'éleva contre les jacobins du Midi. S'étant déclaré en faveur de la révolution du 18 brumaire, il entra au corps législatif en 1799, le présida en 1802, et c'est sous sa présidence que fut voté le consulat à vie. Rabaut jeune fut ensuite envoyé en mission dans le Midi; il eut le bonheur de sauver à Toulouse, en faisant réviser le procès, un émigré (M. de Seguy) qui allait être fusillé en vertu du jugement d'un conseil militaire, et sa conduite fut approuvée de Bonaparte. En 1803, il reçut la décoration de la légion d'honneur, et en cessant ses fonctions législatives, il devint conseiller de prefecture à Nîmes, charge qu'il exerçait encore lorsqu'il mourut, le 13 septembre 1808, d'une chute de cheval. On lui doit: *Détails historiques et recueil de pièces sur les divers projets qui ont été conçus depuis la réformation*

jusqu'à ce jour, pour la réunion de toutes les communions chrétiennes, 1806, in-8°; *Annuaire ou Répertoire ecclésiastique à l'usage des églises réformées*, Paris, 1807, in-8°, recueil qui a été continué sous le titre de *Nouvel Annuaire protestant*.

* RABBE (ALPHONSE), littérateur, né en 1786, dans le département des Basses-Alpes, à Riez ou à Barcelonnette, appartenait à une famille qui avait beaucoup souffert de la révolution. Il fit ses études à l'école centrale des Quatre-Nations, que dirigeait M. Dumas, et remporta en l'an 11 (1803) le prix d'honneur. Alphonse Rabbe occupa ensuite pendant deux années un emploi dans l'administration militaire de l'armée d'Espagne. De retour à Paris, il travailla à la partie historique du *Voyage pittoresque en Espagne*, par M. Delaborde, et, en 1812, il composa un *Précis de l'histoire de Russie*, faisant partie d'un ouvrage de M. Damazo de Raymond, intitulé: *Tableau historique, géographique, militaire, et moral de l'empire de Russie*. Il revint, en 1813, en Provence, et en 1815 il prit parti pour les royalistes zélés de cette contrée, dont il soutint même la cause par plusieurs écrits. S'étant chargé d'une mission secrète qui le fit arrêter sur la frontière d'Espagne, il fut bientôt remis en liberté, et il se trouvait, à la fin du mois de juin, à Marseille, lorsque le duc d'Angoulême y passa. Ce prince le reçut avec distinction, mais ne trouvant point assez importante une place que lui offrit le duc de Richelieu, Rabbe entra dans le barreau, et exerça les fonctions d'avocat à Aix. En 1819, ayant formé le dessein d'établir à Marseille, un journal quotidien, il le fit précéder d'une brochure intitulée: *De l'utilité des journaux politiques publiés dans les départemens*. Sa feuille parut ensuite, en 1820, sous ce titre: *Le Phocéén*, et les premiers numéros furent vivement attaqués par les royalistes dont Rabbe s'était déjà séparé. La hardiesse de ses publications le fit arrêter plusieurs fois. Il revint à Paris en 1822, et il y travailla à plusieurs journaux, tels que *L'Album*, le *Courrier français* (1824) pour la partie des *Beaux-arts*, les *Tablettes universelles*. Le ministère ayant acheté ce dernier journal, Rabbe eut, à ce sujet, un duel avec l'éditeur. Il donna aussi dans l'*Album national*, commencé en 1828, un assez grand nombre d'articles, où l'on remarque de la précipitation. Dans les derniers

temps de sa vie, Rabbe dirigea la *Biographie universelle et portative des contemporains*, jusqu'à la 47^e livraison. La direction en fut ensuite confiée à M. Vieilh de Boisjoslin, éditeur. Il continua néanmoins d'en être collaborateur, et parmi les articles qu'il a fournis à cette entreprise, on remarqua ceux de Canning, ministre anglais, de Benjamin-Constant, de Catherine II et du peintre David. Rabbe souffrait depuis long-temps des suites d'une maladie qu'il avait contractée en Espagne, et il expira le 1^{er} janvier 1830, dans sa 44^e année. On lui doit, outre ce que nous avons déjà cité de lui : | *Résumé de l'histoire d'Espagne* (avec une introduction par M. Félix Bodin), Paris, 1823, in-18; 4^e édition, 1828. | *Résumé de l'histoire de Russie*, Paris, 1825, in-18; ces deux volumes sont écrits avec plus d'imagination que d'exactitude. | *Notice sur Angélique Kaufmann*, insérée dans la *Galerie des contemporains*. | *Histoire d'Alexandre I^{er} empereur de toutes les Russies, et des principaux évènements de son règne*, Paris, 1826, 2 vol. in-8^o; | *Géographie de l'empire de Russie*, Paris, 1828, 2 vol. in-18; | *L'Ami de la Religion*, (tome 62, p. 550) a porté sur Alphonse Rabbe ce jugement sévère : « Il y avait rivalité entre Rabbe et ses associés (pour la » *Biographie universelle et portative des » contemporains*) à qui serait plus hardi, » plus violent, plus insolent; à qui » défigurait mieux l'histoire, à qui » dirait plus de mal des rois et des pré- » tres. »

* **RABBI** (CHARLES-CONSTANCE), savant religieux de l'ordre de Saint-Augustin, naquit à Bologne en 1678. Il parcourut presque toutes les sciences, et fut professeur de philosophie et de théologie à Bologne, à Rome et dans plusieurs couvens de son ordre. Il mérita la bienveillance du pape Benoît XIV, et son extrême modestie le tint toujours écarté des dignités ecclésiastiques. Le père Rabbi mourut à Rome, le 8 septembre 1746, et a laissé plusieurs ouvrages, comme : | *De mathematicarum disciplinarum ad theologiam utilitate, ipsarumque in ea usu dissertatio*, Faïence, 1729; Venise, 1743; | *Sinonimi ed aggiunti italiani raccolti, con in fine un trattato de sinonimi, degli aggiunti e delle similitudini*, Bologne, 1732. Plusieurs manuscrits de ce religieux se conservent dans la bibliothèque de l'institut de Bologne (*la Spe-*

cola), et à Rome dans celle du pape Benoît XIV.

RABELAIS (FRANÇOIS), naquit vers l'an 1483, à Chinon en Touraine, d'un apothicaire. Son père le mit chez les moines de l'abbaye de Seuillé voisin de Chinon, puis dans un couvent d'Angers, où il connut du Bellay, depuis cardinal, et son protecteur. Il entra ensuite chez les cordeliers de Fontenay-le-Comte dans le Bas-Poitou, et fut élevé aux ordres sacrés. Né avec une imagination vive et une mémoire heureuse, il se consacra à la chaire, et y réussit. Son couvent était dépourvu de livres : il employa les honoraires de ses sermons à se faire une petite bibliothèque. Sa réputation commençait à se former, lorsqu'une aventure scandaleuse le fit renfermer dans une prison monastique. Le jour de la fête du couvent, il avait ôté l'image de saint François d'une niche placée dans un lieu assez obscur, y avait substitué sa propre personne et s'était ainsi offert à la vénération du peuple qui venait apporter des offrandes. Le savant Tiraqueau, lieutenant-général du bailliage de Fontenay-le-comte, obtint sa liberté. Des personnes de la première qualité, à qui son esprit enjoué avait plu, secondèrent le penchant qui le portait à sortir de son cloître. Clément VIII lui accorda, à leur sollicitation, la permission de passer dans l'ordre de Saint-Benoît, au monastère de Meillevais. Rabelais, ennemi de toute sorte de joug, quitta tout-à-fait l'habit religieux, et alla étudier en médecine à Montpellier, où il prit le bonnet de docteur, et obtint une chaire dans cette faculté en 1531. Il publia une édition latine de quelques écrits d'Hippocrate. Un arrêt provoqué par le chancelier Duprat avait aboli les privilèges de la faculté de Montpellier : cette faculté députa Rabelais auprès du chancelier pour plaider sa cause; il réussit, et, en reconnaissance de ce service, l'université décida que tout médecin appelé au doctorat se revêtirait de la robe de Rabelais. On dit que cet usage subsiste encore. Rabelais quitta bientôt Montpellier pour passer à Lyon. Il y exerça pendant quelque temps la médecine; mais Jean du Bellay l'ayant invité à le suivre dans son ambassade de Rome, il partit pour l'Italie. Ses saillies amusèrent beaucoup le pape et les cardinaux, et il obtint une autre bulle de translation dans l'abbaye de Saint-Maur-des-Fossés, dont on allait faire un cha-

pitre. De cordelier il était devenu bénédictin, de bénédictin chanoine; de chanoine il devint curé. On lui donna la cure de Meudon en 1545; mais il ne parut pas plus appelé à cet état qu'aux autres qu'il avait abandonnés. Ce fut vers ce temps-là qu'il mit la dernière main à son *Pantagruel*, satire atroce contre les moines, qui fut censurée par la Sorbonne et condamnée par le parlement. Dans cet extravagant livre, il a répandu une gaieté bouffonne, l'obscénité et l'ennui. S'il a voulu par-là se venger de ses supérieurs qui l'avaient mis en prison, il n'a pas rempli son but, car rien ne prouve mieux combien il la méritait. Il mourut en 1553, à 70 ans. On raconte que près de mourir il demanda son *domino*; et, comme on paraissait étonné de cette demande, il répondit : *Beati mortui qui in Domino moriuntur*. Mais cette anecdote, où la sottise marche à côté de l'impiété, n'est probablement pas plus vraie que tant d'autres qu'on raconte de lui, aussi extravagantes que son histoire de *Gargantua*. On prétend, par exemple, que n'ayant ni de quoi payer son auberge, ni de quoi faire son voyage de Paris, il fit écrire par le fils de l'hôtesse ces étiquettes sur de petits sachets : « Poison pour faire mourir le roi, » poison pour faire mourir la reine, etc. » Il usa, dit-on, de ce stratagème, pour être conduit et nourri de Lyon jusqu'à Paris sans qu'il lui en coûtât rien, et pour faire rire le roi; mais une telle turlupinade, loin de faire rire, aurait pu faire pleurer celui qui en était l'auteur. Les *Œuvres* de Rabelais, dont les Elzéviros donnèrent une édition sans notes en 1663, en 2 vol. in-12, furent recueillies en Hollande en 3 vol. in-8°, 1715, avec des figures et un commentaire par Le Duchat. En 1741, Bernard, libraire à Amsterdam, en donna une édit. in-4°, 3 vol. avec des figures gravées par le fameux Bernard Picart. Les *Œuvres* de Rabelais ont été réimprimées à Paris, 1823-1825, 8 vol. in-8°, édit. *Variorum*, avec un *Commentaire historique et philosophique*, etc., et un grand nombre de gravures. On a encore de Rabelais des *Lettres* in-8°, sur lesquelles M. de Sainte-Marthe a fait des notes, et quelques écrits de médecine. On a gravé 120 estampes en bois, sous le titre de *Songes drolatiques de Pantagruel*, 1565, in-8°. On donna en 1752, sous le titre d'*Œuvres choisies de M. François Rabelais, Gargantua, le Pantagruel*, etc. dont on a retranché les endroits licencieux et les

impiétés. On trouve à la fin une *1^{re}* de Rabelais. Cette édition, en 5 petits vol. in-12, est due aux soins de l'abbé Perau. Jean Bernier avait déjà publié : *Jugement et observations sur les Œuvres de Rabelais, ou le véritable Rabelais réformé*, Paris, 1697, in-12. Rabelais a fait imprimer à Lyon en 1532 : *Testamentum Lucii Cupidii*; item, *Contractus venditionis antiquis Romanorum temporibus initus, cum præfatione Francisci Rabelæsi*. Il croyait que ces deux pièces n'avaient jamais paru et qu'elles étaient anciennes; mais il se trompait sur l'un et sur l'autre article. Ce testament et ce contrat de vente avaient été imprimés, et c'étaient deux pièces modernes. Un curé de Meudon, qui a publié tout ce qu'il a pu trouver à la louange de Rabelais, aurait pu employer son temps plus utilement. M. Astruc parle fort au long de ce médecin dans son *Histoire de la faculté de Montpellier*.

* RABENER (THÉOPHILE-GUILLAUME), littérateur et moraliste allemand, né le 17 septembre 1714 à Wachau, village près de Leipsick, termina à l'université de cette ville ses études qu'il avait commencées au collège de Meissen. Il écrivait aussi bien en prose qu'en vers, et réussissait surtout dans la satire, talent qui n'est pas toujours le plus recommandable. Nommé en 1741, à une place de réviseur des contributions du cercle de Leipsick, il se livra le reste de sa vie, au détail minutieux et aride de diverses fonctions financières à Leipsick et à Dresde. Dans le bombardement de cette dernière ville (1760), plusieurs de ses ouvrages furent brûlés dans sa maison qui devint la proie des flammes. Son esprit satirique lui ayant suscité un grand nombre d'ennemis, il résolut de ne plus rien imprimer de son vivant. En 1767, il fut frappé d'une attaque d'apoplexie, qui le fit souffrir pendant quatre ans, sans qu'il perdît rien de sa gaité ordinaire. Il mourut le 22 mai 1771, à l'âge de 57 ans. On a de cet écrivain plusieurs ouvrages en prose et en vers; mais il est plus particulièrement connu par ses *Satires*, dont la seconde édition est de 1756, 4 vol. in-12. La 1^{re} édition de ses *Œuvres complètes* a paru à Leipsick en 1777, 6 vol. in-8°, avec la *Vie de l'auteur*, par M. C.-F. Weisse. Elles ont été traduites en totalité ou en partie dans différentes langues. On a en français quelques unes des *Lettres satiriques*, insérées dans le *Choix de poésies alle-*

mandes, par Huber, tome 4; *Satires de M. Rabener*, traduction libre de l'allemand par Boisspréaux (Dujardin), Paris, 1754, 2 vol. in-12; *Mélanges amusans, récréatifs et satiriques de littérature allemande*, traduits librement de Rabener, par M. N. L. F., ibid., 1776, 4 vol. in-12; *Osaureus, ou le nouvel Abeilard*, comédie, traduite d'un manuscrit allemand de Rabener (par Cailleau), Berne (Paris); 1761, in-12.

* **RABESANO** (LIVIO), fut un des hommes les plus éclairés de son siècle, et naquit près de Vienne en 1605. Il entra dans l'ordre des frères mineurs de l'observance, y remplit plusieurs emplois importants, et fut pendant plusieurs années professeur de philosophie. On a de lui : | *Cursus philosophicus ad mentem doctoris subtilis pro tyronibus scotistis*, Venise, 1665, in-4°; | *Cursus philosophicus*, etc., continens tres libros *Aristotelis de anima*, ibid., 1665; | *De cuncto et mundo*, ibid., 1672; | *De generatione et corruptione*, ibid., 1674. Le père Rabesano mourut à Vienne vers 1680.

RABIRIUS, célèbre architecte, vivait sous l'empire de Domitien, prince cruel, qui ne s'est pas moins rendu fameux par ses fureurs que par sa passion extraordinaire pour les bâtimens. Ce fut Rabirius qui construisit le palais de cet empereur, dont on voit encore des restes. Ce superbe édifice était d'une architecture excellente. — Il ne faut pas le confondre avec CAIUS RABIRIUS, qui fit sous Auguste un *Poème* sur la guerre qui éclata entre cet empereur et Marc-Antoine. Maître en rapporte quelques fragmens dans son *Corpus poetarum*.

* **RABOTTEAU** (PIERRE-PAUL), littérateur, né en 1766 à La Rochelle, se fit connaître de bonne heure par quelques compositions qui lui ouvrirent, à l'âge de 22 ans, les portes de l'académie de sa ville natale. Il vint à Paris en 1797, et il y fit plusieurs *Vaudevilles* et d'autres écrits qui furent favorablement accueillis. Sous la restauration, il occupa l'emploi de sous-chef au ministère de la police (1815-1820). Plus tard Rabotteau revint à la Rochelle, où il mourut le 21 octobre 1825. Son poème des *Jeux de l'enfance*, 1802, in-8°, eut beaucoup de succès, et a été réimprimé en 1805. On cite encore de lui la *Prise de la Bastille*, ode, 1790, in-8°; *L'avare et son ami*, comédie en 1 acte et en prose, mêlée de vaudevilles,

1801, in-8° (avec Radet); *Lasthénie ou une journée d'Alcibiade*, id. 1802, in-8° (avec Lachabeaussière); *La ville et le village*, divertissement, 1802, in-8°. Dans les séances publiques de la société philotechnique, dont il était membre, il lut un *Poème* adressé aux artistes, une *Eglogue de Rabener*, tirée de la Bible, une *Epître à l'ennemi*, d'autres *Poèmes*, et surtout des *Fables* pleines d'esprit et de naturel. Il a laissé en manuscrit un travail sur Plaute, qui est, dit-on, très remarquable. M. Villenave lui a consacré une *Notice biographique* dans la *Revue encycl.*, 1826, tom. 1, p. 346.

* **RABUEL** (CLAUDE), jésuite et savant mathématicien, né à Pont-de-Veyle dans la Bresse, le 24 avril 1669, entra dans la société à l'âge de 17 ans. Il cultiva les belles-lettres, et les enseigna; mais un goût particulier pour les sciences exactes lui avait fait donner à l'étude des mathématiques une partie de son temps, et il les possédait à un haut degré; il les professa pendant vingt ans dans le collège de la Trinité à Lyon. Lorsque la *Géométrie de Descartes* parut, elle piqua sa curiosité, et il fit sur cet ouvrage un travail qui néanmoins ne fut pas publié pendant sa vie. Le père Lespinasse, aussi jésuite, son disciple, le fit imprimer en 1730, à Lyon, sous le titre de *Commentaire sur la géométrie de Descartes*, in-4°. MM. de Beaume, de Witt et de Fermat avaient déjà éclairci quelques parties de l'ouvrage du philosophe français. On a en outre du père Rabuel d'autres traités sur *l'Algèbre*, les *sections coniques*, le *calcul différentiel* et le *calcul intégral*, in-4°. Ce savant jésuite est mort à Lyon le 12 avril 1728.

RABUSSON (dom PAUL), né en 1654 à Gannat, ville de Bourbonnais, entra dans l'ordre de Cluny en 1658, et y occupa différentes places. Les deux chapitres de 1676 et 1678 le chargèrent de composer le fameux *Bréviaire* de son ordre, qui a servi de modèle à tant d'autres. On lui associa Claude de Vert, de l'ancienne observance, qui ne se chargea que des rubriques. D. Rabusson engagea Santeuil de Saint-Victor à consacrer à des poésies plus dignes d'un chrétien le talent qu'il avait pour ce genre d'écrire; et le poète fit, à sa sollicitation, ces belles *Hymnes*, dont le Tournoux et Rabusson lui fournissaient les pensées. Dom Rabusson fut élu en 1695, supérieur général de la réforme; et pendant près de dix-huit ans

qu'il gouverna de suite, il fit régner dans Cluny la paix et toutes les vertus religieuses. Les cardinaux de Bouillon et de Noailles faisaient beaucoup de cas de son mérite. Il mourut en 1717, à quatre-vingt-trois ans.

RABUTIN (FRANÇOIS de BUSSY), gentilhomme de la compagnie du duc de Nevers, d'une des plus anciennes et des plus illustres familles de Bourgogne, est célèbre par ses Mémoires militaires, qu'il fit imprimer à Paris, en 1574, sous ce titre : *Commentaire sur le fait des guerres en la Gaule belgique, entre Henri II et Charles-Quint*, in-8°. Le style en est simple, ainsi que la narration, et il y règne un grand air de sincérité. Il vivait sous les règnes de Henri II et de Charles IX, qui eurent en lui un sujet fidèle et un guerrier habile.

RABUTIN (ROGER, comte de BUSSY), né à Epiry en Nivernais l'an 1618, petit-fils du précédent, servit dès l'âge de 12 ans dans le régiment de son père. Sa valeur parut avec éclat dans plusieurs sièges et batailles. Elle lui mérita les places de mestre-de-camp de la cavalerie légère, de lieutenant général des armées du roi, et de lieutenant-général du Nivernais. Etant devenu veuf en 1648, il conçut une violente passion pour madame de Miramion; il l'enleva, mais inutilement. (Voyez MIRAMION.) Reçu à l'académie française en 1665, il y prononça une *harangue* pleine d'esprit et de fanfaronnades. Il courait alors sous son nom une histoire manuscrite des amours de deux dames puissantes à la cour (d'Olonne et de Châtillon). Ce manuscrit, intitulé *Histoire amoureuse des Gaules*, faisait beaucoup de bruit. Aux grâces du style, à la délicatesse des pensées, à la vivacité des saillies, l'auteur avait su joindre des portraits peints avec autant d'art que de vérité, de plusieurs personnes de la cour, et un ton de dépravation qui n'était pas ce qui plaisait le moins. Les personnes intéressées portèrent leurs plaintes au roi, qui, déjà mécontent de Bussy, le fit mettre à la Bastille. Les *Amours des Gaules* furent le prétexte de sa détention. Bussy avait déjà mérité cette punition par une chanson indécente contre le roi, et un livre en forme d'*Heures*, où il substituait aux images des saints quelques hommes de la cour, dont les femmes étaient soupçonnées de galanteries. Une maladie occasionnée par sa prison lui procura la liberté; mais avant de l'obtenir, il fallut

qu'il donnât la démission de sa charge, et qu'il écrivit une lettre de satisfaction aux victimes de sa méchanceté; il ne sortit de la Bastille que pour aller en exil dans ses terres. Il fatigua pendant tout ce temps-là Louis XIV par une foule de lettres qui décèlent, si ce n'est une âme fausse, au moins un âme petite et faible. Il protestait au roi une tendresse qu'il n'avait pas, et il se donnait des éloges qu'on croyait beaucoup plus sincères que les protestations d'attachement dont il excédait le monarque. Après dix-sept ans de sollicitations, il obtint enfin la permission de retourner à la cour; mais le roi évitant de le regarder, il se retira dans ses terres, partageant son temps entre les plaisirs de la campagne et ceux de la littérature. (Voyez RIVIÈRE, HENRI FRANÇOIS.) Il mourut à Autun en 1693, à 75 ans. Il faut avouer qu'il avait de l'esprit, mais plus d'amour-propre encore; et il ne se servit guère de son esprit, que pour se faire des ennemis. Comme courtisan, comme guerrier, comme écrivain, comme homme à bonnes fortunes, il croyait n'avoir point d'égal. On a de lui : | *Discours à ses enfans sur le bon usage des adversités, et sur les divers évènements de sa vie*, Paris, 1694, in-12. On y trouve des réflexions utiles, mais communes. | Ses *Mémoires*, en 2 vol. in-4°, Paris, 1693; réimprimés à Amsterdam, en 3 vol. in-4°, avec plusieurs pièces curieuses. Pour quelques faits vrais et intéressans, on y trouve cent particularités dont on ne se soucie pas; le style en fait le principal mérite: il est léger, pur et élégant. | Des *Lettres*, en 7 volumes in-12, plusieurs fois réimprimées. Elles ont eu dans leur temps beaucoup de réputation, mais on y sent trop qu'elles ont été faites pour être publiques; et, quoique écrites avec noblesse et avec correction, elles ne plaisent guère aux personnes d'un goût véritablement délicat, qui préfèrent le naturel à toutes ces grâces contraintes. | *Histoire abrégée de Louis le Grand*, Paris, 1699, in-12. Ce n'est presque qu'un panégyrique, et il révolte d'autant plus que l'auteur écrivait contre sa pensée. | Des *Poésies*, répandues dans ses lettres et dans différens recueils; elles sont plutôt d'un bel esprit que d'un poète. On n'estime guère que ses *Maximes d'amour* et ses *Epigrammes* imitées de Martial. Les *Amours des Gaules* ont été imprimées en Hollande avec d'autres historiettes du temps, en 2 vol.

in-12; et à Paris, sous le titre de Hollande, en 5 petits vol. in-12.

RABUTIN (LOUISE-FRANÇOISE de BUSSY), fille du précédent. Voyez BUS-SY-RABUTIN.

* RACAGNI (JOSEPH-MARIE), savant physicien, né le 6 janvier 1741, à la Taraza, dans la province de Voghera, fut mis, en 1760, au collège des barnabites de Monza, et y prit l'habit religieux. Il fut instruit dans les mathématiques, par le père Canterzoni, qui professait dans ce collège les sciences exactes, et Racagni, par ses rapides progrès, mérita d'être appelé, très jeune encore, à Milan, pour en donner des leçons au collège de Saint-Alexandre. En même temps, l'abbé Frizi, célèbre professeur de mathématiques transcendantes, le proposa pour remplir sa chaire. Racagni fut enfin nommé professeur ordinaire de physique aux écoles de Brera; ce savant ecclésiastique professa, pendant trente années, avec autant de zèle que de succès, et plusieurs de ses élèves sont devenus des hommes très distingués. Le cabinet de physique de Brera lui doit la plupart des machines et instrumens nouveaux qui s'y trouvent. Vers l'année 1797, Racagni visita Vienne, la Hongrie, Rome, Naples, et fit connaissance avec les savans physiciens de ces pays. Le cardinal d'Herzan, les comtes d'Esterhazi, Firmiano, le chevalier Hamilton, et d'autres personnages, non moins illustres, l'honorèrent de leur amitié. En 1804, la société italienne l'admit dans son sein, et, en 1812, l'institut le nomma son correspondant. Racagni mourut environné de l'estime de ses confrères, le 5 mars 1822. Il a fondé un prix annuel de deux mille francs pour celui des élèves des sciences physiques, à Milan, qui s'y distinguerait le plus. On a de lui : | *Théorie des Fluides*, imprimée en 1777. L'auteur y traite des fluides en général, et en particulier de l'eau, de l'air et de l'électricité. | Un *Mémoire sur les translations*, où il examine les différentes formules proposées par M. de Prony, Fossombroni et Bezout; | un *Mémoire sur la propriété des conducteurs électriques* inséré dans les *Actes de la société italienne*, tome 18, pag. 139; | un *Mémoire sur les propriétés des nombres*, inséré dans la *Collection* de l'institut. Racagni entend dans ce mémoire de généraliser la théorie de Kramp. On lui doit encore des expériences faites avec le père Pino, son collègue, sur le *bélier*

hydraulique, dont ces deux savans expliquèrent, les premiers, les singuliers phénomènes. Le docteur Labus a écrit l'Eloge du père Racagni.

RACAN (HONORAT de BUEIL, marquis de), poète français, né en Touraine à la Roche-Racan, l'an 1589, d'un maréchal de camp des armées du roi, fut un des premiers membres de l'académie française. Il reçut une éducation toute militaire, et prit même une telle aversion pour la langue latine, qu'il ne put jamais, dit-on, retenir le *Confiteor*. A l'âge de 16 ans, il devint page de chambre du roi, sous Bellegarde, qui avait pris Malherbe dans sa maison par l'ordre de Henri IV. Racan, cousin-germain de madame de Bellegarde, eut occasion de voir ce grand maître en poésie, et il se forma sous lui. Le jeune Racan quitta la cour pour porter les armes; mais il ne fit que deux ou trois campagnes, et il revint à Paris après le siège de Calais. Ce fut alors qu'il consulta Malherbe sur le genre de vie qu'il devait embrasser. Le poète, pour toute réponse, se contenta de lui réciter la *Fable du meunier, son fils et l'âne* : fable ingénieuse, inventée par le Pogge et imitée par la Fontaine. Le marquis de Racan continua quelque temps encore la carrière qu'il avait embrassée, parvint au grade de maréchal-de-camp, se maria et passa le reste de sa vie au milieu des plaisirs et du culte des muses. Ses *Bergeries* sont recommandables dans le genre pastoral. Celle qui commence ainsi : *Paissez, chères brebis, jouissez de la joie*, etc., passe pour son chef-d'œuvre. On a loué aussi des *Stances* sur la fausseté des grandeurs humaines. (Voyez LOUISE DE FRANCE.) Sa traduction de la fameuse strophe d'Horace, *Pallida mors*, a été souvent comparée, mais toujours à son détriment, à celle de Malherbe. Voici la traduction de Racan :

Les lois de la mort sont fatales,
Aussi bien aux maisons royales
Qu'aux taudis couverts de roseaux.
Tous nos jours sont sujets aux Parquets;
Ceux des bergers et des monarques
Sont coupés des mêmes ciseaux.

Malherbe avait dit :

Le pauvre, en sa cabane, où le chaume le couvre
Est sujet à ses lois;
Et la garde qui veille aux barrières du Louvre,
N'en défend pas nos cois.

Le mérite de Racan était d'exprimer d'une manière ingénue et touchante toutes sortes d'objets, ceux même qui appar-

tenaient à la poésie sublime ; mais il réussissait mieux dans ceux qui étaient proprement du ressort de la poésie simple et naturelle. Il mourut à la Roche-Racan, en 1670, à 81 ans. L'auteur de l'*Art poétique* a bien caractérisé Malherbe et Racan dans ces deux vers :

Malherbe, d'un héros peut vanter les exploits ;
Racan, chanter Pbilis, les bergers et les bois.

Les ouvrages de Racan sont : | les *Bergeries*, Paris, 1628, in-8° ; | *Lettres diverses*, dans le recueil des *Lettres nouvelles* de Faret, Paris, 1627, in-8° ; | Les *Sept psaumes de la pénitence*, en 1631, in-8° ; | *Poésies diverses*, dans les recueils de 1631, 1627, 1635 ; | *Odes sacrées*, dont le sujet est pris des Psaumes de David, et qui sont accommodées au temps, avec un *Discours* contre les sciences, Paris, 1631, in-8°. | *Mémoires pour la vie de Malherbe*, 1 vol. in-12 ; | *Dernières Œuvres et Poésies chrétiennes*, Paris, 1660. Constelier donna une édition de ses *Œuvres complètes*, en 1724, Paris, 2 volumes in-12. Mais on n'y trouve point les *Mémoires sur la vie de Malherbe*, et il y manque en outre plusieurs pièces, entre autres une Ode à Richelieu.

* RACCAFORTE (INNOCENT), chanoine, né à Palerme vers 1640, embrassa l'état ecclésiastique, et devint chanoine de la cathédrale de Catane. Il obtint beaucoup de réputation par ses connaissances en littérature, surtout dans l'histoire de son pays. Il a laissé un ouvrage très intéressant, intitulé : *Journal historique de la Sicile, depuis la création du monde jusqu'à l'année 1700*, Palerme, 1704. On a joint ce journal aux *Eclaircissements historiques de la Sicile*, par Pierre Carrera, etc. Raccaforte a écrit aussi, dans le patois de son pays, quelques poésies, qu'on trouve dans plusieurs recueils de *poésies siciliennes*. Ce patois est très propre pour le style pastoral.

RACHEL, seconde fille de Laban, épousa le patriarche Jacob, l'an 1752 avant J.-C. Elle en eut Joseph et Benjamin. Rachel mourut en accouchant de celui-ci. Elle fut enterrée sur le chemin qui conduit à Ephrata, où Jacob lui éleva un monument qui a subsisté pendant plusieurs siècles. On montre encore aujourd'hui, sur la route d'Ephrata, une espèce de dôme soutenu sur quatre piliers carrés, qui forment autant d'arcades, et l'on prétend que c'est le tombeau érigé à Rachel par Jacob. Mais comme ce monu-

ment est encore tout entier, il l'est difficile de croire que ce soit le même que le patriarche consacra à la mémoire de son épouse.

RACHEL (JOACHIM), né en Basse-Saxe, poète allemand, recteur de l'école de Norden, s'est attaché particulièrement à la poésie satirique dans le dix-septième siècle. Il n'a point écrit avec la même pureté et la même délicatesse que Despréaux ; mais il est plus véhément, et partout il se montre l'ennemi implacable du vice et des ridicules. Son énergie lui a fait donner le nom de *Lucilius allemand*.

RACINE (JEAN), un des plus beaux génies du siècle de Louis XIV, et peut-être le poète tragique le plus parfait qui ait jamais paru, naquit à la Ferté-Milon d'une famille noble, le 21 décembre 1639, l'année même où Corneille âgé de 53 ans faisait représenter *Horace* et *Cinna*. Orphelin de père et de mère dès l'âge de 3 ans, il fut élevé d'abord à Beauvais, puis à Paris, au collège d'Harcourt, et enfin à Port-Royal-des-Champs, où Marie des Moulins, sa grand'mère, s'était retirée. Son goût dominant était pour les poètes tragiques. Il allait souvent se perdre dans les bois de l'abbaye, un *Euripide* à la main : il cherchait dès lors à l'imiter. Il cachait des livres pour les dévorer à des heures indues. Le sacristain Claude Lancelot, son maître dans l'étude de la langue grecque, lui brûla consécutivement trois exemplaires des *Amours de Théagène et de Chariclée*, roman grec qu'il apprit par cœur à la troisième lecture. Après avoir terminé sa philosophie au collège d'Harcourt, il débuta par une *Ode* sur le mariage de Louis XIV. Cette pièce, intitulée *la Nymphé de la Seine*, lui valut une gratification de cent louis et une pension de 600 livres. Le ministre Colbert obtint pour lui l'une et l'autre de ces grâces. Racine composa vers la fin de 1663, une autre ode, ayant pour objet de célébrer le rétablissement des trois académies, et intitulée *la Renommée aux Muses*, qui lui valut une nouvelle gratification et ce qui était pour lui d'un bien plus grand avantage, lui fournit l'occasion de se lier avec Boileau. Ces succès le décidèrent à se livrer à la poésie. En vain un de ses oncles, chanoine régulier et vicaire-général d'Uzès, l'appela dans cette ville pour lui résigner un riche bénéfice ; la voix du talent le rappela à Paris. Il s'y retira vers 1664, époque de sa première pièce de

théâtre, qui fut la *Thébaïde* ou *Les Frères ennemis*, suivie d'*Alexandre*, en 1666. Car Racine, quoique élevé dans les maximes sévères de Port-Royal, et portant l'habit ecclésiastique, n'en travaillait pas moins au profit des histrions; et ce n'est pas la première fois que l'on vit un partisan du rigorisme s'occuper des choses que les plus lâches probabilistes eussent cru ne s'accorder pas avec l'esprit du christianisme. Ce fut à peu près vers ce temps-là qu'il obtint le prieuré d'Epignay; mais il n'en jouit pas long-temps. Ce bénéfice lui fut disputé : il n'en retira pour tout fruit qu'un procès, *que ni lui ni ses juges n'entendirent jamais*; aussi abandonna-t-il et le bénéfice et le procès. Il eut bientôt un autre procès qui fit plus de bruit. Des Marets de Saint-Sorlin écrivit contre Nicole, qui, dans la première de ses lettres, traita les poètes dramatiques d'*empoisonneurs, non des corps, mais des âmes*. Racine prit ce trait pour lui; il lança d'abord une lettre contre ses anciens maîtres. Nicole négligea de répondre : mais Barbier d'Aucour et Dubois le firent pour lui. Racine leur répliqua par une lettre qui sentait l'homme piqué, et qui à tout prix voulait avoir raison. Boileau, à qui il la montra avant que de la rendre publique, l'engagea à la supprimer. *Alexandre* fut suivi d'*Andromaque*, jouée en 1668. La comédie des *Plaideurs*, jouée la même année, eut du succès, à raison des allusions où l'on reconnut divers personnages, et des anecdotes qui avaient été l'objet de la conversation des Parisiens; ce n'était au reste qu'une imitation des *Guêpes* d'Aristophane : cette pièce se joue encore au Théâtre-Français. *Britannicus* parut en 1670. *Bérénice*, jouée l'année d'après, n'est qu'une pastorale héroïque; elle manque de ce grand intérêt et de ce terrible, les deux grands ressorts de la tragédie. Racine prit un essor plus élevé, en 1672, dans *Bajazet*. *Mithridate*, joué en 1673, est plus dans le goût du grand Corneille, quoique l'amour soit encore le principal ressort de cet épithalame, et que cet amour y fasse faire des choses peu dignes de la tragédie. *Mithridate* s'y sert d'un artifice de comédie pour surprendre une jeune personne et lui faire dire son secret. Cette fureur de mettre de l'amour partout a dégradé presque tous les héros de Racine. Voltaire a eu raison de dire : « Les connaisseurs qui se plaisent plus à la douceur élégante de Racine qu'à la force de Corneille, me

paraissent ressembler à ceux qui préférent les nudités du Corrège au chaste et noble pinceau de Raphaël. » *Iphigénie* ne parut que deux ans après (en 1675), et mérita le même reproche que les précédentes. *Phèdre* fut jouée en 1677 deux jours avant la représentation du même sujet traité par Pradon. Le plan des deux pièces est à peu près de la même texture : mêmes personnages, mêmes situations, même fonds de sentimens et de pensées; mais c'est lorsque les deux auteurs se rencontrent de plus près, qu'on sent davantage la supériorité du talent. Cependant Pradon, soutenu par les ennemis de Racine, attira tout Paris à sa pièce, tandis que celle de son rival fut couverte de huées et de ridicule. Racine, dégoûté de la carrière du théâtre, semée de tant d'épines, résolut de se faire chartreux. Son directeur, qui connaissait l'inconstance de son caractère, lui conseilla de s'arracher au monde et au théâtre, plutôt par un mariage chrétien que par une entière retraite. Il épousa, quelques mois après, la fille du trésorier de France d'Amiens. La même année de son mariage, en 1677, Racine fut chargé d'écrire l'histoire de Louis XIV, conjointement avec Boileau. Cette histoire n'a jamais paru; le manuscrit en a péri dans l'incendie de la bibliothèque de M. de Valincourt. Il en a échappé, dit-on, un fragment, qui a été publié en 1784. (*Voyez le Journ. hist. et litt.*, 4^e décembre 1784, p. 502.) Ce fragment ne donne pas une grande idée de l'ouvrage, et n'offre dans le fait qu'un *Eloge historique*, titre sous lequel il a paru. On y admire tout, on y exalte tout. « Tant il est vrai, dit un critique, qu'on ne peut jamais écrire l'histoire pendant la vie des rois, surtout lorsqu'ils sont venus à bout de subjuguier les esprits, comme avait fait Louis XIV. On doit se borner alors à recueillir les faits par ordre chronologique, et l'on n'est pas en droit d'en attendre davantage des historiographes contemporains. » La religion avait enlevé Racine à la poésie; la religion l'y ramena. Madame de Maintenon le pria de faire une pièce sainte, qui pût être jouée à Saint-Cyr : il en fit deux, *Esther* et *Athalie*; mais ces tragédies, quoique d'une grande beauté, et vrais chefs-d'œuvre de la scène française, ne furent pas reçues avec le même enthousiasme que les précédentes : nouvelle preuve des vrais motifs qui produisent l'attachement aux spectacles,

toujours faible lorsque la corruption du cœur ne le fortifie pas. On disait : que c'était un sujet de dévotion, propre à amuser des enfans. ... Racine jouissait alors de tous les agrémens que peut avoir un bel-esprit à la cour. Il était gentil-homme ordinaire du roi, qui le traitait en favori, et qui le faisait coucher dans sa chambre pendant ses maladies. Ce monarque aimait à l'entendre parler, lire, déclamer. Tout s'animait dans sa bouche, tout y prenait une âme, une vie. Sa faveur ne dura pas, et sa disgrâce hâta sa mort. Madame de Maintenon, touchée de la misère du peuple, avait demandé à Racine un *Mémoire* sur ce sujet intéressant. Le roi le vit entre les mains de cette dame, et fâché de ce que son historien se mêlât de son administration, il lui défendit de le revoir, en lui disant : *Parce qu'il est poète, veut-il être ministre ?* Des idées tristes, une fièvre violente, une maladie dangereuse, furent la suite de ces paroles. Racine mourut le 22 juin 1699, à 60 ans, d'un petit abcès dans le foie. Tant il y a de distance entre les ornemens de l'esprit et la force de l'âme ; entre la culture des lettres et les sentimens de la véritable grandeur, qui sent si vivement son indépendance des cours et des rois, et qui en jouit si bien ! Racine était d'une taille médiocre, sa figure était agréable, son air ouvert, sa physionomie douce et vive. Il avait la politesse d'un courtisan et les saillies d'un bel-esprit. Son caractère était aimable, mais il passait pour faux ; et, avec une douceur apparente, il était naturellement très caustique. Plusieurs épigrammes, un grand nombre de couplets et de vers satiriques, qu'on brûla à sa mort, prouvent la vérité de ce que répondit Despréaux à ceux qui le trouvaient trop malin : *Racine, disait-il, l'est bien plus que moi.* Les défauts de ce poète furent effacés en partie par de grandes qualités. La religion reprima souvent ses penchans. « La raison, disait Boileau à ce sujet, conduit ordinairement les autres à la foi ; mais c'est la foi qui a conduit Racine à la raison. » Avec cela, on remarquait un air de fluctuation dans sa conduite, et comme un état de dispute entre Dieu et le monde, entre sa conscience et les choses qu'elle réprouvait. Il eut sur la fin de ses jours une piété tendre, une probité austère ; il condamna l'usage qu'il avait fait de ses talens en faveur d'un genre où les vertus chrétiennes ont si peu à gagner. Outre les tragédies de Racine,

nous avons de lui : | des *Cantiques*, qu'il fit à l'usage de Saint-Cyr. Ils sont pleins d'onction et de douceur. On en exécuta un devant le roi, qui, à ces vers :

Mon Dieu, quelle guerre cruelle !
Je trouve deux hommes en moi :
L'un veut que, plein d'amour pour toi,
Je te sois sans cesse fidèle ;
L'autre, à tes volontés rebelle
Me soulève contre ta loi.

dit à madame de Maintenon : « Ah ! ma dame, voilà deux hommes que je con- nais bien. » | *L'Histoire de Port-Royal*, 1767, 2 parties in-12. Le style de cet ouvrage est coulant et historique, mais souvent négligé ; on sent assez que l'historien est dans le cas de faire quelquefois l'apologiste et quelquefois le panégyriste. Clémencet nous a donné aussi une *Histoire* de cette maison chérie du parti. Il en a paru une nouvelle en 1786, Paris, 4 vol. in-12, réunis en 2 vol. Outre cela, nous avons encore les *Mémoires hist. et chron.* de Guilbert. Tant d'histoires d'une maison religieuse semblent dire qu'elle avait grand besoin de gens qui en contassent du bien. (*Voyez* CLÉMENCET.) | Une *Idylle sur la paix*, pleine de grandes images et de peintures riantes ; quelques *Epigrammes* : genre qui n'était que trop dans son caractère, auquel il se fût livré peut-être davantage, si les remords n'en avaient affaibli le goût ; | des *Lettres* et quelques opuscules, publiés par son fils dans ses *Mémoires de la vie de Jean Racine*, 1747, 5 vol. in-12. On trouve les différens ouvrages de Racine dans l'édition de ses *Œuvres*, publiée en 1768, en 7 vol. in-8°, par M. Luneau de Boisjermain, qui l'a ornée de remarques. L'abbé d'Olivet a donné des *Remarques de grammair sur Racine*, avec une *Lettre critique sur la rime*, adressée à M. le président Boucher, in-12, Paris, 1738. L'année suivante, l'abbé des Fontaines opposa à cet écrit : *Racine vengé ou Examen des remarques grammaticales de M. l'abbé d'Olivet sur les Œuvres de Racine*, Avignon (Paris), in-12. Ces deux écrits méritent d'être lus. Celui de l'abbé d'Olivet a été réimprimé en 1766. (*Voyez* CORNEILLE.) Nous avons encore d'autres remarques et d'autres commentaires sur Racine ; on doit les lire avec précaution et se défier de leurs louanges : les plus connus sont ceux de Laharpe et de Geoffroi. On dit qu'il fit perdre à Louis XIV l'habitude de figurer dans les ballets qui se donnaient à la cour et sur un théâtre,

parces vers, dans la tragédie de *Bri-tannicus* :

- Pour toute ambition, pour vertu singulière,
- Il excelle à conduire un char dans la carrière,
- A disputer des prix indignes de ses mains,
- A se donner lui-même en spectacle aux Romains.

Les éditions de son théâtre sont innombrables : nous indiquerons seulement celle de Bodoni, 1813, 3 vol. in-fol., et celle de Pierre Didot l'aîné, an 9 (1801-1805), 3 vol. in-fol., un des livres les plus magnifiques que la typographie ait produits. Parmi les éditions des *OEuvres complètes de Racine*, nous citerons celle de Garnier, Paris, 1807, 7 vol. in-8°, avec le *commentaire* de Laharpe et le portrait de l'auteur ; celle d'Aimé-Martin avec les notes de tous les commentateurs, Paris, le Febvre, 1820, 1822 et 1825.

RACINE (Louis), fils du précédent naquit à Paris, le 6 novembre 1692. Ayant perdu son père de bonne heure, il fut confié aux soins de Rollin, alors principal du collège de Beauvais. Il demanda des avis à Boileau, qui lui conseilla de ne pas s'appliquer à la poésie ; mais son penchant pour les muses l'entraîna. Il donna, en 1720, le poème de la *Grâce*, écrit avec assez de pureté, et dans lequel on trouve plusieurs vers heureux. Il le composa chez les pères de l'Oratoire de N.-D. des Vertus, où il s'était retiré après avoir pris l'habit ecclésiastique. Les chagrins que son père avait essayés à la cour lui faisaient redouter ce séjour ; mais le chancelier d'Aguesseau réussit pendant son exil à Fresnes à le réconcilier avec le monde qu'il avait quitté. Il se fit des protecteurs, qui contribuèrent à sa fortune. Le cardinal de Fleury qui avait connu son père, lui procura un emploi dans les finances ; et il coula dès lors des jours tranquilles et fortunés avec une épouse qui faisait son bonheur. Un fils unique, fruit de leur union, jeune homme qui donnait de grandes espérances, périt malheureusement dans le tremblement de terre et l'inondation qui ravagèrent Cadix en 1753. Son père, vivement affligé de cette perte, ne traîna plus qu'une vie triste, et mourut dans de grands sentimens de religion, en 1763, à 71 ans. L'académie des inscriptions le comptait parmi ses membres dès l'an 1719. Ce poète faisait honneur à l'humanité : bon citoyen, bon époux, père tendre, fidèle à l'amitié, reconnaissant envers ses bienfaiteurs, la candeur régnait dans son caractère, et la politesse dans ses manières,

malgré les distractions auxquelles il était sujet. Il s'était fait peindre les *OEuvres* de son père à la main, et le regard fixé sur ce vers de Phèdre :

Et moi, fils inconnu d'un si glorieux père....

Pénétré de la vérité du christianisme, il en remplissait les devoirs avec exactitude. On a de lui des *OEuvres diverses*, en 6 vol. in-12. On trouve dans ce recueil : | son poème sur la *Religion*, imprimé séparément in-8° et in-12, avec d'excellentes notes : cet ouvrage offre les grâces de la vérité et de la poésie. Il n'y a point de chant qui ne renferme des traits excellens et un grand nombre de vers admirables ; mais il ne se soutient pas, et il y règne une monotonie qui le rend quelquefois languissant. Dans les dernières éditions on trouve des changemens que l'auteur a cru devoir faire, surtout dans les notes, par déférence pour certaines critiques qui n'avaient pas la solidité qu'il leur supposait, et cette docilité mal entendue prend quelquefois un air de faiblesse et d'inconséquence. Ce poème, que Laharpe regarde comme un des meilleurs du deuxième ordre, a été réimprimé un grand nombre de fois, et traduit en vers anglais, en vers allemands, deux fois en vers italiens et plusieurs fois en vers latins. | Son poème sur la *Grâce*, 1722, qu'on trouve à la suite du précédent. Il en a paru une critique, où l'on examine ; 1° la marche et la versification ; 2° la doctrine. Cette critique parut en 1725, sous le titre d'*Examen*, etc. Elle est quelquefois un peu sévère ; mais il y a des observations raisonnables. Voltaire a adressé à l'auteur de ce poème les vers suivans :

Cher Racine, j'ai lu, dans tes vers didactiques,
De ton Jansénisme les dogmes fanatiques :
Quelquefois je t'admire, et ne te crois en rien ;
Si ton style me plaît, ton Dieu n'est pas le mien ;
Tu m'en fais un tyran, je veux qu'il soit mon père
Si ton culte est sacré le mien est volontaire ;
De son sang mieux que toi je reconnais le prix
Tu le sers en esclave, et je le sers en fils.
Crois-moi, n'affecte point une inutile audace
Il faut comprendre Dieu pour comprendre la grâce
Soumettons nos esprits, présentons-lui nos vœux
Et soyons des chrétiens, et non pas des docteurs.

| Des *Odes*, recommandables par la richesse des rimes, la noblesse des pensées et la justesse des expressions. Quoiqu'elles soient sur le vrai ton de ce genre, on souhaiterait d'y rencontrer plus souvent le sens de Rousseau. | Des *Epîtres* qui renferment quelques réflexions judicieuses. Sa

poésie est élégante; mais il n'y a aucun trait bien frappant, et elle manque en général de chaleur et de coloris. | Des *Reflexions sur la poésie*, qu'on a lues avec plaisir, quoiqu'il n'y ait rien d'absolument neuf et de bien profond. | Des *Memoires sur la vie de Jean Racine*, imprimés séparément en 2 vol. in-12. Ils sont curieux et intéressans pour ceux qui aiment l'histoire littéraire. S'il y a quelques minuties, on doit les pardonner à un fils qui parle de son père, et d'un père si célèbre. « Malheur à l'âme froide, dit un critique équitable, qui ne sera pas attentive en assistant à cette procession, où l'auteur d'*Athalie* porte la croix, dont ses filles composent le clergé, et que termine le jeune Lionval (nom de Louis Racine dans sa jeunesse), faisant gravement les fonctions respectables de pasteur ! Il faut l'avouer : nos mœurs sont si corrompues, notre goût si frelaté, qu'en lisant ces *Mémoires*, nous croyons transportés, je ne dirai pas dans un autre siècle, mais dans un autre monde. Cependant il est encore des âmes honnêtes qui sentent tout le prix d'un hommage rendu à l'amour paternel par la piété filiale ; et jamais, non jamais, notre fastueuse philanthropie ne vaudra cette touchante naïveté. » Nous avons encore de cet auteur deux ouvrages médiocres. | *Remarques sur les tragédies de Jean Racine*, en 3 vol. in-12. C'est une critique volumineuse : on a reproché à l'auteur de manquer d'élévation, d'usage du théâtre, et de connaissance du cœur humain. Il y a pourtant de bonnes réflexions. | Une *Traduction du Paradis perdu de Milton*, en 3 vol. in-8°, chargée de notes. Elle est plus fidèle que celle de M. Dupré de Saint-Maur ; mais on n'y sent point, comme dans celle-ci, l'enthousiasme de l'Homère anglais. On y rencontre quelquefois des alliances de mots qui choquent, un style heurté, des anglicismes ; et c'est par-là qu'elle a obtenu en Angleterre des suffrages qu'on lui refuse en France ; car on sait que les Anglais se servent communément de cette traduction pour étudier la langue française. Les *Pièces fugitives* publiées sous son nom en 1784 ont été hautement désavouées par sa veuve et ses amis ; et il est certain que c'est une imposture typographique, aujourd'hui si commune en fait d'ouvrages posthumes. Voyez la fin de l'article BROTIER. Les *Œuvres de Louis Racine* ont été recueillies en 1747

et en 1752, 6 vol. petit in-12. M. Lenormant en a publié une nouvelle édition, Paris, 1808. 6 vol. in-8°, précédée de l'Éloge de l'auteur par Le Beau.

RACINE (BONAVENTURE), ecclésiastique, né à Chauny en 1708, vint achever ses études à Paris, au collège Mazarin, et s'y rendit habile dans les langues latine et grecque. La Croix-Castries, archevêque d'Alby, l'appela en 1729, pour rétablir le collège de Rabasteins, dont les habitants demandaient la restauration. Mais son zèle pour les nouvelles opinions l'obligea de se retirer à Montpellier auprès de Colbert, qui le chargea de la direction du collège de Lunel. Il en sortit secrètement peu de temps après, pour éviter des ordres rigoureux. Il passa à la Chaise-Dieu, afin d'y voir l'évêque de Senes, puis à Clermont, où il s'entretint avec lanièce de Pascal, et vint à Paris. Il s'y chargea de l'éducation de quelques jeunes gens au collège d'Harcourt. Il fut encore obligé d'en sortir en 1734, par ordre du cardinal de Fleury. Caylus, évêque d'Auxerre, attaché ainsi que lui aux intérêts du parti, le nomma à un canonicat de sa cathédrale, et lui conféra les ordres sacrés. Il mourut à Paris, en 1755, à 47 ans. L'abbé Racine fut recommandable par ses connaissances, par la bonté de son caractère, et dans son parti par la vivacité de son zèle. Ardent et inflexible dans ce qu'il croyait vrai, ou ce qu'il s'était engagé de défendre comme tel, il le soutenait avec une espèce de fanatisme. On a de lui : quatre écrits sur la dispute qui s'était élevée touchant la crainte et la confiance ; | un *Abrégé de l'histoire ecclésiastique*, 1748-56, 43 vol. in-12. Cet ouvrage a eu le plus grand succès auprès des disciples de l'Augustin d'Ypres ; mais ceux qui distinguent l'Eglise catholique des factions diverses qui de tout temps se sont élevées dans son sein, n'en ont pas porté le même jugement. « Ce n'est réellement, dit un critique, qu'un libelle diffamatoire de tous les hommes illustres dont les noms ne se trouvent pas dans les dyptiques du parti, et un recueil d'éloges de tous les fanatiques qui en ont porté les intérêts jusqu'à la dernière. » (Voyez VINCENT DE PAUL.) L'auteur se proposait de pousser cet *Abrégé* au moins jusqu'en 1750 ; mais la mort ne lui en a pas donné le temps. On joint à cette histoire des *lettres* à Morénas, qui font le 14^e vol. et une suite en 2 vol. formant les 15^e et 16^e vol. Les neuf premiers volumes ont moins de partialité et d'esprit

de parti que les quatre suivans, où l'auteur prend un ton d'enthousiasme indigne de l'histoire. De simples religieux appelans on apostats occupent 50 pages, tandis que des saints reconnus par l'Eglise, et les martyrs, les évêques, les solitaires, qui ont illustré la religion chrétienne dans les premiers temps, sont traités lestement et avec une sorte d'indifférence. *L'Histoire de l'Eglise* par l'abbé Bérault a entièrement effacé celle de Racine dans l'esprit des gens dont le jugement n'est asservi à aucun parti. Nous ne dirons rien des *Siècles chrétiens* de l'abbé du Creux, autre abrégé de l'Histoire ecclésiastique, ouvrage moitié philosophique, et qui, dans sa totalité, ne peut être envisagé que comme le fruit de la faiblesse et de l'inconséquence.

* **RACLE** (LÉONARD), habile architecte, né en 1736 à Dijon, acquit, presque sans maître, des connaissances étendues dans les mathématiques et dans les différentes branches de la physique. Racle fit construire sur le canal de Pont-de-Vaux, qui joint la Reissouze à la Saône, un pont de fer, le premier qu'on ait vu en France; mais il n'a subsisté que peu d'années. On lui doit aussi le secret de cette espèce d'enduit appelé par Voltaire argile-marbre, parce qu'il en a le poli et la dureté. Il mourut à Pont-de-Vaux le 8 janvier 1791, par suite d'un excès de travail. Il a publié un savant *Mémoire sur la construction d'un pont de fer ou de bois d'une seule arche de 450 pieds d'ouverture*, qui a été couronné par l'académie de Toulouse en 1786; et des *Reflexions sur le cours de la rivière de l'Ain, et les moyens de le fixer*, Bourg, 1790, in-8°, de 41 pages. ouvrage plein d'idées lumineuses sur l'art hydraulique. C'est lui qui bâtit Ferney, qui donna les plans de la ville et du port de Versoix, et qui a dirigé les travaux du canal de navigation de Pont-de-Vaux qui joint la Reissouze à la Saône. Il avait établi près de Versoix, et ensuite à Pont-de-Vaux une manufacture de faïence d'où sont sortis un grand nombre de beaux ouvrages que la révolution a détruits. M. Amanton a publié sur lui une *Notice biographique*, Dijon, 1810, in-8°. Racle a laissé beaucoup de manuscrits, parmi lesquels on cite: | *Projet pour mettre pendant la paix les vaisseaux de ligne à l'abri de l'intempérie des saisons*; | un *Mémoire sur la terre cuite*; | des *Projets pour régulariser le cours du Rhône*, etc.

* **RACNITZ** (JOSEPH-FRÉDÉRIC, baron de), était âgé de 47 ans lorsqu'il entra au service de l'électeur de Saxe; il fit les campagnes de 1761 et 1762, et à la paix d'Hubertsbourg, il reçut le grade de premier-lieutenant dans les grenadiers de la garde électorale. En 1765 il fut nommé gentilhomme de la chambre, quitta le service militaire en 1769, et devint successivement chambellan, directeur de la chapelle, grand-maitre d'hôtel, et grand-maréchal du palais; il mourut en 1818. Racnitz s'est beaucoup occupé du progrès des sciences et des arts, et il a publié: | *Lettres sur Carlsbad, et les productions naturelles de ses environs*, Dresde, 1780; | *Lettres sur la basalte*, 1790, | *Lettres sur les arts*, 1792, in-4°; | *Histoire du goût chez les principaux peuples, sous le rapport de l'architecture et l'ornement intérieur des appartemens*, 1796, in-4°, avec beaucoup de planches gravées; | *Essai critique sur divers tableaux de la galerie royale de Dresde*, 1811, avec planches; | *Esquisse d'une histoire des beaux-arts en Saxe, particulièrement de la peinture*, 1812.

RACONIS (CHARLES-FRANÇOIS D'ABRA de), théologien, né en 1580, au château de Raconis, dans le diocèse de Chartres, professa la philosophie au collège du Plessis, et la théologie à celui de Navarre. La régularité de ses mœurs, jointe au succès de ses sermons et de ses ouvrages de controverse, lui méritèrent l'évêché de Lavaur en 1637. Il mourut en 1646, après avoir publié plusieurs écrits: | *Traité pour se trouver en conférence avec les hérétiques*, in-12, Paris, 1618; | *Théologie latine*, en plusieurs vol. in-8°; | *la Vie et la mort de madame de Luxembourg, duchesse de Mercœur*, in-12, Paris, 1625; | *Réponse à la Tradition de l'Eglise sur la pénitence et la communion*, d'Arnaud, etc.

RADBERT. Voyez PASCHASE-RADBERT.

RADBOD II, évêque de Noyon et de Tournai, mort l'an 1082, a écrit la *Vie de saint Médard*, publiée par les bollandistes.

* **RADCLIFFE** (JEAN), célèbre médecin anglais, né en 1650 à Wakefield, dans le comté d'York, étudia son art dans l'université d'Oxford, où il fut reçu docteur en 1675. Constamment opposé aux règles et aux méthodes établies, il censura avec aigreur les anciennes coutumes et traditions de son art, et se fit ainsi, parmi ses

vieux confrères, de nombreux ennemis ; mais, soit habileté, soit par suite de ses censures, il acquit une grande réputation. Il vint s'établir à Londres en 1648, et devint le rival du docteur Lower, médecin alors fort en vogue, fut médecin de la princesse de Danemarck, et amassa en peu de temps des richesses considérables. Mais la fortune ne lui sourit pas long-temps : ses économies confisquées à un amateur furent prises par les Français. Il allait réparer cette perte par un mariage avantageux lorsqu'il apprit que celle qu'il devait s'unir avait d'autres engagements. La mort de la reine Marie, enlevée en 1694 par la petite vérole, et auprès de laquelle il avait été appelé, lui fut attribuée, et il perdit beaucoup dans l'opinion publique. Cependant le roi Guillaume, à son retour de Hollande, le fit venir. Le monarque lui montra ses chevilles excessivement gonflées, tandis que tout le reste de son corps était d'une maigreur extrême. « Que pensez-vous, » lui dit sa Majesté, « de cet état ? — « Pour vos trois royaumes entiers, sire, » répondit l'impertinent médecin, « je ne voudrais pas avoir vos deux jambes. » Cette répartie indécente ne plut nullement au roi, qui congédia aussitôt Radcliffe, et ne voulut plus le revoir. La princesse Anne en fit de même, et lorsqu'elle parvint au trône, ce fut en vain que le comte de Godolphin chercha à mettre Radcliffe dans ses bonnes grâces. « Il me dira tous les jours, » lui répondit-elle, « que tous mes maux ne sont que des vapeurs. » Radcliffe, ayant eu une pleurésie assez forte, la négligea, et devint dangereusement malade. Il se fit tirer plus de cent onces de sang ; le 28, il fit son testament, et le 30 son mal s'aggrava, de sorte qu'on crut qu'il allait expirer le lendemain. Cependant, le 31 il se fait transporter à Kensington par quatre hommes, et, au milieu du jour, il y arrive après avoir essuyé trois évanouissemens pendant sa route. Il se met au lit, s'endort, et trois jours après il se trouve hors de danger. La reine, en apprenant la conduite qu'il avait tenue dans cette occasion. « Il ne faut pas se plaindre, » dit-elle, « s'il traite si rudement ses malades, puisque lui-même se ménage si peu. » Son insolence et son orgueil augmentaient en proportion de sa vogue et de sa fortune. La reine étant tombée dangereusement malade, le conseil, ou plutôt un message de lady Marsham, dame d'honneur de la princesse, fit appeler dans

l'après-midi Radcliffe, qui, sans avoir égard à la gravité de la circonstance, ni à la dignité du malade, répondit brusquement « qu'il ne pouvait sortir, parce qu'il avait pris un remède ce jour-là. » La reine mourut peu de jours après ; et, comme il avait eu le bonheur de sauver lord Gower dans une maladie pareille, tout le monde attribua la mort de la reine à sa conduite bizarre. Se voyant en butte au ressentiment de toute la ville, il se retira au village de Carshalton, où, craignant encore d'être assassiné par le peuple, il n'osait sortir de sa maison. Cependant la frayeur s'empara si fortement de lui, qu'elle altéra sa santé, et il mourut trois jours après la reine, le 1^{er} novembre 1714. Il avait vécu dans une dispute continuelle avec ses collègues, qui ne le considéraient que comme un empirique hardi, et qui ne devaient un certain talent qu'à une extrême activité et à une longue pratique. On ne peut cependant nier que Radcliffe n'ait fait de très bonnes cures, dans les cas même les plus désespérés. Les docteurs Alterbury et Mead racontent plusieurs anecdotes de cet homme singulier. « Mead, » disait-il à ce médecin, « je vous suis attaché ; je veux vous donner un moyen sûr de faire votre fortune : traitez mal le genre humain entier. » Mead, loin de suivre ce conseil, parvint, par une route bien différente, à une fortune qu'il ne pouvait pas se reprocher. Radcliffe, ayant pris un soin extrême d'une dame qu'il parvint à sauver, se vanta qu'il n'en avait agi ainsi que pour contrarier son époux, qui ne l'aimait pas. Au milieu des richesses, il était avare dans sa maison ; il l'avouait lui-même, et redoutait de faire changer une guinée. « Elle s'évapore, » disait-il, « aussitôt qu'elle est en petite monnaie. » Il acquittait difficilement ses comptes : un paveur, après mille démarches infructueuses pour être payé, l'ayant arrêté à sa porte lorsqu'il descendait de voiture : « Coquin, » lui dit le médecin en colère, « tu oses me demander le paiement d'un pave mal placé, et que tu as couvert de terre pour qu'on ne le vît pas ? » Docteur, » lui répondit son créancier, « je ne suis pas le seul dont la terre cache les fautes. » Radcliffe n'ajouta pas un mot, et le paveur fut payé. Le *Richardsoniana* rapporte de lui d'autres traits qui servent à faire mieux connaître son caractère. Pour donner une idée des grandes richesses qu'il avait amassées,

il suffira de dire qu'il légua à l'université d'Oxford 40,000 livres sterling (près d'un million de francs), pour construire une bibliothèque, avec un revenu annuel de 100 livres pour l'entretenir, et 150 pour le bibliothécaire. On a de lui : *Practical disquisitions containing a complet body of prescriptions sitled for all diseases internal and external*, Londres, 1718, in-8°, plusieurs fois réimprimé et traduit en allemand.

* **RADCLIFFE (ANNE)**, romanière célèbre, dont la vie fut aussi obscure que la réputation de ses ouvrages a été brillante et universelle, naquit à Londres le 9 juillet 1764 de parens estimables, qui l'élevèrent avec soin. Mariée vers l'âge de 23 ans à William Radcliffe, gradué à l'université d'Oxford, elle se livra dès lors à la culture des lettres. Elle fit en 1794, un court voyage en Hollande, et revint ensuite habiter sa maison, où elle continua ses travaux littéraires. L'envie, excitée par les succès, s'est plu à lui attribuer diverses productions indignes d'elle; et l'on croit assez généralement que c'est pour se soustraire à cette odieuse manœuvre qu'elle cessa tout à coup d'écrire. Depuis on prétend que sans cesse occupée des visions et des terreurs qu'elle a décrites, sa raison s'était aliénée, et qu'elle avait terminé ses jours dans une maison de fous. Mais cette ridicule supposition a été démentie par des personnes dignes de foi. Anne Radcliffe a succombé le 7 février 1823 dans sa maison à Londres, à un asthme spasmodique qui la faisait souffrir depuis 12 ans. Ce qu'il y a de bien certain, c'est que cet auteur choisissait de préférence des situations terribles. On peut dire de miss Radcliffe qu'elle avait la terreur dans son esprit et dans son cœur : elle a su la peindre avec toutes les couleurs qui lui sont propres. En général, ses romans peuvent intéresser les amateurs de ce genre de lecture. Le plan en est assez bien fait, les événements bien conduits, et l'intérêt adroitement ménagé; mais ils frappent plutôt l'esprit qu'ils n'excitent la sensibilité. Le style est correct, et a beaucoup de rapidité et de chaleur. Ses descriptions seraient assez pittoresques, si elles n'étaient pas trop longues et trop prodiguées. Ses principaux ouvrages, dont une grande partie a été traduite par l'abbé Morellet, sont : | *Les mystères d'Udolphe*, Londres, 1794, 4 vol. in-12; | *l'Italien ou le Confessionnal des pénitens noirs*, 1795, 3 vol.

in-12. Dans ce roman, l'auteur, comme bon protestant, a la bonne foi d'attribuer à un moine italien toutes les horreurs dont serait capable le plus grand scélérat. | *Julia ou les Souterrains du château de Mazzini*; | *La Forêt ou l'Abbaye de Saint-Clair*, 3 vol. in-12, etc. On a aussi de cette dame auteur | un *Voyage en Hollande et sur la frontière de l'Allemagne*, etc., Londres, 1795, in-4°; traduit en français par Cantwel, 2^e édition, Paris, 1799, 2 vol. in-8°. Sir Walter Scott a consacré un article détaillé à Anne Radcliffe dans sa *Biographie littéraire des romanciers célèbres*.

RADEGONDE (sainte), fille de Berthaire, roi de Thuringe, née en 519, fut élevée dans le paganisme jusqu'à l'âge de 10 ans, que le roi Clotaire 1^{er} l'emmena et la fit instruire dans la religion chrétienne. Elle joignait aux charmes de la vertu ceux de la figure. Clotaire l'épousa, et lui permit, 6 ans après, de se faire religieuse. Elle prit le voile à Moyon, de la main de saint Médard, et fixa sa demeure à Poitiers, où elle mourut saintement, le 13 août 587, à 68 ans, dans l'abbaye de Sainte-Croix qu'elle avait fait bâtir. Nous avons son *Testament* dans le *Recueil des conciles*; et sa *Vie*, Poitiers, 1527, in-4°, traduite du latin par Jean Bouchet : il y en a une plus moderne, par le père de Monteil, Rodez, 1627, in-12.

RADEMAKER (ABRAHAM), peintre hollandais, né en 1675 à Amsterdam, excellait dans les paysages. Ses dessins sont d'un effet très piquant, rares et des plus précieux. Le musée du Louvre possède de cet artiste un dessin à la plume, lavé à l'encre de la Chine, représentant l'*Hiver*. On a aussi de lui un recueil fort estimé de *Vues les plus intéressantes des monumens de l'antiquité répandus dans les Provinces-Unies*; il est composé de 500 estampes qu'il a dessinées et gravées, Amsterdam, 1751, 4 vol. in-4°. Il mourut à Harlem, en 1755, âgé de 60 ans.

RADER (MATTHIEU), *Raderus*, jésuite, du Tyrol, né en 1561, mort à Munich en 1634, à 73 ans, se signala par son savoir, ses vertus et ses ouvrages. C'est lui qui publia, en 1615, la *Chronique d'Alexandrie*, Munich, in-4°. On a encore de lui : | *Firidarium sanctorum, ex Menæis Græcorum collectum, annotationibus et similibus historiis illustratum*, Augsbourg, 1604-1612, 3 parties in-8°, où l'on désirerait plus de critique; | des *Notes* sur plusieurs auteurs classiques, entre

entres sur Quinte-Curce, Cologne, 1628, in-fol., etsur Martial: elles sont estinées; une bonne *Edition de saint Jean Climaque*, in-fol.; *Bavaria sancta et Bavaria pia*, 1615-24-27-28, 4 vol. in-fol.

RADET (ETIENNE), général de division, né le 19 décembre 1762, en Lorraine, fut d'abord garde-chasse du prince de Condé, puis entra au service. Il était colonel de la 24^e légion de la gendarmerie à Avignon, lorsqu'il présenta à Bonaparte, premier consul, un *Mémoire* sur l'organisation de cette arme : ses vues furent approuvées, et il fut chargé de les exécuter. Il fut appelé à cet effet à Paris, et plus tard fut envoyé en Corse, puis en Piémont et à Gènes, où il organisa successivement des corps de gendarmerie. Nommé ensuite commandant-général de la gendarmerie dans les Etats-Romains, Radet s'y trouvait en 1809 sous les ordres du général Miollis. C'est à lui que fut confiée la triste mission d'enlever le pape Pie VII (voyez PIE VII). Il dirigea en personne l'assaut qui fut livré au palais Quirinal dans la nuit du 5 au 6 juillet. Aidé d'un millier d'hommes, gendarmes, conscrits ou soldats de la garde civique de Rome, il fit appliquer des échelles vers deux heures du matin au palais où le pape se tenait renfermé; et après avoir fait enfoncer les fenêtres et les portes intérieures, il arriva suivi de ses hommes portant des armes et des torches jusqu'à la pièce qui précédait immédiatement la chambre à coucher du pape. Celle-ci fut ouverte par ordre de Sa Sainteté; alors le général Radet, le chapeau à la main, se presenta devant le Saint-Père à la tête de ses gens armés, et lui exposa l'objet de sa mission. Le pape, ayant refusé d'obéir à l'injonction qui lui était faite, Radet lui déclara qu'en ce cas il avait ordre de l'emmener avec lui, et il ne lui donna qu'une demi-heure pour se préparer à ce voyage, où le saint Père n'eut la liberté d'emmener avec lui que le cardinal Pacca. Il était à heures du matin lorsque le pape monta dans une voiture qui l'attendait à la porte extérieure du palais, et il sortit de Rome par la porte del Popolo. Le général demanda de nouveau au Saint-Père s'il voulait renoncer aux Etats de l'Eglise, qu'il en était encore temps, et sur la réponse négative de Sa Sainteté, il fit prendre le chemin de Florence. En route, Radet prit toutes les précautions imaginables pour soustraire son prisonnier à l'empressement et à la curiosité publique; il pressa même

tellement les postillons, que la voiture où était renfermé le saint Pontife versa à Poggibonzi. Heureusement le pape ne se fit aucun mal; mais le général, qui était dans le cabriolet sur le devant de la voiture, fut jeté dans une mare d'eau bourbeuse; il continua néanmoins sa route jusqu'à Florence, et là il remit son vénérable prisonnier à un autre officier de gendarmerie. Radet fut encore chargé par Bonaparte d'accompagner le pape à Savone. Après le rétablissement des Bourbons en 1814, il cessa d'être employé activement; mais à l'approche de Bonaparte, au mois de mars 1815, il se rangea des premiers sous ses drapeaux, et commanda l'escorte chargée de conduire à Celles le duc d'Angoulême qui s'y embarqua pour l'Espagne. Dans le mois de juin il reçut les titres d'inspecteur-général de gendarmerie et grand prévôt de l'armée. Après la déroute de Waterloo il se retira sur les bords de la Loire, et fut remplacé dans ses fonctions au mois d'août suivant. En 1816, il fut arrêté à Vincennes, conduit à la citadelle de Besançon et traduit devant un conseil de guerre, qui le condamna à neuf ans de détention pour la part qui lui fut imputée dans les événemens du mois de mars 1815; mais une ordonnance royale du mois de décembre 1818 lui rendit la liberté. Il est mort à Varennes, département de la Meuse, le 28 septembre 1825.

RADONVILLIERS (CLAUDE-FRANÇOIS LYSARDE de), littérateur, né à Paris en 1799, mort dans la même ville le 20 avril 1799, a joui de la confiance de Louis XV et de la famille royale; il fut sous-précepteur des enfans de France, conseiller d'état, membre de l'académie française, etc., et donna dans ces différens emplois des preuves de ses talens et de sa vertu. On a de lui | une *Idylle sur la convalescence du roi*, et une comédie en un acte, intitulée les *Talens inutiles*, pièce ingénieuse, et si sagement composée, qu'on ne fit pas de difficulté de le représenter au collège de Louis le Grand, en 1740; | un *Traité de la manière d'apprendre les langues*, 1768, in-8°. L'abbé de Radonvilliers avait été jésuite, et conserva toujours les maximes qui honorent l'état religieux, ce qui n'empêcha pas qu'il ne fût élu membre de l'académie française; mais il eut plus d'une fois lieu de s'apercevoir du mécontentement de ses confrères, particulièrement en 1779, lorsque, comme directeur de l'académie, dans sa réponse

à M. Ducis, lors de la réception de celui-ci, il s'exprima ainsi sur le compte de Voltaire : « Heureux si, tenant dans le » siècle de Louis XV la place des beaux » génies qui ont illustré le siècle de Louis » XIV, M. de Voltaire eût conservé leurs » principes et imité leurs exemples ! Cor- » neille, Racine, Despréaux, satisfaits de » l'honneur légitime que procurent les » talens, dédaignèrent cette triste célébrité » qui s'acquiert malheureusement par » l'audace et par la licence : ils aban- » donnaient aux écrivains sans génie ces » ressources déplorables. Pourquoi M. de » Voltaire a-t-il paru ne pas les croire » indignes de lui ? » Ses *Oeuvres* diverses ont été revues et publiées par Noël, 1807, 3 vol. in-8°. Le premier volume est précédé de l'*Eloge* de l'abbé de Radonvilliers par le cardinal Maury.

RADOSSANYI (LADISLAS), né à Neytra en Hongrie, fit ses études avec succès à Presbourg, embrassa l'ordre des camaldules, et y remplit plusieurs charges. On a de lui une *Histoire des saints ermites camaldules*, en latin, Neustadt, 1736, in-4°. Elle est pleine de recherches, et renferme plusieurs vies, entre autres celles de saint Romuald, de Paul Justinien, fondateur de la congrégation du Mont-Couronné, de saint Dominique l'Encuirassé, etc.

RADULPHE. Voyez **RICHARD d'ARMAGH**.

RADZIWIŁ (NICOLAS), 4^e du nom, palatin de Wilna, grand maréchal et chancelier de Lithuanie, voyagea dans la plupart des pays de l'Europe. Les grâces de son esprit et ses talens lui acquirent à son retour l'estime et l'amitié de Sigismond-Auguste, roi de Pologne, qui le fit capitaine de ses gardes. Il commanda trois fois les armées polonaises dans la Livonie, et soumit cette province à la Pologne, après avoir remporté une victoire complète sur les Allemands. L'archevêque de Riga et le grand-maître des chevaliers de Livonie y furent faits prisonniers. Quelque temps après, ayant embrassé publiquement la religion protestante, à la sollicitation de sa femme, il fit prêcher des ministres dans son palais de Wilna, et les chargea de traduire la Bible en langue polonaise. Radziwił fit imprimer cette traduction à ses dépens, en 1663, in-folio : elle est très rare. En vain le nonce du pape et tout ce qu'il y avait d'hommes respectables dans le royaume lui reprochèrent son apostasie ;

le palatin mourut opiniâtre dans la nouvelle hérésie en 1567, laissant quatre fils, qui rentrèrent dans le sein de l'Eglise catholique.

* **RADZIWIŁ** (NICOLAS-CHRISTOPHE), duc d'Olicka et de Nieswitz, fils aîné du précédent, né en 1549, abjura le luthéranisme, et fit vœu, pendant une maladie grave dont il fut atteint à l'âge de 26 ans, d'aller en pèlerinage à la Terre-Sainte ; mais ayant embrassé la carrière des armes, il ne put remplir ce vœu qu'en 1582. De retour dans sa patrie, en 1584, il assista, en 1587, à la diète d'élection de Sigismond-Auguste III, devint maréchal de la cour, puis vaivode de Trozka et de Wida, et mourut en 1646. Radziwił a laissé en polonais : *Voyage à Jérusalem*. Thomas Trelter, custode de l'église de Warmie, en a donné une traduction latine sous ce titre : *Jerosolymitana peregrinatio illust. Pr. N.-C. Radziwił, etc.* Brunswick, 1601, in-fol., Anvers, 1614, in-fol. fig. Ce livre offre des détails curieux sur la Terre-Sainte, sur l'Egypte et sur les autres contrées que l'auteur avait vues.

* **RADZIWIŁ** (CHARLES de), palatin de Wilna, se trouva maître, à la mort de son père, d'une fortune de cinq millions de revenu. Elevé, dit Rhulière, comme dans les temps barbares, il n'était presque jamais sorti des forêts de la Lithuanie ; étranger à tous les arts, à toute politesse ; à toute éducation, il avait une confiance féroce dans sa force corporelle, dans le nombre de ses amis, dans la valeur de ses soldats, et surtout dans la droiture de ses intentions, car il avait un sens droit, quand la passion du vin n'en obscurcissait pas la lueur. Il s'entourait de la jeune noblesse de Lithuanie qui lui composait une espèce de cour, et qui à son exemple se livrait à la débauche la plus effrénée. En 1762 il fut revêtu de la première dignité de la province (Palatin). Dès lors il combattit pour l'indépendance de son pays toujours menacée par la Russie. Il fut d'abord assez heureux ; mais, après la mort de Frédéric-Auguste, il ne put empêcher l'élection de Poniatowski faite sous l'influence des baïonnettes russes. Néanmoins il continua de se battre ; mais les revers qu'il essuya le déterminèrent à se retirer des affaires publiques, et il mourut dans ses domaines le 29 novembre 1792, laissant encore une succession très opulente. — Le prince DOMINIQUE RADZIWIŁ, mort pendant les guerres de l'empire fran-

çais, appartient à la même famille. Il fut d'abord colonel d'un régiment de lanciers, puis il se distingua dans les campagnes de 1812 et 1813, en qualité de major dans les cheveau-légers polonais de la garde. A la bataille de Hanau un boulet de canon lui enleva son schakos sans lui faire aucune blessure apparente; mais quelques jours après il mourut subitement, à peine âgé de 50 ans.

* **RAEBURN** (sir **HENRI**), célèbre peintre de portraits, naquit en 1756, à Edimbourg, où les succès qu'il obtint le retinrent constamment. Le style de cet artiste lui est tout-à-fait propre, et son dessin a autant de hardiesse que de vigueur et de correction. Raeburn prenait rang, parmi les peintres anglais, après Lawrence, pour la transparence de la couleur et la liberté de son pinceau. Son commerce était doux et facile, et les artistes trouvaient en lui un protecteur et un guide aussi zélé que plein de délicatesse et de désintéressement. Il était président de l'académie d'Edimbourg et membre de l'académie royale de Londres. Raeburn mourut le 6 juillet 1823, quelque temps après avoir été fait chevalier par Georges IV.

RÉMOND ou **RÉMOND**. Voyez **FLO-RIMOND DE RÉMOND**.

RAEMSDONK. Voyez **Ghesquière**.

* **RAEPSAET** (**JEAN-JOSEPH**), membre de l'académie de Bruxelles et de l'institut des Pays-Bas, fut employé par les divers gouvernemens qui se sont succédé dans son pays; mais il regrettait l'ancienne constitution belge qu'il avait étudiée, et à laquelle il s'est efforcé de rattacher les institutions politiques de l'Europe. Cet écrivain est mort dans un âge avancé, à Oudenarde, le 19 février 1832. On a de lui divers écrits qui font honneur à son érudition et à son jugement : une *Analyse des droits des Belges*; des *Mémoires académiques*; des *Dissertations* insérées dans les *Annales*, puis dans le *Messenger*, journal scientifique publié à Gand; de curieuses *Recherches* sur les droits seigneuriaux, en général, et sur celui de *marquette* en particulier; sur les *inaugurations de nos souverains*, sur l'*origine de l'art d'encaquer le hareng*, sur l'*origine du carnaval*, etc.

REYARDUS (**JACQUES**), jurisconsulte, né à Lisseweghe, près de Bruges, en 1534, professa le droit avec distinction à Douai, et mourut dans sa patrie, en 1568, dans un âge peu avancé. La connais-

sance qu'il avait des belles-lettres, des antiquités grecques et romaines, fait que ce qu'il a écrit sur la jurisprudence est lu avec plus de goût et de fruit par les antiquaires que par les jurisconsultes. Ses *Oeuvres* ont été réunies en 2 vol. in-8°, Lyon, 1625.

* **RAFFEI** (**ETIENNE**), philologue, poète et antiquaire, naquit à Orbitello, en Toscane, le 21 septembre 1712. Il passa très jeune à Rome, où il entra chez les pères de la compagnie de Jésus au collège romain, le 7 septembre 1733. Il fit ses études avec le plus grand succès, possédait plusieurs langues savantes, la philosophie, la théologie, les antiquités, et se distingua par l'étendue de ses connaissances. Pendant vingt ans, il professa la rhétorique dans le collège romain, et compta parmi ses élèves des sujets distingués, qui occupèrent ensuite des places éminentes dans la diplomatie et l'Eglise. Après l'extinction de son ordre, il continua à demeurer à Rome, et ne s'occupa plus que de ses études favorites. Ses talens et une conduite exemplaire firent regretter sa mort, arrivée en janvier 1788, à l'âge de 76 ans. Il était de l'académie des Arcades de Rome, et d'autres sociétés littéraires de l'Italie. On a de lui : | *Gioviani colonna*, tragédie; 1763; | *Flavio Clemente, ed il Trionfo dell'amicizia*, ibid. 1764. Ces deux tragédies furent jouées par des élèves sur les théâtres de son collège, et ensuite sur les théâtres publics, et elles eurent un succès mérité; | *Dissertazione sopra il Crise di Marco Pacuvio*, Rome, 1770; | *Dissertazione sopra Apollo Pizio*, ibid., 1771; | plus de dix autres *Dissertations* sur divers monumens de Rome, qui toutes furent imprimées; | des *Poésies*, comme sonnets, odes, épithalames, etc., imprimés séparément et à diverses époques. La prose du père Raffoi était correcte et facile, et ses vers ont beaucoup d'harmonie et de concision.

* **RAFFENEL** (**CLAUDE-DENYS**) jeune écrivain, né vers 1797 dans le département du Jura, d'un officier de marine qui devint commandant à la Rochelle, fit ses études à Clermont en Auvergne, et fut placé en 1816 dans une maison de commerce. Il ne tarda pas à en sortir pour se livrer à des spéculations aventureuses dans les mers du Levant. Raffenel avait déjà parcouru diverses contrées de l'Orient, lorsque se trouvant dans les colonies du Sénégal à l'époque du naufrage de

la *Méduse*, il fut exalté à tel point par tout ce que cet événement avait de merveilleux et de terrible, qu'il prit la résolution de s'aventurer dans l'intérieur de l'Afrique. En effet il visita quelques parties de ce continent; les curieux détails qu'il donna dans la suite à ses amis, font regretter qu'il n'ait pas écrit la relation de son voyage, [comme il se l'était proposé. Pendant plusieurs mois il séjourna seul dans une cabane construite sur la lisière d'une forêt, et il faillit y succomber à une maladie dont il fut atteint. Raffenel fut attaché quelque temps à l'un des consulats de France dans le Levant, et fut témoin des premiers mouvemens de la révolution des Grecs. Il embrassa leur cause avec chaleur, et fonda à Smyrne, sous le titre de *l'Observateur oriental*, un journal écrit en français, qu'il voulait consacrer à l'intérêt du commerce des Français que cette insurrection avait gravement compromis. Mais, ne pouvant le soutenir seul et ne voulant pas le confier à des écrivains qui ne partageaient pas ses opinions, il cessa de le faire paraître. Il passa en Morée et prit part à la première campagne des Hellènes. Une maladie grave l'obligea de revenir en France où il fut bien accueilli par le général La Fayette, qui le chargea de diriger l'éducation de ses petits-fils. Il s'embarqua de nouveau en 1826 pour aller reprendre les armes sous l'étendard des Grecs, et eut la tête emportée d'un boulet de canon dans le château d'Athènes le 27 janvier 1827. Raffenel a publié : | *Histoire des Grecs modernes depuis la prise de Constantinople par Mahomet II jusqu'à ce jour*, Paris, 1824, in-12; | *Résumé de l'histoire de la Perse, depuis l'origine de l'empire des Perses jusqu'à ce jour*, 1825, in-18; | *Histoire complète des événemens de la Grèce, depuis les premiers troubles jusqu'à ce jour*, 2^e édition, 1825, 3 vol. in-8°, avec carte et portraits. Le 1^{er} vol. avait paru en 1822, et le 2^e en 1824; on y a fait quelques corrections et changemens; | *Résumé de l'histoire du Bas-Empire*, 1826, in-18. Raffenel n'avait pas eu le loisir d'embrasser assez fortement le genre d'étude auquel il se destinait; mais il avait toutes les qualités qui pouvaient faire espérer en lui un bon écrivain.

* **RAFFLES** (sir THOMAS STAMFORD), était fils d'un capitaine de marine marchande, et naquit à bord d'un navire qui se trouvait alors en vue de l'île de la Ja-

maïque, le 6 juillet 1781. Il reçut une éducation distinguée, fut nommé en 1805 sous-secrétaire du gouvernement de l'île du Prince-de-Galles, et profita de son séjour dans cette île pour apprendre les langues et l'histoire du pays. En 1811 il obtint la place de gouverneur de Java et revint en 1816 en Angleterre. Raffles avait acquis une parfaite connaissance de tous les dialectes de la langue des Malais, et savait toutes les annales de cette partie de l'Asie. En 1817 il publia son *Histoire de Java*, 2 vol., in-4°, ouvrage curieux et instructif. A la fin de cette même année, 1817, on l'envoya à Bencoolén, dans l'île de Sumatra, avec le titre de gouverneur du fort Marlborough, et il forma un établissement anglais à Singapour. Il fut ensuite contraint, par raison de santé, de retourner en Angleterre. Raffles avait recueilli un grand nombre de matériaux dont il se proposait de se servir pour écrire une *Histoire de Sumatra*, de Bornéo et d'autres îles de la mer des Indes. En se mettant en mer le 2 février 1725, le feu prit au navire qu'il montait : l'équipage parvint à se sauver sur deux barques; mais on ne put rien conserver de ce qui était sur le vaisseau, et Raffles perdit tout ses papiers. Il mourut d'apoplexie le 4 juillet 1826. Il avait été l'éditeur de diverses relations de voyages, entr'autres de celui de Georges Finlayson à Siam, 1822, in-8°. *Voy. la Revue encycl.*, t. 29, p. 460. Raffles était membre de presque tous les corps savans de l'Angleterre.

* **RAFFRON DU TROUILLET** (N.), conventionnel, né à Paris en 1709, embrassa, à l'âge de 80 ans, les principes de la révolution avec l'ardeur d'un jeune homme. Nommé membre de la Convention par les électeurs de Paris, il pressa vivement le procès du malheureux Louis XVI, dont il vota la mort sans appel et sans sursis. Il appuya aussi la création de l'armée révolutionnaire, demanda avec instance que les nobles fussent renvoyés des armées; et, afin d'accélérer la vente des biens des émigrés, il proposa de les adjuger par petits lots. Cependant, les jacobins ayant été vaincus dans la journée du 9 thermidor, il songea à pourvoir à sa sûreté personnelle en se détachant de ce parti; il hâta d'abord le jugement de Carrier, auparavant son ami, puis il se déclara contre Barrère, Lebon et David. En 1793, il entra dans le conseil des Cinq-cents qu'il présida comme

doyen d'âge dans la première séance de cette assemblée, et il s'éleva contre le luxe des fonctionnaires publics, les folles dépenses et les vêtements somptueux. Il sortit du conseil le 20 mai 1797, et mourut en 1800.

* **RAGOIS** (N. Le), ecclésiastique vertueux, qui vivait sous le règne de Louis XIV, était neveu de l'abbé Gobelin, docteur de Sorbonne, et confesseur de madame de Maintenon. Il devint, par le crédit de cette dame célèbre, précepteur du duc du Maine. C'est pour ce prince que l'abbé Le Ragois composa son ouvrage sur *l'histoire de France et sur l'histoire romaine*, 1684, un seul volume in-12, dans lequel, en outre, on trouve des *Questions sur la géographie et sur la mythologie*. Ce livre, en vogue dans les maisons d'éducation, a été souvent réimprimé, et les instituteurs et institutrices le mettent encore dans les mains de leurs élèves. Si on jugeait par cette œuvre des talens de l'abbé Le Ragois, elle n'en donnerait pas une opinion très favorable. Médiocrement écrit, pauvre d'idées, et d'un style monotone, l'ouvrage présente les faits sèchement et sans intérêt. Ceux qui ont continué l'ouvrage ne l'ont point amélioré, et se sont traînés sur les traces de l'auteur. M. Moustalon l'a totalement refondu dans l'édition qu'il a publiée à Paris en 1820, 2 vol., in-12, augmentée d'un *Abrégé de géographie, de l'Histoire poétique*, etc., etc. *L'Abrégé* de l'abbé Le Ragois a été généralement remplacé par celui du père Loricquet (A. M. D. G.) en 2 vol. in-18. Ce vénérable ecclésiastique, qui aurait été entièrement oublié sans son livre, mourut vers l'an 1685.

RAGOTZKI ou plutôt **RACOCZI** (Francois), fils de Georges II, prince de Transylvanie, et de Sophie de Bathori, fut élevé par sa mère dans la religion catholique, passa sa vie dans les exercices de piété, mourut à Makowitz l'an 1676, et fut enterré à Cassovie dans l'église des jésuites, qu'il avait fait bâtir avec sa mère. C'est ce prince qui est le véritable auteur du livre de prières intitulé : *Officium ragotzianum*, dont on fait grand usage en Hongrie.

RAGOTZKI ou **RACOCZI** (François-Léonard), prince de Transylvanie, né en 1676, au château de Borshi, près de Palack, fut mis en prison à Neustadt, en avril 1701, accusé d'avoir voulu soulever la Hongrie contre l'empereur. Il trouva le moyen de se sauver, déguisé en dra-

gon, le 7 novembre de la même année, à deux heures après midi. Il passa en Pologne, et alla joindre à Varsovie le comte de Bercheni, l'un des mécontents de Hongrie. Le 29 du même mois, on afficha dans la ville de Vienne des placards, par lesquels ce prince était proscrit, avec promesse de dix mille florins à ceux qui le livreraient vivant entre les mains des officiers de l'empereur, et de six mille à ceux qui apporteraient sa tête. Cette proscription le détermina à se faire chef des mécontents de Hongrie. Le conseil de l'empereur le condamna, en 1703, à avoir la tête tranchée, le dégrada de ses titres, et le priva de tous ses biens. Deux mois après, il prit le fort de Katto, et passa au fil de l'épée des Impériaux, qui n'avaient point fait de quartier aux Hongrois. Ayant fait la guerre avec succès, les états de Hongrie le déclarèrent protecteur du royaume, en attendant l'élection d'un nouveau roi, et le proclamèrent prince de Transylvanie, en août 1704. Les affaires ayant changé de face en 1713, et la Hongrie ayant fait sa paix avec l'empereur, Ragotzki vint en France, et passa de là à Constantinople. Il y demeura toujours depuis, estimé de la cour ottomane, et aimé de tous ceux qui connaissent ses grandes qualités. Il était retiré à Rodosto, lieu situé sur les bords de la mer de Marmara, entre les Dardanelles et Constantinople, à 25 lieues de cette ville, lorsqu'il mourut le 8 avril 1755, âgé d'environ 59 ans. Si on excepte sa révolte, c'était un homme de bien, sage, réglé dans ses mœurs, et fort pieux; il s'était imaginé que les torts, vrais ou prétendus, faits à sa patrie, lui donnaient le droit de la venger. (Voyez ses *Mémoires*, dans les *Révolutions de Hongrie*, la Haye, 1759, 2 vol. in-4°, ou 6 vol. in-12.) On a encore donné sous son nom, en 1751, un ouvrage intitulé : *Testament politique et moral du prince de Ragotzki*; mais on doute avec raison qu'il soit de lui. Lorsqu'il fut arrêté en 1701, il avait dans sa chambre un tigre qui le défendit long-temps contre les soldats.

RAGUEAU (François), professeur en droit dans l'université de Bourges, distingué par sa science, est auteur d'un *Commentaire* fort étendu sur les *Coutumes du Berry*, 1615, in-fol. Laurière fit réimprimer en 1704, en 2 vol. in-4°, un autre livre du même auteur, intitulé : *Indice des droits royaux*, Ragueau mourut en 1605.

RAGUEL, père de Sara. Voy. **TOBIE**.

RAGUENET (FRANÇOIS), littérateur, naquit à Rouen vers 1660, embrassa l'état ecclésiastique, et s'appliqua à l'étude des belles-lettres et de l'histoire. Il remporta le prix de l'éloquence à l'académie française, en 1687. Son *Discours* roulait sur le mérite et la dignité du martyr. Ce petit succès l'encouragea, et il commença à jouer un rôle dans la république des lettres. Il donna en 1704, un *Parallèle des Italiens et des Français*, en ce qui regarde la musique et les opéras : ce parallèle occasiona une guerre littéraire. La musique des Italiens est, suivant lui, fort supérieure à la française à tous égards, 1° par rapport à la langue, dont tous les mots et toutes les syllabes se prononcent distinctement ; 2° par rapport au génie des compositeurs, à l'enchantement des symphonies, à l'invention des machines. Lecerf de la Vieuville (voyez ce nom), garde des sceaux du parlement de Normandie, réfuta ce parallèle que l'abbé Raguenet défendit. La Vieuville écrivit de nouveau, et cette querelle finit, comme toutes celles de ce genre, par le dégoût des parties belligérantes et l'indifférence du public. L'abbé Raguenet mourut en 1722, après avoir publié plusieurs ouvrages. Les principaux sont : | *Les Monumens de Rome*, ou *Description des plus beaux ouvrages de peinture, de sculpture et d'architecture de Rome, avec des observations*, Paris, 1700 et 1702, in-12. Ce petit ouvrage valut à son auteur des lettres de citoyen romain, dont il prit le titre depuis ce temps-là. | *L'Histoire d'Olivier Cromwell*, Paris, in-4°, 1691 ou 2 vol. in-12, très supérieure, pour le fond, au roman de Gregorio Leti : elle est bien écrite ; il serait à souhaiter que quelques faits que l'on y trouve fussent mieux avérés, et que les autres fussent à leur place ; | *Histoire de l'ancien Testament*, in-12 ; | *Histoire du vicomte de Turenne*, in-12. C'est une assez froide relation des actions militaires de ce général, qui y est peint comme héros, et non comme homme privé. Cet ouvrage a cependant été imprimé un grand nombre de fois. On attribue à Raguenet le *Voyage* romanesque de Jacques Sadeur dans la terre Australe, mais il n'en est tout au plus que le traducteur. Ce livre est de Gabriel Foigny, cordelier apostat.

RAGUET (GILLES-BERNARD), né à Namur en 1668, se rendit fort jeune à Paris, où il embrassa l'état ecclésiastique et fut nommé directeur spirituel de la com-

pagnie des Indes. En 1722, le roi le nomma à l'abbaye de l'Aumône, dite le Petit-Cléteaux, et l'année suivante au prieuré d'Argenteuil. Il fut du nombre des gens de lettres employés à l'éducation de Louis XV. Les auteurs du *Gallia christiana* le désignent sous le titre de *Regis antescholanus*. Il mourut à Paris le 20 juin 1748. Nous avons de lui : | *Histoire des contestations sur la Diplomatique de dom Mabillon*, Paris, 1708, in-12. Il s'y décide en faveur des observations du père Germon contre le savant bénédictin. | *Traduction de la nouvelle Atlantide de Bacon, avec des augmentations*, 1702, in-12, etc. Il a aussi travaillé au *Journal des sava*ns depuis 1705 jusqu'en 1721.

* **RAGUSA** (JÉRÔME), jésuite sicilien né à Modica dans la Sicile, en 1665, cultiva l'éloquence, la théologie et l'histoire, surtout en ce qui concernait les antiquités et la biographie de son pays. Il est auteur des ouvrages suivans : | *Elogia Siculorum, qui veteri memoria literis floruerunt*, Lyon, 1690, in-12 ; | *Siciliæ bibliotheca vetus, continens elogia veterum Siculorum qui litterarum fama claruerunt*, 1 vol. in-4° ; | *Fragmenta progymnasmatum diversorum*, Venise, 1706, in-8° ; | *Ragionamenti, panegirici morali e misti*, ibid. 1706, in-12 ; | *Siciliæ bibliotheca recens, continens elogia Siculorum qui nostra, vel nostratum memoria litterarum fama claruerunt, ab anno 1500 ad annum 1700* ; | *Siciliæ bibliotheca vetus et recens, continens elogia tum veterum tum recentiorum scriptorum*, 2 vol. in-8°, etc. ; | *Problemata philosophica* ; | *Dissertatio de quantitate* ; | *Examen metaphysicæ* ; | *Paradigmata quæstionum variarum theologico-moralium* ; | *Quæstiones theologiæ morales de virtutibus theologicis, et morales de sacramentis* ; | *Theologia tripartita*, 3 vol. ; | *Passio Domini nostri Jesu Christi, cum commentario* ; | *Paraphrasis in Pentateuchum* ; | *Opuscula tria canonico-politica*, etc. Ragusa est mort vers 1720.

RAGUSE. Voyez **JEAN de RAGUSE**.

RAHAB habitante de Jéricho, reçut chez elle et cacha les espions que Josué envoyait pour reconnaître la ville. Josué l'excepta, avec toute sa maison, de l'anathème qu'il prononça contre cette ville. Rahab épousa Salmon, prince de Juda, de qui elle eut Booz. Ce dernier fut père d'Obed, et celui-ci d'Isaï, de qui naquit David. Ainsi J.-C. a voulu descendre de cette Chananéenne. Le texte hébreu la

nomme *Zonah*, qui signifie femme de mauvaise vie, *meretrix*; ou hôtelière *hospita*. Cette différente signification du même mot a donné lieu à plusieurs interprètes de justifier Rahab, et de la regarder simplement comme une femme qui logeait chez elle des étrangers. Ils ajoutent d'ailleurs qu'il n'est guère probable que Salmon, prince de la tribu de Juda, eût voulu épouser Rahab, si elle eût été accusée d'avoir fait un métier infâme, ni que les espions se fussent retirés chez une courtisane, dont les liaisons auraient dû leur inspirer de la défiance. Mais les autres, en plus grand nombre, se fondant sur l'autorité des Septante, sur saint Paul et saint Jacques, et sur la plupart des Pères, soutiennent que le mot hébreu doit se prendre ici pour une femme débauchée. Du reste, il n'y a pas lieu de douter que si Rahab a été dans ce cas, elle s'en est relevée pour mener une vie honnête; et cette résipiscence date vraisemblablement de l'acte d'hospitalité qu'elle exerça envers les Israélites par la foi qu'elle eut en leur Dieu : *Fide Rahab meretrix non perit cum incredulis, excipiens exploratores cum pace*. Heb. 11.

RAIDEL (GEORGES-MARTIN), bibliographe, né à Nuremberg, le 26 août 1702, embrassa la carrière ecclésiastique, et fut pourvu de quelques bénéfices. Il parcourut l'Allemagne pour visiter les savans et les bibliothèques, et se fit connaître d'une manière avantageuse par la publication d'une savante Dissertation, intitulée : *Commentatio critico-litteraria de Cl. Ptolemæi Geographiæ ejusque codicibus tam manuscriptis quam typis expressis*, Nuremberg, 1737, in-4°. Quoique Murr y ait signalé quelques erreurs, cet ouvrage est très estimé et renferme beaucoup d'érudition. On attendait de nouveaux fruits des travaux de l'auteur, lorsqu'il fut enlevé par une mort prématurée, le 28 janvier 1761. On a encore de Raidel une édition d'une partie de la correspondance de Jean Gérard avec les érudits de son temps (*J. Gerardi litterarium quod cum doctis habuit commercium ex parte editum*, Nuremberg, 1731, in-8°), et la *Géographie du moyen âge*, publiée par J. D. Koehler, en 1737, dont il composa la seconde partie.

* RAIEVSKI (ANDRÉ), littérateur, mort à Koursken Russie, le 15 mars 1822, est auteur de plusieurs ouvrages, parmi lesquels nous citerons : | des *Mémoires sur les campagnes des années 1815 et 1816*

(en russe), Moskow, 1822, 2 vol. in-8°; | des *poésies* qui n'ont pas été réunies en corps d'ouvrage et qui sont dans différens recueils; | le 1^{er} vol. des *Principes de stratégie de l'archiduc Charles*, dont il n'a pu achever la traduction, Saint-Petersbourg, 1818, in-8°.

RAIMOND VI, comte de Toulouse, dit le *Vieux*, fils de Raimond V, né en 1156 d'une famille illustre par son ancienneté et par sa valeur, fut dépouillé de ses états dans la croisade contre les albigeois. Ce prince favorisait ouvertement ces hérétiques dont les chefs, Pierre de Bruys, Henri Olivier et autres, furent toujours vaincus dans les conférences qu'ils voulaient engager, et contre lesquels prêchèrent saint Bernard et saint Dominique. Le légat du saint Siège, Pierre de Castelnau, l'excommunia en 1207; Raimond parut alors vouloir changer de conduite. Il fit prier le légat de venir à Saint-Gilles, promettant d'accepter les conditions qu'il lui proposerait. Le prélat s'y rendit avec joie; mais Raimond, le plus fourbe et le plus cruel des hommes, le fit assassiner par ses gens. Les croisés s'avancèrent alors contre lui; craignant leur ressentiment, il fit tout ce qu'il put pour obtenir l'absolution des censures. Mais lorsqu'il eut échappé au danger, il recommença ses liaisons avec les albigeois, et fut excommunié de nouveau. Pierre II, roi d'Aragon, prit sa défense; mais ils furent vaincus l'un et l'autre à la bataille de Muret en 1213. L'année d'après, il signala de nouveau sa cruauté et son irréligion, en faisant pendre son frère Baudoin, comte de Toulouse, sans lui laisser la liberté de recevoir les sacrements de l'Eglise, quoiqu'il ne demandât que cette grâce. (Baudoin avait passé dans le parti de Montfort, comte de Leicester, après lui avoir livré le château de Montferrand qu'il défendait.) Le concile de Latran de l'an 1215 joignit, en vertu du concours de la puissance temporelle, aux censures ecclésiastiques contre Raimond, la privation des domaines qu'il possédait. Philippe-Auguste, de qui relevait le comté de Toulouse, avait renvoyé au souverain pontife le jugement de son vassal : ses ambassadeurs furent présents à ce jugement, et le prince le ratifia lui-même, par l'investiture qu'il donna du comté de Toulouse à Simon de Montfort; on ne laissa à Raimond qu'une pension viagère de 4,000 marcs d'argent, et à son fils, qu'une partie du marquisat de Provence. Les Toulousains s'étant révoltés,

Raimond, appelé par eux de la frontière d'Espagne, où il s'était réfugié, soutint vaillamment le siège que Montfort vint mettre devant cette ville, et où ce dernier fut tué en 1218, d'un coup de pierre. Amauri fils du comte de Leicester fut repoussé par Raimond et son fils, qui recouvrèrent presque tous leurs états. Raimond mourut en 1222; il s'était marié cinq fois, et ne laissa que deux enfans légitimes, Raimond VII, qui lui succéda, et Constance, qui épousa d'abord Sanche VIII, roi de Navarre, et en secondes nocces, Pierre Bermond de Sauve, seigneur d'Anduse. Comme il n'avait point été absous de l'excommunication, son corps resta sans sépulture. Raimond n'avait rien de médiocre dans ses bonnes ni dans ses mauvaises qualités. Il avait l'âme noble, le génie actif; l'adversité ne l'abattait point. Les sièges des villes qu'il soutint, les conquêtes qu'il fit, sont des preuves de son courage et de son habileté dans l'art de la guerre; mais ses défauts l'emportèrent sur ses bonnes qualités. Il poussa l'amour du plaisir jusqu'à l'inceste, et la colère, comme nous venons de le dire, jusqu'à tremper ses mains dans le sang d'un de ses frères et d'un légat du saint Siège. Il comptait pour rien la parole qu'il avait donnée. On le vit au pied de l'autel ordonner à ses bouffons de contrefaire les prêtres disant la messe. C'était lui faire sa cour que d'embrasser l'hérésie; et quelle hérésie! on sait que toutes les abominations se trouvaient réunies dans celle des albigeois. Il ruina les monastères, changea les églises en citadelles, chassa les évêques de leurs sièges, etc. Tel est le portrait que les historiens contemporains font de Raimond. Guillaume Catel en a rassemblé les témoignages dans son *Histoire des comtes de Toulouse*, et le père Langlois dans l'*Histoire des croisades contre les albigeois*. On sait que Voltaire a fait ses efforts pour disculper ce prince, et pour noircir Simon de Montfort; mais cela ne doit nullement surprendre: l'un a constamment soutenu les droits de la religion, et l'autre s'en est déclaré l'ennemi irréconciliable. L'abbé Millot, en fidèle disciple, a copié ce patriarche de la philosophie.

RAIMOND VII, comte de Toulouse, fils du précédent, né à Beauvais, en 1197, succéda à ses états et à ses querelles. Il combattit vivement Amauri de Montfort, fils du célèbre Simon, et le força à se retirer en France. Cependant la

croisade subsistait contre lui, et il fut excommunié en 1226. Enfin, après avoir soutenu une longue guerre, il fit la paix avec les catholiques, et parut rentrer de bonne foi dans le sein de l'Eglise. En 1247, saint Louis l'engagea à se croiser pour la Terre-Sainte; mais le pape Innocent IV, qui voulait l'opposer aux partisans de l'empereur Frédéric II, l'empêcha de faire ce voyage. Il mourut deux ans après, en 1249, à Milhau en Rouergue, âgé de 52 ans. Alphonse, comte de Poitou, frère de saint Louis, ayant épousé la fille et l'héritière de ce prince, et n'en ayant point eu d'enfans, tous les états de Raimond VII furent réunis à la couronne de France en 1261, par Philippe III.

RAIMOND, dit PENNAFORT ou PENNAFORT (saint), naquit au château de Pegnafort en Catalogne, l'an 1175. Après avoir fait ses études à Barcelone, il alla les perfectionner dans l'université de Bologne, et y enseigna le droit canon avec réputation. De chanoine de Barcelone, il entra dans l'ordre de Saint-Dominique, qu'il illustra par ses vertus et son savoir. Le pape Grégoire IX l'employa l'an 1228 à la collection des *Décretales*, et voulut l'élever à l'archevêché de Tarragone, qu'il refusa. Ce pontife voulait le retenir à sa cour; mais le saint homme préféra sa solitude de Barcelone à tous les avantages qu'on lui faisait espérer. Il s'occupait, dans le silence et dans la retraite, à l'étude et à la prière, lorsqu'il fut élu général de son ordre en 1238, dignité dont il se démit deux ans après. Il contribua beaucoup, par son zèle et par ses conseils, à l'établissement de l'ordre de la Mercy. Ce fut aussi par son crédit que l'inquisition fut établie dans le royaume d'Aragon et dans le Languedoc. Les papes lui permirent de pourvoir aux offices de ce tribunal, et il le fit avec beaucoup de sagesse. Raimond mourut à Barcelone, en 1275, dans la centième année de son âge. Le pape Clément VIII le canonisa en 1601. On peut voir le tableau de ses vertus dans l'*Histoire des hommes illustres de l'ordre de Saint-Dominique*, par le père Touron, qui a donné une vie très exacte et très circonstanciée de ce saint. On a de lui : [la *Collection des Décretales*, qui forme le second volume de *Droit canon*. Ce recueil est en cinq livres. L'auteur a joint divers décrets des conciles aux constitutions des papes.] Une *Somme des cas de conscience*, autrefois très consultée. La meilleure édition est celle du père Laget,

in-fol., Lyon, 1728, avec de savantes notes. On estime aussicelle de Vérone, 1744, in-fol.

RAIMOND (PIERRE), *lou Prou*, c'est-à-dire *le Preux et le Vaillant*, né à Toulouse, suivit l'empereur Frédéric dans l'expédition de la Terre-Sainte, où il se signala par ses vers provençaux et par ses exploits. Ce poète mourut en 1225, pendant la guerre des comtes de Provence contre les albigeois : guerre qui servit à faire briller son courage. Il avait fait un *Poème* contre les erreurs des *Ariens*, et un autre où il blâmait les rois et les empereurs d'avoir laissé prendre trop de pouvoir aux ecclésiastiques. Il ne songeait pas que dans les siècles barbares, ce pouvoir avait beaucoup servi à adoucir les mœurs, à réprimer la violence des grands et des petits, et à tempérer le despotisme. Tout ce qui a suivi l'affaiblissement de leur considération au 18^e siècle, justifie cette observation.

RAIMOND-LULLE. Voyez LULLE.

RAIMOND-MARTIN. Voy. MARTIN.

RAIMONDI, graveur. Voyez MARC-ANTOINE RAIMONDI.

* **RAIMONDI (RAPHAËL)**, surnommé *le Raphaël de Côme*, jurisconsulte célèbre, né vers 1370 dans cette ville, fit ses cours de droit à l'université de Padoue sous le savant Castiglione de Milan. Cette université ayant été transportée à Plaisance en 1411, il y devint professeur, et y demeura plusieurs années. Appelé à Padoue, à cause de la grande réputation qu'il s'était acquise, il y établit, en 1422, une école de droit, dont les appointemens se monterent à 700 ducats, somme alors très considérable. La république de Venise, le fit venir dans cette ville, et le chargea de plusieurs missions importantes, dont il s'acquitta avec succès. Raimondi acquit beaucoup de fortune par son application et son savoir, et mourut à Padoue en 1426. On a de lui des *Commentaires* sur le Digeste. — Son fils, BERNARD, suivit l'état de son père, et s'y distingua ; il occupa la chaire de jurisprudence à Padoue et à Bologne, où il mourut vers 1480.

* **RAIMONDI (ANVIRAL)**, mathématicien célèbre, né à Vérone en 1505, passait de son temps pour un prodige de savoir. Il avait étudié non seulement les sciences mathématiques, mais encore la physique et l'astronomie. Il jouissait de la protection de plusieurs princes d'Italie, et il obtint une pension de la république

de Venise. On a de lui sur les différentes sciences qu'il connaissait, plusieurs ouvrages, dont nous citerons les suivans :

| *Discorso della trepidazione delle stelle fisse* ; | *Paternali riprensioni*, etc., ou *Remontrances paternelles adressées aux médecins raisonnables*. Au temps d'Annibal Raimondi, un grand nombre d'empiriques, sous le titre de médecins, infestaient l'Italie ; et les médecins eux-mêmes ne suivaient pas, selon l'avis de l'auteur, la méthode la plus propre à la guérison des malades. C'est aux uns et aux autres qu'il adressa son ouvrage, dans lequel il leur conseillait l'usage des simples. | *Dell' antica*, etc., ou *de l'ancienne et honorable science de Nomancie ou onomancie*, Venise, 1549 ; cet ouvrage a été traduit en français ; | *Trattato*, etc., ou *Traité du flux et reflux de la mer*, Venise, 1589. Il publia, à l'âge 84 ans, ce livre, qui a été aussi traduit en français. Il mourut deux ans après à Vérone. Georges Jodocus fait beaucoup d'éloges de ce savant dans le second livre de l'ouvrage intitulé *Del Benaco*.

* **RAIMONDI (JEAN-BAPTISTE)**, orientaliste et philosophe italien, né à Cremona vers l'an 1540, passa plusieurs années en Asie où il fit une étude approfondie de l'arabe, de l'arménien, du syriaque et de l'hébreu. Il revint ensuite en Italie, et étonna ses contemporains par la variété et l'étendue de ses connaissances. Le cardinal Ferdinand de Médicis établissait à Florence, avec une magnificence digne de son nom, une imprimerie de caractères orientaux qui a été comme le berceau de la célèbre imprimerie de la Propagande. Il appela en même temps auprès de lui tous les hommes dont les talents pouvaient faire prospérer sa noble entreprise, à la tête de laquelle il plaça Jean-Baptiste Raimondi. Les premiers ouvrages qu'il fit paraître, furent une *Grammaire hébraïque*, une *Grammaire chaldéenne*, quelques livres d'Avicenne en arabe, et plusieurs livres d'Euclide en grec. Les Evangiles furent publiés vers le même temps avec une version latine, afin de les répandre dans tout l'Orient, et on en tira à cet effet 3,000 exemplaires. Après la Bible polyglotte du cardinal Ximènes, ce sont les plus belles productions typographiques que l'on connaisse, même de nos jours. Ces éditions se conservent à Florence dans la bibliothèque *Magliabecchiana*. Raimondi avait formé le projet d'imprimer la Bible dans les 6 principales

langues de l'Orient, savoir, en langues arabe, syriaque, persane, éthiopienne, copte et arménienne, ayant en regard les versions grecque, latine, hébraïque et chaldéenne, conjointement avec les grammaires et les dictionnaires de ces langues. Il allait exécuter ce projet presque gigantesque, sous les auspices de Grégoire XIII; mais la mort de ce pontife (1585) l'obligea d'y renoncer. Raimondi resta toujours attaché au service des Médicis. Le grand-duc, outre les honoraires attachés à son emploi de directeur de l'imprimerie des langues orientales, l'avait gratifié d'une pension. Raimondi vécut jusqu'à un âge très-avancé; mais on ignore l'époque de sa mort, qui doit être arrivée vers l'année 1630.

* **RAIMUNDETTO** (RAIMOND), célèbre magistrat, naquit à Saint-Martin de Latane en 1630. Il acquit un grand renom par son savoir dans la jurisprudence, et occupa les places les plus distinguées dans son pays. Les rois d'Espagne, alors maîtres des deux Siciles, et d'une portion de l'Italie, l'employèrent successivement dans les affaires les plus délicates. Il fut président de la grande chambre de Palerme, grand juge du royaume de Sicile, et régent du conseil suprême d'Italie. Raimundetto avait aussi étudié le droit canon, et il publia les ouvrages suivans : *Responsum juridicum super spoliis ac fructibus viduarum Ecclesiarum regni Siciliae sacrae catholicae majestati competentibus; De omnibus praelatis caeterisque ecclesiasticis beneficiis regio juri patronatui addictis; An scilicet possit de iis in usus mere profanos disponere?* Il mourut à Palerme en 1690.

* **RAINALDI** (JÉRÔME), célèbre architecte, naquit à Rome en 1570, et fut élève de Dominique Fontana. Il devint un des premiers artistes de son temps; ses ouvrages ont rendu son nom immortel, et sont considérés comme des chefs-d'œuvre. On ne saurait cesser d'admirer le *Port de Fano*, l'*Eglise de Montalto*, le *collège de Sainte-Lucie*, à Bologne, le *palais du duc de Parme*, le *palais Pamphili*, et la décoration de l'*église de Saint-Pierre* à Rome (en 1610), l'*église des Carmes-déchaussés* à Caprarola, etc. Il acheva aussi le *Capitole*, et exécuta d'autres ouvrages qui lui firent également honneur. Cet excellent artiste mourut dans sa patrie en 1655.

* **RAINALDI** (CHARLES), architecte, fils du précédent, né en 1611, fut

élève de son père des talens duquel il hérita, quoiqu'il ne suivit pas toujours comme lui les bons principes. Il donna, d'après les ordres d'Innocent X, le plan pour l'église de Sainte-Agnès, que ce pape l'avait chargé de bâtir à la place Navone. Il travailla ensuite pour différens souverains; mais son chef-d'œuvre est le *Palais* (à Rome), d'abord possédé par les ducs de Nevers, et destiné ensuite pour l'instruction des artistes français. Il est situé sur *il Corso* (le Cours), et forme un des principaux ornemens de cette belle rue. A la demande de Louis XIV, il fit les dessins du Louvre; et le monarque, pour lui témoigner sa satisfaction de ce bel ouvrage, lui envoya son portrait enrichi de diamans. Le cardinal Maurice lui fit, de la part de Charles-Emmanuel de Savoie, des présens magnifiques, et en même temps ce souverain le gratifia des croix de Saint-Lazare et de Saint-Maurice. Rainaldi mourut en 1641, ayant à peine atteint sa 50^e année.

RAINALDI (ODERIC), né à Trévise, en 1595, d'une famille patricienne, entra chez les Philippiens ou prêtres de l'Oratoire, et s'appliqua au même genre d'étude que son confrère Baronius; mais il s'en faut bien que sa *Continuation des annales* de ce cardinal soit aussi estimée. Il y a beaucoup de recherches et d'érudition, une manière de voir sage, équitable et parfaitement orthodoxe; mais sa critique n'est pas assez sévère et assez éclairée; sa narration n'est pas toujours exacte, ni en général fort intéressante. On en a cependant imprimé un *Abrégé* à Rome, en 1669, in-fol., et 1670, 3 v. in-4°. Rainaldi mourut le 22 janvier 1671. Sa *Continuation*, imprimée à Rome, in-fol., 1646-77, en 9 vol., s'étend depuis 1499 jusqu'en 1569.

RAINIE (GABRIEL de la). Voyez NICOLAS (GABRIEL).

RAINIER, dominicain de Pise, vicaire-chancelier de l'Eglise romaine, et évêque de Maguelone, mort en 1249, est auteur d'un Dictionnaire théologique, qu'il a intitulé *Pantheologia*. La meilleure édition de cet ouvrage est celle de Lyon, 1635, 3 vol. in-fol., avec les additions du père Nicolaï, dominicain.

* **RAINOLDS** (GUILLAUME et JEAN), deux frères anglais, que de singulières circonstances portent à réunir dans un même article, étaient nés tous deux à Pinboë dans le Devonshire; Guillaume en 1579, et Jean en 1589. Elevés, dit-

on, séparément et hors de leur pays, Jean le fut dans la religion catholique, et Guillaume dans les principes de la réformation. S'étant un jour rencontrés, et fâchés de se trouver de croyance différente, ils cherchèrent mutuellement à se faire changer de sentimens, et, disputant avec force, chacun en faveur du culte auquel il appartenait, ils usèrent de raisons si convaincantes, ou qui parurent telles à celui à l'égard duquel on les employait, que le protestant résolut de se faire catholique, et le catholique protestant, dessein qu'ils effectuèrent l'un et l'autre. C'est ce que rapporte, sans doute d'après des autorités, Bayle, qui pourtant doute du fait, dont le bruit s'était assez accrédité pour que l'anecdote devint le sujet d'une épigramme latine (1). Quoi qu'il en soit de cette lutte singulière, et de son effet plus extraordinaire encore, s'il mérite qu'on y ajoute foi, il est certain que Guillaume Rainolds, d'abord protestant, et qui même avait été ministre dans cette communion, se fit catholique et abjura à Rome l'hérésie à laquelle il avait été attaché. Fixé en France après son retour d'Italie, il professa à Reims l'Ecriture sainte et l'hébreu dans le collège des Anglais. De plusieurs ouvrages qu'il a laissés, nous citerons : | un traité *De sacra Scriptura* ; | un autre *De Ecclesia* ; | *Colloquium inter Rainoldum et Gentilem* ; | des *Sermons* sur les psaumes 47, 47 et 48 ; | *Orationes duodecim* ; | *Explanatio prophetarum Aggae et Abdia* ; | *Calvino-turcismus, id est calvinistica perfidia cum mahumelana collatio, et dilucidatio utriusque sectæ confutatio*, avec Guillaume Gifford, Anvers, 1596, et Cologne, 1603. Rainolds n'eut pas le temps d'achever ce livre, étant mort à Anvers, le 24 août 1594 ; mais Gifford y mit la dernière main et le publia. Le protestantisme y était violemment at-

taqué. L'ouvrage ne fut pas sans réponse. Sullivius, ministre protestant, y en opposa une autre, sous ce titre : *De Turcopapismo, hoc est de turcarum et papistarum adversus Christi Ecclesiam et fidem conjuratione, eorumque in religione et moribus consensione et similitudine, liber unus*. De part et d'autre la modération ne fut point observée, et les injures se mêlèrent aux raisons. | *De justa christianæ reipublicæ in reges impios et hæreticos auctoritate, justissimaque catholicorum ad Henricum Navarraum et quemcumque hæreticum, a regno Galliarum repellendum, confederatione*, Anvers, 1592, in-8° ; diatribe séditieuse dédiée au duc de Mayenne, dont le but était de rendre Henri III et Henri IV odieux, et de faire prévaloir la ligue. Quelques-uns ont attribué ce livre à Guillaume Rose, évêque de Senlis, d'autres à Gifford, à Jean Boucher, curé de Saint-Benoît, à un jésuite, etc. ; mais il paraît constant qu'il est de Guillaume Rainolds, lequel dit lui-même l'avoir entrepris à la prière du duc et du cardinal de Guise, depuis tués à Blois. L'opinion de Bayle est aussi qu'il faut le donner à l'auteur du *Calvino-turcismus*. Quant à Jean Rainolds, frère puîné de Guillaume, élevé dans l'université d'Oxford, il y avait ensuite professé la théologie. En 1598, il était devenu doyen de Lincoln, bénéfice qu'il résigna pour prendre la présidence du collège de *Corpus Christi*. Il avait travaillé à la version de la Bible en anglais, et à la critique de livres sacrés regardés comme apocryphes par les protestans. Il est auteur d'un grand nombre de livres de controverse contre l'Eglise romaine, notamment d'un traité intitulé : *De idololatria Ecclesiæ romanæ*. Il mourut en 1607, âgé de 58 ans. On dit qu'il penchait vers le puritanisme.

RAINSSANT (PIERRE), savant numismate, né à Reims, vers 1650, fut médecin, antiquaire et garde du cabinet des médailles de Louis XIV. On le trouva noyé dans le parc de Versailles, le 7 juin 1689 : On a de lui : *Dissertation sur douze médailles des jeux séculaires de l'empereur Domitien*, Versailles, 1684, in-4° ; *dissertation sur l'origine de la figure des fleurs de lys*, Paris, 1678, in-4°, etc. ; le *Journal des savans* renferme en outre plusieurs dissertations de cet auteur.

* **RAIS (ARNOULD)**, chanoine de l'Eglise de saint-Pierre à Douai, et savant agoutin, ho, était né dans cette ville vers

(1) Voici cette épigramme rapportée par le docteur Heylen, qui fait aussi mention de ce fait singulier :

Bruta inter geminos plus quam civilia fratres
 Traxerat ambiguus religionis apex :
 Ille reformatæ fidei quo partibus instat,
 Ille reformandam denegat esse fidem ;
 Propositis causam rationibus, alter utrique
 Concurrere pares et cedere pares
 Quid fuit in votis, fratrem capit alter utrique :
 Quod fuit in factis, perdit uterque fidem.
 Captivi gemini, sine captivitate fuerant,
 Et victor victi transfuga castra petit.
 Quod gravis hoc pugna est, ubi victos gaudet
 Uterque,
 Et tamen alteruter se superas a solas !

1780. Il forma le dessein de recueillir et de publier tout ce qui pouvait avoir rapport aux saints des Pays-Bas, au culte dont on les honorait et à leurs reliques. Cette entreprise demandait du travail et beaucoup de recherches. Il n'épargna ni peines, ni frais, ni voyages. Il parcourut les diverses provinces belgiques, visita les églises et les monastères, fouilla leurs archives et les autres dépôts publics, et en tira une foule de renseignemens qui servirent de matériaux à un grand nombre d'ouvrages, dont les principaux sont :

| *Auctarium ad natales sanctorum Belgii Joannis Molani*, Douai, 1726, in-8°; | *Ille-rogazophylacium belgicum*, Douai, 1628, in-8°. L'auteur y traite des reliques conservées dans les Pays-Bas; | *Peristromata sanctorum*, Douai, 1650, in-8°; | *Origines cartusiarum Belgii*, Douai, 1623, in-4°; | *Belgica christiana*, Douai, 1633, in-4°: c'est l'histoire des évêques et prélats des provinces flamandes, dans le genre de *Gallia christiana*. | *Vita beatae Mariæ Raggiæ*, Douai, 1621, in-8°. Cette sainte fille, née dans l'île de Chio, était du tiers-ordre de Saint-Dominique. Sa Vie avait été écrite en espagnol par Jean-Pierre de Saragosse, et depuis traduite en français. Raiss la mit en latin. | *Cænobiarquia-crispiniensis*, Douai, 1642, in-4°: c'est l'histoire de la vie des abbés du monastère de Crépin, abbaye de l'ordre de saint-Benoît en Hainaut; | *Vita sancti Landelini, abbatis et fundatoris crispiniensis*. Saint Landelain vivait au 8^e siècle, et fonda l'abbaye de Lobes et celle de Crépin. Ce dernier ouvrage est son histoire. | *Vita sancti Ayberti, crispiniensis ascetae et reclusi*. Raiss donna en outre une nouvelle édition avec corrections et augmentations du livre intitulé : *Cænobiarquia ogniacensis Francisci Mosschi*, Douai, 1636. Il mourut à Douai, le 6 septembre 1644.

RALEGH. Voyez RAWLEGH.

* RALLIER (LOUIS-ANTOINE-ESPRIT), doyen des députés de la chambre de 1827, naquit à Fougères (Ille-et-Villaine) vers 1749, et entra d'abord dans le corps royal du génie. Ils'y fit remarquer par son activité et ses connaissances, et fut fait capitaine à l'époque de la révolution. Envoyé à Saint-Domingue, il résida dans plusieurs parties de l'île, et le souvenir de son séjour dans cette ancienne colonie s'y est conservé, surtout à cause des travaux d'art qu'il y fit exécuter. Successivement officier municipal et administrateur du

district de Fougères, il fut député en 1795 par son département au conseil des anciens, et devint un des inspecteurs de la salle. Porté en 1799, à celui des Cinq-cents, à la suite de la crise du 30 prairial, Rallier se montra favorable à la révolution du 18 brumaire, et passa au corps législatif où il siégea jusqu'au 20 mars 1815. Il n'accepta aucune fonction pendant les cent-jours : au mois d'août de la même année il présida le collège électoral de Fougères, et fut nommé, en 1818, vice-président de la 5^e section du collège électoral d'Ille-et-Villaine. Nommé député en 1827, il parut rarement à la tribune, et ne se fit remarquer que par la modération de ses opinions. Rallier cultiva aussi les sciences et les lettres, et mourut à Fougères en 1829, à l'âge de quatre-vingts ans. Nous citerons parmi ses ouvrages : | *Recueil de chants moraux et patriotiques*, 1799, in-12; | *Epttre à la rime*, 1808, in-8°; | *Mémoires sur les frites de verres de l'Ecosse*, 1809; | *Œuvres politiques et morales*, 1815. On le dit en outre auteur de cinq *Tragédies* qui n'ont pas été représentées.

* RALPH (JAMES), historien et poète anglais, vit le jour, à ce que l'on croit, dans l'Amérique septentrionale; mais on ignore quels furent ses parens et l'année de sa naissance. Il paraît qu'il appartenait à une famille pauvre et obscure, et qu'il ne dut qu'à ses talens la considération dont il jouit. Il fut d'abord maître d'école à Philadelphie; mais cet état ne convenant guère ni à son activité naturelle ni à son génie, il vint s'établir à Londres au commencement du règne de Georges II. Le premier ouvrage qu'il publia est un poème intitulé la *Nuit*, qui eut peu de succès : Pope en fait mention dans sa *Dunciade*, mais ce n'est pas pour en faire l'éloge. Il donna ensuite quelques pièces de théâtre qui ne réussirent point. Il fut plus heureux en prose. Il écrivit dans plusieurs journaux, et ses articles furent goûtés du public : ses pamphlets politiques eurent aussi un grand succès, par la justesse de sa critique et la finesse des aperçus. Son *Histoire d'Angleterre* a encore mieux établi sa réputation. Le règne des Stuarts surtout est comparable à ce qu'ont produit de mieux les plus célèbres historiens modernes. La mort du prince de Galles, son protecteur, lui enleva toute espérance d'avancement; accablé de chagrin, il mourut à Londres, en 1762.

RAIPH. Voy. RICHARD d'ARMAGH
RAMAZZINI (BERNARDIN), médecin italien, naquit à Carpi, dans le Modenais, en 1655. Après avoir exercé avec succès la médecine à Rome et à Carpi, il alla la pratiquer et la professer à Modène, puis à Padoue. Il mourut à Venise, en 1714, à 81 ans. Le sénat de Venise, quoiqu'il eût perdu la vue, le nomma à l'âge de 71 ans, président du collège de médecine de cette ville, premier professeur de médecine-pratique. Son petit-fils lui servait de lecteur, et il continua encore ses cours pendant six ans. Son humeur était douce; et, quoique sérieux et réservé avec ceux qu'il ne connaissait pas, il était fort gai avec ses amis. Ses grandes lectures rendaient sa conversation fort utile. On a de lui : | une *Dissertation latine sur les maladies des artisans*; un *Traité latin de la santé des princes*, et plusieurs autres ouvrages de médecine et de physique, dont le recueil a été imprimé à Londres en 1716, in-4°, et à Naples en 1759, 2. vol. in-4°. Un de ses principes était que, pour conserver la santé, il fallait varier ses occupations et ses exercices. Sa vie est à la tête de ses *OEuvres*.

* **RAMBALDI** (JEAN-FRANÇOIS), poète latin, né à Vérone vers 1520. Il avait de vastes connaissances et un talent particulier pour la poésie latine; mais une imagination trop vive et trop féconde nuisait souvent à ses succès. Il écrivit la plupart du temps sur des sujets scientifiques, et parmi ses nombreux ouvrages on cite : | *Physiologicorum libri duo*; | *Meteorologicorum libri duo*; | *De sensibus libri duo*; | *De universo*; | *De bona fortuna*, etc. On ignore l'époque de sa mort.

RAMBAM. Voyez MAIMONIDE.

* **RAMBAUD** de VACHÈRES, troubadour provençal, un des plus célèbres du 12^e siècle, naquit d'une famille honnête du pays d'Orange. Ses talens poétiques lui donnèrent accès auprès du prince Guillaume de Baux dont il captiva la bienveillance. Il eut un autre puissant protecteur dans le marquis de Montferrat, et, en 1188, il le suivit à la Terre-Sainte. Le marquis l'avait créé chevalier, et après avoir conquis Salonique sur les Turcs, il en donna le gouvernement à Rambaud. Le poète chanta cette croisade dans un poème dont les vers respirent l'ardeur guerrière du temps et l'enthousiasme de la gloire. Ses autres pièces les plus connues sont des *serventes*, et un poème intitulé *la Caros*, qu'il avait composé pour Bea-

trix, sœur du marquis, dont il était épris. Ce poète est mentionné par Nostradamus.

* **RAMERT** (GABRIEL de Saint), naquit à Pontarfier en Franche-Comté vers 1620. Il était issu d'une famille noble, et entra dans sa première jeunesse, en qualité de page, auprès du marquis de Leganès, grand d'Espagne, et gouverneur du Milanais. Il quitta ce seigneur quelque temps après, pour entrer comme intendante chez le duc d'Orscholt, prince d'Ansbach. On ne connaît pas d'ailleurs les détails de la vie de cet écrivain. On croit seulement qu'il était un admirateur enthousiaste de Descartes, à en juger par le titre de l'ouvrage suivant, écrit dans un assez bon style : *Conformité des principes de Moïse dans la création du monde avec les principes de la philosophie de Descartes*. Utrecht, 1717, in-42. Rambert mourut vers 1700.

RAMBOUILLET (CATHERINE de VIVONNE, femme de Charles d'ANGENNES, marquis de), qu'elle avait épousée en 1600, fut une dame aussi distinguée par son esprit que par ses vertus. Un grand nombre de gens de lettres fréquentaient son hôtel, qui devint une petite académie. On y jugeait la prose et les vers, et ce n'était pas toujours le goût qui présidait à ces jugemens. Des écrivains subalternes, protégés par madame de Rambouillet, ayant voulu être les émules des plus grands génies, cette rivalité ne contribua pas peu à décrier les décisions de ce tribunal, d'ailleurs respectable par les qualités personnelles de celle qui y présidait, et à qui l'on ne pouvait rien reprocher que la formation de ce tribunal même. Elle mourut en 1665, laissant trois filles religieuses, et une quatrième, Julie-Lucie d'Angennes mariée au duc de Montausier, et qui fut dame d'honneur de la reine Marie-Thérèse, et gouvernante du grand Dauphin. Elle mourut en 1671, à 64 ans, et eut la vertu et l'esprit de sa mère. Le marquis de Rambouillet était mort à Paris en 1652, chevalier des ordres du roi, conseiller d'état et maréchal de camp. Il avait été envoyé l'an 1627 en ambassade à Turin, pour conclure la paix entre le roi d'Espagne et le duc de Savoie. *Voyez SAINTI-MAURE.*

RAMBOUILLET. Voyez ANGENNES

RAMBOUTS (TIZONORI), peintre d'Anvers, mort en 1642, excellait dans le petit. On admire dans ses ouvrages la légèreté et la finesse de la touche. Ses figures sont bien dessinées et plaisantes. Il a re-

présenté des *preneurs de tabac, des buveurs, etc.*

RAMBURES (DAVID, sire de), chambellan du roi, et grand-maître des arbalétriers de France en 1411, de l'illustre et ancienne maison de Rambures en Picardie, rendit des services signalés au roi Jean, à Charles V et à Charles VI. Il fut tué à la bataille d'Azincourt, avec trois de ses fils, en 1415.

RAMEAU (JEAN-PHILIPPE), célèbre musicien français, naquit à Dijon le 25 septembre 1683. Après avoir appris de son père, qui était organiste, les premiers élémens de la musique, il suivit les opéras ambulans de province. A l'âge de 17 à 18 ans, il commença ses essais ; et, comme ils étaient déjà au-dessus de la portée de son siècle, ils ne réussirent pas, quoique exécutés dans Avignon, qui était alors en réputation à cet égard. Le dépit le fit sortir de cette ville, et après avoir parcouru une partie de l'Italie et de la France, il interrogea l'instrument le plus propre à lui rendre raison de ses idées sur la musique, c'est-à-dire le clavecin. L'étude qu'il fit de cet instrument le rendit habile dans son jeu, et presque le rival de Marchand. Il s'arrêta quelque temps à Dijon, sa patrie, et y toucha l'orgue de la Ste.-Chapelle. Il demeura beaucoup plus long-temps à Clermont, où on lui confia celui de la cathédrale. La réputation qu'il s'y était faite y attira Marchand, qui voulut l'entendre. « Rameau, dit ce célèbre musicien, a plus de main que moi, mais j'ai plus de tête que lui. » Ce discours rapporté à Rameau l'engagea à rendre la pareille à Marchand. Il fit le voyage de Paris dans cette vue, et n'eut pas de peine à reconnaître la supériorité de ce maître. Devenu son disciple, il apprit sous lui les principes les plus importants de l'harmonie, et presque toute la magie de son art. Quelque temps après, il concourut pour l'orgue de Saint-Paul, et fut vaincu par le fameux Daquin. Dès ce moment, il abandonna un genre dans lequel il ne pouvait pas primer, pour s'ouvrir une carrière nouvelle en musique. C'est à ses méditations que nous devons la *Démonstration du principe de l'harmonie*, 2 vol. in-4° : ouvrage universellement estimé, qui porte sur un principe simple et unique, mais très lumineux, la basse fondamentale. Cette idée si naturelle, dont cet auteur a fait un grand usage dans son *Code de la musique*, imprimé au Louvre, est la preuve du génie de Rameau. Dès

que sa théorie lui eut fait un nom, il s'attacha à la pratique, et devint compositeur de la musique du cabinet du roi, qu'il lui accorda des lettres de noblesse en 1764. Il était désigné pour être décoré de l'ordre de Saint-Michel, lorsqu'il mourut le 12 septembre de la même année. Quoiqu'on l'accusât d'aimer l'argent, cette passion ne put jamais l'engager à plier pour quelque motif que ce fût. Il n'imposa silence à ses ennemis et à ses rivaux que par ses talens. « Quinault avait dit : » qu'il fallait que le musicien fût le très » humble serviteur du poète. Qu'on me » donne la gazette de Hollande, dit Ra- » meau, et je la mettrai en musique. » Il disait vrai, s'il en faut juger par certains mauvais poèmes qu'il a mis au théâtre de l'Opéra, et qui ont le plus grand succès. Quoiqu'il ait couru la même carrière que Lulli, il y a beaucoup de différence entre eux. Rameau a moins de ces beautés lâches et molles, qui sont si fatales aux bonnes mœurs, et est en général plus noble, majestueux et sublime, quoiqu'il ne soit pas exempt du reproche d'avoir aussi sacrifié à la licence et à la volupté. Outre la *Démonstration* dont nous avons parlé, on a de lui : *Code de musique*, 1760, in-4° ; plusieurs recueils de pièces de clavecin, admirées pour l'harmonie, et des opéras. On sait quel ridicule d'Alembert s'est donné en raisonnant froidement et gauchement sur les principes et les talens de Rameau. On peut voir là-dessus *Les béquies, erreurs et méprises de différens auteurs célèbres en matière musicale*, par M. Le Febvre, Paris, 1789. Il résulte des preuves de l'auteur, que M. d'Alembert n'était pas en état de distinguer une tierce majeure d'une tierce mineure ; d'où il est aisé de conclure quel cas l'on doit faire de tout ce qu'il a écrit sur la musique : et il ne faut pas regarder comme outré le jugement d'un critique, qui a dit à cette occasion : « Bien des per- » sonnes ont apprécié l'immortel secré- » taire de l'académie française, en le con- » sidérant comme bel-esprit, comme écri- » vain, comme philosophe : mais ce que » bien des gens ignorent, c'est que dans » cette volumineuse compilation de toutes » les connaissances humaines, dans ce fa- » meux *Dictionnaire encyclopédique*, où » les arts et les sciences dorment pêle-mêle » comme au fond d'un vaste tombeau, la » musique se trouve ensovelie de sa pro- » pre main. »

RAMEL (JEAN-PIERRE), maréchal de

camp, né à Cahors en 1770, entra au service à l'âge de 15 ans, et était chef de bataillon à l'armée des Pyrénées lorsque son frère Pierre officier-général fut traîné à l'échafaud (1793). Jean-Pierre faillit éprouver le même sort; rendu à la liberté après une captivité de seize mois, il obtint le grade d'adjudant-général, fit la campagne du Rhin sous Moreau, et défendit vaillamment le fort de Kehl dont il avait le commandement. En 1797 il fut nommé commandant des grenadiers de la garde du corps législatif; et la conspiration de Brothier et Laville-Heurnois, à laquelle il ne prit part que pour les dénoncer, suivant la déclaration qu'il en fit lui-même, lui valut un décret portant qu'il avait bien mérité de la patrie. Il se fit néanmoins peu de temps après avec le parti accusé de royalisme, et fut compris dans la proscription du 18 fructidor. Dans cette journée il se conduisit avec la dernière faiblesse, et se laissa arrêter sans avoir fait aucun effort pour contenir ses soldats et sans opposer aucune résistance. Transporté à Caïenne avec Pichegru et les autres proscrits, il parvint à s'évader du lieu de son exil le 3 juin 1798, avec quelques-uns de ses compagnons: ils s'étaient jetés la nuit dans un frêle esquif sous la conduite d'un pilote qui se dévouait à leur salut, et après sept jours d'une navigation des plus périlleuses, pendant laquelle ils eurent à souffrir tour à tour les horreurs de la faim et du naufrage, ils parvinrent le 10 à prendre terre au fort de Monte-Krick, dans la colonie hollandaise de Surinam, où ils reçurent tous les secours de la plus généreuse hospitalité. Ramel s'embarqua bientôt après pour l'Angleterre, et fit paraître un *Journal sur les faits relatifs à la journée du 18 fructidor, sur le transport, le séjour et l'évasion des déportés*. Cet écrit qui parut en 1799 obtint beaucoup de vogue, mais il valut à Ramel de nouvelles persécutions; cependant après le 18 brumaire il rentra en France, où il vécut ignoré jusqu'en 1806, époque à laquelle il fut employé comme adjudant en chef de l'état-major dans l'armée de Portugal. Il fut élevé au grade de maréchal de camp en 1814, et commandait à Toulouse, lorsqu'il y fut blessé grièvement dans une émeute populaire, le 15 août 1815, à l'instant où il venait remplir ses fonctions. Il mourut deux jours après des suites de ses blessures, sans avoir voulu nommer ses meurtriers.

RAMEL de NOGARET. Voyez NOGARET.

RAMELLI (Augustin), ingénieur et machiniste italien, né vers 1551, à Maranzana, dans le duché de Milan, allia l'étude des beaux arts avec le bruit des armes. Il servit avec distinction dans les armées de Charles-Quint, vint ensuite en France, et fut pensionné par Henri III. On admire quelques-unes de ses machines, et on s'en est servi quelquefois avec utilité. Le recueil où il les a rassemblées fut imprimé à Paris, en italien et en français, in-fol. 1588, sous ce titre : *Le diverse ed artificiose machine del Augustino Ramelli*. Plusieurs croient que tout n'est pas de lui, et qu'il a profité des inventions des autres. Quoi qu'il en soit, les amateurs d'inventions mécaniques recherchent beaucoup cet ouvrage rare, qui est enrichi de 195 figures. Cet habile ingénieur mourut en 1590.

RAMESSES ou RAMESÈS, RAMISÈS, RAMSÈS, RAMPSES et RAMESTÈS, nom commun à plusieurs rois des 18^e et 19^e dynasties égyptiennes, toutes deux appelées *Thébaines*, parce que les princes de ces dynasties résidaient à Thèbes dans la Haute-Egypte. Il paraît que celui qui régnait, quand Jacob y alla avec sa famille, portait ce nom. Plusieurs critiques le confondent avec Sésostris, qui est lui-même l'objet de beaucoup de conjectures. C'est à un de ces rois d'Egypte nommés Ramesès que l'on attribue (peut-être mal à propos) le magnifique obélisque de 115 pieds de haut que l'empereur Constantin fit transporter à Alexandrie en 334, et que Constance, son fils, fit élever à Rome 18 ans après. Les Goths, saccageant cette ville l'an 409, renversèrent cet obélisque, qui fut rompu en trois morceaux, et demeura enfoncé sous terre jusqu'au temps de Sixte V : ce pape fit redresser ce bel ouvrage dans la place de Saint-Jean de Latran. Il est chargé de quantité d'hieroglyphes.

* RAMLER (CHARLES-GUILLAUME), poète allemand, naquit en 1725 à Colberg en Poméranie, de parens pauvres qui le placèrent dans la maison des Orphelins de Stettin, d'où il passa à celle de Halle. Il termina ses études dans l'université de cette dernière ville; mais, dominé par son goût pour la poésie, il ne s'occupa que de vers et cultiva exclusivement ce genre de littérature. En 1746, il alla se fixer à Berlin, où Gleim, qui l'avait connu à Halle, lui procura une place de précepteur. Son

mérite lui valut bientôt la chaire de professeur de logique et de belles-lettres au corps royal des cadets (dont il se démit en 1790), et celle de membre de l'académie des sciences. En 1787, il fut chargé avec Engel de la direction du théâtre; mais le mauvais état de sa santé l'obligea d'y renoncer en 1796; toutefois on lui en conserva les appointemens, et il mourut le 11 avril 1798 d'une phthisie pulmonaire. Le *Recueil des poésies de Ramler* a été publié par son ami Gockingk, 1800-1801, 2 vol. in-8°, avec une *notice biographique* très intéressante sur ce poète célèbre. Nourri de la lecture d'Horace, qu'il imite sans cesse, il a quelquefois sa noblesse; mais on y chercherait en vain sa légèreté et sa grâce; il réussissait particulièrement dans les odes et les chansons. On remarque son *Ode sur le retour du roi*; *Prédiction de Glaucus*; *le Triomphe*; *Odes à la paix, à la concorde, à la muse, etc.* Sa traduction complète des odes d'Horace fut publiée à Berlin en 1800, 2 vol. in-8°. On a encore de lui : | une traduction du *Cours de belles-lettres* de le Batteux, accompagnée de remarques, qui fut pendant long-temps le principal ouvrage classique des Allemands, Leipsick, 1758, 4 vol. in-8°; 5^e édit. 1803; | *Chansons des Allemands et anthologie lyrique*, Berlin, 1766, 3 vol. in-8°; | *Recueil des meilleures épigrammes des poètes allemands*, Riga, 1766, in-8°; | *Extraits de Martial, en latin et en allemand*, première partie, Leipsick, 1787, in-8°; | *Choix d'Idylles de Gessner mises en vers*, 1787, in-8°; | *Le premier navigateur*, du même, mis en vers, Berlin, 1789; | *Mythologie abrégée*, etc. Berlin, 1790, 2 vol. in-8°, 2^e édition, 1803; | *Recueil de Fables*, Leipsick, 1790, 2 vol. in-8°; | *Epigrammes de Logau*, avec des augmentations et des remarques, 1791, 2 vol. petit in-8°; | *Extraits de Catulle*, en latin et en allemand, 1795, in-8°; | *Odes choisies d'Anacréon*, et les deux *Odes de Sapho*, avec des remarques par Ramler. Il s'était occupé de revoir et de corriger les ouvrages de plusieurs poètes de sa nation; mais ses corrections n'ont pas toujours été heureuses.

* **RAMOND DE CARBONNIÈRES** (le baron LOUIS-FRANÇOIS-ELIZABETH), conseiller d'état et membre de l'institut, né à Strasbourg le 4 janvier 1755, fut d'abord attaché au cardinal de Rohan, et faisait partie de la garde du roi lorsque la révolution éclata. Ayant adopté, à l'exemple

de beaucoup d'autres, l'espoir d'un meilleur ordre de choses, il fut nommé, en 1791, député de la ville de Paris à l'assemblée Législative; et s'y montra l'un des plus zélés défenseurs de la monarchie. Il monta souvent à la tribune, et y développa une rectitude de vues et une conséquence de principes qui ne se démentirent jamais. Dans les discussions sur les émigrés, il convint que la confiscation devait frapper sur tous ceux qui prendraient les armes contre la France; mais il soutint en même temps que les autres devaient jouir du droit qui appartient à tout homme de transporter sa personne et sa fortune où bon lui semble. Il parla aussi en faveur des prêtres insermentés, et il insista surtout sur la nécessité de laisser le libre exercice des cultes, et voulut qu'on salariât indistinctement tous les ministres. Le 27 mars 1792, il fut chargé par le comité diplomatique de faire un rapport sur l'état des relations de la France avec l'Espagne, et, vers la fin de mai, il obtint un décret en faveur des prisonniers de guerre. Dans le même mois, il prit de nouveau la parole en faveur des prêtres insermentés, et s'éleva avec force contre la tyrannie que les autorités locales exerçaient sur eux; il parla aussi contre le projet de licencier la garde du roi. Enfin, le 20 et le 28 juin, il combattit, avec un courage honorable, les Girondins, qui préparaient déjà la chute du pouvoir exécutif, et qui attaquaient M. de La Fayette, parce que ce général était venu demander à l'assemblée justice des attentats commis, le 20 juin, contre le trône constitutionnel. Ce fut en appuyant la pétition du noble marquis, que Ramon lui donna le premier le titre de *Fils aîné de la liberté*. Il proposa le désarmement du rassemblement qui s'était porté à l'assemblée et aux Tuileries, et peu après des mesures relatives à la capitulation des régimens suisses. Après la journée du 10 août, il fut obligé de quitter Paris pour échapper aux proscriptions de 1793. Il fit alors un voyage dans les Pyrénées pour suivre ses études scientifiques qu'il avait négligées pendant ses fonctions législatives; et après la mort de Robespierre, il fut nommé professeur d'histoire naturelle à l'école centrale du département des Hautes-Pyrénées. Le sénat conservateur l'appela au corps législatif en 1800, et il y siégea jusqu'à l'année 1806, époque où il fut nommé préfet du département du Puy-de-Dôme. Il en exerça les fonctions jusqu'en 1814. Le roi

le nomma en 1815 maître des requêtes, et en 1818 conseiller d'état. Il est mort à Paris le 3 mai 1827. Il était membre de l'institut depuis le 24 février 1802. On a de lui : | *Lettres de M. W. Coxe à M. W. Melmoth, sur l'état politique, civil et militaire de la Suisse*, traduites de l'anglais, et augmentées des observations faites par le traducteur dans le même pays, 1781, 2 vol. in-8°; | *Observations faites dans les Pyrénées, pour servir de suite à des observations sur les Alpes*, insérées dans une traduction des *Lettres de M. Coxe sur la Suisse*, 1789, 2 vol. in-8°; | *Opinion sur les lois constitutionnelles, leurs caractères distinctifs, leur ordre naturel, leur stabilité relative, leur révision solennelle*, 1791, in-8°; | *Voyage au Mont-Perdu*, 1801, in-8°; | *Memoire sur la formule barométrique de la mécanique céleste*, 1812, in-4°, et plusieurs autres *Mémoires*, insérés dans ceux de l'institut. On possède aussi dans la collection des travaux de l'institut plusieurs *Mémoires* de Ramond. On trouvera dans le *Moniteur* du 40 juin 1827 les discours qui ont été prononcés sur sa tombe.

* RAMOS PAREJA, et non PEREIRA (BARTHELEMI), réformateur de la musique, naquit à Salamanque vers 1555. Il était aussi habile dans la théorie que dans la pratique de cet art. Le pape Nicolas V ayant fondé à Bologne la chaire de musique, appela, en 1582, Pareja pour l'occuper. Malgré les nombreux partisans de Guido-Aretino, il eut le courage de démontrer à l'Italie la fausseté du système de celui-ci, et les erreurs qui en étaient et en devaient être la conséquence. Il publia, pour le prouver, son *Traité de la musique*, Bologne, sans date, très rare, quoique réimprimé dans la même ville en 1595; après avoir été vivement combattu par les *Guidistes*, ce livre fut généralement adopté, d'abord en Italie, et ensuite dans toute l'Europe. Pareja a composé plusieurs savans morceaux, comme des *motets*, des *psaumes*, des *cantiques*, etc. qui se conservent encore à Bologne : le célèbre père Martini fit l'acquisition d'une grande partie, qui se trouve à la bibliothèque musicale du couvent de Saint-François, à Bologne. Pareja mourut dans cette ville vers 1610.

* RAMOS (don HENRI), militaire et écrivain espagnol, né à Alicante en 1758, entra d'abord dans l'artillerie, et ensuite dans la garde royale espagnole, où il parvint au grade de capitaine, avec le titre

de colonel, et puis de brigadier, ou général de brigade. Il servit avec distinction dans les guerres d'Alger (1772), de Gibraltar (1780), et contre la république française (1793). Son instruction n'était pas moindre que sa bravoure; et il cultivait avec un égal succès les sciences exactes et la poésie. Il était surtout très versé dans la géométrie, et plaçait cette science au premier rang des connaissances humaines. Il mourut à Madrid en 1801. Parmi ses nombreux ouvrages, nous citerons les plus connus, comme : | *Elémens sur l'instruction et la discipline de l'infanterie*, Madrid, 1776, in-8°; | *Elémens de géométrie à l'usage des gardes royales*, ibid. 1785, in-4°; | *Instructions pour les élèves d'artillerie*, ibid. 1788; | *Eloge de Bayan marquis de Santa-Cruz*, Madrid, 1780; | *Gusman*, tragédie en 3 actes, Barcelone, 1780, in-8°; | *Pélage*, tragédie en 3 actes, Madrid, 1784. Ces deux pièces obtinrent du succès. Il y a une autre tragédie du nom de *Pélage*, par M. Quintana. | *Le Triomphe de la vérité*, poème fort bien écrit, et plein de verve. Le style surtout a mérité l'éloge des littérateurs espagnols.

RAMPALLE. Voyez PIERRE de SAINT-ANDRÉ.

RAMPEN (HENRI), docteur en théologie, né à Huy dans la principauté de Liège, vers 1572, enseigna le grec et la philosophie à Louvain, et y donna pendant plusieurs années des leçons d'écriture sainte. Il fut président du collège de Sainte-Anne et du grand collège. Il termina, le 4 mars 1641, sa vie qui avait toujours été édifiante. Nous avons de lui un *Commentaire sur les quatre Evangiles*, qui contient d'excellentes remarques, à Louvain, 1631-33-34, 3 vol. in-4°.

RAMSAY (CHARLES-LOUIS), gentilhomme écossais, est auteur d'un ouvrage latin, intitulé : *Tacheographia*, ou l'*Art d'écrire aussi vite qu'on parle*, dédié à Louis XIV. Il a été traduit en français, et publié dans ces deux langues, à Paris, en 1681. L'auteur substitue aux lettres romaines des traits plus simples, représentés en six tables. Voyez TIRON.

RAMSAY (ANDRÉ-MICHEL de), chevalier-baronnet en Ecosse, et chevalier de Saint-Lazare en France, docteur de l'université d'Oxford, naquit à Ayr en Ecosse en 1686, d'une branche cadette de l'ancienne maison de Ramsay. Il eut dès sa plus tendre jeunesse un goût décidé pour les sciences, surtout pour les mathématiques.

ques et pour la théologie. Il aperçut bientôt la fausseté de la religion anglicane. Après avoir long-temps hésité entre les diverses opinions philosophiques, il consulta les théologiens d'Angleterre et de Hollande, et ne fut pas moins embarrassé. Il ne trouva la vérité que dans les lumières de l'illustre Fénelon, archevêque de Cambrai, qui le fixa dans la religion catholique en 1709. Ramsay ne tarda pas à se faire connaître en France et dans les pays étrangers, par des ouvrages qui, sans être d'une grande étendue, annonçaient d'heureuses dispositions. On lui confia l'éducation du duc de Château-Thierry, et ensuite celle du prince de Turenne. Le roi d'Angleterre, ou le prétendant Jacques III, l'appela en 1724 à Rome, où il était réfugié, pour lui confier une partie de l'éducation des princes ses enfants; mais des brouilleries de cour l'obligèrent de revenir en France. Ramsay fit en 1730 un voyage en Angleterre, où il fut admis à la société royale de Londres et reçu docteur à l'université d'Oxford. A son retour en France il devint intendant du prince de Turenne, depuis duc de Bouillon, et mourut à Saint-Germain-en-Laye en 1745, à 57 ans. Ramsay était un homme estimable; mais il prêtait beaucoup à la plaisanterie par ses airs empressés, par son affectation à faire parade de science et d'esprit dans la société. Ses ouvrages sont : | *l'Histoire de la vie et des ouvrages de M. de Fénelon, archevêque de Cambrai*, la Haye, 1725, in-12, publiée aussi en anglais la même année : elle fait aimer ce digne évêque; | *Essai philosophique sur le gouvernement civil*, Londres, 1721, in-12; ib. 1722, in-8°; réimprimé depuis sous le titre d'*Essai de politique*; | *Le Psychomètre, ou Réflexions sur les différents caractères de l'esprit*; | les *Voyages de Cyrus*, Paris et Londres, 1727, 2 vol. in-8°; 1730, in-4°, et 2 volumes in-12 : écrits avec assez d'élégance, mais trop chargés d'érudition et de réflexions. L'auteur y a copié Bossuet, Fénelon et d'autres écrivains, sans les citer. Il y a à la fin un *Discours sur la mythologie des anciens*, savant et estimé; | *Plan d'éducation*, par l'auteur des *Voyages de Cyrus*, en anglais, Glasgow, 1749, 2 vol. in-4°, posthume; | plusieurs petites pièces de poésie, en anglais; | *l'Histoire du maréchal de Turenne*, Paris, 1735, 2 vol. in-4°, et Hollande, 4 vol. in-12. Il y a de l'ordre, de la précision, de l'élégance dans cet ouvrage : on y voit des portraits bien

dessinés et des parallèles ingénieux; mais ses réflexions ont un air affecté et sont assez mal enchaînées. | Un ouvrage posthume, imprimé en anglais à Glasgow, sous ce titre : *Principes philosophiques de la religion naturelle et révélée, développés et expliqués dans l'ordre géométrique*, 1749, 2 vol. in-4°. On trouve dans cet ouvrage des opinions pour le moins très singulières, telles que la métempsychose, l'animation des brutes par les démons, la fin des peines de l'enfer, etc.; ce qu'il y a de plus singulier encore, c'est que Ramsay prétend qu'en tout cela il est parfaitement d'accord avec la croyance de Fénelon, et même avec les décisions de l'Eglise; par le second de ces accords, on peut juger du premier; il est de plus très naturel de croire qu'un homme qui a la confiance de préconiser de telles opinions comme de grandes et importantes vérités, peut avoir celle de les attribuer à un homme célèbre; s'il les a trouvées dans la doctrine de l'Eglise, rien n'empêche qu'il ne les ait découvertes dans celle de Fénelon. Du reste, il n'est pas inutile d'observer que quelques critiques regardent cet ouvrage comme faussement attribué à Ramsay, ou du moins comme essentiellement altéré. La qualité de *posthume* autorise ce sentiment. On sait que ces ouvrages servent souvent à déchirer la mémoire des gens de bien, qui n'ont plus de voix pour réclamer contre l'imposture. C'est un des artifices favoris de l'hérésie et de la philosophie. (Voyez BROTIER, RACINE.) | Un *Discours sur le poème épique*, dans lequel l'auteur adopte le système de la Motte sur la versification. On le trouve à la tête du *Télémaque*, 1717, in-12, et plusieurs fois depuis.

* RAMSAY (ALAIN), poète anglais, naquit en 1696 à Peebles, en Ecosse. Sa famille étant fort pauvre, il ne put recevoir aucune éducation. Forcé de pourvoir à sa propre subsistance, il entra chez un barbier, où il servit à titre de garçon pendant quelques années. Mais comme il avait de l'esprit naturel, plusieurs de ses pratiques lui conseillèrent de faire quelques études, et de se livrer à l'art dramatique. Elles lui procurèrent des secours, à l'aide desquels il put prendre des leçons de grammaire et de rhétorique, en même temps qu'il lisait les poètes classiques de sa nation. Ayant passé à Londres, il y débuta par quelques *poésies légères* qui furent bien reçues. Il donna

ensuite des comédies qui réussirent également; la meilleure est une pastorale intitulée *The gentel Shepherd*, (le gentil berger). Il a aussi laissé un recueil de *Poesies fugitives*, où l'on trouve de la grâce et de la facilité.

RAMUS, PIERRE la RAMÉE, plus connu sous le nom latin de *Ramus*, philosophe célèbre, naquit à Cuth, village de Vermandois, vers 1502. Ses ancêtres étaient nobles; mais les malheurs de la guerre réduisirent son aïeul retiré en Picardie à faire et à vendre du charbon pour subsister. Dans son enfance, Ramus fut attaqué deux fois de la peste. Après avoir été gardien de troupeaux, il vint à l'âge de huit ans à Paris, d'où la misère le chassa. Il y revint une seconde fois, et ce second voyage ne fut pas plus heureux. Enfin, dans le troisième, il fut reçu comme domestique au collège de Navarre. Il employait le jour aux devoirs de son état, et la nuit à l'étude. Il acquit assez de connaissances pour aspirer au degré de maître-ès-arts. Il prit pour sujet de sa thèse, que « tout ce qu'Aristote avait enseigné » n'était que fausseté et chimères : » assertion ridicule et plus extravagante dans sa généralité que toutes les erreurs qui se trouvent dans les écrits d'Aristote. L'université intenta contre Ramus un procès, et l'accusa d'énervier la philosophie, en décréditant le philosophe grec. L'affaire fut portée au grand conseil, qui lui défendit d'enseigner. L'arrêt fut rendu en 1543, et peu s'en fallut qu'on ne l'envoyât aux galères. Il fut bafoué, joué sur les tréteaux, et il souffrit tout sans murmurer. Cependant Ramus profita l'année d'après de l'occasion de la peste qui ravageait Paris, pour recommencer ses leçons. Les collèges étaient fermés; les écoliers allèrent l'entendre par dévouement. La faculté de théologie présenta requête au parlement pour l'exclusion du collège de Presles; mais le parlement le maintint dans son emploi. Les chaires d'éloquence et de philosophie ayant vagné au Collège royal (collège de France), Ramus les obtint en 1554, par la protection du cardinal de Lorraine. Il professa tranquillement dans cette nouvelle place, et composa une *Grammaire* pour les langues latine et française. On prononçait alors en latin le *Q*, comme le *K*, de façon qu'on disait *Kiskis*, *Kankan*, pour *Quisquis*, *Ququam* : il eut bien des obstacles à surmonter pour réformer cette prononciation. « La lettre *Q*, disait un mauvais plai-

sant à ce sujet, fait plus de *Kankan* que toutes les autres lettres ensemble. » Ramus était protestant, et l'était jusqu'au fanatisme. Après l'enregistrement de l'édit qui permettait le libre exercice de la religion, il brisa les images du collège de Presles, disant qu'il n'avait pas besoin d'auditeurs sourds et muets : action contraire à l'ordre public et aux droits de la religion établie. Il déclama contre le discours de l'université opposante à l'enregistrement de l'édit, et désavoua le recteur. Tous ces excès le rendirent odieux. La guerre civile l'obligea de quitter Paris; l'université le destitua et déclara sa place vacante. Le roi lui donna un asile à Fontainebleau; tandis qu'il s'y tenait, les catholiques pillaient sa bibliothèque à Paris, et dévastaient son collège. Ils le poursuivirent dans son asile, où il ne cessait d'intriguer en faveur de sa secte. Il fut obligé de se sauver, et ne fut rétabli dans sa charge de principal du collège de Presles et dans sa chaire, qu'après la mort du duc de Guise, en 1565. Ayant pris ouvertement les armes contre l'état, il se trouva en 1567 à la bataille de Saint-Denis, où il manqua périr. Cependant à la paix il fut encore rétabli dans ses fonctions. Il s'absenta pendant quelque temps pour aller visiter les universités d'Allemagne, et ses honoraires lui furent continués. Il avait demandé la chaire de théologie de Genève; Théodore de Bèze écrivit contre lui, et l'empêcha de l'obtenir. Ramus, d'un esprit toujours inquiet et tracassier, aussi mécontent des protestants que des catholiques, avait projeté une réforme dans le calvinisme. De retour à Paris, en 1571, il fut compris dans le massacre de la Saint-Barthélemy en 1572. Il s'était caché dans une cave; un de ses ennemis l'y découvrit au bout de deux jours. Ramus lui demanda la vie; l'autre consent à la lui vendre, et après lui avoir pris son argent, il le livre à ses satellites, qui l'égorgent et le jettent par les fenêtres. Les écoliers de l'université répandirent ses entrailles dans les rues, traînèrent son cadavre jusqu'à la place Maubert en le frappant de verges, et le jetèrent dans la rivière. Il était âgé de 69 ans. Ramus ne s'était point marié. On a de lui : | trois livres d'*arithmétique*, Paris, 1555, in-4°, et vingt-sept de *géométrie*, fort au-dessous de sa réputation; | un traité *De militia Cæsaris*, ibid., 1559, in-8°; | un autre *De moribus veterum Gallorum*, 1559 et 1562, in-8°; | *Grammaire grec-*

que, 1360, in-8°, traduite en français, par Michel de Castelnau; | *Grammaire latine*, 1358, 1359 et 1364, in-8°; | *Grammaire française*, 1371, in-8°, et un grand nombre d'autres ouvrages dont on trouvera les titres dans les *Mémoires* de Nicéron, t. 13 et 20. Voyez OSSAT (d'). Theoph. Bannosius, Th. Freig, Nicol. Nanœl et Fred. Lenz, ont écrit la *Vie* de Ramus.

RAMUS (JEAN), littérateur et jurisconsulte, né à Tergoes en Zélande, en 1333, enseigna la rhétorique et la langue grecque à Vienne en Autriche, le droit à Louvain et à Douai, et mourut le 25 novembre 1378 à Dôle en Franche-Comté, où il était allé pour prendre possession d'une chaire de droit qu'on lui avait offerte. On a de lui : | une *Traduction* du grec en latin du *Bouclier d'Hercule*, poème attribué à Hésiode : cette traduction est insérée dans l'édition de ce poète, faite à Bâle; | *Commentarii ad regulas juris utriusque*, Louvain, 1641, in-4°, et quelques autres ouvrages de littérature et de jurisprudence. Ramus était éloquent et méthodique. En désapprouvant l'érection des nouveaux évêchés aux Pays-Bas, et en parlant avantageusement de la *Pacification de Gand*, il a fait naître des soupçons sur sa religion.

RAMUSIO ou RAMNUSIO (JEAN-BAPTISTE), historien, secrétaire du conseil des Dix de la république de Venise, sa patrie, né en 1485, mort à Padoue en 1537, à 72 ans, fut envoyé en France, en Suisse et à Rome, et montra beaucoup de prudence et de sagacité dans ces différentes missions. Il est auteur : | d'un traité *De Nili incremento*; | d'un *Recueil de voyages maritimes*, Venise, imprimé par les Juntas en 3 vol. in-folio, enrichis de *préfaces*, de *dissertations* et de *notes*. Cette collection est en italien. Le 1^{er} volume est de 1550, le 2^e de 1559, et le 3^e de 1566, à Venise. L'auteur avait laissé les matériaux d'un 4^e volume; mais ses notes ont péri dans l'incendie de l'imprimerie des Juntas, en 1557. Les biographes prétendent que, pour avoir un exemplaire bien complet du recueil de Ramusio, il faut choisir le 1^{er} vol. de l'édition de 1563, le 2^e de celle de 1583 et le 3^e de celle de 1565, en ajoutant à ce dernier un supplément de trois pièces, qui sont de l'édition de 1666. Presque tous les morceaux composant les premiers vol., ont été traduits en français, et forment le *Recueil* de J. Temporal, intitulé : *Description de l'Afrique*, etc., Lyon, 1536, 2 vol. in-fol.

RANCÉ (dom ARMAND-JEAN le BOUTHILIER de), né à Paris en 1626, était neveu de Claude le Bouthilier de Chavigni, secrétaire d'état, et surintendant des finances (1). Rancé fit paraître, dès son enfance, de si heureuses dispositions pour les belles-lettres, que, dès l'âge de 12 à 13 ans, à l'aide de son précepteur, il publia une nouvelle édition des poésies d'Anacréon, en grec, avec des notes, 1659 in-8°. Il devint chanoine de Notre-Dame de Paris, et obtint plusieurs abbayes. Des belles-lettres il passa à la théologie, et prit ses degrés en Sorbonne avec la plus grande distinction. Il fut reçu docteur en 1654. Le cours de ses études fini, il entra dans le monde, et s'y livra à toutes ses passions, et surtout à celle de l'amour. On veut même qu'elle ait occasionné sa conversion. On dit que l'abbé de Rancé, au retour d'un voyage, allant voir sa maîtresse, dont il ignorait la mort, monta par un escalier dérobé, et qu'étant entré dans l'appartement, il trouva sa tête dans un plat : on l'avait séparée du corps, parce que le cercueil de plomb qu'on avait fait faire, était trop petit. (Voyez les *Véritables motifs de la conversion de l'abbé de Rancé*, par Daniel de la Larroque, Cologne, 1685, in-12). D'autres prétendent que l'aversion de Rancé pour le monde fut causée par la mort ou par les disgrâces de quelques-uns de ses amis, ou bien par le bonheur d'être sorti sans aucun mal de plusieurs grands périls : les balles d'un fusil, qui devaient naturellement le percer, donnèrent dans le fer de sa gibecière. Du moment qu'il projeta son changement de vie, il ne parut plus à la cour. Retiré dans sa terre de Veret auprès de Tours, il consulta les évêques d'Aleth, de Pamiers et de Comminges. Leurs avis furent différens; celui du dernier fut qu'il embrasât l'état monastique. Le cloître ne lui plaisait point alors; mais après de mûres réflexions il se détermina à y entrer. Il vendit sa terre de Veret 300,000 livres, pour les donner à l'Hôtel-Dieu de Paris, et ne conserva de tous ses bénéfices que le prieuré de Boulogne, de l'ordre de Grammont, et son abbaye de la Trappe, de l'ordre de Cîteaux. Les religieux de ce monastère n'y vivaient pas selon leur règle primitive. L'abbé de Rancé, tout rempli de ses projets de retraite, demanda au

(1) La famille des Bouthilier tenoit son nom de la charge d'échanson qu'elle avoit exercée près des ducs de Bretagne.

roi et obtient un brevet pour pouvoir y établir la réforme. Il prend ensuite l'habit régulier dans l'abbaye de Perseigne, est admis au noviciat en 1665, et fait profession l'année d'après, âgé de trente-huit ans. La cour de Rome lui ayant accordé des expéditions pour rétablir la règle dans son abbaye, il prêcha si vivement ses religieux, que la plupart embrassèrent la nouvelle réforme. L'abbé de Rancé eût bien voulu faire dans tous les monastères de l'ordre de Cîteaux ce qu'il avait fait dans le sien; mais ses soins furent inutiles. N'ayant pu étendre sa réforme, il s'appliqua à lui faire jeter de profondes racines à la Trappe. Ce monastère reprit en effet une nouvelle vie. Continuellement consacrés au travail des mains, à la prière et aux pratiques les plus austères, les religieux retracèrent l'image des anciens solitaires de la Thebaïde. Le réformateur les priva des amusemens les plus permis. L'étude leur fut interdite; la lecture de l'Ecriture sainte et de quelques traités de morale, voilà toute la science qu'il disait leur convenir. Pour appuyer son idée, il publia son *Traité de la sainteté et des devoirs de l'état monastique* : ouvrage qui causa une dispute entre l'austère réformateur et le doux et savant Mabillon (voy. l'article de celui-ci). Cette guerre ayant été calmée, il fallut qu'il en soutint une autre avec les partisans d'Arnauld. Il écrivit sur la mort de cet homme fameux une lettre à l'abbé Nicaise, dans laquelle il s'exprimait de cette sorte : « Enfin, voilà M. Arnauld mort! après » avoir poussé sa carrière aussi loin qu'il » a pu, il a fallu qu'elle se soit terminée. » Quoi qu'on dise, voilà bien des questions finies. Son érudition et son autorité étaient d'un grand poids pour le parti. Heureux qui n'en a point d'autre que celui de J.-C. ! » Ces quatre lignes produisirent vingt brochures contre lui, et les jansénistes ne lui pardonnèrent jamais. La part qu'il prit aux démêlés théologiques entre Bossuet et Fénelon, et quise réduit à deux lettres très courtes adressées à l'évêque de Meaux, publiées contre le gré de celui qui les avait écrites, lui attirèrent des vers très piquans de la part du duc de Nevers (voy. ce nom). L'abbé de la Trappe, accablé d'infirmités, crut devoir se démettre de son abbaye. Le roi lui laissa le choix du sujet, et il nomma dom Zozime, qui mourut peu de temps après. Dom Gervaise, qui lui succéda, mit le trouble dans la maison de la

Trappe. Il inspirait aux religieux un nouvel esprit, opposé à celui de l'ancien abbé, qui, ayant trouvé le moyen d'obtenir une démission, la fit remettre entre les mains du roi. Le nouvel abbé, surpris et irrité, courut à la cour noircir l'abbé de Rancé, l'accusa de jansénisme, de caprice, de hauteur; mais, malgré toutes ses manœuvres, dom Jacques de la Cour obtint sa place. La paix ayant été rendue à la Trappe, le pieux réformateur mourut tranquille, le 26 octobre 1700. Il expira couché sur la cendre et sur la paille, en présence de l'évêque de Séz et de toute sa communauté. L'abbé de Rancé possédait de grandes qualités, un zèle ardent, une piété éclairée, une facilité extrême à s'énoncer et à écrire. Son style est noble, pur, élégant; mais il n'est pas assez précis. Il ne prend souvent que la fleur des sujets, et ne s'arrête pas à les approfondir. « Sans rien ôter à sa piété, » dit un écrivain très impartial, ni à ses » vrais talens, on peut dire que c'est le » feu, l'imagination, la facilité et l'élégance » qui dominent dans ses écrits; et que si » personne ne s'exprime avec plus de » grâce, et ne tourne une pensée en plus » de manières intéressantes, il ne pense » pas toujours aussi parfaitement qu'il » s'exprime; il ne médite pas assez les » choses, et ne fait souvent qu'effleurer » les matières. » Dans le temps qu'il était lié avec les jansénistes, il adopta plusieurs de leurs opinions sur parole, et avança des choses qui ne peuvent avoir été le résultat de son jugement propre. C'est ainsi qu'il attribuait aux décisions des casuistes les désordres de la plupart des pêcheurs qui venaient se jeter entre ses bras : « Comme si les consciences cauté- » risées, dit l'abbé Bérault, qui allaient » chercher leur dernier remède à la Trap- » pe, s'étaient fort occupées auparavant de » la lecture des moralistes. » Il y a toute apparence que l'abbé s'en était peu occupé lui-même, ou du moins n'avait pas étudié leurs sentimens dans les sources (voyez BUSEMBAUM, ESCOBAR, PAS-CAL). L'ambition avait été sa grande passion avant son changement de vie; il tourna ce feu qui le dévorait du côté de Dieu; mais il ne put pas se détacher entièrement de ses anciens amis. Il dirigeait un grand nombre de personnes de qualité, et les lettres qu'il écrivait continuellement en réponse aux leurs occupèrent une partie de sa vie. Voltaire a dit qu'il s'était dispensé, comme légis-

lateur, de la loi qui force ceux qui vivent dans le tombeau de la Trappe d'ignorer ce qui se passe sur la terre. » Mais on peut dire, pour l'excuser, que sa place l'obligeait à ces relations, et qu'il s'en servait souvent pour ramener les personnes du monde dans la voie du salut. On ne peut cependant s'empêcher de reconnaître dans ses démarches les plus louables un air d'éclat et d'ostentation, que la sainteté chrétienne évite pour l'ordinaire avec tant de soin. On a de lui : | une *Traduction* française des *Oeuvres* attribuées à saint Dorothee : | *Explication sur la règle de saint Benoît*, in-12 ; | *Abrégé des obligations des chrétiens* ; | *Réflexions morales sur les quatre Evangiles*, 4 vol. in-12 ; et des *Conférences* sur le même sujet, aussi en 4 vol. ; | *Instructions et maximes*, in-12 ; | *Conduite chrétienne*, composée par madame de Guise, in-12 ; | un grand nombre de *Lettres spirituelles*, en 2 volumes in-12 ; | plusieurs *Ecrits* au sujet des études monastiques ; | *Relation de la vie et de la mort de quelques religieux de la Trappe*, en 4 vol. in-12, auxquels on en a ensuite ajouté 2 ; | les *Constitutions et les réglemens de l'abbaye de la Trappe*, 1701, 2 vol. in-12 ; | *De la sainteté des devoirs de l'état monastique*, 1683, 2 volumes in-4°, avec des *Eclaircissemens* sur ce livre, 1685, in-4°... Voyez les *Vies* de l'abbé de Rancé, composées par Maupeou, par Marsollier, et par dom Le Nain, et le *Genuinus character patris Armandi Joannis Rancei*, par M. Inguimberti. On peut consulter aussi l'*Apologie de Rancé* par dom Gervaise, contre ce qu'en dit dom Vincent Thuillier dans son *Histoire* de la contestation excitée au sujet des études monastiques, au tome 1^{er} des *Oeuvres* posthumes des PP. Thierry Ruinart et Jean Mabillon. Il y a d'excellentes réflexions dans cette apologie, mais trop de hauteur et de vivacité. A ce que Marsollier écrit dans la *Vie* de Rancé, livre 4, pag. 44-60, édit. de Paris, 1703, in-4°, pour le disculper du soupçon de jansénisme, et la Lettre écrite à l'abbé Nicaise, dont nous avons parlé, il faut ajouter deux *Lettres* à madame de Saint-Loup, publiées sur les originaux par le cardinal de Bissy, à la fin de sa Réponse aux jansénistes qui avaient attaqué son Mandement pastoral de l'an 1710. Rancé avait été favorable au parti, et avait contribué à répandre, avant sa conversion, les *Lettres provinciales* ; mais dès qu'il connut la secte, il s'en dé-

tacha. Cependant quelques hommes sévères auraient voulu que, ayant connu l'erreur, il se fût appliqué à la démasquer, et que, non content de la repousser lui-même, il eût averti avec plus d'activité et d'éclat ceux qui pouvaient s'y être engagés à la faveur de son nom. « Sa réserve, dit un historien très orthodoxe, ne plut à aucun des partis, ou plutôt elle les choqua l'un et l'autre, et les lui mit presque également à dos. Tant la neutralité en matière de foi, ne fût-elle qu'apparente, fait de fâcheuses impressions dans les esprits. Toujours elle répand sur les vertus même les plus éclatantes des ombres que les meilleurs apologistes ensuite ne réussissent pas toujours à dissiper. »

RANCHIN (ETIENNE), né vers 1500, mort en 1583, à Montpellier, où il professait le droit, se fit un nom parmi les jurisconsultes de son temps, par ses ouvrages sur la jurisprudence. Le principal est *Miscellanea decisionum juris*, traduit en français, à Genève, 1709, in-fol.

RANCHIN (GUILLAUME), parent du précédent, était avocat du roi à la cour des aides de Toulouse. On a de lui : *Revision du Concile de Trente*, Toulouse, in-8°. Ce livre, imprimé en 1600, a inspiré des soupçons sur sa catholicité : plusieurs ont même assuré que Ranchin était réellement protestant. Il est certain que l'auteur a donné lieu à cette assertion, et que dans les prétendues nullités qu'il trouve dans ce concile œcuménique, il a emprunté le langage des novateurs de ce temps-là. — Il ne faut pas le confondre avec HENRI RANCHIN, conseiller à la cour des comptes de Montpellier, de la même famille que les précédents, auteur d'une assez mauvaise *Traduction des Psaumes* en vers français, 1697, in-12. — Un autre RANCHIN, conseiller à la chambre de l'édit, et originaire de Montpellier, est connu par quelques *Poésies* écrites d'un style faible, mais facile.

RANÇONNET (AIMAR de), fils d'un avocat de Bordeaux, se rendit très habile dans le droit romain, dans les mathématiques et dans les antiquités. Il devint conseiller au parlement de Bordeaux, et ensuite président à celui de Paris. Le président de Rançonnet écrivait bien en grec et en latin ; et, si l'on en croit Pithou, ce fut lui qui composa le *Dictionnaire* qui porte le nom de *Charles Etienne*. Pithou

ajoute que le cardinal de Lorraine ayant fait assembler le parlement de Paris pour avoir son avis sur la punition des hérétiques, Rançonnet y porta les *Œuvres* de Sulpice-Sévère, et y lut l'endroit où il est parlé de Priscillien dans la *Vie* de saint Martin de Tours. L'application n'était pas juste : si les priscillianistes avaient porté, comme les protestans, le fer et le feu dans le sein de l'état, saint Martin en eût porté un jugement différent. Cette démarche ayant déplu au cardinal, qui connaissait mieux que lui les nouvelles sectes, Rançonnet fut renfermé à la Bastille, où il mourut de douleur en 1559, âgé de plus de 60 ans. Tous les maux à la fois l'avaient assailli et avaient rempli ses jours d'amertume : la misère le réduisit à être simple correcteur des Etienne ; il vit mourir sa fille sur le fumier, exécuter son fils, et sa femme fut écrasée par le tonnerre. On a de lui le *Trésor de la langue française, tant ancienne que moderne*, qui servit beaucoup à Nicot et à Monet pour la composition de leurs Dictionnaires.

RANDAN. Voyez ROCHEFOUCAULD, et FOIX.

RANDOLPH (THOMAS), poète anglais, né en 1605 dans la province de Northampton, mort vers 1635, est auteur de diverses *poesies* qui lui ont mérité la seconde ou troisième place sur le Parnasse britannique.

* **RANDON (CHARLES-JOSEPH, comte de PULLY)**, lieutenant-général, né le 18 décembre 1751, embrassa la carrière militaire, et parvint assez rapidement au grade de lieutenant-colonel du régiment cavalerie de royal-cravate. Il en devint colonel le 5 février 1792, fut nommé, le 19 septembre de la même année, général de brigade, et le 8 mars 1793 général de division. Le général Randon se montra digne par ses qualités personnelles de ce prompt avancement, dû en partie aux circonstances. Il fit, sous les ordres du général Beurnonville, la campagne de 1792 et contribua puissamment à l'occupation des hauteurs de Waren ; le 15 décembre de la même année, il s'empara avec 1200 hommes de la montagne de Hain qui était hérissée de canons, et défendue par 3000 Autrichiens ; l'année suivante il eut le commandement du corps des Vosges, et il continua de se distinguer parmi les plus braves officiers de l'armée. Pendant qu'il s'acquerrait ainsi l'estime de ses compagnons d'armes, on le dénonçait à la Con-

vention nationale, comme ayant quitté le camp d'Hornbach pour se réunir aux émigrés, et le général crut devoir se justifier dans un temps où toutes les dénonciations de ce genre étaient facilement accueillies. A l'armée des Grisons, sous Macdonald, il franchit le Spulgen à la tête d'une division, et du haut de ce mont couvert de glace, il se précipita sur l'ennemi. L'année suivante, il remplaça à Storo la division du général Rochambeau, et concourut à la prise de Saint-Alberto. Après l'armistice, Randon fut placé dans le Tyrol italien, et pendant la campagne de 1805, il se distingua surtout au passage du Tagliamento à la tête d'une division de cuirassiers. Il prit part en 1809 aux brillans succès de la campagne d'Autriche, obtint dans le mois d'avril 1815 le commandement du premier régiment des gardes d'honneur, et fut mis à la retraite à l'époque du licenciement général, en 1815. Remis en disponibilité après la révolution de 1830, le général Randon a été compris dans l'ordonnance du 5 avril 1832, qui oblige à la retraite les lieutenans-généraux âgés de plus de 65 ans. Napoléon lui avait accordé en 1809 le titre de comte d'empire, et Louis XVIII l'avait fait en 1814 grand officier de la légion d'honneur.

* **RANGONE-MACHIAVEL** (le marquis JEAN-BAPTISTE), né à Modène en décembre 1743, était fils du marquis Jean Rangone, ambassadeur pour le duc de Modène auprès de Louis XIV, et qui mourut à Paris. Son mausolée, qui existait dans l'église de Saint-Roch, fut détruit pendant nos troubles politiques. A l'âge de 12 ans, le jeune Jean-Baptiste entra dans les gardes du corps du duc de Modène, et, en 1751, il fit la guerre contre les Turcs, avec le prince héréditaire, depuis le duc François III. Nommé ambassadeur au couronnement de Charles VI, en 1742, il servit ensuite dans la guerre de sept ans comme colonel de la garde, tandis que son souverain était généralissime de l'armée espagnole. Rangone-Machiavel vint rejoindre le duc François III en Italie, et lors de la prise à l'improviste de Velletri, le 11 août 1741, où l'infant d'Espagne, don Carlos, faillit être fait prisonnier par les Autrichiens, il donna, de concert avec le comte Salinguerra Torelli, son parent, les ordres les plus sages pour rallier les troupes, avec lesquelles il battit le corps d'Autrichiens commandé par le prince Lobkowitz. L'infant don Carlos :

depuis roi de Naples, voulut l'attacher à son service; mais le marquis Rangone ne put jamais se résoudre à quitter son souverain. Malgré son dévouement et ses services, il se vit en butte à la jalousie et aux persécutions du premier ministre Sabattini, et fut contraint de se retirer à Bologne. Il se lia avec les hommes les plus distingués de cette ville, le comte Savioli, le docteur Rosa, etc. Le marquis de Rangone était en outre en correspondance avec presque tous les savans de l'Italie, et fut uni d'une amitié intime avec Muratori et Tiraboschi. Plusieurs académies littéraires l'avaient reçu dans leur sein. Le duc François III, ayant reconnu l'injustice de son ministre, rappela son ancien serviteur et compagnon d'armes, et le nomma successivement conseiller intime d'état, ministre des eaux, ponts et chaussées, et grand veneur. Il avait hérité des biens substitués de la famille du célèbre *Machiavel* de Florence, à la charge d'en porter le nom. Il fit à cet objet un voyage dans cette ville, où, après avoir recueilli cet héritage, il demeura quelque temps, et mourut le 17 octobre 1793. Il eut de son mariage avec la comtesse Boschetti, une fille, qui se maria en 1798 avec le comte Coccapani de Modène. Le marquis Rangone cultiva avec honneur la poésie, et a laissé un *Poème burlesque* et des *Poésies légères* qui n'ont point été imprimées.

RANNEQUIN SUALEM dont le vrai nom est **SWALM RENKIN** (N.), célèbre machiniste, né à Liège en 1644 et non en 1648, était fils d'un charpentier, et suivit lui-même cette profession pendant plusieurs années. Il s'est immortalisé par la fameuse machine de Marly. Il s'agissait de donner de l'eau à Versailles, et pour cela il fallait la faire monter au sommet d'une montagne élevée de 502 pieds au dessus du lit de la rivière. C'est à quoi parvint Rannequin, par une machine composée de 14 roues, qui ont toutes pour objet de faire agir deux pompes qui forcent l'eau à se rendre sur une tour élevée au sommet de la montagne. Cette machine donne 5238 tonneaux d'eau en 24 heures. On dit qu'elle a coûté plus de 8,000,000. Elle avait été commencée en 1682. L'abbé Delille l'a célébrée dans une épître poétique. (*Voy. MARLY* dans le *Dict. géog.*) Avant d'exécuter en grand cet ouvrage, il l'avait exécuté en petit au château de Modave dans le pays de Liège, où l'on en aperçoit encore des tra-

ces. Ce château appartenait à M. de Ville, gentilhomme liégeois. On a gravé le portrait de ce seigneur, avec une inscription qui lui attribue l'invention de la machine de Marly; mais on sait, à n'en point douter, qu'il n'en fut que l'entrepreneur, et qu'il se servit, pour l'exécuter, de Rannequin, dont il avait essayé les connaissances dans la mécanique à Modave. La machine de Marly a été décrite avec le plus grand soin dans un *Mémoire* publié en 1801 avec des planches; on en voit un petit modèle au conservatoire des arts et métiers. Cette machine merveilleuse pour l'époque a été détruite depuis peu, et remplacée par une pompe à feu. Rannequin mourut en 1708, âgé de 64 ans.

RANS (**BERTRAND** de), imposteur célèbre, était un ermite né dans la ville de Reims. Il vécut long-temps fort religieusement dans la forêt de Parthenay, et dans celle de Glacon, près de Tournai. Las de sa solitude, il voulut se faire passer pour Baudouin I^{er}, empereur de Constantinople, comte de Flandre et de Hainaut. C'était environ 20 ans après la mort de ce prince, que le roi des Bulgares avait pris dans une bataille l'an 1205, et qu'il avait fait mourir en prison l'année suivante. Bertrand de Rans parut en Flandre pour jouer son personnage. Jeanne, fille aînée de l'empereur Baudouin, comtesse de Flandre et de Hainaut, ne voulant rien précipiter, envoya deux personnes de confiance en Grèce, et s'assura pleinement de la mort de l'empereur Baudouin. Cependant une bonne partie de la noblesse de Flandre reconnut l'imposteur pour son souverain, pour son comte, et pour l'empereur d'Orient. Jeanne fut obligée d'implorer le secours de Louis VIII, roi de France, contre cet usurpateur, qui fut pendu publiquement à Lille.

RANTZAW (**JOSIAS**, comte de), maréchal de France, gouverneur de Dunkerque, lieutenant-général des armées du roi en Flandre, était de l'illustre maison de Rantzaw dans le duché de Holstein. Il porta les armes avec distinction dans l'armée suédoise, vint en 1635 en France avec Oxenstiern, chancelier de Suède, et fut retenu par le roi Louis XIII, qui le fit maréchal-de-camp, et colonel de deux régimens. Il alla servir l'an 1636 au siège de Dôle, où il perdit un œil d'un coup de mousquet; et il défendit vaillamment St.-Jean-de-Lône en Bourgogne, contre le

général Galas, qu'il obligea de lever le siège. En 1640, il servit à celui d'Arras, y perdit une jambe et fut estropié d'une main. L'année suivante, il se trouva au siège d'Aire, et fut fait prisonnier au combat d'Honnecourt en 1642. Sa valeur se signala encore au siège de Gravelines en 1645 : il fut fait gouverneur de Dunkerque, et reçut le bâton de maréchal de France le 16 juillet par la faveur du cardinal Mazarin. L'assurance qu'il avait donnée d'abjurer le luthéranisme contribua beaucoup à son élévation : il se fit catholique la même année. Il servit les années suivantes en Flandre, et fut arrêté le 26 février 1649, sous quelques soupçons qu'on eut de sa fidélité. Mais s'en étant justifié, il sortit de prison le 22 janvier 1650 et mourut d'hydropisie le 4 septembre suivant, sans laisser d'enfants. Sa valeur était admirable dans les grandes actions ; mais elle dédaignait, pour ainsi dire, les petits périls, et il paraissait nonchalant dans les occasions ordinaires de la guerre. Il aimait le vin à l'excès, et cette passion déshonorante lui fit manquer quelques projets, et le livra à des emportemens qui auraient pu lui être funestes. On dit qu'à sa mort il n'avait plus qu'un œil, qu'une oreille, qu'un bras, qu'une jambe, qu'un de tout ce que les hommes ont double, par les ravages que la guerre avait faits sur son corps. Ce qui donna lieu de lui faire cette épithète :

De corps du grand RANSAU tu n'as qu'une des parts :

L'autre moitié resta dans les plaines de Mars.
Il dispersa partout ses membres et sa gloire.
Tout abattu qu'il fut, il demeura vainqueur ;
Son sang fut en cent lieux le prix de sa victoire,
Et Mars ne lui laissa rien d'entier que le cœur.

On a publié, *Relation de ce qui s'est passé à la mort de Josias, comte de Ranzau*, Paris, 1620 in-4°.

* **RAON (JEAN)**, habile sculpteur parisien, né en 1630, étudia d'abord dans sa patrie, et se perfectionna à Rome, où quelques ouvrages qu'il fit lui acquirent de la réputation. De retour à Paris, le roi le chargea de travailler pour les jardins de Versailles, où l'on voit encore quelques statues de cet artiste, qui décéda du goût et du talent. Il mourut à Paris, en 1707, âgé de 77 ans.

RAOUL I^{er}, duc de Normandie. Voyez **ROLLON**.

RAOUL L'ARDENT, prêtre du diocèse de Poitiers, ainsi surnommé à cause de la vivacité de son esprit et de l'ardeur

de son zèle, suivit Guillaume IX, comte de Poitiers, à la croisade de 1101. On a de lui des *Homélies* latines, 1586, in-8°, traduites en français, 1575, en 2 vol. in-8°. On croit qu'il mourut dans la Palestine.

RAOUL de CAEN, surnom qu'il tient du lieu de sa naissance en Normandie, est célèbre par son *Histoire ou Gestes de Tancrede*, l'un des chefs de la première croisade, et auquel il s'était attaché. Il traite de supercherie et d'imposture la découverte de la sainte lance que Raimond d'Agiles, autre historien de cette croisade, tâche de faire passer pour un événement incontestable. L'*Histoire de Raoul de Caen* publiée pour la première fois par Martène, dans le 3^e volume de ses *Anecdotes*, a reparu depuis dans la grande *Collection* de Muratori. M. Guizot l'a reproduite dans sa *Collection des Mémoires relatifs à l'Histoire de France*, sous le titre de : *Faits et Gestes du prince de Tancrede, pendant l'expédition de Jérusalem*. Raoul mourut vers 1115.

RAOULX (JEAN), peintre, né à Montpellier en 1677, mort à Paris en 1734, fut reçu à l'académie en 1717. Bon Boullogne lui donna les premières instructions de son art, et son séjour en Italie le perfectionna. Il trouva, à son retour en France, un Mécène dans le grand-prieur de Vendôme, qui le logea dans son palais du temple, où l'on voyait quelques ouvrages de ce maître. Raoulx était bon coloriste ; il a peint avec succès le portrait, l'histoire, et souvent des morceaux de caprice.

* **RAPATEL (****)**, ingénieur en chef de première classe au corps royal des ponts et chaussées, chevalier de la légion d'honneur, et membre de la société académique de Nantes, naquit à Rennes, en 1769. Son père, docteur en médecine, jouissait d'une grande réputation dans son art, et a laissé des souvenirs honorables dans la ville où il l'exerçait. Le jeune Rapatel entra, jeune encore, dans le corps des ponts et chaussées, et il mérita, par son zèle et ses talens, d'être employé dans les opérations les plus difficiles, dont il s'acquittait toujours à la satisfaction générale. La Belgique et plusieurs départemens de la France ont été les théâtres de ses travaux. C'est sur ses plans qu'ont été construites les tours placées sur les écueils qui embarrassent le lit de la Loire, à son embouchure, et qui en rendent la navigation difficile. On lui doit aussi le beau phare placé sur un banc de rocher situé à l'entrée de ce

fleuve, et sur lequel venaient se perdre un grand nombre de navires. Ce phare commencé en 1820, a été terminé en 1824. Des miroirs réflecteurs se font apercevoir à plus de dix lieues en mer, et avertissent les vaisseaux du danger qui les menace. La construction de la Tour du Four (c'est ainsi qu'on nomme ce phare) a présenté de grandes difficultés que Rapatel a su vaincre avec la plus grande habileté. La société académique de Nantes proposa une médaille d'or pour la meilleure production en vers destinée à célébrer cet ouvrage, et elle décerna le prix à M. Emile Souvestre, dans la séance publique du mois de décembre 1825. C'est aussi Rapatel qui a fait les plans et les devis estimatifs du canal de Nantes à Brest. Ses travaux continuels et ses veilles accélérèrent le moment de sa mort, arrivée le 8 mai 1825. M. Thomine, président de la société littéraire dont cet ingénieur était membre, prononça un discours sur sa tombe. On a de Rapatel plusieurs *Rapports*, qui se trouvent dans les procès-verbaux de la société académique de la Loire-Inférieure.

RAPHAEL de' SANTI ou SANZIO, l'Homme de la peinture, né à Urbain l'an 1483, le jour du Vendredi saint, est, de tous les peintres, celui qui a réuni le plus de parties. Son père, peintre fort médiocre, l'occupa d'abord à peindre sur la faïence, et le mit ensuite chez le Pérugin. L'élève devint bientôt égal au maître; il puisa la beauté et les richesses de son art dans les chefs-d'œuvre des grands peintres. A Florence, il étudia les fameux cartons de Léonard de Vinci et de Michel-Ange, et à Rome, il sut s'introduire dans la chapelle que Michel-Ange peignait. Cette étude lui fit quitter la manière qu'il tenait du Pérugin, pour ne plus prendre que celle de la belle nature. Le pape Jules II fit travailler Raphaël dans le Vatican, sur la recommandation de Bramante, célèbre architecte, et son parent. Son premier ouvrage pour le pape fut l'*Ecole d'Athènes*. Sa réputation s'accrut par les autres morceaux qu'il peignit au Vatican, ou que ses disciples firent sur ses dessins. Enfin il se surpassa lui-même dans son tableau de la *Transfiguration*, qu'on regarde comme le chef-d'œuvre de ce peintre, j'ai presque dit de la peinture. On le voyait à Rome dans l'église de Saint-Pierre in Montorio. Ce grand artiste mourut le 7 avril 1520, à trente-sept ans, le même jour qu'il était né (vendredi-saint),

épuisé par la passion qu'il avait pour les femmes, et mal gouverné par les médecins, à qui il avait cédé la cause de son mal. Un génie heureux, une imagination féconde, une composition simple, un beau choix, beaucoup de correction dans le dessin, de grâce et de noblesse dans les figures, de finesse dans les pensées, de naturel et d'expression dans les attitudes: tels sont les traits auxquels on peut reconnaître la plupart de ses ouvrages. Michel-Ange avait plus d'imagination et de génie que Raphaël, mais celui-ci avait plus de goût et d'esprit. Raphaël surpassait Michel-Ange en beauté, Michel-Ange surpassait Raphaël en énergie. Les productions de Michel-Ange ont un caractère fort, vaste et singulier; elles semblent comme jetées en fonte dans ce génie riche et inépuisable, qui n'avait pas besoin ou avait honte d'emprunter aucun secours étranger. Raphaël au contraire tirait parti de tous les matériaux qu'il employait; sa main y mettait de l'ordre et de la convenance. Les dessins de ce grand maître, qu'il faisait la plupart au crayon rouge, sont très recherchés pour la hardiesse de ses traits et les contours coulans de ses figures. On a beaucoup gravé d'après lui. On compte parmi ses disciples Jules Romain, Jean-François Penni, qu'il fit ses hérétiques; Pellegrin de Modène, Perrin del Vaga, Polydore de Caravage, etc. On lui a fait cette épitaphe, attribuée au cardinal Bembo :

Hic situs est Raphaël : metuit quo sospite vinct
Magna parens rerum, que moriente mori.

Les auteurs qui ont écrit sur Raphaël sont : Vasari (*Vite di piu eccellenti pittori*, etc.), Lanzi (*Storia pittorica*, Bassano), Antoine-Joseph Dezallier d'Argenville (*Abrégé de la vie de quelques peintres célèbres*, etc.) De Piles (*Vie des peintres*), Mengs (*Opere*, etc.). (Voyez tous ces noms). On peut consulter encore l'*Histoire de la vie et des ouvrages de Raphaël*, par M. Quatremère de Quincy, 1824, in-8°, avec portrait 2^e édition, Paris, 1833.

RAPHAEL D'AREZZO ou de REGGIO, mort en 1480, était fils d'un paysan qui l'occupait à garder des oies; sa forte inclination pour la peinture l'entraîna à Rome, où il se mit sous la discipline de Frédéric Zuccharo. On fait cas de plusieurs morceaux de lui, qui sont dans le Vatican, à Sainte-Marie-Majeure, et dans plusieurs autres lieux de Rome.

RAPHAEL DE COME. V. RAIMONDI.

RAPHELENGIUS ou **RAVLENGHIEN** (François), savant orientaliste, né à Lannoy près de Lille en 1559, vint de bonne heure à Paris, où il apprit le grec et l'hébreu. Les guerres civiles l'obligèrent de passer en Angleterre, où il enseigna le grec à Cambridge. De retour dans les Pays-Bas, il épousa, en 1565, la fille du célèbre imprimeur Christophe Plantin. Il le servit pour la correction de ses livres, qu'il enrichissait de notes et de préfaces, et travailla surtout à la *Bible polyglotte* d'Anvers, imprimée en 1569-1572, par ordre de Philippe II, roi d'Espagne. Raphelengius alla s'établir en 1585, à Leyde, où Plantin avait une imprimerie. Il y travailla avec son assiduité ordinaire, et mérita par son érudition d'être élu professeur en hébreu et en arabe dans l'université de cette ville. Ce savant mourut d'une maladie de langueur, causée par la perte de sa femme, en 1597, à 58 ans. Ses principaux ouvrages sont : | des *Observations* et des *Corrections* sur la Paraphrase chaldaïque; | une *Grammaire hébraïque*; | un *Lexicon arabe*, 1613, in-4°; | un *Dictionnaire chaldaïque*, qu'on trouve dans l'*Apparat de la Polyglotte d'Anvers*, et d'autres ouvrages. — Un de ses fils de même nom que lui, a aussi publié des *Notes* sur les tragédies de Sénèque; | des *Eloges* en vers de 50 savans avec leurs portraits, Anvers, 1587, in-fol. Il était digne de son père par son érudition.

RAPICIUS, ou **RAPICCIO**. Voyez JOVITA.

RAPIN (NICOLAS), littérateur, né vers 1540 à Fontenay-le-Comte en Poitou, fut vice-sénéchal de cette ville, et vint ensuite à Paris, où le roi Henri III lui donna la charge de grand-prévôt de la connétablie. Rapin, ne voulant point entrer dans la ligue des catholiques contre celle des protestans, fut chassé de Paris. Henri IV le rétablit dans sa charge. Il mourut à Poitiers en 1608 à 68 ans. Rapin a tenté de bannir la rime des vers français, et de les construire à la manière des Grecs et des Latins, sur la seule mesure des pieds; mais cette singularité, contraire au génie de la langue, n'a point été autorisée. Ses *Oeuvres latines* furent imprimées en 1610, in-4°. Ce sont des épigrammes, des odes, des élégies, etc. Ses vers ont de l'élégance, et l'on en trouve une bonne partie dans le 5^e tome des *Délices des poètes latins* de France. On estime parti-

culièrement ses *épigrammes*, à cause de leur sel, et du tour aisé qu'il leur a donné. Parmi ses vers français, il y en a très peu qui méritent d'être cités. Rapin travailla à la *Satire Ménippée*, et quelques auteurs lui attribuent tous les vers de cette pièce; d'autres disent qu'il fut aidé par Passerat : on ne comprend pas comment des écrivains, se disant catholiques, s'amuserent à ridiculiser et à calomnier la ligue catholique, sans montrer la moindre humeur contre la ligue huguenote, qui depuis long-temps portait le feu et le fer dans toute la France, et qui tendait ouvertement à renverser du même coup le trône et l'autel. (Voyez DUCHAT, LE FÈVRE, ANTOINE, GILLOT, MONTGAILLARD, PITHOU.) Il ne faut donc pas être surpris si Rapin fut regardé par les catholiques comme un huguenot déguisé.

RAPIN (RENÉ), jésuite, né à Tours en 1621, mort à Paris en 1687, est célèbre par son talent pour la poésie latine. Il s'y était consacré de bonne heure, et il enseigna pendant neuf ans les belles-lettres avec un succès distingué. A un génie heureux, à un goût sûr, il joignait une probité exacte, un cœur droit, un caractère aimable et des mœurs douces. Parmi ses différentes poésies latines, on distingue le *Poème des jardins*. C'est son chef-d'œuvre. « Il est digne du siècle d'Auguste, » dit l'abbé des Fontaines, pour l'élégance « et la pureté du langage, pour l'esprit et les grâces qui y règnent. L'agrément des descriptions y fait disparaître la sécheresse des préceptes, et l'imagination du poète sait délasser le lecteur par des fables, qui, quoique trop fréquentes, sont presque toujours riantes et bien choisies. » Plusieurs critiques ont prétendu que le père Rapin n'était que le père adoptif de cet ouvrage charmant, et qu'on le trouvait dans un ancien manuscrit lombard, qu'un prince de Naples conservait dans sa bibliothèque. Mais quels garans donne-t-on d'une anecdote aussi singulière ? des oui-dire sans fondement, et qui sont démentis par la facilité qu'il y aurait de vérifier le fait s'il était vrai... En 1782, M. Delille a donné un poème français sur les *jardins*, à l'occasion duquel il critique fortement celui du père Rapin. Mais l'année suivante l'on vit paraître un *Parallèle raisonné entre les deux poèmes*, etc. On y fait voir que « le plan du père Rapin est grand, quoique simple; la marche en est aisée, quoi-

» qu'on s'arrête un peu trop souvent pour
 » cueillir des fleurs ; heureux défaut ! Le
 » style est élégant , les détails pleins de
 » délicatesse et de sensibilité ; enfin , les
 » épisodes très heureux , quoiqu'un peu
 » trop fréquens. Le poème de M. l'abbé
 » Delille n'a aucun plan : tout y est dans
 » le désordre et la confusion ; on est inondé
 » de préceptes froids et sentencieux que
 » rien n'égaie ; le cœur y est d'une sèche-
 » resse qui l'altriste ; il n'y règne point
 » d'ensemble ; on n'y trouve que deux
 » épisodes bien faits et qui appartiennent
 » au poète ; et par-dessus tout cela , on
 » voit , en lisant le père Rapin le premier ,
 » que M. Delille s'est approprié les tour-
 » nures les plus heureuses , les expres-
 » sions les plus poétiques de son rival ;
 » qu'il a imité les plus beaux morceaux
 » en les amaigrissant par la fureur de
 » créer un jargon précieux , un style ma-
 » niéré qui ne soit qu'à lui. » Cette criti-
 » que est terminée par un dialogue en
 » vers , intitulé *le Chou et le Navet* , dans
 » lequel on trouve des vers fort heureux
 » et des détails d'une gaieté piquante et
 » naturelle. On ne fait pas moins de cas
 » des églogues sacrées du père Rapin que
 » de son poème. Si celui-ci est digne des
 » Géorgiques de Virgile , celles-là méritent
 » un rang distingué auprès des Bucoliques.
 » Quoique le père Rapin fût bon poète , il
 » n'était pas entêté de la poésie. On a encore du père
 » Rapin des *OEuvres diverses* , Amsterdam ,
 » 1709 , 3 vol. in-12. On y trouve : | des *Ré-*
 » *flexions* sur l'éloquence , sur la poésie ,
 » sur l'histoire et sur la philosophie ; | les
 » *Comparaisons de Virgile et d'Homère* ,
 » *de Démosthènes et de Cicéron* , *de Platon*
 » *et d'Aristote* , *de Thucydide et de Tite-*
 » *Live* : celle-ci et la pénultième sont moins
 » estimées que les premières ; | plusieurs
 » ouvrages de piété , entre autres la *Per-*
 » *fection du christianisme* , *l'Importance*
 » *du salut* , *la Vie des prédestinés* , etc. On
 » trouve dans ces *OEuvres* des réflexions
 » judicieuses , des jugemens sains , des idées
 » et des vues : le style ne manque ni d'élé-
 » gance , ni de précision ; mais on y sou-

haiterait plus de variété , plus de dou-
 » ceur , plus de grâce. Ces qualités se font
 » surtout désirer dans les *Parallèles* des au-
 » teurs anciens. Le père Rapin publiait al-
 » ternativement des ouvrages de littérature
 » et de piété ; cette variation fit dire à l'abbé
 » de la Chambre , que *ce jésuite servait*
 » *Dieu et le monde par semestre*. La meil-
 » leure édition de ses *poésies latines* est
 » celle de Cramoisy , en 3 vol. in-12 , 1681.
 » On y trouve des églogues , les 4 livres des
 » *Jardins* et les *poésies diverses*. Les *Jar-*
 » *dins* ont été traduits en français par Ga-
 » zon Dourxigné , Paris , 1772 : mais cette
 » traduction proluxe et très infidèle est se-
 » mée de termes indécens qui ne se trou-
 » vent pas dans le poète latin ; toujours fi-
 » dèle aux bienséances de son état , jamais
 » il ne chanta l'amour et ses transports ,
 » comme la traduction pourrait le faire
 » soupçonner. On a donné une meilleure
 » traduction avec le texte à côté , Paris ,
 » 1782 , in-8° ; elle aurait cependant été
 » plus exacte et plus complète si les traduc-
 » teurs avaient eu sous les yeux la belle édi-
 » tion de l'original donnée par le père Bro-
 » tier avec des additions , des notes lumi-
 » neuses , et la Dissertation du père Rapin :
 » *De disciplina hortensis culturæ* , Paris ,
 » 1780.

RAPIN-THOIRAS (PAUL de) , histo-
 » rien , né à Castres en 1661 , d'une ancienne
 » famille originaire de Savoie , se fit rece-
 » voir avocat. La profession qu'il faisait du
 » calvinisme étant un obstacle à son avan-
 » cement dans la magistrature , il résolut
 » de suivre le métier des armes ; mais sa
 » famille n'y voulut point consentir. La
 » révocation de l'édit de Nantes en 1685 , et
 » la mort de son père , arrivée deux mois
 » auparavant , le déterminèrent à passer en
 » Angleterre , où il arriva en 1686. Peu de
 » temps après , il repassa en Hollande et en-
 » tra dans une compagnie de cadets fran-
 » çais , qui était à Utrecht. Il suivit le prince
 » d'Orange , depuis Guillaume III , en Angle-
 » terre en 1688 ; et l'année suivante , milord
 » Kingston lui donna l'enseigne colonelle
 » de son régiment , avec lequel il alla en
 » Irlande. Il fut ensuite lieutenant , puis
 » capitaine dans le même régiment , et se
 » trouva à plusieurs sièges et combats où
 » il ne fut pas spectateur oisif. Rapin céda
 » sa compagnie , en 1693 , à l'un de ses frères ,
 » pour être gouverneur de mylord Port-
 » land. Il suivit ce jeune seigneur en Hol-
 » lande , en France , en Allemagne , en Italie
 » et ailleurs. Lorsqu'il eut fini l'éducation
 » du duc de Portland , il se retira à La-

Haye, où il se livra tout entier à l'étude des fortifications et de l'histoire. Il se transporta en 1707, avec sa famille, à Wesel. Ce fut alors qu'il travailla à son *Histoire d'Angleterre*. L'ouvrage qu'il publia sous ce nom a eu un grand succès, et il le mérita à bien des égards ; mais il est rempli de faits faux ou hasardés. On voit d'ailleurs clairement que c'est en partie le chagrin, l'aigreur et la haine qui lui ont mis la plume à la main. Tout ce qui tient, de quelque manière que ce soit, à la religion catholique, est barbouillé de toutes les couleurs dont le fanatisme de secte a coutume de peindre l'antique mère des chrétiens. A ces défauts, fruits de la prévention ou de la passion, il en a ajouté d'autres. Il a avancé un grand nombre de faits sans les vérifier. Son style est naturel, assez net, quelquefois brillant. Sa narration est vive : ses portraits ont du coloris et de la force, mais ils sont peu réfléchis. Cet historien mourut à Wesel en 1725. Ses ouvrages sont : | *Histoire d'Angleterre*, la Haye, 1724 et 1726, 9 vol. in-4° ; et réimprimée à Trévoux en 1728, en 10 auzs in-4° ; on ajouta à cette édition des *Extraits de Rymer*. On y joint ordinairement une continuation en 3 vol. in-4°, par David Durand, et les remarques de Tindall en 2. L'édition la meilleure et la plus complète est celle de Lefèvre de St-Marc, la Haye (Paris), 1749, et ann. suiv., 16 vol. in-4°. On en a un *Abregé* par Falaiseau, 3 vol. in-4°, ou 10 vol. in-12, la Haye, 1750. | Une bonne *Dissertation sur les Whigs et les Tories*, imprimée à la Haye, en 1717, in-8°. | Rapin-Thoyras était arrière-petit-fils de PHILIBERT RAPIN, maître-d'hôtel du prince de Condé, qui, ayant été envoyé au parlement de Toulouse pour y porter de la part du roi l'édit de pacification en 1558, y fut arrêté par ordre de cette cour, qui lui fit son procès en 5 jours, et le fit décapiter, le 13 avril de cette année, comme un des principaux auteurs de la conjuration de Toulouse, malgré l'ammistie que le roi lui avait accordée.

RAPINE (CLAUDE), célestin, né au diocèse d'Auxerre, et conventuel à Paris, fut envoyé en Italie pour réformer quelques monastères de son ordre. Le succès avec lequel il s'acquitta de cette commission le fit choisir par le chapitre général pour corriger les constitutions de son ordre, suivant les ordonnances des chapitres précédens. Ses principaux ouvra-

ges sont : | *De studiis philosophia* ; | *De studiis monachorum*. Le père Mabillon en a fait usage dans son *Traité des études monastiques*. Ce pieux et savant religieux mourut en 1493.

* RAPP (JEAN), général de cavalerie et pair de France, né à Colmar le 26 avril 1772, entra au service le 1^{er} mai 1788, et mérita bientôt par sa valeur le grade d'aide-de-camp du général Desaix, avec lequel il fit les campagnes d'Allemagne et d'Egypte. Après la mort de ce général à Marengo, Bonaparte l'attacha à sa personne en la même qualité, et lui confia en 1802 la mission délicate de signifier aux Suisses l'intervention de la France dans leurs troubles civils. Rapp exécuta cet ordre avec beaucoup d'intelligence, et reçut même à cette occasion des remerciemens du sénat de Berne. Lors de la reprise des hostilités contre l'Autriche, il accompagna Bonaparte en Allemagne, et se signala à la bataille d'Austerlitz. Il y fit prisonnier de sa propre main le prince Reppin, et fut à cette occasion promu au grade de général de division. Il ne se distingua pas moins dans les campagnes de 1806, 1807, 1809 et 1812, et notamment à la bataille de Golymin, où il eut le bras gauche fracassé ; il reçut le gouvernement de Thorn, pour se rétablir. Rapp se signala encore à la bataille de la Moscowa et au combat de Malojarslawitz, où il fut cité pour avoir donné des preuves d'une rare intrépidité et d'un courage à toute épreuve. Après les désastres de cette campagne il se jeta dans la place de Dantzick dont le gouvernement lui fut donné le 2 juin 1807 ; il y fut bientôt bloqué par les Russes, et il développa, pendant l'espace d'un an, toutes les ressources du génie et du courage ; enfin, obligé de capituler faute de vivres, et après avoir perdu par la maladie les deux tiers de la garnison, il fut conduit prisonnier à Kiow en Russie. La *Relation* du siège de Dantzick a été publiée en 1820, in-8°. Aussitôt que le général Rapp apprit la déchéance de Bonaparte, il envoya son adhésion aux actes du sénat ; et, à son retour en France, le roi l'accueillit avec distinction. Louis XVIII lui confia même en mars 1815 le commandement du premier corps d'armée destiné à arrêter la marche de Napoléon échappé de l'île d'Elbe. Le général Rapp adhéra au nouveau gouvernement, et fut bien accueilli de son ancien chef, qui le nomma membre de la cham-

bre des pairs, et lui donna bientôt après le commandement en chef de l'armée du Rhin. Après avoir soutenu quelques engagements contre un ennemi bien supérieur en force, il se replia sous le canon de Strasbourg, et, après l'occupation de la capitale par les troupes des puissances coalisées, il envoya de nouveau sa soumission au roi, qui le continua dans son poste jusqu'au mois de septembre suivant, époque à laquelle l'armée fut licenciée. Il se retira alors dans l'Argovie, où il fit l'acquisition du château de Wildenstein. Cependant il revint à Paris en 1817, fut placé sur le cadre de disponibilité, et peu après obtint la pairie. Il est mort le 2 novembre 1821, dans sa terre de Rheinwiller, située dans le grand-duché de Bade. Il passait pour un des plus riches officiers généraux de France, et possédait une belle collection de tableaux précieux, statues, vases et gravures, qui ont été vendus après sa mort, et dont le catalogue a été imprimé en 1822. On a publié sous son nom des *Mémoires*, auxquels il n'a eu aucune part directe, suivant le *Dictionnaire des anonymes* de M. A.-A. Barbier (n° 13647), ils paraissent avoir été rédigés par M. Bulos, d'après des notes du général Belliard et de quelques autres amis du général Rapp.

RASARIO (JEAN-BAPTISTE), médecin, né à Valdugia dans le Novarais, en 1517, enseigna avec réputation à Venise la rhétorique et la langue grecque pendant 22 ans. Il fut de l'académie degli *Affidati* de Padoue, et mourut d'une fièvre maligne en 1578, à Pavie, à 61 ans. Quoiqu'il eût passé toute sa vie dans le célibat, il ne fut jamais soupçonné d'avoir manqué aux bonnes mœurs. Naturellement généreux, il traitait les malades gratuitement et nourrissait les nécessiteux, comme s'il eût été leur père. On a de lui des *Traductions* latines de Pachymère, d'Ammonius, de Xénocrate; des *Commentaires* de Galien sur quelques livres d'Hippocrate, Saragosse, 1567, in-4°; d'Oribase, 1557, in-8°, publiés de nouveau à Leyde, 1735, in-4°.

RASCHI. Voyez JARCHI.

RASCHID. Voyez AARON-RASCHID.

RASIS, RAZI, ou RHASÈS (MOHAMMED-ABOU-BERRIN-ZACARI), fameux médecin arabe au 10^e siècle, connu sous le nom d'*Almansor* ou le *Grand*. C'était le Galien des Arabes. Il opérait avec fermeté, et jugeait avec circonspection. Il ne cessa

jamais de lire ou d'écrire jusqu'à un âge avancé, qu'il devint aveugle. Il fut tué peu de temps après, vers l'an 935. Ses *Traité*s sur les maladies des enfans sont encore estimés. Rasis est le premier qui ait écrit sur la petite vérole, qui peut-être n'est pas beaucoup plus ancienne que lui. Il est certain que les Romains ne la connaissaient pas, et qu'il n'existe pas de nom latin pour la désigner. (Voyez CONDAMINE.) Robert Etienne donna, en 1548, en grec, le traité de ce médecin sur cette maladie funeste. On en a fait depuis à Londres une édition en arabe et en latin, 1767, in-8°. Ses autres ouvrages se trouvent avec le *Trallien*, 1548, in-fol. Il tira son nom de *Rhases* ou *Arasi*, de Ray en Perse, célèbre par son académie : il y naquit vers l'an 860. Après s'être signalé par plusieurs guérisons, il eut la direction de divers hôpitaux, et la place de médecin du calife Moktader Billah.

* **RASK (RASMUS-CHRISTIAN)**, professeur d'histoire et de littérature et sous-bibliothécaire de l'université de Copenhague, où il est mort en novembre 1832, naquit vers l'an 1787, à Brendekilde, dans l'île de Fyen. Après avoir étudié dans la capitale du Danemarck, il demeura quelques années en Hollande, et fit ensuite des voyages scientifiques en Suède, en Islande et en Russie. Le génie des langues, qu'il possédait à un haut degré, lui donnait une grande facilité pour explorer les sources les plus anciennes de l'histoire de l'Europe septentrionale. Rask a publié : | *Introduction à la connaissance de la langue islandaise et des anciennes langues du Nord, avec des recherches sur l'origine de ces mêmes langues*, Copenhague, 1811; cet ouvrage, que la société des sciences de Danemarck a couronné, a été traduit en suédois, 1817, in-8°; | *Supplément au même ouvrage*, Copenhague, 1818. Rask a été aussi l'éditeur du *Dictionnaire islandais de Bjorn Haldorsen*, publié, en 1814, à Copenhague. En 1819, il entreprit un voyage en Russie et en Perse, séjourna quelque temps à Tauris, Téhéran, Persépolis, Shiras, et se rendit, en 1820, à Bombay, dans l'Inde. Il séjourna aussi, jusqu'en 1822, à Ceylan, d'où il retourna, en 1823, à Copenhague. Rask fit, pendant ce voyage, l'acquisition de cent treize manuscrits orientaux en partie fort anciens, pour l'université de Copenhague. Parmi ces manuscrits, il y en avait trente-trois qui traitaient de l'ancienne

littérature persanne, et principalement du Zend-Avesta, et dont plusieurs avaient échappé aux recherches du savant Anquetil-Duperron. Il y en avait dix-neuf, écrits dans la langue du Zend; les autres étaient écrits dans le Pehlewi; vingt-quatre de ces manuscrits appartenaient à une partie de l'ancienne littérature persanne, qui est encore presque inconnue. Rask était de retour de son voyage aux Indes orientales au mois de mai 1825. Pendant son voyage, il publiait : | *Grammaire anglo-saxonne, avec un livre de de lecture dans cette langue*, Stockholm, 1817, in-4°; | *Edda Samundar hins froda, collectio carminum veterum Scaldorum sœmundiana dicta*, Stockholm, 1818, in-8°. C'est le professeur Afzelius qui fut l'éditeur de cet ouvrage. | *Snorra-Edda æsamt Skaltu, etc.*, Stockholm, 1819, in-8°; première édition complète du texte islandais de Snorro-Sturleson. (Voyez SNORRO.) | *Specimina litteraturæ islandicæ veteris et hodiernæ, etc.*, Stockholm, 1819, in-8°; | *Notices* (en allemand, sur les langues et la littérature de Norwège, Islande, Suède et Finlande, dans le tome sixième des Annales littéraires de Vienne. Rask écrivit cet ouvrage à Saint-Petersbourg. | *Dissertation sur l'authenticité et l'antiquité de la langue Zend*. Ce mémoire, présenté sous la forme d'une lettre à Mount Stewart Elphinstone, a été imprimé dans le troisième volume des *Mémoires de la société de Bombay*. Il a été traduit en allemand et publié, 1806, à Berlin. | *Dissertation* (en anglais sur la meilleure méthode d'exprimer les sons des langues indiennes en caractères européens, imprimée dans les *Mémoires de la société littéraire et agricole de l'île de Colombo* (île de Ceylan). Depuis son retour, Rask a fait paraître : | *Grammaire Espagnole*, Copenhague, 1824, in-8°; | *Maître de la langue des Frises*, Copenhague, 1825, in-8°. Il faisait partie de plusieurs sociétés savantes d'Europe et d'Asie.

* RASORI (JEAN), célèbre médecin italien, né à Parme, en 1767, était fils d'un pharmacien qui lui donna une éducation distinguée. Il étudia la médecine, aux frais du duc de Parme, qui avait entendu parler de ses talens précoces, d'abord en Toscane, puis en Ecosse, et enfin à Paris, dans les commencemens de la révolution, et revint dans sa patrie imbu des principes d'un affranchissement absolu, qu'il désirait propager. Il

avait aussi embrassé en Angleterre la doctrine médicale de Brown; il conçut le dessein de renverser celle qu'on enseignait dans les écoles d'Italie, et il publia une traduction italienne des ouvrages du médecin anglais avec des *notes* et une *préface* explicative. Rasori nommé professeur de pathologie à Pavie, y enseignait sa doctrine. Sa traduction et ses leçons firent beaucoup de bruit dans les écoles; le professeur Vacca-Berlinghieri de Pise publia de judicieuses observations, par lesquelles il réfutait la doctrine brownienne. Rasori, qui avait promis d'y répondre, se vit obligé, à cause du scandale que ses leçons excitaient à Pavie, de quitter sa chaire. Lors de l'entrée des Français en Italie, en 1796, il se rendit à Milan, et y publia un journal politique qui avait pour titre : *L'Amico della libertà e dell' uguaglianza*. Il n'y ménagea pas les professeurs de Pavie, ses anciens collègues, et en général tous ceux qui ne partageaient point ses opinions médicales et républicaines. Nommé ensuite secrétaire-général du ministère de l'intérieur de la république cisalpine, il fut forcé de se démettre de son emploi en 1797. Il retourna alors à Pavie pour y professer la clinique interne et la médecine pratique; mais les attaques violentes qu'il dirigea contre les médecins anciens et modernes, excitèrent des réclamations sans nombre, et le renvoi du professeur fut demandé par une députation d'étudiants au directoire cisalpin, qui l'accorda. Rasori revint à Milan, et développa un nouveau système de médecine qui trouva un grand nombre de prosélytes parmi les jeunes gens. Trois professeurs d'une grande réputation se déclarèrent même ses partisans. Quand l'armée austro-russe reconquit le Milanais en 1799, Rasori se retira à Gènes où commandait Masséna. Cette ville ayant été atteinte du typhus, il donna ses soins aux soldats français et aux habitans avec un zèle et une activité qui méritèrent des éloges. Plus tard il publia l'histoire de cette maladie. Après la bataille de Marengo, il revint à Milan, obtint la place de *proto-medico* (premier médecin ou *archiâtre*) du gouvernement; celle de médecin en chef de l'hôpital militaire et de professeur de clinique au grand hospice de *Santa-Corona*; mais en 1812, sur la dénonciation des dangers du système médical de Rasori, faite au public et à l'autorité par le docteur Ozanam,

dans un opuscule intitulé : *Cenni sulla teoria e pratica del contro-stimolo*, Rasori fut destitué de tous ses emplois par le ministre de l'intérieur du royaume d'Italie. Vers la fin de 1814, il fut arrêté comme un des membres de la conspiration dite des *Carbonari*, et renfermé dans la citadelle de Mantoue. Il ne recouvra sa liberté qu'au bout de deux ans. Il reprit alors l'exercice de sa profession, et mourut en 1824. La doctrine de Rasori a été exposée dans un journal intitulé *Annali di medicina*; elle reçut en Italie le nom de doctrine du *Contro-Stimolo*. Selon Rasori, le plus grand nombre des maladies qui affligent l'espèce humaine dépendent d'une cause stimulante, et un petit nombre d'une cause débilitante. Ces causes qui produisent un état qu'on nomme *diathèse sthénique* ou *asthénique*, peuvent avoir plusieurs degrés d'intensité. Pour les combattre, il faut employer des moyens *contre-stimulans* dans le premier cas, et *stimulans* dans le second. Ainsi la matière médicale est divisée en deux classes, d'après ce système. La doctrine du docteur Broussais a beaucoup d'analogie avec celle de Rasori. On connaît de lui les ouvrages suivans : | *Lettera al dottore Rubini, etc.*, Pavie, 1793, in-8°; | *Prohuzione letta assumendo la scuola di patologia*, Milan, in-8°; | *Rapporto sullo stato dell' università di Pavia*, in-4°; | *Compendio della nuova dottrina medica di Brown, trad. dall' inglese*, 1793-1803, 2 vol. in-8°; | *Analisi del preteso genio d'Ippocrate*, Milan, 1799, in-8°; | *Zoonomia, ovvero leggi della vita organica di prof. Daewing*, trad. de l'anglais, avec des *Notes*, ibid., 1805, 6 vol. in-8°; | *Storia della febbre petecchiale di Genova*, ibid., 1803, in-8°, souvent réimprimée, et traduite en français par le docteur Fontanelles, Paris, 1822, in-8°, avec des *Notes*. Rasori a traduit de l'allemand en italien un roman de M^{me} Pitler, intitulé : *Agatocle*, Milan, 4 vol. in-12; les *Lettres sur la minique* d'Engel, Milan, 1818-1819, 2 vol. in-8°, et quelques *Poésies* de Schiller, de Wieland, etc., Milan, 1822, in-8°.

* RASPE (RODOLPHE-ERIC), savant antiquaire allemand, né à Hanovre en 1757, fit ses études à Gœttingue et à Leipzig, et obtint la chaire d'archéologie à Cassel. Il devint ensuite inspecteur du cabinet des antiques et médailles, et conseiller. On créa pour lui à Cassel une seconde place de bibliothécaire, et il fut

chargé par le landgrave de Hesse-Cassel d'aller en Italie faire aux frais du gouvernement des recherches relatives à l'histoire et aux antiquités. Un goût excessif pour la dépense lui fit dissiper les fonds mis à sa disposition et aliéner une partie des richesses du cabinet confié à sa garde; il fut obligé de fuir en Angleterre où il donna des leçons de théologie et d'histoire et traduisit en anglais plusieurs ouvrages allemands. Sa conduite privée le fit mépriser : son nom même fut rayé de la liste des membres de la société royale de Londres. Raspe se retira en Irlande, et mourut à Mucross en 1794. Ses principaux ouvrages sont : | *Oeuvres philosophiques latines et françaises de feu M. de Leibnitz, tirées de ses manuscrits, qui se conservent dans la bibliothèque royale à Hanovre*, Amsterdam et Leipzig, 1765, in-4°; | *Mémoire pour servir à la plus ancienne histoire de Hesse-Cassel*, 1774, in-8°; | *Voyage en Angleterre sous le rapport des manufactures, des arts, de l'industrie, etc.* Berlin, 1785; | *An account of some german volcanos and their productions*, Londres, 1776; | *Essai critique sur les peintures à l'huile* (en anglais), Londres, 1781, in-4°; | *A descriptive catalogue of a general collection of ancient and modern engraved gems cameos as well as intaglios, etc.*, Londres, 1791, 2 vol. in-4°, avec 57 planches. Cette explication des empreintes faites par Tassie, a aussi été publiée en français sous le titre de *Catalogue raisonné d'une collection générale de pierres gravées, antiques et modernes, tirées des plus beaux cabinets de l'Europe*. Cet ouvrage est rare et recherché. Raspe a encore laissé plusieurs traductions en anglais d'ouvrages allemands.

RASPONI (dona FELICIE), dame italienne, célèbre par son savoir, d'une illustre famille, naquit à Ravenne en 1823. Elle apprit la langue latine, étudia la philosophie de Platon et celle d'Aristote, l'écriture, les saints Pères, et soutint des thèses latines avec les hommes les plus savans de son époque. Douée d'une beauté rare et comblée des biens de la fortune, elle ne voulut cependant jamais se marier, et refusa les partis les plus avantageux. Felicie était extrêmement pieuse, et, voulant fuir tous les appâts des grandeurs, elle se retira dans un couvent de bénédictines, dans le monastère de Saint-André. Elle y fit sa profession, y mena une vie exemplaire, et

mourut en 1579, à l'âge de 56 ans. Elle a laissé : | *Della cognizione*, etc., ou *De la connaissance de Dieu*, discours, etc., Bologne, 1670; | *Dialogo dell' eccellenza*, etc., ou *Dialogue sur l'excellence de l'état monacal et de plusieurs de ses exercices*, Bologne, 1672.

* **RAST DE MAUPAS** (JEAN-LOUIS), manufacturier et agronome, né en 1731, à La Voulte, petite ville du Vivarais, d'une famille ancienne et honorable, qui a produit plusieurs hommes distingués. Son père, habile médecin, vint se fixer à Lyon; Jean-Baptiste-Antoine Rast, l'un de ses frères, suivit la même carrière, et se rendit célèbre dans l'enseignement et la pratique médicale. Jean-Louis Rast, qui est l'objet de cet article, embrassa la carrière du commerce, et voyagea beaucoup dans sa jeunesse, surtout en Italie, où il observa, au péril de sa vie, une éruption du Vésuve. Cinquante ans plus tard, il déposa dans le portefeuille de la société d'agriculture de Lyon les détails qu'il avait recueillis sur ce phénomène. Naturellement porté aux sciences, il employait ses loisirs à étudier l'histoire naturelle et l'agriculture. De retour à Lyon il partagea son temps entre le commerce et l'agronomie. Pendant le siège de cette ville en 1793, il eut le noble courage, quoiqu'il eût déjà perdu une partie de sa fortune par l'effet de la révolution, de compromettre ce qui lui restait, en garantissant par sa signature les bons de subsistances militaires des Lyonnais armés contre l'anarchie. Proscrit après la reddition de la ville, il erra d'asile en asile jusqu'au 9 thermidor, qu'il lui fut permis de rentrer dans sa patrie. Le suffrage de ses concitoyens le porta bientôt au conseil général de son département, ainsi qu'au conseil de commerce et manufactures de Lyon, réorganisé sous le nom de *chambre du commerce*. Il s'occupait en même temps des progrès de l'agriculture. Il a déposé dans les archives de la société d'agriculture de Lyon dont il était un des membres les plus distingués, plusieurs *mémoires* précieux sur les végétaux qu'il cultivait dans ses jardins et dans ses pépinières, que les savans voyageurs étrangers n'oubliaient jamais de visiter. En 1829 il reçut une des médailles d'honneur que le gouvernement décerna aux plus habiles agriculteurs français. Rast de Maupas est mort à Lyon le 27 mai 1821. M. Grogner, secrétaire de la société d'agriculture de cette ville, a publié

une *notice* sur sa vie et ses travaux, qui a été insérée dans le *Compte rendu* de cette société, 1821, in-8°. Lyon doit au zèle de Rast l'établissement connu sous le nom de *condition des soies*, où par des procédés ingénieux on parvient à donner aux soies le degré convenable de dessiccation. Le commerce, avant cette invention, était sans garantie contre la cupidité des marchands de soie et l'infidélité d'une foule d'agens subalternes. Rast a publié en 1800, à ce sujet, une brochure intitulée *Observations de Rast-Maupas*, inventeur et auteur de la *Condition publique des soies à Lyon*, Lyon, in-4°. On lui doit encore un procédé propre à peindre et à dorer l'étoffe, à la manière des Chinois; l'invention d'une espèce de petit bateau qui ne peut ni chavirer, ni être chaviré; un moulin propre à écraser le raisin qu'on veut jeter dans la cuve, dont on trouve la description dans le *Compte rendu* de la société d'agriculture de 1819; et enfin l'invention d'une nouvelle greffe qui porte son nom, qu'on nomme *par scion*, c'est-à-dire qu'elle s'effectue avec de jeunes pousses boisées, telles que bourgeons, rameaux, racines, etc., qu'on sépare de leurs troncs pour les placer sur un autre, afin d'y vivre et d'y croître à ses dépens. M. Thouin, professeur de culture au muséum d'histoire naturelle de Paris, a décrit cette greffe dans un ouvrage relatif à la multiplication des végétaux.

RASTIGNAC. Voyez CHAPT DE RASTIGNAC.

RATALLER (GEORGES), né d'une famille noble à Leuwarden, en 1528, fut fait conseiller au grand conseil de Malines, en 1565, et président du conseil d'Utrecht, en 1569. Il y mourut le 6 octobre 1581, avec la réputation d'un magistrat laborieux et intègre, et d'un savant littérateur. Nous avons de lui : | *Sophoclis tragædiæ latino carmine redditæ*, Anvers, 1570, in-12; | *Euripidis tragædiæ*, 1581, in-12, en vers latins; | *Hesiodi opera*, Francfort, 1546, en vers latins, etc.

RATBERT. Voyez PASCHASE RATBERT.

* **RATER** (ANTOINE), architecte, né à Lyon le 26 avril 1729, s'était déjà fait connaître par ses talens pour la construction, lorsque Soufflot, passant par cette ville, y dressa le plan d'un nouveau quai et de deux rues parallèles, depuis la place de la Comédie jusqu'au bastion de Saint-Clair. Rater l'exécuta et fit bâtir plusieurs maisons remarquables par l'élé-

gance de leur distribution. Ce quartier devint un des plus beaux de Lyon ; mais il aurait été désert et sans débouché, si on n'y avait établi une grande route de communication avec la Bresse ; Rater l'ouvrit, nivela le terrain en coupant des montagnes, et procura à sa ville natale une avenue très fréquentée. Il mourut le 4 août 1794 à Mirebel, près de Lyon, où il s'était retiré avant le siège.

RATHERÈ ou RATHIER, moine de l'abbaye de Lobbes, suivit en Italie Hilduin, qui avait été dépouillé de l'évêché de Liège ; Rathère y obtint l'évêché de Vérone, dont il fut dépossédé quelque temps après. Il remonta sur son siège épiscopal ; mais il en fut encore chassé par Manassès, archevêque de Milan, qui, contre toutes les lois, avait été ordonné évêque de Vérone. Saint-Brunon, archevêque de Cologne, dont Rathère avait été précepteur, le fit nommer à l'évêché de Liège après la mort de Hilduin ; mais il essuya le même sort qu'en Italie. S'étant élevé, peut-être avec trop de véhémence, contre les vices dominans, un parti puissant parvint à le faire déposer. Il repassa en Italie, et fut de nouveau rétabli par le crédit de l'empereur Othon sur le siège de Vérone : mais s'étant livré, comme à Liège, à toute l'ardeur de son zèle contre les désordres qui y régnaient, il en fut chassé une troisième fois, ce qui donna lieu à ce vers :

Véronæ præsul, sed ter Rotherius exul.

Il vint alors en France, y acheta des terres, et obtint les abbayes de Saint-Amand, d'Aumont et d'Alne. Selon plusieurs auteurs, il mourut à Alne, dans l'Entre-Sambre-et-Meuse, l'an 974 ; et son corps fut transporté à Lobbes. On a de lui : | des *Apologies*, des *Ordonnances synodales*, des *Lettres* et des *Sermons*, qui se trouvent dans le tome 2^e du *Spicilège* de dom Luc d'Achery ; | six livres de Discours (*Præloquiorum*) dans le tome 9 de l'*Amplissima collectio* des PP. Martenne et Durand. Pierre et Jérôme Ballerini, frères, ont donné une édition des *Œuvres* de Rathère à Vérone, en 1765, in-fol.

RATHSAMHAUSEN (CASIMIR-FRÉDÉRIC de), né à Strasbourg le 17 janvier 1698, dans le sein d'une famille noble, qui venait de rentrer au giron de l'Eglise, fit profession de l'ordre monastique de Saint-Benoît, le 24 avril 1718, dans la célèbre abbaye princière de Murbach. D'a-

bord grand-prieur de Lure, puis élu coadjuteur de Murbach le 26 août 1737, il succéda le 26 juin 1756, dans la dignité abbatiale, au cardinal François-Armand de Rohan-Soabise. Son abbaye, transférée, en 1759, à Gebwiller, fut sécularisée et changée en chapitre équestre le 11 août 1764, par le pape Clément XIII. C'est particulièrement aux soins de ce vertueux prélat que l'église de Gebwiller, un des plus beaux édifices de l'Alsace, doit son existence ; elle justifie aux yeux de tous les connaisseurs l'inscription placée au haut du frontispice : *Opus namque grande est: neque enim homini præparatur habitatio, sed Deo* (1 Par. 29).

RATKAI (GEORGES), historien, né en 1613 en Hongrie d'une famille noble, embrassa l'état ecclésiastique, et fut fait chanoine de l'église de Zagrab. Il y mérita la confiance du vice-roi de la Croatie, Jean Draskovits, qui l'engagea à écrire l'histoire de cette province, et lui en facilita le moyen par le libre accès qu'il lui donna aux archives. Les fruits de ses recherches sont consignés dans *Memoria regum et regnorum Dalmatiæ, Croatiæ, Slavoniæ, inchoata ab origine sua usque ad annum 1632*, Vienne, 1632, in-fol. ouvrage qui a fixé les suffrages de ses compatriotes et des savans.

RATRAMNE, moine de l'abbaye de Corbie en Picardie, florissait dans le 9^e siècle. Il était contemporain d'Hincmar, contre lequel il publia deux *Livres sur la prédestination*, dans lesquels il montre que la doctrine de saint Augustin sur la grâce est la seule doctrine catholique. Ce qui doit s'entendre des assertions opposées aux erreurs des pélagiens, et point de diverses questions incidentes que l'Eglise, comme Célestin I^{er} et Innocent XII l'ont déclaré, n'a pas prétendu décider. On les trouve dans les *Vindiciæ prædestinationis* de Gilbert Mauguin, 1650, 2 vol. in-4^o. On a encore de lui plusieurs autres Traités : | *De l'enfantement de J.-C.*, dans le *Spicilège* de D. d'Achery ; | *de l'Ame* ; | un *Traité contre les Grecs*, en 4 livres, dans lequel il justifie les Latins : il se trouve dans le *Spicilège* ; | un *Traité du corps et du sang de J.-C.*, contre Paschase Rabert. Le docteur Boileau le publia en 1686, in-12, avec une traduction française et des notes. Le traducteur l'orna en même temps d'une préface dans laquelle il démontre, contre les calvinistes, que le traité de Ratramne n'est nullement favorable à leurs opinions,

comme ils le prétendent ordinairement. L'auteur de la *Perpétuité de la foi* a démontré également que cet ouvrage obscuro est bien plus favorable aux catholiques qu'aux sacramentaires; mais Mabilion a porté cette preuve jusqu'à l'évidence dans la préface au 15^e *Siècle des Bénédictins*. Rattramne entreprend d'y prouver deux choses : la première, que le corps et le sang de Jésus-Christ, qui sont reçus dans l'Eglise par la bouche des fideles, sont des figures, si on les considère par l'apparence visible et extérieure du pain et du vin, quoiqu'ils soient véritablement le corps et le sang de J.-C., par la puissance du Verbe divin; la deuxième, que le corps de J.-C. dans l'eucharistie est différent, non en soi et quant à la substance, mais quant à la manière d'être du corps de J.-C. tel qu'il était sur la terre et tel qu'il est dans le ciel, sans voile et sans figure. Le *Traité du corps et du sang de J.-C.* fut imprimé en latin avec une *Défense*, en 1712, in-12. On trouve dans les *Ecrivains ecclésiastiques* d'Oudin, article RATRAMNE, une lettre curieuse de celui-ci sur les hommes qui ont une tête de chien. Il y a toute apparence que ces prétendus hommes étaient des singes; quoiqu'il soit possible que la partie inférieure du visage, devenue trop saillante, ait donné à quelques familles une espèce de physionomie canine, sans altérer essentiellement la figure de l'homme, inefaçable dans ses grands traits, comme le remarque Buffon, la même sous tous les climats et l'influence de toutes les causes locales. Les monstruosités qu'elle essuie quelquefois ne sont qu'individuelles, et tiennent aux règles mêmes qui maintiennent l'uniformité générale.

* RATTE (ETIENNE-HYACINTHE de), mathématicien et astronome, né le 1^{er} septembre 1722, à Montpellier, se livra de bonne heure à l'étude des sciences dans lesquelles il fit de si grands progrès, que l'académie de cette ville le nomma à 20 ans son secrétaire-perpétuel, et il en remplit les fonctions jusqu'à la suppression des académies. A l'âge de 37 ans, il se livra plus particulièrement à l'astronomie; la comète de 1759, dont le retour était prédit depuis long-temps, le décida pour cette science. Il observa différentes autres comètes ainsi que le passage de Vénus, en 1761, et d'autres phénomènes célestes. Après la mort de son père, arrivée en 1770, il se fit recevoir conseiller à la cour des aides. La révolution interrompit ses

travaux jusqu'après le 9 thermidor 1794. Réuni ensuite avec d'autres savans, membres de l'ancienne société de sa ville natale, qui avaient pu échapper à la proscription, ils la rétablirent sous le nom de *Société des sciences et belles-lettres de Montpellier*, et Ratte en fut élu président. On doit à cette académie plusieurs volumes intéressans de ses *Memoires*, publiés sous le titre de *Bulletins*. Lors du rétablissement des études en France, Ratte fut reçu dans plusieurs sociétés savantes, ainsi qu'à l'institut. Il obtint, en 1804, la décoration de la légion-d'honneur, et mourut le 15 avril 1805, âgé de 83 ans. Il fournit au *Dictionnaire encyclopédique* les articles *Froid*, *Glace*, *Gelée* etc., et publia en outre deux volumes des *Memoires* de l'académie de Montpellier qu'il a enrichis de plusieurs *Eloges*. M. de Flaugergues, son neveu, distingué astronome de Viers, a recueilli les *Observations astronomiques* de Ratte. M. Poitevin a fait son *Eloge*, Montpellier, 1805, in-4^o.

* RAUCOURT (FRANÇOISE-MARIE-ANTOINETTE SAUCEROTTE, plus connue sous le nom de mademoiselle), célèbre actrice du Théâtre Français, naquit en 1756 à Nancy d'un assez mauvais comédien, qui l'exerça de bonne heure dans l'art dramatique. Son père l'emmena en Espagne où elle fut applaudie, dès l'âge de 12 ans, dans plusieurs rôles tragiques. De retour en France vers 1770, elle joua sur le théâtre de Rouen, et y remplit avec succès, le rôle d'*Euphémie*, dans *Gaston et Bayard* de du Belloy; elle vint ensuite à Paris où elle prit des leçons de Brizard, et débuta à l'âge de 16 ans, le 25 septembre 1772, dans l'emploi des reines par le rôle de *Didon*. Son éclatante beauté, sa taille à la fois noble et gracieuse, ses heureuses dispositions produisirent une telle sensation, que ses débuts attirèrent, pendant plus d'une année, une foule extraordinaire. Elle s'est fait remarquer dans les rôles du haut tragique, comme dans celui de *Rodogune*, de la pièce de ce nom, de Corneille; dans celui d'*Athalie*, de Racine, de *Sémiramis*, de Voltaire, etc. Son jeu était noble, et elle avait beaucoup d'ensemble, d'énergie et d'expression. Ces qualités étaient parfois ternies par un voix rauque, sombre et d'une modulation difficile. La jalousie s'éleva contre l'enthousiasme inspiré par mademoiselle Raucourt, et lui fit éprouver quelques désagrémens. On lui prêta des travers odieux,

on attaqua ses mœurs, et le public qui l'avait encensée d'abord l'accueillit par des sifflets. Elle quitta la scène en 1776, laissant ses camarades dans l'embarras pour une tragédie nouvelle et ses créanciers fort désappointés, et elle parcourut plusieurs cours du nord. La protection de la reine la fit rentrer en 1779 au Théâtre-Français, où elle recouvra son ancienne faveur. M^{lle} Raucourt attachée à la famille royale dont elle avait reçu plusieurs bienfaits, se prononça contre la révolution : elle fut arrêtée comme *suspecte* en 1794 ; et recouvra sa liberté au bout de quelques mois, après la journée du 9 thermidor. Elle forma alors une troupe des débris de l'ancien Théâtre-Français, qui joua jusqu'en septembre 1797. Son théâtre fut considéré comme le rendez-vous des royalistes, et le directoire le fit fermer. Mademoiselle Raucourt rentra au Théâtre-Français l'année suivante (1798), et y demeura jusqu'en 1809, époque à laquelle elle passa à Naples, à la tête d'une troupe qui donna des représentations à Rome, Milan, Florence, Turin et autres villes de l'Italie. Elle revint à Paris, joua encore au Théâtre-Français, et mourut en 1815, âgée de cinquante neuf ans. Le curé de Saint-Roch ayant refusé à sa dévouille mortelle l'entrée de l'église, ce juste refus donna lieu à des scènes scandaleuses. (Voyez MARDUEL.) En 1782, elle avait donné un drame intitulé *Henriette*, qui eut quelques représentations. On sait que Chénier l'a attaquée dans une épigramme mordante, qui commence par ce vers :

• O Phèdre ! dans ton feu que de vérité brille... ! •

Son père, réduit à la plus extrême indigence, se jeta en 1790 par une fenêtre d'un septième étage. On ne saurait concilier cet acte de désespoir, auquel l'entraîna la misère, avec une lettre tendre et respectueuse de sa fille, qu'on trouva sur lui. Il y avait aussi dans sa poche un billet écrit de sa main, et conçu en ces termes : « Je prie qu'on n'inquiète personne ; ma mort est volontaire ; je ne puis supporter mon horrible vie. Priez le Dieu de miséricorde de me pardonner ; » il n'y avait pas un mot pour sa fille.

* RAUCOURT (LOUIS-MARIE), dernier abbé de Clairvaux, naquit à Reims le 40 juin 1745. Son père avait été d'abord manufacturier, et était devenu contrôleur des guerres. Le jeune Raucourt commença ses études dans l'université de sa ville

natale, et un voyage, qu'il fit à Clairvaux auprès d'un de ses oncles, prieur dans cette abbaye, fixa sa vocation pour la vie religieuse. Pendant la durée de son noviciat, il fut envoyé à l'abbaye des Trois-Fontaines, puis à Paris, au collège des bernardins, où il acheva ses études. Raucourt de retour à Clairvaux, y enseigna la théologie ; il devint procureur de l'abbaye en 1768, prieur en 1773, et coadjuteur de l'abbé en 1780. Il était retourné à Paris pour y prendre ses grades en théologie, et fut reçu docteur en 1775. Après la mort de l'abbé Leblois, Raucourt fut désigné pour lui succéder et son administration répondit aux espérances que ses talens avaient fait concevoir. Il acheta pour la somme de 500.000 francs, la belle bibliothèque du président Bouthier de Dijon, que la révolution ne permit pas de mettre en place, et qui forme maintenant la bibliothèque publique de Troyes. L'abbé Raucourt avait aussi conçu le projet d'élever un monument à saint Bernard : la statue de la charité était déjà arrivée à Clairvaux et les marbres de Carare étaient en route ; mais les troubles politiques qui survinrent, empêchèrent l'érection de ce monument. On assure qu'il se laissa pendant quelque temps séduire par des idées d'innovation, et qu'il introduisit dans son abbaye des changemens, tant pour le costume des religieux que pour la discipline de la maison. A l'époque de la révolution, l'abbaye de Clairvaux fut envahie ; le mobilier, le trésor, tout fut enlevé hormis quelques reliques trouvées par l'abbé Raucourt. Obligé de quitter cette demeure il se retira au petit village de Juvancourt à une lieue de là, et il y resta jusqu'en 1804, entouré de l'estime et du respect des habitants qui lui en donnèrent des preuves non équivoques pendant la terreur. Il se fixa ensuite à Bar-sur-Aube et mourut dans cette ville le 6 avril 1824. *L'Ami de la religion* (tome 61, p. 78), lui a consacré un intéressant article.

RAUFFING (ELIZABETH de), veuve d'un gouverneur d'Arches, nommé du Bois, s'étant retirée avec ses trois filles en Lorraine où elle était née, y fut l'objet de l'édification publique, et devint l'institutrice des religieuses de *Notre-Dame de Refuge*. Dans l'immense variété des ordres et des congrégations établis pour assortir les moyens du salut à tous les caractères et à toutes les dispositions, on avait oublié jusque-là, comme

perduës sans ressources, les femmes qui avoient trahi l'honneur le plus irréparable de leur sexe. La pieuse dame s'occupait de cet objet, établit un institut que le pape Urbain VIII approuva le 20 mars 1684. Jean de Porcelet, évêque de Toul; Eric de Lorraine, évêque de Verdun; le cardinal de Bérulle, et à leur exemple quantité d'ecclésiastiques et de laïques distingués, s'employèrent vivement pour consommer et cimenter cet établissement. Dès l'année 1627, le duc de Lorraine, Charles IV, donna ses lettres-patentes pour le refuge de Nancy. Deux ans après, le cardinal Nicolas-François de Lorraine, évêque de Toul, dont Nancy dépendait, établit cette maison en forme de monastère, lui donna la règle de saint Augustin, et fit dresser les constitutions, qui, approuvées d'abord par Urbain VIII, furent confirmées dans la suite par Alexandre VII. La fondatrice fut appelée en différentes villes de France pour y établir des maisons de son institut. De retour à sa maison de Nancy, et épuisée d'austérités, plus encore que de travaux, elle y mourut en odeur de sainteté.

RAULENGHIEN. Voyez RAPHELENGIUS.

RAULIN (JEAN), prédicateur, naquit à Toul en 1443. Après avoir pris ses degrés dans l'université de Paris, il prêcha dans cette capitale avec beaucoup de succès. Il était entré dans l'ordre de Cluny en 1497, et il mourut à Paris en 1514, à 71 ans. En 1511, on recueillit ses *Sermons* in-8°. Il se rendit autant recommandable par sa régularité que par les ouvrages ascétiques qu'il donna au public. On a encore de lui des *Lettres*, Paris, 1521, in-4°, peu communes. Ses ouvrages furent recueillis à Anvers, 1612, en 6 vol. in-4°. La Fontaine a emprunté à Raulin le sujet de sa belle fable des *Animaux malades de la peste*, et Rabelais a tiré parti d'une histoire de cet auteur dans les chap. 9 et 27 de son *Pantagruel*.

RAULIN (JEAN-FACON), Espagnol de nation, a donné, dans le cours du 18^e siècle, *Histoire ecclésiastique du Malabar*, imprimée à Rome, in-4°. Elle est pleine de particularités qui semblent n'avoir d'existence que dans l'imagination de l'auteur.

* RAULIN (JOSEPH), médecin ordinaire du roi, censeur royal, etc., naquit à Ayguetinte, près d'Auch, en 1708. Il exerça d'abord son art à Nérac. Son mérite y fut méconnu, et il eut peu de

succès. Montesquieu ayant eu occasion de l'apprécier, l'engagea à venir se fixer à Paris. Raulin y arriva en 1755, et y fut bientôt autant recherché qu'il avait été négligé en Gascogne. Cependant il était plus habile pour la théorie que pour la pratique; il se consacra à la première. Il fut appelé à presque toutes les consultations, et se vit entouré de la considération publique et des biens de la fortune. Le roi le nomma son médecin ordinaire, et peu de temps après il obtint l'emploi de censeur royal. Le gouvernement le chargea de composer plusieurs *Traité sur la manière d'élever les enfans, sur les accouchemens, sur les maladies des femmes en couche*, etc. Raulin fut membre des académies de Bordeaux, de Rouen, des Arcades de Rome, etc. Il mourut à Paris le 12 avril 1784, âgé de 76 ans. Ses principaux ouvrages sont : | *Traité des maladies occasionnées par les promptes variations de l'air*, 1752, in-12; | *Traité des maladies occasionnées par les excès de chaleur, de froid, d'humidité et autres intempéries de l'air*, Paris, 1756, in-12; | *Traité des affections vaporeuses du sexe*, ibid., 1758, in-12; | *De la conservation des enfans, ou des Moyens de les fortifier, de les préserver et guérir des maladies*, ibid. 1763, 2 vol. in-12, et 1779, 3 vol. in-12; | *Traité des maladies des femmes en couche*, ibid. 1771, in-12; | *Instruction succincte sur les accouchemens*, 1769, 1770, in-12; | *Parallèle des eaux minérales de France avec celles d'Allemagne*, ibid. 1777, in-12; | *Analyse des eaux minérales de Proovins*; | *Examen de la houille regardée comme engrais*, ibid., 1775, in-12; | *Traité de la phthisie pulmonaire*, 1782, in-8°, 2^e édition, 1784, 2 vol. in-8°. Cet ouvrage, le dernier que l'auteur écrivit, est un des plus importants qu'il ait faits. On trouve dans le *Dictionnaire d'Eloy* et dans la *France littéraire* de Ersch le catalogue complet de ses productions.

* RAUTENSTRAUCH (ETIENNE de), bénédictin allemand, et abbé de Braunau, vivait vers le milieu du siècle dernier. Il était savant en théologie, et avait professé cette science pendant plusieurs années dans son monastère. On sait que vers ce temps une nouvelle doctrine, qui rabaisait l'autorité spirituelle pour relever celle des princes, s'introduisit en Allemagne. Do n Rautenstrauch en avait adopté les principes et les enseignait dans ses leçons. Le consistoire archiépi-

scopal de Prague en ayant été instruit, Rautenstrauch fut mandé pour y rendre compte de ses opinions. Elles parurent au moins suspectes, et il fut privé de sa chaire; mais ses sentimens s'accordaient avec ceux des théologiens qui avaient du crédit à la cour. Dom Rautenstrauch envoya à Rieger, l'un d'eux, son *Traité du pouvoir du pape*, les *Thèses* qu'on avait improuvées à Prague, et ses *Défenses*. Rieger les communiqua à Stock, président de la faculté de théologie de Vienne, et membre du conseil des études (voyez STOCK), qui le fit nommer président des études à Prague même où il avait été condamné. Le triomphe de Rautenstrauch ne se borna point à ce premier succès. En 1774, l'impératrice, abusée sur son compte, le rappela à Vienne et lui donna la place de Stock, qui était mort. Il se trouva ainsi président de la faculté de théologie de Vienne, et investi de tous les pouvoirs nécessaires pour faire prévaloir les nouvelles idées. Il dressa un *Plan de théologie* dans ce sens. En vain le cardinal Migazzi, archevêque de Vienne, et d'autres prélats, le pape lui-même, auquel ce plan avait été déferé, firent des représentations au gouvernement impérial. Non seulement le plan, mais encore une *Introduction à la théologie*, dressée d'après les mêmes principes par Ferdinand Stoger, professeur d'histoire ecclésiastique, furent approuvés par le tribunal des études. On n'employa plus que des professeurs imbus des opinions nouvelles; chaque jour la manie d'innover devenait plus hardie. Pehem, l'un de ces professeurs, osa proposer de se servir de la langue vulgaire dans la célébration des offices et dans l'administration des sacrements. Rautenstrauch fit soutenir à Vienne une *Thèse* où l'on prenait contre le pape le parti de l'Eglise d'Utrecht, et où l'on permettait une usure modérée. En 1783, il entreprit un voyage en Hongrie pour y propager ces réformes; mais il mourut à Erlau le 30 septembre de la même année. Il avait publié en 1771 des *Prolegomènes sur le droit ecclésiastique universel*, et sur le droit ecclésiastique d'Allemagne.

RAUWOLF (LÉONARD), surnommé *Dasylycus*, médecin; natif d'Augsbourg, avait pour la botanique une forte passion, qui fit qu'il se rendit en Syrie en 1757. Il parcourut toute la Judée, l'Arabie, la Babylonie, l'Assyrie, l'Arménie, etc., amassa un grand nombre de plantes

et de curiosités naturelles, et fit des observations sur les mœurs des peuples de ces contrées. Il revint dans sa patrie en 1756; mais les troubles qui l'agitaient l'obligèrent de se retirer en 1588 à Lintz, où il mourut en 1606 (1), avec le titre de médecin des archiducs d'Autriche. Il publia la *Relation* de son voyage en allemand, Francfort, 1582, in-4°. Nicolas Staphorst l'a traduit en anglais, Londres, 1693. Le *Catalogue* des plantes que Rauwolf a observées au Levant, a été donné en latin par Jean-Frédéric Gronovius, sous le titre de *Flora orientalis*, Leyde, 1755, in-4°. On voit encore dans la bibliothèque de Leyde les plantes sèches que Rauwolf a rapportées en Europe.

RAVAILLAC (FRANÇOIS), le meurtrier d'Henri IV, né à Angoulême, en 1578 ou 1579, conçut l'exécration dessein d'assassiner Henri IV, et il l'exécuta le 14 mai 1610. Ce monstre avait été d'abord valet de chambre d'un conseiller, puis praticien, ensuite maître d'école. Il fut mis en prison pour dettes, à Angoulême; et lorsqu'il recouvra la liberté, il protesta qu'il avait eu d'étranges visions dans sa prison. Dans un de ses nombreux voyages à Paris, il prit l'habit de frère convers chez les feuillans; mais il en fut chassé comme visionnaire. De retour à Angoulême, il entendit dire, chez un certain Belliard, que le pape avait menacé d'excommunier le roi, et que Henri IV avait répondu que si le pape l'excommunierait il le déposerait. Dès lors Ravallac conçut le projet d'assassiner le roi. Cependant, étant revenu à Paris, il se rendit au Louvre chez la duchesse d'Angoulême, pour qu'on le présentât au roi, afin, disait-il, de le prier de forcer les protestans d'embrasser la religion catholique; « car sans cela il avait l'intention » de le tuer. » Cette assertion est consignée dans son procès, et l'on s'étonne qu'on n'ait point arrêté un fanatique qui témoignait de telles intentions. Il retourna encore dans son pays, y resta quelques mois, et avant de se rendre à Paris pour la dernière fois, il communia, fit dire une messe; quinze jours après

(1) C'est la date que donnent Joacber, Brucker, Kaestner, etc., mais elle est erronée. Tob. Cöber, médecin, qui le soigna dans sa dernière maladie, nous apprend que Rauwolf mourut en 1596 (non à Lintz, mais dans la forteresse de Hatvan, située dans le comitat de Hevetch, à la suite des troupes autrichiennes qui allaient en Hongrie).

être arrivé à Paris, il vola un couteau dans une hôtellerie, en aiguisa la pointe avec une pierre, et le jour suivant, se trouvant rue de la Ferronnerie, au moment où un embarras de charrettes avait arrêté le carrosse du roi dans cette rue, Ravailiac monte sur une des roues de derrière, et avançant le corps dans le carrosse au moment que ce prince était tourné vers le duc d'Epéron assis à son côté, pour lui parler à l'oreille, il lui donne dans la poitrine deux coups de poignard. Le monstre eût pu se sauver sans être reconnu; mais étant demeuré à la même place, tenant à la main le couteau encore dégouttant de sang, le duc d'Epéron le fit arrêter. Son procès ayant été dressé, il fut tiré à quatre chevaux et écartelé à la place de Grève, le 27 mai 1640, âgé d'environ 52 ans, après avoir constamment persisté à dire dans tous ses interrogatoires, qu'il n'avait point de complices. Les deux docteurs de Sorbonne qui l'assistèrent à la mort, Filesac et Gamache, ne purent rien arracher de lui, peut-être parce qu'il n'avait rien à dire. On n'entrera point dans des détails et dans un amas de circonstances que personne n'ignore, sur le caractère des personnes auxquelles on a attribué ce détestable parricide; on dira seulement qu'il est très difficile de décider si, parmi ces personnes, il y en eut quelqu'une qui trempa dans cet horrible forfait. Le duc de Sully assure que le cri public désigne assez ceux qui ont armé le bras du monstre. Mais les *Mémoires* de ce ministre furent composés par ses secrétaires dans le temps qu'il était disgracié par Marie de Médicis. Il n'est pas étrange qu'on y laisse échapper quelques soupçons sur cette princesse que la mort de Henri IV rendait maîtresse du royaume, et sur le duc d'Epéron (1), qui avait servi à la faire déclarer régente. Les conjectures odieuses que les autres historiens ont recueillies ne sont pas plus fondées.

(1) Il est constant que le duc d'Epéron s'opposait une sorte de violence à ce que le régleur fût massacré sur-le-champ par les gens du roi; et pour peu qu'il eût été complice, il n'avait qu'à laisser faire. On avait monté la tête peu solide de Ravailiac, comme on a monté de nos jours celles plus malheureuses encore d'une partie des assassins de Louis XVI, à force de calomnies, et des plus déçrétantes. Ce malheureux voyant le peuple fondre en larmes à la lecture de l'endroit de sa sentence où l'on retraçait son horrible action contre le bon roi, s'écria : « Ah ! si je savais qu'il fût tant aimé ! »

RAVANEL, chef des camisards, sachant que sa tête était mise à prix, eut la hardiesse de venir trouver le maréchal de Villars, et de lui demander les mille écus de récompense, en se découvrant. Le maréchal lui pardonna et lui fit compter la somme. Mais l'année suivante, ayant été reconnu pour le chef d'une conspiration tramée en Languedoc, et convaincu d'excès atroces, il fut brûlé vif, en juin 1705. • Ravanel et Catinat (dit • M. de Berwick dans ses excellents et véridiques *Mémoires*), qui avaient été • grenadiers dans les troupes, furent brûlés vifs, à cause des sacrilèges horribles qu'ils avaient commis. Billart et • Jonquet furent roués : le premier s'était chargé d'exécuter le projet formé • contre M. Basville et moi ; il l'avoua, et semblait s'en faire gloire. Le même • jour que j'entrâi dans la province, l'on prit un nommé Castanet, prédicant, lequel fut roué à Montpellier, convaincu • de toutes sortes de crimes énormes, et non pour fait de religion, comme on a affecté de le publier... Je sais qu'en beaucoup de pays on a voulu noircir ce que nous avons fait contre ces gens-là ; mais je puis protester en homme d'honneur qu'il n'y a sorte de crimes dont les camisards ne fussent coupables. Ils joignaient à la révolte, aux sacrilèges, aux meurtres, aux vols et aux débordemens, des cruautés inouïes, jusqu'à faire griller des prêtres, éventrer des femmes grosses et rôtir les enfans. Voilà les objets des apologies philosophiques et des déclamations les plus forcées contre les catholiques !

RAVAUD. Voyez REMI.

• RAVENET (SIMON-FRANÇOIS), graveur, né à Paris, en 1721, y étudia son art, et passa à Londres, où l'on croit qu'il se perfectionna sous Bartolozzi. Il se fixa dans cette ville et grava plusieurs estampes, parmi lesquelles on remarque l'*Emblème de la vie humaine*, d'après le Titien ; les *Bergers d'Arcadie*, d'après les dessins du Poussin ; *Lucrèce déplorant son sort*, sur ceux de Casali, et un grand nombre de portraits. — Son fils, RAVENET, se fixa à Parme, y exerça l'art de son père, exécuta plusieurs morceaux sur les dessins du Corrège, fit paraître *Jupiter et Antiope*, d'après Rubens.

• RAVENNE (MARC DE), célèbre graveur du 16^e siècle, surnommé le Ravenne ou *Ravegnano*, naquit en 1500, fut

élève de Marc-Antoine, et travailla pour le compte de cet artiste. On a de lui plusieurs ouvrages estimés, d'après les plus grands peintres, comme Raphaël, Jules Romain, Michel-Ange. Ses estampes les plus renommées sont la *Statue de Laocoon* et le *Massacre des Innocens*. Il mourut vers 1570.

RAVESTEYN (JOSSE) ou *Judocus Tiletanus*, né à Thielt en Flandre vers 1506, professeur en théologie et chanoine de Saint-Pierre à Louvain, assista au concile de Trente, député de Charles-Quint, et au colloque de Woorst en 1557. Il mourut à Louvain le 7 février 1571. Ce docteur était habile controversiste, grand adversaire des erreurs de Baïus, qu'il dénonça à plusieurs évêques et universités, etc. Nous avons de lui : | une *Réfutation de la Confession d'Anvers*, en latin, Louvain, 1567; | *Apologie de cette Réfutation*, 1568; | *Apologie des décrets du concile de Trente touchant les sacrements*, Cologne, 1607, in-12.

* **RAVESTEYN (JEAN van)**, un des meilleurs peintres de la Belgique, né à la Haye en 1580. On remarque dans ses compositions du jeu, de la variété, de l'énergie et un excellent coloris. On conserve trois superbes tableaux de cet artiste, à la Haye, dans les salons du jardin de l'Arquebuse.

* **RAVESTEYN (HUBERT)**, peintre en paysages, né à Dordrecht en 1647. Il acquit de la réputation en peignant des *Vues*, des *Foires*, des *Rassemblemens de peuple*, etc. — **RAVESTEYN (NICOLAS)** fut aussi peintre renommé dans l'histoire et dans le portrait. Il était né à Bommel en 1661. Il travaillait avec une grande facilité.

* **RAVI (JEAN)**, architecte et sculpteur français, né vers l'an 1280, fut employé, pendant plusieurs années, aux travaux de l'église Notre-Dame de Paris. On n'a pas d'autres renseignemens sur sa vie que ceux qu'indiquait l'inscription suivante, placée dans cette même église, et qui était à côté d'une petite figure qui représentait cet artiste : « C'est maître » Jean Ravi, qui fut maçon de Notre-Dame par l'espace de 26 ans, et commença ces *Nouvelles histoires*. Priez Dieu pour l'âme de lui ; et maître Jean Le Boutelier son neveu, les a parfaits, l'an 1332. » On n'ignore pas que dans ces temps on désignait les architectes par le nom de maîtres-maçons.

RAVISIUS TEXTOR Voyez TIXIER

RAVIUS ou **RAVE (CHRISTIAN)**, né à Berlin en 1613, voyagea en Orient, où il apprit les langues turque, persane et arabe, et d'où il rapporta des manuscrits précieux. De retour en Europe, il professa les langues orientales à Utrecht, d'abord sans appointemens, et ensuite avec une pension de 600 florins que la ville lui décerna. Ravius fut un des savans de la cour de la reine Christine de Suède. Enfin il professa les langues orientales à Kiell, puis à Francfort-sur-le-Mein, où il mourut en 1677, à 64 ans. On a de lui : | un *Plan d'orthographe et d'étymologies hébraïques*; | une *Grammaire hébraïque, chaldaïque, syriaque, arabe, samaritaine et anglaise*, Londres, 1640, in-8°; | une *Traduction latine de l'arabe d'Apollonius de Perge*. — Il ne faut pas le confondre avec JEAN RAVIUS, son fils, bibliothécaire de l'électeur de Brandebourg, qui a laissé des *Commentaires* sur Cornélius Népos, des *Aphorismes militaires*, et d'autres écrits latins.

RAWLEIGH ou **RALEGH (WALTER)**, d'une famille noble et ancienne, eût beaucoup de part aux expéditions maritimes du règne de la reine Elizabeth dont il avait gagné les bonnes grâces en étendant un beau manteau sous ses pieds dans un chemin boueux. C'était un génie audacieux et romanesque. Il naquit vers 1532 à Hayes, lieu obscur de la paroisse de Budley, dans le Devonshire. Il vint en France avec les secours d'armes qu'Elizabeth envoya aux protestans. De retour en Angleterre, Rawleigh alla dans l'Amérique septentrionale en 1584, s'y rendit maître du pays de Mocosa, y introduisit la première colonie anglaise, et donna à ce pays le nom de *Virginie*. Elizabeth le choisit en 1592 pour commander la flotte destinée à s'opposer aux progrès des Espagnols dans l'Amérique. Rawleigh se mit en mer avec quinze vaisseaux de guerre. Il causa de grandes pertes aux Espagnols, et leur enleva une caraque estimée 2 millions de livres sterling. La reine le reçut à son retour comme un homme distingué, le nomma capitaine de sa garde, et lui fit épouser une de ses dames d'honneur. Rawleigh se rembarqua en 1595, alla attaquer les Espagnols dans l'île de la Trinité, brûla la ville de Saint-Joseph, et fit prisonnier le gouverneur. Il s'avança ensuite sur la rivière d'Orénoque; mais n'ayant pu aborder dans la Guiane, il réduisit en cendres la ville de Comana; et se conduisit, comme en toute occasion,

avec autant de cruauté que de courage. Sous le règne de Jacques I^{er}, il fut accusé d'avoir voulu mettre sur le trône Arabelle Stuart, dame du sang royal, et condamné à perdre la tête : mais le roi se contenta de le faire renfermer à la tour de Londres, où il demeura 15 ans. Rawleigh profita de cette retraite pour composer une *Histoire du monde*. Il fut mis en liberté en 1616, pour aller sur la Castille d'or et sur les côtes de la Guiane ; mais son expédition n'ayant pas été heureuse, il eut la tête tranchée à Westminster l'an 1618, en exécution de l'ancien arrêt qui n'avait pas été annulé, et à la sollicitation de l'ambassadeur d'Espagne, qui se plaignit de diverses atrocités exercées par Rawleigh sur les sujets de son maître. Le fanatisme de secte, qui entraînait pour beaucoup dans sa bravoure, le rendait sanguinaire et cruel : l'auteur du *Plutarque anglais* s'est vainement efforcé d'en faire un homme de bien. On a de lui : | son *Histoire du monde*, en anglais, in-8°, 1614. L'auteur ne publia que la première partie; il jeta au feu la seconde. Cet ouvrage est confus et peu exact; l'auteur n'avait pas la tête assez calme pour écrire avec clarté, ordre et vérité. | Une *Relation* de son premier voyage à l'Amérique, ou la *Découverte de la Guiane*, en latin, Nuremberg, 1599, in-4°. Il y a des choses curieuses, mais toutes ne sont pas vraies.

* RAWLINSON (THOMAS), bibliomane anglais, né à Londres en 1681, à l'aide d'une immense fortune, rassembla des milliers de livres et de manuscrits, qui formaient la plus vaste collection qui existât de son temps chez un particulier. Sa bibliothèque en étant encombrée, il remplit de ceux qui restaient ses vastes appartemens et même sa chambre, où il n'avait pas même laissé une place pour son lit qui était relégué dans un corridor. Il mangeait, dormait, s'habillait et recevait au milieu de cet énorme fatras de volumes. Sa manie n'échappa point à la plume piquante d'Addison; il le désigne dans le *Tatler* par le nom de *Tom Folio*. Rawlinson avait des connaissances étendues, et était lié avec les hommes de lettres de son temps, et particulièrement avec Maistre, qui lui dédia son édition des *Satires de Juvenal*. On a imprimé les *Annales d'Aluredus Beverlacensis*, d'après un manuscrit que possédait Rawlinson. Il mourut en 1725. On employa seize jours à la seule vente de ses manuscrits.

* RAWLINSON (RICHARD), savant antiquaire anglais, membre de la société royale de Londres et de celle des Antiquaires, naquit vers 1690, étudia les lois à Oxford, où il reçut en 1719 le bonnet de docteur. Il cultiva de préférence les antiquités et la numismatique, fit de riches collections pour la continuation de l'*Athenæ oxonienses* de Wood, et contribua à la publication de plusieurs ouvrages sur l'histoire ancienne. Il a écrit une *Histoire d'Oxford*, et a traduit en anglais l'ouvrage de Lenglet-Dufresnoy, sur la *Méthode d'étudier l'histoire*, 2 vol. in-8°. Cet homme estimable mourut à Islington, le 6 avril 1735; son cœur fut enfermé dans une urne de marbre, placée dans la chapelle du collège de Saint-Jean à Oxford. Il laissa, par testament, à cette université sa bibliothèque, ses médailles et ses manuscrits.

RAY (JEAN) ou Joux WRAY, en latin *Raius*, savant naturaliste, né dans le comté d'Essex en 1628 d'un forgeron, étudia à Cambridge, et fut membre du collège de la Trinité. Après avoir pris les degrés académiques, il fut ordonné prêtre de l'église anglicane; mais son opposition aux sentimens des évêques l'empêcha d'obtenir des bénéfices. Il se consola de la privation des biens ecclésiastiques par l'étude de la nature. Il avait tout ce qu'il fallait pour l'approfondir : un esprit actif, un zèle ardent, un courage infatigable. Il parcourut l'Angleterre, l'Ecosse et l'Irlande, la Hollande, l'Allemagne, l'Italie, la France et plusieurs autres pays dans lesquels il fit des recherches laborieuses. La société royale de Londres s'empressa de le posséder en 1667, et le perdit en 1706. Il était pour lors âgé de 78 ans. Ray passa sa vie en philosophe et la finit de même. Sa modestie, son affabilité, lui firent des amis illustres. Il n'était point, comme certains savans, avare de ses recherches; il les communiquait avec un plaisir infini. Il joignait aux connaissances d'un naturaliste celles d'un littérateur et d'un théologien. Ses ouvrages, dans lesquels on trouve beaucoup de solidité, de sagacité et d'érudition, sont : | une *Histoire des plantes*, en 3 vol. in-fol. 1686-1688, 1704; et les trois tomes ensemble, 1716, in-fol.; | une *Nouvelle Méthode des plantes*, Londres, 1682, in-8°; | un *Catalogue des plantes d'Angleterre et des îles adjacentes*, Londres, 1677, in-8°, avec un supplément en 1688 et divers autres ouvrages de bo-

tanique. Son système diffère de celui de Tournefort. Celui-ci ne distribue les plantes qu'en 22 genres, au lieu que Ray en compte 28 : cependant d'habiles physiiciens ont cru que cette multiplication des genres n'avait point formé une classification plus exacte que celle de Tournefort et de Linnée, et que les difficultés se compensaient dans ces systèmes divers. (Voyez TOURNEFORT.) | Un *Catalogue des plantes* des environs de Cambridge, 1660, in-8°, avec un appendix de 1663, et un de 1685 ; | *Stirpium europearum extra Britanniam nascentium sylloge*, Londres, 1694, in-8° ; | *Synopsis methodica animalium quadrupedum et serpentini generis*, ibid. 1724, in-8° ; | *Synopsis methodica avium et piscium*, ibid. 1613, in-8° ; | *Historia insectorum cum Appendice Martini Listeri de scarabæis britannicis* 1710, in-4° ; | *Dictionariolum trilingue secundum locos communes* ; | *De variis plantarum methodis dissertatio*, 1696, in-4°. C'est une apologie de son système. Tous les ouvrages précédens sont en latin. Les principaux de ceux qu'il a écrits en anglais sont : | *L'Existence et la sagesse de Dieu, manifestées dans les œuvres de la création*. Ce livre a été traduit en français, Utrecht, 1714, in-8°. Il y a beaucoup de solidité et d'érudition. | *Trois Dissertations sur le chaos et la création du monde, le déluge et l'emplacement futur du monde*, dont la plus ample édition est celle de Londres, en 1713, in-8°. | Une *Exhortation à la piété, le seul fondement du bonheur présent ou futur*. Ce discours est contre Bayle, qui niait qu'une république composée de chrétiens qui observeraient exactement les préceptes de J.-C. pût se soutenir. | *Divers Discours* sur différentes matières théologiques, imprimés à Londres en 1692, in-8° ; | un *Recueil de lettres philosophiques*, 1718, in-8°, qui ne sont pas dans leur totalité un recueil précieux ; | *Observations topographiques, morales et physiques*, sur les pays qu'il a parcourus, 1673 et 1746, in-8°. — Il ne faut pas le confondre avec l'abbé AUGUSTIN-FIDÈLE RAY, dont on a une *Zoologie universelle, ou Histoire universelle de tous les quadrupèdes, cétacés et oiseaux connus*, etc. Paris, 1788, in-4° ; ouvrage savant et sagement écrit. Voyez le *Journ. hist. et litt.* 13 octobre 1789, pag. 243.

RAYGER (CHARLES), né à Presbourg en 1641, étudia en médecine à Strasbourg à Leyde et à Montpellier, pratiquant son

art avec beaucoup de succès dans sa patrie, communiqua à l'académie impériale de Vienne un grand nombre d'observations, qui lui méritèrent, en 1694, une place dans cette société, et mourut à Presbourg le 14 janvier 1707. Ses *Observations* sur une infinité d'objets curieux et intéressans, qui ont rapport à la médecine et à l'histoire naturelle, ont trouvé place dans les *Miscellanea* de l'académie dont il était membre. On a encore de lui des *Observations* jointes à celles de Paul Sprindler avec des notes ; Francfort, 1691, in-4°.

RAYMOND. Voyez RAIMOND.

* RAYMOND (JEAN-ARNAUD), ancien architecte du roi, naquit le 9 avril 1742, de Pierre Raymond, entrepreneur de bâtimens, qui lui donna les premières leçons d'architecture. Il vint à Paris, en 1760, et après avoir obtenu, en 1761, le grand prix d'architecture, il alla à Rome. Il revint à Paris en 1776, et quelque temps après, on l'appela à Montpellier pour y construire la belle place du Perron. Nommé ensuite architecte des états de Languedoc, il présenta un projet de palais de justice et de prison pour la ville d'Aix, ainsi que pour la reconstruction de l'église de Saint-Barthélemy de Bordeaux ; mais ces projets ne purent s'effectuer, faute de fonds. Il éleva, aux frais de la province du Languedoc, l'église collégiale de l'Île-Jourdain, à quatre lieues de Toulouse. En 1784, il vint se fixer à Paris, où l'académie des beaux-arts l'avait nommé parmi ses membres. L'année suivante, il bâtit, rue du Gros-Chenet, pour la célèbre madame Le Brun, la belle maison qui mérita les éloges de tous les connaisseurs. Bientôt après il fut nommé architecte du roi. Le ministre Calonne avait formé le projet de restaurer entièrement le cirque de Nîmes, et Raimond devait être mis à la tête de cette entreprise. La révolution fit oublier ce dessein ; Raymond s'enferma alors dans son cabinet, et eut le bon esprit de ne pas figurer dans nos troubles politiques. Il entra à l'institut, lors de sa formation, et on le chargea des travaux du Louvre, du Muséum, de la Bibliothèque, de l'Opéra, du palais de Saint-Cloud, et, conjointement avec M. Chalgrin, de la construction de l'arc de l'Etoile, ouvrage qui n'est pas encore achevé. Raymond était attaqué depuis 1809 d'une maladie très grave, à laquelle il succomba le 28 février 1811, après avoir mis, comme il le dit lui-même, un intervalle entre la vie et la mort. Cet

artiste était d'un caractère doux et bien-faisant , et fut un de ceux qui rétablirent en France le bon goût dans l'architecture.

RAYMONDIS (JEAN-ZACHARIE ou PARADIS de). Voyez PARADIS.

* RAYNAL (GUILLAUME-THOMAS-FRANÇOIS), un des écrivains philosophes les plus célèbres du 18^e siècle, né le 11 mars 1713 à Saint-Geniez dans le Rouergue, entra fort jeune chez les jésuites, et obtint des succès dans l'enseignement et dans la prédication. Mais se lassant d'un genre de vie qui ne s'accordait nullement avec son caractère ni avec ses opinions personnelles, l'abbé Raynal quitta en 1747, la société des jésuites, et alla s'établir dans la capitale où il s'attacha à la paroisse de Saint-Sulpice en qualité de prêtre desservant; renonçant ensuite aux pratiques du saint ministère, il parut dans le monde, prit le titre d'homme de lettres et se rangea dans la secte des philosophes. Raynal n'ayant pas de fortune, chercha des moyens d'existence dans la culture des lettres: quelques-uns de ses premiers ouvrages, les *Anecdotes littéraires* et les *Mémoires de Ninon de Lenclos* fournirent à ses besoins, mais sont aujourd'hui à peu près oubliés. Son *Histoire du Stathoudérat*, prônée par des amis intéressés, obtint un succès de vogue. Ce livre est un précis des révolutions qui ont agité la Hollande, depuis que ce pays s'est soustrait à la domination espagnole. Raynal s'était fait des amis: Diderot, d'Holbach et les autres philosophes du temps le prirent sous leur protection, lui firent confier la rédaction du *Mercur de France*, et l'aiderent de leur crédit pour lui assurer une existence indépendante. Cependant Raynal, que les occupations littéraires n'enrichissaient pas, se livra, dit-on, aux spéculations du commerce, et il paraît qu'elles furent plus utiles à sa fortune. Ce fut au milieu de l'agiotage qu'il conçut et qu'il exécuta son *Histoire philosophique des établissemens et du commerce des Européens dans les deux Indes*. Cet ouvrage parut en 1770, et son succès, d'abord assez équivoque, ne flatta pas l'amour-propre de l'auteur; mais le parti en releva bientôt le mérite par de pompeux éloges, et publia autant d'apologies qu'il parut de critiques. Il paraît que Raynal fut aidé dans cet ouvrage par plusieurs de ses amis. Deleyre fut chargé de réunir les matériaux, les comtes d'Aranza et de Souza fournirent des mémoires; le baron d'Holbach, Naigeon, Jean de Pech-

meja, et surtout Diderot, y travaillèrent. « Qui ne sait, dit Grimm, « que près d'un tiers de l'*Histoire philosophique* appartient à Diderot? Il y travailla pendant deux ans, et nous lui en avons vu composer une bonne partie sous nos yeux. Lui-même était souvent effrayé de la hardiesse avec laquelle il faisait parler son ami. Mais qui, lui disait-il, osera signer cela? Moi, lui répondait l'abbé, moi, vous dis-je; allez toujours. » (Voyez le *Dictionnaire des anonymes*, 2^e édit. n^o 8264, et le même n^o aux *Corrections*). D'après les principes de tels collaborateurs, l'esprit anti-religieux qui règne dans tout ce livre ne doit nullement étonner. Il fut publié en 1770. Ce ne fut que le 19 décembre 1779, qu'un arrêt du Conseil en défendit l'introduction en France, comme imprimé à l'étranger. Le public, par ses observations, l'ayant averti des défauts de son ouvrage, Raynal se mit à voyager, et visita les principales places de commerce de la France, de la Hollande et de l'Angleterre. En parlant du commerce des deux Indes, il avait flatté l'amour-propre des Anglais sur leurs établissemens; aussi il reçut à Londres une distinction très flatteuse. Il se trouvait un jour dans la galerie de la chambre des communes: l'orateur l'ayant appris, fit tout à coup cesser la discussion, jusqu'à ce qu'on eût accordé à Raynal une place d'honneur. A son retour d'Angleterre, il s'arrêta à Genève, et il y publia une nouvelle édition de son *Histoire*, 1781. Elle contient des corrections utiles, des articles et des notices plus exactes sur la Chine, les Etats-Unis, et sur le commerce en général; mais, en revanche, sa haine contre les rois et la religion s'y montre plus à découvert. Il se trouvait à Courbevoie lorsque son ouvrage faisait de nouveau le sujet de toutes les conversations dans la capitale. Des gens recommandables, attachés au service de Louis XVI, placèrent l'*Histoire philosophique* sur une table, dans l'appartement de ce prince, afin qu'il pût la parcourir. Louis XVI, naturellement pieux, en fut indigné, et le parlement, d'après les conclusions de l'avocat-général Séguier, ordonna qu'il fût brûlé. La Sorbonne déclara le livre *abominable*, et le qualifia, non sans raison, de *délire d'une âme impie*. L'auteur fut décrété de prise de corps; il en fut averti, et se retira de Courbevoie pour se rendre aux eaux de Spa. Il partit ensuite pour l'Allemagne, et ayant prolongé son voyage

jusqu'à Berlin, il fit demander à Frédéric II la permission de lui présenter ses hommages. Le roi de Prusse lui indiqua le jour. Ce prince était debout auprès de son bureau : « Monsieur, lui-dit-il, vous êtes vieux ainsi que moi; sans façon, asseyons-nous. Vous me trouvez à lire un de vos ouvrages, l'*Histoire du Stathoudérat*. » La vanité de Raynal, qui était extrême, fut très satisfaite de cet accueil familial; il répondit à Frédéric avec le ton de cette même vanité : « Cette histoire est un des ouvrages de ma première jeunesse : j'ai fait mieux que cela. — Et quel est donc cet ouvrage ? » demanda le prince. — C'est, ajouta Raynal, mon *Histoire philosophique des deux Indes*. — Je ne la connais pas, lui répondit Frédéric, je n'en ai jamais entendu parler. » Cette réponse froide et inattendue déconcerta un peu Raynal, qui s'empessa de terminer la conversation. Il visita plusieurs cours, comme s'il avait voulu *promener* sa renommée. De retour en France, il demeura long-temps dans les pays méridionaux. Il donna aux académies de Marseille et de Lyon plusieurs prix, dont il proposa les sujets. Le plus remarquable est celui qui avait pour but de déterminer si la découverte de l'Amérique avait été utile ou nuisible à l'Europe. Mûri par l'âge, et moins dominé par l'effervescence des passions, il n'envisagea dans les nombreuses innovations qui eurent lieu lors de la formation de l'assemblée Constituante, que des attentats contre la propriété, et des encouragemens à la licence parmi le peuple. Le 31 mai 1791, il adressa une longue lettre à cette assemblée, où l'on remarque les passages suivans : « J'osai, dit-il, parler long-temps aux rois de leurs devoirs; souffrez qu'aujourd'hui je parle au peuple de ses erreurs. Serait-il donc vrai qu'il fallût me rappeler avec effroi que je suis un de ceux qui, en éprouvant une indignation généreuse contre le pouvoir arbitraire, ont peut-être donné des armes à la licence...? Près de descendre dans le tombeau, que vois-je autour de moi? des troubles religieux, des dissensions civiles, la consternation des uns, l'audace des autres; un gouvernement esclave de la tyrannie populaire, le sanctuaire des lois environné d'hommes effrénés, qui veulent alternativement ou les dicter, ou les braver; des soldats sans discipline, des chefs sans autorité, des ministres sans

moyens, la puissance publique n'existant plus que dans les clubs...! Vous vous applaudissez de toucher au terme de votre carrière, et vous n'êtes entourées que de ruines, et ces ruines sont souillées de sang et baignées de larmes: des bruits sourds et vagues, une terre qui fume et qui tremble de toutes parts, annoncent encore des explosions nouvelles. Qui osa jamais rêver pour un grand peuple une constitution fondée sur un nivellement abstrait et chimérique? Ma pensée va jusqu'à désirer que le tombeau se referme promptement sur moi; vous recevrez d'un vieillard qui s'éteint la vérité qu'il vous doit. » Quand Raynal avait parlé en philosophe, il avait trouvé un grand nombre d'admirateurs; il parlait une fois en homme sage, et ces mêmes admirateurs méprisaient ses avis, et allaient jusqu'à l'insulter. On ne fit aucun cas de sa lettre, et on le traita de vieux radoteur. Voyant la marche terrible que prenait la révolution, il alla se fixer à Passy où il vécut tout-à-fait ignoré, et où il eut le temps de se convaincre, par une juste réflexion, et comme il le marque dans sa lettre à l'assemblée, qu'il avait été un de ceux qui avaient donné des armes à la licence. Il demeura depuis quelque temps à Montlhéry, lorsqu'il mourut à Chaillot, chez un ami, le 6 mars 1796, à 83 ans, dépouillé de presque tout ce qu'il possédait. Quatre heures avant sa mort, il avait entendu la lecture d'un journal, sur lequel il avait fait des observations critiques. Sa fortune était tellement diminuée, qu'on ne trouva, dit-on, chez lui, pour tout argent, qu'un assignat de 50 livres, valant alors 5 sous en numéraire. Le Directoire qui s'occupait d'organiser l'institut, l'en avait nommé membre pour la classe d'histoire. Raynal était aussi de la société royale de Londres, et de l'académie de Berlin. Voici la liste de ses principaux ouvrages : | *Histoire du Stathoudérat*, Paris, 1748, in-42; 1750, 2 vol., réimprimée en 1819. Il la fit imprimer à ses frais, la vendit lui-même, et en débila, dit-on, 6000 exemplaires; | *Histoire du parlement d'Angleterre*, ibid., 1750, 2 vol. in-42. On critiqua justement dans ces deux ouvrages un ton oratoire et ampoulé, peu convenable au bon goût et à la dignité historique. En 1820 les frères Baudouin ont réimprimé cet ouvrage sous le titre d'*Histoire du parlement anglais*, par Louis Bonaparte avec des Notes de Napoleon.

| *Anecdotes littéraires, historiques, militaires et politiques de l'Europe depuis l'élévation de Charles-Quint à l'empire, jusqu'à la paix d'Aix-la-Chapelle.* ibid., 1763, 3 vol. in-12. Cet ouvrage présente des faits assez curieux et intéressans, et il est écrit d'un style naturel et rapide, qualités qu'on retrouve rarement dans ses autres productions, excepte la suivante, à laquelle on accorde le même mérite ; | *Histoire du divorce de Henri VIII.* ibid. 1763, in-12 ; | *Ecole militaire.* 1762, 3 vol. in-12, recueil indigeste, et où les exemples de bravoure sont mis pêle-mêle avec ceux de bassesse et de lâcheté ; | *Mémoires historiques de l'Europe.* 1772, 3 vol. in-8°, où la critique et les faits ne sont pas toujours exacts ; | *Tableau et révolutions des colonies anglaises dans l'Amérique septentrionale.* 1781, 2 vol. in-12 ; | *Histoire philosophique et politique des établissemens et du commerce des Européens dans les deux Indes.* Paris, 1770 ; Genève, 1781, 10 vol. in-8°, réimprimée à Paris, en 1820. Les éloges que Laharpe fit de cet ouvrage, dès sa première édition, sembleraient plutôt dictés par un esprit de secte que par l'homme impartial ; et le lecteur judicieux, en parcourant l'histoire philosophique, y trouve de la confusion, des absurdités, des déclamations fatigantes contre les lois, les usages établis, les gouvernemens, et surtout contre les rois et les prêtres. Le mérite qu'on remarque dans plusieurs de ces *Mémoires* sur le commerce de quelques nations est contre-balancé par des erreurs, des inexactitudes sans nombre, et par des récits et des tableaux licencieux qui répugnent également aux bonnes mœurs et aux convenances sociales. Ces premiers défauts ont disparu, il est vrai, dans la seconde édition ; mais l'auteur, comme nous l'avons déjà dit, s'y montre encore plus acharné contre les souverains et contre la religion. Son style parfois noble et élevé, prend trop souvent le ton d'un charlatan monté sur un tréteau, pour débiter à la multitude des lieux communs, et des imprécations menaçantes contre le despotisme et la superstition. Raynal en effet déclare la guerre, non seulement à la révélation, mais aussi à la morale et à toute autorité civile. Le Dieu des juifs n'était pour lui qu'un dieu local comme ceux des autres nations, et l'établissement du christianisme n'était que l'effet d'une mauvaise logique. Toute sa morale se fondait sur ces deux principes :

désir de jouir, liberté de jouir. Il s'élevait contre le despotisme paternel, qui produisit le respect extérieur et une haine impuissante et secrète contre les Pères. Il osait également offrir aux peuples des remèdes contre la tyrannie. « Puissent les vraies lumières, disait-il, faire rentrer dans leurs droits des êtres qui n'ont besoin que de les sentir pour les reprendre ! Sages de la terre, philosophes de toutes les nations, c'est à vous seuls à faire des lois, en les indiquant à vos concitoyens. Ayez le courage d'éclairer vos frères. Faites rougir ces hommes soudoyés, qui sont prêts à exterminer leurs concitoyens aux ordres de leur maître. Soulevez dans leurs âmes la nature et l'humanité contre le renversement des lois sociales.... Révélez-leur les mystères qui tiennent l'univers à la chaîne et dans les ténèbres, et que, s'apercevant combien on se joue de leur crédulité, les peuples éclairés tous à la fois vengent enfin la gloire de l'espèce humaine. » Nous terminerons cet article en rapportant les phrases suivantes du réquisitoire de l'avocat général Séguier contre l'*Histoire philosophique* de Raynal : « Par une singularité bien étonnante, cette histoire, qui ne devait être que philosophique et politique ; qui n'avait pour objet que l'établissement des Européens dans les deux Indes ; qui ne devait avoir d'autre but que l'accroissement et la facilité du commerce ; cette relation de faits arrivés sous différentes époques, est tellement entremêlée de déclamations impies, de reproches amers, de sarcasmes indécents, et d'impostures grossières sur tout ce qui est relatif à la religion chrétienne, et par là même absolument étranger à la matière, qu'on dirait que l'auteur n'a entrepris ce travail que pour réunir sous un seul et même point de vue, tous les genres d'impiétés... Nous n'entrerons pas, ajoutait l'avocat-général, dans le détail de toutes les rêveries que l'on débite dans ce livre sur la souveraineté. L'auteur semble se joindre aux ennemis de la France pour l'injurier, et ce patriote prétendu s'exhale en invectives contre le gouvernement même sous lequel il vit. A l'en croire, la religion ne présente qu'une morale barbare, abjecte, extravagante, superstitieuse, puérile, indécente... L'impiété, l'audace, le mépris du souverain et l'esprit d'indépendance sont tellement empreints dans cet ouvrage, qu'on peut dire que l'au-

» teur n'a fait qu'un code barbare, qui n'a
 » d'autre but que de renverser les fonde-
 » mens de l'ordre civil. En rapprochant
 » toutes les parties du système répandu
 » dans la totalité de cette histoire, on pour-
 » rait tracer le plan de subversion géné-
 » rale que renferme cette affreuse produc-
 » tion. » Plusieurs auteurs ont réfuté les
 assertions de Raynal. (On trouve dans les
OEuvres du cardinal Gerdil un morceau
 sur ce sujet.) Cet écrivain, honteux lui-
 même de ses égaremens, se proposait sur
 la fin de ses jours de donner une nouvelle
 édition de ses *OEuvres*, purgée de toutes
 les déclamations irréligieuses et révolution-
 naires de ses amis. Sa famille, dit-on,
 possède ce manuscrit.

RAYNAUD (THÉOPHILE), né à Sospello,
 au comté de Nice, en 1583, entra dans
 la société des jésuites en 1602, et y passa
 toute sa vie, quoique traversé par ses
 confrères et sollicité d'en sortir par les
 étrangers. Quelques auteurs l'ont cru
 Français, parce qu'il a toujours vécu en
 France. Après avoir enseigné les belles-
 lettres et la théologie dans différentes
 maisons de sa compagnie, il mourut dans
 celle de Lyon, en 1663, à 80 ans. Cet au-
 teur avait l'esprit pénétrant, une imagi-
 nation vive et une mémoire prodigieuse.
 Il avait embrassé tous les genres; mais
 on reconnaît à sa façon d'écrire qu'il avait
 trop négligé les auteurs de la belle latinité.
 Imitateur de différens styles, lorsqu'il a
 voulu s'en faire un propre, c'est celui de
 Tacite qu'il a rencontré. Il paraît très sou-
 vent obscur, parce qu'il affecte de se ser-
 vir de termes recherchés et de mots tirés
 du grec. Il voulait être original dans sa dic-
 tion comme dans ses pensées. Ayant fait
 un chapitre sur la bonté de J.-C., il l'in-
 titula : *Christus bonus, bona, bonum*.
 Quoiqu'il parût l'homme le plus doux dans
 le commerce de la vie, il était très mor-
 dant la plume à la main. Malgré ses dé-
 fauts, son érudition immense, et une
 sorte de singularité dans les sujets qu'il
 a choisis, ainsi que dans la manière de
 les traiter, feront toujours rechercher ses
 ouvrages. On distingue entre autres :
Erotemata de bonis et malis libris, c'est-
 à-dire, Questions sur les bons et sur les
 mauvais livres; *Symbola antoniana*,
 Rome, 1648, in-8°, relatif au feu Saint-An-
 toine; les *Heteroclitia spiritualia*, où il
 traite des dévotions singulières et exoti-
 ques, que le goût de la solide piété sem-
 ble ne pas comporter. On trouve dans les
 autres plusieurs questions qui sont d'une

originalité sans exemple. Parmi les satires
 qui sont sorties de sa plume, il n'y en a
 point de plus vive que celle qu'il publia
 contre les dominicains, sous le nom de
Petrus à Valle clausa. Les parlemens
 d'Aix et de Toulouse condamnèrent cet
 ouvrage au feu; jugement où il y avait
 autant d'humeur que de rigueur. Il avait
 fait un livre en faveur du scapulaire,
 Paris, 1653, in-8°; mais il désavoua en-
 suite ce traité, comme ayant été altéré
 par une main étrangère depuis le com-
 mencement jusqu'à la fin. Les carmes ne
 laissèrent pas de lui rendre des honneurs
 funèbres dans tous les couvens de l'ordre.
 Toutes ses *OEuvres*, imprimées à Lyon,
 1665-69, en 20 vol. in-fol., n'eurent pas
 d'abord beaucoup de débit, et Boissat,
 son imprimeur, mourut à l'hôpital. La
 plupart des livres du père Raynaud
 avaient déjà été imprimés séparément,
 et il avait eu la mortification d'en voir
 mettre quelques-uns à l'*Index*. Ceux-ci
 sont presque tous dans le tom. 20°, inti-
 tulé : *Apopompeius*, et imprimés avec
 la souscription masquée de Cracovie.
 (Voy. HURTADO Thomas.) On trouve la
 liste des ouvrages de Raynaud dans le 26°
 vol. des *Mémoires* de Nicéron.

* RAYNAUD (le père), pieux et mo-
 deste oratorien, excellent prédicateur,
 né à Hyères, mort en 1790, se distingua
 par la simplicité, par la pureté de ses
 mœurs, et par cette éloquence douce
 qui parle au cœur. Un de ses plus célè-
 bres sermons est celui qu'il fit sur les
spectacles.

RAYNAULD. Voyez RAINOLDS.

RAZIAS, un des principaux d'entre les
 Juifs qu'on appelait même le *Père du*
peuple, à cause de l'affection qu'il lui
 portait, fut sollicité par Nicanor (voyez
 ce mot) d'adorer les idoles. Ce général fit
 entourer la maison de Razias de cinq cents
 soldats. Celui-ci, voyant que la porte
 allait être enfoncée, se donna un coup
 d'épée pour ne point tomber entre les
 mains des idolâtres, et être l'occasion de
 leurs blasphèmes contre le Seigneur;
 mais parce qu'il n'était point blessé à
 mort, il se précipita du haut d'une mu-
 raille et tomba la tête première; il se re-
 leva, monta sur une pierre escarpée, prit
 ses entrailles à pleines mains de son corps
 entr'ouvert, et les jeta sur le peuple,
 priant Dieu de le venger et de le ressus-
 citer un jour (2 Mach. 14). Cette action
 a été diversement interprétée. Quelques
 Pères, entre autres saint Augustin, la

condamnent; d'autres la regardent comme inspirée par le maître de la vie et de la mort, pour qui toutes les manières de disposer de nos jours sont saintes et légitimes. Ce qu'il y a de certain, c'est que, sans approuver l'action, on peut louer l'intention du courageux Israélite qui crut y voir un moyen d'affermir la foi et la constance de ses compatriotes. Un judicieux théologien remarque qu'il ne faut pas juger sur les règles communes de la morale chrétienne certaines actions extraordinaires auxquelles les saints se sont portés dans les transports d'une foi vive, d'une charité ardente, ou d'une douleur profonde à la vue de grands crimes et d'outrages faits à Dieu. *Omnia sanctorum dicta vel facta ad accuratam normam exigenda non sunt. Voyez APOLLINE.*

RAZILLY (Maurice de), morte à Paris en 1707, âgée de 83 ans, était d'une famille ancienne et noble de la province de Touraine. Son goût pour les vers alexandrins, qu'elle composait presque toujours sur des sujets héroïques, lui fit donner le surnom de *Calliope*. Parmi ses poésies répandues dans différents recueils, on distingue son *Placet au roi*, de plus de 420 vers, en 1667. Louis XIV lui accorda une pension de 2,000 livres.

* **RAZOUT** (le comte Louis-NICOLAS), lieutenant-général, né à Paris en 1773, d'une famille noble de Bourgogne, étudia d'abord le droit, et entra ensuite comme sous-lieutenant au régiment de la Sarre en 1792. Il s'éleva de grade en grade, pendant les campagnes de la révolution, fut aide-de-camp du général Joubert en 1796, et colonel du 94^e régiment en 1801. Sa belle conduite à la bataille d'Eylau lui valut, le 14 février 1807, le grade de général de brigade. Employé en Espagne en 1808, il se distingua le 27 octobre à l'attaque de Lerin sur la rive gauche de l'Èbre, et fut nommé, le 31 juillet 1811, général de division. Il commanda en cette qualité dans la campagne de Russie, et se distingua au combat de Valontina, à la bataille de la Moskowa et dans la retraite de Moscou. Fait prisonnier à Dresde, il se trouvait à Raab en Hongrie à l'époque de la restauration de 1814. Il adressa le premier sa soumission au roi, et provoqua celle des officiers qui se trouvaient avec lui. A son retour en France, le roi le créa chevalier de Saint-Louis. Lors de l'invasion de Bonaparte, pendant les cent-jours il resta caché quelque temps; ce-

pendant il se décida plus tard à prendre du service, et fut chargé du commandement de la 21^e division militaire à Bourges, où il coopéra beaucoup au maintien de l'ordre pendant le licenciement de l'armée de la Loire. Le ministre de la guerre lui avoit confié, en 1819, le commandement de la 5^e division militaire à Metz. Il y mourut à la suite d'une attaque d'apoplexie le 10 janvier 1820.

* **RAZZI** (SYLVAIN), moine sous le prénom de *Jérôme*, littérateur italien, né en 1527 à Marradi dans le diocèse de Faenza, entra dans l'ordre des camaldules, cultiva la littérature sacrée et profane, et fut compté parmi les bons écrivains de son temps. Sa prose est claire et correcte, et l'on trouve dans ses vers du feu et de la facilité. Il eut plusieurs désagréments à essuyer de la part de ses supérieurs, qui ne le voyaient pas avec plaisir s'occuper de la composition de pièces dramatiques, qu'on jouait sur les théâtres de l'Italie. En effet, ces compositions ne convenaient pas trop à son état de religieux. Dans la suite il n'écrivit que des ouvrages irréprochables. Il mourut à Florence en 1611, et a laissé: | *La Cecca*; *La Balia*; *La Costanza*, comédies; *La Gismonda*; *Il Tancredi*, tragédies; | *Recueil de prières à J.-C. et à la sainte Vierge*, Florence, 1556; | *Miracles de la sainte Vierge*, ibid., 1576; | *Vies de quatre hommes illustres: les deux Uberti, ducs d'Athènes, Silvestre de Médicis, et Côme de Médicis le Vieux*, Florence, 1580.

* **RAZZI** (SÉRAPHIN), célèbre dominicain et frère puîné du précédent, naquit à Florence le 16 décembre 1531, et n'avait pas encore 18 ans, lorsqu'il prit, le 28 juin 1549, l'habit monastique dans le couvent de Saint-Marc de cette ville. Il professa pendant long-temps dans divers couvens de son ordre, et prêcha avec succès. A ces avantages il joignait de la piété, des mœurs douces, et du zèle pour la discipline régulière. On lui confia la supériorité de diverses maisons, la surintendance des études, et, en 1587, il était vicaire-général de sa province. Il composa divers ouvrages, dans la nombreuse liste desquels nous nous bornerons à citer les suivans: | *De locis theologicis prælectiones*, Pérouse, 1603, in-4°. Le père Razzi abrège ce qu'avait écrit sur ce sujet Melchior Cano, docteur dominicain, et y rectifie ce qui pouvait avoir échappé à ce célèbre théologien. | *La Corona angelica, ovvero cinque libri ne*
37.

quali si tratta in lingua volgare della Sostanza degli angeli, della loro intelligenza, della loro volontà, della loro erudizione e della loro amministrazione, seguitando san Tomaso d'Aquino; | *De incarnatione, collationes habite in generali studio perusino, anno 1573*; | *Cento casi di coscienza*, Florence, 1578 et 1585, réimprimés plusieurs fois à Venise et ailleurs; | *Summa confessorum, seu summa casuum conscientiarum*; | *Quattro libri sopra la sfera del mondo, etc.*; | *della natura e proprietà dell'api, ovvero pecchie, da gravi autori raccolta, etc.*, imprimés à Lucques; | *Lezioni sopra Tobia*, Foligno, 1569; | des *Sermons* en très grand nombre; | *Un libro di laudi senza poesie con la propria musica*, Venise, 1565; | *Il Rosario della Madonna, in ottava rima, con le annotazioni in prosa*, Florence, 1585. | *L'innario dominicano, con le annotazioni in prosa*, Pérouse, 1587, in-4°; | *Vite dei santi del sacro ordine de predicatori, così omni come donne*, Florence, 1577, in-4°; réimprimées, ibid., 1588, in-4°, avec beaucoup d'augmentations. Elles ont été traduites en français par Jean Blancon de Toulouse, de l'ordre des frères mineurs, sous ce titre: *Vies des saints et saintes, bienheureux et hommes illustres de l'ordre sacré de Saint-Dominique*, Paris, 1616, in-4°. Cet ouvrage demandait des recherches infinies. L'auteur raconte que dans le cours seul de l'année 1572, il fit à pied plus de 900 milles d'Italie, et parcourut la marche d'Ancone, la Romagne, la Lombardie, le Piémont, pour visiter les archives des églises et des monastères, les bibliothèques, les dépôts publics, consulter les chroniques des lieux, et recueillir les matériaux nécessaires pour composer ces vies. Il en publia beaucoup d'autres dont nous nous dispensons de faire mention. Le père Mittarelli, dans sa *Letteratura faventina*, en donne la nomenclature, avec une notice de la vie de Razzi Echard, dans ses *Scriptores ordinis prædicatorum*, donne aussi une liste fort étendue de ces mêmes écrits, à laquelle ceux qui désirent plus de détail peuvent avoir recours. Il n'assigne point la date de la mort du père Séraphin Razzi; mais il dit qu'il vivait encore en 1613, et il avait alors 82 ans.

* **RÉ** (le comte PHILIPPE), célèbre agronome, naquit en 1763 à Reggio, et cultiva de bonne heure l'agriculture et la bo-

tanique. Il s'aidait, dans ses méditations, de l'expérience des cultivateurs les plus éclairés du pays, et ses succès furent tels qu'au bout de neuf ans on lui offrit une chaire d'agriculture au lycée de Reggio. La révolution française ayant divisé et multiplié les propriétés, par les ventes des biens publics, avait en même temps, en augmentant les impôts, fait naître le besoin d'augmenter le revenu des terres. L'Italie n'avait aucun ouvrage qui répondit à cette nécessité de l'époque. Le comte Ré composa un *Traité* qui offrit avec ordre et précision toutes les parties de l'économie champêtre et procura une si grande célébrité à l'auteur, qu'il fut appelé à remplir la chaire d'agriculture à Bologne. Son important ouvrage fut adopté pour toutes les universités du royaume. Il en publia d'autres sur différentes branches de l'agriculture et de l'industrie rurale, parmi lesquels on distingue un *Traité* sur la manière d'employer le fumier, dont la traduction en français valut à M. Dupont une médaille d'or, qui lui fut décernée par la société d'agriculture de Paris. Ré n'avancait rien qu'il n'eût vérifié lui-même, et ses enseignemens avaient ainsi l'autorité de l'expérience. Frappé des ravages causés par les maladies qui attaquent les arbres et de l'insuffisance des remèdes employés pour les combattre, il rédigea une *Nosologie végétale, ou Essai théorique et pratique sur les maladies des plantes*; en même temps que l'auteur signalait les causes, il en indiquait les remèdes. Un journal fut créé par lui pour répandre en Italie les nouvelles découvertes faites en agriculture, et il y inséra un grand nombre d'articles intéressans. Lorsque le royaume d'Italie eut été dissous, le comte Ré fut nommé par le duc de Modène, son nouveau souverain, professeur d'agriculture et de botanique et surintendant des jardins du prince. L'estime générale environnait ce savant, qui professait avec un succès toujours croissant, lorsque le typhus, qui affligea l'Italie, l'enleva le 26 mars 1817. Voici la liste de ses ouvrages: | *Proposizioni teorico pratiche di fisica vegetale*, Reggio, 1795, in-8°; | *Della più vantaggiosa ed economica maniera di concimare i prati*, dans le tome 5^e des *Mémoires* de Georgofili; | *Elementi di agricoltura*, Parme, 1798, 2 vol. in-8°; Venise, 1802, 4 vol. in-8°; 3^e édition revue et augmentée, ibid. 1816. C'est le premier ouvrage italien dans lequel les principes

de la chimie aient été appliqués à l'agriculture pratique avec méthode et clarté. Il a été adopté dans les universités d'Italie. | *L'arte di supplire alla mancanza de forragi*, Pavie, 1802, in-8°; | *Prolessione alle lezioni di agraria*, Bologne, 1804, in-8°; | *Memoria sull' agricoltura del dipartimento del Crostolo*, Milan, 1805, in-8°; | *Piaggio al Monte Ventasso*, in-8°; | *Elementi di giardinaggio*, Milan, 1806, in-8°; | *Memoria sopra lapiraltidi*, etc., Milan, 1806, in-8°; | *Saggio di Nosologia vegetale*, Florence, 1807, in-8°; | *Sopra alcuni abusi, che si commettono nell' educazione delle pecore*, Milan, 1807, in-8°; | *Saggio teorico-pratico sulle malattie delle piante*, Venise, 1807, in-8°; | *Il giardiniero avviato*, etc., Milan, 1808, 2 vol. in-8°, avec figures; | *Elementi di economia campestre*, Milan, 1808, in-8°; | *Dizionario ragionato de' libri d'agricoltura veterinaria ed altri rami di economia campestre*, Venise, 1808, 4 vol. in-8°: ce dictionnaire comprend environ quatorze cents ouvrages sur lesquels l'auteur donne ses avis motivés. | *Saggio sulla poesia didascalica Georgica degli italiani*, Bologne, 1809, in-8°; | *Dei letami, e delle altre sostanze per migliorare i terreni*, Mira, 1810, in-8°; | *Istruzione sul modo di coltivare il cotone*, Milan, 1810, in-8°; | *L'ortolano di rozzato*, Milan, 1811, 2 vol. in-8°; | *Elogio di Pier de Crescenzi* Bologne, 1812, in-8° (voyez CRESCENTIS). | *Annali dell' agricoltura, del regno d'Italia*, Milan, 1805-1814, soixante-six numéros, formant 22 vol. in-8°; | *Nuovi elementi di agricoltura*, Milan, 1815, 4 vol. in-8°; | *Saggio sulla coltivazione, e sugli resi del pomo di terra*, Milan, 1817, in-8°; | *Saggio storico sullo stato dell' agricoltura antica*, etc., Milan, 1817, in-8°. Les *Annales encyclopédiques*, du mois d'août 1817, contiennent une Notice sur le comte Philippe Ré, traduite du *Journal encyclopédique de Naples*.

REAL CESAR VICHARD de SAINT-, fils d'un conseiller au sénat de Chambéry, où il naquit en 1659, vint à Paris de bonne heure, et y prit la tonsure chez les jésuites. Depuis, il ne fut connu que sous le nom d'abbé de Saint-Réal. Varillas, après duquel il vécut quelque temps, l'accusa de lui avoir enlevé quelques papiers, et cette accusation n'a pas été éclaircie. De retour dans sa patrie en 1675, il fut chargé par Charles-Emmanuel II d'écrire l'histoire d'Emmanuel I^{er}, son

aïeul; on ignore s'il exécuta ce projet, on croit même qu'il ne reçut jamais cette mission. La duchesse Mancini, nièce du cardinal Mazarin, s'étant réfugiée en Savoie, goûta l'abbé de Saint-Réal, et l'emmena avec elle en Angleterre où il se lia avec le fameux Saint-Evremond. Ce voyage ayant dérangé ses études, il vint à Paris et y demeura jusqu'en 1692, qu'il se rendit à Chambéry, où il mourut vers la fin de cette année. Cet écrivain avait une imagination vive, une mémoire ornée; mais son goût n'était pas toujours sûr. On lui reproche d'avoir été d'une sensibilité puérile pour la critique, vif et impétueux à l'excès dans la dispute. Ses ouvrages parurent en 1745, Paris (Nyon), 3 vol. in-4°, et 6 vol. in-12. Les principaux sont: | *sept Discours sur l'usage de l'histoire*, Paris, 1671, pleins de réflexions judicieuses, mais écrits sans précision; | *Histoire de la conjuration que les Espagnols formèrent en 1648 contre la république de Venise*, 1674. Ce morceau est certainement romanesque à plusieurs égards, et il est très vraisemblable que le fonds même manque de vérité. (Voyez CUEVA, GROSLEY.) Il y règne un sens admirable dans les réflexions, un coloris vigoureux dans les portraits et un choix heureux dans les faits; c'est dommage que tout cela ne soit qu'un tableau d'imagination. | *Don Carlos*, 1672, in-12, nouvelle historique, purement romanesque (voyez CARLOS, don); | *Vie de Jésus-Christ*, Paris, 1689. Il y a à la fin des remarques qui sont estimées. | *Discours de remerciement*, prononcé le 13 mai 1680 à l'académie de Turin, dont il avait été reçu membre dans un voyage qu'il fit cette année en cette ville; | *Relation de l'Apostasie de Genève*. Cet ouvrage, curieux et intéressant, est une nouvelle édition du livre intitulé *Levain du calvinisme*, composé par Jeanne de Jussie, religieuse de Sainte-Claire à Genève. L'abbé de Saint-Réal en retoucha le style, et le publia sous un autre titre. | *Césarion ou divers Entretiens curieux*; | *Discours sur la valeur*, adressé à l'électeur de Bavière en 1688. C'est une des meilleures pièces de Saint-Réal. | *Traité de la critique*; | *Traduction des Lettres de Cicéron à Atticus*, 2 vol. in-12. Cette traduction ne contient que les deux premiers livres des épîtres à Atticus, avec la deuxième lettre du premier livre à Quintus. | Plusieurs Lettres. Les autres ouvrages de cet auteur sont: | *La Con-*

juration des Gracques, celle de Pison, des opuscules sur César, Affaires de Marius et de Sylla, etc. Son style est plus dur que fort, et plus élégant que correct. En 1757, l'abbé Pérau donna une nouvelle et jolie édition de toutes les *Œuvres* de cet auteur, en 8 petits vol. in-12. Ce n'est qu'une réimpression de celle qu'il avait donnée en 1745. On a publié ses *Œuvres choisies précédées d'une notice sur sa vie* par M. Ch. Malo, Paris, 1819, 1 vol. in-8°. M. de Neuville a donné l'*Esprit de Saint-Réal*, in-12.

REAL (GASPARD de), seigneur de Curban et grand sénéchal de Forcalquier, né à Sisteron en 1682, et mort à Paris en 1752, se distingua par ses talens pour la politique. On a de lui un *Traité de la Science du Gouvernement : ouvrage de morale, de droit et de politique*, Aix-la-Chapelle (Paris), 1762-63-64, 8 vol. in-4°. Il contient les principes du commandement et de l'obéissance, où l'on réduit toutes les matières du gouvernement en un corps unique, entier dans chacune de ses parties, et où l'on explique les droits et les devoirs des souverains, ceux des sujets, ceux de tous les hommes en quelque situation qu'ils se trouvent. On n'y rencontre pas les paradoxes ni la morgue des philosophes du temps. — **REAL**, abbé de Lure, neveu du précédent, né à Sisteron en 1701, mort en 1774, est auteur d'un ouvrage intitulé *Dissertation sur le nom de la famille qui régit en France*, 1762, 1 vol. in-12.

* **RÉAL (DOMINIQUE-ANDRÉ)**, conventionnel et en dernier lieu président de la cour royale de Grenoble, naquit à Grenoble en 1753, et était avocat avant la révolution, dont les principes eurent en lui un zélé partisan. Il fut nommé président du directoire du district de Grenoble et il occupait cette place, lorsqu'en 1792 il fut élu par son département député à la Convention nationale. Dans le procès du roi, Réal vota d'abord contre la compétence de l'assemblée; la Convention s'étant arrogé le droit de juger Louis XVI, il appuya la proposition faite de n'ouvrir la discussion que trois jours après l'impression et la distribution de la défense de ce prince: ayant vu cette proposition rejetée, il demanda qu'au moins la discussion fût continuée jusqu'après l'impression. Lorsque l'on en vint à recueillir les suffrages, Réal déclara qu'il ne votait pas comme juge, mais comme législateur, et se prononça par mesure de sûreté générale

pour la détention provisoire, sauf commutation en un exil dans un temps plus calme. Il vota ensuite pour l'appel au peuple et pour le sursis. Plus tard il fit plusieurs rapports au nom du comité des finances dont il était membre, fut envoyé plusieurs fois en mission, et défendit à l'époque du 31 mai 1793, Buzot, un des principaux Girondins (voy. BUZOT). Il vota la suppression du *maximum* ainsi que la levée du séquestre des biens des étrangers, et appuya la proposition qui fut faite de restituer les biens des condamnés. Envoyé, dans le mois de germinal an 3, en mission à l'armée des Alpes et de l'Italie, son premier soin fut de mettre en liberté tous les ecclésiastiques et les religieux qui étaient emprisonnés pour opinion politique; mais à son arrivée à Nice, il signala les mouvemens survenus à Toulon, à Aix et à Marseille, se mit en devoir de les comprimer de concert avec le général Kellermann, et rendit compte à la Convention des diverses mesures qu'il avait cru devoir prendre. Ce fut lui qui annonça les succès récents remportés par l'armée des Alpes au mont Saint-Bernard. Elu, en l'an 4 (1796), par le département de l'Isère, au conseil des Cinq-cents, il combattit dans cette assemblée la proposition qui avait été faite de percevoir l'impôt foncier en nature, démontrant que ce mode de perception était plus dispendieux et conséquemment plus onéreux pour les contribuables. On le nomma secrétaire du conseil, le 21 décembre 1796, et il présenta peu de temps après un projet sur le régime hypothécaire, dont les principales dispositions furent consacrées par la loi du 11 brumaire an 11. Après avoir appuyé d'autres projets de loi, Réal sortit du conseil par la voie du sort, au mois de mai 1797. Il fut nommé vers la même époque, commissaire central du département de l'Isère; en 1801, juge à la cour d'appel de Grenoble, et en 1812, président de chambre dans la même cour. Réal donna sa démission, le 30 novembre 1815. Compris dans la liste des anciens conventionnels qui devaient sortir de France, en exécution de l'article 7 de la loi du 12 janvier 1816, Réal fit des réclamations à ce sujet; car il n'était point régicide, n'avait pas signé l'acte additionnel pendant les Cent-jours, et n'avait rien accepté du gouvernement impérial de 1815. Le 11 avril 1816, il obtint en effet du conseil du roi un *sursis indéfini* qui l'autorisait à rester dans ses foyers, et

une décision royale du 26 septembre 1819 déclara que la loi du 12 janvier ne lui était pas applicable. Réal vécut depuis dans la retraite: il est mort à Grenoble le 19 octobre 1832 dans la 78^e année de son âge.

REÂUMUR (RENÉ-ANTOINE FER-CHAULT, sieur de), naturaliste et physicien célèbre, né à La Rochelle en 1683 d'une famille de robe, quitta l'étude du droit pour s'appliquer à la physique. Il se rendit à Paris en 1703, et en 1708 il fut agrégé à l'académie des sciences. Depuis ce moment, il se livra tout entier à l'étude de l'histoire naturelle. Ses mémoires sur la formation des coquilles, sur les araignées, sur les filières, les moules, les puces marines, etc., lui firent un nom distingué. Mais il se rendit surtout utile par un ouvrage intitulé: *L'art de convertir le fer forgé en acier, et l'art d'adoucir le fer fondu et de faire des ouvrages de fer fondu aussi fins que le fer forgé*, 4 vol. in-4°, 1722. Le duc d'Orléans, régent, crut devoir récompenser ces services rendus à l'état par une pension de douze mille livres; Réaumur, voulant la rendre perpétuelle, ne l'accepta qu'en demandant qu'elle fût mise sous le nom de l'académie, qui en jouirait après sa mort. Ce fut à ses soins qu'on dut les manufactures de fer-blanc établies en France on le tirait autrefois de l'étranger. La patrie lui fut encore redevable de l'art de faire de la porcelaine. Ses premiers essais en ce genre réussirent parfaitement. Il contrefit même la porcelaine de Saxe, et transporta par ce moyen dans le royaume un art utile et une nouvelle branche de commerce. Un autre travail intéressant pour la physique est la construction d'un nouveau thermomètre, au moyen duquel on peut conserver toujours et dans toutes les expériences, des degrés égaux de chaud ou de froid. Ce thermomètre porte son nom et a fait oublier ceux de Drebbel, d'Amontons, de La Hire, etc. Celui de Fahrenheit, que les Allemands ont voulu lui substituer, n'en a ni la simplicité ni la sûreté (voyez FAHRENHEIT); de manière qu'on lui doit la perfection d'une découverte beaucoup plus utile et plus importante que tant d'autres dont on a fait beaucoup plus de bruit. « Car avant l'usage du thermomètre, dit un physicien célèbre, comment pouvait-on juger des différentes températures de l'air, de celle des lieux où il nous importe qu'elle soit d'un degré déterminé, de l'état d'un certain mélange, de cer-

taines compositions dont le succès n'est sûr qu'autant qu'on y entretient telle ou telle chaleur? Connaissait-on d'autres refroidissemens que ceux dont on s'apercevait par le toucher, signe tout-à-fait équivoque? Savait-on que dans les caves profondes et dans les antres souterrains il ne fait ni plus chaud en hiver ni plus froid en été que dans toutes les autres saisons de l'année, et que s'il y a des différences, elles sont très peu considérables? Savait-on que l'eau qui bout long-temps ne devient pas plus chaude qu'après les premiers bouillons? Enfin, sans le thermomètre, se serait-on jamais douté que dans les pays les plus chauds, sous la ligne équinoxiale, la plus grande chaleur n'excède pas celle que nous éprouvons quelquefois dans nos climats tempérés? Aurait-on su, et l'aurait-on pu croire, qu'il y eût un pays habité par des hommes où le froid devient en certaines années deux fois aussi grand, et même davantage, que celui qui causa tant de désordres en 1709 en France et dans plusieurs autres parties de l'Europe? Le physicien, guidé par le thermomètre, travaille avec plus de certitude et de succès; le bon citoyen est mieux éclairé sur les variations qui intéressent la santé des hommes et les productions de la terre; et le particulier qui cherche à se procurer les commodités de la vie est averti de ce qu'il doit faire pour habiter pendant toute l'année dans une température à peu près égale, et éviter d'échauffer trop des appartemens, afin de ne pas s'exposer à des températures trop contraires, subites et dangereuses. C'est en l'observant qu'on donne à la chambre d'un malade, ou à une serre, la température convenable. » L'illustre observateur composa l'*Histoire des rivières aurifères de France*, et donna le détail de cet art si simple qu'on emploie à retirer les paillettes d'or que les eaux roulent dans leur sable. Une tentative qu'on croyait d'abord beaucoup plus importante fut de nous donner l'art de faire éclore et d'élever les poulets et les oiseaux comme il se pratique en Egypte, sans faire couvrir des œufs; mais cette tentative fut infructueuse; et dans la pratique il n'a jamais été dédommagé de ses peines ni de ses dépenses. Une collection d'oiseaux desséchés, qu'il avait trouvé le secret de se procurer et de conserver, lui donna lieu de faire des

expériences singulières sur la manière dont les oiseaux font la digestion de leur nourriture. Dans le cours de ses observations, il fit des remarques sur l'art avec lequel les différentes espèces d'oiseaux savent construire leurs nids. Il en fit part à l'académie en 1756, et ce fut le dernier ouvrage qu'il lui communiqua. Il mourut le 17 octobre 1757, âgé d'environ 75 ans, des suites d'une chute, en sa terre de la Bermondière dans le Maine, où il était allé passer les vacances. Réaumur était un physicien plus pratique que spéculatif; observateur infatigable, dont tout arrêtait l'attention, tout excitait l'activité, tout appliquait l'intelligence. Ses ouvrages font assez connaître l'étendue de son esprit. Il est peut-être trop diffus; mais ce défaut est une nécessité dans les ouvrages d'observation, et il a traité sa matière avec autant de soin que de clarté et d'agrément. Il est vrai qu'il a quelquefois trop généralisé le résultat et les conséquences de ses observations, et qu'il a trop précipitamment conclu la fausseté de quelques anciennes opinions fondées sur des expériences plus vraies et plus constantes que les siennes. Les qualités de son cœur le rendaient encore plus estimable que celles de son esprit. La douceur de son caractère, sa bonté, la pureté de ses mœurs et son exactitude à remplir les devoirs de la religion en faisaient un citoyen aussi respectable qu'aimable. Ses ouvrages sont : | un très grand nombre de *Mémoires* et d'*Observations* sur différents points d'histoire naturelle. Ils sont imprimés dans la collection de l'académie. | *L'Histoire naturelle des insectes*, en 6 vol. in-4°. Tout n'y est pas exact, et quelques-unes de ses assertions ont été corrigées par des observations plus récentes; mais en général l'ouvrage est curieux, intéressant, et le fruit de beaucoup d'application.

REBECCA, fille de Bathuel et petite-fille de Nachor, frère d'Abraham. Eliézer, intendant de la maison de ce patriarche, étant allé en Mésopotamie chercher une femme pour le fils de son maître, aperçut Rébecca qui, étant venue à la fontaine, s'en retournait à Haran, portant sur son épaule sa cruche pleine d'eau. Le serviteur d'Abraham ayant reconnu que c'était celle que le Seigneur destinait à son maître, l'obtint de Bathuel, et l'amena à Isaac, qui demeurait alors à Béersabée dans la terre de Chanaan. Elle demeura vingt ans avec son mari sans

en avoir d'enfans; après ce temps, les prières d'Isaac lui obtinrent la vertu de concevoir, et elle devint mère de deux jumeaux, dont le premier fut surnommé Esaü et l'autre Jacob. Rébecca eut toujours plus d'inclination et de tendresse pour Jacob que pour Esaü, parce que, sachant les desseins de Dieu sur Jacob, elle réglait ses sentimens sur ceux de la souveraine et éternelle justice. Comme il lui avait été révélé que le plus jeune de ses enfans jouirait du droit de l'aîné, sa foi la tenait attentive à tous les événemens. L'ouvrage commença par la cession que fit de ce droit Esaü pour un plat de lentilles; mais il fallait faire confirmer cette cession par la bénédiction de son père, et c'est ce que fit Rébecca dans le temps. Quand elle sut qu'Isaac se préparait à bénir Esaü, elle fit couvrir Jacob des habits de ce dernier et le substitua à son frère. Esaü, désespéré de se voir supplanté par son cadet, jura de se venger quand Isaac serait mort; et Rébecca, le craignant, engagea Isaac à envoyer Jacob en Mésopotamie, pour y épouser une des filles de son oncle Laban. Depuis ce temps, l'Ecriture ne nous dit plus rien de Rébecca, sinon qu'Isaac fut mis dans le tombeau avec elle. Quoiqu'on ne puisse pas blâmer cette tendre et vertueuse mère d'avoir assuré à son fils les avantages de la primogéniture que son frère lui avait vendus, et qui dans les vues de la Providence lui étaient dévolus, l'on n'est pas obligé pour cela de justifier toutes les circonstances de cet événement et tous les moyens qu'elle y fit servir. (Voyez JÉHU.) Cependant saint Augustin l'excuse de mensonge, parce que son dessein ne fut pas de tromper Isaac, mais de lui faire faire ce qu'il fallait, et qu'il se fût trompé au contraire en donnant la première bénédiction à Jacob. Il est vrai aussi que, quoique aucune espèce de mensonge ne soit permise dans aucun cas, cette morale pure et sévère n'a pas toujours été également connue. On a pu se persuader innocemment, quoique fausement, que dans des affaires justes et louables il était permis de n'être pas toujours sincère. Si des saints Pères ont cru pouvoir adopter cette opinion avant que l'Eglise eût paru la rejeter, il ne faut pas s'étonner que dans les temps de la première simplicité on l'ait regardée comme véritable.

REBECCQUE. Voyez CONSTANT de REBECCQUE.

REBELLUS (FERDINAND), jésuite portugais, né à Prado en 1547, mort en 1608, est le premier des théologiens qui a attaqué le probabilisme. (Voyez GONZALEZ, THYRSE) Il enseigna long-temps la philosophie et la théologie à Evora. On a de lui un ouvrage ample et érudit sur les obligations de justice, de religion et de charité.

* **REBOLLEDO** (le comte BERNARDIN de), général, diplomate et poète espagnol, naquit à Leon en 1597 d'une famille illustre. A l'âge de 14 ans il embrassa l'état militaire, et servit contre les Turcs dans la guerre terminée par la bataille de Lepante, que gagnèrent les Espagnols sous le règne de Philippe II. Rebolloredo fut nommé commandant d'une galère en Sicile, et se distingua à la prise d'Oncille, de Port-Maurice et du château de Vintinille. Il reprit, en 1626, le service de terre, et acquit une nouvelle gloire à la prise de Nice et de Casal où il fut grièvement blessé. Six ans après, il passa en Flandre, où il obtint une compagnie de lanciers. Rebolloredo possédait à la fois des talens militaires et politiques dont Philippe IV sut profiter; il l'envoya en 1636 en Allemagne pour solliciter des secours des princes de l'empire et de l'empereur Ferdinand II. Ils s'acquitta avec honneur de cette mission difficile, et Ferdinand le nomma comte de l'empire. Rebolloredo servit ensuite dans les guerres contre les Français, et il se fit remarquer dans toutes les occasions et par ses talens et par son courage. Rappelé en 1661, à Madrid, il repassa encore en Allemagne, chargé des négociations les plus importantes. L'empereur Ferdinand le créa alors capitaine général de l'artillerie et gouverneur du Bas-Palatinate. A son retour en Espagne, il fut nommé président du conseil suprême de Castille. Il s'était couvert d'honneur dans toutes les places qu'il avait occupées; mais c'est dans son ambassade auprès de Frédéric III, roi de Danemarck, qu'il déploya toute l'étendue de ses talens: il demeura à Copenhague près de vingt ans. Chargé d'infirmités, il revint à Madrid et y mourut en 1677, âgé de quatre-vingts ans. Ses différentes occupations ne l'empêchèrent pas de cultiver la poésie, et il mérita un rang distingue parmi les bons poètes de sa nation. Ses vers, où il suit les traces de Boscan et de Garcilasso, sont pleins de pensées neuves, et écrits d'un style correct et harmonieux. Ses princi-

paux ouvrages sont: | *Mes loisirs*. 1660, in-4°; | *Salvas militares et politicas*, 1652, in-16; | *Selvas Danicas*, 1655, in-4° C'est un poème historique sur le Danemarck, qui contient en outre les généalogies des souverains de ce royaume. Il a traduit en beaux vers les *Psaumes* de David, les *Lamentations* de Jérémie et le *Livre* de Job. Ces ouvrages, tous en espagnol, ont été imprimés à Copenhague et à Anvers, et ont eu plusieurs éditions. La meilleure édition des poésies de Rebolloredo est celle de Madrid, 1778, 4 vol. in-8°.

REBOULET (SIMON), historien, né à Avignon le 9 juin 1687, mort dans la même ville en 1752, fit de bonnes études chez les jésuites de sa patrie. Il prit du goût pour cet état, l'embrassa, et fut obligé de le quitter par défaut de santé. Il tourna alors ses études du côté de la jurisprudence, se fit recevoir avocat dans l'université d'Avignon et fréquenta assidûment le barreau. Il remplissait les fonctions d'avocat et de juge avec applaudissement, lorsque des vomissemens de sang réitérés l'obligèrent d'abandonner l'une et l'autre. Peu de temps avant sa mort, l'université, dont il était membre, l'honora de la charge de primicier. Une étude plus ou moins sérieuse l'occupait toute sa vie; celle de l'histoire lui servait de délassement. Les ouvrages que nous avons de lui en ce genre sont: | *L'Histoire de la congrégation des Filles de l'Enfance de Jésus-Christ*, 1754, 2 vol. in-12. Ses anciens confrères lui en fournirent les mémoires (1). Beaucoup de personnes ont dit que Reboulet n'était pas l'auteur de cette histoire, puisque, dit-on, le manuscrit avait été vu à Paris avant qu'il fût imprimé. La seconde partie de cette allégation peut être vraie; mais la première est absolument fausse. L'abbé Jularid attaqua cet ouvrage; Reboulet fit une *Réponse* pour en défendre la vérité; mais le marquis de Gardouche, neveu de madame de Mondonville, jugea que l'autorité valait mieux que les raisons, et obtint en 1738 un arrêt au parlement de Toulouse qui condamna cette *Réponse* et l'*Histoire* au feu: genre de refutation qui n'affaiblit pas toujours la vogue d'un ouvrage, et qui fit rechercher davantage celui-ci, écrit

(1) Cette congrégation, fondée à Toulouse en 1662 par madame de Mondonville, fut supprimée par ordre de la cour en 1680.

avec art et d'une manière très intéressante. L'on ne peut cependant s'empêcher de croire qu'il n'y ait de l'exagération dans quelques récits, et de regarder les moyens employés pour dévoiler les secrets de la maison comme peu conformes à la candeur et à la simplicité chrétienne. En vain dirait-on qu'il est permis de combattre la fraude par la fraude, de découvrir par un mensonge utile et commandé des impostures funestes et odieuses; ce peut bien être là un principe de politique mondaine, mais ce ne sera jamais la morale de l'Evangile. (Voyez JULIARD et MONDONVILLE.) *Mémoires du chevalier de Forbin*, 2 vol. in-12, rédigés sur les manuscrits de ce célèbre marin : ils sont pleins de faits curieux dont quelques-uns sont hasardés; | *Histoire de Louis XIV.* Avignon, 1742-44, en 3 vol. in-4°, et en 9 vol. in-12, écrite avec trop de sécheresse. En beaucoup d'endroits, elle ressemble à une gazette; il y en a de plus ornés, et en général cette histoire se fait lire avec plus de plaisir que celle de Larrey et de La Martinière. On y trouve quelques faits altérés, parce que l'auteur écrit souvent d'après des mémoires peu sûrs, mais plus encore parce que l'esprit national a séduit l'impartialité de l'auteur. Les succès des Français sont toujours exagérés, et ceux des ennemis presque réduits à rien. | *Histoire de Clément XI*, 2 vol. in-4°, supprimée en France à la prière du roi de Sardaigne, dont le père (Victor-Amédée), y était maltraité. Ce prince avait persécuté les jésuites, et l'ex-jésuite Reboulet ne pouvait le peindre qu'avec des couleurs désagréables. Cette histoire est écrite d'ailleurs avec netteté et dans un assez grand détail. Lafitau a traité le même sujet, mais d'une manière moins développée. On trouve des détails sur Reboulet dans les *Mémoires de littérature* de l'abbé d'Artigny.

REBUFFE ou REBUFFI (PIERRE), jurisconsulte, né à Baillargues, à deux lieues de Montpellier, en 1487, enseigna le droit avec beaucoup de réputation à Montpellier, à Toulouse, à Cahors, à Bourges, et enfin à Paris. Son mérite engagea le pape Paul III à lui offrir une place d'auditeur de rote à Rome. On voulut aussi lui faire accepter une charge de conseiller, puis de président au grand conseil, et successivement une de conseiller aux parlemens de Rouen, de Toulouse, de Bordeaux et de Paris; mais il pré-

féra le repos à toutes les places. Son amour pour la vertu l'ayant engagé dans l'état ecclésiastique en 1547, il fut élevé au sacerdoce à l'âge de 60 ans. Cet habile homme mourut dix ans après, à Paris, en 1557. Il possédait le latin, le grec, l'hébreu. Sa modestie relevait son savoir. On a recueilli ses ouvrages à Lyon en 5 vol. in-fol., 1586 et années suivantes. Les principaux sont : | *Praxis beneficiorum*; | un *Traité de la bulle in cæna Domini*. (Voyez PIE V.) | Des *Notes* sur les *réglés de la chancellerie*; *Commentaires sur les édits et les rois de France*, sur les *Pandectes*, etc. Tous ces ouvrages sont en latin, fort savans et sagement écrits, dans les bons principes de jurisprudence et de morale chrétienne.

RECARÈDE 1^{er}, 47^e roi des Visigoths en Espagne, succéda à Leuvigilde, son père, en 586. Il remporta quelques avantages sur Gontran, chef des Francs, près de Carcassonne, abjura l'arianisme à l'exemple d'Hermenigilde son frère, et fit embrasser la religion catholique à ses sujets. Ce n'est pas le seul service qu'il leur rendit; il en fut le bienfaiteur et le père. C'est par ses soins que fut assemblé le 3^e concile de Tolède en 589, dont il appuya les décisions de l'autorité royale. Ce bon prince mourut en 601. Saint Léandre rend un beau témoignage à ses vertus et à son zèle. Recarède est le héros d'un poème latin de P.—J. Mayre.

RECHENBERG (ADAM), théologien protestant, né à Meissen dans la Haute-Saxe, en 1642, fut professeur en langues, en histoire, puis en théologie à Leipsick, où il mourut en 1721, après avoir été marié quatre fois. On a de lui : | quelques *Liures de controverse*; | des *Editions* d'Athénagore, des *Epîtres* de Roland des Marets, de l'*Obstetrix animarum* du docteur Edmond Richer, Leipsick, 1708 in-12, et de l'*Historia nummaria scriptores*, ibid., 1692, 2 vol. in-4°; | *Fundamenta religionis prudentium*, dans le *Syntagma dissertationum philologicarum*, Rotterdam, 1699, in-8°, et 1708, in-12.

RECHENBERG (CHARLES-OTHON), fils du précédent, né à Leipsick en 1689, devint professeur en droit l'an 1711, fut décoré du titre de conseiller, et mourut en 1751. Ses ouvrages sont : | *Institutiones jurisprudentiæ naturalis*; | *Institutiones juris publici*; | *Regulæ juris privati*.

RECUPERO (ALEXANDRE), savant numismate italien, membre de l'acadé-

mle des antiquaires de Vellétri, et de celle de Cortone, naquit à Catane vers 1740, d'une famille noble. Une dispute fâcheuse qu'il eut avec un des principaux de la ville, et qui fut suivie d'un duel, l'obligea de quitter sa patrie. Il changea alors son nom en celui d'Alexis Motta, voyagea en Italie et se fixa à Rome, où il se livra à son étude favorite. On lui doit une riche collection de médailles consulaires, par lesquelles, après une application non interrompue pendant 30 années, il parvint à connaître les familles romaines et les signes qui les caractérisent. Il porta surtout ses observations sur les *as* et sur les divisions des *as* qui les distinguent. Le *Magasin encyclopédique* renferme une lettre que Recupero adressa, en l'année 1797, à M. Saint-Vincens d'Aix, et dans laquelle on trouve des notions fort importantes sur le recueil de l'antiquaire italien. Il mourut à Rome en octobre 1805. Les seules médailles romaines qu'il a laissées furent évaluées à 6,000 écus romains. Il possédait aussi un nombre considérable de médailles ou tessères de plomb. Voici les titres de quelques-uns de ses manuscrits : | *Vera assium origo, natura et atlas* ; | *Institutio stemmatica, sive de vera stemmatum romanorum natura atque differentia* ; | *Annales familiarum romanarum* ; | *Annales gentium historico-numismaticæ, sive de origine gentium, seu familiarum romanarum dissertatio* ; | *Fetus Romanorum numerandi modus, nunc primum detectus*, etc.

REDI (François), savant naturaliste, né à Arezzo en 1626 d'une famille noble, devint premier médecin des grands-ducs de Toscane, Ferdinand II et Côme III. Il travailla beaucoup au *Dictionnaire de l'académie de la Crusca*, dont il était membre ; mais il se signala surtout par ses recherches dans la physique et dans l'histoire naturelle. Cet habile naturaliste fut trouvé mort dans son lit, le 4^{er} mars 1697, à 71 ans. Quoiqu'il fût sujet à plusieurs maladies, entre autres à l'épilepsie, il ne voulut jamais abandonner l'étude. On a de lui : | des *Poésies italiennes*. Son *Bacco in Toscana* est un poème agréable qu'il a accompagné de notes savantes ; | d'excellens ouvrages de philosophie et d'histoire naturelle. On imprima à Venise, en 1712-1726, le Recueil de ses *OEuvres* en 6 vol. in-8° ; et à Naples, en 1741, 6 vol. in-4° ; ils sont en italien. On a imprimé séparément : | ses

Expériences sur la génération des animaux, Florence, 1668, in-4° ; en latin, à Amsterdam, 1688, 2 vol. in-12. Il y combat le faux système de la génération des insectes par la pourriture. | *Observations sur les vipères*, 1664, et en latin, 1678 ; | *Expériences sur les choses naturelles qu'on apporte des Indes*, 1671, in-4° ; en latin, Amsterdam, 1685. Il ne s'y montre guère prévenu en faveur des remèdes étrangers. Redi ne haïssait rien tant que la multitude des médicamens dont on accable ordinairement les malades ; sa méthode était simple. Indépendamment de son talent pour la médecine, Redi est considéré, comme poète, parmi les classiques italiens. Ses *OEuvres* ont été recueillies à Venise en 1712, 6 vol. in-8° , et à Naples, 1741-42, 6 vol. in-4° .

* REDING (ALOYS, baron de), célèbre général et landamman suisse, né en 1755 d'une famille distinguée du canton de Schwitz, entra d'abord au service d'Espagne, qu'il quitta en 1788 pour se retirer dans sa patrie. Lors de l'irruption des Français en Suisse, il se mit à la tête des milices de Schwitz avec lesquelles il fit des prodiges de valeur. Il osa même, le deux mai 1798, livrer bataille aux Français, fort supérieurs en nombre, et il les chassa des champs de Morgarten, déjà si fameux par la victoire remportée sur les Autrichiens en 1515, sous la direction d'un de ses ancêtres Rodolphe Reding de Biberegg. Si tous les autres cantons eussent opposé la même résistance, les troupes françaises auraient été infailliblement chassées de la Suisse ; mais dans l'impossibilité de prolonger une lutte trop inégale, Reding conseilla au sien d'accepter la capitulation honorable que proposait le général Schauenbourg. Il ne reparut sur la scène politique qu'après le traité de Lunéville : et lorsque le gouvernement central ouvrit à Berne, le 1^{er} septembre 1801, une diète générale pour lui soumettre le plan d'une organisation définitive, Reding défendit avec énergie les anciennes libertés des petits cantons, contre le parti révolutionnaire qui soutenait le principe de l'unité absolue. La proposition que fit Reding n'ayant pas été admise, il partit à l'improviste avec les députés de Schwitz, d'Underwald et d'Uri, et détermina ainsi une scission qui finit par obtenir la majorité. On procéda alors à la formation du gouvernement central, qui fut composé d'un sénat et d'un conseil exécutif, dont les rénes fu-

rent remises à Reding, avec la dignité de premier landamman de l'Helvétie. Bonaparte ayant refusé de communiquer avec cette régence, Reding se déterminait à se rendre à Paris, pour connaître enfin les véritables intentions de la France. Il obtint en partie ce qu'il demandait; mais ayant été destitué peu après son retour en Suisse par le parti qui lui était opposé, la guerre recommença entre les cantons. Reding remporta sur ses ennemis de nouveaux avantages, et finit par être arrêté par ordre du général Ney, qui le fit transférer à la forteresse d'Arbourg, d'où on lui rendit la liberté peu de temps après. En 1803, il fut élu landamman du canton de Schwitz, et il assista en cette qualité, le 5 juin 1809, à la diète de Fribourg. Après les funestes désastres de la France en 1812 et 1813, il fut choisi par les cantons pour se rendre à Francfort auprès des souverains alliés, afin d'obtenir une neutralité qui n'était qu'apparente; le passage du Rhin, qui s'effectua peu après sur le territoire suisse, ne laissa aucun doute à cet égard. Reding mourut à Schwitz dans les premiers jours de février 1818.

* REDORTE (le lieutenant-général comte MAURICE-MATHIEU de la), pair de France, grand-croix de la légion d'honneur, né à Saint-Affrique, département du Tarn, était à peine âgé de 16 ans, lorsqu'il entra comme sous-lieutenant, dans la légion de Luxembourg, aux Indes-orientales. De retour en France en 1789, il entra lieutenant au régiment royal-dragons, devint capitaine dans le même corps, et fit en cette qualité, les campagnes de 92 à 96 à l'armée du Rhin. A cette époque, il fut envoyé comme adjudant-général à l'armée du Nord, et employé dans la division Macdonald en Hollande, et à l'armée de Sambre-et-Meuse. Il suivit la destinée de cet illustre général à l'armée d'Italie où il se distingua dans la campagne de Rome et de Naples, et particulièrement à la prise de Terracine, à laquelle il contribua, par un brillant fait d'armes, qui lui valut le grade d'adjudant-général. Chargé d'une attaque sur Calvi, sa brigade aborda l'ennemi avec tant d'impétuosité, sous les murs d'Otricoli, qu'elle l'obligea de se jeter dans la place qui se rendit à discrétion quelques heures après. En 1799, à peine âgé de 30 ans, Matthieu de la Redorte fut promu au grade de général de division, et nommé au commandement de la 11^e divi-

sion militaire. En 1805 il reçut le commandement d'une division dans le corps du maréchal Augereau, à la grande-armée. Dans cette campagne il fut cité avec les plus grands éloges dans les bulletins de nos victoires; il fit la campagne de Prusse et de Pologne, en 1806 et 1807, passa à l'armée d'Espagne, et se couvrit de gloire à la fameuse bataille de Tudela. Rentré en France, après les revers de nos armées, il fut nommé, en 1817, au commandement de la 19^e division militaire, où il laissa les plus honorables souvenirs. A cette époque, il fut élevé à la dignité de pair de France. Le comte de la Redorte est mort le 4^{er} mars 1833.

* REES (ABRAHAM), ministre anglais, naquit vers 1743 dans le nord du pays de Galles, d'un père aussi ministre de l'évangile, et professa les mathématiques à l'institution d'Hoxton près de Londres où il avait terminé ses études. Il occupa cette chaire pendant vingt années, et passa ensuite comme professeur de théologie au collège d'Hackney, où il demeura jusqu'en 1793. Non moins recommandable par ses vertus que par son savoir, Rees est mort le 9 juin 1823, avec la réputation d'un des savans les plus distingués de l'Angleterre. Son principal ouvrage et le plus connu a pour titre *The new encyclopaedia, or universal dictionary of arts, sciences and literature*, Londres, 1803 et suiv., 44 vol. grand in-4^o, composé sur le plan de notre *encyclopédie* et du grand *dictionnaire de Chambers*. Rees était membre de la société royale de Londres, de la société italienne et de plusieurs corps savans.

REESSENDE. Voyez RESENDE.

* REEVE (CLARA), romancière anglaise, née vers l'année 1725 à Ipswich, où elle mourut en 1803, était fille d'un ecclésiastique anglais, qui l'initia, dès l'enfance, à l'étude des langues savantes et de l'histoire. Sa mère, étant devenue veuve, alla se fixer à Colchester; miss Clara l'y suivit avec deux de ses sœurs. C'est là qu'elle commença à se faire connaître (1772) par une traduction anglaise du roman latin de Barclay, intitulé : *Argenis*. Elle composa ensuite en anglais plusieurs romans. Le premier qu'elle publia (1777) était intitulé : *The champion of Virtue, gothic story*, qui a été souvent réimprimé depuis sous le titre de *The old english Baron*. On peut voir la liste de ses autres ouvrages dans la *Notice* que lui a consacrée sir Walter-Scott dans le tome 3 de

sa *Biographie littéraire des romanciers célèbres* (traduction publiée chez Charles Gosselin). Suivant l'illustre biographe de miss Reeve, le *Vieux baron anglais* est son meilleur ouvrage, et celui sur lequel repose exclusivement aujourd'hui sa réputation.

* REEVE (JOSEPH), prêtre catholique anglais, entra fort jeune dans la société des jésuites, et y professa les humanités avec distinction. Il fut ensuite envoyé en Angleterre pour y exercer les fonctions de missionnaire, et devint chapelain de lord Clifford dans la famille duquel il a vécu plus de 55 ans, partageant son temps entre l'étude et les travaux du saint ministère; il l'exerça avec le plus grand zèle jusqu'à l'âge de 75 ans, auquel il perdit entièrement la vue, et mourut le 20 mai 1820, étant âgé de 87 ans. On lui doit : | un *Abregé de la Bible*, en 2 vol. in-12, qui n'était qu'une traduction libre de l'*abregé de Royaumont*; mais dans une seconde édition il refondit entièrement l'ouvrage qui depuis a été très souvent réimprimé; | des *Sermons*, 2 vol. plus recommandables pour la solidité que pour l'élocution; | un *Tableau abrégé de l'histoire de l'Eglise*, 3 vol. in-12. Reeve s'est attaché particulièrement, dans cet ouvrage, à ce qui regarde l'Angleterre, et à réfuter les assertions inexactes des historiens protestans anglais. | Des *Poésies latines et anglaises* sur divers sujets profanes.

REGA (HENRI-JOSEPH), docteur et professeur primaire de la faculté de médecine à Louvain sa patrie, où il naquit en 1690. Il s'est distingué autant par ses vertus chrétiennes, surtout par sa grande charité à secourir les pauvres, que par sa science. Lorsque ses occupations ne lui laissaient pas le loisir de visiter les malades indigens, il y envoyait d'autres médecins, et se faisait rendre compte de l'état où ils les trouvaient. Il fut décoré deux fois du recteur de l'université. Sa trop grande application le conduisit au tombeau l'an 1756, âgé de 64 ans. L'archiduchesse Marie-Elizabeth, gouvernante des Pays-Bas, l'avait honoré du titre de son médecin. On a de lui : | *De sympathia, seu de consensu partium corporis humani*, Harlem, 1621, et Leipsick, 1762, in-12, ouvrage savant, et qui lui fit une grande réputation; | *De urinis tractatus duo*, Louvain, 1732; Francfort, 1761, in-8°; | *Accurata methodus medendi per aphorismos proposita*, Louvain, 1737, Cologne, 1767, in-4°; | *Dissertatio*

medica de aquis mineralibus fontis marimontensis, Louvain, 1740, etc.

* REGANHAC (GÉRAUD VALET de), poète, naquit à Cahors en 1719. Son talent pour les vers le fit recevoir à l'académie des *jeux floraux* à Toulouse. Il avait beaucoup de verve, écrivait avec élégance et pureté, et était très versé dans les classiques latins. On a de lui : | *L'esprit philosophique est-il plus nuisible qu'utile aux belles-lettres?* 1755, in-8°. L'auteur se prononce pour l'affirmative, et s'appuie sur de bien sages raisons. Quoique cet ouvrage, en forme de lettres, ne contienne que peu de pages, il fut bien accueilli, et commença à donner de la réputation à l'auteur. | *Etudes lyriques, d'après Horace*, Villefranche de Rouergue, 1775, in-8°; | les *Odes d'Horace*, traduites en français, avec des observations critiques et poésies lyriques, Paris, 1781, 2 vol. in-12. C'est une traduction assez estimée. On trouve dans ce recueil plusieurs morceaux qui avaient été couronnés par l'académie des *jeux floraux* dans les années 1752, 1757 et 1758. Reganhac est mort en 1784, à l'âge de 65 ans. La *France littéraire* nomme un Reganhac fils, auquel elle attribue un *Eloge de Louis XII, père du peuple*, 1782. Celui-ci fut couronné en 1787 par l'académie de Montauban pour un *Eloge de J. Lefranc de Pompignan*.

* REGEMORTES (LOUIS de), ingénieur et directeur des canaux de Loing et d'Orléans, hollandais d'origine, travailla d'abord sous Vauban aux fortifications de New-Brisach. C'est sur ses desseins et sous sa direction qu'on a construit le pont de Moulins, remarquable par sa beauté et qui lui a fait d'autant plus d'honneur qu'il lui a fallu vaincre de très grandes difficultés pour le fonder solidement. Trois ponts de pierre et un pont de bois s'étaient écroulés à Moulins en moins de 40 ans, et aucun homme de l'art n'osait se charger d'élever un pont dans cette ville. Cet habile ingénieur a fait connaître le détail des moyens ingénieux qu'il a employés dans un ouvrage intitulé : *Description d'un nouveau pont de pierre construit sur la rivière d'Alber à Moulins*, Paris, 1771, un vol. in-folio. Louis de Regemortes mourut en 1776.

REGILLIEN (QUINTUS-NONIUS-REGILLIANUS-AUGUSTUS), un des tyrans qui troublèrent l'empire sous Gallien, était Dace d'origine, et parent, à ce qu'on croit, du roi Décébale, vaincu par Tra-

jan. Il s'éleva sous Valérien aux premiers emplois militaires. Il commanda en chef dans l'Illyrie, sous Gallien, et remporta en 260 des victoires signalées dans la Haute-Moesie. Les peuples, mécontents de Gallien, l'élurent empereur. On prétend qu'il dut en partie son élévation au nom qu'il portait. Ce nom, qui en latin a des rapports avec celui de *roi*, parut d'un augure favorable à des officiers qui soupaient ensemble, et le lendemain ils le revêtirent de la pourpre. Régilien se préparait à marcher contre les Sarmates, lorsqu'à la fin d'août 265 il fut tué par ses soldats, de concert avec les peuples d'Illyrie, qui craignaient d'éprouver de nouveau la cruauté de Gallien. Ce prince avait du courage et de grandes qualités.

REGILLO. Voyez **PORDENONE**.

RÉGINALD (VALÈRE), jésuite, né en 1545 dans la Franche-Comté, mort le 14 mars 1623, après avoir enseigné la philosophie à Bordeaux, à Pont-à-Mousson et à Paris, et la théologie à Dôle. On a de lui *Praxis fori*, Cologne, 1623. Saint François de Sales en recommande la lecture dans son *Avertissement aux confesseurs*.

RÉGINALD (ANTOINE), dominicain, mort à Toulouse en 1676, se distingua par ses ouvrages. Les principaux sont : | un petit *Traité théologique sur la célèbre distinction du sens composé et du sens divisé*; | un gros volume *De mente Concilii Tridentini, circa gratiam per se efficacem*, in-fol., 1706. Il s'y montre un des plus ardens défenseurs de la doctrine, qu'il regarde comme celle de saint-Thomas et de saint Augustin.

RÉGINON, abbé de Prüm, de l'ordre de Saint-Benoît, mort l'an 915 dans le monastère de Saint-Maximin à Trèves, comme il résulte de l'ouverture de son tombeau faite l'an 1581, a mérité par son savoir que son nom fut consacré dans les fastes de l'Eglise. On a de lui : | une *Chronique*, utile pour l'Histoire de l'Allemagne, publiée pour la première fois à Mayence en 1521. On la trouve dans les *Historiens d'Allemagne*, de Pistorius, tome 4^{re}, édition de Francfort, 1585. La chronique de Reginon commence à J.-C., et finit à l'an 907; elle a été continuée jusqu'à l'an 972. | Un recueil de canons et de réglemens ecclésiastiques, intitulé : *De disciplinis ecclesiasticis, et de religione christiana libri duo*. Il composa cet ouvrage à la sollicitation de Rathbode, archevêque de Trèves, dans la ville duquel il s'était retiré après avoir été obligé

de quitter son abbaye en 899. Baluze a donné en 1671, in-8°, une excellente édition de ce recueil, avec des notes précieuses d'érudition. On conserve dans la bibliothèque de Brème une *Lettre* de Reginon à Rathbode, sur l'institution du chant; à la suite de cette lettre il y a une partie de l'office divin avec les notes du chant de ce temps-là. On trouve la *Vie de Reginon* au tome 6 de l'*Hist. littér. de France*.

REGIO-MONTAN. Voyez **MULLER (JEAN)**.

RÉGIS (saint JEAN-FRANÇOIS), né d'une famille noble de Languedoc en 1597, entra chez les jésuites. Ayant demandé plusieurs fois inutilement la permission de passer chez les sauvages du Canada, il s'attacha à convertir les hérétiques, à ramener à Dieu les pécheurs et à diriger les âmes dans les voies du salut. Son zèle fut couronné des plus grands fruits dans le Languedoc et dans les provinces voisines, où il forma plusieurs établissemens de piété. Consumé de travaux et d'austérités, il mourut à la Louvesc, village du Dauphiné, en 1640. Clément XII le canonisa en 1737. Sa *Vie* a été écrite en français par le père d'Aubenton, 1 vol. in-8°. On y trouve à la fin la copie des témoignages authentiques qui réfutent la fable imaginée sur sa prétendue sortie de la société des jésuites. On peut consulter aussi *Les saints enlevés et restitués aux jésuites* (saint François-Xavier et saint François Régis), par Jean-Joseph Petit-Didier, Luxembourg, 1738, in-12.

RÉGIS (PIERRE-SYLVAIN), philosophe cartésien, né à la Salvetat de Blanquefort dans le comté d'Agenois, en 1632, vint achever ses études à Paris, et fut disciple de Robault. Il alla ensuite à Toulouse, où il établit des conférences publiques sur la philosophie. Il parlait avec facilité, et avait surtout le don de mettre les matières abstraites à la portée de ses auditeurs. L'ancienne philosophie fit bientôt place à la nouvelle, et les Toulousains, touchés des instructions et des lumières que Régis leur avait apportées, lui firent une pension. Le marquis de Var des, exilé en Languedoc, passa de Toulouse à Montpellier en 1671. Régis qui avait en lui un disciple zélé, l'y accompagna et y fit des conférences qui obtinrent tous les suffrages. Régis vint à Paris en 1680, et y eut les mêmes applaudissemens qu'à Montpellier et à Toulouse.

Après avoir soutenu plusieurs combats pour Descartes, il entra dans l'académie des sciences en 1699, et mourut en 1707 chez le duc de Rohan, qui lui avait donné un appartement dans son hôtel. Ses ouvrages sont : | *Système de philosophie, contenant la logique, la métaphysique et la morale*, 1690, 3 vol. in-4°. C'est une compilation judicieuse de différentes idées de Descartes, que l'auteur a développées et liées; mais ces idées n'étant plus à la mode, cet ouvrage ne peut être aujourd'hui que d'un très petit usage. | Un livre intitulé : *Usage de la raison et de la foi*, in-1°; | une *Réponse* au livre du célèbre Huet, intitulé : *Censura philosophiæ cartesianæ*, in-12 (voy. HUET); | une autre *Réponse aux Réflexions critiques* de du Hamel, 1691, in-12.; | des *Écrits* contre le père Malebranche, pour montrer que la grandeur apparente d'un objet dépend uniquement de la grandeur de son image tracée sur la rétine; | une *Dissertation* sur cette question : *Si le plaisir nous rend actuellement heureux?* 1694, in-4°.

RÉGIS (PIERRE), né à Montpellier en 1656, docteur en médecine dans l'université de cette ville, se rendit de bonne heure à Paris. Il s'y acquit l'estime de Du Verney, de Lemery, de Pellisson, de Despréaux, de Perrault, de Ménage, etc. De retour à Montpellier, il y pratiqua la médecine avec succès jusqu'en 1685, que la révocation de l'édit de Nantes l'obligea de se retirer avec sa famille à Amsterdam. Il y mourut d'un abcès dans l'estomac, en 1726, à 70 ans. Ses ouvrages sont : | une *Édition des Œuvres posthumes* du savant Malpighi, 1698, in-4°; | des *Observations sur la peste de Provence*, 1721, in-12; | il retoucha tous les articles de médecine et de botanique du *Dictionnaire* de Furetière, de l'édition de Basnage, sieur de Beauval. On peut voir la liste de ses ouvrages dans le tom. 7, pag. 8 des *Mémoires* de Nicéron.

RÉGIUS ou LE ROY (URBAIN), né à Langenargen, sur le lac de Constance, étudia à Ingolstadt et y enseigna avec succès. Plusieurs gentilshommes lui confièrent la conduite de leurs enfans, sans en excepter le soin qui regardait la dépense; mais ces jeunes gens s'endettaient. Comme Régus était leur caution, il fit une espèce de banqueroute, et fut obligé de s'enrôler. Son professeur Eckius le dégagea et le réconcilia avec les Muses. Il reçut à Ingolstadt la couronne d'orateur

et de poète, de la main même de l'empereur Maximilien; quelque temps après, il fut fait professeur de rhétorique et de poésie. Son penchant pour le luthéranisme l'obligea de se retirer à Augsbourg, où il fonda une église protestante. Il fut quelque temps zuinglien, ensuite fougueux luthérien. Régus s'attacha en 1550 au duc de Brunswick, qui le fit surintendant des églises de Lunebourg. Il mourut à Zell en 1541. Ses *Ouvrages* ont été imprimés en 3 vol. in-folio. Les deux premiers sont consacrés aux écrits latins, et le dernier aux écrits allemands. Il y a de l'érudition dans les uns et dans les autres, mais peu de justesse et de modération.

RÉGIUS ou DU ROI (HANNI), né à Utrecht en 1598, se rendit habile dans la médecine et en devint professeur à Utrecht en 1638. Sa passion pour le cartésianisme lui suscita de fâcheuses affaires de la part de Voëtius et des autres adversaires de Descartes, qui manquèrent de lui faire perdre sa chaire. Si Régus fut un des premiers sectateurs du cartésianisme, il en fut aussi l'un des premiers déserteurs. Descartes ayant refusé d'approuver quelques sentimens particuliers de son disciple, celui-ci renonça aux opinions de son maître. Régus finit sa carrière en 1679. Ses principaux ouvrages sont : | *Physiologia*, Utrecht, 1641, in-4°; | *Fundamenta physica*, 1646, in-4°. Il en donna une nouvelle édition sous le titre de *Philosophia naturalis*, en 1661, in-4°. Cet ouvrage a été traduit en français, Utrecht, 1686. On accusa Régus d'avoir dérobé à Descartes une copie de son *Traité des animaux*, et de l'avoir ensuite presque tout insérée dans cet ouvrage. | *Praxis medica*, etc. 1637, in-4°, c'est le meilleur de ses écrits; | *Explicatio mentis humanæ*, Utrecht, 1659, in-4°; | *Hortus academicus ultrajectinus*. Tous ses ouvrages de médecine ont été réunis et imprimés à Utrecht en 1668, in-4°.

REGNARD (JEAN-FRANÇOIS), poète comique, naquit à Paris en 1647, d'un marchand qui demeurait sous les piliers des Halles, et qui cependant lui laissa une fortune assez considérable. Sa passion pour les voyages se déclara presque dès son enfance. Il parcourut d'abord l'Italie, y joua, et ses gains furent si considérables que les frais de ses voyages payés, il lui resta encore dix mille écus. A son retour, il s'embarqua avec une femme nommée Elvire, à Gènes, sur un bâtiment

anglais qui allait à Marseille, et qui fut pris par deux vaisseaux algériens; l'équipage fut conduit à Alger. Regnard avait du talent pour la cuisine, art qu'il avait exercé pour satisfaire son amour pour la bonne chère. Il fut fait cuisinier du maître dont il était devenu l'esclave. Il s'en fit aimer; mais sa bonne mine et ses manières prévenantes lui gagnèrent aussi le cœur des femmes favorites de son maître. Il écouta leur passion, fut découvert et livré à la justice. Il allait être puni selon les lois qui veulent « qu'un chrétien » trouvé avec une mahométane expie son crime par le feu, ou se fasse mahométan. » Le consul de la nation française, qui avait reçu depuis peu une somme considérable, s'en servit pour l'arracher au supplice et à l'esclavage. Regnard devenu libre, retourna en France, emportant avec lui la chaîne avec laquelle il avait été attaché. Le 26 avril 1681, il partit de nouveau de Paris pour visiter la Flandre et la Hollande, d'où il passa en Danemarck et ensuite en Suède. Le roi de ce dernier pays lui conseilla de voir la Laponie. Notre voyageur s'embarqua à Stockholm avec deux autres Français, et passa jusqu'à Tornéa. Il remonta le fleuve Tornéa et pénétra jusqu'à la mer Glaciale. S'étant arrêté lorsqu'il ne put aller plus loin, il grava ces quatre vers sur une pierre et sur une pièce de bois :

Gallia nos genuit, vidit nos Africa; Gangem
Hæmus, Europæque oculis lustravimus omnem;
Casibus et variis acti terræque marique,
Hic tandem stetit nobis ubi deficit orbis.

On trouve la traduction suivante de ces vers dans le Cours de littérature de Laharpe :

Nos Français, éprouvés par cent périls divers,
Le Gange nous a vus monter jusqu'à ses sources,
L'Afrique affronter ses déserts,
L'Europe parcourir ses climats et ses mers;
Voici le terme de nos courses,
Et nous nous arrêtons où finit l'univers.

De retour à Stockholm, Regnard en partit le 5 octobre 1681 pour aller en Pologne. Après avoir visité les principales villes de ce royaume, il passa à Vienne, d'où il revint à Paris après un voyage de deux années. Il y acheta une charge de trésorier de France au bureau des finances de Paris, et établit au bout de la rue de Richelieu sa demeure qui devint le rendez-vous des amateurs de la bonne chère : il eut souvent au nombre de ses convives les princes de Condé et de Conti. Il possédait la terre de Grillon près de Dourdan,

à 11 lieues de Paris. C'est là que, dans la belle saison, il s'abandonnait à une vie sensuelle et délicate, dans la compagnie de quelques épicuriens choisis; et à force de rechercher le plaisir, il en éprouva le plus désespérant dégoût. Ce philosophe voluptueux, cet homme en apparence si gai, mourut de chagrin en 1709, à 62 ans. On prétend même qu'il avança ses jours, et qu'il mourut d'une médecine prise à la suite d'une indigestion. La meilleure édition de ses *OEuvres* était, avant celle de M. Lequien, 1820, 6 vol. in-8°, et celle de M. Crapelet, avec notes et variantes, 1822 et 1823, 6 vol. in-8°, celle de Paris, 1770, 4 vol. in-12. Le premier volume contient la relation de ses *voyages* en Flandre, en Hollande, en Danemarck, en Suède, en Laponie, en Pologne et en Allemagne. Il n'y a que la relation de son voyage en Laponie qui mérite l'attention; le reste est fort peu de chose. L'auteur n'avait composé ses relations que pour s'amuser; il ne comptait pas les publier. Le second volume renferme les pièces suivantes : *La Provençale, œuvre posthume*. C'est une historiette où Regnard fait le récit des aventures qu'il eut dans le voyage sur mer où il fut pris et mené à Alger; il contient quelques particularités de sa vie. On trouve ensuite ses pièces de théâtre, qui l'ont mis dans la classe des meilleurs poètes comiques. La plus connue de ses pièces et la plus souvent représentée, est *Le Joueur* (1). Ce poète connaissait le caractère qu'il avait tracé. Il était joueur, et joueur heureux. La gaieté est le caractère dominant des comédies de Regnard; il excelle dans le comique noble ainsi que dans le familier; mais sa versification n'est pas toujours correcte; et ce qui fait la matière d'un re-

(1) Rivière du Fresny ayant fait aussi à peu près dans le même temps, une comédie sur ce sujet, les deux auteurs s'accusèrent réciproquement de plagiat. ce qui donna lieu à cette épigramme de Gacou :

Un jour Regnard et de Rivière,
En cherchant un sujet que l'on n'eût point traité,
Trouvèrent qu'un Joueur serait un caractère
Qui plairait par sa nouveauté.
Regnard le fit en vers, et de Rivière en prose;
Ainsi, pour dire au vrai la chose,
Chacun vola son compagnon.
Mais quiconque aujourd'hui voit l'un et l'autre ouvrage,
Dit que Regnard a l'avantage
D'avoir été le bon larron.

« Il faut, dit Voltaire, se connaître peu au génie des auteurs, pour penser que Regnard ait dérobé cette pièce à du Fresny. »

proche plus grave, quoique commun à presque tous les poètes comiques, c'est que la bonne morale y est souvent blessée. « J'aurais trop d'avantage, dit un philosophe célèbre (J.-J. Rousseau), si je voulais passer de l'examen de Molière à celui de ses successeurs, qui n'ayant ni son génie, ni sa probité, n'en ont que mieux suivi ses vues intéressées, en s'attachant à flatter une jeunesse débauchée et des femmes sans mœurs.... Regnard, plus modeste, n'en est pas moins dangereux. C'est une chose incroyable qu'avec l'agrément de la police, on joue publiquement au milieu de Paris une comédie où, dans l'appartement d'un oncle qu'on vient de voir expirer, son neveu, l'honnête homme de la pièce, s'occupe, avec son digne cortège, de soins que les lois paient de la corde : faux acte, supposition, vol, fourberie, mensonge, inhumanité; tout y est, et tout y est applaudi..... Belle instruction pour les jeunes gens, *nescit auræ fallacis*, qu'on envoie à cette école, où les hommes faits ont bien de la peine à se défendre de la séduction du vice.....! Tous nos penchans y sont favorisés, et ceux qui nous dominent y reçoivent un nouvel ascendant. Les continuelles émotions qu'on y ressent nous enivrent, nous affaiblissent, nous rendent plus incapables de résister à nos passions, détruisent l'amour du travail, découragent l'industrie, inspirent le goût de subsister sans rien faire. On y apprend à ne couvrir que d'un vernis de procédé la laideur du vice, à tourner la sagesse en ridicule, à substituer un jargon de théâtre à la pratique des vertus, à mettre toute la morale en métaphysique, à traverser les citoyens en beaux-esprits, les mères de famille en petites-maitresses, les filles en amoureuses de comédies. » (Voyez MOLIERE.) On publia, en 1783, un *Supplément aux OEuvres de Regnard contenant les pièces qu'il a données à l'ancien théâtre italien*, 2 vol. in-12. Si on avait rejeté de ce recueil les inutilités et les niaiseries, il eût été réduit à une quarantaine de pages. Les principales pièces de Regnard sont avec le Joueur : *Le Legataire universel*, *Les Menechmes*, *Les Folies amoureuses*, *Le Distrait*, *Le Retour imprévu*, etc.

* REGNAUD-LAGRELAIE, littérateur, né à Dijon vers 1740, mort en 1807, a publié plusieurs ouvrages, dont voici les

principaux : | *Tableau de la nature*, ouvrage propre à l'éducation et très agréable à lire; | *Soupers de Vacluse*; | *Les prisonniers du Temple*, petit poème écrit avec élégance et beaucoup de sensibilité; | *Les Français en Egypte*, autre poème assez bien versifié.

REGNAULDIN (THOMAS), sculpteur, natif de Moulins, mourut à Paris en 1706, âgé de 79 ans. Il était de l'académie royale de peinture et de sculpture. Cet illustre artiste a fait plusieurs morceaux estimés. On voit de lui, dans les jardins de Versailles, l'*Automne et Faustine*; et aux Tuileries, le beau groupe représentant l'*Enlèvement de Cybèle par Saturne*, sous la figure du Temps.

REGNAULT (NOEL), jésuite, né à Arras en 1683, mourut à Paris en 1762. L'étude de la philosophie ancienne et moderne remplit ses soins et sa vie, après les devoirs de la piété. On a de lui : | *Entretiens physiques*, d'abord en 3 vol. in-12, ensuite en 5. Les jeunes écoliers qui veulent savoir un peu plus de physique qu'on n'en apprend communément dans les collèges trouveront dans cet ouvrage de quoi se satisfaire. Il est écrit avec beaucoup d'ordre, de clarté, et tout l'intérêt que les matières comportent. | *Origine ancienne de la physique nouvelle*, 3 vol. in-12. L'auteur, dans cet ouvrage, enlève à plusieurs physiciens fameux la gloire de beaucoup de découvertes physiques, fait voir qu'elles sont plus anciennes, et que, par une suffisance ingrate, nous nous parons des dépouilles de nos aïeux en les déprisant. Georges Paschius et M. Dutens ont démontré la même chose, l'un dans son traité *De novis inventis quorum accuratiori cultui faciem prætulit antiquitas*, l'autre dans ses *Recherches sur l'origine des découvertes attribuées aux modernes*; | *Entretiens mathématiques*, in-12, trois volumes, 1747; | *Logique en forme d'entretiens*, in-12, 1742. Elle n'a pas eu autant de succès que ses *Entretiens physiques*.

* REGNAULT (N.), prêtre, est auteur d'une *Instruction pour la première communion*, in-8°, imprimée d'abord en 1759, et depuis très souvent réimprimée. Regnault a écrit en outre une *Instruction pour la confirmation*, 1707, in-18.

* REGNAULT, peintre à Paris, a publié : | *La botanique mise à la portée de tout le monde*, ou *Collection des plantes d'usage dans la médecine*, dans les aliments et dans les arts, 3 vol. grand in-

folio, Paris, 1774, ornés de 467 planches coloriées, et quelquefois 475; ouvrage rarement complet et d'un prix fort élevé; | *Les écarts de la nature, ou Recueil des principales monstruosité que la nature produit dans le genre animal*, Paris, 1775, in-folio, fig. coloriées, ouvrage non terminé.

* REGNAULT (N.), né à Paris en 1756, mort dans cette ville en 1818, a publié une *Nouvelle grammaire renfermant la solution des difficultés de la langue française*, 1808, réimprimée en 1809, in-12.

* REGNAULT-DE-SAINT-JEAN-D'ANGELY (le comte MICHEL-LOUIS-ETIENNE), député aux états-généraux, conseiller et ministre d'état, procureur-général près la haute cour impériale, membre de la chambre des représentans, grand-officier de la légion-d'honneur, grand-croix de l'ordre de la réunion, membre de l'institut, naquit à Saint-Jean-d'Angely, en 1760, et se fit recevoir avocat vers 1781. Nommé en 1782, lieutenant de la prévôté de la marine à Rochefort, il se fit remarquer par ses talens, et employait une partie de ses revenus à fournir aux besoins de ses parens, réduits à un état malheureux, par suite de la cécité de son père. A l'époque de la révolution, dont il embrassa la cause avec enthousiasme, il fut nommé député aux états-généraux. Doué d'une élocution facile et brillante, et possédant les avantages extérieurs, presque indispensables pour réussir dans la carrière parlementaire, Regnault n'étonna d'abord que des opinions modérées. Il osa même s'attaquer au célèbre orateur Mirabeau, au sujet des deux chambres, et cette première dissidence avec le chef des révolutionnaires de 1789 lui suggéra l'idée de faire de la polémique dans un journal. Il écrivit en effet dans le *Journal de Versailles* (1), en faveur du constitutionnalisme modéré qu'il avait adopté. La manière dont il s'exprima irrita contre lui la populace, et il se vit l'objet des menaces les plus violentes de la part des Marseillais, qui le reconnurent un jour aux Champs-Élysées. Cette feuille cessa de paraître, lorsque l'assemblée Constituante vint tenir ses séances à Paris, où

Regnault donna des notes pour un petit journal intitulé : le *Postillon par Calais*, résumé très succinct des délibérations de chaque séance. Après le 17 juin, Regnault prit souvent la parole; mais ses discours, où régnait toujours un esprit de modération, n'étaient pas écoutés. Après le 14 juillet, Regnault malgré les protestations qu'il fit entendre contre l'anarchie, marchait souvent d'accord avec le parti qui la fomentait. En 1790, il dénonça l'adresse des catholiques de Nîmes, et il vota pour la réduction des pensions qui n'étaient pas toutes, à la vérité, très légitimement acquises. Il fut partisan très prononcé des réformes ecclésiastiques, et demanda que les évêques et les curés qui refusaient de prêter serment à la constitution civile du clergé, fussent à l'instant remplacés. Il combattit néanmoins la motion d'un de ses collègues, qui fut depuis très opposé au système de la révolution, et qui insistait pour qu'on dépouillât les religieux du droit de cité. Regnault se montra réellement républicain dans d'autres circonstances, bien que sa conduite ait depuis prouvé que l'institution d'une république, dans un pays tel que le nôtre, était fort loin de sa pensée. Lorsque la question de reconnaître à quel pouvoir devait être attribué le droit de faire la paix ou la guerre, fut débattue dans l'assemblée, il soutint avec Péthion et Barnave que le roi ne devait faire aucune entreprise hostile sans le consentement de la nation, qui, par ce système, aurait été mise à la merci de l'étranger, ou livrée à la disposition de quelques factieux de l'assemblée, comme il est arrivé en 1792. Le 7 mai 1791, il se réunit à ceux qui demandaient que le droit de cité dans les colonies appartint immédiatement aux affranchis, quelle que fût leur couleur, noire ou sang mêlé. Dans la séance du 8 du même mois, Regnault proposa de décréter que les cendres de Voltaire fussent considérées comme propriété nationale. Lanjuinais demanda l'ordre du jour sur cette motion, qui fut néanmoins adoptée, malgré les vives réclamations de l'abbé Couturier, et de quelques autres membres du côté droit. Le 30 mai, Regnault proposa encore d'élever au même écrivain une statue aux frais de la nation : « Je réclame cet honneur, disait-il, pour le philosophe qui osa, un des premiers, parler aux peuples de leurs droits, de leur dignité, de leur puissance.... Voltaire, dont une des faiblesses fut d'être

(1) Plusieurs biographes ont confondu le *Journal de Versailles* avec le *Courrier de Versailles*, journal révolutionnaire, très violent, que rédigeait Gorsas (voyez ce nom). Ce fut le *Courrier* qui dénonça le fameux repas des gardes-du-corps aux révolutionnaires de Paris, et qui donna le signal de l'insurrection des 5 et 6 octobre.

» courtisan, parlait aux souverains l'authentique langage de la vérité. » L'orateur, comme nous le verrons bientôt, ne fut pas toujours fidèle lui-même à l'esprit d'indépendance qui respirait dans ce discours. Le 17 juillet 1791, lors du départ de Louis XVI pour Montmédy, il fit déclarer que les autorités du royaume et les gardes nationales arrêteraient toutes les personnes qui sortiraient de France; qu'on s'emparerait des convois d'armes et d'argent, des chevaux et des voitures; enfin qu'on prendrait toutes les mesures nécessaires pour empêcher la famille royale de continuer sa route. Regnault se jeta ensuite dans le parti feuillant, qui paraissait vouloir le maintien de la constitution et la conservation de ce qui restait de la royauté, et devint capitaine de grenadiers nationaux. Durant la session de l'assemblée Législative, il donna plusieurs articles au *Journal de Paris*, dont André Chénier était un des principaux rédacteurs; mais il travailla plus particulièrement à l'*Ami des Patriotes*, feuille hebdomadaire, dont la liste civile faisait les frais. Il échappa à la proscription de la sanglante journée du 10 août 1792, et se tint ensuite à l'écart; mais découvert après le 31 mai 1793, il fut mis sous la surveillance d'un gendarme qui ne le perdait jamais de vue. S'étant enfui, il fut reconnu et arrêté à Douai, et jeté dans les prisons de cette ville, d'où il ne sortit qu'après le 9 thermidor. Nommé, peu de temps après, administrateur des hôpitaux de l'armée d'Italie, ce fut alors qu'il commença à être en rapport avec Bonaparte, aux destinées duquel il s'attacha dès les premières campagnes faites dans cette péninsule. Il fut un de ceux qui contribuèrent le plus à faire réussir la révolution du 18 brumaire, après laquelle le premier consul le nomma président de la section de l'intérieur de son conseil-d'état, en portant les honoraires de cette place à trente-six mille francs, sans compter les rétributions qu'il lui donnait pour les travaux de son cabinet particulier. Il est vrai que Bonaparte, ayant besoin d'un homme qui connût les personnages qui avaient joué un rôle dans la révolution, et qui eût observé leurs manœuvres, ne pouvait mieux placer sa confiance. Regnault vit dès lors les honneurs s'accumuler sur sa tête: en 1803, il fut nommé membre de l'académie française, qu'il présida en 1804; lors de la création de la noblesse de l'empire, le

titre de comte lui fut conféré, et il fut nommé, au mois de juillet 1804, procureur-général près de la haute-cour impériale, et grand-officier de la légion d'honneur. Bonaparte créa pour lui, en 1810, une place de secrétaire de l'état de la famille impériale. Regnault était le défenseur obligé de tous les projets de l'empereur; comme nous ne pouvons le suivre dans une telle carrière, nous nous bornerons à dire que son nom se rattache à toutes les époques remarquables de ce règne. La création des sénatoreries, le rétablissement de la traite des noirs, la défense de la nouvelle procédure criminelle, les immenses levées de soldats qui devaient servir à la conquête de l'Europe; tels furent les projets dont il était chargé de demander la sanction, et qui lui offrirent souvent l'occasion de faire entendre des paroles de flatterie pour l'empereur. En 1805, par exemple, en exposant les motifs d'un sénatus-consulte, relatif à une levée de quatre-vingt mille hommes, il terminait son discours par cette phrase: « Quand votre majesté, dont la personne » est infatigable comme la pensée, se fait » du travail un devoir qui remplit ses » jours et abrège ses nuits; quand elle va » présenter au hasard de la guerre sa tête » auguste, les Français, Sire, nous en » jugeons, nous en jurons d'après nos » cœurs, ne disputeront que d'émulation, » d'empressement, de dévouement; les » regrets ne seront que pour ceux qui, » soumis à d'autres devoirs, ou condam- » nés à suivre une autre carrière, ne » peuvent aspirer à partager les périls » et la gloire de vos braves, d'affronter » les dangers avec eux, et de vaincre ou » de mourir sous les yeux de votre ma- » jesté, pour elle et pour la patrie. » Plus tard, en provoquant un appel anticipé des conscrits de 1809, l'orateur ajoutait: « N'en » doutez pas, sénateurs; S. M. a calculé » dans sa sollicitude et évalué dans son » amour pour ses peuples, l'étendue des » sacrifices que la gloire et la sûreté na- » tionales prescrivent à la sagesse et à la » prudence du souverain de demander: » le cœur de S. M. est avare du sang de » ses sujets, etc. » Il parait certain qu'après la bataille de Leipsick, on fit des démarches auprès de Regnault, dans l'intérêt de la maison des Bourbons, par l'entremise d'une dame anglaise, nommée Bishop, à laquelle il avait rendu quelques services. Celle-ci reçut pour réponse que *si le temps amenait la catastrophe dont le gouver-*

nement impérial était menacé, lui Regnault, libre alors de tout engagement, se dévouerait aux intérêts de Louis XVIII, et lui offrirait pour garant de sa conduite, les proscriptions qu'il avait essayées, et l'alliance qu'il avait contractée avec une famille dévouée à ce prince lui-même (1). Nommé, le 8 janvier 1814, commandant d'une légion de la garde nationale parisienne, il passa les barrières, le 30 mars suivant, pour aller combattre les troupes alliées; mais il se sépara bientôt de la milice citoyenne; cette retraite ayant été considérée comme une lâcheté, le général Dessolle rendit publique une déclaration du conseil de discipline qui justifiait Regnault, et fit entendre que sa rentrée dans la capitale avait été motivée par d'importants intérêts politiques. Regnault était parti en effet le jour même (30 mars) pour Blois, où était Marie-Louise, et il y était resté jusqu'au 8 avril, jour de l'arrivée du comte de Schouwaloff, envoyé auprès de la princesse en qualité de commissaire des puissances alliées. Il se rendit à Clermont en Auvergne, et prit la cocarde blanche. Il occupait le fauteuil de président de l'académie, lors de la réception de M. Camponon, et il célébra à cette occasion le roi si long-temps désiré. Néanmoins comme le nouveau gouvernement se montra peu empressé de se servir de lui, il se trouva disposé à appuyer le trône des cent-jours. Ses prérogatives lui furent alors rendues, avec le titre de ministre d'état, et il fut appelé à siéger dans la chambre des représentans. Après la bataille de Waterloo, il se chargea d'annoncer à cette assemblée (22 juin 1815) la nouvelle abdication de Napoléon, et il fit adopter la proposition que le bureau fût chargé d'exprimer au monarque déchu la reconnaissance du peuple français pour le sacrifice qu'il faisait à son indépendance. Regnault termina sa carrière politique en prenant part à la proclamation de Napoléon II. Il fut compris dans l'ordonnance du 24 juillet 1815; mais il eut, sous la police de Fouché, la faculté de rester dans sa maison de campagne près de Pontoise. Une nouvelle ordonnance du 17 janvier 1816 l'ayant obligé de s'expatrier, il passa en Amérique. Il revint en Europe, en 1817, et profita pour revoir le ciel natal, d'une or-

donnance qui rappelait tous les exilés, à l'exception des régicides. Regnault, déjà très malade, lorsqu'il se mit en route, mourut dès son arrivée à Paris, le 12 mars 1819. Ses *Discours* et ses *Rapports* pourraient former un volume assez considérable. Il n'a peut-être laissé d'autre production littéraire que sa *Réponse* académique à M. Camponon. Peu d'hommes, dans ces derniers temps, ont été l'objet de plus de jugemens contradictoires. On l'accuse d'avoir eu une âme vénale et corrompue, et Napoléon le lui a même reproché en face plus d'une fois.

REGNAULT. V. GUISE (dom CLAUDE).

RÉGNIER (MATHURIN), poète satirique français, neveu de l'abbé Desportes, né à Chartres, le 21 décembre 1573, mort à Rouen le 22 octobre 1613, montra dès sa jeunesse son penchant pour la satire. Son père le châtia plusieurs fois pour le lui faire perdre : punitions, prières, tout fut inutile. Ce malheureux talent lui fit des amis illustres. Le cardinal François de Joyeuse le mena à Rome avec lui, et il fit une seconde fois ce voyage avec l'ambassadeur Philippe de Béthune. Ses protecteurs lui procurèrent plusieurs bénéfices, et une pension de 2,000 livres sur l'abbaye de Vaux-Cernai. Il devolut en même temps un canonicat de l'église de Chartres, et ne se servit de tous ces biens sacrés que pour satisfaire son goût effréné pour le plaisir. Vieux à 30 ans, il mourut à 40, entièrement usé par les débauches. On assure que sa fin fut chrétienne. On trouve dans le recueil de ses *Oeuvres* seize *Satires*, trois *Epîtres*, cinq *Élégies*, des *Stances*, des *Odes*, etc. Ses satires sont ce qui fixe le plus l'attention dans ce recueil. Régnier verse son fiel sur tous ceux qui lui déplaisent, et souvent avec une licence brutale. Il a cependant quelques vers heureux et originaux, quelques saillies fines, quelques bons mots piquans, quelques expressions naïves. Son style est souvent incorrect, ses plaisanteries basses; la pudeur y est blessée en plus d'un endroit, et c'est avec raison que Boileau a dit :

Heureux ! si ses discours, craints du chaste lecteur,
Ne se sentaient des lieux que fréquentait l'autour.
Et si du son hardi de ses rimes cyniques
Il n'alarmait souvent les oreilles pudiques.

Les meilleures éditions de Régnier sont celles qui ont été publiées par M. Viollet-le-Duc en 1821, in-8°, et par M. Lequien en 1822, in-8°, avec le *Commentaire* de Brossette.

(1) Regnault avait épousé mademoiselle de Bonmont, dont le père fut attaché au service de Monseigneur, depuis Louis XVIII.

* RÉGNIER (JACQUES), médecin et poète latin, né à Beaune le 6 janvier 1589, reçut le bonnet de docteur à Cahors en 1624. Outre la médecine, il possédait les langues grecque et latine, l'histoire naturelle des animaux, des poissons, des plantes et des minéraux. Il était aussi versé dans l'histoire générale et ecclésiastique. Régnier avait fait ses études dans sa ville natale, puis à Dijon, où il fut répétiteur chez un de ses pères. De là il se rendit à Besançon, et ensuite à Lyon, en vivant de son travail; les épargnes qu'il fit dans cette dernière ville, où il demeura deux ans, lui servirent pour faire un voyage à Paris. Il y donna plusieurs comédies, entre autres l'*Amphitryon* de Plaute, qui fut joué sur le théâtre de l'hôtel de Bourgogne. S'étant rendu à Bordeaux, il y étudia sous d'habiles professeurs la médecine théorique et pratique. Il quitta bientôt cette ville et alla à Saintes, où il exerça son art avec succès. Il retourna enfin dans sa patrie, après 15 ans d'absence, y suivit la profession de médecin, et obtint beaucoup de réputation. Régnier mourut le 16 juin 1653, âgé de 64 ans. Il a écrit plusieurs ouvrages, comme un *Poème latin* à la louange d'une dame, plusieurs *Comédies*; mais l'ouvrage qui l'a fait connaître avantageusement est un recueil de fables, intitulé : *Apologi Phædri ex ludicris J. Regnerii, belnensis doctoris medici*, janvier, 1643, in-12 de 125 pages. Ces fables sont divisées en deux parties : la première est de 40 fables, la seconde de 60 (100). On trouve ces fables dans plusieurs catalogues des *Fables de Phèdre*, et notamment dans le Phèdre de Constellier, 1747, et dans celui du père Brottier, 1783; et cela par une erreur bien singulière; car au lieu d'entendre par *Apologi Phædri*, « Apologues dans le genre de ceux de Phèdre », on a cru que c'était une édition de Phèdre. Vers la fin de ses jours, il composa un autre recueil de *Fables*, plus volumineux que le premier, quoiqu'il eût mis à la fin de celui-ci : *Hic cæstus artemque repono*.

RÉGNIER-DESMARAIS ou plutôt DESMARETS (FRANÇOIS-SÉRAPHIN), naquit à Paris, en 1632, d'une famille noble, originaire de Saintonge. Il fit sa philosophie avec distinction dans le collège de Montalgu. Ce fut pendant son cours qu'il traduisit en vers burlesques la *Batrachomyomachie* d'Homère, ouvrage qui parut un prodige dans un jeune homme de 15 ans. Le duc de Créquy, charmé de

son esprit, le mena avec lui à Rome, en 1662. Le séjour de l'Italie lui fut utile; il apprit la langue italienne, dans laquelle il fit des vers dignes de Pétrarque. L'académie de la Crusca de Florence prit une de ses *odes* pour une production de l'amant de Laure, et lorsque cette société fut désabusée, elle ne se vengea de son erreur qu'en accordant une place dans son sein à celui qui l'avait causée. Ce fut en 1667 qu'on lui fit cet honneur, et trois ans après l'académie française se l'associa. Mézerai, secrétaire de cette compagnie, étant mort en 1684, sa place fut donnée à l'abbé Régnier. Il se signala dans les démêlés de l'académie contre Furetière, et composa tous les *Mémoires* qui ont paru au nom de ce corps. L'abbé Régnier eut plusieurs bénéfices, entre autres l'abbaye de Saint-Laon de Thouars. On prétend qu'il aurait été évêque, sans sa traduction d'une scène voluptueuse du *Pas-tor fido*. Il mourut à Paris, en 1713, à 81 ans. Ses talents étaient relevés par une probité, une droiture et un amour du vrai généralement reconnus. Son amitié faisait honneur à ceux qu'il appelait ses vrais amis, parce qu'il ne la leur donnait que quand il reconnaissait en eux les qualités qui formaient son caractère. Nous avons de lui : | une *Grammaire française* imprimée en 1676, en 2 vol. in-12. La meilleure édition est celle de 1710, in-4°. On trouve dans cet ouvrage, un peu diffus, le fond de ce qu'on a dit de mieux sur la langue. | une *Traduction* en vers italiens des odes d'Anacréon, in-8°, qu'il dédia, en 1692, à l'académie de la Crusca : la simplicité et le naturel y sont joints à l'élégance et à la noblesse; | des *Poésies françaises, latines, italiennes et espagnoles*, réunies, en 1708, en 2 vol. in-12. Ses vers français offrent de la variété, de la gaieté, des moralités heureusement exprimées : mais son style est plus noble que vil, et plus pur que brillant. Ses vers italiens et espagnols ont plus de coloris et plus de grâce. Les poésies françaises ont été augmentées dans les éditions de 1716 et de 1750, 2 vol. in-12. | une *Traduction* de la *Perfection chrétienne* de Rodriguez, entreprise à la prière des jésuites, et plusieurs fois réimprimée, en 3 vol. in-4°, et en 4 in-8°. Cette version, écrite avec moins de nerf que celle du Port-Royal, est d'un style plus pur et plus coulant; elle est aussi plus fidèle, car les traducteurs de Port-Royal font dire souvent à l'auteur espagnol tout

contraire de ce qu'il dit en effet. (*Voyez RODRIGUEZ.*) | Une *Traduction* des 2 livres de la *Divination* de Cicéron, 1710, in-12; | une autre *Version* des livres de cet auteur, *De finibus bonorum et malorum*, avec de bonnes remarques, in-12; | *L'Histoire des démêlés de la France avec la cour de Rome, au sujet de l'affaire des Corses*, 1767, in-4°.

* **RÉGNIER** (CLAUDE-FRANÇOIS), né en Auvergne, en 1718, vint faire ses études à Paris au séminaire de Saint-Sulpice, et embrassa l'état ecclésiastique. Après avoir pris le bonnet de docteur en Sorbonne, il s'agrégea à la congrégation des sulpiciens, et devint un des directeurs du séminaire de Paris. On a de lui : | *Certitude des principes de la religion contre les nouveaux efforts des incrédules*, Paris, de 1778 à 1782, 6 vol. in-12; | *Tractatus de Ecclesia Christi*, Paris, 1789, 2 vol. in-8°. Ces ouvrages sont estimés. L'abbé Régnier mourut dans le courant de l'année 1790. — **RÉGNIER** (dom), bénédictin de la congrégation des Exempts, a publié des *Sermons*, 1761, 3 vol. in-12.

* **RÉGNIER** (CLAUDE-AMBOISE), duc de Massa-Carrara, ministre de la justice sous Bonaparte, etc., naquit le 6 avril 1736 à Blamont dans le département de la Meurthe, et était, avant la révolution, un des avocats les plus distingués de Nancy. Il embrassa les principes des réformateurs, et fut envoyé aux états-généraux puis à l'assemblée nationale, par le bailiage de la ville de Nancy. Régnier se rangea du côté gauche; mais il parut peu à la tribune, et s'occupa beaucoup de judicature et d'administration. Il s'éleva contre l'institution des jurés en matière civile; et, lorsque le vicomte de Mirabeau enleva les cravates de son régiment, il proposa de le mettre en accusation; cependant il défendit la municipalité de Nancy contre les reproches des jacobins, lors de l'insurrection de la garnison, de cette ville, et approuva la conduite de M. de Bouillé. La fuite du roi (20 juin 1791), ayant causé quelque tumulte dans les départemens du Rhin et des Vosges, on y envoya Régnier pour les calmer, et sa conduite ne donna lieu à aucun reproche. Il sut vivre ignoré pendant le règne de la terreur, jusqu'à ce qu'il fut nommé par le département de la Meurthe au conseil des Anciens. A cette époque, il s'opposa vigoureusement à l'admission de Job-Aymé, et à la rentrée des prêtres réfractaires. Il devint secrétaire, puis pré-

sident du conseil, et y fut réélu en 1799, à l'époque où devaient cesser ses pouvoirs. Il se prononça plus ouvertement encore qu'il ne l'avait fait contre les jacobins, s'opposa en même temps à l'impression d'une adresse des habitans de Grenoble contre Schérer, et combattit la permanence des séances après le 30 prairial; il se déclara aussi avec Courtois contre le *Manège*. Régnier eut une part très active à la révolution du 18 brumaire, et fut un de ceux qui se réunirent, le 17 brumaire au matin, chez Lemercier, président du conseil des Anciens. On y arrêta les mesures définitives qui pouvaient assurer le succès de cette conspiration; Régnier présenta le projet de décret qui transférait les deux conseils à Saint-Cloud, et fut nommé président de la commission intermédiaire, nommée pour travailler à une nouvelle constitution. Après l'établissement du régime consulaire, Bonaparte n'oublia pas les services de Régnier; il le nomma conseiller d'état dans la section des finances, le combla de dignités et de faveurs, et le 13 septembre 1802, Régnier réunit, sous la dénomination de grand-juge, les deux ministères de la justice et de la police générale. Il se démit de cette seconde place lorsque Fouché fut appelé à l'occuper : il conserva cependant son titre de grand-juge et le ministère de la justice; ce fut lui qui en 1804 dirigea toutes les poursuites contre Georges Cadoudal et Pichegru. Nommé grand-officier de la légion d'honneur, il obtint, en février 1805, le grand-cordon, et fut créé duc de Massa-Carrara. En novembre 1813, il remit le porte-feuille de la justice, et reçut le titre de ministre d'état, puis la place de président du corps législatif, où il ne reçut pas un accueil bien flatteur. Bonaparte, de retour de sa désastreuse expédition de Moscou, avait besoin de mettre à la tête de cette assemblée un homme entièrement dévoué à ses projets : il y plaça Régnier. Lors de la première abdication, il écrivit, le 8 avril 1814, au gouvernement provisoire, pour savoir s'il était encore président du corps législatif; il ne reçut point de réponse. Il ne survécut que deux mois et demi à sa disgrâce, et mourut à Paris le 24 juin 1814. Assez bon jurisconsulte, médiocre orateur et peu habile ministre, il fut, comme le comte Regnault de Saint-Jean-d'Angely, un des hommes les plus attachés à Napoléon, et parut sensiblement affecté quand celui-ci abdiqua et se re-

à l'île d'Elbe. Son fils fut nommé pair de France par Louis XVIII.

* RÉGNIER (EDME), célèbre mécanicien, ancien conservateur du Musée central d'artillerie, dont il avait formé le noyau, membre honoraire du comité consultatif des arts, contrôleur en chef des armes de la garde nationale, membre de plusieurs sociétés savantes, naquit à Semur, en Bourgogne, le 15 juin 1751, et commença ses études au collège de cette ville; mais sa mère, étant demeurée veuve, avec onze enfans, fut réduite à le mettre en apprentissage chez un arquebusier de Dijon. Le jeune Régnier travailla avec tant de succès qu'il se mit à même de soutenir sa mère, d'élever et établir ses frères et ses sœurs. Il se fit connaître en même temps par des inventions relatives à son art. La première fut une *éprouvette pour essayer la force des poudres de chasse*, supérieure à toutes celles qui ont été imaginées jusqu'à ce jour, et qui amena la découverte du *dynamomètre*, machine pour mesurer la force et la résistance. C'est lui qui a construit le premier des *paratonnerres* en Bourgogne, et il les a perfectionnés: il en avait déjà placé six à Semur et dans ses environs de cette ville, avant qu'il y en eût aucun à Paris. Il présenta à Franklin dans cette capitale des échantillons de conducteurs mobiles, qu'il avait imaginé de substituer à ceux que cet illustre physicien avait employés dans ses appareils, et Franklin applaudit à cette ingénieuse amélioration. Il fit aussi pour l'usage de sa ville natale un *méridien sonnant*, dont il eut l'honneur d'offrir un modèle réduit à Louis XVI, qui l'admira et récompensa l'inventeur. C'est par le même procédé que s'obtient la *détonation des canons méridiens*. En 1777, il obtint le premier prix d'encouragement pour la meilleure *serrure à combinaisons*, quoiqu'il n'eût jamais vu d'ouvrage de ce genre. Elle est décrite dans l'*Encyclopédie méthodique*. Il l'a perfectionnée depuis, ainsi que les cadenas à combinaisons qui sont maintenant fort en usage. On lui doit encore l'invention d'une *échelle à incendie* qui a remporté le premier prix, et le *sécateur*, machine pour tailler les arbres. Régnier est mort à Paris le 10 juin 1825. On trouve dans une Notice imprimée chez M^{me} Huzard, la description de 75 machines différentes qu'il a inventées. On avait publié auparavant un *Mémoire explicatif du dynamomètre et*

autres machines inventées par le citoyen R. (Régnier), 1798, in-4°. Régnier appelé à Paris pendant la révolution comme membre de l'administration des armes portatives, avait profité de cette occasion pour recueillir avec soin les anciennes armures de nos rois qui étaient éparses en France et qu'il classa par ordre chronologique: telle fut l'origine du musée central d'artillerie qu'il sut conserver intact pendant les invasions.

* RÉGNIER-DESTOUBET (FRANÇOIS-HIPPOLYTE), homme de lettres, naquit à Langres (Haute-Marne) en 1804. Elevé par ses parens dans des principes religieux, il songea d'abord à embrasser l'état ecclésiastique. Mais diverses circonstances l'empêchèrent de réaliser ce projet, et, après avoir terminé ses études, il fit son cours de droit. A l'âge de 21 ans, il publia une brochure intitulée: *Les Jésuites en France*, 1825, in-8°, opuscule dans lequel il répondait aux accusations dirigées contre cet ordre. En 1828, il fit paraître une *Histoire du Clergé de France pendant la révolution*, 5 vol. in-12, dans laquelle on remarquait la même pureté de doctrines; mais cet ouvrage est un peu superficiel. La dernière partie surtout est négligée. Le même écrivain a encore composé une *Histoire abrégée de la constitution civile du clergé*, 1828, in-8°. L'esprit religieux empreint dans cet ouvrage fait pardonner à l'auteur les erreurs et les omissions qu'on y rencontre. Régnier-Destoubet a publié aussi quelques romans, et un petit nombre d'ouvrages politiques. Dans ses *Septembriseurs* il met en scène des jacobins qui, par leurs entretiens, font connaître l'esprit de l'époque révolutionnaire. Parmi les autres productions du même auteur, on remarque le roman de *Louisset*, 1830; un *Bal de Louis-Philippe*, 1834; *Charles II*, et l'*Amant espagnol*, 1851, 4 volumes in-12. Dans son roman de *l'Abbé Tiberge*, Régnier-Destoubet parut malheureusement démentir les doctrines qu'il avait soutenues dans ses premiers ouvrages, en présentant sous un jour défavorable un corps que jusqu'alors il avait fait profession de respecter. On a aussi de lui quelques pièces de théâtre, telles que *Napoléon à Schœnbrunn*, *Charlotte Corday*, etc., et quelques morceaux insérés dans la *Revue de Paris* et dans le livre des *Cent-et-un*. Le jeune Régnier étant tombé malade au commencement du mois d'août 1852, son premier soin fut de demander à la

religion les secours qu'elle prodigue à ceux qui reviennent sincèrement à elle. Il témoigna un vif repentir des écarts dans lesquels il était tombé, et mourut dans des sentimens chrétiens, le 23 septembre 1852. Régnier-Destourbet s'était démis, après la révolution de 1830, de la place d'auditeur au tribunal de Châlons-sur-Marne, qu'il occupait depuis quelque temps.

* REGUIS, curé dans le diocèse de Gap, a publié en 1766 la *Voix du pasteur*, discours familiers d'un curé à ses paroissiens, pour tous les dimanches de l'année, 2 vol. in-12, très souvent réimprimés. Cet ouvrage, l'un des meilleurs en ce genre, remarquable par la simplicité et l'onction qui y règnent, vient encore d'être perfectionné par un pasteur animé du même esprit que l'abbé Reguis, sous le titre d'*Instructions familières*, imprimées d'abord en 5 vol., puis en 6, et enfin en 8 vol. in-12. La 7^e édition a paru en 1821. Ces instructions courtes et adaptées aux circonstances, ne peuvent lasser la patience du lecteur, et sont bien propres à ranimer le zèle trop éteint pour les intérêts de la religion, à combattre l'indifférence des chrétiens et leur lâcheté à en observer les préceptes.

REGUIS (CLAIRE), dame LENOIR-LAROCHE. *Voyez* la fin de l'article LENOIR LAROCHE.

RÉGULUS (MARCUS-ATILIUS), consul romain avec Julius Libo, l'an 267 avant J.-C., réduisit les Salentins et se rendit maître de Brindes leur capitale. Consul une 2^e fois avec Manlius Vulso, ils furent vainqueurs d'Amilcar et d'Hannon, dans un combat naval donné près d'Héraclée sur la côte de Sicile; ils leur prirent 64 galères et en coulèrent à fond plus de 30. Régulus, resté en Afrique après cette victoire sur mer, gagna une bataille sur terre, suivie de la reddition de plus de 200 places, et surtout de Tunis, ville à 5 ou 4 lieues de Carthage. Les Carthaginois demandèrent la paix; mais Régulus ne voulut pas la leur donner. Ebloui par ses succès, il oublia la vicissitude des choses humaines et l'issue incertaine des combats; il prescrivit aux vaincus des conditions cruelles et déraisonnables, et provoqua les ressources du désespoir. Xanthippe, officier spartiate, arrivé à Carthage avec un renfort de troupes grecques, promit de rétablir les affaires. Il y eut un combat entre lui et le consul. Il tailla en pièces 30,000 Romains, fit 15,000 prison-

niers, et prit Régulus, qui fut emmené à Carthage avec les compagnons de son infortune. On l'envoya bientôt à Rome, sous le serment d'un prompt retour, pour y annoncer les conditions de la paix et proposer l'échange des prisonniers; mais, loin de le solliciter, Régulus persuada au contraire au sénat de le rejeter avec fermeté, et retourna dégager sa parole et se livrer aux tortures qu'on lui préparait. Les Carthaginois, irrités, inventèrent pour lui de nouveaux supplices. On lui coupa les paupières et on l'exposa plusieurs jours aux ardeurs du soleil; on l'enferma dans un tonneau garni de pointes de fer, l'an 251 avant J.-C. La femme de Régulus ayant appris cet excès de cruauté, obtint du sénat les plus considérables prisonniers carthaginois, les fit mettre dans une armoire étroite, hérissée de pointes de clous, et les y laissa 5 jours sans nourriture; ils y périrent tous, hormis un, nommé Amilcar: vengeance aussi lâche que celle que les Carthaginois avaient tirée de Régulus. L'action de Régulus a été célébrée au 17^e siècle, dans une tragédie de Pradon, et de nos jours, par Dorat: mais rien n'égale la brièveté sublime avec laquelle Horace a chanté ce général dans la belle ode *Cælo tonantem*, etc. Valère-Maxime rapporte que Régulus, faisant la guerre en Afrique, trouva, sur le bord du fleuve Bagrada, un serpent d'une grandeur si monstrueuse, qu'il fallut l'attaquer avec les machines de guerre, comme une citadelle: quoiqu'il y ait peut-être de l'exagération dans ce récit, la grandeur de quelques serpens d'Amérique lui donne de la vraisemblance. La mort de Régulus a encore été transportée sur la scène française avec succès par M. Arnault fils. Elle a été mise aussi par Métastase sur le théâtre lyrique italien.

* REICHARD (HENRI-AUGUSTE-OTTO-CAR), directeur de l'administration de la guerre de l'état de Saxe-Gotha, chevalier de l'ordre saxon du mérite, membre de plusieurs sociétés savantes, naquit en 1751 à Gotha. Il perdit de bonne heure son père, et son éducation fut dirigée par son beau-père, Rudolphe, conseiller intime de régence. Après avoir suivi des cours de jurisprudence dans les universités de Göttingue, de Leipsick et d'Iéna, Reichard de retour à Gotha, en 1771, s'adonna à l'étude des belles-lettres, et y fit de rapides progrès sous la direction de Gotter et de Klupfel. Quelques *Poésies*,

insérées dans les *Almanachs des muses*, et plusieurs articles qui parurent dans divers recueils périodiques, lui méritèrent l'honneur d'être admis l'un des premiers dans la société dramatique fondée à Gotha par Seyler. Plusieurs *Pièces* qu'il fit représenter eurent du succès, et quelques-unes se soutiennent encore aujourd'hui sur la scène. Nommé directeur du théâtre ducal, il fut en même temps bibliothécaire du duc Ernest : il publia deux ouvrages périodiques : l'*Almanach des Théâtres*, le premier recueil de ce genre qui ait paru en Allemagne, et le *Journal des Théâtres*. Plus tard il fonda la *Gazette scientifique de Gotha*, et s'associa à la rédaction du recueil intitulé : *Le Pot-Pourri*, puis à celle du *Nouveau Mercure de France*, du *Journal de lecture* et de la *Bibliothèque des romans*. Reichard parcourut avec sa jeune épouse l'intérieur de l'Allemagne, la Suisse, l'Italie et la France, et à son retour il publia plusieurs ouvrages, parmi lesquels nous citerons : | son *Guide des voyageurs en Europe* (en français), dont la 5^e édition a paru à Weimar en 1807, 3 vol. grand in-8°, avec des figures ; et qui a été réimprimé l'année suivante, ibid., 4 volumes in-12 : la quinzième édition a été donnée à Vienne en 1830. | Son *Passager en voyage* dont la 5^e édition parut à Leipsick, 1820, 2 vol. in-8°, et les *Petits voyages*, en 8 vol. ont eu aussi une très grande vogue. Reichard s'était affilié à diverses sociétés secrètes, dont le duc lui-même faisait partie, notamment à celle des francs-maçons de Gotha, dans le sein de laquelle fut publié, au mois d'octobre 1825, un écrit sous le titre de *Jubilé de Reichard*. Quoiqu'il fût partisan des nouvelles doctrines politiques, il était fermement attaché aux intérêts et aux prérogatives de la royauté ; il conserva toujours les bonnes grâces d'Ernile-Léopold-Auguste, et fut même employé dans plusieurs affaires d'état sous Frédéric IV, son successeur. La liste de ses nombreux ouvrages se trouve dans l'*Allemagne littéraire* de Meusel. Reichard est mort dans le mois d'octobre 1828. Outre les écrits que nous avons mentionnés, nous citerons encore : | *Lettres sur la musique*, Brunswick, 1774-1776, 2 vol. in-8° ; | *Sur l'opéra comique allemand*, Hambourg, 1790, 1 vol. in-8° ; | *Magasin de la philosophie et des belles-lettres*, Heilbronn, 1794, 2 vol. in-8° ; | *Voyage pittoresque dans une grande partie de la Suisse*, Dresde, 1811, 2 vol.

in-8°, avec 56 planches ; | *Mélanges en prose et en vers*, Erfurt, 1825, 1 vol. in-8° ; | *Itinéraire de poche* (en français) souvent réimprimé. Un grand nombre de feuilles allemandes, surtout celles de Gotha, lui ont consacré plusieurs *Notices intéressantes*.

* REICHARDT (JEAN-FRÉDÉRIC), écrivain et compositeur, correspondant de l'institut (classe des beaux arts), né le 26 novembre 1752, à Königsberg en Prusse, apprit la musique dès sa plus tendre enfance, et étudia la philosophie sous le professeur Kant (1769-1770). Appelé à Berlin en 1775, par Frédéric II, il fut longtemps directeur de l'opéra italien de cette ville, et eut dans la suite sous le roi Jérôme, la direction des théâtres français et allemand à Cassel. Il visita l'Italie en 1782, donna des concerts à Londres et à Paris, et en fit exécuter plusieurs de sa composition. Il retourna en Prusse pour composer une grande *Cantate funèbre* qui fut exécutée aux funérailles du roi à Potsdam. Il resta long-temps à la cour du nouveau roi Frédéric-Guillaume II, et mourut dans une terre qu'il possédait près de Halle le 27 juin 1814. Comme compositeur il a donné plusieurs opéras, parmi lesquels on distingue le suivant : l'*Ile des esprits*, qu'il fit pour la fête du sacre de Frédéric-Guillaume II, roi de Prusse ; *Amour et fidélité*, vaudeville allemand qui eut un grand succès ; le *Tamerlan* de Morel et le *Panthée* de Berquin. Il a publié : | *Lettres familières écrites pendant un voyage en France* en 1793, 2 vol. in-8° ; | *Nouvelles lettres familières écrites pendant son voyage en France* dans les années 1803 et 1804, 3 vol. in-8°, ouvrage qui eut beaucoup de succès ; | des *Lettres familières sur Vienne*, qui furent aussi très bien accueillies. Il a rédigé à Berlin la *Gazette musicale* pendant les années 1804 et 1805, et il y a inséré plusieurs morceaux estimés des connaisseurs.

REICHSTADT (NAPOLEON-FRANÇOIS-CHARLES-JOSEPH BONAPARTE, duc de). Voyez BONAPARTE.

* REID (THOMAS) métaphysicien, professeur de philosophie morale à l'université de Glasgow, et fondateur de l'école dite écossaise, naquit à Strachan, dans le comté de Kincardine, en Ecosse. Sa vie n'offre aucun de ces événements remarquables qui excitent l'intérêt et la curiosité. Après avoir fait ses premières études à l'école de Kincardine, il fut envoyé à l'université d'Aberdeen, dont il fut pendant

quelque temps bibliothécaire. Il fit sa philosophie dans cette ville sous le docteur Georges Turnbull, auteur d'un ouvrage intitulé : *Principes de philosophie morale*, et d'un volumineux traité sur la peinture antique. En 1736, Reid résigna son emploi de bibliothécaire et fit un voyage en Angleterre, durant lequel il visita les deux universités d'Oxford et de Cambridge, et se lia avec les professeurs les plus distingués de cette époque. A son retour qui eut lieu l'année suivante, il fut nommé ministre de l'évangile à New-Machar, dans le comté d'Aberdeen, par le patronage du collège royal de l'université. Reid se défiait alors à un tel point de lui-même, qu'au lieu de composer des sermons, il se contentait de lire à ses paroissiens ceux de Tillotson et d'Evans. Les fonctions de son ministère ne l'empêchèrent pas de se livrer avec ardeur à l'étude des mathématiques, et ce fut pendant son séjour à New-Machar qu'il fit insérer dans les *Transactions philosophiques* de la société royale de Londres, pour l'année 1748, un *Essai sur l'application des mathématiques à la morale* ; morceau dans lequel il prouvait, contre l'opinion de quelques auteurs du temps, que les méthodes mathématiques ne pouvaient nullement convenir à la morale. Reid fit paraître, quelque temps après, une *analyse de la logique d'Aristote*, qu'avait publiée Hume. Nommé en 1752 professeur de philosophie au collège royal d'Aberdeen, il fonda dans cette ville une association littéraire, dont les membres se soumettaient réciproquement les fruits de leurs travaux, et qui paraît avoir eu d'heureux effets sur la direction des études philosophiques, dans le nord de l'Ecosse. Les Gregory, les Campbell, les Beattie et plusieurs autres hommes distingués en firent partie. Mais parmi les ouvrages publiés par quelques-uns des membres, il n'en est ni de plus original ni de plus profond que celui que fit paraître Reid en 1764, sous le titre de *Recherches sur l'esprit humain*. L'auteur de ce livre avait commencé par admettre avec Hume et Berkeley, que nous n'apercevons pas les choses extérieures, mais uniquement les images et les représentations des choses, et que tous les objets de nos connaissances sont des idées imprimées dans notre esprit. Mais bientôt étonné des conséquences qu'on pouvait tirer de ce système, il sentit la nécessité de le soumettre à une analyse exacte et sévère. Il pénétra jusqu'au fond de cette doctrine et

chercha dans son livre à réfuter la *Théorie idéale*, généralement admise alors dans les écoles, et sur laquelle reposait toute la philosophie de Hume, et les raisonnemens de Berkley contre l'existence de la matière. Toutefois le principal mérite de l'ouvrage n'est pas dans cette réfutation de la *Théorie idéale*, mais bien plutôt dans la méthode employée pour parvenir à ce résultat ; méthode qui consiste à poursuivre l'étude de l'esprit humain sur un plan analogue à celui qui fut si heureusement adapté aux sciences physiques par les disciples de Bacon. Les travaux philosophiques de Reid firent bientôt apprécier dans le monde savant l'étendue et la profondeur de ses aperçus. L'université de Glasgow s'empressa de l'appeler dans son sein en lui conférant la chaire de philosophie morale vacante par la résignation d'Adam Smith ; à l'imitation de son prédécesseur, Reid divisa son cours en 4 parties. La première comprenait la métaphysique ; la seconde, la morale proprement dite ; la troisième traitait de la jurisprudence, ou du droit naturel, et la dernière du droit politique. Reid fit aussi un cours de rhétorique dans lequel il exposa ses idées sur le beau et sa Théorie de l'éloquence. De tout son enseignement, il ne nous reste que ses *Essais sur les facultés actives de l'homme*, publiés en 1788, et son premier ouvrage sur les *facultés intellectuelles* publié en 1785. Ces deux ouvrages que Dugald-Stewart a réunis en un seul volume, sous le titre de *Philosophie de Reid*, forment à eux seuls un traité complet de philosophie. Reid avait coutume de lire ses leçons, et la monotonie de son débit était peu propre à relever la simplicité un peu sèche de son style. Cependant telle était l'estime accordée à son talent que le nombre de ses auditeurs augmentait tous les jours. Parmi ses disciples figurent en première ligne Oswald, Beattie, et Dugald Stewart. Ce dernier en adoptant la plupart des idées de Reid, modifia la division arbitraire faite par son maître des prétendues facultés de l'entendement ; et à celles que Reid avait reconnues (qui sont : la mémoire, la conception, la faculté de composition et de décomposition, le jugement, le raisonnement et le goût), il ajouta la perception externe, l'attention, l'abstraction, l'association des idées, et l'imagination. En France M. Royer Collard, M. Jouffroy, et plusieurs autres savants ont adopté les idées fondamentales de Reid.

M. Cousin, après avoir été partisan de cette école, paraît l'avoir abandonnée pour la métaphysique allemande. Outre les ouvrages dont nous avons parlé plus haut, Reid a composé quelques opuscules qui ont été insérés dans des recueils scientifiques, et parmi lesquels nous distinguons : *Examen des opinions de Priestley sur l'esprit et la matière* ; *Observations sur l'utopie de Thomas More* ; *Quelques réflexions physiologiques sur le système musculaire*. Ce dernier essai fut écrit par l'auteur quelques mois avant sa mort. Reid dans sa vieillesse était revenu à l'étude des mathématiques, qui avait été one des prédilections de son jeune âge. Il mourut à Glasgow après quelques jours de maladie, le 7 octobre 1796, dans sa quatre-vingt-septième année. *Les Recherches de Reid sur l'entendement humain d'après les principes du sens commun*, ont été traduites en français et imprimées à Amsterdam, 2 vol. in-12, en 1768. M. Jousfroy, professeur de philosophie au collège de France, a publié une traduction complète de tous les ouvrages de Reid, augmentée de plusieurs fragmens des leçons de M. Royer-Collard, Paris, 1828, 4 vol. in-8°. On trouve une notice sur la vie et les écrits de ce philosophe, en tête du volume publié par Dugald Stewart sous le titre de *Philosophie de Reid*.

REIDANUS (EVERARD), né à Deventer, vers 1550, fut bourguemestre à Arnheim, député des états-généraux, et mourut à 51 ans. Il est auteur de *l'Origine et suite des guerres des Pays-Bas*, etc., depuis 1566 jusqu'en 1601, Amsterdam, 1644, in-fol., en flamand. Il y a assez d'exactitude dans les faits; mais on y souhaiterait plus d'impartialité. Il y en a cependant plus que dans les écrits des autres protestans qui ont écrit sur ces événemens; il s'élève lui-même contre les impostures de Méteren. Cette Histoire a été traduite en latin par Denys Vossius, Leyde, 1633, in-folio.

REIFFENBERG (FRÉDÉRIC de), de l'illustre famille des barons de ce nom dans le pays de Trèves, où il naquit en 1719, entra chez les jésuites et se fit connaître par des pièces de littérature. Il étudia la théologie à Rome, et de retour en Allemagne, il s'appliqua à former les jeunes jésuites à la bonne latinité. On a de lui : 1) la Traduction latine de l'ouvrage italien du célèbre Scipion Maffei, sur la grâce, le libre arbitre et la prédestination, divisé en 16 livres; les Réponses de

ce savant aux réfutations que les jansénistes ont prétendu faire de son ouvrage, et une *Dissertation* sur ces matières, que le père de Reiffenberg y a ajoutée, Mayence et Francfort, 1756, in-fol. On trouve au commencement de cet ouvrage la *Vie* de Maffei, et la liste de ses ouvrages, dont les titres occupent deux pages. | Un *Recueil de poésies latines* de toute espèce, avec une *Dissertation* sur le style lapidaire, 1 v. in-8°; une *Apologie* en allemand in-8°, en faveur des jésuites; | des *Précipites latins et grecs*, et *Exemples* tirés des meilleurs auteurs anciens et modernes, pour les collèges du Bas-Rhin et de Westphalie, 5 vol. in-8°, rédigés avec beaucoup de méthode et de choix; | l'*Histoire des jésuites de la province du Bas-Rhin* depuis 1550 jusqu'en 1626, 1 vol. in-fol. On y désirerait plus de critique, un style plus précis, plus noble. La mort qui l'enleva en 1764, à l'âge de 45 ans, l'empêcha de la continuer.

REIFFENSTUEL (ANACLET), savant théologien allemand, était de l'ordre des frères mineurs réformés de Saint-François et florissait au commencement du 18^e siècle. Il appartenait à la province de Bavière. Il y avait professé la théologie, exercé divers emplois. Quelques-uns de ses ouvrages de théologie, recommandables non-seulement par le fond, mais encore par la clarté et la méthode qui y règnent et la solidité du raisonnement, eurent un grand succès et achevèrent sa réputation. Le principal est un traité *De probabilismo*, en 2 volumes in-4°. Il reçut l'accueil le plus favorable quand il parut, et eut plusieurs éditions en Allemagne. Il fut réimprimé plus de vingt fois en Italie, où on chercha à lui donner toute la perfection possible, en le revoyant à chaque édition, et en l'améliorant par des corrections et des augmentations faites avec soin. On compte parmi ceux qui le revirent, les pères Maffei, Kreslinger et Dalmase Kirch, savans théologiens du même ordre. Le père Mansi, de l'ordre de la Mère de Dieu, l'enrichit d'un supplément. Une nouvelle édition en avait été donnée à Trente en 1765; l'ouvrage fut revu de nouveau par le père Flaviano Ricci, mineur réformé, commis à cet effet par le père Pascal de Varèse, commissaire-général de l'ordre, qui le dédia au cardinal Léopold-Ernest di Firmiano. Outre cet écrit, on a du père Reiffenstuel : *Jus canonicum universum, cum tractatu de regulis juris et repertorio generali*, 6 vol.

In-fol. ; livre qui eut aussi beaucoup d'éditions en Allemagne et en Italie, que les théologiens estiment et dont ils font beaucoup d'usage.

REIGNY (LOUIS-ABEL BEFFROY de). Voyez BEFFROY.

REIHING (JACQUES), né à Augsbourg en 1579, entra chez les jésuites, et enseigna les humanités, la philosophie et la théologie à Ingolstadt avec réputation. Il combattit avec zèle pendant plusieurs années les erreurs de Luther; mais ayant, par vanité ou par corruption du cœur, perdu l'esprit de son état, il perdit encore sa foi, se retira à la cour de Wurtemberg, se fit luthérien et se maria. On lui donna une chaire de théologie à Tübingen et la direction du collège. Il mourut en 1528 méprisé des deux partis, qui ne voyaient en lui qu'un homme lâche qui avait abandonné sa religion pour une femme. On a de lui plusieurs ouvrages de controverse, dont la doctrine est différente, selon les différens temps dans lesquels il les écrivit.

REIL (JEAN-CHRÉTIEN), médecin allemand, conseiller et chevalier de l'Aigle-Rouge de Prusse, né le 28 février 1759 à Rhaden dans l'Ost-Frisc, était fils d'un pasteur. Destiné lui-même à l'état ecclésiastique, il commença les études analogues à cette carrière, pour laquelle il ne sentait aucune vocation; ses parens lui permirent ensuite de suivre les cours de l'école de médecine, et il fut reçu docteur le 9 novembre 1782. Il se livra à la pratique jusqu'en 1787, époque où il fut nommé professeur de thérapeutique et directeur de l'institut clinique à l'université de Halle, et médecin des pauvres de la ville. Lorsqu'on établit, en 1810, l'université de Berlin, le roi l'appela à cette capitale, pour lui donner une chaire de médecine, où il soutint sa réputation. En 1815, on le chargea de la direction des nombreux hôpitaux militaires que nécessita la bataille de Leipsick. Épuisé par l'étude et les veilles, il succomba le 12 novembre 1815 aux attaques du typhus qu'il gagna en visitant un de ses confrères et anciens élèves attaqué de cette maladie. Il était d'une activité peu commune; Reil a contribué plus que personne à mettre en rapport les connaissances physiologiques avec celles de la pathologie, et il s'efforça surtout d'éclairer par ses connaissances en psychologie les phénomènes qui se présentaient dans la pratique. Il s'occupa encore d'une manière toute particulière

des affections morales, et il mit toute sa vie beaucoup d'application dans cette étude difficile; s'il s'est trompé quelquefois dans ses systèmes, il n'en a pas moins rendu de grands services à cette branche de la médecine. On a de lui un grand nombre d'ouvrages: | *Tractatus de polycholia*, Halle, 1782, in-8°; | *Fragmenta metaschematismi polycholiar*, 1783, in-8°; | *Histoire de la maladie du professeur Goldhagen*, 1788, in-8°, en allemand; | *Memorabilia clinica medico-practica*, 1790 et 1793, in-8°; | *Hygiène domestique*, Brême, 1794, 2 vol. in-8°; | *Dissertatio de irritabilitatis notione, naturâ et morbis* 1793; | *Cænæsthesi*, 1794, in-8°; | *Sensus externus*, in-8°; | *Functiones animæ peculiaries*, 1794, in-8°; | *Dissertatio de semeiologiâ placenta*, 1694, in-8°; | *Archives de physiologie*, ouvrage périodique publié en allemand, 1795 à 1815, 12 vol. in-8°, continué par d'autres professeurs; | *Exercitationum anatomicarum fasciculus primus de structurâ nervorum*, 1796, in-folio; | *Sur les symptômes et les guérisons des fièvres*, en allemand, Halle, 1797-1815, 5 vol. in-8°; | *Programma de pruritu senili*, 1801, in-4°; | *Pensées détachées sur l'explication de la méthode psychologique au traitement des aliénés*, 1803, in-8°; | *Pépinière pour l'instruction et la formation des routiniers en médecine, comme besoin de l'état dans la position actuelle*, 1804, in-8°, en allemand; | *Plan d'une pathologie universelle*, 1815, in-8°, ouvrage posthume; | un grand nombre de *Mémoires* réunis à Vienne en 1811, 2 vol. in-8°; et à Halle, 1817, 1 vol. in-8°.

REIMARUS (HERMANN-SAMUEL), savant philologue, né à Hambourg, le 22 décembre 1694, s'appliqua, dans sa jeunesse, à l'étude des langues, et acquit une connaissance profonde du latin, du grec et de l'hébreu. Il obtint une chaire de philosophie à Hambourg, en 1727, et épousa une fille du savant J. Alb. Fabricius, qu'il seconda dans ses travaux philologiques sur la fin de sa vie. Reimarus consacra ses loisirs à l'étude de l'histoire naturelle. Il mourut le 1^{er} mars 1768, et était membre de l'académie impériale de Saint-Petersbourg, et de la plupart des sociétés littéraires de l'Allemagne. On a de lui: | *Primitia Wismariensis*, Weimar, 1723, in-4°. On y trouve entre autres choses une Dissertation dans laquelle l'auteur prouve que le génie de Socrate n'était autre chose que la prévoyance

(*Animi præsentatio*) dont ce sage était doué, et une réfutation des principes irreligieux de l'auteur de la *Fable des Abeilles* (voyez MANDEVILLE). | *De vita et scriptis J. Alb. Fabricius commentarius*, Hambourg, 1757, in-8°. | *Traité des principales vérités de la religion naturelle* (en allem.), Hambourg, 1754, in-8°; et 1772, in-8°; | *Observations physiques et morales sur l'instinct des animaux, leur industrie et leurs mœurs*, Hambourg 1760, 2 vol. in-12. Cet ouvrage, qui obtint un très grand succès en Allemagne, a été traduit en français, sur la seconde édition par Reneaume de la Tacche, avec un appendice et des notes du traducteur, Amsterdam, 1770, 2 vol. in-12. Reimarus y combat les systèmes de plusieurs philosophes modernes sur les animaux, tels que Cudworth, Descartes, Leibnitz, Malebranche, Buffon, et soutient contre Condillac que l'industrie des animaux est innée, et que leurs opérations ne se perfectionnent point par l'exercice. On a encore quelques ouvrages de Reimarus, à qui l'on attribue aussi les fameux *Fragments* publiés en 1774 et 1777, dans les nos 3 et 4 des *Mémoires hist. et litt. tirés des trésors de la Biblioth. ducal de Wolfenbützel* (Voyez LESSING), et qui excitèrent une si grande fermentation dans la théologie protestante d'Allemagne. — Son fils, JEAN-ALBERT-HENRI REIMARUS, né à Hambourg, le 11 novembre 1729, fut reçu docteur en médecine à Leyde, en 1753, puis se rendit à Edimbourg, où il fut un des fondateurs de la société médicale. De retour dans sa patrie, il y exerça son art avec succès, et devint professeur de physique et d'histoire naturelle au gymnase de Hambourg. Il mourut à Ranzau en 1813, laissant plusieurs écrits : | *Sur la foudre et les moyens naturels, offerts par l'expérience, de la détourner des edifices*, Hambourg, 1768, in-8°; | *Langensalz*, 1770, in-8°; | *De animalium inter naturæ regna statione et gradibus, oratio*, Hambourg, 1796, in-4°; | *Sur la formation du globe et la théorie de M. Deluc*, 1802, in-8°, etc. Reimarus avait donné, à Hambourg en 1798, une quatrième édition des *Observations* de son père sur l'instinct des animaux.

* REINA (FRANÇOIS), avocat milanais, né vers 1770 à Malgrate, dans le territoire de Côme, mort à Cannato, dans la province de Mantoue le 12 novembre 1825, reçut une éducation distinguée et étudia le droit sans négliger la littérature.

Reina avait la passion des livres : il se forma dans Milan une bibliothèque magnifique tant par le nombre que par le choix des ouvrages. Pendant les troubles de l'Italie, il se rangea du côté des novateurs ; ce qui lui valut d'être déporté en Hongrie, à l'époque des succès de Souwaroff. La victoire de Marengo le rendit à sa patrie, et il fit partie de la consulte législative de la nouvelle république. En 1801, il assista aux comités italiens établis à Lyon, et à son retour à Milan, il devint successivement membre du corps législatif et orateur du gouvernement. Replacé dans la vie civile par la politique de l'empereur et roi, Reina se borna dès lors à la culture des lettres, et au soin de sa bibliothèque. On lui doit les *Eloges* de l'abbé Denina, de Muratori, de Parini, et il publia les ouvrages de ce dernier qui lui avait légué ses manuscrits.

REINBECK (JEAN-GUSTAVE), né à Zell en 1682, mort à Berlin en 1741, âgé de 58 ans, fut pasteur des églises de Werder et de la Ville-Neuve, premier pasteur, prévôt de Saint-Pierre, inspecteur du collège de Coln (quartier de la ville de Berlin), conseiller du consistoire, et chapelain de la reine et de la princesse royale de Prusse. Nous avons de lui : | *Tractatus de redemptione*, Halle, in-4°; | *La nature du mariage et la réjection du concubinage*, in-4°, en allemand, contre Chr. Thomasius, qui avait eu l'impudence d'écrire en faveur de ce dernier état; | *Considérations sur les vérités divines contenues dans la Confession d'Augsbourg*, en allemand, 4 vol. in-4° : ouvrage qui ne persuada pas même ceux de sa communion ; car ils ont bien de la peine à croire à cette divinité de la confession d'Augsbourg, à laquelle ils ont tant de fois dérogé et dérogent encore tous les jours. | Plusieurs volumes de *Sermons*, dont quelques-uns ont été traduits en français : on n'y remarque ni l'orateur éloquent ni l'homme de goût ; | plusieurs *Traités de métaphysique* sur l'optimisme, la nature et l'immortalité de l'âme, en allemand. On y trouve quelques idées neuves.

REINECCIUS ou REINECK (REINER), naquit en 1541, à Steinheim, dans le diocèse de Paderborn. Il fut élève de Mélancthon et de Glandorp, et enseigna les belles-lettres dans les universités de Francfort et de Helmstadt jusqu'à sa mort, arrivée en 1595 dans cette dernière ville. On a de lui : ! un *Traité*

de la méthode de lire et d'étudier l'histoire : *Methodus legendi historiam*, Helmstadt, 1583, in-fol. : ce n'est qu'une compilation assez mal digérée ; | *Historia judaica*, 1594, 1595 et 1597, 3 vol. in-fol. : ouvrage savant pour les recherches des anciennes familles, et rare, surtout de l'édition que nous citons. | *Chronicon hierosolymitanum*, in-4°, peu commun ; | *Historia orientalis*, in-4° ; livre rempli d'une érudition profonde, etc., etc. Peu d'écrivains ont écrit aussi savamment que Reineccius sur l'origine des anciens peuples.

REINESIUS (THOMAS), né à Gotha en 1587, devint bourgmaster d'Altenbourg et conseiller de l'électeur de Saxe. Il se retira ensuite à Leipsick, où il pratiqua la médecine, et où il mourut en 1667, à 80 ans. On a de lui : | *Syntagma inscriptionum antiquarum* : compilation utile, en 2 vol. in-fol., Leipsick, 1682 : c'est un supplément au grand recueil de Gruter ; | six livres de *diverses leçons*, 1640, in-4° ; | des *Lettres*, 2 vol. in-4°, 1667-1670, et un grand nombre d'autres ouvrages en latin. Il fut un des savans qui eurent part aux libéralités de Louis XIV.

* **REINHARD** (FRANÇOIS-VOLKMAR), prédicateur protestant, né en 1753 à Vohenstrauss dans le duché de Sulzbach, était fils d'un ministre qui résidait au bourg de ce nom et qui dirigea ses études jusqu'à l'âge de 16 ans. Envoyé alors au gymnase de Ratisbonne, il passa ensuite à l'université de Wittenberg, où il devint professeur de théologie et de philosophie. Reinhard fut nommé premier prédicateur à la cour de Saxe, conseiller ecclésiastique et membre du consistoire suprême. Son influence dans l'administration se manifesta par des améliorations dans toutes les branches de l'enseignement scolaire et religieux. Il consentit à présider les exercices pour la prédication, auxquels se livraient tour à tour les membres d'une *société homilétique* formée sous ses auspices. Reinhard mourut à Dresde le 6 septembre 1812. Ses principaux ouvrages sont : | *Système de la morale chrétienne*, 1788-1815, 5 vol. Les deux premiers volumes ont été réimprimés plusieurs fois. | *Essai sur le plan formé par le fondateur de la religion chrétienne pour le bonheur du genre humain*, ouvrage qui a obtenu quatre éditions de 1791 à 1798, et dont l'idée fondamentale avait été déjà exprimée dans une dissertation latine, qu'il avait

publiée en 1780, in-4°, sous ce titre : *Consilium bene merendi de universo genere humano, ingenii supra hominem elati documentum* ; | *Sermons*, 1786-1815, 39 vol. in-8°. Les quatre derniers n'ont été publiés qu'après sa mort. Le docteur Ernest Zimmermann, aidé de Reinhard lui-même, a donné une *Table de toutes les matières traitées dans les sermons de Reinhard*, Francfort, 1812-1822, 4 vol. in-8°. J. L. Ritter a fait imprimer un semblable extrait en 2 parties, Leipsick, 1815. | *Lettres de F. V. Reinhard, sur ses études et sa carrière de prédicateur*, trad. de l'allemand par Monod, 1816, in-8°. On trouve le catalogue raisonné des ouvrages de Reinhard à la suite de ses lettres. | *De præstantia religionis christianæ in consolandis miseris*, trad. en allemand sous ce titre : *Influence du christianisme sur l'adoucissement du malheur*, par J. S. Fest, 2^e édition, 1798 ; | *Leçons de théologie dogmatique*, 1801, 4^e édition, 1818.

* **REINHOLD** (CHARLES-LÉONARD), métaphysicien, né en 1758 à Vienne en Autriche, faisait son noviciat chez les jésuites au collège de Saint-Ange, lorsque cet ordre fut supprimé en 1775. Il passa l'année suivante chez les barnabites, et fut chargé par eux de l'enseignement de la philosophie ; mais ayant formé des liaisons nombreuses avec les savans de Vienne, il fut associé à la rédaction d'un journal philosophique qui se publiait dans cette capitale. Ses nouvelles relations le dégoutèrent de la carrière ecclésiastique : il se rendit à Leipsick en 1783, et ce fut sans doute pour briser plus brusquement les liens qui l'attachaient à sa profession, qu'il fit paraître alors une *Apologie de la réformation*. Il alla ensuite à Weimar, où il se lia avec le célèbre Wieland dont il devint le gendre, et avec lequel il partagea la direction du journal *le Mercure*. Appelé à Iéna pour y remplir une chaire de philosophie, Reinhold quitta cette place en 1794, pour s'attacher à l'université de Kiell où il fut attiré par le gouvernement danois. Il mourut dans cette ville en 1823. Il avait reçu la décoration de l'ordre de Danebrog et le titre de conseiller d'état. Parmi les productions de Reinhold, on distingue un *Essai pour concilier les discussions des philosophes* (en allemand), Iéna, 1792-94, 2 vol. in-8°, et des *Lettres sur la philosophie de Kant*, dont il était l'admirateur enthousiaste (aussi en allemand), Leipsick, 1796, 2 vol. in-8°. Son fils, professeur de philo-

sophie à Jéna, a publié, en allemand, une histoire de sa Vie et de ses travaux littéraires, Jéna, 1825, in-8°; ouvrage intéressant, particulièrement parce qu'il renferme des *Lettres* adressées à Reinhold, par Kant, Fichte, Jacobi, Lavater, et Ch. Villers. Ces dernières sont écrites en français.

REINIE (GABRIEL NICOLAS, seigneur de la), né à Limoges d'une famille ancienne, fut envoyé à Bordeaux pour faire ses études. Il s'y établit et devint président au présidial de cette ville, jusqu'aux troubles arrivés en Guienne l'an 1650. Le duc d'Épernon, gouverneur de la province, le présenta à Louis XIV, qui le fit maître des requêtes en 1661. On créa pour lui, en 1667, une charge de lieutenant-général de police de la ville de Paris. C'est aux soins infatigables de ce magistrat que la France a été redevable des beaux réglemens de police qui ont subsisté longtemps dans la capitale. Louis XIV, pour le récompenser, le fit conseiller d'état en 1680. La Reinie mourut en 1709, à 85 ans, universellement regretté pour sa vigilance, son intégrité, son amour pour le bon ordre, ses soins pour la sûreté publique, et surtout pour son équité et son désintéressement.

REINIER. Voyez REYNIER.

REINOLD ou **REINHOLD** (ERASME), astronome, de Saalfeld dans la Thuringe, est auteur de quelques ouvrages de mathématiques. Il mourut en 1555 en prononçant le vers suivant, imité du 4^e livre de l'Énéide :

Vixi, et quem dederas currum mihi, Christe, peregi.

Son fils, qui porta le même prénom, a laissé comme son père des ouvrages sur l'astronomie; on estime sa *Géométrie souterraine*.

REISK (JEAN), recteur du collège de Wolfenbuttel, mort en 1701, à 60 ans, a publié un grand nombre d'ouvrages plus savans que méthodiques, | sur la *corne d'Ammon*; | sur les *oracles des Sybilles* et les autres anciens oracles; | sur l'*Assuérus d'Esther*; | sur la *maladie de Job*; | sur les *images de J.-C.* et sur la *langue qu'il parlait*; | sur les *glossopètres*; | une édition du *Chronicon sarracenicum et turcicum* de Wolfgang Drechter, avec des notes et un appendix.

REISKE (JEAN-JACQUES), savant philologue orientaliste, et docteur en médecine, né en 1716 à Zorbig, petite ville de Saxe, fit ses études à Halle, puis à Leip-

sick. En 1738 il passa en Hollande et se fixa à Leyde, où sa situation financière l'obligea de se faire correcteur d'épreuves, tout en suivant les leçons d'Albert Schul-tens qui professait dans cette ville les langues orientales. Il eut bientôt la facilité de prendre une connaissance exacte des manuscrits orientaux de la bibliothèque de Leyde, fut chargé de les ranger, de les numérotier et d'en faire un nouveau catalogue manuscrit, plus approprié au service d'une bibliothèque publique. Une indemnité lui fut donnée pour ce travail. Son insouciance pour l'avenir et son caractère d'indépendance lui firent refuser en 1742, une chaire dans le collège de Campen; mais convaincu que la philologie ne pouvait, dans la position où il se trouvait, lui procurer une honnête existence, il résolut d'étudier la médecine et fut reçu docteur en 1746. Vers la fin de la même année, après huit ans de séjour dans la Hollande, il se fixa à Leipsick, où il reçut l'année suivante le titre de professeur dans la faculté de philosophie, et en 1748, il fut nommé professeur extraordinaire de langue arabe. Reiske était depuis 1753 recteur du collège de St-Nicolas, lorsqu'il mourut en 1774 à 58 ans. Sa fin fut avancée par le travail forcé auquel il se livra dans ses dernières années, pour la publication de son édition des orateurs grecs. On a de lui les ouvrages suivans : littérature orientale : *Abi Mohammed el Kasem Basrensis variego Hariri Consessus 26 rakduh seu variegatus dictus* : 4 cod. ms. cum scholiis arabicis et versione latina, Leipsick, 1737, in-4°; | *Tharapha Moallakah cum scholiis Nahas et versione latina*, Leyde, 1742, in-4°; | *Miscellaneæ observationes med. ex Arabum monumentis, disputat. pro gradu doctoris*, ib., 1746, in-4°; réimprimé à Halle en 1776, in-8°; | *De principibus Muhammedanis qui aut ab eruditione aut ab amore litterarum et litteratorum claruerunt*, Leipsick, 1747, in-4°; | *De Arabum epocha vetustissima Sail ol Arem, id est, ruptura cataractæ Marebensis*, ibid., 1748, in-4°; | *Abulfeda annales Moslemici*, ib., 1754, in-4°; | une Traduction allemande du poème arabe de Tograi, intitulé : *Lamiat alarab*, Friederichstadt, 1756, in-4°; | *Abil Walidi Ri-salet seu epistolium arabice et latine cum notulis*, Leipsick, 1755, in-4°; | *Recueil de quelques proverbes arabes, pris des Râtons et des verges* (en allemand), ibid., 1758, in-4°; | *de Actamo, philosopho arabico*, ibid., 1760, in-4°; | *Morceaux de*

poésies arabes (en allemand), *ibid.* 1765, in-4°; | *Abulfedæ geographicum*, inséré dans le *Recueil de Busching*; | *Marai, des sôhns Josephs...*, c'est-à-dire, *Histoire des princes qui ont gouverné l'Egypte*, trad. de l'arabe, de Marai, fils de Joseph, inséré également dans le *Recueil de Busching*; | *Prodidagmata ad Hagji chalifæ librum memorialium rerum a Muhammedianis gestarum*, etc., inséré à la suite de la *Description de la Syrie*, d'Alboulféda, publiée par Koehler. | *J. J. Reiske Conjecturæ in Jobum et proverbia Salomonis*, etc., Leipsick, 1779, in-8°; | *Lettres sur les monnaies arabes* (en allemand), insérées dans le *Repertorium*, etc., de Eichhorn. Les ouvrages de littérature grecque et latine sont: | *Constantini Porphyrogenetæ libri duo de Cæremoniis aula Byzantinæ*, grec et latin, Leipsick, 1751-54, 2 vol. in-fol. | *Animadversiones ad Sophoclem*, *ibid.*, 1753, in-8°; | *Animadversiones ad Euripidem et Aristophanem*, *ibid.*, 1754, in-8°; | *Anthologie græcæ à Constant Cephala editæ, lib. III*, *ibid.*, réimprimé à Oxford en 1764; | *Animadversiones ad Græcos auctores*, *ibid.*, 1757, 59, 61, 63, 66, 5 vol. in-8°; | *M. Tullii Ciceronis Tusculanarum disputationum libri V*, *ibid.*, 1759, in-12; | *De Zenobia, sophista Antiocheno*, *ibid.*, 1759, in-4°; | *De quibusdam à Libanio repetitis argumentis*, etc., *ibid.*, 1759, in-4°; | *De rebus ad scholam Nicolaitanam Lipsiensem pertinentibus expositio*, *ibid.*, 1759, in-4°; | *De linguarum veterum scientia, maxime necessaria*, *ibid.*, 1759; | *Theocriti Reliquiæ cum scholiis græcis et commentariis integris*, etc., *ibid.*, 1766, 2 vol. in-4°; | *Oratores græci*, *ibid.*, de 1770 à 1775, 12 vol. in-8° (1); | *Apparatus critici ad Demosthenem*, vol. 1, 2, 3, etc., *ibid.*, 1775, in-8°; | *Indices operum Demosthenis*, *ibid.*, 1773, in-8°; | *Plutarchi quæ supersunt omnia*, grec-latin, *ibid.*, 12 vol. in-8°, de 1774 à 1782; | *Maximi Tyrii Dissertationes à recensione Davisii*, etc., *ib.*, 1773-75, 2 vol. in-8°; | *Dionysii Halicarnasensis opera omnia*, grec-latin, etc., *ibid.*, 6 vol. in-8°, de 1774 à 1777, *Libanii sophistæ orationes et declamationes*, Allenbourg, 1785 à 1787, 4 vol. in-8°; | *Dionis Chrysostomi Orationes*, etc., *ibid.*, 1784, 2 v. in-8°. On a encore de Reiske des *Traductions allemandes*, des *Harangues tirées de Thucydide*, des *Discours de*

Démosthènes et d'Eschine, etc.; un grand nombre d'*Articles* dans les *Acta eruditorum*, les *Miscellanea Lipsiensia*, et autres recueils allemands. La *Vie de Reiske* écrite par lui-même jusqu'en 1770, et continuée par sa veuve, a paru à Leipsick en 1783 en allemand.

* REJON DE SILVA (don DIEGO ANTONIO), écrivain espagnol, naquit à Lorca, dans le royaume de Murcie, en 1740, d'une famille distinguée, fit ses études dans cette ville, et les termina à Salamanque. Il fit un voyage en Italie, où il prit du goût pour les arts, dans lesquels il devint habile connaisseur, et qu'il protégea toute sa vie. Il cultiva aussi la poésie avec beaucoup de succès. Ses talens l'appelèrent à diverses places importantes, qu'il remplit avec honneur, et il obtint de Charles III le titre de secrétaire d'état. Il réunit dans sa maison, qui était le rendez-vous des artistes, une collection de superbes tableaux des peintres les plus renommés, soit espagnols, soit flamands ou italiens. Il mourut à Madrid en 1798, âgé de 58 ans. On a de lui: | *La peinture*, poème en 5 chants, Ségovie, 1786, in-8°; | *Dictionnaire des Beaux-Arts*, Ségovie, 1788, in-4°; | une bonne *Traduction* du *Traité de la peinture* de Léonard de Vinci, et des trois livres sur le même sujet, par Alberti, accompagnés de notes précieuses, et notamment sur l'anatomie, science peu connue du temps de Vinci. Rejon était membre de l'académie des sciences de Madrid.

RELAND (ADRIEN), né à Ryp, village de Nord-Hollande, en 1676, d'un ministre de ce village, fit paraître dès son enfance des talens extraordinaires pour les belles-lettres et pour les sciences. La chaire de philosophie de Hardewick ayant vaqué, il y fut nommé, quoiqu'il n'eût que 24 ans. Il la quitta ensuite pour une place de professeur des langues orientales et des antiquités ecclésiastiques à Utrecht. La petite vérole l'emporta le 5 février 1718, à 42 ans. Ses principaux ouvrages sont: | une *Description de la Palestine*, très savante et très exacte. L'auteur considère cette province dans les différens états où elle a été. Il publia cet ouvrage sous le titre de *Palæstina ex monumentis veteribus illustrata*, Utrecht, 1714, 2 vol. in-4°: il a profité des observations que M. Lub avait faites sur les lieux pendant dix-sept ans; | cinq *Dissertations sur les médailles des anciens Hébreux*, Utrecht, 1779, et plusieurs autres *Dissertations*

(1) Les trois derniers volumes ont été publiés par son frère Reiske.

sur différens sujets curieux et intéressans 1706-1708, 4 vol. in-12 : elles décèlent une érudition profonde ; | une *Introduction à la grammaire hébraïque*, 1710, in-8° ; | *Antiquitates sacræ veterum Hebræarum*, 1717 : cet ouvrage est écrit avec méthode, mais il est peu solide, on n'y trouve que les explications des talmudistes presque toujours destituées de fondement ; | *De religione muhamedicâ*, traduit en français par Durand. La seconde édition, qui est la plus estimée, est d'Utrecht, 1717, in-12. Cet ouvrage est divisé en deux livres, dont le premier contient un abrégé de la croyance des mahométans, traduit d'un manuscrit arabe ; et le 2^e, les accusations et les reproches qu'on leur fait, et sur lesquels il entreprend trop légèrement de les justifier. « C'est, dit un critique, une de ces apologies dont il est difficile de deviner le but ; car l'auteur n'ignorait point qu'il ne persuaderait pas les savans qui connoissaient l'Alcoran et le mahométisme à fond ; et il semble qu'il y a de la mauvaise foi à vouloir persuader les autres. » Il demande comment, si cette religion était si absurde, tant de nations l'auraient embrassée : le mode de la prédication de Mahomet et la nature de sa doctrine répondent suffisamment à cette question. Reland ne faisait sans doute pas attention que sa demande justifie tout autrement l'idolâtrie que le mahométisme. | *De spoliis templi hierosolymitani in arcu titiano Romæ conspicuis*, Utrecht, 1716 ; | une édition d'*Epictète*, pour lequel l'éditeur est beaucoup trop prévenu ; | *Petri Relandi fasti consulares*, Utrecht, 1715, in-8°. Adrien ne fut que l'éditeur de cet ouvrage, composé par Pierre Reland son frère, mort vers 1714.

REMACLE (saint), né dans l'Aquitaine, fut disciple de saint Sulpice de Bourges, puis de saint Eloi, qui l'établit premier abbé du monastère qu'il fonda à Solignac, près de Limoges. Il se vit depuis obligé de prendre le gouvernement de l'abbaye de Cougnon. Saint Armand ayant quitté le siège épiscopal de Tongres, en 650, saint Remacle fut contraint d'accepter cette dignité, qui donna un nouvel éclat à ses vertus. Sigebert, roi d'Austrasie, l'honora de toute sa confiance, et le saint en profita pour l'engager à fonder deux monastères dans les Ardennes (Stavelo et Malmédy), où des religieux seraient occupés à adresser des vœux au Seigneur pour la stabilité et la

tranquillité du royaume. Saint Remacle en fut fait abbé en 652. La crainte de s'oublier lui-même au milieu des fonctions extérieures du ministère lui fit désirer la retraite. Il résigna son évêché à saint Théodard, du consentement de son clergé et du roi Childeric II, et alla se renfermer à Stavelo en 660 ou 661 (et non pas en 653), comme le prouvent les bollandistes. Sur le bruit de sa sainteté, qui se répandit de toutes parts, un grand nombre de personnes demandèrent à vivre sous sa conduite : on compte parmi ses disciples, saint Théodard, saint Lambert, saint Hubert, qui occupèrent successivement son siège épiscopal, saint Tron et saint Hadelin. Il mourut l'an 675, dans un âge très avancé.

*** REMARD (CHARLES)**, bibliophile, né à Château-Thierry le 9 janvier 1766, fit ses études aux collèges de Louis-le-Grand et de Montaigne à Paris, et fut sans doute déterminé par l'étendue de ses connaissances bibliographiques à s'occuper du commerce de la librairie. Il ouvrit un magasin à Fontainebleau, et se livra en même temps à l'étude des lettres. Vers les dernières années du règne de Napoléon, Remard fut nommé conservateur de la bibliothèque impériale de Fontainebleau : il est mort à Paris le 20 septembre 1828, laissant les ouvrages suivans : | *La chézonanie* : nous ne dirons rien de ce poème dont le titre est déjà trop significatif et qui parut en 1806, sinon que le choix d'un pareil sujet attestait dans l'auteur un oubli total des convenances. | *Le guide du voyageur à Fontainebleau*, 1820, 1 vol. in-12. Remard a laissé en manuscrit, un *Supplément nécessaire aux œuvres de J. Delille, ou Examen général de ses différens poèmes originaux et des traductions en vers*. « La jeunesse studieuse verrait dans ce commentaire, a dit un savant bibliographe, par quelles études variées et profondes le chantre de l'Imagination s'était préparé à la composition de ses ouvrages. »

REMBRANDT (PAUL, dit VAN RYN), célèbre peintre et graveur, fils d'un menuisier, naquit en 1606 dans un village situé sur le bras du Rhin qui passe à Leyde. Un petit tableau qu'il fit pendant son apprentissage, et qu'un connoisseur paya cent florins, le mit en réputation dans les plus grandes villes de Hollande. Il fut surtout employé dans les portraits ; nous en avons de lui un grand nombre. Ses sujets d'histoire sont plus rares. Il mettait ordinairement des fonds noirs dans ses

tableaux, pour ne point tomber dans des défauts de perspective, dont il ne voulut jamais se donner la peine d'apprendre les principes. On lui reproche aussi beaucoup d'incorrections. Mais ces défauts ne l'empêchèrent pas d'être compté parmi les plus célèbres artistes. Il est égal au Titien pour la fraîcheur et la vérité de ses carnations, et possédait à un degré éminent le clair-obscur. Ses tableaux, à les regarder de près, sont raboteux ; mais ils font de loin un effet merveilleux. Toutes les couleurs sont en harmonie, sa manière est suave, et ses figures semblent être de relief. Ses compositions sont très expressives, ses demi-figures, et surtout ses têtes de vieillards, sont frappantes. Enfin il donnait aux parties du visage un caractère de vie et de vérité qu'on ne peut trop admirer. Les estampes, en grand nombre, que Rembrandt a gravées, sont dans un goût singulier. Elles sont recherchées des connaisseurs, et fort chères, particulièrement les bonnes épreuves. La plus considérable est la pièce de *Cent francs*, ainsi appelée parce qu'il la vendait ce prix-là ; le sujet de cette pièce est *Notre-Seigneur guérissant les malades*. On a aussi gravé d'après lui. Rembrandt a fait quelques paysages, excellens pour l'effet. Il mourut à Amsterdam en 1668, ou, selon d'autres, en 1674. Comme il était avare, il amassa de grandes richesses, dont hérita son fils Titus. Rembrandt a beaucoup peint et gravé : on trouve de ses ouvrages dans presque toutes les collections d'arts qui existent en Europe, particulièrement en Hollande et en Angleterre.

REMI (saint), né dans les Gaules vers l'an 438 ou 439, d'une famille illustre dans les environs de Laon en Picardie, fut encore plus distingué par ses lumières et ses vertus que par sa naissance. Ses grandes qualités le firent mettre sur le siège pontifical de Reims, à 22 ans. Il eut beau résister, il fallut qu'il sortît de sa solitude. Ce fut lui qui baptisa le roi Clovis, qu'il instruisit des maximes du christianisme, conjointement avec saint Godard de Rouen et saint Vaast. Rien n'est plus admirable que la dignité avec laquelle il parla à ce roi altier et victorieux, au moment qu'il courbait la tête pour recevoir les eaux sacrées du baptême : *Adorez, dit-il, ce que vous avez brûlé, brûlez ce que vous avez adoré* : désignant par ce contraste frappant la croix et les idoles. « Le nouveau » Samuel, dit Bossuet, appelé pour sa-

crer les rois, sacra ceux de France en la personne de Clovis, comme il dit lui-même, *pour être les défenseurs de l'Eglise et des pauvres, qui est le plus digne objet de la royauté*. Il les bénit et leurs successeurs, qu'il appelait toujours ses enfans, et priait Dieu nuit et jour qu'ils persévérassent dans la foi. Prière exaucée de Dieu, avec une prérogative bien particulière, puisque la France est le seul royaume de la chrétienté qui n'ait jamais vu sur le trône que des rois enfans de l'Eglise. » Il mourut en 533, dans la 94^e année de son âge. Nous avons sous son nom 4 *Lettres* dans la *Bibliothèque des Pères*. On a aussi deux *Testamens* ; mais plusieurs savans doutent qu'ils soient de lui. Le père Suyskens, dans les *Acta sanctorum*, paraît avoir démontré que le plus ample de ces deux testamens est une pièce supposée. L'abbé Bye, savant hollandiste, a fortifié les preuves du père Suyskens d'une dissertation intitulée : *Réponse aux mémoires de M. des Roches*, Bruxelles, 1780, in-8°. L'abbé Ghesquière a démontré la même chose dans les *Acta sanctorum Belgii selecta*. Voyez Oudin, in *Suppl. ad Bel-larm.*.... pag. 115. Il existe un grand nombre de *Vies* de saint Remi ; on doit consulter principalement la *Bibliothèque littéraire de France*, la *Gallia christiana* et le *Recueil* de Godescard.

REMI (saint), grand-aumônier de l'empereur Lothaire, succéda à Amolon dans l'archevêché de Lyon en 882. On croit que ce fut lui qui fit, au nom de cette église, la *Réponse aux trois lettres d'Hincmar de Reims, de Pardule de Laon, et de Raban de Mayence*. Il présida le concile de Valence en 855, se trouva à celui de Langres et à celui de Savonnières, près de Toul, en 889, et se signala dans toutes ces assemblées par un zèle peu commun. Cet illustre prélat termina sa vie glorieuse en 875, après avoir fait diverses fondations. On trouve son nom parmi ceux des saints dans le supplément au Martyrologe romain de Ferrari, et dans le Martyrologe de France par du Saussay ; mais il ne paraît pas qu'il ait jamais été honoré d'un culte public. Outre la *Réponse* dont nous avons parlé, et dans laquelle il soutient la doctrine de saint Augustin sur la grâce et sur la prédestination, nous avons de lui : *Traité de la condamnation de tous les hommes par Adam, et de la délivrance de quelques-uns par J.-C.* ; restriction qui ne doit s'entendre que de

la délivrance efficace et effective. On trouve ce traité, ainsi que la réponse, dans la *Bibliothèque des Pères*, et dans *Judiciz prædestinationis*, 1650, 2 vol. in-4°.

REMI D'AUXERRE, ainsi nommé parce qu'il était moine de Saint-Germain d'Auxerre, fut appelé à Reims vers 882, par Foulques, archevêque de cette ville, pour y établir des écoles. Il mourut vers l'an 908. Il eut pour maître Henric ou Henri. Ses études, suivant le bon usage de ce temps-là, embrassèrent les sciences profanes et les sciences divines. On croyait alors, ce que les gens sages pensent encore aujourd'hui, que ces sciences bien étudiées se prêtent de mutuels secours. Il enseigna dans l'université de Paris, et s'y acquit quelque réputation. On a de lui : | une *Exposition de la messe*; | des *Commentaires* sur les petits prophètes, sur les Epîtres de saint Paul, sur le Cantique des cantiques, sur l'Apocalypse (ces deux derniers commentaires ont été long-temps attribués à Haymon d'Halberstadt). Il en a aussi fait sur les *Psaumes*, Cologne, 1536, in-fol., et dans la *Bibliothèque des Pères*.

REMI (ABRAHAM), en latin *Remmius*, dont le nom véritable était *Ravaud*, né en 1600, mort en 1646, professa l'éloquence au Collège-Royal; Remi, village du Beauvoisis sa patrie, lui donna son surnom. Il est regardé comme un des meilleurs poètes latins de son temps. Ses productions virent le jour à Paris en 1645, in-12. On y remarque de l'esprit, une imagination vive, de l'invention, et une facilité peu commune. Il a fait sur Louis XIII un *Poème épique* divisé en quatre livres, sous le titre de *Borbonias*, 1627, in-8°. Son *Mæsonium*, ou Recueil de vers sur le château de Maisons, près Saint-Germain, est ce que cet auteur a fait de mieux.

REMI (JOSEPH-HONORÉ), né à Remiremont, en 1738, embrassa l'état ecclésiastique, fut ordonné prêtre par l'évêque de Toul, qui voulut le fixer dans son diocèse; mais, dominé par l'amour de l'indépendance, et captivé par les coryphées de la secte philosophique, il préféra le séjour de Paris, où il s'appliqua à la littérature. Ce genre d'étude ne lui fournissant point de quoi subsister, il se livra au droit et se fit recevoir avocat. Il concourut pour plusieurs prix académiques, et les maximes qu'il eut soin de parer d'une éloquence verbiageuse et antihéth-

que lui méritèrent les applaudissemens de bien des gens. *L'Eloge de Fénelon* fut jugé digne d'un *accessit* en 1771, et celui de *Michel l'Hôpital* fut couronné en 1777; mais la faculté de théologie, offensée des paradoxes de l'auteur, flétrit ses lauriers par une censure bien motivée. Il se chargea ensuite de la rédaction de la partie de la jurisprudence dans la nouvelle édition de l'*Encyclopédie*, par ordre de matières; il rédigea le premier volume, et était assez avancé dans le second, lorsqu'il mourut le 12 juillet 1782. Outre les ouvrages dont nous avons fait mention, on a de lui : | *Le Cosmopolisme*, 1770; | *Les Jours, pour servir de correctif aux Nuits d'Young*, 1770, où il critiqua fort mal à propos cet ouvrage admirable, plein de grandes idées et de sentimens profonds, chef-d'œuvre du genre sombre; | le *Code des Français*, 1771, 2 vol. in-12; | plusieurs *Extraits* dans le *Mercur de France*, dont il a été un des rédacteurs depuis la fin de 1778. L'abbé Remi avait des dispositions heureuses pour réussir dans la culture des belles-lettres. Ses succès n'auraient pas été douteux, sans ce malheureux esprit philosophique, qui dessèche l'âme, qui éteint le sentiment et l'imagination, les deux grands ressorts de l'éloquence.

REMIGIO FIORENTINO, dominicain et littérateur italien du 16^e siècle, se fit connaître par plusieurs ouvrages, dont les principaux sont les *Traductions* d'Ammien Marcellin, de Cornelius Népos, et de l'Histoire de Sicile de Fazello. Il est aussi auteur de *Reflexions sur l'Histoire de Guichardin*, et sur quelques autres Histoires, Venise, 1582, in-4°, assez estimées; et de *Poésies italiennes* fort médiocres. Remigio passa presque toute sa vie à Venise; son nom de famille était Nanni. Il mourut à Florence, sa patrie, en 1580, à 62 ans.

* REMOND (FRANÇOIS), jésuite, naquit à Dijon en 1558, de Guillaume Remond, conseiller au parlement de Bourgogne, et non de Florimond Remond, écrivain célèbre, comme quelques-uns l'ont avancé. Guillaume, magistrat zélé pour le service du roi, mourut empoisonné par les intrigues des ennemis de l'état. François fit d'excellentes études, et jeune encore il cultivait la poésie avec succès. Étant allé à Rome, il se mit sous la direction du père Jérôme Plato, jésuite, et entra lui-même dans la société en 1580, ayant alors 22 ans. Li commença à professer à

Rome en 1586. Il paraît qu'il resta dans cette ville au moins jusqu'en 1596, et on voit que pendant cet espace de temps il prononça divers discours ou harangues, soit à l'occasion du décès de personnages considérables, soit dans d'autres circonstances. En 1598 et 1599, le père Remond était à Padoue, et à Parme en 1600, il fut appelé par le prince Ranucio Farnèse, duc de Parme et de Plaisance, pour commencer les exercices dans l'université que ce prince venait d'y fonder. Il revint en France, et fut professeur de théologie scolastique à Bordeaux, depuis 1605 jusqu'en 1609 inclusivement. Il repassa ensuite en Italie, et enseigna les saintes lettres à Mantoue. Cette ville ayant été surprise et pillée par les Impériaux, le père Remond se dévoua au service des soldats blessés ou malades pour leur administrer les secours spirituels. Il gagna la peste dans l'exercice de sa charité, et mourut le 14 novembre 1631. On a du père Remond : | *Orationes XXI, elegiæ VIII, epigrammatum libri II*, Lyon, 1605, in-12, Pont-à-Mousson, 1605, in-16, Ingolstadt, 1607, in-12; Paris, 1613, in-8°; | *Epigrammata et orationes XII*, Cologne, 1605 et 1606; Anvers, 1607, in-12; Genève, 1607, in-8°. Une partie de ses poésies ont été insérées dans les *Deliciæ poetarum gallorum* de Gruter. | *Carmena et orationes novæ*, Ingolstadt, 1615, in-12, et dans plusieurs autres lieux. Une partie se trouve dans les *Epigrammata selecta*, Pont-à-Mousson, 1615, in-12. | *Poemata et XXI orationes; Epigrammat. libri II; Elegiæ VIII de divinis amoribus; Alexias elegiæ septem*. L'auteur, dans ce dernier ouvrage, introduit l'épouse abandonnée de saint Alexis, exprimant ses plaintes et ses douloureux regrets sur sa fuite. Colletet, père du poète du même nom ridiculisé par Boileau, et meilleur poète que son fils, a traduit l'*Alexiade* en vers, sous le titre de *Désespoir amoureux*; « expression trop libre, » peut-être, pour une âme si dévote, » dit l'abbé de Maroles, qui, à propos du même poème, n'hésite point de proclamer le père Remond l'*Ovide chrétien*. | *Panegyricæ orationes XV in laudem sancti Ignatii et sancti Francisci Xaverii*, etc., Plaisance, 1626, in-4°; | *Orationes in funere Matthæi Contarelli, Constantii Sarnani et Philippi Guastavillæ, cardinalium*, dans les *Orationes funebres*, Hanoovre, 1615, in-4°.

REMOND de SAINT-MARD (TOUSSAINT),

littérateur, né à Paris en 1682, se fit connaître par ses *nouveaux Dialogues des dieux*, Paris, 1711. Il ne fait qu'effleurer la surface des objets, ainsi que dans ses autres ouvrages; et il faut moins y chercher la morale évangélique que celle d'Epicure. Ses ouvrages sont : | *Lettres galantes et philosophiques*, accompagnées de l'*Histoire de mademoiselle de ****, remplies de paradoxes, de maximes fausses et licencieuses; | trois *Lettres sur la naissance, les progrès et la décadence du goût* : elles sont écrites avec plus de feu que tout le reste; elles ont même un petit ton satirique, qui n'est pas désagréable aux esprits malins, c'est-à-dire au plus grand nombre; | différens *Traité*s sur la poésie en général, et sur les différens genres de poésie, remplis de faux jugement; | un petit poème intitulé *La Sagesse*, et qui devrait être intitulé *La Démence*, fruit d'une philosophie très corrompue, parut d'abord en 1712, et on le réimprima dans un recueil en 1745, sous le nom du marquis de la Fare, qui n'en était point l'auteur; | une *Lettre sur le goût et le génie, et sur l'utilité dont peuvent être les règles*. Ces différens écrits ont été recueillis en 1742, à Paris, sous le titre de la Haye, en 3 vol. in-12; et depuis, en 1751, 5 vol. in-12, petit format. L'auteur mourut à Paris en 1757, à 75 ans. Sa santé avait toujours été extrêmement délicate, et il était sujet à plusieurs infirmités, fruit de sa morale spéculative et pratique. Il parlait comme il écrivait, d'une manière précieuse. Il s'était formé sur Fontenelle, quoiqu'il le regardât comme le corrupteur du goût, et qu'il ne cessât de lancer contre lui quelques traits dans ses livres et dans sa conversation.

REMOND. Voyez FLORIMOND de REMOND.

REMOND de SAINTE ALBINE (PIERRE), censeur royal, membre de l'académie des sciences et belles-lettres de Berlin, né à Paris en 1698, mort dans la même ville, le 9 octobre 1778, à 80 ans, a publié : | *Abrégé de l'Histoire du président de Thou*, avec des remarques, 1759, 10 volumes, in-12 : livre écrit sèchement, et qui n'a pas eu de succès; | *Le Comédien*, 1749, in-8°, où il donne des leçons de declamation.

* REMONDINI (BALTHASAR-MARIE), évêque de Zante et de Céphalonie, naquit à Bassano, dans l'état de Venise, le 14 août 1698 d'une famille noble, et qui s'était distinguée dans les premières places

de la magistrature. Il étudia les lettres grecques et latines dans le séminaire de Padoue. Après ces études préparatoires, il suivit les leçons des plus célèbres professeurs de droit civil et canonique de l'université de cette ville, et y prit le bonnet de docteur. De là il passa à Vienne. Le séminaire épiscopal était mal doté et dénué de maîtres. Remondini se chargea d'y professer gratuitement l'éloquence; ce qu'il fit depuis l'an 1723 jusqu'en 1729. Ayant été ordonné prêtre, il retourna à Bassano, et y enseigna la théologie à de jeunes clercs ses compatriotes. Le désir de se perfectionner dans les sciences lui fit entreprendre le voyage de Rome. Sa réputation l'y avait devancé. Le 26 février 1736, Clément XII, instruit de son mérite, le nomma aux sièges unis de Zante et de Céphalonie. Il prit possession de son évêché le 8 février 1737. Des tremblemens de terre avaient presque entièrement détruit son église cathédrale: il la reconstruisit, l'enrichit d'ornemens précieux, en accrut les revenus, rappela les chanoines que la ruine de l'église avait dispersés, et rétablit l'office canonial. On manquait d'un séminaire pour la jeunesse qui se destinait à l'état ecclésiastique: il y pourvut à ses propres frais, et avança les fonds pour des places gratuites en faveur de ceux qui n'avaient pas de fortune. Rien n'échappait à sa sollicitude pastorale. En 1747, il fit le voyage de Rome: il y fut accueilli par Benoît XIV avec la bienveillance et l'estime dues à ses services. Ce pontife offrit à Remondini un évêché dans les états romains. L'évêque de Zante, attaché à une église où il avait fait tant de bien, n'accepta pas cette offre brillante. Après avoir passé ensuite quelques jours dans sa patrie, il retourna à Zante, où il continua de donner l'exemple de toutes les vertus épiscopales. Il y mourut saintement le 5 octobre 1777, âgé de 79 ans. La multitude de ses occupations ne l'empêchait pas de cultiver les saintes lettres. Il avait une bibliothèque nombreuse, choisie et riche en manuscrits grecs. Il en détacha quelques-uns des plus précieux, qu'il fit passer à Rome sous les pontificats de Clément XII et de Benoît XIV, pour augmenter la collection de la bibliothèque vaticane. On a de lui: | *Discorso, ossia istruzione cristiana sopra del matuo, nelle sue diocesi, pubblicata l'anno 1743*, Rome, 1748, in-8°; | *Invito pastorale dal rescovo del Zante al suo reverendissimo capitolo recentemente dal prin-*

cipe sovvenuto a rimettere la sacra cotidiana officatura in quella sua moderna cattedrale, Venise, 1752, in-8°; | *De Zaccynthi antiquitatibus et fortuna commentarius*, Venise, 1656, in-8°. Remondini avait rassemblé des matériaux pour écrire l'histoire de l'île, mais il n'eut pas le temps de l'achever; | *Sancti Marci, monachi, qui sæculo quinto floruit, sermones de jehunio et de Melchisedech qui deperditi putabantur, nunc primum cum latina interpretatione in lucem prolati*, Rome, 1745, in-8°. C'est une traduction du grec avec le texte à côté et des notes. Bellarmin a confondu ce Marc avec un autre cité par Zonaras, et qui vivait dans le 10^e siècle, en quoi il a été suivi par Le Mire, Labbe, Cave, Oudin, etc. Remondini a laissé beaucoup d'autres ouvrages manuscrits, ainsi qu'une traduction du syriaque des *Homélies* de saint Isaac Syro, évêque de Ninive au 5^e siècle.

RÉMUS, frère de Romulus. Quelques-uns prétendent que, ne pouvant s'accorder avec son frère, il s'exila et passa dans les Gaules, où il fonda la ville de Reims; d'autres disent que son frère le tua pour se venger de ce qu'il avait sauté par mépris le fossé récemment tracé des murs de Rome, ou plutôt pour régner seul: mais tous ces faits sont fort incertains.

* **RÉMUSAT** CLAIRE-ÉLIZABETH-JEANNE GRAVIER de VERGENNES, comtesse de), nièce du comte de Vergennes, ministre sous Louis XVI, naquit le 5 janvier 1780, et fut mariée en 1796, à 16 ans, au comte Auguste Laurent de Rémusat, qui avait été avant la révolution avocat-général à la cour des comptes d'Aix, et qui fut depuis préfet du palais impérial. La comtesse de Rémusat fut elle-même attachée, en 1805, à la maison de Joséphine, épouse de Bonaparte, premier consul, et elle lui resta attachée après le divorce de l'empereur. Depuis la restauration, elle vécut auprès de son mari dans les diverses préfectures (Haute-Garonne et Nord), où il fut appelé, et elle mourut à Paris le 16 décembre 1821, laissant plusieurs ouvrages manuscrits. Son fils en a publié un en 1824 sous ce titre: *Essai sur l'éducation des femmes*, Paris, 1 vol. in-8°, qui a eu trois éditions. Cet ouvrage a obtenu le suffrage de l'académie française, qui a accordé une médaille d'or en hommage et à la mémoire de la comtesse de Rémusat. Cet *Essai* trop souvent superficiel, est écrit d'une manière quelquefois très abstraite, et contient plutôt des recherches et des dis-

cussions que des préceptes et des moyens pour diriger l'éducation des femmes. L'ouvrage d'ailleurs n'a pas été achevé, et l'éditeur lui-même convient qu'il ne renferme qu'environ la moitié du plan que l'auteur s'était tracé. Le contenu des chapitres ne répond guère au titre; par exemple le chapitre intitulé : *De l'éducation des filles dans la première enfance*, commence par parler du mariage des filles, et l'auteur se plaint qu'on les marie trop jeunes. Ce chapitre ne roule guères que sur les femmes, et finit aussi en parlant des femmes. Il ne répond donc pas à son titre. Il est vrai que dans le cours du chapitre l'auteur dit que Rousseau s'est occupé avec succès du régime des enfans, et que les deux premiers chapitres de son *Emile* semblent propres à diriger les mères. Ainsi, il faut avoir recours à cet ouvrage pour remplir le but de ce chapitre; et les mères chrétiennes qui ne veulent pas lire cet écrivain rempli de sophismes, ne trouvent rien pour se diriger dans cette première enfance. Le même Rousseau est souvent cité dans cet *Essai* d'éducation, et souvent avec éloge, ce qui n'est guère propre à inspirer la confiance. On aimerait mieux y trouver les conseils d'une femme qui a l'usage du monde, que les rêves d'un homme qui a mis ses enfans à l'hôpital. Le chapitre sur la religion paraît aussi susceptible de beaucoup de reproches. On y trouve qu'on emploie la peur pour instruire le pauvre; qu'on n'apprend aux malheureux la religion que par la crainte; que les instructions, les sermons sont effrayans, et que ce qui trouble est toujours un mauvais moyen. On ignore où l'auteur a lu ou entendu de pareils discours, qu'elle a soin d'accompagner de réflexions ironiques. D'ailleurs son ouvrage n'est pas écrit pour l'éducation des pauvres, et alors à quoi bon censurer la méthode qu'elle prétend qu'on emploie à leur égard. Les chapitres intitulés : *De la destinée des femmes en France, et sous le règne de Louis XIV; les femmes du règne de Louis XV; les Femmes pendant la révolution; de la Destinée prochaine des femmes*, paraissent plus propres pour un *Essai sur les femmes*, que pour un *Essai d'éducation*, qui ne contient pas 300 pages. M^{me} de Rémusat a encore publié une *Nouvelle*, insérée dans le tom. 5 du *Lycée français*.

* RÉMUSAT (JEAN-PIERRE-ABEL de), savant orientaliste naquit à Paris le 5 septembre 1788, d'une famille originaire de

Marseille. Destiné par le vœu de ses pères à la carrière médicale, il fit ses cours avec succès, ce qui ne l'empêcha pas de trouver du temps pour se livrer à l'étude des langues orientales vers lesquelles un goût prononcé l'entraînait dès son enfance. Le chinois, le tartare et le tibétain furent l'objet spécial de ses investigations. Les secours lui manquaient; mais il y suppléa par l'opiniâtreté de son travail. Ne pouvant parvenir à se procurer un dictionnaire chinois, il se fit un vocabulaire à son usage. Son zèle et ses heureuses dispositions excitèrent l'intérêt de l'académie des inscriptions qui, par une réclamation unanime en sa faveur, parvint à le faire exempter de la conscription. Rémusat accepta ce bienfait comme une dette sacrée dont il s'acquitta plus tard en publiant l'*essai sur la langue et la littérature chinoise*, qui parut en 1811. Cet ouvrage fixa sur lui l'attention des savans et lui valut des relations honorables avec plusieurs d'entr'eux. Quelques opuscules qu'il publia encore, à des intervalles rapprochés, sur la même langue, achevèrent d'établir sa réputation. Cependant ses travaux sur les idiomes de l'Orient ne ralentirent point ses progrès dans l'art médical; il fut reçu en 1815, docteur à la faculté de Paris; mais la vie active et tout extérieure qu'impose la profession du médecin, lui parut sans doute peu compatible avec le recueillement qu'exigeaient ses savantes études, et il ne paraît pas qu'il ait profité du titre qu'il venait d'obtenir pour exercer son art. Il est vrai que certaines biographies lui ont fait honneur d'avoir donné ses soins en 1814, aux soldats blessés qu'on avait réunis dans les abattoirs de Paris. Mais ce fait, qui a été contesté, nous paraît au moins douteux. Après la restauration, l'abbé de Montesquieu, ministre de l'intérieur, ayant fait créer au collège de France, deux chaires nouvelles, l'une de chinois et l'autre de sanscrit, Abel Rémusat fut nommé à la première le 29 novembre 1814, et ouvrit son cours au mois de janvier suivant par un discours dont M. de Sacy a donné l'analyse dans le *Moniteur* du 1^{er} février 1815. Ses leçons, dont on trouve un résumé dans sa *grammaire chinoise*, se faisaient remarquer par la clarté de la méthode et la simplicité facile de l'élocution, et acquerraient un nouvel intérêt par les applications historiques et littéraires qu'il savait y mêler. Elu membre de l'institut (aca-

démie des inscriptions et belles-lettres) le 5 avril 1816, il devint en mars 1818, après la mort de Visconti, un des rédacteurs du *Journal des savans*, qui lui devait déjà plusieurs articles. Il contribua en 1822, à la fondation de la société asiatique de Paris, dont il fut constamment secrétaire depuis cette époque, et dont il composa chaque année le rapport publié dans les procès-verbaux des séances publiques. Reçu en 1825 membre correspondant de la société asiatique de la grande-Bretagne et de celle de Calcutta, il succéda en 1824 à Laugès comme conservateur des manuscrits orientaux de la bibliothèque du roi. Abel Rémusat est mort à Paris, le 3 juin 1852, dans la 44^e année de son âge. Il était chevalier de la légion d'honneur, correspondant de l'institut des Pays-Bas, de la société asiatique de Batavia, et des académies de Berlin, Turin, Saint-Petersbourg, Grenoble et Besançon. « M. Abel Rémusat, dit M. Guizot, en demandant une pension pour sa veuve, M. Abel Rémusat doué de la plus ingénieuse pénétration, et du jugement le plus sûr, avait, dès sa première jeunesse et sans secours, recommencé cette interprétation de la langue chinoise interrompue, et comme perdue pour la France, depuis les grands travaux des missionnaires, et de M. de Guignes leur héritier, Esprit étendu et fort, faisant de la philosophie un instrument pour les sciences morales, il avait dans un ouvrage non terminé, mais admirable, porté la lumière sur les premiers établissemens des peuples de la Tartarie, et retrouvé leur histoire par leurs idiomes, pour l'intelligence de ce monde oriental, dont les Chinois sont les plus antiques témoins. Créateur d'un nouvel enseignement au collège de France, il en facilita le succès par ses ouvrages élémentaires, appréciés de tous les savans de l'Europe, et servit dans ce genre à établir au profit de la France une supériorité qu'il convient à la France de rechercher en tout. » (*Moniteur* du 3 mars 1855.) Les principaux ouvrages d'Abel Rémusat sont : | *Essai sur la langue et la littérature chinoise*, Paris, 1811, in-8°, avec 5 planches : ouvrage plus substantiel et plus utile que les deux volumes de Bayer, et les deux in-folios de Fourmont. | *De l'étude des langues étrangères chez les Chinois*, in-8°, morceau qui se trouve aussi dans le *Magasin encyclopédique* d'octobre 1811 ;

| *Explication d'une inscription en chinois et en mandchou*, gravée sur une plaque de jade du cabinet des antiques de Grenoble in-8°, et dans le *Journal du département de l'Isère*, n° 6, de 1812 ; | *Notice d'une version chinoise de l'évangile de saint Marc, publiée par les missionnaires anglais du Bengale*, in-8°, et dans le *Moniteur* du 9 novembre 1812, critique sévère, mais juste et polie, qui loin de choquer les missionnaires anglais, leur fit rechercher l'amitié de leur jeune censeur ; | *Dissertatio de glosso-semeiotice sive de signis morborum quæ à lingua sumuntur, præsertim apud Sinenses*, 1813, in-4° de 21 pages ; c'est la *Thèse* que M. Abel Rémusat soutint pour son doctorat. | *Considération sur la nature monosyllabique attribuée communément à la langue chinoise*, in-8°. C'est la traduction française par M. Bourgeat, d'une curieuse dissertation latine de M. Rémusat, insérée dans les *Mines de l'orient*, tom. 5, avec une planche gravée. | *Recherches historiques sur la médecine des Chinois*, 1813, in-8°, etc. et dans le *Moniteur* du 21 octobre 1815 ; | *Notice raisonnée sur le premier vol. de l'édition chinoise et anglaise des OEuvres de Confucius*, publiée à Serampour, au Bengale, par M. Marsham, 1814, in-8° ; | *Plan d'un Dictionnaire chinois*, avec des *Notices* de plusieurs *Dictionnaires chinois manuscrits*, et des réflexions sur les travaux exécutés jusqu'à ce jour par les Européens, pour faciliter l'étude de la langue chinoise, 1814, in-8°. Il a eu part au tome 16^e des *Mémoires concernant les Chinois*, et au *Traité de la chronologie chinoise*, par le père Gaubil, qui en fait la suite, publié en 1814, par M. Sylvestre de Sacy ; in-4° ; | *Programme du cours de langue et de littérature chinoise, et de tartare mandchou*, précédé du *Discours* prononcé à la première séance du cours au collège de France, le 16 janvier 1815, in-8° ; | *Le livre des récompenses et des peines*, traduit du chinois, avec des notes et des éclaircissemens, 1816, in-8° ; | *L'Invariable milieu*, ouvrage moral de Tseusé, en chinois et en mandchou, avec une version latine, une traduction française et des notes, précédé d'une notice sur les quatre livres moraux communément attribués à Confucius, 1817, in-4°. On peut voir sur ce travail, dans le *Mercure étranger*, tom. 5, 1814, la notice de M. Bourgeat, sur une *traduction inédite de Confucius*, par M. Abel Rémusat. | *Description d'un groupe d'îles peu con-*

nues (les îles Bo-nin, colonie japonaise) situées entre le Japon et les îles Mariannes, rédigée d'après les relations des Japonais, avec une carte lithographiée d'après l'original, 1817, in-4°, et dans le *Journal des savans*. Cette carte a été reproduite par Arrowsmith dans les éditions subséquentes de sa carte d'Asie. | *Mémoires sur les livres chinois de la bibliothèque du roi, et sur le plan du nouveau catalogue*, dont la composition a été ordonnée par le ministre de l'intérieur, 1818, in-8°, et dans les *Annales encyclopédiques* de 1817, t. VI. | *Description du royaume de Camboge*, par un voyageur chinois qui a visité cette contrée à la fin du 13^e siècle, précédée d'une notice chronologique sur le même pays, extrait des annales de la Chine, traduite du chinois, 1819 in-8°. | *Examen critique de l'édition du dictionnaire chinois du P. Basile de Glemona*, publiée par M. de Guignes; imprimée en tête du supplément au même dictionnaire par M. Klaproth, Paris, 1819, trente pages, grand in-fol. | *Mémoires et anecdotes sur la dynastie des Djogours, souverains du Japon*, avec la description des fêtes et des cérémonies observées aux différentes saisons de l'année, à la cour de ces princes, et un appendice contenant des détails sur la poésie des japonais, leur manière de diviser l'année, et orné de figures, par Titsingh, publié avec des notes et des éclaircissemens, par M. Rémusat, 1820, in-8°; | *Histoire de la ville de Khotan*, tirée des annales de la Chine, et traduite du chinois, suivie de *Recherches sur la substance minérale*, appelée par les chinois *Pierre de ju*, et sur le jaspé des anciens, 1820 in-8°. | *Recherches sur les langues tartares, ou mémoires sur différens points de la grammaire et de la littérature des mandchous, des mongoles, des ouigoures, et des tibétains*, 1820, in-4°, tom. 1^{er}. | *Elémens de la grammaire chinoise, ou principes généraux du Kou-wen, ou style antique, et du Kouan-hoa*, c'est-à-dire de la langue commune, usitée dans l'empire chinois, 1822, imprimerie royale, in-8°. Cette grammaire est un des ouvrages qui ont le plus contribué à la haute réputation de M. Rémusat parmi les sinologues. | *Premier Mémoire sur les relations politiques des premiers chrétiens, et particulièrement des rois de France avec les empereurs mongols*, 1822, imprimerie royale, in-4°; | *Mémoire sur la vie et les opinions de Lao-Tseu, philosophe chinois du*

sixième siècle avant notre ère, qui a professé les opinions communément attribuées à Pythagore, à Platon, et à leurs disciples, 1825, in-4°; | *Second mémoire sur les relations politiques des princes chrétiens, et particulièrement des rois de France, avec les empereurs mongols*, accompagné de planches qui contiennent les copies figurées de deux lettres adressées par les rois mongols de Perse à Philippe le Bel, 1824, in-4°, imprimerie royale. | *Recherches chronologiques sur l'origine de la hiérarchie lamaïque*, 1824 in-4°. | *Mémoire sur plusieurs questions relatives à la géographie de l'Asie centrale*, 1825, in-4°; | *Ju-Kiaoli, ou les deux cousines, roman chinois précédé d'une préface où se trouve le parallèle des romans de la Chine et de ceux de l'Europe*, 1826, 4 vol. in-12, avec figures. | Plusieurs morceaux d'Abel Rémusat ont été insérés en outre dans le *Journal des savans*, et dans les *Mémoires de l'académie des inscriptions*. Parmi les articles qu'il a fournis aux *Mines de l'orient*, nous nous bornerons à citer celui qui a pour titre : *fan, sifan, men, meng, han tsri-yao*, ou *recueil nécessaire des mots sanskrits, tangutains, mandchous, mongols et chinois*, avec une planche. C'est la notice raisonnée du vocabulaire pentaglotte imprimé en Chine, dont un exemplaire a été envoyé à la bibliothèque du roi par le P. Amiot. Abel Rémusat a composé aussi, pour être lu à l'institut, un grand nombre de *Mémoires remarquables*, et il a fourni un assez grand nombre d'articles à la *biographie universelle*.

* RENA (Côme de la), écrivain et militaire, naquit à Florence vers 1630, suivit la carrière des armes, et devint capitaine dans les troupes de son pays. Il était très versé dans les antiquités, et plus particulièrement dans les antiquités étrusques. Il fut membre de l'académie de la Crusca, et chef de celle appelée *fiorentina* (de Florence), créée dans cette ville sous la protection des Médicis. Il a laissé deux ouvrages, dont le plus intéressant est *Della serie*, etc., ou de la *Chronologie des anciens ducs et marquis de Toscane*, avec des notices sur l'empire romain, sur le règne des Goths et des Lombards, depuis l'exil de Romulus Augustulus jusqu'à la mort de l'empereur Othon III, Florence, 1690, in-folio. Il n'en a paru que la première partie.

RENAU D'ELICAGARAY (BERNARD), célèbre marin, né dans le Béarn en 1632,

d'une famille ancienne de Navarre, fut placé, dès son enfance, auprès de Colbert du Terron, intendant de Rochefort. On lui fit apprendre les mathématiques: il y réussit, et devint de bonne heure l'ami intime du père Malebranche. La marine était son étude favorite. Quand il y fut assez instruit, du Terron le fit connaître à Seignelay, qui devint son protecteur. Il lui procura en 1679 une place auprès du comte de Vermandois, amiral de France qui lui donna une pension de mille écus. Louis XIV, voulant réduire à des principes uniformes la construction des vaisseaux, fit venir à la cour les plus habiles constructeurs. Après quelques discussions on se borna à deux méthodes, l'une de Renau, et l'autre de du Quesne, qui eut la générosité de donner la préférence à celle de son rival. Renau jouit de son triomphe en présence de Louis XIV, qui lui ordonna d'aller à Brest et dans les autres ports pour instruire les constructeurs. Il mit leurs enfans en état de faire, à l'âge de 15 à 20 ans, les plus gros vaisseaux, qui demandaient auparavant une expérience de 20 ou 30 ans. En 1680, Louis XIV résolut de se venger d'Alger; Renau proposa de le bombarder. Jusqu'alors il n'était venu dans l'esprit de personne, que des mortiers pussent n'être pas placés à terre, et se passer d'une assiette solide. Il promit de faire des galiotes à bombes: on se moqua de lui dans le conseil; mais Louis XIV voulut qu'on essayât cette nouveauté funeste, qui eut un heureux effet. Après la mort de l'amiral (le comte de Vermandois), il alla en Flandre trouver Vauban, qui le mit en état de conduire les sièges de Cadaquiers en Catalogne, de Philisbourg, de Mannheim et de Francken-tal. Le roi, pour récompenser ses services, lui donna une commission de capitaine de vaisseau, un ordre pour avoir entrée et voix délibérative dans les conseils des généraux, une inspection générale sur la marine, et l'autorité d'enseigner aux officiers toutes les nouvelles pratiques dont il était l'inventeur, avec 12,000 livres de pension. Cet habile homme fut demandé par le grand maître de Malte pour défendre l'île; mais le siège n'ayant pas eu lieu, Renau revint en France. Il fut fait à son retour conseiller de marine et grand-croix de l'ordre de Saint-Louis. Sa mort, arrivée en 1719, fut celle d'un religieux de la Trappe. Persuadé de la religion par sa philosophie, il regardait son corps comme un voile qui lui cachait

la vérité éternelle, et la mort comme un passage des plus profondes ténèbres à une lumière parfaite. La valeur, la probité, le désintéressement, l'envie d'être utile, soit au public, soit aux particuliers, toutes ces qualités étaient chez lui au plus haut degré, et elles étaient soutenues par une piété aussi tendre que constante. Il avait été reçu membre honoraire de l'académie des sciences en 1699. On a de lui la *Théorie de la manœuvre des vaisseaux*, 1689, in-8°; et plusieurs *Lettres* pour répondre aux difficultés de Huyghens et de Bernouilli contre sa Théorie. (Voyez PITOT.) On peut consulter pour plus de détails l'*Eloge de Renau* par Fontenelle, et le *Dictionnaire de Chauffepié*.

RENAUD. Voyez AIMON.

*RENAUD (JEAN-BAPTISTE-LUPICIN), colonel d'artillerie, naquit à Montigny, dans le Jura, le 14 mars 1777, et entra à l'école polytechnique où il se distingua par ses progrès. Il fit successivement partie des armées de Sambre-et-Meuse, d'Espagne, d'Allemagne et du Rhin, se signala en Prusse, en Pologne, en Bavière, à Iéna, à Eylau, à Dantzick, à Friedland, à Ratisbonne, à Essling, à Anvers, à Brienne, à Champaubert, à Craon, et fut chargé de plusieurs missions importantes à Berlin et ailleurs. Renaud, attaché, depuis la restauration, au comité consultatif d'artillerie, réunit en dernier lieu à ses utiles fonctions l'inspection des forges de cette arme. Il était officier de la légion-d'honneur et chevalier de Saint-Louis. Le colonel Renaud est mort à Paris le 29 novembre 1827. On lui doit un livre estimé sur la *fabrication de la poudre*, un vol. in-8°.

RENAUDIE (JEAN (1) de BARRI, sieur de la), dit de la Forest, chef de la conjuration d'Amboise, et second chef de la conjuration que les huguenots firent, en 1560, contre le roi Henri III, était d'une ancienne famille de Périgord. Condamné au bannissement pour le crime de faux, il passa le temps de son exil à Genève et à Lausanne, où il embrassa le calvinisme, et s'insinua dans l'esprit de plusieurs Français retirés en Suisse à cause de la religion. Depuis, il forma les mêmes cabales en France, où il ne fut connu d'abord que de ceux de son parti. La Renaudie avait de l'esprit, de la hardiesse, et était vindicatif. Il souhaitait effacer l'infamie de

(1) La Biographie universelle de Michaud lui donne le prénom de Godefroi.

son bannissement par quelque action éclatante. Dans cette vue, il offrit ses services à ceux de la conjuration formée par les protestans. Il se chargea d'aller dans les provinces, et de gagner par lui-même et par ses amis ceux qu'il avait déjà connus, et leur donna jour au 1^{er} février pour s'assembler à Nantes. L'assemblée se tint, et on résolut d'exécuter la conjuration à Amboise, où était la cour; mais ce dessein ayant été découvert par un avocat, nommé Pierre Avenelles, chez qui il était logé, La Renaudie, qui s'avancait avec des troupes, fut tué le 17 mars 1560, dans la forêt de Château-Renard, près d'Amboise, où son corps fut porté et pendu sur le pont à un gibet, ayant sur le front cette inscription *Chef des rebelles*. Un de ses domestiques, nommé *La Bigne*, qui fut pris dans la même occasion, expliqua divers *Mémoires* écrits en chiffres, et découvrit tout le secret de la conjuration.

RENAUDOT (THÉOPHRASTE), médecin né à Loudun en 1584, s'établit à Paris en 1623. Il fut le premier qui commença, en 1631, à faire imprimer en France ces nouvelles publiques, si connues sous le nom de *Gazettes*. Depuis le seizième siècle, il en existait déjà en Italie et en Espagne où on les appelait *Gazetta*, du nom de la pièce de monnaie qu'on payait pour les lire. Louis XIII donna à Renaudot un privilège, qui fut confirmé par Louis XIV, pour lui et pour sa famille. Ce médecin gazetier mourut à Paris, en 1655. Pour se donner une grande réputation en qualité de médecin, il s'avisait d'établir chez lui un bureau public de consultations gratuites pour les pauvres, et obtint du cardinal de Richelieu des lettres qui le nommaient *commissaire général des pauvres valides et invalides dans tout le royaume*. La faculté de médecine se récria contre ce privilège, qu'elle prétendit n'être qu'un manteau qui cachait un trafic vil et usuraire. Le parlement lui défendit, par arrêt du 1^{er} mars 1644, de se servir de ce privilège. Isaac Renaudot, son fils, médecin, a publié les *Pièces* de ce singulier procès, 3 vol. in-4°. On a de Renaudot, père, outre ses *Gazettes*: | une suite du *Mercurius français*, depuis 1635, jusqu'en 1643. Comme il ne donna dans ce recueil que la seule relation des faits, sans y joindre les pièces justificatives, ainsi qu'avaient fait Jean et Etienne Richer, il fut obligé de le discontinuer. Il n'a donné que les six derniers volumes de

cet ouvrage, qui est en 25 vol. in-8°. Les siens sont les moins estimés. | Un *Abrégé de la vie et de la mort de Henri de Bourbon, prince de Condé*, 1646, in-4°; | *La Vie et la mort du maréchal de Gassion*, 1647, in-4°; | *la Vie de Michel Mazarin, cardinal, frère du premier ministre de ce nom*, 1648, in-4°. Ce fut Renaudot qui, le premier, établit à Paris, un *bureau de prêt*, connu ensuite sous le nom de *Mont-de-Piété*.

RENAUDOT (EUSÈBE), petit-fils du précédent, naquit à Paris, en 1646. Après avoir fait ses humanités au collège des jésuites, et sa philosophie au collège d'Harcourt, il entra chez les Pères de l'Oratoire et n'y demeura que peu de mois. Il continua cependant de porter l'habit ecclésiastique; mais il ne songea point à entrer dans les ordres. Il se consacra d'abord aux langues orientales, et il en étudia ensuite plusieurs autres. Son dessein était de faire servir ses connaissances à puiser dans les sources primitives les vérités de la religion. Le grand Colbert avait conçu le dessein de rétablir en France les impressions en langues orientales. Il s'adressa à l'abbé Renaudot, comme à l'homme le plus capable de seconder ses vues; mais la mort de ce ministre fit abandonner ce projet. Le cardinal de Noailles mena l'abbé Renaudot avec lui à Rome en 1700, et le fit entrer dans le conclave. Son mérite lui attira les distinctions les plus flatteuses. Le pape Clément XI l'honora de plusieurs audiences particulières, et lui conféra le prieuré de Frosnay en Bretagne. Il l'engagea à rester encore sept à huit mois à Rome, après le départ du cardinal, pour jouir plus longtemps de son entretien. Le grand-duc de Florence, auprès de qui il passa un mois, le logea dans son palais, le combla de présens et lui donna des felouques pour le ramener à Marseille. Ce fut à son retour en France qu'il publia la plupart des ouvrages qui ont illustré sa plume. Il mourut en 1720 à 74 ans, après avoir légué sa nombreuse bibliothèque aux bénédictins de Saint-Germain-des-Prés. L'abbé Renaudot avait un esprit net, un jugement solide, une mémoire prodigieuse. Homme de cabinet et homme du monde tout ensemble, il se livrait à l'étude par goût, et se prêtait à la société par politesse. Attentif à garder les bienséances, ami fidèle et généreux, libéral envers les pauvres, insensible à tout autre plaisir qu'à celui de converser avec les savans,

si fut le modèle de l'honnête homme et du chrétien. Quelque lié qu'il fût avec quelques personnes de la *petite Eglise*, il ne sut pas les imiter dans les intrigues et les mouvemens de parti, et ne fit pas de manifeste contre les décrets du saint Siège. Ses principaux ouvrages sont : | deux vol. in-4°, en 1711 et 1713, pour servir de continuation au livre de la *Perpétuité de la Foi* ; | *Historia patriarcharum, alexandrinorum, jacobitarum, etc.*, Paris, 1713, in-4° ; | un *Recueil d'anciennes liturgies orientales*, 2 vol. in-4°, Paris, 1716, avec des dissertations très savantes ; | deux anciennes *Relations des Indes et de la Chine*, avec des observations, Paris, 1718, in-8°. Cet ouvrage, traduit de l'arabe, renferme les voyages de deux mahométans du 9^e siècle ; | *Défense de la perpétuité de la foi* in-8°, contre le livre d'Aymon ; | plusieurs *Dissertations* dans les Mémoires de l'académie des inscriptions ; | *Défense de son Histoire des patriarches d'Alexandrie*, in-12 ; | une *Traduction* latine de la *Vie* de saint Athanase, écrite en arabe : elle a été insérée dans l'édition des *OEuvres* de ce père par dom de Montfaucon, etc. ; | plusieurs ouvrages manuscrits. Le style de ces diverses productions est assez noble, mais il manque de légèreté et d'agrément. Renaudot fut reçu à l'académie française en 1689 ; deux ans après il remplaça Quinault à celle des inscriptions. et fut nommé en 1700 associé de celle de la Crusca.

* RENAZZI (PHILIPPE-MARIE), célèbre avocat italien, né à Rome en 1747, fut professeur de droit dans cette ville, où il jouit, ainsi que dans toute l'Italie, d'une grande réputation. Les avocats les plus renommés de son pays, de Bologne, Padoue, etc. le consultaient sur les matières de droit les plus difficiles ; et l'amour pour sa patrie lui fit refuser différentes places honorables à Florence, à Bologne et à Venise. Il a écrit plus de 45 ouvrages soit de jurisprudence, soit de philologie ; le plus connu est celui intitulé : *Elemens de droit criminel*, Rome, 1773, 3 vol. in-6° : ils eurent cinq éditions en peu d'années, et furent traduits et commentés dans presque toutes les langues de l'Europe. Parmi un grand nombre de manuscrits qu'il a laissés, on cite une *Refutation* du Contrat social de J.-J. Rousseau. Au moment où il allait faire imprimer cet ouvrage, il en parut un autre (en 1779, in-12), écrit par un religieux, et dont le succès le détermina à ne point publier le

sien. Renazzi mourut à Rome en 1808, âgé de 61 ans.

RENE, comte d'Anjou et de Provence, arrière-petit-fils du roi Jean, né à Angers le 16 janvier 1409, descendait de la seconde branche d'Anjou, appelée au trône de Naples par la reine Jeanne 1^{re}. Ayant épousé en 1420 Isabelle de Lorraine, fille et héritière de Charles II, il ne put recueillir l'héritage de son beau-père. Antoine, comte de Vaudemont, qui le lui disputa les armes à la main, le chassa de Lorraine, le fit prisonnier, et le força de donner sa fille Isabelle en mariage à son fils Ferri de Vaudemont, dont les descendans régnerent dans cette province. Louis, roi de Naples, son frère, et la reine Jeanne II qui l'avait fait son héritier, étant morts, il se rendit en 1435, dans le royaume de Naples ; il n'y fut pas plus heureux qu'en Lorraine. Jean de Calabre, son fils, entreprit non moins inutilement la conquête du royaume d'Aragon, sur lequel René formait des prétentions du côté de sa mère Yolande. Le comte d'Anjou, n'ayant eu que des revers à la guerre, se retira en Provence, où il cultiva les arts de la paix. Il fit des vers, et peignit, comme un prince pouvait peindre dans un siècle et dans un pays alors à demi-barbare. On voyait un de ses tableaux aux Célestins d'Avignon. Le sujet n'est pas riant, mais peut provoquer des réflexions salutaires. C'est le squelette de sa maîtresse à moitié rongé des vers, avec le cercueil d'où elle sort. Il est le premier auteur de la fameuse procession d'Aix, où l'on voit les diables, mêlés avec différens personnages, représenter des scènes qui, aujourd'hui, ne paraîtraient que ridicules, mais qui, chez un peuple grossier, étaient des moralités mises en action. Plusieurs de ces scènes ne sont pas aisées à expliquer. On peut consulter l'abbé Papon dans son *Voyage de Provence*, tom. 1^{er}, pag. 34, édit. de 1787. René mourut à Aix en 1480. On lui a attribué *l'Abusé en cour*, qu'on imprima dans un recueil d'anciennes poésies sans date, mais fort ancien, in-fol. et depuis Vienne, 1484, in-fol. On a encore de lui : *Les Cérémonies observées à la réception d'un chevalier* : manuscrit enrichi de belles miniatures. Jeanne de Laval, qu'il épousa en secondes noces, lui donna des enfans qui moururent avant lui. Son manuscrit sur les *Tournois* a été publié en lithographie, Paris, 1827, in-fol. M. Boisson de la Salle a donné un *précis historique sur la vie de René d'Anjou*, Aix,

1620, in-8°, suivi d'un autre *Précis* par le préfet des Bouches-du-Rhône. En 1823, il a paru une histoire de René d'Anjou, par le vicomte de Villeneuve Bargemont, 3 vol. in-8° avec planches. Sir-Walter Scott a peint la cour de René dans *Anne de Geierstein*; en 1825 une statue de marbre a été érigée à ce prince dans la ville d'Aix et l'on désigne encore sous le nom de *Cheminée du bon roi René* ses promenades favorites.

RENÉ, duc de Lorraine, engagé par le roi de France à faire la guerre à Charles le Hardy, duc de Bourgogne, fut d'abord malheureux et perdit son duché; mais il le recouvra par les secours que lui fournirent les Suisses. Charles étant revenu avec une puissante armée assiéger Nancy, il s'y livra une sanglante bataille le 4 janvier 1477, dans laquelle Charles fut défait et tué (selon toute apparence) par Campo-Basso, un de ses généraux, gagné par René avec plusieurs autres. (*Voyez* CHARLES le HARDI,) René mourut en 1508.

RENEAULME (PAUL-ALEXANDRE de), chanoine régulier de Sainte-Geneviève de Paris, né à Blois vers 1672 d'une famille noble, originaire de Suisse, fut prieur de Marchenoir, et ensuite de Theuvy, où il mourut d'hydropisie en 1749. C'était un homme plein de vertus et surtout très charitable. Il connaissait la botanique et servait de médecin aux pauvres de son canton. Il s'était formé une des plus belles bibliothèques qu'un particulier pût se procurer. En 1740, il publia un *Projet de Bibliothèque universelle*, pour rassembler dans un même corps d'ouvrage, par ordre alphabétique et chronologique le nom de tous les auteurs qui ont écrit en quelque langue que ce soit; le titre de leurs ouvrages, tant manuscrits qu'imprimés, suffisamment étendu pour en donner une idée en forme d'analyse; le nombre des éditions, des traductions, etc. Une santé languissante dans les dernières années de sa vie l'a empêché d'exécuter cet ouvrage immense. Tous ses manuscrits, ainsi que sa bibliothèque, passèrent à la maison des chanoines réguliers de Saint-Jean, à Chartres. — Il ne faut pas le confondre avec RENEAULME, PAUL, médecin du 17^e siècle, de qui on a : | *Ex curationibus observationes*, Paris, 1606, in-8° : il y démontre que les remèdes chimiques sont quelquefois d'un grand secours; | *Specimen historię plantarum*, avec fig., 1611,

in-4°; | *La vertu de la fontaine de Médicis près de Saint-Denys-les-Blois*, 1618, in-8°.

RENÉE de FRANCE, duchesse de Ferrare, née à Blois en 1510, de Louis XII et de la reine Anne de Bretagne, avait été accordée en 1515 à Charles d'Autriche, depuis empereur, et fut demandée quelques années après par Henri VIII, roi d'Angleterre. Ces projets n'eurent point de suite, pour quelques raisons d'état, et la princesse fut mariée, par François I^{er}, à Hercule d'Est, deuxième du nom, duc de Ferrare. C'était une femme d'un esprit inconstant et d'une curiosité inquiète. Calvin, ayant été obligé de quitter la France et de passer en Italie, porta facilement l'esprit de cette princesse à suivre ses opinions; et Marot, qui lui servait de secrétaire, la confirma dans cette disposition. Après la mort du duc son époux, en 1559, elle revint en France et s'occupa à augmenter les troubles du royaume. Elle parla pour le prince de Condé lorsqu'il fut mis en prison; mais leur amitié ne dura pas. Elle se brouilla avec lui, parce qu'elle désapprouva la guerre des prétendus réformés. Elle mourut dans l'hérésie, en 1573, dans le château de Montargis, âgée de 63 ans. Sa vie a été publiée par Catteau, Berlin, 1781, in-8°.

* RENGGER (N...), voyageur suisse, né le 21 janvier 1793, fit ses études à l'université de Lausanne, et après avoir été reçu docteur, il s'embarqua le 1^{er} mai 1818, pour l'Amérique avec son ami le docteur Lonchamps. Les deux voyageurs débarquèrent à Buénos-Ayres, et arrivèrent dans le mois de juin 1819 à l'Assomption. Le docteur Rengger parcourut la plupart des contrées de l'Amérique méridionale, et séjourna plusieurs années au Paraguay, où il se concilia l'affection des habitants. De retour en Suisse dans le courant de l'année 1826, il continua de se livrer à son goût pour l'histoire naturelle et pour les voyages. Il se trouvait au commencement de 1832 à Naples, lorsqu'il tomba malade : et il ne put revenir qu'avec peine dans sa patrie. Il est mort à Arau le 9 octobre 1852, n'ayant pas encore atteint sa 58^e année. Rengger a laissé plusieurs ouvrages, entre autres une *Notice sur le Paraguay et le docteur Francia*; une *Histoire des mammifères du Paraguay*, et une *Description* encore inédite des contrées américaines qu'il avait parcourues.

* **RENDEL (JAMES)**, un des plus savans géographes de notre époque, ancien major au service de la compagnie des Indes anglaises, né à Chudleigh dans le Devonshire, en 1742, descendait d'une ancienne famille française, dont un des chefs accompagna Guillaume le Conquérant en Angleterre. Destiné, dès son enfance, à l'état de marin, le jeune Rendel s'embarqua, à l'âge de quinze ans sur un vaisseau de la marine royale, et devint bientôt *midshipman* ou officier du tillac. Il profitait des loisirs que lui laissait le service militaire, pour étendre ses connaissances. A l'âge de vingt-quatre ans, Rendel quitta la marine royale, pour entrer au service de la compagnie anglaise qui exploitait la riche contrée de l'Inde, et, employé d'abord comme officier du génie, ne tarda pas à être nommé major. Son premier ouvrage fut une *Carte du banc et du courant du cap Lagullas*, 1768, qui le fit connaître du monde savant, et qui lui valut la place de *surveyor-général*, ou de chef du cadastre du Bengale. De nouveaux travaux d'une grande importance le firent élire unanimement membre de la société royale de Londres, et il devint un des plus zélés collaborateurs de la société asiatique de Calcutta, lorsqu'elle se forma sous les auspices de William Jones, son intime ami. On lui doit une bonne partie des meilleurs articles qui parurent dans les *Recherches asiatiques*. Il se maria dans l'Inde, et revint, en 1782, en Angleterre. Membre de l'association africaine, il s'occupa avec succès de rectifier la géographie d'une contrée encore si peu connue, et aida, en 1798, le célèbre et infortuné voyageur Mungo-Park. (*Voyez MUNGO-PARK.*) Le major Rendel a aussi servi de guide au docteur Vincent, à qui l'on doit un grand ouvrage sur l'expédition de Nérarque, ordonnée par Alexandre le Grand, et il l'a aidé dans les recherches et notes qui ont ajouté un si grand prix aux dernières éditions de ce voyage. Il entretenait des correspondances suivies avec la plupart des savans de l'Europe. Ce savant est mort à Londres, dans le mois d'avril 1830, et ses restes ont été déposés dans l'abbaye de Westminster. Outre les travaux que nous avons déjà mentionnés, on lui doit : | *Atlas du Bengale*, 1781, in-folio. Cet atlas est suivi d'une carte des rivières du Gange et du Brahmapoutre ou Burhampooter, et d'une notice savante, insérée dans les

Transactions philosophiques. | *Carte de l'Indostan ou de l'empire mogol*, accompagnée d'une description historique, et précédée d'une introduction contenant un tableau des différentes révolutions que cette vaste contrée a éprouvées, 1782, in-4°; 2^e édition, 1788, avec un nouveau mémoire : et 3^e édition, 1795, in-4°. MM. Castéra et Bouche-Seiche ont donné une traduction française de cet ouvrage sur la septième édition, sous le titre de *Description historique et géographique de l'Indostan*, an 8 (1800), 3 vol. in-8°, et atlas in-4°. | *Mémoire sur la géographie d'Afrique*, 1790, avec une grande carte, in-4°; | *Sur la manière de voyager avec des chameaux, et prix de ces voyages, et son application par une échelle, suivant les règles de la géométrie*, 1791; | *Marche des armées anglaises pendant les campagnes de l'Inde de 1790 à 1791, éclaircies et expliquées par cartes*, etc., 1792, in-8°; | *Mémoire sur la péninsule de l'Inde*, avec une carte, 1793, in-folio et in-4°; | *Eclaircissemens sur la géographie de l'Afrique*, 1795, in-4°; | *Nouvelle carte corrigée de la péninsule de l'Inde, du pays de Mysore, et des cessions de 1798, 1799, 1800*; | *Second et troisième Mémoires sur la géographie de l'Afrique*, 1798, in-4°; | *Système géographique d'Hérodote*, 1800, in-4°, et 1816; ouvrage qui seul aurait suffi pour faire la réputation de son auteur. | *Quatrième mémoire sur la géographie de l'Afrique, et carte des voyages de M. Hornemann pour l'Association africaine*, in-4°; | *Observations sur la topographie de la plaine de Troie*, 1814, in-4°; | *Eclaircissemens sur l'expédition de Cyrus le Jeune et la Retraite des dix mille*. Enfin on assure que James Rendel a laissé en manuscrit un *Traité sur les courans de l'Océan atlantique*, avec des cartes très-détaillées.

RENNEQUIN ou **RENKIN**. *Voyez RANNEQUIN*.

RENNES (BAIRD de), capucin, missionnaire en Palestine, fut un de ceux qui, par ordre de la Propagande, travaillèrent à l'édition de la Bible arabe, imprimée en 1671 pour l'usage des églises orientales. Ce religieux a traduit dans la même langue l'*Epitome annalium ecclesiasticorum cardinalis Baronii*, 2 vol. in-4°, et l'*Epitome annalium veteris Testamenti Jacobi Saliani ab Adamo usque ad Christum*, 2 vol. in-4°, de l'imprimerie de la Propagande, 1653.

* **RENNEVILLE** (RENÉ-AUGUSTE-CONSTANTIN de), écrivain plus connu par ses malheurs que par ses ouvrages, naquit à Caen, vers 1650, et vint jeune encore à Paris. Il passa ensuite en Hollande où il resta pendant quelques années pour y pratiquer librement la religion calviniste, et à son retour en France, il fut longtemps protégé par M. de Chamillart qui lui donna plusieurs emplois lucratifs dans les domaines. Quelques bouts rimés qu'il avait faits pendant son séjour en Hollande et qui étaient injurieux pour la France, ayant été remis au marquis de Torcy, valurent à Renneville de fortes réprimandes. Accusé bientôt d'une correspondance criminelle avec les puissances étrangères, il fut mis à la Bastille en 1702. Exilé, après une captivité de 11 ans, il alla en Angleterre où il mourut vers 1724. On a de lui : | *Histoire de la Bastille*, 1724, 5 vol. in-12; | *Recueil des voyages qui ont servi à l'établissement de la compagnie des Indes orientales, formée dans les Provinces-Unies des Pays-Bas*, Amsterdam, 1702-03, en 5 vol.; et 1750, 10 vol. in-12.

* **RENNEVILLE** (SOPHIE de), dame auteur, née vers 1771, morte à Paris le 15 octobre 1822, des suites de la petite vérole, consacra toutes ses veilles à l'instruction de la jeunesse. Elle a aussi contribué avec d'autres dames, telles que M^{mes} de Beaufort, d'Hautpoult, Dufresnoy, à l'*Athénée des dames*, et elle a coopéré à l'ouvrage qui a pour titre : *Amusemens de l'adolescence*. La plupart de ses productions ont obtenu les suffrages des gens de goût. M^{me} de Renneville a publié : | *Lettres d'Octavie, jeune pensionnaire de la maison de Saint-Clair*, 1806, in-12; 2^e édition, augmentée, Paris, 1818, in-12; | *Stanislas, roi de Pologne, roman historique, suivi d'un abrégé de l'histoire de Pologne et de Lorraine*, 3 éditions, 1807, 1808 et 1812, 3 vol. in-12; | *Galerie des femmes vertueuses, ou les Leçons de morale à l'usage des jeunes demoiselles*, 1808, in-12; 3^e édition, 1817, in-12; | *Lucile ou la bonne fille*, 1808, 2 vol. in-12; | *De l'influence du climat sur l'homme*, 1808, 2 vol. in-12; | *Vie de sainte Clotilde, reines de France*, 1809, in-12; | *Contes à ma petite fille, à mes petits enfans, pour les amuser, leur former un bon cœur et les corriger des petits défauts de leur âge*, 1811, in-12; 4^e édition, 1817; | *La Mère gouvernante, ou Principes de politesse fondés sur les qualités du cœur*,

1812, 4 vol. in-12; | *Le Retour des vendanges, contes moraux et instructifs, à la portée des enfans de différens âges*, 1812, 4 vol. in-12; 2^e édition revue et corrigée, 1820, 4 vol. in-18; | *Elémens de lecture à l'usage des enfans*, 1812, in-12; | *Les deux Educations, ou Le Pouvoir de l'exemple*, 1813, in-12; | *Zélie ou La bonne fille*, 1813, in-12; 4^e édition, 1817, in-18; | *La Fée gracieuse, ou La bonne Amie des enfans*, 1813, in-18; | *La Fée bienfaisante ou La Mère ingénieuse*, 1814, in-12; nouvelle édition, 1817, in-18; | *La fille de Louis XVI, ou Précis des événemens les plus remarquables qui ont eu quelque influence sur la fille de nos rois*, 1814, in-12; | *Le petit Savinien ou Histoire d'un jeune orphelin*, 1814, in-12; nouvelle édition, 1818, in-18; | *les Récréations d'Eugénie*, contes, 1814, in-18; | *L'Ecole chrétienne*, 1816, in-18; | *Le Conteur moraliste, ou le Bonheur par la vertu*, contes, 1816, in-12; 2^e édition, 1820; | *Les secrets du cœur, ou Le Cercle du château d'Eglantine*, roman-nouvelle, 1816, 3 vol.; | *Miss Lovely de Maclesfield, ou le Domino noir*, 1817, 3 vol. in-12; | *Correspondance de deux petites filles*, 1817, in-18; | *Les bons petits enfans : portraits de mon fils et de ma fille, contes et dialogues à la portée du jeune âge*, 1817; nouvelle édition, 1821, 2 vol. in-18, avec figures; | *Le Précepteur des enfans, ou le Livre du second âge*, 7^e édition entièrement refondue, 1818, in-12; | *Les Aventures de Télémaque, ou les Athéniens sous la monarchie*, 1819, 3 vol. in-12; | *Lettres sur l'Amérique septentrionale*, 1819, 3 vol. in-12; | *Coutumes gauloises, ou Origines curieuses et peu connues de la plupart de nos usages*, 1819, in-12; | *Galerie des jeunes vierges, ou Modèles des vertus qui assurent le bonheur des femmes*, 1819, in-12, avec figures; nouvelle édition, augmentée, 1822, in-12; | *Contes pour les enfans de cinq à six ans*, 1820, in-18, figures; 3^e édition, 1823; | *les Jeunes Personnes, nouvelles*, 1820, 2 vol. in-12, fig.; nouvelle édition, revue et corrigée, 1822, 2 vol. in-12; | *Beautés de l'histoire du jeune âge, etc.*, 1820, figures; | *Nouvelle mythologie des demoiselles*, 2 vol. in-12; | *Charles et Eugène, ou La Bénédiction paternelle*, 1821, 2 vol. in-18; | *Palmire, ou l'Education de l'expérience*, 1822, 2 vol. in-12; | *Le Petit Philippe, ou l'Emulation excitée par l'amour filial*, 1822, in-18, figures; | *La Dot*, roman, traduit en Prusse par M. Marth-

not. Madame de Renneville a laissé en manuscrit : *Les Femmes illustres de Rome et de la Grèce*. Les seuls titres des nombreux ouvrages de cette dame prouvent les bons principes dans lesquels ils ont été rédigés. Elle avait fait une étude approfondie du jeune âge, et en avait saisi les diverses nuances. Son style est assez correct et gracieux.

* **RENNIE (JOHN)**, mécanicien et ingénieur anglais, né au comté de Lothian, dans l'Ecosse, le 7 juin 1761, d'un fermier qui le laissa orphelin en bas âge, ne reçut d'abord d'autre éducation que celle qu'on donnait dans l'école primaire du bourg de Preston-Kirk qu'il habitait. Ayant souvent l'occasion d'aller dans une manufacture voisine, connue par quelques inventions, il prit dès l'enfance du goût pour les divers travaux qu'il y vit exécuter, et il eut le bonheur d'inspirer quelque intérêt au chef d'atelier, qui lui donna des instructions et lui prêta des outils. A l'âge de 10 ans, il avait déjà construit des modèles de moulin à vent et des machines à vapeur et à battre les pieux, remarquables par la perfection de la main d'œuvre. A 13 ans, il alla étudier à Dunbar, sous le professeur Gibson, les sciences mathématiques et physiques, dans lesquelles il fit de très grands progrès. Pour s'y perfectionner, il voulut encore aller suivre à Edimbourg le cours des professeurs Robison et Black. Le premier l'introduisit dans les ateliers de Watt et de Bolton, établis à Soho près Birmingham, et il y travailla pendant un an à exécuter diverses machines, qui, après 40 ans d'usage, étaient encore regardées comme des modèles dans leur genre; enfin il alla à Londres pour se produire sur un plus grand théâtre, et il y fut employé par les mêmes Watt et Bolton, dans l'établissement connu sous le nom d'*Albion Mills*, et il continua à y faire preuve d'une grande habileté. Calculateur et praticien, ses machines étaient remarquables par une précision de mouvement, une proportion, une harmonie entre les diverses parties, qui les faisaient regarder comme des chefs-d'œuvre. A ces qualités il joignait le talent, plus essentiel encore, d'employer la force motrice avec un grand avantage. Il fit des sciences hydrauliques l'objet de ses méditations, et il exécuta plusieurs grandes constructions en ce genre, sous la direction du célèbre Smeaton, dont il devint bientôt l'émule, et après sa mort, il fut

jugé seul capable de le remplacer. Parmi les nombreux travaux de Rennie, on admire particulièrement le canal de Lancaster, un des plus beaux monumens de ce genre; le canal de Crinian en Ecosse, dont le creusement offrait les plus grandes difficultés; les magnifiques *docks* ou bassins d'entrepôts pour les vaisseaux marchands que Londres compte parmi ses ornemens; la jetée ou *Breakwater* de Plymouth, l'une de ses plus belles conceptions, remarquable par son étendue, le choix des matériaux et les moyens pour les mettre en place; le pont en fer de Southwark, cité comme le monument le plus remarquable en son genre, et le premier où l'on ait conçu l'idée hardie d'employer le fer coulé en masses compactes, d'une étendue qui surpasse celle des massifs de pierre les plus considérables; celui du Strand ou Waterloo, exécuté en pierre aussi sur la Tamise, le plus grand, le plus régulier et le plus hardi de tous ceux qui se trouvent dans le royaume britannique, et enfin, les arsenaux royaux de Portsmouth, Chatam et Sheerness. L'aspect de ce dernier, dont M. C. Dupin a publié la description dans son *Voyage de la Grande-Bretagne*, où il donne sur Rennie une *Notice* fort intéressante, frappe d'admiration les personnes les plus étrangères à l'architecture hydraulique. Ce grand ingénieur a été enlevé aux sciences et aux arts le 16 octobre 1821.

* **RENOU (ANTOINE)**, peintre et littérateur, né à Paris en 1751, fit d'excellentes études, et obtint souvent des couronnes à l'université; cependant son goût pour le dessin le décida pour la peinture. Après avoir étudié sous Pierre et Vient il concourut pour le grand prix, et obtint la seconde palme. Il allait rentrer dans la lice, lorsqu'en 1760 le roi Stanislas le nomma son peintre et le fixa à la cour. Renou composait aussi des vers et jouait la comédie avec les grands seigneurs. Le roi Stanislas étant mort, il revint à Paris. Il s'y fit d'abord connaître par un tableau représentant *Jésus parmi les docteurs*, qu'il fit agréger à l'académie de peinture en 1766; il en fut reçu membre en 1781, sur un des tableaux du plafond de la galerie d'Apollon, représentant *L'Aurore*. L'académie ayant été supprimée à la révolution, il fit partie des écoles spéciales de peinture comme secrétaire et comme surveillant des études. Il mourut à Paris en 1806. Ses principales productions, outre

celles qu'on a citées, sont : le *Tableau d'Agrippine débarquant à Brindes, avec l'urne contenant les cendres de Germanicus*; une *Annonciation*, qui se voyait dans une église à Saint-Germain-en-Laye, et un plafond pour l'hôtel des monnaies de Paris. Comme littérateur, on a de lui : *Térée et Philomèle*, tragédie jouée avec succès au Théâtre-Français en 1773, et faite par suite d'un défi, dans une discussion élevée sur les difficultés de la poésie et celles de la peinture. Lemierre soutint la suprématie de la poésie; alors Renou le défia de faire un tableau, et s'engage à faire une tragédie; il composa *Térée*, et le tableau est encore à venir. On a encore de Renou une traduction en vers du *Poème latin* de Dufresnoy *sur la peinture*, estimé surtout pour les *notes*; une traduction de la *Jérusalem délivrée*, où l'on trouve de beaux vers; la *Lettre du marin*, et celle de M. Bonnard, marchand bonnetier, critique fort gaie au sujet d'une exposition publique du Louvre, aussi instructive pour les artistes que pour le public.

* **RENOU (PIERRE-MARIE)**, né à Nantes en 1763, mort en 1818, étudia la médecine à Montpellier, où il reçut le bonnet de docteur et rêvint exercer cette profession dans sa ville natale. Il y fut attaché au service des hôpitaux, et mérita l'estime de ses concitoyens par l'étendue de ses connaissances et le zèle qu'il déploya. L'étude des langues et des belles-lettres prit aussi une part de son temps, et il fut nommé, en 1797, professeur de belles-lettres à l'école centrale de la Loire-Inférieure. Renou occupa ensuite la chaire de professeur de rhétorique au collège de Nantes. Il fut un des fondateurs de l'institut départemental de Nantes, qui prit plus tard le nom de Société des sciences, lettres et arts, et qui porte actuellement celui de société académique. Il en fut successivement secrétaire et président. On a de Renou : | *Le procès-verbal* de la dernière séance publique de l'institut départemental dont nous venons de parler. | Un *Discours* prononcé à la distribution des prix du lycée de Nantes, en 1809, sur l'utilité des langues grecque et latine. | Enfin des *Elémens de Rhétorique*, qui sont restés manuscrits.

RENTI (GASTON-JEAN-BAPTISTE, baron de), issu d'une ancienne maison d'Artois, naquit en 1611, au château de Beni, dans le diocèse de Bayeux. Il fit éclater dès sa tendre jeunesse une piété que son com-

merce avec le monde n'éteignit jamais. Il se proposa d'entrer chez les chartreux, mais ses parens s'y opposèrent. Il servit avec distinction dans les guerres de Lorraine, et Louis XIII l'honora de son estime. Il épousa, à l'âge de 22 ans, Elizabeth de Balzac, comtesse de Graville. Son occupation principale fut dès lors de remplir tous les devoirs d'un chef de famille en vrai chrétien; il donna le spectacle de toutes les vertus que la religion peut inspirer. Insensible aux richesses, aux honneurs, aux plaisirs et à tous les biens créés, il ne songea qu'à servir le souverain maître, et à le faire servir par ses vassaux, et surtout par ses enfans. Il mourut à Paris le 24 avril 1649, et fut enterré à sa terre de Citri, diocèse de Soissons. Il eut part à l'établissement des frères cordonniers. (*Voyez BUCHE.*) Le père de Saint-Jure, jésuite, a donné sa *Vie*, 1651, in-4°, réimprimée très souvent in-12.

* **RENZI (ANTOINE)**, né dans les environs de Volterre, et mort à Florence en 1823, âgé de 43 ans, a laissé un écrit où il essaie de justifier l'Italie de quelques reproches qui lui sont adressés dans la *Corinne* de M^{me} de Staël. En outre il a publié de belles éditions du Dante et de l'Arioste, accompagnées de notes savantes. Il était un des collaborateurs de l'*Anthologie* de Florence, recueil périodique, littéraire et philosophique, l'un des meilleurs qui se publient en Italie.

* **RENZOLI (CÉSAR)**, jésuite italien, né dans l'état de Modène le 16 juillet 1627, habita successivement les collèges de son institut à Ancône, Macerata et Lorrette. Il s'y dévoua au ministère de la prédication et à l'œuvre des missions avec un zèle qui produisit d'heureux fruits. Il était rare que ceux qui allaient l'entendre n'en retirassent pas de grands avantages spirituels, et beaucoup de conversions furent dues à ses exhortations. On croit qu'il mourut à Pérouse au commencement du 18^e siècle. Il a publié : | *Sermoni sopra la passione di N. S. Gesù-Christo*, tom. 1, Ancône, 1687; tom. 2, Macerata, 1696; tom. 3, 5 et 6. Macerata, 1702; | *Panegirici e discorsi sacri*, Macerata, 1698, 5 vol.; | *Nuova scelta di laudi spirituali per uso delle missioni*, Ancône, 1689.

* **REPELAER-VAN-DRIEL (ONKER, le chevalier)**, ministre d'état du royaume des Pays-Bas, naquit à Dordrecht en 1759 d'une ancienne famille patricienne.

Nommé en 1794 commissaire-général de l'administration des vivres de l'armée hollandaise, il fut obligé l'année suivante, de rendre ses comptes au nouveau gouvernement établi après la révolution qui venait de s'opérer. Mais sa probité était tellement reconnue que malgré son dévouement au *stathouder*, on lui accorda même une indemnité pour les sommes que l'état lui devait, d'après ses calculs. Cependant il fut arrêté en 1795, et mis en jugement. Repelaer était prévenu de correspondance étrangère avec les partisans de la maison d'Orange et le prince de cette famille. M. van Maanen, alors ami de la révolution, depuis procureur impérial de Bonaparte, et ensuite ministre du roi des Pays-Bas, requit contre lui, en sa qualité de fiscal du gouvernement, la peine de mort. Le tribunal le condamna seulement à cinq années de détention, et lorsqu'il fut rendu à la liberté, il n'occupa de fonctions publiques qu'après la paix d'Amiens (1802), époque à laquelle il fut élu député au corps législatif. Louis Bonaparte le nomma membre du conseil d'état, et c'est en cette qualité qu'il présenta au corps législatif les projets des nouveaux codes, mission dont il s'acquitta avec beaucoup de talent. Lors de la réunion de la Hollande à l'empire français, Repelaer se retira des affaires. En 1813 il travailla de tous ses efforts à la révolution qui devait rétablir la maison d'Orange, et il reçut bientôt de son souverain les marques les plus éclatantes de sa reconnaissance. Nommé d'abord directeur général du Waterloots (administrateur des digues, des ponts et chaussées), il devint ensuite commissaire-général pour l'instruction publique, les arts et les sciences. Repelaer se démit de ces fonctions en 1817, devint ministre d'état, avec une pension de 10,000 florins, et fut nommé quelque temps après membre de la commission secrète d'état, place qu'il occupait encore en 1824. Repelaer avait le titre de caissier-général du royaume de Belgique, lorsqu'il est mort le 26 octobre 1832.

* **REPNN** (le prince NICOLAS-WASILIEWITSCH), célèbre général russe, né en 1734 d'une famille distinguée, était fils d'un officier de ce nom qui, sous Pierre le Grand, commanda un corps d'armée contre Charles XII, et neveu du comte Panin, principal ministre de Catherine II. Le jeune Repnin fit ses premières armes

sous les drapeaux français en qualité de volontaire, pendant la guerre dite de Sept-ans. Envoyé ensuite par Pierre III à la cour de Berlin, il fut choisi en 1764 par Catherine pour aller en Pologne secourir l'élection de Stanislas Poniatowski. Devenu ambassadeur dans ce pays, après la mort de Kayserling, il se brouilla avec le nouveau monarque, fit endurer à la noblesse tous les dédains d'un orgueil intraitable, et fomenta dans le royaume l'anarchie et la guerre civile. Il fut ensuite ambassadeur à Constantinople. Il signa, en qualité de plénipotentiaire médiateur, le traité de Teschen, qui eut lieu en 1779. (Voyez FRÉDÉRIC II et MARIE-THÉRÈSE, impératrice). Plus tard il déploya dans ses diverses campagnes une valeur brillante et des talens militaires peu communs, surtout dans la guerre contre les Turcs, sur lesquels il remporta divers avantages, notamment dans la campagne de 1791 et en l'absence de Potemkin sous lequel il commandait. Cet orgueilleux favori obtint la disgrâce d'un rival qu'il commençait à redouter, et ce fut alors que Repnin, irrité de l'injustice de sa souveraine, forma cette société de mécontents connus sous le nom de *martinistes*, et dont la plupart des membres furent exilés en Sibérie. Cependant Repnin fut traité avec les plus grands ménagemens, et il obtint même le gouvernement de la Lithuanie, où se trouvait le malheureux Stanislas, dont il avait provoqué la ruine, après avoir été le premier instrument de son élévation. Lors de l'invasion qui eut pour résultat d'achever le démembrement de la Pologne, Repnin fut mis à la tête des armées russes. Mais son commandement lui ayant été enlevé par Souwaroff il accepta le titre de ministre de Catherine en Pologne, et ce fut d'après ses instructions, ou plutôt par ses ordres, que Stanislas signa son abdication. Elevé sous Paul I^{er} au rang de feld-maréchal, Repnin fut envoyé à la cour de Berlin, pour y négocier la deuxième coalition contre la république française. Mais il ne put décider la Prusse à rompre sa neutralité, et il fut, dit-on, disgracié pour avoir échoué dans cette mission et avoir pris pour secrétaire un Français, nommé Albert, qui s'esquiva, emportant une partie des papiers et des secrets de la légation. Repnin mourut à Moscou en 1801. Son fils, le prince Nicolas Repnin, qui s'est distingué dans la campagne de 1812,

fut nommé, en 1814, administrateur-général de la Saxe, et depuis gouverneur-général de Pultava.

REQUESENS (LOUIS de ZUNIGA Y), d'une famille illustre d'Espagne, commandeur de l'ordre de Saint-Jacques, fut gouverneur-général des pays-Bas en 1574, après le départ du duc d'Albe. Il s'empara de la ville de Ziricée en Zélande; mais son administration ne fut pas heureuse. Son caractère n'avait pas l'énergie nécessaire pour les circonstances, et les mécontents en profitèrent. Ce qui a fait dire que *le duc d'Albe n'aurait pas dû venir aux pays-Bas, ou qu'il n'aurait pas dû en sortir*. Requesens mourut à Bruxelles en 1576. Il avait été auparavant gouverneur du Milanais, et s'était conduit d'une manière peu convenable à l'égard de saint Charles Borromée, auquel il donna de cuisans chagrins; ce que des personnes ont regardé comme la cause de son peu de succès dans le gouvernement des Pays-Bas et de sa mort prématurée. Cependant il en avait fait demander pardon au saint prêtre, qui avait promis de le demander à Dieu par ses plus ferventes prières.

RESCIUS (STANISLAS), chanoine de Warmie en Pologne, secrétaire du cardinal Hosius, fut député vers Henri, duc d'Anjou, élu roi de Pologne, et envoyé ensuite par Etienne Battori, en qualité d'ambassadeur à Rome. Ce prince lui avait donné l'abbaye d'Andrew, ordre de Cîteaux. Nous avons de lui : | *De rebus in electione regis Poloniae gestis ad discessum ejus*, Rome, 1573, in-4°; | *Vita D. Stanislai Hosii, Poloni, S. R. E. cardin. majoris pœnitentiarii et episcopi warmiensis*, Rome, 1587; Munster, 1690, in-8°; | *Dissidium evangelicorum magistrorum ac ministrorum*, Cologne, 1592, in-8°; | *De atheismis et phalarismis evangelicorum*. Ce traité, qui n'est pas commun, fut imprimé en 1596, in-4°, à Naples, où l'auteur mourut 2 ans après, en 1598.

RESENDE ou **RÉESENDE**, *Resendius* (ANDRÉ ou LUCIUS-ANDRÉ de), le restaurateur des lettres dans le Portugal, né à Evora en 1498, entra jeune dans l'ordre de saint Dominique, et étudia avec succès à Alcalá, à Salamanque, à Paris et à Louvain. Le roi de Portugal, Jean III, lui confia l'éducation des princes ses frères, et ayant obtenu du pape la permission de lui faire quitter l'habit de religieux, il lui donna un canonicat d'Evora. Resende ne fut pas moins laborieux sous

l'habit de chanoine que sous celui de dominicain. Il ouvrit une école de littérature, cultiva la musique et la poésie, et prêcha avec applaudissement. Il mourut en 1573, à 75 ans. On a de lui un grand nombre d'ouvrages. La plupart ont été recueillis à Cologne, en 1600, en 2 volumes. Les principaux sont : | *De Antiquitatibus Lusitaniæ*, Evora, 1593, in-fol., curieux et rare; | *Deliciæ lusitano-hispanicæ*, 1613, in-8°, bon et recherché; | un vol. in-4° de poésies latines; | *De vita aulica* in-4°; | une grammaire, sous ce titre : *De verborum conjuratione*, etc. Il était très versé dans les langues grecque, latine et hébraïque, dans les antiquités sacrées et profanes. Ses poésies valent moins que ses ouvrages d'érudition. Il y a un autre **RESENDE** (GARCÍAS de), auteur de l'*Histoire de Jean II*, en portugais, 1554 et 1622, in-fol.

RESENIUS (PIERRE), professeur en morale et en jurisprudence à Copenhague, devint prévôt des marchands de cette ville et conseiller d'état. Ses ouvrages sont relatifs à l'histoire et au droit public d'Allemagne. On a de lui : | *Jus aulicum norvegicum*, 1673, in-4°; | un *Dictionnaire islandais*, 1683, in-4°; | deux *Edda* des Islandais, 1665, in-4°. M. Mallet en a donné la traduction dans son *Introduction à l'histoire de Danemarck*, Copenhague, 1756, in-4°. Resenius poussa sa carrière jusqu'à soixante-trois ans, et mourut en 1688.

RESNEL du **BELLAY** (JEAN-FRANÇOIS du), né à Rouen en 1692, fit voir dès sa jeunesse beaucoup d'esprit et de talent pour la poésie. Dès qu'il se fut montré à Paris, il trouva des amis et il méritait d'en avoir. On lui procura l'abbaye de Fontaine et une place à l'Académie française et à celle des belles-lettres. L'abbé du Resnel a un rang marqué sur le Parnasse par ses traductions des *Essais sur la critique et sur l'homme* de Pope, in-12. Ses versions sont précédées d'une préface très bien écrite. (V. POPE.) Il a prêté dans ses vers beaucoup de force et de grâce à des sujets arides. On y trouve de très beaux morceaux, quoiqu'il y ait quelques vers prosaïques et languissans. On prétend que Pope était assez mécontent de son traducteur; on n'en voit pas trop la raison; car le copiste a souvent embelli son original. L'abbé du Resnel s'était aussi adonné à la chaire, et nous avons de lui un *Panegyrique de saint Louis*. Il mourut à Paris en 1761, à 69 ans. On lui doit

dit *Mémoires* dans le Recueil de l'académie des inscriptions.

RESSIUS (RUTGER), professeur de langue grecque à Louvain, naquit à Maseyck, dans la principauté de Liège, vers la fin du 15^e siècle. Erasme rend un hommage flatteur à son érudition et à ses mœurs, dans une lettre qu'il écrivit à Jean Robin, doyen de l'église de Malines. *Doctior, dit-il, an inveniri possit nescio, certo diligerentem ac moribus puriorem vix invenias*. La France tâcha de l'arracher à cette université par les offres les plus attrayantes, mais ce fut inutilement. Il mourut l'an 1545, après avoir donné des éditions : | des *Institutions du droit des Grecs*, par Théophile, Louvain, 1556 ; | des *Aphorismes* d'Hippocrate, 1555 ; | des *Lois* de Platon.

RESSONS, JEAN-BAPTISTE DESCHENS de, né à Châlons en Champagne, vers 1660, d'une bonne famille, mourut à Paris en 1755. Son goût le porta dans sa jeunesse à prendre le parti des armes. Il servit dans l'artillerie, et fit de si rapides progrès dans les mathématiques, qu'il fut bientôt admis dans l'académie des sciences, dont il a enrichi le recueil d'un assez bon nombre de *Mémoires*.

RESTAUT (PIERRE), grammairien français, né à Beauvais en 1694, d'un marchand de draps de cette ville, vint de bonne heure à Paris où il fut chargé de quelque éducation particulière au collège de Louis-le-Grand. Il se livra ensuite à l'étude de la jurisprudence, fut reçu avocat au parlement, acheta en 1740 une charge d'avocat au conseil du roi, et mourut à Paris en 1764, à 70 ans. Tout le monde connaît ses *Principes généraux et raisonnés de la grammaire française*, 1730, in-12. Il y a eu une foule d'éditions de cette grammaire. « Cet auteur, dit un habile critique, n'a fait que répéter ce qu'avaient dit le père Buffier, l'abbé Regnier, M. de la Touche, et tous ceux qui avaient écrit avant lui sur cette matière, qu'il a embrouillée à force d'exceptions aux règles qu'il établit ; on peut ajouter, et rendue insipide par la forme de demande et de réponses, et par l'étalage d'une érudition spéculative aussi inutile que repoussante pour ceux qui apprennent une langue. » Pourquoi, continue le critique, ce livre a-t-il eu tant de vogue ? C'est que l'auteur était protégé par un parti qui le prônait. » Restaut a revu le *Traité de l'orthographe en forme de dictionnaire*, Poitiers, 1764,

in-8°. On a encore de lui un *Abrégé* de sa grammaire, in-12 ; et la traduction de la *Monarchie des Solipses*, 1721, in-12, avec des notes contre les jésuites. Voyez INCHOFER.

* RESTIF de la BRETONNE (NICOLAS-EDME), écrivain cynique et bizarre par système, naquit à Sacy en Bourgogne le 22 novembre 1734. Son père était cultivateur, et le destinait à son état ; mais le jeune Restif, qui dès son enfance avait montré un caractère inquiet et ardent, ne put s'accommoder de cet honorable et tranquille état. Il fut alors envoyé par ses parents à Auxerre pour apprendre l'imprimerie. Cependant une imagination féconde et ses inclinations naturelles le lançaient, pour ainsi dire, dans la carrière des lettres. Imprimeur et prote comme le fameux Richardson, il fut loin d'en avoir le génie, mais il partagea avec l'auteur anglais son goût pour le genre romanesque. Richardson, cependant, écrivait comme un observateur judicieux qui pense et qui connaît les derniers replis des passions ; Restif composait comme un homme qui effleure ce qu'il voit, et il voit moins qu'il n'imagine. Ennuyé de sa place de prote, il revint dans son village, où il composa son premier ouvrage : *L'école de la jeunesse*, avec lequel il se rendit à Paris, pouvant dire comme Bias : *Omnia bona mea mecum porto*. L'indigence et des goûts licencieux lui firent contracter des liaisons et des habitudes avilissantes qu'il conserva toute sa vie, et qui pourtant ne l'empêchèrent pas de vouloir s'ériger en réformateur des mœurs de son siècle. Le bruit tumultueux de la capitale, les différents objets qui frappaient ses yeux, exaltèrent encore plus son imagination déjà assez vive, et lui firent enfanter ce nombre prodigieux d'ouvrages qui prouvent en lui, sinon un grand talent, au moins une fécondité peu commune. Restif n'était qu'un écrivain spirituel ; il étonnait souvent ses lecteurs, mais il ne leur laissait pas d'impression durable ; et quoique tous ses romans paraissent avoir un but moral, ce but se perd souvent au milieu des sentimens exagérés, des passions extraordinaires, des tableaux qui blessent ou la pudeur, ou le bon goût, ou les convenances. Sa vie entière offre elle-même un roman trop long à décrire, et qui participe à peu près de ces mêmes défauts. Restif était dans le fond ce que, dans la société, on appelle un bon homme ; il se croyait dispensé de la modestie, et ne cachait pas

la grande opinion qu'il avait de ses talens : ainsi il disait que souvent il ne prenait pas même la peine de rédiger en entier ses ouvrages. Comme il revenait par caprice ou par besoin à son premier état d'imprimeur, il en composait des passages entiers sans manuscrit, et était en même temps auteur et ouvrier ; ses productions faites à la casse étaient, selon lui, « les meilleures, les mieux écrites et les plus fortement pensées. » Le produit de ses livres aurait suffi à lui assurer une honnête existence ; mais il aimait les plaisirs, et il se vit souvent privé du nécessaire. Il n'était cependant pas de luxe dans sa mise, qui était très négligée, et il avait cela encore de commun avec Richardson. Il se croyait au moins l'égal de Voltaire et bien supérieur à Buffon, qu'il appelle *une taupe* ; il croyait pouvoir lutter victorieusement avec J.-J. Rousseau, dont il affectait d'ailleurs toutes les singularités : c'est ainsi qu'il fit paraître en 1772, en opposition avec l'*Emile*, les *Lettres d'une fille à son père*, qu'il regardait comme un *chef-d'œuvre de sensibilité, un tissu de lumières et de vertus*, en un mot *comme le plus beau présent qu'il pût faire à la postérité*. Il a écrit plus de 150 volumes de romans. Le style en est énergique, rapide, mais souvent incorrect et ampoulé. Il mourut à Paris en 1808, âgé de 74 ans. Ses principaux ouvrages sont : | *L'école de la jeunesse*, qu'il ne rendit pas meilleur en le recomposant presque en entier, Paris, 1771, 4 vol. in-12 ; | *Lettres d'une fille à son père*, ibid., 1772, 5 vol. in-12 ; | *La femme dans les trois états de fille, d'épouse et de mère*, ibid. 1773, 3 vol. in-12 ; | *Le ménage parisien*, ibid., 1773, 2 vol. in-12 ; | *L'école des pères*, ibid., 1776, 3 vol. in-12 ; | *Le paysan pervers*, ibid., 1776, 4 vol. in-12. C'est son meilleur ouvrage et le plus moral : il renferme des caractères fortement dessinés, des tableaux frappans, les vices du peuple bien rendus, et même plusieurs traits de génie. | le *Quadragénaire*, ou l'*Âge de renoncer aux passions*, ib., 1772, 4 vol. in-12 ; | *Les métamorphoses*, ou *Les ressorts du cœur dévoilés* ; | *Le Mimographe*, in-8° ; | *Le Pornographe*, Londres, 1776, in-8°, livre rempli de détails obscènes ; | *L'Antropographe*, le *Gynographe* et le *Thesmographe*, 1790, 5 vol. in-8° ; | *La dernière aventure d'un homme de 45 ans*, 1782, in-12 ; | *Les contemporaines*, ou *Aventures des plus jolies femmes de l'âge*

présent, Paris, 1780, 42. C'est un recueil de plus de cent nouvelles, presque toutes vraies, sous des noms supposés, qui offrent des scènes licencieuses. Il avoua que dans cet ouvrage il avait souvent manqué de goût, et il ajouta en même temps : « Ne passerez-vous rien au génie ? » | *La malédiction paternelle*, 1779, 3 vol. in-12 ; | *Les Françaises*, ou *Trente-quatre exemples choisis dans les mœurs actuelles*, Neufchâtel, 1786, 4 vol. in-12 ; | *La femme infidèle*, 1786, 4 vol., in-12. Ce roman contient le tableau le plus hideux des désordres de sa femme. | *La vie de mon père*, ibid., 1787, 2 vol. in-12 ; | *La prévention nationale*, 5 vol. in-12 ; | *Les Parisiennes*, 4 vol. in-12 ; | *Tableau des mœurs d'un siècle philosophe*, 2 vol. in-12 ; | *Les nuits de Paris*, ou *Le spectateur nocturne*, 1788, Londres, 4 vol. in-12 ; | *Le cœur humain dévoilé*, 1799, in-12, etc. C'est un tissu de sottises. Restif de la Bretonne avait la manie bizarre ou la vanité de placer à la fin de chacun de ses ouvrages une critique de l'ouvrage même, en y ajoutant ce qu'il pensait de son caractère, de ses talens et de son esprit. Ce modeste auteur a été appelé quelque part avec assez de raison le *Rousseau du ruisseau*.

RESTOUT (JEAN), peintre ordinaire du roi, des académies de Caen et de Rouen sa patrie, naquit en 1692. Fils, petit-fils de peintres, et neveu de Jouvenet, il hérita de ses pères et de son oncle le goût pour ce bel art, et la nature y ajouta un génie plus vaste. Il mourut à Rouen en 1768, directeur de l'académie de peinture, laissant, de la fille de Hallé, un fils héritier de ses talens. Il avait une piété éclairée et solide, des connaissances et de l'esprit. Comme peintre, il se distingua par une composition noble et mâle. Il entendait supérieurement ces balancemens et ces oppositions que les grands maîtres font des masses, des formes, des ombres et des lumières. On lui a reproché un coloris un peu jaune, défaut qu'il tenait apparemment de Jouvenet, dont il avait été le disciple.

* RESTOUT (JEAN-BERNARD), peintre, fils du précédent, naquit à Paris vers 1740. Il reçut de son père les premières leçons de cet art, passa ensuite à Rome, où il négligea d'étudier les grands modèles et les fresques savantes de Raphaël, de Michel-Ange et de Jules-Romain. Cette blâmable négligence donna à son style une certaine imperfection dont il ne se

corrigea jamais. Il avait néanmoins beaucoup de talent dans la science de la perspective, pour les effets de la lumière sur les corps, et enfin dans cette partie de la composition qu'on nomme pittoresque, pour la distinguer de celle qui constitue la poésie d'un tableau. De retour à Paris, il fut reçu en 1776 à l'académie de peinture, d'après son tableau d'*Anacréon la coupe à la main*. Cet artiste ayant embrassé les principes de la révolution, siégea parmi les membres de la municipalité qui s'installa le 10 août 1792, et fut chargé, le soir même, de l'arrestation de M. de la Porte, intendant de la liste civile, et ensuite de celle de Thierry, valet de chambre de Louis XVI; accusé ensuite d'avoir pris part aux dilapidations qui eurent lieu au garde-meuble de la couronne, il fut renfermé à Saint-Lazare où il subit une captivité de 15 mois. Il mourut à Paris en 1796.

RETIF de la BRETONNE. Voyez RES-TIF.

RETZ (ALBERT de GONDI, dit le maréchal de), était fils d'Antoine de Gondi, maître-d'hôtel de Henri II. Sa famille, établie à Florence, y brillait depuis les premiers temps de la république. Albert était né dans cette ville en 1522; il vint jeune à Lyon, où son père était banquier. Catherine de Médicis ayant nommé la mère d'Albert gouvernante des enfans de France, celui-ci vint à la cour, fut placé auprès du jeune Charles IX, et obtint un avancement rapide. Il fut employé dans les négociations et dans les armées. Il s'empara de Belle-Ile, qu'il fortifia; fut gouverneur de Provence, que les factions l'obligèrent de quitter. Charles IX le fit maréchal de France en 1574; Henri III le fit duc et pair. Il mourut en 1602, regardé comme un courtisan habile et un médiocre général, qui n'avait eu le bâton que par faveur. Au grade de maréchal, il réunissait d'autres distinctions; il était chevalier du Saint-Esprit, général des galères, duc de Belle-Ile, gouverneur de Provence, de Nantes et de Metz, et enfin généralissime. Il avait été le premier à se déclarer pour Henri IV, et c'est lui qui avait conseillé à Henri III de s'unir avec le roi de Navarre contre les entreprises de la ligue.—Son frère, **PIERRE** de GONDI, fut évêque de Langres, puis de Paris. Le pape Sixte V l'éleva au cardinalat en 1587. Il mourut à Paris le 17 février 1616, à 84 ans.—Son neveu, le cardinal **HENRI** de GONDI, lui succéda. Il mou-

rut à Béziers, où il avait suivi Louis XIII, qui marchait par son conseil contre les huguenots, le 5 août 1622, et eut pour successeur Jean-François de Gondi son frère, 1^{er} archevêque de Paris, prélat vertueux, mort en 1634, à 70 ans. C'est à ce dernier que succéda le cardinal de Retz, qui suit. La postérité du maréchal de Retz finit en son arrière-petite-fille, Paule-Françoise-Marguerite de Gondi, qui épousa le duc de Lesdiguières, dont elle resta veuve en 1681, et descendit au tombeau en 1716, à 61 ans. Elle n'eut qu'un fils, qui mourut sans postérité en 1703.

RETZ (JEAN-FRANÇOIS-PAUL de GONDI, cardinal de), petit-neveu du précédent, naquit à Montmirel en Brie, l'an 1614. Son père, Emmanuel de Gondi, était général des galères et chevalier des ordres du roi. On lui donna pour précepteur le célèbre Vincent de Paul. Il fit ses études particulières avec succès et ses études publiques avec distinction; prit le bonnet de docteur de Sorbonne en 1643, et fut nommé la même année coadjuteur de l'archevêché de Paris. L'abbé de Gondi sentait beaucoup de dégoût pour son état: songerie et son goût étaient décidés pour les armes. Il se battit plusieurs fois en duel, même en sollicitant les plus hautes dignités de l'Eglise. Devenu coadjuteur, il se corrigea pendant quelques temps pour se gagner le clergé et le peuple. Mais dès que le cardinal Mazarin eut été mis à la tête du ministère, il se montra tel qu'il était. Il précipita le parlement dans les cabales et le peuple dans les séditions. Il leva un régiment qu'on nommait le *régiment de la Corinthe*, parce qu'il était archevêque titulaire de Corinthe. On le vit prendre séance au parlement ayant dans sa poche un poignard, dont on apercevait la poignée. Ce fut alors qu'un plaisant dit: *Voilà le bréviaire de notre archevêque!* L'ambition lui fit souffler le feu de la guerre civile; l'ambition lui fit faire la paix. Il se réconcilia secrètement avec la cour, pour avoir un chapeau de cardinal. Louis XIV le fit nommer à la pourpre en 1651. Le nouveau cardinal ne cabala pas moins; il fut arrêté au Louvre, conduit à Vincennes, et de là dans le château de Nantes, d'où il se sauva. Après avoir erré pendant long-temps en Italie, en Hollande, en Flandre et en Angleterre, il revint en France l'an 1661, fit sa paix avec la cour en se démettant de son archevêché, et obtint en dédommagement l'abbaye de

Saint-Denys. Il avait vécu jusqu'alors avec une magnificence extraordinaire. Il prit le parti de la retraite pour payer ses dettes, ne se réservant que 20,000 livres de rente. Il remboursa à ses créanciers plus d'un million, et se vit en état, à la fin de ses jours, de faire des pensions à ses amis. Il mourut le 24 août 1679, dans de grands sentimens de piété, qu'il avait constamment manifestés dans sa retraite, et qui prouvèrent que les marques qu'il en avait données par intervalle dans le temps de ses incartades n'étaient pas l'effet du caprice, moins encore de l'hypocrisie. Cet homme audacieux et bouillant devint, sur la fin de sa vie, doux, paisible, sans intrigue, et fut aimé de toutes les honnêtes gens ; comme si toute son ambition d'autrefois n'avait été qu'une débauche d'esprit, des tours de jeunesse dont on se corrige avec l'âge. « Il parut sentir, dit un historien, que les honneurs où il était parvenu ne valaient pas ce qu'il lui en avait coûté pour y parvenir. » Réduit, après tant d'agitations et de troubles, à une situation paisible, avec un petit nombre d'amis, il signala les dernières années d'une vie très peu chrétienne, par tous les procédés et la délicatesse même de la vertu. Il demanda au roi la permission de renvoyer à Rome le chapeau de cardinal. Le souverain pontife, à la persuasion du roi, lui ordonna de le conserver ; mais on ne put l'empêcher d'aller ensuite se renfermer dans l'une de ses abbayes, pour y méditer à loisir les grandes vérités du christianisme, jusque-là si neuves pour lui. » A ce portrait du cardinal de Retz, si diversement jugé par ses contemporains et par la postérité, on pourrait ajouter ceux qu'en ont tracés la Rochefoucauld, Bossuet dans l'oraison funèbre de Le Tellier, le président Hénault et Laharpe. Il nous reste de ce cardinal plusieurs ouvrages : ses *Mémoires*, auxquels nous renvoyons nos lecteurs pour de plus amples détails, sont le plus agréables à lire. Ils virent le jour pour la première fois en 1747 ; on les réimprima à Amsterdam en 1731, en 4 vol. in-12. Cette édition passe pour la plus belle. On y joint ordinairement : *Mémoires de Guy Joly*, Amsterdam, 1738, 2 vol. petit in-8°, et *Mémoires de la duchesse de Nemours*, imprimés aussi à Amsterdam, 1738, petit in-8°. « Ces Mémoires (du cardinal de Retz), sont écrits, dit l'auteur du *Siècle de Louis XII*, avec un air de gran-

» deur, une impétuosité de génie et une » inégalité, qui sont l'image de sa conduite. » Il les composa dans sa retraite, avec l'impartialité d'un philosophe qui ne l'a pas toujours été. Il ne s'y ménage point, et il n'y ménage pas davantage les autres. On y trouve les portraits de tous ceux qui jouèrent un rôle dans les intrigues de la Fronde. « Portraits, » dit le cardinal Maury, qui sont autant » de chefs-d'œuvre, à l'exception toutefois » de celui d'Anne d'Autriche, que l'écrivain » vain trace en homme de parti, aveuglé » par la haine, et alors, selon l'usage, » privé par sa passion de toutes les forces » de son esprit. » On a encore de lui : *Conjuración du comte de Fiesque*, ouvrage composé à l'âge de 17 ans, et traduit en partie de l'italien de Mascardi. M. Musset-Pathay a publié en 1807, *Recherches historiques sur le cardinal de Retz*, in-8°.

RETZ (FRANÇOIS), né à Prague en 1672, entra chez les jésuites en 1689. Devenu général en 1730, il gouverna la société pendant 20 ans avec beaucoup de prudence, dans un calme parfait qui semblait annoncer des tempêtes prochaines, et mourut à Rome le 19 novembre 1750.

RETZ, V. LAVAL GILLES et ANDRÉ.

RETZIUS (ANDERS-JAHAN), chimiste suédois, né en 1742 à Christianstadt en Suède, mort en 1821 ; est connu par plusieurs ouvrages sur l'histoire naturelle et la chimie, entr'autres par ses *Observationes botanicae, sex fasciculis comprehensæ*, Leipsick, 1779-91. Il était membre de 31 sociétés savantes ; il a fondé la société physiographique de Lundén, dont il fut secrétaire et ensuite président. On trouve une *Notice* sur lui dans les *Mémoires de l'académie royale de Stockholm* pour 1822. Il avait été long-temps professeur d'histoire naturelle et de chimie à Christianstadt.

REUCHLIN (JEAN), connu aussi sous le nom de *Fumée* et de *Kapnion* (parce que *reuch* ou *rauch* en allemand, et καπνος en grec, signifient *fumée*), naquit à Pfortzheim en Souabe, l'an 1455, et étudia en Allemagne, en Hollande, en France et en Italie. Il brilla par la connaissance des langues latine, grecque et hébraïque. Lorsqu'il était à Rome, il connut Argyropile et étudia sous lui. Ce savant ayant prié Reuchlin d'interpréter un passage de Thucydide, il le fit d'une façon si élégante et avec une prononciation

si nettie, qu'Argyropile dit en soupirant : *Græcia nostra exilio transvolavit Alpes*. Il enseigna le grec à Orléans et à Poitiers ; puis il retourna en Allemagne, où il s'attacha à Eberard, prince de Souabe. Reuchlin fut nommé triumvir de la ligue de Souabe pour l'empereur et les électeurs, et fut envoyé quelque temps après à Inspruck, vers l'empereur Maximilien. Ses derniers jours furent empoisonnés par un démêlé qu'il eut avec les théologiens de Cologne. Pfeffercorn avait obtenu un édit de l'empereur pour faire brûler tous les livres des juifs. Ceux-ci ayant sollicité la révocation de cet édit, Reuchlin fut consulté sur cette affaire. Il distingua deux sortes de livres chez les descendants de Jacob : les indifférens, qui traitent de divers sujets, et ceux qui sont composés directement contre la religion chrétienne. Il fut d'avis qu'on laissât les premiers, qui pouvaient avoir leur utilité, et qu'on supprimât les derniers ; mais il mêla à cet avis bien des hors-d'œuvre et des digressions qui parurent irrépréhensibles. Pfeffercorn lui opposa un ouvrage qu'il intitula : *Miroir manuel* ; Reuchlin y répondit par le *Miroir oculaire*. Les théologiens de Cologne examinèrent cette réponse, et en tirèrent 44 propositions, qu'ils accusèrent d'erreur et d'hérésie, et qui furent publiées en latin par Arnould de Tongres, avec des notes. Les théologiens de Paris furent consultés, et 80 docteurs rendirent, en 1514, une décision qui jugea le livre de Reuchlin digne du feu. Rome ne fut pas plus favorable à cet ouvrage, il fut mis dans l'*Index* du concile de Trente. Reuchlin se retira à Ingolstadt, où ses amis lui procurèrent une pension de 200 écus d'or pour enseigner le grec et l'hébreu. Ses ennemis voulurent l'envelopper dans l'affaire de Luther, mais ils n'y purent réussir. Il persista à demeurer dans la communion catholique, et il mourut à Hutzgard en 1522, à 67 ans, épuisé par des études pénibles et constantes. Reuchlin avait beaucoup d'érudition, et écrivait avec chaleur. L'Allemagne n'avait alors que ce seul homme qu'elle pût opposer aux savans d'Italie. On a de lui un grand nombre d'ouvrages imprimés en Allemagne, parmi lesquels on distingue son traité *De arte cabalistica*, 1517, in-fol., et dans *Artis cabalistica scriptores*, 1587, in-fol. Cet ouvrage fut attaqué avec succès par le père Pochstrat, qui publia *Destructio cabala, seu cabalistica perfidia, adversus Reuchlinum*. Anvers, 1518,

in-4°. On a encore de Reuchlin : *De verbo mirifico libri tres*. Ces deux ouvrages ont été condamnés à Rome. On lui attribue les lettres connues sous le titre de *Litteræ obscurorum virorum* ; satire amère contre les théologiens scolastiques, mais il n'est pas sûr que cet ouvrage soit de Reuchlin, et on l'attribue avec plus de raison à Ulric de Hutten ; d'autres disent qu'ils y ont travaillé en société. (Voyez GRATIUS.) La *Vie* de Reuchlin a été écrite par Jean-Henri Maius (ou Mai), 1687, in-8°. Voyez *Contra dialogum de causa Reuchlini*, et *Apologia contra Reuchlinum*, par le père Hochstrat.

* REUTH (BERNARD), professeur d'histoire et de statistique à l'université de Kharkof, naquit vers 1760, à Mayence. Il y reçut sa première éducation, et fréquenta les universités d'Iéna, de Leipsick et de Gœttingue. Ayant achevé ses études, il revint dans son pays natal et obtint un emploi dans l'administration du département de Mont-Tonnerre. Il se rendit ensuite à Dorpat en Russie, pour y remplir les fonctions de vice-directeur de l'institut pédagogique de cette ville. Sur l'invitation du comte de Potocky, alors curateur de l'arrondissement universitaire de Kharkof, il alla enseigner à l'université de cette ville l'histoire des états de l'Europe et la statistique, qu'il professa jusqu'à sa mort arrivée le 5 janvier 1825. Reuth avait beaucoup d'érudition et une grande activité d'esprit ; il a publié en Russie et en Allemagne les ouvrages suivans : | *Historisch-Politische briefe, nebst dem Versuche einer Geschichte der ehemaligen Reichsstadt Maynz* ; ou *Lettres historiques et politiques, accompagnées d'un essai sur l'histoire de l'ancienne ville impériale de Mayence*, Manheim, 1789 ; | *H.-K. Davila's Geschichte der bürgerlichen Kriege, etc.*, ou *Histoire des guerres civiles en France* par Davila (voyez DAVILA), traduite de l'italien en allemand avec une *Histoire de la puissance des rois et des révolutions de France depuis l'origine de la monarchie jusqu'à la ligue*, Leipsick, 1792-1795, réimprimée à Vienne en 1817, 3 vol. grand in-8° ; | *Geschichte der Königlichen Macht, ou Histoire de la puissance des rois et de la révolution en France depuis la dissolution de la ligue jusqu'à la république*, Leipsick, 1795-1797, 2 vol. in-8° ; | *Gemahlde der revolution in Italien*, ou *Tableau des révolutions en Italie* : le livre

1^{er} qui a seul paru renferme l'*Histoire des révolutions de la république de Venise*, Leipsick, 1798, in-8°; | *Der generals Dumouriez*, etc., ou *Tableau historico-statistique du Portugal par le général Dumouriez*, traduit du français en allemand, Leipsick, 1798, in-8°; | *Reise nach Sicilien, Athen, Constantinopel, u. s. w., frey nach dem Englischen*, ou *Voyage en Sicile, à Athènes, à Constantinople*, etc., traduit librement de l'anglais, Leipsick, 1798, in-4°; | *Specimen historiae Russorum* ou *Essai d'histoire des Russes*, première partie, Kharkof, 1811, in-8°; | *Geist der literarischen cultur des Orients und Occidents* ou *Esprit des productions littéraires de l'Orient et de l'Occident*, discours, Kharkof, 1811, in-4°; | *Der Orient, Rede*, ou *l'Orient*, discours, ibid., in-4°. Le professeur Reuth a prononcé dans la même université deux autres discours, dont le premier a pour objet la *Confédération du Rhin*, et l'autre le *droit public des royaumes unis de la Grande-Bretagne*. Plusieurs des compositions que nous n'avons point citées ont été insérées dans divers *Recueils périodiques*. On regarde comme ses chefs-d'œuvre, son *Essai d'histoire russe* et l'*Histoire de Davila* qu'il a complétée. Il est à désirer que l'on conserve avec soin les papiers qu'il avait réunis, et particulièrement ceux qui ont rapport au *Traité sur les Russes* qu'il se proposait de publier. Le professeur Reuth était un excellent critique; on lui reproche cependant d'avoir admis quelquefois des étymologies peu fondées.

REUTER (JEAN), né dans la province de Luxembourg, en 1680, se fit jésuite à l'âge de 26 ans. Après avoir enseigné les humanités et la philosophie, il fut huit ans professeur de théologie morale dans l'université de Trèves. On a fait imprimer ses *Leçons* à Cologne en 1756, 4 vol. in-8°. Il a encore donné *Neoconfessorius practice instructus*, livre très propre à former les jeunes ecclésiastiques à une sage administration du sacrement de pénitence. Il partagea son temps entre la prière, l'étude et les œuvres de charité. C'est dans ces exercices qu'il mourut à Trèves en 1762.

REVELLIÈRE-LEPAUX. Voyez LA-REVELLIÈRE.

* REVER (MARIE-FRANÇOIS-GILLES), ecclésiastique et archéologue, naquit à Dol, en Bretagne, le 8 avril 1754, et fut successivement professeur de philosophie

à Angers et à Dol. A l'époque de la révolution, il était curé de la commune de Conteville, arrondissement de Pont-Audemer (Eure); nommé d'abord à la place de procureur syndic du département de l'Eure, Rever fut ensuite député en 1794, à l'assemblée Législative. Sous le consulat, il entra dans la carrière de l'instruction, et fut nommé bibliothécaire et professeur de physique de l'école centrale d'Evreux. Il aurait voulu qu'on fit voyager les élèves du pensionnat pendant les vacances, et qu'on leur fit rédiger, sous l'inspection d'un homme éclairé, chargé de les conduire, un journal historique de leurs excursions. Ce projet de Rever ayant été adopté par le conseil d'instruction de l'école centrale, il emmena ses élèves, leur fit explorer une partie du département, mit en ordre le journal de leur voyage, et le publia sous le titre de *Voyage des élèves de l'école centrale du département de l'Eure pendant les vacances de l'an 8*, Evreux, in-8°. On y trouve des notes historiques qui ne sont pas sans intérêt. L'amour de l'étude et de la retraite déterminèrent bientôt Rever à renoncer au professorat: il entra dans sa propriété de Conteville, et s'y livra à son goût pour les sciences et l'archéologie. Ce savant y est mort, en 1828 ou 1829. Il était membre correspondant de l'académie royale des inscriptions et belles-lettres, et des sociétés académiques ou littéraires d'Evreux, de Caen, de Rouen, de Nantes, etc. On a de lui: | *Mémoire sur les ruines de Lillebonne*, arrondissement du Havre (Seine-inférieure), avec un appendice contenant la description de quelques cachets, etc., Evreux, 1821, in-8°, avec plans et gravures; | *Description de la statue fruste, en bronze doré, trouvée à Lillebonne* ..., en 1823, Evreux, 1824, in-8°, avec gravure. | *Lettre de M. F. Rever à MM. les membres de la société d'agriculture du département de l'Eure: 1° relativement aux médailles de Sainte-Croix-sur-Azières; 2° Sur un météore lumineux observé dans l'arrondissement de Pont-Audemer, le 10 décembre dernier*, Evreux, 1825, in-8°; | *Les anciens connaissent-ils le platine? Savaient-ils l'employer? ou Discussion sur l'antiquité de la découverte du platine*, Rouen, 1827, brochure in-8°; | *Lettre de M. François Rever à MM. les membres de la société d'agriculture d'Evreux, sur des Figurines découvertes dans la forêt d'Evreux, commune de Baux-Sainte-Croix, et sur*

quelques autres objets du moyen âge. Evreux, 1827, in-8°; | *Memoire sur les ruines du Vieil Evreux, département de l'Eure*, 1827, in-8°; cet ouvrage a remporté la grande médaille d'or de l'institut. On doit encore à Rever un grand nombre de notices sur divers points d'antiquité et d'histoire naturelle, etc.

* REVERS (LOUIS-FRANÇOIS), chanoine de Saint-Honoré à Paris, naquit à Carentan, au diocèse de Coutances, vers 1728, et vint à Paris faire ses études au collège de Navarre. Il s'appliqua à la théologie, et y obtint des succès. Les connaissances qu'il y avait acquises engagèrent M. de Juigné, évêque de Châlons-sur-Marne, à l'appeler près de lui. Ce prélat se proposait de faire imprimer un nouveau *Rituel* pour son diocèse. Il chargea l'abbé Revers de le rédiger, et lui donna un canonicat dans sa cathédrale. Le *Rituel* parut en 1776, 2 volumes in-4°. M. de Juigné ayant été transféré sur le siège de Paris, en 1781, l'abbé Revers le suivit; il demeura à l'archevêché, et fut dédommagé par un canonicat de Saint-Honoré, de celui qu'il perdait à Châlons. Il était question de revoir et de refondre le *Rituel* de Paris, et l'abbé Revers fut encore chargé de ce travail, dans lequel il fut aidé par l'abbé Plunkett, docteur de Sorbonne, et par l'abbé Charlier, secrétaire et bibliothécaire de M. de Juigné. Le *Rituel* parut en 1785, 5 vol. in-4°, sous le titre de *Pastorale Parisienne*. On accusa les auteurs d'y avoir fait des changemens qui n'étaient point nécessaires, d'y avoir introduit de nouvelles formules pour l'administration des sacrements, d'avoir mis de la recherche dans le style, etc. Il déplut surtout aux jansénistes, et bientôt il fut attaqué dans une foule d'écrits par Maulrot, Larrière et Clément, depuis évêque constitutionnel de Versailles. Robert de Saint-Vincent, conseiller de grand-chambre, déféra le *Pastoral* au parlement, les chambres assemblées, le 19 décembre 1786, et il ne tint pas à lui que la distribution n'en fût arrêtée, séance tenante. Un avis plus modéré prévalut, et la dénonciation n'eut pas de suite. (Voyez JUIGNÉ, archevêque de Paris.) On a en outre de l'abbé Revers, *Poème de la Religion, par Racine le fils, traduit en vers latins* (publié avec beaucoup de changemens par l'abbé Charlier, Paris, Barbon, 1804, in-12. Revers était mort en mars 1798, et par conséquent avant cette publication.

* REVILLON (CLAUDE), médecin, naquit à Mâcon en 1720. Il exerça avec honneur son état dans sa patrie, entra ensuite comme officier de santé dans les hôpitaux militaires, où il acquit une grande réputation. Il était excellent médecin pratique, et eut un grand bonheur dans ses cures. Il a laissé un ouvrage intitulé : *Recherches sur les affections hypocondriaques, appelées communément vapeurs, ou Lettre d'un médecin sur ces affections*, Paris, 1779, 1786, 1 vol. in-8°, augmentée de plusieurs expériences. L'auteur croit que l'hypocondrianisme provient de la suppression de la transpiration insensible. On a ajouté à la seconde édition un *Journal* de l'état du corps, en raison de la température de l'air et de la transpiration. Revillon mourut à Thionville en 1795 âgé de 75 ans.

REVIUS (JACQUES), né à Deventer l'an 1586, parcourut presque toute la France, fut ministre en divers lieux de son pays, principal du collège théologique de Leyde en 1642, et y mourut le 15 novembre 1658. Il assista au prétendu synode de Dordrecht, et fut nommé réviseur de la *Bible* qui porte le nom de cette ville. Il était versé dans les langues savantes et entendait presque toutes les langues vivantes de l'Europe. On a de lui : | *Belgicarum Ecclesiarum doctrina et ordo*, grec et latin, Leyde, 1625, in-12; | *Epîtres françaises des personnages illustres et doctes à Scaliger*, Harderwyck, 1634, in-12 : le principal mérite de ce recueil est sa rareté; | *Historia pontificum romanorum*, Amsterdam, 1632, in-12, qui n'est pas estimée même chez les protestans; | *Suarez repurgatus*, Leyde, 1644, in-4°. C'est la métaphysique de Suarez qu'il prétend corriger; on a beaucoup ri de cette présomption de se mesurer avec le plus profond métaphysicien de son siècle. Il lui reproche des erreurs théologiques; mais elles consistent en ce que Suarez n'a pas été calviniste. | *Histoire de Deventer*, en latin, 1651, in-4°, et quelques ouvrages de peu d'importance.

* REWBELL (JEAN-BAPTISTE), un des membres du directoire exécutif de France, naquit en 1746 à Colmar où il devint bâtonnier de l'ordre des avocats au conseil souverain d'Alsace, et fut nommé par le bailliage de Colmar et de Schelestadt, en 1789, député aux états-généraux. Rewbell se signala dans l'assemblée nationale comme l'ennemi déclaré des riches, des nobles, des prêtres et des mo-

narques. Il débuta par dénoncer des complots royalistes, et par essayer de prouver que, *pour le bien de la nation*, on ne devrait pas respecter le secret des lettres. Dans un discours prononcé le 9 octobre, il peignit les princes étrangers qui possédaient des biens en Alsace, et qui, avant la révolution, avaient été ses cliens les plus utiles, comme de petits tyrans dont il provoqua la spoliation. Il proposa ensuite la vente des cloches, la suppression des parlements; s'opposa à ce qu'on accordât au roi le droit de paix et de guerre, et pressa le remplacement des prêtres insermentés. Il présida l'assemblée le 5 avril 1791, et ce fut lui qui, le 13 mai, après une discussion très animée et souverainement impolitique, fit rendre sur les colonies, une loi portant que leurs assemblées resteraient organisées telles qu'elles l'étaient; mais qu'à l'avenir les gens de couleur, nés de pères et de mères libres, auraient le droit d'y être admis à l'égal des blancs. On sait quelles furent dans nos colonies les suites désastreuses de cette discussion. Le 16 mai il fit des efforts inutiles pour faire déclarer les membres de l'assemblée constituante rééligibles à la prochaine législature. Les sessions étant finies, Rewbell fut nommé procureur-syndic du département du Haut-Rhin, et entra à la Convention nationale comme député de ce département. Lorsque, par suite de la funeste journée du 10 août, Louis XVI fut enfermé avec sa famille à la tour du Temple, Rewbell pressa vivement le procès de ce monarque. Il alla ensuite en mission à Mayence, d'où il envoya à la Convention son adhésion au vote de la mort du roi. Il s'était trouvé dans cette ville pendant le siège qu'elle eut à essuyer des troupes prussiennes, et il fut accusé de s'être emparé dans cette occasion de l'argenterie de l'électeur. Il brava cette inculpation, et quoiqu'il n'eût rien fait pour la détruire, il n'en reparut pas avec moins d'assurance à la Convention, dans la séance du 4 août 1793. Comme il n'était animé que du désir de s'enrichir, il ne s'attacha positivement à aucun parti, et il était ami ou ennemi de chacun d'eux, et de tous, selon qu'ils devenaient utiles ou nuisibles à son insatiable cupidité. Il eut tous les moyens de la satisfaire lors de la guerre de la Suisse; et pendant le règne de la terreur, il eut le soin de se tenir à l'écart, et surtout de se faire envoyer en mission. Le 9 thermi-

dor arriva enfin pour le bonheur de la France entière, et cene fut qu'après cette époque que Rewbell osa se prononcer hautement contre les *jacobins*; il insista pour qu'on les éloignât du gouvernement, dans lequel ils voulaient s'immiscer, et demanda à plusieurs reprises qu'on fermât leur club. Il devint, à cette époque, membre du comité de *sûreté générale* et de celui de *salut public*, et acquit une grande influence dans les affaires. Il se servit pour renouveler ses invectives contre les *terroristes*, les *royalistes*, les *prêtres réfractaires* et les *émigrés*, et fit décréter, le 17 avril 1793, la vente de leurs biens par voie de loterie, pour faciliter cette opération. Il passa en septembre au conseil des Cinq-cents, dont il fut nommé secrétaire, puis devint membre du directoire exécutif. Cependant Rewbell ne possédait pas des connaissances bien étendues, ni même des talents oratoires; il ne savait que crier, s'emporter, menacer du geste et de la voix ses adversaires, et il l'emportait ainsi sur eux dans les discussions. Il fit expulser par de pareils moyens, et successivement, Letourneur, Carnot et Barthélemy; il voulut faire chasser aussi La Révellière-Lépaux; mais celui-ci, protégé par Barras, le seul qui pouvait imposer silence à ce fougueux Alsacien, et soutenu par Merlin, força enfin son ennemi à demander sa retraite, en 1799. Malgré les clameurs qui s'élevaient de toutes parts contre ses dilapidations, il sut si bien intriguer, qu'il fut élu par son département au conseil des Anciens. Imperturbable au milieu des plus graves accusations qui pesaient sur lui, il redoublait d'audace, à proportion qu'elles augmentaient; il osa se plaindre de la calomnie, et vanter sa probité. Rewbell aurait voulu jouer quelque rôle dans la révolution du 18 brumaire; mais on ne voulut point de lui, et on le tint à l'écart. Il tomba alors dans une nullité absolue, et eut le chagrin de voir dépenser par ses fils, en de folles profusions, la plus grande partie des richesses qu'il avait acquises aux dépens des malheureux. Il mourut ignoré en 1810, âgé de 55 ans.

REY (JEAN), qu'il ne faut pas confondre avec le célèbre Jean Rey ou Ray (*voyez* ce dernier nom), vivait du temps du père Cersenne, et correspondait avec lui. Il était né vers la fin du 16^e siècle, à Bugne, petite ville du Périgord, et donna, en 1629, des *Essais sur la chimie*, réim-

primés en 1782, avec des notes d'un M. Cobet, qui lui attribue la découverte de la gravité de l'air; objet si peu à portée de Rey, qu'il ignorait même la nature de l'air, qu'il croyait être un composé de terre et d'eau : sans doute que dès lors il dut le croire pesant, mais ce n'est pas ce qu'on appelle une découverte. Ce n'est sur aucun des effets de l'air que Rey en imagina la pesanteur, mais d'après l'absurde idée qu'il avait de sa composition.

REYD (VAN). Voyez REIDANUS.

REYHER (SAMUEL), né à Schleusingen, dans le comté de Henneberg, le 49 avril 1655, mort en 1714, à Kiel, où il professa les mathématiques et ensuite la jurisprudence, était conseiller du duc de Saxe-Gotha, et membre de la société royale des sciences de Berlin. Il a traduit en allemand les ouvrages d'Euclide. On a encore de lui, en latin, un livre savant intitulé : *Mathesis Biblica*; et une *Dissertation* fort curieuse sur les inscriptions de la croix de J.-C., et sur l'heure de son crucifiement, etc.

REYLOF (OLIVIER), trésorier de la ville de Gand, où il était né, vers 1670, mort le 13 avril 1742, cultiva avec succès les Musos latines, et en fit un usage fort louable. Nous avons de lui : | *Poematum libri tres. Continent Effectus mirabiles divini amoris. Querelam animæ in inferis detentæ*, etc., Gand, 1711, in-8°; | *Poematum libri tres. Continent. Eclogas sacras et profanas; Dissertationem de piscibus et de ranis*, Gand, 1752, in-8°. On a recueilli ces différentes productions, sous le titre de *Opera poetica*, Gand, 1738. Il y a de la variété et de l'élégance, beaucoup de clarté.

* REYMOND (HENRI), évêque constitutionnel de l'Isère, puis évêque de Dijon, naquit le 21 novembre 1737 à Vienne en Dauphiné. Il fit ses études dans le collège de cette ville, prit ses degrés en théologie dans l'université de Valence, et fut, lors de l'expulsion des jésuites, professeur de philosophie. Ayant quitté l'enseignement, il devint curé de St.-Georges à Vienne. De 1776 à 1781, il publia divers écrits qui le mirent en opposition avec le haut clergé. Ayant embrassé, à l'époque de la révolution, les opinions nouvelles, il fut élu second évêque de l'Isère et sacré à Grenoble le 15 janvier 1793. Pendant la terreur, il ne déshonora pas son caractère par l'apostasie, et fut même quelque temps emprisonné à Grenoble. Rendu à la liberté il se joignit aux autres constitution-

nels pour faire revivre leur église expirante. Quoiqu'il eût assisté au concile de 1797, et pris part à quelques actes du comité dit des Réunis, ils s'attira cependant le reproches des *Annales de la religion* de Desbois, comme peu zélé pour soutenir les intérêts de l'Eglise. Nommé à l'évêché de Dijon, il signa la formule de rétractation demandée par le saint Père. On a prétendu cependant qu'il ne l'avait pas fait, et sa conduite postérieure n'a pas démenti cette assertion. Son administration se ressentit constamment des opinions qu'il professait; et dans des temps plus heureux, on n'eût pas souffert qu'un évêque fit enseigner dans son séminaire des doctrines condamnées, et s'écartât de la discipline reçue de l'Eglise. A la rentrée du roi Louis XVIII, il refusa, malgré la délibération du conseil municipal, d'ordonner qu'il serait chanté un *Te Deum*. Mais quand Bonaparte se fut échappé de l'île d'Elbe, il présenta, dans une *Lettre pastorale*, son retour comme un bienfait de la Providence. *Le sens de nos textes sacrés*, disait-il, *s'applique par la droite raison au rétablissement inattendu de l'illustre Napoléon*. Au second rétablissement des Bourbons, Reymond fut mandé à Paris, où il demeura quelque temps et où il chercha à se justifier dans un *Mémoire* inséré dans la *Chronique religieuse*. Ses amis appelèrent cette conduite du gouvernement une horrible persécution. Après quelques mois de séjour dans la capitale, il se rendit à Dijon, où il fit paraître le 14 décembre 1818, une *circulaire*, pour permettre de faire gras tous les samedis et même le vendredi pendant la vendange. On se tut sur une licence et sur un abus aussi énorme; et Reymond, qui avait vécu sans mériter l'estime, mourut sans exciter de regret, le 20 février 1820, frappé de mort subite. Il a publié quelques ouvrages : | *Droits des curés et des paroisses sous leur double rapport spirituel et temporel*, Paris, 1776, in-8°, et 1791, 3 vol. in-12. Cet écrit fut supprimé par arrêt du parlement de Grenoble. | *Mémoire à consulter pour les curés à portion congrue du Dauphiné*, 1780; | *Droits des pauvres*, 1781, in-12; | *Analyse des principes constitutifs des deux puissances, avec une Adresse aux curés*; | *Mandemens et lettres pastorales*.

REYNA (CASSIDIOR), né à la fin du 16^e siècle, a traduit toute la Bible en espagnol sur les originaux. Cette traduction calviniste est devenue si rare, que

Gaffarel, qui la vendit à Carcavi pour la bibliothèque du roi de France, lui fit accroire que c'était une ancienne Bible des Juifs. Mais, outre que le nouveau Testament y est traduit aussi bien que le Vieux, on connaît aisément, par la figure de l'ours qui est à la première page du livre, qu'elle a été imprimée à Bâle, et que l'auteur a caché son nom sous ces deux lettres C. R., qu'on voit à la fin du discours latin qui est au commencement. Elle est intitulée : *La biblia, que es los sacros libros del viejo y nuevo Testamento, trasladada en espanol*, 1569, in-4°. Il y a à la tête un long discours en espagnol, pour prouver qu'on doit traduire les livres sacrés en langue vulgaire; sentiment bien opposé à celui d'un des illustres compatriotes du traducteur (le cardinal Ximénès), « qui croyait, dit M. Fléchier, que dans ces siècles si éloignés de la foi et de la docilité des premiers chrétiens, rien ne convenait moins que de mettre indifféremment entre les mains de tout le monde ces oracles sacrés, que Dieu fait concevoir aux âmes pures, et que les ignorans, selon l'apôtre saint Pierre, corrompent à leur propre perte; qu'il était bon de publier dans la langue du pays des catéchismes, des prières, des explications solides et simples de la doctrine chrétienne, des recueils d'exemples édifiants, et autres écrits, propres à éclairer l'esprit des peuples et à leur inspirer l'amour de la religion; mais que, pour plusieurs endroits de l'ancien et du nouveau Testament, qui demandaient beaucoup d'attention, d'intelligence et de pureté de cœur et d'esprit, il valait mieux les laisser dans les trois langues que Dieu avait permis qu'on eût comme consacrées sur la tête de J.-C. mourant; qu'autrement l'ignorance en abuserait, et que ce serait un moyen de séduire les hommes charnels qui ne comprennent pas ce qui est de Dieu, et les présomptueux, qui croient entendre ce qu'ils ignorent. On eût dit qu'il prévoyait dès lors l'abus que les dernières hérésies devaient faire des Ecritures. »

* REYNAUD (MARC-ANTOINE), curé de Vaux au diocèse d'Auxerre et prêtre appelant, naquit vers 1717, à Limoux, au diocèse de Narbonne, et non à Brive-la-Gaillarde. Il entra jeune en qualité de novice à l'abbaye de Saint-Polycarpe, même diocèse. Elle avait été long-temps gouvernée par le pieux La Fite-Maria

qui y avait établi la réforme, et l'avait préservée de diverses tentatives faites pour y introduire le jansénisme. Depuis sa mort, elles avaient été réitérées avec plus de succès; et les choses en étaient venues au point que la cour en avait pris connaissance, et défendit d'y admettre aucun novice à la profession. En conséquence de cet ordre, Reynaud fut obligé de se retirer, n'étant encore que simple clerc. M. de Caylus, évêque d'Auxerre, l'accueillit, lui fit achever ses études dans son séminaire, et l'ordonna prêtre. La cure de Vaux, près d'Auxerre, à laquelle était unie la desserte de Champ, ayant vagné en 1747, M. de Caylus y nomma l'abbé Reynaud. Il avait du talent. Il consacra sa plume à la défense de son parti, sans pourtant tomber dans les excès et les absurdités de quelques-uns, qu'au contraire il prit à tâche de signaler et de combattre. Il a publié : | *Le philosophe redressé par un curé de campagne*, ou *Réfutation de l'écrit de d'Alembert*, intitulé : *Sur la destruction des jésuites en France*, 1763, in-12 de 43 pages, qu'il ne faut pas confondre avec celui de Mirasson, barnabite; | *Traité de la foi des simples*, 1770, in-12; | *Lettres aux auteurs du Militaire philosophe et du Système de la nature*, 1769, in-12, 66 pages et 1792; | *Errata de la Philosophie de la nature par un R. P. Picpus*, 1775, in-12; | *Lettres aux cordicokes*, 1781, in-12; | *Histoire de l'abbaye de Saint-Polycarpe, de l'ordre de Saint-Benoît*, 1779, in-12 : celle de dom Labat est de 1785. L'auteur y loue beaucoup l'esprit qui régnait dans cette maison. Est-ce l'esprit qu'y avait introduit la Fite-Maria, esprit de réforme et de régularité? ou celui qui s'y introduisit après lui, esprit d'obstination et d'orgueil? | Cinq *Lettres sur les secours violens ou les convulsions*, dont la quatrième, du 11 novembre 1685, est suivie de quelques réponses de ses adversaires : ces cinq lettres avec les pièces qui les accompagnent, forment 621 pages. L'auteur y combat le *secourisme*, en démontre l'absurdité et les dangers, et révèle les folies, les cruautés et les turpitudes d'un parti qui se couvrait du manteau de la rigidité. Le père Lambert entra dans la controverse et chercha à réfuter Reynaud. Le curé de Vaux a encore publié sur la même matière trois autres écrits : *Le Secourisme détruit*, le *Mystère d'iniquité dévoilé*, et *Lamentations amères et derniers soupçons des*

derivains secouristes : cette dernière brochure est du 28 septembre 1788. L'abbé Reynaud fut bientôt entraîné dans une controverse beaucoup plus terrible : la révolution éclata, et quoiqu'il eût dans les rangs de ses amis de nombreux exemples d'une honteuse défection, il s'opposa constamment aux innovations, et publia sur ces matières quatre écrits de peu d'étendue. On le dépouilla de sa cure, et il fut renfermé pendant deux ans. Rendu à la liberté, il se trouva réduit à une telle misère, qu'il se retira dans un hospice : il mourut en 1796, dans sa 79^e année. On trouve sur cet écrivain une notice très détaillée et très intéressante dans l'*Ami de la religion*, tome 35, page 59.

REYNEAU (CHARLES-RENÉ), savant oratorien, et habile géomètre, né à Brissac en 1656, entra dans l'Oratoire à Paris, âgé de 20 ans. Après avoir professé la philosophie à Toulon et à Pézénas, il fut appelé à Angers en 1685, pour y remplir la chaire de mathématiques. L'académie des sciences de Paris se l'associa en 1716 et le perdit le 24 février 1728. « Sa vie, » dit Fontenelle, « a été la plus simple et la plus uniforme. L'étude, la prière, » deux ouvrages de mathématiques et un » de logique, en sont tous les événemens. » Il se tenait fort à l'écart de toute affaire, » encore plus de toute intrigue, et il » comptait pour beaucoup cet avantage, » si précieux et si peu recherché, de » n'être rien. » Il ne recevait guère de visites que de ceux avec qui il ne perdait pas son temps. Ses principaux ouvrages sont : | *Analyse démontrée, ou manière de résoudre les problèmes de mathématiques*, Paris, 1708, 2 vol. in-4°; réimprimée avec beaucoup d'additions, 1736, 2 vol. in-4°; | la *Science du calcul, des grandeurs en général, ou Elémens de mathématiques*, Paris, 1744-55, 2 vol. in-4°; ces deux ouvrages sont très estimés; | la *Logique, ou l'Art de raisonner juste*, in-12, ne lui appartient pas; ce petit traité est du père Noël Regnault.

REYNE (La). Voyez REINIE.

REYNIER (JEAN-LOUIS-ANTOINE), né à Lausanne le 25 juillet 1762, d'un médecin de cette ville, dont la famille originaire du Dauphiné avait été naturalisée suisse après la révocation de l'édit de Nantes. Il était frère aîné du général Reynier, mort au service de France, en 1816. (Voyez l'article suivant.) Il s'adonna d'abord à la botanique, à l'économie rurale et voyagea en Hollande

et en France. Il se maria dans ce dernier pays et s'établit à Garchy dans le Nivernais, où il avait acquis un domaine. Par le crédit de son frère il fut employé à la suite de l'armée expéditionnaire d'Egypte avec le titre de directeur des revenus en nature et du mobilier national, et il publia à son retour plusieurs ouvrages curieux sur les antiquités et l'histoire de cette contrée. Resté sans emploi, Joseph Bonaparte l'appela à Naples pour la réorganisation administrative et financière de la Calabre. Plus tard il lui donna la place de surintendant-général des postes du royaume de Naples, et enfin il le chargea de réorganiser l'administration des forêts, avec le titre de directeur-général. Privé de son emploi par la révolution de 1814, il se retira dans le pays de Vaud, où le conseil-d'état lui offrit l'intendance des postes cantonales qu'il accepta avec reconnaissance, ainsi que la place de conservateur des antiquités du canton de Vaud. Reynier continua de se livrer à ses travaux scientifiques. Il avait formé un très riche herbier et une belle collection de médailles dont il a publié le catalogue. Il est mort à Lausanne le 17 décembre 1824. On a de lui : | le *Louvet, maladie du bétail, ses causes et ses remèdes*, Lausanne, 1782, in-12; | du *Feu et de quelques-uns de ses effets*, Lausanne et Paris, 1787 et 1790; | avec M. Struve, professeur de chimie à Lausanne, *Mémoires pour servir à l'histoire physique et naturelle de la Suisse*, Lausanne et Paris 1788, in-8°; | le *Guide du voyageur en Suisse, précédé d'un discours sur l'état politique du pays*, Paris et Genève 1791, in-12; | de *l'Egypte sous la domination des Romains*, Paris, 1807, in-8°; | de *l'économie publique et rurale des Celtes, des Germains et d'autres peuples du nord et du centre de l'Europe*, Genève 1818, in-8°; | de *l'économie publique et rurale des Perses et des Phéniciens*, 1819 in-8°; | de *l'économie publique et rurale des Arabes et des Juifs*, 1820, in-8°; | de *l'économie des Egyptiens et des Carthaginois, précédée de Considérations sur les antiquités éthiopiennes*, 1823, in-8°; | de *l'économie politique et rurale des Grecs*, 1825, in-8°. On trouve dans ces différens ouvrages sur l'économie des aperçus neufs et originaux. Reynier a encore donné la section *Physique expérimentale* dans l'*Abrégé des transactions philosophiques de la société royale de Londres*; des Con-

sidérations sur l'agriculture de l'Egypte et sur les améliorations dont elle est susceptible, dans les *Annales d'agriculture* et reproduites dans le tome 4 des *Mémoires sur l'Egypte*, Paris, Didot; et divers articles dans le *Dictionnaire d'agriculture* de l'*Encyclopédie méthodique*, dans la *Décade égyptienne*, dans la *Décade philosophique*, dans la *Revue philosophique*, et enfin dans la *Feuille du canton de Vaud* de 1806 à 1824.

* REYNIER (JEAN-LOUIS-EBENEZER), général de division, grand-officier de la légion-d'honneur, frère du précédent, né à Lausanne le 14 janvier 1771, dans la religion protestante, fut porté par son goût à l'étude des sciences exactes, et se préparait à entrer dans le génie civil lorsque la révolution française vint lui ouvrir une autre carrière. Il se rendit à Paris et s'enrôla comme simple canonnier. Ce fut en cette qualité qu'il fit la campagne de France contre les Prussiens qui avaient envahi la Champagne. Ses talens lui valurent en peu de temps l'emploi d'adjoint à l'état-major, et il fit avec ce titre la campagne de la Belgique en 1792 : il s'y distingua, fut nommé adjudant-général, et contribua aux succès des armées républicaines, sous les ordres de Pichegru, en 1793, à Lille, Menin et Courtrai. Il se fit aussi remarquer à la conquête de la Hollande, devint dans cette campagne général de brigade, et montra beaucoup de valeur et d'intelligence au passage du Wahal. Lors des préliminaires de la paix avec la Prusse, il fut choisi pour fixer la démarcation des cantonnemens, et laissa une bonne opinion des ses connaissances, même aux généraux prussiens. Il servit ensuite sous Moreau, dans l'armée du Rhin, en qualité de chef de l'état-major, et mérita les éloges de ce général aux divers passages du Rhin, et aux batailles de Rastadt, de Neresheim, de Friedberg et de Biberach. L'intrigue ou la jalousie l'écarta du service pendant quelque temps : il y rentra au moment de l'expédition d'Egypte dont il fit partie. Pendant cette campagne il donna de nouvelles preuves de courage, surtout à la bataille des Pyramides, et dans la campagne de la Syrie; ce fut Reynier qui le premier passa le désert, culbuta l'avant-garde de l'ennemi, fit le siège d'El-Arisch, et battit complètement, peu de temps après, vingt mille Turcs qui venaient à sa rencontre. Il fut envoyé par Kléber pour commander dans le Kelioubeth; mais ce

général ayant été assassiné, il revint au Kaire, où commencèrent ses plaintes contre Menou. Reynier souffrait avec impatience de servir sous ce nouveau chef, dont l'impéritie était connue de toute l'armée, et qui ne pouvait avoir, en conséquence, la confiance des chefs subalternes ni des soldats. Leur inimitié devint funeste à l'armée française. L'approche des Anglo-Turcs, le salut de l'armée, ne purent pas les réunir, et, quoique dans la bataille sanglante du 30 ventôse (20 mars 1800), Reynier montrât son intelligence et sa valeur accoutumées, elle fut perdue pour les Français. Accusé d'insubordination, il fut arrêté et envoyé en France, où le premier consul lui fit un fort mauvais accueil. Il resta en disgrâce pendant tout le gouvernement consulaire, et un duel qu'il eut, en 1803, au bois de Boulogne, avec le général Destaing, qu'il tua, ne fit qu'empirer ses affaires. Exilé de Paris, il y revint en 1805; il fut employé de nouveau, et appelé au commandement d'une partie de l'armée d'Italie, qui s'empara de Naples : il obtint alors le titre de grand officier de la légion-d'honneur. Reynier commanda cette ville après le couronnement de Joseph-Napoléon, et fut ministre de la guerre et de la marine jusqu'en 1809; mais ennemi du repos, il vint joindre Napoléon à Vienne, prit du service dans l'armée française, et eut sous ses ordres le corps des Saxons à la bataille de Wagram, où il cueillit de nouveaux lauriers. Il soutint sa réputation de brave général en Espagne, d'où il fut rappelé par Bonaparte, qui l'employa dans la guerre de Russie. Il commandait le 7^e corps; mais il ne put rien faire de bien remarquable dans cette campagne : il repoussa cependant les Prussiens à Kalisch, et vint camper en avant de Dresde. En 1813, il se distingua à la bataille de Bautzen, et s'empara de la ville de Gorkitz. L'armistice ayant cessé, Reynier marcha sur Berlin, se surpassa par sa valeur au combat de Dennewitz, où il préserva l'armée française d'une perte totale. A la bataille de Leipsick, il fut abandonné par le corps saxon qu'il commandait : ce fut là le terme de sa carrière militaire. Après cette affaire désastreuse, il revint à Paris où il mourut en 1814, le 27 février, âgé à peine de 43 ans. On a de lui plusieurs ouvrages : | *De l'Egypte après la bataille d'Héliopolis*, et *Considérations générales sur l'organisation physique et politique de ce pays*.

Paris, 1802, in-8°, avec carte : cet ouvrage, dont il parut la même année (Londres, Robison, in 8°) une traduction anglaise, a été réimprimé en 1828 sous le titre de *Memoires de Reynier*, précédé d'une notice par M. Bulos, dans la seconde série des *Memoires de la revolution française*; *Conjectures sur les anciens habitans de l'Egypte*, Paris, 1804, in-8°; *sur les Sphinx qui accompagnent les Pyramides d'Egypte*, ibid., 1805, in-8°.

* REYNOLD (ANTOINE de), né en 1611, d'une noble et ancienne famille du canton de Fribourg en Suisse, qui s'est distinguée par les emplois civils et militaires qu'elle a occupés en France et en Suisse dès la fin du 15^e siècle, embrassa la carrière des armes, et devint capitaine en 1638 et colonel en 1639. Il commanda successivement deux régimens suisses au service de France, et se distingua au siège de Tortose, sous le maréchal de Schomberg, en 1648, à la tête de son second régiment. Sa bravoure lui valut bientôt le grade de maréchal-de-camp et plusieurs distinctions honorables; entr'autres le droit de jouir pour lui et pour ses descendants de tous les droits des Français sans se faire naturaliser. Louis XIV voulant, en 1674, faire la conquête de la Franche-Comté, les cantons suisses cédant aux sollicitations des cours de Vienne et de Madrid, résolurent de marcher dans cette province au secours de l'Espagne. Louis XIV, connaissant les talens et la considération dont le colonel de Reynold jouissait en Suisse, l'envoya auprès des confédérés, dont il parvint à faire révoquer la décision. Le roi lui donna à son retour une compagnie franche qui devait appartenir à perpétuité à sa famille, en mémoire de ce service important, et former la garnison du fort Barreaux, clef du Dauphiné contre le Piémont. Retiré plus tard dans sa patrie, Antoine de Reynold y devint conseiller d'état et capitaine général du pays, et fut honoré de l'amitié du duc Emmanuel de Savoie. Il fut en correspondance avec ce prince, qui le chargea plusieurs fois de ses intérêts. Il mourut le 26 novembre 1686.

** REYNOLD François de, fils d'Antoine, né le 27 mai 1642, en Dauphiné, entra au service de fort bonne heure et fut capitaine aux gardes suisses, en 1637, à l'âge de 15 ans. Il fit des lors toutes les campagnes de la glorieuse époque du règne de Louis XIV, et se distingua dans toutes les affaires où se trouva le régiment,

et particulièrement à la bataille de St.-Denys en Flandre, en 1678, où il commandait le 1^{er} bataillon des gardes. Il en devint lieutenant-colonel, lors de la création de cette charge en 1689. Nommé brigadier en 1690, il se fit remarquer au siège de Namur et à la sanglante bataille de Steinkerque où il commandait le régiment des gardes. Il en fut récompensé par le don d'un régiment d'infanterie de son nom. Il conduisit une brigade à la bataille de Nerwinde en 1693; y fut blessé et y acquit beaucoup de gloire en contribuant à emporter le village de ce nom, clef de la position ennemie. Maréchal-de-camp en 1696, il fut constamment employé aux armées où ses services lui valurent le régiment des gardes, le 25 juin 1702, et le grade de lieutenant-général, le 22 décembre même année. Dès lors sa place l'attacha à la cour, où il garda une position honorable au milieu des intrigues qui précédèrent et suivirent la mort du roi. Les mémoires du duc de St.-Simon lui rendent à cet égard la justice la plus complète. Les ministères ayant été supprimés par le régent, et remplacés par des conseils, Reynold fut nommé le 26 septembre 1713, membre du conseil de la guerre, présidé par le maréchal de Villars; il y fut spécialement chargé de la partie des troupes suisses. Le 24 septembre 1718 il fut chargé de remplir les fonctions du duc de Maine comme colonel général des Suisses et Grisons, et de nommer en cette qualité aux places d'officiers dans les régimens de la nation. Comblé d'honneurs et de dignités, grand-croix de St.-Louis depuis long-temps et désigné pour être commandeur de l'ordre à la première promotion, il mourut à Versailles, quelques temps auparavant, ayant plus de 60 ans de services, le 22 décembre 1722.

REYNOLDS (sir Josué), un des peintres les plus célèbres du 18^e siècle, mort à Londres en 1792, dans la 69^e année de son âge, joignait au goût le plus exquis, aux grâces, à une facilité heureuse, au mérite de l'invention, une richesse et une harmonie de coloris qui l'ont rendu presque l'égal des grands maîtres d'Italie et de Flandre. Il est regardé comme le fondateur de l'école anglaise, et fut enterré avec beaucoup de pompe à Westminster, à côté du Wren.

REYRAC (François-Philippe de LAURENS de), chanoine régulier de Chancelade, prieur-curé de Saint-Macçon à Orléans, né au château de Longeville en

Limousin, le 29 juillet 1754, mort à Orléans le 10 décembre 1782, s'est distingué par plusieurs ouvrages qui respirent les bons principes, les bonnes mœurs et le zèle pour la religion. Il se fit d'abord connaître par un *Panégyrique de saint Louis*, prononcé dans les chaires de Toulouse et de Bordeaux, et qui décelait un grand orateur. Le dernier de ses ouvrages, celui qui lui a fait le plus de réputation, est une *Hymne au soleil*, écrite en prose, et plusieurs fois imprimée depuis 1777. « Si cette prose, dit un critique, sur la source de la lumière et du feu, est dépourvue de verve et de chaleur, elle n'est point de clarté, de correction, ni d'images grandes et nobles exprimées, et célèbre dignement ce bel astre, l'ornement et l'âme du monde physique, appelé si justement dans l'Écriture : *Vas admirabile opus Ex celsi*. » Ce petit ouvrage est précédé d'un discours préliminaire qui renferme d'excellens principes de morale et de goût. On a encore de lui : | *Épître à M. le comte de Varcilles sur le vrai bonheur de l'homme*, 1758; | *Ode sur la vertu*, à M. le duc de Mortemart, 1759; | *Lettres sur l'éloquence de la chaire*; | *Les charmes de la vie privée*, épître à un ami, Paris, 1761, in-12; | *La Philosophie champêtre*, ode, traduite de l'italien, avec des réflexions sur la poésie, 1762, in-8°; | *Discours prononcé dans l'église de Pompiignan*; | *Manuale clericorum*; | *Odes sacrées*, 1757, in-12; | *Discours sur la poésie des Hébreux*, 1760; | *Poésies tirées des saintes Écritures*, dédiées à madame la dauphine, 1770. La poésie de cet auteur est en général assez froide; le langage sublime et figuré des prophètes n'a que faiblement échauffé sa verve. L'abbé de Rey rac possédait toutes les qualités qui pouvaient le rendre cher, une aménité de mœurs, une politesse, une honnêteté qu'il aurait été difficile de trouver réunies dans un degré plus éminent. Livré par devoir et par zèle aux fonctions importantes de son ministère, il faisait aimer, par l'innocence de ses mœurs et la douce onction de ses paroles, la religion sainte qui seule peut donner cette sérénité du juste empreinte sur son front. Sa présence apportait le courage aux pauvres, la consolation aux affligés, la concorde aux familles désunies; et l'on ne pouvait l'approcher sans partager en quelque sorte ce calme heureux, cette paix inaltérable, qui formait comme l'es-

sence de son caractère. Son *Eloge*, publié par Béranger, parut en 1785.

* REYRE (JOSEPH), ecclésiastique, né à Eyguières, en Provence, le 25 avril 1735, s'est fait de la réputation comme prédicateur et comme écrivain. Issu d'une honnête famille, il alla faire ses études chez les jésuites d'Avignon. Après avoir terminé la rhétorique, il fit son noviciat dans cette société, puis il professa successivement à Roanne, Lyon et Aix. Les premiers arrêts du parlement contre les jésuites l'ayant obligé de se retirer dans le Comtat, il enseigna les belles-lettres à Carpentras. Après la dissolution de la société, il se livra à la prédication, et fit entendre la parole sainte dans plusieurs villes du midi. Appelé à Paris, il prêcha le carême de 1788 à Notre-Dame, mais les troubles, qui commençaient à agiter la capitale, l'empêchèrent d'occuper la station suivante à Saint-Sulpice. Il se rendit alors auprès de son confrère le père Pravaz, à Pont-de-voisin. Pendant les orages de la révolution, il se cacha à Saulx près Carpentras; mais il fut arrêté sous le régime de la terreur avec un de ses frères, détenu quelque temps à Saint-Remi. Lorsque la paix eut été rendue à l'Eglise, il résida d'abord à Lyon; mais l'air de cette ville n'étant pas favorable à sa santé, il se fixa à Avignon, où il mourut le 5 février 1812. L'abbé Reyre était un prêtre zélé et édifiant : il était tout rempli de l'esprit de la société dont il avait été membre, et s'efforçait d'en suivre les sentimens en consacrant sa plume à l'instruction des fidèles et à l'éducation de la jeunesse. Ses ouvrages sont généralement répandus dans les bonnes maisons d'éducation. On désirerait que l'auteur les eût travaillés avec plus de soin. Ils annoncent de la facilité, de l'aisance, une manière de s'exprimer simple et agréable; mais ils sont un peu superficiels. Nous connaissons de cet estimable écrivain : | *L'Ami des enfans*, publié ensuite sous le titre de *Mentor des enfans*, 1 vol. in-12; | *L'Ecole des jeunes demoiselles*, 2 vol. in-12; | *Bibliothèque poétique de la jeunesse*, 2 vol. in-12; | *Fabuliste des enfans*, 1 vol. in-12; | *Anecdotes chrétiennes*, 2 vol. in-12; | *Prônes nouveaux*, en forme d'homélies, 2 vol. in-12; | *Le Petit carême*, en forme d'homélies. Ces deux derniers ouvrages ont été réunis avec les *Instructions sur les fêtes*, sous le titre d'*Année pastorale*, 5 vol. in-12. Les *Ouvrages* de l'abbé Reyre ont eu plusieurs éditions.

REYS (ANTONIO dos), littérateur portugais, né à Pernes, à trois lieues de Santarem, en 1690, se fit oratorien à Lisbonne. Il s'y distingua par ses prédications, et devint historiographe de sa congrégation, qualificateur du saint Office, consultant de la bulle de la croisade, examinateur synodal du patriarche de Lisbonne et des trois ordres militaires de Portugal, chronologiste de ce royaume en langue latine, censeur et académicien de l'academie d'histoire portugaise. Il refusa plusieurs évêchés, et mourut à Lisbonne en 1758. On a de lui un grand nombre d'ouvrages, les uns imprimés et les autres manuscrits. Les principaux de ceux du premier genre sont : | des *Poésies latines*, élégantes; on estime surtout ses *Epigrammes*, dans lesquelles il a conservé toute la decence de son état; | la *Vie de Ferdinand de Menêze*, en latin; | une *Introduction au Recueil des meilleurs poètes portugais*, in-8°; | une *Edition du Corpus illustrium poetarum lusitanorum qui latinè scripserunt*, en 7 vol. in-4°, etc. Reys avait des connaissances très étendues. Il savait les langues anciennes et modernes, et sa critique était assez exacte.

* REZZANO (FRANÇOIS), ecclésiastique italien, naquit à Côme le 8 mars 1731 (1), d'honnêtes parens qui ne lui laisserent aucune fortune. Il demeura quelque temps à Rome, où ses bonnes qualités lui concilièrent l'estime et la protection du cardinal Colonne qui chercha à l'avancer. Malheureusement ce prélat vint à mourir, et Rezzano se trouva dans un état voisin de la misère. Etant retourné dans sa patrie en 1760, il obtint de son évêque une place dans sa maison, et fut nommé à un canonicat qui lui procura l'aisance convenable pour continuer ses travaux. Il mourut à l'âge de 49 ans le 27 mai 1780, montrant de grands sentimens de piété. Il a publié : | *Il libro di Giobbe, esposto in poesia italiana con annotazioni*, Rome, 1760, in-4°, et Nice, 1781. Les *Novelle letterarie* de Florence parlent de cet ouvrage avec beaucoup d'éloges. Ce même livre de Job a depuis été traduit en vers italiens par le comte Camille Zamptieri, Bologne, 1763, par Marc-Antoine Talleoni, Osimo, 1764, et Hyacinthe

Cerutti, Rome, 1775. | *Dodici cantici sagri, latini e italiani*, 1772. L'auteur y joignit douze autres cantiques, et le tout reparut à Lucques en 1776 sous ce titre : *L'Anima meditante*. Le 17^e cantique, sur les *misères de la vie*, est une peinture de celle que l'auteur mena pendant plusieurs années. | *Il Trionfo della Chiesa*, Venise, 1778. Rezzano était lié d'intimité avec le comte Giovinio. Ce célèbre écrivain, à la mort de Rezzano, fit l'acquisition des écrits qu'il laissa, et honora la mémoire de son ami d'une *Notice* pleine d'estime et d'affection, insérée dans son recueil intitulé : *Gli uomini illustri della comasca diacesi*, p. 208.

* REZZONICO (AURELIO) jésuite, issu de la noble famille de ce nom, et allié à une autre famille papale, par sa mère, Thérèse Odescalchi, était né à Côme le 16 septembre 1723. Il entra dans l'institut des jésuites, le 8 juin 1740, et s'y lia, le 15 août 1757, par les quatre vœux. Il prêcha dans les principales villes d'Italie, et recueillit partout des applaudissemens. Clément XIII, qui, lorsqu'il n'était encore que cardinal et évêque de Padoue, l'avait ordonné prêtre, l'appela près de lui à son avènement au souverain pontificat, et le mit à la tête du séminaire romain. C'était un emploi difficile dans les circonstances malheureuses où l'on se trouvait. Le père Rezzonico s'y comporta avec toute la prudence et la sagesse qu'on pouvait désirer. A la dissolution de la société, sous Clément XIV, il se retira à Côme sa patrie, où il fut pourvu d'un canonicat de la cathédrale, et de la dignité de pénitencier. Il mourut vers la fin de 1777, âgé de 54 ans. On a de lui : | *Orazione panegirica in lode di sancta Caterina, vergine e martire*, Venise, 1762; | *Orazione detta in Cremona per i felici successi dell' armi austriache*, Milan, 1764; | *Orazione sagra detta nella sala del senato di Lucca*, Lucques, 1769. L'astronome de Lalande, qui avait eu occasion de voir et de connaître le père Rezzonico en Italie, en parle avec beaucoup d'éloge dans la relation de son voyage.

* REZZONICO (ANTOINE-JOSEPH, comte DE LA TOUR), savant littérateur, né à Côme, en 1709, d'une famille patricienne, féconde en hommes de mérite, et qui a donné un pape à l'Eglise (voyez CLÉMENT XIII), embrassa la carrière militaire, et servit avec distinction en Espagne et en Italie. Au milieu des camps,

(1) Le *Dictionnaire historique universel* (Prudhomme) du 1^{er} décembre. On a préféré la date du 8 mars, donnée par le *Dizionario storico* di Bazzano, qu'on suppose mieux instruit, quand il est question de personnages italiens.

il conserva le goût des lettres, et il mit à profit ses voyages, en visitant les bibliothèques, et recueillant des matériaux pour une nouvelle édition qu'il se proposait de donner de l'*Histoire naturelle de Pline*. La croix de l'ordre de St.-Jacques et le grade de brigadier des armées du roi d'Espagne furent la récompense de ses services. A son retour en Italie il fut nommé chambellan du duc de Parme, et quelques productions qu'il avait fait paraître lui ouvrirent les portes des académies et des sociétés littéraires. Le reste de sa vie fut employé à la publication de ses recherches sur Pline; mais il mourut le 16 mars 1785, avant d'avoir terminé cet important ouvrage, dans la citadelle de Parme, dont il était le gouverneur depuis vingt années. On a de Rezzonico :] *De supposititiis militaribus stipendiis Benedicti Odescalchi, qui pontifex maximus anno 1676, Innocentii XI prænomine fuit annunciatius*, Côme, 1742, in-folio de 152 pages. Le but principal de cette dissertation est de démontrer la fausseté des anecdotes rapportées par plusieurs historiens sur la jeunesse d'Innocent XI, et de venger ce pontife de leurs calomnies.] *Ludovico adamato, Galliarum et Navarra regi christianissimo, ob minorem fortissimamque Balearium à Gallis expugnatam musarum epinicia*, etc., Parme, 1757, in-4°. C'est un recueil de vers relatifs à la prise de Minorque, avec des notes historiques sur cette île, depuis les Romains.] *Disquisitiones Plinianæ in quibus de utriusque Plinii patriâ, scriptis, codicibus, editionibus atque interpretibus agitur*, Parme, 1763-1767, 2 volumes in-folio. Cet ouvrage intéressant et curieux est terminé par une Lettre de Rezzonico au père Jacquier, sur le fameux obélisque qu'Auguste fit élever à Rome, dans le Champ-de-Mars pour servir de gnomon, par Manilius ou Manlius, mathématicien (voyez l'*Hist. des Mathématiques*, tome 1^{er}, pag. 488-87). Les *Disquisitiones Plinianæ* sont un trésor d'érudition et un modèle de bonne critique.] *Discorsi accademici*, Parme, 1772, 2 vol. in-8°; recueil de morceaux lus par l'auteur dans les diverses sociétés littéraires dont il était membre.] *Versi sciolti*, Parme, 1774, un vol. in-4°, renfermant quinze sonnets, sept odes anacréontiques, et quatre petits Poèmes en vers blancs : le premier sur les progrès de l'art dramatique en Italie, dans lequel il promet à sa patrie des Corneille,

des Racine et des Molière; le second est consacré à la mémoire du père Leseur : le troisième est une traduction du *Penseroso* de Milton, et le quatrième traite de l'astronomie. Rezzonico fut agrégé, en 1773, à l'académie de Berlin, par Frédéric, qui lui écrivit à ce sujet une lettre, que les journaux publièrent.

RHABAN ou **HRABAN-MAUR** Voyez **RABAN-MAUR**,

RHADAMISTE, fils de Pharasmanes, roi d'Ibérie, feignant d'être mal avec son père, se retira auprès de son oncle Mithridate, roi d'Arménie, dont il épousa la fille appelée Zénobie. Dans la suite, il leva une puissante armée contre Mithridate; l'ayant attiré à une conférence, il le fit étouffer par trahison. Son crime ne demeura pas impuni; car, ayant été vaincu par Artaban, roi des Parthes, il fut contraint de prendre la fuite, après avoir poignardé lui-même sa femme (voyez **ZÉNOBIE**), l'an 52 de J.-C. Son père Pharasmanes le fit ensuite mourir comme un traître.

RHASÈS. Voyez **RASIS**.

RHAY (**THÉODORE**), né à Raës, dans le duché de Clèves, en 1603, se fit jésuite en 1622, fut précepteur des jeunes ducs de Juliers et Neubourg, ensuite recteur du collège de Duren, où il mourut le 10 mars 1671, fort regretté. On a de lui des ouvrages estimés :] *Descriptio regni Thibet*, Paderborn, 1638, in-4°;] *Relatio rerum mirabilium regni Mogol*, Neubourg, 1665, in-4°;] *Animæ illustres Juliae, Cliviae*, etc., e monumentis rediviæ, Neubourg, 1663, in-4°;] deux ouvrages de controverse en allemand.

RHEITA (**ANTOINE-MARIE SCHYRIE** de), théologien, prédicateur et mathématicien, né en Bohême vers la fin du 16^e siècle, entra dans l'ordre des capucins, et s'appliqua, dans ses loisirs, aux mathématiques et à l'astronomie. On lui est redevable de la lunette astronomique actuelle à quatre verres convexes, et du télescope binocle que Montucla croit trop négligé. Il donna quelques ouvrages sur cette dernière science, l'astronomie, où il a mêlé avec la théorie des astres des vues ascétiques et morales, entre autres : *Oculus Enoch et Eliæ sive radius sidero-mysticus*, etc. Cet ouvrage fut imprimé à Anvers, en 1645, en 2 vol. A la tête du 2^e, on trouve cet autre titre : *Theo-Astronomia, qua consideratione visibilibus, per novos et jucundos conceptus prædicabiles ab astris desumptos, mens*

humana in invisibilia Dei introducitur, ouvrage qui a quelque rapport avec la *Theologie astronomique* de Derham, quoique d'un style très différent : l'auteur s'étend sur les réflexions et les sentimens qui naissent naturellement dans l'homme à l'aspect du ciel étoilé. Il a fait plusieurs observations astronomiques, qui ont fait du bruit dans le temps. Il prétendit avoir découvert cinq nouveaux satellites autour de Jupiter ; ce qui ne peut avoir été qu'une illusion de catoptrique ou de dioptrique. On a encore de lui un petit *Traité sur les indulgences*. Il vécut long-temps à Cologne, et mourut à Ravenne en 1660.

RHENANUS (BEATUS), philologue, naquit à Schelestadt en 1483, d'où il vint à Paris, ensuite à Strasbourg, puis à Bâle où il contracta une étroite amitié avec Erasme, et où il fut correcteur de l'imprimerie de Froben. On lui a reproché d'avoir été luthérien dans l'âme, mais il est constant qu'il ne professa jamais ouvertement le luthéranisme. Ce fut lui qui publia le premier les deux livres de l'histoire de *Velleius Paterculus*. On a encore de lui : | la *Préface* qui est à la tête des *Œuvres d'Erasme* ; | des *Notes* sur Tertullien, sur Pline le naturaliste, sur Tite-Live et sur Tacite, etc. ; | une *Histoire d'Allemagne*, sous le titre de *Res germanica*, 1693, in-4°, qui passe pour son chef-d'œuvre ; | *Illyrici provinciarum, utriusque imperio, tum romano, tum constantinopolitano, servientis descriptio* ; dans la *Notitia dignitatum imperii romani*, Paris, 1602, in-8° : ouvrage savant ainsi que tous ceux qui sont sortis de sa plume. Rhenanus mourut à Strasbourg, le 20 mai 1542, à 51 ans. On peut consulter sur Rhenanus le tom. 38 des *Mémoires de Nicéron*.

RHENFERO (JACQUES), savant orientaliste, né à Mulheim en 1654, professa avec réputation pendant près de 30 ans les langues orientales et la philosophie à Franeker. Il mourut dans cette ville, en 1712, à 58 ans. On a de lui un grand nombre de *Dissertations* curieuses, imprimées à Utrecht en 1712, 4 vol. in-4°. Les principales sont : | *De antiquitate characteris hodierni judaici* ; | *de stylo novi Testamenti* ; | *Observationes ad loca novi Testamenti* ; | *Hebræa rudimenta grammaticæ harmoniæ linguarum orientalium* ; | *Periculum criticum in loca depravata Eusebii cesaræi*, etc. On en trouvera la liste dans les *Mémoires de Nicéron*, tome premier.

RHÉTICUS (GEORGES-JOACHIM). Voyez JOACHIM.

* **RHIGAS**, l'un des promoteurs les plus ardens de l'insurrection grecque, né vers 1755, à Velesina en Thessalie, fit d'excellentes études dans les meilleurs collèges de sa patrie, et se rendit ensuite à Bukharest, où il resta jusqu'au commencement de la révolution française, partageant son temps entre des opérations de commerce et ses études favorites. Cette ville lui offrait des ressources pour étendre ses connaissances : l'ancienne littérature de la Grèce lui inspirait une sorte d'enthousiasme, et il s'était rendu familières les langues française, latine, italienne et allemande. Il était à la fois poète et musicien ; mais la géographie comparée faisait son occupation la plus agréable. Passionné jusqu'à l'excès pour l'affranchissement de sa patrie, il conçut l'idée hardie de former une grande société secrète, dans le but de soulever la Grèce contre la Porte, et de délivrer ses compatriotes du joug des musulmans. Le talent de la parole qu'il possédait à un haut degré et la considération dont il jouissait, lui facilitèrent les moyens de réaliser ce projet, et il entraîna, dit-on, dans son parti des évêques, des charontes, des savans, des officiers de terre et de mer, des négocians, ainsi que plusieurs étrangers de distinction. On assure même qu'il fit adopter ses idées au fameux Paswan-Oglou, et à plusieurs autres Turcs puissans. Rhigas, ayant formé cette société, alla s'établir dans la capitale de l'Autriche, et entretenait de cette ville une correspondance secrète avec les principaux de ses compatriotes, en Hellénie et en Europe. Il cultivait toujours les lettres, et il publia un journal en langue grecque pour l'instruction de ses frères ; il traduisit le *Voyage du jeune Anacharsis*, et il a paru quelques volumes de sa traduction ; il mit au jour un *Traité de la tactique militaire*, et un *Traité élémentaire de la physique à l'usage des gens du monde*, etc. Il rendit surtout son nom populaire par la composition de poésies patriotiques, écrites dans un style vulgaire, mais propres à enflammer l'imagination des jeunes Grecs, à leur inspirer la haine la plus énergique contre le despotisme du croissant. Son imitation de la Marseillaise, que les Grecs chantaient encore dans les derniers combats qu'ils ont livrés à leurs oppresseurs, sa belle chanson montagnarde : *Ἡρώς παλαιοτέρα, νὰ ζῶμε στα Βενά. (Héros !*

Jusques à quand vivrons-nous sur les montagnes.. ?), ont produit un effet prodigieux sur la jeunesse de son pays. Vers le commencement du mois de mai 1798; un traître dénonça Rhigas et ses collaborateurs, au nombre de sept, au gouvernement autrichien, comme conspirateurs. L'empereur les fit arrêter et livrer à la Porte, à l'exception de trois, qui avaient obtenu des lettres de naturalisation. Quelque temps avant que la police de Vienne eût donné des ordres pour l'arrêter. Rhigas s'était éloigné de cette ville; mais il fut pris à Trieste, où il tenta de se donner la mort d'un coup de poignard. Les trois Grecs naturalisés Autrichiens, furent condamnés à un bannissement perpétuel; les cinq autres demandèrent pour toute grâce de n'être point livrés aux tigres de Constantinople, et de subir la mort dans leur patrie. Les gardes craignant que Paswan-Oglou ne leur arrachât ces victimes, prévinrent le temps du supplice, et les précipitèrent dans le Danube. Ainsi périt l'infortuné Rhigas, à l'âge de quarante-cinq ans. Sa mort donna lieu à quelques opuscules, écrits en grec moderne, dont le plus remarquable est celui qui porte le titre de *Nomokratia*. Rhigas avait composé outre les écrits dont nous avons parlé plus haut, une grande *Carte de la Grèce*, en douze feuilles, gravée à Vienne, dans laquelle il désigna, par les noms actuels et les noms anciens, tous les lieux célèbres dans l'histoire. Cette carte contient un grand nombre de médailles antiques. Quoique ce travail ne soit pas exempt de fautes et d'incorrections, il a suffi pour fonder la réputation de l'auteur.

* **RHO (JACQUES)**, célèbre missionnaire jésuite, naquit à Milan, d'une famille noble, en 1595. Son père, savant jurisconsulte, s'était fait un nom dans la jurisprudence. Rho entra à 20 ans chez les jésuites. Après avoir fait de médiocres progrès dans ses premières études, il obtint des succès étonnans en mathématiques. Destiné aux missions de la Chine, il vint à Rome, et y reçut la prêtrise des mains du cardinal Bellarmin. Bientôt après, il partit pour l'Orient (1620), avec le père Trigaut, qui était venu en France chercher du renfort, et qui retournait en Chine avec *les* compagnons. Après avoir achevé sa théologie à Goa, il se rendit à Macao; mais il ne put aller plus loin, les Hollandais assiégeaient cette ville. Rho trouva moyen d'être utile aux habitans,

en leur apprenant à faire usage du canon, et Macao fut délivré. Ce service ouvrit au père Rho l'entrée de la Chine. Aussitôt il mit tous ses soins à en étudier la langue, et l'apprit en peu de temps assez bien pour la parler et l'écrire. Un ordre de l'empereur l'appela à Pékin, pour y travailler à la réforme du *calendrier chinois*. Ce n'était point une tâche facile. Les pères Rho et Schall l'entreprirent, et au bout de quelques années, l'ouvrage fut fini à la satisfaction de l'empereur. Ce prince offrit en récompense aux deux jésuites des titres et des emplois considérables; mais ils ne voulurent accepter qu'une pension, et une somme d'argent pour bâtir une église. Telle était l'heureuse situation de la mission de Pékin, lorsque le père Rho y mourut le 27 avril 1658, âgé de 45 ans. On lui fit d'honorables funérailles, auxquelles assistèrent beaucoup de mandarins et d'officiers de la cour. On a du père Rho : | un travail immense pour la *correction du calendrier chinois*, de concert avec le père Schall. Alegambe l'estime à cent cinquante volumes. | Deux lettres *De sua navigatione et rebus indicis*, en italien, Milan, 1620; | *Tabulae motus solaris, lunaris et planetarum*; | *De mensura cæli et terræ*, en chinois; | divers *Traité*s relatifs à la religion, aussi en chinois, savoir : *du jeûne, de l'aumône, des bons conseils, des œuvres de miséricorde*.

* **RHO (JEAN)**, jésuite et frère du précédent, prédicateur célèbre, né en 1590, à Milan, a laissé beaucoup d'écrits, soit en latin, soit en italien. On a de lui entre autres : | *Achates ad Constantium Cajetanum adversus ineptias et malignitatem libelli Pseudo-Constantiani, de sancti Ignatii constitutione atque exercitiis*, 1646. Le père Rho, dans ce livre, réfute dom Constantin Cajetan, bénédictin sicilien, et abbé de Sainte-Baronne, qui, par zèle pour la gloire de l'ordre de Saint-Benoît, prétendait que le livre des *Exercices* de saint Ignace était une production bénédictine. (Voyez **IGNACE DE LOYOLA**.) | *Ad Joannem Baptist. Castaldum interrogationes apologetice, in quibus sancti Ignatii cum B. Cajetano Theatino colloquentis, atque ab eo theatinorum ordinem postulantis, rejicitur fabula*, 1690; | beaucoup d'autres ouvrages, dont Argelati et la *Bibliothèque de la société de Jésus* donnent la liste, entre autres des *Sermons*, des *Panegyriques*, etc. Ce père mourut à Rome en 1662.

RHODE. Voyez RHODIUS

RHODES (ALEXANDRE de), né à Avignon en 1591, entra dans la société des jésuites à Rome en 1612, dans le dessein de se consacrer entièrement à l'instruction des infidèles. Il partit en 1618 pour Macao, où s'étant appliqué à l'étude des langues en usage dans ces diverses contrées, il se rendit au Tonquin, pour y répandre la foi chrétienne : ce qu'il fit avec le plus grand succès. Il y baptisa plus de 3000 habitants, dont plusieurs mandarins envoyés en exil. Il cultiva si bien, par ses catéchistes, cette chrétienté naissante, qu'en peu de temps le nombre des fidèles s'accrut jusqu'à 50,000. Il passa ensuite à la Cochinchine, où sa prédication produisit les mêmes fruits, et ayant été emprisonné, chassé du royaume, il eut la consolation d'apprendre que son principal catéchiste, nommé André, avait scellé ses instructions de son sang, et mérité le nom de proto-martyr de la Cochinchine. Envoyé par ses supérieurs à Rome, il demanda la permission d'établir une nouvelle mission en Perse; et l'ayant obtenue, il se rendit dans ce vaste royaume, où, après des travaux incroyables, il mourut en 1660. On a de lui [un *Dictionnaire annamitique*, langue en usage dans le Tonquin et provinces voisines, imprimé à Rome en 1651; | un *Catéchisme*, en tonquinois et en latin, Rome, 1652; | *Relation des progrès de l'Evangile dans le royaume de Tonquin*, en italien, Rome, 1650, in-4°; | en français et latin, Lyon, 1651 et 1652; | son *Itinéraire*, in-4°; et d'autres ouvrages où la piété, ainsi qu'une sage curiosité, trouve à se satisfaire. — Il ne faut pas le confondre avec GEORGES de RHODES, dont on a une *Théologie*, 2 vol. in-fol., également jésuite, né à Avignon, en 1597, et mort à Lyon en 1661. Il était, suivant toute probabilité, frère ou parent du précédent.

RHODIGINUS (LUDOVICUS COELIUS), dont le véritable nom était *Louis Ricchieri*, vit le jour à Rovigo, dans l'état de Venise, en 1450, se rendit habile dans le latin et dans le grec. Il vint en France pour perfectionner ses connaissances par la fréquentation des savans, et retourna, l'an 1481, en Italie; il eut à souffrir bien des persécutions, et fut même contraint, pour vivre, de donner des leçons particulières. Après avoir professé à Milan, il alla enseigner à Padoue, où il mourut en 1525, à 75 ans. Son principal ouvrage est *Antique lectiones*, Bâle, 1506, et Francfort, 1566, in-fol.

Jules-César Scaliger lui donne des louanges qui paraîtraient moins suspectes si Rhodiginus n'avait pas été son maître. Sa *Vie* a été écrite en italien par le conte Camille Silvestri.

RHODIUS (AMBROISE), né à Kernberg près de Wittenberg, l'an 1577, alla en Danemarck, et s'acquit l'estime de Ticho Brabé et de Képler. Il exerça la médecine à Anslø en Norwège, et devint professeur de physique et de mathématiques dans le collège de cette ville; mais s'étant mêlé des affaires publiques, il fut mis en prison, où l'on croit qu'il mourut en 1633. Ses ouvrages sont : | *Disputationes de scorbuto*; | une *Optique*, avec un *Traité des crépuscules*, en latin, Wittenberg, 1611, in-8°; | *De transmigratione animarum pythagorica, quomodo eadem concipi et defendi possit*. Cet ouvrage renferme plusieurs paradoxes.

RHODIUS ou **RHODE** (JEAN), célèbre médecin, né à Copenhague vers l'an 1587, se rendit à Padoue en 1614. Le séjour de cette ville lui plut tellement qu'il s'y fixa. Uniquement jaloux de sa liberté, il lui sacrifia toutes les places. Il refusa en 1651 une chaire de professeur en botanique à Padoue, avec la direction du jardin des plantes, et une autre de physique à Copenhague, en 1640. Il était boiteux; mais ce défaut corporel était compensé par les lumières et la sagacité de son esprit. On a de Rhodius : | *Noia et Lexicon in Scribonium Largum de compositione medicamentorum*, Padoue, 1655, in-4°; | trois *Centuries d'observations médicales*, Padoue, 1657, in-8°; | un *Traité des bains artificiels*, 1659, in-8°; et un grand nombre d'autres ouvrages en latin, remplis d'érudition. Il mourut à Padoue, en 1659, à 72 ans. On trouve une notice sur cet auteur dans les *Mémoires* de Nicéron, tom. 58. Voyez aussi le tome 7^e de la *Biographie médicale* publiée chez Panckoucke.

RHOË (THOMAS), né dans le comté d'Essex, mort en 1644, à 64 ans, fut ambassadeur au Mogol, à Constantinople, dans le Nord, chancelier de l'ordre de la Jarretière, et conseiller du conseil privé du roi. Il s'illustra par son patriotisme et ses lumières. On a de lui : | un *Voyage au Mogol*, dans Purchas et Thévenot; | *Relation de la mort du sultan Otman*, en anglais, 1622, in-4°.

RHOFENAMER (JEAN), peintre, né à Munich, en 1564. Le séjour qu'il fit en Italie développa son goût. Il se fixa quelque temps à Venise, où il dessina d'après le

Tintoret. Rhotenamer s'était fait une manière qui tenait du goût flamand et du goût vénitien. Il est gracieux dans ses airs de tête ; son coloris est brillant , ses ouvrages sont très finis. On lui reproche de manquer quelquefois de correction. On voit à Augsburg plusieurs grands morceaux de ce peintre ; on y admire entre autres son tableau de *tous les saints* Nous ignorons l'année de sa mort.

RIBADENEIRA (PIERRE), jésuite né à Tolède, en 1527, fut reçu par saint Ignace au nombre de ses disciples, en 1540, avant même que sa compagnie eût été confirmée par le saint Siège. Il vint étudier à Paris, en 1542, passa de là à Padoue, d'où il fut envoyé à Palerme pour y enseigner la rhétorique, et se fit partout des amis illustres. Après avoir travaillé à la propagation de la société dans les Pays-Bas, en France et en Espagne, il mourut à Madrid en 1614, à 84 ans. C'était un homme d'un zèle infatigable, savant, mais dépourvu des lumières de la critique. Il est principalement connu par ses *Fleurs des vies des saints*, imprimées à Madrid, en 1616, in-fol., et traduites en français par différens écrivains. Il y adopte sans discernement une infinité de choses douteuses, fausses et quelquefois révoltantes. L'ouvrage est d'ailleurs écrit purement en espagnol. Ses autres ouvrages sont : | les *Vies de saint Ignace, de saint François de Borgia, des pères Lainez et Salmeron*. Comme il avait connu beaucoup ces hommes célèbres, et vécu long-temps avec eux, ce qu'il en rapporte mérite toute la confiance que l'on peut donner à un auteur contemporain, si l'on excepte certaines choses extraordinaires qu'il rapporte sur des ouï-dire. | Un *Traité du schisme d'Angleterre*, in-8°, 1594 ; | un autre, intitulé *le Prince*, où il traite des vertus du prince chrétien. Il y a quelques propositions qui ont prêté à la critique. On le traduisit d'espagnol en latin, Anvers, 1603, in-fol. | La *Bibliothèque des écrivains jésuites*, in-8°, Lyon, 1609. Ce livre contient un dénombrement assez curieux des provinces, des membres et des savans de la société. On y trouve aussi une liste de ses martyrs. (Voyez OUDIN FRANÇOIS.) | Un *Traité de la tribulation*.

RIBALLIER (AMEROISE) docteur de Sorbonne, et abbé commendataire de Chambron, diocèse de Poitiers, naquit à Paris en 1712, d'une bonne famille originaire de Bourgogne. Les places principales du

collège des Quatre-Nations étaient affectées à des membres de la maison de Sorbonne. Le docteur Riballier fut nommé grand-maitre de ce collège. Il était connu pour sage, modéré et conciliant. Il fallait ces qualités dans l'ecclésiastique appelé au syndicat de la faculté de théologie. La place ayant vaué en 1765, il en fut pourvu. Enfin, lorsqu'en 1766 un arrêt du conseil du roi, du 31 juillet, créa une commission pour la réforme des ordres religieux, l'abbé Riballier en fut nommé membre, et chargé de différens travaux relatifs à cet objet. Il les entreprit ; mais les vues dans lesquelles ils étaient ordonnées ne permirent pas à Riballier de faire le bien qu'il désirait. On a de l'abbé Riballier : | *Lettre à l'auteur du Cas de conscience sur la réforme des réguliers*, 1768, in-12 ; | *Essai historique et critique sur les privilèges et exemptions des réguliers*, 1769, in-12 ; | *Lettres d'un docteur à un de ses amis au sujet de Bélisaire*, 1768, in-12. Cet ouvrage de marmontel, imprimé avec approbation et privilège obtenus un peu par surprise (1), avait paru dangereux à cause du chapitre 15, où se trouvaient des propositions répréhensibles. Le 2 mars 1767, l'abbé Riballier, en sa qualité de *syndic*, le dénonça à la faculté de théologie, qui nomma pour l'examiner une commission dont lui-même faisait partie. Néanmoins, avant de procéder à la censure, on crut devoir user de ménagemens. Il y eut chez M. l'archevêque de Paris (de Beaumont), des pourparlers avec l'auteur. Comme il n'en résulta rien, la censure de la faculté parut le 26 juin suivant. Il n'en fallait pas tant pour émouvoir la bile de Voltaire. Il bafoua la censure et la Sorbonne dans une foule de libelles qui se succédaient rapidement et circulaient dans la capitale. Il s'y vengeait du syndic qui avait présidé la commission, par d'indécentes bouffonneries, par de basses allusions à son nom, par des injures grossières dignes des halles (2). L'abbé Riballier répondit par des

(1) Voyez *Mémoires de Marmontel*, tom. 3, p. 58 et suiv.

(2) On se sert à regret de cette expression : malheureusement elle n'est que trop fondée. Personne n'ignore que c'était la manière de M. de Voltaire à l'égard de ceux qui lui déplaisaient. De quels termes outrageux ne s'est-il pas servi envers l'abbé Desfontaines ? Les mots de *ribaud*, de *bour*, de *cuisire*, de *polisson*, de *maraud*, de *fousaire*, de *cogin*, d'*escroc*, d'*apostat*, et pis encore, se trouvent dans ses écrits, associés à des noms qui ne sont pas sans gloire dont la plupart avaient droit à des égards, et

raisons. Il n'en fut attaqué que plus vivement. Il se tut, et c'était le seul parti à prendre. Il eut d'autres affaires à débattre. En 1768, on soumit à son examen des Thèses qui avaient été soutenues en pays étrangers; il s'y trouvait des expressions dures et des principes qui lui parurent avoir besoin d'être modifiés. Il s'en expliqua dans des notes remplies de modération. Un parti, qui voulait trouver dans ces thèses un appui pour ses propres opinions, fut mécontent des notes, et les critiqua. Les docteurs Riballier et Le Grand répondirent à la critique par une lettre imprimée en 1769. Cette lettre ne demeura pas sans réplique, et elle fut suivie de deux autres du 15 janvier et du 12 septembre 1770, dans lesquelles les deux docteurs démontraient la différence qu'il y a entre les sentimens des *augustiniens* d'Italie, et ceux des *appelans* français. Un procès entre le chapitre de Cahors et les curés de cette ville donna lieu à un autre différend, dans lequel l'abbé Riballier se trouva impliqué. Les curés de Cahors avaient mis en avant la prétention d'être de droit divin, et d'avoir succédé dans l'ordre hiérarchique aux 72 disciples. Ils faisaient dériver de là des prérogatives qui choquaient les chanoines. Ceux-ci traitèrent leurs prétentions de chimériques; les curés les soutinrent, et rédigèrent à l'appui un *mémoire* qu'ils envoyèrent en Sorbonne. Deux docteurs, Xaupi et Billette, donnèrent droit aux curés. Les abbés Riballier et le Grand, dans une autre consultation du 14 avril 1772, en ne refusant point de reconnaître que les curés sont de droit divin, trouvèrent néanmoins que leurs prétentions étaient exagérées. La question fut portée à la faculté de théologie assemblée. Elle blâma la première consultation, et celle des docteurs Riballier et le Grand fut maintenue. L'abbé Riballier a eu des ennemis. Il dut en avoir parmi les philosophes du jour, parce qu'il combattait leur doctrine, et s'opposait à sa propagation. Il en eut aussi dans le parti qui refusait de se soumettre aux décisions de l'Eglise, parce qu'il en maintenait l'autorité de tout son pouvoir; mais il était généralement estimé dans le clergé, et il le méritait; il avait du talent, du savoir et les qualités convenables aux places qu'il occupait; il

en remplissait les devoirs avec exactitude et dignité. A un caractère doux et facile il joignait de l'aménité dans les manières. Il était ennemi des voies rigoureuses et de l'éclat, et, autant qu'il était en lui, il les évitait. C'était en un mot, un homme de mérite, et qui n'emprunte point, quoi qu'en dise le *Dictionnaire universel*, sa célébrité de celle du *Bélisaire*. Il est mort en 1785.

RIBAS Y CARASQUILLAS (JEAN de), prédicateur de l'ordre de Saint-Dominique, naquit en 1612 à Cordoue, et y mourut en 1687 à 75 ans, après avoir enseigné long-temps la philosophie et la théologie. C'est lui qui est auteur du fameux livre intitulé: *Theatro jesuitico*, Coimbre, 1654, in-4°, et non pas don Ildefonse de Saint-Thomas dominicain et évêque de Malaga, auquel on l'avait d'abord attribué. C'est un recueil intéressant pour les ennemis des jésuites. On a encore du père de Ribas plusieurs autres écrits contre la société.

RIBEIRA. Voyez ESPAGNOLET.

RIBEIRO (JEAN-PINTO), jurisconsulte portugais, mort en 1694, se fit un nom parmi ses compatriotes par sa science dans le droit. Ses *Oeuvres* ont été recueillies et imprimées in-fol. à Lisbonne, en 1729. Elles sont précieuses aux Portugais, qui croient y voir une ample justification de la fameuse révolution de 1540.

RIBERA ou **RIBEIRA** (FRANÇOIS de), pieux et savant jésuite, né en 1514, à Villacastin, dans le territoire de Ségovie en Espagne, étudia dans l'université de Salamanque, et y apprit les langues et la théologie. Il entra prêtre chez les jésuites, à l'âge de 33 ans. Il enseigna avec succès à Salamanque, où il mourut en 1591, aimé et estimé. On a de lui : | de bons *Commentaires* sur les douze *Petits prophètes*, Cologne, 1599, in-fol.; | — sur l'*Evangile de saint Jean*, Lyon, 1623, in-fol.; | — sur l'*Epître aux Hébreux*, Cologne, 1600, in-8°; | — sur l'*Apocalypse* Anvers, 1605, in-8°; | un *Traité du temple de Salomon*, avec le précédent; | la *Vie de sainte Thérèse*, Cologne, 1620, in-8°. Il avait été pendant quelque temps son directeur.

RIBERA (AVASTASE-PANTALÉON de), poète espagnol, naquit à Saragosse en 1580. L'enjouement de son caractère et ses saillies ingénieuses le firent aimer à la cour du roi Philippe IV. Ses *Poésies*, imprimées à Saragosse, en 1640, et à Ma-

dont quelques-uns méritent du respect: tant la passion peut dégrader ce qu'ont de noble un grand talent et un beau génie.

àrid, 1648, sont dans un genre burlesque. On remarque dans plusieurs un tour agréable et de bonnes plaisanteries. Il mourut en 1629, à 49 ans. La nature de son talent pourrait le faire considérer comme le Scarron de l'Espagne.

* RIBEYRE (PAUL de), évêque et seigneur de Saint-Flour (Haute-Auvergne), naquit en 1692, à Clermont-Ferrand, dans la Basse-Auvergne, d'une des plus anciennes familles de la province. Peu touché des honneurs que sa haute naissance lui promettait dans le monde, il embrassa l'état ecclésiastique, et déjà il était chanoine au chapitre cathédral de Clermont, lorsque Massillon vint illustrer le siège épiscopal de cette ville. Ce prélat eut bientôt apprécié les rares dispositions de l'abbé de Ribeyre, et le nomma son grand-vicaire et officiel. Le trait suivant prouvera l'estime que Massillon faisait de lui. L'évêque de Clermont avait envoyé, de sa maison de campagne, à l'abbé de Ribeyre, un mandement pour le faire imprimer. Celui-ci le lut, y fit quelques observations critiques et le soumit à la révision de l'illustre auteur qui reconnut fondée la sévérité de son grand-vicaire, et lui écrivit : *Je vous envoie, mon cher abbé, mon thème corrigé.* Ribeyre fut bientôt nommé au siège de Saint-Flour, et il fut sacré évêque le 7 août 1742. Une profonde ignorance et une grande misère pesaient sur le peuple qu'il était appelé à administrer. Des missionnaires, pleins de lumière et de zèle, allèrent porter partout la parole de vie, et le nouveau prélat fit paraître un code de statuts synodaux, que le premier sénat du royaume revêtit du sceau de son approbation. Tout en s'occupant de réprimer ou de prévenir des abus, le sage évêque pourvoyait aux besoins de ses diocésains : il réussit à détourner une famine affreuse dont la Haute-Auvergne était menacée. Un vaste hôpital fut créé par ses soins, ainsi qu'un magnifique couvent et un grand séminaire. Des routes et des places furent ouvertes, et les nécessiteux reçurent chaque année d'abondantes aumônes. Sa fortune ne pouvant suffire à l'excès de sa charité, il se dépouilla de son mobilier pour le donner aux pauvres. Aussi lorsqu'après trente-cinq années d'épiscopat, ce digne évêque rendit le dernier soupir, les regrets qu'inspira sa mort furent universels. La ville reconnaissante de Saint-Flour fit placer ses armes sur sa porte d'entrée qui fut nom-

mée *Porte-Ribeyre*, et au-dessus de laquelle fut gravée cette inscription, que fournit le poète du Belloy :

De Ribeyre en ces lieux tu vois le moindre ouvrage :
Compter nos monumens, c'est compter ses bienfaits.
De l'église et du pauvre il accroît l'héritage,
Et lègue à ses parens les heureux qu'il a faits.

La tourmente révolutionnaire a détruit ce que la Porte-Ribeyre avait de monumental : il ne reste plus que les deux pilastres.

* RIBIÉ (CÉSAR), ecclésiastique, né à Lyon en 1762, entra au séminaire de Saint-Irénée de cette ville. Lorsqu'il eut reçu les ordres, il fut chargé du soin de la paroisse de Farnay, annexe de Saint-Paul-en-Jarrets, où il se fit chérir des habitans par son zèle pour le salut des âmes et son excessive charité. Ayant refusé le serment ordonné par la constitution civile du clergé, il éprouva quelques persécutions, et fut même renfermé à Saint-Paul ; mais bientôt mis en liberté, il se retira à Lyon, puis il fut contraint de s'expatrier. Pendant son exil, il chercha à acquérir quelques connaissances en médecine, espérant que cette étude lui faciliterait les moyens, en rendant la santé aux corps, de procurer le salut des âmes. En 1795 il revint à Lyon, et fut désigné pour remplir les fonctions de secrétaire du conseil de l'archevêché, qui était alors gouverné par les vicaires-généraux en l'absence de l'archevêque, M. de Marbeuf. Une nouvelle organisation ayant eu lieu dans le diocèse, en 1802, il devint vicaire à Saint-Nizier. En 1807, il fut nommé curé à Larajasse, petite paroisse située dans les montagnes du Lyonnais. Dans les dernières années de sa vie, M. Devie, nommé évêque de Belley, qui l'honorait d'une amitié particulière, voulut se l'attacher en qualité de son premier vicaire-général ; mais il céda aux prières de ses paroissiens qui le regardaient comme un père, et il resta au milieu d'eux. Ce vénérable pasteur fut enlevé le 14 mai 1826, à ses paroissiens, qui n'oublieront jamais ses vertus. Une *Notice* sur sa vie a été imprimée en 1826, in-8°. Son humilité ne lui a pas permis de rien faire imprimer pendant sa vie ; mais on a publié après sa mort : | *Le paradis sur la terre, ou Le chrétien dans le ciel par ses actions* ; | *Méditations sur l'amour de Dieu pour tous les jours de deux mois, sur la communion, pour entendre la sainte messe, et divers autres*

exercices en forme de méditations, précédé d'un *Abrégé de sa vie*, Lyon, 1827, in-18; 2^e édition, 1828, avec son portrait; ouvrage qui a obtenu le plus grand succès, et qui convient à toute espèce de personnes, parce que ce sont des sujets détachés qui forment la matière d'amples réflexions pour celui qui veut entrer dans la vie spirituelle; | *Conférences et sermons, suivis d'Avis et d'une Retraite de trois jours pour les premières communions, et d'un Plan de retraite pour les religieuses*, Lyon, 1828, 1 vol. in-12. Il a laissé, en manuscrit, un grand nombre de *Sermons* et d'*Instructions familiaères*.

RIBIER (GUILLAUME), président du bailliage de Blois, député aux états en 1614, fut fait conseiller d'état, et mourut à Blois en 1663. Il a paru sous son nom : *Lettres et Mémoires d'état sur les règnes de François I^{er}, Henri II et François II*, Blois, 1666, 2 vol. in-fol. Comme cette compilation n'a paru qu'après sa mort, il s'y est glissé plusieurs fautes; elle est cependant encore assez recherchée. — Il ne faut pas le confondre avec JACQUES RIBIER, son frère, conseiller au parlement de Paris en 1591, qui a publié : *Mémoires des chanceliers et gardes-des-sceaux*, Paris, 1629, in-4°, et un *Discours sur le gouvernement des monarchies*, 1630, in-4°.

RICARD (JEAN-MARIE), avocat au parlement de Paris, né à Beauvais en 1622, était un des premiers du palais pour la consultation et pour les arbitrages. Il fut choisi pour conseil par les premières maisons du royaume, et mourut en 1678, à 56 ans. On a de lui : | un *Traité des substitutions*; | un *Commentaire sur la Coutume de Sens*; | un excellent *Traité de donation*, dont la meilleure édition est celle de 1734, en 2 vol. in-fol. avec le précédent. Denys Simon, conseiller au présidial de Beauvais, a fait des additions aux ouvrages de cet avocat, un de ceux qui ont le mieux écrit et qui ont le plus mal plaidé.

• **RICARD** (DOMINIQUE), littérateur distingué, né à Toulouse le 23 mars 1741, entra de bonne heure dans la congrégation des doctrinaires, et professa avec distinction au collège d'Auxerre. Il vint ensuite à Paris, et s'y chargea de l'éducation du fils du président de Meslay. L'abbé Ricard était très versé dans la langue grecque; il s'occupait pendant son séjour dans la capitale de donner au public une nouvelle *Traduction des œuvres*

complètes de Plutarque, et il consacra le reste de sa vie à ce travail. Il mourut à Paris, le 23 janvier 1803, à l'âge de 62 ans. On lui doit les traductions suivantes : | *Vies des hommes illustres*, dont il n'a pu donner que 4 vol. in-12, 1798 : la suite a été publiée avec une *Notice* sur l'abbé Ricard, en tout 13 vol.; | *Œuvres morales*, 17 vol. in-12, depuis 1785 jusqu'en 1795, en tout 30 vol. in-12. Il existait déjà une *Traduction de Plutarque* par Amyot. L'abbé Ricard pensa que le style de l'ancien traducteur ayant vieilli, cette traduction ne pouvait être lue que par les gens de lettres à peu près seuls capables de sentir encore les charmes de son vieux langage. Celle de l'abbé Ricard, quoique bonne, ne peut faire oublier celle de l'interprète si simple et si naïf du philosophe de Chéronée. Mais les notes qui accompagnent la nouvelle traduction sont savantes, et seront consultées avec fruit. Ricard a encore publié : | *La Sphère*, poème en huit chants, qui contient les éléments des deux sphères, 1796, in-8°, enrichi de notes et d'une notice des poèmes grecs qui traitent de quelques parties de l'astronomie. Mais Ricard avait peu de talent pour la poésie didactique. Ce fut lui qui créa, en 1795, le *Journal de la religion et du culte catholique*, qui parut depuis sous le titre d'*Annales philosophiques, morales et littéraires*. On lui doit aussi la publication des *Traités sur la superstition et sur l'enthousiasme*, ouvrages posthumes de l'abbé Pluquet, que l'éditeur a fait précéder d'une *Notice* sur cet auteur. Enfin l'abbé Ricard a laissé en manuscrit plusieurs traductions en grec et en latin, et quelques opuscules en vers ou en prose, notamment un *Voyage en Suisse*, contrée qu'il avait visitée, en 1784, avec le président de Meslay. Ce *Voyage* est rédigé en forme de lettres. « On y trouve, dit M. Villenave, qui a été son ami intime, d'agréables tableaux des sites les plus pittoresques de l'Helvétie, et des notions satisfaisantes sur le gouvernement, les lois, les mœurs et les coutumes de ses habitants. » Il conserva dans la capitale toute la pureté des mœurs qui l'avaient rendu, ainsi que ses talents, cher aux religieux ses confrères, et il se fit également remarquer par sa modestie et sa bienfaisance. Il était particulièrement lié avec Mably, Barthelemy, Dussaulx, Auger, Larcher, Pluquet, Garnier, Sicard, Dacier et M. Pastoret. Une place

semblait l'attendre à l'académie des belles-lettres en 1783, après la mort de M. de Burigny; ses amis le déterminèrent à se présenter pour la remplir; mais elle ne lui fut point donnée.

* RICARDO (DAVID), économiste anglais, né à Londres, en 1772, était fils d'un juif qui exerçait l'état lucratif de courtier de change. En même temps que David se livrait au commerce, il s'adonnait à une étude approfondie des finances et de l'économie politique. Toujours heureux dans ses spéculations, il avait acquis une fortune immense. Il fut nommé, en 1819, à la chambre des communes par le bourg de Portarlington en Irlande, et il y obtint un grand poids par sa supériorité en matière de finances. Il mourut à Catcomb-Park le 11 août 1823. Il avait renoncé à la religion de ses pères pour se faire chrétien anglican. On a de lui : | *Essai sur le haut prix du lingot (Bullion), preuve de la dépréciation des billets de banque*, 1809, in-8°, avec un *Supplément*, 1811, 4^e édit.; | *Essai sur l'influence du bas prix du blé, sur les profits ou le cours des fonds publics*, 1815, in-8°; | *Projet d'un papier-monnaie économique et sûr*, 1816 et 1818 in-8°; | *Principes de l'économie politique et de l'impôt* 1817, in-8°, 8^e édit., 1821; trad. en français, Paris, 1819, 2 vol. in-8°, avec des *Notes* de M. J. B. Say; | *Sur les prohibitions en agriculture* 1822, in-8°. Il a inséré dans le *Supplément de l'Encyclopédie britannique* un article sur le *Système d'amortissement*, et il mettait la dernière main à un *Essai sur la meilleure constitution d'une banque nationale*, lorsque la mort l'a enlevé.

* RICARDOS - CARRILLO de ALBOR-NOS, (don ANTONIO), célèbre général espagnol, né au mois de septembre 1727 à Séville d'une famille illustre, entra dès l'âge de 15 ans dans le corps des gardes espagnoles et obtint un avancement rapide. Colonel à l'âge de 20 ans, il fit en 1762 la guerre contre le Portugal et y soutint la réputation de valeur qu'il s'était faite. Chargé plus tard d'aller organiser le système militaire tant pour le personnel que pour le matériel dans les possessions espagnoles de l'Amérique, il devint à son retour membre d'une commission chargée de la démarcation des limites entre la France et l'Espagne. Ricardos fonda l'école de cavalerie d'Ocana, dont l'organisation était si bien appropriée au but de l'établissement, que le célèbre prince de

Nassau regretta de n'avoir point de fils à y faire élever, et fut nommé ensuite inspecteur-général de cavalerie; mais il n'avait pu acquérir tant de titres et d'honneurs sans exciter l'envie, et c'est à ce vil sentiment que quelques biographes attribuent la poursuite dont il fut l'objet pour ses opinions philosophiques et irréligieuses. Quoi qu'il en soit, il ne subit d'autre peine que celle d'assister à l'*auto-da-fé* infligé à Olavidé en 1778. Après avoir fait les campagnes d'Alger et de Gibraltar en 1775 et en 1782, il fut élevé au grade de capitaine-général. Selon quelques-uns, ce fut un exil; car on l'envoya dans la province de Guipuscoa. Rappelé en 1793, il fut chargé du commandement de la Catalogne. La guerre ayant alors éclaté entre la France et l'Espagne, don Antonio Ricardos réunit à la hâte une armée, se porta à marches forcées sur les frontières, pénétra sur le territoire français, et battit les républicains. Encouragé par ce succès, il attaqua le fort des Bains, qu'il prit après quarante-trois jours de blocus, ainsi que celui de Bellegarde, qui, après avoir essuyé un bombardement, demanda à capituler. Ce fut le général Ricardos qui, par sa valeur, fit gagner la bataille de Trullas, en chargeant l'ennemi, à la tête des carabiniers royaux. Arrivé jusqu'aux portes de Perpignan, il parut vouloir se reposer sur ses lauriers, car il ne fit aucune tentative pour s'emparer de cette place, qui l'aurait rendu maître du Roussillon. Il revint à Madrid demander des renforts pour ouvrir la campagne suivante; il y fut reçu comme en triomphe, et le roi le décora de la grand'croix de l'ordre de Charles III. Cependant le gouvernement français avait envoyé des forces imposantes vers les Pyrénées, et les Espagnols, vaincus à leur tour, furent forcés de repasser les frontières. Le peuple de Madrid, indigné de cet échec, l'attribua à la lenteur du général Ricardos, qui persistait à ne point partir avant d'avoir obtenu les renforts demandés. Cette raison ne parut pas assez plausible aux mécontents, et tous les jours, à l'heure de son réveil et de son dîner, une foule de femmes et de peuple, portant des guitares et des tambours de basque, encombraient la porte de son hôtel, en criant au son de leurs instrumens : *Adieu, monsieur le général ! Bon voyage, monsieur le général !* De son côté, Ricardos pressait en vain un ministre tout puissant de lui accorder des

troupes; ce ministre favori s'y refusait, parce que Ricardos ne lui avait pas témoigné les égards qu'il exigeait des personnes les plus distinguées. Poussé à bout par les clameurs du peuple, ce général se rendit à son armée, et n'y arriva que pour la voir battue sur tous les points. Sa disgrâce était préparée d'avance par Godoy; ce revers l'accéléra. Il fut remplacé dans le commandement par le comte de l'Union, qui fut encore plus malheureux que lui. Au milieu d'une déroute complète, ce général mourut sur le champ de bataille. Le sort changea en faveur des Espagnols, sous Urrutia, qui succéda à l'Union; mais au moment de ces premiers succès, la paix fut conclue entre l'Espagne et la France. Pendant ce temps, don Antonio Ricardos s'était retiré à Séville, sa patrie, où il mourut oublié, en avril 1798, d'une maladie occasionnée par ses longues fatigues: il était âgé de 71 ans. Ricardos ne manquait pas de talents militaires; mais il avait lui-même causé son honorable disgrâce, en ne se rangeant pas parmi les flatteurs d'un ministre qui perdit l'Espagne et ses souverains.

RICAUT (PAUL), chevalier anglais, fut d'abord secrétaire du comte Winchelsea, ambassadeur extraordinaire de Charles II auprès du sultan Mahomet IV. Il devint ensuite consul de la nation anglaise à Smyrne pendant 41 ans; et, dans ces postes différens, il fut très utile aux négocians de sa nation établis en Turquie. De retour en Angleterre, le comte de Clarendon le nomma, en 1685, son premier secrétaire pour les provinces de Leinster et de Connaught en Irlande. Le roi Jacques II l'honora du titre de conseiller privé pour l'Irlande et de juge de l'amirauté. Après la révolution qui chassa le monarque du trône, il fit sa cour à Guillaume III, et obtint le caractère de résident d'Angleterre dans les villes anstétiques de Hambourg, Lubeck, Brème, etc. Il retourna en Angleterre en 1700, et y mourut la même année. Nous avons de lui: | *Histoire de l'état présent de l'empire ottoman*, en anglais, Londres. 1669, un des ouvrages qui nous font le mieux connaître l'état de cet empire. Il fut d'abord traduit en français par Briot, dont la traduction parut à Paris en 1760, in-4° et in-12. Cette version est bonne: l'in-4°, qui est rare et magnifique, est orné de belles figures gravées par Le Clerc. Bessier a aussi traduit le même ouvrage, 1677,

Rouen, 2 vol. in-12, et accompagna sa version de remarques curieuses qui le font rechercher. | *Une Histoire des Turcs* dans le 17^e siècle, 5 vol. in-12, traduite par Briot, ouvrage exact; | *Histoire de l'Etat présent des églises de la Grèce et de l'Arménie*, et Londres, 1678, in-12, traduite par Rosemond, Middelbourg, 1692; Amsterdam, 1696, et 1710, in-12. Ricaut a aussi traduit en anglais l'*Histoire* du Pérou, de Garcilasso de la Vega 1688, in-fol. et le *Criticon* de Gracian.

RICCATTI (VINCENT de), jésuite, né, en 1707, à Castel-Franco, dans le territoire de Trévise, professa les mathématiques à Bologne jusqu'à la suppression de l'ordre en 1773. A cette époque, il se retira dans sa patrie, où il mourut d'une colique en 1775, à 68 ans. On a de lui plusieurs ouvrages de mathématiques: le plus recherché est son *Traité du calcul intégral*, 3 vol. in-4°. Il travailla longtemps sur le cours des fleuves. La république de Venise fit frapper en son honneur en 1774 une médaille d'or, de la valeur de 4000 livres.

RICCHIERI. Voyez RHODIGINUS.

RICCI (MATTHIEU), jésuite et fondateur de la mission de la Chine, né à Macerata en 1552, passa aux Indes, acheva sa théologie à Goa en 1578, et y enseigna la rhétorique. Ses supérieurs l'ayant destiné aux missions de la Chine, il apprit la langue du pays, et ne négligea point les mathématiques, qu'il avait étudiées à Rome sous le savant Clavius. Après bien des traverses, il arriva à Pékin, et y fut reçu avec distinction par l'empereur Vanli. Ricci n'oublia rien pour le rendre favorable à la prédication de l'Evangile. Parmi diverses curiosités d'Europe que le père lui présenta, il fut si touché de quelques tableaux du Sauveur et de la sainte Vierge, qu'il les fit placer dans un lieu élevé de son palais, pour y être honorés. L'empereur lui ayant demandé une *Carte géographique*, il évita de choquer les idées d'un peuple ignorant et vain, qui croit que la Chine est au milieu du monde, et disposa la carte de façon que la Chine se trouva réellement placée au milieu. Après des peines infinies et une longue patience, il parvint à bâtir une église, et à jeter les fondemens d'une chrétienté qui devint très florissante. Cet homme illustre mourut à Pékin en 1610, à 58 ans. Il laissa des *Mémoires* curieux sur la Chine, dont le père Trigault s'est servi pour écrire son ouvrage.

De christiana expeditione apud Sinas, Cologne, 1684, in-8°. Le père d'Orléans, jésuite, qui a donné en 1695 la *Vie de Ricci*, rapporte que ce père composa d'abord pour les Chinois un petit Catéchisme, « où il ne mit presque, dit-il, » que les points de la morale et de la religion naturelle les plus conformes à la religion chrétienne. » Les esprits étant ainsi favorablement disposés, il eut moins de peine à leur faire adopter la croyance des mystères. C'est ainsi que de tout temps le zèle des hommes vraiment apostoliques a toujours été accompagné de prudence et d'une sainte industrie. Le père Ricci est le premier Européen qui ait écrit des ouvrages en langue chinoise; ils sont au nombre de quinze, dont nous citerons les suivans : | *La véritable doctrine de Dieu*; | *Les six premiers livres d'Euclide*; | *Arithmétique pratique*, en 11 livres; | *Géométrie pratique*; | *Explication de la sphère terrestre et céleste*, etc.

RICCI (BARTHÉLEMI), célèbre littérateur de Lugo, dans le Ferrarais, vivait dans le 16^e siècle. On a de lui des *Harangues*, des *Epîtres*, des *Comédies*, etc., imprimées séparément. On en a donné une édition complète à Padoue en 1748, 3 vol. in-8°.

RICCI (JOSEPH), natif de Brescia, et clerc régulier de Somasque, est connu par deux ouvrages médiocres, écrits en latin, et imprimés à Venise en 1649, in-4°, 2 vol. L'un est l'*Histoire de la guerre d'Allemagne*, depuis 1618 jusqu'en 1648, que l'on appelle communément la *Guerre de trente ans*; le second est l'*Histoire des guerres d'Italie*, depuis 1613 jusqu'en 1653. Ces histoires sont des compilations écrites d'une manière languissante; mais on y trouve des particularités curieuses. Les retranchemens des traits satiriques qu'on exigea de l'auteur dans la seconde, la rendirent moins agréable aux esprits malins.

RICCI (MICHEL - ANGE), cardinal, né à Rome en 1619, aima les mathématiques et y fit de grands progrès, comme le prouve son traité, *De maximis et minimis*.... Innocent XI lui donna le chapeau en 1681; mais il ne jouit pas longtemps de sa dignité étant mort le 21 mai 1682. Ses vertus, ses lumières, son amour pour la vérité, et son zèle, le rendirent digne des éloges et de l'estime des souverains pontifes.

RICCI (SÉBASTIEN), peintre, né à Bellune, dans les états de Venise, en 1659, mourut à Venise en 1734. Les princes de

l'Europe ont presque tous occupé son pinceau, Ricci fut appelé en Angleterre par la reine; il passa par Paris, y séjourna quelque temps, et se fit recevoir à l'académie de peinture. Après avoir satisfait à Londres à tout ce qu'on exigeait de lui, il revint à Venise, et s'y fixa. Ce peintre avait des idées nobles et élevées; son imagination était vive et abondante; son coloris est vigoureux, quoique souvent trop noir; ses ordonnances sont frappantes; sa touche est facile. Il y a plusieurs morceaux gravés d'après lui. Le musée de Paris conserve de ce peintre un tableau allégorique représentant *Les Amours servant la France, et un Génie portant le diadème*.

RICCI (LAURENT), jésuite, né à Florence le 2 août 1703, d'une famille distinguée, fut élu général le 21 mai 1758. Le plus grand événement de son généralat fut la destruction de son ordre. Les jésuites ayant été chassés de Portugal en 1759, le furent quelques années après de France, d'Espagne et de Naples. Les ministres des cours de Bourbon se réunirent pour en demander l'extinction totale au pape Clément XIV. Ce pontife signa le bref qui supprimait la compagnie de Jésus, en date du 21 juillet 1773. (*Voyez CLÉMENT XIV et l'Ami de la religion*, tome 17, pag. 241 et 275.) On transféra l'ex-général Ricci, accompagné de ses assistans et de plusieurs autres jésuites, au château Saint-Ange, après lui avoir fait signer une lettre circulaire à tous les missionnaires de son ordre pour leur en apprendre la suppression. L'explication de ces événemens, de leurs causes, et des effets qui en résultèrent, n'appartient pas à ce siècle; la postérité verra tout cela d'une manière plus calme et plus sûre. Cependant un voyageur philosophe, qui juge avec beaucoup d'impartialité, a cru pouvoir se permettre les réflexions suivantes : « De ces siècles où la cour de Rome parut souvent abuser de son autorité, je passe à des temps où elle n'est plus occupée qu'à parer les traits qu'on lui lance. Elle ne commande plus; elle ne fait qu'obéir. Les démandes des souverains sont des ordres pour elle. Les sollicitations la font plier, les menaces l'intimident et l'effraient; elle recule à pas de géant, tandis que son intérêt lui conseille, le devoir même lui ordonne de se raidir contre les obstacles, et d'avancer. Si elle paraît de temps en temps reprendre son ancienne

• vigueur, ce n'est ordinairement que
 • pour montrer bientôt plus de faiblesse,
 • et tomber avec plus d'éclat dans une si-
 • tuation qui excite la pitié: elle n'entend
 • autour d'elle que le frémissement des
 • passions les plus violentes. Fatiguée,
 • elle prend des résolutions extrêmes, et
 • qui semblent inspirées par le désespoir.
 • Privée d'une partie de ses ressources,
 • elle n'ose faire usage de l'autre, et se
 • range quelquefois du côté de ceux qui
 • la detestent et la combattent, tandis
 • qu'en même temps elle repousse ceux
 • qui l'aiment et qui la soutiennent. Ar-
 • mée du glaive, elle s'avance avec une
 • contenance fière pour consommer un sa-
 • crifice qui étonne l'univers. Sur un au-
 • tel élevé par des mains ennemies, elle
 • immole des victimes dont elle n'ignore
 • pas le prix, et qui n'auraient jamais dû
 • tomber sous ses coups. » *Discours sur*
l'histoire, etc. par le C. d'Albon. Ricci
 mourut dans sa prison le 24 novembre 1775.
 Il signa peu de temps avant sa mort une es-
 pèce de *Mémoire*, qu'on rendit public sui-
 vant ses intentions. Il y protestait : 1^o que
 la compagnie de Jésus n'avait donné au-
 cun lieu à sa suppression, et qu'il le dé-
 clarait en qualité de supérieur bien in-
 formé de ce qui se passait dans son corps;
 2^o qu'en son particulier, il ne croyait pas
 avoir mérité l'emprisonnement et les du-
 retés qui avaient suivi l'extinction de son
 ordre; 3^o enfin, qu'il pardonnait sincère-
 ment à tous ceux qui l'avaient tourmenté
 et affligé, d'abord par les affronts faits à
 ses confrères, et ensuite par les atteintes
 portées à sa propre réputation. Un grand
 évêque, le plus éloquent prédicateur
 qu'eut alors la France, en prêchant peu
 de temps après la suppression de cet or-
 dre devant une des plus illustres assem-
 blées du monde, n'a pas fait difficulté de
 s'exprimer en ces termes : « Si une so-
 • ciété fameuse par le crédit et la con-
 • fiance dont elle avait joui si long-temps
 • auprès des pontifes et des rois, et par
 • les services qu'elle avait rendus à la
 • religion et aux lettres (car quelle consi-
 • dération pourrait empêcher les âmes
 • sensibles de rendre ce témoignage à
 • des hommes malheureux ?) si cette so-
 • ciété a été la victime, etc. » *Oraison*
funèbre de Louis XV, par M. de Beau-
vais, évêque de Senes. Caraccioli, au-
 teur souverainement fécond en brochures
 de tous les genres, a donné la *Vie* du
 père Ricci, froide et incohérente compila-
 tion de gazettes.

* RICCI (SCIPION), évêque de Pistoie
 et de Prato, né à Florence en 1744, était
 neveu du précédent et fut élevé au sé-
 minaire romain. Nommé auditeur du
 nonce à Florence, puis vicaire-général
 de l'archevêque Incontri qui occupait le
 siège de la même ville, Scipion Ricci fut
 promu lui-même à l'évêché de Pistoie en
 1780. Fauteur des réformes introduites
 dans les états autrichiens par l'empereur
 Joseph II, et par suite dans le grand-du-
 ché de Toscane, il fut long-temps en op-
 position avec le saint Siège, qui autant
 que les circonstances le permettaient, re-
 poussait ses dangereuses innovations. Il
 devint le conseil de Léopold II, grand-
 duc de Toscane et frère de l'empereur.
 On vit dès lors le gouvernement se mê-
 ler des affaires ecclésiastiques, vouloir
 régler le culte et les cérémonies, et s'em-
 parer de l'enseignement spirituel. On fai-
 sait composer des catéchismes sans con-
 sultier les évêques; on établissait dans les
 écoles de théologie des professeurs imbus
 des doctrines qu'on voulait accréditer. Le
 18 septembre 1786, conformément aux
 désirs du grand-duc, Ricci ouvrit à Pis-
 toie un synode pour procéder réguliè-
 rement aux réformes qu'on voulait faire.
 Il s'en fallait bien qu'elles fussent du goût
 de la majorité de son clergé; mais la nou-
 velle théologie avait pénétré dans l'uni-
 versité de Pavie. On fit venir de cette
 ville Tamburini, qui avait été privé de sa
 chaire par le cardinal Molino, évêque de
 Pavie, pour une dissertation où il établis-
 sait la doctrine janséniste sur la grâce.
 Ricci le fit promoteur de son synode,
 quoiqu'il n'eût pas même le droit d'y as-
 sister. Il y joua le principal rôle, aidé d'ec-
 clésiastiques pensant comme lui, qu'en
 avait eu soin de lui adjoindre. On y adopta
 toute la doctrine des *appelans* français.
 On y consacra le système de Baius et de
 Quesnel sur les deux amours, sur l'effi-
 cacité et la toute-puissance de la grâce,
 sur l'inefficacité et l'inutilité de la crainte;
 en un mot, sur des dogmes que l'Eglise
 repousse depuis le commencement de ces
 disputes. L'année suivante, une seconde
 assemblée se tint à Florence le 23 avril
 par ordre du grand-duc; elle était com-
 posée de tous les évêques de Toscane.
 Elle fut loin de se terminer au gré de
 Ricci, comme la première. Non seule-
 ment il y trouva de l'opposition de la part
 de la majorité des évêques, mais encore
 il fut obligé de la dissoudre le 5 juin, après
 dix-neuf sessions. Pendant sa durée,

une sédition s'était élevée contre lui dans le diocèse de Prato. On avait renversé et brûlé son trône épiscopal et ses armoiries, après avoir enlevé de son palais et de son séminaire les livres et les papiers qui s'y trouvaient. On fut obligé d'envoyer des troupes à Prato pour y rétablir l'ordre. Néanmoins, malgré ces échecs, Ricci, soutenu par le grand-duc, n'abandonna pas ses plans. A son instigation, de nouveaux édits en leur faveur, et calqués sur ceux de Vienne, se succédaient. Un événement auquel on ne s'attendait pas vint mettre fin à ces funestes innovations. La mort de l'empereur Joseph II en 1790 fit passer Léopold sur le trône impérial. Il paraît que la conduite de ce prince dans ce qui s'était passé, tenait moins à ses propres opinions qu'au désir de ne point contrarier les projets de son frère. Après son départ de Toscane, tout, sous le rapport religieux, y rentra dans l'ordre. Une nouvelle émeute, qui eut lieu à Pistoie, contre Ricci, l'obligea de fuir, et le détermina à donner sa démission. Pie VI, en 1794, condamna par la bulle *Auctorem fidei* la doctrine établie dans le concile de Pistoie. Cette condamnation ne suffit pas pour ouvrir les yeux à Ricci. Plus tard, en 1799, il subit un emprisonnement pour s'être déclaré en faveur des décrets de l'assemblée Constituante et des Français qui avaient momentanément occupé la Toscane. Rendu à la liberté, il persista dans ses erreurs. Ce ne fut qu'en 1805 qu'il revint sur ses pas. Pie VII passait par Florence en revenant de France. L'heure du repentir était arrivée. L'ancien évêque de Pistoie vit le saint Père et lui remit une déclaration portant qu'il recevait les *constitutions apostoliques* contre Baïus, Jansénius et Quesnel, et notamment la bulle *Auctorem fidei*, qui condamnait son synode. Cet évêque mourut le 27 janvier 1810. On a de lui quelques *Instructions pastorales*, tendant à appuyer ses prétendues réformes. On lit dans le *Dictionnaire universel* de Prudhomme que Ricci ne se rétracta point, et on en fait pour lui un sujet d'éloges. Son retour à de meilleurs sentimens est un fait positif, et nous croyons le louer mieux en affirmant sa rétractation et sa soumission aux lois de l'Eglise. En 1824 on a publié à Bruxelles un ouvrage intitulé : *Vie et mémoires de Scipion Ricci*, par De Potter, 4 vol. in-8°. Il a été réimprimé en 1825 à Paris chez les frères Bau-

douin; cette édition, qui est mutilée, a été publiée par l'abbé Grégoire et le comte Lanjuinais.

RICCIARELLI, peintre. *Voyez* VOLTERRE.

RICCIO. *Voyez* RIZZIO et CRINITUS.

RICCIOLI (JEAN-BAPTISTE), jésuite, né à Ferrare en 1598, professa avec succès la théologie à Parme et à Bologne. Il se fit un nom par ses connaissances astronomiques et mathématiques. Ses principaux ouvrages sont : | *Geographiæ hydrographiæ libri XII*, Bologne, 1664, et Venise, 1672. Ce livre peut servir à ceux qui veulent travailler à fond sur la géographie; mais il faut prendre garde, en le lisant, aux inexactitudes, qui, dans le temps où écrivait l'auteur, étaient inévitables. | *Chronologia reformata*, Bologne, 1669, in-fol. : livre où l'on trouve des choses communes, avec d'autres utiles et savantes; | *Almagestum novum, astronomiam veterem novamque complectens, tribus tomis distinctum*, Bologne, 1551, in-fol. Fruit d'une étude profonde de l'astronomie, et un des traités les plus complets que nous ayons sur cette science : ceux qui ont eu le plus de succès dans ce siècle ne l'ont pas fait oublier. Il y a des fautes et des erreurs, mais peut-être en plus petit nombre que dans les ouvrages des astronomes les plus modernes. C'est la grande réputation de Riccioli et la considération qu'avaient pour lui les savans, qui a fait adopter généralement les dénominations qu'il donne aux taches de la lune, et rejeter celles qu'Helvétius a imaginées. Le père Riccioli fit aussi des expériences curieuses sur la chute des corps, de concert avec le père Grimaldi, son confrère, qui le seconda dans tous ses travaux. Il mourut en 1671. L'abbé Barotti a inséré une bonne notice sur *la vie et les ouvrages du père Riccioli* dans ses *Memorie istoriche de' letterati ferraresi*, Ferrare, 1793, tom. 2, pag. 270 et suiv.

RICCOBONI (ANTOINE), *Riccobonus*, naquit à Rovigo en 1541. Les célèbres Paul Manuce, Sigonius et Muret furent ses maîtres dans l'étude des humanités. Il professa lui-même les belles-lettres à l'université de Padoue, pendant trente années, et avec beaucoup d'honneur. Il y mourut en 1599. Il a laissé : | *Commentaires historiques*, avec des fragmens des anciens historiens; | *Commentaires sur les Oraisons* et sur quelques autres ou-

vrages de Cicéron; | *Rhétorique*, 1595, in-8°; des *Commentaires* sur la Poétique et la Morale d'Aristote, in-8°; | *Histoire de l'université de Padoue*, Paris, 1592, in-4°, etc.

RICCOBONI (Louis), né à Modène, en 1674 ou 1677, se consacra au théâtre, sous le nom de *Lelio*. Il effectua une réforme dramatique sur les théâtres de son pays, en en bannissant les farces ignobles ou monstrueuses qui le deshonorait, et en y donnant des pièces régulières, notamment des traductions ou imitations de Molière, et des autres auteurs français. Après avoir joué en Italie, il vint en France, où l'appelait le duc d'Orléans, alors régent, 1716, et où il se distingua comme comédien. Il passa pour le meilleur acteur du théâtre italien de Paris (l'hôtel de Bourgogne), qu'il abandonna ensuite par principe de religion. Sa mort, arrivée en 1753, à 79 ans, excita les regrets des gens de bien. Ses mœurs n'étaient point celles de la profession qu'il avait embrassée et son caractère était aimable. On a de lui le *Recueil de comédies* qu'il avait composées pour le théâtre italien. Il y en a quelques-unes qui réussirent dans le temps. Mais on fait beaucoup plus de cas de ses *Pensées sur la déclamation*, in-8°, et de son *Discours sur la réformation du théâtre*, 1743, in-12; ouvrage rempli de réflexions judicieuses. On le trouva trop sévère, et peut-être ne l'était-il pas encore assez. Nous avons aussi de bonnes *Observations sur la comédie, et sur le génie de Molière* 1736, in-12; des *Réflexions historiques et critiques sur les théâtres de l'Europe*, 1738, in-8°, et l'*Histoire du théâtre italien*, publiée en 1730 et 1731, en 2 vol, in-8°.

* **RICCOBONI** (MARIE-JEANNE LABORAS de MÉZIÈRES), dame auteur, née à Paris en 1714, appartenait à une famille qu'avait ruinée la chute du système de Law, et se fit actrice par nécessité à l'âge de vingt ans. Mais elle obtint peu de succès sur la scène et ne trouva pas non plus de bonheur dans son union avec Antoine-François Riccoboni, acteur du théâtre italien et auteur d'un assez grand nombre de *Comédies* ainsi que de l'ouvrage intitulé: *Art du théâtre*, 1750, in-8°: elle eut souvent à déplorer les infidélités de son époux, dont elle ne put se faire aimer malgré tout son esprit et sa tendresse. Pour se distraire des ennuis dont elle était abreuvée, elle se livra à

l'étude des lettres et produisit un grand nombre de romans qui la placèrent dès son début au premier rang parmi nos meilleurs romanciers. On trouve dans ses ouvrages de la décence et du goût. S'étant retirée du théâtre en 1761, elle vécut alors du produit de ses ouvrages et d'une petite pension que lui faisait la cour; mais la révolution la priva de cette dernière ressource, et elle mourut à Paris presque dans l'indigence, le 6 décembre 1792, à l'âge de 78 ans. Elle a laissé les ouvrages suivans: | *Histoire du marquis de Cressy*, 1756, in-12, réimprimée en 1830 avec plusieurs autres ouvrages du même auteur dans la *Collection des romans français et étrangers*, de Dauthereau. Cette histoire eut un succès prodigieux, et elle le méritait. Des caractères vrais, nobles, beaucoup d'intérêt, une marche suivie et dégagée d'accidens extraordinaires, des réflexions sages et fines, de la délicatesse dans les sentimens, de la grâce et de la pureté dans le style, point d'images deshonnêtes, ni de peintures trop libres, une connaissance profonde du cœur humain, voilà les qualités qui firent réussir cet ouvrage. On reprocha cependant à l'auteur, après y avoir peint la marquise de Cressy aussi intéressante et vertueuse, de la porter à se donner la mort. Ce trait de désespoir détruit en partie cette morale douce et persuasive répandue dans tout l'ouvrage. Laharpe porte le même jugement sur M^{me} Riccoboni. | *Lettres de Fanny Butler*, 1757, in-12. Ces deux ouvrages obtinrent un tel succès que l'on douta d'abord qu'une femme pût en être l'auteur. Palissot fut un de ceux qui contribuèrent le plus à répandre ce soupçon (voyez sa *Dunciade*); mais plus tard il se rétracta. | *Lettres de milady Catesby*, 1759; | *Amélie*, traduite de l'anglais de Fielding; | *Miss Jenny*, 1764, 4 vol. in-12; | *Lettres de la comtesse de Sancerre*, 1766, 2 vol.; | *Ernestine*; c'est un des meilleurs ouvrages de l'auteur: Laharpe l'appelait le *diamant* de M^{me} Riccoboni; | *Lettres de milord Rivers*, 1776, 2 vol. in-12; | *Recueil de piéces et d'histoires*, 1785, 2 vol. in-12. Les *Œuvres* de madame Riccoboni ont été imprimées à Neuchâtel en 10 vol. in-12; à Paris en 9 vol., et en 14 vol. après la mort de l'auteur, avec une *Notice* sur sa vie et ses écrits. Malgré les éloges qu'on donne à madame Riccoboni, on pourrait parfois lui reprocher des exclamations et des épithètes trop répé-

tées, et quelque affectation dans le style, défaut qu'elle partageait avec madame de Gomez et autres romancières de son temps. Elle passait pour avoir l'esprit très cultivé, et ses ouvrages ne démentent pas cette opinion. Malgré l'état de comédienne qu'elle exerça près de vingt ans, ses mœurs ne blessèrent jamais les convenances.

* **RICH** (JAMES-CLAUDIUS), savant distingué, résident d'Angleterre à Bagdad, joignait à une connaissance approfondie des langues orientales le goût des recherches d'antiquité. Il s'occupa à réunir une belle collection de manuscrits orientaux, de médailles précieuses, de cylindres, de pierres gravées et d'objets antiques de tous les genres, et particulièrement de monumens babyloniens qu'il avait recueillis lui-même dans les nombreuses visites qu'il fit sur l'emplacement de Babylone. Il a publié ses *Recherches* dans le tome 3 du *Recueil des mines de l'Orient*, publié à Vienne en 1813, in-fol. et il en a été publié à Paris une traduction française sous ce titre : *Voyage aux ruines de Babylone par M. J. C. Rich, résident à Bagdad, orné de 4 gravures, traduit et enrichi d'observations, avec des notes explicatives, suivies d'une dissertation sur la situation du Pallacopa, par J. Raymond, ancien consul à Bassora, 1818, in-8°*. On trouve dans le même tome 3 du recueil des mines, et dans le tome 4, un *Catalogue latin des manuscrits arabes, persans et turcs*, recueillis dans l'Orient par Rich, et dans le tome 4, même recueil, une traduction anglaise de l'Histoire, ou plutôt de la *Légende des sept dormans*, écrite en arabe. Le *Journal des savans* de mai 1821 et d'avril 1822 renferme encore des extraits intéressans de deux *Lettres* de ce résident anglais à M. Sylvestre de Sacy. Rich resta à Bagdad de 1807 à 1821 ; mais il fit dans cet intervalle un grand nombre de voyages, et poussa ses recherches jusque dans les cantons les plus reculés du Kurdistan. Il était âgé seulement de 33 ans, lorsqu'il mourut le 5 octobre 1821, à Schiraz du cholera-morbus.

RICHARD I^{er} roi d'Angleterre, surnommé *Cœur de Lion*, né à Oxford, en 1157, monta sur le trône après la mort de Henri II son père, l'an 1189. Sa mère était Eléonore de Guienne, répudiée par Louis VII, roi de France. Richard était devenu l'ainé par la mort de son frère Henri, dit le Jeune, en 1183. Il s'était réuni à Henri pour faire

la guerre à son père. Saladin venait de prendre Jérusalem : cette nouvelle avait enflammé le courage du jeune Richard ; mais les guerres qu'il excitait contre l'autorité paternelle empêchaient le départ des croisés : le légat du pape l'excommunia. Sur ces entrefaites, Henri II mourut de chagrin, en maudissant ses fils ingrats. Richard se repentit de sa conduite, et après son couronnement, qui eut lieu le 3 septembre 1189, il ne pensa plus qu'au voyage de la Terre-Sainte. Le désir de chasser les mahométans des belles provinces qu'ils avaient usurpées sur les chrétiens, et de repousser dans l'Arabie une puissance qui menaçait déjà l'Europe, animait alors tous les princes. Richard prit part comme tous les autres à cette entreprise dictée par la justice, la pitié et la bonne politique, et se croisa avec Philippe-Auguste en 1190. Le rendez-vous des deux armées était à Messine : Guillaume II, roi de Sicile, venait de mourir. Sa veuve était sœur de Richard, qui exigea la restitution de la dot auprès de Tancrede, successeur de Guillaume. La querelle des deux monarques occasiona des disputes sanglantes entre les croisés et le peuple de Messine. Richard s'empara de la ville ; mais Philippe-Auguste se déclara médiateur et rétablit la paix entre les deux monarques ; mais de ce moment on vit cesser la bonne intelligence qui régnait entre les rois de France et d'Angleterre. Richard s'empara de l'île de Chypre en 1191, et contribua beaucoup à la prise d'Acre. C'est en ce voyage qu'il donna à Gui de Lusignan l'île de Chypre, en échange du titre de roi de Jérusalem. La division s'étant mise dans les armées, Philippe retourna en France. Richard, demeurant maître du champ d'honneur, déploya le courage le plus héroïque. Saladin, qui revenait vainqueur de la Mésopotamie, livra bataille aux croisés près de Césarée. Richard eut la gloire de le désarmer et de s'emparer de plusieurs places. Ayant fait une trêve de trois ans avec Saladin, il s'en retourna à la vérité avec plus de gloire que Philippe-Auguste, mais d'une manière moins prudente. Il partit en 1192 avec un seul vaisseau, et ce navire ayant fait naufrage sur les côtes de Venise, il traversa, déguisé, la moitié de l'Allemagne. Il avait offensé au siège d'Acre, par ses hauteurs, Léopold, duc d'Autriche, sur les terres duquel il eut l'imprudence de passer. Ce duc le chargea de

« haïnes, et le livra au barbare et lâche empereur Henri VI, qui le garda en prison comme un ennemi qu'il aurait pris en guerre. Le pape presse par les prières de la reine Eléonore, menaça le duc Léopold et Henri de les excommunier s'ils ne rendaient pas la liberté à Richard. Cependant le prince, traduit devant une diète, et accusé du meurtre de Conrad, marquis de Tyr, se justifia avec une éloquence si touchante, qu'il intéressa en sa faveur ses accusateurs. Mais l'empereur, en rendant la liberté au roi d'Angleterre, exigea, dit-on, 250,000 marcs d'argent pour sa rançon. Richard, de retour dans son royaume, l'an 1194, le trouva déchiré par la faction que Jean son frère y avait formée : il la dissipa, et tourna ses armes contre Philippe-Auguste ; mais les succès de cette guerre ne furent pas décisifs. En 1199, après avoir pillé plusieurs églises, il apprit qu'il y avait un trésor renfermé dans Chalus, place du Limousin ; il alla l'attaquer, et y reçut une blessure dont il mourut le 6 avril de la même année, à 42 ans. Un poète de ce temps a consigné cet événement dans un distique où, par un jeu de mots, il fait allusion aux vases sacrés enlevés et profanés par Richard :

Christe, tui calicis prædo fit præda Calocis :
Ære brevi rejicis qui tulit æra crucis.

Avant de mourir, il fit donner un assaut général à la place assiégée, qui fut emportée de vive force. Il fit pendre tous les soldats qu'on avait faits prisonniers, à la réserve de celui qui avait tiré sur lui, qu'il destinait à un plus rigoureux supplice ; mais il changea tout d'un coup de sentiment, et se voyant lui-même près de mourir, il renonça à sa vengeance. Etant dans cette disposition, il fit venir l'archer, à qui il demanda avec douceur quel mal il lui avait fait pour l'avoir obligé à lui ôter la vie : « Vous avez, répondit-il bien fièrement, fait mourir mon père et mes deux frères ; et comme je me suis vengé de vous, vengez-vous aussi de moi. Je m'offre avec plaisir à tous les supplices que vous me préparez, content de voir que vous ne me survivrez pas long-temps. — Et moi, répondit le roi, je vous pardonne, et je veux que vous me surviez pour être un exemple de ma dévotion. » Ce prince avait un orgueil qui lui faisait regarder les rois ses égaux comme ses sujets, et ses sujets comme

des esclaves. Son avarice ne respectait ni la religion ni la pauvreté, et sa lubricité ne connaissait ni bornes ni bienséances. Il fut brave, mais féroce ; entreprenant, mais inquiet ; ferme, mais opiniâtre ; passionné pour la gloire des armes, mais jaloux de tous ceux qui pouvaient la lui disputer. Richard était comte de Poitou et duc de Normandie. Jean-Sans-Terre, son frère, lui succéda. Sedaine et Grétry sont les auteurs du fameux opéra intitulé *Richard Cœur de Lion*, où il est question du dévouement de Blondel, jadis attaché à Richard..... Les auteurs arabes célèbrent eux-mêmes la valeur de Richard, qui avait passé en proverbe dans l'Orient. Quand les enfans pleuraient, les mères musulmanes les faisaient taire en leur disant : *Paix-là, voici le roi Richard !* A Jaffa, avec 400 arbalétriers et dix chevaux, il attaqua et mit en fuite 15,000 cavaliers musulmans. Il revint de cette action, qui n'a point de pareilles dans l'histoire, tout couvert des flèches lancées contre lui, *semblable*, dit un historien, témoin oculaire, à une pelote remplie d'aiguilles.

RICHARD II, roi d'Angleterre, fils d'Edouard, prince de Galles, dit le *Prince Noir*, naquit à Bordeaux en 1366, succéda à son aïeul Edouard III, en 1377. Il était encore extrêmement jeune. Après avoir éprouvé divers troubles dans sa minorité, il calma ces orages pour porter la guerre contre les Français et contre les Ecossois. Il la fit aux uns et aux autres avec assez de bonheur ; mais cette prospérité ne se soutint pas. Jean, duc de Lancastre, Edouard, duc d'York, et Thomas, duc de Gloucester tous trois frères de son père, étaient très mécontents de l'administration de leur neveu. Le dernier conspira contre lui en 1397, et périt à Calais, où il fut étranglé dans sa prison. Le comte d'Arundel eut la tête tranchée, et le comte de Warwick fut condamné à un exil perpétuel. Quelques temps après, Henri, comte de Derby, fils du duc de Lancastre, voulant défendre la mémoire de son oncle, se vit banni du royaume, où il fut rappelé par quelques séditieux. Le comte de Northumberland, qui était dans ses intérêts, arrêta en 1399 le roi à Flint, dans la principauté de Galles, et le remit entre les mains de Henri, depuis peu duc de Lancastre, qui l'enferma dans une prison. La nation se déclara pour lui. Richard II demanda seulement qu'on lui laissât la vie et une pension pour subsister. Un

parlement assemblé le déposa juridiquement. Richard, enfermé dans la Tour, remit au duc de Lancastre les marques de la royauté avec un écrit signé de sa propre main, par lequel il se reconnaissait indigne de régner. Il l'était en effet, puisqu'il s'abaissait à le dire. Le parlement d'Angleterre ordonna que, si quel-qu'un entreprenait de le délivrer, dès lors Richard II serait mis à mort. Au premier mouvement qui se fit en sa faveur, huit scélérats allèrent l'assassiner dans sa prison, à Pontfract, où il avait été transféré de la Tour de Londres. Il défendit sa vie mieux qu'il n'avait défendu son trône ; il arracha la hache d'armes à l'un des meurtriers, et il en tua quatre avant que de succomber. Enfin il expira sous les coups en 1400, à 53 ans. Ainsi périt ce malheureux prince, qui n'eut ni les vertus d'un chrétien, ni les qualités d'un honnête homme, ni les talents d'un grand roi. Il manqua également d'esprit, de cœur et de mœurs. C'est sous son règne que Wicléf commença à dogmatiser.

RICHARD III, roi d'Angleterre, auparavant duc de Gloucester et frère d'Edouard IV, était né en 1452. Il se fit proclamer roi en 1483, après avoir fait mourir Edouard V et Richard duc d'York, ses neveux, héritiers légitimes du trône. Il ne jouit que deux ans et demi de son usurpation, et pendant ce court espace il assembla un parlement dans lequel il osa faire examiner son droit à la couronne. Il y a des temps où les hommes sont lâches, à proportion que leurs maîtres sont cruels. Ce parlement déclara que la mère de Richard III avait été adultère ; que ni Edouard IV ni ses autres frères n'étaient légitimes ; que le seul qui le fût était Richard ; qu'ainsi la couronne lui appartenait, à l'exclusion des deux jeunes princes (étranglés dans la Tour, mais sur la mort desquels on ne s'expliquait pas). Il parut bientôt un vengeur de ces infortunés. Le duc de Buckingham s'éleva contre Richard III ; mais il fut arrêté et décapité. Henri, comte de Richemont, le seul rejeton qui restât de la *Rose rouge*, parut après lui, et fut plus heureux. Tout le pays de Galles, dont ce jeune prince était originaire, arma en sa faveur. Richard III et Richemont combattirent à Bosworth, le 22 août 1485. Richard, au fort de la bataille, mit la couronne en tête, croyant avertir par-là ses soldats qu'ils combattaient pour leur roi contre un rebelle ; mais le lord

Stanley, un de ses généraux, qui voyait depuis long-temps avec horreur cette couronne usurpée par tant de meurtres, trahit son indigne maître, et passa avec un corps de troupes du côté de Richemont. Richard, voyant la bataille désespérée, se jeta en furieux au milieu de ses ennemis, et y reçut une mort plus glorieuse qu'il ne méritait. Cette journée mit fin aux désolations dont la *Rose rouge* et la *Rose blanche* avaient rempli l'Angleterre. Le comte de Richemont, couronné sous le nom de Henri VII, réunit par son mariage les droits des maisons de Lancastre et d'York. Richard III fut le dernier roi de la race des princes d'York, ou Plantagenet. Shakespeare a fait une tragédie intitulée *Richard III*. On doit à M. J. Rey des *Essais historiques et critiques* sur Richard III, Paris, 1848, 4 vol. in 8°.

RICHARD I^{er}, surnommé *Sans peur*, petit-fils de Rollon, premier duc de Normandie, succéda l'an 942 à son père Guillaume Longue-Epée, à l'âge de dix ans. Echappé par l'heureuse adresse d'Osmond son gouverneur, des mains du roi Louis d'Outremer, qui le retenait à Laon, il se vit à la veille d'être dépouillé de ses états ; mais Aigrold, roi de Danemarck, et Hugues le Blanc, comte de Paris, appelés à son secours, battirent les troupes françaises, et firent Louis IV prisonnier. Othon I^{er}, roi de Germanie, et Thibaut, comte de Blois, armés contre ce jeune prince, n'eurent pas un meilleur succès : ils furent défaits, le pays chartrain fut pillé, sa capitale brûlée. Après la mort de Louis, roi de France, le duc Richard fut un de ceux qui contribuèrent le plus à placer la couronne sur la tête de Hugues Capet, son beau-frère. Il mourut en 996 à Fécamp, dont il avait fait bâtir l'église, très regretté pour la douceur de son gouvernement.

RICHARD II, dit le *Bon*, fils et successeur de Richard I^{er}, duc de Normandie, régna jusqu'en 1027, époque de sa mort. Le commencement de son règne fut troublé par le soulèvement du peuple, qui se plaignait des prétentions de la noblesse. Il eut depuis à combattre plusieurs princes puissants : Guillaume, comte de Hiesmes, son frère naturel, qui refusait de lui rendre hommage ; le roi d'Angleterre, qui, étant descendu en Normandie, ramena à peine la moitié de ses gens dans son île ; enfin Eudes, comte de Chartres et de Blois, jaloux de sa puis-

sance : celui-ci donna bientôt toute satisfaction au duc de Normandie, à la vue des troupes que Lagman et Olaf, rois de Suède et de Danemarck, avaient amenées à son secours. Richard II eut pour successeur Richard III son fils, qui mourut un an après, non sans soupçon de poison.

RICHARD de SAINT-VICTOR, théologien écossais, vint étudier à Paris où il se fit chanoine régulier dans l'abbaye de Saint-Victor. Il fut prieur de ce monastère, en 1164, et y mourut 1173, respecté pour ses vertus autant que pour ses lumières. Son tombeau, qui était dans le cloître, portait cette courte inscription : *Hic quiescit B. Richardus a sancto Victore, doctor celeberrimus* ; mais on lisait à côté un éloge un peu plus ample. Nous avons de lui un grand nombre d'ouvrages, dans lesquels il raisonne avec justesse et avec méthode. Sa dialectique est exacte, sa logique vigoureuse, et sa théologie parfaitement orthodoxe. Un chanoine de Trèves, nommé Oembs, a osé se servir d'un de ses passages pour établir le paradoxe sacrilège, que dans le 12^e siècle l'Eglise avait commencé à varier sur le dogme de la Trinité, et à donner dans l'hérésie de Sabellius ; mais il fut vigoureusement réfuté dans le *Judicium theologorum coloniensem*, 1790. Effectivement, peu de théologiens ont traité ce dogme avec autant d'exactitude dans la doctrine et dans le langage que Richard de Saint-Victor. La meilleure édition de ses *Oeuvres* est celle de 1650, à Rouen, 2 vol. in-fol. Ses traités théologiques sont exacts, et ses ouvrages ascétiques sont pleins des règles les plus sublimes de la vie intérieure. Ses *Commentaires* sur l'Ecriture sainte sont un peu diffus, mais remplis de bonnes et solides explications.

RICHARD d'ARMAGH ou **RADULPHE**, nommé dans sa patrie *Fitz Ralph*, né à Dundalk en Irlande, étudia à Oxford, y devint professeur en théologie, et gagna les bonnes grâces d'Edouard III, qui le fit successivement doyen de Litchfield, chancelier de l'université d'Oxford en 1333. Il devint ensuite archevêque d'Armagh l'an 1347. Il soutint la juridiction des évêques et des curés contre les religieux mendians qui l'accusèrent d'hérésie. Il fut cité à Avignon, où il mourut le 16 novembre 1360, après un séjour de trois ans, sans avoir terminé les affaires pour lesquelles il avait été mandé. Il avait la réputation d'un homme versé dans la lecture de l'Ecriture sainte et des Pères.

Ses principaux ouvrages sont : | plusieurs *Sermons* ; | un écrit intitulé : *Defensio curatorium adversus mendicantes*, Paris, 1496, in-8°. Il avait déclamé ce discours à Avignon. Roger de Conway lui opposa *Defensio mendicantium*. | Un autre *De audientia confessionum* ; | un *Traité curieux*, in-8°, Paris, 1512, *contre les erreurs des Arméniens*. L'auteur n'en est pourtant pas exempt lui-même ; il incline quelquefois vers celles que Wiclif soutenait en ce temps.

RICHARD (MARTIN), peintre, natif d'Anvers, mourut en 1656, âgé de 45 ans. Il se sentit du goût pour le paysage, et fit toutes les études nécessaires pour y réussir. On estimait ses tableaux, qu'il ornait de belles fabriques. Le célèbre Van-Dyck faisait en particulier beaucoup de cas de ce maître, et voulut en avoir un portrait. Un jour que Richard s'approcha des fortifications de Namur pour les dessiner, il fut arrêté comme espion ; mais il se fit connaître, et obtint sa liberté. Ce qu'il y a de singulier dans ce peintre, c'est qu'il vint au monde avec le bras gauche seulement. Son frère David Richard s'appliqua aussi à la peinture, mais avec moins de succès.

RICHARD (JEAN), bachelier en théologie, né à Paris, fut nommé à la cure de Triel, diocèse de Rouen. Après l'avoir occupée pendant 18 ans, il fut arrêté et mis dans les prisons de l'officialité de Rouen, pour avoir écrit contre la signature du Formulaire. Il mourut à Paris en 1686, à l'âge de 63 ans. Il avait permuté sa cure pour le prieuré d'Avoie près Chevreuse. On a de lui plusieurs ouvrages qui furent lus dans le temps, mais qui ont été effacés par d'autres meilleurs : | *L'Agneau pascal* ou *Explication des cérémonies que les Juifs observent dans la manducation de l'agneau de Pâques, appliquées dans un sens spirituel à la manducation de l'agneau divin dans l'eucharistie*, in-8°, 1686 ; | *Pratiques de piété pour honorer Jésus-Christ dans l'eucharistie*, in-12, 1683 ; | *Sentimens d'Erasmus conformes à ceux de l'Eglise catholique sur tous les points controversés*. Apologie un peu trop générale, et qui ne s'accorde que bien difficilement avec ce que l'histoire et les écrits d'Erasmus nous en apprennent (voyez son article). | *Aphorismes de controverse*, etc.

RICHARD (JEAN), né à Verdun en 1659, se fit recevoir avocat à Orléans ; mais ce fut moins pour en exercer les

fonctions que pour avoir un titre. Quoique laïque et marié, il choisit un genre d'occupation que l'on prend très rarement dans cet état. Il se fit auteur de sermons. Il prêcha toute sa vie de son cabinet, ou du moins il eut le plaisir de s'entendre prêcher. On a de lui : | *des Discours moraux*, en 5 vol. in-12, en forme de sermons, qui furent bientôt suivis de cinq autres en forme de prêches, et de deux autres sur les mystères de Notre-Seigneur et sur les fêtes de la Vierge : ils sont solidement écrits, mais ils manquent de chaleur et de nerf. | *Eloges historiques des saints*, 1716, 4 vol. in-12; | *Dictionnaire moral, ou La Science universelle de la chaire*, en 6 vol. in-8°. On trouve dans cet ouvrage, par ordre alphabétique, ce que les prédicateurs français, espagnols, italiens, allemands, ont dit de plus curieux et de plus solide sur les différens sujets. Il est l'éditeur des *Sermons* de Fromentières, des *Prônes* de Joly, des *Discours* de l'abbé Boileau. La vieillesse ne fut pas pour lui un temps de repos; il travailla jusqu'à sa mort, arrivée en 1719, à 81 ans.

RICHARD (RENÉ), historiographe de France, fils d'un notaire de Saumur, naquit en 1634. Il entra de bonne heure dans la congrégation de l'Oratoire, d'où il sortit, après avoir été employé dans les missions faites par ordre du roi dans les diocèses de Luçon et de La Rochelle. Il obtint un canonicat de Sainte-Opportune à Paris, et mourut doyen de ce chapitre en 1727. Il avait eu le titre d'historiographe de France. L'abbé Richard était un homme singulier, et la singularité de son caractère a passé dans ses écrits. Les principaux sont : | *Parallèle du cardinal de Richelieu et du cardinal Mazarin*, Paris, 1704, in-12; réimprimé en 1716. Cet ouvrage pèche en bien des endroits, contre la vérité de l'histoire. L'auteur n'avait ni l'esprit assez profond, ni le jugement assez solide, ni une assez grande connaissance des affaires, pour faire des parallèles justes. Il avait promis de comparer aussi les deux derniers confesseurs de Louis XIV, La Chaise et Le Tellier; les deux archevêques de Paris, Harlai et Noailles, et quelques-uns des ministres de Louis XIV : mais ces ouvrages n'ont pas vu le jour. | *Maximes chrétiennes*, et le *Choix d'un bon directeur*, ouvrages composés pour les demoiselles de Saint-Cyr; | *Vie de Jean-Antoine Le Vacher, prêtre, instituteur des sœurs de*

l'union chrétienne, in-12; | *Histoire de la vie du père Joseph du Tremblay, capucin, employé par Louis XIII dans les affaires d'état*, in-12. L'abbé Richard peint dans cet ouvrage le père Joseph comme un saint, tel qu'il a dû être; mais peu de temps après, il en donna un portrait contradictoire dans le livre intitulé : *Le véritable père Joseph, capucin, contenant l'histoire anecdotique du cardinal de Richelieu*, Saint-Jean-de-Maurienne (Rouen), 1704, in-12, réimprimé en 1750, 2 vol. in-12. Et pour mieux se déguiser, il fit une critique de cette histoire, sous le titre de *Réponse au livre intitulé : Le véritable père Joseph*, in-12, avec le précédent. Si effectivement tous ces ouvrages opposés les uns aux autres, sont de l'abbé Richard, ils prouvent un esprit inconstant, tortueux et faux, qui recherchait moins le vrai que la très vaine gloire de revêtir le mensonge de toutes sortes de couleurs. | *Dissertation sur l'indult*, in-8°; | *Traité des pensions royales* in-12.

RICHARD (le père CHARLES-LOUIS), écrivain ecclésiastique, né en 1711 à Blainville-sur-Eau, en Lorraine, d'une famille noble, mais pauvre, était âgé de 16 ans, lorsqu'il entra dans l'ordre de Saint-Dominique. Après avoir fait sa profession à Nancy, il se rendit à Paris et habita successivement les maisons que les dominicains possédaient rue Saint-Dominique et rue Saint-Jacques, dans la capitale. Il fit ses cours de théologie, fut reçu docteur, et consacra dès lors sa plume à la défense des principes religieux menacés par la philosophie du 18^e siècle. Quelques écrits, dans lesquels il attaquait un arrêt du parlement de Paris, intervenu au sujet du mariage d'un juif converti, lui ayant fait appréhender que cette cour ne lui suscitât de fâcheuses affaires, il prit le parti de se retirer à Lille en Flandre. Il y resta jusqu'à la révolution. Alors il passa dans les Pays-Bas, et il était à Mons en 1794, quand les troupes françaises s'emparèrent de cette ville. Hors d'état de fuir, à cause de son grand âge, il s'y tint caché; mais il fut découvert et traduit devant une commission militaire, qui, sans égard pour ses vieux ans, le condamna à être fusillé. Le motif de cette condamnation était un écrit qu'il avait publié à Mons, sous ce titre : *Parallèle des Juifs qui ont crucifié Jésus-Christ avec les Français qui ont tué leur roi*. Le jugement fut exécuté le 16 août 1794.

Le père Richard avait 84 ans ⁽¹⁾. Il alla à la mort avec courage, et même avec allégresse, appuyé sur le bras du père Sylvestre Talion, récollet, son confesseur, et récitant des prières. Il avait publié un grand nombre d'ouvrages, dont les titres suivent : *Dissertation sur la possession des corps, et l'infestation des maisons, par les demons*, 1746, in-8° ; | *Dictionnaire universel des sciences ecclésiastiques*, 1760, 5 vol. in-folio, avec un volume de supplément, par les PP. Richard et Giraud, dominicains du faubourg Saint-Germain. La France littéraire, tome 1, page 385, attribue ce dictionnaire à Jean Richard, aussi dominicain et docteur de Sorbonne, mais il paraît constant qu'il est du père Charles-Louis ; | *Examen du libelle intitulé : Histoire de l'établissement des moines mendiants*, 1767, in-12 ; | *Lettre d'un archevêque à l'auteur de la brochure intitulée : Du droit des souverains sur les biens-fonds du clergé et des moines*, Paris, 1770, in-8° ; | *Dissertation sur les vœux*, 1771, in-12 ; | *Lettre d'un docteur de Sorbonne à l'auteur de l'Essai historique et critique sur les privilèges et les exemptions des réguliers*, 1771, in-12 ; | *Analyse des conciles généraux et particuliers*, 1772 - 1777, 5 vol. in-4° ; | *La nature en contraste avec la religion et la raison, ou l'ouvrage qui a pour titre : De la nature, condamnée au tribunal de la foi et du bon sens*, 1775, in-8° ; | *Observations modestes sur les pensées de d'Alembert*, 1774, in-8° ; | *Défense de la religion, de la morale, de la vertu, de la société*, 1775, in-8° ; | *L'accord des lois divines, ecclésiastiques et civiles, relativement à l'état du clergé*, 1775, in-8° ; | *Réponse à la lettre écrite par un théologien (par Condorcet) à l'auteur du Dictionnaire des trois siècles*, 1775, in-12 ; | *les Protestans déboutés de leurs prétentions*, 1776, in-12 ; | *les Cent questions d'un paroissien au curé de ^{***}*, 1776, in-12, contre l'écrit de Guidi, intitulé, *Dialogue entre un évêque et un curé, au sujet*

des mariages des protestans (voyez GUIDI) ; | *Réponse à la diatribe de Voltaire contre le clergé de France*, 1776, in-8° ; | *Le Préservatif nécessaire à toutes les personnes qui ont lu les lettres fausement attribuées au pape Clément XII*, 1776, in-8° ; | *Annales de la charité ou de la bienfaisance chrétienne*, Paris, 1783, 2 vol. in-12 ; | *Réfutation de l'Alambic moral* ; | *Voltaire de retour des ombres, et sur le point d'y retourner pour n'en plus revenir, à tous ceux qu'il a trompés*, Bruxelles et Paris, 1776, in-12, attribué au père Richard, dans le *Dictionnaire des Anonymes*, n° 41.056, et mis comme douteux dans la table du même *Dictionnaire*, tome 4, p. 352 ; | quatre volumes de *Sermons*, in-12 ; beaucoup d'autres opuscules et plusieurs brochures anonymes imprimées à Mons et à Lille, toutes relatives au serment exigé des prêtres, et à la révolution, mais qu'il serait difficile aujourd'hui de trouver ailleurs que dans le cabinet de quelques curieux, les imprimeurs les ayant brûlées, dans la crainte d'être compromis. (Voy. *Dictionnaire des Anonymes*, ibid.) Les écrits du père Richard sont jugés un peu sévèrement dans le *Nouveau Dictionnaire historique* (de Prudhomme) ; on lui reproche d'écrire mal, sans chaleur, sans coloris. A ce jugement nous en opposerons un autre, dont il résulte que cet estimable religieux n'était cependant pas si dépourvu des qualités qui constituent le bon écrivain. Il s'agit de l'*Analyse des conciles généraux* : « La netteté, l'ordre, la précision, ne sont pas, dit un critique, les seules qualités qui caractérisent cet ouvrage ; on y trouve tout ce qui peut intéresser le lecteur curieux et le savant : style, érudition, critique, intelligence profonde du droit ancien et moderne, etc. etc. (1). » Celui qui mérite cet éloge n'est pas, ce nous semble, un écrivain si médiocre. Ce qu'on ne conteste point, c'est que le père Richard avait toutes les vertus de son état, et ce mérite en vaut bien un autre. On trouve dans les *Martyrs de la Foi* un article long et intéressant sur le père Richard. Nous avons seulement remarqué que la liste des ouvrages diffère de celle que nous donnons.

RICHARD JEAN-PIERRE, prédicateur, né à Belfort en Alsace, le 7 février 1743, commença ses études dans le collège de

(1) D'après le *Dictionnaire des anonymes*, tome 2, pag. 591, n° 8.345, ce serait un ouvrage intitulé : *Des droits de la maison d'Autriche sur la Belgique*, par le père Richard, Mons, Monjot, 1794, in-8°, qui aurait servi de prétexte à la mort de ce religieux, fusillé, au tant ce même dictionnaire, le 14 août, au lieu du 16, date des *Mémoires pour servir à l'histoire ecclésiastique pendant le dix-huitième siècle*. Mais dans le jugement qui fut rendu le 23 thermidor (15 août), le motif de la condamnation est énoncé. C'est la publication du livre intitulé : *Paroles des Juifs*, etc., auquel plusieurs passages y sont rapportés.

(1) *Nouvelle Bibliothèque d'un homme de goût*, tom. 3, pag. 237.

sa ville natale et entra ensuite dans celui des jésuites de Colmar. En 1760 il prit l'habit de cette société : et lors de la suppression de cet ordre, il se retira d'abord en Lorraine où il se plaça sous la protection du roi Stanislas de Pologne. Richard se rendit ensuite à Liège où il soigna l'éducation des neveux de l'évêque. Le père Richard ne fut de retour en France qu'en 1786, et dès lors il se livra à la prédication. Il se fit connaître assez avantageusement pour être chargé trois ans après de prêcher à la cour la Pentecôte, et fut interrompu dans ce pieux exercice par les troubles de la révolution. Quoiqu'il n'eût point prêté le serment, il resta constamment à Paris, et en 1800 il reprit ses prédications. M. le cardinal de Belloy le nomma, en 1805, chanoine de la métropole. En 1818, il fut chargé de la station du carême aux Tuileries; il devait même remplir, deux ans après, celle de l'*Avent*; mais atteint par une violente maladie, il mourut le 29 septembre 1820, âgé de soixante-dix-sept ans. Il a laissé un *Recueil de Sermons*, contenant vingt-neuf discours pour les dimanches de l'*Avent*, du carême, et pour les principales fêtes de l'année; ils se font remarquer par l'ordonnance, l'esprit, la diction, la couleur générale, et la profonde connaissance de l'auteur dans les matières ecclésiastiques. Ils ont été imprimés, Paris, Adrien Leclère, 1822, 4 vol. in-12, avec portrait.

* RICHARD (N. l'abbé), mort vers 1800, a publié : | des *Réflexions critiques* sur le livre intitulé : *Les mœurs*, de Toussaint, 1748, in-12; | *Tableau historique, topographique et physique de la Bourgogne*, 1753-1760, 8 vol. in-24; | *Description historique et critique de l'Italie*, Paris, 1766-70, 6 vol. in-12; | *Théorie des songes*, 1766, in-12; | *Histoire naturelle de l'air et des météores*, 1770, 40 vol. in-12; | *Histoire naturelle, civile et politique du Tanquin*, 1778, 2 vol. in-12.

* RICHARD (LOUIS-CLAUDE-MARIE), savant botaniste, né à Versailles, le 4 septembre 1754, était fils de Claude Richard, jardinier du roi à Auteuil, homme fort instruit qui l'envoya au collège de Vernon, pour y achever ses études, se proposant de lui faire embrasser l'état ecclésiastique; mais celui-ci, entraîné par son goût pour la botanique, quitta la maison paternelle et vint à Paris pour se livrer sans contrainte à sa science favorite. Les dures privations auxquelles il fut

soumis dans les premiers temps, loin d'ébranler sa vocation, ne firent pour ainsi dire qu'augmenter en lui l'ardeur du travail : il donna des leçons de dessin qui lui procurèrent de l'aisance et le mirent bientôt à même de faire des économies. Il poursuivit donc avec persévérance l'étude des sciences naturelles, et il y fit de si grands progrès qu'en 1781 l'académie des sciences le proposa au roi pour un voyage dans la Guiane française et aux Antilles. Après avoir parcouru ces pays pendant huit ans, il revint dans sa patrie pour y réclamer la récompense due à ses services; mais on était alors en 1789, et il n'y trouva que des maux à déplorer. Ses finances étant presque épuisées, il fut long-temps réduit à un état de gêne que le délabrement de sa santé rendait encore plus cruel. Cependant un ordre de choses plus calme vint améliorer sa position. Il fut choisi pour remplir la chaire de botanique à l'école de médecine, et quelques années après il fut élu membre de la première classe de l'institut dans la section de zoologie et d'anatomie comparée. Il s'acquit bientôt une grande réputation par ses leçons de botanique, par ses herborisations, et il publia plusieurs *Mémoires* qui ont puissamment contribué aux progrès de la botanique. Il est mort le 7 juin 1821, honoré de l'estime des savans les plus distingués de l'Europe. Il était membre correspondant de la société royale de Londres et chevalier de la légion-d'honneur. C'est à son zèle qu'on doit la création du jardin de botanique de la faculté de médecine, dans lequel il classa toutes les plantes médicinales. Il aimait la science pour elle-même; toutes ses recherches tendaient à mieux connaître l'organisation des plantes, à déterminer leurs affinités, à ramener la science de l'histoire naturelle à un petit nombre de principes, et à créer une philosophie botanique qui pût remplacer celle de Linnée. A cet effet il a poussé l'art d'observer la nature jusque dans les plus petits détails : la difficulté que présentait un objet était pour lui une raison de s'en occuper; l'organisation la plus compliquée était celle qui l'intéressait le plus, et il passait des mois entiers à suivre une observation, lorsqu'elle lui paraissait devoir répandre de la lumière sur un point obscur. Il possédait au plus haut degré l'art du dessin, et toutes ses figures offrent les détails les plus minutieux avec une netteté et une exactitude admirables. On re-

grette que son style soit négligé ; mais on trouve dans tous ses écrits des observations neuves et profondes. On lui doit : | *Dictionnaire élémentaire de botanique* par Bulliard, revu et presque entièrement refondu, Amsterdam, in-8°, 1800. C'est le catalogue le plus complet et le plus philosophique que nous ayons des termes techniques de la botanique ; | *Démonstrations botaniques* ou *Analyse du fruit considéré en général*, Paris, 1808, in-8° ; ouvrage remarquable par son extrême concision, les idées exactes qu'il renferme, et qui a été traduit en plusieurs langues ; | *Commentarii botanica de coniferis et cycadeis*, Paris, et Stuttgart, 1826, in-4°, fig., ouvrage posthume publié par son fils. Il a aussi publié plusieurs *Mémoires* dans le recueil de l'institut, dans les *Annales du Muséum* et dans divers autres recueils scientifiques. Il a encore fourni quelques articles au *nouveau Dictionnaire d'histoire naturelle*, publié chez Deterville, et il a rédigé la *Flore de l'Amérique septentrionale*, de Michaud, en latin, 1805, 2 vol. in-8°.

* **RICHARD (GABRIEL)**, missionnaire français, naquit à Saintes le 15 octobre 1764, et descendait, dit-on, de la famille de Bossuet par sa mère. Après avoir fait ses études de théologie au séminaire d'Angers, il vint à la Solitude à Issy, pour entrer dans la congrégation de Saint-Sulpice, et fut ordonné prêtre en 1791. M. Emery l'envoya l'année suivante aux Etats-Unis. On le destinait à professer les mathématiques au collège naissant de Baltimore ; mais, au bout de trois mois, M. Carrol, évêque, qui avait sous sa juridiction tous les catholiques des Etats-Unis, l'envoya à Kaskaskia, ville située sur le territoire des Illinois, où il y avait une colonie d'anciens Canadiens français. L'abbé Richard y demeura depuis le 4 décembre 1792 jusqu'au 22 mars 1798, époque à laquelle il partit avec MM. Levadoux et Dihet pour la Ville-de-Détroit, la ville la plus importante du Michigan. Cette ville et ses environs contiennent 1800 catholiques, originaires du Canada, et on en trouve environ sept mille disséminés, souvent à de grands intervalles, dans tout le Michigan. Richard fut constamment depuis chargé de cette mission, et il était en dernier lieu grand-vicaire de M. l'évêque de l'Ohio pour le Michigan. Il visitait de temps en temps les catholiques de cette contrée qui ont des établissements à la prairie du Chien, à la Baie-

Verte, à Michillimackinac, sur les rives du Raisin et à la Baie-Saint-Joseph. La Ville-de-Détroit essuya, le 1^{er} juin 1805, un incendie qui consuma l'église, bâtie en 1750, par les soins du père Roque, recollet. Richard parvint à en construire une nouvelle en pierres, de 116 pieds de long sur 60 de large. En 1809 il se procura une presse et des caractères, et commença un recueil périodique, en français, sous le titre d'*Essais du Michigan*, qu'il espérait pouvoir être utile à la religion catholique ; mais l'éloignement des catholiques et l'irrégularité du service des postes empêchèrent le succès de cette publication. La presse de Richard fut long-temps la seule dans le Michigan, et elle rendit sous sa direction plusieurs services. Dans la guerre des Etats-Unis avec l'Angleterre, en 1812, les Anglais firent Richard prisonnier, et l'envoyèrent à Sandwich dans le Bas-Canada, où il trouva encore occasion d'exercer son zèle, et où il parvint à sauver quelques prisonniers qui, étant tombés entre les mains des Indiens, allaient périr dans les tourmens. A son retour à la Ville-de-Détroit, tout était dans la confusion ; on manquait de blé, et les autres comestibles étaient rares. Richard parvint à se procurer du blé, qu'il distribua gratuitement aux plus nécessiteux. En 1817 il entreprit de bâtir dans cette ville une chapelle, c'est celle de Sainte-Anne, que le défaut de fonds a empêché d'achever sur le premier plan. En 1823, Richard fut élu député au congrès ; il est le premier ecclésiastique qui ait eu cet honneur. Il accepta cette mission qui lui permettait de rendre des services aux catholiques, et le traitement qu'il recevait lui fournit des moyens d'achever les églises dont il avait projeté la construction. Il entretenait des relations avec différentes tribus du Michigan, et leur envoyait des missionnaires. Malheureusement le nombre des prêtres est de beaucoup insuffisant pour les besoins du pays. Le choléra ayant éclaté en 1832, à la Ville-de-Détroit, Richard fut victime de son zèle, et mourut le 13 septembre de la 6^{ème} année. *L'Ami de la Religion* lui a consacré une *Notice* fort intéressante dans son numéro du 22 novembre 1832. Le tome 3^e des *Annales de la Propagation de la foi*, renferme des lettres de ce pieux ecclésiastique.

RICHARDOT (FRANÇOIS), naquit en 1507, à Morcy près de Vesoul en Franche-Comté, et se fit religieux augustin dans

le couvent de Champlitte. Il devint ensuite professeur dans l'université de Besançon et à Paris, et succéda au cardinal de Granvelle dans l'évêché d'Arras, en 1561. Il préserva son diocèse des erreurs des protestans, parut avec éclat au concile de Trente, et eut beaucoup de part à l'érection de l'université de Douai. Sa mort, arrivée en 1574, à 67 ans, fut digne des vertus qui avaient illustré sa vie. On a de lui : | des *Ordonnances synodales*, Anvers, 1588 ; | un *Traité de controverse* ; | des *Sermons* en français, traduits en latin par François Schott, avocat de Saint-Omer, 1608, in-4° ; | *Institution des pasteurs*, Arras, 1564, et d'autres ouvrages. -- JEAN RICHARDOT, son neveu, fut président du conseil d'Arras, puis du conseil privé de Bruxelles. Il se signala par sa fidélité et par sa capacité dans plusieurs négociations importantes, et surtout dans l'ambassade que l'archiduc Albert envoya, au nom du roi d'Espagne, à Vervins. Alexandre de Parme en faisait un cas tout particulier, et l'employa dans les occasions les plus importantes comme les plus délicates. Quand les mécontents demandaient à traiter avec lui, il les renvoyait au président Richardot. Cet habile négociateur mourut en 1609.

RICHARDSON (JEAN), théologien anglican, natif de Chester, devint évêque d'Armagh, en Irlande, et mourut en 1653. On a de lui des *Observations choisies sur l'ancien Testament*, in-fol., en anglais, qui pèchent souvent contre leur titre.

RICHARDSON (SAMUEL), né près de Derby en Angleterre, en 1689, mort le 4 juin 1761, exerça long-temps la profession d'imprimeur, et composa plusieurs romans qui eurent de la vogue. Ses principaux ouvrages sont : | *Pamela*, ou *La Vertu récompensée*, traduit en français, en 4 vol. in-12. Ce roman, qui eut cinq éditions dans la même année, est le premier fondement de la réputation de Richardson ; il semble présenter des encouragemens à la vertu, mais lui présente réellement des écueils, et des illusions ;

Lettres de miss Clarisse Harlowe, traduites en français par l'abbé Prévôt, en 15 parties in-12, pleines de cette morale factice qui, par des couleurs empruntées, exalte l'imagination, et affecte dangereusement le cœur. | *Histoire de sir Charles Grandisson*, traduite encore en français par l'abbé Prévôt, 8 parties in-12. C'est sur un fond tout différent ; mais ce sont les mêmes défauts, du moins pour

ceux qui n'aiment point qu'on alonge le récit des peines, des soins, des mouvemens qui agitent les personnages d'un roman : cependant si une *saine morale* est considérée pour quelque chose, on la trouve répandue dans tout ce roman. Il a paru, en 1804, une *Correspondance de Samuel Richardson*, précédée d'une *Notice biographique et critique*, par Mistriss Barbauld. La *Notice* de sir Walter Scott, t. 1^{er} de sa *Biographie littéraire des romanciers célèbres* est pleine de détails curieux.

* RICHAUD (HYACINTHE), ancien maire de la ville de Versailles, membre de la légion-d'honneur, naquit à Faucon, arrondissement de Barcelonnette, département des Basses-Alpes, en 1757. Pendant quelques années Richaud exerça, à Châlons-sur-Saône, la profession de négociant. En 1787, il quitta cette ville et vint à Versailles succéder à son oncle dans sa maison de commerce. Constamment en rapport avec ses concitoyens, il ne tarda pas à se faire remarquer par une probité sévère, par son esprit de rectitude et de justice. Appelé à la première magistrature de Versailles, il justifia bientôt, par un acte de dévouement, le choix que les habitans avaient fait de lui, en s'efforçant, dans la journée du 9 septembre 1792, d'arracher au fer de quelques furieux les malheureux prisonniers d'Orléans. Richaud instruit officiellement de la prochaine arrivée des prisonniers, et craignant les excès auxquels il savait qu'étaient disposés à se porter contre eux six mille hommes réunis en ce moment à Versailles, des divers points du département, pour s'organiser en bataillon de volontaires, conjura le ministre de donner une autre direction aux prisonniers, et n'obtint pour réponse que l'ordre le plus impératif de les recevoir. Il fit en conséquence les dispositions les plus sages et les plus prévoyantes, et l'ancienne ménagerie, située à une demi-lieue de Versailles, fut préparée comme le lieu le plus sûr et le plus facile à défendre. Richaud lut aux habitans de la ville une proclamation pleine de prudence et d'humanité. Les prisonniers arrivent, escortés de deux mille fédérés ; les charrettes sur lesquelles ils sont transportés traversent la ville, près d'en sortir, elles sont arrêtées par une foule immense qui demande qu'on livre les prisonniers. Richaud, à la tête du convoi qu'il protégeait, harangue les factieux, invoque la loi et l'humanité ;

il n'est pas entendu, déjà les armes sont levées sur ces infortunés; il monte alors sur la première charrette, et se jette au devant des coups dont ils vont être atteints. Mais ne pouvant arrêter la fureur des factieux, il se couvre la tête de son écharpe et se confond avec ceux qu'il ne pouvait sauver. Un habitant de Versailles le reconnaît, voit son danger, l'enlève et le transporte dans une maison voisine, où il s'évanouit d'horreur et de fatigue : quand il reprit ses sens, le crime avait triomphé. Mais les suites de cette fatale journée réservèrent à son courage d'autres épreuves; la géole et la maison d'arrêt deviennent, le soir, le théâtre des actes de la frénésie la plus sanguinaire de la part des mêmes hommes; déjà plusieurs détenus avaient été massacrés. Richaud y court, et au milieu de cette horrible boucherie, bravant la mort, il parvient à dissiper ces monstres effrayés et sauve la vie à douze de ces malheureuses victimes. Nommé député de Seine-et-Oise à la Convention nationale, il réclama l'an 1^{er} (1793), la levée de la permanence des conseils généraux des communes et des sections; en l'an 2, il se refusa à l'arrestation du brave général Hédouville, et laissa inexécuté l'ordre qu'il avait reçu du comité de salut public, de faire sortir de l'armée de la Moselle les officiers de famille noble qui s'y trouvaient. Etant en mission près de cette armée, ce fut lui qui annonça l'évacuation de Saarbruck par les ennemis, et la prise de Deux-Ponts. En l'an 3, il vota la suppression du *maximum* et combattit la restriction proposée par Lecointre en faveur des grains. En l'an 4, il fut réélu au conseil des Cinq-cents, et, après le 9 thermidor, il fut chargé de rendre à la liberté de nombreuses victimes qui geignaient dans les cachots de Lyon. En 1816, Richaud présida la cérémonie funèbre ordonnée par le gouvernement en l'honneur des prisonniers massacrés à Versailles. Il aurait pu parvenir à de hauts emplois, mais il n'avait pas d'autre ambition que d'être utile à la ville qui lui avait donné des marques d'intérêt; lors de la création des administrations départementales, il fut nommé conseiller de préfecture, et il conserva cette place jusqu'à sa mort, survenue en avril 1827.

RICHE (CLAUDE-ANTOINE-GASPARD), naturaliste et médecin, né à Chamelet près de Lyon, le 20 août 1762, fut d'abord destiné par ses parens à la magistrature. Mais son père, Riche de Prency, étant

mort, il se livra entièrement à son goût pour les sciences, et se rendit à Montpellier pour y étudier la médecine, il y fut reçu docteur en 1787. Ses succès avaient été si brillans que l'académie de cette ville, dérogeant à ses réglemens, qui lui défendaient d'admettre aucun étudiant en médecine, l'avait nommé son associé correspondant. Riche parcourut de temps à autre les montagnes de Languedoc pour y augmenter ses connaissances en botanique et en géologie, et vint à Paris en 1788. Accueilli avec empressement par Vicq-d'Azir, il fut associé à ses travaux, et ce fut lui qui composa les tableaux qui précèdent l'*Anatomie comparée*. Le gouvernement le nomma naturaliste dans l'expédition infructueuse destinée à la recherche du malheureux La Peyrouse, et dans ce voyage il eut occasion d'enrichir l'histoire naturelle de découvertes précieuses. Mais les nouvelles de la révolution française, ayant partagé les opinions parmi ceux qui étaient de ce voyage, interrompirent l'expédition. Le commandant fit partir pour Samarang Riche et les autres qui semblaient avoir embrassé les nouveaux principes. Les collections, les journaux, les cartes, restèrent entre les mains du même commandant; elles passèrent en Angleterre, d'où on n'a renvoyé en France que la partie qui concerne l'histoire naturelle. Riche, après quelque séjour dans l'île de France, revint dans sa patrie; mais il y arriva dans un si mauvais état de santé, qu'étant allé prendre les eaux au Mont-d'Or, il y mourut peu de temps après, le 5 septembre 1797 à l'âge de trente-cinq ans. Parmi les nombreux *Mémoires* qu'il a publiés, on cite ceux qui roulent sur la *classification des êtres naturels par leurs parties intérieures*; sur un *système naturel de larves*; sur les *animaux microscopiques* et sur les *coquillages pétrifiés des environs de Paris*. M. Cuvier faisait un très grand cas de ce naturaliste. Voyez le *Supplément aux Eloges de Cuvier*.

RICHEBOURG. Voyez **BOURDOT** et **PORCHER** de **LISSONAY**.

RICHELET (CÉSAR-PIERRE), naquit en 1631, à Cheminon en Champagne. La langue française fut son étude principale. L'abbé d'Aubignac l'admit dans son académie, en 1665. (Voy. **HEDELIN**.) Richelet habitait la capitale depuis 1660, et il s'y fit recevoir avocat. Il quitta ensuite Paris, et parcourut différentes villes de province, où son penchant pour la satire

lui fit bien des ennemis. Il mourut à Paris en 1698, à 67 ans. Nous avons de lui : | *Dictionnaire français, contenant l'explication des mots, plusieurs nouvelles remarques sur la langue française, les expressions propres, figurées et burlesques*, etc. La première édition de cet ouvrage est de Genève, 1680, in-4° (voyez FABRE) ; et la dernière est de Lyon, 1759, 5 vol. in-fol. On la doit à l'abbé Goujet, qui a donné en même temps un *Abrégé* de ce Dictionnaire, en 1 vol. in-8°, réimprimé avec des augmentations en 2 vol., par Wailly. On a beaucoup blâmé l'orthographe de Richelet ; mais on a réprouvé avec encore plus de raison les inutilités et les grossièretés malignes dont son ouvrage fourmille. L'édition publiée par l'abbé Goujet est purgée des principales. Quelques curieux bizarres lui préférèrent la première, à cause des méchancetés qu'elle renferme. | *Dictionnaire des rimes*. Une bonne édition de cet ouvrage, qui ne fera jamais un poète, est celle de M. Berthelin, en 1760, in-8°. L'éditeur l'a augmentée et mis dans un nouvel ordre. | *Les plus belles lettres des meilleurs auteurs français*, avec des notes, recueil très médiocre : Bruzen de la Martinière en a donné une nouvelle édition en 1727, 2 vol. in-42. | *Histoire de la Floride*, écrite en espagnol par Garcilaso de la Véga, traduite en français, plusieurs fois réimprimée. La dernière édition est celle de Leyde, en 1731, in-8°, en 4 vol., avec figures.

RICHELIEU. Voyez PLESSIS.

* **RICHELIEU** (ARMAND-EMMANUEL-SOPHIE-SEPTIMANIE du PLESSIS, duc de), petit-fils du maréchal de Richelieu, et fils du duc de Fronsac, président du conseil des ministres sous Louis XVIII, naquit à Paris le 25 septembre 1766, et porta d'abord le nom de comte de Chinon, puis celui de duc de Fronsac qu'il échangea en 1791, époque de la mort de son père, contre celui de Richelieu. Il entra au collège du Plessis, fondé par le cardinal de Richelieu, grand-oncle de son aïeul, et y fit ses études avec succès. Dès sa première jeunesse il montra les plus heureuses dispositions pour les langues vivantes, et se les rendit si familières, qu'on assure qu'il parlait purement et facilement à chaque ministre étranger, dans la langue de la nation à laquelle il appartenait. Pour terminer son éducation, on le fit voyager en Italie ; mais auparavant il fut marié, à dix-huit ans, à une

riche héritière de l'ancienne maison de Rochechouart. Après avoir visité, sous le nom de comte de Chinon, Turin, Rome, Naples, Florence, et les principales villes d'Italie, il revint en France, et remplit les fonctions de premier gentilhomme auprès de Louis XVI ; c'était en 1789, au commencement de nos troubles politiques. Le 5 octobre, il fut un des premiers qui vinrent avertir la famille royale qu'une troupe de forcenés, hommes et femmes, se dirigeaient sur Versailles. Peu de temps après, il obtint du roi la permission de quitter la France, et se rendit à Vienne, où l'empereur Joseph II lui fit un accueil honorable. Lié d'amitié avec le jeune prince de Ligne, il passa avec lui dans la Russie, alors en guerre avec les Turcs. Catherine II l'employa dans ses armées, où il servit sous les ordres du général Souwaroff. Le duc de Fronsac se distingua au siège d'Ismaïl, prise sur les Turcs le 22 décembre 1790, et sa valeur lui mérita de la czarine une épée à poignée d'or, le grade de général-major, l'ordre de Saint-Georges de 4^e classe ; et, quand il revint à Pétersbourg, il fut reçu à la cour avec distinction. Dans la même année, 1792, Catherine II envoya le duc de Richelieu auprès du prince de Condé, qui, par suite de sa malheureuse campagne, avait demandé à cette souveraine un asile dans ses états pour les Français exilés. On devait en former une colonie près de la mer d'Azof ; mais ce projet ne put se réaliser. Le prince ayant repris les armes contre la république française, le duc de Richelieu se rendit en Angleterre, où se trouvait Monsieur, depuis Louis XVIII, et fut nommé un des six commandans des corps d'émigrés à la solde du gouvernement britannique. Il servit sous les ordres du prince de Condé, et se trouva au siège de Valenciennes, en 1793. Cette campagne ne fut pas plus heureuse que la précédente : alors le duc de Richelieu retourna en Russie, où régnait Paul I^{er}. Il sut gagner la bienveillance du grand-duc Alexandre, depuis empereur, et il obtint le commandement d'un régiment de carabiniers : l'ayant conduit une fois au secours d'un village incendié sans en avoir reçu l'ordre, ce fut pour l'empereur une raison ou un prétexte de lui ôter ce régiment, et de l'exiler de la capitale. On sait qu'à cette époque Paul I^{er} paraissait enthousiaste de Bonaparte. Le duc de Richelieu quitta la Russie, et n'y revint que lors de l'avènement au trône

d'Alexandre I^{er}. L'amitié de ce monarque pour le duc de Richelieu ne s'était point ralentie : il aurait voulu le retenir dans ses états ; mais l'amour de la patrie rappela M. de Richelieu en France, où le calme s'était un peu rétabli après la paix de 1801. Il recueillit les débris de sa première fortune ; mais ce fut tout à l'avantage de ses créanciers : procédé qui fit connaître toute la loyauté de son caractère. On dit qu'il sollicita la radiation de son nom de la liste des émigrés, mais que Bonaparte y ayant mis la condition qu'il quittât le service de la Russie, Richelieu ne voulut point y consentir. Il retourna dans ce pays, et y fut nommé, en 1803, gouverneur civil et militaire d'Odessa, capitale des provinces bornées par la mer Noire, possédées autrefois par les Turcs, et devenues désertes. C'était une colonie fondée par Catherine II, et dont elle avait confié la direction au prince Potemkin. On lui accorda, comme à ce favori, une autorité sans bornes, et il ne s'en servit que pour le bonheur et la prospérité des peuples. A son arrivée à Odessa, cette ville ne renfermait que quatre mille habitants ; en 1805 elle en comptait déjà plus de 20,000, et en 1813 leur nombre s'élevait à 35,000. Cette cité nouvelle fut embellie ; les rues furent tirées au cordeau et plantées d'un double rang d'arbres ; des habitations tristes et malsaines firent place à des constructions élégantes et commodas. Par ses soins un institut et un gymnase y furent fondés sous la direction de l'abbé Nicole, et le commerce y eut bientôt un port où affluent aujourd'hui les vaisseaux de toutes les nations. Plus de cent villages s'élevèrent en un court espace de temps dans cette contrée déserte. Depuis long-temps l'empereur Alexandre désirait visiter les provinces de la Nouvelle Russie : ayant fait ce voyage en 1818, il fut saisi d'étonnement, lorsqu'il vit la prospérité qui régnait partout dans cette partie de ses états, et sur-le-champ il expédia un courrier au duc de Richelieu, pour lui remettre, comme une récompense de son administration paternelle, les décorations de l'ordre de Saint-André, accompagnées d'une lettre écrite par l'empereur lui-même, et dans laquelle on trouve le passage suivant : « En visitant ces pays confiés autrefois à vos soins, j'y ai trouvé à chaque pas, j'y ai admiré avec une satisfaction qui se re- portait sans cesse vers vous, le fruit de vos travaux, de vos intentions droites et

» pures, constamment réalisées par une vi-
 » gillance infatigable. » Richelieu était ren-
 » tré en France en 1814, à l'époque de la res-
 » taurateur des Bourbons. Honorablement
 » accueilli par Louis XVIII, il reprit auprès
 » de ce monarque ses anciennes fonctions
 » de premier gentilhomme de la chambre,
 » et fut nommé pair de France. Au retour
 » de Napoléon de l'île d'Elbe en mars 1815,
 » le duc de Richelieu suivit Louis XVIII à
 » Gand, et revint avec ce prince à Paris,
 » après la seconde abdication de Bonaparte.
 » Le roi confia à Richelieu le portefeuille
 » des affaires étrangères, et lui donna la
 » présidence de son conseil des ministres.
 » Il fut investi de ces emplois dans les cir-
 » constances les plus critiques. Les souve-
 » rains alliés paraissaient exiger de la France
 » d'énormes sacrifices. « Le sort des armes, »
 » dit M. le cardinal de Bausset dans l'*E-
 » loge historique* de Richelieu, « venait de
 » mettre la France à la merci de 7 à
 » 800,000 hommes (il faut lire 1,230,000
 » hommes) : c'était l'Europe entière qui
 » venait, les armes à la main, non pas
 » discuter des calculs et des chiffres,
 » mais commander impérieusement tou-
 » tes les interprétations qu'il lui plairait
 » de donner aux articles du traité de
 » 1814. C'est dans cette grande circon-
 » stance que M. de Richelieu, se servant,
 » pour le salut de la France, de l'honora-
 » ble ascendant que son caractère lui avait
 » donné auprès des principaux cabinets de
 » l'Europe, sut employer dans une juste
 » mesure la plus noble fermeté et une
 » grande habileté. Il existe une lettre de
 » lui au principal ministre d'une grande
 » puissance, dans laquelle il l'invite à ne
 » pas porter au désespoir une grande na-
 » tion qui venait sans doute d'éprouver
 » de grands revers, mais qui sentait en-
 » core ses forces, et dont les ressentimens
 » pouvaient devenir terribles. Il lui dé-
 » clarait en même temps avec franchise,
 » qu'il serait le premier à conseiller ce
 » noble désespoir à son pays, si l'on ne
 » revenait pas à un système de modéra-
 » tion aussi conforme à la saine politique
 » qu'à la justice et à l'honneur. » M. de
 » Richelieu ne montra pas moins de fermeté
 » lors du procès du maréchal Ney ; et dans
 » le discours qu'il prononça le 13 octobre
 » 1815, à la chambre des pairs, son cœur
 » noble et loyal exprima toute son horreur
 » pour une trahison qui avait compromis
 » le salut de la France. Il déploya le même
 » caractère quand il rendit compte à la
 » chambre des députés du traité conclu, le

25 du même mois, avec les ministres des puissances alliées, et lorsque le 8 décembre il parla sur le projet de loi d'amnistie, pour ceux qui avaient adhéré au retour de Bonaparte ou qui en étaient les complices. On remarqua les phrases suivantes... « Il n'était ni juste ni politique, » dit-il, de punir tous ceux qui ont pris part à cette grande rébellion. Il fallait se borner à désigner plusieurs de ceux qui s'y sont trouvés engagés, et une sorte de clameur publique a indiqué les individus dont les noms sont inscrits dans l'ordonnance, etc. » Quelques députés ayant proposé de confisquer les biens des bannis et des condamnés, M. de Richelieu combattit avec force cette proposition, et dit, entre autres choses : « Ce sont les confiscations qui rendent irréparables les maux des révolutions : en punissant les enfans, elles lèguent aux générations les haines et les vengeances ; elles désolent la terre comme des conquérans, à la suite desquels elles marchent. » Il annonça le 23 mars 1816 le mariage du duc de Berri avec une princesse napolitaine ; lut deux projets de loi relatifs à la dotation des membres de la famille royale, et à l'état civil de la maison du roi, et parla les jours suivans sur le budget. Lors de la réorganisation de l'institut, il fut élu membre de l'académie française, puis de celle des beaux-arts ; et le 24 avril il présida les séances d'installation des quatre académies ; enfin le 13 septembre 1818 il fut nommé président de l'académie française. S'étant rendu au congrès d'Aix-la-Chapelle, il y trouva les souverains et leurs ministres pleins d'égards et de considération pour sa personne, mais peu satisfaits du nouveau système qui régnait en France. On proposait d'y apporter des modifications, que la sagesse de Richelieu ne crut pas devoir adopter : aussi, à son retour à Paris, il ne tarda pas à donner sa démission, et fut remplacé par M. Decazes. Plusieurs récompenses méritées accompagnèrent la retraite de Richelieu. Louis XVIII le nomma grand-veneur, le décora du cordon du Saint-Esprit ; et les deux chambres, interprètes des vœux de la nation, le gratifièrent, d'un consentement unanime, à titre de *récompense nationale*, d'une rente annuelle de cinquante mille francs. Cet acte législatif est le plus bel éloge pour le duc de Richelieu. En ayant appris la nouvelle à Bordeaux, où il se trouvait alors, il s'empressa d'écrire aux chambres une lettre

exprimant en substance : « Qu'il serait trop fier d'un témoignage de bienveillance donné par le roi avec le concours des deux chambres pour le refuser ; mais que, comme il s'agissait de lui décerner, aux frais de l'état, une récompense nationale, il ne pouvait se résoudre à voir ajouter, à cause de lui, quelque chose aux charges qui pesaient sur la nation. » Cependant le projet fut adopté, et la générosité des chambres l'emporta sur son noble désintéressement ; mais il en consacra le produit à la fondation d'un hospice dans la ville de Bordeaux. Il voyagea ensuite dans le midi de la France, en Suisse, en Italie, en Allemagne. Il revint à Paris vers la fin de 1819. Peu de temps après, le roi le chargea d'aller en Angleterre complimenter Georges IV sur son avènement au trône. Son départ était fixé pour le 15 février ; mais dans la nuit du 14 fut commis l'horrible assassinat sur la personne du duc de Berri (*voyez* ce nom), ce qui empêcha le voyage de Richelieu. Cédant aux desirs du roi, il accepta de nouveau les fonctions de président du conseil des ministres, et il eut à parcourir une époque extrêmement difficile. Le meurtre d'un membre de la famille royale, duquel on attendait les rejetons qui devaient perpétuer l'auguste dynastie des Bourbons ; l'insurrection d'Espagne qui soumit Ferdinand VII aux cortès ; celles de Naples et de Piémont ; des complots à Paris, dans les provinces, et qui avaient des ramifications dans plusieurs régimens ; un état d'inquiétude malveillante entretenue par les factieux ; des séances tumultueuses dans la chambre des députés ; des voies de fait commis devant le palais des députés ; des attroupemens renouvelés aux portes Saint-Martin, Saint-Denis, où l'on faisait entendre des vociférations séditieuses : tout cela enfin exigea que Richelieu eût recours aux mesures les plus énergiques. Les factieux en murmurèrent ; mais il sut dissiper leurs complots. Cependant, à l'ouverture de la session de novembre 1821, les deux partis les plus opposés de la chambre se trouvèrent réunis, et voulaient, d'un commun avis, renverser le ministère. Dans l'adresse de la chambre, en réponse au discours de la couronne, on lisait ce passage : « Nous vous félicitons, Sire, de vos relations amicales avec les puissances étrangères, » dans une juste confiance qu'une paix aussi précieuse n'est point achetée par

des sacrifices incompatibles avec l'honneur de la nation et avec la dignité de la couronne. » D'après les prérogatives qu'accordait la Charte et tout gouvernement représentatif, le roi pouvait dissoudre la chambre; mais le duc de Richelieu n'osa donner ce conseil, de crainte que de nouvelles élections ne troublassent la tranquillité de la France. Il offrit sa démission, qui fut acceptée. Richelieu ressentit cette fois un véritable chagrin de quitter la présidence du conseil. Cette retraite, que les circonstances avaient exigée de lui, dérangeait tous ses plans pour la prospérité de l'état, et parmi lesquels il comptait l'ouverture de plusieurs canaux, qui devaient faciliter la navigation intérieure. Il assistait néanmoins, et assidûment, aux séances de la chambre des pairs, et s'y prononça contre le projet de donner au gouvernement, comme mesure permanente, la faculté d'établir la censure sur la presse; faculté qu'il proposa, quoique sans succès, de limiter à cinq ans. Quelque temps après, il se rendit au château de Courteille, où demeurait habituellement la duchesse son épouse, et où elle se faisait chérir par ses vertus. Se sentant indisposé, il voulut revenir à Paris; mais, frappé d'une attaque d'apoplexie, il expira dans cette ville dans la nuit du 16 mai 1822, à l'âge de cinquante-quatre ans. Le duc de Richelieu était simple dans ses goûts, généreux, noble et affable dans ses manières; sa franchise et l'élévation de ses vues le rendirent digne de la considération dont l'honoraient les souverains de l'Europe. Sa loyauté était généralement connue; aussi le duc de Wellington disait de lui : *La parole du duc de Richelieu vaut un traité*. C'était l'opinion que firent paraître à son égard les souverains et leurs ministres au congrès d'Aix-la-Chapelle. En parlant de cette mission, M. le cardinal de Bausset s'exprime en ces termes : « Les lettres que M. de Richelieu écrivit au roi, et que S. M. fit lire dans son conseil, passent, dans l'opinion de tous ceux qui en ont eu connaissance, pour des modèles de dignité, de sagesse et de considération profonde sur les grands intérêts de l'Europe... Toutes les lettres importantes adressées aux agents du roi dans les cours étrangères étaient écrites de sa main, et n'offrent ni ratures, ni recherches, ni efforts. Jamais aucun ministre d'état ne s'est moins servi de secrétaires. Il n'était pas un particulier un peu

connu à qui il ne répondît de sa main avec empressement, franchise et obligeance. » Il serait à souhaiter que sa probité et son désintéressement trouvasent beaucoup d'imitateurs. Ce même homme qui, pendant onze ans, avait exercé dans la Nouvelle-Russie un pouvoir absolu, et qui occupa deux fois en France la place de premier ministre, n'avait pour toute fortune qu'un revenu de 12,000 francs sur l'état. Son *Eloge* a été prononcé à l'académie française par M. Dacier, son successeur, et par M. Villemain qui répondit au nouvel académicien. On a lu dans le cours de cet article plusieurs passages de celui qu'a fait à la chambre des pairs M. le cardinal de Bausset.

RICHEMONT (le connétable de). *Voy.* ARTUS III, dit le Justicier, et CHARLES VII.

RICHEMONT (HENRI, comte de). *Voy.* HENRI VII, roi d'Angleterre.

RICHEOME (LOUIS), jésuite, né à Digne en Provence, l'an 1544, défendit avec zèle la foi catholique contre les huguenots. Après avoir été deux fois provincial, il devint assistant général de France en 1598. Il mourut à Bordeaux en 1625, à 87 ans, avec une grande réputation de piété. On a de lui plusieurs *Traités* de controverse, et des écrits ascétiques et théologiques, imprimés à Paris en 2 vol. in-fol., 1628. Quelques-uns lui attribuent le *Traité de l'origine des hérésies*, qui a paru avec le nom de Richelieu-Florimond de Rémond.

* **RICHEPANSE** (ANTOINE), général de division des armées de la république française, naquit en 1770 à Metz, et était fils d'un officier au régiment de Conti. Il entra, très jeune encore au service, se distingua dans les premières campagnes de la révolution, et devint, en 1791, sous-lieutenant dans le premier régiment de chasseurs. L'émigration presque générale des officiers nobles favorisa son avancement. Il fut nommé chef d'escadron, le 20 messidor an 2 (8 juillet 1794), et, deux jours après avoir été promu au grade de chef de brigade, il reçut le 16 prairial an 3 (4 juin 1796) celui de général de brigade. Il contribua à la victoire de Siegburg par sa bravoure et son sang-froid, et partagea avec Lefebvre et d'Hautpoul la gloire de la journée d'Altenkirchen qui lui valut le grade de général de division. Richepanse se distingua encore à la bataille d'Altendorf, où il reçut une blessure.

sure, et fit partie en 1797 de l'armée de Sambre-et-Meuse, sous les ordres du général Hoche, que le gouvernement avait chargé d'y rétablir l'ordre et la discipline. Il y fut chargé du commandement des chasseurs à cheval, à la tête desquels il se signala au combat de Neuwied, où les Impériaux perdirent huit mille prisonniers, vingt-sept pièces de canons et sept drapeaux, combattit, avec sa valeur accoutumée à Engen et sur les bords de l'Iller, où il soutint, avec sa seule division, sans être entamé, l'effort de quarante mille ennemis, et contribua, peu de jours après, à la victoire de Moesskirch. Le 12 décembre 1800, avant quatre heures du matin, ayant reçu l'ordre de se porter d'Ebersberg, sur la route de Naag, à Hohenlinden, et d'y attaquer l'ennemi sur ses derrières, en débouchant par où il jugerait le plus convenable, Richepanse marcha à la tête de ses troupes, à travers les bois, par des chemins affreux, au milieu de la neige et à travers des obstacles de tout genre. La moitié de sa division avait dépassé le village de Saint-Christophe, lorsque une colonne autrichienne l'attaqua par le flanc gauche et la coupa à peu près par le centre. Le général Drouet, qui, à la tête de la seconde colonne, se trouva séparé de la première, se vit forcé de se mettre en bataille. Richepanse, persuadé qu'il n'y avait point un instant à perdre, puisqu'il était déjà neuf heures, et que l'essentiel n'était pas de sauver la division, mais de faire une puissante diversion sur le derrière de l'ennemi, abandonna les troupes qui se trouvaient engagées en arrière : « Belle résolution dans la circonstance la plus difficile, dit le général Dumas, dans son ouvrage sur les campagnes des Français ; admirable exemple de fidélité dans l'exécution des ordres du général en chef ; le général Richepanse marcha donc aux Thermopyles. » Trois bataillons de grenadiers hongrois, réunis en colonne serrée, s'avancèrent au pas de charge. Dans ce moment décisif, le général français, en se retournant vers les braves qui le suivaient, leur dit : *Grenadiers de la quarante-huitième, que dites-vous de ces hommes-là ? — Général, ils sont morts*, fut leur réponse, et ils se précipitèrent sur l'ennemi. Le choc fut terrible ; les Hongrois furent culbutés, et la colonne française renversa ensuite successivement les masses qui lui furent opposées. Moreau avoua que c'était à ce mouvement qu'il devait la victoire

de Hohenlinden. Napoléon nomma, en 1807, Richepanse commandant en chef de la Gaudeloupe. Après avoir débarqué sous le feu meurtrier de toutes les batteries de la côte qui tiraient sur nos vaisseaux, ce général s'empara de la ville de la Basse-terre, battit un corps nombreux de noirs insurgés qui se réfugièrent dans un fort, où, cernés, pressés par Richepanse, ils furent enfin réduits à se faire sauter au nombre de trois cents. Le général était parvenu à rendre la tranquillité à la colonie, lorsqu'atteint de la fièvre jaune ; il y succomba, à l'âge de trente-sept ans. Napoléon donna le nom de ce brave officier à une des rues de Paris.

RICHER (EDMOND), syndic de la faculté de théologie de Paris, né à Chaource, diocèse de Langres, en 1560, vintachever ses études dans la capitale et y fit sa licence avec distinction. Né avec un génie impétueux, il se distingua beaucoup dans le parti de la Ligue. Il eut la hardiesse, dans une de ses thèses, soutenue au mois d'octobre 1591, d'approuver l'action de Jacques Clément. Il avait pris le bonnet de docteur en 1590, devint grand-maître du collège du cardinal Le Moine, puis syndic de la faculté de théologie de Paris, le 2 janvier 1608. Il s'éleva avec force, en 1611, contre la thèse d'un dominicain qui soutenait l'infaillibilité du pape et sa supériorité sur le concile. Il publia la même année, in-4°, un petit écrit intitulé : *De la puissance ecclésiastique et politique*, pour établir les principes sur lesquels il prétendait que la doctrine de l'église de France et de la Sorbonne, touchant l'autorité du concile général et du pape, était fondée. Mais il ne se borna pas là ; il y établit presque tous les principes de Marc-Antoine de Dominis. (*Voy. son article.*) Sous prétexte d'attaquer la puissance du pape, il étalait des principes qui renversaient la puissance royale aussi bien que celle du souverain pontife et des évêques. Tel est celui-ci : « Chaque communauté a droit immédiatement et essentiellement de se gouverner elle-même, c'est à elle et non à aucun particulier que la puissance et la juridiction a été donnée. » Il ajoute : « Ni le temps, ni les lieux, ni la dignité des personnes ne peuvent prescrire contre ce droit fondé dans la loi divine et naturelle. » Ce petit livre souleva contre lui le nonce, les évêques et plusieurs docteurs. On voulut le faire déposer du syndicat,

et faire anathématiser son livre par la faculté de théologie ; mais M. de Verdun, premier président du parlement, eut assez de crédit pour parer ce coup. Le cardinal du Perron, archevêque de Sens, assembla tous les évêques de sa province, et, après plusieurs conférences, l'ouvrage de Richer fut condamné le 13 mars 1612. Son livre, proscrit à Rome, le fut encore par l'archevêque d'Aix et par les évêques de sa province, le 24 mai de la même année. On vit paraître alors de tous côtés une foule d'écrits pour le réfuter. Le cardinal de Richelieu, au génie duquel rien n'échappait, sentit le danger des principes de Richer, et en fut alarmé. L'habile ministre crut qu'il avait eu en vue d'attaquer les deux puissances par ses principes généraux, et il ne se trompa point. « Cet ouvrage, dit le cardinal du Perron, est un levain de vieille doctrine qu'il a couvée et soutenue dès longtemps, en laquelle, encore qu'il ait changé de procédure, pour le fait de l'Eglise, néanmoins il a conservé les mêmes maximes qu'il tenait alors pour le fait de l'état. Car l'an 1591, au mois d'octobre, il soutint publiquement, en Sorbonne, que les états du royaume étaient indubitablement par-dessus le roi, etc. » (Effectivement, lors de la révolution de 1789, on vit l'assemblée nationale, composée dans sa partie dominante de richéristes, régler sur le système du vieux syndicat toutes ses opérations, tant à l'égard de la constitution civile qu'à l'égard de la constitution ecclésiastique.) La cour défendit à Richer de rien écrire pour sa justification, et ordonna à la faculté de le dépouiller du syndicat. On élut un autre syndic en 1612 ; et depuis ce temps les syndics de la faculté ont été élus de deux ans en deux ans, au lieu qu'ils étaient perpétuels auparavant. Richer cessa d'aller aux assemblées de la faculté, et se renferma dans la solitude, uniquement appliqué à l'étude ; mais on l'accusait de continuer à dogmatiser. Il fut enlevé et mis dans les prisons de St.-Victor. Il donna, en 1620, une déclaration par laquelle il protestait qu'il était prêt à rendre raison des propositions de son livre *De la puissance ecclésiastique et politique*. Il en donna une seconde, où il reconnaît l'Eglise romaine pour mère et maîtresse de toutes les Eglises, et déclare que ce qu'il avait écrit « était contraire à la doctrine catholique, exposée fidèlement par les saints Pères ; faux, hérétique, impie,

et pris des écrits empoisonnés de Luther et de Calvin. » Enfin, pour ne laisser aucun doute sur la sincérité de ses rétractations, il en donna une troisième en 1630. L'historien du père Joseph de Paris et l'abbé Racine disent qu'on la lui extorqua ; mais cette violence avec toutes ses circonstances est victorieusement prouvée fautive dans le *Journal de Trévoux*, janvier 1703. Il mourut le 29 novembre 1631. Richer était un homme qui à l'obstination des gens de son état joignait une inflexibilité d'esprit particulière. Vieilli sur les bancs, au milieu de la chicane, endurci dès l'enfance à la misère, il brava la cour, parce qu'il ne lui demandait rien, et qu'il pouvait se passer de tout. Nous avons de lui un grand nombre d'ouvrages, dont les principaux sont : | *Vindiciæ doctrinæ majorum scholæ parisiensis contra defensores monarchiæ et curiæ romanæ*, Cologne, 1683, in-4° ; | *De potestate Ecclesiæ in rebus temporalibus*, 1692, in-4° ; | une *Apologie de Gerson*, avec une édition des *Œuvres* de ce célèbre chancelier de l'université de Paris, où l'éditeur s'est permis plus d'une sorte d'altération ; | une *Histoire des conciles généraux*, en latin, 3 vol. in-4° ; | l'*Histoire de son syndicat*, publiée en 1753, in-8° ; | *Obstetrix animorum*, Leipsick, 1693, in-4°, et quelques autres livres de grammaire ; | *De optimo academiciæ statu*, in-8° ; | son plus fameux ouvrage : *De potestate ecclesiastica*, avec une défense de sa doctrine et de sa conduite, Cologne, 1701, 2 vol. in-4°. André Duval, Pelletier, Jean Boucher, qui autrefois s'étaient déclarés pour la Ligue, les pères Eudémon-Jean, Gautier et Sirmond, ont victorieusement réfuté les erreurs contenues dans cet ouvrage ; ce qui n'a pas empêché de Dominis, Febronius et d'autres novateurs, d'en faire la base de leurs diatribes contre l'Eglise. « Ce qu'il est bon de savoir, dit un savant moderne, c'est que les jansénistes sont devenus panégyristes du système de Richer, auquel ils ont donné des lettres d'affiliation. Le fameux patriarche de la secte, l'abbé de Saint-Cyran, pensait qu'il y a de la témérité à traiter les richéristes d'hérétiques ou de schismatiques. On devine ce que, dans le langage de Saint-Cyran, signifiait cette orthodoxie des richéristes. » M. de Sainte-Beuve, qui avait des relations avec le parti, écrivant au fameux docteur Saint-Amour, qui, comme on sait, avait été

envoyé à Rome pour soutenir la cause des cinq propositions, s'exprimait en ces termes : « Si le jansénisme est condamné, » ce sera une des choses les plus désavantageuses au saint Siège, et qui diminuera dans la plupart des esprits, le respect » et la soumission qu'ils ont toujours gardés pour Rome, et qui fera incliner » beaucoup d'autres dans les sentimens » des richéristes... Faites, s'il vous plaît, » réflexion sur cela, souvenez-vous que » je vous ai mandé, il y a long temps, » que de cette décision dépendra le renouvellement du richérisme en France. » Les jansénistes eux-mêmes nous ont conservé cette lettre, qu'ils ont fait imprimer en 1662. Pour saisir le sens de la confidence de Sainte-Beuve au sujet de Saint-Amour, il faut se rappeler qu'à cette époque les jansénistes pressentaient la condamnation des cinq propositions à Rome. Pour amortir le coup, ils se disposaient à faire valoir le richérisme, qui ne donne au pape que le pouvoir ministériel ou exécutif, et qui, en cette qualité, ne peut, selon Richer, prononcer le décret sans un concile général. C'était d'avance une contre-batterie dont ils menaçaient Innocent X et sa bulle. — C'est encore une chose curieuse de voir, avant le jansénisme, le calvinisme enseigner le dogme de Richer. Sa doctrine est la confession de foi d'Anne du Bourg, qui, comme calviniste, fut condamné à mort sous Henri III. « Je crois, disait Anne du Bourg, la puissance de lier et de délier, » qu'on appelle communément les clefs » de l'Eglise, être donnée de Dieu, non » point à un homme ou deux, mais à » toute l'Eglise » c'est-à-dire à tous les fidèles et croyans en J.-C. » Cette assertion, comme on s'en aperçoit à la seule lecture, est la même que celle de Quesnel, et dérive de la maxime de Richer, que la juridiction appartient collectivement à la société entière. Ainsi on peut assurer, avec la plus exacte vérité, que le richérisme n'est qu'un système combiné des maximes des calvinistes et des jansénistes. La vie de Richer a été imprimée à Amsterdam, 1713, in-12.

RICHER DE BELLEVAL (PIERRE).
Voyez BELLEVAL.

RICHER (HENRI), né en 1683, à Longueuil, dans le pays de Caux, fut destiné par ses parens, au barreau; mais un attrait plus puissant le tournait vers la littérature et la poésie. Il alla à Paris, et se livra entièrement à son goût. Il y mourut

en 1748, à 65 ans. Nous avons de lui : | Une Traduction en vers des *Eglogues* de Virgile, 1717, in-12, et réimprimée en 1736, avec une *Vie* de ce prince des poètes latins, qui est assez bien faite. Sa version est fidèle, mais elle est faible et sans coloris. | Un *Recueil de fables*, dont la dernière édition est de 1748, in-12. La morale n'y est ni vive ni frappante; le style en est froid et sans imagination, mais recommandable par la simplicité et la correction du langage, par la variété des peintures et par l'agrément des images. | Les huit premières *Héroïdes* d'Ovide, mises en vers français, 1745, in-12. L'auteur a joint à sa version quelques autres poésies. | La *Vie de Mécène* en 1746, in-12, avec des notes. On y trouve des recherches et de l'érudition. — Il ne faut pas le confondre avec FRANÇOIS RICHER d'AUBE, intendant de Caen, né à Rouen, en 1686, dont nous avons un livre intitulé : *Essai sur les principes du droit et de la morale*, Paris, 1743, in-4°, et qui mourut à Paris, le 10 octobre 1732, à 66 ans. Ce neveu de Fontenelle à la mode de Bretagne aurait été tout-à-fait oublié, quoiqu'homme d'esprit et savant jurisconsulte, sans ces vers de Rhulière :

Auriez-vous, par hasard, connu feu monsieur d'Aube,

Qu'une ardeur de dispute éveillait avant l'aube ?

* **RICHER (ADRIEN)**, historien, naquit à Avranches, en 1720, acquit beaucoup d'instruction et publia plusieurs ouvrages historiques très intéressans, savoir : | *Les Vies des hommes illustres, comparés les uns avec les autres, depuis la chute de l'empire romain jusqu'à nos jours*, Paris, 1736, 2 vol. in-12. Il paraît que, dans cet ouvrage, l'auteur s'est proposé Plutarque pour modèle; il est sans doute moins philosophe que l'auteur grec, mais il est plus impartial. Plutarque, en comparant les Romains avec les Grecs, cherche toujours à relever ces derniers. Richer, au contraire, n'oppose pas les hommes d'une nation à ceux d'une autre; mais il compare homme à homme, et il est aussi juste critique avec ses compatriotes qu'avec les étrangers. | *Nouvel Abrégé chronologique de l'histoire des empereurs*, 1734 ou 1769, 2 vol. in-8°; | *Essai sur les grands événemens par les petites causes*, 1738; | *Le Théâtre du monde*, 1775, 2 vol. in-8°, 1789, 4 vol. grand in-8°. L'auteur y a mis en opposition les exemples, les vertus et les vices. | *Vie de Barberousse*, gé-

néral des armées navales de Soliman. Cette vie, et celle de Jean Bart, du maréchal de Tourville, de Duquesne, de Ruyter, de Tromp, de Duguay-Trouin, de Forbin, etc. toutes du même auteur, sont recueillies sous le titre de *Vies des plus célèbres marins*, 1784, in-12; | *Caprices de la fortune, ou Vies de ceux que la fortune a comblés de ses faveurs, et de ceux qui ont essayé ses plus terribles revers dans les temps anciens et modernes*, 1786-1789, 4 vol. in-12; | *Les Fastes de la marine française, ou les Actions les plus mémorables des officiers de ce corps*, dont la *Vie* ne se trouve pas dans celles des plus célèbres marins, in-12, tom. 1^{er}, 1787, tom. 2, 1788, etc. Richer mourut à Paris, en 1798, âgé de 78 ans. — Son frère, François, avocat, né à Avranches en 1718, mourut dans l'année 1790. Il a aussi laissé quelques écrits, entre autres un *Examen des principes d'après lesquels on peut apprécier la déclaration de l'assemblée du clergé de 1760*, in-12; et *De l'autorité du clergé et du pouvoir du magistrat politique, sur l'exercice des fonctions du ministère ecclésiastique*, 1767, 2 vol. in-12. Cet auteur n'était pas favorable au pouvoir de l'Eglise. | *Causes célèbres et intéressantes*, Amsterdam (Paris), 1772-88, 22 vol. in-12 (voyez GAYOT DE PITAVALL).

* RICHER-SERIZY (N...), homme de lettres, né à Caen en Normandie, vers 1764, vint jeune à Paris, y fut employé dans l'étude d'un procureur au parlement, nommé Michel. Il cultivait la littérature, et se fit connaître avant la révolution par de petits ouvrages en prose. Il fut long-temps lié avec Camille-Desmoulins, dont il n'approuva cependant jamais les principes, excepté lorsque dans son *Vieux cordelier*, Desmoulins montra de la vigueur contre les bourreaux et de la pitié pour les victimes. Richer Serizy travailla aux *Actes des Apôtres*, journal destiné à combattre les changemens qu'on voulait opérer. Il contribua dans la suite à répandre le bruit du prétendu comité autrichien, ce qui l'obligea à se tenir caché pendant plusieurs mois. Il était cependant devenu suspect à Robespierre, et ayant osé paraître, il fut arrêté et mis en prison après la mort de Danton et de Camille-Desmoulins. Le 9 thermidor lui rendit la liberté, et il devint un ardent royaliste. Il commença à publier son journal anti-républicain, intitulé *L'Accusateur public*, où l'on trou-

vait souvent des passages pleins d'énergie. Arrêté plusieurs fois à cause de son journal, il fut enfin déclaré innocent, en 1796, par le tribunal civil de Paris, et ensuite par celui de Versailles. Pendant la lutte du Directoire et des conseils, il avait écrit ses feuilles avec plus de vigueur, et il fut condamné à la déportation. Il se retira à Bale, où l'envoyé de France le fit arrêter pour être deporté à Cayenne. Il s'échappa de Rochefort, revint dans le midi de la France, où il fit imprimer le 55^e et dernier numéro de son *Accusateur public*, et se rendit ensuite à Madrid, qu'il fut contraint de quitter, par suite des sollicitations du gouvernement français auprès du cabinet espagnol. Il passa alors en Angleterre, et mourut à Londres en 1805.

* RICHERY (Joseph de), contre-amiral français, né à Alons (Basses-Alpes), le 13 septembre 1757, fut embarqué à l'âge de neuf ans, et navigua, comme mousse, sur divers bâtimens, jusqu'en 1774, époque à laquelle il devint élève. En 1778, il obtint le grade d'enseigne sur le vaisseau *l'Hector*, avec lequel il fit la campagne de l'Amérique septentrionale. Le jeune Richery se distingua à la prise de Newport, en détournant les brûlots anglais dirigés sur l'escadre française, fit la glorieuse campagne de l'Inde, sous les ordres du bailli de Suffren, et fut ensuite chargé de diverses missions dans les mers d'Asie et de Chine, aux côtes de Tonquin et de Cochinchine. De retour en France, il remit au ministre de la marine des cartes, des plans et des mémoires intéressans sur les contrées qu'il avait parcourues, obtint en récompense le grade de lieutenant, et fit, en cette qualité, trois autres campagnes dans l'Inde. Ayant été nommé, en 1793, capitaine de vaisseau, il prit le commandement de la *Bretagne*, qu'il conserva jusqu'en 1794, époque où il fut destitué comme noble. Mais Richery fut réintégré quelques mois après, élevé au grade de contre-amiral, et envoyé à Toulon pour y prendre le commandement d'une escadre de six vaisseaux et de trois frégates, qu'on destinait à aller détruire les établissemens anglais de Terre-Neuve. Ayant rencontré, près du cap Saint-Vincent, un riche convoi qui faisait route vers l'Angleterre, il l'attaqua, enleva un vaisseau de guerre et trente bâtimens, et conduisit ces prises à Cadix, où il les vendit au profit de ses équipages. Il remit ensuite à la voile, arriva le 28 août 1796,

devant le grand-banc de Terre Neuve, ruina tous les établissemens de pêche que les Anglais avaient dans la baie de Bull, aux îles de Saint-Pierre, de Miquelon et au Labrador, et s'empara en outre de 80 bâtimens qu'il détruisit, après en avoir retiré ce qu'ils renfermaient de plus précieux. Après cette expédition, Richery ramena son escadre, et rentra à Rochefort le 5 novembre de la même année. Bloqué dans ce port par une armée navale anglaise, Richery en sortit glorieusement, et arriva à Brest assez à temps pour faire partie de l'expédition d'Irlande, dans laquelle il eut le commandement d'une division. On connaît l'issue de cette expédition, dont les Anglais eux-mêmes ont dit que l'Irlande avait été sauvée par les élémens seuls. A son retour à Brest, le contre-amiral, dont la santé s'était beaucoup altérée au milieu des fatigues, obtint un congé dont il profita pour aller respirer l'air natal. Mais sa maladie prit une caractère plus grave, et il mourut à Alons, au mois de mars 1799, laissant la réputation d'un des officiers de mer les plus distingués de son temps.

* RICHÉRY (CHARLES-ALEXANDRE de), archevêque d'Aix, né le 31 juillet 1759, à Alons, château situé dans la Haute-Provence, était fils d'un officier de cavalerie qui s'était trouvé à la bataille de Fontenoy, et comptait parmi ses oncles un prévôt du chapitre de Glandève et un chanoine d'Amiens. Après avoir terminé ses premières études au collège d'Aix, le jeune Richery fit sa théologie au séminaire de St-Sulpice, et ne tarda pas à être nommé à un canonicat de la métropole d'Aix. Sa fervente piété l'entraîna bientôt à la Trappe; mais, ses forces n'ayant pas répondu à l'excès de son zèle, il fut obligé de revenir au séminaire, puis à Aix, et il devint ensuite grand-vicaire de l'évêque de Senes. Pendant la révolution il se retira à Rome où il logea au couvent des Olivétains. Durant son séjour dans la capitale du monde chrétien, Richery eut des relations avec Mesdames de France, tant de Louis XVI, et en 1816 il fut choisi, avec M. l'abbé de Latour, pour accompagner leurs dépouilles mortelles, dans leur translation à Paris. Dès l'année 1801 il était revenu en France; mais il n'avait voulu accepter aucune fonction sous le régime de Bonaparte. Nommé en 1817 à l'évêché de Fréjus, Richéri y fut sacré en 1825, et se dévoua tout entier au troupeau qui lui était confié. Il fut appelé à suc-

céder à M. de Bausset sur le siège archiepiscopal d'Aix en 1829, mais il ne fit pour ainsi dire que paraître au milieu des fidèles de ce diocèse, auxquels il a donné cependant des preuves de son inépuisable charité, surtout pendant l'hiver rigoureux qui précéda sa mort, arrivée le 25 novembre 1830, à la suite d'une attaque d'apoplexie.

* RICHEY (MICHEL), naquit en 1678 à Hambourg, et suivit tous les cours du gymnase de sa ville natale. Il prit en outre des leçons particulières du célèbre Fabricius, et, après avoir soutenu deux thèses sur les plus anciennes traductions allemandes de la Bible, alla terminer ses études à Wittenberg, où il resta trois ans. Il fut nommé, en 1704, recteur du gymnase de Stade, puis, en 1719, professeur d'histoire et de grec, à Hambourg, où la guerre l'avait forcé de revenir. Richey y professa, pendant cinquante années avec tant de succès que la société patriotique de cette ville fit frapper une médaille d'argent à son effigie. Il ne fut pas moins heureux en cultivant la poésie allemande. Le retour de Charles XII et la mort de sa femme lui inspirèrent deux pièces qui furent regardées comme des chefs-d'œuvre. Dans la première de ces pièces, la comtesse de Læwenhaupt, suédoise, envoya au poète une couronne de laurier, une plume d'argent, une coupe ciselée et du vin de palmier. Richey, de concert avec Weichmann et d'autres littérateurs, entreprit, le premier en Allemagne, un ouvrage dans le genre du *Spectateur anglais*: cette feuille ayant pour titre le *Patriote*, fut vivement critiquée, et imitée de toutes parts. On a encore de Richey : | *Gallorum quorundam de Germanorum ingeniis judicium iniquitatis convicta*, Stade, 1703, in-4°; | *Polymnemonis seu memoriae diviniore exempla plus centum ex variâ historiâ præsertim eruditorum deprompta*, Stade, 1706-1711, 4 parties; | *De optimis subsidiis ad comparandam latinè scribendi facultatem*, Iéna, 1710. Cette partie de ses cours fut publiée par un de ses élèves à son insu. | *Flavii Junii-Andriensis centum veneres seu lepores*, Hambourg, 1714, in-8°. Richey fut l'éditeur du quatrième volume des poésies de Brocke, et mourut le 10 mai 1761. Son fils, RICHEY (JEAN), né à Stade, le 14 décembre 1706, licencié en droit, soutint à Leipsick une thèse : *Indicia prætoris romani et juris honorarii*, Leyde, 1748; il en soutint une autre à Utrecht : de *Pæ-*

lorum dotalium mutatione jure Hamburgenſi reſtrictâ, et ſit inſérer dans le 9^e tome de la *Bibliothèque raiſonnée*, une apologie de la ville de Hambourg contre l'Histoire de Charles XII, de Voltaire. Envoyé par la ville de Hambourg, en qualité de ſyndic, auprès de la cour d'Autriche, Jean Richey mourut à Vienne, âgé de 52 ans, le 9 février 1758.

* RICHMANN (GEORGES-GUILLAUME), phyſicien, naquit en 1711 à Pernaù, en Livonie, et étoit fils d'un capitaine de cavalerie ſuédois, qui mourut de la peſte peu de mois avant la naiſſance de ſon fils. Ayant fini ſes études, le jeune Richmann fut précepteur des enfans du comte d'Oſtermann, en Ruſſie, et à l'âge de 24 ans, il fut nommé adjoint de l'académie des ſciences de Saint-Pétersbourg, où il obtint, en 1745, une chaire d'hiſtoire naturelle. Ce fut en exerçant les fonctions de cette place, que Richmann répéta les eſſais de Franklin, d'attirer la foudre le long d'une barre de fer, et de conſtruire des paratonnerres. Le professeur avait dressé une longue barre dans un lieu élevé, et, à chaque orage, il alloit aſſidûment ſe placer à côté : ſeulement il ſ'en éloignait, lorsqu'il jugeait que ce conducteur commençait à ſe trop charger de matière électrique. Enfin, le 26 juillet 1753, la foudre tomba ſur la barre, avant qu'il eût pu ſe retirer; le graveur Sokolow, témoin de ce triſte événement, vit une boule de feu d'un blanc bleuâtre ſ'échapper de la barre, frapper le phyſicien au front et le renverſer. Richmann étoit tombé raide mort, et Sokolow lui-même perdit pendant quelques momens, l'usage de ſes ſens. La mort ſingulière de Richmann, donna lieu à une foule d'écrits; l'académie de Saint-Pétersbourg en fit inſérer une relation dans le *Recueil des Philoſophical Transactions* pour l'année 1753. Parmi les écrits dont nous avons parlé, nous citerons ſeulement la *Notice* de Hanov, ſur la mort célèbre et mémorable du professeur Richmann, et la diſſertation de B. Hofmann : *De mortalitate circa electricitatis experimenta, præſertim fulmina*. La fin de Richmann étoit le premier exemple d'une mort occasionée par la matière électrique.

* RICHMOND (CHARLES LENNOX, duc de), homme d'état, né en 1735, hérita en 1750 des biens et des titres de ſon père, et fut reçu à la chambre des pairs en 1756. Il ſ'attacha au parti wigh, qui avait alors pour chef le premier duc de Newcaſtle;

mais il ne prit aucune part active aux conſtitutions politiques qui ſignalerent la fin du règne de Georges II. Occupé alors uniquement de la gloire militaire, le duc de Richmond obtint le commandement d'un régiment d'infanterie, vint ſur le continent, et ſe diſtingua en 1759 à la bataille de Minden. Rentré dans la carrière civile en 1763, il ſe diſtingua dans la chambre haute par la hardieſſe avec laquelle il attaqua l'adminiſtration de lord Bute et les meſures prises par ce miniſtre, ainſi que celles de George Grenville ſon ſuccesseur. Le ſystème tory ayant été renverſé en 1765, le duc de Richmond obtint alors la place de ſecrétaire d'état, qu'il remplit avec autant de zèle que de talent, ſous l'adminiſtration du duc de Rockingham. Mais ce nouveau miniſtre ne jouit pas long-temps de ſon autorité; il fut bientôt remplacé par une adminiſtration compoſée de wighs et de torys. Le duc de Grafton fut pendant quelque temps le chef de la nouvelle adminiſtration; il céda ensuite ſa place à lord North, qui ne perdit ſa popularité qu'après avoir attiré ſur la Grande-Bretagne les armes de la France, de l'Eſpagne et de la Hollande, perdu l'Amérique et doublé la dette nationale. Le duc de Richmond, pendant ces deux miniſtères, ne cessa de combattre ces funeſtes projets, et reſta conſtamment uni au parti du marquis de Rockingham, qui entra au miniſtère en 1782. Alors le duc de Richmond fut nommé capitaine-général de l'artillerie, et chevalier de l'ordre de la Jarrettière. L'année précédente, il avait préſenté au parlement un projet de représentation nationale, qui fut admiré de tous les bons eſprits, et ſoutenu par tous les efforts de l'éloquence. Il en ſollicita l'exécution juſqu'en 1784, époque où les comités des villes et des comtés ceſſèrent de ſ'asſembler, et où l'aſſemblée des délégués qu'il préſidait commença à ſe diſſoudre inſenſiblement. Le duc de Richmond ſe démit, en 1795, de la place de grand-maître de l'artillerie, et eut ensuite le commandement du régiment des gardes à cheval. Il ſe retira des affaires publiques en 1803, et mourut le 29 décembre 1806, ſans laiſſer de poſtérité.

RICHTER (HENRI-WENCESLAS), né à Proſnitz en Moravie en 1653, entra chez les jéſuites en 1668, et fut envoyé dans les miſſions d'Amérique en 1684. Il ſignala ſon zèle chez les ſauvages qui habitent les bords du fleuve des Amazones, juſqu'en 1696, qu'il fut tué par quelques-uns

que ses exhortations irritèrent. Nous avons de lui diverses *Relations* très curieuses, pleines d'observations savantes, recueillies dans le *Weltbote* de Stœcklein. Le père Emmanuel de Boye a écrit sa *Vie*, Prague en 1772, in-8°.

RICHTER (CHRISTIAN), médecin saxon du 18^e siècle, a pratiqué son art avec une réputation distinguée, et a donné au public des ouvrages parmi lesquels on distingue *Erkenntniß des Menschen*, ou Connaissance de l'homme, un vol. in-8°, plein de bonnes observations physiques et morales. Il faut voir surtout ce qu'il dit, chap. 17, n° 36, sur l'effet de la vertu, de la piété, et des impressions spirituelles sur le corps, la santé, et la physiologie de l'homme; conformément à ces paroles de l'Ecclésiastique : *Timor Domini dans sanitatem et vitam et benedictionem*. On a, relativement au même objet, un discours de M. Boers, docteur et professeur en théologie dans l'université de Leyde, *De religione præclaro sanitatis subsidio*, 1785; et en sens contraire, mais toujours en preuve de la même thèse, un traité en allemand de Daniel Langshans, sur les vices dont l'homme est puni par la perte de la santé, Berne, 1774. Voyez ONAN, RIVAUT.

* **RICHTER (AUGUSTE-GOTTLÖB)**, chirurgien allemand, né en 1742 à Zoerbig dans la Saxe, étudia la médecine à Göttingue, fut reçu docteur à 22 ans en France, en Angleterre et en Hollande. A son retour il fut pourvu de la chaire de chirurgie qu'il occupa avec distinction jusqu'à l'époque de sa mort arrivée à Göttingue en 1812. Il a publié, en allemand ou en latin, plusieurs ouvrages à l'usage des jeunes médecins et chirurgiens, qui jouissent en Allemagne d'une grande réputation. Les principaux sont : | *Observationum chirurgicarum fasciculi III*, Göttingue, 1770-1780, 3 parties in-8°; | *Bibliothèque chirurgicale*, en allemand, 1771-97, 13 vol. in-8°; | *Mémoires sur les fractures*, Göttingue, 1777-83, 5 vol. in-8°, trad. en français par Rougemont, Bonn, 1788, in-4°; | *Elémens de chirurgie*, Göttingue, 1782-1804, 7 et 8; | *Observations médicales et chirurgicales*, Göttingue, 1790, 1813, 2 vol. in-8°; | *Thérapeutique spéciale*, Berlin, 1813-1821, 9 vol. in-8°, ouvrage posthume publié par son fils.

* **RICHTER (OTTO-FRÉDÉRIC)**, voyageur russe, né à Dorpat, en 1792, se livra de bonne heure à l'étude des langues

orientales et à celle des antiquités. Il voyagea en Allemagne, en Suisse et en Italie, se rendit ensuite à Constantinople et passa de là en Egypte avec M. Lidmann, secrétaire de l'ambassade suédoise. Tous deux pénétrèrent jusqu'en Nubie d'où ils rapportèrent une riche moisson de notes, de dessins, d'observations. S'étant ensuite embarqués pour Jaffa, ils se rendirent à Jérusalem. M. Lidmann ayant été rappelé à Constantinople, Richter parcourut seul la Palestine, la Syrie et l'Asie mineure. De retour à Constantinople, il apprit que l'empereur de Russie l'avait attaché à son ambassade de Perse. Il s'embarqua de nouveau pour l'Asie, mais il ne put supporter les fatigues de ce nouveau voyage, et il mourut en 1816, âgé à peine de 24 ans. Ses *Collections* et ses *manuscripts* sont très précieux : ils ont été envoyés à M. Ewers, son ancien maître, qui a publié l'ouvrage suivant : *Otto Friedrich Von Richters, Wallfahrten im Morgenlande*, Berlin, 1822, 1 vol. in-8°, avec un atlas in-fol.

* **RICHTER (GUILLAUME-MICHEL de)**, professeur émérite de l'université de Moskow, sa ville natale, né vers 1748, voyagea au sortir de ses cours qu'il termina en 1786, en Allemagne, en France, en Angleterre et en Hollande. Il reçut le doctorat en 1788, à l'université d'Erlangen, et fut attaché deux ans après à l'université de Moscou, dans laquelle il enseigna jusqu'en 1819 les sciences physico-médicales. Sa mauvaise santé l'ayant forcé de se retirer, il passa les trois dernières années de sa vie dans un cruel état de maladie, et mourut à Moscou, en 1822, à l'âge de 74 ans. Il était président de la société des sciences physico-médicales, membre de plusieurs sociétés savantes, médecin de l'empereur, conseiller d'état, et était décoré de plusieurs ordres. Le plus remarquable de ses ouvrages est une *Histoire de la médecine en Russie*, écrite en allemand, Moscou, 1813-1815, 2 tomes en 3 volumes in-8°. Richter était surtout très habile dans l'art des accouchemens.

* **RICHTER (JEAN-PAUL-FRÉDÉRIC)**, littérateur allemand, connu sous les prénoms de *Jean-Paul*, et surnommé le *Sterne* de l'Allemagne, naquit en 1765 à Wunsiedel dans le pays de Bareuth. Il se distingua de bonne heure par son application, ses facultés brillantes, et aussi par un penchant à se singulariser. Il étudia d'abord la théologie à l'université de

Leipsick ; mais il y renouça bientôt , entraîné par son goût pour les belles-lettres. Il composa divers écrits qui font encore les délices d'une grande partie de la nation allemande , et qui lui ont valu des pensions de la part du prince primat et du roi de Bavière , et le titre de conseiller de legation du duc de Saxe-Hildburghausen. Wieland , en lisant ses premiers ouvrages , disait : « S'il pouvait s'assujétir » aux règles du goût , il nous effacerait » tous. » Mais il n'a jamais voulu s'assujétir à aucune règle ; ses dernières productions comme les premières renferment des beautés du premier ordre et des pages ravissantes ; mais d'autres endroits ne se font remarquer que par l'enflure de la diction , l'exagération des idées , l'extravagance des situations et des images. Chez lui l'érudition dégénère souvent en pédanterie , l'énergie en grossièreté , le comique en burlesque ; et des allusions prodiguées avec autant de savoir que de mauvais goût font le tourment du lecteur le plus instruit , tant elles sont recherchées et souvent obscures ; aussi Reinhold a publié un *Dictionnaire à l'usage de ses lecteurs*. Richter était revenu , en 1784 , dans sa famille à Schwartzenbach , où son père était pasteur. Ses succès le mirent en relation avec des personnes très influentes , entre autres avec le duc de Hildburghausen. Il épousa à Berlin M^{lle} Caroline Meyer , fille d'un des principaux employés du gouvernement , et s'établit en 1798 à Weimar , et quelque temps après à Bareuth où il partagea son temps entre les plaisirs du travail , le commerce de l'amitié et le bonheur de la viedonestique. Le prince primat Dalberg lui avait assuré en 1802 , une pension considérable , qui lui fut continuée par le roi de Bavière après la mort de ce protecteur des lettres. Dans les derniers mois de sa vie , Richter devint aveugle ; il n'en continua pas moins ses occupations littéraires , et s'éteignit paisiblement le 14 novembre 1825. Ses principaux ouvrages sont : | *Esquisses satiriques* , Berlin , 1785 et 1784 , 2 vol. in-8° ; | *Les procès Grentlands* , Berlin , 1785 ; | *Extraits des papiers du diable , avec un avis de J. J. Meusel* , 1788 ; | *Le vieillard jubilaire* ; | *Palingénésie* , 1798 ; | *Ses lettres et son plan de vie future* , 1799 ; | *Ses années d'écolier* , de 1803 à 1805 , et ses *petits voyages* , 4 vol. in-8° ; | *La Loye invisible , biographie de Jean-Paul* , 2 vol. in-8° , Berlin , 1795 ; | *Hesperas* ou 45 jours

de la peste aux chiens , Berlin , 1793 , in-8° , 2^e édition 1798 , une de ses productions les plus spirituelles ; | *Vie de Quintus Fixlein* , Bareuth , 1796 , in-8° , édition augmentée , Berlin , 1800 ; | *la Vallée campanienne ou de l'Immortalité de l'âme* , Erfurt , 1797 , in-8° ; 2^e édition , 1801 ; | *Titan* , de 1800 à 1815 , 6 volumes in-8° , Berlin , 1800 , un des ouvrages où Jean-Paul a montré le plus d'originalité ; | *Levana ou Science de l'éducation* , Brunswick , 1807 , 1 vol. in-8°. Il a publié en 1804 son premier ouvrage d'un genre sérieux : l'*Introduction à l'esthétique* , dont la seconde édition a paru en 1814. Il écrivit aussi sur l'*histoire politique du temps* [1814] , et composa à la même époque ses *sermons sur la paix et l'échange du trône entre Mars et Phébus*. Son dernier roman est la *Comète* qui parut en 1821 ; et le dernier ouvrage qu'il a publié à Breslau peu de temps avant sa mort est une *Collection d'essais critiques*. On a publié l'*Esprit de Jean-Paul ou Choix des meilleurs morceaux de ses écrits* , Weimar , 1801-1805. 3 volumes , et en 1829 on a mis au jour les *pensées* de ce littérateur , 1 vol. in-8°. M. de Lucenay lui a consacré dans la *Revue encyclopédique* , tom. 29 , page 875 , une *Notice* intéressante et détaillée.

RICIMER , patrice et général romain , était , par sa mère , petit-fils de Wallia , roi des Goths. Il vivait dans le 5^e siècle ; il était né en Souabe et avait été élevé aux premières dignités de l'empire. Aucun particulier n'y avait plus de crédit et d'autorité que lui. Il s'en prévalut pour déposer des empereurs , qu'il faisait et défaisait à son gré. Il ne tenait qu'à lui de prendre la pourpre ; mais il craignait que la qualité d'étranger ne le rendit odieux. Après avoir assassiné l'empereur Majorien l'an 461 , il fit proclamer à Ravenne Libius Severus , sans se mettre en peine du consentement de l'empereur d'Orient. Les Vandales d'Afrique qui descendirent en Sicile , en furent chassés ; et les Alains , qui étaient entrés en Italie , furent entièrement défaits par Ricimer. Libius Severus mourut l'an 464 , et Ricimer continua à disposer de toutes choses en Italie , et la défendit de son mieux contre les Vandales. Anthemius , nouvel empereur , lui donna sa fille en mariage ; mais Ricimer se brouilla avec lui , le prit dans Rome , et le fit mourir l'an 472. Il mourut lui-même de maladie le 18 août suivant.

RICIUS (PAUL) , médecin et théologien ,

juif converti, florissait au 16^e siècle. Il était Allemand, et enseigna la philosophie à Pavie avec beaucoup de réputation. L'empereur Maximilien le mit au nombre de ses médecins; mais ce ne fut pas de ce côté-là qu'il se distingua. Il dut sa principale gloire à son érudition. Quoiqu'on ait donné de grands éloges à sa politesse et à sa modération, il se fit plusieurs adversaires, entre autres Jean Eckius. Le sujet de leur dispute était : *Si les cieus étaient animés?* Ricius, qui tenait pour l'affirmative, avança à ce sujet des sentimens qui le firent passer pour un esprit singulier. On a de lui un grand nombre d'ouvrages contre les Juifs et sur d'autres matières. | *De cœlesti agricultura*, Bâle, 1587, in-fol. : Erasme en parle avec éloge dans une de ses Epîtres. | *Talmudica commentariola*, Augsbourg, 1519, in-4°; | *De LXXIII mosaïcæ sanctionis edictis*, Augsbourg, 1515, in-4°; | une *Harangue* pour animer les Allemands à entreprendre la guerre contre ses anciens confrères; production indigne d'un savant chrétien.

RICOBONI. Voyez RICCOBONI.

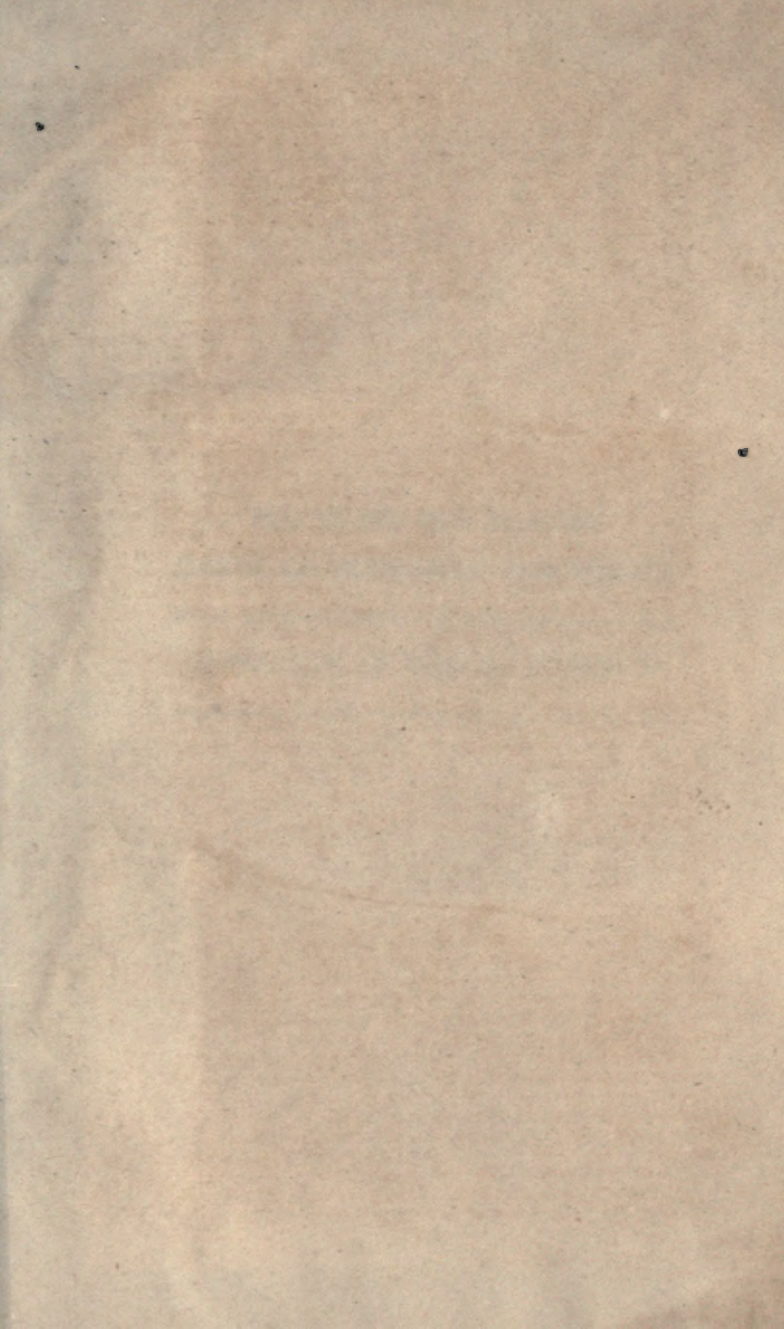
RIDLEY (NICOLAS), né en 1500 dans

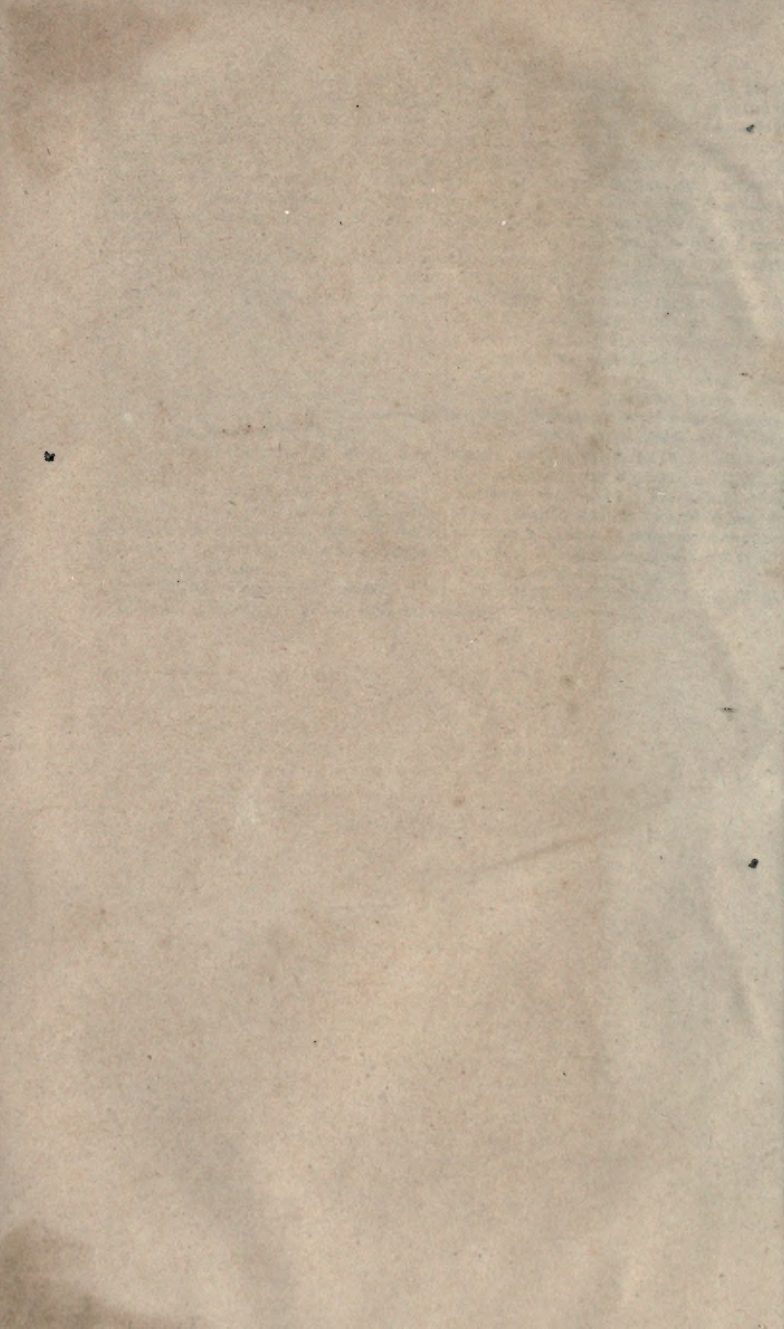
le comté de Northumberland, fut élevé, sous le règne d'Edouard VI, à l'évêché de Rochester, puis à celui de Londres. Mais à l'avènement de Marie à la couronne, il fut traduit en jugement pour son apostasie et son attachement aux nouvelles erreurs, dont il était un des plus fanatiques partisans, déposé et brûlé à Oxford, le 16 octobre 1555. On a de lui un traité *De cæna dominica*, et quelques autres livres contre la religion catholique.

RIDLEY (THOMAS), jurisconsulte, né à Eli en Angleterre, mort en 1628, est auteur d'une *Idée des lois civiles et ecclésiastiques* : ouvrage savant.

RIDOLFI (CHARLES), auteur et peintre vénitien du 17^e siècle, né en 1602 à Lonigo dans le territoire de Vicence, mort en 1660, a composé à Venise plusieurs tableaux estimés. On lui doit une *Vie* en italien de Jacques Robusti, dit *Tintoret*. Cet ouvrage est estimé. Nous avons encore de lui une *Histoire des peintres vénitiens*, réimprimée avec des portraits, à Venise, 1648 en 2 vol. in-4° : c'est la meilleure édition.

RIDOLFO FIORAVANTI Voyez ALBERTI (ARISTOTILE).





PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY

CT
143
F45
1848
T.10

Feller, Francois Xavier de
Biographie universelle

